



AVERTISSEMENT

Ce document est le fruit d'un long travail approuvé par le jury de soutenance et mis à disposition de l'ensemble de la communauté universitaire élargie.

Il est soumis à la propriété intellectuelle de l'auteur. Ceci implique une obligation de citation et de référencement lors de l'utilisation de ce document.

D'autre part, toute contrefaçon, plagiat, reproduction illicite encourt une poursuite pénale.

Contact : ddoc-theses-contact@univ-lorraine.fr

LIENS

Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 122. 4

Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 335.2- L 335.10

http://www.cfcopies.com/V2/leg/leg_droi.php

<http://www.culture.gouv.fr/culture/infos-pratiques/droits/protection.htm>



THÈSE

En vue de l'obtention du Doctorat de l'Université de Lorraine

Délivré par

Campus Lettres et Sciences humaines de Nancy

Présentée et soutenue le 9 décembre 2020

Par **Laurent KLEINHENTZ**

Sujet : **Tambov dans l'Histoire et la Mémoire de l'Alsace-Moselle
de 1943 à nos jours.**

JURY

Alexia GASSIN, docteur en études slaves, professeur agrégé d'allemand,
Sorbonne Université

Claude MULLER, directeur de l'Institut d'Histoire de l'Alsace, docteur en
histoire, docteur en théologie catholique, docteur ès lettres, professeur
d'Histoire de l'Alsace, Université de Strasbourg

Laurent JALABERT, Maître de Conférences HDR en histoire moderne,
Université de Lorraine

Jean-Noël GRANDHOMME, docteur en Histoire, Professeur en histoire
contemporaine, Université de Lorraine

Unité de recherche : UL D1-HISTOIRE BRAUDEL

Discipline Histoire contemporaine

Directeur de Thèse : Jean-Noël GRANDHOMME

Co-directeur de Thèse : Laurent JALABERT

ANNEXES

VOLUME 2

Les roulements de Tambov

Départ des soldats de 1940 qui ont transité par le camp de Tambov après leur capture par l'Armée rouge en Poméranie et en Prusse-Orientale, en partance le 15 mai 1945 vers le port d'Odessa, sous les flonflons d'une batterie-fanfare soviétique.



Table des Matières

Les roulements de Tambov	1
Table des Matières	2
Quelle est la place du tambour dans l'imaginaire soviétique ?.....	3
Avant-propos	5
Contexte politique déclencheur et générateur de l'incorporation de force.....	9
Albert Léon.....	49
Banna René.....	61
Baroth Robert.....	72
Biegel André	81
Brachmann Adolphe.	86
Burcker Georges.....	88
Chantrein René.....	95
Conreaux Joseph	98
Dolisy Alphonse	102
Dutzer Jean.....	118
Egloff Eugène.....	122
Epp Alfred	132
Florentin Charles	133
Gamel Marie-Thérèse	142
Gensinger Félix.....	152
Goettmann Aloyse	154
Hockenberger Marcel René.....	158
Kirschwing Joseph	164
Lang Robert.....	176
Léonard Marcel.....	189
Meyer Hubert	192
Meyer Marcel, Jacques	199
Michel Charles.....	211
Niedercorn Jean	216
Olier Hubert	228
Pfanner Roger	232
Rauch Ernest	238
Riss Victor.....	243
Roegel Emile	277
Ruckstuhl	284
Siebert Pierre.....	303
Sinteff Edouard.	344
Smykowski Fernand.....	353
Steinmetz Claude.....	357
Teutsch Charles.....	362
Thil Alphonse.....	364
Tridemy François	374
Vignerot Marcel.....	376
Vogel Julien	382
Waltz Charles	387
Welter Jacques	395
Wurtz Victor.....	401
Zenglein Lucien	411
Ziel Robert	414
Crédit photos	415
Témoins rencontrés	419
Remerciements	421

Quelle est la place du tambour dans l'imaginaire soviétique ?

Tambov est une ville aux deux syllabes qui résonnent comme un roulement de **tambour** aux rythmes lugubres et lancinants et qui retentissent encore dans la mémoire de ceux qui acceptent la puissance de l'évocation. Si dans la thèse « Tambov dans l'Histoire et la Mémoire de l'Alsace-Moselle de 1943 à nos jours », la situation intérieure, la vie populaire et l'organisation à-la-soviétique dans l'Oblast de Tambov sont largement commentées, le thème culturel n'y apparaît que rarement, la Grande Guerre patriotique axant toute l'énergie des masses populaires vers la Victoire.

Néanmoins, pour accompagner l'élan guerrier, les batteries-fanfars avec leurs cuivres et **tambours** rehaussaient avec éclat les manifestations publiques annonçant les hauts-faits d'armes de l'Armée rouge lors de défilés tonitruants, avec les bannières écarlates claquant au vent.

Durant la sanglante mise-au-pas de l'emprise communiste sur la Russie, Lénine avait banni l'ordre ancien du pays, cherché à désacraliser la religion et à supprimer la notion de propriété individuelle pour promouvoir le bien collectif et surtout gommer la pensée libre des individus. Pour éradiquer le passé tsariste, l'instauration de la culture cinématographique, la prolifération de bibliothèques, l'instruction publique allaient servir de puissant levier de modernité aux masses populaires pour fustiger l'obscurantisme de l'Eglise qui baignait dans ses vertus morales si contraignantes et qui abusait soi-disant de la crédibilité des fidèles. Le régime soviétique mesura très vite l'enjeu de l'effervescence culturelle sur fond de propagande qui vantait les bienfaits de l'industrie, de l'électricité et de la télégraphie pour accélérer le monde nouveau. Considérée comme l'avenir du peuple soviétique, la Jeunesse fut embrigadée dès son plus jeune âge. Etoffée par des jeunes de 15-16 ans plus maniables à la persuasion et plus réceptifs à l'idéologie marxiste, en grande majorité issus de la paysannerie inculte, la Ligue des jeunes communistes permit d'étendre l'influence prolétarienne dans tous les compartiments de la vie sociale. L'usine Revtrud (Révolution par le Travail), en s'installant à Tambov, fit la part belle aux ardents travailleurs du Komsomol en leur proposant des cours de connaissances et de savoirs du soir pour lutter contre l'analphabétisme et préparer les esprits au matérialisme bienfaiteur. Comme plus tard chez les nazis, cette gente juvénile était accompagnée de chants révolutionnaires pour accentuer la cohésion de groupe. Education sportive, manifestations, défilés, réunions en cellules affinaient le sentiment d'appartenance à une même Nation. Ces activités avaient une grande influence sur le développement du jeune pionnier, d'abord sur le plan de la personnalité mais surtout au niveau de la socialisation, c'est-à-dire de l'intégration dans un groupe et du vivre-ensemble dans la *commun-ion*. Puissamment mobilisatrice, la pratique musicale, à côté d'autres impératifs, allait devenir un reflet de l'éducation des masses indispensable pour s'élever dans la société nouvelle promise à un bel avenir. Cette mainmise ostentatoire à coups de parades savamment orchestrées par des cliques au pas martial remplaçait les processions religieuses. Au vu des clichés d'époque, on est frappé par l'enthousiasme et la joie manifeste que procurait cette activité aux enfants assistant aux défilés. Dans le monde matérialiste, le **tambour** dans la fanfare produisait des effets percussifs rappelant le rythme des machines industrielles. L'adroît tambourineur focalisait les regards. La virtuosité des baguettes virevoltantes sollicitait en effet la dextérité des mains mais aussi la cadence des accords musicaux de la troupe. Pour des apprentis musiciens, maîtriser un instrument de musique, c'était une fierté d'appartenir à un nouveau rang et de se valoriser. Une partie de la jeunesse soviétique fut convertie en mélomanes convaincus. Ce fut le cas au camp de Tambov, lors du départ des 1 500, comme le remarquait Martin Hoffarth dans son recueil écrit en allemand, *Tambov. Mémoires de captivité*. « Après le repas [6 juillet 1944], nous sortons vers la place de l'artillerie pour défiler devant les officiers. A 4 heures et demie, les personnalités montent à l'estrade. La fanfare joue ensuite les hymnes russe, français, anglais et américain. Dans cette formation évoluent aussi bien des adolescents de 16 ans que des sexagénaires, civils comme militaires.» Pour rassembler la Nation menacée par le fascisme, Staline avait su réveiller lui aussi les mythes fondateurs de l'identité slave et l'histoire patriotique russe. L'école militaire Souvorov fut créée à Tambov sur la base du décret de la Direction du comité de défense de l'État (GKO) du 4 juillet 1944 suite à la directive de l'Etat-major général de l'Armée rouge le 10 juin 1944. « Il est important que le retour à la célébration des dates héroïques et mémorables de notre histoire militaire serve la cause de l'éducation des Russes, surtout des jeunes, aux glorieux faits d'armes des défenseurs de la patrie. » Ne vantait-on pas dans les rangs des recrues durant la Grande Guerre patriotique l'endurance et le courage inégalés coulant dans le sang des soldats russes ?



Colonne du personnel de l'école militaire Souvorov TbSVU (Тамбовское Суворовское военное училище ТбСВУ) lors d'une manifestation festive. En tête de colonne se trouve le chef de l'école, le lieutenant-général A.G. Kapitokhin. [1948]. Tambov. GASPITO. F. R-9605. Op. 1 unité xp. 193.



17 octobre 2018 en forêt de Rada

Quelles que soient les dates des passages de délégations internationales, cette ferveur patriotique est toujours très démonstrative dans la forêt de Rada. Lors du rassemblement du 17 octobre 2018, étaient notamment présents le Général de Brigade Ivan Martin, attaché de Défense à l'Ambassade de France à Moscou ainsi que son bras droit, le Lieutenant-Colonel Pierre-Marie Lejeune, Attaché de Défense-Adjoint Terre, (ici sur la photo).

Avant-propos

Les roulements de Tambov! Les roulements de tambour resteront-ils caisse de résonance ?

Le vocabulaire français sait utiliser son jeu de langue pour manipuler subtilement les mots. Les drames humains qui se sont joués à Tambov méritent toute notre considération et notre estime envers les victimes des camps soviétiques, au delà du calembour du titre ci-après.

Sous le règne de Napoléon, le tambour était battu pour faire marcher au pas l'infanterie mais aussi pour accorder le déplacement des différents bataillons partant au combat.

Lorsque les fantassins montaient à l'assaut, ils entonnaient des chants cadencés à pleine gorge qui leur permettaient très souvent d'impressionner l'adversaire et d'ignorer le danger mortel qui caractérise toute charge sur l'ennemi.

Les jeux de tambour avec deux baguettes servaient également à habituer les recrues aux détonations des coups de fusil ou au tonnerre des déflagrations provenant des boulets de canon chargés à mitraille.

Les enfants de troupe, en attendant de prendre part au combat, se familiarisaient au métier de tambour dans les cadres de la vie de quartier, lors des manœuvres et durant tout cérémonial festif.

Il leur fallait avoir l'oreille musicale, disposer de la dextérité des deux mains pour manier les baguettes sur la peau tendue du tambour afin d'aller, plus tard, agencer la journée très rythmée vécue dans les camps militaires, journée, précisons-le, qui était ordonnée par les clairons (comme c'était le cas au camp 188) et par les tambours d'ordonnance propres à chaque régiment pour accentuer les transmissions d'ordre spécifiques.

Dans la *Leçon batterie : les rudiments de la batterie militaire*, Marc de Douvan nous apprend ainsi que le réveil au bivouac, le rassemblement, le lever des couleurs, le souper, le couvre-feu, la générale (appel à prendre les armes), l'enterrement, le rigodon d'honneur, -un divertissement musical prisé par les grognards- constituaient le summum de l'art maîtrisé par le batteur adroit dans le jonglage de ses baguettes. De même, le jargon du tambour-major, sorti du lot pour sa virtuosité reconnue, était constitué d'onomatopées permettant de chanter les phrases tambourinées pour coordonner au mieux les mesures à rythmer lors des défilés avec sa batterie de musiciens.

Le tambourinage était tenu secret et différent pour que l'ennemi ne reconnaisse pas les ordres donnés afin de l'induire en erreur et l'amener à modifier son ordre de bataille, voire à se replier.

Certaines de ces percussions nous sont devenues familières. Le *ran-tan-plan* imprime la cadence durant la marche au pas, le *pa-ta-tra* évoque la chute, le *fla-ga-da* simule la fatigue pour faire avancer les traîneurs et les blessés durant les marches de nuit, le *ta-ra-ta-ta* qui marque la défiance et l'inquiétude alarme les hommes sur les risques d'embuscade.

Les parades militaires n'avaient généralement qu'un seul but, c'était de magnifier l'allant guerrier des combattants pour forger le sentiment d'appartenance à la troupe et faire corps avec elle.

Il en était de même du chant militaire prussien: adapté au drill et à la marche au pas cadencé [1], il relevait lui aussi de ce concept. On y pratiquait pour tout soldat teuton qui se respecte les marches éreintantes en rase campagne, le développement d'attaques fictives sur le terrain de manœuvres, les tirs réels, les explosions d'obus au plus près des lignes, le passage d'obstacles naturels, l'attaque de chars.

Une directive de l'armée allemande concernant la façon de traiter les Alsaciens, les Mosellans, les Luxembourgeois incorporés de force précisait que les Alsaciens et les Luxembourgeois sont très vifs d'esprit, les Mosellans un peu plus lourds. Dans l'ensemble ils sont intelligents, ont un sens rigoureux de l'observation, l'esprit critique et ne se laissent pas convaincre par des slogans et de grandes phrases. Il faudra les intégrer autant que possible individuellement dans des unités d'expression allemande...

Durant la Seconde Guerre mondiale, de nouveaux Lieder patriotiques destinés à galvaniser la fougue des soldats de la Wehrmacht allaient apparaître. Alors que les Malgré-Nous découvraient ces rengaines qu'ils avaient du mal à expectorer, ces refrains de guerre allaient conditionner maint Landser

[1] Durant le pas-de-l'oie cadencé (en allemand: *Stechschritt*) les soldats défilent, le buste droit, les jambes tendues qu'ils lèvent jusqu'à presque 90 degrés du corps et font claquer leurs bottes en les laissant retomber au sol, avec le balancement accentué et synchronisé des bras. Appelé «pas de parade» ou «pas prussien», l'armée allemande en hérite notamment durant le Troisième Reich.

fanatique jusqu'au sacrifice inutile. Si le tambour est étrangement absent du vocabulaire technique musical, il est très présent dans la langue courante, en particulier, parce qu'il a été longtemps l'instrument qui faisait marcher les soldats au pas, à la charge sur l'ennemi sans esprit de recul.

Pierre Siebert relate les prémices d'une attaque allemande dans la région de Gomel: «Devant nous l'infanterie ennemie pose un barrage d'enfer et les nôtres de crier «hurrah» de toutes leurs forces et de taper avec des bâtons contre les arbres. Ça donne confiance, chasse la peur, intimide les Soviets! »

Loth Court du Grenadier Btl 23: «Le hourré des Russes me glaçait d'effroi. Outre la chair de poule, j'avais l'impression de sentir mes cheveux se dresser sous le casque d'acier».

L'ennemi pratique le même genre d'intimidation pour galvaniser l'allant de ses guerriers. Dans son manuscrit, Charles Meyer relate les tirs nourris des soldats russes qui ont constamment pris pour cibles les fantassins allemands, notamment du côté de Thorn. « Un matin il fallut traverser une rivière gelée en passant sur un pont provisoire, au ras de la glace. Une grande partie du convoi avait pu passer pendant la nuit. Les Russes n'étaient pas loin ; les chariots avançaient au risque de se faire abattre. Moi j'avais gardé les rênes ; les chevaux se mirent à foncer à toute allure ; j'étais debout comme dans un film de western ; je hurlais en appelant ma Mère et la Sainte Vierge. Les Russes tiraient et touchèrent le chariot qui nous précédait. J'arrivais juste derrière ; pas besoin de fouet ; les chevaux fonçaient. J'entendis une explosion, mais le tir était trop bas. Nous sommes montés sur une butte et le tir est passé au-dessus. Vingt mètres plus loin, nous nous sommes retrouvés à l'abri derrière cette butte. »

A la fin de son ouvrage de collection d'images de guerre *Face à Face* imprimé aux éditions Alan Sutton, Jean-Paul Koenig, grand collectionneur et collaborateur à de nombreuses revues d'histoire, commente ainsi la gravure ci-après: «Cette carte postale de l'après-guerre honore les soldats qui ont été incorporés de force dans l'armée allemande. On peut voir en arrière-plan trois soldats: un officier de la Révolution, un grognard de l'Empire et un soldat de la 1^{ère} Armée de la campagne de Libération. Les steppes russes fumantes et un char allemand détruit en bas du tableau symbolisent la campagne de Russie. Le personnage principal représente l'un des 40 000 soldats sur 130 000 qui ne revinrent plus de Russie. »



Cette gravure n'est pas sans nous rappeler les hauts-faits de gloire des grognards qui avaient conquis l'Europe sous les percussions des tambours et les grondements des canons mais arrivés aux portes de Moscou, ils furent vaincus par l'immensité du pays, les maladies, le Général hiver, les cosaques et la population russes qui les harcelèrent durant la retraite de Russie.

Comment oublier cet épisode bien connu des campagnes napoléoniennes qu'a été la Bérézina?

Il s'agissait alors de sauver l'armée française du piège tendu par Koutouzov pour capturer l'Empereur. Durant cette esquivance du guêpier russe, la mémoire vernaculaire a retenu le sacrifice consenti par les pontonniers du général Eblé [2], un Mosellan natif de Saint-Jean-Rohrbach qui n'avait pas hésité à se jeter dans l'eau glacée, ceci pour galvaniser ses grognards. Les valeureux s'étaient enduit le corps nu de graisse et d'huile pour encaisser le terrifiant choc thermique. La plupart mouraient congestionnés, embrassant en un geste d'éternité les pieux que d'autres intrépides plantaient dans le lit de la rivière glaciale.

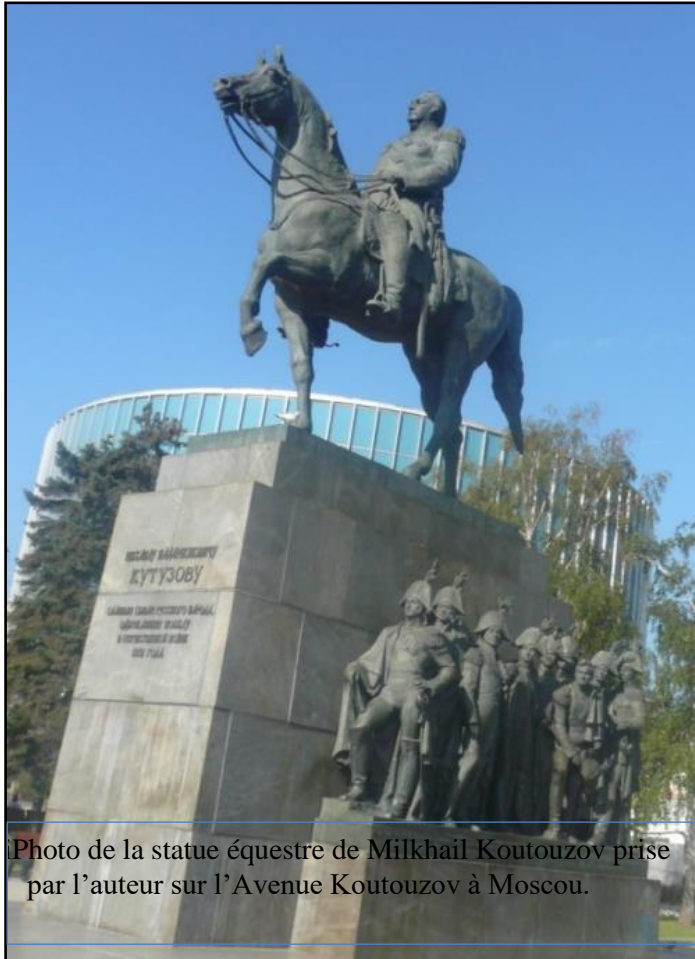


Photo de la statue équestre de Mikhail Koutouzov prise par l'auteur sur l'Avenue Koutouzov à Moscou.

Et auparavant, la bataille sanglante de Borodino est restée ancrée dans les esprits russes. Selon le chef d'armée Mikhaïl Koutouzov, ce jour du 7 septembre 1812 perpétua «à jamais le courage et l'audace des guerriers russes». Napoléon avait souligné l'horreur de cette tragique « bataille des géants » : « Des cinquante batailles que j'ai données, la plus affreuse est celle livrée par moi devant Moscou. Les Français s'étaient montrés dignes d'être vainqueurs, les Russes avaient conquis le droit d'être considérés comme invincibles».

Andreï Sakharov relevait que la bataille s'est achevée par une victoire tactique française mais l'Armée russe n'avait pas été détruite, elle était debout. Le fait que l'Armée russe ait tenu bon face à ce monstre, ce colosse européen – l'invincible Napoléon – semblait absolument incroyable ».

Relatée par Léon Tolstoï dans son célèbre roman historique *Guerre et Paix*, la campagne de Russie a profondément marqué la culture russe. Les descendants ont perpétué à leur tour cette rage de vaincre les hordes nazies s'avançant sur le sol sacré de la Patrie.

Durant la Seconde Guerre mondiale, l'invasion allemande s'enfonçant dans la vaste Union soviétique a été mise en parallèle avec la campagne de Russie. On ne s'attaque pas impunément à l'U.R.S.S. sans devoir en payer le prix. Les grognards de Napoléon en avaient fait la cruelle expérience en s'avançant dans un pays-souricière dont ils ne trouvèrent plus la trappe de sortie.

[2] Albert Melling écrit à ses parents le 9. 10. 1943 de l'hôpital de Varsovie où il est soigné pour se rétablir des suites de ses blessures au dos et d'une perforation de balle dans le ventre: «J'ai le temps d'évoquer avec vous les nuits russes, effroyables quand Ivan nous attaque. **La retraite en Russie** ! Ce terme sonne comme un glas (Todeglock, francique ; en allemand, Totenglocke) dans ma tête. « Il neigeait. L'empereur Napoléon revenait, laissant derrière lui brûler Moscou fumant... » Ces vers de Victor Hugo que nous avons serinés sur les bancs du collège me reviennent constamment en mémoire. Que de drames horribles ont dû se passer lors du recul des troupes françaises ? Les blessés qu'on abandonnait, tout comme mon ami Charton Paul.... Oui, me voilà transposé 130 ans après dans le même contexte. Cela faisait plusieurs fois que sous les coups de boutoir des Ivans, nous fûmes obligés de déguerpir. Deux fois de suite j'ai tout abandonné. Comme tous mes camarades, il fallait filer vers l'arrière. Les orgues-de-Staline ont décimé la compagnie et avec le peu de rescapés disponibles nous avons essayé de tenir tête à la marée humaine. Sauve-qui-peut général. (Laurent Kleinhentz, *A la sueur de ton Front*, Editions Serpenoise, 4è trimestre 2009, pages 74-75).

Ce fut le cas aussi pour la Wehrmacht qui connut à son tour la Berezina de malheurs et de souffrances ! Molotov avait confirmé les craintes des prisonniers de Stalingrad en déclarant qu'aucun Allemand ne reverrait son pays tant que la reconstruction de la ville martyre n'aurait pas été achevée.

A la Wehrmacht où tout était calme, « *badaboum !* », les tirs de canon avaient repris sur la ligne-de-feu. Transposés sur le Front russe où le BRUIT familier du flagada ou du patatras ne connaissait pas de frontière, les incorporés de force allaient découvrir les éclats tonitruants des orgues-de-Staline, à côté des avalanches d'obus, des éboulements de tranchées et des charges ennemies à glacer le sang.

Echappés des griffes teutonnes comme on fuit le diable, les bras en l'air arborant le fameux laissez-passer, croyant aux paroles lénifiantes bredouillées des haut-parleurs par une langue amie qui leur proposait de rejoindre l'armée de De Gaulle, des milliers de captifs alsaciens-mosellans étaient venus s'échouer dans la jungle forestière de Rada après avoir surmonté l'épuisement, les embûches, l'effondrement physique liés à leur capture qui rythmèrent crescendo leur marche funèbre vers la captivité. Ils avaient la vingtaine, tignasse hirsute, regard bloqué, l'estomac noué, flottant dans des oripeaux que les marches puis le trajet démentiel en wagon-à-bestiaux avaient transformés en épouvantails humains. Qu'allaient-ils devenir ?

Au camp 188, -meurtrier temple forestier de « Tam-bov » aux deux sinistres syllabes qui résonnent souvent là-bas comme le ré et le mi du glas-, on marchait au pas devant la corrosive discipline soviétique qui contingentait toute liberté individuelle. Toujours la faim, toujours des larmes, toujours la mort, et toujours le badaboum, cette onomatopée évoquant un bruit de chute semblable aux roulements sinistres de ce tambour qui rappelait sans fin les tristesses dans la nuit, la mort avec les cris des agonies, le froid dans les cahutes. La vie à Tambov fut un rêve atroce avec le dard de la faim qui vrillait les tripes, l'outrance policière qui pourrissait la vie des engagés, les corvées merdiques de ce camp n° 188 sans espérance.

Si les difficultés de l'existence carcérale furent dramatiques, tout ne fut pas toujours noir en captivité. De nombreux prisonniers durent la vie aux gestes des samaritains issus de la population russe.

Georges Burcker de Sarre-Union, après un passage d'un mois fin avril à Stalingrad où il a dû participer à la récupération de matériels à prélever dans les installations de cette cité martyre anéantie par les bombardements et les tirs d'artillerie est rapatrié vers le camp n°188: « Traversant la ville de Tambov, nous avons quémandé de la nourriture à un couple qui passait devant nous. Alors que le mari nous injurait vertement, son épouse (maîtresse femme qui a alors sermonné son époux pour son ingratitude) a ouvert son sac de jute pour sortir une miche de pain qu'elle a coupée en deux en y ajoutant une portion de lard blanc, geste qui nous a émus jusqu'aux larmes. »

Si la plupart des *Spätheimkehrer* (retours tardifs) tant Malgré-Nous qu'Allemands durent patienter de longues années, les détenus ne connurent cependant plus les difficultés et la mortalité des premières années de captivité.

« J'ai par ailleurs noté que les sévices et les difficultés de l'existence n'existent que durant la période de guerre et les mois qui suivirent l'armistice. J'ai été marqué par le fait que de nombreux prisonniers ont ensuite gardé un souvenir positif de leurs contacts avec leurs gardiens et la population russe. Certes, les prisonniers avaient faim et devaient travailler dur mais la population russe était logée à la même enseigne. Je trouve d'ailleurs que les contacts entre anciens combattants allemands et russes (voire les actions communes de la *Kriegsgräberfürsorge* – Service d'entretien des tombes allemandes-) sont bien plus chaleureux que ceux entre Américains et Allemands, par exemple, » m'écrivait Michel Bour dont le père ne rentra au bercail qu'en 1949. En analysant les causes de ce retour décalé, on comprend un peu mieux la chance miraculeuse dont a bénéficié l'heureux rapatrié pour s'extirper du guépier russe. Ce ne fut pas le cas de milliers de ces compatriotes happés par le cours de la guerre ou par la dure existence cahotique des camps staliniens.

Nous allons découvrir dans le présent ouvrage une quarantaine de témoignages de rescapés rapportant leurs tribulations, que ce soit sur les lignes-de-feu ou lors de leur éprouvante captivité.

La défaite de la France marquée par l'Armistice du 21 juin 1940 condense tous les éléments d'une funeste annexion englobant germanisation, expulsions, spoliations, incorporation de force. Pour situer l'état d'esprit des témoins concernés dans le contexte politique déclencheur et générateur de l'incorporation de force, il nous a semblé également bon de glisser l'un ou l'autre récit évocateur qui nous permet ainsi d'aborder la réalité de la nazification en Alsace et en Moselle ou de décrire succinctement l'enrôlement forcé dans la Kriegsmarine.

Contexte politique déclencheur et générateur de l'incorporation de force.

- 1.1. Evacuation.
 - 1.1.2. Drôle-de-guerre.
 - 1.1.3. Défaite.
 - 1.1.4. Armistice.
 - 1.1.5. Vie en France de l'Intérieur et retour au pays natal.
- 1.2. Annexion de fait de la Moselle.
 - 1.2.1 Le Gauleiter Bürckel.
 - 1.2.1.1. La patte de velours devenant gant de fer en Moselle.
 - 1.2.1.2. Organisations contrôlées par le NSDAP.
 - 1.2.1.3. Etapes de la germanisation. Une société en uniforme.
 - 1.2.1.4. Appel au volontariat.
 - 1.2.1.5. Vie quotidienne. Rationnement sévère. Système D.
 - 1.2.1.6. La presse écrite à la botte du Parti.
 - 1.2.2. Embrigadement dans des organismes
 - 1.2.2.1. La jeunesse hitlérienne (Hitlerjugend).
 - 1.2.2.2. La préparation militaire.
 - 1.2.2.3. Le service du travail au Reich (R.A.D. - Reichsarbeitsdienst).
 - 1.2.2.4. Le R.A.D. féminin.
 - 1.2.3. Prémices de l'incorporation de force.
 - 1.2.3.1. Annonce officielle de l'incorporation de force en Moselle.
 - 1.2.3.2. Contestations en Moselle.
 - 1.2.3.3. Transplantation des familles contestataires dans les Sudètes et en Silésie.
 - 1.2.4. Le Gauleiter Wagner.
 - 1.2.4.1. Annexion de l'Alsace dans le Gau Oberrhein et ses conséquences.
 - 1.2.4.2. Annonce officielle de l'incorporation de force en Alsace. Classes 1908 à 1927.

Pour conforter le sujet de thèse «*Tambov dans l'Histoire et la Mémoire de l'Alsace-Moselle de 1943 à nos jours*», il nous apparaît évident d'aborder la défaite de la France qui va enclencher l'Annexion de l'Alsace-Moselle et entraîner le drame des Malgré-nous, ces recrues obligées de servir une cause contraire à leurs aspirations.

1. Contexte politique.

Héros déçu de la première guerre mondiale, Hitler l'ancien caporal autrichien ambitionnait, au travers des réflexions de son livre *Mein Kampf* [3] -concocté en grande partie durant son emprisonnement à la prison de Landsberg lié à son putsch manqué de la Brasserie de Munich le 8 novembre 1923-, de vouloir étendre à l'Est comme à l'Ouest l'émergence d'un Grossdeutschland. Les Slaves, considérés comme étant « de race inférieure », devaient être repoussés à l'est de l'Oural, réduits en esclavage ou exterminés. Outre la constitution de l'espace vital (Lebensraum) indispensable au Reich millénaire, Hitler prévoyait que son « mouvement vers l'Est » conduirait à la destruction du judéo-bolchevisme.

Après la réunification de la Sarre au III^{ème} Reich en 1935, l'Allemagne renforça ses liens avec l'Italie fasciste et le Japon en signant le Pacte Antikomintern, dont le but était de combattre le Communisme international. Ce rapprochement suivit le Pacte d'Acier avec l'Italie et, après le début de la guerre, entraîna l'Accord des Trois Puissances de l'Axe conclu avec le III^{ème} Reich, l'Italie et le Japon.

Coup sur coup, à partir de 1938, l'insatiable chancelier annexa l'Autriche (Anschluss le 12 mars 1938), les Sudètes (21 octobre 1938) puis la Bohême et la Moravie le 15 mars 1939 carrément dépecées de la Tchécoslovaquie, sous l'œil fataliste du duo Daladier-Chamberlain qui tentaient d'apaiser l'appétit d'expansion du Führer et pensaient l'avoir calmé suite aux accords de Munich.

Bientôt la Pologne se trouvait menacée à son tour. La France et la Grande-Bretagne ayant promis de la défendre, elles essayèrent de nouer à la hâte une coalition antihitlérienne avec l'URSS. Mais, à la surprise de tous, ce fut Hitler le plus habile : il réussit à conclure avec Staline le pacte de non-agression germano-soviétique, le 25 août 1939.

Une semaine plus tard, le 1^{er} septembre 1939, son armée entra en Pologne.

1.1. Evacuation.

Par décret, le Président de la République française ordonna aussitôt la mobilisation des armées de mer, de terre et de l'air. Pour toutes les populations évacuées d'Alsace-Moselle, le 1^{er} septembre fut surtout le jour de l'évacuation, avec le déclenchement d'une première vague d'évacuation de la population, celle de la «zone rouge». Cette bande de terre d'une dizaine de kilomètres de large, située le long de la frontière en avant de la Ligne Maginot, avait été volontairement sacrifiée lors de la construction de la ligne défensive afin d'éviter tout incident diplomatique avec le voisin allemand.

Les autorités politiques et militaires, soucieuses de préserver la population de la zone et de laisser le champ libre au mouvement des troupes, avaient élaboré un certain nombre de plans permettant une évacuation ordonnée lorsque le contexte international l'exigerait. Une première alerte eut lieu en 1938. Suivant les ordres militaires, les habitants de la zone rouge devaient quitter en quelques heures leurs villages pour être acheminés vers les lointains départements de la Vienne, les deux Charente, la Saône-et-Loire ou encore le Nord.

Vu l'impréparation des autorités françaises en ce début de septembre 1939, les difficultés de ravitaillement en cours de route furent permanentes. «Les conditions du voyage sont chaotiques et les voyageurs sont épuisés en raison du manque de sommeil dans des conditions décentes. L'hygiène dans ces trains était déplorable du fait de la promiscuité permanente et du peu de linge de rechange disponible» lit-on dans une citation parue dans le *Republicain Lorrain* du 13 septembre 2009 sous le titre « *L'évacuation subie il y a 70 ans* ».

Echoués du Pas-de-Calais jusqu'en Occitanie, où personne ne les attendait et où souvent rien n'était prévu pour leur hébergement, les émigrés firent face à de grandes difficultés d'organisation liées à cette transplantation (au niveau de la cuisine collective, des emplois, de l'organisation pédagogique et

[3] L'auteur expose, dans un style empreint de haine, la « conception du monde » du national-socialisme, avec ses composantes hégémoniques, belliqueuses mais aussi racistes et ouvertement antisémites, mêlée d'irréductibilisme, d'ultranationalisme et de revanchisme. *Éclaircissements sur Mein Kampf d'Adolf Hitler : le livre qui a changé la face du monde*, extraits commentés par Jacques Benoist-Méchin, Albin Michel, février 1939.

le relationnel parfois tendu dans les cours d'écoles). Les familles des mineurs furent évacuées dans les bassins miniers du Pas-de-Calais ou de la Loire où le père d'Adrien Schneider de Merlebach, découvrant un autre monde en sous-sol minier, composa un poème: « A la mine nous sommes mal tombés, et une chaleur intense nous avons trouvée. Sans chemises et sans pantalons nous avons travaillé exactement comme lorsque nous étions nés ». Le jeune écolier Adrien Schneider raconte encore l'épisode survenu à une connaissance slovène évacuée à Roche-la-Molière. Partie à Saint-Etienne, elle voulait acheter une brosse. Elle montra avec le bras ce qu'elle voulait en faisant le geste de se brosser. La vendeuse lui demanda: « brosse » et elle répondit : « Nix Bosch, Yougoslave ».

Un second article de ce même Républicain Lorrain du 20 septembre 2009 précise les conditions d'accueil : «Des familles peu chanceuses se retrouvent sur la paille dans des granges, sans eau courante ni éclairage et avec les toilettes au fond du jardin. Dans les cas précités, le contact est souvent pour le moins froid sinon hostile. Oh, ce n'est certes pas lié aux échanges verbaux car il est bien évidemment difficile d'engager un dialogue amène entre protagonistes maniant d'une part le dialecte francique mosellan et d'autre part le patois charentais ou autre, mais c'est à mettre sur le compte d'une incompréhension mutuelle due le plus souvent à la carence des autorités en matière de préparation de la venue des réfugiés ». Une barrière invisible séparait les transplantés : celle de la langue. Les Mosellans parlant le francique rhénan communément appelé *Platt*, les Alsaciens causant l'alsacien, s'exprimaient peu ou mal en français et les autochtones ne comprenaient rien au dialecte qui ressemblait étrangement à celui parlé par leurs ennemis germains. Des liens se créèrent cependant : les ménagères échangeaient leurs recettes de cuisine, les hommes à défaut de vaquer en usine trouvaient du travail dans les fermes ; les enfants allaient à l'école.

1.1.2. Drôle-de-guerre.

La Grande-Bretagne et la France déclarèrent la guerre le 3 septembre 1939. Malgré une timide incursion début septembre 1939 en pays ennemi lors de l'Offensive de la Sarre puis la rotation des régiments d'intervalle pillards [4] dans les villages fantômes durant la Drôle-de-guerre, la France frileuse répugnait à l'affrontement direct et préférait se cantonner derrière sa forteresse blindée qu'était la Ligne Maginot, un complexe d'ouvrages uniques au monde, dans leur genre.

Hitler qui tablait sur un deuxième Blitzkrieg pour mettre à genoux cette France abhorrée était à chaque fois bloqué par les conditions climatiques qui contrecarraient ses décisions d'offensives.

La trêve hivernale lui permit d'affiner avec Manstein une nouvelle genèse du plan Schlieffen de 1914, d'imaginer la percée de Sedan, à la fois comme coin d'attaque (Keil) et coup de faucille (Sichelschnitt), qui engendreraient un mouvement percutant de vitesse et d'audace qui irait prendre dans une nasse les divisions anglo-françaises trop avancées en Belgique, ce sera en l'occurrence dans la poche de Dunkerque. Pour disposer du fer suédois débouchant à Narvik, vital à l'industrie de guerre allemande, les troupes allemandes contrôlant le Danemark envahirent la Norvège le 9 avril 1940.

1.1.3. Défaite.

La Drôle-de-guerre prit brusquement fin le 10 mai 1940 avec l'attaque allemande déferlant sur les Pays-Bas, le Luxembourg et la Belgique où convergèrent les forces franco-britanniques.

Les Panzerdivisionen agissaient de concert avec la flotte aérienne des stuka, ces oiseaux d'acier aux stridentes sirènes jetant le feu du ciel pour désorganiser la montée au front des divisions françaises qui n'arrivaient pas à juguler la vista des troupes allemandes.

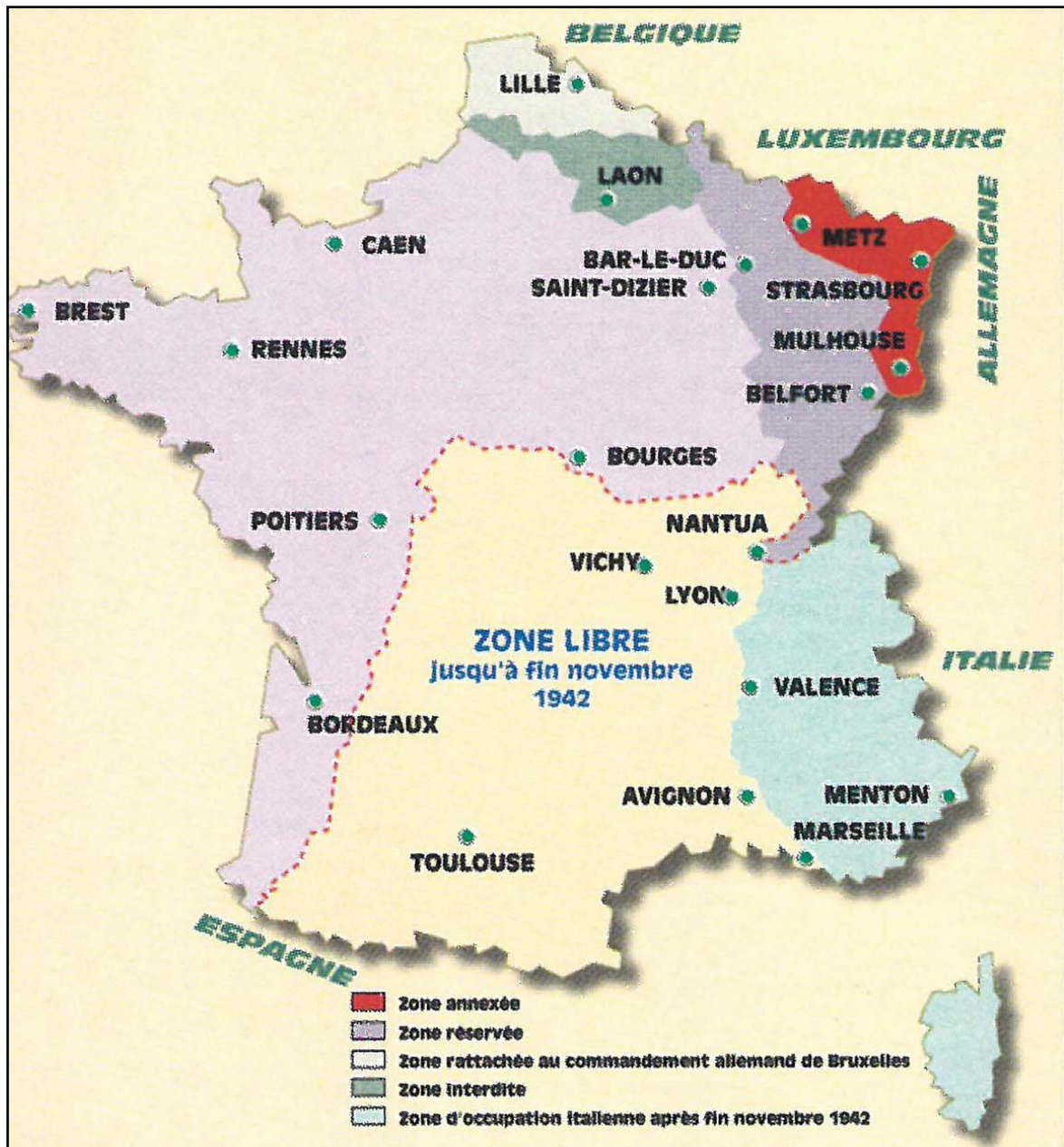
1.1.4. Armistice.

A tout événement correspond une cause mais également ses conséquences. En ce qui concerne le malheur des deux provinces [5], indéniablement c'est bien la défaite de 1940 qui en est la source engen-

[4] La suite de l'article du R.L. du 20 septembre 2009 sous le titre « L'évacuation subie » mentionne: « On ne peut parler de l'évacuation sans évoquer le scandale du pillage perpétré par les soldats français car il s'est malheureusement avéré que ce sont bien eux qui en ont été les auteurs principaux du vandalisme avant les Allemands». Le préfet de la Moselle, Charles Bourrat, abonde en ce sens: « Des pillages ont eu lieu, certaines unités ont pensé que, les villages étant libérés de leurs habitants, les biens mobiliers étaient leur propriété. Des officiers, hélas !, ont donné un triste exemple et j'ai dû, sous peine de publicité, interdire l'expédition de colis. »

[5] L'unité «Alsace-Lorraine » naît avec le Traité de Francfort du 10 mai 1871: c'est le Reichsland Elsass-Lothringen. Toute la Lorraine n'est pas intégrée dans le Reich par la Prusse; seules les régions de Metz, Château-

drant une triple conséquence: le malheur de la France, la chute de la III^{ème} République, le gouvernement de Vichy avec à sa tête le maréchal Philippe Pétain demandant «le cœur lourd» l'Armistice. Aurait-il été préférable de capituler en rase campagne avec d'autres répercussions: l'occupation totale de la France y compris, éventuellement, ses colonies, sa Marine, ou tout simplement le démantèlement du pays à l'image du Generalgouvernement Polen ?



Face à la situation catastrophique qu'allait endurer la France vaincue (carte établie par l'ONAC), Hitler imposait son diktat : le conquérant, qui avait englobé précédemment une à une les régions frontalières convoitées dans son III^{ème} Reich, annexa *de facto* et par la force l'Alsace-Lorraine. Personne dans l'hexagone n'avait les moyens ni le pouvoir de s'y opposer si ce n'est la bouteille d'espoir jetée à la mer de la Désolation par un obscur général parti à Londres pour espérer renouer plus tard avec la victoire.

Salins, Thionville, Forbach et Sarrebourg sont concernées. Et lorsque ces deux provinces sont annexées au III^{ème} Reich, l'unité administrative wilhelmienne est balayée par Hitler: la Moselle est rattachée à la Sarre et au Palatinat (l'ensemble forme le Westmark); l'Alsace est rattachée au pays de Bade. Ces deux entités sont chacune sous la coupe d'un Gauleiter. (Nicolas Mengus, numéro hors-série Hiver 2005, l'Ami hebdo).

De quels moyens disposait le vainqueur de Verdun en ce 22 juin 1940 pour s'opposer à l'Annexion de l'Alsace-Moselle avec une armée squelettique, 1 500 000 prisonniers dans une France atomisée devant ce monstre qui faisait fi des protestations? Muni des pleins pouvoirs le 10 juillet 1940 à Vichy, l'illustre soldat engagea bientôt la France dans la collaboration d'Etat, à travers la symbolique de sa poignée de main avec Hitler le 24 octobre à Montoire-sur-le-Loir.

L'incorporation de force en Alsace-Moselle est donc bien une conséquence de la défaite française.

Si l'armistice [6] signé le 21 juin 1940 mit fin aux hostilités entre le Troisième Reich et la France, la défaite française allait non seulement:

- permettre l'Annexion de fait des trois départements français frontaliers au Reich,
- mais donner aussi naissance à l'Etat français de Vichy muselé dans sa gouvernance du pays par les forces ennemies d'occupation vivant sur le sol national comme «Gott in Frankreich»,
- révéler la politique collaborationniste de Laval et ses conséquences (créations de la milice, du S.T.O. et de la Légion des Volontaires Français -L.V.F.- partant combattre le Bolchevisme),
- enclencher le cycle des rafles, des déportations, des représailles, des pelotons d'exécution,
- faire émerger le gaullisme malgré l'hostilité de Roosevelt et de Churchill préférant miser sur le général Giraud auréolé de son intrépide évasion de la forteresse de Koenigstein,
- révéler les combattants de la France libre dans la Résistance avant de voir un Charles de Gaulle triomphant dans Paris libéré le 25 août 1944 attendre comme le reste du pays la délivrance des derniers saillants d'Alsace-Moselle fin mars 1945.

1.2.2. L'annexion de fait de la Moselle

Le 22 juin 1940, dans le wagon de Rethondes où les conditions de l'Armistice furent débattues et où le traité de la honte (Schandvertrag) [7] de Versailles [8] imposé à l'Allemagne en 1919 avait pu être vengé, le sort de l'Alsace-Moselle ne fut même pas évoqué. Le général Huntzinger émit cependant de vives protestations [9] qui restèrent lettre morte.

La France allait être charcutée en plusieurs zones sous le contrôle du vainqueur. Les Alsaciens et les Lorrains se sentaient abandonnés même si le maréchal et ses ministres «*pensaient beaucoup à eux.*»

Pressenti pour diriger l'administration du Gau Westmark, alors que les troupes de la Wehrmacht défilaient aux Champs-Élysées, Joseph Bürckel [10], présentait le 15 juin à Saarbrücken le plan qu'il comptait appliquer à la Moselle: «La tâche politique est de re-germaniser des hommes de souche allemande, mais parlant le français». Cédric Neveu précise que pour l'assister dans sa tâche, Bürckel nomma huit commissaires régionaux (*Landkommissaren*), à raison d'un par arrondissement.

Réunis le 21 juin 1940 à Sarrebruck, ces fonctionnaires reçurent pour mission de prendre en main l'administration civile après l'éviction des sous-préfets français. Pour le maintien de l'ordre, une section de trente hommes prélevée auprès du 122^{ème} bataillon de police, cantonné à Peltre, fut détachée à partir du 4 juillet 1940 auprès de chacun des huit commissaires. Agissant dans une zone d'opérations

[6] Pierre Miquel, *La Seconde Guerre mondiale*, Fayard, 24 septembre 1986, Paris.

[7] «*Nazification de la Lorraine Mosellane*» de Dieter Wolfanger.

[8] Faisant suite à l'article 231 du Traité de Versailles qui désignait l'Allemagne comme agresseur et principal responsable de tous les fléaux infligés lors de la 1^{ère} guerre mondiale, la France accaparait, en sus de l'Alsace-Moselle, les colonies du Togo et du Cameroun, occupait la rive gauche du Rhin. Pour rogner les griffes du fauve allemand et le désarmer, les vainqueurs alliés limitèrent son armée intérieure à 100 000 hommes et lui interdirent de disposer d'une artillerie lourde, d'une aviation et d'une marine de guerre. Humiliée par les clauses du honteux traité de Versailles, l'Allemagne dépouillée (amputation de 15% de son territoire) allait renaître de ses cendres vengeresses quinze ans plus tard sous l'impulsion d'un Hitler revanchard.

[9] L'attitude du gouvernement de Vichy est ambiguë. Certes, l'annexion de l'Alsace-Lorraine motiva onze protestations officielles en 1940. La plus énergique, transmise par Huntzinger à von Stulpnagel le 3 septembre, est une «*protestation solennelle contre les mesures prises, en violation de la convention d'armistice, à l'égard des départements alsaciens et lorrains et leurs populations et qui constituent une annexion de fait de ces territoires.*» Mais les Allemands ne jugèrent jamais utile d'y répondre et Vichy les conserva secrètes. En fait, toute référence ou allusion à l'Alsace-Lorraine était proscrite dans les décisions gouvernementales, comme dans la presse soumise au contrôle rigoureux du régime de Vichy.

[10] Spécialiste des annexions, Bürckel, l'architecte de la victoire nazie lors du plébiscite sarrois de 1935 et *Gauleiter* de Vienne après l'*Anschluss* - est nommé, dès le 13 mai 1940, chef de l'administration civile (*Chef der Zivilverwaltung, CdZ*) près le Haut-Commandement de la 1^{ère} Armée, ce qui le place de fait sous l'autorité de la Wehrmacht. Sources Cédric Neveu, *Extraits de l'article paru dans le numéro 26 du Cahier du Pays Naborien*.

de l'armée, les commissaires collaboraient étroitement avec l'autorité militaire, à savoir, pour la région de Saint-Avold, les *Ortskommandanturen* 201 à Faulquemont, 202 à Morhange, 1006 à Altviller, 1009 à Morhange et 1013 à Saint-Avold, toutes issues de la 262e division d'infanterie.

Le 10 juillet, les préfets et les sous-préfets français en poste en Alsace-Moselle étaient arrêtés et expulsés vers Paris. À partir du 15 juillet 1940, l'administration civile prenait en main la destinée de la Moselle, l'autorité militaire ayant remis ses pouvoirs au *Chef der Zivilverwaltung*, Josef Bürckel.

La première mesure prise par l'autorité nazie fut le recensement des biens des Juifs, de l'Etat, de l'Eglise, des collectivités, puis celui des personnes affiliées à un parti politique ou à une association patriotique. A cet effet, le 13 juillet 1940, parut une ordonnance qui prévoyait la confiscation des biens des ennemis du Reich.

Parallèlement, les Allemands revanchards s'efforcèrent de convaincre les réfugiés lorrains et alsaciens de rentrer dans les foyers de leurs ancêtres. Leur propagande fallacieuse distillait son venin.

Ne prétendait-elle pas que la population de l'Exode s'était sentie en septembre 1939 quelque peu déracinée mais surtout mal aimée, parfois mal acceptée dans les départements d'accueil, mais avant tout abandonnée par Vichy ? « Nous rentrons, cette fois-ci, en wagons de personnel des chemins de fer avec, à notre service, des infirmières et du personnel soignant et s'occupant de nous en distribuant des boissons et des casse-croûtes », écrit Adrien Schneider. En fait, ce furent surtout les Jeunes que les émissaires du III^{ème} Reich désirèrent attirer dans la *deutsche Volksgemeinschaft*, la communauté nationale allemande. Pour preuve de bonne volonté, alors que la grande majorité des prisonniers de guerre français de 1940 partirent dans les stalags et oflags de Prusse-Orientale, les prisonniers de guerre d'origine « allemande » furent immédiatement déclarés libérables dès le 15 juillet.

Tel Burtin Marcel, déporté au Struthof pour faits de résistance en 1943, né le 1^{er} août 1915 à Metz, qui résume en peu de mots la situation terrible de la défaite, en gardant néanmoins un brin d'optimisme : « Après les bombardements sur Varsovie, l'évacuation des habitants des communes frontalières de l'Est situées en aval du système fortifié, enchaînèrent crescendo la Drôle-de-guerre, la déroute face à l'invasion-éclair et l'anéantissement de notre belle France devant une Wehrmacht mobile, bousculant les stratégies classiques de l'art de la guerre. Soldat au 160^{ème} R.I.F., j'ai été fait prisonnier à Colmar le 16 juin 1940 et selon les clauses de l'Armistice relatives au cas des prisonniers de guerre alsaciens-lorrains, j'ai été libéré le 15 juillet [11], un mois après. Nous avons perdu une bataille, pas la guerre ! Je retrouvais mes parents, mais aussi le martèlement souverain des bottes sur les pavés de Metz. »

Plus tard, nombre d'entre eux allèrent mourir sur le front russe dans les rangs des Malgré-Nous.

Le 16 juillet 1940 eut lieu une première épuration, dénommée *C Aktion*, qui concernait l'expulsion des opposants politiques suivie en novembre 1940 d'une nouvelle et importante vague d'expulsions, pratiquée surtout en Moselle francophone devant être vidée de ses habitants inassimilables pour laisser place à des colons allemands.

Ce n'est qu'à partir du 3 août 1940 que furent autorisés les retours massifs en Moselle. Les réfugiés furent soumis à des contrôles drastiques par la commission de contrôle gérée par le *SD-Sicherheitsdienst* posté à Saint-Dizier [12] qui écartait les catégories indésirables (Juifs, Français de l'Intérieur, communistes, syndicalistes, étrangers,...).

Concernant les évacués-réfugiés refusant de rentrer au pays natal en automne 1940, ce fut pratiquement un tiers d'Alsaciens-Mosellans qui vécurent ainsi loin de leur terre natale durant la guerre. Les avoirs des banques lorraines (700 millions de FF) furent répartis dans les nouvelles caisses d'épargne allemandes. Le pillage des œuvres d'art se poursuivit pendant plusieurs mois.

Le 7 août 1940, ne recevant d'ordres personnels que du Führer, Bürckel fut nommé Gauleiter en assumant la double casquette de chef de l'administration civile, -elle déjà acquise- et celle couvrant à partir de 1941 son rôle de superpréfet politique (*Reichsstatthalter der Westmark*).

Après l'expulsion le 16 août 1940 [13] de l'évêque de Metz, Mgr Heintz, ce fut l'évêque de Spire [14] qui devint compétent pour le diocèse de Metz. Le Vatican était en désaccord avec cette situation.

[11] Une mesure diabolique, selon Hiegel, puisqu'on séparait les Alsaciens-Mosellans des compatriotes français.

[12] *Chroniques de l'opinion publique dans le pays naborien en 1940* par Cédric Neveu.

[13] Le 15 août 1940, des milliers de Messins défilèrent silencieusement devant la statue de la Vierge érigée sur la place Saint-Jacques et couvrirent de fleurs les abords du monument. Malgré le caractère religieux de la manifestation, les Allemands comprirent très vite qu'elle était aussi une protestation contre l'Annexion.

Un article paru dans l'encyclopédie « *La France contemporaine* » mentionne que dès juillet et pendant plusieurs mois, la police militaire allemande en Moselle entreprit, avec documents à l'appui, de retrouver les déserteurs et les insoumis qui avaient combattu dans l'armée française lors de la première guerre mondiale. Le 7 septembre 1940 les Allemands commencèrent à bombarder Londres et les villes du sud de l'Angleterre. « Blitz » (éclair en allemand) fut le nom donné ce jour-là aux bombardements que subit Londres perpétrés par une offensive constituée de 950 appareils, dont plus de 300 bombardiers, le reste étant composé de chasseurs d'escorte. La ville de Coventry fut complètement détruite. Hitler et son ministre de propagande Goebbels clamaient : « Nous allons «coventrieren» toutes les villes anglaises.» Succès sans lendemain car les pilotes de la Royal Air Force, renseignés par les radars, étaient sur le qui-vive et infligèrent de lourdes pertes à la Luftwaffe. A charge de revanche, l'aviation alliée sèmera par la suite et à son tour désolation et mort dans presque toutes les villes allemandes.

Bürckel [15] fit le 21 septembre une entrée solennelle dans Metz en se faisant remettre les clés de la cité par Roger Foret qui avait été le dernier maire allemand en exercice en 1918.

Que ce fût en Alsace ou en Moselle, les Gauleiter instaurèrent une nouvelle administration pyramidale représentée par des *Kreisleiter* (sous-préfets) secondés par des hommes de confiance (*Vertrauensmänner*) tels que les *Ortsgruppenleiter* (chefs de groupe locaux) puis arrivaient les *Zellenleiter* (chefs de cellule) suivis en dernier des *Blockleiter* (responsables d'un bloc de pâtés de maisons). Toute cette organisation allait reposer sur des agents très opérationnels. La répression allemande se révélait efficace avec l'installation de l'appareil policier nazi : la *Geheimstaatspolizei* (Gestapo, police secrète d'Etat) et les hommes de la *Sicherungs-polizei* (Sipo) s'unirent pour détecter les suspects, obtenir des aveux et des dénonciations. L'*Ordnungspolizei* (police de l'ordre, Orpo) et la *Schutzpolizei* (police de protection, Schupo) s'occupaient de régler les problèmes locaux, liés à la circulation, à la sécurité des biens et des personnes et de combattre le marché noir.

Wilmin Henri dans son ouvrage *Le saillant forbachois sous la croix gammée*, précise que l'administration du parti nazi en Lorraine mosellane, la *Deutsche Volksgemeinschaft* (D.V.G.), -communauté allemande calquée sur l'organisation de la N.S.D.A.P. (*National-sozialistisch deutsche Arbeits Partei*)- se constitua rapidement. Le premier appel du journal *Deutsche Front* invitant à ladite adhésion parut le 29 août.

Le 10 septembre, une ordonnance imposait en Moselle la langue allemande ; le 24 septembre, elle devenait obligatoire dans les registres d'état-civil et un mois plus tard, le droit allemand entra en vigueur.

La sidérurgie (mines de fer et aciéries) échut aux *Hermann Goering Werke* et au *Roechlingskonzern*. Hitler émit un ordre daté du 25 septembre qui stipulait que l'Alsace et la Moselle devront être germanisées en dix ans.

1.2.1.1. La patte de velours devenant gant de fer en Alsace-Moselle.

Tout nouveau, tout beau. N'avait-on pas entendu dans les Charentes les histoires atroces qu'on colportait sur la barbarie des troupes d'assaut allemandes, prêtes à couper les seins des femmes et à violer les demoiselles ? Au contraire, l'on découvrirait dans les rues d'Angoulême ou de Périgueux, des soldats policés, le cœur sur la main, rendant service aux vieillards et secourant l'orphelin.

Dans l'imaginaire collectif, le désordre et le laisser-aller français avaient choqué les mentalités mosellanes imprégnées de rigueur et d'ordre germaniques. Une simple anecdote, rapportée par une fillette de « chez nous », permet d'en situer le contexte: une section de la Wehrmacht, profitant d'une halte avant de foncer sur Bordeaux, avait pu déterminer à la simple vue de rideaux accrochés aux fenêtres que cette maison était occupée par des gens de l'Est.

Adieu le Charente, adieu la Vienne, « und nix wie hem ! et rien d'autre que de rentrer à la maison ! » Cette rime en patois francique en disait long sur l'envie de revenir au bercail dès septembre 1940.

Filtrés au sélectif passage de Saint-Dizier par des agents compulsant les registres patronymiques saisis dans les mairies, les expatriés rentrant dans leur foyer ancestral « acceptaient » bon gré mal gré de se reconnaître Allemands dans leur nouvelle communauté du peuple.

[14] *L'église mosellane écartelée. 1939-45 face au nazisme et à la dispersion*. Philippe Wilmouth

[15] Dieter Wolfanger, *Nazification de la Lorraine mosellane 1940 1945*, éditions Pierron, 1982

Jérôme Fischer, né en 1936 à Hanviller (Moselle), relate le retour au pays natal: «Nous avons été assignés à résidence à Karlen (Charly) après notre retour du Pas-de-Calais suite à notre évacuation en 1939 et au non-retour possible dans le Bitcherland du fait de l'agrandissement de Bitche-camp en zone militaire stratégique. Mon père devait prendre un train de cultures qu'il refusa d'exploiter, étant mineur de charbon. Il dénia porter des bottes et l'uniforme S.A. en prétextant son invalidité. Ma sœur, née en 1929, refusa de rentrer dans la B.D.M. Mal vus, car comme nous confondions la notion Lothringen avec Westmark, l'instituteur, Herr Schroeder, nous prit en grippe, ma sœur comme mauvaise élève, et moi, me giflant car je ne répondais pas à l'appel de mon prénom Hieronimus. Notre grand-père, né Français de père bonapartiste en 1870, Allemand en 1871, Français en 1918, Allemand en 1940, ne savait plus de quelle nationalité il était en 1945! 16 familles de colons allemands (Siedler) résidaient à Karlen où elles cultivaient les terres des habitants de Charly qui avaient été expulsés vers Oradour-sur-Glane. N'étant pas nazis-nazis, seulement allemands, ces colons avaient une certaine admiration pour mon grand-père, décoré de la Croix-de-fer (eisernes Kreuz) reçue pendant la première guerre mondiale. Porteur du journal, il en profitait pour leur tirer les «vers du nez.» Nous étions sur la liste noire pour la déportation mais c'est grand-père qui nous a protégés grâce à sa réputation d'ancien combattant et d'homme honnête, droit dans ses bottes. Mon père a retrouvé son travail aux Houillères après de multiples démarches. Nous sommes rentrés au pays de Bitche en 1945. »

Si la remarquable organisation allemande fut particulièrement appréciée au niveau de l'entraide dispensée par le secours populaire du parti nazi, (*Nationalsozialistische Volkswohlfahrt, NSV*), en matière d'aides alimentaires, vestimentaires et mobilières, les critiques des citoyens fusaient sur la perte du pouvoir d'achat par rapport au coût des denrées alimentaires. L'appréhension d'un hiver sans subsistances (la récolte de 1939 avait été perdue) inquiétait énormément le monde paysan malgré l'apport de semences et le renouvellement d'une partie du cheptel.

On procéda à la destruction des décorations à la française sur les façades, on mura les œils-de-bœuf ajourés en croix-de-Lorraine. La langue allemande fut rendue obligatoire dès le 24 septembre 1940. L'usage de la langue française fut interdit. Les noms des villes, des villages et des rues furent germanisés, tout comme les inscriptions sur les bâtiments publics, les pancartes, les poteaux indicateurs. Marie-Thérèse Fischer rapporte qu'un découpage administratif regroupait maintenant Kappel (Cappel) et Herschweiler (Henriville) à notre mairie de Farschweiler (Farschviller) et un Ortsgruppenleiter local fut chargé d'appliquer la nouvelle administration.

Les Nazis avaient envers les statues une animosité particulière. On jeta bas la stèle du Maréchal Ney et on déboulonna celle du général Mangin. On fit la chasse aux « Jeanne d'Arc » et on remplaça sur les monuments aux Morts la mention « Morts pour la France » par « Tombés pour l'Allemagne ».

Le vicaire Dastilling Chrysostome, nommé administrateur des paroisses de Malroy, de Charly et d'Antilly (Malrich, Karlen, Antullen) en janvier 1941 rapporte les faits suivants: «Après le départ des sœurs religieuses parties en exil et l'abandon de leurs maisons et chapelle à Charly, de jeunes Allemands du ReichsArbeitsDienst les occupèrent et les pillèrent. Jouant à la mascarade avec les ornements de la chapelle, éliminant les articles religieux, notamment les crucifix de la maison des bonnes sœurs, il n'était pas rare de trouver des statues cassées sur le fumier. Ces jeunes dévoyés l'ont fait un peu partout. A Chailly-lès-Ennery, les jeunes nazis ont forcé la porte de l'église, ont sonné les cloches, fait la bringue et se sont amusés à tirer sur les statues; ainsi Saint-Antoine a été décapité, Jeanne d'Arc et Saint-Louis ont eu différentes brisures. Une fois que ces bandits furent partis, le calme revint peu à peu. »

Nous constaterons dans le chapitre consacré aux Jeunesses communistes du Komsomolsk de la région de Tambov le même état d'esprit ravageur, blasphématoire et antichrétien.

La mainmise nazie filtra les retours, expulsa les asociaux n'entrant pas dans l'éthique aryenne, renvoya les encombrants politiques et francophiles à l'Intérieur, délogea le clergé hostile. Aux extradés, les Allemands assuraient que le gouvernement de Vichy prendrait en charge leur indemnisation.

Ces « optants » durent partir sur-le-champ et ne purent emporter que du ravitaillement pour un jour, 50 kg de bagages personnels par adulte, 20 kg par enfant et 2 000 FF par personne.

Les biens des expulsés placés sous séquestre étaient administrés par un *Stillhaltekommissar*, un genre de commissaire liquidateur qui avait la haute main sur les biens à brader, tel l'harmonium réquisitionné sans gêne par la direction de l'école (*Schulleitung*) et prélevé de la chapelle des sœurs de Charly. Le

vicair Dastillung usa de toutes les malices auprès du *Zellenleiter* pour disposer des clés de l'oratoire et récupérer des articles religieux qui s'y trouvaient, en prétendant téléphoner au *Kommissar* de Metz s'il n'obtenait pas gain de cause.

On proscrivit également le dialecte. Les Allemands interdirent formellement les parlers alémaniques et franciques car ils savaient bien que le particularisme alsacien-lorrain avait été l'un des vecteurs de non-assimilation au second Reich. Le déclarant appauvri par deux siècles de présence française qui l'avaient abâtardi, le *Platt* contenait, affirmait-on encore, trop d'idiomes et d'expressions françaises. On discréditait la langue de Voltaire parce qu'elle véhiculait un langage non maîtrisé par les Mosellans de l'Est et qui plus est, parlé lamentablement avec un accent horrible.

On appliqua dès octobre 1940 de nouveaux programmes scolaires en usage dans le Reich : des chants exaltaient le devoir, l'héroïsme, la race. La « *Semeuse* » sur les timbres fut détrônée par l'effigie bicolore du portrait du Führer. Le képi jeté aux oubliettes fit place à la casquette *Sattelform*.

Une intense propagande martelait l'appartenance historique de l'Alsace et la Moselle au monde germanique à l'image des rivières qui convergent d'Alsace-Moselle vers le Rhin. Le retour au pays (*Rückgliederung in die Heimat*) [16] était vanté par Friedrich Hahn dans *Die Heimkehr* éditée en mai 1941.

Josef Hünerfauth [17] fut sollicité pour rappeler aux *Westmärker* qu'ils étaient depuis toujours ancrés par leurs traditions au Reich. Géographes et historiens ne furent pas de trop pour chercher à restaurer la saga germanica. Ils s'évertuèrent à démontrer que la germanité séculaire et les valeurs intrinsèques frontalières rejoignaient les valeurs allemandes: ordre, propreté, ardeur au travail.

Le meilleur chemin pour le retour aux sources (*Abkehr in die Vergangenheit*) passait par un revirement complet de mentalité (*tiefgreifende Umstellung*) avec une intégration dans une communauté de vie (*Volksgemeinschaft*) adoptant un nouvel ordre bénéfique à son essor (*segensreiche Neuordnung*).

Malheur évidemment au porteur du béret basque (*Baskenmütze*). Les gifles ne manquaient pas pour faire tomber cette odieuse coiffe à obscurcir la cervelle (*Gehirnverdunklungskappe*). Le port du béret basque était puni d'une amende de 150 R.M. (3 000 F) ou entraînait carrément la perte d'emploi en cas de récidive. «Comme on me confisquait à l'entrée du puits mes bérets sans cesse renouvelés, je tombai en disgrâce et je fus rapidement convoqué à la *Wehrbezirkskommandantur* de Saint-Avold » relate Flaus Ernest de Henriville.

Paul Norbert qui évite de saluer le chef de gare de *Pfarrebersweiler* (à cause du port de son béret) est convoqué à la *Kreisleitung* de Saint-Avold en compagnie de ma mère. Le Landrat Karl Roth qui lui reproche son attitude irrévérencieuse déclare qu'en cas de récidive au sujet du port du béret ou de refus de saluer à l'allemande (*mit einem deutschen Gruss*), il le ferait appeler immédiatement sous les drapeaux.

Charles Waltz nous démontre que le but essentiel des nazis consistait à éradiquer brutalement tout ce qui rappelait la France. «Début juillet 1940, l'ancienne frontière franco-allemande de 1871 fut rétablie. Douaniers et policiers occupèrent la nouvelle frontière où tout passage fut interdit, sauf pour les expulsés. Sarreguemines devint Saargemünd [18], notre rue des Myosotis devint Kamelienstrasse (camélias). Mon prénom Charles se transforma en Karl. Détail cocasse: A Mulhouse, la rue du Sauvage se transforma en Adolf Hitler Strasse. L'usage du français fut strictement interdit. Les «guten Tag, guten Morgen, gute Nacht» furent à peine tolérés. Le salut officiel était «Heil Hitler». Mais je fais une différence entre la Moselle et l'Alsace. Le Gauleiter Bürckel me semblait plus tolérant que le Gauleiter Wagner en Alsace. Dans cette province, le port du béret vous conduisait au camp de Schirmeck-Vorbruck.»

Gaël Moulec, dans son ouvrage *Le destin des prisonniers de guerre français en URSS (1942-1955)*, écrit que «par un système d'interdiction de retour, de déportation ou d'expulsion vers la France, les

[16] Ton cœur est allemand et allemand est également le mien. Voici mon but, voici ma main. Scelle-le (ce pacte) et à jamais sera notre alliance. Dein Herz ist deutsch und deutsch ist auch meins. Hier ist mein Ziel, hier meine Hand. Besiegle es und ewig wird unsere Allianz sein.

[17] L'article *Jüdische Parasiten* de Josef Hünerfauth, publié dans le journal *Die Westmark* paru en décembre 1938, page 166 et suivantes. est un exemple de propagande antisémite de la pire espèce.

[18] Fénétrange devint Finstingen, Dieuze = Duß, Faulquemont = Falkenberg, Château-Salins = Salzburg, Mörchingen = Mörchingen, Vic-sur-Seille = Wich, Amnéville = Stahlheim, Thionville = Diedenhofen, Les Etangs = Teckenhof, Haut-Clocher = Zittersdorf, Maizeroy = Mackerich, Hilsprich = Hulsberg, Vaudoncourt = Wieblingen, Sainte-Marie-aux-Chênes = Marieneichen, Rochonvillers = Ruxweiler, etc....

Allemands tentent de casser toute résistance à la germanisation forcée en épurant les deux régions des familles qui ne sont pas de «race allemande» ou qui sont jugées trop proches de la France. À la suite des premiers actes de résistance, un camp de «rééducation», réservé aux opposants les plus décidés, est même créé à Schirmeck.»

La germanisation des prénoms devint effective dès le 28 septembre 1940. Ainsi, Théophile fut transcrit en Gottlieb sur le registre des naissances, Jacqueline devint Jakobine, Huguette Huglinde, Yvette Irmgard.

La *Metzer Zeitung am Abend* consacrait de longs articles pour inciter les familles à changer également leurs patronymes si ceux-ci avaient une consonance trop française. Par exemple, Houselstein s'écrivit à l'allemande Huselstein, Groutsch apparut en Grautsch, Houllé en Hulle. On suggéra aux dénommés Dupont de changer leur nom en Brückner, aux Lejeune de devenir des Jung.

Un autre article de la *NSZ Westmark* du 29 août 1942 relatif aux patronymes d'origine française remit une couche : «Est-ce donc une si lourde contribution en ces temps forts de notre ère, pour que Monsieur Bour accepte de se désister de son patronyme français actuel auquel, secrètement et à la dérobee, on avait ajouté un o prononcé à la française au u allemand ? Peut-être ce Monsieur Bauer (Ba-ou-er) avait-il dû jadis, contre son gré accepter la prononciation 'Bour' (Bourre), tout en donnant timidement son avis et en s'exprimant fataliste : «Je n'en mourrai pas.» Donc ce que tu étais, notamment le deutsche Herr Bauer, tu le resteras maintenant définitivement. »

Cette germanisation des prénoms causera après-guerre de vifs ennuis aux personnes concernées lors du renouvellement de leur carte d'identité. Notons que d'après la Réponse du Ministère de l'Intérieur publiée dans le J.O. Sénat du 18/06/1998 - page 1958, pour ce qui concerne les personnes nées dans les départements du Bas-Rhin, du Haut-Rhin, de la Moselle entre 1940 et 1945 pendant l'annexion de ces départements par l'Allemagne, il a été décidé, en accord avec le Ministère de la justice, d'assouplir les règles relatives à la traduction des actes de l'état civil. Il sera désormais possible de faire figurer sur la carte nationale d'identité de ces personnes un prénom traduit en langue française par les agents des préfectures. Le 30 septembre, Bürckel proclama officiellement à Saarbrücken l'annexion de la Moselle réunie à la Sarre et au Palatinat pour former le Gau Westmark.

Rappelons que l'Alsace fut, elle aussi, coupée de la mère-patrie et intégra le pays de Bade sous la férule du Gauleiter Wagner qui usera du même procédé. Victimes de la morgue et du dédain des membres du parti (*Parteigenossen*), les Alsaciens-Mosellans devinrent des *Beutedeutschen*, du butin humain, et leurs enfants en âge de porter un uniforme non choisi que les hasards de la naissance leur imposèrent devinrent des victimes en puissance de la folie nazie. Cependant, pour respecter un semblant de légalité par rapport à la Convention de La Haye, cette mise au pas se fit progressivement. Hitler voulait tester la détermination française lors de l'entrevue de Pétain à Montoire le 24 octobre 1940.

Comme la France assommée avait à régler un lourd tribut financier, la Commission de Wiesbaden, dans le but d'assagir le vainqueur, ne protesta que faiblement à propos de l'Annexion qui était en effet un acte illégal, en violation des conditions de l'Armistice. Mais Hitler s'assit évidemment sur le code juridique international et intégra de fait les trois départements dans le giron allemand.

Un des faits majeurs de la collaboration avec Vichy fut l'application dès octobre 1940 du statut des Juifs français qui les cataloguait comme des citoyens de seconde zone. Les Français n'étaient donc plus égaux en droits, avec l'ordonnancement de la ségrégation raciale. En zone libre, la milice faisait régner la terreur. En zone occupée, c'étaient l'armée allemande et les S.S. qui s'en chargeaient.

Par la suite, les rafles et les dénonciations eurent lieu sur l'ensemble du territoire. Les gens étaient partout confrontés aux problèmes de ravitaillement et le rationnement était organisé par les autorités. Les populations civiles allaient également subir de nombreux bombardements, en particulier dans le Nord de la France où des villes comme Caen ou Le Havre furent presque entièrement détruites.

1.2.1.2. Organisations contrôlées par le N.S.D.A.P.

Le parti nazi s'appuyait sur des organisations satellites chargées d'inclure la population alsacienne et mosellane dans la communauté du peuple allemand. Quel que fût l'âge ou le sexe, un habitant du grand Reich n'avait aucune chance de se soustraire à l'embrigadement [19].

[19] Chaque adulte devait adhérer obligatoirement à une organisation national-socialiste : l'ouvrier au D.A.F. (*Deutsche Arbeitsfront*), le paysan au N.S.B.B. (*Nationalsozialistisches Bauernbund*), le fonctionnaire au R.B.D.

Wilmin Henri, se documentant auprès des Archives départementales de la Moselle (cote 4. AR 24, 8 juin 1942), précise que la section S.S. fut lancée en salle de l'Hôtel de la Poste de Forbach par une conférence donnée le 26 novembre 1940. Elle recrutait des auxiliaires pour la police, des membres pour la Waffen- ou la Allgemeine S.S. On note à Forbach la création du *Sturmzug* 4185. Il y eut quelques volontaires : 7 à Forbach, 8 à Stiring-Wendel, 15 à Petite-Rosselle, 17 à Merlebach-Freyding, 1 à Morsbach, 1 à Schoeneck, 1 à Cocheren.

Le N.S.K.K. (sections motorisées) forma à Forbach le *Motorsturm* 11 M 164, à Stiring le 12 M 164, à Petite-Rosselle, le 13 M 164. Le N.S.F.K. (section d'aviation) existait à Merlebach avec des ramifications à Forbach et à Petite-Rosselle.

Dans le journal *NSZ Westmark* du 11 décembre 1940, on y lit que le *Winterhilfswerk* écoulait le sac de 50 kg de coke à 1,76 RM et le sac de briquettes à 1,54 RM. Le 8 février 1941, le Gauleiter Bürckel créa officiellement en Moselle, dans le cadre de la D.V.G., les formations S.S. (*Schutz Staffel*, section de protection), S.A., N.S.K.K., N.S.F.



Mais l'adhésion de la population qu'on cherchait à endoctriner ne suscitait guère de vocations.

Ainsi, Monsieur Fr. Hofmann habitant au n°47 rue Josef Bürckel à Merlebach se vit frappé d'une interdiction définitive de tenir un débit de boissons et un restaurant. L'ordonnance prise en date du 27 juillet 1942 n° IV et W.F. 653/42 en corrélation avec le para-

graphe 2 de l'ordonnance pour la garantie du redressement ordonné de l'économie en Lorraine en date du 10 octobre 1940 (VBL p.71) conduisit à l'interdiction à exercer sa gérance avec exécution le 5 août 1942. La confiance placée en la loyauté personnelle (*persönliche Zuverlässigkeit*) du gérant est remise en cause. « N'ayant pas donné suite à une première invitation (*Aufforderung*) à se présenter au Château de Lagrange Thionville (*Schloss Scheuern Diedenhofen*) et qu'il a déclaré lors d'une autre audience passée à la DVG installée au Service sanitaire (*Gesundheitsamt*) Konstantin Hierl Strasse 4 Saint-Avold le 24 juillet, « se sentir Français », je lui dénie le droit d'exercer sa gérance. » Signé, *Weber, der Führer der 1. T.N. Schutzkommando Lothringen (Technische Nothilfe)*. [NdR: La famille a ensuite été expulsée à Châtillon-sur-Seine.]

Devant le peu d'empressement de la population civile et devant le maigre succès des appels au volontariat, certaines mesures devinrent obligatoires, telles celles édictées le 4 août 1942 pour la Jeunesse hitlérienne, le 19 août 1942 pour le service militaire, alors que le R.A.D. (Service du travail obligatoire) avait été institué en Moselle dès le 23 avril 1941.

Cet embrigadement commençait par un service dans la *Hitlerjugend* (la Jeunesse hitlérienne), se poursuivait par un service dans le service du travail au Reich (*Reichsarbeitsdienst* ou R.A.D.) et s'achevait par la conscription dans la Wehrmacht ou dans la Waffen-SS, à partir de l'automne 1942.

1.2.1.3. Les étapes de la germanisation. Une société en uniformes.

La propagande si chère à Goebbels martelait des idées simples : apprendre aux gens « à penser allemand face au bavardage français qui porte sur les nerfs. » Après la parution de la presse éditée en langue allemande, le passage des grandes entreprises sous contrôle allemand direct et la mise en place

(Reichsbund Beamten der Deutschen), l'enseignant au N.S.L.B. (*Nationalsozialistisches Lehrerbund*) ou pour les amateurs d'automobiles et d'aviation, les N.S.K.K. (*Nationalsozialistisches Kraftfahrerkorps*) et N.S.F.K. (*Nationalsozialistisches Fliegerkorps*).

d'un ordre totalitaire, les nazis détruisirent la littérature « marxiste » et « juive » et luttèrent contre le christianisme en surveillant prêtres et pasteurs.

Le prêche fut interdit en français à partir du 19 novembre 1940 comme les sonneries de cloches dont la plupart par la suite furent prélevées pour être fondues. L'antisémitisme était quotidien.

Apposés sur des affiches ou annoncés sur les ondes, les slogans étaient répétés comme une vieille rengaine. D'abord vaincre, ensuite voyager. (*Erst siegen, dann reisen*). Les roues roulent pour la Victoire. (*Räder rollen für den Sieg*). Chaque main laborieuse aide à la victoire. (*Jede schaffende Hand hilft siegen*). Aucun de nos adversaires n'est capable de tenir jusqu'au bout un travail soutenu. (*Tüchtiges Schaffen das hält auf der Dauer kein Gegner aus*). Tout ce qu'on n'abandonne pas, on ne l'a pas perdu. (*Was man nicht aufgibt, hat man nicht verloren*. Schiller).

L'administration fut également nazifiée, les fonctionnaires étaient envoyés en Allemagne pour y subir des stages d'endoctrinement. L'apprentissage de l'allemand fut mené tambour battant par des instituteurs venus d'Allemagne ou par des enseignants autochtones obligés d'aller se recycler outre-Rhin avant de pouvoir dispenser leurs cours chez eux.

Ce recyclage (*Umschulung*) devait générer une adhésion rapide aux thèses nationales-socialistes. Adrien Schneider le constate : « Au début des cours à l'école Reumaux de Merlebach, le professeur devait faire le salut en levant le bras droit et dire « Heil Hitler » et faire lire par un élève une citation du Führer. Un autre enseignant par contre levait la main droite et faisait le geste du haut vers le bas en disant simplement «setzen» (asseyez-vous). »

Le jeune Bauer Marzel (ex-Bour Marcel) de Farébersviller avait écrit sur une page bistrée de son cahier d'écolier les élucubrations de son Herr Lehrer venu d'outre Rhin en mars 1943 vanter à son jeune auditoire les mérites du Führer: «L'Allemagne, aujourd'hui, est forte. Elle est comparable à un énorme étalon qui dispose d'assez de fourrage expressif pour satisfaire ses besoins linguistiques. Il lui manquait cependant un cavalier et nous l'avons trouvé. C'est notre chancelier du Reich qui conduit et dirige le pays. Il est le commandant en chef de la Wehrmacht, -der oberste Befehlshaber der Wehrmacht-. Il veille au salut du pays en proposant du travail et du bien-être à notre peuple. Le service de travail obligatoire, l'aide hivernale aux démunis, la solidarité ont été inventés par lui. Il combat les ennemis de l'Etat et les traîtres. Il est le plus grand combattant de la Liberté apportée au peuple allemand. (*Er ist der größte Freiheitskämpfer des deutschen Volkes*). Il vit comme un simple fonctionnaire même si son travail est gigantesque. Il combat et se soucie de nous ; il travaille pour nous ; nous voulons aussi travailler pour lui...».

Les fonctionnaires (cheminots, enseignants) furent obligés d'accepter un rôle d'adeptes du régime sous peine de perte d'emploi. «... Ils ont existé ces hommes qui croyaient à un nouveau genre humain, à côté de ceux qui ont (ou qui prétendent avoir) su faire d'emblée le bon choix. Et peut-être plus que les autres, ils ont souffert, payant ainsi chèrement le prix de ce mauvais choix. Je pense que leurs souffrances, aggravées du poids de leurs remords, méritent aussi de ne pas être oubliées » m'écrira le fils de Bour Armand. Sans doute, en parcourant le parcours en dents de scie emprunté par ce Retour Tardif (*Spätheimkehrer*), comprendrons-nous enfin un peu mieux la vraie problématique du Malgré-Nous ?

Le contexte de l'époque favorisait cette approche germanophile. L'attaque traîtresse opérée par les Anglais sur l'escadre française amarrée à Mers-el-Kébir le 3 juillet 1940 créa un profond malaise dans l'opinion encore conditionnée par l'habile service de propagande allemand. Et puis n'oublions pas que les Alsaciens et les Mosellans avaient de quoi être déroutés. En 1939, c'était le début de l'entente Hitler-Staline. Dès le pacte de non-agression germano-soviétique signé, les communistes français avaient tenté de paralyser le pays, de saboter l'ardeur républicaine de nos compatriotes. Et Maurice Thorez, député de la République, avait fui à Moscou. Qui ne se souvient du fameux discours des châtaignes de Staline ? Il annonçait : « Nous ne retirerons pas les marrons du feu pour la France, les Anglais et les Occidentaux. Les véritables nationaux-socialistes, c'est nous ! »

Salaires et attributions d'emplois n'étaient délivrés qu'à des *National-sozialisten* sincères. Obligé de servir le pays pour ne pas perdre l'emploi, mettons-nous à la place d'un cheminot père de famille, la quarantaine, confronté à une perte d'emploi. Sa première réaction était de garder son boulot quitte à faire acte de soumission et adopter un régime qui savait se montrer bon enfant envers ses concitoyens. Les cheminots étaient repris à condition d'assister aux manifestations, à verser leur obole. « Il faut nager dans le sens du courant », estimaient certains pragmatiques.

Les actes d'allégeance pour intégrer la *Volskgemeinschaft* auraient plusieurs autres explications : le vandalisme de la soldatesque française squattant dans les villages établis le long de la Ligne Maginot,

la consolation des personnes âgées retrouvant leur chez-soi avec la réplique possible du *Bezirk Lothringen* de Guillaume II, l'ardente propagande à la cause allemande, l'aide aux paysans pour recréer un cheptel, l'approvisionnement en semences, la remise en marche de l'économie que favorisait l'office de la reconstruction (*Wiederaufbau*), où tout le monde était impliqué et payé ou secouru. Par exemple, dès la fin d'octobre 1940, l'arrivée de 17,5 tonnes de pommes de terre pour la ville de Forbach et trois quintaux de charbon par famille permirent de se préparer à l'hiver. [20]

1.2.1.4. Les appels au volontariat.

Est-on germanophile de père en fils en Alsace-Moselle ? Quelles raisons motivaient certaines personnes à lever les bras et à crier le *Sieg Heil* déferlant sur l'Europe ? Leur attitude sous-entendait-elle la lutte contre le bolchevisme pour balayer le paradis laïc promis sans Jésus au pauvre peuple russe asservi ? Les raisons d'allégeance pouvaient être multiples.

Ainsi, le malaise de l'évacuation vécue par de nombreux exilés dans les départements de la vieille France avait laissé de l'amertume dans beaucoup d'esprits : accueil misérable, insalubrité, inconfort. Au retour dans leurs foyers, de nombreuses familles découvrirent, horrifiées, les exactions et les vandalismes gratuits commis par une certaine soldatesque française, se livrant à un pillage en règle envers une population déconsidérée vivant aux abords de la frontière allemande, et souvent discréditée car comparée aux descendants teutons. La propagande ennemie s'en servit pour dénigrer ces vandales *welches* (*die welschen Plünder*) qui avaient dynamité ponts et infrastructures minières se chiffant à des milliards de francs, quitte à en faire un désert que le Boche n'aurait pas.

La libération des prisonniers alsaciens-lorrains dès juillet 1940 contribua à voir dans ces Nazis des hommes soucieux de libérer leurs semblables. La notion de Lorrain allemand avait aussi des relents autonomistes. La germanité séculaire prônée par les séparatistes, adversaires déclarés de la francisation, conditionna certaines attitudes. Des compatriotes blessés dans leur âme par l'outrance cocardière mais aussi quelques opportunistes ainsi que des nostalgiques du passé prussien participèrent à la mise en place locale du système hitlérien.

Lorsqu'on cherche à comprendre leurs motivations, on s'aperçoit que c'étaient souvent d'anciens combattants, rescapés de la grande guerre ayant servi dans les régiments de Guillaume II ou encore des exilés spoliés de 1919 que le pouvoir français avait expédiés sans état d'âme outre-Rhin et qui revenaient en conquérants. L'ordre et la rigueur allemande en imposaient à nouveau à ces hommes.



Incorporée comme Malgré-Elle [21], Marie Fischer constate le nouvel ordre germanique: «Je fis rapidement connaissance avec les multiples rouages des diverses organisations qui phagocytèrent chaque couche de la société civile grâce à un embrigadement habile d'assimilation. La machine à germaniser était actionnée grâce à un système tout simple : le peuple surveillait le peuple ! Un système de castes avec des postes-clefs alléchants proposés aux parvenus s'arrogeait ainsi un pouvoir monstrueux bâti sur la peur, sur la délation, sur la répression. Quelques villageois qui s'acquinèrent avec le régime tombèrent dans le panneau de la servilité. Cependant, la collaboration était peu acceptée. Seuls quelques volontaires calculateurs rêvant d'une promotion d'emploi ou qui avaient nourri à un quelconque moment des griefs contre la France se laissèrent emboîter. C'étaient très souvent des ouvriers qui pensaient, grâce à la victoire allemande, prendre une revanche sociale. »

[20] NSZ Westmark du 11. 12. 1940. Le sac de 50 kg de coke livré valait 1,76 RM et le sac de briquettes 1,54 RM.

[21] N. Barbier, *Malgré-Elles. Les Alsaciennes et Mosellanes incorporées de force dans la machine de guerre nazie*, 2000.

Au début de l'année 1942, avec la guerre qui exigeait de plus en plus d'hommes, une campagne de recrutement volontaire fut mise en place pour étoffer la Wehrmacht. Comme le conflit à l'Est nécessitait une main d'œuvre très importante pour assurer le ravitaillement en armes et garantir l'intendance des troupes allemandes, les pays sous le joug allemand durent fournir des contingents d'hommes et de femmes chargés de soutenir l'effort de guerre ou partir travailler dans les usines et chantiers du Reich. Les Français mobilisés pour cette tâche furent d'abord des travailleurs volontaires puis, face aux besoins croissants de main d'œuvre, les jeunes Français durent travailler obligatoirement pour le S.T.O. (Service du Travail Obligatoire).

Les distances à parcourir pour assurer l'approvisionnement des troupes, les routes boueuses, et les premières difficultés militaires du Reich face à l'Armée Rouge requinquée, Initialement, le régime nazi comptait instaurer un régime de recrutement basé sur le volontariat. Cependant, elle ne rencontra guère un réel succès. Certains volontaires recensés sous les drapeaux de la Wehrmacht et de la Waffen SS [22], branche distincte de l'armée de terre, enthousiasmés au départ de l'Annexion, par l'ordre nouveau et obnubilés par la propagande alléchante faite s'engagèrent à servir une grande nation. Une propagande par voie d'affiches espérait une plus grande moisson. Les responsables du régime nazi furent déçus du faible nombre de *Freiwilligen*.

Sur les quelque 3 000 volontaires environ originaires d'Alsace-Moselle, on comptait dans le demi-millier de Mosellans beaucoup de fils de fonctionnaires sarrois revenus s'établir dans le Westmark. Ces cadets de famille optèrent pour la carrière des armes, souvent pour ne pas compromettre la profession du père et profiter du régime. Quelles étaient les motivations de ces activistes qui endossèrent avec fierté l'uniforme allemand? Qu'est-ce qui avait poussé ces inconditionnels à s'engager dans les armées victorieuses du Reich ? Sans doute l'allant victorieux, l'altier habit de parade, les oriflammes à croix gammée, les chants accompagnant les pas-de-l'oise, le cérémonial millimétré donnaient aux meetings des allures impressionnantes. La chair-de-poule et l'effet persuasif d'une foule conquise, l'entraînement très dur subi sur les champs de manœuvre, la discipline très stricte, le respect et la camaraderie mutuelle enclenchèrent ces adhésions. Dans les bassins houiller et sidérurgique, et surtout dans certaines villes où les organismes allemands foisonnaient, tels la S.A. et la *Hitlerjugend*, on vit se présenter les adeptes dans les centres de recrutement. Mais à cette époque, le régime faisait la fine bouche ; il fallait mesurer un minimum de 1,72 m pour entrer dans les troupes d'élite. On sera moins regardant par la suite. Cependant, les revers subis feront progressivement tarir l'arrivée de nouveaux partants.

Il ressort des Archives départementales de la Moselle W 2422 416-421 qu'environ 80 000 Alsaciens-Mosellans et des centaines de dames ont cherché à obtenir après-guerre auprès de l'ONACVG le statut d'incorporé de force. Nous relevons que c'est dans les secteurs ouvriers des bassins sidérurgiques et miniers qu'il y eut le plus grand nombre de recrutements ainsi que dans les grandes villes (553 à Strasbourg, 94 à Mulhouse). Certains, imprégnés de relents autonomistes ou régionalistes, adhérèrent largement aux thèses nazies vécues dans leurs familles. De jeunes étudiants, agriculteurs, apprentis et ouvriers, rêvaient d'ascenseur social en s'engageant dans la Wehrmacht.

Grâce aux renseignements fournis par la D.S.T., aux déclarations des mairies, aux révélations des condamnations devant les tribunaux, au vu de la liste des *dénazifiés* emprisonnés au Fort de Queuleu, aux rapports de gendarmerie, l'Administration ne considéra évidemment pas comme incorporés de force :- ceux qui s'étaient engagés volontairement dans l'armée allemande avant la promulgation des ordonnances du Gauleiter Bürckel, (tels ceux affectés dans une école de sous-officiers intervenue avant la promulgation des ordonnances du Gauleiter, ceux, engagés volontaires avant leur classe d'âge dans les Waffen-SS, dans les SS, dans la Kriegsmarine, dans la Luftwaffe, par devancement d'appel ou départ au front avant l'obligation). - ceux qui avaient manifesté un sentiment pro-allemand, qui avaient appartenu à des organisations nazies (chef d'une section locale de la Hitlerjugend, adhésion à la formation NSDAP ainsi qu'à la formation SA, membres du NSDAP, de l'Allgemeine-SS, adhésion au NSDAP et à la SA, membres du NSDAP et de la formation Hitlerjugend). - celles et ceux qui avaient appartenu à une formation paramilitaire, qui n'avaient pas participé à des opérations de combats sous commandement militaire, ceux qui avaient décidé de ne pas se rendre au front ou qui n'avaient pas eu à se rendre au front ou qui s'étaient évadés lors de leur transfert dans la Wehrmacht, - ceux qui

[22] «Jeune Lorrain... Rejoins-nous dans les divisions d'assaut nationales-socialistes du temps nouveau.» Affiche avec en arrière-plan la porte des Allemands à Metz parue dans le journal NSZ Westmark du 4 mars 1942.

n'étaient pas de nationalité française (italienne, polonaise, roumaine) au moment de l'incorporation- ceux qui ne daignèrent pas fournir les pièces justificatives nécessaires à l'attribution du statut « Incorporé de force », ce qui constituait une obstruction à l'instruction de leur cas. Par contre, les appelés impliqués dans des formations paramilitaires de type RAD-KHD ayant participé à des combats préservaient leur statut d'incorporés de force (condition exigée par la jurisprudence Kocher du 16.11.1973 et par l'avis du Conseil d'Etat du 10 juillet 1979).

Alfred Wahl, professeur d'histoire contemporaine à l'Université de Metz, écrit à ce sujet: « Seuls les fils des fonctionnaires allemands présents semblent avoir répondu à l'appel : ils furent moins d'un millier pour les deux départements.»

1.2.1.5. Un rationnement sévère. Système D.

Sous l'occupation allemande, il n'y avait pas assez de nourriture pour les habitants, pas assez de charbon pour le chauffage, de tissu pour les habits, de cuir pour les chaussures. C'était la diète imposée pour couvrir les monstrueux besoins de la machine de guerre insatiable. Le régime introduisit les *Lebensmittelbezugschein* (cartes d'alimentation) ainsi que les *Raucherkarten* (tickets de tabac). Philatélistes sans le savoir, les Alsaciens comme leurs nombreux compatriotes mosellans, allaient individuellement (*Einheitskarte*) se débarrasser de leurs «timbres-provisions» dans les épiceries (*Lebensmittelgeschäft*) où la préposée découpait le carré hebdomadaire ou mensuel correspondant à l'huile, le carré correspondant à la farine, etc....pour les coller sur la feuille destinée à l'administration municipale (*Sammelbögen*). Impacté par le blocus, le Reich usait d'expédients pour fabriquer le pain quotidien: à côté du pain de guerre *Pumpernickel*, il existait aussi le pain K.K., dont les sigles indiquaient la composition -*Kartoffel* (pomme de terre) et -*Kleie* (son). Bien sûr, cela ne valait pas le bon pain français. La soupe continue d'orge perlée (*Graupensuppe*) remplissait les écuelles et son seul avantage était de ne pas faire crier la faim au cœur du ventre humain.

Ce système de rationnement annuel mis en place et délivré par le bureau de la nutrition établi en mairie (*Ernährungsamt*) indisposa beaucoup de monde. Les habitants étaient destinataires de tickets qui leur ouvraient droit à une panoplie de produits, répertoriés ou variables selon l'âge (travailleurs de nuit ou de force, consommateurs normaux, adolescents, enfants, nourrissons).

En raison des bombardements outre-Rhin, des coupes drastiques furent effectuées: la ration normale de pain de consommation mensuelle passa de 9,6 kg à 6,4 kg, l'allocation de viande de 1600 g à 1200 g et le flux de graisse à 825g par mois. Précisons que les juifs allemands furent exclus de toutes les allocations spéciales et ne reçurent plus, à partir d'octobre 1942, des cartes de viande et de vêtements.

Adrien Schneider se remémore : «Chaque client bénéficiait de cartes de rationnement et collait des timbres dans un carnet échangeable contre de la marchandise disponible. Comme la viande restait chère, c'était un aliment rare sur notre table. Ma mère servait des légumes et des salades du jardin, des quenelles faites de pommes de terre râpées ou de farine de différentes sortes, le tout « fait maison ». Il fallait également penser à l'hiver. En été, les haricots étaient entassés dans un tonnelet avec du sel, un peu d'eau, le tout recouvert d'une planche et alourdi par une pierre ou un gros pavé. On coupait le chou en fines tranches et on le tassait de même dans une jarre pour en faire une choucroute. Presque chaque foyer élevait un porc pour compléter l'alimentation. Toujours en automne, quelqu'un qui s'y connaissait venait à la maison, tuait la bête, puis coupait la viande, préparait des saucisses, les morceaux pour le fumoir. Comme beaucoup d'autres, nous avions une chèvre. Nous aimions son lait.»

Le rationnement des textiles fut introduit au moyen de *Reichskleiderkarten* valables un an qui se composaient de 100 points à découper lors d'un achat. Une paire de bas coûtait 4 points, un pull 25 points, un costume féminin 45 points.

Les problèmes de la vie quotidienne devenue si contraignante avec les interdits mis en place détournaient encore davantage les autochtones de toute sympathie pour les autorités allemandes.

La vérification des papiers dans les gares ou dans les villes devint monnaie courante. La *Lorelei* ensorcelante s'éloignait. Une opinion négative s'installait progressivement tandis que la résistance passive s'enracinait.

Charles Waltz: «Il était défendu d'écouter les radios étrangères. Celui qui était pris voyait son poste confisqué ou était sévèrement puni. Les nazis s'évertuaient à brouiller les émissions françaises diffusées depuis Londres, comme «Les Français parlent aux Français » de Maurice Schuman. Nous avions

les oreilles collées au haut-parleur, le son très bas. Des Schupos rôdaient le soir autour des maisons pour dénicher les délinquants. »

Comme les gens souffraient de privations et craignaient de manquer du précieux viatique, la recherche de nourriture était devenue une obsession. Pour nourrir les tablées, beaucoup de citoyens s'adonnaient au marché noir, préférant les produits du terroir aux produits de substitution, les ersatz. Pour les débrouillards il existait un marché souterrain, appelé communément marché noir, *Schwarzmarkt*. Les *Schmuggler* étaient ceux qui le pratiquaient intelligemment. On vilipendait les profiteurs en les cataloguant publiquement comme de mauvais citoyens par des campagnes d'opinion.

Charles Waltz l'évoque: «Les cartes de rationnement pour les aliments furent instaurées et le chocolat, les bananes, les oranges et autres fruits exotiques disparurent de nos tables. Le beurre fut remplacé par de la margarine, le café par le *Kaffee-ersatz* de très mauvais goût. Mon père partait souvent à la campagne chez les fermiers pour se ravitailler en beurre, œufs, viande, fruits, etc... Nous étions quatre enfants de 13 à 17 ans, en pleine croissance, et nous avions faim. Ces faits s'appelaient « *hamstern* ». Mais gare aux malchanceux qui se faisaient prendre par la police. Des sanctions sévères furent prononcées et les produits dans la valise confisqués. » Nécessité oblige, les gens de la ville venaient donc s'approvisionner en ravitaillement auprès des paysans. Le hamster est connu pour planquer dans ses bajoues la nourriture superflue ou la cacher et la stocker dans des réserves. Les particuliers ont, par un jeu de mots tiré du bestiaire animal, transféré cette qualité de magasinier à nos villageois.

Pour faire vivre l'économie de guerre insatiable (*die unersätliche Kriegswirtschaft*) le peuple, tout en se saignant aux quatre veines, vivait à la spartiate.

A la différence des gens des colonies (cités minières) souvent sans ressources alimentaires, les villageois étaient gratifiés du titre de *Selbstversorger* (auto-consommateurs) mais perdaient alors le bénéfice de timbres à coller sur les cartes de rationnement du type beurre, farine ou lait.

L'élevage des poules et des lapins permettait d'améliorer l'ordinaire sans compter les produits du jardin qui eux, fournissaient des potées mémorables. Dans les plates-bandes poireautaient le légendaire rutabaga, -navet fourrager connu sous le nom de *Steckrübe*-, le chou-rave (*Kohlrave*) et les choux frisés si prisés. Les lapins n'étaient pas répertoriés, le journal *NSZ Westmark* le précise bien. On pouvait à la fois utiliser leurs robes touffues et leurs corps délectables.

Marie-Thérèse Fischer: « Nous avons même élevé clandestinement des cochons astucieusement cachés sous une plate-forme tapissée de paille. Au-dessus s'étagait le poulailler. Pour huit poules pondeuses qui alimentaient en œufs une famille de six personnes, il n'y avait pas à les rapporter en mairie pour les besoins de l'Etat. Mais au-delà du nombre imparti de poules répertoriées dans la basse-cour, leurs œufs étaient ramenés à la coquetterie municipale. Ainsi, pour nos cinq poules, on devait livrer 3 œufs par quinzaine ! Un beau jour, il a fallu saigner le cochon ! Les murs ayant des oreilles, et surtout pour éviter les conséquences de l'abattage clandestin strictement interdit, comment faire taire le goret ? Ma mère demanda à ma sœur cadette et à moi-même de simuler une grosse dispute dans la rue ; nos cris fusèrent alentour et couvrirent les cris d'agonie de la bête tuée d'une main de maître-charcutier par un valet de ferme, un Hamburger prénommé Otto. Le plat unique (*Eintopf*) avait rarement place dans nos assiettes. Bien sûr, ce n'était plus la période faste au niveau de l'alimentation. On moulait les grains de blé dans la cafetière pour faire soi-même son pain. Les succédanés de miel douteux, de vinaigre artificiel ou de malt torréfié en guise de café-ersatz fleurissaient sur les étagères de l'épicière soumise à la récupération des cartes de rationnement. Une barre lyophilisée de poudre de petits pois permettait une soupe étonnante, qu'importe ! Elle était néanmoins la bienvenue pour calmer mon appétit d'adolescente. Mon père qui souffrait de l'asthme nécessitait l'appoint de médicaments, ma mère se plaignait de céphalées. Munies de six œufs et d'une motte de beurre, nous partions à la pharmacie Lang (Apotheke) monnayer nos médications pour obtenir de la Céfaline Hauth [23] pour ma mère et de la poudre Louis Legras [24] pour l'asthme de mon père. La transaction se faisait discrètement dans l'arrière de l'officine, à l'abri des regards.»

[23] Antalgique, la Céfaline Hauth était utilisée pour faire baisser la fièvre et agir dans le traitement des affections douloureuses, telles que maux de tête, états grippaux, douleurs dentaires, courbatures, règles douloureuses.

[24] «L'opération de fumigation se faisait avec de la poudre gris-noir qu'il fallait brûler. Père versait un petit tas conique de cette poudre pectorale et antiasthmatique dans une soucoupe, ensuite il en allumait la pointe qui dé-

1.2.1.6. La presse à la botte du Parti.

Marie-Thérèse Fischer de Farschviller nous livre d'autres impressions : «...Toutes les roues du Reich roulant pour la victoire, chacun d'entre nous était mis à contribution pour participer à l'effort de guerre. Pour ma part, avant mon départ au R.A.D. féminin, j'étais chargée de récupérer en gare de Benningen (Béning-lès-Saint-Avold) la Saarbrücker Zeitung, un journal frontalier mieux apprécié que la NSZ Westmark [25]: je pense que la proximité avec la ville de Saarbrücken l'avantageait auprès des lecteurs est-mosellans.

Munie de mes ballots contenant les journaux des abonnés du secteur, je les balançais aux pieds des différents chefs de gare œuvrant sur le circuit ferré séparant Béning-lès-Saint-Avold de Sarreguemines. Ainsi, les lecteurs de Pfarrebersweiler, Farschweiler, Dieblingen, Hundlingen, Ipplingen, Welferdingen, Saargemünd pouvaient éplucher la feuille-de-chou qui vantait la bravoure des vaillants héros de la Heer, de la Luftwaffe et de la Kriegsmarine englobées dans la Wehrmacht.

Si au début de la guerre contre la Russie, les rubriques célébraient avec orgueil les conquêtes et les exploits des vaillants Landser, des abonnés plus perspicaces savaient aussi lire entre les lignes les déboires des armées au fil du temps qui passait. D'ailleurs, les annonces nécrologiques tapissant les colonnes démontraient que le sous-homme russe (Untermensch) avait de la ressource et tenait de plus en plus souvent tête à l'ogre nazi.»

Au travers de quelques extraits du journal NS Metzger Zeitung qui remplaça le Républicain Lorrain que Victor Demange avait volontairement sabordé le 14 juin 1940 en arrêtant la publication de son journal, on peut constater que la guerre provoque toute une refonte d'attitudes et de comportements nouveaux à adopter pour faire face au danger constant des bombardements, mais aussi pour solutionner les problèmes d'approvisionnement et régler la fourniture de vivres rationnés.



La NS-Frauenchaft (ligue féminine) apporte son aide dans la récolte du foin à Ollhofen-Holacourt

Dans la Metzger Zeitung am Abend n° 183 des samedi et dimanche 7 et 8 août 1943, Maria Rilling y exalte une scène de moisson: «Les lois de l'été sont le travail, la transpiration et la fatigue de bon matin jusqu'aux heures sombres du soir. Les charrettes sont dehors sous un soleil de plomb, un landau placé à l'ombre d'un mirabellier cache un nourrisson au milieu des senteurs parfumées des roses tardives ou des framboises oubliées. La marée blonde des épis tombe sous la coupe de la faucheuse. C'est la course pour prendre le meilleur sur l'orage qui s'annonce. Au moment où la porte de la grange se ferme, dehors claquent les premières

gouttes aux fenêtres. Après une journée de travail, les œufs frémissent dans la poêle.... »

Comme de nombreux citadins avaient du mal à faire bouillir leur marmite orpheline de nombreux ingrédients, les conseils culinaires ne manquaient pas pour améliorer les potées insipides et transformer un mets peu ragoûtant en plat cuisiné succulent à coups d'épices et autres succédanés artificiels. Pour faire face à la pénurie de marchandises, tout était à utiliser dans les légumes et jusqu'aux lamelles de champignons ! Par les temps qui couraient, les peaux de lapin étaient appréciées au niveau vestimentaire militaire et que dire du civet ? Les aliments bas de gamme tenaient dignement table. Entre les lignes, les auteurs d'articles cherchaient aussi à valoriser le travail manuel, à vanter les produits du terroir, à faire émerger les pratiques d'antan. Pour ne pas créer un sentiment de peur-panique liée à

gageait de la fumée expectorante qu'il aspirait. Plus on ajoutait de pincées de poudre, plus la fumée devenait dense. » Cette astuce nous sauvera le 18 janvier 1943 de la déportation au pays des Sudètes (cf.récit).

[25] La Saarbrücker Zeitung et la Nazional Sozialistische Zeitung Westmark étaient des journaux aux ordres des services de Goebbels qui géraient et téléguidaient à distance les commentaires et les reportages.

l'insuffisance nourricière, l'un des journalistes évoque, avec emphase, les billions de tubercules recueillis dans d'énormes paniers que l'on ramasse, d'après lui, au jardin de cocagne.

«Après la récolte des pommes de terre, il faut les manger avec raison et les apprécier. Face au doublement de ces millions et millions de fruits bruns de la terre qui sont recueillis dans d'énormes paniers rapidement remplis, une charrette les attend au bord des parcelles et les ramène au point de rassemblement où ils seront ventilés vers les points de distribution. »

D'ailleurs pour les fêtes de Noël, bonnes gens, une distribution exceptionnelle vous attend ainsi que le *Pfefferkuchengewürz* (mélange d'épices) préconisé pour agrémenter les biscuits au miel artificiel (*Kunstthonigplätzchen*), ou se régaler, bon marché, avec les pâtisseries au lait (*Milchgebäck*) et autres spéculos (*Printen*). Dans un autre article de la même édition, on y vante le mirabellier de Metz avec ses grands et petits secrets. « Alexandre le Grand l'avait ramené dans ses bagages du Turkestan vers sa Grèce natale. Le prunus acclimaté avait ensuite essaimé pour s'enraciner voilà plus de 400 ans dans la zone transfrontalière entre l'Autriche et la Turquie. Faisant partie des rosacées au même titre que les pêchers et les abricotiers, le mirabellier venu du Caucase s'est ainsi répandu au fil du temps chez nous grâce aux caravanes et aux migrations. C'est dans le terroir messin qu'il donne son plein rendement. » Les Mosellans ignoraient évidemment à cette date que Mussolini allait être transféré le 7 août 1943 sur l'île de La Maddalena près de la côte nord-est de la Sardaigne. Après le vote de défiance du Grand Conseil du fascisme le 24 juillet 1943, il avait été démis de ses fonctions le lendemain par le roi Victor-Emmanuel III qui le remplaça par le maréchal Badoglio. Pour brouiller les pistes, le duce avait d'abord été détenu à Ponza à partir du 27 juillet, puis sur l'île de La Maddalena, enfin le 27 août au Campo Imperatore sur le Gran Sasso d'où le commando d'Otto Skorzeny le libéra le 12 septembre 1943.

A la même période, Adrien Schneider rapporte que des déportés du travail, hommes et femmes appelés *Ostarbeiter* arrivent notamment de l'Ukraine. «Ils sont placés dans des camps (Le Ban Saint-Jean près de Boulay), construits à la hâte. Ils travaillaient à la mine. Mon père comme tous ses copains emportaient des casse-croûte pour eux. Certains sont restés. Des prisonniers italiens de l'armée de Badoglio, antiallemands, sont arrivés de même que des prisonniers russes. »

Dans l'édition du **journal n° 186 daté du mercredi 11 août 1943**, il est annoncé que la 53^{ème} distribution sera étalée du 23 août au 19 septembre: les rations restent inchangées. La cueillette des champignons a commencé avec les recommandations d'usage concernant leur ingestion par des ramasseurs non avertis. En cas de doute les présenter à un connaisseur. Les champignons sont riches en albumine, surtout leurs lamelles.

A la même époque démarrait la conférence alliée à Québec qui allait y élaborer les futurs plans du débarquement en Europe prévu pour le printemps 1944. La Fondation pour la Mémoire de la Déportation révèle de son côté que le trente-sixième et avant-dernier transport « *Nuit et Brouillard, Nacht und Nebel* » était parti le vendredi 13 août 1943 à destination du *SS-Sonderlager Hinzert* situé près de Trèves. Keitel avait instauré par décret la procédure « *Nacht und Nebel* » pour réprimer tout acte commis à l'encontre de l'armée allemande.

Dans le **journal n°222 du mercredi 22 septembre 1943**, des consignes de sécurité sont diffusées. Il est vrai que les bombes tombent ce jour-là sur Beauvais, Evreux et Hanovre. «Emmenez avec vous dans l'abri vos couvertures et manteaux que vous aurez préalablement mouillés. Ces effets sont très utiles lorsque vous traverserez la route sous un mur de feu pour rejoindre l'abri.

Recommandation: prière de diriger la lumière de l'ampoule bleue (*Luftschutzampel Osram*) vers le bas, jamais vers le côté ou le haut. La lumière bleutée est très visible de loin et de nuit. »

Le mercredi 6 octobre 1943 dans journal n° 234, on lit que les cosses de châtaignes sont une nourriture appréciée pour le bétail alors que «des marrons mortels » sont décochés aux Juifs de façon publique dans des discours tenus à Posen à destination d'un certain nombre de dignitaires du régime nazi par le *Reichsführer* Heinrich Himmler qui annonce pour la première fois la politique d'extermination menée par le régime.

Dans le **journal n° 252 de la *Nazional Sozialistische Zeitung Westmark* daté du mercredi 27 octobre 1943** on fait la promotion de l'élevage domestique des lapins: «Actuellement nous comptons 12 fois plus de lapins qu'avant-guerre, on les trouve partout en élevage, même sur les balcons ou dans les

recoins de la maison. C'est un mets apprécié. Les peaux de lapin sont une matière première permettant à l'industrie d'équiper les soldats de vestes fourrées, de sur-chaussettes fourrées, de gants, de coiffes aussi chaudes que celles dotées de la fourrure de vison. Les acheteurs à la sauvette comme les marchands de peaux de lapin doivent monnayer au juste prix leur valeur. Il nous faut aussi rassurer les vendeurs de ces peaux, qui ne sont nullement contrôlés, et qui pourront continuer à garder leurs tickets de rationnement de viande. Il faut faire sécher à l'air les peaux dépouillées (retournées côté viande) pour éviter la putréfaction. »

En ce jour fatidique du 27 octobre, l'incorporé de force Kubler Eugène, né le 11 mars 1920, a été capturé près de Nikopol. Loin de chez lui, il va connaître la faim et la soif durant les transports qu'il qualifie de très durs. Après le passage par le camp d'Aniapol, il arrive à Tambov où la faim, la soif, la maladie (eau dans les jambes, perte de connaissance par faiblesse) et les mauvaises conditions de vie (mal habillé) le mettent en danger de mort. Le départ le 7 juillet 1944 dans le convoi des 1 500 (Téhéran-Alger) va le sauver in extremis.

L'édition n°282 de la NSZ Westmark du mercredi 1^{er} décembre 1943 rappelait aux lecteurs mosellans que la distribution exceptionnelle pour Noël de grains de café et de spiritueux, était à commander immédiatement. «Grâce aux efforts planifiés des agriculteurs, il a été possible d'ajouter à côté des rations de distribution classique, 50g de café en grains et une demi-bouteille de spiritueux. Par ailleurs, en raison des mauvaises récoltes de choux liées aux conditions atmosphériques, il faudra les utiliser avec parcimonie, et ne plus les donner aux animaux. Garder les feuilles extérieures du chou, bien les nettoyer. Les trognons n'appartiennent pas au seau de déchet, il suffit de les râper finement pour en prélever les vitamines.»

Puis s'enchaînent différentes rubriques dont un article aborde la fabrication du charbon de bois (*Köhle-rei*) exercée du côté de Dabo (*Dachsburg*) suivant l'ancienne méthode oubliée. Pour édifier une meule (*Meiler*) de charbon de bois, le charbonnier (*Kohlenbrenner*) cherche un endroit plat. Sachant que le feu ne calcine pas toutes les espèces de la même façon, le bûcheron dispose verticalement ses rondins de bois -faits d'une seule essence- sur quatre étages de façon à former une charbonnière avec une cheminée emplie de bois sec disposant de trous de tirage d'air au sol. Il la recouvre d'écorces, de branches d'aiguilles de pin, de terre et de mottes de gazon.

En sus, l'article rapporte que les gemmeurs (*Pecher*) récoltaient au temps jadis lorrain (*Alt-Lothringen*) la résine (*Harz*) sur les troncs de pin et de sapin. Le gemmeur qui entaillait l'écorce récoltait la précieuse résine dans des barils en fer, produit dont il faisait, après distillation, de l'essence de térébenthine, de la colophane, de la poix (*Pech*), du noir-de-fumée (*Kienruss*) [26], du graissage d'essieux (*Wagenschmiere*). Encore fallait-il qu'il le fasse de nuit et en secret pour ne pas être surpris par le garde-chasse du domaine (*Revierjäger*) !

Pendant ce temps, à Tambov, Renck Paul né en 1922, voit les monticules de morts entassés dans la morgue en décembre 1943 à l'arrivée d'un convoi de prisonniers exténués venus de Kharkov. Clément Mertz, condamné à 15 ans de travaux forcés pour refus d'incorporation, témoigne: «Le 1^{er} décembre 1943, je fus convoyé à la forteresse de Torgau, dans un bâtiment entouré d'un large fossé rempli d'eau et doté d'un pont-levis. Arrivés après 3 km de course à l'usine de munitions, nous étions déjà épuisés et il restait 10 heures de besogne exténuante à accomplir. Au repas du soir et dans nos lits, les punaises (*Wanzen*) se rappelaient à notre bon souvenir. On avait des cloques plein la tête et sur tout le corps. Nos coups de griffes provoqués par les irritantes démangeaisons zébraient notre corps amaigri. Tout sentiment humain avait disparu en nous, il fallait avoir un mental de bête inhumaine.»

Durant la 57^{ème} période de distribution de nourriture (*Lebensmittelzuteilungsperiode*) qui partait du 13 décembre 1943 au 9 janvier 1944, la distribution concernait comme précédemment les mêmes rations d'attribution de pain, de farine, de viande, de beurre, de margarine, d'huile de table, de fromage blanc (*Quark*), de produits élaborés à base d'amidon de pommes-de-terre (*Kartoffelstärke-erzeugniss*), de levain. Il était possible d'obtenir des tablettes (carreaux) de chocolat pour les enfants de moins de 14 ans. A la place de 62,5 g de poudre de cacao, on leur distribuera 50g de chocolat. Les utilisateurs ont à déposer leur bon de commande n° 57 dans la semaine du 6 au 11 décembre. Un échange de produits de la carte d'approvisionnement n°57 était possible contre 4 coupons spéciaux Noël (*Wei-*

[26] Le noir-de-fumée est de la suie récupérée sur les parois du four. Mélangé à du saindoux, il donne un cirage.

nachtssonderskarte). Les permissionnaires de la Wehrmacht et de l'Organisation Todt pouvaient en bénéficier s'ils étaient présents durant cette période, le tampon au verso de la permission faisant foi. La délivrance de 125 g de beurre, de café en grains et de spiritueux (*Trankbranntwein*) dépendrait de l'approvisionnement. Petits conseils (*Winke*) à la ménagère pour la fabrication des pavés de Noël. Mélanger 200 g de farine de blé, 100 g de farine de pommes-de-terre, 60g de sucre et autant de margarine, ajouter une pointe de carbonate d'ammonium [27], une petite cuillerée de succédané de cannelle (*Zimtersatz*), adjoindre 2 à 3 cuillerées de lait, une cuillerée de poudre mousseuse de *Milei G* [28]. Après avoir laissé reposer la pâte, la rouler en couche épaisse de 3-4 mm, la couper ensuite en petits carrés, les poser sur une tôle huilée, les enfourner et passer au pinceau un glaçage de sucre en poudre mélangé à de l'eau lorsque les petits pavés sont encore chauds. On y apprendra aussi que dans la fabrication du pain d'épices entrent de la potasse (*Pottasche*) et du miel artificiel (*Kunsthonig*).

Conseils pour éteindre un incendie: ne pas déménager mais aider! Un départ de feu peut être maîtrisé très vite, il ne faut pas perdre de temps pour le cibler. Il faut des hommes décidés qui redoublent d'efforts (*zupacken*) pour en venir à bout. A quoi cela sert de déménager du mobilier sinon à déranger l'approvisionnement en eau en obstruant la cage d'escalier avec les meubles? Tous les citoyens passant



dans la rue doivent s'impliquer dans la lutte contre l'incendie. La rubrique apprend ainsi aux lecteurs comment procéder pour pouvoir neutraliser des incendies périodiques. Ce n'est qu'à travers la précieuse expérience que l'on maîtrise les situations (*Übung macht den Meister*).

Frédéric Robert révèle que le 15 décembre 1943 sa compagnie était arrivée au P.C. du régiment ; elle était constituée en majorité d'Alsaciens-Lorrains et de Luxembourgeois venus des camps d'instruction de la région de

Baranovitchi-Minsk. « Notre baptême de feu eut lieu le lendemain matin dans la région de Slobin, secteur central du front. Soixante des nôtres furent amenés en première ligne : nous devons effectuer une contre-attaque pour déloger l'ennemi qui, pendant la nuit précédente, avait investi une partie de notre système de défense. Il m'est impossible de décrire l'assaut donné sous un déluge de feu... Beaucoup d'entre nous y restèrent... »

A la même période, Schenker Eric né en 1927 se souvient : « 18 décembre 1943, appel dans les transmissions avec service actif à Minsk et combats contre les partisans. J'ai enduré constamment les brimades d'un adjudant-chef nazi concernant ma nationalité française, attitude qui me fit très mal. J'avais deux frères incorporés, l'un est tombé à Odessa, le 2^{ème} est mort des suites de ses blessures » tandis que Groshenny Raymond, né en 1918, évoque les combats à Jerepki (secteur de Jitomir) au cours desquels il s'est évadé le 28 décembre 1943. « Au moment de l'arrestation, on a voulu me couper le sexe et une autre fois on m'a posé le canon d'un revolver sur le front. Camps de Kiev, de Koursk et de Tambov. Kolkhoze et portage de bois. Il faut dire que nous étions des sacrifiés ».

Dans le **journal n°306 du jeudi 30 décembre 1943**, le lecteur est rendu attentif au fait de pas oublier de laisser les portes ouvertes dans les maisons lors des alertes aériennes pour permettre à des civils de passage, surpris sur la route par les sirènes, de filer dans une cave protectrice.

L'édition met également l'accent sur l'art de consommer intégralement les légumes en évitant tout déchet inutile. Une bonne ménagère sait se contenter de la moitié de ses légumes en les épaississant à la farine brouillée, ou à la sauce au roux brun, ou encore en l'épiçant aux herbes et condiments pour leur

[27] *Hirschhornsalz*, un sel émulsionnant qui mousse.

[28] Le *Milei* (combinaison de Milch et de Ei, lait + œuf) destiné à remplacer les œufs est un produit fabriqué à partir de lait écrémé et de lactosérum. Le *Milei G* est un substitut du jaune d'œuf (gelb). Ainsi, une cuillerée à soupe bombée de poudre jaune, mélangée à trois cuillerées à soupe d'eau, remplace artificiellement l'œuf.

Le *Milei G* est un mélange de lait écrémé sec et d'extraits comprenant des tourteaux de pépins et de noyaux après l'extraction de leur huile. Fouetté, le *Milei G* forme une mousse et sa structure mousseuse se maintient pendant la cuisson à l'image des meringues.

Le *Milei III* permet de fabriquer de la mayonnaise, les Migetti sont des pâtes (spaghetti) à potage.

donner du goût. En cas d'insuffisance de légumes, on se rabat sur l'*Eintopf* [29] qui se concocte grâce à l'ingéniosité de la cuisinière. Prière d'obscurcir votre maison du jeudi soir 30 décembre 16h 27 au vendredi matin 31 décembre 8h 45.

Dans le **journal du samedi-dimanche édité le 8-9 janvier 1944**, la NSZ annonce le programme d'entraide de la semaine dans le Secteur de Bitch: Lundi 14 h, la cellule n°3 se retrouve à la salle de couture. Mardi à 14 h, la cellule n°4 reprise les chaussettes. Lundi 20h, soirée festive locale pour la troupe des jeunes. Mardi 19h, regroupement des jeunes pour aller raccommoder les chaussettes au Lazarett. Mercredi 14h 30, réunion des enfants. Jeudi de 15 à 17 h, travail aux ateliers. Suivant les instructions données, toutes les femmes qui veulent nouer des filets et rafistoler les chaussettes (*Strümpfe ansohlen*) [30] devront apporter leur propre matériel.

1.2.2. Embrigadement dans des organismes. Dans l'espace vital (*Lebensraum*), on exaltait la virilité et le courage. Le slogan «*un seul peuple, un seul état, un seul chef, Ein Volk, ein Reich, ein Führer*» devait être partagé sans calcul par une communauté de sang incarnée par un chef unique et tout puissant. Le nazisme mobilisait et demandait un effort collectif. La *Volksgemeinschaft* était cette communauté populaire où l'on demandait à tout un chacun de faire acte d'allégeance au Reich et de jurer fidélité au Führer.

La N.S.V. (ligue national-socialiste pour le bien-être du peuple) prit en main les œuvres de charité, tels les aides d'hiver (*Wintershilfe*) et les services de secours (*Hilfsdienst*).

La défense passive (*Reichsluftschutzbund*), fondée par le maréchal Goering en raison des incessants bombardements aériens, recrutait des membres moyennant une cotisation mensuelle de 10 pfennig, œuvrant à côté des pompiers bénévoles (édition *NSZ Westmark*, édition du 15 août 1942).

Des contingents masculins pouvaient être amenés à épauler les membres de l'Organisation Todt, les troupes du génie ou encore la *technische Nothilfe*.

Beaucoup de nos compatriotes furent encouragés à entrer dans les sections d'assaut (S.A.) et les échelons de sécurité (S.S.). Les volontaires de la S.A. (*Sturmabteilung*, Section d'assaut) servaient en tant qu'auxiliaires de gendarmerie et durent assurer la garde territoriale et organiser le *Volkssturm* (la levée en masse) en 1944. A cette époque cruciale, les sujets valides de 16 à 60 ans étaient mobilisés dans cette milice populaire pour parer au danger suprême. Le travail féminin allemand (*deutsche Frauenwerk*) était une organisation de masse pour les femmes s'acquittant de leurs devoirs de mères conformément aux doctrines nazies de la trilogie : Kinder, Kirche, Küche, enfants, église, cuisine. Les femmes du NSKK (sorte d'Automobile-Club) suivirent des cours de réparation de véhicules afin de pouvoir remplacer les hommes mobilisés.

1.2.2.1. La jeunesse hitlérienne (Hitlerjugend)

Actée en Moselle le 25 janvier 1941 (mais non encore rendue obligatoire à l'époque), la *Hitlerjugend* accueillait les jeunes de 10 à 18 ans dont le but consistait à former des corps durants et des esprits disciplinés, totalement dévoués.

Daul Victor, né le 20 mars 1925 à Hayange. (Extraits de mon livre : Ma vallée en Moselle.)

« ... Par la suite que sont arrivés les gars du Parti, les organisateurs, ceux qui voulaient changer le monde. Nous autres, les jeunes, on s'en f..... un peu de leurs idées, on n'y comprenait pas grand-chose. Malgré cette situation, je me suis tout de même retrouvé dans les Jeunesses Hitlériennes (*Hitler Jugend*, H.J. prononcez Ha iotte) à quinze ans, et ce, grâce à notre instituteur qui adorait nous faire marcher au pas dans la cour de récréation. Nous voilà tous convoqués un soir à l'école. Du discours scabreux que nous a prononcé notre *Schulmeister*, je n'ai compris qu'une seule chose : que « garde-à-vous » se disait désormais « *still gestanden*. » Dans la Jeunesse hitlérienne, le sport et les activités physiques au grand air prévalaient. Les élèves des écoles participaient régulièrement à diverses activités à

[29] Constituant un repas unique, l'*Eintopf* durant la guerre était une soupe bien épaisse qu'on assortissait avec des pois, lentilles, navets, choux, carottes, pommes de terre, céréales, restes de pain, pâtes, suivant les vivres rationnés encore à disposition. En cas de présence de viande (lardons, saucisses), on l'appelait ragoût.

[30] *Ansohlen* consiste à enlever le bas de la chaussette abîmée pour y rajouter (remailler) une pièce neuve tricotée.

caractère militaire (campagnes de solidarité et d'entraides, défense passive, premiers secours, service comme estafette).

En mai 1944, Adrien Schneider est obligé comme étudiant d'aller dans la jeunesse hitlérienne. « J'ai préféré la *Motor H.J.*, (jeunesse hitlérienne motorisée). On y étudiait le moteur de 125 cm³ à deux temps (*Takt*), carter coupé en deux. C'était instructif ! Notre moniteur était M. Herrgott et il s'y connaissait. Il ne mentionnait jamais une théorie nazie. Naturellement il disait « *Heil Hitler* » en levant le bras au début du cours et nous répondions de la même façon. Nous faisons avec la moto des circuits en forme de huit à l'ancien stade de Merlebach en plaçant des boîtes de conserve sur le tracé.»

Beaucoup d'activités proposées aux garçons ressemblaient à un entraînement militaire : savoir s'orienter à la boussole, ramper sous des fils barbelés, apprendre à nager, tirer au *klein Kaliber* et lancer des grenades factices, inciter les cadets à faire du planeur ou de la voile. Par ailleurs, la jeunesse était chargée de collecter des os, des déchets de papier, du textile, des plantes, des vieux métaux et de chasser les doryphores, de participer à la collecte de livres (*Pfundsammlung*), de frapper aux portes pour recueillir des dons pour la potée unique (*Eintopfspende*), de vendre des insignes de la NSDAP pour les routes (*Abzeichenverkauf für Straßen*), de collecter des habits (*Kleidersammlung*) et des colis de Noël (*Weihnachtspakete*), d'aider à l'entretien des cimetières militaires (*Kriegsgräberfürsorge*).

On fit appel à la jeunesse pour activer les collectes : ramassage de plantes (tussilage, *Huflattig*) destinées aux décoctions et tisanes, ramassage des tracts lancés par les avions anglais, tricotage de gants pour l'opération *Winterhilfswerke*, plantation et récolte de betteraves.

Victor Formery nous renseigne de manière cocasse sur les expéditions menées contre les doryphores. «Lorsqu'on connaît le rôle que joue la pomme de terre dans le menu journalier du bon Allemand moyen, on comprendra aisément que le doryphore ne peut qu'être ennemi du peuple tout entier. Tous les écoliers de Pfarrebersweiler se virent nantis du récipient adéquat : une boîte de conserve.

« Qu'est-ce qu'un doryphore ? » Interrogé, le chef d'expédition avoua franchement n'avoir jamais vu lui-même un spécimen de l'insecte à détruire. Il n'en brossa pas moins un portrait-robot des plus succincts : «c'est une bestiole jaune et noire...». Des bêtes jaunes et noires, nous étions fixés ! C'est avec l'enthousiasme que l'on devine qu'une vingtaine de jeunes chiens, subitement lâchés dans la nature, s'élancèrent à la conquête des pépites striées ! Mais voilà, les bestioles jaunes et noires qui volent et qui rampent ne sont pas spécialement une rareté en milieu végétal. Rien d'étonnant donc à ce que chaque trouvaille de scarabée, d'araignée, saluée par un cri de victoire et par un attroupement autour de l'heureux explorateur, fut bonne pour appeler le guide à l'endroit de la découverte. Enjambant à chaque appel sillons et rangées de pommes de terre avec la détermination d'un héros germanique, le brave homme, chaque fois déçu, retourna illico presto aux avant-postes, sa place de chef. Hélas, au bout de deux jours, les jambes du pauvre homme, déjà malmenées par les sollicitations pédestres dominicales de sa Section d'Assaut, ainsi rudement mises à l'épreuve par ses infatigables acolytes, finirent par ne plus être à la hauteur de son dévouement. Et la campagne anti-doryphores, arrêtée par suite de la défaillance de son chef, prit lamentablement fin au bout du 3^{ème} après-midi.»



Toute cette Jeunesse (*Jungvolk*) d'Alsace-Moselle était ainsi happée par le mouvement national-socialiste et uniformisée dans des habits clinquants suivant leur groupe d'âge. Les embrigadements étaient menés par des mentors chevronnés qui leur inculquaient le *Führerprinzip*. La jeunesse était soumise à une propagande incessante, censée lui inculquer le sens du devoir et l'esprit du sacrifice. Les principaux moyens destinés à la galvaniser étaient la lecture, le cinéma, les chants et le sport.

La gradation des catégories d'âge classait la jeunesse dans différentes divisions. Le *Deutsche Jungvolk* (D.J.), branche de la jeunesse hitlérienne composée des jeunes de 10 à 14 ans appelés *Pimpf(e)*, était conditionnée par l'idéologie nazie qui lui vantait la race aryenne des Seigneurs, le *Nationalstolz*, le dénigrement antisémite exacerbé envers les Juifs et une xénophobie marquée contre les Tsiganes.

L'Association des jeunes filles (*Jungmädelsbund*) se chargeait de l'encadrement des filles de dix à quatorze ans, la *Hitlerjugend* concernait les garçons de 14-18 ans,

l'association des filles allemandes (B.D.M. *Bund deutscher Mädchen* pour les demoiselles âgées de 14-18 ans), le *Reichsarbeitsdienst* regroupait les jeunes adultes pour le Service du travail obligatoire au Reich.

Les D.J. étaient constitués en sections (*Jungzüge*) dirigées par des *Jungzugführer*, âgés de 14 à 16 ans, et en compagnies (*Fähnlein*) commandés par des *Fähnleinführer*, âgés de 16 à 18 ans, issus de la branche des *Hitlerjugend*. Le *Fähnleinführer* était responsable du D.J. instauré dans les villages et les petites villes ; dans les communes plus importantes, le commandement était confié à un *Jungstammführer*. Un *Fähnleinführer* était responsable d'une compagnie du *Deutsche Jungvolk*. Il portait l'uniforme noir d'hiver du *Jungvolk*, avec sur l'épaule l'écusson de la région «*Westmark*» et une rune blanche (la demie-rune des S.S.) que les *Jungvolk* portaient à la place de la croix gammée. Le leader arborait la fourragère blanc-vert de «*Fähnleinführer*» et la dague (*Fartenmesser*) était décernée à ceux qui avaient passé les épreuves.

Lucien Henrion est très revêche face à ce racolage: «Nous nous opposions avec force à cet embrigadement et pour y faire face, des subterfuges furent trouvés. Certains firent partie de groupes de secourisme (cela peut toujours servir). Pour ma part, j'avais opté pour le corps de sapeurs-pompiers (*Luftschutz*) de mon village. Donc pas de brassard à croix gammée au bras.»

Charles Waltz esquive: «Pour continuer nos études, nous devons adhérer à la *Hitlerjugend* ou au B.D.M., formations d'embrigadement à peine écloses à Sarreguemines. Le chef de la *Ha Lotte*, un certain Pohl qui occupait le pensionnat, nous convoqua pour une première réunion. Mais aucun de nos camarades n'y adhéra et nous pûmes continuer nos études dans la 8^{ème} classe (terminale) pour préparer l'*Abitur*, sans être inquiétés.»

1.2.2.2. La préparation militaire.

Adrien Schneider évoque sa *militärische Vorbereitung*: «Le 9 avril c'est Pâques. Je vais à la messe de 7h. A 8h57, nous les jeunes du collège (Oberschule) de Forbach, prenons le train pour nous rendre à Ludwigswinkel dans le Palatinat. Nous devons faire le service de préparation militaire allemand. Je pèse 55 kg. Nous apprenons à marcher. Je fais 62 doubles-pas pour effectuer 100 mètres. Nous faisons des exercices du genre militaire. Après trois longues et pénibles semaines, nous rentrons le 29 avril.»

Raymond Bach de Freyming est obligé de subir un cycle de préparation militaire (*Wehrertüchtigung-slehrgang*) pour attitude déplacée envers le régime. «Un instructeur, féru de nazisme et fin politique, nous prit en main pour sublimer la race allemande. L'impérialisme allemand doit être dominateur pour véhiculer la lutte contre la Russie et le slavisme, ennemis déclarés de l'espace vital, non pour le plaisir de tuer des faibles mais pour asseoir l'hégémonie de notre peuple. L'Allemagne doit se battre contre la bourgeoisie sémite et la ploutocratie catholique. Les Juifs (youpins) au nez crochu, qui constituent un Etat dans notre Etat, ne s'intègrent pas et refusent depuis la nuit des temps l'assimilation. Parlons également de cette religion relevant de la légende biblique du Nouveau Testament : ce Jésus, qui se prétend fils de Dieu et qui n'est qu'un rabbin de Nazareth ! Votre religion c'est le *Gott mit Uns* sur la boucle du ceinturon ! La mission de conquête des terres nouvelles se fera par le sabre. Si l'on vous frappe sur la joue gauche, frappez plus fort et exterminiez l'impudent ! Dératisez ces sous-hommes imprégnés de coutumes ancestrales, contraires à nos convictions et devenez des hommes nouveaux ! »

Chateaux Eugène né le 16.11.1927 à Neufvillage (Moselle) se remémore lui aussi sa préparation militaire particulière. «*Wehrertüchtigung*: voilà la nouvelle invention allemande pour former les jeunes gens au service militaire ! Le 20 novembre 1943, j'avais 16 ans et quelques jours. Avec mes camarades de classe, nous fûmes incorporés dans un camp à Döerenbach-Bergzabern pour trois semaines. Le soir de notre arrivée au camp, nous avons vite compris. Dans le magasin d'habillement, il fallait recevoir, au pas de course, le treillis et la tenue d'hiver. Malheur à l'étourdi qui ignorait sa taille ou ses pointures. Un camarade eut le don d'agacer le fourrier en réclamant une *Schneppekapp* plus grande. Il prit le rabat de la casquette en pleine figure avec un tonitruant éclat de voix : «*Raus, sie passt !* dehors, elle est à ta taille.» Dans la porte, un S.S. unijambiste se dressait sur ses béquilles, et vlan ! un coup de pied dans le derrière propulsa au dehors mon camarade qui se retrouva affalé à quatre pattes, tout étourdi. Des gradés de la Schutz Staffel, inaptés au front, nous dégrossirent : marches, maniements d'armes et parades étaient au menu quotidien... tout comme les épinards et les orties (*grünes Mus*). Au bout d'une quinzaine de jours de ce double régime, j'ai attrapé une jaunisse sans doute provoquée par les conditions critiques vécues.»

1.2.2.3. Le service du travail au Reich (R.A.D.- Reichsarbeitsdienst).

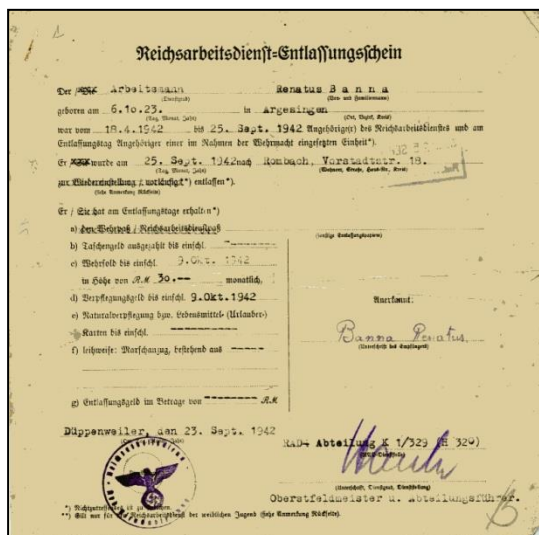
Créé outre-Rhin le 26 juin 1935, le R.A.D. relevait du Ministère de l'intérieur du Reich bien qu'il disposât d'une hiérarchie et d'une administration spécifiques sous la férule du *Reichsarbeitsführer*, Constantin Hierl.

Le 20 février 1941, le Service du Travail obligatoire au Reich de 6 mois (ramené par la suite à 3 mois) fut instauré en Moselle annexée.

Reconnu comme un apprécié service d'entre-aide patriotique, le R.A.D. fut transposé en Alsace-Moselle où il devint une formation obligatoire destinée à mettre en exergue les valeurs d'effort collectif, d'union nationale. D'une durée d'un semestre puis d'un trimestre pour les 17-25 ans des deux sexes, il était constitué de tâches d'intérêt général.

La discipline dans le R.A.D. était franchement militaire alors que le travail restait plutôt axé sur des opérations civiles (entretien des routes, exploitation des carrières, curage de fossés, creusement de tranchées, adduction d'eau potable, travaux agricoles, déblaiements des ruines dans les villes bombardées...). Néanmoins, certains jeunes partirent étoffer des services civils axés sur l'effort de guerre (usines d'assemblages d'avions, fabrication de munitions, creusement de fossés antichars...).

Accueillies au camp par un discours de l'*Obertruppenführer* vantant les bienfaits du Travail et de la discipline, les recrues formant une section de 214 hommes faisaient vite connaissance avec le règlement.



Au bout de quelques jours, les adolescents devaient prêter serment au Führer. Erigé en école du labeur et de l'ordre, le R.A.D. qui préfigurait l'incorporation dans la Wehrmacht les initiait tous à l'esprit prussien, au sens du commandement, au salut à rallonges.

Avec les cours d'éducation politique (biographie du Führer Hitler, Histoire d'Allemagne...) et les chants patriotiques, les marches, les exercices physiques allaient tailler un bel habit d'athlète au futur fantassin des steppes. Les recrues d'Alsace et de Moselle furent ventilées aux quatre coins de la Grande Allemagne. L'esprit partisan devait disparaître et faire place à la cohésion raciale. Le Parti Nazi qui adorait le clinquant affubla les recrues d'un uniforme moutarde rehaussé d'un brassard rouge avec sa cocarde blanche ajourée d'un svastika noir. Les bottes lustrées de noir, le ceinturon martial et l'insigne (2 épis entrecroisés d'une bêche) illustraient le type nouveau.

René Banna de Rombas subit de durs rappels à l'ordre (cf. son témoignage) : « Francophone, j'ai eu toutes les peines du monde à comprendre puis à intégrer un tant soit peu l'allemand de base, avec des leçons courtes, martelées et apprises par cœur. Débutant, j'ai eu droit à un apprentissage de la langue allemande mené avec rigueur par l'encadrement. »

Le 16 mars 1941 paraissait dans la *NS Westmark Zeitung* une déclaration du Gauleiter Bürckel : « A la question de savoir si les jeunes Lorrains seront appelés à servir dans la Wehrmacht, je déclare qu'une telle mesure, avant la conclusion d'un traité de paix avec la France, n'est pas en question. Dans cet ordre d'idée, j'ai appris que, dans certains cas isolés, des jeunes susceptibles d'être appelés, ont franchi clandestinement la frontière du fait de cette rumeur persistante d'un prochain appel à servir dans la Wehrmacht. Bien que cet appel sous les drapeaux ne soit pas en question, de telles fuites apparaissent comme des désertions au sens de la morale nationale. Il est patent que ceux qui se sont comportés ainsi ne seront plus jamais autorisés à fouler le sol allemand. Pour les parents de ces jeunes, cette forme de désertion jette un éclairage tout particulier et la multiplication de tels cas ne manquera pas de nous amener à en tirer les décisions nécessaires. »

Au détour de ces propos, on constate que Bürckel souffle le chaud et le froid, préférant des menaces à peine voilées contre ces passe-frontières qui s'affolent d'ailleurs inutilement d'après ses dires. Il se veut plutôt rassurant pour faire taire les inquiétudes des jeunes Mosellans s'adressant à lui « à plusieurs reprises. » Bürckel promulgua le 23 avril l'ordonnance n° 263 établissant le *Reichsarbeitsdienst* pour les classes de 1922, 1923 et 1924 mais qui fut également imposé aux filles des mêmes classes d'âge.

Après les conseils de révision qui s'étaient déroulés durant l'été, les jeunes de la classe 1922 furent appelés le 7 octobre dans le R.A.D., suivis de ceux de la classe 1923 le 1^{er} novembre 1941. Furent progressivement concernées les classes des jeunes Mosellans 1920 à 1927 et les Mosellanes de 1923 à 1926.

«Le *ReichsArbeitsDienst* n'est qu'un service civil ordonné pour les besoins vitaux du pays en guerre et ne concourt donc nullement à l'incorporation» plaidèrent les services du Gauleiter. Néanmoins, l'inquiétude d'une prévisible implication dans la Wehrmacht se répandit comme une traînée de poudre et de nombreux jeunes réfractaires disparurent vers «l'Intérieur». Ne pouvant tolérer que les Mosellans attentistes et indécis jouent une demi-partition alors que leur place était à côté des vainqueurs, la main-de-fer de Bürckel, via la Justice du Tribunal d'exception (*Sondergericht*) de Metz, commença à sévir [31] envers les transfuges. Des affiches placardées signalaient la sanction prise envers les parents coupables du départ de leur enfant, à savoir la transplantation.

Que faire pour freiner ces désertions ? Le Gauleiter [32] monta au créneau et calma d'un ton d'oracle nos passe-frontières. Il est vrai que la Wehrmacht était encore triomphante sur tous les fronts et que les hiérarques du régime baignaient dans une logique de victoire inéluctable face à l'ennemi russe. «*Il n'y a jamais de fumée sans feu*», analysaient les plus lucides. Pour eux, à mesure que la Wehrmacht subissait ses premiers revers, tous ces dispositifs de racolage préludaient à l'incorporation de force dans les rangs de la Wehrmacht.

Le caractère dangereux du service s'accrut avec les raids aériens. Voici quatre témoignages parmi d'autres qui décrivent le passage obligé de Mosellans dans le R.A.D. :

Helleringer Raymond, né le 29 mai 1925 à Maxstadt (Moselle) rapporte (page 429 et sq, dans l'ouvrage *A la sueur de ton Front*) : «J'ai atterri au Luxembourg, à Mutfort dans la 6/245. Et c'est là que misère et calamité commencèrent. Rôdés promptement, nous prîmes le pli du dressage, cette habitude germanique de la Disziplin. Bonnes pâtes à pétrir, les recrues furent malaxées par l'encadrement dans le pétrin formateur du système guerrier très en vogue outre-Rhin. Nous ne comprenions pas ce qui se tramait, nous étions trop jeunes, des gamins copies conformes pour le kriegspiel ! Le deuxième jour déjà, réveil en fanfare à six heures du matin par un coup de sifflet et cinq minutes plus tard après un second coup de sifflet, nous étions tous dehors en short pour le sport du matin (Frühsport). »

René Habay né le 24 janvier 1924 à Audun-le-Tiche: «Le 7 avril 1942, je suis enrôlé au R.A.D. à Amern, près de Brüggén, pour une durée de six mois. Départ de la gare de Diedenhofen (Thionville). Après une instruction très sévère dispensée au camp par des formateurs sans état d'âme, les manières guerriers de la bêche préfigurant ceux du fusil nous donnent déjà un avant-goût martial de ce qui va nous attendre pour la suite des événements. Nous participons à la consolidation des berges d'une rivière locale, à la confection d'abris pour protéger les canons anti-aériens de la Flak (défense contre avions) à Aix-la-Chapelle et à la réalisation d'abris anti-aériens près de Velno. »

Trappler Marcel, né le 8 décembre 1920 à Petersbach dans le Bas-Rhin. «J'ai effectué mon R.A.D. du 10 octobre 1942 au 29 décembre 1942 à Amendorf, près de Halle an der Saale. Je n'ai pas trop eu à me plaindre de mon séjour. Etant tourneur sur métaux dans le civil, j'excellais dans les réparations, aussi mes compétences furent-elles rapidement utilisées comme dépanneur-mécanicien de bicyclettes (*Fa-*

[31] Jean Kleinhentz a été arrêté le 11 juin 1942 à Dieuze (Deuss) en compagnie d'Aloïse Chenot alors qu'il voulait franchir clandestinement la frontière entre la Moselle annexée et la Meurthe-et-Moselle occupée, pour se soustraire par anticipation au R.A.D. Jugé par le Sondergericht für Lothringen à Metz, J.K. a été condamné à une peine de 6 mois de prison comme déporté-résistant où il a successivement connu les prisons de Metz et de Pirmasens. L'intéressé a été arrêté une seconde fois pour son refus d'accepter la nationalité allemande et incarcéré en camps spéciaux à Wartenburg (Sudètes) puis à Falkenberg et à Goldberg (Silésie). (cf. lettre du Secrétariat d'Etat aux Anciens Combattants et Victimes de guerre, Caen, 30 mars 1993).

[32] Charles Waltz devenu assistant scolaire (Schulhelfer) après la réussite de son Abitur évoque la rencontre avec le Gauleiter: «C'est au cours de l'année scolaire, sans doute fin 1941 ou début 1942, que Bürckel, lui-même ancien instituteur, réunit dans une grande salle à Metz les enseignants de la ville et de la région. On était très nombreux. L'un d'entre nous lui posa la question à savoir si les Lorrains allaient, un jour, être incorporés dans la Wehrmacht. C'est à cette occasion que le Gauleiter fit la réponse suivante : « Wenn wir Euch einmal brauchen müssen, dann haben wir den Krieg verloren. » Si un jour nous avons besoin de vous, alors nous aurons perdu la guerre. A la fin de cette réunion, Bürckel nous a offert un exemplaire du livre du Führer « Mein Kampf – Mon Combat ».

hrradschlosser) attiré de la compagnie. Pour éviter les inondations de la primesautière rivière Saale, ordre nous avait été donné de mettre en place une tranchée de déviation. Le canal à creuser se situait à 15 km de notre caserne, d'où l'utilisation de bicyclettes pour rallier le lieu de travail. J'échappai ainsi aux fastidieuses promenades et aux non moins éreintantes pelletées à charger sur les wagonnets alignés le long du fossé de dérivation dans lequel les camarades trimèrent comme d'antiques esclaves. »
 Wagner René: «Du côté de Sierck, dans un vague no mans land, nous avons dû ériger les fortifications et creuser des tranchées. Les « Amiss » de Patton stationnaient non loin de là, de l'autre côté du fleuve de la Moselle. Si le premier jour fut calme, le second le resta moins avec la présence d'un coucou américain (l'équivalent de l'avion d'observation allemand, *Fieseler Storch*) qui signalait aux artilleurs les réglages de tir à effectuer. Ce fut le troisième jour que le déluge de feu s'abattit sur nous. Au lieu de nous terrer dans nos tranchées, on opta pour la forêt que nous supposions pouvoir nous assurer un meilleur abri. J'étais allongé dans une ornière et à chaque départ d'obus je me hâtais pour m'éloigner plus loin des tirs. La place que je venais de quitter fut pulvérisée alors que je cherchais un nouvel abri. Je me trouvais à 3-4 mètres de l'impact. Mon camarade fut grièvement blessé et moi-même atteint de blessures sérieuses. Outre la perte d'un auriculaire, mon bras était traversé par un large éclat. »

1.2.2.4. Le R.A.D. féminin.



Entre 1941 et 1944 les Alsaciennes-Mosellanes furent également incorporées au *Reichsarbeitsdienst* pour un semestre qui était généralement accompli dans des fermes ou dans les familles et au *Kriegshilfsdienst* (KHD) effectué dans la foulée pendant six mois ou plus dans les usines d'armement, dans les hôpitaux ou auprès des services auxiliaires de la Wehrmacht.

Les jeunes femmes voyaient leurs tâches s'adapter aux situations induites par la guerre, notamment l'aide aux plus démunis, la garde d'enfants ou la confection de colis pour le front. Elles travaillaient également dans les usines d'armement et de produits chimiques, dans les chemins de fer (*Deutsche Reichsbahn*) et comme infirmières. L'armée les employait également comme auxiliaires, voire comme servantes de stations radar et météo (*Flakhelferinnen*) ou assistantes de vol (*Flughelferinnen*).

D'autres demoiselles furent formées dans les transmissions comme *Blitzmädel Nachrichtenhelferinnen* ou encore comme secrétaires d'état-major (*Stabsshelferinnen*).

Schang Denise: «J'ai atterri à Bürckheim près de Kaiserstuhl. Chaque matin la Lagerführerin procédait à l'appel puis faisait monter les couleurs. En rond et en uniforme, nous assistions à cette cérémonie. Après le service intérieur *Innendienst* (lessive, cuisine), la journée commençait dans les vignobles où il fallait couper les rejets des ceps. A midi, un repas nous attendait. Comme à l'aller nous rentrions le soir à vélo dans notre caserne. Puis je suis partie à Offenburg dans le service auxiliaire du *Kriegshilfsdienst* (KHD). Là-bas j'ai travaillé dans la cuisine pour nourrir les prisonniers de guerre français venant récupérer les repas pour leur camp...».

Marie-Thérèse Fischer de Farschviller se remémore son passage au R.A.D. : «La sonnerie du matin nous expulsait du lit de façon à être présentes à 6 heures au lever des couleurs. Puis suivait une heure d'activités sportives avant la douche fraîche et la réception du café ersatz. Durant ce premier mois, je m'activais à fendre du bois destiné à la cuisine et à nettoyer nos vélos de randonnée..... Puis, bonne à tout faire, je vaquai successivement dans différentes fermes et maisons pour aider des personnes âgées ou de jeunes mères de famille dans leurs tâches quotidiennes.....En Forêt-Noire, nous avions à râteler le foin du haut du versant vers le bas, la charrette ne pouvant pas s'aventurer à mi-pente. Pour notre besogne journalière, on gagnait 25 pfennig..... Puis, je changeai à nouveau de registre pour soigner une dame malade qui se démenait avec beaucoup de courage pour élever ses trois enfants en bas âge..... A chaque départ vers un autre camp, il fallait trimballer son paquetage et avoir toujours son masque à gaz à portée de main, surtout lors des alertes aériennes..... Arrivée à Schweningen en Forêt-Noire le 3 avril 1945, j'ai été affectée à l'usine de munitions qui s'était installée dans une firme qui fabriquait précédemment les fameuses horloges-coucou ainsi que des montres. C'est là que je montais les détonateurs à retardement (*Zeitzünder*) élaborés à partir des mécanismes d'horloge. »

1.2.3. Prémices de l'incorporation de force.

La défaite prévisible de Stalingrad dévoilait au grand jour le talon d'Achille du monstre mécanisé qu'avait été précédemment la superbe Wehrmacht. Beaucoup de juniors des rives de la Moselle et du Rhin se frottaient intérieurement les mains devant les échecs répétés de l'armée allemande d'habitude si prompte à infliger défaite sur défaite à l'adversaire. La retraite du Caucase, la résistance acharnée devant Leningrad annonçaient, disait Churchill, le commencement de la fin.

Le jeune Denis Hantz du Pays-haut mosellan s'alarme du haut de ses 17 ans sur son avenir: «Quand le 22 juin 1941, Hitler s'attaqua à l'Union soviétique, l'espoir commença à renaître. A nos yeux, il était clair que jamais l'Allemagne ne viendrait à bout de cet immense empire. Nous avions en mémoire l'aventure de Napoléon. Mais en même temps une grande crainte nous habitait. N'allaient-ils pas avoir besoin de beaucoup de chair-à-canon pour mener à bien la belligérance sur deux fronts ? N'allaient-ils pas vouloir mobiliser Lorrains et Alsaciens ? Bürckel, le Gauleiter, avait déclaré, même encore après l'entrée en guerre contre l'U.R.S.S. que l'introduction du service militaire ne serait pas envisagée avant la signature du traité de paix avec la France.»

Déjà cité, Helleringer Raymond remarque que «tout allait à peu près bien pour le III^{ème} Reich triomphant jusqu'à la fin de 1941 début 1942. Lors de la retraite des troupes allemandes devant Moscou, les conversations évoquaient déjà ici et là l'implication prochaine d'adolescents mosellans qui partiraient étoffer la Wehrmacht. Cette dernière avait perdu de sa superbe et n'arrivait plus à maîtriser la situation face à un adversaire plus redoutable que prévu ! »

Comme des milliers d'entre eux, ces deux jeunes ne croyaient pas si bien dire. Les fiascos répétés allaient bientôt bouleverser l'existence de leur jeunesse. Effectivement, l'Armée Rouge commençait à tailler des croupières aux troupes de la Wehrmacht.

Devant le peu d'engagés volontaires venus d'Alsace-Moselle, l'Oberkommando der Wehrmacht (OKW) qui avait dans sa circulaire du 28 août 1941 autorisé officiellement la publicité de leur recrutement, reconsidéra le projet d'introduction du service militaire obligatoire dans les pays annexés, après être resté longtemps hostile à la conscription, se rappelant les épisodes des défections et des désertions de nombreux soldats du Kaiser venus de l'Elsass-Lothringen durant la guerre 1914-18.

Initialement, les autorités nazies se montrèrent plutôt hostiles à l'incorporation des jeunes Alsaciens-Mosellans dans la Wehrmacht par méfiance et par peur de désertions trop massives, la Maréchal Keitel restait circonspect sur leur rôle guerrier.

Mais, cherchant des expédients, c'est bien le régime nazi qui allait hâter le recrutement prochain des conscrits alsaciens-mosellans. Il faut admettre que Bürckel sembla longtemps réticent à l'incorporation malgré l'évacuation de milliers d'indésirables qu'il avait éjectés pour mieux raffiner la population restée sur place. Présent sur le terrain, il sentait la température de ses jeunes, provenant aussi bien de la Moselle romane que francique, et il craignait de contaminer les troupes allemandes avec des éléments aussi peu sûrs [33], « *ein unverlässiges Element* », aux dires de Himmler.

Confronté aux rébellions [34], le Gauleiter jouait l'attentiste et proposait de l'octroyer aux ressortissants mosellans (*Staatsgehörige*) à titre provisoire et ainsi pouvoir révoquer, le cas échéant, le décret d'incorporation à tout moment.

1.2.3.1. Annonce officielle de l'incorporation de force en Moselle.

Mais il est vrai qu'en 1942, devant la perspective de fossoyer une fois pour toutes l'Armée rouge dans l'enfer de Stalingrad, les besoins du haut-commandement allemand en hommes et en armes étaient tels, après une année de guerre contre l'U.R.S.S., qu'il était envisagé sérieusement de recruter des conscrits

[33] Reiff Alfred de Cappel, affecté à la Neue Horn Kaserne de Trèves, refusa de prêter serment. Bürckel assistait le jury du tribunal. «Dans votre cas précis de Lorrains intégrés depuis des temps séculaires (*uralten Zeiten*) dans notre Vaterland, vous n'avez aucune chance d'aboutir. » N'étant pas de taille à affronter de tels juristes, Alfred fut affecté dans une compagnie disciplinaire du Btl 124 avant d'être envoyé dans le saillant d'Orel.

[34] Reb Léon commente son départ en gare de Sarreguemines le 18 février 1943. «Les plus véhéments semblent être les casseurs du convoi de Sarrebourg qui ont saccagé des wagons en arrachant fenêtres, banquettes et water-closets. » Arthur Schmitt, convoqué au centre de la conscription militaire de Forbach le 12 janvier 1943, écope d'une amende (*Geldstrafe*) de 50 R.M. pour mauvaise conduite au conseil de révision (*für schlechtes Benehmen in der Musterung*)... « Certains copains ont eu des amendes de 350 RM. »

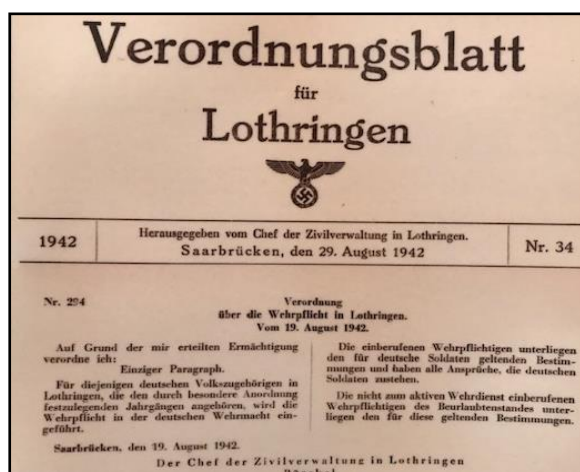
dans les territoires récupérés à l'Ouest (Alsace, Moselle, Luxembourg, les cantons belges d'Eupen, de Malmédy et de Saint-Vith devenus allemands le 23 septembre 1941) dont la population non expulsée était considérée de facto comme étant de souche allemande par le pouvoir nazi.

Dans sa lutte à mort des peuples, le Plan Barbarossa lancé le 22 juin 1941 sur la Russie semait l'inquiétude dans les familles. Dans un premier temps, le Gauleiter proclama que l'Allemagne n'avait pas besoin des Lorrains pour gagner la guerre : elle la concrétiserait rapidement par une victoire sur le colosse aux pieds d'argile. Mais à l'image des troupes de Napoléon absorbées par l'immensité russe, l'envahisseur trop confiant dans sa soif de conquêtes qui amena ses Landsers jusqu'au Caucase et aux portes de Moscou allait bientôt buter sur le ressaisissement soviétique, Dès l'été 1942, l'Armée Rouge commençait vigoureusement à s'arc-bouter, puis à tenir tête à l'envahisseur. Ogresse en hommes, la Wehrmacht s'épuisait sur les différents théâtres d'opérations et sa formidable machine de guerre commençait à se gripper.

Après les revers subis ou en passe de l'être sur la transversale Leningrad-Stalingrad, Hitler chercha rapidement à étoffer son armée saignée à blanc. Au Q.G. de campagne du Führer établi *Wehrwolf* (loup-garou) de Vinnitsa, quartier-général établi en Podolie ukrainienne, il fut décidé le 9 août 1942 de faire appel à de la chair-à-canon fraîche à prélever auprès des nouveaux *Reichisés*. Les alliés de circonstance du Pacte d'Acier (Roumains, Finlandais, Hongrois, Italiens, Bulgares, Croates), les acquisitions territoriales et les annexions arbitraires pourraient servir de filons et de viviers humains d'où seraient extraites les recrues. Avec la ruée entamée le 19 juillet 1942 vers Stalingrad, la Wehrmacht avait besoin de nouvelles recrues, rapidement, pour resserrer les rangs. Les jeunes gens des territoires annexés par l'Allemagne furent désignés pour aller combattre.

Les Gauleiter Bürckel, Wagner et Simon pour le Luxembourg convoqués là-bas y définirent ensemble les modalités de recrutement leur permettant de légiférer [35] par ordonnances l'attribution de la citoyenneté allemande aux futurs incorporables, décidaient dans les derniers jours d'août 1942 d'incorporer dans la Wehrmacht, contre leur volonté, ceci pour combler les pertes subies, les jeunes issus des classes d'âge 1922, 1923, 1924 puis progressivement celles des contingents gravitant autour des années de naissance 1927 [36] jusqu'à 1914 pour les Mosellans, voire 1908 pour l'Alsace. Comme il subsistait un obstacle de taille sur la question de la nationalité à accorder à des *Volksdeutsche* [37], cela nécessita une mise au point laborieuse que les autorités centrales du Reich et les trois Gauleiter accommodèrent à leur avantage durant les deux semaines restantes d'août car la Convention de La Haye de 1907 interdisait l'incorporation de force de ressortissants d'un pays occupé.

Pour contrecarrer juridiquement toute forme de controverse avec les contestataires, le Gauleiter Bürckel, suite à l'instauration obligatoire du service militaire émise par ses soins en date 19 août 1942 (Verordnungsblatt für Lothringen Seite 385), prit bien soin de bétonner le droit pénal exceptionnel applicable par temps de guerre, *-KriegsSonders-StrafrechtsVerOrdnung, KSSVO-*. [38] L'ordonnance en question actait de fait l'octroi de cette nouvelle citoyenneté (RG. Bl. 142, S.533 du 23 août 1942) et excluait ainsi tout abandon possible de cette nationalité imposée par le décret publié le 25 août 1943, VO. Bl. für Lothr. 1942 S. 416 car elle conférait une fois pour toutes la citoyenneté (*Staatsbürgerschaft*) en parfaite égalité de droits avec les Reichsdeutsche, les vrais habitants du



[35] Extraits de *L'incorporation de force en Moselle*, édité par l'ONAC de la Moselle.

[36] Tridemy François, né le 19 avril 1928 à Dalem (Moselle), est incorporé dans la Wehrmacht le 29 janvier 1945 et affecté à la Kregsmarine, 14. Marine.-Ers. Abt. (Archives West).

[37] Ce terme renvoie à des populations dites de souche allemande vivant hors d'Allemagne dont elles n'ont pas la nationalité, mais qui sont définies ethniquement ou culturellement comme allemandes aux yeux du Reich

[38] Extraits de la sentence rendue le mardi 2 mars 1943, à 9 heures, dans la salle n°38 par le juge de la cour martiale Wenz, Oberkriegsgerichtsrat au tribunal militaire de la division 172 de Koblenz Ehrenbreitstein concernant la condamnation de Joseph Zingraff, natif de Seingbouse (Moselle), à 15 ans de travaux forcés pour son refus d'accomplir le service militaire.

Reich. A l'Hôtel des Mines de Metz où il signa le 29 août 1942 le décret d'incorporation, le Gauleiter Bürckel déclarait que le « soldat allemand lutte et meurt pour sauver les hommes du continent. Le moment est donc venu pour la jeunesse lorraine de se lever aux côtés du soldat allemand, son frère, pour la vie et l'honneur de ses parents. Lorrains, une grande époque qui exige d'un peuple son sang évalue chaque fraction d'un peuple au poids de sa valeur raciale. Si une fraction du peuple prétendait refuser sa contribution à cette lutte gigantesque pour l'avenir du pays, elle n'aurait plus le droit de se considérer comme étant de valeur égale à celles qui prennent part au sacrifice commun. Voulez-vous que vos enfants aient éternellement honte de leurs parents ? Jamais ! Voilà pourquoi il fallait instituer le service militaire obligatoire... [39] ».

Les incorporés de force allaient devoir se sacrifier et se battre pour une cause qui n'était pas la leur. En effet, la loi du clan incriminait la responsabilité familiale. En cas de trahison de l'un des membres, toute la famille en était tenue responsable car, mauvaise conseillère, elle n'avait pas pu empêcher leur évasion ou leur insoumission (photo parue dans la *NSZ Westmark* le 31 août 1942).

Sa déclaration bon enfant du 15 du mars 1941 était jetée aux oubliettes où il affirmait doctement que « le R.A.D., service civil ordonné pour les besoins vitaux du pays en guerre, ne concourt nullement à l'incorporation dans la Wehrmacht », une péroraison de façade pour faire taire les inquiétudes.

« Voilà bafouée la Convention de La Haye de 1907 dont l'article 29/2 interdit aux belligérants de forcer les nationaux de la partie adverse à prendre part aux opérations de guerre dirigées contre leur pays [40]. » Circonvenant à la Convention de La Haye de 1907 dont l'article 29/2 interdit aux belligérants de forcer les nationaux de la partie adverse à prendre part aux opérations de guerre dirigées contre leur pays [41] mais également au droit international de la Convention de Genève qui devait régir le traitement de la population dans une région occupée, l'administration nazie du Gau Westmark se prémunit d'artifices : le service militaire dans la Wehrmacht était instauré pour des jeunes Mosellans des classes 1920-25 le 19 août 1942 (VO. Bl. Seite 385). Puis le 23 août 1942, une nouvelle ordonnance (RG. Bl. 142, S.533) concernant les Alsaciens, Mosellans et Luxembourgeois leur conférait de facto la nationalité allemande. Les voilà obligés d'effectuer un service militaire dans l'armée allemande, soumis aux mêmes devoirs et bénéficiant des mêmes droits que les soldats déjà incorporés.

Le décret du Gauleiter Bürckel publié le 26 août 1943 (Verordnungsblatt = VO.Bl. für Lothringen 1942 S. 416) réaffirmait pleinement le statut de nationalité allemande aux Mosellans. Avec la déten-



tion des parts de deux ancêtres allemands dans la généalogie, l'ordonnance du 5 décembre 1942 (VO. Bl. für Lothr. Seite 514), en empêchant toute discussion possible d'un plaignant cherchant à nier ou à démentir la preuve de son ascendance allemande, arrêta ainsi toute controverse de contestataires arguant de leur statut de Français.

Deux semaines après le désastre de Stalingrad, la troisième ordonnance du 16 février 1943 stipulait que tous les Lorrains appartenant aux classes 1914 et celles plus jeunes étaient à incorporés dans la Wehrmacht. Ainsi de jeunes Alsaciens et Lorrains se retrouvaient dans l'obligation d'endosser un uniforme allemand qu'ils n'avaient pas choisi, très souvent même détesté.

Les premiers furent mobilisés dès la fin de l'année 1942. Pour s'assurer l'obéissance et la docilité de ces futurs mobilisés, les hiérarques du Reich que furent Bürckel, Wagner et Simon tinrent leurs familles en otages sous couvert des représailles pénales collectives imposées à la

tribu (*Sippenrecht*). Des perquisitions domiciliaires, des battues eurent lieu. Les limiers de la Gestapo,

[39] *NSZ Westmark*, Edition spéciale du 30 août 1942.

[40] Georges-Gilbert Nonnenmacher. *La Grande honte de l'incorporation de force des Alsaciens-Lorrains, Eupenois, Malmédiens et Luxembourgeois : Dans l'armée allemande au cours de la deuxième guerre mondiale*, Edité par Association des évadés et incorporés de force ADEIF Colmar (1965).

[41] *Ibid.* Georges-Gilbert Nonnenmacher.

très souvent renseignés par les colons allemands (*Siedler*) venus remplacer les populations expulsées et transplantées qui s'étaient installés sur des terres spoliées, furent à l'origine des arrestations des renégats comme à Ballersdorf, à Longeville-lès-Saint-Avold, ou à Farébersviller (Pierre Hackenberger). Sur flagrant délit, en cas de passage clandestin manqué vers la France ou de cachette éventée pour se soustraire à l'incorporation, les suppôts noirs envoyaient les réfractaires récalcitrants, soit dans les prisons (Torgau) et autres *Strafregimenten*, soit au *Sicherungslager* de Vorbruck-Schirmeck créé le 2 juillet 1940 sous l'égide de Wagner, soit au camp du Struthof et au fort de Queuleu.

« Pour sauver ma petite personne et échapper à l'incorporation, aurais-je pu consentir un seul instant au sacrifice de ma mère, femme modèle, en l'envoyant en déportation ? Vous savez, elle représentait tout pour moi. Il ne me serait jamais venu à l'esprit de me cacher derrière l'enclos d'une chèvre ou de filer en France profonde ; mon amour filial m'obligeait à endosser l'uniforme feldgrau. Avais-je d'ailleurs un autre choix ? » s'écria Joseph Mergen.



Départ des appelés à la gare de Metz

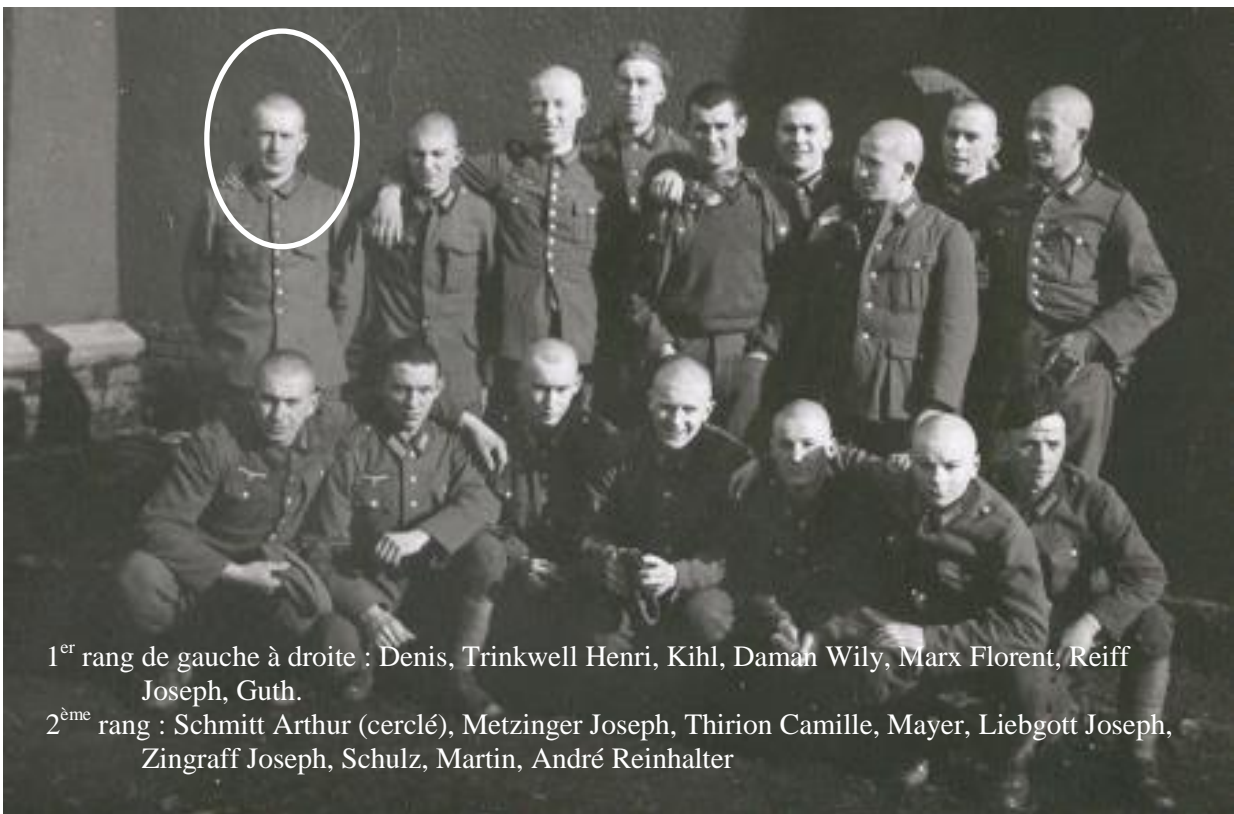
Lorsque Bürckel introduisit les droits civiques liés à la conscription obligatoire, il crut à raison que les Lorrains allaient accepter ce marchandage en échange du droit au sol et du droit de vivre définitivement dans leur patrie. Selon lui, pour obtenir la confiance politique et mériter le sentiment de reconnaissance dans le peuple (*Volkstum*) il s'agissait de remplir la mission sacrée de défendre le Reich au prix du précieux sang. Etre accepté en tant que Lorrain dans la communauté du peuple, adopter la germanité et revêtir le feldgrau gommaient aux yeux du préfet la perspective de la transplantation, de l'expulsion et de la déportation. Mais, pour bénéficier du capital culturel, de la valeur raciale, de l'aura germane et de l'avenir du *Deutschland über Alles*, le Lorrain devait apporter sa contribution, son aide, sa vie. «Le moment est donc venu pour la jeunesse lorraine de se lever au côté du soldat allemand, son frère, pour la vie et l'honneur de ses parents. Lorrains ! Une grande époque qui exige d'un peuple son sang, juge chaque fraction d'un peuple à l'aune de sa valeur raciale...» La terreur s'installa : aussi, le flot de nombreux conscrits contraints et forcés irrigua les casernes du Reich. Les jeunes appelés rendus dociles par ce diktat partirent dans la Wehrmacht après le *Stellungsbefehl*, la convocation sous les drapeaux. Venait le moment solennel où il fallait prêter serment. On le marmonnait à contrecœur.

Une autre loi, la *Kriegsstrafrechtverordnung*, loi fondamentale du droit militaire et pénal exceptionnel, précisait en son article 5 : « Sera puni de la peine de mort pour atteinte à la force défensive : celui qui incite publiquement au refus de l'accomplissement des obligations militaires...ou qui cherche à ruiner la discipline dans l'armée allemande.»

Bravant l'interdit, de jeunes appelés de plus en plus nombreux prenaient la poudre d'escampette à chaque fin de cycle, que ce soit la *Wehrtüchtigung* qui est une forme de préparation militaire, le

R.A.D. ou la première permission obtenue sous les drapeaux. Des permissionnaires habiles profitaient, lorsqu'une occasion propice se présentait, pour s'enfuir en France ou se cacher dans d'habiles trous de souris, on les appela par dérision des *Haustocksoldaten*, les soldats du grenier. Pour parer à ces défections, les Gauleiters firent appliquer aux familles de « ces poltrons fugeurs et aux autres individus médiocres » toutes les rigueurs de la loi. S'affranchissant malgré tout des menaces d'une justice militaire expéditive, environ 3 000 jeunes Mosellans étaient recherchés par la police allemande le 1^{er} juin 1944.

Sans ces lois sataniques, il n'y aurait pas eu d'incorporés de force. Tous les Mosellans et Alsaciens se seraient esquivés, pour aller grossir les rangs de la Résistance. Mais hélas, que faire entre la fidélité à la Mère Patrie et l'amour filial? Cruel dilemme ! Alors pour sauver leur famille, beaucoup partirent, se jurant de s'évader à la grâce de Dieu, pour ne pas contribuer à l'effort de guerre de l'ennemi ancestral. Beaucoup, par patriotisme, refusèrent de prêter serment au drapeau : ils étaient toujours Français, la Moselle et l'Alsace n'étant pas reconnues juridiquement par un traité de paix comme un territoire du Reich.



Sur la photo, une douzaine de jeunes Mosellans du saillant houiller se rase la tête en signe de protestation dans les locaux de la Neue Horn Kaserne de Trèves (Trier).

Des centaines de récalcitrants passèrent quelques heures en prison ; d'autres furent condamnés à 10 à 15 ans d'emprisonnement pour insoumission, certains affectés dans des régiments disciplinaires (Strafregimente) pour refus manifeste d'allégeance aux bannières nazies. La guerre fit beaucoup voyager les incorporés de force qui se retrouvaient affectés à des unités hors de Moselle, souvent dans une troupe combattante sur le front de l'Est, en Union Soviétique, mais aussi en Laponie, dans les Balkans et en Italie. Ils furent disséminés dans les régiments. Certaines incorporations se firent dans les Waffen-SS pour faire face aux pertes importantes subies sur le front russe. D'autres furent versés dans la police auxiliaire dans le Reich ou dans les territoires conquis à l'Est pour combattre les maquisards.

D'autres insoumis furent embastillés, soumis à la douche écossaise du style : manque de nourriture, intimidation, sévices, représailles, emprisonnement, condamnations à mort avec la corde de chanvre, le poteau d'exécution ou la hache du bourreau pour l'exemple. Pour tous les autres, que leur restait-il à faire ? Nos *Zwangsrekruten* durent ainsi mener contre leur gré des combats sanglants en prêtant leur

poitrine, en versant leur sang, à leur corps défendant, dans les Nord-, Mittel- et Süd Abschnitten. Tous ont pour ainsi dire sué des ronds de casque, transpirant au quotidien l'angoisse de la mort sous la jugulaire. Des milliers forceront le destin sur le front russe en s'évadant !

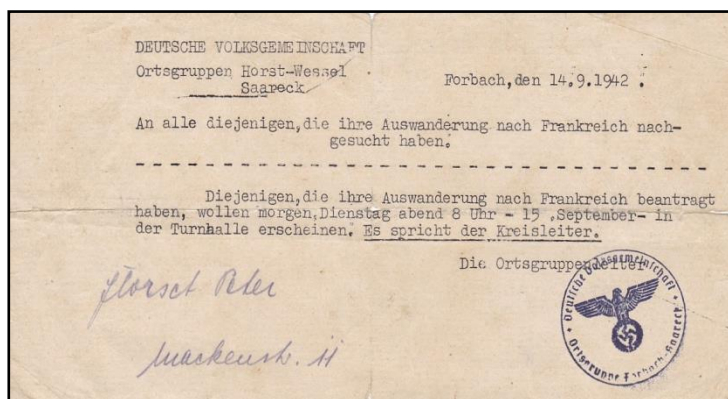
1.2. 3.2. Contestations en Moselle.

Après la promulgation de cet édit, on peut affirmer qu'à partir de septembre 1942, un changement radical intervint. Auparavant, la population pouvait encore se laisser bercer par de pieux arguments ayant trait aux difficultés d'organisation à la française de l'exode, ou des inutiles destructions des pilliers français. La coupure avec l'Allemagne se radicalisa avec l'instauration de la conscription.

Après l'embrigadement avec les cotisations, avec les quêtes et l'adhésion à la Hitlerjugend qui avait été rendue obligatoire le 4 août 1942, l'endoctrinement désemparait progressivement ceux que le malheur de voir partir un fils frappait de plein fouet. Le contrôle se trouvait renforcé ; les perquisitions étaient fréquentes.

Des manifestations eurent lieu dans les villes des territoires annexés, donnant lieu à des arrestations musclées débouchant sur des condamnations à mort, des peines de prison ou à des travaux forcés.

Des milliers de jeunes gens cherchèrent à s'enfuir, d'autres se cachèrent. Malgré les menaces et les premières mesures répressives, la révolte des jeunes était manifeste.



En Moselle comme en Alsace, on tenta de trouver des moyens pour ne pas partir : on se déclarait malade, débile, on évoquait des responsabilités familiales. Certains se mutilèrent volontairement (ébouillement, infections de blessures, fractures provoquées volontairement par un bris de roue de charrette ou par une chute, index tranché). On se cachait dans des endroits invraisemblables ou en forêt. On s'arrangeait aussi pour travailler

dans une entreprise indispensable à l'économie de guerre, espérant ainsi échapper pour quelque temps à l'embrigadement.

D'octobre 1942 à novembre 1944, les classes masculines 1914-1927 furent progressivement appelées et la jeunesse lycéenne fut réquisitionnée pour participer à la défense anti-aérienne, où l'on convoqua aussi des femmes. Pour finir, en octobre 1944, on appela aux armes le *Volkssturm* masculin, la levée en masse de 16 à 60 ans.

Des menaces virent le jour avec la *Sippenhaft*, la loi de représailles à l'égard de la tribu. « Les parents paieront pour la désertion de leur fils, étant coupables de ne pas avoir rempli leur devoir d'éducateurs. Les parents doivent user de leur influence pour que leur fils réponde aux convocations du conseil de révision. » Plutôt émigrer que de perdre un fils ! Beaucoup de familles s'étaient inscrites sur les listes des expulsés et présentèrent leurs requêtes à l'Administration. Déjà lors des premiers départs en 1941, le Général von Stülpnagel fut frappé par cet «exode de masse dont on ne voyait pas la fin. »

Il devenait clair qu'avec l'adhésion exigée pour faire partie de la *Volksgemeinschaft* (communauté du peuple), les Mosellans étaient désormais considérés comme des Allemands à part entière. La population mosellane, courageuse, se déclara à nouveau et de manière démonstrative prête à venir nombreuse en France.

Henri Hiégel précise dans son ouvrage *L'enrôlement des Mosellans dans le R.A.D. et la Wehrmacht de 1940 à 1945*: « Sous l'effet des proclamations de Bürckel et surtout pour éviter l'enrôlement, un fort nombre de Mosellans, peut-être 80 000, se firent inscrire du 1^{er} au 15 septembre sur des listes en vue de partir en France. » Bürckel se vit contraint de modifier sa position officielle et il interdit bientôt à ses services de recevoir des demandes d'émigration. Finalement, seuls 1 352 Mosellans furent expulsés en France sur les dizaines de milliers qui en avaient fait la demande.

Le document remis par le docteur Michel Florsch concernant son père, Peter Florsch habitant au n°11 Mackenstrasse Forbach, en date du 14 septembre 1942, démontre que le pouvoir nazi en la personne du Kreisleiter chercha à rattraper la gaffe du Gauleiter. « Ayant formulé sa demande pour émigrer en

France, mon père s'est retrouvé quelques semaines après la prise de parole du sous-préfet (*Es spricht der Kreisleiter*), enrôlé contraint et forcé » m'écrit son fils. Le Reich avait trop besoin du vivier humain ! Et les premiers sauts dans l'inconnu commencèrent en octobre 1942. De grands rassemblements de parents et connaissances accompagnèrent les départs vers la Wehrmacht. Des cris étouffés de colère montaient de la foule.

1.2.3.3. Transplantation (*Absiedlung*) des familles contestataires dans les Sudètes et en Silésie.

Pour canaliser et surtout tempérer les ardeurs émigrantes vers la France, il fut décidé de frapper un grand coup en déplaçant vers l'Est de l'Europe les familles récalcitrantes (*Kartenverweiger*), s'opposant à la signature de la fiche d'intégration. Pour punir les familles des réfractaires, et prévenir les autres des lourdes conséquences qui les attendaient, des dizaines de familles, (appelées après-guerre des P.R.O., Patriotes Résistant à l'Occupation) furent déportées en Allemagne à partir de janvier 1943, afin d'aller y acquérir une attitude conforme à l'esprit national-socialiste.

Plus de 8 000 personnes originaires de la Moselle [42] furent touchées par cette transplantation et furent dirigées vers les camps des Sudètes et de la Basse-Silésie, ou pire, expédiés dans les sinistres camps de la mort comme Dachau. Nombreux étaient les foyers qui préférèrent tout perdre (avantages, biens ancestraux, domicile) et s'en aller en déportation en emmenant leur progéniture. En perpétrant cette forme de déportation, on ne fit qu'augmenter la francophilie mosellane.

Bürckel fit déporter les familles des récalcitrants et confisquer leurs biens. Suite à ce décret instaurant la *Wehrpflicht* dans le *Westmark*, les conséquences y devinrent plus dures.

Avec la délivrance amorcée début de septembre 1944 par l'Armée de Patton, il fallut attendre le mois de novembre pour que la Moselle soit en grande partie libérée - notamment par le XX^{ème} Corps d'armée dirigé par le général Walker qui prit Metz le 21 novembre -, l'armée américaine, ayant eu besoin de la « pause d'octobre » pour être ravitaillée avant de pouvoir s'attaquer aux forts entourant Metz et passer la Moselle.

Cependant, certains villages dans le saillant minier ou dans la contrée bitchoise ne furent libérés que beaucoup plus tardivement (en mars 1945).

1.2. 4. Annexion de l'Alsace dans le Gau Oberrhein et ses conséquences.

Robert Wagner est un homme politique allemand, né le 13 octobre 1895 à Lindach dans le Bade-Wurtemberg et fusillé le 14 août 1946 au Fort-Ney à Strasbourg. Né *Backfisch* du nom de son père, agriculteur, il adopta plus tard le nom de sa mère, Wagner. Le mot *Backfish* en allemand signifie « poisson frit » mais il désigne aussi une « midinette ». Avouez que ce n'est pas un patronyme reluisant à porter lorsqu'il s'agit de se montrer requin!

Adolescent strasbourgeois, Claude Steinmetz, né le 7 mai 1927 à Strasbourg, résume la situation: «Planifiée comme un rouleau compresseur, la mainmise teutonnes fut installée rapidement : fini notre français parlé à la maison, épurées les bibliothèques de toute présence de livres français brûlés en autodafé [43], révolu le scoutisme et place à la Hitlerjugend et à son embrigadement. A côté du ramassage des doryphores et autres collectes de ferraille et de papiers, les séances hebdomadaires de la «Ha Iotte» se déroulaient chaque samedi durant quatre heures, ponctuées de chants d'endoctrinement nazi, de manipulations d'armes, du lancer décortiqué [44] des grenades à manche. Sport et gymnastique,

[42] « Mes parents avaient été déportés, inassimilables et peu fiables politiquement comme frontaliers (*grenz politisch unzuverlässig*). » [NdR : Beaucoup de parents qui avaient des enfants en âge de combattre refusèrent l'intégration nazie et furent de ce fait déportés car ils préféreraient perdre leurs biens matériels mais savoir leurs garçons avec eux. Or, cette situation subie par la famille d'Arthur aurait dû lui permettre d'éviter l'incorporation. Nein, tu seras soldat allemand ! Arthur Schmitt meurt sur le front de l'Est. IL est porté disparu à ce jour, la date et son lieu de décès restent un mystère malgré les nombreuses recherches entreprises par ses parents après-guerre].

[43] Les livres des agitateurs comme Hansi, Oberlé et autres n'ont jamais été très appréciés ici. SNN 15 mai 1941.

[44] Pour utiliser la Stiehlhandgranate, on dévissait l'embout et on tirait sur la corde qui enclenchait l'amorce à friction enclenchant la détonation. On disposait alors de cinq secondes avant l'explosion (compter 1, 2, 3, la lancer et se coucher, 4, 5).

porteurs de l'idéologie nazie, affichant le slogan «*Frisch, Fromm, Fröhlich, Frei* [45]», intégraient sournoisement dans les séances des tendances antisémites et militaristes, diffusées auprès de la jeunesse alsacienne: mais c'était un passage obligé si l'on voulait poursuivre les études, comme c'était mon cas car il fallait disposer d'une attestation du parti validant le cursus pédagogique pour accéder aux cours supérieurs.»

Sont mises au pas les institutions, fermées les écoles confessionnelles, neutralisés les courants de presse régionaux. Les commerçants doivent exposer dans leur vitrine la photo du Führer. Chaque ville se retrouve avec une Adolf Hitler Straße. Tout un processus de nazification s'installe en Alsace. On embrigade idéologiquement l'ensemble de la société. Cela commence par les élèves que l'on souhaite encadrer, surveiller et rallier au nouveau régime.

Claude Steinmetz poursuit: «Le régime accapara sans vergogne les avoirs des banques alsaciennes. A côté des bérets mis sous l'éteignoir, des sympathisants du régime croyant benoîtement au Walhalla ensorceleur brûlèrent les drapeaux tricolores. Les nazis firent déboulonner les statues, comme celle du général Kléber, qui firent place à l'omniprésente croix gammée. Mon père, pour garder son poste d'enseignant, dut aller se recycler à Freiburg im Breisgau et revint enseigner au milieu d'un aréopage de voisins badois.»

Toni Ungerer, âgé de 8 ans à l'époque, nous indique dans une interview récente qu'on ne se débarrasse pas du lessivage de cerveau, inculqué à l'époque avec force dans les têtes blondes.

Le R.A.D., mis en place en 1935-36 en Allemagne, fut engagé le 8 mai 1941 en Alsace. Un processus conçu par le gauleiter Wagner indiquait que c'est « pour transformer la jeunesse alsacienne en bons Allemands et en parfaits nationaux-socialistes » comme l'écrit Sarah Wolff, de l'institut d'Etudes politiques de Grenoble, auteure d'un mémoire d'histoire sur les « Malgré-elles».

La notion de Lorrain et d'Alsacien allemand avait aussi des relents autonomistes. Dès 1919, le jacobinisme outrancier de la République avait cherché à assimiler par la force des populations ancrées dans leurs coutumes ancestrales où la religion servait de repère à la vie de tous les jours.

La germanité séculaire prônée par les séparatistes, adversaires déclarés de la francisation, conditionna certaines attitudes rebelles. Des autonomistes régionaux, qui avaient été révoltés par les intentions françaises de faire perdre sa langue et son âme au peuple alsacien-lorrain au sortir de la première guerre mondiale, furent soupçonnés de connivence politique pour s'être déclarés ouvertement germanophiles voire nazis. Emprisonnés à la prison militaire de Nancy à l'entrée de la guerre en septembre 1939, dix-sept d'entre eux retrouvèrent grâce auprès de Wagner après leur libération.

Leur héraut, Karl Roos arrêté en février 1939, fusillé par les autorités militaires françaises le 7 février 1940, devint martyr de la cause nazie. «La tombe de Roos deviendra un lieu de pèlerinage pour tous les patriotes allemands et alsaciens. Le cercueil a été déposé dans une tour, qui a été élevée à côté du château et sur laquelle flottera jour et nuit le drapeau à croix gammée », relate l'article du *Strassburger Neueste Nachrichten* du 22 juin 1941. Comme ces Nancéens (*Nanziger*) avaient demandé officiellement l'annexion au Reich en 1940, les autonomistes libérés trouvèrent des fonctions dans l'administration nazie et furent placés à des postes de responsabilité, en devenant par exemple maires ou *Kreisleiter* (chef de district, sous-préfet).

Dès l'Annexion, le Gauleiter Wagner qui avait souhaité accélérer l'intégration de l'Alsace en 5 ans au sein du III^{ème} Reich proposa parmi d'autres pistes assimilatrices l'idée du service militaire obligatoire que l'OKW (*Ober Kommando der Wehrmacht*) refusa dans un premier temps en raison des 18 000 déserteurs qui avaient fait faux bond aux armées du kaiser lors de la première guerre mondiale. Wagner lança trois campagnes de volontariat (octobre 1941, février 1942 et 28 juillet 1942) auprès de jeunes autochtones. Les résultats d'accroche furent décevants.

Le journal d'information n° 11 de l'Association Pèlerinage Tambov, pages 14 et 15, nous apprend que Geoffrey Diebold licencié d'histoire a recensé dans le cadre de son master «pour l'Alsace 1442 volontaires dans la Wehrmacht, 871 dans les Waffen SS, 223 dans la Luftwaffe et 111 dans la Kriegsmarine, soit 2,4% d'Alsaciens inclus dans les armées allemandes ou encore 2% de la population totale alsa-

[45] Frais, convaincu (pieux), joyeux, libre.

cienne», ce qui permet une fois pour toutes de clore le bec à la croyance d'un volontariat massif alsacien si on le compare aux 30 000 engagés français de la Légion des Volontaires Français (L.V.F.).

Comme pour les quelque 500 Mosellans [46], les engagés alsaciens présentaient des profils divers, d'après Geoffrey Diebold: - des nazis convaincus qui croient à cette idéologie et croient aussi mettre le monde à l'abri du bolchévisme,

- des profiteurs qui espèrent tirer des avantages pendant ou après la guerre, devenir officier ou échapper à un métier peu intéressant ou peu lucratif,

- des aventuriers, des têtes-brûlées, émerveillés par la propagande et voulant ainsi devenir des héros, ou des ignorants et immatures,

- des jeunes voulant poursuivre une passion: les bateaux ou les avions,

- des volontaires par contournement à l'incorporation de force: après le décret, ils sont volontaires pour la marine ou l'armée de l'air pour échapper au front russe.

Il y eut aussi quelques volontaires obligés de s'engager de par la volonté paternelle, ou tributaires d'un quotidien familial, professionnel ou financier difficile, sans oublier le choix entre le camp de concentration ou l'armée ou la prison ou l'armée.

Incorporation de force en Alsace.

Au début de l'année 1942, comme la guerre exigeait de plus en plus d'hommes, des campagnes de recrutement volontaire pour la Wehrmacht furent mises en place. Néanmoins, elles ne rencontrèrent pas un réel succès. Le Gauleiter Wagner constatant le nombre infime d'engagés volontaires, concluait cyniquement que les jeunes hésitaient à entrer dans l'armée allemande « par peur de leur famille » et « qu'ils seraient heureux de s'y voir forcés. »

Wagner, conscient des protestations à venir du gouvernement de Vichy et de l'arbitraire juridique concernant l'inviolabilité de droit des Alsaciens-Mosellans à rester Français, comptait accélérer cette échéance, prétendant que la France qui avait chassé les Altdeutsch vers leur patrie d'origine avait en plus été très expéditive en 1919 avec le droit international, lequel avait exigé un référendum d'autodétermination (droit des peuples de disposer d'eux-mêmes) pour les ressortissants des régions démantelées du IIe Reich, tels les Belges d'Eupen-Malmédy ou les Alsaciens-Lorrains. En droit en 1919, l'Alsace-Lorraine faisait encore partie intégrante du Reich wilhelmien, puis de la République de Weimar. Le référendum fut carrément refusé par le gouvernement français de Poincaré, inquiet du résultat pouvant provenir du plébiscite sorti de cette consultation populaire. Lien de cause à effet, les autonomistes revendicatifs en prirent ombrage et refusèrent de noyer la « petite patrie alsacienne » dans l'Etat-Nation.

Les Gauleiter Bürckel et Wagner avaient des vues différentes [47] sur l'attribution de la nationalité. Pour Wagner, d'après Alice Sandrock, le fait de devenir un authentique Reichsbürger impliquait des droits et des devoirs de sacrifices: loyauté, obéissance, prestations collaboratrices, obligation militaire et prouesses. Mais subitement, devant la volonté du Führer, on allait faire fi des considérations et des réticences précédentes des militaires. A l'Allemand éprouvé et fier de sa race allait s'adjoindre l'Alsacien-Lorrain d'appartenance allemande, son frère de lait carolingien !

Alice Sandrock, historienne dans son ouvrage *L'Alsace et les Alsaciens : 1940-1945* précise que le 22 juillet 1942, Hitler autorisa par anticipation l'octroi de la nationalité allemande aux Alsaciens, aux Lorrains et aux Luxembourgeois. En tout, quelque 127 000 Malgré-Nous (environ 3 000 volontaires étant exclus du nombre), provenant des trois départements de l'Est de la France, furent incorporés de force.

[46] Le neveu du Gauleiter Wagner, Robert Hann né à Hestroff (Moselle) en 1919, était pilote dans la Luftwaffe. Son avion fut abattu en 1942. (Site, Hestroff, village de la Moselle francique).

Le journal *NSZ Westmark* du 7 mars 1942 précise le volontariat de plus de 300 Mosellans dans les Waffen-SS, originaires des régions ouvrières de Thionville et de Saint-Avold partis combattre sur le front russe.

[47] Robert Wagner argumente auprès du Maréchal Wilhelm Keitel, peu enclin comme l'entourage d'Hitler, à l'introduction du service militaire obligatoire en Alsace. Cédant aux pressions du Gauleiter, il finira par admettre que l'incorporation de force sera bénéfique à la Wehrmacht saignée à blanc, avec ses quelque 20 divisions issues des classes d'âge de 1908 à 1927. (Déposition faite au tribunal de Nuremberg en 1946).

Peut-on affirmer pour autant que les démarches actifs de la part de Wagner enclenchèrent l'engrenage de l'incorporation de force? C'est sur la proposition de Wagner qu'Hitler ordonna l'institution du service militaire obligatoire dans les trois « Gauen ».

Ayant la haute main sur les exécutions comme sur les grâces, Wagner est surtout celui qui a « vendu » à Hitler l'incorporation de force de quelque 100 000 Alsaciens dans la Wehrmacht. N'était-il pas allé voir Hitler à Berlin le 13 février 1942? Et qu'il est donc à l'origine du drame des Malgré-Nous.

« C'était la décision de Robert Wagner, assure Jean-Laurent Vonau. Au départ, Hitler était contre : il pensait que les Alsaciens-Mosellans n'étaient pas sûrs, qu'ils étaient susceptibles de désertier... »

En effet, se méfiant de la francophilie [48] innée de ces *Zwangsrekruten* considérés comme éléments de piètre qualité, la Wehrmacht les ventila sur le front de l'Est, par portions congrues dans les unités, à raison d'un maximum de 5 à 8 % d'éléments par compagnie.

Après des démarches actifs de la part des Gauleiter qui souhaitaient accélérer la germanisation, le 23 août 1942 paraissait un décret qui accordait la nationalité allemande aux habitants d'Alsace, de Lorraine et du Luxembourg.

Venant nouvellement d'acquérir la nationalité allemande, les jeunes gens furent obligés d'effectuer un service militaire dans l'armée allemande, étant ainsi soumis aux mêmes devoirs et bénéficiant des mêmes droits que les soldats déjà incorporés. Jusqu'en novembre 1942, une dizaine de milliers de jeunes gens prirent la fuite pour éviter d'être contraints à rejoindre l'armée allemande.

Le 1^{er} octobre 1943, le Gauleiter Robert Wagner décrétait une ordonnance consacrant la responsabilité collective de la famille en cas de défaillance d'un appelé.

Claude Steinmetz, avant d'être envoyé à l'avant du front polonais pour étoffer son régiment exsangue, et y creuser des tranchées alors que le front russe se situait à 100 km devant nous, analyse la situation: «Devant l'hécatombe subie par les unités allemandes sur le Front de l'Est, l'OKW (Oberkommando der Wehrmacht) fut vite convaincu de la nécessité d'enrôler des forces d'appoint. Certes, les autorités militaires gardaient le souvenir fâcheux de nombreuses désertions entreprises par de jeunes Alsaciens en 1914-18, mais les nécessités en chair à canon, avec la perspective de créer 20 divisions de renfort, eurent raison des réticences de Keitel qui proposa 5% de recrues dans les rangs de la Wehrmacht. Mais il fallait au préalable régler le problème de la nationalité des Alsaciens-Mosellans, citoyens toujours français selon le droit international.

Qu'à cela ne tienne! Le Führer autorisa, malgré les réticences de façade des Gauleiter, l'octroi de la nationalité allemande aux Alsaciens, aux Lorrains, aux Luxembourgeois et aux Belges [49] dès 1941, aux Slováques, aux Haut-Silésiens, etc... quitte à transférer les familles récalcitrantes et protestataires de ces mêmes pays, vers la Pologne ou dans les territoires occupés de l'Est, via la loi de représailles (*Sippenhaft*). » En 1943, les recrues des classes 1914 à 1919 qui avaient fait la guerre dans l'armée française, durent cette fois endosser l'uniforme vert-de-gris. Dans le fascicule *Sippenhaftung* diffusé par le responsable de l'OPMNAM à Handschuheim rapporte que 42 officiers de réserve français réfractaires résidant en Alsace, liés par le serment de fidélité au drapeau tricolore, refusèrent de le porter. Incarcérés dans les KZ de Hamburg-Neuengamme, de Bergen-Belsen et de Dachau, 22 d'entre eux payèrent de leur vie leur vaillant patriotisme.

D'autres formes de Résistances.

L'introduction obligatoire du Reichsarbeitsdienst (R.A.D.) en mai 1941, par le biais duquel les jeunes hommes et femmes durent prêter serment au Führer poussa de nombreux réfractaires à se soustraire au R.A.D.

Wagner édicta le 18 juin 1942 une ordonnance sur le franchissement illégal de la frontière qui conduirait désormais en prison ou à la mort sur place suite aux tirs qui seraient dorénavant effectués sans sommation. Avis aux transfuges! « Celui qui ne veut pas marcher avec nous est notre adversaire, ou

[48] Hubert Meyer de Strasbourg témoigne: «Nous avions un adjudant (Spies) peu commode, un nazi notoire qui m'avait pris en grippe, vu ma nationalité française que je lui avais déclinée dans ma candeur. Si le capitaine qui connaissait ma situation avait compati à mon malheur, le sous-officier avait explosé: «Sie sind kein Franzose ! Sie sind Volksdeutscher Elsässer. » Je me découvris durant cette engueulade-maison une nouvelle identité d'expatrié forcé dont j'ignorais l'existence: j'étais donc devenu un Alsacien allemand de seconde zone ! »

[49] A l'instar du Luxembourg et de l'Alsace-Moselle, les ressortissants des cantons de l'Est (Eupen, Malmédy, Saint-Vith) furent soumis à la conscription en tant que citoyens allemands suite au décret du Führer du 23 septembre 1941. Jean-Pierre Kéribin, *Le droit allemand de la nationalité sous le III^{ème} Reich*.

alors il est politiquement irresponsable. Il se rendra compte un jour que cela peut devenir désagréable pour lui et sa famille ». A cet effet, le camp de concentration de Natzweiler-Struthof et le camp de redressement de Vorbrück durcirent la répression: tous ceux qui entravaient la marche en avant pâtirent de ces mesures de coercition. Lien de cause à effet, le volontariat pour aller vaincre le Bolchevisme fit chou blanc malgré l'attrait de soldes conséquentes: sans doute le comportement brutal des autorités révélant les limites de l'intégration forcée n'inspirait guère les éventuelles recrues et accentuait plutôt leur défiance de devoir subir à leur tour la formation musclée que leurs pères avaient connue précédemment dans les casernes prussiennes.

Des anciens combattants de la 1^{ère} Guerre mondiale avaient connu la franche camaraderie avec maint compatriote allemand d'outre-Rhin sur les lignes de contact ennemi. Les Alsaciens-Mosellans n'avaient-ils pas porté dans leur immense majorité le feldgrau des armées du kaiser? Instruits, couvés par l'école et l'armée allemande, imprégnés de cette citoyenneté qui était la leur du fait des aléas de l'Histoire, comment ne pas penser que certains nostalgiques ont cru aux relents nazis ?

Des mouvements diffus de résistance naquirent. D'autres, moins structurés, subirent la répression nazie dont les hiérarques n'acceptaient pas les tentatives de soulèvement. Une partie des Alsaciens-Mosellans répondirent à l'Appel du Général de Gaulle en organisant des filières de résistance par le biais d'évasions, de refus de l'incorporation de force dans l'armée.

Robert Lang de Seltz évoque la tragédie familiale. «Je suis le benjamin d'une famille de 16 enfants. Notre maisonnée a payé un lourd tribut à la guerre. Ainsi, mon frère Louis [50] a été envoyé au camp de Dachau dès fin 1941. Interné là-bas durant quatre ans pour avoir favorisé la fuite de prisonniers français qui s'évadaient des Oflags et des Stalags de Prusse-Orientale et qui transitaient par la gare de Lauterbourg qui était l'un des points d'entrée vers la France, il fut sauvé in extremis le 29 avril 1945 lors de la libération du camp par les Américains. Pour ma part, j'ai toujours joué les frondeurs, je n'hésitais pas à aller de nuit coller des affiches et des libelles séditeuses sur les arbres et les murs des mairies des villages du secteur. Un autre frerot, Lucien, a été fusillé le 10 janvier 1945 à Tedjniz (Radom) en Pologne pour avoir déserté avec une dizaine de compagnons d'armes au moment où l'Armée Rouge s'appêtait à les attaquer. Le dernier frangin, Eugène, est rentré de Sibérie en 1947.»

Il existait plusieurs mouvements de résistance comme le Front de la Jeunesse alsacienne, la 7^{ème} colonne d'Alsace, la Main Noire [51] qui se spécialisèrent dans la contre-propagande, le sabotage [52] et le renseignement. Un groupement de résistance communiste en liaison avec les cheminots avait notamment tenté, par le biais de deux de ses membres, Marcel Weinum et Albert Ulrich, d'attenter à la vie du Gauleiter Wagner.

Pour museler les forces d'opposition, sont construits deux camps : le camp de Schirmeck-Vorbrück et le camp de Struthof-Natzweiler.

Le premier cantonnement pénal voulu par Wagner était principalement un camp de « rééducation » construit afin de recevoir des Alsaciens récalcitrants pour raisons politiques. En septembre 1942, le camp compta ainsi 1 400 occupants. Le camp de Struthof-Natzweiler, construit en 1941, accueille des condamnés de droit commun, des politiques, des objecteurs de conscience et des Juifs. On comptabilisa à certains moments plus de 7 000 occupants.

Marcel Burtin:» «Les arrivées nocturnes étaient particulièrement spectaculaires. Dépassant la double porte barbelée, ornée d'isolateurs électriques, et gardée par des sentinelles patibulaire, nous entrâmes

[50] De 1940 à 1941, deux frères, Louis et Robert Lang de Seltz, recueillent des prisonniers évadés qui arrivent en gare de Lauterbourg, cachés dans des trains transportant du charbon. Ils les abritent chez eux en attendant le moment favorable pour les accompagner à travers le massif du Donon vers La Sciotte, commune d'Allarmont et les confier à leur beau-frère, Georges Henriquel (douanier) qui prend la relève. Louis est arrêté lors d'un de ces transferts en direction d'Allarmont en compagnie de deux évadés (ingénieurs) car ces derniers n'ont pas respecté les consignes. (Lettre de l'Amicale interdépartementale des Anciens de Tambov et autres camps assimilés, nouvelle série n° 51, janvier 2016).

[51] Gérard Pfister: *Marcel Weinum et la Main Noire*, fut condamné à mort et décapité le 14 avril 1942 à Stuttgart.

[52] Arrêté à la frontière suisse avec Weinum pour aller collecter des fonds en Suisse, Ceslav Sieradski, membre de la Main Noire, orphelin polonais, devient le premier résistant d'Alsace mort pour la France: exécuté d'une balle dans la nuque sans procès préalable.

Jean-Laurent Vonau, *Le gauleiter Wagner : Le bourreau de l'Alsace*, Strasbourg (ISBN 978-2-7165-0788-2).

dans le camp de concentration du Struthof. Les S.S. cognaient et leurs molosses mordaient ; les Nazis aimaient la mise en scène pour frapper l'imaginaire et le subconscient des individus.»

Peu à peu, le camp se spécialisa pour accueillir les «détenus Nuit et Brouillard, *Nacht und Nebel Häftlinge* », c'est-à-dire les Français représentant un danger réel pour le régime nazi et condamnés à une mort inévitable. Dans ce camp, les conditions de détention dues à la malnutrition, aux sévices exercés ou encore aux accablantes conditions de travail étaient extrêmement dures, suivant un cadrage draconien défini par les autorités. En outre, de nombreux sévices quotidiens prouvent la cruauté de nombreux membres du personnel à l'égard des détenus. Les crimes et les pendaisons dans le camp de Struthof-Natzweiler furent nombreux. Les corps étaient ensuite incinérés dans un four crématoire, les cendres servant souvent d'engrais. En 1943, fut également insérée une chambre à gaz dans laquelle diverses expérimentations pseudo médicales furent menées, sous les ordres du professeur August Hirt. Enfin, à l'intérieur même du camp, il existait divers kommandos, chacun chargé d'une tâche spécifique. En août 1944, des convois arrivèrent de plusieurs prisons de l'Est de la France. Les SS commencèrent systématiquement à massacrer les détenus (notamment les résistants français). Puis, vers la fin du mois, on évacua 2 000 détenus vers le camp de Dachau. Quand les Américains arrivèrent au camp de Natzweiler-Struthof, celui-ci était vide, même si des centaines de cadavres s'amoncelaient toujours près du four crématoire.

Les dates principales de l'Annexion de l'Alsace.

Années	Dates	Evènements
1940	19 juin 1940	Création du service de secours alsacien " <i>Elsässischer Hilfsdienst</i> ", organisme précurseur de la N.S.D.A.P [53]. (<i>Nationalsozialistische deutsche Arbeiterpartei</i> , Parti ouvrier allemand national-socialiste) en Alsace.
	22 juin	Retour des évacués prévu par l'Armistice du 22 juin 1940 pris en charge par le gouvernement vichyste en lien avec les services allemands. Ce rapatriement concerne la majorité des Alsaciens qui ont mal vécu leur évacuation et leur séjour "contraint" dans les régions d'accueil. Néanmoins, entre 50 000 et 60 000 Alsaciens ne reviennent pas au pays.
	Juillet 1940	Création de nombreuses formations locales voulues par la NSDAP en Alsace, regroupées dans l'Opferring (cercle du sacrifice) créé le 1 ^{er} octobre 1940. L'Alsace est divisée en douze arrondissements (<i>Kreis</i>) regroupant 693 groupes locaux (<i>Ortsgruppe</i>), 2 461 cellules (<i>Zellen</i>) et 10 665 blocs (<i>Block</i>).
	Août 1940	La presse est mise au pas : les 14 journaux régionaux sont réduits à 4 quotidiens, tous sous contrôle du Parti Nazi: <i>Elsässer Kurier</i> à Colmar, <i>Mülhauser Tagblatt</i> et <i>Mülhauser Volksblatt</i> à Mulhouse. L'abonnement à un journal d'opinion national-socialiste est rendu obligatoire.
	16 août 1940	Instauration d'un décret qui interdit de parler français. Les populations "welsches" ont 5 ans pour apprendre et parler l'allemand. En attendant, elles sont munies d'une carte les autorisant provisoirement à parler français entre eux.
	1 octobre 1940	Plus aucune école confessionnelles ni aucune école privée en Alsace n'ont droit de cité. Des <i>Volksschulen</i> , des <i>Mittelschulen</i> et des <i>Oberschulen</i> voient le jour. Dès novembre 1940, la <i>Reichsuniversität</i> de Strasbourg est ouverte.

[53] N.S.D.A.P. = Nous Serons Délivrés A Pâques.

	23 novembre 1940	Un décret interdit le port de certains prénoms et fait obligation à la germanisation des noms. (Flageolet devient Bohn).
1941	Février 1941	Les campagnes de recrutement de volontaires pour le R.A.D constituent un échec flagrant.
	8 mai 1941	Le 8 mai 1941, devant la réticence des Alsaciens à intégrer volontairement le R.A.D., celui-ci devient obligatoire et participe au processus de l'uniformisation assimilatrice.
	22 juin 1941	Opération Barbarossa.
	Octobre 1941	Première campagne de recrutement de volontaires dans la Wehrmacht pour pallier les pertes subies sur le front de l'Est.
	8 décembre 1941	Déclaration de guerre du Führer aux Etats-Unis après l'attaque traîtresse des Japonais sur Pearl Harbor la veille.
	16 décembre 1941	Hitler interdit aux troupes allemandes en URSS de reculer devant l'échec de la prise de Moscou.
1942	25 janvier 1942	Au palais des Fêtes de Strasbourg le 25 janvier 1942 a lieu une cérémonie d'admission des 400 premiers Alsaciens dans la NSDAP. Ces membres du parti (<i>Parteigenossen</i>) sont tous sans exception d'anciens autonomistes.
	23 août 1942	Le 23 août 1942 paraît le Décret du Ministère de l'Intérieur du Reich sur la nationalité en Alsace, en Lorraine et au Luxembourg, accordant la nationalité allemande aux habitants de ces régions. Le service militaire est décrété obligatoire en Alsace le 25 août 1942 par le Gauleiter Wagner.
	10 septembre 1942	Transplantation à l'intérieur du Reich des familles de conscrits qui ne se présentent pas au conseil de révision ou qui ne donnent pas suite à la convocation sous les drapeaux.
	16 septembre 1942	Ordonnance qui établit une zone interdite le long de la frontière entre l'Alsace, la Suisse et la France.
	8 novembre 1942	Débarquement allié au Maroc et en Algérie.
	20 novembre 1942	Début de la contre-offensive soviétique autour de Stalingrad.
1943	2 février 1943	Défaite de la VI ^{ème} Armée de Paulus à Stalingrad.
	10 février 1943	180 jeunes du Sundgau (originaires de Riespach et de 7 villages limitrophes) passent la frontière suisse. Massacre de Ballersdorf, accompli par les nazis sur dix-huit jeunes Français réfractaires à l'incorporation de force dans l'armée allemande (13 fusillés le 17 février au Struthof).
	12 février 1943	
	Printemps 1943	Multiplication des incidents lors de l'incorporation entraînant une intensification de la répression.
	19 juin 1943	Dispositions spéciales du haut-commandement allemand à l'égard des Alsaciens mobilisés.
	20 août 1943	Ordonnance codifiant la transplantation (<i>Umsiedlung</i>) des familles de réfractaires.
	Automne 1943	Extension de la mobilisation aux classes 1908 à 1913.
	8 septembre 1943	Capitulation de l'armée italienne.
	1 ^{er} octobre 1943	Ordonnance prévoyant la déportation à l'intérieur du Reich des familles de déserteurs avec incitation à la délation.
1944	Février 1944	A la suite d'un accord avec Himmler fin 1943, la moitié de la classe 1926 est incorporée d'office dans les Waffen S.S. en février 1944.
	6 septembre 1944	L'OKW interdit toute permission à destination de l'Alsace-Moselle à partir du 6 septembre 1944 « <i>Urlaubssperre</i> » pour éviter une fuite encore plus massive.
	octobre 1944	En octobre 1944, les Alliés sont sur les Vosges, aux portes de l'Alsace. Sur ordre de Himmler, c'est la levée en masse pour la

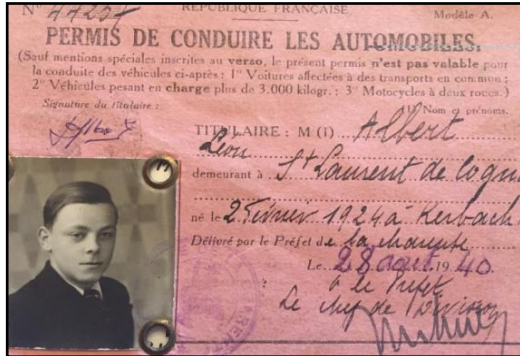
1944		défense du Reich : les hommes valides de 16 à 60 ans sont affectés au « <i>Volkssturm</i> » alors que toutes les femmes de 16 à 40 ans sont réquisitionnées pour le creusement de tranchées et de fossés antichars.
	23 novembre	La 2 ^{ème} Division Blindée (D.B.) de Leclerc entre dans Strasbourg le 23 novembre à 11 heures, quasiment sans combattre.
	31 décembre 1944	Déclenchement le 31 décembre 1944 de l'opération Nordwind avec objectif de reprendre Strasbourg. La bataille fait rage du 7 au 23 janvier 1945, particulièrement dans le secteur de Haguenau où a lieu le terrible affrontement de chars dans le secteur de Hatten-Rittershoffen.
1945	2 février 1945	Prise de la poche de Colmar.
		La guerre finie, débute la lente et difficile procédure de rapatriement des prisonniers captifs en URSS suite à l'accord franco-soviétique signé le 29 juin 1945.
1946	14 août 1946	Robert Wagner, ainsi que Karl Buck, le commandant du camp de Schirmeck-Vorbrück et quatre fonctionnaires de la <i>Gauleitung</i> sont fusillés au Fort Ney près de La Wantzenau.

Albert Léon, né le 2 février 1924, domicilié à Kerbach (Moselle).

Interview des 3 février et 17 février 2018.

Je suis né le 2 février 1924, j'ai donc 15 ans quand la guerre éclate.

Le 1^{er} septembre 1939 c'est l'exode. Une partie du village de Kerbach est évacuée en Charente, précisément à Saint-Laurent-de-Cognac, une localité qui est aujourd'hui jumelée à la nôtre- tandis



qu'un autre contingent de familles de mineurs est dirigé vers les houillères du département du Pas-de-Calais.

A 16 ans, sur dérogation spéciale, je peux passer mon permis de conduire à Jarnac, à une vingtaine de kilomètres de Saint-Laurent-de-Cognac.

En octobre 1940, suite aux conditions de l'Armistice entre la France et l'Allemagne, nous retournons chez nous à Kerbach. Je suis engagé par une firme allemande en tant que chauffeur de camion pour transporter des matériaux de reconstruction, de la gare de Forbach aux villages environnants dévastés par les combats de mai et

de juin 1940. Les camions étaient stationnés à l'époque du *Wiederaufbau* au Garage Herber à Forbach.

R.A.D.

En mars 1942 je suis incorporé au *Reichsarbeitsdienst* à Moulins-lès-Metz (rebaptisée *Mühlen bei Metz*), pour être dégrossi par le truchement de la bêche au futur maniement des armes. En guise de fusil, on exerce le décomposé des mouvements avec des bêches, mais attention, ces dernières sont insensibles à la rouille car elles sont astiquées frénétiquement par l'huile de nos coudes et elles brillent comme si on les avait chromées. La bêche est d'ailleurs l'instrument de prédilection avec lequel l'encadrement nous mène à la baguette. Cet outil civil de travail est ainsi présent à l'appel du matin avec la classique montée de l'oriflamme nazi puis à la descente des couleurs le soir.

Les parades et autres exercices sont nombreux afin que les recrues puissent maîtriser d'un seul homme le *Spatengriff*, la manipulation de la bêche comparable au *présentez et reposez arme* qui organise déjà les gestes propres au maniement ultérieur du fusil. La journée est ponctuée par d'incessants coups de sifflet pour rythmer et ordonnancer notre emploi du temps. Logés dans le couvent des religieuses de Moulins-lès-Metz qui en ont été chassées, nous avons droit aux remarques déplaisantes de l'encadrement qui fustige la religion catholique, responsable de l'abêtissement des gens, ceci, nous dit-on, pour avoir éradiqué le culte des ancêtres germains des consciences humaines. La découverte d'un chapelet provoque la colère noire d'un gradé qui nous interdit alors de fréquenter l'église paroissiale sise à proximité du couvent. Il tolère cependant l'escalade des 450 marches de la tour de la Mutte de la cathédrale Saint-Etienne, d'où nous pouvons admirer le panorama urbain, en particulier celui de la forteresse de Metz, *-die Metzter Festung* désormais conquise pour un millenarium, *für tausend Jahren-*, mais également bénéficier d'une excellente vue sur les bassins verdoyants des rives de la Moselle et de la Seille et vers les collines du Saint-Quentin.

Notre principale tâche consiste à extraire les barrières de rails érigées dans les réseaux d'intervalle séparant les fortins de la Ligne Maginot. C'est un travail harassant pour récupérer ces asperges métalliques fichées précédemment par «l'ennemi» dans deux mètres de sol et que l'usure du temps a soudées et engobées solidement à la terre.

Puis je suis choisi comme serveur au mess de l'encadrement, mission dont je peux habilement me défausser en laissant tomber intentionnellement les platées que je dois apporter à l'étage. La sanction des chefs est immédiate: corvée d'épluchage de pommes de terre. On recherche également des chauffeurs confirmés de camion. Comme je suis titulaire du permis de conduire, je me propose à cette tâche. Dans le lot des *Arbeitsmänner*, deux recrues sont testées pour vérifier leurs capacités de conduite automobile. Mais quand j'apprends que le véhicule que je conduis transporte des caisses en partance immédiate vers Sébastopol en Crimée, je me débrouille habilement pour être renvoyé au camp, en calant le moteur en milieu d'une montée, en forçant sur les changements de vitesse et surtout en grillant un stop à un carrefour. L'imbécile que je suis devenu aux yeux du moniteur furibond est ainsi écarté de ce voyage, ce qui ne me déplaît nullement.

Après 6 mois d'exercices, on me renvoie dans mes foyers le 24 septembre 1942.

Wehrmacht:



Le 18 octobre 1942, les gars issus des classes 23 et 24 de Kerbach doivent impérativement se rendre à Sarreguemines, au *Wehr Melde Amt Nummer 24/3/1/1* pour le conseil de révision (*Musterung*). Comme je suis resté volontairement à la maison, la police allemande est venue me chercher le lendemain.

Pour mon refus d'obtempérer à la convocation, je suis immédiatement incorporé de force avec notification (*Benachrichtigung*) de me présenter à Kaiserslautern dans la *Stamm.kp./ Inf.Ers. Btl (mot) 113*, au contraire de certains de mes camarades mineurs de fond qui peuvent bénéficier d'un sursis trimestriel.

Mon père, -soldat allemand au cours de la première guerre mondiale- et qui était revenu de captivité de Russie en 1921 m'a recommandé de ne jamais tirer sur un ennemi qui, comme moi, a une famille et veut continuer à vivre pacifiquement sans nuire à son prochain.

Lors du serment au Führer auquel on ne peut déroger, j'expectore mon exaspération de soldat forcé dans un hurlement de colère qui se perd dans les incantations de fidélité de la troupe au Chancelier que je maudis en mon for intérieur de tous les noms d'oiseaux, les larmes aux yeux.

A Kaiserslautern, la formation part sur les chapeaux de roue, tout se fait au pas de course surtout le parcours du combattant où j'ai, par rage, balancé mon fusil, étant au bord de l'épuisement physique. Bien sûr, le gradé s'est aperçu de mon geste de dépit et je peux vous dire qu'il m'a soigné!

Les piqûres, étalées sur un semestre, injectées contre la variole (2 fois), le typhus (4 x), la dysenterie (6 x) et le choléra (6 x) ont labouré le dos des recrues.

Nous avons également goûté aux joies de la boxe. L'encadrement allemand s'arrangeait pour mettre face à nous, Lorrains, des «*Reichsdeutsche*» plus costauds, histoire de démontrer que la race des seigneurs restait toujours debout dans l'épreuve. J'ai été aligné contre un bon gabarit mais je ne me suis pas laissé impressionner par sa taille. Nous sommes sortis de l'épreuve, le nez en sang (groupe sanguin A, *Blutgruppe A*) et l'arbitre nous a félicités pour l'ardeur affichée au combat. Un Messin a envoyé en deux-trois mouvements son alter ego allemand au tapis sous les bravos lorrains. Pour ne pas perdre la face, le gradé a alors vite clos le chapitre du noble art.

En février 1943, muni de ma ration de guerre (*eiserne Portion*) je me retrouve, après un arrêt à la caserne de Baumholder, dans la région de Kharkov (Ukraine) dans le *Panzer Grenadier Battalion 73*, une unité d'infanterie motorisée.

Comme d'autres camarades nouvellement arrivés, je teste mon fusil K.98 (réceptionné avec sa baïonnette, *Seitengewehr*, le 19 février 1943) sur des fleurs de tournesol pour vérifier l'efficacité de mes tirs car, dès mon approche du front, le contexte difficile dans lequel nous évoluons sent le roussi.

L'ennemi se rebiffe partout, ses tireurs d'élite ont la gâchette facile. Bien des fois, j'arpente des lieux sanglants de massacre où il ne m'est pas rare de marcher sur des cadavres. Belle entrée en guerre !

Mon instinct de préservation me recommande la prudence, surtout lorsqu'il s'agit de sauvegarder, à mon corps défendant, un pays avec lequel je n'ai aucune affinité et que j'exècre.

Dès le contact avec l'adversaire, il nous faut agir avec précaution. Prudence n'est-elle pas mère de sûreté! Étant donné que je trouve des abris individuels à moitié creusés, je dis à mon copain qui s'est assis au bord du retranchement non achevé de me donner sa bêche pour finir le trou prévu pour abriter nos deux personnes. «Ce n'est pas la peine de déblayer, me dit-il, on ne reste pas là de toute façon. L'orée de la forêt où nous soufflons un peu n'est qu'une étape, pourquoi te fatiguer?» Sur ces mots et sans crier gare, un obus explose devant nous. Comme je suis accroupi dans l'abri à l'excaver davantage, c'est l'imprudent fantassin devant moi qui reçoit tous les éclats: il tombe sur moi, foudroyé. Mes vêtements sont pleins de son sang. La compagnie craignant un pilonnage (*Trommelfeuer*) dont les Russes nous gratifient par surprise, il nous faut déguerpir en vitesse. J'arrache sa plaque matricule et récupère ses affaires personnelles que je remets à l'officier. Je tire ensuite le malheureux camarade par les pieds dans le trou que j'étais en train d'agrandir et qui aurait permis son salut s'il avait pu prévoir ce qui l'attendait. Je comble rapidement la fosse funèbre.

Après une longue marche harassante, nous arrivons dans un grand village, où l'on est hébergé dans des maisons, réparti à quatre gars par chambre. La mère (*matka*) qui y loge, ayant sans doute vu ma croix-de-Lorraine [54] portée autour du cou alors que je me débarbouille torse nu dehors, me fait signe de venir derrière sa maison où elle me donne un verre de lait (breuvage que je n'aime pas forcément mais dont je ne peux manifestement pas refuser son geste d'hospitalité) et elle m'exhibe ensuite des photos de ses trois enfants: par mimiques elle m'explique que l'aîné de ses deux garçons est parti dans l'aviation, le cadet dans la marine et que sa fille de 18 ans a été envoyée travailler en Allemagne. Bientôt on reçoit l'ordre de partir en camion au front. La mère me consacre à la protection divine, à l'abri des regards, en plongeant un rameau de buis dans de l'eau bénite. C'est un geste qui en dit long sur la bonté d'âme russe qui compatit à la détresse humaine face à la guerre impitoyable qui broie ses enfants et qui prouve aussi que l'athéisme rouge n'a pas eu complètement raison de la foi chrétienne au pays des soviets.

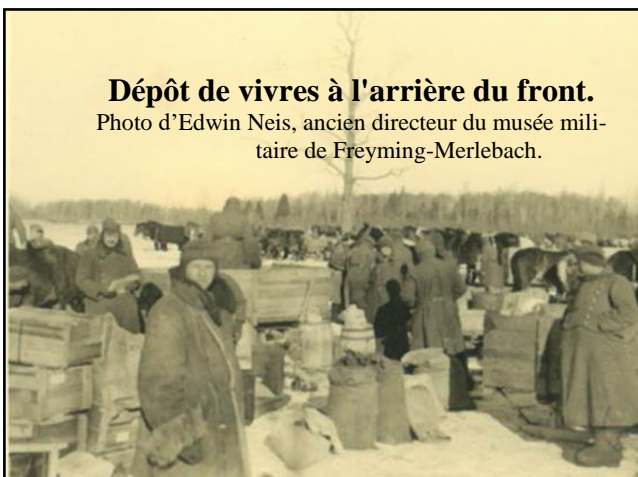
Le séjour en Ukraine est calamiteux: le manger nous parvient très souvent froid. Le pain de guerre casé dans le rucksack, trempé par l'humidité, s'effiloche en grumeaux moisis dès qu'on le touche: c'est carême pour ainsi dire tous les jours. Il n'est pas rare d'aller dévaster un jardin où mûrissent les melons ou de tomber sur une paysanne revenant au logis pour lui dévorer son seau de tomates ou grignoter un épi de maïs. Nous envions les tranchées sécurisantes car, comme disait un ancien, il vaut mieux patauger des journées entières dans la boue que d'être farci de plomb mortel à découvert, en l'espace d'une seconde.

Il ne se passe pas un jour où je ne me porte pas en pensée vers les miens alors que le froid sévit ou que la boue envahit la contrée où je séjourne. Face à ces souffrances, chaque soldat rêve de voir s'améliorer les conditions de son existence.

Et parfois, un repos mérité accompagne nos périples harassants qui peuvent être suivis d'un sauna bienvenu chargé de ragaillardir nos membres fourbus, de calmer nos nerfs et de chasser ce diable de stress. Je me rappelle notamment de l'existence d'un local surchauffé où l'étuve qui y régnait me fit transpirer comme une serviette trempée sur un égouttoir mais une surprise m'attendait dehors. Manquant d'air, bouche ouverte face aux vapeurs sèches qui saturaient l'atmosphère, j'ai titubé vers la sortie, là où un seau d'eau glaciale inattendue jetée sur mon corps vint stimuler la circulation sanguine et « fouetter » le rythme cardiaque (*Abherzung*): j'ai eu l'impression que mes poumons explosaient et que le cœur faisait un bond prodigieux dans ma cage thoracique.

Au plus près du danger.

Notre *Kompaniechef* qui se tient à droite de mon trou m'engueule pour mon peu d'ardeur au combat vu



Dépôt de vivres à l'arrière du front.

Photo d'Edwin Neis, ancien directeur du musée militaire de Freyning-Merlebach.

que je m'accroupis au plus profond de mon refuge alors que pleuvent sans prévenir les obus ennemis. Sur ces entrefaites, une roquette explose devant notre tranchée et terrasse l'observateur avancé.

Sa mort me glace d'effroi d'autant plus que le lieutenant, un gradé pète-sec qui prend sa relève, m'oblige aussitôt à prendre une posture guerrière dans la tranchée qu'il vient de quitter. Et lors d'une nouvelle salve de projectiles, un éclat d'acier m'érafle le bout du nez qui pisse aussitôt le sang. Pris de panique, je quitte mon poste sous les hurlements du gradé qui me menace des pires sanctions, sinon du tribunal de guerre si je ne reviens pas

sur mes pas. Je n'en ai cure, je dévale la pente en haut de laquelle j'étais posté pour me diriger vers un village au moment où arrive la roulante venue nous apporter du ravitaillement. Les cuistots ne sont pas

[54] L'emblème lorrain avec ses deux branches dissemblables ressemble à la croix orthodoxe, sauf que, dans la tradition religieuse russe, la troisième traverse de la croix est penchée en biais vers la droite, représentant ainsi la barre d'appui des pieds du Christ en direction du bon larron, en sachant également que la petite barre horizontale au-dessus de la barre principale figure la pancarte accrochée par Ponce Pilate au-dessus de la tête du condamné.

des foudres de guerre et après qu'ils aient voulu s'aventurer en ligne de crête où se tient mon unité, ils reviennent au triple galop pour filer vers l'arrière sécurisant, là où sont stockés les vivres du régiment. Peu après, mon chef me retrouve; il explose de dépit et me promet une sanction conséquente au vu du rapport qu'il veut envoyer à sa hiérarchie. Quelque temps après, le jeune bravache, peu prudent et voulant nous démontrer son courage à toute épreuve prend une balle en plein crâne ; sa casquette d'officier s'envole sous l'impact. Voilà un ennui de moins. Un peu plus tard, je peux siroter un *Scho-ka-kola* [55], un breuvage apprécié et dopant qui permet de libérer le stress et de décupler nos énergies. Nous avons un jour investi une bourgade en ayant arpenté au préalable, en colonne espacée, une vaste étendue recouverte de céréales. Dans une ruelle, je me suis retrouvé subitement face à deux fantassins russes qui brandissent leurs armes sur moi. Le plus grand porte un fusil, le plus petit une mitraillette. Surpris par ma présence, se regardant l'un l'autre en se demandant quoi faire et croyant à l'arrivée de renforts allemands, ils n'ont pas osé tirer. Je leur ai crié sur un ton autoritaire «*pan*» en leur demandant de déguerpir, ce qu'ils ont fait en se faufilant derrière un bouquet de haies qui longeait un cours d'eau. Et pour faire bonne contenance aux yeux de l'encadrement j'ai tiré sur eux..... mais en brandissant en l'air le canon de l'arme.

Par contre, un fanatique mitrailleur teuton a abattu dans un déchaînement de violence un blessé russe, grièvement atteint à la tête. J'ai eu beau le raisonner pour l'empêcher de tirer. «J'en déquillerais encore cinquante comme lui après la mort de mon regretté camarade», hurla-t-il. Le s... a dirigé son arme sur moi prêt à me descendre si je ne le laissais pas faire. Sachant sa dernière heure venue, le malheureux blessé a agité ses deux mains pour indiquer au meurtrier l'endroit de son crâne où il devait tirer. Pan, pan! J'en ai eu le cœur retourné. Comment peut-on achever un homme sans défense? Peu après, l'assassin a eu mort digne de son méfait pendant qu'il s'épouillait. Avec son torse lumineux bien en évidence, un artilleur adverse l'a repéré et un obus l'a pulvérisé en mille lambeaux de chair.

Au cours de nos retraites nous perdons beaucoup des nôtres devant la furia de l'Armée rouge. En raison de nombreuses pertes infligées, l'effectif de notre section est souvent rétabli grâce à l'arrivée de nouvelles têtes: seuls restent en vie un Silésien et moi-même. Lui aussi va bientôt me quitter, tout heureux d'avoir pris un *Heimatschuss* dans la jambe.

Mes retraites de Russie.

Je me rappelle d'un épisode où nous sommes établis en bordure de forêt. Les Russes nous dominent du haut de la colline qui nous fait face et ils tirent avec prodigalité dans le tas. Traumatisé par les bombardements intempestifs que nous délivre l'adversaire, l'un de mes voisins de combat fait une crise



Photo d'Edwin Neis, ancien directeur du musée militaire de Freyming-Merlebach.

de panique en croyant voir l'ennemi surgir de partout. Pour le rassurer un tant soit peu, je lui dis d'enfiler sa baïonnette au canon et de se défendre si un Ivan venait à se pointer. Mon compagnon d'armes, égaré par sa folie naissante, s'avance, fêche son arme dans le sol croyant avoir embroché un ennemi alors qu'il peut à tout moment devenir une cible de choix pour les tireurs d'élite. Il est vrai que nous sommes impliqués au plus près des hostilités en raison des contacts continus imposés par l'adversaire et qu'il faut disposer de nerfs d'acier pour ne pas verser dans l'affolement qui enclenche les mouvements

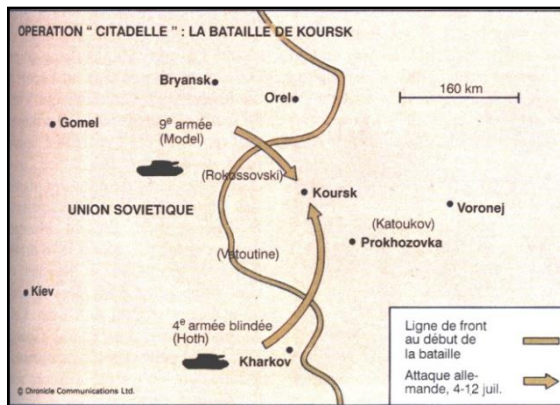
de terreur incontrôlable. J'essaie de tenir bon. Lourdemment chargé comme un âne de bât, je savoure ces instants de repos pris à la va-vite en raison des survols inopinés de l'aviation russe prête à faire feu de tout bois sur nos colonnes épuisées. Combien de fois aurais-je voulu m'éclipser des horreurs de la

[55] Durant la Seconde guerre mondiale, l'énergisant Scho-Ka-Kola, composé de chocolat, de café et cola, était utilisé pour prolonger l'état d'éveil et améliorer la vigilance des pilotes d'avion, en particulier lors des missions de nuit. La boisson était également incorporée dans certaines rations de survie. Le Scho-Ka-Kola a été également introduit auprès des équipages de tanks allemands, où il est familièrement connu sous le nom de «chocolat des tanks» (en allemand *Panzerschokolade*), ainsi qu'auprès des équipages des U-Boote et des unités de l'Armée allemande.

guerre en pensant, par exemple, au pilote de l'avion d'observation (*Fieselerstorch*) qui pouvait à tire d'aile s'esquiver de nos lieux de désolation, -ces continuels chaudrons de misères d'où l'on sortait moralement et physiquement abattus-, car nous étions en incessant mouvement de retraite face aux estocades ennemies.

J'ai éprouvé la peur de la captivité lors d'une percée de la dernière chance où tout semblait irrémédiablement perdu. Les salves d'obus et les pétarades préfiguraient notre prochaine capture. L'avion de reconnaissance, en se posant au plus près de nos officiers, les renseigna sur la marche à suivre pour nous sortir in extremis du piège en réussissant à percer la poche *mit Sturm und Hurrah*. Et chaque soir ou presque, nous nous établissons sur une nouvelle ligne de défense hâtivement installée par des civils réquisitionnés, travaillant sous la menace d'exécutions sommaires s'ils ne se pliaient pas à ces tâches. Parfois, nos stukas larguaient leurs fatales « pralines » sur nos propres troupes comme si les horreurs de la guerre ne suffisaient pas assez à nous plonger dans l'Enfer quotidien.

Histoire du fiasco de l'opération *Zitadelle*, prélude à la perte de Kharkov.



La IX^{ème} Armée de Model venant d'Orel et la IV^{ème} Armée blindée de Hoth remontant de Kharkov doivent couper en tenaille le front de Koursk puis exploiter la percée en fonçant aussi loin que possible. (Sources : François de Lannoy, *La Ruée de l'Armée Rouge*, Heimdal, Octobre 2002).

Mais, grâce à un excellent service de renseignements, notamment dévoilé par les agents de l'Orchestre Rouge, le commandement soviétique arrive à reconstituer la direction de l'attaque allemande avec ses forces et ses ressources, et même à connaître le moment où l'offensive *Zitadelle* va être déclenchée.

Les Allemands escomptent une rapide percée. Mais les Soviétiques les devancent en contre-bombardant les troupes allemandes prêtes à s'élancer le 5 juillet 1943 le jour même où le plan *Zitadelle* prévoit de réveiller le front russe. Le groupe d'armées von Kluge et le groupe von Manstein attaquent en direction l'un de l'autre. Formés en pointe, trois corps blindés foncent sur le saillant nord de Koursk. En face, le maréchal Rokossovski a assuré la défense autour d'un tissu serré d'organisations défensives.

Le 11 juillet, un immense tournoi de chars s'engage. Les Russes perdent plusieurs centaines de chars, mais l'offensive allemande est cette fois brisée près de Koursk. L'échec de l'offensive allemande sur Koursk devait porter le coup de grâce à toute la propagande allemande bâtie autour du mythe de la nature saisonnière soviétique, qui voulait que l'Armée Rouge ne fût en mesure de partir à l'attaque que pendant les mois d'hiver. Les faits viennent de démontrer qu'elle est désormais capable, été comme hiver, de se battre.

Pire, il s'agit pour la IV^{ème} Armée d'empêcher que les troupes allemandes qui sont empêtrées dans l'*Orelbogen* ne soient anéanties. Les tirs de réplique adverses transpercent les positions fortifiées allemandes. Le 23 juillet, la IX^{ème} Armée qui a perdu les deux tiers de ses chars est incapable de poursuivre l'effort et doit revenir à son point de départ en raison des troupes soviétiques d'appoint provenant des fronts de Briansk et de l'Ouest qui déclenchent leur offensive contre les Allemands qui ne peuvent résister qu'en retraitant pied à pied, hors de l'arc-d'Orel.

Historique des Panzer Grenadier Régiment 73 et 74 dans lesquels j'ai servi.

Mi-juillet 1943, je fais partie du Panzer Grenadier Regiment 73 qui vient d'être constitué en unité de combat et aussitôt subordonné à la 19^{ème} Panzer Division qui revient du bassin du Donets.

Intégrée dans le cadre du III^{ème} Corps blindé, la 19^{ème} division participe à l'opération *Zitadelle* en cours au sud de Koursk qui se solde par une défaite d'autant plus que les contre-offensives russes menacent bientôt la division d'encerclement. En raccourcissant le saillant d'Orel après le fiasco de l'opération *Zitadelle*, von Kluge va récupérer 17 divisions pour se constituer une réserve.

Pensant affaiblir l'ennemi, les Allemands lancent une offensive sur Kharkov le 3 août. Les Russes résistent puis aspergent d'attaques apocalyptiques (3 000 pièces d'artillerie) le dispositif allemand.

Le 8 août, une brèche de 50 km est même ouverte entre la IV^{ème} Panzerarmee et la IX^{ème} Armée. Plutôt que de s'y engouffrer, les Russes attaquent partout, fixent et usent les réserves ennemies.

Dans la nuit du 10 août, brisant le blocus, nous nous installons dans la région d'Akhtyrka pour nous défendre. Jusqu'à la mi-septembre 1943, les combats de défense et de retraite s'échelonnent au nord d'Akhtyrka où je suis blessé le 12 septembre.

Finalement, après mon hospitalisation et ma convalescence, la division doit se retirer sur les rives ouest du fleuve Dniepr. À Kiev, la division traverse le fleuve et marche ensuite vers le sud pour s'installer dans le coude du Dniepr (entre Rjychtchiv et Kaniv). Puis, sous la pression ennemie, la 19^{ème} division déménage à l'ouest de Kiev avant d'intervenir durant l'offensive de Noël 1943-44 à Broussyliv (à 80 km de Kiev). Encaissant des pertes, la division doit se retirer dans la région de Jitomir.

Ensuite, pendant que je suis initié à la conduite des autochenilles, la division est utilisée dans la région de Chepetovka où elle se retrouve piégée en mars 1944 avec la 1^{ère} Panzerarmee dans le chaudron de Kamenetz-Podolsk où je suis impliqué avec le Pz. Gren. Rgt.74.

Lors de la bataille de Kamenetz-Podolsk, l'Armée Rouge piège à l'intérieur de la poche quelque 200 000 soldats allemands de la 1^{ère} Panzerarmee du groupe d'Armées Sud de la Wehrmacht. Sous le commandement du Generaloberst Hans Valentin Hube et du Feldmarschal Erich von Manstein, les forces allemandes réussissent à se frayer un chemin vers l'extérieur et s'échappent du chaudron à la mi-avril. Cet événement est parfois appelé la « poche de Hube » et l'art de cette retraite est toujours étudié dans les académies militaires comme un exemple tactique permettant d'analyser la façon brillante d'éviter l'anéantissement lors d'un encerclement.

En mai 1944 la 19^{ème} est repliée sur la Hollande, j'en fais partie.



Blessé par balle.

Mais revenons au cours de mon histoire.

Entre le 6 et le 11 août, les fronts de Voronej et de la Steppe qui font leur jonction à Kharkov usent les réserves allemandes. Menacées d'encerclement le 22 août, les divisions allemandes évacuent Kharkov

et dès le lendemain les armées soviétiques reprennent la ville en menaçant ensuite toute l'aile sud du front allemand où je me trouve. L'inquiétude règne dans nos rangs constamment agressés.

Le 12 septembre 1943 je prends une balle dans la hanche gauche. En voici les circonstances: on était stationnés dans une prairie et l'on devait aller réoccuper une forêt manifestement infestée de Russes. Nous l'avions justement quittée, craignant leur attaque. Il pleuvait, il faisait un froid de canard.

L'*Oberfeldwebel*, mécontent de notre retrait, nous ordonne dès l'aube de retourner dans les bois. La quinzaine de gus, fourbus et transis de froid, ont beau protester et dire au gradé qu'il les envoie à la mort. Un ordre étant un ordre, nous entrons dans la forêt.

Après avoir parcouru 500 mètres, j'entrevois un soldat russe en train de se planquer derrière un arbre. Je pressens que le malheur va nous tomber dessus. Bientôt cela commence à tirer, mitraillettes et fusils de concert lâchent leurs salves mortelles. Je me jette à terre, m'abrite derrière les deux caisses métalliques de munitions que je trimballe avec moi. Subitement je m'aperçois que je suis blessé à la hanche gauche, j'ai la main pleine de sang. Ici je ne puis rester et malgré l'intense douleur qui me cisaille la jambe, je me lève au milieu de mes camarades planqués au sol pour filer à l'arrière.

Je me demande encore aujourd'hui par quel miracle j'ai pu échapper au pire, environné que j'étais par des gerbes de balles qui fracassaient les branches et hachaient le sol d'où jaillissaient à droite et à gauche de moi des éclaboussures de terre soulevées par les impacts des tirs. Ayant réussi à décamper du champ de bataille, je file malgré la douleur vers l'arrière, désormais protégé par la pente qui me met à l'abri des tirs passant nettement au-dessus de ma tête. Je hèle une estafette sur moto (*Kradmelder*) qui me dirige aussitôt sur un poste de secours avancé (*Verbandplatz*) où le docteur constate une balle solidement fichée dans le haut de la cuisse gauche, carrément dans l'os du fémur (*ein Steckschuss im linken Oberschenkel*).

Dans mon *Soldbuch* [56] il est précisé que je suis décoré du *Panzerkampfabzeichen* [57] (bronze) le 15 septembre 1943 et de la médaille de blessé en bronze le 30 septembre 1943. Les services médicaux sont débordés par l'afflux de blessés graves, ma blessure peut attendre. Elle commence même à suppurer (je m'arrange pour l'infecter (en y glissant du sel) et ainsi pouvoir prolonger mon divin séjour dans des draps blancs si hospitaliers, et dont rêve chaque fantassin crotté) au moment où les offensives ennemies accentuent leur pression sur le secteur de Kharkov.

Le 16 septembre 1943, je suis transporté en catastrophe à l'hôpital 3/111 de Kiev dans un train sanitaire prioritaire B.V.Z. (*Behelfs Verwundeten Zug*) halant des wagons à bestiaux au lieu des voitures frappées de la Croix-Rouge. Le chirurgien m'y soigne tant bien que mal. Dans un premier temps, la radiologie ne signale aucune présence du projectile. Lorsque la balle est enfin détectée avec un appareil portable à rayons X, le praticien n'arrive plus à extirper le plomb car, enfoncé de plus de 8 cm dans le haut de la cuisse gauche, l'os l'a très vite calcifié par faute d'intervention immédiate. Ma blessure est référencée sous le numéro 31a.



Après le passage à la *Krankensammelstelle* de Lemberg (Lvov), je suis rapatrié comme convalescent au *Reserve Lazarett* de Bad Warmbrunn [58] en Basse-Silésie (*Niederschlesien*).

Le 10 octobre 1943, au vu de l'importance de ma blessure, j'obtiens la médaille (argent) de blessé de guerre. Après les soins, j'ai droit à 15 jours de convalescence que je passe à Kerbach (du 14 au 28 décembre 1943).

Comme les Allemands avaient, pour décourager toute tentative de fuite, décrété la responsabilité du clan, c'est-à-dire, de rendre fautifs les différents membres de la famille des agissements délictueux de l'un des leurs, je repars pour Salzwedel pour ne pas mettre mes parents en danger, et ce d'autant plus que mon frère

[56] Le *Soldbuch* c'est le livre de solde du soldat. Y sont notés les soldes touchées, les permissions, les dotations en matériels, les décorations reçues, les séjours à l'hôpital, le groupe sanguin, ce qui en fait une sorte de carte d'identité que tout soldat doit pouvoir présenter en cas de contrôle. Le *Werhpass* reste sagement dans les bureaux administratifs à l'arrière. Il contient le nom des unités d'affectation du soldat.

[57] Un soldat honoré du *Panzerkampfabzeichen* en bronze doit avoir participé à trois attaques en des lieux différents, avec ses armes. L'insigne de combat des blindés ne doit pas être confondu avec l'insigne de destruction de chars.

[58] Cieplice Śląskie-Zdrój (*Bad Warmbrunn*), réputé pour son thermalisme, est un quartier de la ville polonaise de Jelenia Góra (Hirschberg), situé au pied des Monts des Géants, dans la voïvodie de Basse-Silésie.

Marcel né en 1925, réfractaire, se cache chez ma tante Pauline, une dame aux nerfs d'acier. Pour la petite histoire, mon frère cadet Marcel, un être sensible (cf. photo), faisait partie de l'artillerie légère, celle qui accompagne l'infanterie et qui est très souvent exposée aux attaques ennemies trop proches d'elle. De plus, comme cette arme ne dispose pas de moyens énormes pour s'interposer, elle encaisse de plein fouet les charges frontales au contraire de l'artillerie lourde postée loin derrière le front. Bénéficiant d'une permission, Marcel use d'un stratagème pour désertier. Il se présente en gare de Sarrebruck, se fait tamponner son billet retour mais, prétextant l'oubli de sa plaque matricule à la maison, il arrive au cours d'un orage à sortir sans encombre de la gare, se cache en soirée dans la forêt de Spicheren avant de rejoindre la maison de notre tante.

A Salzwedel, ville située à quelque 200 km au nord-ouest de Berlin, je suis d'abord intégré, au retour de ma permission, dans une *Genesungskompanie*, une compagnie pour convalescents, puis après une visite médicale, intégré dans la *Marschkompanie* du *Panzer Grenadier Bataillon 73*, une infanterie mécanisée qui, comme son nom l'indique, peut être expédiée du jour au lendemain au front. Comme je suis passé caporal le 1^{er} juillet 1943 et que j'ai acquis une certaine expérience, on me propose, en attendant le départ, de diriger les recrues, ce que j'abhorre en voyant comment les malheureux gamins sont assommés de punitions par des sous-fifres cassants qui leur mènent la vie dure. Je préfère aller garder un dépôt de munitions où, après mes rondes de routine, je suis libre de la journée.

De Salzwedel je pars le 21 janvier 1944 au *Truppenübungsplatz* de Mielau [59] (Mlava), (à 120 km au nord de Varsovie), là où mon père avait séjourné comme soldat du Kaiser.

Ayant réceptionné les bandages de secours et deux doses en bakélite contenant du décontaminant de la peau (*Hautentgiftungsmittel*), je fais maintenant partie du 2./Pz. Gren. Btl.74. Le camp grouille d'unités disparates.

Certaines sont prêtes à partir, d'autres arrivent pour subir toutes sortes d'entraînement.



SdKfz 250 de la Panzergrenadierdivision Großdeutschland en mission d'observation à Okhtyrka en Ukraine.



Pour ma part, je suis initié à la conduite d'un *Sonderkraftfahrzeug* (SdKfz 251, qualifié de véhicule spécial de combat) qui est un engin semi-chenillé. Sa vitesse maximum est de 50km/h.

Bien que conçu pour manœuvrer en conditions tout-terrain, mon blindé est sujet à certaines limitations d'efficacité dans ses évolutions parce que ses roues avant, bien que directionnelles, n'ont pas de motricité pour craboter ce qui les rend parfois peu favorables à la progression en milieu difficile et cette absence d'impulsion et d'accroche diminue son adhérence au sol surtout lors du franchissement des passages difficiles.

Nous évoluons dans la pénombre, ce qui évite toute attaque aérienne nocturne. Le halo lumineux dispensé par la fente des cache-phares permet de se déplacer de nuit sans trop attirer l'attention. Ainsi

[59] Après la défaite polonaise de 1939, la ville de Mlava (Mielau en allemand) donna naissance à une zone d'entraînement militaire appelée *Truppenübungsplatz* Mielau construite par les prisonniers du camp de concentration voisin de Soldau et surnommée le Nouveau Berlin. Pour aménager le site, il fallut au préalable expulser quelque 25 000 personnes hors de la région et raser une quinzaine de villages autour de Krzywonoś. L'installation du camp d'entraînement érigé sur une superficie de 300 kilomètres carrés fut initialement utilisée par les nazis pour remettre en état les panzers en vue de l'opération Barbarossa, tester les armes antichars et améliorer leur artillerie.

protégés, les phares qu'on peut très vite déchausser de leur protection sont immédiatement opérationnels, il n'est nul besoin de les nettoyer... Les lapins de garenne qui pullulent dans la région sont un mets de choix lors de nos virées nocturnes. Cependant, le verre securit ou le pare-brise feuilleté n'étant pas encore inventés, la moindre collision intempestive peut rendre fragiles les phares de l'époque avec leur ampoule Bosch. On nous recommande du doigté dans la conduite.

Nous avons plusieurs modèles semi-chenillés SdKfz 251 à notre disposition, tels les véhicules d'observation d'artillerie, ceux équipés d'un canon anti-char ou encore les engins d'assaut transportant les hommes du génie ou les fantassins d'accompagnement, sans compter les tracteurs de canon et les transporteurs de mortier.

Je travaille pour ma part sur la version standard du transporteur de troupes qui est équipé d'une mitrailleuse Mg 34 de 7,92 mm montée derrière le conducteur et pointée vers l'avant. L'absence de toit rend l'équipage vulnérable, particulièrement aux obus explosifs, aux éclats et surtout au coup direct (*Volltreffer*) susceptible de pulvériser et de carboniser en un éclair les hommes transportés à ciel ouvert dans la large caisse de chargement du semi-blindé.

D'autres pilotes sont entraînés sur le type lance-flammes, je sais encore que dans l'habitacle de l'engin en question, l'opérateur chargé du *Flammenwerfer* dispose de deux boutons régulateurs qui assurent l'intensité et la distance d'expulsion du jet.

Après la formation me voilà obligé de retourner en Ukraine dans une guerre de plus en plus horrible. Et je prie nuit et jour le Bon Dieu pour qu'il me sorte des griffes de la Mort. La Providence va surgir plus tard grâce à ma balle que je porte d'ailleurs encore aujourd'hui près de ma hanche. Je reviendrai sur cet événement qui tient du miracle. Vu l'époque dangereuse que je vivais, je ne pensais pas qu'elle sauverait très certainement ma vie : mon père, revenu miraculeusement de sa captivité en Russie soviétique, en 1921, craignait pour moi pareille mésaventure. Avec ma mère, il priait tous les jours les saints du Ciel pour qu'ils intercèdent en ma faveur et m'obtiennent la grâce de revenir vivant du pèlerin.

Mon deuxième séjour en Ukraine.

Avant d'évoquer ma conduite sur le véhicule de combat semi-chenillé auquel je suis affecté, il m'apparaît bon de vous signaler les caractéristiques du *Sonderkraftfahrzeug SdKfz 251/16* appelé *Flammenpanzerwagen* (Bild Bundesarchiv 1011-281-1141-10). Il est doté de deux tubes lance-flammes latéraux et d'un autre lance-flammes placé à l'arrière, détachable mais néanmoins connecté au véhicule car destiné à être utilisé par l'infanterie débarquée.



A cet équipement s'ajoute la mitrailleuse sMg 34 standard fixée à l'avant. Les plaques de blindage légères offrent une certaine protection contre les tirs d'armes légères et les éclats d'obus mais elles protègent peu les réservoirs. Un bouclier oblique de blindage entoure le tube pour assurer la protection de l'opérateur et lui éviter aussi un retour de flammes en fin d'expulsion provenant de la torchère. Le danger est encore accentué par la présence d'un troisième lance-flammes portatif dévolu à l'infanterie d'accompagnement qui nous suit à distance. Chaque régiment de Panzer Grenadier est équipé de six *Flammenpanzerwagen Sd.Kfz.251/16*, destinés à nettoyer les tranchées, à déloger des partisans dans les réduits forestiers, à participer aux opérations dans le cadre de la «terre brûlée» (*brennende Erde*).

Provenant la plupart de l'aide américaine, les projectiles semeurs de mort livrés aux Russes, tels que les mines, explosifs, grenades et torpilles, ne manquent pas dans notre coin. Le danger est constant.

Ainsi je me suis tiré à bon compte des effets dévastateurs d'un obus qui a emporté le pilote de notre blindé. Sur recommandation de notre officier, au moment où je prenais mon repas sur le pouce, nous avons eu ordre tous les deux de placer un lit de paille sous les chenilles de notre engin. Le gel insidieux, sous l'effet du froid polaire, ne risquait-il pas de figer notre véhicule dans une gangue de boue, susceptible ensuite de nous immobiliser les patins dans un béton traître? Or, il nous faut être parés à tout moment pour démarrer au quart de tour. «*Ach, Leo, ess mal weiter, ich werde das Stroh allein holen gehen...* Oh, Léon, continue de manger, je vais aller chercher seul la paille.»

Tandis que je m'apprête à déplacer l'autochenille pour que le copain puisse y faire étaler le chaume, un obus venu de nulle part tue le chauffeur qui était en train de sortir du hangar avec sa brassée de paille. Criblé par les éclats meurtriers, titubant jusqu'à moi, le malheureux tombe mort dans mes bras. Etant le fils d'un officier supérieur, le père veut connaître les circonstances de son décès. Mon chef me demande de lui relater la chose. J'essaie au travers d'un courrier apaisant d'atténuer l'immense peine qui frappe sa famille. Je récupère discrètement son pistolet browning que j'ai malheureusement perdu par la suite. Bien mal acquis ne profite jamais!

Mon rôle de second chauffeur consiste surtout à transporter l'infanterie partout où le danger menace en tâchant de la protéger le mieux possible grâce aux parois blindées qui ceinturent l'habitacle des effets néfastes provenant des armes légères de l'ennemi et des éclats meurtriers de l'artillerie

Je ne suis pas à l'aise dans mon autochenilles, un cercueil roulant qui nous carboniserait vifs si d'aventure un obus venait à le frapper de plein fouet.

Je terrorise mon sergent, chef d'équipage, que je sens bien froussard, en lui affirmant qu'avec la bonbonne d'huile inflammable que nous transportons, notre cible ambulante ferait de nous instantanément de vulgaires squelettes calcinés sous l'intense chaleur dégagée.

Je suggère au gradé de nous débarrasser habilement de la bonbonne tueuse qui alimente les cracheuses de la mort en la balançant en catimini par-dessus bord.

Nous avons ensuite ordre de mener la vie dure aux partisans de plus en plus entreprenants qui nous attendent pour ainsi dire à chaque tournant de route. Aussi roulons-nous très souvent à tombeau ouvert pour ne pas devenir leur trop facile cible.

Au cours d'une sortie groupée avec plusieurs de nos lance-flammes, mon engin connaît des soubresauts, hoquette et traîne bientôt à l'arrière des cinq autres blindés. Les chenilles étant tendues sur une série de roues alignées et suspendues indépendamment, leur entraînement pour avancer ou reculer est réalisé par une roue spéciale, le barbotin. Croyant à la désarticulation de l'une des chenilles, je m'arrête et j'essaie de retirer la goupille de sécurité (*Scherbolzen*) qui permet de protéger le bloc-moteur tournant en surrégime des dégâts dus aux surcharges d'efforts mécaniques qu'il subit et ainsi pouvoir diminuer la tension sur la chenille.

Mais en donnant du mou à la bande continue de la chenille qui tourne en boucle fermée, je baisse la vitesse de rotation de l'engrenage qui passe à l'allure d'escargot. Notre officier, constatant les dégâts, me demande d'attendre en lieu sûr la fin des opérations de ratissage mené dans la localité. Je reprends le volant mais une centaine de mètres plus loin, c'est l'arrêt. Descendu du véhicule pour chercher à connaître la cause de la panne, je constate avec un plaisir évident que mes ennuis résultent de la présence d'un bloc de glace qui a tout bêtement entravé la marche du véhicule.

Lorsque la colonne blindée revient le soir, elle ramène le corps d'un caporal-chef tué durant la prospection faite dans la localité. Les habitants qui avaient déclaré lors de l'arrivée de l'escouade ne pas héberger le moindre partisan ont vu leurs masures réduites en cendres. J'imagine le pire en matière de représailles....

On installe sur le capot de mon autochenilles la dépouille du malheureux que le froid a raidi : j'ai consigne de ramener le mort à l'arrière où je dois rallier un atelier de révision. Voilà que durant le trajet mon macchabée se réveille, façon de parler, et agite un bras devant l'embrasure du devant de ma cabine protégé par un bouclier que j'ai remonté. Il me gêne la vue. En fait, la chaleur dégagée par le moteur a assoupli et décontracté la raideur cadavérique du bonhomme.

Et dès la dépose du cadavre je suis chargé d'aller m'approvisionner en carburant auprès d'un dépôt pour doter notre escouade de jerrycans de 20 litres (*Kraftstoffkanister*) sur lesquels figure bien en évidence la mention 'inflammable' (*Feuergefährlich*) qu'une simple balle traçante éventrerait en déclenchant illico une fournaise meurtrière.

J'approche de la *Rollbahn*, Il ne s'agit pas de musarder sur cette voie rapide devenant trop souvent la proie des chasseurs russes. Il me faut avoir l'œil alerte pour éviter les mitraillages des avions Ilyouchine-2 Sturmovik qui nous survolent à l'improviste ou encore les inattendues roquettes des orgues-de-Staline qui peuvent nous guetter à tout moment. Alors qu'à l'aller j'avais fait le tour d'un impressionnant cratère de bombe, au retour de mon plein d'essence, je tombe littéralement dans l'entonnoir que je connaissais pourtant. Mon autochenilles fait une embardée terrible, les bidons solidement amarrés ne valent pas dehors et miracle, mon « dragon » cracheur de feu a tenu bon.

Un jour, notre colonne d'une quinzaine d'engins chenillés a affaire à des T. 34. Vu leur taille de géants face à nos pétoires de nains, seuls la survie et le salut résident dans la fuite sauf que mon *Schützenpanzer*, au bord de la panne sèche, cahote comme une tortue alors que la meute ennemie est lancée à mes trousses. « Pourvu, me dis-je, que j'arrive à dévaler la pente ! » C'est mon dernier recours pour me mettre à l'abri des tirs rasants, alors qu'éclatent autour de moi shrapnels et mottes de terre qui cinglent mon habitacle. Les fantassins que je transporte sur la plate-forme ont depuis longtemps déguerpi pour se mettre à couvert. Arrivé derrière la déclivité, rapide comme l'éclair, je soulève le capot, je manipule la pompe d'amorçage qui injecte le carburant dans le réservoir et je regrippe dare-dare dans le véhicule qui file à bride abattue à la barbe des monstres russes. Tant pis pour mes compagnons qui m'ont largué et que je largue à mon tour en pleine nature. Il me faut juste vous préciser qu'en cas de capture prévisible du véhicule, nous avons consigné de tirer sur un dispositif autodestructeur pour ne pas laisser l'engin tomber aux mains de l'ennemi.

Une autre fois, pour permettre aux troupes allemandes encerclées de percer le rideau défensif des Russes, ordre est donné au groupe de chars et autres véhicules blindés que nous constituons de nous porter au-devant des assiégés pour faciliter leur exfiltration. J'admire la dextérité d'un pointeur de char Tiger qui, après visionnage par télémétrie de la distance des blindés ennemis, déquille les T. 34 qui se pointent au loin. Il les aligne les uns après les autres. Je décris la scène dans un courrier que j'adresse à mes parents.

Un jour, sans crier gare on nous réunit sans préciser quelle serait notre destination. Il nous faut laisser les engins blindés en place. Chacun pressent le pire. Va-t-on nous envoyer dans une nouvelle poudrière?

Le miracle.

En avril 1944, nous revenons subitement en Hollande pour parer aux risques d'un débarquement allié sur les côtes bataves, mais là, je tombe malade, terrassé par une fièvre carabinée due à une infection urinaire, au point de me retrouver durant plus d'une quinzaine de jours (du 26 juin au 12 juillet) à l'hôpital de Tilburg 5/686. Comment y ai-je atterri? Je sais juste que, rendu patraque par les assauts de la maladie, je me suis traîné dans la rue avant d'aller accoster un planton de la *Kriegsmarine* puis de tomber évanoui devant un parterre d'officiers. Je suis isolé dans une chambre individuelle car les médecins pensent d'abord à une contagion. On m'y soigne merveilleusement bien au point que je pressens de devoir rapidement rallier le front russe, parce qu'entretemps, mon régiment y est retourné car les Soviétiques ont lancé une énorme offensive que les Allemands n'arriveront d'ailleurs jamais plus à maîtriser.

Alors comme il me reste la balle dans ma hanche, je prie le chirurgien de l'hôpital 2/686 de 's Hertogenbosch (Bois le Duc) de m'en débarrasser. Il fait de son mieux, mais le projectile s'est tellement incrusté dans l'os (« signe de bonne santé », me dira-t-il) qu'il doit y renoncer malgré les doses de chloroforme et le tube inhalateur de narcose dont on me sature. J'en vomis tripes et boyaux à mon réveil en ce 27 juillet 1944. Mais comme c'est une opération provenant d'une blessure de guerre, j'ai droit à une convalescence de 15 jours, ce qui me fait revenir chez les miens le 13 août 1944. Mes proches, contents de me revoir en vie, ne me laissent plus, en aucune façon, repartir, sachant l'enfer que j'ai vécu.

Comme les Alliés sont proches de Paris, il est décidé de me cacher chez ma tante, admirable de courage, où se trouvent déjà quelques évadés, dont mon frère Marcel qui y séjourne depuis 14 mois lorsque je lui emboîte le pas. Cette évasion va être le début d'une autre aventure: je me cache à mon tour pendant quatre mois en compagnie de six insoumis et déserteurs, dans un petit réduit. Fin novembre, alors que la ligne-de-front établie sur les hauteurs de Bousbach n'est qu'à quelques kilomètres de notre cache, les Allemands prennent leur quartier dans la maison et érigent même des

fossés antichars à côté de notre gîte. Nous sommes planqués dans une chambre attenante à la leur, le moindre toussotement conduirait à notre perte.

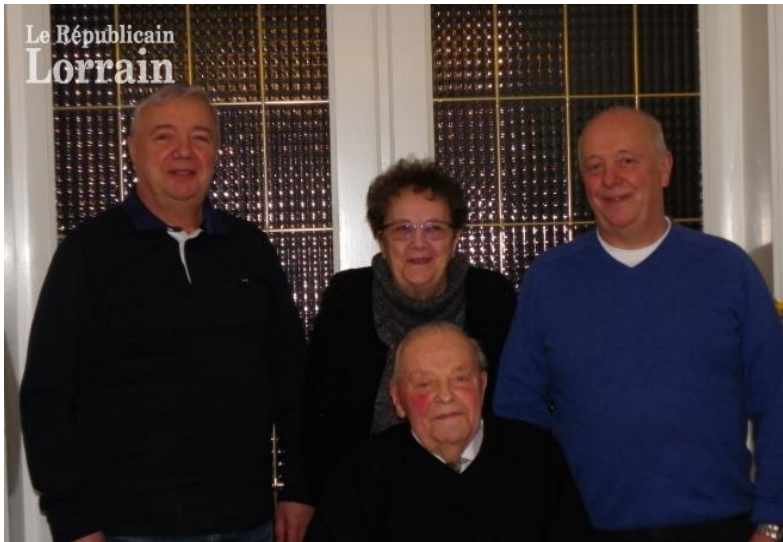
Finalement, comme les Américains de la 80^{ème} Blue Ridge division sont depuis plus d'un mois à Bousbach, le 6 janvier 1945 de nuit, nous nous décidons à les rejoindre en rampant dans la neige, couverts de draps blancs, un béret enfariné sur la tête. Je dirige le groupe, fort de mon expérience. Pour ce faire, il nous faut passer la ligne allemande où veille un SS, en rampant dans les sillons des champs et en basculant avec d'infinies précautions dans les fossés bordant la route d'approche.

Ayant hissé le drapeau blanc pour nous signaler à une de leurs patrouilles, les « Amiss » nous appréhendent et, après le constat d'absence de tatouage de groupe sanguin (obligatoire dans la *Waffen SS*), ils nous remettent ensuite à la gendarmerie française qui nous envoie dans un centre d'accueil à Nancy.

Je travaille jusqu'au mois de mars 1945 dans une fromagerie de Mirecourt dans les Vosges chez le Père Collor, avant de revenir à Kerbach qui a été libéré le 17 février 1945.

Kerbach. Le doyen du village fête ses 94 ans.

(Photo HD. Léon avec trois de ses enfants. Photo RL)



Léon Albert vient de fêter ses 94 ans, entouré de sa famille. Pour l'occasion, une délégation municipale s'est rendue à son domicile pour le féliciter. Il est né le 2 février 1924 à Kerbach où il aura vécu toute sa vie. Il n'est pas rare de le rencontrer lors des différentes manifestations organisées dans la commune pendant lesquelles il prend beaucoup de plaisir à échanger et discuter avec les anciens et les plus jeunes. Véritable mémoire vivante, il n'hésite pas à faire partager son histoire avec les jeunes écoliers : en effet, durant la seconde guerre mondiale,

il a été incorporé de force dans l'armée allemande et envoyé au front en Russie. Il ne manque donc jamais une occasion de rappeler aux jeunes générations cet épisode sombre de l'histoire de France, que ce soit lors des cérémonies patriotiques de commémorations des différents conflits ou en accompagnant les classes, comme récemment lors de la visite de la classe de CM1/CM2, au mois de décembre dernier, à l'école des porte-drapeaux de Forbach. Il profite aussi de ses enfants, ses petits-enfants et arrière-petits-enfants qui ne sont jamais très loin de la maison. Nous lui souhaitons encore un très joyeux anniversaire et encore de belles années à vivre.

Banna René, né le 6 octobre 1923, domicilié à Rombas (Moselle).

R.A.D.: Je suis parti le 18 avril 1942 en Sarre voisine dans trois camps différents: Reimsbach, Schalbach, Duppenweiler. Francophone, j'ai eu toutes les peines du monde à comprendre puis à intégrer un tant soit peu l'allemand de base, avec des leçons courtes, martelées et apprises par cœur. Débutant, j'ai eu droit à un apprentissage de la langue allemande mené avec rigueur par l'encadrement.

[Ndr: Il est d'ailleurs intéressant en compulsant le carnet de grammaire, de vocabulaire, de syntaxe, de conjugaison... de comprendre la méthode d'assimilation musclée, menée à la baguette pour faire maîtriser à René Banna un allemand de base en deux mois].



D'une belle écriture soignée, avec une correction systématique supervisée par le formateur, le livret démarré le 2 juin 1942 qui a été arrêté en date du 8 juillet 1942, m'a été transmis par son neveu René Citerlé. Force y est de constater combien l'imprégnation au monde teuton a été présente à tout moment dans le service obligatoire du travail au Reich imposé aux recrues francophones. Dans le calepin sont décrits les moments forts dans la journée de la recrue. La discipline prévaut avec le montage sophistiqué du lit tiré aux quatre plis (*mit gebauten Bett*).

Nous apprenons que le père de René travaille comme cheminot à Moyeuve (*Eisenbahner in Mövern*). L'état-civil rappelle que René est né à Rombas (Ronbach). Les consignes et ordres annotés sont à respecter scrupuleusement. Pris à défaut, l'*Arbeitsmann* est puni en conséquence, ce qui a sans doute valu à René Banna quelques durs rappels à l'ordre. Un rituel civique avec maniement de la bêche et salut au drapeau imprègne de ferveur patriotique les jeunes gens. L'on comprend mieux que René exècre ce sentiment d'appartenance à cette « Bochie », source de tant de ses malheurs qu'il a dû encaisser à son corps défendant ! Le sport n'est pas de reste puisque les recrues transpirent durant les exercices sous le chaud soleil estival. *Die Arbeitsmänner schwitzen beim Exerzieren im Sommer*.

René retourne dans ses foyers le 25 septembre 1942 sans avoir bénéficié d'une permission.

Extraits du carnet d'apprentissage de l'allemand.

Die Besichtigung.

Der Gruppenführer besucht die Abteilung, er steht von der Front und kommandiert. Still gestanden, rührt euch. Links um, ganze Abteilung kehrt rechts um, Gleichschritt marsch, Abteilung Halt. Der Gruppenführer schaut sich alle Arbeitsmänner an.

Man ist sauber gekleidet, die Feldmütze ist gewaschen, die Bluse und der Rok sind gebügelt, die Stiefel und der Koppel sind gewichst, der Spaten glänzt wie ein Spiegel.

Die Stubeabnahme. Es ist Zapfenstreich, der Truppführer vom Dienst (TVD, Téfaodé) pfeift zur Stubeabnahme. Der Führer vom Dienst (FVD) geht durch jede Stube. Ein Mann des Stubendienstes macht die Meldung: Trupp 1 mit 12 Mann belegt, 11 Mann in den Betten, Arbeitsmann Banna zum Stubendienst kommandiert, Stube gereinigt, Spinde geschlossen.

Was bekommen wir beim Lohnungsappell? Wir bekommen die Wehrsolde, 10 R.M. Was sagen wir dem Unterfeldmeister beim Lohnungsappell? Wehrsold erhalten! Um 22h Stubenabend, um 5 Uhr, ausstehen, um Viertel nach 6 Uhr ist Morgenappell, um Viertel vor 5 Abendappell und Dienstende.

Der Ausgangsappell.

Es ist Sonntag, wir haben Ausgang um 1 Uhr nach dem Mittagessen. Der Truppenführer vom Dienst pfeift zum Ausgangsappell. Die ganze Abteilung ist angetreten. Die Bereitschaftstruppe am linken Flügel. Der FVD schaut sich jeden Mann genau an. Jeder trägt die erste Garnitur zum Ausgangsappell. Der Rock und die Hose gebügelt, Kragenbinde und Armbinde gewaschen, Koppel und Schnürschuhe sind sauber geputzt, das Hemd, die Unterhose und die Socken müssen sauber sein. Der FVD sieht

nach ob jeder einen Kamm, ein Taschenmesser und ein sauberes Taschentuch hat. Wer sauber angetreten ist kann sich bei der Wache abmelden und ausgehen.

Arbeitsmann Banna meldet sich zum **schuessen**, abkommen, erster Schuss, 11 hoch, 10 Ringe, am zweiten Schuss, 9 tief, 8 Ringe, am dritten Schuss Abkommen 12, Ringe 12Auge auf, Finger lang, Kopf hoch, Gewehr ruhig absetzen. Arbeitsmann Banna, 3 Schüsse abgeschossen, 30 Ringe, Bedingung erfüllt.

Warum bin ich im Arbeitsdienst?

Jeder deutsche junger Mann muss zum Arbeitsdienst gehen. Es ist für ihn eine grosse Ehre. Der junge Lothringer ist auch ein Deutscher, muss auch zum Arbeitsdienst. Da lernt er was Kameradschaft ist. Der Schlosser, der Schreiner, der Bäcker, der Kaufmann, der Student, der Beamte, sind hier Alle gleich. Viel Lothringer sprechen deutsch. Elsass-Lothringen war aber lang von dem Vaterland getrennt. Darum sprechen manche Lothringer französisch. Aber ich will deutsch sprechen.

Ein Brief.

Liebe Eltern, Ich habe heute ihren Brief vom ersten August erhalten. Ich bin noch immer gesund. Ich danke Euch vielmals für den Pakett mit den Zigaretten und den Brot. Ich schliesse mit den herlichen Grüssen und Küssen. Ihrer Sohn René.

La visite:

Le chef de groupe de la section se tient debout devant le front de sa troupe et commande: garde-à-vous, à gauche, section à mon commandement demi-tour à droite, en avant, marche, pas cadencé, section Halte. Le chef dévisage tous ses hommes. Chacun est proprement habillé, le calot est lavé, le treillis est repassé, les bottes et le ceinturon sont cirés, la bêche brille comme un miroir.

L'inspection de la chambrée :

C'est le couvre-feu. Le chef de troupe de service siffle pour l'inspection des chambrées.

Le chef de service passe dans chaque chambre. Un homme de service de chambrée annonce Troupe n° 1 avec 12 hommes, 11 hommes dans les lits, recrue Banna affecté au service de chambrée, chambre nettoyée, armoire fermée.

Réception de la solde, [un cérémonial policé].

Qu'obtenons-nous durant l'appel consacré à la réception de la solde ? Nous recevons la solde de l'armée, 10 Reichsmark. Et que disons-nous au chef sous-comptable ? Solde obtenue.

Programme de la journée : 22 heures coucher , 5 heures lever, 6 h et quart appel du matin.

Revue de sortie.

C'est dimanche, nous avons la sortie prévue à 13 heures après le déjeuner. Le chef siffle le rassemblement pour la sortie. Toute la section est présente. La troupe de service est postée à l'aile gauche. Le chef de service inspecte chaque homme. Chacun porte sa tenue de sortie. Manteau et culotte sont repassés, col et manches de chemise sont lavés, ceinturon et lacets de chaussures sont soigneusement nettoyés. La chemise, le caleçon et les chaussettes doivent être propres. Le chef de service inspecte chacun pour savoir s'il dispose d'un peigne, d'un couteau de poche et d'un mouchoir propre. Qui-conque est déclaré propre peut se signaler au poste de garde et sortir.

Consignes à respecter pour l'exercice de tir.

L'Arbeitsmann Banna s'annonce pour le tir. Départ, 1^{er} tir, cible atteinte 11 haut, 10 points, 2^{ème} tir cible 9 bas, 8 points, 3^{ème} tir cible 12, 12 points. Œil ouvert, doigt détendu, tête haute, fusil à déposer calmement. Arbeitsmann Banna annonce 3 tirs, 30 points. Condition remplie.

Pourquoi mon service dans l'Arbeitsdienst ?

Chaque jeune Allemand doit faire son service obligatoire au travail. C'est pour lui un grand honneur. Le jeune Lorrain est également un Allemand, il doit lui aussi aller faire son service. Il apprend là la camaraderie. Le serrurier, le menuisier, le boulanger, le commerçant, l'étudiant, le fonctionnaire, tous ici sont pareils. Beaucoup de Lorrains parlent allemand. Cependant, l'Alsace-Moselle a été séparée de la patrie pendant longtemps. C'est pourquoi certains Lorrains parlent français. Mais moi je veux parler allemand.

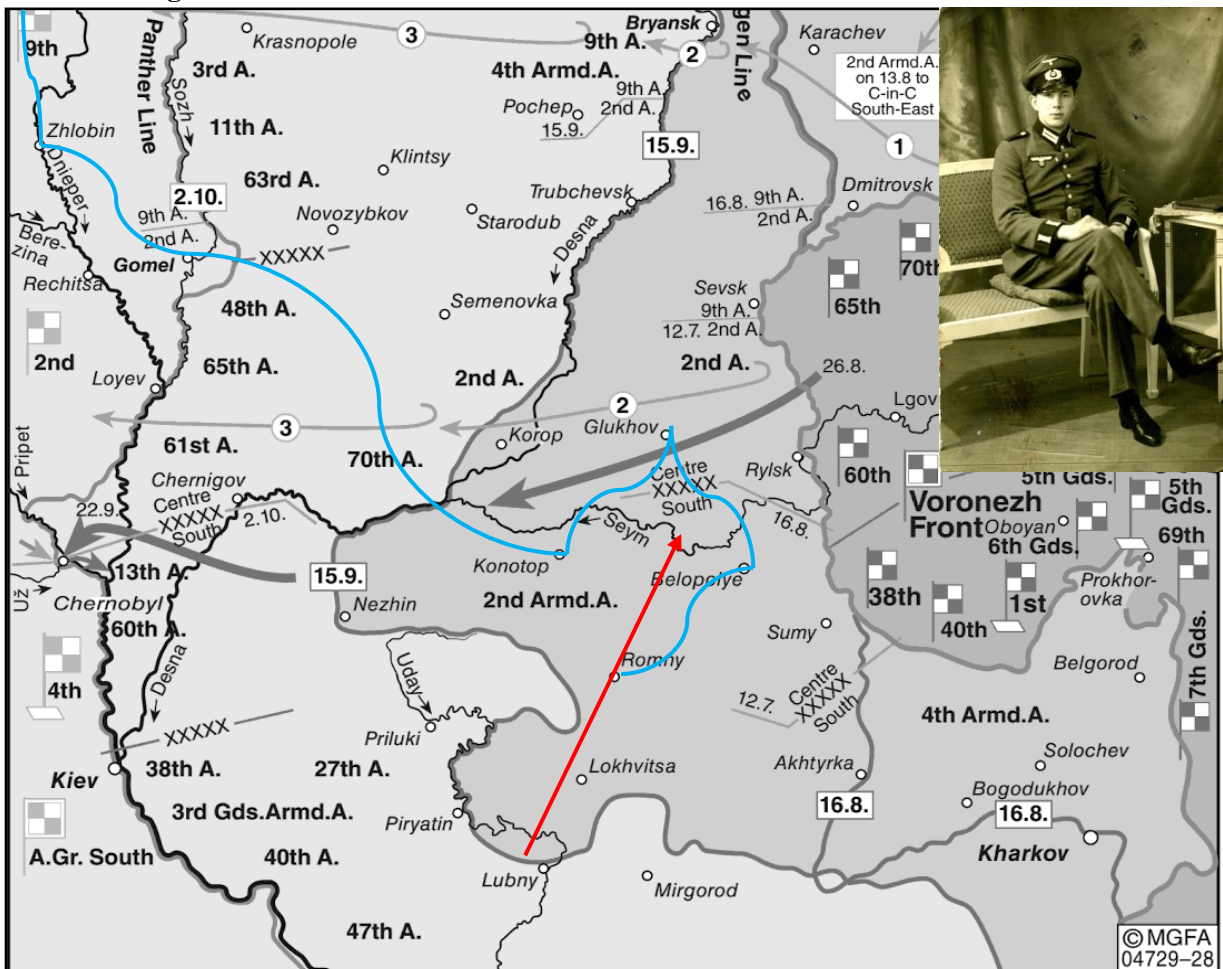
Modèle de courrier.

Chers parents, j'ai reçu ce jour votre courrier du 1^{er} août. Je suis toujours en bonne santé. Je vous remercie infiniment pour le paquet de cigarettes et le pain. Je termine en vous adressant mes cordiales salutations et baisers. Votre fils René.

Wehrmacht. (Extraits [60] tirés d'un autre carnet personnel évoquant le *Récit des jours de misère d'un jeune Français de l'armée allemande se rendant à l'armée russe*).

Le 18 octobre 1942, je suis affecté au 34. Pionnier Btl, 2. Kpie, dans la Falkenstein Kaserne à Koblenz où j'endure une formation active comme bleu avant de partir à Bitche faire des manœuvres de huit jours. A Noël, je bénéficie d'un congé de 5 jours et, prélude à mon départ au front, j'obtiens du 9 au 26 février une permission de 16 jours passée trop vite à Rombas. Le 1^{er} mars, je perçois à Darmstadt l'équipement nécessaire pour partir au front. Le train nous emmène à Ingolstadt en Bavière où je cantonne à la Brückenkopf Kompanie avant d'être ensuite intégré dans la 3. Kpie d'un Marschbataillon. Nous embarquons sous les flonflons martiaux d'une musique militaire dans des wagons-à-bestiaux pour un long trajet. Après le parcours de la « Bochie » et la traversée du pays occupé qu'est devenue la Pologne, ce ne sont plus que ferrailles de wagons et de locomotives éventrées, à côté d'une hécatombe de chevaux crevés sur tout le parcours de la ligne ferrée Lida-Varsovie-Jakobin-Barmach-Baranovich-Minsk. Le long de certains secteurs particulièrement agités, il nous faut monter la garde, au vu de l'œuvre de sabotages entrepris par les partisans, une armée active de combattants de l'intérieur qui sème la désolation et la mort.

Montée en ligne.



Map IV.11.1. The withdrawal of Army Group Centre to the Panther Line (12 July to 2 October 1943)

Sources: OKH situation maps for 12.7, 16.8, 15.9, 2.10.1943, BA-MA, Kart RH-2, Ost/725, 761, 796, 814.

[60] Correspondances avec son neveu, René Citerlé, (mails du 18. 01. 2018 et jours suivants).

Dès mon arrivée en Ukraine dans la ville de Konotop, j'ai droit à mon premier baptême-de-bombes expédiées par l'aviation russe. Au passage de Gomel, le train des artilleurs qui roulait devant nous déplore 60 morts suite aux tirs des pilotes ennemis, devenus maîtres du ciel. A peine ai-je débarqué à Worochba que la gare saute au milieu de notre attroupement ainsi qu'un train de munitions ciblé à nouveau par l'aviation russe qui, je le constate, s'est spécialisée dans les attaques au sol.

Ce n'est qu'au bout de quinze jours animés que mon unité parvient à Belopolye, tant les embouteillages ferroviaires et les attentats des maquisards ont perturbé notre montée en ligne et diminué les livraisons d'armes et de ravitaillement dont nous allons bientôt manquer. Je couche deux jours en ville chez des habitants puis je me tape cinq kilomètres, sac au dos, pour rallier le village de Janchenki. Là, avec la section regroupée, me voilà affecté à la 2. Kpie du 221^{ème} Pionnier Bataillon.

Nous faisons partie de la force active chargée de sécuriser les lieux et participons à « l'opération Breslau » : c'est une battue grandiose organisée pour débusquer les partisans. Nos sapeurs-démoueurs font sauter au préalable les « bouméas » devant nos réseaux de barbelés pour nous permettre de fouiller la campagne. [NdR : « Bouméa », une onomatopée qui évoque l'explosion des mines antipersonnel russes [61]. Ces mines sont redoutées car elles taillent en pièces toute section imprudente s'aventurant dans leur ceinture mortelle. Suite à l'explosion fortuite d'une mine, la déflagration qui a secoué les intrus permet aux défenseurs d'ajuster les assaillants qui s'empêtrent dans le réseau et de briser l'élan de leur attaque.

Puis nous partons creuser des tranchées et installer des ponts à Belopolye le jour de Pâques, exercice poursuivi le lendemain matin 8 heures par la construction d'un grand pont, menée en 12 heures, pour faire passer les chars lourds.

A Romny, ordre nous est donné de creuser des tranchées puis d'en ériger d'autres à Glukhov. Pendant le creusement des excavations, nous sommes constamment mitraillés par des appareils volants russes. Nous filons ensuite à Burin et à Putiw construire là aussi de grands ponts. La nuit, nous sommes attaqués par les partisans et il ne fait pas bon monter la garde car l'ennemi rôde autour et chacun craint les coups-de-main de ces rebelles. (cf. [trajet en train et périple sur le front tracés en bleu](#)).

Lutte à mort.

Nous sommes ensuite dirigés vers le front avec armes et bagages. Nous travaillons derrière le front à refaire les routes, aménager des tranchées-abris au bord des forêts. Durant ces travaux éreintants, nous dormons sous des toiles de tente qui sont camouflées avec de la paille. Nous sommes bombardés la nuit. Nous parcourons ensuite 25 km à pied durant un après-midi ensoleillé avec munitions, grenades. Pendant la nuit, nous montons en ligne en prenant nos positions de combat devant l'ennemi. Il nous faut creuser au plus vite nos trous avant le lever du jour. Dès l'aube, le combat s'engage un dimanche. Avec le ventre vide faute de ravitaillement, il nous faut endurer cette triste journée, où tous les ennuis s'accumulent et sapent le moral du troupier. La pluie froide nous lessive. Trempés et barbotant jusqu'aux genoux dans les trous, nous n'avons aucun moyen de nous extraire du bourbier car une pluie-de-fer nous submerge: balles, obus, grenades, chars ennemis, aviation assaillent nos lignes où nos mitrailleuses sèment la mort chez l'ennemi. Le 10 août 1943, à 10 heures du matin, les Russes font éclater un terrible barrage d'artillerie, accompagné ensuite par des « hurrah » sortis de toutes les poitrines des fantassins venus attaquer nos positions. Notre aile gauche est brisée puis c'est au tour de l'aile droite. Nous lançons des fusées, appelons les chars et l'artillerie. L'aviation aux abonnés absents ne vient pas nous secourir, rien ne répond à notre téléphone de campagne (*Fernfeldsprecher*).

Sur tout le secteur, nous sommes encerclés, ayant perdu un nombre considérable d'hommes. Nous recevons du Major l'ordre de retraiter. Nous nous replions derrière une crête en combattant, puis nous reprenons l'attaque sur le village précédemment occupé en faisant du combat rapproché (*Nahkampf*). Les fusils antichars ennemis sont particulièrement redoutés, leurs balles déciment la colonne de renfort, déquillent les chenilles des panzers. Constatant que nous essayons des pertes trop grandes, le

[61] Les mines à effet de souffle, capables de déchirer membres et tissus humains, sont essentiellement conçues pour mutiler la personne et ne tuent qu'assez rarement. Le plus souvent elles provoquent des amputations des membres inférieurs. Elles sont facilement posées à quelques centimètres sous le sol, voire à la surface, par des soldats même peu expérimentés et de ce fait leur usage fut très répandu. (soldats.de.la.paix.pagesperso-orange.fr/aisp_mines/fr/categories.html)

Major donne l'ordre de la retraite. Triste débâcle : nous sommes à présent devenus les gibiers des chasseurs, nous nous faisons *nettoyer* par l'aviation, les chars, l'artillerie, les mortiers. Talonnés par les fantassins ennemis, nous les descendons à notre tour comme des lapins.

Pendant la retraite beaucoup de copains meurent. A 25 km des lieux de combat, me croyant enfin en sécurité, je suis « ramassé » ainsi que tous les hommes valides qui restent de notre peloton. Nous devons nous établir dans de nouvelles positions qui ont été préparées à l'avance. Nous sommes soutenus par notre artillerie de campagne qui ne cesse de tirer par toutes ses bouches de feu sur l'arrivée massive des combattants adverses, sans succès d'ailleurs. La nuit venue, les canons sont attachés derrière les camions et la débâcle continue. Mal renseignée sur la situation, notre infanterie, en perte de direction comme toujours, court en pleine débâcle. On fait sauter tous les ponts. Les tanks, nos fidèles alliés, se sauvent. Désorientés, sans ordre précis et dans la pire pagaille, ne sachant plus où se diriger, les tankistes angoissés traversent des champs, roulent de toute la vitesse de leurs chenilles en rase campagne, filant vers l'ouest, en espérant ainsi rejoindre le gros de l'armée.

Pauvre 2^{ème} Armée, qu'as-tu fait de tes hommes? Nous n'en pouvons plus, n'ayant rien touché comme vivres. De guerre lasse, j'arme mon fusil, remplis mes cartouchières [NdR : pour ne pas être surpris par l'encadrement au moment d'entamer la désertion]. Puis en courant, après avoir jeté mon arme, je me sauve dans les lignes russes.

Historique des combats au Front Central (Mittelabschnitt).

Mise à genoux par la défaite de Stalingrad, la Wehrmacht malgré ce revers mortel, se ressourcit et reprend l'initiative avec l'Opération Zitadelle qu'elle va lancer le 5 juillet 1943 et dont le but est d'enfoncer les défenses soviétiques dans les saillants Orel-Koursk-Belgorod pour terrasser définitivement l'Armée Rouge dans une *Vernichtungsschlacht*. Joukov et Vassilevski, admirablement renseignés par leur réseau d'agents disséminés en Allemagne et en Suisse, anticipent l'attaque allemande et font déverser de très bon matin un terrible ouragan de fer sur les forces allemandes qui attendent leur départ au feu. L'étendue minée du front, les barrières antichars dressés par les forces civiles russes, leurs redoutés T.34 et leur aviation ressourcée bloquent les panzers et très souvent, les cocktails Molotov enflamment les tourelles et parachèvent le triomphe des Soviétiques malgré leurs immenses pertes subies. Von Kluge ordonne le 23 juillet le retrait de l'arc d'Orel (Orelbogen) et le 23 août 1943, l'Armée rouge récupère définitivement Kharkov.

Pendant de temps, plus au sud, les autres unités attaquantes du Front Central percent la ligne de défense de la II^{ème} Armée érigée sur les rivières Desna et son affluent Seym. Le 12 septembre les Soviétiques réussissent à établir une tête-de-pont au nord de Korop (cf. carte). Une situation des plus alarmantes se précise pour les Allemands avec un danger d'effondrement à Konotop. L'écart s'élargissant entre les divisions allemandes face à une percée inévitable russe, le commandant en chef du groupe d'armées Centre, le feldmarschall Günther von Kluge, ordonne de sa propre initiative le repli des IX. et II. Armées (dans laquelle est mobilisé René Banna), en dépit du fait qu'Hitler avait expressément interdit toute retraite sans sa permission. Plus aucune force d'appoint allemande ne pouvait empêcher l'éclatement de la ligne Panther, un barrage rapidement percé par l'ennemi en différents endroits.

Capturé.

Je suis fait prisonnier le 1^{er} septembre 1943 à 4 heures de l'après-midi dans le village de Seredyna Bouda par des Mongols agressifs qui veulent me descendre. (Lieu de capture fléché en rouge).

Après m'avoir dépouillé de mes biens et de 200 Mark, on m'emmène à l'arrière et on me fait coucher une nuit dans la forêt où je rencontre d'anciens copains du front. Le 2 septembre, après mon interrogatoire au cours duquel j'ai apporté des renseignements sur l'armée allemande, on nous fait marcher 300 km à pieds nus jusqu'au camp de prisonniers de Koursk où nous sommes mal vus par les gens de la ville qui nous accueillent à coups de pierres et de bâtons.

Nous souffrons des affres de la faim durant ces quatre semaines d'enfermement et c'est avec soulagement que le 1^{er} octobre un transport de 250 Alsaciens-Lorrains, gelant littéralement de froid, est embarqué dans des wagons cadencés qui s'en va soi-disant pour la région de Moscou. J'en fais partie. Le 6 octobre pour mon 20^{ème} anniversaire j'y suis toujours enfermé. Triste journée de cruel découragement ponctué de larmes et d'amertume que je ne souhaite voir endurer à personne.

Le 10 octobre au soir, nous débarquons à la gare de Rada et arrivons dans la même nuit au camp 188 après avoir marché 5 km. Jusqu'au 21 mars 1944, je séjourne en baraque de convalescence. Nous

sommes mal nourris, maltraités. C'est à coups de crosse et de baïonnette qu'on nous fait marcher. Au *Waldkommando*, nous travaillons pendant dix jours à couper les arbres et à les charger sur des wagons. Au camp je fais la connaissance d'un dénommé Courte qui m'apprend qu'il était soldat avec mon frère Paul. Le 6 juillet la commission française de Moscou arrive au camp de prisonniers, la revue a lieu en présence du Général Petit avant notre rapatriement. On nous dit que Maurice Thorez a été l'artisan de notre exfiltration hors du pays soviétique.

Le 7 juillet, 1500 Alsaciens-Lorrains en uniforme russe embarquent en gare de Rada dans des wagons. Nous passons par Voronej, Bakou, abordons le Caucase, longeons la Mer Caspienne, arrivons en Iran où nous voyageons, après le transfert du train sur des camions américains, mais toujours encore avec les Russes jusqu'à Djoulfa où ont lieu les adieux.

Le 18 juillet, à Téhéran, nous sommes remis entre les mains des Anglais, secondés par un encadrement français venu de Levant, et nous portons à présent l'uniforme anglais.

Le 22 juillet, nous voyageons cette fois-ci dans des camions anglais conduits par des Hindous. La 1^{ère} étape nous achemine à Takestan sur une route caillouteuse et mal entretenue placée sous contrôle russe. La 2^{ème} étape nous emmène jusqu'à Kermânchâh où nous couchons sous des toiles de tente. 3^{ème} étape Kanequin où nous nous reposons pendant une journée. Nous arrivons dans la capitale de l'Irak, Badgad, pour la 4^{ème} étape où le soleil mortel plafonne, dirait-on, jusqu'à 80°C.

5^{ème} étape, Rubta où nous buvons 7 litres d'eau salée pour traverser le désert.

6^{ème} étape, Nafraq et enfin dernière étape la ville de Haïfa, capitale de la Palestine, atteinte le 1^{er} août 1944. Nous couchons sous des toiles de tente, étalés sur des paillasses et des couvertures, etc... au Boundary Transit Camp 209 de la 1^{ère} Compagnie du Q.R.R., hors de la ville de Haïfa. (Nous passerons 15 jours au compte des Anglais, au bord de la mer, ce sont d'agréables vacances en attendant un bateau qui nous emmènera en Algérie).

Lundi 8 août a lieu la revue faite (avec discours) par le général Albert Humblot des forces françaises de Liban-Syrie.

Mardi 9 août, je suis interrogé par la sécurité militaire.

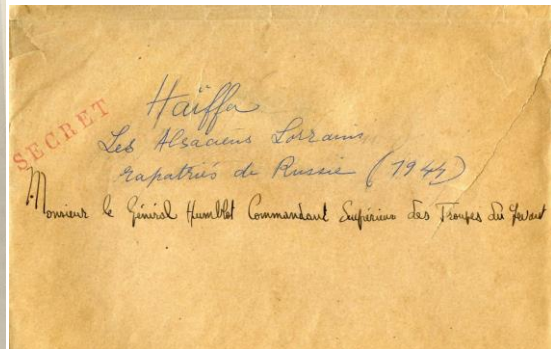


Mercredi 10 août, une fête est organisée en l'honneur des Français rapatriés de Russie par un comité français de Syrie. Le déjeuner est accompagné de friandises, de distribution de cigarettes. Une séance

**Extrait du discours du général Humblot,
le 8 août 1944 à Haïfa**

« Alsaciens et Lorrains, mes chers amis ! Le général d'armée Beynet, délégué général de la France au Levant, m'a confié l'agréable mission de venir vous saluer au nom du Gouvernement provisoire de la République française et de son chef prestigieux, le général de Gaulle. Avant d'arriver dans ce port méditerranéen d'où vous gagnerez sous peu l'Afrique du Nord française, première étape vers la France libérée, vous avez subi bien des épreuves, bien des souffrances, bien des misères. »

« Arrachés de votre chère Alsace, de votre chère Lorraine, vous avez été incorporés de force dans l'armée allemande, obligés de revêtir l'uniforme de vos ennemis et de combattre dans leurs rangs (...) Quand vous aurez appris à utiliser les armes en service dans les armées alliées, vous aurez le grand honneur de participer à la délivrance de votre pays et en particulier de vos belles provinces d'Alsace et de Lorraine. »



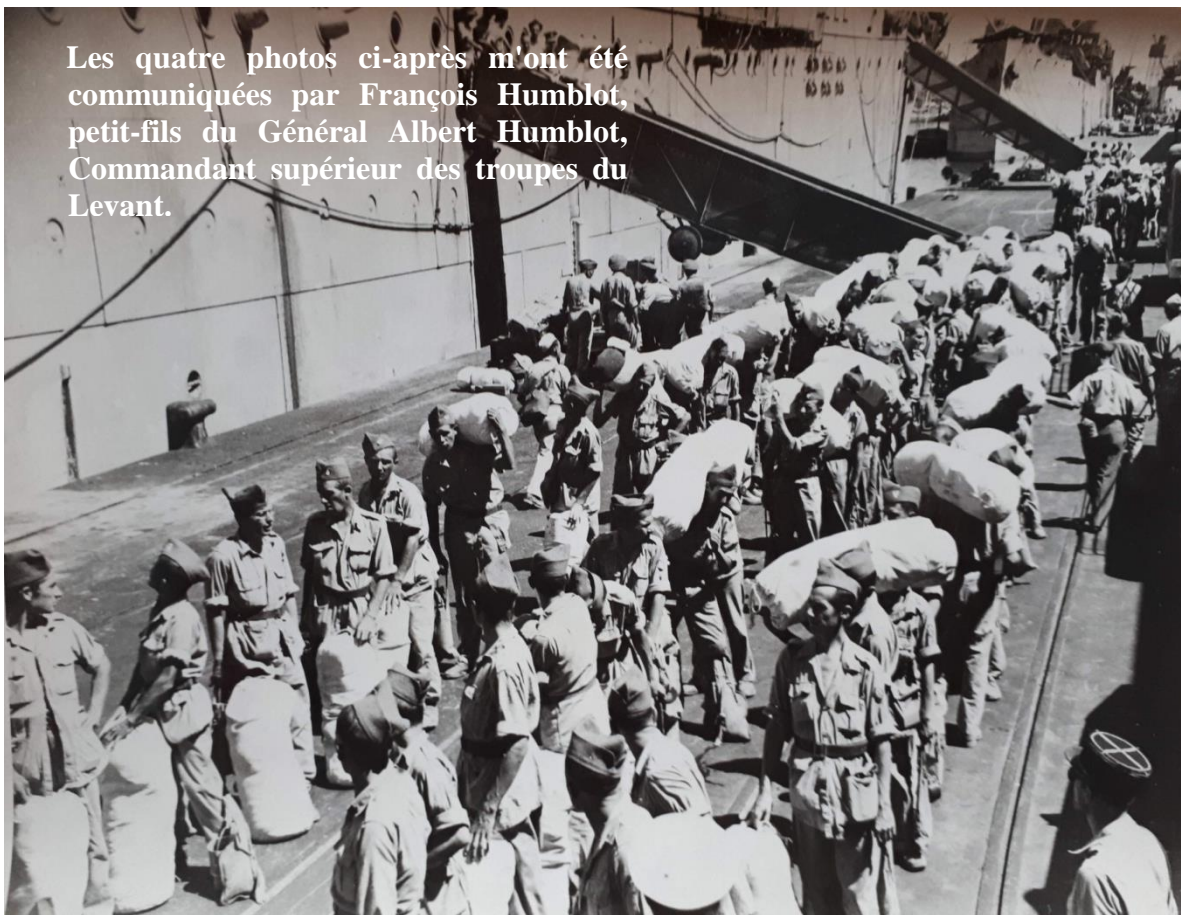
de cinéma nous attend le soir. Voici comment se déroule le service de jour dans l'installation militaire dans le camp enclos : 6 h réveil, 6 h et demie petit-déjeuner, 7 h infirmerie, 8 h drapeau, 8 h et demie corvée ou promenade en bord de mer ou en montagne, 10 h et demie rapport, 12 h déjeuner, 15 h corvée ou réunion, 16 h piqûres pour me redonner des forces et application de ventouses car je suis un squelette. 18 h soupe, 19 h descente des couleurs, 20 h tabac et bière, 21 h extinction des feux.

14 août, appel nominatif, il nous faut rendre les lits pour le départ, je suis de garde de nuit à la 1^{ère} Compagnie, je participe à la messe, j'ai droit à de nouveaux vaccins.

Judi 17 août, nous partons en autobus jusqu'au port de Haïfa, et embarquons à 15 heures.



Les quatre photos ci-après m'ont été communiquées par François Humblot, petit-fils du Général Albert Humblot, Commandant supérieur des troupes du Levant.



Vendredi 18 août, appareillons à 6 heures sur un transport de troupes hollandais.

Samedi 19 août, sommes escortés par deux torpilleurs. Service à bord du navire: 6 h réveil, 6 h et demie déjeuner, 8 h corvée de nettoyage, 10 h et demie exercice d'embarcation dans les chaloupes, 12 h soupe, 14 h marmelade, 16 h et demie goûter, 18 h soupe, 20 h et demie, extinction des feux.

Dimanche 20 août, nous voyageons toujours avec nos voisins les requins, longeons les côtes de l'Egypte et de l'île de Crète où un avion allemand nous attaque mais il est mis en fuite par les canons et les mitrailleuses des torpilleurs. A bord, je garde des prisonniers.

Mardi 22 août, toujours escortés par les torpilleurs L 62 et L 90. Entrons dans le golfe de Tarente la nuit.

Mercredi 23 août, entrons dans le port de Tarente et à 9 h, débarquons à 11h du bateau hollandais « Ruys », cantonnons à 2 km du port dans une ancienne fabrique de Taranto.

Jeudi 24 août, 6 h réveil, 7 h et demie petit-déjeuner, 8 h couleurs, 9 h exercices, 11 h rapport, 12 h et demie déjeuner, 13 h à 15 h sieste obligatoire, 15 h concert, 17 h et demie casse-croûte, 21 h et demie, appel.

Dimanche 27 août embarquons à 13 h sur « La Ville d'Oran », appareillons à 18 h en direction d'Alger escortés par deux torpilleurs français. Passage le long de la Sicile, devant l'île de Malte, de l'île de Gozzo, de l'île Pantelleria et le Cap Bon, puis nous longeons les côtes tunisiennes.

Mardi 29 août, entrons dans le port d'Alger à 19h 45, enfin la terre française.

Mercredi 30 août, débarquons à 6 h 50, une petite fête est organisée par la Croix-Rouge française pour nous accueillir dans le port avec la musique municipale et la musique militaire algérienne. Un détachement de Sénégalais est venu nous rendre honneur, un général vient nous saluer. A 8 h30 embarquons à bord d'autobus qui nous attendent, à 9 h entrons dans notre cantonnement aménagé à 1,5 km de Maison Carrée.

Jeudi 31 août, à 8 h et demie défilons avec musique militaire en tête en présence d'une compagnie de Sénégalais pour présenter les armes au général qui nous fait un discours. A 10 h, rentrons dans notre centre d'hébergement.

Vendredi 1^{er} septembre, je passe le conseil de révision pour m'engager dans les unités combattantes, je pèse à ce moment-là 60kg.

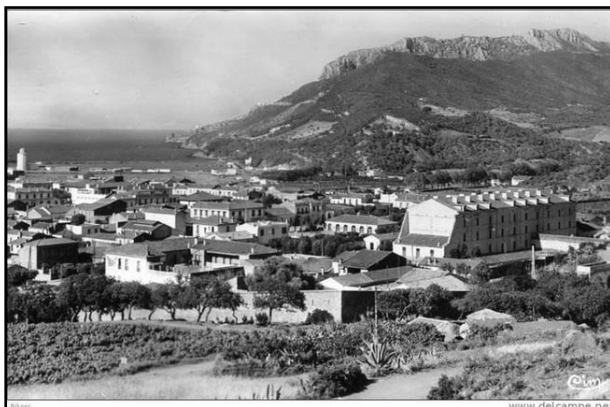
Dimanche 3 septembre, concert dans notre centre d'hébergement par la musique militaire.

Mardi 5 septembre, visite médicale pour les poumons, le soir cinéma, film Shéhérazade, premier film français que je vois depuis 1941.

Samedi 6 septembre, préparatifs de départ dans la matinée, le soir à 18h direction Maison Carrée pour aller à la gare. A 20h dans les wagons destinés à la troupe et roulons pendant toute la nuit.

10 septembre, passage à Mouzaïville, Saint-Cyprien des Attafs, Les Attafs, Carnot, Le Barrage, Pontéba, arrivée à Orléansville à 9h10. Ensuite nous sommes conduits jusqu'à Ténès à 59 km d'Orléansville, arrivée devant notre nouveau refuge, la caserne Lavarande du groupement de DCA (photo).

A notre entrée, la garde présente les armes tandis que dans la cour la musique militaire entame son



refrain de bienvenue. Maintenant nous sommes en repos, attendant notre incorporation dans l'armée. Sortie tous les soirs, pendant la journée promenades en montagne, en forêts, baignades à la mer, travail de terrassement au camp Gilot les matins, garde de 24 heures baïonnette au canon au camp Gilot.

Vendredi 22 septembre, je m'engage pour une durée de 3 ans à la Légion étrangère, le colonel de Sidi Bel Abbes nous passe en revue.

Vendredi 29 septembre, je passe à la pesée, à l'hôpital militaire de Ténès (70kg).

Vendredi 6 octobre, anniversaire de mes 21 ans,

avons le mauvais temps en cette saison: en raison du vent, de la pluie, des orages et du froid, je tombe malade pendant quatre jours, j'ai droit aux ventouses tous les jours.

Octobre 1944: service en ville de 7 h à minuit.

Samedi 15 octobre, cinéma de spectacle jusqu'à minuit.

Dimanche 16 octobre, théâtre aux armées de 20 h à 23 h.

Lundi 17 octobre, descente au camp Gilot avec tout le barda empilé dans le sac marin.

Mardi 18 octobre, réveil à 5 h pour les préparatifs de départ pour Sidi Bel Abbès, 6 h du matin dans les bus, quittons le camp Gilot en disant adieu à Ténès en repassant cette vieille ville enceinte avec ses grands murs et ses entrées en portail ainsi que ses deux sorties, avec dans la baie son petit port et son phare qui jette la nuit ses éclairs sur la mer. Repassons comme nous étions venus par Montenotte, Chassereau, arrivée à Orléansville, montons dans des wagons-à-bestiaux. Démarrons à 10 h et demie passant à Yilizan (Relizane), reprenons la route par Perrégaux, Saint Denis du Sig, Mare d'eau, arrivons de nuit à la gare de Sidi Bel Abbès, traversons toute la ville et entrons à 2h du matin dans la caserne de passage CP3.

Mercredi 19 octobre, je passe des radios des poumons et du cœur.

Jeudi 19 octobre, je passe à l'infirmerie de garnison pour l'urine et les vaccins dans le bras, ensuite sécurité militaire au bureau du capitaine ainsi qu'à la salle de service. Je suis dans l'uniforme de la Légion, je rends toutes mes affaires, sac marin et tout le fourbi. Je passe chez un spécialiste pour les yeux, j'appose mes empreintes digitales.



Mercredi 25 octobre, je signe en soirée mon engagement pour 3 ans dans la Légion étrangère à titre français dans la caserne Viénot.

Jeudi 26 octobre, j'entame au grand quartier mon instruction à la C.I 2, 10^{ème} compagnie de la D.B.L.E. (demi-brigade de la Légion étrangère) et je touche tout le barda, et revêtu de mon képi blanc, me voilà légionnaire. Les voyous comme on nous surnomme n'ont pas bonne réputation mais on s'en fout, on est fier d'être à la Légion.

31 octobre, marche-manœuvres de 20 km.

2 novembre, fête des morts, service de semaine, exercices, travail, marches, manœuvre, tir, sport.

11 novembre, beau jour avec défilé, arme sur l'épaule droite, faisons toujours partie de la C.I.2.

1^{er} décembre, douche, garde de nuit 24 heures à la poudrière nord.

2 décembre, prise d'armes, marche, manœuvres terminées, je per-

çois ma feuille d'évadé de Russie.

31 décembre, défilons au Monument aux morts pour la semaine de l'Absent.

Fête des Rois, quartier libre.

9 janvier, garde de 24 heures au poste de police.

10 janvier 1945, préparatifs de départ pour la CICS, apprenons comme spécialités les mines ennemies et alliées ainsi que les canons antichars de 25, 57 et canons de campagne 75.

22 janvier, quartier consigné, vu les oreillons, pendant 15 jours.

25 janvier, je passe à l'infanterie de garnison comme infirmier.

16 février, infirmier de service au village nègre.

22 février, infirmier au village nègre.

Partons de Sidi Bel Abbès pour fournir du renfort pour la France, défilons devant le Monument aux morts avec musique militaire et partons à la gare, roulons toute la nuit vers Oran. Je rencontre des copains qui étaient avec moi en Russie au centre d'hébergement. Partons avec des camions américains pour le port d'Oran, appareillons à 16 h en direction de la France, avons le mauvais temps en cours de chemin, dans le Golfe de Lion une tempête, arrivons à Marseille le 9, débarquons du navire anglais et montons dans des camions qui nous conduisent au château Mont Vert à Auriol.

Départ le 15 mars à 6h du matin pour la gare Saint Marcel, démarrons à 17 h direction Besançon, via Grenoble, Montmélian, Chambéry, Aix les Bains, Rumilly, Tuloz, Bourg en Bresse, Beaufort, Rochefort, Besançon. Défilé avec musique, tenue américaine, reprenons le train par Lure, Valdois, Belfort et partons à pied au village d'Offemont où nous

cantonons dans des granges, rejoignons en camions le 1^{er} bataillon de la 1^{ère} Armée de De Lattre dans la région de Landau.

29 mars, partons de Landau en camion pour Strasbourg. Quittons Strasbourg pour le front, passons par Haguenau, puis Mannheim. Le 4 avril partons sur le front de reconnaissance et prenant part à l'attaque

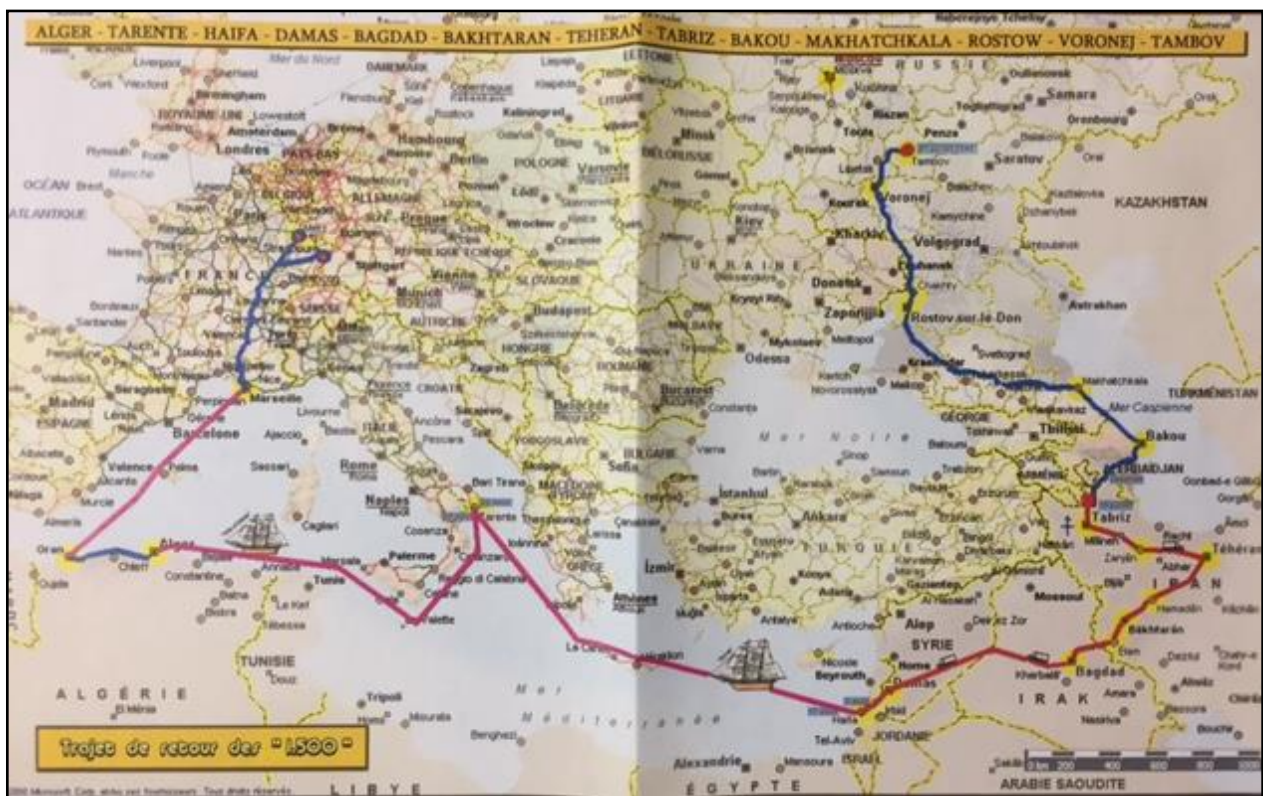
d'Eppingen après avoir remplacé les *amerlos* heureux de la relève de la Légion. Le 5 avril, à 6h lançons l'assaut avec nos chars et voitures blindées en pleine campagne pour reprendre le village de Stetten.

Quel combat, mes aïeux ! On se croyait au cinéma mais malheureusement c'était la réalité. A 10 h avec deux camarades j'entre dans le village en flammes pour faire le nettoyage des Boches, nous démolissons tout sur notre passage, faisons sauter les portes, lançons des grenades dans les caves où sont camouflés les civils. Leur prenons tout, poulets, cochons, vaches, mangeons très bien et surtout buvons leur bon vin. Eux ne manquent de rien en « Bochie ».

Voilà le 49 R.I. qui arrive, il nous faut leur céder le village. Nous remontons dans nos véhicules pour attaquer le village suivant en empruntant des chemins dans les champs. Les Boches ont laissé des souvenirs en partant : les mines, Résultat : voilà quatre voitures blindées et un char de « foutus » chez nous qui brûlent. Etant bloquées, les voitures sautent sous les tirs de l'artillerie boche qui commence à nous arroser avec ses 88. Un obus tombe à dix mètres de notre voiture, un éclat me passe sur le coude droit en m'arrachant la vareuse et le treillis sans me toucher, quelle veine.

Le chemin est libre, nous fonçons en avant à toute vitesse. Un obus allemand est tiré, on entend le coup de départ et aussitôt il éclate. Tous les camarades se regardent pour savoir si personne n'est touché. Je suis touché par un éclat au bras, les copains s'empressent de me soigner et de m'évacuer vers l'arrière. Je suis dirigé sur l'hôpital de Mutzig où je suis opéré le vendredi 6 avril à 16 h après être passé à la radio. C'est un éclat de 3 cm sur 2 cm de large, à 8 cm de profondeur au-dessus du muscle du bras gauche.

Le 18 avril 1945 je suis évacué à l'hôpital complémentaire (collège de garçons) de Chalon-sur-Saône.



Baroth Robert



Ci-dessous, extraits d'un texte écrit par Robert BAROTH à l'occasion du rassemblement des « 1500 » à La Wantzenau le 13 octobre 2001. (Rassemblement à l'initiative de Jean BENOIT).

Chance et malchance dans une famille des « 1 500 ».

Quelle chance d'être né en 1923 dans un beau petit village de la forêt du Warndt, à quelques kilomètres de la frontière sarro-lorraine et ce, peu après que cette localité au nom mignon de Porcelette ait retrouvé, peu d'années après 1918, la quiétude du retour à la France de l'Alsace-Moselle.

J'emploie ce terme plus administratif que celui plus historique d'Alsace-Lorraine qu'on employait plus couramment à l'époque. Parlant de l'enthousiasme de notre population, je vois toujours ma mère dans les années 1930 au champ de pommes de terre quitter brusquement la rangée des « arracheurs » de patates avec sa « Hack [62] » sur l'épaule pour imiter très lestement et alertement la troupe française au rythme des marches militaires françaises et ensuite mimer ceux qui portaient le casque pointu marchant beaucoup plus lentement au son des marches prussiennes ressemblant un peu à la cadence des légionnaires au défilé du 14 juillet. Il fallait évidemment que la « Marie » n'en fasse la répétition que deux ou trois fois au risque de ralentir sérieusement le jet des tubercules sur la « Stratz [63] » pour leur séchage avant l'ensachage.

Mais voilà : cela n'a pas duré, car vint trop rapidement la fin de cette période euphorique à la date du 1^{er} septembre 1939. Marie, cette mère de treize enfants dont dix étaient encore en vie, pouvait dire : quelle malchance d'habiter si près de la frontière ! Ne pouvait-on pas nous laisser ici au lieu de nous faire plier bagage pour nous rendre à Saint-Etienne avec un mari malade qui déclara de suite : « je ne reviendrai ici qu'en cercueil ». Il avait raison car le 5 mars 1940 il quittait ce monde. Nous ne pouvions le rapatrier qu'en 1948 en cercueil, quittant le cimetière surplombant la Loire dans le village de Saint-Victor-sur-Loire.

[62] Die Hacke, la pioche. En Moselle-Est, elle désigne la houe, voire la binette.

[63] Die Stratz, expression locale pour désigner l'étalement ou la jonchée des tubercules sortis en vrac derrière la charrue qui attendent, le temps du séchage, leur ensachage par tri en gros, petit et moyen calibre, ces derniers dits de semence, étant réservés à la plantation envisagée pour l'année suivante.

En août 1942, ma mère s'exclama : « Quelle malchance d'avoir trois fils susceptibles d'être incorporés de force ! ». Sur les dix enfants, nous restions à quatre à la maison, une sœur célibataire de 27 ans, un frère séminariste, un frère né en 1920 et moi-même né en 1923.

Prenant le même chemin que le frère plus âgé que moi, après une première occupation comme manœuvre à la reconstruction, je suis allé travailler au fond de la mine de charbon pour y suivre les cours professionnels de mineur et passer le C.A.P de mineur. Compte tenu de mon classement, je devais me déplacer à Merlebach en vélo pour suivre les cours de l'école préparatoire de porion ou d'agent de maîtrise. Je n'ai passé que deux jours au fond de la mine en passant par tous les travaux en vue de compléter en pratique ma préparation de futur cadre.

Cette formation a pris fin lors d'une crise de colère piquée par mon professeur d'histoire. Il a chassé brutalement du cours tous les élèves qui s'étaient fait inscrire avec leurs parents pour regagner la France. Il me fallait plier livres et effets personnels sur le champ, en plein cours, pour me retrouver avec d'autres compatriotes deux semaines après au R.A.D., et ensuite à la Wehrmacht comme incorporé de force le 15 janvier 1943.

Pour le R.A.D., je n'ai pas beaucoup hésité à y donner suite puisque la durée prévue n'était que de quelques mois. Je ne voulais pas encore aggraver ma situation en plus de mon refus à la Hitlerjugend (H.J.). Quant à décider du départ à la Wehrmacht, c'était une autre paire de manches. Finalement comme premier appelé de la famille, et ayant pressenti que le suivant se cacherait, je me décidais avec cinq copains, après un genre de conseil de guerre, de me rendre avec eux dans le protectorat de Bohême et Moravie (*Böhmen und Mähren*) qui faisait partie de la Tchécoslovaquie. Je savais donc dans un premier temps que ma mère ne pouvait pas être inquiétée.

J'ai eu la chance de pouvoir assister à l'ordination de mon autre frère (le n°4) comme prêtre à Spire (le 10 janvier 1943) mais lors de sa première messe à *Grünwald* (c'est ainsi que les Allemands ont débaptisé Porcelette) j'étais déjà à la Wehrmacht sans évidemment obtenir une permission de circonstance. Ma mère tenait à ce qu'il me donne sa bénédiction fraternelle de jeune prêtre avant mon départ à la Wehrmacht : elle se sentait ainsi sentie soulagée et protégée.

Une fois au front, j'ai essayé de faire parvenir des nouvelles à ma mère, soit directement, soit par mon frère vicaire à Montigny-lès-Metz. Lui, par contre, a réussi à ne pas être incorporé, peut-être parce qu'il était officier de réserve dans l'armée française en 1940.

En mai 43, à la tête-de-pont du Kouban (*Kuban Brückenkopf*) où les combats faisaient rage, il fallait une fois de plus avoir beaucoup de chance pour être épargné par les tirs des avions *Rata* qui mitraillaient constamment sur n'importe quel brin suspect ou mouvement de casque. Ceci se passait d'abord dans la région de Krymskaïa dont la Presse allemande a souvent parlé. Ce serait trop long de vous faire certains récits où la chance a joué à plein. Par exemple, au cours d'un des multiples et constants replis subis par notre unité, un Alsacien du nom de Rumppler et moi-même avons été repris par un Herr Major en véhicule léger qui nous a surpris en train de « fausser compagnie » à l'unité alors que nous pensions être à l'abri de toute vue. Il n'a fait que nous sermonner en nous laissant courir moyennant promesse de notre part de regagner notre unité que nous n'avons d'ailleurs pas retrouvée le soir même. Une autre grande chance de ma vie a été celle survenue tôt le matin du jour où j'avais choisi, vaille que vaille, de me rendre à l'Armée rouge lorsque le sous-officier russe, surpris par mes cris de : « *Ya Frantzowski nie Niemetz* », les mains en l'air, n'a pas appuyé sur la gâchette de sa mitrailleuse. Il m'a fait asseoir au bord de mon trou, m'a certes dépouillé de ma montre et d'autres objets et s'est remis en position de tir, en regardant s'il y avait des Allemands qui avaient pourtant déjà quitté les lieux à l'aube. Moi-même, je n'avais aucune envie ce matin du 28 octobre 1943 de me replier plus longtemps avec les Allemands. Je faisais seulement semblant de les suivre. En réalité, le temps passait et je restais seul à attendre les Russes, en me mettant en position de guet à cet effet.

Une ou deux heures après, j'ai eu droit à un mauvais quart d'heure quand deux ou trois femmes soldats ont trouvé sur moi un rosaire ainsi qu'une photo de mon frère qui se trouvait devant l'autel face aux fidèles lors de sa première messe à Porcelette.

Comme on se ressemblait, j'ai eu tout le mal du monde à leur faire comprendre que c'est mon frère, à défaut de l'expression russe que j'ignorais. Bousculé et repoussé de l'une à l'autre, elles s'énervaient de ne rien trouver d'intéressant à récupérer. Je n'ai pas vraiment été battu, mais j'ai pris la précaution, lorsque nous étions enfin à plusieurs, de ne jamais me mettre à l'extérieur du rang. On était mieux protégé à l'intérieur de la colonne.

A la chance de cette désertion et capture relativement heureuse, suivait la déception des premiers séjours dans les poulaillers, porcheries, étables, écuries, camps improvisés, le tout entrecoupé par des entretiens, interrogatoires, questions. Lors des déplacements effectués des jours entiers, on avait l'impression qu'ils ne savaient plus que faire de nous. Leur stupidité nous conduisit par exemple vers le Sud, à Armavir, pour nous faire remonter en train en plein hiver à Krasnogorsk près de Moscou.

J'ai appris plus tard que dans cette même localité il y avait des écoles de formation au Communisme dans le genre des formations allemandes au National-Socialisme.

Début avril 1944, on nous transporta à Tambow-Rata où l'autre grande chance arriva d'abord sous forme de « bobards » (rumeurs) et ensuite en réalité par la désignation des 1 500, (d'où l'objet de notre rencontre ce 13 octobre 2001 et le rassemblement de ces 1 500 à La Wantzenau.

Je ne m'attarderai pas sur la vie à Tambow où, au moins, tous les jours, à quelques très rares exceptions près, on mangeait ou buvait de la soupe plus au moins consistante. Pour ceux qui réussissaient à ne pas faire partie trop souvent des « commandos » de bois, de kolkhoze ou autres, cela suffisait à subsister. D'autres que moi ont, par une bibliographie toujours croissante, décrit cette vie carcérale morne et languissante jusqu'au moment de notre départ le 7 juillet 1944.

J'étais personnellement mal en point jusqu'au moment de l'embarquement à Haïfa (le 1^{er} août 44) où la nourriture approchant de la française, sous certains aspects, m'a remis en meilleure forme.

Tout se passera relativement bien jusqu'au moment où, le 14 décembre 1944, lors d'un transport en camion découvert pour rejoindre via Tlemcen un stage de soudure électrique dans les installations de la Compagnie Compenon-Banardà Béni-Badhel, le chauffeur imprudent nous versa dans un ravin rocailleux. Ce stupide accident de circulation coûta la vie à trois ou quatre Alsaciens survivants du front russe et de Tambow. Parmi nous se trouvaient six ou sept blessés qui durent être hospitalisés à Tlemcen. Personnellement je n'avais que des blessures à la tête, entre autres un bout de l'oreille qui ne pendait plus qu'à un fil. Il fallait de suite le couper et le recoudre par-dessus le pavillon de l'oreille.

Je passais Noël 1944 à l'hôpital de Tlemcen, la tête recouverte d'un bandage impressionnant.

Je profite de l'occasion pour nommer quelques blessés survivants de cet accident en service commandé, par exemple Bichler François, Bossong Joseph, Bersheim Edmond. Il y avait aussi ceux de ma chambrée dont j'étais le caporal.

Je m'incline devant les victimes malchanceuses de ce malheur de décembre 1944.

Je serais heureux de pouvoir rencontrer lors de nos retrouvailles l'un ou l'autre qui se reconnaîtrait dans mon récit de « chance ou de malchance » et leur souhaiter de passer aussi bien que possible les dernières années de leur vie.

Dans le cadre de mon titre « chance et malchance », je dois ajouter que mes parents ont perdu le fils aîné à l'âge de presque quinze ans, au moment où il allait pouvoir travailler pour aider à nourrir la famille.

Maman craignait d'en perdre encore un autre dans cette guerre qu'elle maudissait. Mais cela a pris une tournure toute autre que celle qu'elle avait imaginée. Le deuxième fils, né en 1908, n'entraîna pas en Moselle dans les incorporables. Le troisième fils, sous-officier de carrière, blessé de guerre et employé de mairie, allait lui aider d'une façon chanceuse lorsqu'il parvint de manière très courageuse et énergique à faire descendre d'un camion ma sœur de 27 ans, célibataire, que les Allemands avaient embarquée en vertu de la loi de représailles *Sippenhaft* à la place de mon frère né en 1920 (le n°5) et qui était réfractaire. Il vivait au village en clandestinité, caché chez ma sœur mariée. Comme j'étais déclaré en Mairie disparu (*vermisst*), bien que que ma famille savait par la radio clandestine que j'étais sain et sauf en captivité russe, les Allemands ont finalement cédé à l'argument d'un fils déjà tombé *für Führer, Volk und Vaterland*. Ce frère qui est intervenu, devenu Maire de Porcelette pendant plus de 30 ans, a pu éviter, par son intervention efficace, à ma sœur Mathilde de partir en camp de concentration.

R. Baroth, Secrétaire départemental de l'Association des Anciens de Tambow,

Elu Secrétaire Interdépartemental Général, le 27 septembre 2002.

Parcours de papa et « carnet de guerre » (Renseignements fournis par Marie-Reine et Roger Baroth).

Le 8.11.1942 : Incorporation dans le R.A.D. à Kirkel (Saar) jusqu'au 28.12.

Du 28.12.42 au 15.1.43 à la maison à Porcelette.

Le 10.1.43, Nicolas est nommé prêtre à Spire.

Le 15.1.43, départ pour la Wehrmacht.

Du 18.1.43 jusqu'au 8.4.43, Instruction à Laun an der Eger (Louny).

Je suis 3 jours à la maison où un télégramme nous rappelle. Nous manquons d'être emprisonnés puisque nous arrivons avec 3 jours de retard.

Après quelques belles journées à Weiden (Oberpfalz) où on nous a transportés de Laun, **nous partons pour le front le 26.4.43** (lundi de Pâques) à 5 : René Grasmück, Dechoux Adolphe, Jager Henri, Collmann Lucien et moi.

Notre voyage nous mène de Nürnberg à Breslau, puis Krakau, Reichshof, Kirowo et Cherson (*Crimée*). A Cherson, nous nous traversons le Dniepr et parcourons la Crimée.

A Kertch, nous embarquons en petits bateaux et arrivons à Taman (*Russie*) le 5.5.43.

Après de longues et fatigantes marches, où nous souffrons surtout de soif, nous arrivons à Warenikowskaja où nous sommes affectés à la 101^{ème} Jäger Division. A cause du bombardement, nous évacuons la ville et allons à Kiewskoje (8 jours) puis à Krasny.

Les avions ne nous laissent pas en paix. Le 26.5, les Russes font une attaque. Les premiers d'entre nous (parmi lesquels Imhof) vont avec pour la contre-attaque qui malheureusement réussit aux Allemands. Notre plan, que René Grasmück et moi avions fait, de nous cacher et de nous rendre comme prisonniers, échoue alors.

Le 31.5, après être répartis dans les Compagnies (René et moi dans la 3^{ème}), nous devons de nouveau faire une attaque. Mais après une dure journée où nous devons rester en bas dans les tranchées, nous sommes obligés de foutre le camp dans la nuit.

Du 1.6.43 au 10.7.43, nous restons en 2^{ème} ligne – « manger assez bon- artillerie, Stalinorgel ».

Le 10.7.43, nous sommes sortis de là et après des marches, nous arrivons à Warenikowskaja où nous embarquons au Kuban (*fleuve*) sur lequel nous naviguons jusqu'à Temryuck.

Le 14.7.43, nous arrivons, après une marche le long de la mer, dans une région marécageuse, les Lagnes. Après une dure nuit où nous errons à travers les marais, nous trouvons enfin notre *Stützpunkt* « Herzegowina ». Nous nous installons là et menons une drôle-de-vie.

Le 24.7, mon copain René fut blessé et Jager nous a rejoints.

Le 24.8, nous sommes sortis de là et arrivons comme *Küstenschutz* à la côte de la mer d'Azov sur le *Stützpunkt* « Elsass ». Nous restons là jusqu'au 12.9 (le 3.9 je fus nommé *Gefreiter*- (caporal, grade de deuxième rang). Dans la nuit du 12 au 13.9, une dure marche de 45 km de Temryuck à Sennaya épuise presque mes forces (boue, pluie). Le jour suivant ça va, à Taman. De là nous regagnons Kertch sur des bateaux-radeaux.

Le 16.9, nous débarquons à Jantschekrak après avoir parcouru la Crimée en train.

Le 18.9, nous serons de nouveau installés, ça veut dire que d'abord il nous faut faire des trous et tranchées. Là, nous restons jusqu'au 8.10.43 (pas trop dangereux sauf 7-8 jours et patrouilles de reconnaissance (*Spähtrupp*).

C'était avant Gladky. La nuit du 8 au 9.10, la 1^{ère} compagnie nous relève et le jour suivant nouvelle attaque russe.

Le 11.10, nous faisons un dangereux *Stosstrupp* avec beaucoup de pertes. Nous sommes à 5, dispersés seuls dans des trous. Le régiment se retire avant Karatschekrak et le 22.10, nous sommes obligés de courir. Après 2-3 jours, la compagnie est de nouveau rétablie mais affaiblie avant Wasilewka.

De là, nous nous replions encore de 30 km.

Le 27.10, nous nous installons, moi à la compagnie du poste de commandement (*Gefechtsstand*) derrière la tranchée anti-char, dans une haie. Et c'est là que le jour suivant, la compagnie se replie de nouveau, ainsi que le chef. Je les laisse partir et me cache dans le trou en attendant les Russes qui ne tardent pas de s'amener après 10 minutes. Je lève les mains et montre un tract au sous-officier qui me voit le premier et il semble comprendre *que je suis Français*. Il m'ordonne de me coucher. Quelques minutes plus tard, trois-quatre vieux s'amènent et me prennent tout. L'un d'eux me mène près d'un

commissaire auquel je fais comprendre aussi que je suis Français et il me prend tous les objets saints que j'avais sur moi. De là on me mène à Orleansk.

Je subis un long interrogatoire le 28.10. Je lui dis tout ce qu'il me demande et, après une nuit dans le poulailler et un 2^{ème} interrogatoire, nous arrivons à 3 dans un village. Nous y sommes 3-4 jours, dans une écurie, pressés (*les uns sur les autres*) n'ayant pas de place pour nous coucher.

Notre tas (*de prisonniers*) devient toujours plus grand et nous arrivons 2-3 km plus loin dans une grande étable.

Lorsque nous sommes à 200-300 (*prisonniers*), nous serons amenés à Gladky, après une nuit à Wasilewka. Nous faisons un petit camp, du barbelé autour d'une hutte en face de celle où logeait notre 1^{er}Tross (train de ravitaillement) de munitions. La nuit on se bat pour les places, on cherche partout quelque chose à manger. Notre nourriture consiste en deux soupes que nous mangeons groupés à 7-8 types, autour d'un pot rouillé, avec des cuillères en bois.

Après 5-6 jours, nous évacuons de là et, ensuite 2-3 étapes de 20-30 km (une nuit froide dans un grenier où, de froid, il m'est impossible de dormir. Je trouve du maïs et remplis mon sac).

La nuit suivante, nous la passons dans une petite écurie. A peine de la place pour s'asseoir. De fatigue, on ne sent plus les poux dont nous sommes pleins.

Le jour suivant, on nous contrôle, et le jour passe sans qu'on ne nous donne quelque chose à manger. Et la nuit, nous la passons dans un kolkhoze chez des Roumains.

Le soir suivant, encore sans manger, je fais ma plus dure nuit, celle du 12.11 au 13.11.43. Nous faisons une marche en pleine pluie, mouillés jusqu'aux os pendant près de 30 km. Nous arrivons à l'aube du jour à une gare où on nous laisse encore 4-5 heures debout avant de nous envoyer dans les wagons.

Le matin suivant on nous donne enfin un quart de soupe et un bout de pain. Nous partons et après 4-5 jours de voyage (froid, soif, faim), nous arrivons le 21.11 à Armavir. Ça fait que j'ai passé mon 20^{ème} anniversaire enfermé (*dans le train*) avec pain et eau.

Après une nuit dans l'étable, on nous mène au camp dans un bois. Nous serons logés (Français à part) dans des abris souterrains où nous couchons sur la terre. Le toit est constitué de brindilles flétries couvertes de terre. Après s'être baignés et la coupe des cheveux à ras, on se sent quand même mieux – 2 soupes et 600 gr. de pain. Là je reste jusqu'au 6.1.44. Noël et Nouvel An dans le Bunker 42 et 66. Boulot : faire des nattes et chercher du bois.

Le 6.1.44, nous commençons un long voyage de 20 jours où nous passons de dures journées et nuits froides (*dans les wagons*).

Le 26.1, nous arrivons à Krassnogorsk (3^{ème} zone). Là-bas, il fait plus froid mais nous sommes dans des baraques chauffées. Les Polonais font le con avec nous et nous travaillons à la neige au camp et au bois à la gare.

En mars, nous allons dans la 2^{ème} zone du camp 27. Le boulot est le même, nous avons une soupe de travailleurs (bortschuppe), 600gr de chljev (pain) et ¼ de kacha (bouillie).

On travaille à la glace et au bois.

Le 17.4, nous partons de là et, après 9-10 jours de voyage, **nous arrivons à Tambov-Rata le 27.4** où nous faisons d'abord la quarantaine.

Le 13.5, Staline accepte la demande de De Gaulle de rapatrier les prisonniers alsaciens-lorrains en URSS. Le 27.5, on nous l'annonce officiellement, on nous classe et on nous loge d'après les compagnies. Je fais partie de la 1^{ère} compagnie.

Après d'impatients jours pendant lesquels nous faisons un peu d'exercice, la Commission française de libération vient enfin nous visiter le 3.7.44. Nous revêtons l'uniforme russe avec chaussures et linge.

Le 6.7, le général français Petit et le général russe Petrow nous parlent et nous faisons un défilé.

Le 7.7, nous partons du camp 188 Tambov et nous embarquons à la gare de Rata.

A remarquer encore que la boustifaille est meilleure au 188 qu'au 27 (14 jours de convalescence).

Le 7.7, on part et le 8 nous passons à Woronesch, le 9 à Millerovo, Woroschilowgrad, Rostov.

Le 10.7, nous passons à Armavir, mon ancien camp. Nous traversons le Kouban et le Caucase.

Le 12.7, nous atteignons la Mer Caspienne

Le 13.7, nous nous arrêtons avant Bakou et prenons bain et douche.

Le 14.7, nous fêtons dans un village russe à la frontière russo-iranienne que nous atteignons le même jour (près de Djulfa).

Le 15.7, nous passons en Perse (à Tabriz) où nous sortons du train.

Le 16.7, ça continue en camions russes. Nous roulons 3 jours ainsi et le 18.7 nous arrivons à Téhéran après avoir traversé la Perse russe.

Nous campons sous des tentes et recevons l'uniforme anglais. Les FFL (*forces françaises libres*) ont déjà tout organisé et la bouffe change directement. Nous recevons la nourriture anglaise.

Le 21.7, l'ambassadeur français à Téhéran nous visite.

Le 23.7, nous quittons Téhéran en camions anglais (sur une route goudronnée).

Première étape le 23.7 : Takestan (logis, tout est bon). Puis :

- le 24.7 : Hamadan (tentes, routes bonnes)
- le 25.7 : Kermachan (longue étape)
- le 26.7 : jour de repos au camp (chaud)
- le 27.7 : Kanequin (hautes montagnes)
- le 28.7 : Bagdad (jolie ville, capitale de l'Irak)
- le 29.7 : Rutba
- le 30.7 : camp au désert, la plus longue étape
- le 31.7 : Mafraq (Palestine- montagnes- nous passons à 5 km de Nazareth).

Le 1^{er} août, nous arrivons à Haïfa. Dernière étape en camion.

Nous sommes le 1^{er} convoi de 300 qui arrive. Des tentes avec matelas dans ce camp de transit. Manger bon. Nous touchons de l'argent, en tout 1500 M. Le consul de Haïfa nous rend visite ainsi qu'un général. A Haïfa, qui est une jolie ville, on peut tout acheter encore. Beaucoup de Juifs. La mer est devant nous. Derrière nous, il y a les montagnes. Je suis mal foutu avec l'estomac. Camp Boundary.

Le 17.8, nous embarquons au port de Haïfa et le matin du 18.8 nous démarrons et nous voilà en mer. Sur le bateau, il y a tout, lavabos, cantine, cuisine excellente. Le premier jour ça nous tourne un peu, mais après ça va. Nous touchons de nouveau 264 ! (564 F). Solde journalière : 16 F.

Le 23.8 matin, nous débarquons en Italie à Tarente (Taranto). Là on nous mène dans une ex-usine où nous sommes tous dans un grand garage. Nous restons là jusqu'au 27.8. 1944. L'heureuse nouvelle de la prise de Paris nous parvient ici, ensuite celle de Marseille. Dimanche, messe.

Le 27.8, nous passons la ville de Taranto pour embarquer au port sur la « Ville d'Oran ». Ce bateau n'est pas mal et il est sous contrôle français. C'est un des plus rapides de la Méditerranée. Tout va bien. Pas d'inconvénients. Nous partons le même jour encore et, après 2 jours de voyage, **nous arrivons le 29.8 dans l'après-midi à Alger** que nous voyons du bateau. Les drapeaux français flottent sur la Préfecture et d'autres bâtiments.

Le 30.8, débarquement de la « Ville d'Oran ». Une clique militaire joue et des généraux nous reçoivent au son de la musique. Nous cassons la croûte avec ¼ de pinard qui est offert par la Croix Rouge Française.

En car, nous sommes conduits dans un camp d'hébergement hors de la ville (à Maison-Carrée).

Le 31.8, prise d'armes et revue, défilé devant des généraux.

Le 3.9, messe le matin et concert l'après-midi.

Le 6.9, je trouve Banton Jules de L'Hôpital qui me raconte avoir été en Italie et passé les lignes.

Le 7.9.1944 : première sortie en ville. Nous nous baladons à Maison-Carrée.

Le 8.9, paye : 245 F.

Le 9.9, départ d'Alger (Maison Carrée) en train.

Le 10.9, arrivée à Orléansville où on passe une jolie matinée. Le soir, nous arrivons à Ténès après un voyage de 2 heures en autobus à travers les montagnes. Assez jolie contrée. Le soir, sortie en ville qui est située au bord de la mer, entourée de vieux murs qui la fortifient. Notre caserne se trouve en pleine ville, ce qui est avantageux pour nous. Le pinard ne manque pas.

Nous travaillons à Ténès près de la mer. Nous nous baignons à la mer. Nous faisons des promenades dans la montagne.

Les premiers jours d'octobre, je suis reconnu caporal et je touche la solde en tant que caporal. Les 13.10.1944, départ de Ténès pour le service du matériel. On passe à Maison Carrée et le 15.10.1944, j'arrive à Dellys à environ 100 km d'Alger dans la caserne Renault au C.O.80.S.M. Je travaille avec Henrion dans l'atelier 3, puis dans l'atelier 4. J'écris à Versailles (*à sa sœur Eugénie*). Théâtre aux armées dans un hôtel à Dellys (hôtel Beurivage).

Les casse-croûtes sont rares, les oranges, nous les mangeons par kilos. Les dimanches, nous fréquentons la messe, l'église étant juste à côté de la caserne.

Prise d'armes le 1^{er} et le 11 novembre.

Le 17 novembre, anniversaire, je fête un peu.

Le 21.11, avec grande joie, je reçois les premières nouvelles et 50 frs d'Eugénie. Je suis un peu changé maintenant ayant moins de soucis et de bonnes nouvelles à la place.

Le 25.11, nous futtons enfin le camp de Dellys. L'après-midi, nous arrivons à la caserne du 101^{ème} C.O.S.M à Alger.

On nous loge dans une des baraques. Et la vie dans la capitale commence. Chaque jour, nous allons dans un autre coin de la ville et comme ça nous apprenons à connaître tous les coins de la ville. Je visite Notre-Dame d'Afrique.

Le 13.12.44, on part enfin d'Alger et le 11.12, nous arrivons à Oran où nous restons 2 jours au 102^{ème} C.O.S.M.

Le 14.12, nous partons d'Oran en camion. Jusqu'à Tlemcen, tout va bien. Mais 10 km avant Beni-Badhel, le malheur arrive. Il fait nuit. Le chauffeur veut attraper un lapin et n'arrive pas à prendre le virage. L'accident mortel arrive. On fait chercher des camions à Beni-Badhel et on nous emmène à Tlemcen à l'hôpital central. Malheureusement nous avons 4 morts (Wey, Paille, Weber et...)

Je passe Noël 1944 et Nouvel An à L'hôpital. Le 16.1.1944, je quitte l'hôpital.

Ci-dessous, un autre texte rédigé en mai 1996, texte dont nous ignorons le but ou la destination.

(Seconds renseignements fournis par Marie-Reine et Roger Baroth).

Parmi les situations dont sont imprégnées mes cauchemars, j'en choisirais quelques-unes, recueillies dans mon carnet de route en regrettant en avoir vendu quelques feuilles en captivité en les troquant pour des rations de pain.

Mais elles sont corroborées par la description de mon état d'âme au front par des lettres que j'ai adressées à un de mes frères, feu M. le Chanoine Baroth Nicolas, capitaine de réserve et qui, à l'époque, était tout jeune prêtre, vicaire à Montigny-lès-Metz.

Je suis en mesure de les fournir à l'Administration puisque mon frère a pris soin de les conserver. Malheureusement je les ai écrites en allemand, d'une part et d'autre part, je n'avais pas le courage de citer (à quelques exceptions près) les localités ou lieux précis où cela se passait.

Ceci n'était d'ailleurs pas chose aisée, on était toujours à la merci de ce que certains – plus malins-annonçaient autour de soi. Chacun en faisait alors l'orthographe à sa guise.

Voici donc ces faits, brièvement et chronologiquement.

Fin avril jusque mi-juillet 1943- front du Kouban-Caucase du Nord

Au fur et à mesure où notre unité s'approchait de la 1^{ère} ligne, les bombardements et surtout les mitraillages de l'aviation légère de l'Armée rouge sur les troupes et souvent sur les isolés, m'ont démoralisé au plus haut point. Je ne m'attendais vraiment pas à cette forme de danger, qu'on ne nous avait pas tellement inculqué à l'instruction.

Ceux que nous avons relayés au front avaient subi des revers sérieux avec des pertes lourdes, car nous avons pu le constater assez rapidement en parcourant les tranchées où jonchaient encore des cadavres avec des odeurs nauséabondes difficiles à supporter. Il fallait néanmoins en enjamber certains pour avancer dans les tranchées.

2^{ème} quinzaine juillet à fin août 1943-Région des Lagunes à proximité de la côte de la Mer d'Azov. C'était une guerre particulièrement paisible en apparence mais qui mettait les nerfs à rude épreuve par son côté sournois, car l'ennemi était partout et nulle part. Une de ses attaques-surprise valut une blessure du genre « tombée du ciel » à mon meilleur copain de Porcelette, René Grasmuck. Jusque-là nous avons pu rester assez près l'un de l'autre. En le voyant blessé pas trop gravement, je l'enviais presque, car ça l'écartait du front avec une permission de convalescence au bout et non-retour au front. Nous avons projeté l'un comme l'autre, de terminer la guerre en clandestinité dans le cas de figure d'une blessure ou autre permission. Voilà que chez lui cela s'est effectivement produit et moi je restais seul comme « Malgré-Nous » dans ces îlots de roseaux au traître camouflage.

Inutile de préciser que mon moral en a pris un sérieux coup. La drôle de guerre dans les lagunes a pris fin par le retrait de nos unités, vers mi-septembre 1943. Moyennant de longues marches très épuisantes

physiquement, nous longions les côtes de la Mer d'Azov pour être embarqués et transbordés sur des espèces de bateaux primitifs (*Fähre*) de Taman à Kertch.

Nos nouvelles positions se situaient au front du Sud au Nord de la Crimée, que nous avons traversé en mai au côté Est du Dniepr. J'étais un peu perdu en ce qui concerne la localisation exacte. J'ai noté Gladky, Karatschekrak, Wasilewka, sans avoir eu l'occasion à ce jour de situer très précisément ce secteur. D'ailleurs, le front bougeait beaucoup.

C'est dans les environs d'une date, pouvant se situer mi-octobre 1943, qu'au cours d'un repli devenu habituel, il m'est arrivé une aventure très dangereuse et psychologiquement très stressante. Elle m'a conduit à aller à l'improviste avec un Alsacien nommé Rumpler (que je ne connaissais pas vraiment, car provenant d'un groupe ou section voisine) pour une tentative de « fausser compagnie » à la nôtre sans trop savoir où nous allions. Nos desseins se sont vite révélés semblables car nous traînions tous les deux et avons réussi à nous écarter du gros de nos groupes respectifs pour nous retrouver, sans le vouloir sur une côte à découvert et stupidement exposés à des tirs ennemis ou même aux nôtres. Il fallait à tout prix atteindre l'autre versant de la côte pour dévaler et aller se cacher.

Les haies et bosquets étaient rares, mais en contrebas il y avait un chemin que nous n'aurions pas dû prendre, car c'est là que surgit tout d'un coup une espèce de « Jeep » avec un Herr Major qui nous interpella de loin. Nous pensions notre dernière heure arrivée, mais finalement, après une « engueulade », pris des renseignements sur nous et notre unité, il nous intima l'ordre de nous rendre à Wasilewka où aurait lieu le regroupement des unités décimées de la région.

Il nous aurait fallu plus de courage, après cette rencontre inattendue, et connaître la géographie de la région pour ne pas continuer à errer dans la nature et se retrouver finalement au quartier général que le Herr Major nous a indiqué.

Notre tentative était trop improvisée et nous servait de leçon pour attendre une meilleure occasion de fuite ou désertion. Une dizaine de jours après, celle-ci s'est produite.

La désertion ou évasion du 28/10/1943 à Orléansk.

Après la péripétie racontée ci-dessus, la série des jours de repli continua, ce coup-ci avec des unités reconstituées avec de nouveaux chefs que je ne connaissais pas. Je me trouvais sans nouvelle affectation bien précise dans un petit groupe qui devait entourer un lieutenant. Je n'avais plus qu'un pistolet comme arme par la force des choses. Reculer presque tous les jours, creuser un nouveau trou, repartir, marcher, etc. Épuisé, fatigué, j'ai choisi le matin du 28/10/1943 pour faire semblant de dormir encore et de m'affairer à vouloir, une fois de plus, repartir. Mais en réalité, j'ai laissé partir le lieutenant malgré son ordre pressant de le suivre, car j'avais décidé, la fatigue physique aidant, que ce sera le jour X. Le lieutenant partit sans trop me menacer, j'attendais les événements tout seul dans mon trou dans cet espèce de bois, une bande de forêt d'une dizaine de mètres.

Je jetais au loin mon pistolet et déplaçais déjà mon tract de déserteur volontaire, je l'avais toujours soigneusement camouflé dans la poche arrière.

Bientôt je ne voyais plus d'Allemands et j'étais là à attendre et à scruter l'horizon pour apercevoir les Russes. J'ai surpris l'arrivée du premier (sous-officier) russe avec le cri : « Ya Franzouski, nie Nemetz » en brandissant un tract de déserteur volontaire. Le moment capital était arrivé, le Russe avec sa mitraillette n'a pas appuyé sur la gâchette et me voilà enfin à la merci de nos alliés, même si mes gestes suivants ne correspondaient plus à cette définition.

Mais ceci est un autre chapitre et relève d'une autre pathologie plus physique et asthénique, que le moment inoubliable et capital ci-dessus décrit.

P.S : Je n'ajouterais pas que la particularité d'être un des dirigeants départementaux des Anciens de Tambow tenant des permanences, donc très en contact avec des copains d'infortune, n'est pas faite pour oublier tous ces faits mais bien au contraire de les « entretenir » en faveur des cauchemars entraînant une vie paisible d'ancien combattant et de prisonnier de guerre.

Rappelons aussi que j'ai pu quitter Tambow avec le contingent de 1500 engagés pour la durée de la guerre dans l'Armée Française.

Hombourg-Haut, le 10 mai 1996.

<p>NOM : BAROTH I.F.</p> <p>Prénom : Robert Caporal à l'Armée Allemande</p> <p>Grade : M.d.L à l'Armée Française</p> <hr/> <p><u>Nom de l'unité :</u> 3^{ème} Cie du Bataillon 229 de la 101^{ème} Division des Chasseurs LeichteGebirgs-Jäger-Division</p> <p><u>Lieu de stationnement :</u> Front de l'Est- armée Allemande KUBAN – BRUCKENKOPF Lagunengebiet- Mer d'AZOV Front du Sud – à l'est du DJNEPR</p> <p><u>Nom des officiers :</u> Je n'ai pas noté leurs noms, ce que j'aurais peut-être fait s'il y en avait eu à caractère sympathique. Seul un Feldwebel FISCHER me reste en mémoire.</p> <p><u>Période d'affectation :</u> De fin avril 1943 au 28/10/1943.</p> <p>Date et circonstance de la blessure (s'il y a lieu) :</p> <p>Au cours de ma campagne, je devais être particulièrement protégé, puisqu'à 2 reprises seulement, je n'ai eu que 2 égratignures avec uniquement des trous à la vareuse et au pantalon.</p> <p><u>Nom des camarades tués ou blessés au combat :</u> LAURENT François – tué COLLMANN Lucien – blessé GRASMUCK René – blessé JAGER Henri - blessé</p>	<p><u>DATE ET NATURE DES FAITS</u></p> <p>(Opérations au cours de laquelle l'unité a eu (ou plusieurs) accrochage(s) avec l'ennemi) :</p> <p>Baptême-du-feu dès les premiers jours de mai 1943 en nous rendant en première ligne, au front de la tête-de-pont (KUBAN-BRÜCKENKOPF) du côté de KRYMSKAJA (au nord CAUCASIE) et de KIEWSKOJE où il fallait avoir le cœur bien accroché et la chance de ne pas être atteint par les tirs extrêmement démoralisants des avions mitrailleurs russes. Attaque allemande échouée avec perte de bon nombre de tués et de blessés avec repli des Allemands les 29-30 et 31-05-1943 dans ce même secteur où l'aviation légère russe déployait une intense activité de mitraillage fort heureusement non toujours précise, le 24/07/1943- dans les marécages des lagunes à l'îlot dénommé « StützpunktElsass– attaque sournoise d'un groupement russe au cours de laquelle il y a eu des tués et des blessés parmi lesquels mon meilleur copain.</p> <p>Dangereux repli du 10 au 15/09/1943 de la côte de la mer d'AZOV de TEMPRYUCK à TAMAN pour débarquer à KERTSCH.</p> <p>Le 11/10/1943 – région de WASILEWKA-KARATSCHEKRAK au nord de la CRIMEE, vers le DJNEPR très dure attaque des Russes avant l'aube avec de nombreux tués allemands et blessés.</p> <p>Entre cette date et ma désertion (le 28/10/1943) harcèlement des Russes avec repli et perte dans les rangs allemands.</p>
--	--

Biegel André est né le 27 mars 1927 à Forbach. Il a vécu jusqu'en 1974 à Marienau-les Forbach, et depuis à Bousbach.

Rencontre à son domicile le 1^{er} mars 2020. E-mails de son fils Fernand les 11 mars et 9 mai 2020.

Le camp de rassemblements des Français.

Tout le monde descend. Le convoi vient de s'arrêter dans une petite gare nommé RATA en pleine toundra. On nous dirige à pied vers ce fameux camp de TAMBOW. Vivement l'arrivée ! A nous les paquets de vivres de la Croix-Rouge, une bonne douche et des habits neufs. Enfin nous arrivons. Devant nous, une double rangée de barbelés fixés à des piquets en bouleau, en pleine forêt. A première vue le camp a bonne allure avec des sentiers bien entretenus. A l'entrée du camp, la baraque des gardes est faite avec des rondins près d'un grand portail. Les Russes commencent la fouille, comme dans tous les camps, on y est habitué ! Il ne me reste plus grand chose de toute façon, à part la cuillère en bois et la boîte de conserve « OSCAR MAYER » plus quelques chiffons qui me servent d'oreiller. Nous voilà dans le camp. Une doctoresse plus très jeune observe chacun de nous et suivant le cas, les plus faibles à droite, les autres en quarantaine. Au camp, on la surnomme « la mère des Français ». Elle essaye de retaper les plus faibles en les mettant en cuisine où ils peuvent se refaire tant bien que mal une meilleure santé et une fois retapés, ils nous rejoignent à nouveau.

Le camp est très grand : il se compose de plusieurs parcelles fermées par des barbelés. Le camp de travail a plusieurs quarantaines, une infirmerie nommé aussi hôpital, et même un terrain de foot.

Nos baraques fabriquées avec des troncs d'arbres sont enfouies dans le sol, seul le toit est apparent et recouvert de terre et les arbres y poussent. Une baraque peut contenir une centaine de prisonniers. Le long du chemin, vers nos baraquements, les anciens du camp cherchent du regard à retrouver une connaissance, un frère, un cousin, un ami.

Une fois en quarantaine, la vie de camp reprend le dessus, on s'organise, chacun reçoit sa place pour coucher. Les vieux sur les bat-flanc du bas, les plus jeunes sur ceux du haut. Pour y parvenir il faut grimper et pour certains c'est devenu impossible. Ils doivent donc rester en bas et s'arranger avec un autre. Au bout, se trouve le cagibi du chef de baraque, séparé par une toile de jute. La première chose à faire maintenant, c'est d'aller aux nouvelles. Je me dirige vers les barbelés qui nous séparent du camp de travail. Il y a beaucoup de monde de chaque côté. Devant moi un gars qui me demande si je ne connais personne de la région de Merlebach. Je lui réponds que j'avais un copain nommé Marcel Bour qui malheureusement avait été blessé lors de la débâcle et d'après les renseignements fournis par un autre prisonnier il n'avait pas pu suivre la horde de prisonniers. Un Russe lui a donné le coup de grâce. Mon interlocuteur se met à pleurer en me disant : « c'était mon frère ». Quel désastre !

Après un temps de silence, il me demande de plus amples détails, puis me raconte son histoire. Il s'était caché lors d'un repli stratégique des Allemands et avait été fait prisonnier. Pour les Allemands il était mort au combat et ils prévinrent les siens. Les parents pleuraient leur fils aîné perdu, se consolant de revoir un jour leur petit Marcel. Mais lui ne reviendra pas.

Des gars d'un même village se retrouvent, deux frères également viennent de se revoir, s'embrassent et pleurent de joie à travers les grillages barbelés. Mon copain Alfred vient de retrouver un de ses cousins qui, dans la zone de quarantaine, est chef de baraque. Il va le rejoindre et sera son boy, quitte à aller travailler (par la suite) à l'extérieur en forêt ou dans les kolkhozes une fois sorti de la quarantaine. Les colis de la Croix-Rouge tant espérés n'existent pas en Russie. Encore une déception ! Certains prisonniers de ce camp sont déjà là depuis plus de deux ans. Les journées passent invariablement. Le matin, un bout de pain, appel avec comptage, midi soupe, ou plutôt liquide tiède, le soir pareil. Dans la journée, passage au sauna, ou vaccination dans le dos, le sérum puisé dans une boîte de « OSCAR MAYER ». Personne ne sait ce que contient cette seringue.

Un convoi vient d'arriver. Avec les prisonniers allemands, se trouvent des soldats français prisonniers de 40 accompagnés de trois officiers qui nous rejoignent dans notre baraque. Ils sont traités comme tous les prisonniers, même moins bien que les officiers allemands qui, dans une autre partie du camp, ont certains avantages : celui de porter leurs décorations ainsi que leurs galons !!!! Le simple prisonnier est obligé de les saluer.

J'ai la chance de sortir de quarantaine avec les trois officiers français, le capitaine d'aviation Albery, le lieutenant Dufour et le troisième, un sous-officier dont je ne me rappelle plus le nom. Je suis affecté à leur service comme planton. Depuis cette sortie, ils sont assignés dans une baraque réservée aux

« Français de 40 » tandis que je me retrouve dans la baraque « 23 » juste à côté de la « 22 » que je ne connais pas encore.

Dans la journée, les officiers se retrouvent dans une baraque occupée par certains responsables. Des officiers russes leur rendent visite et leur apportent parfois quelques journaux à lire, qui serviront aussi comme papier cigarette.

Le matin, je vais chercher le petit-déjeuner de mes trois officiers. Il consiste comme pour les autres, de six cents grammes de pain plus une cuillerée à café de sucre. Ils ne sont pas favorisés comme les officiers allemands qui, eux, ont droit à 300 grammes de pain blanc, 300 gramme de pain noir. Une cuillère à café de sucre et 20 grammes de beurre. Après maintes discussions avec les autorités russes, les officiers français obtiennent les mêmes avantages que les officiers allemands.

Ce sont les cuisines de l'hôpital qui distribuent la soupe pour les officiers. Elles se trouvent à l'autre bout du camp. Pour chacun des trois repas je reçois un seau de deux litres de bouillon chaud recouvert d'une pellicule d'huile de tournesol, un supplément du cuisinier luxembourgeois pour les officiers français. En cours de route j'en profitais pour puiser quelques cuillerées de ce bon bouillon ! Je survivis un peu au détriment de mes supérieurs.

Aujourd'hui, notre baraque est désignée pour passer au sauna. A peine arrivé dans une grande pièce surchauffée, chacun reçoit un crochet de fil de fer où il faut accrocher ses haillons. Puis, nu comme un ver, on passe devant une doctoresse russe qui s'amuse à inspecter avec une baguette certains endroits intimes. Suivant le cas, certains seront rasés et un prisonnier équipé d'un chiffon enroulé autour d'un bout de bois le trempe dans un seau contenant une solution désinfectante et badigeonne ces parties sensibles. Ce qui en fait hurler plus d'un ! Ensuite c'est le passage chez le coiffeur. Avec de la chance on passe chez celui qui est équipé d'une paire de ciseaux ou alors, on a droit aux ciseaux de tailleur et pire au taille-haies. C'est à présent l'heure du bain. Nous voilà à la queue-leu-leu, avec une bassine à la main. En passant devant une cuve d'eau chaude, chacun reçoit sa ration, c'est-à-dire environ deux litres plus un bout de savon frais, grand comme un morceau de sucre. Pour la douche, rien de plus simple : après avoir placé le savon sur la tête il suffit de déverser lentement le contenu de la bassine et nous nous baignons. Pas de rinçage, ni de serviette, la chaleur du sauna fera le séchage. Et quelle douche !!! A la sortie, c'est moins drôle. Nos habits, après être passés au four pour être désinfectés, se retrouvent sur un tas dans la pièce et chacun recherche ce qui lui appartient. Les derniers prendront ce qui reste !

Un jour, comme repas de midi, chacun des officiers reçoit deux sardines fumées avec la soupe. Comme elles sont très assaisonnées, ils me les donnent pour les échanger contre du tabac. La veille un nouvel arrivage de prisonniers avait eu lieu. Ils avaient été faits prisonniers par les Américains et remis aux Russes. Arrivés à Tambow, les Russes les ont dépouillés de tout ce que les Américains leur avaient laissé. Huit chariots de couvertures, des montres, des briquets, des cigarettes, etc... Malgré les fouilles, il y avait toujours moyen de passer quelque chose. Je me dirige donc avec mes sardines vers la quarantaine où se trouvent les nouveaux arrivés, et sans mal, je réussis à échanger mes sardines contre des cigarettes, et même quelques cigares. Sur le chemin du retour, je croise un officier russe qui me voit fumer un cigare et s'exclame : « *Franzous Capitalist.* » Les officiers français profiteront une semaine de ces cigarettes.

La Morgue.

La baraque 22 sert de morgue au camp. Plusieurs fois par jour, les infirmiers viennent décharger leur fardeau, une couverture leur servant de civière. Les morts sont déposés pêle-mêle dans cette baraque. Un matin j'aperçois devant la baraque 22 un chariot, quelques prisonniers commencent à charger ces morts, des squelettes. A deux, l'un au pied, l'autre à la tête, et après quelques balancements, ils les jettent sur le chariot. Les os cognent sur les planches, un bruit sec me glace le sang. Mais les croquemorts ont l'habitude de ce genre de travail. Une fois le chariot rempli, ils le conduisent hors du camp où dans une fosse commune ils reposeront en paix. Un matin de bonne heure, en sortant de la baraque, je respire à fond le bon air frais tout en jetant un regard vers la « 22 ». Je n'en crois pas mes yeux ; devant se tient un homme, tout nu, le regard fixe, on dirait une statue. Il ne peut s'agir que d'un mort ressuscité. Comme je vais à la soupe à l'hôpital, je préviens les infirmiers qui viennent le récupérer et le transporter à l'infirmerie. Malheureusement, ce n'était qu'un sursis et le soir même, il reprend sa place parmi les morts de la « 22 ». Combien de Français sont passés par là ? Comme les baraques sont enfouies sous terre, la vermine pullule à l'intérieur. Je me souviens d'un camarade qui, ne pouvant

dormir une nuit, s'est occupé à écraser les punaises autour de lui, plus de 200 dans la nuit. Les poux aussi nous dévorent et il m'arrive, la nuit, d'être réveillé par des démangeaisons. Je me lève alors, et dans la nuit glaciale je me déshabille. Après avoir secoué ma veste, je l'accroche à une branche d'arbre, un peu plus loin c'est au tour de la chemise, encore plus loin le pantalon. Une fois en costume d'Adam, je refais le chemin inverse en secouant à nouveau le tout afin que les puces n'aient pas le temps de reprendre position. Quelle satisfaction, une fois habillé d'être débarrassé d'une bonne partie de ses bestioles. Je rentre et m'allonge pour pouvoir enfin dormir. Mais peine perdue, à peine après dix minutes de calme, je remarque sur mon corps les régiments de puces qui montent le long de mes jambes et qui recommencent de plus belle à me sucer le reste de mon sang. Certains jours, il n'y a pas moyen de dormir. Vivement l'été pour que l'on puisse dormir à l'extérieur des baraques.

Dans le camp tout est organisé. Il y a les responsables du camp, le chef Antonov, les responsables français pour la police, la politique, l'hygiène etc... Je vois encore le commando des latrines qui se compose de pauvres gars punis pour différents motifs, encadrés par des surveillants équipés de gourdins. Ils sont obligés de vider les fosses d'aisances du camp avec des bassines suspendues à des rondins de bois. Très affaiblis, ils traversent le camp toute la journée avec leur chargement nauséabond, jusqu'à épuisement. Certains capos ne se gênent pas pour les faire avancer à coups de gourdin sur le dos.

Nous approchons du 14 juillet 1945 et nous voulons célébrer notre fête nationale avec éclat. Chaque baraque se met au travail. Des parterres devant les baraques font leur apparition. Faute de fleurs, les uns reproduisent le Schlossberg de Forbach en terre glaise, d'autres dessinent les armoiries de leur région ou de leur ville. Pour les couleurs, ils pilent des pierres, des morceaux de tuile pour le rouge etc... Devant la baraque des « Français de 40 », le capitaine Alberti construit un parterre représentant un pont qui part d'Odessa et pointe vers Marseille sur le thème de « Libération ». Le 14 juillet, les officiels du camp, accompagnés d'officiers russes, visitent notre camp et admirent nos décorations. L'après-midi, sur le terrain sport il y a plusieurs matchs de football. Pauvres sportifs que nous sommes, après dix minutes d'un semblant de match, tous les joueurs sont complètement groggy. Parmi nos footballeurs, il y a notre Messin « Nock ». Pour bien marquer ce jour, les cuisines ne sont pas approvisionnées et notre bouillon est des plus clairs.

Aujourd'hui, un camion chargé de gros fûts est entré dans le camp. Le chargement est déposé devant les cuisines et vu la puanteur qui se dégage, ce doit être du chou à moitié pourri. Effectivement, à partir du lendemain, c'est notre petit-déjeuner, déjeuner et dîner pendant huit jours. Matin midi et soir, une gamelle d'eau chaude avec quelques fois un morceau de feuille de chou brun.

Le bruit court que, ce soir, il y aura une séance de cinéma, ce n'est pas possible !!

Après mon bouillon du soir, je me dirige vers l'entrée de camp afin de voir cette fameuse séance de cinéma. Voilà près de la cuisine roumaine quelques gars qui s'affairent à tendre un drap presque blanc qu'ils fixent entre deux arbres avec ce qu'ils trouvent, fils de fer, ficelles. L'opérateur a déjà monté son projecteur sur un trépied, les bobines posées sur une table, voici même quelques civils russes, des hommes, des femmes, des enfants, autorités à venir voir ce film. Sûrement un film de propagande, mais attendons le début. Vu le manque de « fauteuils », tout le monde s'assied par terre, et le film commence. Le début est invisible à cause de la clarté qui règne encore à ce moment-là. Après une dizaine de minutes, la nuit tombant, l'artillerie tire des obus, un film vraiment d'avant 1900. Après 30 minutes de représentation, les premiers spectateurs quittent déjà la « salle », non que le film soit médiocre, mais pour une autre raison. La chaleur humaine dégagée sur un espace restreint attire les puces et elles en profitent pour envahir chacun de nous, il est impossible de tenir plus longtemps.

La chaleur humaine dégagée sur un espace restreint attire les puces et elles en profitent pour envahir chacun de nous, il est impossible de tenir plus longtemps. Donc comme d'habitude, en se déshabillant au fur et à mesure, on secoue nos vêtements et on se rhabille à nouveau.

Comme nous avons plusieurs camarades prêtres, nous sommes autorisés certains dimanches à assister à des prières dans le réfectoire français. Cela nous donne un peu plus d'espoir pour survivre et attendre notre libération.

Voilà plusieurs jours que j'ai mal aux dents. N'y tenant plus, je me décide à aller chez le dentiste du camp. Devant une baraque, une dizaine de prisonniers attendent patiemment leur tour. A l'intérieur, on entend parfois des grands cris car le dentiste procède sans anesthésie à l'arrachage d'une dent, avec une simple pince de bricolage. Heureusement, le soir arrive et je suis toujours là à attendre. Je rentre donc à ma baraque avec mon mal de dent, et après quelques jours le mal a disparu sans intervention.

Certains jours, les responsables de la politique donnent une séance de propagande dans l'amphithéâtre au bout du camp. Les gradins sont clairsemés d'auditeurs, nous sommes peu à nous laisser convertir au communisme.

Au cours de cette période, je reconnais plusieurs gars de Forbach, Halm, Bour, Schmitt, Houllé, je note leurs noms sur un bout de papier que j'ai récupéré chez les officiers français.

Notre libération.

Un nouveau bruit court parmi les prisonniers : nous allons probablement être libérés, mais où et quand ? Il paraît que le gouvernement français demande aux Russes la libération des jeunes devant accomplir leur service militaire national. Voilà que début août 1945 le rêve devient réalité.

Le matin du 2 août, les libérables (un millier) sont appelés devant le camp. Chacun avec son baluchon essaye tant bien que mal de se montrer en forme, car les malades sont obligés de rester. Un dernier passage des officiers russes dans nos rangs. Ils nous demandent de nous décoiffer, et tous ceux qui ont quelques cheveux, hors des rangs et direction le coiffeur. Moi qui, comme planton des officiers français, étais exempté de coupe, me voilà rasé de près, mais peu importe. Vivement le retour, même si l'on n'y croit pas beaucoup.

En route pour la gare de Rata. Un train avec des wagons à bestiaux nous attend. Je quitte mes officiers pour rejoindre mes camarades dans un autre wagon, et c'est le départ dans la nuit.

De Tambow vers le sud, Kharkov, Kiev puis la Pologne, Varsovie. Quelques officiers russes nous accompagnent, mais nous sommes libres, plus de barbelés. Aux arrêts, notre seule préoccupation est de trouver à manger, ce qui était rare. Le convoi ne va pas très vite et dans chaque gare nous sommes obligés d'attendre que la voie se libère pour poursuivre notre route. Souvent, la locomotive s'arrête faute de vapeur, alors tout le monde descend et ramasse tout ce qui brûle (bois, charbon, papier, etc...) [NDR : pour tenter de chauffer les gamelles]. Et ainsi à petits coups de piston, nous approchons de notre libération. Je revois encore cette scène dans une grande gare en Russie : un train de voyageurs à l'arrêt, des gens rejoignant la gare à la recherche de je ne sais quoi ? Un coup de sifflet et le train s'ébranle, les gens faisant demi-tour courent pour rattraper leur wagon. Certains y parviennent mais une femme assez corpulente court et gesticule mais le train disparaît à l'horizon. Elle tombe sur la voie et reste allongée. Aucun civil russe ne va à son secours, c'est quelqu'un de notre convoi qui se dévoue, va la secourir et la transporte toujours évanouie chez le responsable de la gare.

Nous pénétrons en Allemagne. Lors d'un arrêt en pleine nature, d'un côté de la voie ferrée, il y a quelques maisons avec de petits jardins sur l'arrière. Un petit vieux est en train d'arracher quelques pieds de pommes de terre. En moins de deux, des gars du convoi sont dans le jardin, arrachant la pioche au petit vieux, lui vident le jardin en emportant tout ce qui est mangeable. Le pauvre vieillard se sauve en se lamentant.

Depuis quelques jours, je me sens très faible, j'ai un début de dysenterie. Après être resté quelques jours sans connaissance, je reprends conscience grâce à des amis qui me font manger du charbon de bois. Nous voilà en gare de Francfort-sur-l'Oder. Les voies larges russes s'arrêtent ici. Sur le quai, nous rencontrons un civil allemand accompagné de sa jeune fille. Ils nous racontent l'arrivée des Russes. C'était horrible, tous les responsables nazis ont été tués, les femmes violées. La jeune fille nous déclare devant son père « plutôt vous six de suite qu'un de vos Mongols ! » Une voisine de son quartier s'est jetée par la fenêtre la deuxième nuit où quelques Russes forçaient sa porte.

Pour continuer notre voyage vers notre patrie, nous changeons de train et prenons les voies à écartement européen. Départ dans la nuit pour Magdebourg. Arrivés à destination, tout le monde débarque sur le quai le long d'une voie de garage. Les Russes nous font savoir que nous allons être remis aux autorités anglaises. Effectivement, en face se trouve une route où une file interminable de camions militaires nous attend.

Avant de nous quitter, les Russes nous conseillent de faire l'éloge de leur grande Russie et de raconter ce que nous avons vu et vécu. Les pauvres se croient aux paradis. Nous grimpons la butte qui nous sépare des camions. Les soldats anglais nous accueillent à bras ouverts, nous offrent chocolat, cigarettes, chewing-gum. Une fois embarqués dans les camions, nous voilà sur la route de la liberté.

Après une petite attente à la ligne de démarcation, nous passons en zone anglaise et arrivons dans un camp britannique. Là, première chose, on nous désinfecte avec un pulvérisateur et du DDT. Au réfectoire, un bon repas nous attend. Comme je suis encore malade, le médecin me prescrit du bouillon de riz pour mon séjour, et le lendemain ma dysenterie avait diminué. Après une bonne douche on se sent

déjà redevenir homme ; il ne me manque que des habits propres. Le premier colis de la Croix-Rouge nous est distribué et c'est avec gourmandise que nous dévorons une partie de colis en ayant soin de conserver quelques denrées pour le lendemain.

Départ pour la France.

On nous embarque pour la première fois dans des wagons de voyageurs, direction la France. Nous avons décoré nos wagons avec des fleurs ainsi que des inscriptions. Sur le wagon qui précède le nôtre, se trouvent les prisonniers de « 40 ». Sur notre wagon, j'ai inscrit à la craie « LES FRANÇAIS DE TOUJOURS ».

Arrivés en Hollande, les L.V.F et autres collabos sont internés, et nous poursuivons notre chemin par Bruxelles où nous arrivons la nuit. La Croix-Rouge belge nous sert un repas et chacun reçoit un colis. Nous sommes heureux comme des enfants devant le Père Noël. A Valenciennes, la première nuit en France, nous la passons dans des casernes. Des responsables nous conseillent de prévenir nos familles. Moi je veux leur faire une surprise.

De Valenciennes nous partons sur Chalon-sur-Saône, le centre de démobilisation. A la caserne, nous sommes priés de déposer nos haillons dans la cour à même le sol, puis chacun de nous reçoit des sous-vêtements, un pantalon kaki et un pull. Les haut-parleurs appellent les gars de Forbach à se présenter au deuxième bureau. Là, nous attend une surprise. Le sous-lieutenant Mai Gabriel et Felski Albert, tous deux de Forbach, nous accueillent. Le lendemain, ils nous invitent au restaurant : impossible de vider nos assiettes, car après quelques frites nous sommes déjà rassasiés.

Ce matin, visite médicale, à la va-vite. Le long d'un couloir dans l'embrasure des portes de chambres, un médecin ou un infirmier complète le dossier de chacun. Personne ne veut être malade, afin de pouvoir rentrer dans son foyer.

Une fois la fiche de démobilisation en poche, chacun regagne sa famille, blessé dans l'âme, mais heureux d'avoir échappé à cet enfer. Les premiers mois après mon retour, ma mère me soigne comme un nourrisson : laitage, repas légers. Très faible, je ne peux pas me rendre en ville à pied sans devoir me reposer souvent. Je ne reprends mon travail qu'après deux mois de convalescence. Les séquelles apparaîtront plus tard. »

Brachmann Adolphe (17 avril 1918- 28 avril 1977).

Récit rapporté par le compagnon de sa fille le 13 juin 2020.



J'ai été fait prisonnier le 4 juin 1940 à Dunkerque par l'armée allemande. A pieds, nous avons dû faire le chemin de Dunkerque à Aix-La-Chapelle, trajet qui a été interrompu pendant quelques semaines par un séjour à la prison de Nivelles (Belgique).

D'Aix-La-Chapelle, nous avons été transportés en wagons à bestiaux à Lingen (dans la Lünenburger Heide près d'Osnabrück en Allemagne du Nord d'où nous avons dû rejoindre à pieds le camp d'Alexisdorf (Stalag n°6 C si mes souvenirs sont exacts).

Je suis resté dans ce dernier camp jusqu'à septembre 1940. Nous avons dû beaucoup travailler et comme dans tous les camps de prisonniers, la nourriture manquait. A un degré moindre, j'ai souffert de diarrhée. L'ordre étant venu de libérer les Alsaciens-Lorrains, j'ai quitté début septembre 1940 le camp d'Alexisdorf pour être dirigé sur le camp de libération à Offenbourg (Baden) où j'ai été libéré le 13 octobre 1940 pour rejoindre mes foyers via Sarrebruck.

J'ai été incorporé de force dans l'armée allemande le 25 juin 1943. Dirigé sur le front russe le 12 mars 1944, j'ai été fait prisonnier trois jours plus tard par l'Armée rouge le 15 mars 1944 à Lutzk, pays situé

au nord-est de Lemberg.

De Lutzk nous avons dû marcher à pieds jusqu'à Chepetovka, d'où nous avons été transportés en wagons à bestiaux jusqu'au camp de Tula (Toula), situé à environ 200 kilomètres au sud de Moscou, où nous sommes arrivés début mai 1944.

Je suis resté dans ce camp jusque début octobre 1944. Pendant ce séjour, j'ai dû effectuer des travaux très durs. La nourriture était nettement insuffisante.

En octobre 1944, les prisonniers de nationalité française ont été dirigés sur Tambow, le fameux camp, au renom triste et malheureux, situé à environ 450 kilomètres au sud-est de Moscou.

Le transport de Tula à Tambow, toujours en wagons à bestiaux et qui a duré une quinzaine de jours, s'est fait dans des conditions déplorables, car à cette époque de l'année, il fait déjà très froid en URSS. Bien entendu, les wagons n'étaient pas chauffés. On n'avait pas de couvertures ou autres effets vestimentaires. On couchait sur les planches brutes du wagon. On avait tous les pieds gelés.

Dès mon arrivée à Tambow, j'étais malade et mon état ne devait que s'empirer par la suite. L'hiver 1944-1945 fut très long et très rude. Le thermomètre descendait régulièrement à 38-43°C sous zéro. De plus, cette région est connue pour être particulièrement froide. Les maisons qui s'y trouvent sont bâties de telle façon que seule la toiture dépasse de la surface du sol.

La moralité y fut très grande. Nous enregistrions en moyenne 33 décès par jour. Les conditions de vie étaient inhumaines. Pas d'électricité, on manquait d'eau pour faire notre toilette journalière si modeste soit-elle. Autre chose fort désagréable : le gros nombre de puces. Ces petites bêtes recherchant la chaleur recouvraient littéralement notre corps. Cet état de chose devenait des fois insupportable de telle sorte, que malgré le grand froid qui sévissait, nous nous levions la nuit, quittions la baraque pour secouer nos vêtements. Des chaussettes, nous n'en avons pas. Pour nous protéger contre le froid, nos pieds étaient enveloppés dans des chiffons de bien mauvaise qualité. Les chaussures étaient remplacées par des sabots en bois !!

Les W.C, (autant qu'on puisse les nommer ainsi) se trouvaient à environ 150 mètres de notre baraque. Pour faire nos besoins personnels, nous éprouvions les plus grosses difficultés pour rejoindre ces lieux et nombreux étaient les malheureux que la mort a frappés sur ce chemin. La police du camp (quelques privilégiés, peut-être même des engagés volontaires) était particulièrement sévère pour les malheureux qui cherchaient à uriner près de la baraque au lieu de rejoindre les W.C. Tout prisonnier attrapé se voyait imposer une corvée fort désagréable : vider pendant trois jours la fosse des W.C.

Après ce rude et surtout long hiver, nos rangs sont devenus clairsemés. Ces quelques mois de grand froid avaient fait de nombreuses victimes. Nous étions tous affaiblis et nombreux étaient ceux qu'une

pneumonie, une diarrhée, l'eau dans tout le corps avaient emporté. Mais ils étaient vite remplacés par de nouveaux prisonniers qui ne cessaient d'arriver tous les jours.

La baraque n°22 était celle des morts une pour ainsi dire. Les cadavres étaient entassés en grand nombre. Trois mille de chez nous devaient rester là-bas pour dormir le sommeil éternel.

A cette époque la diarrhée qui me poursuivait depuis fort longtemps devait se calmer. Mais c'est une autre et mauvaise maladie qui devait faire son apparition. D'abord j'avais les pieds et les jambes pleines d'eau. Cette dernière dépassait même les genoux. J'ai dormi la nuit les jambes relevées. Cette maladie a fait également de nombreuses victimes. J'en souffrais encore bien longtemps après ma rentrée dans mes foyers. Une chose est certaine : je n'aurais jamais pu supporter un deuxième hiver à Tambow.

Faisant partie d'un transport de grands malades, j'ai quitté Tambow en septembre 1945. Je suis passé par le Centre de Paris le 20 octobre 1945 pour rentrer à Forbach le 21 octobre 1945. J'ai souffert énormément pendant cette captivité. Mon corps est très marqué. Mon système nerveux est complètement ébranlé. Je suis aujourd'hui un homme malade et j'endure les conséquences des grosses privations et souffrances que j'ai supportées pendant une trop longue et malheureuse captivité.



Burcker Georges, né le 23 août 1923 à Sarre-Union. (Interview du 5 juillet 2017 en compagnie de Guth Christian, Président des Anciens Combattants de Sarralbe qui m'a mis en relations avec son ami Georges.) Correspondances e-mails, 18 juillet 2017, 15 décembre 2017 et 30 décembre 2018.



J'ai passé mon **R.A.D.** à Renchen non loin de Baden-Baden d'octobre à décembre 1942. Sur le semestre consacré d'habitude à cette préparation militaire intensive, je n'ai accompli que 3 mois car j'avais été détaché durant un trimestre comme ouvrier spécialisé dans l'industrie de guerre auprès de l'usine métallurgique de Sarre-Union. Si la bêche a été mon outil d'entraînement au travail et à la parade, j'ai aussi tâté du vrai fusil de guerre au stand de tir d'Offenburg. Croyez-moi, ce n'était pas pour faire mine de jouer au soldat d'opérette mais pour goûter déjà aux prémices d'une prochaine entrée dans l'enfer de la guerre.

Wehrmacht:

Le 14 janvier 1943, ce fut le départ dans le Bataillon de relève de recrues n° 63 basé à Ingolstadt (matricule 2670- Stamm Kpie/Grenadier Ersatz Btl. 63) et après une formation initiale de quatre semaines passée à la 3 Kp. de Réserve du bataillon, je fus muté comme Grenadier auprès de l'unité de combat du Bataillon 63 spécialement chargée de surveiller les voies ferrées face aux partisans qui pullulaient dans la région de Kiev.

Logeant dans une maison forestière après avoir intégré la 9^{ème} section, j'ai d'entrée de jeu été de sortie journalière pour arpenter la ligne de chemin de fer sous le commandement d'un sergent. Il fallait ouvrir l'œil car derrière chaque arbre pouvait planquer la mire d'un fusil assassin.

Et dès le troisième jour de mon arrivée sur le secteur, patatras, j'ai été blessé ainsi que deux autres compagnons. En ce 11 mars 1943, nous déambulions le long de la voie ferrée à distance respectable de la deuxième section qui se déplaçait devant nous et qui fut soudain prise sous le feu des rebelles, en un endroit propice pour une embuscade car il était situé en plein massif forestier non loin d'un chemin de traverse qui enjambait les rails. J'avais eu comme un pressentiment le matin même où j'avais dit à mon compatriote, Schaeffer Henri, un fermier de Schillersdorf, d'envoyer en cas de pépins mes affaires à la famille.

Placé pourtant loin de l'empoignade, j'ai malgré tout été blessé par une balle perdue qui s'est fichée et restée dans mon mollet droit. Lors de la réception de ma blessure, j'ai eu l'impression que le projectile était rentré à hauteur de l'omoplate mais ce n'était qu'une illusion due au fait qu'il avait coupé mon nerf sciatique à hauteur du genou. Une douleur atroce m'a saisi puisque le tibia avait été fracturé. J'ai dû endurer un mal intolérable au bord de la voie ferrée en attendant que les renforts de la compagnie arrivent, me brancardent jusqu'à une station de gare.

Avec les deux autres blessés, j'ai été embarqué à bord d'un train (devant lequel stationnait Schaeffer Henri qui fut tout étonné d'y constater mes ennuis lors de notre fortuite rencontre).

Je fus d'abord évacué sur le Lazarett de Korosten puis hospitalisé le 1^{er} avril au Kriegslazarett 3/684 de Kiev où le chirurgien constata une inclusion de projectile au mollet droit. Transféré ensuite au Lazarett VI de Lublin le 8 mai, j'arrivai enfin le 21 mai au Res. Laz. I de Pirna en Saxe où, soigné en conséquence, j'ai tout de même mis cinq mois pour reprendre pied, avec un genou emplâtré qu'il m'a fallu réhabituer à la marche. Déclaré guéri, j'arrivai dans la compagnie de convalescence le 11 septembre 1943 pour être déplacé le 23 septembre dans la 1. Marsch du Btl 63.

Revenu à Ingolstadt, lieu d'affectation-résidence du bataillon, je fus ensuite dirigé sur Augsburg le 10 novembre où une nouvelle unité venait d'être mise sur pied avec l'arrivée de nombreux renforts.

Le 16 novembre, je fus ventilé à la 7. Kp. du Grenadier Regiment 850, lui-même intégré dans la 282. Infanterie Division.

Pressentis pour partir pour la Grèce après les traversées de l'Autriche, de la Hongrie et du sud de la Roumanie, nous avons en dernière minute été dirigés vers le Mittelabschnitt du côté de Kremenchoug où la situation sentait le roussi. Au cours du voyage passé avec 16 autres Alsaciens faisant partie du convoi, nous avons convenu de désertre à la moindre occasion. Je pense que la hiérarchie, doutant de notre loyauté au III^{ème} Reich, subodorait des défections possibles, ce qui fait que nous fûmes répartis la plupart d'entre nous dans différents groupes dès notre arrivée au front.

Historique de la 282^{ème} Infanterie division pendant mon séjour au Front.



Tournant le dos au fleuve Dniepr après l'avoir traversé les 26-27 septembre 1943, la division 282 déménagea sur une nouvelle position établie le long de la rive sud du Dniepr sur une nouvelle ligne de front Terijewka-Tschuikalowka-Demurowka située à l'opposé de la ville de Kremenchoug (Cf. flèche bleue).

Dès le 28 Septembre, elle était à nouveau prête à la bataille dans son nouveau secteur de résistance où le front s'arrêta. Dans les semaines qui suivirent, il y eut de violents combats avec les troupes de choc russes qui intervinrent également au nord de la presqu'île d'Uspenskoe.

Le 15 Octobre 1943, l'Armée rouge entra en action pour attaquer Zaporojie et Kremenchoug et elle atteignit dès la première attaque la ville de Krivoï-Rog. Face à cette percée ennemie, la 1^{ère} Panzer Armée se trouva menacée d'encerclement. Aussi, devant cette alerte dangereuse de percée, le front allemand établi sur la rive ouest du fleuve Dniepr fut relocalisé dans l'arrière-pays.

Le 18 Octobre, la division dépassa Pawlych car elle était sérieusement harcelée par les forces russes.

Le 19 Octobre, la division marcha vers le nord, pour atteindre l'espace autour d'Uspenskoe et cantonner ensuite devant la tête-de-pont de Tschuikalowka.

Le 20 Novembre 1943, la division fut à nouveau fortement attaquée par les unités russes qui réussirent à percer

la ligne principale de la division. Un nouvel arrêt de résistance de la division fut établi dans l'espace de Kirovograd.....

En première ligne

La pression de l'Armée rouge était constante, nous reculions sans arrêt sous les coups de boutoir ennemi. Un officier qui visitait les tranchées a été fort surpris de constater la présence anormale de trois Alsaciens postés dans la même section. «Une telle concentration est contraire aux dispositions prises dans la Wehrmacht, cela n'existe pas ! » hurla-t-il. J'ai plaidé la bonne cause, prétendant que nous étions amis inséparables d'enfance et que l'idée ne nous viendrait jamais de désertir chez les sauvages de Russes.

Peu après, comme l'estafette (*Kompaniemelder*) chargée de relayer les messages vers les postes de commandement établis sur la ligne de front avait été blessée, je fus désigné pour la remplacer. Ayant aperçu trois tanks russes qui approchaient d'un village, j'en ai avisé le commandement. Un de nos canons de 88 déquilla d'un tir au but la tourelle de l'un des blindés ennemis qui s'immobilisa aussitôt, les hommes ayant été tués à son bord. Bravant les obus allemands, l'équipage du second T.34 remorqua le tank démolé vers l'arrière ce qui stoppa net l'attaque menée par l'infanterie russe qui suivait les chars.

Un jeune capitaine nous a alors intimé l'ordre de le suivre, fusil en main, pour mener une contre-attaque. De la forêt, fusaient les tirs de mitrailleuses russes qui nous prenaient de flanc. Les balles crépitaient autour de nos oreilles. L'un des tireurs ennemis courait à cent mètres derrière nous. «La prochaine est pour toi, la prochaine est pour toi ! » pensai-je en mon for intérieur. Heureusement que son arme s'est s'enrayée au moment où j'ai pu m'aplatir derrière un talus protecteur. C'était le sauve-qui-peut dans toute la ligne!

Pour éviter la débandade généralisée, un général s'est approché de notre Kompaniechef et nous a ordonné de prendre position dans un cimetière qui constituait avec ses murets et ses tertres de tombes une protection plus sécurisée qu'un emplacement creusé à la va-vite en rase campagne. Le gradé étant parti vérifier les autres emplacements de défense, nous voilà seuls.

Profitant du contexte, notre trio a filé vers les lignes russes le 25 novembre 1943. (Dans les documents Wast, le rapport de l'officier y précise que je fus vraisemblablement blessé et fait prisonnier du côté de Pawlych (flèche verte sur la carte). Repérant dans la nuit une lueur de lanterne provenant d'une isba, nous avons frappé au huis de la porte. Une dame nous a ouvert. On lui a expliqué, à force mimiques, que nous voulions désertier. Elle nous a dit de rester chez elle, elle est revenue avec un seau de lait, puis elle est repartie en fermant à clé sa demeure.

Prisonnier dans plusieurs camps d'étape:

Le lendemain, les troupes russes sont arrivées. Deux soldats d'origine mongole et un sergent de type européen sont venus nous appréhender, l'air très menaçant. Notre bienfaitrice s'est interposée pour leur dire que nous étions des déserteurs mais cela n'a pas empêché nos loustics de nous dépouiller sans retenue. L'un des Asiates a arraché ma montre-bracelet d'une main rageuse. La *toc-toc* qui ne fonctionnait plus, comme il l'appelait en la plaquant à ses oreilles, a été jetée dans le bourbier.

Tout fut barboté: ouvre-boîtes, mouchoir, crayons, photos, papiers. Le sergent nous ramena au quartier-général où, divine surprise, je retrouvai mes 16 Alsaciens. Là, je fus questionné par une femme-officier sur la composition et les forces disponibles de mon unité.

Regroupés et formant une colonne d'environ 300 prisonniers, nous avons sillonné les routes en direction de Krementchoug, durant une semaine sans pain ni eau. «Impensable, a précisé mon médecin, un organisme ne résiste pas à cette diète absolue ! » Et pourtant on l'a surmontée. Malgré la gorge en feu, les sensations de vertige accentuant la faiblesse dans nos jambes en coton, on avançait par crainte d'être fusillé et laissé moribond dans un fossé comme on le fait d'un chat crevé.

En passant sur un pont de fortune établi sur une rivière, nous avons pu enfin lamper une eau douteuse avant d'arriver à **Poltava** où nous fûmes ventilés dans différents lieux d'hébergement. Un vrai coup de chance pour la trentaine de captifs: nous avons atterri dans un haras disposant de boxes d'accueil pour chevaux et doté de deux cheminées car il faisait un froid terrible au dehors. Tout enfermé qui se respecte est toujours en quête de nourriture ou d'extras à dénicher. L'un des Polonais captifs, à force de fureter, eut l'idée de grimper à l'intérieur de la grosse cheminée et y dénicha du tabac qui avait été mis à sécher en hauteur dans le conduit de fumée; nous avons pu savourer ensuite quelques bouffées qui coupaient la faim. Nous sommes restés quatre semaines environ dans cet endroit, assaillis de poux dont les morsures vous obligeaient à vous gratter sans arrêt jusqu'au sang.

Triste jour de Noël ! Alors que nous espérions une soupe, nous avons dû passer d'abord à l'épouillage, puis nous soumettre à des ablutions sommaires avant de récupérer nos habits étuvés, la faim au ventre. Et le lendemain matin, départ à jeun dans une neige poudreuse haute jusqu'au genou pour filer à **Kharkov** où les prisonniers polonais régentaient le camp. J'ai été affecté dans un commando qui logeait dans une bâtisse avec des fenêtres aux ouvertures en partie emmurées qui ne laissaient passer qu'une faible lumière du jour mais surtout un air froid sibérien qui prédisposait aux insomnies et qui nous a gâché toutes les nuits. Je me rappelle être descendu uriner 33 fois; des camarades plus débrouillards ont utilisé leur gamelle pour accueillir leurs mictions ou profiter de celle de leurs voisins abrutis de sommeil pour le faire. Puis, heureuse aubaine, nous avons atterri dans une chambre relativement chaude avec des châlits aux planches inclinées mieux adaptées au sommeil. La faim et les privations étaient permanentes ce qui a souvent eu pour conséquence la mort par maladie ou par désespoir. «Quand allons-nous rentrer? » telle était la question continuelle qui nous turlupinait.

Un bouillon fade, un morceau de pain et une longue journée à passer sans perspective rassurante de rentrer, telle était la routine à tuer. Il fallait être mentalement costaud pour encaisser les mauvais coups de l'existence. Un boulanger de Metz, père de deux enfants, s'est laissé aller au désespoir: avec son ressort mental brisé, le gars n'est plus rentré. Nous avons séjourné 4 à 5 semaines à Kharkov.

Ensuite ce fut le départ pour **Ousman** en wagon-à-bestiaux au cours d'un voyage qui a duré trois jours et deux nuits. Un petit fourneau de campagne (*Bunkerofen*) meublait l'habitable avec, gisant sur le plancher, de gros morceaux de charbon et des bouts de traverses énormes, humides, peu adaptées à alimenter un foyer. De plus on n'avait pas de quoi provoquer l'étincelle et par là la flamme. Nous n'avons rien eu à manger; j'ai eu mes orteils de pied gelés. Les postes circulaient sur le toit des wagons et venaient s'enquérir des morts ou de la situation du groupe enfermé. Nous avons atterri dans un couvent (ou était-ce une résidence princière? je ne saurais trop l'affirmer). En tout cas, une tourelle dominait le monastère dans lequel la chapelle tenait lieu de réfectoire, et là je peux affirmer que la « bouffe » était correcte. Comme mes orteils suppuraient, j'ai fait la queue pour aller consulter un mé-

decin russe secondé d'un confrère allemand. Mais durant deux jours de suite, la cloche qui mettait fin aux consultations m'a empêché de connaître le résultat de leur diagnostic. Lorsque j'ai enfin pu les approcher, il était grand temps. J'ai eu droit à une minuscule dose de pommade et j'ai rejoint l'infirmier à l'étage où m'accueillit un lit fait de branches disposant d'un paillason, d'un drap, d'une couverture et d'une taie d'oreiller. L'endroit n'était pas des plus réjouissants, je n'ai pas voulu trop y moisir. Un prisonnier allemand, avec les côtes saillantes d'un crucifié, était mon voisin de lit.

Puis nous sommes arrivés fin avril 1944 à **Stalingrad**. Rien ne restait debout dans la ville. Nous étions là pour participer à la récupération de matériels à prélever dans les installations de cette cité martyre anéantie par les bombardements et les tirs d'artillerie. Dans les ruines, nous avons enlevé tout ce qui pouvait encore être utilisable. Et lors d'un démontage d'appareils, nous sommes tombés sur une montagne de tabac. Comment le ramener en catimini au camp avec les fouilles au corps qui nous attendaient à l'entrée du camp? La meilleure astuce consistait à coudre un bouton dans la manche intérieure du manteau à hauteur du coude, de le porter sur le bras au moment de la palpation que la sentinelle effectuait sur votre personne, car elle négligeait de vérifier l'habit.

Avec une équipe, j'ai participé à la construction d'un nouveau camp bordant une datcha qui était distante de 3 à 4 km de notre camp de base. Je présume que ce cantonnement allait servir de gîte à de nouveaux captifs tant la reconstruction de Stalingrad nécessitait une main-d'œuvre conséquente.

Nous étions cantonnés dans une enceinte située en hauteur avec une vue imprenable sur les 33 km de la ville bordée par la Volga. Le manger était correct: pain de maïs à la texture de biscuit, poisson, pâtes, soupe aux légumes. On nous ajoutait même une cuillerée d'huile de tournesol sur la kacha.

Fin mai, nous étions sur le départ pour Tambov.

Accompagnés de trois officiers, nous avons voyagé, debout dans le couloir, à bord d'un train express. On sentait au regard des passagers que leurs yeux chargés de haine auraient voulu nous tuer, en nous traitant de sales Fritz alors que les gradés essayaient de leur expliquer notre situation d'incorporés de force. Placés dans un compartiment pour échapper à la vindicte populaire, nous y avons rencontré un vieillard, avec sa barbe de missionnaire et ses yeux bleus. Après explication donnée de nos identités et après avoir su le pourquoi de notre présence dans le train, il nous a alors raconté dans un allemand correct qu'il avait été prisonnier à Bitche durant la guerre 1914-18 et qu'il connaissait bien de ce fait la situation de l'Elsass-Lotharingia! « Le monde est petit ! » pensais-je avec cette rencontre inattendue dans le train d'un captif russe 30 ans après son séjour mosellan.

Traversant la ville de Tambov, nous avons quémandé de la nourriture à un couple qui passait devant nous. Alors que le mari nous injurait vertement, son épouse (maîtresse femme qui a alors sermonné son époux pour son ingratitude) a ouvert son sac de jute pour sortir une miche de pain qu'elle a coupée en deux en y ajoutant une portion de lard blanc, geste qui nous a émus jusqu'aux larmes.

Témoignage privilégié du départ des 1 500 du camp 188.

Je suis arrivé début juin à la gare de Rada. Empruntant d'abord un sentier bordant la gare de triage, nous avons ensuite marché dans la forêt en longeant le cantonnement militaire et au fur et à mesure de l'approche du camp 188, nous avons d'abord entendu sonner le clairon puis perçu des chants patriotiques. L'entrée était décorée, l'une des plates-bandes arborait la Croix-de-Lorraine insérée dans le V de la victoire. Placé en quarantaine, j'ai rencontré mon petit-cousin, Albert Grünewald, tout heureux de quitter prochainement le camp en compagnie de trois autres Sarre-Unionnais [64]: Letscher Alphonse, Schweier Frédéric et Muller Lucien.

La nourriture ! Quelle attitude généreuse de la part des Soviétiques ! J'en venais même à savourer ma condition de prisonnier allié, sachant, comme nous l'avait confirmé le *politruc* Olari, marié à une Française, que notre tour de rapatriement concernant les 83 captifs restants viendrait bientôt puisque, affirmait-il, 3 000 autres prisonniers français prendraient à leur tour le départ vers l'Algérie!

Il y eut bien parmi nous un opportuniste qui sut profiter du départ des 1 500 pour s'y adjoindre ! En effet, deux jours avant la date de départ, l'un des 1 500 désignés et enregistrés décéda subitement. Ni

[64] « Je suis le seul encore en vie à ce jour. Nous étions 27 jeunes de Sarre-Union passés par Tambov. Boss Emile, Burcker Georges, Eiler René, Forthoffer René, Fuchs Willy, Gressel Chrétien, Hamm Gaston, Herr Philippe, Irion Robert, Klein Armand, Lostetter André, Meyer Nicolas, Scheider Félix, Schmidt Charles, Schnell Alfred, Schnell Eduard, Sturmer Emile, Thomas Ernest, + les 4 compatriotes partis à Alger et les 5 enterrés en Russie».

une ni deux, cet heureux transfuge, sans qu'il ait eu besoin de décliner son identité alors qu'il ne figurait pas sur la liste des promus, usurpa celle du défunt, le hasard faisant que son patronyme ressemblât quelque peu à celui du décédé.

Marchant fièrement au pas cadencé, les 1 500 préparaient donc leur départ [65] avec la section du porte-drapeau en tête et défilaient dans la clairière et dans les sentiers menant au camp.

Au jour J moins 1 [66], avec la venue des dignitaires français et russes (le général Petit, attaché militaire français à Moscou et le général Ivan Petrov qui avait « travaillé » avec Beria dans les forces de blocage du NKVD dans les passes du Caucase pour y briser les insurrections), les nappes blanches couvraient les tables, le tabac était à profusion, chaque bol en bois accueillait sa généreuse ration bombée de kacha, le paradis! Après le passage en revue du détachement dans l'allée centrale, ces messieurs visitèrent les lieux, s'attardant devant la carte de France, le portrait de Staline et devant d'autres réalisations. Installés sur une estrade montée pour la circonstance sur le terrain de sports et d'exercices [67] et qui servit le 6 juillet pour la mise en place du défilé, les choristes et les acteurs proposèrent dans la soirée un spectacle de variétés aux membres franco-russes de la délégation.

Georges Burcker, faisant partie du groupe resté au camp, précise que « durant la 1^{ère} Guerre mondiale, l'officier Ernest Petit fut blessé et capturé près de la ville de Verdun. En 1918, après plusieurs tentatives d'évasion, il réussit à échapper à la captivité allemande. Ayant gravi les échelons au cours de sa carrière militaire, il était arrivé à Moscou en tant que chef de la mission militaire en mars 1942. L'évincé rajoute que le capitaine Jean-Frédéric Neurohr était originaire de Schirhoffen (67), qu'il s'était rallié au Général de Gaulle. Avant d'être affecté à la mission militaire française à Moscou, il avait été animateur d'émissions à la BBC. Parlant le russe, il fut chargé d'accompagner les 1 500 Alsaciens-Mosellans. « Lui ayant brossé les horreurs que nous subissions, il nous fit comprendre en aparté qu'il ne s'agissait pas de chatouiller la susceptibilité des autorités soviétiques en les accablant de reproches, mais de filer doux si l'on voulait à notre tour profiter d'un retour au pays via le Moyen-Orient.

Vie au camp 188

Dès le lendemain 8 juillet, brutal rappel à la réalité ! La famine allait retrouver sa place d'honneur au camp 188. Ce midi-là, je n'ai retrouvé que l'enveloppe d'un unique pois qui surnageait dans ma bolée de soupe clairette. J'ai surtout compris que les soldats du camp militaire tout proche avaient dû se serrer la ceinture durant un mois pour sustenter leurs *amis* et faire croire devant l'objectif de la caméra à la prodigalité soviétique !

Et à partir du départ des 1 500 vers Alger, la faim lancinante a toujours été omniprésente au camp. Gare au malandrin qui volait le pain d'autrui ! Un compatriote s'est fait fouetter par tous les occupants de notre baraque pour avoir renversé par trahison, un matin d'hiver en profitant de la pénombre, un de nos camarades chargé de ramener les miches de pain de vie à la baraque: reconnu par l'un des nôtres au cours de l'accomplissement de son forfait, il passa un sale quart d'heure. La faim a toujours été horrible, chaque jour se déroulait avec ses instants accablants de nostalgie et ses perpétuelles parlottes en l'air vantant les repas du tonnerre qu'on avait connus avant-guerre en Alsace.

Durant tout l'automne, Olari, zélateur de la pensée marxiste, nous bassinaient de slogans révolutionnaires et voulait nous défaire de l'influence corruptrice de la bourgeoisie occidentale.

Au bout d'un semestre de présence, ne voyant toujours rien venir quant à un départ promis par le baratinier Olari, la pensée de rester à jamais en terre russe, surtout y mourir, triturait l'esprit et fragilisait les plus faibles. Il fallait vraiment disposer d'un mental d'acier pour espérer vivre sans peur des lendemains. Je n'ai jamais prié ou invoqué l'aide divine pour m'en sortir comme d'autres captifs ont en fait le serment. La captivité m'a ouvert les yeux de la vie. La convention internationale de La Haye favorisait les officiers allemands prisonniers au contraire de la piétaille soumise à la dure loi des vainqueurs. Les

[65] « Le 2 juillet, des uniformes russes neufs furent distribués. Six compagnies, fortes de 250 hommes chacune, furent formées. Ceux qui avaient servi dans l'armée française en prirent le commandement. L'ensemble fut placé sous les ordres du sergent-chef Pierre Egler. Les séances d'instruction militaire, qui avaient débuté fin mai, furent intensifiées. Des chants de marche furent mis au point. Un clairon fut mis à la disposition du groupement et les sonneries réglementaires de l'armée française résonnèrent dans la campagne russe. » Germain RODY

[66] « Le lendemain 6 juillet eut lieu, sur le terrain de manœuvres de l'Armée Rouge, une prise d'armes, au cours de laquelle le détachement, disposé en carré, reçut des mains du général Petit, son drapeau, frappé de la Croix de Lorraine. ... » Germain RODY (*Cinq uniformes pour gagner une guerre de l'Oural à la France libre*).

[67] Durant l'été 1945, seuls les cuistots luxembourgeois et quelques privilégiés y jouèrent au foot.

innocents pâtissent toujours. A quoi bon croire que tu ne tueras point, disait la Bible?, alors qu'ici défilaient les cadavres.

J'ai pu apercevoir de nuit le traîneau tiré par un cheval sur lequel on entassait les morts étalés sur de la paille. Cinq de mes camarades de Sarre-Union ont laissé leur vie là-bas. Wernet Marcel a succombé à la dysenterie de même que Brion Albert et Aubry Eugène. Bauer Ernest et Braun René sont décédés à Kirsanov. (Il m'a fallu après guerre annoncer leur décès aux parents effondrés mais dont certains croyaient toujours à l'impossible retour de leur fils).

Les semaines passaient. Le fol espoir en un prochain départ disparut. Pour ma part, il me fallut endurer le supplice de la captivité jusqu'au départ du dernier convoi parti fin septembre pour arriver le 21 octobre 1945 à Valenciennes.

J'ai côtoyé les captifs de toutes les nations d'Europe, par exemple, un Suisse engagé volontaire, un père et son fils de la L.V.F. (qui seront arrêtés lors du retour à Valenciennes) et même mi-mai 1945, une cohorte d'Allemands affublés de leurs habits de l'*Afrika Korps*.

Affecté d'abord aux petits travaux internes, notamment dans la cuisine, j'ai joué de mes relations auprès de certains cuistots pour récupérer l'eau si précieuse pour nos corps desséchés. J'ai ainsi pu sauver mon camarade Irion Robert d'une mort assurée, lui promettant, s'il avalait sa ration de pain, de lui obtenir de l'eau qu'il quémandait avec force implorations face à son hyperthermie qui l'asséchait. Robert faisait pitié à voir avec sa fièvre qui le brûlait intérieurement comme une tuile frappée par la chaleur estivale. Ses suppliques me transposaient l'image du chamelier agenouillé en pleine fournaise, qui attend désespérément sur la pluie bienfaitrice en invoquant la grâce du Ciel sous un soleil de plomb!

Un autre fléau nous submergeait: j'ai été bien servi en parlant de poux et de puces. Pensant avoir récupéré un semblant de drap dans une baraque, à peine en avais-je franchi le seuil qu'une *fourmilière* grouillante de bestioles enveloppa mes deux jambes. Il faut l'avoir vu pour le croire. Je balançais vite au loin mon étoffe fourrée de parasites et je mis un certain temps à me libérer de leur emprise.

Ici c'était le mouroir. J'en veux pour preuve les quelque 300 prisonniers français que l'Armée rouge avait récupérés dans les stalags de Prusse-Orientale. Venus au printemps 1945, dans la force de l'âge et normalement nourris dans les stalags de Prusse-Orientale, ils fondirent ici comme beurre au soleil.

J'ai participé au creusement d'une fosse destinée à accueillir une future baraque que nous avons creusée jusqu'à atteindre la couche d'argile. Cette terre excavée allait servir ensuite de couverture d'étanchéité pour meubler et couvrir la charpente.

J'ai surtout évolué dans le *Waldkommando*, où scie et haches nous permettaient d'atteindre les normes d'abattage requises. Nous devions débiter avec des scies passe-partout des troncs et les façonner en poutres qui allaient servir à reconstruire ponts et immeubles détruits. Il faut dire que le Russe est ingénieux en diable avec de tels outils, il peut vous livrer un parfait manche de pioche à partir d'une branche ou fabriquer un traîneau tiré d'un tronc d'arbre sans passer par l'outillage sophistiqué d'une menuiserie. J'ai rencontré un S.T.O. de la région de Toulon affecté chez nous dans le *Waldkommando*.

En parlant à un garde pour lui vanter la modernité des briquets français, la sentinelle crut bon de faire remarquer au Méridional que son propre système archaïque de mise-à-feu ne souffrait d'aucune panne: pas besoin de pierre à briquet à renouveler, pas besoin d'essence de recharge ! Liant le geste à la parole, le factionnaire en fit la démonstration: d'abord tenir fermement le silex et la fibre calcinée au bout du cordon de lin dans la main à quelques millimètres l'un de l'autre. Puis, grâce aux étincelles produites par les chocs du silex contre une lime et qui se projetaient sur l'étoupe, en amorcer la combustion après avoir au préalable cherché au pied d'un arbre exposé plein sud, un endroit sec, pour dégager les aiguilles de pin. Grappiller ensuite la matière sèche à l'endroit dégagé, alimenter la braise démarrée sur le tissu, glisser le bout incandescent sous la brassée récoltée et souffler énergiquement dessus pour que des flammes apparaissent.

En été, les champignons poussaient à foison, surtout les énormes bolets grands comme des bérêts basques que nos cuistots versaient tels quels dans les marmites. Leurs lamelles véreuses dégageaient une couche verdâtre infestée de petits asticots que l'écumoire dégageait du bouillon mais nombre de ces bestioles passant entre les mailles de la passoire constituaient d'appréciées petites protéines. Les dames rencontrées en forêt attachaient cèpes, bolets et girolles à des ficelles pour les faire sécher.

Nous avons dénoncé les agissements d'un officier russe, chef du commando-bois, soulard invétéré qui vendait les stères ou nos champignons pour se procurer sa chère vodka et qui ne ménageait pas ses coups de pied et de crosse à notre rencontre. Il fut remplacé par un *Lageroffizier* qui avait été précé-

demment gérant de kolkhoze (« la planque », disait-il constamment) et qui fustigeait sans arrêt le système communiste.

Les fraises des bois grosses comme des noisettes étaient prisées. Les Italiens affamés qui grignotaient crus les glands indigestes tombaient malades. Nous étions sous la garde d'un poste qui n'était jamais très loin de nos lieux de cueillette qui se faisaient le jour de repos.

Moi-même ai souffert des affres de la soif, surtout après l'absorption de sprats, ces petits harengs fumés qui vous déshydrataient à l'extrême à l'image des poires blettes séchées, si rugueuses à avaler. J'avais terriblement soif, une soif qui vrillait les tripes crispées par une ardente douleur, une soif qui gonflait la langue pâteuse et brûlait le gosier à force d'éructer pour y trouver un semblant de salive ! Si tel est le supplice de l'enfer décrit dans l'Evangile, autant ne pas y vouloir y séjourner!

Il faut dire que l'eau au camp était rare, surtout en été et qu'il fallait dans ce cas la ramener de la rivière. Suite à l'ingestion de mes poissons, j'ai été à ce point tenaillé par la soif que je suis allé puiser un seau d'eau blanchâtre qui stagnait au fond d'un trou. On avait versé du chlore dedans pour en désinfecter le contenu. J'en ai bu et j'ai aussitôt éprouvé un malaise généralisé, et par manque de volonté pour résister à cette soif criarde, j'en ai subi les conséquences. A côté de mes poumons en feu et mon estomac en ébullition, mes jambes se sont ouvertes, pareilles à de la pâte feuilletée, le pus suintait par toutes les pores. Pire, j'ai perdu la vue, surtout la nuit où je devais tâtonner à quatre pattes pour aller aux toilettes et, souvent désorienté, je me perdais sur le chemin retour où un samaritain de passage me guidait amicalement au logis. Atteint de nyctalopie, j'ai atterri à l'infirmerie où un manger amélioré, plus gras que l'ordinaire, m'a permis de retrouver un semblant de santé. Ici, dans ce lieu de souffrances, survivaient des ombres et des spectres humains, les uns décharnés, les autres gonflés comme des outres. Pour soulager un captif allemand qui étouffait, -son scrotum étant boursoufflé comme un ballon de baudruche par les rétentions d'eau-, une infirmière lui injecta une solution salée, non préconisée, pire que tout remède de soulagement. Le lendemain, le malheureux gisait dans son lit, vidé de ses eaux.

Au contraire de certaines toilettes publiques qu'il fallait constamment faire vider par les contrevenants au règlement et qui étaient dans ce cas astreints à la corvée des chiottes, le water-closet que j'utilisais était une énorme fosse à ciel ouvert surmonté d'un mât horizontal sur lequel on calait solidement son derrière dessus en s'y agrippant fermement de peur de tomber dedans, ce qui est d'ailleurs arrivé à l'un des malades qui a dégringolé dans la fange car le talus s'était affaissé sous ses pieds. Ici nul besoin d'écoper la *marmelade*, le trop-plein des défécations s'écoulait dans la nature.....

Ces passages douloureux qui ont jalonné ma vie d'adolescent m'ont marqué et endurci. Je ne le souhaite à personne. Mes cicatrices ouvertes le resteront. Mon point de vue sur le Gauleiter Wagner est de vous dire que la balle qui l'a tué était trop chère. Donc sa mort a été trop douce par comparaison à la douleur qu'ont subie Jean Moulin et les parents des gars de Ballersdorf exécutés comme des lapins par une Justice impitoyable après avoir voulu fuir en Suisse. Sans oublier tous les autres qui ont été envoyés dans les camps de concentration.

«Georges Burcker fait partie de ces personnes qui vont de l'avant mais sans oublier par où ils sont passés » conclura Guth Christian.

Chantrein René, né le 21 mars 1923 à Mondelange.

(Interview recueilli auprès de son fils André dans le train retour Tambov-Moscou le 18 juillet 2019).



Si René évoque une période d'accalmie qu'il a vécue le long du Dniepr, où de temps en temps une grenade jetée dans ses eaux améliorait l'ordinaire du troupier à l'arrière du front, son existence n'a pas dû être de tout repos cependant.

Il signale par exemple que le Rosselangeois Schmitt, qui était son copain d'école et demeurait à 200 mètres du domicile familial, fut grièvement blessé au cou. André rapporte : « Lorsque mon père a vu que son ami était touché, il s'est approché de lui pour lui porter secours et a constaté qu'il était mort ». La vue des mutilations n'ajoutait pas au charme des lieux, surtout lorsqu'il découvrait les corps suppliciés des Landser avec du fil barbelé, plié à la manière d'une manivelle pour en faciliter la rotation et permettre ainsi l'enfilade dans l'anus.

Une lettre adressée le 8 septembre 1943 à ses parents leur indiquait, vu qu'il avait dû abandonner tout son fourniment sous les coups de boutoir ennemis qui « allaient vite », qu'il avait besoin d'un envoi urgent de deux rasoirs, d'un savon à barbe, d'un savon pour se laver et d'autres accessoires nécessaires à un fantassin (un blaireau, une paire d'aiguilles, une petite pelote de laine grise pour raccommoder les bas, une dizaine d'enveloppes, du papier à écrire « mais pas de montre »).

Mêlée dans les combats meurtriers du saillant d'Orel, sa 3^{ème} compagnie du Grenadier Regiment 233 (Feldpost Nummer 15374D) est confrontée à la détermination des troupes de l'Armée rouge résolues à poursuivre la libération des régions occupées, sur ordre de Staline.

Dans une lettre datée du 12 septembre 1943, René indique qu'il vadrouille depuis huit jours avec quatre camarades pour essayer de retrouver sa compagnie éclatée. « Je crois que notre armée va entrer en de terribles combats. Je pense que la situation devient meilleure, nous savons la nouvelle avec l'Italie... » Est-ce pour ces raisons qu'il songe à désertir ?

Confronté continuellement aux retraites pour échapper à la vista de l'Armée rouge, il accompagne un camarade polonais également recrue forcée, avec qui il lie connaissance. A la suite d'un énième décrochement, tous deux profitent de cette circonstance inespérée pour fausser compagnie à leur section en septembre 1943. Ils avisent à la nuit tombante, au moment du recul échelonné de la troupe,

une prairie fauchée où s'éparpillent des tas de foin : voilà une cachette qui leur semble idéale pour échapper aux regards des gradés allemands.

D'après les documents en possession de son petit-fils André (fournis le 22 juillet 2019), son grand-père Georges Ernest, alerté par un courrier daté du 20 septembre 1943 annonçant la disparition de son fils René au sud d'Orel, remue ciel et terre pour s'enquérir sur les causes de son absence.

Une lettre-type élaborée par le Centre d'informations sur les pertes de combattants et des disparus [68] à l'adresse des parents concernés leur précise qu'il « faut compter avec la possibilité qu'une partie des camarades disparus en Union soviétique ait trouvé la mort en héros se sacrifiant pour la patrie. Cependant, chaque destin n'est pas clarifié. Par conséquent, tous ces camarades sont encore considérés comme « manquants » jusqu'à ce que les décisions finales concernant leur destin aient été prises et qu'à l'instant il n'est pas possible de disposer de renseignements à leur sujet... ».

Par ailleurs, la suite de la lettre signale aux parents qu'après avoir été contacté par la Croix-Rouge internationale [69] et l'Ambassade américaine le gouvernement soviétique refuse la venue d'une délégation de pays neutres dans les camps de prisonniers allemands établis en Russie.

Cette attitude soviétique est contraire à l'article 8 de la Convention de La Haye sur les lois et coutumes de la guerre sur terre (1907) et par les articles 47, 48, 50 et 51 de la Convention de Genève (1929) relatifs au traitement des prisonniers de guerre. Car, comme son statut de captif l'indique, un prisonnier de guerre est un combattant emprisonné par une puissance ennemie en temps de guerre. Sa détention qui vise à le conserver hors de combat n'a aucun caractère pénal ou répressif, ce qui le distingue du prisonnier de droit commun. Mais toutes ces belles dispositions philanthropiques n'étaient que des déclarations d'intention, et pendant la Seconde Guerre mondiale, les belligérants les violèrent souvent.

Au moment de leur reddition, alors que les deux compères pénètrent dans une forêt, ils tombent nez à nez avec un combattant soviétique baissant culotte à ce moment-là. Guère perturbé par leur venue, ce dernier leur fait les poches, récupère leurs bottes et tombe sur un tube de dentifrice dont il avale le contenu avec gourmandise. Ramenés vers l'arrière, il leur est demandé de s'adresser par haut-parleur aux camarades de leur unité, invitation que René refuse d'endosser de peur de divulguer son nom et de faire subir en retour des représailles à sa famille.

Alors que René est à la veille du départ du convoi des 1500, la famille inquiète qui ignore évidemment tout de ces préparatifs ne lâche pas prise et écrit le 6 juin 1944 au curé officiant en l'église suédoise de Berlin pour le charger de relayer auprès de la Croix-Rouge suédoise la demande paternelle.

Les frais occasionnés pour activer les recherches lui seraient évidemment réglés par voie postale. Un autre courrier daté le 22 décembre 1943 et posté de Berlin n'apporte aucun renseignement nouveau.

Lors de sa présence au camp de Tambov, René est sujet à la dysenterie que du charbon de bois régule. Les conseils d'un Vosgien, naturopathe averti, proposent aux malades l'ingestion de plantes et de l'écorce de chêne pilée pour contrecarrer les effets perniciose des douloureuses coliques.

La distribution du pain procède d'un cérémonial équitable où l'entame de la miche est proposée à tour de rôle aux occupants de la baraque. Le Mosellan fut astreint à la construction de baraques. Vermine et climat qui étaient de sortie saisonnière incommodaient cruellement les locataires des lieux et freinaient l'enthousiasme des détenus qui souhaitaient évidemment pouvoir quitter cet endroit dévastateur.

René a, semble-t-il, été sollicité pour partir se former à l'école d'espionnage où on lui fit miroiter un traitement de faveur s'il daignait suivre l'endoctrinement et la propagande du parti communiste.

Son fils André pense que son père n'a pas cédé aux sirènes de l'endoctrinement par solidarité avec ses compagnons et aussi parce qu'il subodorait que se laisser endoctriner, c'était être étiqueté et ne pas pouvoir rentrer facilement en France. Par contre, pour échapper au piège du recrutement, il signala qu'il souhaitait rejoindre les forces du Général de Gaulle. Il fera partie du convoi des 1 500. Sa famille alertée par sa disparition attendra quelque 18 mois avant de le revoir.

[68] Wehrmachtsauskunftsstelle für Kriegsverluste und Kriegsgefangene beim Oberkommando der Wehrmacht, Berlin, Hohenstaufenstrasse 47/48.

[69] Le Commissariat du peuple des Affaires étrangères de l'URSS, dans une lettre explicative formulée au printemps 1942, informait que l'URSS ne mènerait plus aucune négociation avec le Comité international de la Croix-Rouge (CIC-R) ni avec l'Allemagne ni avec ses alliés et que désormais elle ne répondrait plus à leurs appels. De ce fait, la Croix-Rouge internationale ne put procéder à aucune inspection des camps de prisonniers de guerre sur le territoire de l'URSS.

Par ailleurs, on imagine mal une présence diplomatique américaine à Berlin puisque l'Allemagne nazie avait déclaré la guerre aux États-Unis les 8 décembre 1941 au lendemain de Pearl Harbor.



Après son retour à Alger, René Chantrein, ajusteur de machines à vapeur (*Lokomotivschlosser*) avant son incorporation de force, contracta un engagement dans le 641^{ème} Bataillon colonial lourd de réparations d'armement (BCLRA) pour s'occuper des voitures et engins militaires. En date du 15 juillet 1945, un an après son passage aux mains des Anglais à Téhéran, il s'impatiente dans la lettre écrite à ses parents expédiée de Gray (Haute-Saône) pour leur dire qu'il a hâte de retrouver la vie civile, la guerre étant terminée depuis plus de deux mois.

Lors de son voyage à Tambov pour arpenter les traces de son père et revivre en pensée son infortune, André Chantrein a voulu s'approcher du contexte des lieux, se faire une petite idée de ce qu'a vécu son père. « Après son retour dans ses foyers, l'attitude et le comportement de mon père, diront mes grands-parents, l'avaient transformé en un homme « jamais bien dans sa peau » suite aux avatars qu'il avait supportés. Refusant de se lier aux autres, il fuyait le contact avec la société. Jamais un mot de rancœur ne fut adressé à l'encontre de ses gardiens. Contrairement à d'autres compagnons de misère, il ne proféra aucun grief déplaisant à l'encontre des Communistes au vu de l'état des campagnes russes qu'il traversait, en disant souvent que les campagnes françaises, elles aussi, n'avaient eu l'adduction d'eau et le gaz que très tardivement.

Souffrit-il de ce syndrome de Stockholm qui est un phénomène mental observé chez des internés, restés otages malheureux pour avoir vécu durant une période prolongée avec leurs gardiens? Dégagea-t-il à ce point de la sympathie vis-à-vis de ces derniers? Empli d'émotion confraternelle, nourrit-il une sorte d'admiration pour le peuple russe et de l'empathie pour Staline? »

La question mérite d'être posée.

Conreaux Joseph† [70], né le 10 avril 1924 à Clouange (Moselle), décédé à Hayange le 19 février 2018 à l'âge de presque 94 ans.



Mobilisé le 18 avril 1942. Matricule -497-1. St. Kp. J.E.B. 124. Fait prisonnier le 26 juin 1944.

Interné à Tambow du 22 juillet 1944 au 27 septembre 1945. Arrivé à Paris le 20 octobre 1945, retour dans ses foyers le 25 octobre 1945.

D'après la fiche descriptive des infirmités de l'intéressé, on relève les pieds gelés [71] avec plusieurs hospitalisations et séjours de convalescence successifs débouchant sur des amputations terminales de P3 des deuxième et troisième orteils au pied gauche et des séquelles au pied droit. Cette infirmité (code 1264) liée à une raideur très douloureuse des articulations de l'avant-pied a été considérée comme une blessure de guerre reçue le 19 mars 1943.

Consécutif à son séjour en captivité, le patient y a contracté les symptômes d'une asthénie entraînant des céphalées, cauchemars, sensations vertigineuses, irritabilité, angoisses fréquentes, tendance dépressive (code 9400). Numéro d'inscription dans le grand livre de la dette publique M 83 034 7 53 Z.

Introduit dans la Wehrmacht le 18 octobre 1942 à Koblenz dans le Panzer Jäger Regiment.

Versé le lendemain dans l'infanterie à Trèves (Trier) dans le 1/Grenadier Ausbildung Bataillon 124 stationné dans la Neue Hornkaserne. Du 5 janvier au 19 janvier 1943, manœuvre au camp militaire de Baumholder. Le 20 janvier départ du Truppenübungsplatz pour Trier. Durant la nuit on campe chez les paysans de Reimsfeld avec arrivée le lendemain soir à Trier, les pieds esquinés.

Le 17 février 1943, nous recevons les uniformes d'abattoir, mutés dans le Marsch-Bataillon 'Oktober' z.b.V [72] dans l'infanterie du groupe Centre. En ce moment le cafard règne parmi nous. Le chiffre 18 portera sûrement malheur, car le 18 avril 1942 je suis parti au R.A.D., le 18 octobre je suis incorporé dans la Wehrmacht, et le 18 février on quitte Trier.

Le 1^{er} mars, à 8 heures du soir je pars pour la Russie. On est à 43 hommes dans un wagon, serrés comme des harengs. Passage le 4 mars par Varsovie où il fait très froid, transit par Lida où il y a du louche dans l'air car pour dormir, on n'ose pas enlever les bottes.

Le dimanche 7 mars on est sale comme des cochons, toujours cantonné dans les wagons.

Nous arrivons le 11 mars en gare de Briansk. Là, les avions russes viennent nous rendre visite avec leurs bombes explosives et incendiaires, nous ne déplorons aucun blessé.

Le 12 mars, on débarque près d'Orel, dans un patelin d'où l'on décharge les wagons. La nuit, nous campons chez les paysans, leur logement ressemble à nos écuries. On est stationné à 7 km du front.

Le dimanche 14, je suis séparé de mes copains, le cœur m'est très lourd et la situation est dangereuse. Je pars pour la 9^{ème} compagnie du Grenadier Regiment 533 (secteur postal 15689B).

Le lendemain matin, je suis au front. J'ai vraiment peur en voyant tout cela, pas une minute ne passe sans qu'un obus ne tombe à côté de nous.

Le 16 mars, les Russes font une attaque, nous devons reculer de quelques mètres mais ensuite nos tanks interviennent. Après la bataille, de nombreux corps gisaient par terre. De temps à autre, on pouvait entendre ces mots: «Ich bin verletzt». C'était nos blessés qui gémissaient, c'était horrible à voir.

Le 19 mars, je remarque que mes pieds sont gelés. Je vais au docteur qui se trouve à 7km de mon emplacement que j'effectue à pieds, la nuit, tout seul car le jour, l'on n'osait pas faire un mouvement, les Russes étant à 200 mètres de notre ligne et nous tiraient dessus. Enfin, après 4 jours de pérégrinations, j'arrive à Orel où l'on me donne les premiers soins.

Le 26 mars, je pars d'Orel dans un train de la Croix-Rouge, j'ignore où je vais.

[70] Renseignements écrits sur un carnet que m'a fourni sa nièce, Madame Christiane Braun le 31 juillet 2018.

[71] Les « pieds de tranchée » sont caractérisés par une infection des membres inférieurs en raison de leur séjour prolongé dans la boue humide et peuvent conduire à l'amputation des orteils voire du pied.

[72] zur besonderen Verwendung, pour une destination spéciale.

Le 28 mars, je stationne un jour à Minsk avant de repartir en train pour arriver le 30 mars à l'hôpital d'Ostrov. Seul, délaissé, je suis sans nouvelles de la maison. Nous avons une T.S.F. dans la chambre, cela me rappelle les soirées à Rosselange (Roßlingen).

Le 10 avril, jour de mon anniversaire, les sœurs-infirmières me font une surprise, elles m'apportent du chocolat, des bonbons, etc.

Le 14 avril je suis opéré au pied. Le 20 avril départ d'Ostrov.

Le 23 avril, j'arrive au Reserve Lazarett de Probstzella dans le Land de Thuringe.



Le 27, je me pèse 60 kg, je remarque que j'ai diminué de 7 kilos.

Grâce à la radio, j'apprends que le 9 mai les Américains sont à Tunis, le 13 mai, l'Afrique est déblayée des Allemands, les Américains tentent de débarquer en Italie.

Je ne peux toujours pas être transporté à l'hôpital de Metz car la Lorraine n'est pas encore allemande d'après les bobards des chefs, c'est-à-dire qu'ils n'ont pas le droit de nous prendre pour soldats. Malgré cela, ils le font tout de même. Cela prouve que nous sommes mentis jusqu'au bout des ongles mais bientôt le vérité sortira car les retraites allemandes sur tous les fronts sont bonnes.... Bientôt les Américains nous délivreront des mains de ceux qui veulent nous faire crever de faim.....J'apprends que je serai de nouveau opéré mais dans un autre hôpital.

Le vendredi 12 juin visite de mon père qui reste jusqu'au lundi 15 mai.

Le 17 mai, j'apprends que mon ami Jules Eyler est tombé en Russie...

Le 26 mai, je peux marcher sans canne.....

Le lundi 28 juin, le docteur m'ausculte, me serre les os des orteils et le sang jaillit. Je dois de nouveau marcher avec la canne. Mais il y a du bon dans

l'air. Un copain revenu de Krefeld prétend que les Allemands capituleront dans quatre mois car les Américains bombardent un peu trop....

Le 22 juillet 1943, je viens en perm' pour 14 jours.... Me voilà parti pour Insterburg [73] où cantonne mon unité de dépôt où j'arrive le 8 août. Le lendemain, muté comme convalescent dans la Genesung-Kompanie/Grenadier Ersatz Bataillon 43 où le « bordel » commence avec les gardes.

Le 10 août passage chez le médecin qui me dit de rester au lit pour quelques jours mais pour peu de temps. Laisserais-je ma jeune vie pour ces salauds ? ... Si les Américains se dépêchent, on sera peut-être libérés avant comme pour les Italiens qui se sont tellement bien *battus*. [NdR: capitulation du Maréchal Badoglio].

Du 24 août au 4 septembre je suis à nouveau en permission pour 10 jours pour un congé de convalescence. Ma nomination de caporal (Gefreiter) prend effet le 1^{er} septembre.

J'arrive à Insterburg le 5 septembre à 2 heures du matin, je me rends le même jour à l'hôpital où je rencontre mon meilleur copain, Lucien Bartz. Il a le bras droit cassé et il dispose d'un appareil appelé 'Steiges' (gouttière). Du matin au soir, on fait des exercices de réadaptation, on apprend à faire du ski pour l'hiver prochain. De 14 h à 20 h on construit des abris. Mon pied est remis, mais il ne *marche* pas comme avant, en un mot il est esquiné.... Il y a du bon, après le débarquement américain en Italie le 3 septembre le roi d'Italie capitule, maintenant on attend l'avenir?

Grande peur le 9 septembre, les partisans ont sauté en parachute à Koenigsberg. Cela devient toujours plus bon. Quelle chance! Etant donné que je pars à nouveau en permission le 11 septembre, Lucien me demande d'emporter une valise à ses parents. J'arrive le 12 septembre 1943 à la gare de Rombas et les 14 jours qui passent trop vite se sont très bien écoulés.

Le 26, c'est le départ pour Insterburg dans le Marsch-BataillonI/383/12 où j'arrive, profitant de ma venue pour transmettre la valise à Lucien qui part pour un autre hôpital. J'attends mon deuxième départ pour la Russie. Pour l'instant, je monte la garde. Dans la Marschkompanie, c'est le tour de garde toutes les deux heures...

[73] Pendant la Seconde Guerre mondiale, Insterbourg fut lourdement bombardée par l'aviation britannique le 27 juillet 1944. La ville fut attaquée par l'Armée rouge les 21 et 22 janvier 1945. Insterbourg fut intégrée à l'Union soviétique au détriment de l'Allemagne après la guerre. Sa population allemande fut soit évacuée soit expulsée et remplacée par une population soviétique, surtout russe. En 1946, Insterbourg fut renommée Tcherniakhovsk en l'honneur d'Ivan Tcherniakhovski, général puis maréchal soviétique de la Seconde Guerre mondiale.

Le 13 octobre, en lisant le journal, j'apprends que les Anglais ont pris possession des îles situées devant le Portugal. Pour passer le temps, je vais au cinéma et au concert chaque soir, dehors il fait froid. Le 18 octobre (ce chiffre-là me porte malheur), je fais mon baluchon. Départ pour Gumbinnen où je reste cantonné trois jours.

Le 21 octobre, à 9h et demie du soir on embarque dans wagons à bestiaux, j'ai le cafard. Je dois maintenant écrire au crayon car je n'ai pas le temps de déballer l'encrier.

Samedi 23 octobre, on arrive à Bialystock. Les vaches d'Italiens sont au concert et nous, on approche du front. Dimanche matin, à 11 heures, arrivée à Volkowitz

Mardi matin, on arrive à Shlobin, on reste toute la journée stationné en gare car, devant nous, les partisans [74] ont fait sauter les rails. Dans la nuit, j'apprends que notre transport doit reculer d'une cinquantaine de kilomètres car, devant nous, les routes ont sauté. La ville de Gomel est en flammes.

Le 29 octobre, on arrive à 7 km du front. Les canons tonnent, les Russes essaient de percer nos lignes et de prendre Gomel. A midi, on entreprend une marche épuisante de 30 km avec 40 kilos sur le dos. En route plusieurs gars font 'schlapp'. A 8 heures le soir, on arrive dans un patelin qu'on doit d'abord débayer des partisans.

Le 30 octobre, à 8 heures du matin, on repart retrouver le contact avec notre régiment qui se trouve à 60 km d'ici, près de Gomel. Il fait froid, mes pieds sont enflés, malgré cela il faut continuer. Je suis anxieux vu l'état de mes pieds. Le temps est à la neige. Pendant ces 30 km, on ne disposait ni d'eau ni de quoi manger. Le sable et la poussière font rage. Pour tout vous dire, j'aurais donné 20 RM pour lamper un demi. On repart pour 20 km. Comme j'ai mal, j'effectue les dix derniers kilomètres en camion. Le soir on arrive dans un bled à 200 km de Minsk que les Russes ont conquise.

Le 31 octobre, le temps est lugubre et bien sombre à mon réveil à 8 heures. On est à 3 km du front, on attend notre régiment parti de Kiev. Je dois monter la garde, les autres camarades se flanquent une cuite tandis que les canons tonnent.

Le 1^{er} novembre, c'est la Toussaint. On se fait nous-mêmes à manger, des patates grillées. (En ce moment, je préférerais travailler au bois avec mon père).

Le 4 novembre, nous faisons de l'exercice, il fait un froid de chien, je suis de garde.

Le 6 novembre, à 5 heures du soir, après avoir arraché des pommes de terre, nous les pelons pour le lendemain. Les canons tonnent. On chante de belles chansons pour chasser le cafard.

Le lendemain, il neige à tout casser, il fait un froid terrible, mes pieds me font très mal.

Du 7 au 12 novembre, ils nous font faire des exercices à tort et à travers, le temps est horrible, il neige.

Le 13, je suis de nouveau de garde ; on reçoit de la goutte, c'est pour cela que j'écris si mal, (texte suivi de 3 croix-de-Lorraine).

Dimanche 14 novembre, mauvais temps, à 2 heures et demie il commence à faire nuit. Nous nous sommes fait à manger, notre roulante est cassée.

Lundi 15, on fait notre paquetage, on part à 3 heures pour le front, je fume une dernière cigarette Lasso avant mon départ. Ce soir je serai déjà en train de garder les premières lignes. Pourvu que mes parents brûlent un cerge pour moi afin que tout se passe bien. Au soir à 7 heures, on arrive en première ligne, de 8 à 10 heures je monte la garde alternée avec des rotations toutes les deux heures. Je suis dehors toute la nuit qui est calme.

Mardi 16 à 6 heures du matin, je rentre de poste, gelé comme un glaçon. Les Russes se trouvent à 500 mètres devant nous. Le soir à 9 heures, l'ennemi passe le fleuve et attaque nos lignes. Mais une contre-attaque repousse les Russes. On ne peut presque pas dormir tant il fait froid. Me voilà ensuite posté à 30 mètres des lignes russes, je suis curieux de savoir si tout se passera bien.

Le 17, à 10 hommes, on a effectué un passage sur le fleuve Dniepr, mais à cause d'une panne de canot, on a dû rebrousser chemin vers dans nos lignes.

Le 18 novembre au soir, j'apprends que l'on part le lendemain, direction le sud, car là, il fait mauvais, nos troupes y reculent sans cesse.

Le 19 au soir, une autre compagnie vient nous relever dans les tranchées. On retourne au repos à Vreschod. Le lendemain je dors de fatigue toute la journée en raison de mon épuisement. Le soir à 9

[74] Les partisans reçurent la mission de mener la "guerre du rail" afin de diminuer les capacités de combat de la Wehrmacht. (*Encyclopédie de la seconde guerre mondiale*. Sous la direction de Jean-François Muracciole et Guillaume Piketty).

heures, baluchon terminé, on repart pour le front où l'on arrive à 2 heures du matin, transi de froid. On y reste toute la nuit, le matin on apprend qu'on est la réserve du chef de compagnie.

Le 25, on trouve la moitié d'un cochon, on mange comme des loups. D'ici un mois, c'est Noël. Je voudrais bien savoir si la guerre sera finie jusque-là.

Le soir du 26, on doit reculer, on est encore devant le Dniepr et le Russe veut nous encercler. Le soir à 4 heures on quitte les tranchées et l'on marche toute la nuit jusqu'au 28 novembre à 1 heure du matin. Il neige, il pleut, il y a de la boue, je suis foutu. Je n'en peux plus. On allume (= brûle) toutes les maisons, c'est la débâcle.

Je suis dans une baraque en bois, à 20 bonhommes. On a à peine de la place pour tenir debout. Si mes parents me voyaient !

Le 1^{er} dimanche de l'Avent, on part sans manger vers le front. Le soir à 5 heures, j'arrive épuisé au front. Malgré notre fatigue, on va en position. Nous ne disposons pas de tranchées, c'est un simple village. A minuit, les Russes essaient de nous repousser des lieux. Tout se passe bien.

Mais le lundi 29 novembre, à 6 heures du matin, tout un régiment nous attaque. Après deux heures d'affrontements, le combat se termine en notre faveur. L'ennemi est repoussé de tous les côtés et il laisse de nombreux morts sur le champ de bataille, là où notre artillerie a fait rage.

Mardi à midi, nous voyons, ou plutôt, nous recevons un morceau de pain absent depuis cinq jours. Là où je me trouve en ce moment, c'est très dangereux.

Le 1^{er} décembre, on quitte nos lignes pour effectuer une marche de 90 km, les Russes sont sur nos traces.

Le 3 décembre 1943, on arrive au repos, il fait -18C°, on dort dans une écurie. Le lendemain on se rabat dans une maison.

Le dimanche 5 décembre, notre régiment arrive. Chacun rejoint sa section... Le verre de ma montre est cassé. Je stationne à 200 km de Minsk. Nous séjournons dans un bois, il n'y a pas d'eau pour nous laver.....

La nuit du Réveillon, les Russes cherchent à percer nos lignes. Du 24 au 27 décembre, on reste dans des trous pleins d'eau sans manger ni boire.

Le 31 décembre, j'ai les pieds gelés (orteils gauches atteints aux 1^{er} et 3^{ème} degrés).

Le 2 janvier 1944, je suis au h.v.b.p. (Hauptverbandplatz). De là, on me véhicule à Bobrouisk puis au Kriegslazarett 2/619 de Minsk, un avion me transfère à Puławy où je séjourne un certain temps.

Le 22 janvier 1944, je pars pour l'Allemagne. Le 26 janvier, j'apprends à midi que je vais être à nouveau opéré. Reserve Lazarett de Weiden.

Le 3 février, j'arrive à 7 heures du soir à Karlsbad, une belle ville. Nous logeons à quatre malades par chambre à l'Hôtel Impérial, transformé en lieu de convalescence.

Le 28 avril 1944 je cantonne près de Bobruisk (Feldpost 06904B), dépendant de la 383^{ème} division [75]. Le 8 mai 1944 je suis muté à la Marsch. Kp. Btl 43. [NdR : Rappelons qu'en janvier 1944, la 1^{ère} division d'infanterie est transférée au groupe d'armées sud, dans la région de Vinnitsa. Ici, la division a participé aux violents combats défensifs au sud de Vinnitsa, en mars 1944 au nord-ouest de Moguilev-Podolsk et a ensuite été incluse dans le "Hube-Kessel" près de Kamenz-Podolsk avec la 1^{ère} Panzer Armée. Après s'être échappée du chaudron, la division se retira via Stanislau et Brody dans la région située au sud de Lviv. En août 1944, la division s'installa en Prusse-Orientale dans la région de Schloßberg, au nord de Gumbinnen, où elle livra de violents combats défensifs].

Je suis fait prisonnier par une division blindée de Mongols le 26 juin 1944. (NdR: La division est détruite en juin 1944 dans le secteur de Verschnoïe Olba, au sud-est de Shlobin et elle est officiellement dissoute le 3 août 1944.)

Mme Christiane Braun, nièce de M. Conreaux Joseph qui a été interné à Tambov du 22 juillet 1944 au 27 septembre 1945, m'apprend au téléphone que son père était intarissable à l'évocation de sa captivité au point d'en fasciner son petit-fils et ses camarades (parfois jusqu'à 4 heures du matin), avec une dernière anecdote à la bouche sur le pas de porte au moment du départ de ses auditeurs. A Tambov, pain sec, épluchures de pommes de terre et rats figuraient à son menu.

[75] La division reçut l'ordre en juin 1944 de défendre Bobruisk en tant que forteresse, en raison de l'offensive estivale soviétique Bagration qui vit l'effondrement du groupe Mitte. La division fut détruite le 28 juin 1944.

Dolisy Alphonse, né le 8 décembre 1924, domicilié à Willerwald (Moselle).

Interviews du 26 décembre 2017, du 17 janvier et du 17 mars 2018. Je me suis aussi inspiré des recherches de Wilbert Michèle, la petite-fille d'Alphonse *Die "Malgré Nous" der Mosel während des zweiten Weltkrieges 1939-1945*. (Master 1 études germaniques, Université Nancy-Metz 2011-2012).



J'ai passé mon **R.A.D.** à GERMERSHEIM durant le premier semestre 1943.

Le maniement de la bêche (*Spatengriff*), -prélude à la manipulation prochaine du fusil Mauser-, les galopades matinales, le sport intensif et endurant, les creusements de fossés nous ont singulièrement affûtés. Début mai, notre *Truppführer* pour nous forger un moral à toute épreuve et nous ragailhardir face aux adversités futures qui allaient bientôt nous attendre, nous a fait baigner dans les eaux fraîches du Rhin tumultueux, d'abord jusqu'au nombril. Puis trouvant l'exercice sportif amusant, le chef n'a plus voulu voir une seule de nos têtes émerger des flots... durant un certain temps. Grelottant de froid, il nous a fallu courir comme des damnés pour aller nous rhabiller au camp, souffle coupé.

«Les épreuves surmontées avec courage dans la souffrance forgent le moral des vainqueurs, vous en aurez besoin chez Ivan.» Je me demande si ce n'était pas un fait exprès de nous conditionner à l'art de la guerre puisque venaient régulièrement chez nous des officiers de la SS ou des recruteurs provenant de sections parachutistes pour essayer de nous racoler. Ils insistaient vivement, mettaient la pression surtout auprès des plus intimidés. De guerre lasse et sous la contrainte, certains signèrent leur engagement *volontaire* au vif mécontentement de leurs parents résignés. J'ai dû me défendre bec et ongles pour ne pas me plier à leurs invites forcées.

Je me rappelle d'un épisode amusant lors de la plantation d'arbustes effectuée dans une grande parcelle de forêt, sous la direction d'un garde-forestier. Profitant de son absence, nous sommes partis en goguette dans un village proche déguster du vin chaud (*Glühwein*) qui nous a rendus gais comme des pinsons et c'est d'un pas guilleret que nous avons franchi le portail du camp. On n'en a pas mené large sur la place d'appel. Et le gradé, constatant évidemment notre bonne humeur, nous a fait chanter ou plutôt fait égosiller comme il se doit, avec force vociférations du genre «plus fort (*härter*), je ne vous entends pas.»

Je suis rentré le samedi 6 mai 1943 chez moi, avec une belle provision d'oranges que j'avais subtilisées avec d'autres copains en profitant de la pénombre régnant le soir au camp. Comme nous devions évacuer les paniers contenant les agrumes pourris vers le dépôt, nous profitons du stratagème pour y glisser en-dessous les oranges saines.

Et dès le lundi 8 mai, je recevais ma convocation pour partir le 14 mai à l'armée. Comme mon père était hospitalisé, ma mère et ma sœur se trouvant débordées pour gérer seules le train de culture familial, comptaient sur mon aide, le temps de la guérison paternelle. Nous avons trois vaches, la saison de plantation de pommes de terre battait son plein et les bras allaient leur manquer. J'ai pris sur moi d'aller expliquer la situation à un général qui se trouvait à Sarreguemines. Comprenant le bien-fondé de mon argumentaire, il donna ordre de surseoir de huit jours à mon départ, le temps de nous organiser à la maison. Sauf que la Feldgendarmérie ayant constaté mon absence lors du départ des

appelés est venue m'appréhender le dimanche en question alors que j'étais au cinéma de Sarreguemines. Après explications, elle m'a laissé tranquille. Je suis parti le 21 mai pour rallier ma caserne d'affectation avec huit jours de rab. Mais le comble, c'est que j'aurais pu bénéficier d'une belle rallonge car mon nouvel ordre d'appel atterrira à la maison un trimestre plus tard.

Wehrmacht: Le 23 mai 1943, après deux jours de voyage, j'arrivai au Stamm Grenadier Ersatz Bataillon II/462 en Tchèque, à Krummau sur la Moldau, ville sise dans la partie sud de la Bohême, intégrée en 1939 dans le Großdeutsches Reich.



J'y suis resté très peu de temps pour filer dès le 5 juin à la 338. Feld Ausbildung Division établie à Louga, une ville située sur l'axe Pskov-Gatchina dans le Nord Abschnitt. Le premier soir de notre arrivée, la compagnie en rangs serrés attendait le chef de corps venu parader avec son pur-sang devant le front de ses troupes. On a pris une engueulade-maison lorsque l'officier supérieur nous a vu continuellement faire le chasse-moustiques devant les nuées d'insectes qui pullulaient dans le crépuscule. Nous venions à peine d'arriver, et n'étions pas encore habitués à leurs piqûres. Il a fallu se tenir immobile ; c'est à peine si le souffle léger expiré discrètement du nez éloignait de la figure les damnées bestioles. Nous n'étions pas cantonnés dans la caserne principale mais dans une annexe, à l'extérieur de la ville. L'instruction s'est passée autour des baraquements en bois où l'on nous a appris l'ABC de la chasse aux partisans qui, tels des fantômes coriaces, disparaissaient plus vite que leur ombre dès leurs méfaits commis dans les contrées gravitant autour de Louga. Un Feldwebel pète-sec, dès le premier cours d'instruction, s'est enquis de savoir si des Sarregueminois étoffaient la compagnie. Si pour ma part j'étais toujours hésitant à livrer des renseignements personnels (sur recommandations de mon père), ce ne fut pas le cas du dénommé Haffner Nicolas de Hambach qui dévoila nos origines et lui dit que nous venions effectivement de la contrée de Saargemünd. Aussitôt des ordres fusèrent: «*Auf und nieder, hinlegen, Panzer von rechts, Flieger von links*». Pour quelle raison exerça-t-il une telle animosité envers nous ?

Parce que Monsieur venu en garnison à Sarreguemines n'avait pas pu assouvir ses plaisirs charnels, en rêvant sans doute d'y trouver une réplique d'un lupanar de Capoue. Comme aucun bordel n'existait dans la cité des faïences, il devait partir quérir les charmes des dames de petite vertu à Auersmacher en Sarre où, à mon avis, ses sorties auprès de ces gracieuses créatures n'ont guère dû l'émoustiller d'où sa rage manifestée à notre égard. Durant deux mois, le juteux nous a fait passer de sales quarts d'heure, nous étions trempés comme des biscottes après chacun de ses exercices. Un jour, il nous a fait grimper sur des poteaux et perchés dessus, nous avons entonné à son vif déplaisir «*Es ist so schön Soldat zu sein* », rien que pour le mettre davantage en fureur.

Notre lieutenant, intrigué par les corrections que l'adjudant nous infligeait quotidiennement, lui passa une engueulade-maison pour sévices inutiles infligés à des recrues.

Partisaneinsatz (déploiement) contre les bandes rebelles gravitant dans le Nord Abschnitt.

L'historien militaire américain, Earl Ziemke (1922-2007), évoque l'attitude belliqueuse des partisans durant les affrontements soviéto-allemands en Europe de l'Est. «Les terres situées à l'ouest de Nevel étaient probablement les plus infestées de partisans de tout le Front de l'Est.

Dans un rectangle de 2 000 milles carrés de forêts et de marécages, le Groupe d'armées du Nord avait identifié 19 brigades partisans totalisant environ 25 000 hommes. Au centre du rectangle du Rossona Rayon (situé à 50 milles à l'ouest de Nevel), les partisans avaient complètement rétabli la domination soviétique, administraient des kolkhozes et avaient même un service postal occasionnel à destination et en provenance du territoire soviétique inoccupé ... »

Consultées, les archives allemandes du commandement révèlent que la 3^{ème} brigade des volontaires SS estoniens (Est Legion), avec d'autres sous-unités de l'armée allemande, menait des opérations punitives pour éliminer les partisans soviétiques dans la région de Polotsk-Nevel-Idriza-Sebez en

octobre-décembre 1943. Les archives du Comité central de la RSS de Lituanie (ЦГА Литовской ССР, фР-1399, оп.1, ед.х.61, личное дело № 1950) évoquent les fusillades de civils, les pillages et les incendies perpétrés par les Sonderkommandos estoniens.

Chasse aux partisans et perquisitions.

Partisaneinsatz : Déploiement contre les bandes rebelles gravitant dans le Nord Abschnitt (photo 93^e Infanterie Division).



Nous étions sur le pied-de-guerre dans une contrée exposée à de continuelles escarmouches livrées par des centaines de Robins-des-bois rouges, farouches opposants aux Allemands. Je fus impliqué en août-septembre dans la 7. Kpie du Grenadier Regiment 639 chargé du Partisanenkrieg où il nous a fallu rivaliser de savoir-faire et de courage face aux intrépides gaillards, toujours à l'affût de nos incursions dans leur territoire de chasse gardée où forêts, lacs, marécages et routes étaient fortement infestés par eux. Les perquisitions destinées à terroriser la population afin d'enrayer la guérilla permanente s'accompagnaient d'une

fouille en règle chez l'habitant. Il fallait consciencieusement fouiner dans tous les recoins, s'engouffrer dans l'étable, sonder la meule de foin, ouvrir la maie rance, palper les frusques pouilleuses, regarder dans le vaste four, dévisager les occupants, avec l'air sévère pour leur imposer la crainte de l'envahisseur.

Lors d'une perquisition, j'ai surpris un Autrichien en train de vouloir violer une vieille dame. Pétrifiée d'effroi, elle levait en tremblant sa robe, prête à l'indicible. J'ai crié au gars de la laisser tranquille sinon je le fauchais. «Pauvre imbécile, me dit-il, tu aurais aussi pu lui passer dessus. »

Au cours d'un ratissage dans un village, le sergent m'a demandé d'aller fouiller un apprentis. Il me glissa une échelle dans la main. Je n'étais pas trop rassuré en grim pant les échelons, bien que la présence de mon revolver chargé me tranquillisa t un peu. Arrivé dans le grenier, j'ai soulevé une vieille fourrure sous laquelle s'était glissée une demoiselle... en tenue d'Eve. Je suppose qu'elle s'attendait à une agression sexuelle de la part d'une certaine soldatesque allemande et en leur offrant sa nudité, elle espérait ainsi avoir la vie sauve. Le doigt sur les lèvres, je lui ai fait signe de se taire tandis que je renseignais le sous-officier posté en bas pour lui dire qu'il n'y avait personne dans les parages.

En sortant des lieux, les grands-parents reconnaissants m'ont tendu un couteau pour m'inciter à me couper un morceau de pain tandis que des mioches, les pieds nus dans un pétrin, s'activaient à fouler la



Collection Edwin Neis, ancien directeur du musée militaire de Freyming-Merlebach

pâte à pain, malaxée d'une manière pour la moins insolite. Parfois des razzias permettaient d'améliorer l'ordinaire, avec cochons et volaille accaparés sans vergogne surtout en face de villageois frondeurs, complices à n'en pas douter des rebelles.

Il m'arrivait aussi d'arrêter à nos postes de contrôle des paysannes, les unes déambulant dans le coin avec leurs outils de fenaison sur l'épaule, d'autres revenant de leurs activités agricoles, notamment les conductrices de charrettes de bois ou de foin à qui je réclamais une pièce d'identité, -écrite en cyrillique dont je ne maîtrisais pas la traduction-, tout en

n'oubliant pas au passage de vérifier le contenu de leur chargement, ne sait-on jamais.

Lors d'une de nos patrouilles habituelles faites pour mieux quadriller la contrée rebelle, je suis tombé un jour sur un groupe de femmes à qui je demandais des patates. «*Niet Germanski* » dit la plus courageuse d'entre elles. «*Ja Franzouski*» répondis-je. Me traitant alors de sale *Napoléoné* d'un rire moqueur, l'effrontée paysanne me fit signe de rentrer chez elle. Soudain, un maquisard sortit d'une

cache sous le plancher (je ne sais pas si elle était profonde ou si elle lui permettait de s'esquiver de la masure), il me demanda (en imitant le geste d'un armement de fusil) des munitions que je ne détenais pas. Heureusement, sinon, qui sait ? Il aurait pu par extraordinaire s'en servir pour me terrasser par la suite ! Il est reparti par son terrier, je ne l'ai pas signalé à la patrouille. La mémé m'a coupé plusieurs tranches d'un *pâté* en croûte contenant des carottes et des petits pois que j'ai savouré.

Il nous était interdit de lier connaissance avec la gent féminine au contraire de certains de nos officiers



friands de la bagatelle, qui éclusaient le cognac destiné à la troupe et s'autorisaient des pratiques dépravées et qui consternaient souvent la troupe.

Nous avions parfois l'occasion d'accoster d'accortes demoiselles, en leur demandant de la nourriture en échange de menus accessoires de toilette (savon, poudres) ou des objets pratiques que nous détenions en surplus. Par exemple, nous avons demandé à trois d'entre elles de nous rafistoler pantalons et vestes déchirés en échange de brillantine ou d'eau de Cologne provenant de notre cantine régimentaire. Je gardais toujours sur

moi fil et aiguilles pour parer aux accrocs qui survenaient lors de mes pérégrinations dans les landes et autres guérets. Le hasard du destin voulut que le trio féminin fut embarqué le soir même dans des fourgons à destination de l'Allemagne pour y servir de main-d'œuvre servile.

Les insaisissables guérilleros nous ont un jour tendu une embuscade mémorable. Laisant passer nos deux premières sections à l'intérieur d'une bourgade, ils nous ont copieusement canardés du haut des toitures, nous occasionnant de nombreux tués et blessés. Et tandis que s'enclenchait la réplique, ils eurent le don de disparaître comme par enchantement en se glissant dans un large drain abrité de nos de tirs de riposte. Bien sûr, les Allemands ne pouvaient pas tolérer ces exactions.

J'ai assisté à quelques horreurs:

- un Autrichien qui tua une mère de famille donnant le sein à son enfant devant un groupe de babouchkas. (Si j'avais été seul j'aurais *descendu* le meurtrier tant je bouillais de colère contenue),
- un village connu pour ses connivences avec les partisans où personne n'est sorti vivant du brasier, la paille servant de combustible pour alimenter le bûcher suite aux salves d'obus incendiaires envoyés par des canons de 50 dans les toitures de chaume. Des fantassins, dotés d'allumettes et de torches, en accentuèrent l'embrasement. En ce jour abominable, j'avais encore devisé en matinée avec un vieillard, chacun d'entre nous fustigeant nos dictateurs respectifs: «*Hitler kaputt, Ja Ja, Staline kaputt, da da !* » J'ignore les raisons qui ont conduit à cet incendie monstrueux.

Par ailleurs, un collègue m'a raconté qu'au cours d'un ratissage dans les forêts son unité a fait défiler nues des partisans qu'ils avaient arrêtées. Combien de bourgades furent ainsi rasées lors des retraites allemandes? A constater les méfaits et les crimes commis, il n'est pas étonnant que les Russes, obligés de dormir à la belle étoile sans gîte ni couvert, agirent de même au fur et à mesure qu'ils entraient dans le sanctuaire nazi.

Provenant d'un régiment sur la sellette, j'ai eu maille à partir avec des enquêteurs soviétiques venus plus tard au camp de Tambov enquêter par deux fois sur mon recrutement auprès de cette unité. J'ai pu prouver que je n'étais resté qu'un mois dans cette formation, donc nullement mêlé aux exactions terribles imputées à la soldatesque teutonne. Bénéficiant d'une excellente mémoire, ne m'emmêlant pas les pédales, je leur ai fidèlement rapporté les propos de ma première audition, en oubliant fort judicieusement d'aborder notre pourchasse contre les partisans.

Les enquêteurs du NKVD, connaissant les vandalismes commis par certains régiments allemands, venaient sanctionner les prisonniers capturés dépendant de ces unités meurtrières [76]. Et certains

[76] V.P. Istomin, *L'Opération Offensive de Smolensk, 1943*, Moscou, Éd. Bib. Milit., 1975, p. 15. nous apprend que les troupes soviétiques pénétrant sur des territoires occupés pendant plus de deux ans par les Allemands y

compatriotes atterrirent ainsi en lointaine Sibérie. Innocent, J. de Lemberg en a fait la mortelle expérience face aux saccages, pillages et meurtres perpétrés l'année précédente par des vandales sans cœur. Ne dit-on pas «*attrapé donc complice, mitgefangen, mitgehungen ?*» La même règle pour tous ! Aux yeux intraitables des Soviétiques, celui qui était pris avec les barbares, devait être puni de la même façon barbare, même si le malheureux n'avait pas participé à l'action. Enfourné vers l'inconnue toundra, le gars du Bitcherland n'est plus revenu.

La fringale (der Kohldampf) !

J'ai toujours su bien me comporter avec la population civile. Ma mère m'envoyait dans ses lettres-paquets des sachets de saccharine que je distribuais aux matka. Les enfants avaient droit aux bonbons (Drops) que je recevais lors de la distribution mensuelle d'objets de la cantine, les fameux Marketenderwaren qui comprenaient cigarettes, tabac, chocolat, cognac, papier à lettres, savon, suivant leur arrivage. De plus, comme je ne fumais pas, j'échangeais auprès de mes compagnons mon tabac contre des confiseries.

Etre bon et correct envers les gens les amenait à une franche coopération. Cet échange de bons procédés me permettait de siffler le lait (moloko) de leur unique vache ou d'engloutir à la va-vite des pommes de terre rôties (katoski). Parfois au cours d'une perquisition domiciliaire (Durchhausung), lorsque j'étais seul et donc à l'abri des regards de mes camarades et que mes bonbons avaient fait leur œuvre, une trappe s'ouvrait dans le plancher et la mère apparaissait, rassurée. Je gratifiais la marmaille de menus cadeaux et en retour, les pommes de terre déjà cuites, pelées en vitesse par les enfants, filaient dans ma musette. Muni de mon bouteillon vite rempli de leur lait, je buvais évidemment au passage le restant du contenu de leur seau.

Le lait était toujours le bienvenu. Je ne venais jamais les mains vides et en échange de nos trocs respectifs, chacune des parties sollicitées trouvait son compte. Lorsque nous cantonnions aux abords d'un village, je ne manquais jamais d'aller quémander de la nourriture. Je profitais en fait du tour de garde assuré par mon camarade de Hambach (Moselle) pour aller en goguette chercher du ravitaillement en contrepartie de choses 'occidentales' qui manquaient cruellement aux campagnardes.

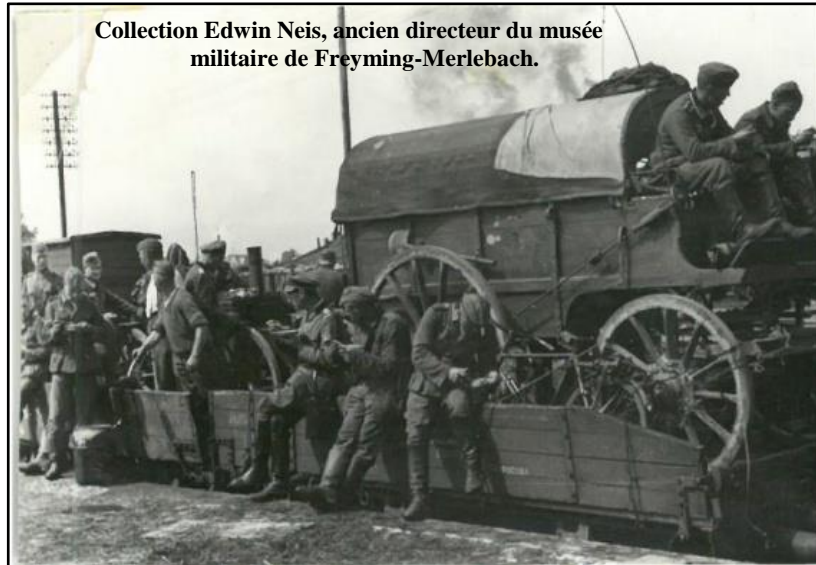
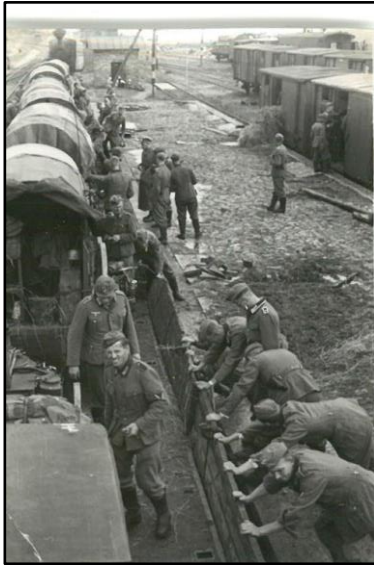
Chargé un soir de surveiller les approches de notre bivouac, je m'étais installé en hauteur dans un appentis ajouré d'une fenêtre par laquelle j'ai pu passer ma mitrailleuse. Lors d'un bref éclat de clair de lune qui m'avait permis de distinguer des déplacements insolites, j'ai été intrigué par le manège d'une paysanne qui s'activait bizarrement dans une haie à proximité de sa mesure. Ayant prévenu de la chose ma relève, je lui ai demandé de surveiller le bosquet en question, histoire de savoir si cette cache ne révélait pas un trésor nutritif. Et tel fut le cas le matin lorsque nous partîmes visiter les lieux. Un festin nous y attendait avec son lait caillé épaissi de crème qui nous a vite rafraîchi le gosier. Mais la gourmandise étant un vilain défaut, la fraîcheur ingérée enclencha une diarrhée mémorable.

Je n'ai pas pu venir en permission chez moi. Avec la situation critique que subissait le front, je dus faire une croix sur mes congés d'autant plus que le commandement militaire se méfiait maintenant du non-retour de nombreux transfuges mosellans. Ainsi l'un de mes camarades dut se marier par procuration, loin de sa dulcinée (Fertrauung). Néanmoins pour me relier à la maison, je correspondais tous les deux-trois jours en délivrant un petit mot pour rassurer la famille. Ma mère réussit même à m'écrire des petites phrases russes en prévision de ma probable désertion; sa missive passa la censure sans problème. Elle tenait à me divulguer certaines expressions apprises auprès d'une enseignante russe, prisonnière hébergée dans la caserne de Sarralbe. Ces Ostarbeiterinnen travaillaient dans les fabriques, ateliers et fermes de la région. Le samedi après-midi, faisant relâche, elles venaient quémander de la nourriture et se satisfaisaient du peu qu'on leur offrait. C'est cette dame qui a renseigné ma mère, laquelle n'a pas manqué de me communiquer les précieuses expressions pour éviter d'être tué lors de ma capture: «*Ya frantsuzskiy, Ya ne nemetskiy. Ne strelyat. Je suis Français, je ne suis pas Allemand. Ne tirez pas.*»

découvraient les crimes de guerre commis par les SS, les *Einsatzgruppen* et certaines troupes de la Wehrmacht. Dans les zones libérées, la quasi-totalité de l'industrie et de l'agriculture avait été dévastée. Dans l'oblast de Smolensk lui-même, 80 % de l'espace urbain et 50 % de l'espace rural habité avaient été détruits, ainsi que de nombreuses usines et manufactures.

Souci oculaire

Lors de ma montée au front début juin vers le Nord Abschnitt, je me trouvais debout, sur le pas de la porte coulissante de mon wagon, la tête au dehors, lorsque je fus incommodé par la projection d'une petite scorie atterrissant dans mon œil. Comme la locomotive abordait dans un large virage une montée difficile, le chauffeur s'était empressé d'enfourner le charbon dans le foyer afin de mettre, pour ainsi dire, plein gaz sur les bielles. Je ne suis pas arrivé à extraire de mon globe oculaire l'intruse qui provenait, je présume, de la fumée intempestive expulsée par la cheminée de la loco. Etant donné que ce corps étranger m'indisposait continuellement, j'ai dû rallier un mois plus tard la ville de Pskov sur la Léna (200 km en train) où un médecin-capitaine essaya de me l'extraire. Handicapé par la chose, étant droitier, j'ai dû réapprendre à tirer au fusil avec la crosse calée sous l'épaule gauche et avec l'œil gauche collé près de la mire.



Tragique chasse aux partisans.

La section a connu son premier mort en la personne du pauvre Liebgott Edmond de Woustviller. : « Je fus impliqué en août-septembre dans la 7. Kpie du Grenadier Regiment 639 chargé du *Partisan Einsatz* où il nous a fallu rivaliser de savoir-faire et de courage face aux intrépides gaillards, toujours à l'affût de nos incursions dans leur territoire de chasse gardée où forêts, lacs, marécages et routes étaient fortement infestés par eux. La section connut son premier mort en la personne du pauvre Liebgott Edmond de Woustviller. Touché par une balle au ventre (*Bauchschuss*), il a hurlé à mort et ses cris déchirants me perturbent encore actuellement lors de mes nuits agitées. [Sur le Mur des Noms à Gravelotte, répertorié sous le n° 3559, Liebgott Edmond est mort le 9 septembre 1943 à Mackanowka en Galicie]. Faute de soins rapides, il mourut dans d'atroces souffrances. En ce matin tragique, nous évoluions à découvert, en rase campagne, lorsqu'une fusillade sortit du coin du bois. Pas moyen de convoier le blessé au « *Lazarett* » sous les volées de balles ciblant tout homme debout d'autant plus que dans ces contrées marécageuses, le seul moyen de locomotion restait les sentiers réalisés en rondins de bois (*Knüppeldamm*) peu propices à une évacuation rapide sur nos arrières. Au cours de cette fusillade, j'ai juste eu le temps de me planquer derrière un monticule de terre. À peine voulais-je jeter un coup d'œil par-dessus le remblai que déjà une balle venait le frapper, sa percussion me projetant de la terre dans les yeux. De redoutables tireurs d'élite nous faisaient face, planqués sous le couvert de la forêt impénétrable qu'ils connaissaient comme leurs poches. Touché par une balle au ventre (*Bauchschuss*), il a hurlé à mort et ses cris déchirants me perturbent encore actuellement lors de mes nuits agitées. Faute de soins rapides, il mourut dans d'atroces souffrances.

Départ pour le Front.

Fin septembre 1943, après la chasse aux partisans qui était pour ainsi dire un hors-d'œuvre par rapport au menu martial qui allait m'attendre par la suite, nous sommes retournés au camp et avons été ensuite convoyés sur le front de guerre situé non loin de Leningrad. On nous avait mis en garde contre toutes

sortes d'embûches : mines sournoises, obus de mortier tombant à l'improviste, coups-de-main, snipers, feu roulant.

On pouvait distinguer au loin la fumée des locomotives russes circulant sur la voie ferrée Moscou-Leningrad. Bizarrement les artilleries, allemande comme soviétique, ne tiraient pas. Les fantassins ennemis disposaient de bunkers alors que nous en étions dépourvus, environnés que nous étions d'un paysage marécageux qui nous obligeait à utiliser échelles et platelage de passerelles pour circuler sinon l'on risquait facilement de s'embourber dans des trous d'eau bien traîtres.

Un soir, voyant arriver au loin un avion de combat, tous les gars revenus de patrouille ont dégainé leurs armes pour tirer sur l'aéronef au moment de son survol au-dessus de nos têtes. Le pilote est revenu nous saluer avec ses munitions de bord et a fait un joli carton sur notre colonne qui s'étirait sur la route.

J'étais continuellement tracassé par des accès insatiables de faim (Heisshunger) car le ravitaillement nourricier nous parvenait au compte-gouttes. Comme le chemin menant à nos postes de combat était constamment soumis aux tirs appuyés des snipers, toujours à l'affût devant notre coin de passage obligé, il fallait dare-dare s'éclipser sans demander son reste. D'ailleurs, j'ai eu une chance incroyable lors de ma course à travers cette trouée exposée aux salves ennemies. Par un réflexe inouï, j'ai eu la présence d'esprit de me baisser au bon moment tandis qu'une balle traversait l'une des bottes que je tenais à la hanche, paire de bottes provenant d'un officier et que je devais ramener au fourrier installé au poste de commandement du bataillon.

Du haut de mes 20 ans, j'étais en manque continu de vitamines que me réclamait mon organisme. Je crevais la dalle comme l'on dit vulgairement. Les vétérans de la section, mariés, ayant connu plus d'une fois les affres des assauts guerriers depuis 1939, n'étaient plus ces bravaches fiers et conquérants. Ils refusaient au crépuscule d'aller quérir notre ravitaillement. Vu mon jeune âge, j'étais désigné d'office, les anciens prétextant que si je n'y allais pas, tout le monde ferait ceinture. Le danger pouvait survenir à tout moment avec l'arrivée de projectiles de mortier. Dans le noir de la nuit, je voyais le départ des fusées traçantes mais la plupart des obus tombaient dans le sol spongieux des lieux sans éclater si ce n'est l'un ou l'autre explosif percutant un tronc d'arbre ou un rocher quelconque. Dans ce cas, en touchant un sol dur, la nappe d'éclats très rasante pouvait alors faire des ravages dans une troupe en mouvement. Arrivé près de la roulante avec mes quarts en surplus que j'avais récupérés dans des bunkers abandonnés, j'avais droit d'abord à ma double ration puis, lors du retour je vidais, au fur et à mesure de mon approche au cantonnement, les gamelles que je planquais dans les mêmes abris précédents, prêt à les reprendre le lendemain. Je venais parfois rouspéter auprès des cuistots, concernant leur sempiternelle soupe de pois ou d'haricots sans vrais apports énergétiques en prétextant souvent que mes gars en première ligne étaient les moins bien servis. Pris de commisération, le chef me délivrait parfois des boulettes de viande (Fleischknödel) en sus de la classique potée. «J'espère que tes camarades ne viendront plus se plaindre avec un tel menu! » éclatait-il de rire.

Au contact de l'ennemi.

Le 3 octobre, je ralliais la 5. Kpie du Grenadier Regiment 501 installée dans un grand bunker. Une cinquantaine de fantassins chargés à tour de rôle de monter les gardes était cantonnée dans ce logis.

A mon poste de tir, j'ai vite appris à me couler dans le paysage pour ne pas éveiller la curiosité de nos lascars d'en face. Lorsqu'on sortait ou entrait dans l'abri, le simple fait de bouger le sac de toile qui calfeutrait l'accès du bunker, -un solide abri qui était constitué de rondins de bois encapuchonné de terre-, alertait le tireur embusqué.

Un sergent de Pirmasens m'a proposé de faire un duo de surveillance avec un Messin qui ne parlait pas l'allemand, dès son retour de poste. Je sais avoir demandé à mon compatriote le matin de notre rencontre s'il fumait, j'avais des clopes à sa disposition. Je ne demandais pas mieux que de faire équipe avec lui dès notre prochaine faction commune. Hélas, négligeant les recommandations de prudence, un tireur d'élite lui fracassa le crâne tandis qu'il fumait lors de son guet. On l'emmena au cimetière. En un mois de présence, je fus surpris de constater l'ampleur que prenait ce lieu de sépultures tant les pertes s'y accumulaient. Cet endroit dégagé entre deux lisières de forêt, autrefois bucolique, me rappelait un lieu-dit identique chez moi, sauf qu'ici l'horreur de la guerre l'avait dénaturé.

Un avion de reconnaissance russe ronronnant comme une cafetière nous a survolés en nous balançant des tracts invitant les Alsaciens-Lorrains à rejoindre les alliés russes mais en nous annonçant aussi que la ville de Nevel avait été conquise. Bluff ou vérité? La nuit venue, nous avons pris pour assaillants

des moignons d'arbres qui avaient été abattus l'hiver précédent, étant recouverts à l'époque de leur abattage de plus d'un mètre de neige. Comme les longues souches semblaient bouger à la faveur des lucioles illuminant le ciel, nous avons envoyé un feu d'enfer vers nos supposés agresseurs, alors que les redoutables adversaires se trouvaient à 500 mètres de nos positions. Les néophytes que nous étions avions tous cru à une attaque-surprise nocturne. Sous la volée de mes trois mille cartouches envoyées sur les cibles virevoltantes, mon canon a littéralement fondu sous la chaleur pour s'auto souder.

Il m'a fallu retourner chez l'armurier installé à l'arrière du front. J'ai eu la chance de héler deux motocyclistes, deux officiers bardés de médailles, notamment de la Ritterkreuz pendouillant à leur cou. Sur leur bécane, la selle arrière était restée vide, je m'y installai pour perdre très vite mon casque sous les soubresauts et cahots de la machine. «Mets-le solidement sur la tête ! pour que tu ne nous obliges pas à nous arrêter tous les dix mètres.»

Nous étions fourbus par nos tours de guet, car il fallait être constamment sur nos gardes. Pour éviter d'être surpris durant mes quarts, j'attachais le fusil-mitrailleur à ma main pour que le sergent au cours de sa ronde ne pût me le confisquer. Gare à l'endormi qui passait alors un très sale quart d'heure ou pire encore, le conseil de guerre pour avoir mis en péril par sa négligence ses camarades de section!

Exténué de lassitude par les veilles incessantes, j'ai dormi un jour tout mon soûl dans le bunker alors qu'on me cherchait pour assurer les veilles. Après mon réveil, le sergent cherchait un volontaire pour apporter une missive à 15 km à l'arrière du front. Aucun Allemand ni Autrichien ne se pointèrent pour assurer ce service. J'ai été désigné illico, sans doute parce que j'avais esquivé involontairement mon service précédent. Finalement j'ai gagné au change, puisqu'après avoir rempli ma mission, j'ai pu rester quelques jours à l'arrière, bien peinard, avec la roulante à proximité qui sustentait les cinq-six gars étoffant notre abri. C'est lors de mon passage à la roulante, au hasard de nos discussions que j'ai appris que le dénommé T. de Sarralbe [77] eut les deux jambes arrachées par un obus de mortier tombé carrément sur lui alors qu'il postait dans la tranchée.

Nous avons bénéficié involontairement d'un repos mérité de 14 jours avant de rejoindre en catastrophe le front de Nevel où des attaques menées par d'entrepreneurs Russes titillaient les armées allemandes, obligées bientôt de retraiter sous les incessantes estocades. Nous avons ensuite été dirigés 200 à 300 km plus au sud. Avant de partir, nous avons dû embarquer sur des camions les munitions retirées du dépôt d'armes, mais la plupart des engins explosifs et cartouches restèrent sur place. Etant donné que certains de mes compagnons manifestaient peu d'entrain à guerroyer, j'étais le seul à transbahuter les caisses au point qu'un officier me fit cette remarque: «Si je disposais encore de petits gars comme toi, j'éprouverais encore du plaisir en cette guerre.» Cause toujours, mon but était de traîner en longueur la corvée. Amenées à proximité du front, les munitions furent balancées au loin et sans grand égard par de nombreux défaitistes, à l'esprit guerrier bien émoussé. «Mais que vais-je faire sans cartouches? » demandai-je. On me répliqua que je n'avais pas à tirer «car si tu tires, les Russes feront de même ! » Nous étions maintenant 88 bonhommes à devoir submerger les tranchées adverses où nous attendaient les coriaces ennemis. Comble de malheur, notre artillerie tira dans notre paquet. Nous attendîmes la nuit tombée pour nous esquiver. Nous étions treize survivants après le massacre perpétré par nos propres canons! Je disposais dans ma cartouchière de mes 50 balles non entamées.

Historique des combats autour de Nevel.

En raison du mauvais temps qui empêchait les reconnaissances aériennes, l'état-major du Heeres Gruppe Nord sous les ordres de von Kùchler fut surpris par l'opération Nevel-Gorodok menée du 6 octobre 1943 au 31 décembre 1943 par le front de Kalinine commandé par le général Andreï Yeremenko. Les 3^e et 4^e armées de choc, la 11^e armée de la Garde, la 43^e armée et la 3^e armée aérienne participaient à l'affrontement.

Le 6 octobre 1943, quatre divisions de fusiliers et deux brigades blindées de la 3^{ème} Armée de Choc attaquèrent le saillant de Nevel. Avant que les Allemands ne pussent se faire une idée claire de ce qui s'y tramait, les Russes étaient à Nevel, et la garnison allemande, après avoir résisté, se retira de la ville l'après-midi.

Le général von Kùchler ordonna à ses trois divisions opérationnelles de réserve relevant de son Armeegruppe Nord de pénétrer dans la zone de la percée ennemie. Mais, connaissant une série de problèmes en sus d'une artillerie introuvable à l'heure de l'attaque, elles se heurtèrent à une force

[77] T. de Sarralbe, muni de ses jambes de bois, reprit après guerre son exploitation agricole.

supérieure et furent rejetées hors de Nevel. Durant ce temps, alors que l'opération Heinrich [78] avait dû être arrêtée, les partisans perturbaient les chemins de fer au point que les deux autres divisions de réserve (prévues pour étoffer les renforts) durent être conduites à Pskov, à 250 km au nord de Nevel, pour être ensuite chargées dans des camions dont beaucoup n'étaient pas disponibles. Face à tous ces imprévus, Kückler décida le 9 octobre d'attendre que les renforts soient rassemblés pour tenter de combler le vide, sans succès d'ailleurs. La perte de Nevel fit tomber les foudres verbales de Hitler sur les groupes d'armées Nord et Centre. Concernant la perte de Nevel, Busch, commandant la XVI^{ème} Armée répondit qu'en raison des feux de l'artillerie lourde et des tirs de roquettes lancés pour la première fois, la 2^{ème} Division de la Feld Luftwaffe avait perdu son sang-froid et que l'attaque des blindés russes l'avait paniquée ...

Les Soviétiques avaient trouvé le talon d'Achille allemand. Leurs offensives se faisaient aux limites de jonction des unités ennemies. Possédant un vaste réseau d'actifs espions, les Russes n'avaient jamais de mal à repérer ces zones de rupture.

Lorsqu'une attaque russe sur un front tendu frappait leur frontière-limite de commandement, les unités allemandes concernées attendaient de voir dans quelle direction allait surgir l'effort principal, chacune des unités espérant peut-être que son secteur serait le moins touché. Et au lieu de rassembler leurs forces simultanément pour empêcher la percée des forces de l'Armée rouge, chaque Armeegruppe campait sur ses positions sans aider son voisin en difficultés.

Le 15 octobre, les Russes de Yeremenko redevinrent actifs ... Après le 26 octobre 1943, le Groupe d'armées Mitte fut contraint de transférer la Panzerdivision qu'il tenait en réserve à la 9^{ème} Armée. Mais plus aucune offensive allemande ne put être menée autour de Nevel. A la fin du mois d'octobre, les Russes avaient repris l'initiative avec l'intention d'exploiter rapidement la brèche, mais faute de ressources ils ne purent percer plus profondément vers l'ouest entre le groupe d'armées Nord et Centre. Car avec les forces principales engagées dans le sud de l'Ukraine et une campagne hivernale approchant, la Stavka n'était plus encline à tenter quoi que ce soit ...

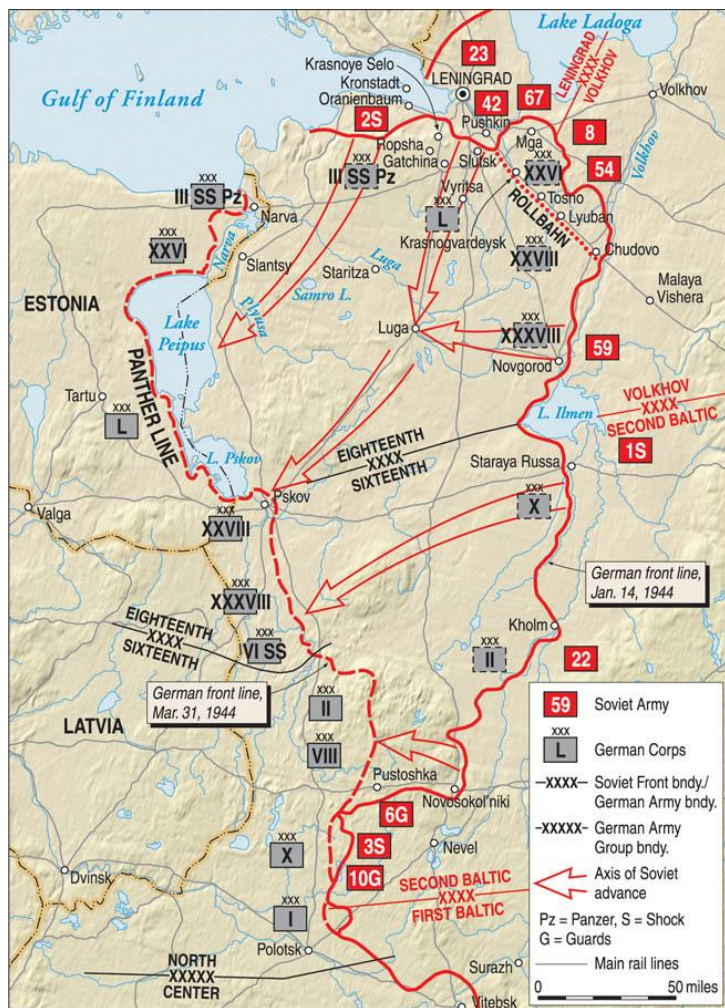
Le 4 novembre 1943, Hitler appelant Kückler et Kluge à son quartier-général, qualifia la bataille d'octobre sur Nevel de *Schweinerei* et blâma les deux chefs de leur échec. Le 16 décembre 1943, Hitler finit par admettre que reconquérir l'espace Nevel n'était plus possible. Le 1^{er} février 1944, Model succédait au «défaitiste» Generalfeldmarschall von Kückler à la tête du groupe d'armées Nord.

Le saillant de Nevel dans lequel je fus impliqué devint lieu de ma capture.

Je suis arrivé le 1^{er} novembre 1943, jour de la Toussaint sur le front de Nevel dans la 4. Kpie du Grenadier Regiment 501.

Tandis que je cheminai dans la nuit noire à côté de mon camarade originaire de Hambach, je lui susurrais que nous allions tomber dans un chaudron mortel. Mes propos tombèrent cependant dans l'oreille d'un sous-officier qui s'offusqua vertement de ma remarque d'ignare de l'art militaire. Il nous sépara. Arrivé dans un village, je dus monter la première garde en guise de punition. Au cours de la nuit, alors que j'effectuais la protection du coin avec une autre sentinelle, j'entendis deviser des Russes non loin de notre poste de guet et je demandai au camarade d'en aviser le Leutnant qui répliqua que le remue-ménage d'en face était dû à une rotation de régiment. Rien de plus faux, je m'en apercevrai plus tard, car les Russes comptaient nous prendre en tenailles le long de la ligne de chemin de fer que nous étions chargés de défendre.

[78] Les forces qui avaient été initialement mobilisées lors de l'Unternehmung Heinrich pour anéantir les partisans dans une attaque convergente vers le nord et le sud de Rossono, durent être acheminées dans le saillant de Nevel pour soutenir la contre-attaque allemande.



Nous partîmes peu après nous reposer dans la chambrée où séjournait une vingtaine d'hommes mais deux heures plus tard, les Russes attaquèrent le village. Tandis que les gars empoignaient leur fusil, je remplis ma musette d'un pain et de quelques boîtes de conserves et m'embusquais dans un coin. Le gradé avait formé un hérisson défensif en postant aux fenêtres et aux portes ses hommes qui furent pour la plupart éliminés par les tirs de concentration ennemis. Enjambant au plus fort de l'escarmouche les marches d'escalier couvert de cadavres allemands et russes, je m'éclipsai dans la forêt, distante de quelque 150 mètres du lieu d'affrontement. A un moment, je crus entendre tomber la grêle sur les feuilles, en fait c'étaient les balles ennemies qui me cherchaient. 20 cm plus bas et c'en était fini de moi! Je me suis laissé tomber sur le sol, j'ai rampé sous le couvert des arbres. J'ai vadrouillé comme une âme en peine durant trois jours dans le no man's land. Le 4 novembre au soir, j'ai été accosté par un groupe d'une dizaine d'officiers et de quatre hommes qui voulaient savoir d'où je venais. Je leur ai expliqué la situation. Munis d'une boussole ils

m'ont emmené avec eux. Au cours de la nuit, lors du passage sur un pont, deux des hommes furent grièvement touchés par nos (propres) mines. L'un avait la jambe arrachée, l'autre était défiguré. Mon manteau lacéré par les éclats meurtriers présentait de larges déchirures. Par chance, je fus juste projeté dans l'eau par l'explosion. Malgré la frayeur que j'ai pu ressentir, je suis venu panser avec les bandages de ma trousse de secours le gars blessé au visage qui s'accrochait à moi en me demandant de l'aide. Les deux éclopés me suppliaient de rester à leurs côtés car ils avaient peur que j'allais les abandonner. Je suis parti dire aux soldats indemnes déjà parvenus de l'autre côté du pont de revenir s'occuper du second mutilé. Ils transportèrent ensuite les deux blessés dans une toile de tente tendue par deux branches d'arbre, mais en pure perte tant leur état était préoccupant. Ne pensant qu'à fuir au lieu d'aider et de reconforter les deux moribonds, certains de ces fantassins paniqués à l'idée d'atterrir en Sibérie couraient avec leur fardeau sans daigner porter grande considération à leur prochain. Les brancardiers terrifiés traînaient les éclopés au sol comme des bêtes crevées. La tête inerte de l'un des blessés graves cognait la terre. Bientôt les malheureux, sans vie, furent carrément laissés au bord d'un fossé.

La solidarité entre frères d'armes, si souvent vantée dans les casernes, avait singulièrement disparu chez ces lâches. Je ne voulais pas rester avec de tels individus et après un court repos, je m'arrangeais à nouveau pour être le dernier de la file et ainsi disparaître de leur champ de vision.

Désertion.

Au cours de ma fuite, j'entendais les canons ennemis, je voyais leurs coups de départ enflammer la nuit à travers leurs déflagrations. Je me sauvais par monts et vaux, à l'abri des forêts. J'étais sur mes gardes lors des franchissements d'orées de bois ou de sentiers, scrutant longtemps les environs avant de traverser les clairières, m'accordant de temps à autre un petit repos. J'ai eu la chance de tomber sur des têtes de chou gelé pas plus gros qu'une pomme dont j'enfournais quelques cabus rabougris dans mon sac. J'avalais les feuilles, ma seule nourriture désormais. Il me fallut à un moment donné traverser

une ligne ferroviaire à trois voies que gardaient des sentinelles russes. Remarquant qu'elles s'approchaient et s'éloignaient l'une de l'autre à intervalle régulier, je profitai de leur éloignement pour filer vers la liberté et dans les bras *alliés*.

J'ai croisé tout au long de mon escapade le danger permanent. Sortant d'un bosquet, j'ai failli tomber sur des officiers russes qui circulaient en jeep, un véhicule américain que j'ai vu pour la première fois en Russie. Ils m'avaient cependant repéré et avaient aussitôt lancé leurs gars à mes trousses. Une chasse à l'homme s'ensuivit avec des gars espacés de 5 mètres qui arpentaient le secteur de recherches: c'était une impressionnante escouade arrivant en ligne sur moi. J'ai eu la présence d'esprit de me camoufler dans des hautes plantes aquatiques bordant une prairie marécageuse en arrachant joncs et roseaux pour me recouvrir le corps, un bouquet de graminées vivaces cachant mon visage. Vous le croyez ou non, un fantassin avançant sur moi m'a effleuré le bras de sa botte sans m'apercevoir, tout simplement parce qu'il discutait avec son acolyte! Vous ne pouvez pas savoir quel soulagement cela a été pour moi d'avoir bonnement échappé au malheur d'autant plus que je m'attendais au pire, mon revolver braqué sur l'ennemi, prêt à riposter si l'on me découvrait.

Par une obscurité d'encre où je ne voyais pas plus loin que le bout de mon nez, j'ai marché à n'en plus finir en cette nuit du 5 novembre, pour chercher un refuge dans le sous-bois. Terrassé par la fatigue, j'ai finalement arraché quelques branches de sapin pour me constituer un abri [79].

Le matin du 6 en me réveillant, je constatai que le contenu de ma gourde avait gelé entre mes jambes. Et en scrutant les alentours, je m'aperçus que tout un régiment s'était installé à proximité de ma cachette avec force canons et orgues-de-Staline déployées. Et comme c'était l'heure de la tambouille, un soldat est venu chercher du bois pour alimenter le feu sur lequel mijotait le café matinal. Je me suis dressé en allant pacifiquement vers le gars, en lui disant que j'étais un Français. Il n'a pas réagi de suite mais en me voyant en habits *feldgrau*, il a lâché sa brassée pour courir en hurlant vers ses camarades. Entretemps j'avais caché mon pistolet, j'étais orphelin par ailleurs de mon fusil que j'avais jeté précédemment tout comme mon masque à gaz.

En route vers un camp de regroupement.

J'ai été fouillé, délesté de ma montre et du peu que j'avais encore sur moi, mes bottes troquées. Les vainqueurs cupides, à la recherche de dents en or, m'ordonnèrent d'ouvrir ma bouche.

Lors de ma marche vers l'arrière du front russe en vue d'un premier interrogatoire, j'ai été accompagné par un adolescent de 17 ans, celui-là même qui avait été effrayé à ma vue au moment où il était venu chercher son bois. Faisant maintenant le fier-à-bras, il exhiba devant moi une impressionnante liasse de photos qu'il avait récupérées dans les portefeuilles de soldats allemands qu'il avait personnellement zigouillés, me fit-il comprendre.

Comme l'adolescent semblait manifester de la sympathie à mon égard, je lui ai dit que j'avais caché mon revolver non loin de mon lieu de capture. Ni une ni deux, le *frontovoï* me fit faire demi-tour et il récupéra l'arme près de l'endroit de mon arrestation en me disant de ne rien dire à ses chefs. Par la suite, il me ramena un bouteillon rempli de potage à l'orge mondé (*Graupensuppe*) accompagné de morceaux de viande de mouton alors qu'il m'avait cloîtré dans une bergerie. Le reste du temps, sur les routes, je happais la neige, seule nourriture qui apaisait mon organisme soumis alors aux incessantes envies d'uriner.

Je me trouvais à quelque 30 km d'Iwanzevo, aux dires de l'officier-enquêteur qui voulait savoir ce que je faisais aussi loin des lignes allemandes. «Vous êtes un espion, n'est-ce pas ou qui sait, peut-être un légionnaire volontaire tricolore ? » Le gradé parlait un français parfait pour avoir été ouvrier dans les usines Renault avant-guerre puis pour avoir aidé les Républicains espagnols contre Franco.

Je lui ai déclaré être Français, Mosellan de naissance, contraint de porter un uniforme contre mon gré. Il m'asséna un violent coup dans la nuque au point que je tombai par terre en prétendant qu'avec le manteau *feldgrau* que je portais sur le dos et le pain qui me nourrissait, je m'étais montré bien ingrat envers les Allemands! Sur ce, il roula une cigarette dans du papier journal et me l'offrit. Pris de remords sans doute, il se montra généreux en me refilant un morceau de bacon (je gardais précieusement dans ma poche un bout de lard fumé envoyé par ma mère, en cas d'extrême nécessité) et il me dit de me taire devant les commissaires politiques pour ne pas attiser inutilement leur colère.

[79] Proverbe russe: « Avec un morceau de pain on trouve son paradis sous un sapin. »

Je tombai ensuite entre leurs griffes. Pour tirer l'affaire de mon espionnage au clair et me cuisiner également pour savoir si je faisais partie de la L.V.F, l'un des commissaires politiques, drapé dans sa veste bleutée qui lui conférait une autorité sans limites, me fit encadrer par deux sentinelles qui me protégèrent de la furie des fantassins russes qui cherchaient à me faire la peau, me prenant pour un *Nemetskiy* (Allemand). Mes anges gardiens, conformément aux ordres reçus, cognaient dans la masse pour m'éviter de terribles ennuis. Le *politruk* nous suivait à cheval, rabrouant continuellement d'autres irascibles énerguumènes prêts à chaque instant à me frapper.

Les pauvres captifs allemands, par contre, dégustaient et se faisaient tabasser. Combien de malheureux édentés à qui on avait carrément percuté leur dentition pour en arracher l'or dentaire titubaient hébétés dans la colonne des captifs? Les paires de lunettes valsaient violemment des nez. Et combien de fantassins gisaient, abattus d'une balle, en pleine nature ?

Je fus longuement interrogé sur mes différentes affectations, sur l'identité de mon régiment. Je le renseignais sur ce que j'avais vécu durant mes quatre semaines passées au front. «Mais pourquoi n'avez-vous pas emmené des plans et des documents puisque vous planifiez votre désertion ? » Je lui répondis qu'un simple soldat n'était pas tenu au courant des intentions de l'état-major.

«Pourquoi n'avez-vous pas rejoint un maquis dans votre région? Vous avez des forêts chez vous !

- Oui, mais elles ne sont pas aussi sûres car elles sont davantage courues par la *Feldpolizei*.»

Ralliant un camp de regroupement et croyant fort à mon statut de futur allié, je filai au culot me présenter à de jeunes officiers qui m'engueulèrent comme du poisson pourri. Je voulais leur expliquer à coups de crayon et de papier la localisation de ma contrée annexée mais mon pauvre bagage russe handicapait tout dialogue possible avec les intéressés.

Au fil de nos pérégrinations vers l'arrière, la colonne de prisonniers s'étoffait continuellement. J'étais en butte aux tracasseries de soldats défaits manifestant leur tempérament rancunier de basse férocité qui n'avait rien perdu du dressage prussien: certains Landser me reprochaient vertement ma désertion et prévoyaient, le moment opportun, de me pendre ou de m'étrangler.

Grâce à l'aide d'une sentinelle russe qui assistait ce jour-là à l'altercation verbale toute proche d'une empoignade sanglante, j'ai pu me réfugier dans une cuisine en haut d'un four pour échapper à leur furie meurtrière, j'étais au chaud. A un moment, des coups de canon éclatèrent tout proches du camp ce qui ragaillardit les prisonniers allemands. Croyant à une plausible délivrance, ils me prédirent le poteau d'exécution. Eux se trouvant également appréhendés, je leur rétorquai qu'ils n'avaient pas fait mieux, ne se réservant pas la dernière balle comme sacrifice suprême ordonné par leur Führer.

Pendant les premiers jours de la captivité, nous avons dû bêcher et découper de la tourbe, il faisait un froid de canard au point que nos fins manteaux mouillés gelaient sur nous. Les mottes recueillies servaient de combustible à pelleter sur des charrettes et des camions dont les tas déchargés allaient ensuite alimenter les foyers des locomotives et bien sûr, le traditionnel four russe.

Dans le camp suivant, impliqué dans un bon kommando, j'ai été gâté car nous devons trier des pommes de terre. La tourbe, matière végétale fibreuse, était si peu calorifique que les patates (et dont deux-trois passaient astucieusement dans mes bottes), n'étaient pas cuites pour autant lorsqu'on les sortait au petit matin du cendrier. La dysenterie insidieuse n'était jamais loin pour les affamés qui gobaient crus et sans précautions les tubercules, très souvent encroûtés de terre.

Le jour de mon anniversaire, un Feldwebel originaire de Berlin, bien sympathique, a demandé à la cantonade de gratifier l'homme du jour (*das Geburtstagskind*) d'une cuillerée de petits pois prélevée dans la marmite commune. Sa haute teneur de sucre m'a rendu malade, je n'étais plus habitué à encaisser une telle densité calorifique. Lorsqu'on secouait énergiquement nos frusques, d'énormes poux d'habits qui infestaient le tissu foisonnaient par terre comme des légions de fourmis affolées comme si elles avaient été dérangées dans leur quête nourricière par un coup de râteau malencontreux.

Partis en train de la région de Nevel, nous nous arrêtons, au gré d'escales souvent imprévues, pour prêter main forte aux manouvrières qui vauquaient le long du ballast, à charrier les lourdes traverses et les non moins pesants rails ou encore à aider à charger le tender de bois, puisque c'était le combustible en usage sur les locos. Le bois vite épuisé dans les chaudières obligeait le chauffeur à s'arrêter en rase campagne: nous partions alors lui ramasser son carburant végétal installé au bord de la voie.

Pendant notre renfort pour les seconder, certaines femmes désœuvrées, habiles chercheuses de poux, en profitaient pour s'asseoir le long du talus et épouiller leurs consœurs, ravies de cet intermède.

Je suis arrivé le soir de Noël 1943 à Moscou où un feu d'artifice tiré par les canons a célébré de manière originale la Nativité. Sur le quai, en attente de départ, la soif nous a incendié les tripes et la

neige ingurgitée nous a agréablement rempli le ventre, nous qui rêvions en ce jour de la Nativité du contenu des boîtes de conserve made in USA que l'on voyait parfois défiler devant nos yeux avides. Les gosses moscovites nous regardaient comme des bêtes curieuses, nous bombardant de boules de neige.

Au camp n° 188.

Le 1^{er} de l'An, j'ai débarqué à la gare de Rada et après la marche forestière, nous sommes tombés devant une enceinte ceinturée de barbelés, avec des chiens aboyant à notre approche. Devant le portail et en attendant son ouverture, certains de mes compagnons de route n'ont pas résisté à l'attrait d'une mare gelée qu'ils ont défoncée à coups de pieds pour aspirer goulûment l'eau croupie qui stagnait dedans. Des gardes sont intervenus, tapant avec leur crosse de fusil sur les dos efflanqués. Gare aux dysenteries sournoises qui allaient guetter ces imprudents !

Dès le portail franchi, les captifs présents nous ont parlé de la famine qui sévissait dans ce mouroir, qu'ils crevaient littéralement de faim. Des propos glaçants qui plombaient le moral déjà au ras des chaussettes russes ! Consultante la liste d'enregistrement, une infirmière, en guise d'accueil, voulut connaître le nombre de morts, décédés en cours de route.

J'ai passé un mois environ en quarantaine. Au moment d'administrer sa piqûre avec une seringue antique, un médecin au regard d'acier qui vrillait ses yeux dans les vôtres vous plantait avec force dans le dos une aiguille, grosse comme celle utilisée par les tricoteuses, pour m'injecter je ne sais plus quel produit. Un stargi, chef de baraque, ordonnait le rythme journalier de sa *baraquée*. Un brouet aqueux distribué midi et soir au réfectoire dans un écuelle en bois et un pain gros, dirai-je, comme mes deux maigres poignets, composé de brisures d'avoine ou d'un son douteux à base de céréales infectes, constituaient nos rations quotidiennes. Le pain de maïs, rarement distribué, était de loin le meilleur.

Dans le *Waldkommando*.

Après palpation et pincement dans les fesses par la doctoresse, les captifs étaient ventilés dans différents commandos de travail. J'ai atterri au *Waldkommando* qui était formé de 20 trios, contraints chacun de réaliser la norme quotidienne de 6 stères par jour. La lime censée affûter le métal était aussi abrasée que les dents lisses de nos scies passe-partout. J'avais deux gars du Pays-Haut avec moi, des étudiants sans expérience, malhabiles comme des manches de balai. Nous n'arrivions pas au quota indiqué et c'est sur moi que pleuvaient les « roustes », de sacrées schlagues assénées dans le dos, le soir venu. Mes deux compagnons s'en tiraient toujours à bon compte.

Je m'en plaignis auprès du *natchalnik*, en mimant devant lui leur attitude de « capitalistes » avec leurs mains accrochées à l'envers. Il me déplaça et m'intégra à un duo d'Alsaciens, champions du sciage et du maniement de la cognée. Avant midi, au grand étonnement du surveillant, le tas imparfait était en place. Mesurant la longueur du tas de bois entassé en se servant de l'empattement de son entrejambe qui faisait le mètre, le contrôleur la vérifiait pour constater que le compte y était.

Notre travail était léché, les branches stockées dans un coin: « *karacho* », ce bûcheronnage de qualité nous permettait parfois l'obtention d'une *papirossa* (cigarette).

Puis, pendant deux semaines environ, j'ai dû accompagner un vieux moujik et quérir avec lui l'osier nécessaire à la confection de larges paniers. On a sillonné les lieux humides susceptibles de favoriser la pousse des saules, mais en pure perte. Comme l'osier était difficile à trouver, le vannier s'est rabattu sur des lanières d'écorce prélevées sur des troncs d'arbres très lisses, je ne saurais pas vous en dire l'espèce.

Comme les gelées nocturnes solidifiaient les pistes forestières, les véhicules pouvaient ainsi mieux y circuler et de ce fait, des types de notre groupe étaient réveillés de nuit pour partir charger des camions, mais je fus épargné par ces corvées.

Nous étions logés dans une baraque forestière. Notre cuisinier vaquait au milieu des bouleaux (qui sourdaient de sève au printemps comme des pleureuses) tant ces arbres envahissants parsemaient les futaies. Ce n'était pas l'hôtel de luxe. Pour 60 individus affamés, le cuistot versait le contenu d'un seul verre d'huile dans le chaudron où flottaient quelques betteraves rouges, de vagues légumes avec les arêtes et les cartilages décharnés des têtes de poisson qui tourbillonnaient dans le bouillon porté à ébullition sur le brasero. Parfois, un garde me désignait pour aller lui éventrer et préparer ses harengs. J'en profitais pour étêter ses poissons et prolonger à mon avantage les encolures charnues autour des têtes que je m'empressais ensuite d'aller griller sur le feu.

J'ai pleuré toutes les larmes de mon corps lorsqu'une sentinelle, après avoir tiré sur un écureuil, puis dépouillé l'animal et découpé sa carcasse en deux, a jeté les morceaux aux deux chiens de garde. Je l'aurais dévorée crue cette viande sanguinolente tant la rage de la faim me harcelait. J'ai eu la chance d'attraper une fois une grenouille que j'ai éviscérée et engloutie aussitôt sans état d'âme.

Lors de mon retour au camp, un jeune gardien chargé de surveiller le travail en forêt devait m'avoir à la bonne, car il voulut me gratifier un soir d'un pain entier, je lui ai alors demandé de venir plusieurs soirs de suite me proposer une tranche de sa miche de pain plutôt que de me la voir engloutir, sans retenue, en une seule fois. Je redoutais que cette surabondance subite conduisît à une indigestion néfaste à mon bien-être.

Les bouleaux foisonnaient. Rares étaient les pins qui poussaient au travers des boulaies. Les chênes étaient les arbres les plus prisés pour la tonnellerie, atelier où l'on fabriquait des douves qui constituaient les parois des tonneaux et cuves. Pour rapporter le tronc au camp, les dos efflanqués supportaient la lourde charge et gare au malin qui faisait semblant de le soutenir. Auparavant pour le hisser à hauteur du dos des hommes, une perche tendue sous l'extrémité de la grume permettait de soulever l'avant du fardeau qu'empoignait une demi-douzaine de portefaix. Puis l'on recommençait le manège à l'autre bout du tronc pour l'asseoir sur toutes les épaules et en avant marche sans s'arrêter jusqu'au portail du camp. Après le hissage du fût sur une espèce de chevalet ou trépied, une scie de long munie de grandes dents, maniée par deux scieurs, le débitait en planches. L'un des hommes, chargé de relever l'outil après chaque trait de coupe était planté en haut de l'échafaudage tandis que le second tirait dessus, car la coupe dans le bois ne se faisait que lors la descente de l'outil.

Je ne sais pas ce qui a poussé trois Luxembourgeois à se sauver lors de notre travail forestier. Leurs empreintes de pas dans la neige ont vite permis de les suivre à la trace, les chiens leur courant sus. C'est nous qui avons dérouillé, dès l'alerte sonnée, on nous a fourgués dans une baraque de chantier et les coups de crosse ont plu pour hâter au plus vite notre enfermement. Ils furent arrêtés dans un village proche, aux dires des gardes. D'ailleurs quelle ineptie de vouloir filer à l'anglaise, dans un pays inconnu, où les villageois chez qui l'on pouvait éventuellement espérer un accueil complaisant étaient aussi affamés que les captifs! La preuve, les civils, malgré l'antipathie qu'ils éprouvaient à notre rencontre, venaient parfois à notre rencontre pour nous quémander du tabac. J'ai réussi à récupérer un morceau de pain en l'échangeant contre un bout de savon dont j'avais malaxé la pâte en y incorporant habilement une grosse pincée de sable, histoire d'en gonfler la texture. Tous les moyens filous étaient bons pour se dépêtrer de la dure existence que nous subissions. Je me suis d'ailleurs interrogé en réintégrant le camp pour savoir de quel côté des barbelés se trouvait finalement la pauvreté! Nous agissions parfois pires que des animaux. Le vol était quotidien. Je n'avais pas trop à en subir les conséquences ne disposant en tout et pour tout que d'un vulgaire clou étamé en guise de lame de couteau.... qui ne coupait pas!

La frustration des non-possesseurs les conduisait souvent à déchaîner leur haine vis-à-vis des nantis de la place qui ne connaissaient guère la malbouffe ou les privations qui assaillaient les exploités du système soviétique que nous étions. Les passages à l'acte violent ont parfois fait dévier la nature humaine du droit chemin de la probité, tel ce coup de poing que j'ai décoché dans la figure d'un captif allemand au moment où il cherchait à commercer des pages vernissées arrachées d'un livre de la bibliothèque du camp contre mon tabac. D'abord j'aurais eu les pires ennuis en cas de découverte de ce larcin; ensuite ce papier ciré, nocif forcément, n'était nullement approprié pour rouler des cigarettes et aurait évidemment déplu aux fumeurs patentés! Le gars s'est taillé sans demander son reste.

Les artistes étaient chouchoutés par la direction du camp car ils réalisaient tableaux et sculptures fort appréciées des gradés. Le vol d'un cheval à bascule faillit conduire le sculpteur en prison alors qu'il n'était pour rien dans sa disparition mais l'officier russe qui destinait ce jouet à son fils devint furieux en constatant sa disparition, accusant son auteur de négligence.

Retour au camp

Les comptages des prisonniers aux sorties comme aux entrées du camp étaient fastidieux, deux-trois soldats qui ignoraient sans doute l'existence de l'arithmétique mettaient un temps fou à tomber d'accord sur l'effectif dont ils avaient la charge.

En raison de carences alimentaires et du stress, je suis même passé chez le dentiste avec sa roulette à pédales pour me faire plomber des molaires cariées qu'ils bourraient avec un ciment blanc qui ne résistait pas longtemps aux assauts d'une hygiène bucco-dentaire désastreuse.

Le soir, pour tuer le temps, chacun d'entre nous s'amusait à massacrer les poux, hôtes indéclicats et repoussants qui se fourraient surtout autour de la ceinture. 200 à 300 bestioles patiemment dénichées dans nos frusques saupoudraient les couvertures. Les exhibant dans leur poignet comme des trophées, certains de nos compatriotes n'étaient pas peu fiers d'annoncer les scores. Autre tableau de chasse, les puces sauteuses étaient au paradis car le sable leur permettait de se propulser sans effort sur nos personnes, devenues leurs précieux sacs-à-puces!

Le feu n'était jamais éteint dans les baraques, puisqu'au retour du travail en forêt, chacun ramenait un rondin de bois qu'on enfournait progressivement dans la braise qui les consumait lentement. Je ne fumais pas mais sur l'insistance d'un camarade j'ai aspiré quelques volutes de fumée de sa cigarette qui m'ont plongé dans une torpeur bienvenue qui a enclenché une nuit complète d'endormissement.

Une fois par mois, on passait à la *saouna*. Le rasage complet entrepris par des dames sans gêne aucune avait un côté surréaliste, impensable dans notre société française tant leurs manières désinvoltes pour nous tondre les poils pubiens choquaient nos vertus imprégnées de pudibonderie judéo-chrétienne.

Tandis que nous défilions à la queue leu leu, en tenue d'Adam, devant les *figaros* impudiques, elles nous tondaient tout le système pileux avec des couteaux crissant sur la peau, l'entaillant au sang sous les aisselles, à vous arracher des larmes de crocodile. Le pire, c'était la tonte du pubis et malgré leurs attouchements sinon parfois volontaires du moins appuyés pour étirer le petit ver fripé, leurs rires de connivence ne flattaient pas pour autant le zizi absent de toute émotion. Il faut dire que le peu de vitamines ingurgitées l'avait singulièrement diminué et la seule crainte que l'on éprouvait, c'est qu'un coup malheureux des matrones pût le rayer de notre anatomie.

Le 1^{er} mai 1944, comme la neige est encore tombée il nous a fallu pelleter l'entrée principale du camp, puis durant le mois épousseter plusieurs jours de suite les guirlandes préparées en l'honneur de notre prochain départ dont nous ignorions cependant la date officielle. Durant la manœuvre, l'un des pelleteurs a fait un infarctus. Les infirmières sont venues le charger sur le traîneau. Ces secouristes n'étaient pas très humaines à notre égard et en guise de bonjour ou de salut amical, elles s'enquéraient plutôt du nombre de morts gisant dans les baraques. Hissées sur le traîneau, les dépouilles étaient jetées sur le sol gelé de la baraque n° 22. Un jour, l'un des machabées frappa à la porte fermée de la morgue, il hurla jusqu'à ce qu'on lui ouvrit la porte. Déclaré mort, il sortit nu de son *tombeau*.

Convoi des 1 500.

Avant d'avoir été fait prisonnier, j'avais écrit à mes parents dans un courrier qui a échappé à la censure teutonne que j'avais rêvé de me retrouver à Alger auprès d'un cousin engagé militaire là-bas. Et voilà que cette vision prémonitoire allait se réaliser! Début juin, on nous confirma publiquement la partance prochaine vers l'Algérie. La fièvre du départ s'empara de nous et tous les prétextes étaient bons pour figurer sur la liste du contingent des 1 500. Priorité était accordée aux plus anciens captifs du camp, mais je soupçonne fort certaines magouilles de nos *chefs* qui se sont empressés de favoriser leurs copains, car une centaine de *gugusses* restèrent sur la touche même si on leur promit un second convoi pour faire taire leurs récriminations. Des séances d'instructions militaires, des parades militaires au pas cadencé français furent organisées au préalable pour assurer le spectacle du grand départ.

Le *politruk* Olari, assistant à la sortie du camp de la formation des sections, était plein d'admiration pour le « *foutour* » contingent. Dans ses envolées dithyrambiques, Olari vantait sans arrêt la grandeur de « l'*Ounion sooviétik* » et l'héroïsme des « *glorious* » soldats de l'« *Armi rouch* » contre les « *fachistt gitlériens* ».

Notre attente devint insoutenable avec le Débarquement du 6 juin qui retarda encore cette délivrance. La venue de la commission de rapatriement prévue ce jour-là fut reportée car les Russes avaient momentanément besoin de leur réseau ferré, via la route marchande provenant de l'Iran, pour acheminer les approvisionnements alliés, nécessaires à leurs prochaines offensives.

En attendant, on chercha des hommes pour vaquer dans un kolkhoze et rattraper la saison des semailles, les Russes comptant sur l'ardeur au travail de gars émoustillés par la perspective de partir. Dourson d'Alsting (son prénom m'échappe) m'a déconseillé d'y aller et bien m'en a pris.

L'autorité russe fit croire aux volontaires qu'ils partaient accumuler des provisions en prévision de notre partance sous d'autres cieux plus cléments. Des costauds ont afflué. Hélas, certains dans leur bonté d'âme y ont attrapé la dysenterie, et affaiblis à leur retour au camp, n'ont pas pu se joindre au départ du contingent des 1500. Heureuse aubaine pour une cinquantaine d'autres types.

Le général Petit, lors de notre départ, nous harangua: «*Comportez-vous comme des Français, un long chemin vous attend jusqu'en Algérie...., n'oubliez pas que vous êtes des Français...*»

On n'a pas su tenir la langue à Alger sur nos malheurs vécus au 188 qui ont alors été rapportés via les journaux aux autorités soviétiques, lesquelles n'ont pas du tout apprécié nos remarques désobligeantes à leur égard.

Et par la suite, après notre engagement pour la durée de la guerre et notre arrivée dans les Bouches-du-Rhône, nous avons copieusement insulté les soldats russes cantonnés à Marseille, missionnés pour rapatrier leurs compatriotes faits prisonniers en France (notamment les transfuges de Vlassov et autres Ostarbeiter) que je n'enviais guère, tous allant être envoyés en lointaine Sibérie.

Vers l'Algérie



Durant le transport, nous mangions un brouet écœurant fait d'une bouillie à base de son. Rares étaient ceux d'entre nous qui finissaient leur écuelle. La traversée du Caucase était impressionnante avec des vues vertigineuses que nous découvriions à partir de la porte coulissante du wagon. Le panorama changeait tous les jours: verte campagne arriérée et ses habitats rustiques, pauvreté criarde et misères des gens, chaînes de montagne pelées, champs pétrolifères avec leurs mares de bitume, déserts défilaient devant nos regards. Cette expédition éreintante activait notre folle envie d'arriver au plus vite à bon port. Après le rail, la route. Le périple vers la Palestine a tellement été commenté par mes compagnons de voyage que je n'ai rien à y ajouter sinon quelques réminiscences qui me reviennent. La noria de 80 camions qui se suivaient serpentait dans le désert étouffant avant d'arriver à Téhéran. Il était temps d'ailleurs de rejoindre la capitale iranienne: je ne pesais plus que 40 kg. Un gars originaire de Neunkirch devenu subitement fou déraisonnait comme un cinglé. Il fallut lui remettre les idées en place. Le médecin-chef, en nous voyant, a eu cette remarque terrible: «Je croyais avoir affaire à 1 500 vaillants soldats mais je découvre 1 500 invalides.»



Un sergent-chef, originaire de Petite-Rosselle, accompagnait la délégation française venue nous y réceptionner. Le dénommé Muller Emile de Kappelkinger qui avait une dizaine d'années de plus que moi, maigre comme un clou, nous dit lors de notre passage en Syrie, avoir déjà arpenté ces contrées du temps où il était soldat du Levant. Le moral est enfin revenu lorsque les villes bibliques de Nazareth, de Bethléem et de Jérusalem, -ville que nous avons longée en découvrant ses bulbes et coupôles dorés-, nous sont apparues. A Tel-Aviv je fus frappé par la réplique architecturale de la même usine Bata qui se trouvait à l'époque chez nous à Moussey Bataville.

Arrivé à Alger, j'ai suivi le peloton du génie affecté au groupement des Français rapatriés de Russie à Maison Carrée puis j'ai été affecté au COG 35 dans la 102^{ème} compagnie à compter du 13 octobre 1944. Comme les exercices m'ont occasionné des soucis à une hanche, j'ai été hospitalisé. J'avais écrit à des connaissances en Charente pour obtenir des nouvelles de Willerwald encore

allemande et c'est par le biais d'un courrier provenant de Saint-Dizier émanant de connaissances communes que j'ai appris en Algérie le décès de mon regretté père, maçon de son état que la maladie a ravi aux miens à l'âge de 53 ans. Ma mère l'a suivi en 1947.

Dirigé le 1^{er} juin 1945 sur Bizerte, j'ai été nommé caporal le 1^{er} juillet 1945.....

Dutzer Jean

A la demande de mes enfants puis de mes petits-enfants j'ai rédigé un petit fascicule intitulé «*Périple d'un jeune malgré-Nous mosellan pendant la guerre 1939/1945.*

Le Reichsarbeitsdienst. Le Service du travail du Reich.

Cette appellation cache en fait la réalité d'une organisation nazie de préparation au service militaire. Elle n'a bien entendu aucun point commun avec le STO auquel ont été assujettis de nombreux Français. Du fait de l'annexion au Reich allemand en 1940 des départements d'Alsace et de Moselle (et le Luxembourg et certains cantons belges), les jeunes gens, garçons et filles, étaient incorporés d'office à cette organisation paramilitaire.

J'avais à peine 18 ans (1943) lorsque, n'ayant hélas pas le choix, j'ai été incorporé manu militari à cette organisation. Lorsque nous avons été convoqués à la Gare de Metz pour une destination initialement inconnue, nous fûmes, dès l'embarquement dans les wagons mis gracieusement à la disposition de ces personnages en uniforme kaki qui manifestaient leur autorité en nous assénant dès le départ leurs hurlements pas sympathiques.

Dès le départ, comptages interminables, mises en rangs, puis affectation dans des wagons toujours accompagnés des vociférations de ceux qui avaient pour mission de nous accompagner jusqu'à notre destination. Le voyage dans les wagons de la Reichsbahn ne se fit pas dans le calme, bien au contraire. Les « chefs » attendaient sans doute de nous une attitude docile. Ce fut loin d'être le cas et indépendamment des dégâts « infligés » par le troupeau de Mosellans à l'agencement des wagons, à plusieurs reprises nous entonnâmes la Marseillaise au grand dam de nos accompagnateurs qui eurent le plus grand mal à obtenir un minimum de discipline. Notre lieu de destination était Munster en Westphalie. Le logement qui nous était attribué se situait dans un camp constitué de baraquements en bois.

De jeunes Allemands étaient déjà là, très étonnés de ne pas trouver en nous des gaillards disciplinés comme ils l'étaient eux-mêmes. Des lits sur deux étages pour notre repos. La toilette du matin s'effectuait à l'extérieur et les « commodités » (si l'on peut dire) permettaient d'accueillir quatre individus. Bien sûr elles n'avaient rien du confort des « latrines » utilisées par les anciens Romains.

A l'arrivée nous fîmes connaissance avec les CHEFS : le Commandant du camp et les différents chefs de sections. Nous eûmes droit à une harangue ; un certain nombre d'entre nous comprenaient à peine l'allemand mais tant pis pour eux. Ils auront droit aux mêmes réjouissances.

Nous reçûmes nos paquetages et surtout **une bêche** dont la pelle était rutilante. Jusque-là je pensais qu'une bêche ne pouvait être utilisée que pour des travaux de jardinage. Et bien non, elle était devenue en l'occurrence une arme fétiche dont il fallait prendre le plus grand soin pour ne pas subir des sanctions disciplinaires. Dès l'arrivée, nous avons été convoqués par dix dans une salle (réfectoire) où officiaient plusieurs gradés à l'air bien sévère. Nous subissions alors notre examen médical, histoire d'être aptes à servir le grand Reich. Pesés, mesurés, auscultés, nous subissions un examen des urines qui provoquait chez nous des comportements hilarants. La petite quantité d'urine à introduire dans une éprouvette posait parfois problème lorsque, ne pouvant stopper le débit, certains de nos camarades arrosèrent le sol du réfectoire, situation qui exaspéra nos « chefs » qui se vengèrent en nous infligeant diverses sanctions : pompes, lavage du sol, et bien entendu engueulades interminables.

Nous fûmes tondus comme des moutons, histoire d'hygiène, et avions alors tous des airs de ressemblance. Après cette tonte, la séance de vaccinations était suivie d'une longue course à pied afin d'assurer une « bonne dilution du produit injecté »... Pendant des heures entières nous apprîmes le garde-à-vous, puis le maniement de la bêche qui préfigurait le fusil. Ces bêches devaient faire l'objet de soins attentifs faute desquels les sanctions habituelles devaient nous inculquer les réactions adéquates.

Tous les soirs inspection des chambrées et la moindre poussière était considérée comme un **sabotage** contre le patrimoine du Reich. Nos bêches étaient alors jetées hors de la baraque, et parfois nos vêtements. Le tout suivi d'une deuxième inspection voire d'une troisième.

Dire que chez moi, je me permettais quelques désordres, mais alors maintenant une discipline méconnue avait pour ambition de nous remettre sur le droit chemin.

Les vexations étaient monnaie courante ; les Allemands qui partageaient notre hébergement trouvaient cela bien normal (il s'agissait pour eux du « drill » prussien) ; ce n'était pas notre avis.

Il nous était interdit de nous exprimer en français ce qui posait problème à plus d'un d'entre nous.

Les après-midis étaient généralement destinés à des séances de gymnastique ; les courses à pied étaient fréquentes et toujours longues.

L'apprentissage des armes faisait partie du programme et c'est ainsi que nous fûmes initiés au lancement des grenades à main, au tir au fusil. C'était donc bien une préparation militaire.

La moindre défaillance était sanctionnée par des pompes ou autres plaisirs de ce genre.

Les cours d'éducation politique nationale socialiste nous étaient fréquemment dispensés ; ces cours ne faisaient qu'aviver notre répugnance à l'égard de ce régime.

Bref il s'agissait bien d'un entraînement militaire pour futures jeunes recrues.

Nous ne manquions pas une occasion de faire comprendre aux jeunes allemands qui partageaient nos chambrées que nous étions Français. Je dois reconnaître qu'ils n'avaient pas d'animosité à notre égard mais notre présence les étonnait évidemment. Alors que d'autres unités du R.A.D avaient été envoyées sur les champs de bataille pour y effectuer toutes sortes de travaux, (creusement des tranchées, etc.) nous avons eu cette chance de ne pas avoir été soumis à ces obligations.

A la fin de cette période de trois mois, nous avons été rapatriés ; en traversant la ville de Munster mon attention a été attirée par le clocher d'une église auquel était suspendue une cage réservée autrefois aux grands criminels. Nous aurions aimé y voir exposés nos chefs.

Avec les années les souvenirs très désagréables de la période passée au R.A.D ne s'estompent que bien peu, mais pour l'essentiel cette incorporation restera une plaie profondément gravée en nous. Cette période constituait la deuxième étape, après celle de la jeunesse hitlérienne, du processus visant à nous convertir au « national-socialisme ».

L'incorporation au R.A.D avait été rendue obligatoire en 1942 pour les jeunes Mosellans et les Alsaciens. Dès leur transfert vers l'Allemagne les jeunes recrues mosellanes du R.A.D manifestèrent violemment leur hostilité lors de leur transfert vers l'Allemagne et leurs zélés accompagnants rencontrèrent les plus grandes difficultés avant même l'arrivée à destination. Notre section fut transférée à Munster en Westphalie dans un camp constitué de baraquements. Le chef de cette section avait le grade d'Obergruppenführer ; les grades au sein du RAD étaient calqués sur ceux de la Wehrmacht. Les matins, nous étions réveillés de très bonne heure par d'insistants sifflements. Il fallait alors se précipiter pour effectuer sa toilette et se dépêcher au vidage des intestins... le temps était compté. Il était interdit de nous exprimer en français. Cela posait des problèmes pour ceux d'entre nous qui possédaient mal la langue teutonne. Bien entendu, entre nous, nous utilisions notre bon français mais il fallait se méfier de quelques camarades mosellans qui éprouvaient le besoin de nous dénoncer histoire de se faire valoir par les « chefs ». Curieusement les Allemands arrivés dans ce camp avant nous et qui représentaient environ le tiers de l'effectif ont rarement eu à notre égard de comportements hostiles. Nous leur avons expliqué avec conviction que nous étions Français ; quant à eux, ils se demandaient ce que nous faisions là. Rapidement vêtus de treillis et pourvus de bottes, notre petit déjeuner était ingurgité à la hâte et consistait en un liquide chaud n'ayant avec le café qu'une parenté très lointaine. Les chefs procédaient aussitôt au rassemblement des « Arbeitsmänner ». Nous nous mettions en rangs par sous-sections et les caporaux (les Vormänner) nous passaient rapidement en revue, inspectant les plus petites failles tant dans nos vêtements que dans nos alignements. Nous devions aussi nous compter fréquemment sans doute pour améliorer nos aptitudes aux mathématiques. Les engueulades copieuses étaient largement distribuées. Une fois convenablement rassemblés, l'Obergruppenführer apparaissait avec toute sa dignité et nous saluait, comme le rite l'imposait, avec un vigoureux « Heil Hitler » auquel nous étions priés de répondre de la même manière, mais nous étions probablement timides car notre réponse (« Ein Liter ») n'étant pas très audible, nous étions constamment priés d'adapter le timbre de nos voix aux souhaits de ces Messieurs.

Les « festivités » variables selon les jours commençaient alors. Certains matins étaient réservés à l'apprentissage de chants patriotiques et autres en usage dans les unités militarisées ; le résultat était toujours hilarant. Les recrues allemandes n'étaient pas conviées à ces répétitions, car connaissant ces chants par cœur. Ensuite nous devions écouter avec avidité les cours d'endoctrinement national-socialiste qui nous parlaient du sieur Adolphe, de sa vision du monde (Weltanschauung), des races, etc., tout ce qu'un bon Allemand doit posséder en matière politique. En fait, cela ne nous passionnait pas du tout, mais il fallait écouter. Un jour, après avoir appris à nous mettre convenablement en rangs, revêtus de nos uniformes de couleur moutarde (avec un brassard à croix gammée dont la couleur rouge tranchait sur nos vêtements), nous eûmes l'obligation de prêter serment à Monsieur le Führer Adolf

Hitler. Des officiers supérieurs du RAD sont venus assister à cette cérémonie. Il est certain que ces visiteurs avaient aussi pour mission d'apprécier la qualité du fonctionnement du camp et le résultat des *soins* apportés à notre formation par nos chefs. Ces derniers paraissaient très déférents à leur égard. De leur appréciation dépendait sans doute leur mutation ou non vers les différents fronts surtout le front russe tant redouté.

Rassemblés en carré, le drapeau nazi déployé, nous eûmes droit à la lecture progressive du serment. Après chaque phrase nous devions répéter chaque phrase lue par le lecteur chef. Sans doute, parce qu'ils étaient *émus*, nos Mosellans n'émettaient qu'un murmure discret. Fort heureusement, les Allemands présents parmi nous répétaient à voix forte, les phrases du serment qui nous liait (à voir !) à ce cher Adolf. Il en a été de même pour le chant des deux hymnes (Deutschland über alles et Die Fahne hoch). Les chefs parurent satisfaits car il n'y eut aucune brimade après la cérémonie et cette inspection. Certains autres matins nous apprenions, par petits groupes, le maniement de la bêche dont la pelle avait tout intérêt à briller grâce aux soins et au respect que nous devions avoir à son égard. Nous entendions les commandements : «Den Spaten über, Spaten ab ». Tous nos exercices duraient généralement deux à trois heures. D'autres jours nous apprenions, grâce à notre Vormann, sorte de caporal bête à gifler, (dont le QI était d'un niveau déconcertant) la marche en rang, le salut en passant devant un CHEF (*je le dis évidemment avec le respect dû à sa fonction*), le « garde-à-vous », le commandement « repos ». Il paraissait très important sans doute que pour la bonne poursuite de la guerre que ces saluts soient exécutés correctement.

D'autres fois, la matinée était agrémentée par une course de quelques kilomètres où nous n'avions pas le droit de flancher faute de quoi les corvées les plus pénibles nous étaient généreusement attribuées. Les séances de vaccination étaient suivies de cette longue course histoire de bien diluer le produit injecté. Lors des essais de masque à gaz, nous étions chaque fois une douzaine d'Arbeitsmänner à occuper une petite pièce ; nous portions le masque à gaz. Un gaz non toxique était introduit dans cette pièce ; nous devions alors (*oh joie*) retirer nos masques quelques instants pour leur rendre ensuite leur destination normale sur le visage. Il arrivait fréquemment que lors du retrait du masque certains inhalaient ce gaz désagréable ; ces *douilletts* devaient alors quitter la petite pièce pour retrouver une respiration plus normale. Ces défaillants se voyaient ensuite *récompensés* par des quolibets et des corvées déplaisantes (notamment le nettoyage des latrines). Egalement fort désagréable était la marche en rangs, masque à gaz collé sur le visage. Malheur à l'indiscipliné qui desserrait son masque car, pris en flagrant délit, sa punition consistait à prendre l'attitude du crapaud et courir tout autour de la section en marche. Nous étions en été et tous ces exercices avaient lieu torse nu. Je ne me souviens pas d'avoir entendu le terme de Frühsport mais tout ce que nous subissions y ressemblait. Suivait le repas de midi servi dans des gamelles pour lequel le temps de *dégustation* était très limité. Le Kommisbrot avait pour objet de compléter, tant bien que mal, la gamelle dont le contenu est toujours resté indéfinissable, peu appétissant, mais nous nous habituions bon gré mal gré. De temps à autre, certains d'entre nous, les quelques meilleurs, avaient accès aux cuisines, histoire d'y donner un coup de mains. Ils en profitaient pour améliorer leurs propres rations. Mais plus d'un a aussi eu la gentillesse, en évitant de se faire pincer, de remettre quelque pitance dérobée, à ses camarades mosellans.

La plupart des après-midis étaient généralement réservées à la pratique des sports, les exercices du matin étant plutôt destinés à nous apprendre la discipline (le drill prussien) dont nous avions un grand besoin, cela va de soi, alors que les recrues allemandes acceptaient les brimades sans rechigner.

Compétitions de courses rapides chronométrées, grimper à la corde lisse, corde à nœuds, rampements de préférence sur un sol boueux, saut et pirouette en franchissant un cheval. Les moins doués, (j'en étais), étaient ridiculisés par les chefs ravis de se donner quelque importance. Quoique nous fassions, les réprimandes parfois grossières pleuvaient sur nous sans interruption. Cela formait-il nos caractères ? Que nenni ! Notre ressentiment à l'égard de ces crétins s'accroissait de plus en plus.

Après un séjour de trois mois, riche en brimades, qui nous a paru interminable, nous fûmes heureux de pouvoir rejoindre nos foyers. Nous avons eu la chance de ne pas avoir été envoyés sur l'Ostfront pour creuser des tranchées.

L'avenir s'annonçait sombre car il s'agissait de l'incorporation imminente dans la Wehrmacht.

Wehrmacht.

Je ne suis qu'un des nombreux « Malgré-Nous » incorporés par l'Allemagne nazie alors que l'annexion de nos provinces d'Alsace-Moselle n'était fondée sur aucun traité juridique. La plupart de

mes camarades ont été affectés sur le front russe où ils ont subi les affres des combats violents et aussi le froid des hivers russes. 47 000 ne sont pas revenus. De nombreux ouvrages ont fait état de ces souffrances. Quant à moi, affecté à l'origine à une unité terrestre de la Luftwaffe ; j'ai eu la chance inouïe d'être muté dans les Balkans ; successivement en Bulgarie puis en Macédoine pour aboutir à Tirana. Nous, Mosellans et Alsaciens, étions particulièrement surveillés par ces Messieurs les nazis et mes tentatives d'évasion n'ont pas pu aboutir en Bulgarie et en Macédoine.

C'est donc grâce à des Albanais que j'ai pu organiser mon évasion à Tirana. L'immeuble où nous étions logés était contigu à celui des services de la Gestapo de sinistre réputation.

J'avais pu obtenir un rendez-vous dans une maison (shtepie) de la via Durazzo où j'ai été confronté à des Albanais dont l'aspect n'avait rien de rassurant. Dieu merci, le journaliste Vangjel Falo qui avait organisé cette réunion faisait office de traducteur. J'aurais pu me trouver dans un traquenard pronazi mais ce ne fut heureusement pas le cas. C'est alors que, guidé par un jeune garçon marchant devant moi à quelques mètres d'écart, j'ai pu traverser quelques ruelles du vieux Tirana, en uniforme allemand de l'Afrikakorps avec mon fusil et mon poignard. Les habitants me regardaient d'un air hébété, il y avait de quoi.

J'ai pu rejoindre ainsi le petit village d'Arbana où j'ai savouré, passant la première nuit à la belle étoile, la réussite de mon évasion. J'ai eu la chance d'être affecté à Qiriako Lesho, Commissaire politique de la Compagnie ; celui-ci parlait un excellent français. J'ai pu le revoir longtemps après la guerre, après avoir très fortement insisté, alors que l'Albanie était devenue un état communiste. Il était chirurgien en disgrâce à l'hôpital de Lushnje, car faisant ses études à Zagreb, il avait eu l'audace d'épouser une Croate. Il aurait tant aimé pouvoir venir en France, mais hélas...

Nous sommes restés quelques semaines dans les collines dominant Durres harcelant les unités allemandes dès que nous en avions l'occasion. De jeunes partisans m'avaient cousu un brassard aux couleurs françaises, ce qui a fait de moi le partisan français de la 22^{ème} Brigade. Il régnait dans ces unités un très grand esprit de camaraderie que j'ai fortement apprécié.

Plus tard, nous sommes partis vers la province de Mirdita où nous avons notamment sévèrement bousculé un poste allemand à Shen Pal. Bien que fiévreux, j'ai participé à ce combat où j'ai rejoint à leur grande joie les partisans de mon unité. Le Commissaire du Bataillon m'a alors remis une carabine « dernier cri » pour me récompenser.

Les conditions de vie étaient assez dures, le ravitaillement souvent défaillant. Un ennemi tenace nous tenait compagnie : les poux ! Leur extermination était quasi impossible.

À la libération de Tirana, j'ai été affecté au Zyra e Indententes de la Gendarmerie albanaise, avec Adem Rada. Ma présence à Tirana libérée m'a permis de rejoindre la Mission Militaire Française fraîchement arrivée et autoproclamée par le futur Colonel Parisot dépendant des services de renseignement d'Alger (Giraud, Paillole).

J'ai fait l'objet à la libération de Tirana d'un article paru dans le Journal « Jehona e Tiranes » concluant : « Jean savait qu'en combattant ici c'était comme s'il combattait dans les montagnes de la France martyre. En participant à la libération de la terre d'Albanie il hâtait indirectement la libération de sa France chérie ».

Concerné plus de soixante ans après mon parcours dans la presse albanaise m'a vivement ému.

En 2010, Luan Rama, Ancien ambassadeur d'Albanie et écrivain, a consacré plusieurs pages de la Gazetta Shkiptare racontant mon périple.

Dans un article publié dans une revue militaire spécialisée (Amicale des Anciens des services spéciaux) mon parcours est résumé mais je ne suis pas d'accord avec le responsable de la rédaction lorsqu'il intitule cette période de ma jeune vie « **UN HEROS MALGRE LUI** ».

Je n'ai jamais été un héros mais j'ai été très fier d'avoir représenté de mon mieux mon pays dans des circonstances originales.

Feu le Colonel Parisot avait souhaité, sans résultat, que me soit attribuée une reconnaissance officielle. Cela ne m'a pas empêché de franchir le cap des 87 ans sans trop de soucis de santé.

Egloff Eugène, né le 4 février 1926 à Kerbach (Moselle).

Interview effectué à son domicile de Kerbach le 13 janvier 2016. E-mail 3 mars 2016, 27 novembre 2017.

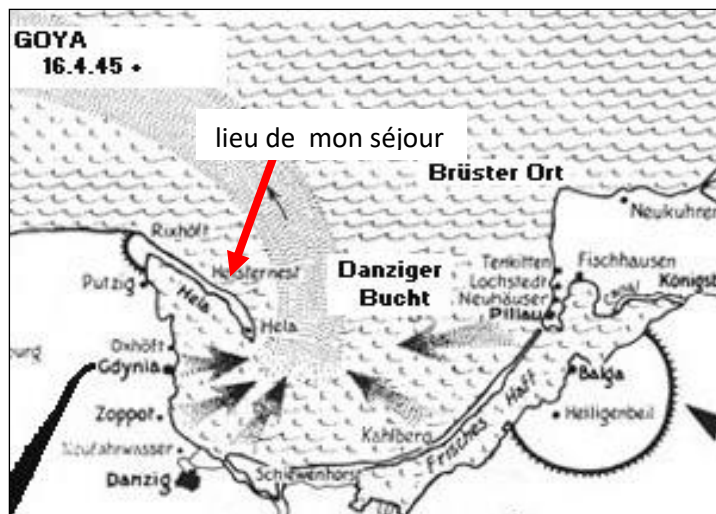


Après mon R.A.D. démarré le 5 octobre 1943 que j'ai effectué à Wiesbach en Sarre, j'ai été incorporé dans la Kriegsmarine le 16 mars 1944. Après mes trois mois de classe passés à Löbau, j'ai été versé dans la Marine Flak Artillerie, au 9^{ème} régiment de la 1^{ère} Batterie n° 818 qui était établi sur la presqu'île de Héla, plus précisément à 1 km au sud du village de Heisternest, à quelque 1 300 km de mon domicile.

La péninsule de Héla (Hela en allemand) forme une bande de terrains sablonneux d'environ 35 km de long qui sépare la baie de Danzig de la Mer Baltique. Mon camarade Collo-wald Auguste d'Etzling se trouvait cantonné à la pointe extrême de la presqu'île (Halbinsel).

Dans la situation quasi désespérée que connaissait le Reich, dans cette lutte de vie ou de mort entre deux puissances ri-

vales, les jeunes recrues que nous étions ont davantage encore été malmenées par un drill horrible poussé à l'extrême ! En tant que matelots, nous avons eu droit à cette formation musclée, -ce fameux drill prussien dont m'avait parlé mon père pour avoir été soldat du kaiser-, qu'on réserve d'habitude aux fantassins. Même nos compagnons vétérans, pourtant aguerris à l'entraînement athlétique qu'ils avaient connu naguère dans les manœuvres, *bougeaient* à travers les dunes de sable, secoués comme d'obéissants conscrits par les engueulades carabinées des sergents d'instruction. Etant le plus grand de la section et posté comme homme de base, il fallait être vif pour appréhender les ordres et régler l'ordonnement de mes pas sur lesquels se calquait ensuite la marche cadencée de la section, sous les hurlements du gradé de service. «Des pompes, Pumpen!» hurlait constamment l'enragé. «Was heißt „Marsch, marsch !?“ Marsch, marsch! heißt den Rekord zu Wasser, zu Lande und in der Luft zu brechen und zwar so, dass der Brotbeutel und das Seitengewehr eine waagerechte Linie bilden, die Füße nur noch teilweise den Boden berühren, die Ohren in den Kurven das Pflaster streifen, die Schuhnägel zur Weißglut erhitzt werden und der Mann erst als Staubwolke, dann nur noch zum Punkt am Horizont zu sehen ist ehe er mit Funkspruch einzunehmen ist.» (C'était une citation (Zitat) de la 1^{ère} Guerre mondiale que l'aboyeur nous serinait comme sa rengaine de prédilection). Que signifie «Marche, marche!? Marche, marche s'appelle battre le record sur l'eau, sur terre et dans l'air de telle sorte que la musette et la baïonnette forment une ligne horizontale, que les pieds ne touchent que partiellement le sol, que les oreilles frôlent le pavé dans les virages, que les chaussures cloutées soient chauffées à l'incandescence et que l'homme disparaît d'abord dans un nuage de poussière pour ne plus devenir qu'un point à l'horizon avant qu'on ne puisse l'atteindre par appel radio! »



Rappel historique:

Vers la fin de la Seconde Guerre mondiale, la péninsule de Héla fut le dernier refuge qui accueillit les civils chassés de Poméranie ou de Prusse-Orientale fuyant l'arrivée des troupes soviétiques. Formée d'un cordon de sable d'un à deux kilomètres de large, la péninsule était militairement facile à défendre.

Les deux ports de la ville de Héla, dont l'un était dévolu aux pêcheurs et l'autre réservé à la Kriegsmarine, constituaient la dernière chance pour assurer l'évacuation des unités militaires, des réfugiés civils et des bles-

sés. Les plus gros navires devaient jeter l'ancre à l'extérieur du port, en raison de la faible profondeur du tirant d'eau mais surtout pouvoir être en mesure d'esquiver au mieux les attaques aériennes russes en virant de bord. De nuit et jusqu'aux premières heures du matin, la plupart des transports embarquaient à bord des milliers de réfugiés, surtout des petits enfants et des personnes âgées, à leurs risques et périls, et qui s'en remettaient tous à la divine Providence.

Les médecins et les soldats gravement blessés étaient laissés à terre. Impatients d'embarquer malgré les dangers de naufrage, plus de 100 000 civils allemands avaient déjà fui en mars, par la mer. De peur de tomber aux mains vengeresses des Russes, 265 000 autres avaient pu quitter Héra en avril. En attendant leur embarquement, réfugiés et soldats campaient le long des bois et des dunes au milieu d'un attroupement paniqué. Les frappes aériennes soviétiques provoquèrent de nombreuses victimes et compliquèrent à l'extrême le transport maritime des passagers.

Sorti de nuit de Héra le 16 avril 1945, le paquebot *Goya* [80] avec une estimation de 7 000 réfugiés ainsi que 200 membres d'un régiment blindé installés à bord sombra, victime d'un sous-marin russe. Ce fut la plus grande catastrophe maritime de la Seconde Guerre mondiale, avant celle mieux connue du *Wilhelm Gustloff*. Au total, 387 000 personnes de Héra purent encore être évacuées au courant du mois d'avril. Les derniers transports maritimes quittèrent la péninsule peu de temps avant l'entrée en vigueur de la capitulation sans condition du 8 mai 1945.

En prévision de l'investissement ennemi, les pionniers avaient isolé Héra en creusant un impressionnant fossé antichars que les Russes ont dédaigné assiéger et conquérir. Nos canons de 105 leur tenaient la dragée haute avec des portées de tir à plus de 10 km et inspiraient le respect aux avions de chasse. Mais, nous sachant dans un cul-de-sac, l'Armée Rouge a continué sa marche en avant. Malgré les barrières antichars qui hérissaient les rives occidentales de la Vistule (Weichsel) ou de l'Oder, les troupes soviétiques laminaient progressivement les obstacles soi-disant inexpugnables que les nazis aux abois avaient mis en place là-bas, en appelant le *Volksturm* [81] et la jeunesse hitlérienne à la rescousse. « Nach Berlin, за Родину, за Родину, pour la Patrie », tel était leur leitmotiv.

Fin avril, nous avons appris qu'Hitler était mort et que l'amiral Doenitz avait pris le commandement suprême. Nous avons encore assuré le service jusqu'au soir du 8 mai, à minuit il fallait déposer les armes.

A l'entrée du cessez-le-feu, quelque 60 000 réfugiés et soldats se trouvaient à Héra. J'en faisais partie.

Captivité

C'est seulement le 11 mai que nous avons été officiellement faits prisonniers et invités à rallier le grand camp de rassemblement des prisonniers situé à Graudenz, à une distance de quelque 250 km que nous avons parcourue à pied. Pour hâter le mouvement, le commandement russe a fait savoir que les dernières unités qui traînasseraient sur Héra allaient être chargées d'assurer le déminage du secteur.

A l'évocation de cette implication combien périlleuse, un mouvement de panique s'est créé et l'on a couru comme des dératés durant deux heures pour échapper à cette tâche mortelle qu'impliquait la détection de ces engins sournois.

Par étapes journalières de 30 km environ qui ont duré une semaine, nous avons abattu un trajet plus long que prévu en raison de ponts détruits et d'obstacles qui ont rallongé de ce fait le parcours. On savait que les traînards risquaient d'être abattus sur place, sans autre forme de procès, mais je n'en ai pas été personnellement témoin.

[80] Alors que le *Goya* dépassait la péninsule de Héra à la sortie de la baie de Dantzig, il fut repéré par le sous-marin soviétique L-3. À 23 h 52, le commandant du L-3, le capitaine Vladimir Konovalov donna l'ordre de tirer. En moins de sept minutes, le *Goya* est torpillé et coule à une profondeur approximative de 78 mètres, en perdant au moins 6 000 personnes. Le nombre exact ne sera probablement jamais déterminé. Seulement 165 personnes furent sauvées. Le capitaine soviétique fut plus tard récompensé pour le torpillage du *Goya* en recevant le titre de Héros de l'Union soviétique. (Sources Wikipedia).

[81] Le *Volksturm* (que l'on pourrait traduire par *Tempête du Peuple*) fut le nom donné à la milice populaire allemande levée en 1944 et qui devait épauler la Wehrmacht dans la défense du territoire du Reich. Elle prévoyait un appel sous les armes de tous les hommes valides de 16 à 60 ans dans des unités régionales qui conforteraient les forces armées dans la défense locale. Mais le *Volksturm* fut également conçu comme un programme d'encadrement du peuple allemand, aussi bien politique que militaire; à ce titre, il joua le rôle d'un catalyseur visant à fanatiser la résistance et ainsi à démoraliser les Alliés.

C'est donc le dimanche 20 mai 1945, jour de la Pentecôte, que nous avons rallié la caserne des Uhlans (Uhlankaserne) à Graudenz où quelque 40 000 prisonniers de guerre s'entassaient déjà. Passage obligé le lendemain chez le coiffeur qui m'a taillé une tête d'œuf, la boule à zéro, apparemment une tonte classique en usage dans l'armée russe. Au moins les poux de tête en étaient pour leurs frais !

Nous avons séjourné un mois dans cette caserne. Nous avons encore pu vivre pendant quelques jours de nos réserves provenant du cantonnement et ramenées dans notre musette (Rucksack), ensuite l'intendance russe, vaille que vaille, nous a distribué de maigres rations. En raison de la promiscuité des lieux, les toilettes publiques avaient été installées dans la cour de la caserne. Pour publics, ces fossés d'aisances, peu aisés à utiliser pour certains pudiques, étaient ce qu'il y a de plus publics puisqu'empruntés par des milliers de captifs, avec leur cul à l'air libre, alignés sur deux poteaux horizontaux de défécation, les Donnerbalken. Point d'intimité ! Alors que d'habitude on s'isole pour aller au petit coin, ici il était ouvert aux quatre vents!

Quarante paires de fesses installées dos à dos libéraient leurs entrailles. C'est là que j'ai découvert que des gens d'un certain âge pouvaient souffrir d'hémorroïdes impressionnantes au vu et au su de tous! J'ai ainsi appris que ce sont les veines basées autour de la zone anale qui se dilatent et qu'une boule impressionnante pouvait se former au niveau de l'anus, entraînant douleurs et brûlures. Je plaignais les malheureux, gênés de montrer, malgré eux, leur handicap mal placé aux regards inquisiteurs des curieux.

Chaque soir, de l'herbe, des feuilles et de la terre recouvraient les excréments nauséabonds et lorsque les feuillées étaient sur le point de déborder, une équipe de terrassiers était chargée de creuser une nouvelle fosse attenante et basculer l'excédent de terre excavée sur les déjections existantes. Un sol amolli en résultait qu'il valait mieux ne pas emprunter de peur de s'embourber dans le sable mouvant. Et l'on peut dire que les malheureux empêtrés dans la fange étaient alors vraiment dans le caca!

Rompus aux affaires agricoles dans la ferme familiale, j'ai pu emmener des chevaux de course au pâturage et les ramener au galop à la caserne, les chevauchant sans selle! Pourtant le risque que je prenais dans mon insouciance de jeune homme était énorme, une ruade de travers aurait pu m'occasionner des fractures ou des séquelles irréparables au vu de l'absence de soins en cas de pépins.

Le 20 juin, à 10 heures, a sonné le départ de la caserne. A pied nous avons rallié la gare pour être embarqués dans des wagons de marchandises. Le convoi est parti sous les coups de 23 heures.

Les villes de Deutsch-Eylau, Allenstein, Bischoffsdorf, Skandau, Gerdauen ont ainsi défilé durant notre trajet, aucun arrêt n'étant prévu dans ces gares de passage jusqu'à l'arrivée à Insterburg à 9 heures le lendemain matin. Comme l'écartement des voies ferrées du système russe (1520 mm) diffère du standard européen (1435 mm), nous avons été amenés à bord d'un nouveau train.

Le périple a repris par Kovno, Vilna, Molodeschno avec arrivée à la gare de Minsk le 26 juin.

Camp n° 168 de Minsk

Après avoir passé la nuit à la gare de marchandises, la colonne de prisonniers a filé vers le camp n°168 situé à 8 km de la ville. Nous avons aussitôt été placés en quarantaine avec la classique piqure au menu, histoire d'éviter les épidémies. Phénomène rarissime, j'ai observé une éclipse de soleil partielle le 9 juillet 1945 à 17 heures, s'il vous plaît!

Nous sommes partis dessoucher les chicots de troncs d'arbre, coupés à un mètre de hauteur, qui avaient servi de barrières antichars installés par les unités russes lors de l'offensive allemande de juin-juillet 1941 entreprise sur la Biélorussie. Le peu d'outils mis à disposition pour extraire ces souches rébarbatives nous rendait la tâche ardue.

Nous avons également creusé des tranchées pour enfouir des câbles électriques, chacun d'entre nous avait une portion journalière de 5 mètres de fouille à effectuer (du 23 au 25 juillet).

Puis, nous avons dû enlever le camouflage de guerre vert-de-gris que les Allemands avaient fait appliquer sur la façade de la gare, avec une dizaine de bonhommes affectés à cette tâche. Enveloppés dans la poussière asphyxiante dégagée par nos incessants piquetages, nous avons martelé centimètre par centimètre cette peinture rébarbative qui avait du mal à s'effriter sous les tambourinages de notre massette. Les martelages ont permis de faire retrouver l'éclat premier de la pierre naturelle (26 au 31 juillet).

Les 28 et 29 juillet, 256 Français nous ont rejoints et les Alsaciens-Mosellans ont été intégrés dans leur contingent. Là, avec ces nouveaux compatriotes, on se sentait un peu comme chez nous et dès le lendemain, histoire de nous libérer de cette subordination à l'autorité allemande, de vives tensions et des

bagarres ont éclaté avec les Boches. Avec les prisonniers français de 1940, revanchards, nous avons formé des groupes de dix personnes pour nous affranchir de cette mainmise prussienne.

Deux semaines durant, du 1^{er} au 14 août, j'ai participé au dégagement de fossés obstruant les talus de la voie ferrée et qui n'avaient plus été vidés depuis belle lurette. Bloqués dans une cuvette sans la moindre brise de brassage d'air, sous un soleil de plomb, nous avons souffert le martyre face à la poigne impitoyable d'une soldate haineuse, qui ne tolérait aucune entorse à la discipline. Un puits nous tendait pourtant ses seaux. Mais cette furie, décidée à faire parler la poudre, brandissait son arme dès que l'un d'entre nous esquissait la moindre intention d'aller s'y abreuver.

Le salut est venu le 15 août lorsqu'on nous a signalé d'arrêter le travail. Il était question de nous rapatrier vers le camp de regroupement des Français à Tambov.



Pour tuer le temps, Augste Collowald d'Etzling a utilisé la page de couverture de son Soldbuch pour y créer un tablier de jeu d'échecs. Un Tintenstift (crayon avec une mine méthyle violette que l'on mouille avec les lèvres humides) a permis de bleuir les 32 cases de l'échiquier pour les distinguer des 32 autres cases claires. De même, pour différencier les pièces de ce noble jeu, on a utilisé le même crayon (Kopierstift) pour noircir les 16 pièces et pouvoir ainsi les différencier des 16 autres.

Pour fabriquer le roi, la dame, les deux tours, les deux fous, les deux cavaliers et les huit pions de chacun des partenaires,

nous avons fait main basse sur des branchettes souples et tendres pour y tailler nos figurines, à l'aide d'un petit canif que je tenais caché dans une chaussure. La tête de cheval ressemblait sans doute plus au style Picasso qu'au profil avantageux du cheval de la grotte de Lascaux! Mais la réalisation primitive de ces pièces d'environ 3 cm de haut nous allait à ravir, dommage que je ne les ai pas ramenées. Les Russes laissaient faire, et puis leur souci premier n'était-il pas d'empêcher les évasions en confiant l'application du règlement interne du camp à des kapos prisonniers ? Seule obligation: ne pas être assis, attitude qui prédisposait à l'oisiveté, grondaient-ils.

La distribution de pain était réglée rapidement à Minsk: une miche pour 4 individus coupée au cordeau ne prêtait pas à des rixes comme celles vécues plus tard à Tambov. L'organisation proverbiale allemande qui gérait l'attribution de nourriture ne souffrait pas de copinage et excluait donc tout chapardage en cuisine ou en boulangerie. A chacun équitablement son dû, ce qui n'était pas le cas au camp 188 !



J'ai assisté à une scène de pêche 'cocasse' si l'on veut la qualifier ainsi. Lors de la vidange d'un étang, le menu fretin qui allait servir de nourriture d'appoint aux captifs fut ramassé à la pelle, sans grande précaution, avec la vase, les rhizomes de roseaux et les plantes aquatiques raflés dans la foulée et tout cet accompagnement végétarien a atterri dans le même panier! Je vous laisse imaginer la mixture qu'on nous a servie peu après.

A cette évocation, j'ai repensé avec nostalgie à la pêche au gros que nous effectuions en Mer Baltique (Cf. Photo). Il faut savoir qu'il n'est pas agréable de pêcher à la ligne au mouillage à cause du clapotis des vagues frappant la jetée. A l'instar des apôtres partis pêcher sur la Mer de Galilée, notre Marine Offizier nous envoyait lui aussi à la pêche miraculeuse. A marée descendante nous installions des filets accrochés à des balises ou encore nous placions des palangres munies d'hameçons tous les 50 cm (appelées aussi lignes de fond) qui se posaient sur

le sable. Et le lendemain nous partions récolter nos prises : des saumons de toute beauté qui allaient alimenter notre carte de menu, au grand plaisir de la troupe, saturée de devoir toujours manger les mêmes rations de guerre.

Les dispositifs de départ vers Tambov se préparaient. En raison du nombre important de détenus français en partance vers le camp n° 188, les Russes ont classé les détenus par ordre alphabétique. Et pour pouvoir échelonner les partances, ils faisaient accrocher, à chaque fois que c'était possible, un wagon de voyageurs (capable d'embarquer 50 captifs) au train de Moscou.

Dans l'alphabet cyrillique, si la voyelle 'e' (prononcez 'ie') se présente au 6^{ème} rang de l'abécédaire russe, elle pointe aussi dans les dernières positions avec un 'è oborotnoje', un è de recyclage!

Ainsi mon patronyme **Égloff** (et non **Eugloff**) m'a envoyé en fin de peloton de la liste des captifs, et voilà la raison pour laquelle je ne suis parti que le 1^{er} septembre 1945 dans le 6^{ème} et dernier wagon. En guise de vivres, on nous a gratifiés, pour six jours, de farine de maïs qu'on délayait dans de l'eau.

Les 1^{er}, 2^{ème}, 3^{ème}, 4^{ème}, 5^{ème} wagons raccrochés au train partant vers Moscou avaient quitté précédemment le camp, à mon grand désarroi de quitter des camarades mosellans et de me retrouver isolé au milieu d'inconnus. On est toujours inquiet quand on est seul dans l'infortune.

Je signale plus explicitement les différentes dates de ces départs dans mon agenda que j'ai pu ramener alors que des fouilles n'ont jamais pu le détecter. Je l'avais planqué sur le devant de la poitrine, les mains russes qui me palpaient s'attardant plus volontiers le long des flancs pour parcourir les poches riches de petits trésors personnels.

Partis de Minsk à 18 heures, nous avons voyagé en wagons de marchandises en passant par Borissov, Orcha, Smolensk, Dorogobuch, Wjasma, Kouwenka pour arriver dans la capitale Moscou, avec terminus en gare de l'Ouest à 15 heures le 3 septembre 1945. Après un quart d'heure d'attente, nous avons été acheminés gare de l'Est [82] par tramway.

Arrivés devant la place de cette gare, une foule hostile, surprise de trouver sur son passage des ennemis qui leur avaient causé de si grands malheurs, nous a entourés. Alors les voyageurs ont en profité pour nous houspiller, nous injurier, nous cracher dans la figure et nous distribuer quelques horions bien placés. Pour échapper à la vindicte populaire, nous avons été confinés vers 18 heures dans une cour à l'arrière d'une maison. Néanmoins, et c'est là le mystère de l'âme russe faite de générosité et de sentimentalisme, il y eut l'un ou l'autre geste compatissant de samaritains qui nous ont offert une cigarette au passage ou un bon mot de circonstance.

Rentrés sur les quais de la gare à 21 heures, nous sommes partis au moment où des soldats russes tiraient une salve de paix pour fêter leur victoire sur le Japon [83]. Les villes de Podolsk, Serpuchow avec le passage sur le fleuve Oka le lendemain, Tula, Skopin, Rask, Mitchurinsk (traversé à 10h30) ont défilé devant nos yeux. Nous sommes arrivés à la gare Tambov à 14h30.

Camp n° 188 de Tambov.

La distance qui nous séparait du camp de Rata était de 15 km, nous l'avons faite à pied, sous la pluie, dans des chemins boueux, nous perdant même en forêt avant d'arriver à la nuit noire devant l'entrée du camp, juste au moment où défilèrent devant nous 5 ou 6 dépouilles ! Voilà une belle entrée en matière, me suis-je dit, en découvrant la sinistre présence de la Mort qui rôdait en ces lieux. Au bout de quatre mois de captivité, je puisais déjà dans les réserves de mon organisme, d'autant plus que la dysenterie (Ruhr) subie à Minsk durant six jours m'avait singulièrement affaibli. A l'époque, je ne voulais pas le faire savoir de peur de ne pas pouvoir repartir. Pour la conjurer, sur les recommandations d'un prisonnier allemand, j'avais absorbé du charbon de bois broyé, et pour désengorger mon gosier encombré, j'ai utilisé force rasades d'eau pour faire descendre ces scories noirâtres qui m'ont constitué un véritable pansement gastro-intestinal, antidote avéré contre les diarrhées et mon estomac délabré. Ce sont simplement la détérioration générale de l'hygiène résultant de l'énorme masse captive, la pénurie d'eau

[82] La gare de Kazan (en russe: Казанский вокзал) desservant l'Est de l'URSS est l'une des neuf gares ferroviaires de Moscou. Elle se trouve sur la place Komsomolskaïa dite *place des Trois Gares* du fait de sa proximité avec la gare de Iaroslavl et la gare de Leningrad.

[83] Lorsque Staline déclare la guerre au Japon le 8 août 1945, il vise la conquête de la Mandchourie (protectorat du Japon), les îles Kouriles et Sakhaline. L'Armée Rouge se battit rudement face à certaines garnisons japonaises qui refusaient d'obéir aux ordres alors que l'empereur Hirohito avait fait cesser les combats contre les Alliés le 15 août après la dévastation atomique qui avait anéanti Hiroshima et Nagasaki. Les combats russo-japonais durèrent jusqu'au 3 septembre 1945.

potable et l'absence de services médicaux de base qui aggravèrent les risques d'épidémie de dysenterie, fatals à de nombreux captifs. Pour les défaitistes de nature, la disparition croissante des malades, la pénurie de soins, le cafard et la famine avaient pris la dimension d'une obsession collective de non-retour. Je chassais de mon esprit ce pessimisme ambiant: l'espoir d'une prochaine réapparition en Lorraine me galvanisait et je pariais même une bouteille de schnaps avec Auguste Collovald qui avait souvent le *cœur gros* pour lui affirmer haut et fort que, quoiqu'il arrive, on fêterait ensemble le retour au pays natal. Cependant, au vu de ma maigreur qui s'amplifiait et de la furonculose qu'on soignera ensuite à mon retour au Wacken à Strasbourg, je ne sais pas si j'aurais pu supporter un hiver de plus!

Au moment de franchir le portail, avec la pénombre aidant, l'endroit m'apparut sinistre avec sa clôture de barbelés et ses miradors, tels qu'on les voyait autour des stalags en Prusse-Orientale. « Fausse impression, mais ça ira mieux demain », me suis-je rassuré. N'étions-nous pas dans le camp des Français? Hélas, trois fois hélas..... Le peu de temps que j'ai passé au 188 resta fermement ancré en moi au point d'en garder vivant le moindre souvenir vécu là-bas.

Le soir même de notre arrivée, le passage obligé à la sauna et la tonte des cheveux à ras furent suivis du couchage dans la petite quarantaine, dans la baraque n° 96.

Le 5 septembre: réveil à 5 h, soupe à 6h, appel à 8h, pain à 11h, soupe à 13h, appel puis soupe à 16h. Les appels étaient toujours laborieux. Les Russes avaient du mal avec le système décimal, ils nous comptaient par rangées de vingt ou par quarante (sorok) ou encore avec un boulier, le stchioty [84]. Précisons que l'usage de stchioty (boulier russe), utilisé notamment dans les commerces, était encore enseigné dans les écoles de l'URSS jusque dans les années 1990. Il calculait également les quarts de rouble.

Le lendemain, on nous imposa la diète complète (à part une soupe perçue en soirée) sous prétexte que nous avions reçu une dotation de 6 jours de provisions pour rallier le camp de Tambov après notre départ de Minsk. Vous pensez bien qu'on les avait déjà dévorées en cours de route! Il est vrai qu'aux yeux de l'administration pénitentiaire, les formalités d'enregistrement des nouveaux arrivants n'étant pas closes, c'était au camp de départ de pourvoir au viatique des évacués.

Les baraques étaient sombres, fétides et humides. Un rapport précise que les baraques constituées de troncs d'arbres étaient enterrées entre 1,20 et 1,90 m dans un sol toujours trempé, en raison d'un climat



pluvieux et neigeux. Comme la nappe phréatique stagnait à faible profondeur, les arrivées d'eau de pluie qui sourdaient par les toitures avaient du mal à s'infiltrer dans le sol. Des caillibottis de branches étalés dans les couloirs intérieurs de notre boutique nous évitaient de patauger dans la boue.

Le *haut-fourneau*, simple poêle rudimentaire englobé avec sa cheminée maçonnée sortant de la toiture engazonnée n'a pas eu à dispenser sa chaleur en ce mois de septembre pourtant déjà bien humide.

J'ai souffert très peu des morsures de poux qui ne devaient pas me goûter. Mais par contre, les punaises, ces petits vampires hématophages, me piquaient durant la nuit et me suçaient le sang. Insectes exclusivement nocturnes, elles sortaient des fissures et d'in vraisemblables recoins pour vous asticoter le cuir. Réveillé en sursaut par leurs piqûres, je partais à leur chasse. Il fallait organiser des battues corporelles car l'appétit venait en mangeant à ces bestioles et nos corps offerts étaient leurs terrains de chasse favoris. Repliées dans les coutures de mes chemises parties en lambeaux, (j'en portais deux et il n'y avait pas de distribution généreuse à attendre de la part du fourrier russe), je me faisais un malin

[84] Le boulier russe aurait été introduit en France en 1820 par le mathématicien Jean-Victor Poncelet de retour de captivité en Russie, où il avait servi dans l'armée napoléonienne. (Sources Wikipédia).

plaisir à écraser ces diablasses. La carcasse brisée de ces diablasses dégorgeait un sang visqueux, rapine de leur méfait.

Les chaussures nous servaient d'oreiller et en plus, grâce à cette disposition, elles gardaient l'avantage de ne pas nous être volées au pied du châlit, lequel était pour nos dos moulus un horrible baldaquin compartimenté à double étage et réalisé en rondins de bois où se morfondaient, par groupe de cinq gus, les détenus. Constitués d'espaces restreints sans paille sinon recouverts de nos manteaux pour nous abriter un tant soit peu du froid, ces bat-flancs étaient du genre grabats, mais misérables de misérables, qu'on appelait des « Pritsch » dans notre Platt mosellan.

J'ai constaté également que ma grande taille me desservait, ne serait-ce que dans l'attribution d'habits hétéroclites dont on nous affublait parfois en captivité. J'ai essayé de troquer mon manteau trois-quarts avec un gars dont la capote traînait par terre. Mais il la gardait précieusement, me dit-il, surtout pour l'hiver en perspective qui approchait où elle lui couvrirait tout le corps dans un cocon protecteur.

Lors de la distribution de l'eau, une foule d'impatients attendait au seul robinet du camp au débit tellement pingre qu'il semblait cacher dans son réseau ses litres comme un grippe-sou pour ne pas vouloir offrir ses liquidités ! Il m'est arrivé au cours de ces épreuves de patience de repartir sans mon quart rempli du précieux liquide car il n'y avait simplement plus d'eau. Quand on attend des heures, et que finalement plus rien ne sourd du tuyau, le supplice de la soif qui triture votre palais déshydraté vous fait maudire la terre entière. Outre la langue sèche qui vous dévore d'une soif ardente, le manque d'eau ignorait bien sûr les classiques ablutions réservées au corps, à part de temps en temps un passage à la saouna pour y effectuer une toilette de chat des plus sommaires.

Les *ouatères* étaient des trous dans la terre avec un toit planté dessus, sans cloisons séparatives, mais dont les ouvertures avantageuses permettaient ainsi aux senteurs pestilentielles qui s'en dégageaient de se dissiper dans les alentours. Pourtant, malgré cette ventilation, l'odeur nauséabonde y était tenace au point que même un nez bouché détectait à bonne distance ces chiottes qu'il fallait évidemment vider ! Et là, les sergents de police guettaient les contrevenants au règlement intérieur pour leur infliger la corvée merdique. En choisissant un raccourci de traverse pour filer en ligne droite vers votre baraque plutôt que d'en faire le détour, vous récoltiez une sanction vraiment tirée par les cheveux pour ce flagrant-délit hautement coupable.

Dans un troupeau de moutons dociles, un chien chevronné passé aux ordres du berger vous les mène rondement à l'enclos. Ici, au 188, il fallait bien qu'à leur tour, les policiers subalternes, ces roquets de service soumis à leur hiérarchie, justifient leur bête statut de justiciers régissant notre temple forestier et méritent ainsi leur bout-de-gras. Cette discipline martiale a été la source de critiques et de sarcasmes fondés vis-à-vis de l'*état-major* français réglant la vie du cantonnement. Je ne suis pas le seul à vouloir y déconsidérer les embusqués aux cuisines et dans les autres postes ronflants tels que le réfectoire, la gestion interne, ou d'autres emplois bidon obtenus par copinage.

Tant que le monde sera monde, il y aura cette forme d'*hommerie* ! Où il y a de l'homme, il y a de l'hommerie, hélas une caractéristique propre à la nature humaine encline à tromper ses égaux par la bassesse et la corruption pour s'avantager et s'asseoir sur la solidarité !

A Tambov, la dotation individuelle de pain prenait des heures. Sur les plateaux bricolés d'une balance archaïque, chaque portion était soumise au pesage fastidieux de contrepoids étalonnés à la miette près, sous les yeux impatients d'une cinquantaine de convives affamés qui surveillaient du regard et des poings l'attribution des parts ! Il faut dire que les cuisiniers, les boulangers, le Club des Français et les privilégiés qui jouaient au foot, (j'ai entendu leurs cris de joie), s'étaient préalablement et généreusement servis au passage. La ration de farine prélevée par ces aigrefins obligeait le responsable de la baraque à entreprendre cette gymnastique du saucissonnage au millimètre près de la miche de pain. Une soupe clairette permettait la flottaison de l'une ou l'autre feuille de chou.

Nous avons dû effectuer des petits travaux tous les jours à l'extérieur du camp, le soir on rentrait pour dormir. A Tambov, j'ai rencontré quelques Mosellans originaires de villages voisins du mien : Flaus Emile d'Etzling et Dincher Joseph dit « Schanzi » de Bousbach.

L'heure du départ qui s'éternise!

Le 11 septembre en soirée, mon nom fut annoncé pour figurer dans la liste d'un convoi de départ. Sorti de la baraque pour l'appel, j'ai été transféré dans la baraque n°56 en prévision du départ.

Le 12 septembre à 15 heures, nous sommes tous sortis à l'extérieur du camp. Nos habits tout déchirés avaient été remplacés par des vêtements potables. Après avoir encore reçu une bonne soupe et une

double portion de kacha, nous avons attendu jusqu'à la tombée de la nuit sur le quai de la gare de Rata. Puis est tombée la mauvaise nouvelle qui nous annonçait que nous ne partirions pas et qu'il fallait retourner au camp, cette fois dans la baraque n° 92. A peine arrivés, un appel nous planta devant la baraque avec interdiction de rompre les rangs parce qu'on a constaté qu'un homme manquait. Vérification faite, le gars figurait sur la liste des présents mais le compte n'y était toujours pas. Après deux heures de comptage et de recherches pour trouver l'absent, ne voilà-t-il pas que ce dernier émerge de la baraque, pressé par une envie subite d'uriner. L'imbécile s'était caché sous les planches pour échapper aux corvées et s'était finalement endormi. Nous avons enfin pu réintégrer notre cahute sur les coups de 23 heures. C'est ça, les aléas de la vie de château en collectivité !

Le 13 septembre, nous sommes ressortis du camp à 17 heures en chantant la Marseillaise pour repartir à la gare d'embarquement de Rata. Malheureusement, je figurais dans la dernière escouade réservée aux 300 derniers gars à rapatrier pour qui il s'avérait malheureusement qu'il n'y avait plus de wagons disponibles. Lorsqu'on nous a dit qu'il fallait à nouveau rentrer au camp, de vives discussions ont éclaté avec le Chef des Français qui nous a permis, après conciliabules avec les autorités du camp, de nous installer dans une prairie où nous avons allumé des feux pour nous réchauffer car il faisait froid. Vers 22 heures, on nous a casés dans des wagons pour y passer la nuit.

Le 14 septembre, ordre nous fut donné de quitter les wagons. 300 noms furent épelés pour figurer dans le convoi, les autres durent retourner au camp.

La chance cette fois me sourit, je figurais parmi les heureux partants.

Départ.

Nous avons quitté la gare de Rata à le 15 septembre 1945 à 23 heures en direction de Mitchourinsk, Kaschetow (localité atteinte à 4 h du matin), Leflostein (à 14h), pour arriver à Bolobo le 18 septembre à 8 heures du matin. Le train allait à son rythme, parti en vadrouille aurait-on dit, flânant à la va-comme-je-te-pousse, sans but précis; il s'arrêtait dès que le combustible manquait. Nous profitons alors pour partir en maraude chercher des légumes dans la campagne mais gare aux imprudents, le train repartait sans prévenir et plus d'un ramasseur de betteraves eut encore le temps de rattraper le convoi avant qu'il n'atteigne sa vitesse de croisière. Dieu que le temps de cette balade sur rails nous semblait long comme si les Russes avaient l'éternité devant eux!

Nous sommes repartis vers Below pour nous y arrêter à 18 heures, nous étions alors à 250 km de la ville de Smolensk qui fut atteinte à 19 heures le 19 septembre.

Départ de la ville de Smolensk le lendemain matin à 5 heures, arrivée à Orcha à 11h et départ à 15h vers la ville de Borissov atteinte à 19 h. Départ le 21 septembre à 4h30 pour Minsk (arrivée à 9h20 et redémarrage du convoi à 10h) pour nous retrouver à Nigorok à 11h30, puis à Stolzen.

A Horozcj, comme la locomotive n'arrivait pas à monter la colline après le village, nous sommes descendus pour alléger sa charge mais rien à faire. Il faut dire qu'un virage serré perturbait la traction avant de la locomotive et qu'après trois essais infructueux le train revint en gare en attendant de réalimenter sa pression de vapeur. La montée d'Horozcj fut franchie à 21 heures et nous arrivâmes à minuit à Baranovitsch.

Le 22 septembre, jour d'entrée de l'automne, nous traversâmes Gereza Gartaska à 13h20 pour nous arrêter à 3 km avant la ville de Brest-Litovsk où nous débarquâmes le lendemain 23 septembre à 10h. Nous fûmes ensuite chargés dans l'après-midi sur la voie européenne et la journée du 24 septembre passée au repos nous permit d'aller chasser la pomme de terre, les choux et carottes. Nos biscuits durs comme de la pierre que les Russes nous avaient distribués étaient imprégnés de moisissures qui crissaient sous les dents et dégageaient une amertume sans pareille. Mais la faim eut le dessus et ils furent engloutis sans tralala.

Je fus à nouveau frappé par la dysenterie. Ma montre de communion qui avait, elle aussi, échappé aux fouilles en règle, je l'ai bradée contre un litre de lait qui m'a permis de préparer une purée. Il faut dire que les convois précédents avaient laissé des emplacements de braseros sur lesquels il nous a été facile de préparer une tambouille chaude, ma gamelle noircie en témoigne (Cf. Photo). Des lentilles, rejetées intactes dans les selles disséminées autour des quais, attiraient le regard envieux des affamés.

Le 25 septembre, nous avons quitté Brest-Litovsk à 13h30 et la frontière polonaise fut atteinte à 19h20.

Le 26 septembre: Arrêt à Loukov de 5h45 à 14h, puis passage à Deblin à 15h40.

Départ le lendemain 27 septembre de Deblin à 11h, Garbadka, Radom où la Croix-Rouge française nous distribua des cigarettes et mon premier chocolat de bienvenue dont j'avais perdu le bon goût depuis bien longtemps, puis la gare de Pionki.

28 octobre: Arrivée à Blizin à 5h 30 puis à Konskie.

29 septembre : arrêt à Litzmanstadt de 8 h à 12h.

Le 30 septembre et les 1^{er} et 2 octobre nous trouvèrent au repos forcé. Inquiétude ! Les autorités russes à bord du train comptaient nous transporter vers Breslau alors que notre train était tourné en direction de Francfort-sur-l'Oder. Je constatais que ma dysenterie avait disparu avec l'absorption horrible de charbon de bois que je me suis à nouveau imposé durant une semaine.

Osnusz le 3 octobre. Passage du train par la gare de Lisa le 4 octobre.

5 octobre : nous avons quitté Bentchen à 11h 30 via Schwiebus et Reppen pour arriver à Frankfurt an der Oder à 22 heures.

Le 6 octobre, cela commençait à sentir bon l'odeur de la Heimat. A 10 heures nous traversâmes la ville pour arriver dans la caserne des S.S. située 1 km derrière celle de Hindenburg.

Le 7 octobre, séjour dans le bâtiment n°3. Vers midi, on passa à la sauna puis l'on nous dota d'habits neufs, des uniformes de parade allemands dont le col empesé vous blessait la gorge. Mon havresac (Tornister) me fut volé avec le pain sec que j'avais fourré dedans.

8-9 octobre: Séjour au bâtiment n° 1.

10 octobre: Inscription pour partir loger dans des baraques.

11 octobre: Marche sur la place pour partir la nuit venue, en ayant perçu une chemise et un caleçon russe. Nous retournâmes à la caserne, dans le bâtiment n° 2, étant donné qu'il n'y avait pas de wagons disponibles.

12 octobre: Rassemblement sur la place pour partir. Un docteur était venu pour faire la visite. Ayant trouvé des poux chez certains salauds (salo, sic), nous dûmes repasser dans la sauna sur les coups de 18 heures.

13 octobre: Nouveau rassemblement sur la place pour partir. Sur les coups de 10 heures, distribution d'une soupe et attribution de 300 g de pain. Départ à 13 heures vers la gare. Devant la gare, un soldat russe traînait par terre, mort pour avoir avalé deux litres d'alcool ! Jour maigre. Nous sommes chargés dans des wagons de marchandises.

14 octobre: Partis de Frankfort (Oder) Fürstenwalde. Nous reçûmes pour cinq jours de vivres (2,5 kg de pain, un peu de graisse, 200 g de farine, 50g de sucre).

15 octobre: Berlin Köpenick. Séjour dans la gare de marchandises.

16 octobre: Aathenow, Stendal 10h, Magdeburg 18h.

17 octobre: Adelphe 4h, Grand Willig, chargés sur des camions anglais à 30 bonhommes par autos roulant 40 km passant la ligne de démarcation à Helmstaedt. Nous avons roulé sur la Reichsautobahn. Le soir même, nous fûmes habillés en uniformes anglais, l'uniforme allemand fut brûlé. Chez les Anglais, tout était bien organisé.

18 octobre: mis en gare à Rotenfelde-Wolfsburg (reçu bien à manger). Fallersleben 15h, Lehrte à 16h30, Hanover 18h40, Osnabrück.

19 octobre: Haltern, Bedburg, Hau 22h, Déchargés, mis dans un hospice pour le contrôle.

20 octobre: Vérification pour savoir si nous sommes tous Lorrains.

21 octobre: Départ de Bedburg en train omnibus.

22 octobre: Sporen 13h40, Villword 7h, Arennes 8h, Schaerbeck, faubourg de Bruxelles, déjeuner la 1ère fois que j'ai mangé à une table, on a été bien servi. Bruxelles, Jurbise, Mons à 12h, Valenciennes 17h30. Après réception d'un paquet, nous sommes chargés dans un train express 2^{ème} classe. Hirson 21h30, Mézières-Charleville, Longuyon, Conflans.

23 octobre: Metz à 8h, Rémilly, Sarrebourg, Strasbourg 17h. Puis nous avons roulé au centre de rapatriement. Le soir même, visite du docteur qui nous a délivré le bon de sortie pour le rapatriement. Départ à 23h de Strasbourg. A Sarrebourg nous avons dormi dans la salle d'attente.

24 octobre: A 4h, départ, Rémilly, Metz. Départ de la gare de Metz à 12h30, Rémilly, Béning, Forbach à 17h20. Départ en auto à Kerbach à 18h 30 pour rentrer enfin chez moi à 19h10.



Epp Alfred

Epp Didier, son fils, m'a envoyé plusieurs e-mails, les 13 et 15 septembre 2019, et le 25 octobre 2019.

« Notre père essayait de nous expliquer les faits marquants de cette période de sa vie.

Jamais il n'a tiré une balle « devant lui », mais jamais « derrière lui » non plus

Lors du front vers Budapest, il a survécu du côté allemand en dérobant du carburant à l'armée allemande (son armée !) qu'il échangeait contre du lait et des œufs à une jeune agricultrice hongroise. La première qui l'a sauvé de la mort par disette ...

Mécanicien de char, il était envoyé la nuit, entre les lignes, pour réparer les chars allemands en panne entre les deux fronts : il lui est arrivé plus d'une fois de laisser tomber un boulon (ou autre objet métallique) ce qui provoquait un bruit que lui-même déclenchait (involontairement). Dans la seconde, un feu d'artifice d'obus au-dessus et à côté de lui : par chance ou destin, il n'a pas été touché directement

Lors d'une de ces nuits passées entièrement sous un char et après un déluge de tir en tous genres, il est resté caché jusqu'au petit matin et il est revenu en rampant. Il était épuisé : 3 de ses 12 collègues étaient morts dans les tirs de la nuit. Son chef allemand a demandé à l'équipe de renouveler une sortie la nuit suivante : mon père n'a pas obéi, trop fatigué et s'est caché. Le lendemain, tous ses collègues avaient perdu la vie. Immédiatement soupçonné de trahison, il a été convoqué par le « commandant » qui lui a indiqué qu'il serait jugé le lendemain par une « cour martiale ». Il l'a fait sortir de son bureau : au moment d'ouvrir la porte, une balle perdue a transpercé le front de ce commandant Mon père n'a pas été jugé.

Ne voyant plus comment s'en sortir, il s'est rendu [constitué prisonnier] à la fille d'une ferme voisine. Celle-ci a fait venir un jeune soldat russe, « un grand blond ». Méfiant, mais à l'écoute, ce soldat l'a accompagné dans le campement russe : là, il l'a protégé de toutes ses forces et de tout son corps face à un lynchage bestial de l'Armée Rouge. La reconnaissance de mon père à ce soldat est infinie et je crois qu'il aurait souhaité toute sa vie pouvoir lui dire un jour merci.

Interné à Tambow, la vie d'Alfred Epp (†16 juin 2017) avait pour but de ne pas exister, se faire oublier, manger des racines, du pissenlit. Ne pas voir les rats et autres bêtes, survivre et s'entraider discrètement. Travailler toujours, mais avec ménagement discret. Ne pas faillir lorsqu'un ami du village qu'il connaissait évidemment très bien mourait : « ça, c'était dur » disait-il, parce que « le prochain, ce sera qui » ?

Toujours manger : le moindre reste alimentaire pouvait servir. Mais aussi, parler, communiquer pour garder de l'espoir : « la petite force physique du quotidien, disait-il, venait de cet espoir ». Trouver de l'humain pour survivre à l'inhumain. Trouver de l'humain là où il était détruit. Ma mère ne l'a pas reconnu à son retour au village au regard de sa maigreur : il avait 19 ans à ce moment-là !

25 années ont été nécessaires pour que les mots sortent.

Par la suite, son engagement dans les associations locales réunissant d'anciens internés du camp et ce, jusqu'à son décès, (il n'a manqué aucun enterrement du secteur) : je les ai vus souvent ensemble, parler de la vie, des cerises à cueillir, des vendanges qui arrivent, des travaux à faire, des petits-enfants qui naissent, mais jamais le moindre mot sur leur souvenir (pas devant nous en tous cas)...

Florentin Charles († 29 juillet 2016).



19 ans après mes premières visites effectuées en juillet 1996 à son domicile lors de mes vacances scolaires, j'ai revu Florentin Charles.

Je lui avais, en effet, consacré un récit dans mon second ouvrage 'Malgré-Nous, qui êtes-vous ?

L'intéressé n'avait guère changé de physionomie, je l'ai reconnu du premier abord. Il m'attendait en compagnie de son fils Jean-Jacques, qui, au vu du premier témoignage que j'avais consacré à son père, souhaitait vivement connaître d'autres péripéties paternelles. Le temps fut inexorablement et avec lui ces 19 saisons d'été qui ont clairsemé les rangs de tous ceux que j'avais rencontrés au fil de mes prospections. A l'époque, j'étais venu le voir dans sa ferme de Petit-Rohrbach, adossée à l'ombre d'un chêne admirable qui vaut le détour, lui aussi. Son épouse qui était présente à l'époque n'est plus de ce monde. J'ai retrouvé un vieillard à la mémoire bien intacte malgré certaines alertes de santé qui n'ont pas diminué pour autant ses souvenirs. Justement je venais le voir pour approfondir avec lui son plongeon dans le commando de l'écluse. Des Alsaciens-Mosellans furent impliqués sur différents chantiers, les versions des rescapés le confirmant.

Travaux à l'écluse et dans ses environs

Travaux à l'écluse et dans ses environs

A l'aide d'un schéma, de sa main tremblotante percluse d'arthrite, Charles a esquissé un dessin figurant les lieux où il a œuvré. Son coup de crayon rappelle étrangement la vue aérienne ci-dessous.



Cette écluse située sur le ban de la commune de Goreloe, (en russe Горелое) se trouve au lieu-dit Gidrouzel (Гидроузел).

1) Creusement de la tranchée propre au sas de l'écluse. (Cf. Point rouge sur la carte des lieux avec le canal de dérivation de 600 mètres cerclé en blanc).

La rivière Tsna serpente avec ses longues boucles dans la campagne, à quelque 20 km de la forêt de Rada. Le large intervalle qui sépare les deux lits du méandre a sans doute donné idée aux Russes d'y créer une jonction permettant de relier les cours d'eau entre eux et ainsi gagner environ 5 km sur le parcours de la navigation.

Grâce à ce passage artificiel, on pouvait véhiculer plus rapidement par bateau et par flottage, donc à moindre frais, les grumes et autres billots de bois, débités non loin de notre secteur d'intervention par d'autres forçats, vers la ville de Tambov.

(On découvre la forêt toute proche sur la vue satellite).

Une première réalisation exécutée par des prisonniers allemands n'avait pas dû donner entière satisfaction : sans doute, le faible tirant d'eau de la tranchée initiale empêchait la flottaison des barques motorisées à fond plat qui s'enlisaient lorsqu'elles étaient chargées. Comme les niveaux n'étaient pas égaux d'un méandre à l'autre, le fil de l'eau était contrecarré par un courant contrasté : bloquée par des bancs de sable en amont, la rivière filait plus rapide en aval. Il fallait donc remédier à ces inconvénients pour rétablir artificiellement par le biais d'un vase communicant la flottabilité en question: chaque lecteur connaît le système ingénieux de l'écluse.

Ainsi, pour créer ce nouveau bief, des tâcherons ont été utilisés pour aménager cet espace. Et on n'y est pas allé de main morte, car il a fallu, en des va-et-vient incessants, commencer par excaver un drain profond de 4 à 5 mètres et long d'une soixantaine de mètres qui allait former la future construction du sas de l'écluse creusée dans une sol lourd, à la composition incertaine faite de sable, de gravillons et de limon. J'ai participé à ces défilés ininterrompus de charriage, éreintants, car pour arriver à mériter une croûte supplémentaire il nous fallait atteindre les normes fixées. Nous faisons équipe à trois : deux assuraient le transport tandis que l'un pelletait la terre. A tour rôle, on changeait de fonction.

Nous sortions de la fosse, abordions une rampe glissante puis remontions sur des mamelons faits d'alluvions marneux dégagés précédemment du trou et jetés à l'entour, pour aller décharger toujours plus loin la terre fouillée.



(Ndr : Au vu des levées de terre longeant l'aqueduc, on perçoit la hauteur des monticules étoffant la berge artificielle créée et sur laquelle se trouve actuellement une maison).

Le moyen de transport se faisait par civière bricolée, un bard que je qualifierai de brouette sans roue munie de chaque côté de deux rondins cloués sur la caisse qui exhibait, ainsi faite, ses mancherons à chacune de ses extrémités.

Le fardeau était lourd. Arrivés à destination, nous basculions notre chargement à côté des tas qui grossissaient sans cesse face à l'incessante activité des coursiers : vus du ciel, on aurait dit des couples de fourmis processionnaires galopant par monts et vaux en une noria sans fin !

Cette argile apparaissait de plus en plus jaunâtre à mesure qu'on approchait du plancher final.

Des sentinelles mais parfois aussi des gamins (venus après-guerre), chacun ayant leur duo à surveiller, annotaient nos passages respectifs. Si la norme imposée n'était pas respectée, adieu rabiote de soupe du soir et autres petits suppléments nourriciers, tels le sucre ou la cuillerée de cache !

Avec mes deux compagnons, nous arrivions difficilement à tenir la cadence journalière. Le manque de nourriture appropriée pour ce travail de force aurait requis des compléments alimentaires, hélas absents des étals installés dans la cuisine rudimentaire de notre petit camp.

Piqués au jeu du rendement, deux Alsaciens bien servis par Dame Nature au niveau de leur constitution physique, fermiers de leur état, récents prisonniers, établirent des records de navette : 110 puis

jusqu'à 120 brouettées [85]. Leur morphologie de colosses bien en chair leur permettait ce rythme infernal et ils obtenaient donc la carotte au bout de leur record chaque jour amélioré. Mais nos deux péquenots ont vite compris qu'ils allaient bêtement épuiser leurs forces à vouloir charrier des déblais sans cesse plus fournis. Grand bien nous a fait quand ils ont ralenti leur défilé et que les « roulages » pédestres ont repris leur cours normal, à la grande fureur du natchalnik.



Tsna à son grand frère. Les uns plantaient, à l'aide d'un lourd mouton, des troncs-palplanches à ficher dans les rives respectives dudit canal, d'autres manœuvres en plantaient pareillement aux endroits présumés des deux ouvertures par où s'engouffreraient plus tard les eaux au moment venu de la jonction.



Ces pseudo-palplanches consolidaient non seulement les berges sujettes à l'érosion lors des crues hivernales, mais elles confortaient aussi grâce aux deux barrages de poteaux spécialement plantés à chaque extrémité du canal pour assurer momentanément le blocage de l'eau de la rivière Tsna. Ces obstructions à destination du futur canal n'étaient guère hermétiques à l'endroit des verrouillages amont et aval car elles laissaient filtrer l'eau en attendant leur enlèvement définitif qui permettrait alors la jonction de la boucle. Voilà pourquoi le fond du sas était bien boueux et par voie de conséquence, la terre gavée d'eau était pénible à enlever et à transporter.

Notre campement était différent de celui qu'ont décrit des prisonniers alsaciens : le leur était plus grand parce qu'il logeait un fort contingent de prisonniers chargés d'une autre commande puisque l'histoire nous apprend qu'il y avait 10 chantiers en phase d'aménagement. Le nôtre était moins étendu et se trouvait à 2 km environ de l'écluse, en rase campagne, isolé et sans maisons villageoises autour. Planté dans le sol, il était entouré de barbelés et disposait d'une tour de guet, avec des sentinelles armées. Nous logions à environ 80 gars dans une baraque de fortune que des prisonniers avaient construite précédemment. La toiture laissait sourdre l'eau de pluie. Nous colmatons tant bien que mal les trous de passoire qui criblaient cette couverture rustique. La nuit, nous utilisions en plein milieu du

[85] Un témoin, N. Hengel dans le bulletin n° 84 de la F.A.T, rapporte que la norme passa ensuite à 170 voyages !

logis un tonneau en guise de lieux d'aisances et chacun y lâchait ses besoins au vu et au su de tous. La corvée du matin partait emmener les dépôts nocturnes à l'extérieur de notre mini-camp.

2) Travaux pour établir l'écluse.

Quand la cavité fut assez profonde pour y installer le sas en question, 20 à 30 prisonniers y sont descendus pour aménager le dispositif. De part et d'autre de ce chenal, nous avons commencé par consolider la base en édifiant un radier en forme de damier entrelacé de troncs d'arbre qui, au fil des semaines de besognes, allait ré-étouffer le vide laissé par notre creusement précédent.



Copiant le système ingénieux des abeilles, nous avons érigé des parois latérales intérieures composées d'une poutraison horizontale formée de cellules de forme carrée qui étaient ensuite remplies de terre damée. Pourquoi avons-nous dû instaurer un

tel assemblage ? Je suppose que la pression de l'eau qui allait s'exercer sur les bords du sas ainsi que les lourds vantaux en bois commandant les ouvertures et fermetures de l'écluse nécessitaient ces panneaux de force.

La preuve, c'est que l'écluse du village de Goreloe (Горелое) est toujours en place, plan ci-dessus et photos à l'appui ! (Les inondations qui ont lessivé les berges laissent maintenant découvrir le squelette des divers assemblages).

Ce rideau entrelacé, gaufré devrais-je dire, était consolidé, à chaque superposition, de troncs équarris, par des chevilles de fer qui le corsetaient solidement. Nous avions à notre disposition des piquets de fer, pointus à l'avant et têtus à l'arrière, que nous enfilions dans des trous forés dans le bois. Dans certaines perforations mal percées, la mèche de fer avait du mal à pénétrer la grume malgré les coups intempestifs du gros marteau qu'on assénait dessus.

Il n'était pas rare que l'un ou l'autre piquet d'acier ne tombe à l'eau (le terrain était gorgé d'eau) ou dans une alvéole, à la barbe des gardiens, pourtant toujours si vigilants à notre égard. D'ailleurs j'ai pris un coup de pied au derrière distribué par un Russe ombrageux qui nous surveillait du coin de l'œil et n'hésitait pas à donner de la voix et du bâton pour remettre son beau monde au travail.

A chaque surélévation, nous tassions la terre rapportée dans les vides créés. J'étais parfois désigné par intermittence pour venir forer à la force du poignet la mèche de fer dans le bois rébarbatif. C'était de loin le travail le plus épuisant, tâche fastidieuse dont on ne voyait pas le bout et qui m'obligeait à maquiller mon taraudage manqué en percement réussi du tronc.

Lorsque l'assemblage est arrivé au niveau du sol, je n'ai pas pu assister à la pose des panneaux d'ouverture et de fermeture de l'écluse. En effet, j'étais rongé par la malaria que j'avais contractée dans les marécages bordant les lieux, sachant que les roseaux et autres plantes aquatiques foisonnaient de moustiques. D'autres camarades, tels Richert Raymond, connurent les mêmes désagréments.

3) Autres prestations.

Durant ce laps de temps, -une période de corvées personnelles qui dura tout l'été 45-, j'ai connu d'autres occupations car notre main-d'œuvre intérimaire était corvéable à merci.

Par exemple, j'ai travaillé dans un kolkhoze à l'arrachage des pommes de terre, à mains nues. Les tubercules dénichés étaient normalement destinés à la collectivité, mais je n'oubliais pas ma petite personne : à force de les ingurgiter crues, une gêne due à leur texture râpeuse obstruait mon gosier et me provoquait des déglutitions douloureuses. Mais c'était cela de pris, car nul ne pouvait prédire l'avenir bien que j'ai toujours su que j'allais m'en sortir.

J'ai également œuvré dans la forêt, parfois en compagnie de civils, aussi malheureux que nous et astreints au même travail physique. J'ai même été étonné de leurs gestes de générosité, surtout les dames avec leur bonté d'âme envers leurs ennemis d'hier. Samaritaines aux actes de largesse incroyables,

elles affichaient, lors d'un échange de nourriture avec l'un ou l'autre d'entre nous, une prudence extrême d'indiennes sioux face à la surveillance des gardes chafouins, aux ordres du régime soviétique. S'approchant d'un tas de bois pour cacher leur cadeau, certaines paysannes, pourtant plus pauvres que Job, nous gratifiaient d'un morceau de pain ou d'une autre révélation (pommes de terre, galette de maïs) qui nous mettaient du soleil et du baume au cœur.

Dans le Holzkommando, on ne se distinguait pas comme des stakhanovistes du travail. Loin de nous l'idée d'établir des records de production ! Car notre scie flanchait à chaque coup de coude. Et pendant que la lame traçait laborieusement son sillon dans le bois, l'on marmonnait une ritournelle imitant le souffle épuisé de la locomotive à vapeur ahanant devant un raidillon: «helf mir doch, ich pack'es nicht. Aide-moi donc, je n'y arrive plus.» L'imitation fidèle du martèlement des roues de la loco actionnées par les bielles ainsi que le chuintement de la vapeur faisaient de nous d'étonnants bruiteurs. Cependant notre *laborieux* manège n'a pas échappé à une femme plantureuse qui avait de l'énergie à revendre et qui nous a scié le rondin en un rien de temps alors que nous mettions un temps fou à l'exécuter !

Il est vrai que les dames, en général, savaient y faire, que ce soit au sciage des troncs d'arbre que nous transportions sur les camions après leur débitage en rondins, ou à la fenaison où elles maniaient la faux antique mieux qu'une débroussailleuse mécanique.

Attelées au fauchage dans les prairies humides bordant le futur canal, moi qui venais de la campagne, je peux vous dire, après les avoir vues tondre le fourrage, que ces faucheuses nous auraient largement surpassés à la fois dans l'art de couper l'herbe et dans l'assemblage réussi du foin constitué en meules hautes comme des maisons ! Et dire que ces paysannes ne travaillaient pas pour leur pomme mais pour l'intérêt collectif décrété par le régime stalinien !

Par ailleurs, nous avons tracé des chemins forestiers pour faciliter l'accès des camions aux coupes de bois. Il nous est aussi arrivé de devoir aménager des routes sujettes à l'enlèvement sur lesquelles on installait des rondins, que les Allemands appelaient des Rollbahnen, aux endroits marécageux pour éviter aux camions de s'enliser. Et plus d'une fois nous avons prêté main forte aux conducteurs pour sortir leur engin des ornières bourbeuses : ce travail nous arrangeait bien puisque nous nous hâtions lentement pour extraire les véhicules embourbés.

Les civils vivaient sous des cahutes enterrées dont la toiture était constituée de lambeaux d'écorce de bouleau.

Les sentinelles n'étaient pas tendres avec nous. Dans le carré de bûcheronnage qu'elles avaient délimité dans un coin de la forêt, inutile de s'éclipser pour aller baisser culotte, il fallait le faire sur place. Un de nos gars, pudique, avait voulu s'éloigner pour satisfaire un besoin naturel, un coup de crosse bien ajusté l'assomma.

Nous travaillions par trois à la coupe des arbres. Deux tiraient sur la scie tandis qu'un autre larron entamait déjà à coups de hache la base de l'arbre suivant à abattre. Parfois on permutait les rôles. Un affûteur était spécialement chargé d'aiguiser toutes les dents des scies avec une lime ébréchée, sans vraie efficacité.

Il fallait également véhiculer les grumes pour les faire dégringoler vers le débarcadère où elles étaient chargées sur des barcasses. Je me suis tordu le pied en aidant à ces chargements, me bloquant la jambe le long du petit quai de chargement.

Notre équipe dans le camp de l'écluse était dirigée par un kapo luxembourgeois, pas embêtant pour un sou. Les rations de soupe étaient constituées de poisson salé ou de chou, accompagnées d'une tranche quotidienne de pain avec de temps à autre une cuillerée de kacha. Les cuistots alsaciens étaient maîtres à bord de cette cuisine. A midi la soupe de pommes de terre nous arrivait souvent froide au chantier. Tous, nous disposions d'une gamelle à nulle autre pareille : les Oskar Mayer Büchse côtoyaient des récipients hétéroclites, pourvu qu'ils puissent contenir l'apprécié breuvage de survie.

Parlons repas. Le matin, après la distribution du café et du pain (qui était équitablement partagé) pris dans la baraque, on nous prodiguait pour le travail journalier à faire un poisson sec, salé, long d'une quinzaine de centimètres ainsi que du pain. Durant la journée, comme on tenait le coup tant bien que mal avec ce viatique, on était constamment à la recherche de nourriture d'appoint. Ainsi, les moules d'eau douce dénichées le long des berges étaient mangées crues. Pour calmer la faim mais aussi activer les muscles masticatoires, on mâchouillait du goudron dur : nos jets de salive continus en expulsaient la nocivité de la bouche. Je me souviens également être parti avec trois camarades à la recherche de fraises des bois et ceci, grâce à la gentillesse d'un vieux civil qui nous a laissés partir en goguette. Nous devons en sa compagnie et sous sa surveillance combler les ornières creusées par les camions

dans la forêt avec des rondins de bois puis étaler la terre dessus. Le brave bonhomme le faisait à notre place ! De même, lors de l'arrachage des betteraves rouges, un autre gars, bien sympathique, nous a permis de les dévorer à condition que n'apparaisse aucune épluchure. Quémander quelque chose, au nom du statut de prisonnier français que l'on débitait en larmoyant pour amadouer le généreux donateur, pouvait produire l'effet inverse. Parfois, un surveillant ombrageux, émule de Koutouzov, le vainqueur de la Grande Armée, nous assénait une rouste en invoquant les malheurs que Napoléon avait fait pleuvoir sur le bon peuple russe 133 ans auparavant ! La rétrospective de la Campagne de Russie gardait parfois la dent dure dans le mental des descendants, farouches ennemis des grognards d'antan !

Après les soupes de chou, nous avons connu les potages de tomates vertes, bouillons non pulpeux car trop fluides tant la cuisson avait fait disparaître leur texture. De même, les orties cuites ressemblaient à de la bouillie verte, couleur épinards cuits *à vau l'eau* sans sel ni graisse animale fondue (ce que l'on appelle chez nous du Schmalz), car tous ces ingrédients nourrissants étaient prélevés par les gaillards des cuisines ! Le cornichon qui se distinguait avec sa ribambelle de confrères était avalé sans fioritures. Les grains de tournesol égrenés entre les dents ainsi que les faînes participaient au menu frugal imposé en ces lieux.

Au commando de l'écluse, Richert Raymond souffrait de nyctalopie en raison de la malaria qui le minait. Comme mon ami ne voyait plus, je devais constamment l'épauler pour aller aux toilettes, lieu d'aisances peu aisé à utiliser, car l'accès se faisait sur deux planches casse-gueule au possible. Qui-conque glissait sur ces traverses poisseuses avait droit à la piscine vespasienne avec vue et odeur directes dans le cloaque merdique, les mouches en prime !

Moi-même, quelque temps après le départ de Raymond au lazaret du camp 188, je souffris des atteintes du paludisme. Pendant une quinzaine, je tombais dans une léthargie inquiétante, n'arrivant plus à m'exprimer et donnant mon pain aux camarades. Au cours de mon séjour à l'infirmerie, je fus assailli par des poux de tête : une poudre DDT eut raison de ces effrontés petits galopins.

Pour meubler mes heures creuses et me libérer l'esprit de cette oppression captive, mes loisirs, appelons-les ainsi, se cantonnaient à du bricolage individuel. Avec mon couteau en guise de burin-gouge, je forais le bois de bouleau pour en extraire des objets à la fois utiles au quotidien et petits trésors agréables à détenir.

Je pense à ma pipe faite de deux éléments : le fourneau en bois de chêne destiné à contenir le tabac (d'où une texture ligneuse plus coriace qui permettait de culotter son foyer) et un tuyau en bouleau pour aspirer la fumée. Ces deux pièces que j'ai figolées avec précision, le tenon du tuyau devant s'emboîter avec exactitude dans la mortaise de la tige, ont nécessité des trésors d'adresse. Ma pipe ainsi faite n'aurait pas été ridicule chez un buraliste !

Le petit couteau était toujours caché dans l'ourlet du haut de mon pantalon, près du nombril, là où une fouille corporelle aurait eu du mal à le découvrir. Ce couteau prodige, j'y tenais, car sa manipulation qui requérait l'adresse d'un ébéniste-sculpteur, était devenue mon dérivatif de distraction pour ne pas sombrer dans la mélancolie.

J'ai également réussi à ramener à la maison deux tabatières taillées dans le bois de bouleau dont l'une que j'ai finement ouvragée. Que d'astuces pour éviter la matière, trancher les bords de manière rectiligne, emboîter ingénieusement le couvercle dans l'habitacle de la boîte, apposer mes initiales C.F. décorées dessus ! (Cf. Photo ci-dessous).

L'autre de ces tabatières que j'ai pu acquérir auprès d'un sculpteur était destinée à un Roumain dénommé Emlek qui n'a pas pu honorer la transaction. Comme il ne pouvait proposer qu'une demi-ration de pain alors qu'il était convenu qu'il fournisse un pain de 600g à l'artiste, j'ai réussi avec mon pain entier à récupérer la boîte lors de l'échange.

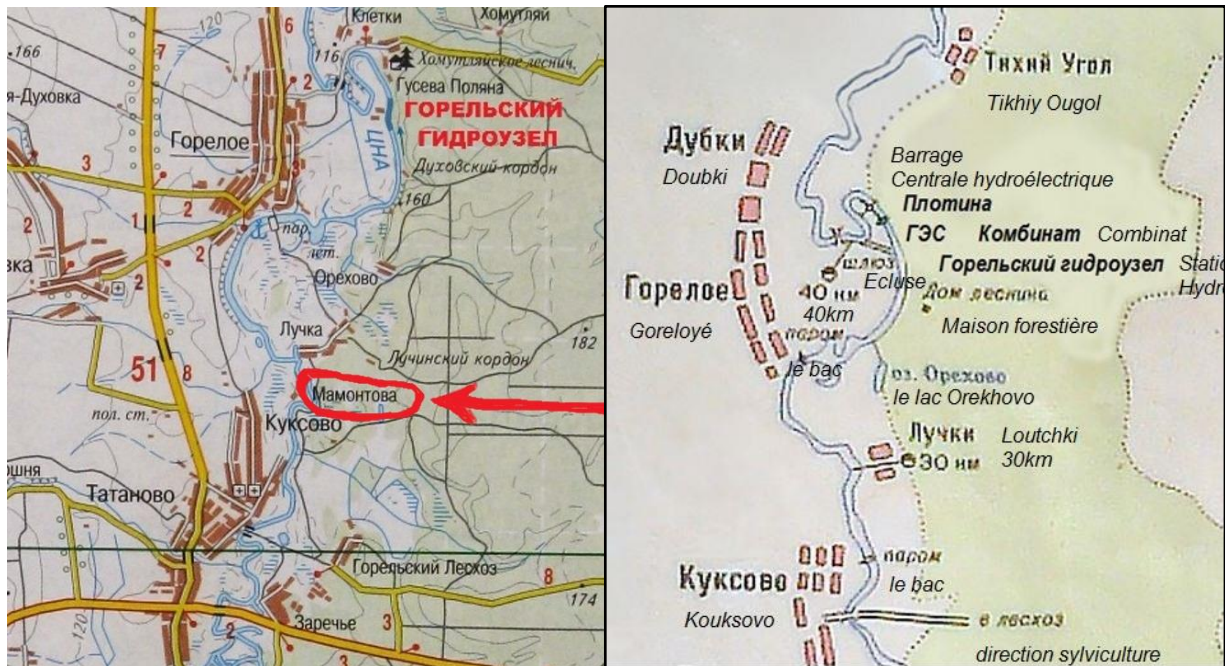


Historique de l'aqueduc [86] de Gidrouzel.



Les Russes employèrent le terme : « nœuds-sur-eau » (узлов на воде, uzlov na vode) tandis que les prisonniers allemands parlaient, eux, de «Wasserwerke ».

[86] Un **aqueduc** désigne toutes canalisations destinées à capter et à conduire les eaux d'un lieu à un autre grâce à au creusement de tranchées artificielles mais grâce surtout à la construction de canaux souterrains ou aériens.



Comme les longues boucles des nombreux méandres de la Tsna, au faible tirant d'eau, étaient souvent obstruées par des bancs de sable et par l'envahissement de plantes aquatiques, les autorités soviétiques firent disposer dix structures de génie sur le cours d'eau. Ainsi des barrages avec centrale hydro-électrique, des écluses, des canaux de dérivation furent établis dans le but de remplir correctement le lit de la rivière, de provoquer des chutes d'eau pour la production électrique et de fournir de l'eau en été à la population et à l'agriculture.

En automne, les barrages étaient démontés, les panneaux soulevés pour que la Tsna redevînt une rivière d'hiver. Après les crues du printemps, la rivière remplissait à nouveau durant l'été ses fonctions de base : fourniture d'eau aux villes de Tambov et de Morchansk grâce à ce réservoir de 60 millions de m³ d'eau bloqués par les barrages en question, production d'électricité, irrigation des terres agricoles, remplissage des sources.

L'une de ces dix structures où ont travaillé Florentin Charles et Michel Charles se situe à 30 km de la ville de Tambov et à 2,5 km du village de Goreloye, au lieu-dit Gidrouzel. Vieille de 70 ans, cette structure artificielle permet encore à la rivière Tsna de réguler son débit grâce à l'aménagement d'un aqueduc et de stocker dans ce barrage quelque 7 millions de m³ d'eau.

Construit de manière traditionnelle, le sas de Goreloye, commencé en août 1943, entra en service en 1945. Large de 7 mètres, il disposait d'une passerelle de 72 mètres longeant le bief de l'écluse, construite en bois avec une levée de terre de 600 mètres.

La navigation, devenue intensive à partir de 1950, permit le développement du transit de marchandises par voie fluviale sur des barges à moteur. Bois de chauffage, bois ouvré avec la scierie établie à Perkin, tourbe, pierres de carrière pour ballaster les routes étaient ainsi expédiés vers le grand quai de débarquement établi à Don, village situé à la périphérie de Tambov.

Aujourd'hui, cependant, tous les dix ouvrages nécessiteraient des réparations sérieuses même si les éléments du barrage et la passerelle de Goreloye sont peints régulièrement, et que la manipulation des vannes reste théoriquement encore valable.

Il est question de reconstruire, par le béton et le fer, un nouveau concept de régulation de la rivière Tsna, ceci pour sauver le bassin d'eau, si vital pour la région en matière d'alimentation d'eau et de production électrique.



Passerelle de 72 mètres

Yvan Kolmakov rencontré le 28 août 2016: « Né en 1934, j'avais 11 ans à l'époque de la construction de l'écluse réalisée par des prisonniers de guerre allemands. Quand je parle des captifs allemands, j'y englobe tous les prisonniers ayant porté les armes contre l'URSS. Il y avait même, vers la fin de l'automne 1945, des captifs japonais.

Des femmes et des civils travaillaient également à sa construction. Les gardes qui les surveillaient



n'étaient pas féroces: « Où vouliez-vous que les prisonniers se sauvassent? »

Mon voisin, né en 1927 et malheureusement décédé, faisait partie des sentinelles chargées de surveiller le chantier.

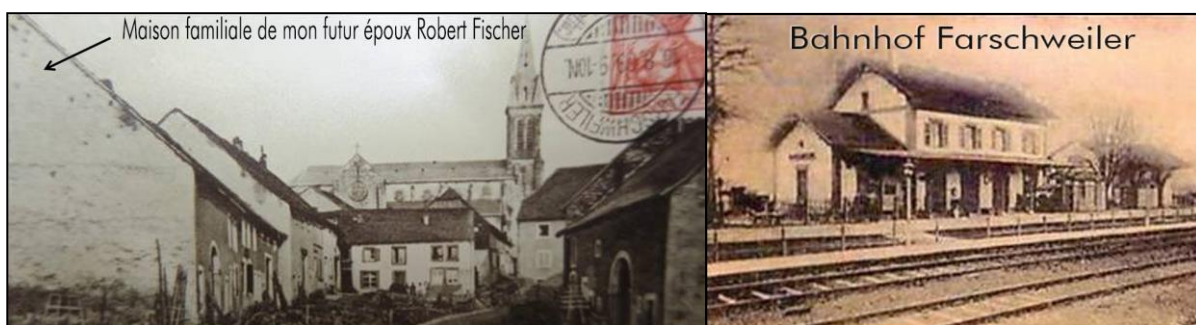
Dans le fond du chenal que les détenus creusaient, nous les jeunes, insouciants par rapport aux conditions difficiles que connaissaient ces internés, nous pataignons et nagions auprès d'eux. Bien sûr, cela gênait leur travail et ils nous disaient : « vous en avez de la chance de batifoler dans l'eau alors que nous bossons durement ».

Il est vrai qu'à force de creuser le large fossé, l'eau de la rivière Tsna, sourdait par remontée capillaire et inondait de par sa nappe phréatique progressivement le plancher rempli de bouillasse dans lequel ils s'épuisaient.

Je les ai vus transporter de la terre mais aussi manœuvrer un chevalet, il devait faire quelque 6 mètres de haut. Installés sur la terre ferme, le long de la berge, une dizaine de gars actionnaient un tambour enroulant une corde qui soulevait une grosse pierre (bapka). Cette attache coulissait le long du treuil. Lorsque la charge était arrivée au sommet du palan, une espèce de manche à cliquet, artisanale, libérait le gros pavé qui assomma le pieu à ficher dans la bordure du canal, histoire d'éviter les affaissements de la banquette. Cette opération se répétait souvent jusqu'à ce que le poteau soit bien fiché dans le sol bordant la berge.

Il y avait un autre grand chantier: le barrage de Mamontovo qui était inscrit dans le plan d'aménagement de la rivière Tsna et que l'on a appelé Tsinnstroy.

Gamel Marie-Thérèse, épouse Fischer, née le 8 décembre 1926 à Farschviller.
(Interviews le 27 décembre 2016 et le 22 janvier 2017)



«J'ai eu mon ordre de convocation pour partir au Reichsarbeitsdienst féminin, le 13 juin 1944, une semaine après le débarquement allié sur les plages de Normandie.

Petit-bout-de-chou casanier, je paniquais à l'idée de voyager vers l'inconnu.

Certes à 13 ans, j'étais partie du village de Farschviller (photo) le 1^{er} septembre 1939, lors de l'évacuation, avec mes parents, pour émigrer dans la région du Pas-de-Calais avant que l'on nous déroute vers la Charente: mon père qui était asthmatique n'était plus, médicalement parlant, apte à descendre dans la fosse. Pour notre malheur, à peine arrivés dans le Nord de la France, la gendarmerie nous a avisés que notre maison familiale avait brûlé en raison de la présence de la cuisine d'un régiment d'intervalle de la Ligne Maginot aquatique qui avait installé ses fourneaux et ses roulantes dans notre logis familial.

Mainmise nazie sur le territoire mosellan

Revenue au pays après mon séjour charentais, j'ai été chargée de récupérer en gare de Béning-lès-Saint-Avold la Saarbrücker Zeitung, un journal frontalier mieux apprécié que la NSZ Westmark [87]: je pense que la proximité avec la ville de Saarbrücken l'avantageait auprès des lecteurs *est-mosellans*. Lorsque je me suis présentée au directeur pour lui expliquer ma démarche de recherche d'emploi, le patron de la rédaction qui avait ses locaux non loin de la Goldene Brem, (Brême d'Or, faubourg de Sarrebruck) a corrigé mes dires franciques. Je ne devais plus dire «*Seille-doung*», mais prononcer dorénavant «*Tsaille-toungg*».

Je partais chaque matin à 5 heures de la gare de Farschviller. La gare se trouvant en rase campagne, et assez distante de mon domicile, j'étais accompagnée durant le trajet à pied par deux gueules-noires qui empruntaient également le même train pour se rendre à la mine. Je craignais ainsi moins les déboires en cours de route, j'étais bien jeune, sait-on jamais? Munie de mes ballots contenant les journaux des abonnés du secteur, je les balançais aux pieds des différents chefs de gare œuvrant sur le circuit ferré séparant Béning de Sarreguemines. Ainsi, les lecteurs de Pfarrebersweiler, Farschweiler, Dieblingen, Hundlingen, Ipplingen, Welferdingen, Saargemünd pouvaient éplucher la feuille-de-chou qui vantait la bravoure des vaillants héros de la Heer, de la Luftwaffe et de la Kriegsmarine (englobées dans la



Wehrmacht). Si au début de la guerre contre la Russie, les rubriques célébraient avec orgueil les conquêtes et les exploits des vaillants Landser, des abonnés plus perspicaces savaient aussi lire entre les lignes les déboires des armées au fil du temps qui passait. D'ailleurs, les annonces nécrologiques tapissant les colonnes démontraient que le sous-homme russe (Untermensch) avait de la ressource et tenait de plus en plus souvent tête à l'ogre nazi.

Parvenue ensuite au buffet de la gare de Sarreguemines, j'étais chargée d'y vendre le restant de mes journaux aux usagers qui venaient de la région de

[87] La Saarbrücker Zeitung et la Nazional Sozialistische Zeitung Westmark étaient des journaux aux ordres des services de Goebbels qui influait à distance et mentalement sur la teneur des éditions et des reportages.

Bitche ou de la contrée sarrebourgeoise.

Le 4 octobre 1943, au cours de ma livraison, la gare de Sarreguemines connut un bombardement meurtrier (photo des décombres du Palast Theaterfilm [88] de Sarreguemines). A peine les sirènes avaient-elles annoncé l'imminence de l'attaque que je courus avec d'autres compatriotes vers la forêt de Woustviller, située sur les contreforts ouest de la cité des faïences. Les mitrailleuses des chasseurs arrosèrent les frondaisons de multiples rafales qui hachèrent menu de nombreux arbres derrière lesquels chacun essayait de s'abriter. Et je constatais qu'à force d'avoir dû ramper, le nez par terre, pour éviter les tirs, je sortis de la forêt, les habits en lambeaux. Les boutons de mon manteau doivent sans doute encore y traîner ! Il est vrai que les autorités nous avaient prévenus des risques énormes que l'on pouvait subir en cas de bombardements dévastateurs. Aussi, les fenêtres de nos maisons, en raison des attaques aériennes nocturnes étaient-elles occultées chaque soir par un rouleau de papier cartonné noir.

Alimentation

Nous n'avons jamais vraiment souffert de la faim. Nos deux vaches pourvoyaient aux besoins laitiers. Nous avons même élevé clandestinement des cochons astucieusement cachés sous une plate-forme tapissée de paille. Au-dessus s'élevait le poulailler. Les fermiers devaient donner les œufs non par douzaines, mais d'après leur poids. Pour huit poules pondeuses qui alimentaient en œufs une famille de six personnes, il n'y avait pas à les rapporter en mairie pour les besoins de l'Etat. Mais au-delà du nombre imparti de poules répertoriées dans la basse-cour, leurs œufs étaient ramenés à la *coquetière* municipale. Ainsi, pour nos cinq poules, on devait livrer 3 œufs par quinzaine ! Un beau jour, il a fallu saigner le cochon ! Les murs ayant des oreilles, et surtout pour éviter les conséquences de l'abat-



tage clandestin strictement interdit, comment faire taire le goret ? Ma mère demanda à ma sœur cadette et à moi-même de simuler une grosse dispute dans la rue ; nos cris fusèrent alentour et couvrirent les cris d'agonie de la bête tuée d'une main de maître-charcutier par un valet de ferme, un Hamburger prénommé Otto. Le plat unique (Eintopf) avait rarement place dans nos assiettes. Bien sûr, ce n'était plus la période faste au niveau

de l'alimentation. On moulait les grains de blé dans la cafetière pour extraire une farine grossière et pour faire soi-même son pain.

Les succédanés de miel douteux, de vinaigre artificiel ou de malt torréfié en guise de café-ersatz fleurissaient sur les étagères de l'épicière soumise à la récupération des cartes de rationnement dont elle enlevait, à coups de ciseaux, les différents timbres précisant la nature des denrées. Une barre lyophilisée de poudre de petits pois permettait une soupe étonnante, qu'importe ! Elle était néanmoins la bienvenue pour calmer mon appétit d'adolescente. Mon père qui souffrait de l'asthme nécessitait l'appoint de médicaments, ma mère se plaignait de céphalées. Munies de six œufs et d'une motte de beurre, nous partions à la pharmacie Lang (Apotheke) monnayer nos médications pour obtenir de la Céfaline Hauth [89] pour ma mère et de la poudre Louis Legras [90] pour l'asthme de mon père. La transaction se faisait discrètement dans l'arrière-boutique de l'officine, à l'abri des regards.

[88] La propagande allemande, sa thématique national-socialiste, ses mensonges, ses actualités triomphalistes cherchaient à agir sur la conscience des spectateurs et à les orienter politiquement. Les messages subliminaux de sa Propagandawaffe me laissaient indifférente, seule l'intrigue du film me plongeait dans une fiction qui occultait le spectre de la guerre.

[89] Antalgique, la Céfaline Hauth était utilisée pour faire baisser la fièvre et agir dans le traitement des affections douloureuses, telles que maux de tête, états grippaux, douleurs dentaires, courbatures, règles douloureuses.

[90] «L'opération de fumigation se faisait avec de la poudre gris-noir qu'il fallait brûler. Père versait un petit tas conique de cette poudre pectorale et antiasthmatique dans une soucoupe, ensuite il en allumait la pointe qui dé-

Rubriques et faits d'hiver lus dans les journaux.

Au fil de mes distributions de porteuse régulière de journaux, j'ai pu suivre les moments forts de ma vie d'annexée. Je n'avais que 16-17 ans, l'âge de l'insouciance adolescente, me direz-vous, mais l'atmosphère sombre de l'époque m'éveilla rapidement l'esprit face à l'embrigadement absolu qu'imposait le Gauleiter Bürckel.

Je fis rapidement connaissance avec les multiples rouages des diverses organisations qui phagocytèrent chaque couche de la société civile grâce à un embrigadement habile d'assimilation.

La machine à germaniser était actionnée grâce à un système tout simple : le peuple surveillait le peuple ! Un système de castes avec des postes-clefs alléchants proposés aux parvenus s'arrogeait ainsi un pouvoir monstrueux bâti sur la peur, sur la délation, sur la répression. Quelques villageois qui s'acoquinèrent avec le régime tombèrent dans le panneau de l'allégeance ! Cependant, la collaboration était peu acceptée. Seuls quelques volontaires calculateurs rêvant d'une promotion d'emploi ou qui avaient nourri à un quelconque moment des griefs contre la France se laissèrent embobiner. C'étaient très souvent des ouvriers qui pensaient, grâce à la victoire allemande, prendre une revanche sociale.

On sentait constamment le vent du boulet passer dans la contrée mosellane. Lorsque la mainmise nazie pressentait des velléités françaises d'émancipation ou des réticences à l'idéologie brune, elle déchaînait des actions musclées, périodiques, pour asseoir davantage encore son emprise de colonisatrice.

Une première expulsion de Mosellans francophones suivie du départ de nouveaux émigrants optant pour l'Intérieur en avril 1941, l'imposition autoritaire d'entrer dans la Hitlerjugend souvent diligentée par quelques opportunistes locaux, le recrutement plus qu'incitatif de demoiselles dans la Ligue de filles allemandes (Bund Deutscher Mädel, B.D.M. que certaines donzelles espiègles traduisirent par «*Bub' Drück Mich, garçon presse-moi*»), toutes ces actions de confiscation de liberté chérie telle qu'on l'avait connue précédemment ne laissaient rien présager de bon.

Qu'allait-il nous arriver prochainement ? Combien de fois ai-je vu des regards tristes, des têtes baissées, des conciliabules discrets ou des éclats véhéments à chaque épisode de répression brutale ? surtout avec la publication du décret d'incorporation des garçons et des filles âgés de 17 à 25 ans dans le Reichsarbeitsdienst le 23 avril 1941, puis l'enrôlement d'auxiliaires féminines dans le Kriegshilfsdienst qui fut décidé à partir du 16 juillet 1942.

Lors de ses différents meetings, le Gauleiter Bürckel donnait le change dans l'application de ses décrets, soufflant le chaud et le froid, proférant des menaces à peine voilées contre les passe-frontières qui s'affolaient d'ailleurs inutilement, d'après ses dires. Il se voulait rassurant pour faire taire les inquiétudes des jeunes Mosellans s'adressant à lui «à plusieurs reprises.» « Si l'Allemagne avait un jour besoin des Alsaciens-Lorrains pour son armée, elle serait bien près de perdre la guerre ! »

Il est vrai que la Wehrmacht était encore triomphante sur tous les fronts et que les hiérarques du régime baignaient dans une logique de victoire inéluctable face à l'ogre russe. En été-automne 1941, les troupes étaient rentrées comme dans du beurre en Union soviétique. « Trois semaines après notre attaque, ce tas de pommes-de-terre s'effondrera » avait prédit le Führer !

Contrôlée par le régime nazi, la presse-à-la-botte charmait l'opinion, en reprenant souvent dans ses colonnes le passé ancestral germanique si bénéfique aux Alsaciens-Lorrains. Au service du pouvoir, les affiches de propagande collées aux murs des bureaux et des administrations vantaient les décisions clairvoyantes du Führer. Aucune information critique ne ternissait l'éclat du nazisme. Les articles en première page accompagnés de photos prises par de vaillants reporters de guerre exaltés magnifiaient l'indéfectible héroïsme allemand, l'ardeur des belligérants teutons, le sacrifice et le dévouement sans limite des troupes luttant contre le Bolschewismus

La presse écrite.

Au travers de quelques extraits du journal NS Metzger Zeitung qui remplaça le *Républicain Lorrain* que Victor Demange avait volontairement sabordé le 14 juin 1940 en arrêtant la publication de son journal, on peut constater que la guerre provoque toute une refonte d'attitudes et de comportements nouveaux à adopter pour faire face au danger constant des bombardements, mais aussi pour solution-

gageait de la fumée expectorante qu'il aspirait. Plus on ajoutait de pincées de poudre, plus la fumée devenait dense. » Cette astuce nous sauvera le 18 janvier 1943 de la déportation au pays des Sudètes.

ner les problèmes d'approvisionnement et régler la fourniture de vivres rationnés. Comme de nombreux citoyens avaient du mal à faire bouillir leur marmite orpheline de nombreux ingrédients, les conseils culinaires ne manquaient pas pour améliorer les potées insipides et transformer un mets peu ragoutant en plat cuisiné succulent à coups d'épices et autres succédanés artificiels. Pour faire face à la pénurie de marchandises, tout était à utiliser dans les légumes et jusqu'aux lamelles de champignons ! Par les temps qui couraient, les peaux de lapin étaient appréciées au niveau vestimentaire militaire et que dire du civet ? Les aliments bas de gamme tenaient dignement table. Entre les lignes, les auteurs d'articles cherchaient aussi à valoriser le travail manuel, à vanter les produits du terroir, à faire émerger les pratiques d'antan. Pour ne pas créer un sentiment de peur-panique liée à l'insuffisance nourricière, l'un des journalistes évoque, avec emphase, les billions de tubercules recueillis dans d'énormes paniers que l'on ramasse, d'après lui, au jardin de cocagne.

«Après la récolte des pommes de terre, les manger avec raison et les apprécier. Face au doublement de ces millions et millions de fruits bruns de la terre qui sont recueillis dans d'énormes paniers rapidement remplis, une charrette les attend au bord des parcelles et les ramène au point de rassemblement où ils seront ventilés vers les points de distribution. »

D'ailleurs pour les fêtes de Noël, bonnes gens, une distribution exceptionnelle vous attend ainsi que le Pfefferkuchengewürz (mélange qui contient toutes les épices nécessaires préconisé pour agrémenter les biscuits au miel artificiel (Kunsthonigplätzchen), ou se régaler à bon marché avec les pâtisseries au lait (Milchgebäck) et autres spéculos (Printen).

Appliquant la réédition de la stratégie du Blitzkrieg, la Wehrmacht avançait vers Leningrad, Moscou et dans le sud du Caucase. Avant l'hiver 1941, jubilait-on, la majorité des troupes serait rentrée à la maison. Armement prolifique, autosuffisance de vivres, omniprésence de la Luftwaffe, opérations de nettoyage dans l'arrière-pays, accueil triomphal en Ukraine, rapines et exactions perpétrées par les Einsatzgruppen de l'Ordre Noir chargés du génocide, de l'éradication des Juifs et de l'élimination physique des commissaires bolcheviques semblaient refléter l'archi domination nazie.

Les correspondants de guerre des Propaganda Staffel envoyés sur les lignes de fronts ciblaient la joyeuse vie-de-château que rencontraient (souvent) des soldats allemands, occultant les premières difficultés rencontrées dans l'immensité russe ! Si les images de propagande des Kriegsreporter comparaient parfois cette intrusion réussie à une agence de voyage, l'approvisionnement de vivres volontairement exclus à de millions de prisonniers russes qui crevèrent de faim dans les camps de regroupement fut peu évoqué dans l'opinion, selon Solveig Grothe, *der Spiegel*.

Mais cette invasion conquérante qui allait amener les Allemands jusqu'aux montagnes du Caucase et aux portes de Moscou allait progressivement buter sur le ressaisissement soviétique. Dès le printemps mais surtout durant l'été 1942, les unités de l'Armée rouge commencèrent vigoureusement à résister à l'envahisseur. Les articles pondus claironnaient toujours l'indéniable suprématie aryenne à coups de comptes rendus triomphalistes, mais ils devinrent ensuite plus laconiques à partir du moment où la Wehrmacht connaissait ses premiers revers. De gigantesques batailles mirent aux prises des milliers de chars dans le chaudron de Koursk et dans l'arc d'Orel. Kharkov la sanglante méritait bien son titre.

Je sentais bien, en parcourant certains articles, que les journalistes avaient la consigne de soutenir le moral des civils en épilouant sur les exploits guerriers des troupes et surtout, de fustiger les situations lamentables et les zizanies que se créaient les adversaires politiques de l'Allemagne.

Les annonces mirobolantes promises aux volontaires qui s'engageraient dans la Heer avaient fait chou blanc faute de combattants: il fallait trouver de la chair-à-canon et cela, grâce à la conscription rendue obligatoire pour étoffer les différents corps d'armées des Nord-, Mittel- et Süd Abschnitten, saignés à mort, car la Russie indomptable était devenue une ogresse insatiable en hommes pour la Wehrmacht!

Les trois Gauleiter, Simon pour le Luxembourg, Wagner pour l'Alsace et Bürckel pour la Moselle, furent convoqués le 9 août 1942 à Vinnitsa, au Q.G de Hitler en Ukraine, où ils finirent par mettre au point, juridiquement parlant, la future mobilisation. Tel un effroyable coup de tonnerre dans un ciel serein d'été, le pire vint effectivement en Moselle avec l'ordonnance qui instituait le 19 août 1942 le service obligatoire dans les armées allemandes, décret rendu officiel le 25 août et suivi de l'octroi de la nationalité allemande à tous les jeunes Westmärker, un privilège qui leur accordait le droit du sol et le droit de vivre définitivement dans leur Vaterland en échange pour eux de remplir la mission sacrée de défendre le Reich au prix de leur précieux sang!

Mes deux frères étaient concernés ainsi que des milliers d'autres jeunes, confrontés à la loi de représailles à l'encontre de leurs familles (Sippenhaft) en cas de désertion ou d'insoumission.

Puis le 18 octobre de la même année, l'incorporation dans l'armée allemande des premiers Mosellans, des classes 1922, 1923 et 1924, marqua pour certains le début d'un cauchemar sans nom, qui se terminera souvent dans les camps d'internement anglo-américains ou soviétiques.

Mon frère Alphonse avait décrété qu'il se taillerait de l'armée allemande à la moindre occasion. Son frère Auguste fit de même.

En refusant l'adhésion à la communauté du peuple allemand (Volksgemeinschaft), plus de 10 000 patriotes mosellans furent expulsés de leurs foyers et transportés par la Gestapo en Silésie, en Pologne, ou dans les Sudètes, entre le 12 et le 28 janvier 1943. Grâce au zèle du Kreisleiter Hahn de Saint-Avold, de nombreuses familles est-mosellanes qui ne voulurent pas coopérer furent déportées vers les camps spéciaux. Nous avons eu chaud en ce matin du 18 janvier 1943 lorsque la Gestapo était venue pour nous embarquer, mais l'état de santé préoccupant de mon père nous fit rayer des listes!

Le village s'était vidé, des Siedler (colons) avaient trouvé gîte dans les maisons mises sous séquestre. Débutées par des « Hurrah » de victoire en juillet 1942, les manchettes de journaux annonçaient chaque jour la chute imminente de la ville de Stalingrad, symbole-phare du communisme. Et puis la défaite de Stalingrad, annoncée lugubrement début février 1943 mit à mal la Wehrmacht qui perdit des centaines de milliers de combattants. « Ils sont morts pour que l'Allemagne vive. Sie starben, damit Deutschland leben kann. » Avec les drapeaux partout en berne, notamment dans les gares et devant les mairies, les autorités allemandes qui avaient pensé venir à bout de Stalingrad, révisaient douloureusement leurs copies d'état-major.

Il fallait assurer des relèves: une armée entière, la VI^{ème} de Paulus, avait disparu. Aussi, le 16 février 1943, le service militaire obligatoire fut-il étendu aux classes de naissance de 1914 à 1919 (et jusqu'en 1908 en Alsace).

En réaction, le train qui conduisit les recrues de la région de Sarrebourg à Sarreguemines fut mis à sac le 18 février 1943. Les casseurs furent jugés, leur condamnation à mort fut commuée à en prison à vie suite à l'intervention de Bürckel. En filigrane, les Mosellans découvraient à travers les rubriques nécrologiques la dure réalité de la guerre. Je remarquais que la première des choses que faisait un lecteur, c'était de parcourir les annonces mortuaires.

Lors de la révolte contre l'occupant nazi, un bon millier d'incorporables mosellans accompagnés de leurs parents, amis et connaissances se rebellèrent à Sarreguemines le 25 juin 1943. J'ai entendu de loin leurs clameurs et cris de colère. La répression se faisant plus brutale encore, le fort de Queuleu devint un camp d'internement en octobre 1943: il fallait se tenir à carreau pour ne pas aller à Dachau (Dachhoo) ! A partir du printemps 1944, les bombardiers américains se succédaient par vagues au-dessus de la Moselle, causant d'énormes dégâts matériels sur les infrastructures ferrées et les zones industrielles. Les populations civiles étaient durement touchées. Les dévastations se généralisaient dans la vallée de la Seille, entre Dieuze et Metz, et au nord d'une ligne Forbach-Bitche. Les trains des mineurs étaient souvent ciblés par le mitraillage des Mustang et autres Hurricane. Le 3 juin 1944, l'armée allemande mena une expédition punitive contre le maquis de réfractaires de Longeville-lès-Saint-Avold. Cet épisode sanglant fit grand bruit dans le secteur, mais j'étais sur le départ du R.A.D.

Insoumission de mes deux frères, Alphonse et Auguste.

Père et mère vivaient dans l'angoisse permanente car mes deux frères, Alphonse et Auguste, s'étaient cachés, chacun, chez leurs tantes respectives. Tata Joséphine hébergeait secrètement mon frère aîné, Alphonse. Parti comme enrôlé de force d'abord à la caserne de Wittlich avant d'être dirigé sur Cracovie, il s'occasionna une appendicite au cours d'un raid aérien, où il chuta lourdement en cherchant à se précipiter vers un abri. Bénéficiant d'un congé de convalescence, il ne retourna pas à son unité. Père était dans tous ses états. « Nous allons être arrêtés. » Alphonse partit se cacher dans la cave de sa tante mais il avait pris soin de faire expédier par une connaissance un courrier tamponné de la poste de Berlin dans lequel il écrivait être assailli par les attaques aériennes et qu'il avait hâte de quitter les lieux pour rejoindre son unité. Le hasard faisant bien les choses, un bombardement de grande envergure eut lieu au moment de l'envoi de sa missive! Sous le sceau de la confiance passée avec son fils, pendant longtemps, mon père ne divulgua pas à ma mère la cachette d'Alphonse. Je n'en savais rien non plus. Les limiers de la Gestapo vinrent s'enquérir des nouvelles du disparu. Sa lettre expédiée de Berlin gomma leurs doutes. Et l'un des policiers balança à la figure de ma mère éplorée qu'Auguste, son fils,

ne pouvait que se trouver, hélas, sous les décombres de la capitale parmi des milliers d'autres victimes. Les longues journées clandestines poussaient parfois l'un ou l'autre insoumis à s'habiller en femme et à sillonner la contrée. Avec son camarade Camille Bour, las de vivre en reclus, ils partirent un jour en goguette se changer les idées. Avisant deux dames occupées à déterrer leurs pommes de terre du côté du Val-de-Guéblange, ils se proposèrent de les aider d'autant plus que, brusquement, camions et motocyclistes de la Wehrmacht empruntaient la route bordant le champ. Il fallait se méfier d'un contrôle impromptu. Mais voilà qu'un quidam un peu plus perspicace s'approcha du duo masculin et s'aperçut de l'accoutrement bizarre couvrant leur corps. Pressé d'aller les dénoncer sur-le-champ, il ne resta plus à nos deux jeunes damoiseaux que de battre comme plâtre l'affreux personnage.

Par un pur hasard, je découvris la présence d'Alphonse dans la maison de Joséphine. J'y surpris mon frère déambulant dans l'étable. Il fallut me taire, sous la foi du serment, pour ne pas ébruiter sa présence et laisser maman dans l'ignorance absolue. Cependant, la tante et l'oncle, gagnés par la peur des perquisitions qui pouvaient survenir à l'improviste vinrent nous prévenir qu'ils ne souhaitaient plus garder Alphonse. Ma mère tomba des nues en voyant arriver ce dernier chez nous et mon frère, jouant les passe-murailles avec des ruses de sioux dut trouver d'autres cachettes pour ne pas être repéré. Notre fieffé voisin, nazillon invétéré, subodorant sans doute sa présence possible chez nous étant donné que l'on devait désormais sonner à notre porte d'entrée, vint d'autorité à la maison. Alphonse eut la présence d'esprit de se cacher sous le lit de son père grabataire, lequel devait rester alité, en position assise car il manquait d'air. Ma petite nièce âgée de 2 ans faillit vendre la mèche en s'approchant de sa cachette. « Il est là ! » Ma mère eut le réflexe de désigner au visiteur le sale chat qui venait faire ses crottes sous le lit. Elle me demanda d'emmener illico dehors la petite bavarde !



Mon frère Auguste, né le 28 août 1924, connut une autre odyssee. Devant être incorporé dans la même caserne de Wittlich que celle qu'avait fréquentée son frère aîné, le cadet put se soustraire à l'embrigadement en partant se cacher chez l'autre tante, Célestine. Constatant son absence, la Feldgendarmerie soumit notre maison à plusieurs perquisitions. Baïonnette au canon, les limiers sondèrent la paille, le foin et même la fosse à purin. Devant ce danger permanent, Célestine, elle aussi, prit peur et ne souhaita plus héberger son neveu. Et c'est ma mère qui imagina une cache sous l'escalier en bois. La cage fut astucieusement clouée avec des planches, il suffisait de s'y glisser dessous à partir d'un portillon judicieusement caché par de vieux habits. Pendant que tinterait la sonnette de la porte d'entrée et compte tenu du temps passé à l'ouvrir, mère pouvait au préalable bloquer la cache avec des vieux habits accrochés au porte-manteau fixé à la paroi et déverser du sable au bas de l'habitable !

Les policiers ne lâchaient pas prise, créant une tension nerveuse permanente auprès des miens. Ils vinrent même signifier à ma

mère l'exécution d'Auguste qui s'était déroulée en Charente, histoire de voir la réaction de ma mère! Bien sûr, ce n'était qu'un piège grossier. En chaudes larmes, maman déplora ingénument la disparition de son fils. «Au moins, mon Auguste chéri, aura fini par mettre fin à la cruelle tension qu'il m'infligeait, avec sa décision irréfléchie de filer en France! »

Les agents souhaitèrent aussi que ma mère accrochât le portrait du Führer sur un mur de la cuisine, ce qu'elle ne fit pas, prétendant malicieusement que les mouches pouvaient *pointiller* de leurs chiures son effigie et qu'elle attendrait l'occasion de l'encadrer sous verre !

Deux espions de service venaient en catimini écouter en soirée nos conversations au ras des fenêtres de la cuisine. L'ayant su, ma mère grimpa à l'étage pour déverser le contenu des pots de chambre que ses filles n'avaient pas descendu au matin, sur l'un des intrus. «Quelle cochonnerie !» hurla-t-il dépité, ma mère s'amusant à lui demander le pourquoi de sa présence aussi tardive chez nous. Il fila, honteux comme un renard qu'une poule aurait pris. Une dernière visite eut lieu chez nous de bon matin alors que j'étais partie récupérer les journaux. Le lit encore chaud mit le doute dans l'esprit des enquêteurs mais mon emploi matinal de transporteuse de journaux finit par les convaincre que c'était bien moi qui avais quitté ma chambre à coucher. En raison de ces nombreuses *visites* domiciliaires, Auguste partit

même se cacher en forêt de Théding avec d'autres connaissances, les copines venaient parfois discrètement les ravitailler.

On a failli être des P.R.O., des patriotes résistants à l'occupation [91].

Nous avons connu une chaude alerte le 18 janvier 1943. Ce matin-là, entre 6 et 7 heures, une horde d'agents de la Gestapo déferla sur le village endormi. «Die Tür aufmachen, Ouvrez la porte » : tel était l'ordre hurlé par les policiers. Ma mère, toujours prompte à agir, demanda à mon père d'activer la fumigation. Et lorsqu'on mettait cette poudre à brûler, elle dégagait une fumée à couper au couteau, irritante et aveuglante. En entrant dans la cuisine enfumée, le pandore eut du mal à circuler dans la pièce. Toussant à s'étrangler, la gorge en feu, il déguerpira vite de la maison, en hurlant au passage que la grande Allemagne ne s'embarrassait pas de malades mais qu'elle avait besoin de forces vives !

Mon incorporation dans le R.A.D.



J'avais été convoquée deux fois au Conseil de révision, d'abord à Saint-Avold ensuite à Freyming. Les médecins daignèrent ne pas me retenir, ce qui m'arrangeait car je pensais passer entre les mailles du filet de la conscription au vu de ma petite taille. «D'ailleurs, ma petite, nous n'avons pas d'habits disponibles qui correspondent à ta taille».

Mais je fus re-convoquée une troisième fois, étant accompagnée à chaque visite par le Bürgermeister X... de Farschweiler.

Comme maman savait qu'on allait me questionner sur le cas de mon frère insoumis, elle m'avait précisé de dire que je n'étais pas son gardien et que je ne savais rien le concernant. Cette dernière visite médicale se passa mal: révélant ses penchants fascistes, l'élue nazil-lon lâcha à la commission que mon frère était bel et bien déserteur ! (Ma mère lui secoua les puces après-guerre.) Il n'y avait pas que lui à se démarquer! Dans le village voisin de Théding, je me rappelle de l'attitude d'une dame très offusquée par mon «salut» lancé en français à la cantonade qui m'a alors violemment apostrophée: «Toi,

l'effrontée, tu vas encore atterrir là où tu mérites d'aller une fois pour toutes! »

Et bien sûr, l'ordre de départ me fut vite signifié. Ma cousine m'accompagna le 13 juin à la gare de Sarreguemines où je pris le train de Sarrebruck. Et là, moi qui ignorais que les voyages forment la jeunesse, je me retrouvais désespérée sur les différents quais, ne sachant pas quelle correspondance utiliser. Renseignements pris, le mieux, me dit-on, était de me renseigner au buffet de la gare; il était bondé avec la cohue des militaires, les uns étaient en partance vers leurs régiments et les autres, venaient en permission. Un homme âgé, voyant mon inquiétude, s'enquit de mes soucis. Je lui exhibai ma feuille de route pour le R.A.D. «Hach ! Vous me paraissez bien jeune pour exécuter une telle tâche !» Et comme mon trajet transitait par Mannheim comme le sien, il m'accompagna. Sur chaque mur, dans les halls de gare, fleurissait l'affiche «Vorsicht bei Gesprächen ! Feind hört mit ! Attention aux discussions. L'ennemi est à l'écoute».

Nous subîmes en arrivant à Mannheim un raid aérien. Je fonçai dans un Schutzkeller. En sortant de l'abri, je constatai que les vitres du train avaient toutes éclaté sous l'effet des déflagrations. Et c'est au milieu des bris de verre que je ralliai Heilbronn avant de filer par voie ferrée unique vers Gerabronn [92] où un bâtiment, affecté spécialement aux filles appelées au service obligatoire du travail au Reich, m'attendait. Il disposait de quatre chambres-dortoirs qui réunissaient chacune huit locataires. J'y arrivai épuisée, ma valise traînant plus par terre que vraiment portée car maman et mes tantes m'avaient chargée de victuailles et de linge approprié en prévision de mes menstrues. La matrone des lieux exigea l'ouverture de ma valise. Au vu des lingettes hygiéniques, elle s'écria : « On va vous régler avec des piqûres ! » Et découvrant ensuite la nourriture, elle m'expliqua sèchement que je n'en avais pas

[91] Refusant l'adhésion à la communauté du peuple allemand (Volksgemeinschaft), plus de 10 000 compatriotes mosellans furent expulsés de leurs foyers et transférés en Silésie et dans les Sudètes en janvier 1943.

[92] Gerabronn est une ville de Bade-Wurtemberg (Allemagne), située dans l'arrondissement de Schwäbisch Hall, dans la région de Heilbronn-Franconie, dans le district de Stuttgart.

besoin ici. Je ne sais pas ce qu'il advint de mon bon pain croustillant, de la confiture et de mes appétissants saucissons !

La sonnerie du matin nous expulsait du lit de façon à être présentes à 6 heures au lever des couleurs. Puis suivait une heure d'activités sportives avant la douche fraîche et la réception du café ersatz. Durant ce premier mois, je m'activais à fendre du bois destiné à la cuisine et à nettoyer nos vélos de randonnée. Nous avons eu la visite d'un haut responsable venu vérifier la bonne organisation de notre cantonnement. J'ai alors eu l'honneur avec une dénommée Anita d'Ennery d'être placée à côté du chef. Faisant preuve de politesse, je me proposai de lui beurrer une tartine.

«Wollen Sie, Bitte, eine Schmiere ? Désirez-vous, s'il vous plaît, une tartine ?

-Was für eine Beleidigung ! Rézi, (diminutif de mon prénom Thérèse en allemand), man sagt Butter aufs Brot streichen [93]» hurla notre cheftaine.

Tout sourire, le gradé ne m'en tint pas rigueur.



Puis, bonne à tout faire, je vaquai successivement dans différentes fermes et maisons pour aider des personnes âgées ou de jeunes mères de famille dans leurs tâches quotidiennes. J'ai toujours été bien accueillie, on me gratifiait ici d'une bonne tasse de lait, là, d'autres douceurs.

J'ai atterri ensuite dans une ferme avec un pépère gentil qui m'ouvrait sa table. J'avais sympathisé avec sa fille Erna et un prisonnier russe. L'on partait ensemble avec les deux chevaux ramasser le regain, œuvrer dans les champs, retourner les parcelles et les fumer. Un jour, en entendant la pétarade de la moto de son frère August qui était S.S., le fermier nous de-

manda de débarrasser au plus vite le plancher. Ce fanatique qui faisait faire le salut hitlérien à ses mioches, comment aurait-il pu accepter la basse attitude de son frangin qui acceptait à sa table des moins-que-rien ? Sans aucun doute aurait-il réagi violemment à notre rencontre !

En prévision de la vente de ses vaches partant pour l'abattoir, le fermier m'a demandé de laver scrupuleusement le toupillon des queues avec leur touffe de longs crins, dont on allait faire des brosses, surtout par les temps qui couraient où tout était bon pour le service. Il en était de même de la récupération des os [94] dont on fabriquait, après l'apport d'adjuvants, de l'engrais, du savon, de la cire à plancher, des rouleaux de film pour cinéma à partir de la gélatine extraite, mais aussi du calcaire broyé finement pour la volaille dont le calcium ingéré allait former ses coquilles, et enfin de la... dynamite! On l'aura compris, à la guerre comme à la guerre, ce raffinage original de carcasses donnait ici tout son sens à l'expression «ne-pas-faire-de-vieux-os ! »

En Forêt-Noire, nous avions à râteler le foin du haut du versant vers le bas, la charrette ne pouvant pas s'aventurer à mi-pente. Pour notre besogne journalière, on gagnait 25 pfennig.

Lors de nos travaux agricoles, la partie n'était pas de tout repos : plusieurs fois, nous avons plongé sous l'arche salvatrice d'un pont pendant que tournoyaient au-dessus de la charrette les oiseaux-de-fer américains. Les policiers et la population allemande étaient d'ailleurs très remontés contre les pilotes U.S, ces assassins en puissance. J'ai assisté à la capture d'un équipage d'aviateurs dont l'avion avait atterri en catastrophe. Ils durent, sous la menace des revolvers et sans une minute de répit, refermer tous les cratères que leurs bombes avaient formés.

Partie un après-midi au cinéma, j'ai dû courir avec les spectateurs dans un abri qui fut submergé sous les décombres où nous restâmes bloqués deux nuits et un jour. Puis, je changeai à nouveau de registre pour soigner une dame malade qui se démenait avec beaucoup de courage pour élever ses trois enfants

[93] «Quelle injure! Thérèse, on dit tartiner du beurre sur le pain. »

En francique, 'Schmeer' est une tartine, alors qu'en allemand, 'Schmiere' c'est de la graisse!

[94] *La vie quotidienne en Moselle annexée 1940-1945*. A travers les objets et documents d'époque. Auteur Philippe Wilmouth.

en bas âge. Et là, chez elle, incroyable mais vrai, son mari qui était parti creuser des tranchées (schanzen) du côté de Barst-Mariantal, me raconta à son retour au logis familial qu'il avait quitté le train à la gare de Farschweiler pour se rendre plus loin au creusement des fossés antichars.

Ce *schönes Lothringen* dont il me vantait la beauté me remplit le cœur de nostalgie d'autant plus que mon R.A.D. se terminant, je devais bénéficier d'un congé avant mon passage au Kriegshilfsdienst (K.H.D.) [95]. La Führerin me douça cet espoir: « Rézi, les Américains sont maintenant dans le Westmark, il te faut rester dans le Bade-Wurtemberg. » Rien de pire ne pouvait m'arriver pour miner mon moral et le faire tomber à zéro!

Je partis à Crailsheim [96]. A chaque départ vers un autre camp, il fallait trimballer son paquetage et avoir toujours son masque à gaz à portée de main, surtout lors des alertes aériennes.



Nous logions cette fois dans une grande caserne qu'on partageait avec des soldats cantonnés également là-bas. Lorsque les filles défilaient au pas en chantant des Heimatlieder: «*Heidi, heida... ou encore Schwarzbraun ist die Haselnuss, ô du schöner Westerwald...* » avant de partir besogner sur des chantiers, nous avions droit aux sifflets admiratifs de la gente masculine.

Nous avons surtout travaillé à l'aérodrome de Crailsheim; il y faisait un froid atroce au point que mes bas tricotés collaient à mes jambes gelées.

Je tombai malade le jour de mon anniversaire. Je soignais ma grippe au Lazarett et lors des alertes aériennes, des prisonniers me véhiculaient en civière vers les abris.

Un jour pendant une évacuation, mes deux brancardiers chuchotèrent en français : « Et si on laissait tomber par terre la Teutonne ?

- Ça ne va plus la tête, je suis Lorraine !

- Et nous, nous sommes Alsaciens...»

Comme la Moselle était libérée, donc injoignable, et que je pouvais bénéficier d'un petit congé à Noël 1944, j'ai demandé à ma Führerin l'autorisation de pouvoir retrouver de la parenté en Autriche. J'ai ainsi pu rejoindre le gendre de ma tante, un mineur réquisitionné et déporté là-bas depuis janvier 1943, qui travaillait dans les tunnels de Melk en Autriche, destinés à l'aménagement d'une usine souterraine regroupant des ateliers d'armement, en compagnie de pauvres bougres du camp de concentration voisin. Dans ces collines constituées de sable, nombre de prisonniers furent enterrés vivants ou grièvement blessés suite aux nombreux effondrements de galeries. Ce fut le cas de Klein Alfred de Farébersviller que je rencontrais là-bas avec son ami Koch Joseph, eux aussi, creuseurs de montagne. Il est toujours agréable de rejoindre des connaissances. Alfred Klein me demanda de rester et se proposait

[95] Après l'introduction du Reichsarbeitsdienst, le décret du 25 juin 1942 promulguait l'obligation du Service militaire auxiliaire féminin, le Kriegshilfsdienst (K.H.D) en Alsace, suivi le 16 juillet 1942 de celui des auxiliaires féminines en Moselle. Ce service d'entraide à la guerre d'une durée de six mois suivait le R.A.D. A côté des activités sociales et de secrétariat fournis par de nombreuses adolescentes, environ 500 000 femmes, soit plus de la moitié du recrutement, travaillèrent dès 1942-43 dans le secteur de la défense (usines de munitions et chaînes d'usines). Beaucoup d'autres employées servirent comme opératrices de téléphonie, de télégraphie. Des milliers opérèrent dans les administrations comme dactylographes et messagères. D'autres œuvrèrent dans la défense anti-aérienne ou dans des services comme opératrices d'écoute, servantes maniant les projecteurs de DCA (lutte anti-aérienne), employées dans les services de météorologie, ou auxiliaires de la protection civile.

[96] L'aérodrome de Crailsheim a joué un rôle important dans les événements de la seconde guerre mondiale. Début avril 1945, il connut d'âpres combats.

de me cacher. J'hésitai avant de refuser. Il devait y subir un grave accident minier par la suite qui lui brisa la colonne et le laissa hémiplégique.



Plus tard, à mon retour, je rencontrais avec deux collègues mosellanes des incorporés alsaciens et le plaisir de nous exprimer ensemble en français ne plut gère à l'encadrement. Indigne de l'institution, je fus dégradée, ma broche au cou me fut enlevée (Cf. Photo agrandie d'une broche).

Avec mes deux autres camarades, nous voilà expédiées vers un Straflager, l'une envoyée vers Stuttgart, l'autre vers Nuremberg et moi arrivant à Schweningen [97] en Forêt-Noire le 3 avril 1945.

J'étais affectée à l'usine de munitions qui s'était installée dans une firme qui fabriquait précédemment les fameuses horloges-coucou ainsi que des montres. C'est là que je montais les détonateurs à retardement (Zeitzünder) élaborés à partir des mécanismes d'horloge.

Face à l'avancée des troupes alliées, nous devenions inquiètes suite aux menaces proférées que nous débitaient constamment nos *consœurs* allemandes, prêtes, disaient-elles, à nous égorger. Réflexion faite, je mettrai leur exubérance criminelle sur le compte de leur fanatisme qui prit toute son ampleur le jour anniversaire du 20 avril de leur bien-aimé Führer! Nous fûmes libérées le 6 mai par les troupes de la 1^{ère} Armée du général de Lattre. Partout fleurissaient les draps blancs aux fenêtres. On frappa violemment à la porte. La cheftaine, d'habitude si accorte et accueillante avec certains géniteurs pour vouloir procréer un enfant à son *dritte Reich*, m'ordonna d'aller ouvrir la porte, en se cachant derrière mon dos. « OUVREZ!!!

- Attendez, j'arrive....

- Il y a des Français ici ?

- Oui... mais aussi des Chleus qui ont menacé de nous couper la gorge.

- Qu'on les emmène !» Bien sûr, la gradée m'a lancé un regard de haine. Je lui ai répondu qu'elle n'avait qu'à s'en prendre à celui qui était la cause de son malheur.

Les tabors marocains, chasseurs féroces de proies féminines, n'hésitaient pas à s'introduire dans les demeures des Fraülein, quitte à grimper à la gouttière pour assouvir leurs instincts de mâles.

En attendant mon rapatriement, je dormais dans la maison d'une sage-femme qui préféra s'installer à la cave que de subir les agressions des troupes de passage. On me fournit une tenue militaire française. Je réintérai la France par le pont de Kehl où une malheureuse s'égara dans le champ de mines bordant l'entrée de l'ouvrage et y fut tuée. De Strasbourg, le train emmena les rapatriés vers Mulhouse, puis les Mosellans vers Metz. Je revins au pays par camion qui nous déposa au carrefour de Théding, et c'est là que descendit avec moi Julien Dubinger, barbu, que je dus mal à reconnaître car sa présence dans le camion ne m'avait pas intriguée. Prévenus par le cycliste Joseph Metzinger qui nous avait croisés en cours de route, des villageois vinrent à notre rencontre pour manifester la joie des retrouvailles. Je rencontrais notre curé, l'Abbé Schutz, dans la rue qui s'offusqua de ma tenue masculine. « Thérèse, j'espère que tu penseras à enlever ton pantalon... ». J'ai pu bénéficier par la suite auprès du centre de démobilisation d'une blouse et d'une jupe fabriquées dans de la toile de parachute.

Mon séjour en Allemagne qui ne fut pas une partie de plaisir (j'ai même mangé des navets crus pour me caler l'estomac) m'occasionna une appendicite carabinée liée aux conditions spartiates que j'avais subies là-bas durant mon service. Je fus hospitalisée du 25 septembre au 3 décembre 1945.

[97] Les horlogeries Müller & Schlenker et Jäckle étaient établies à Schweningen où les horloges en bois de la Forêt-Noire (Holzuhrmacherei) connurent un immense succès dans le monde entier. Le prix des horloges était abordable car elles étaient produites en masse par de petits ateliers et grâce à l'esprit inventif des artisans, surtout lors des longs mois d'hiver qu'ils passaient pour les fabriquer.

Gensinger Félix, né le 17 novembre 1914 à Pierrevillers (Moselle).

Témoignage de son fils Gérard : « Mon père n'a pas d'autres études que primaires mais il a obtenu son certificat d'études. Il semble avoir tenté plusieurs apprentissages mais n'a obtenu aucun diplôme professionnel. Il sera ouvrier toute sa vie active, surtout dans la sidérurgie à la SAFE à Hagondange. Français par 'réintégration' avec son père et ses frères, il a fait son service militaire entre 1935 et 1937 au 1^{er} Zouave à Casablanca. Deux années sans retour en métropole mais j'ai des raisons de penser qu'il en était fier car il a gardé des souvenirs : nombreuses photos, certificat de bonne conduite, insignes, etc. Mobilisé en 1939, il a fait la drôle-de-guerre au 162^{ème} Régiment d'Infanterie de Forteresse dans la Ligne Maginot en Moselle. Fait prisonnier le 24 juin 1940, il passera peu de temps dans l'usine de Bataville transformée en camp de prisonniers. Il est libéré le 13 ou 14 juillet comme Alsacien-Lorrain. Il reprend son travail à l'usine très rapidement.

Il est incorporé dans l'armée allemande le 29 juin 1943 après avoir tenté de passer la frontière avec sa femme et sa fille. Il s'était marié en 1942 et avait une fille en bas âge née le 8 mai 1943. Ma mère m'a toujours dit que les passeurs avaient refusé de se charger d'un bébé qui risquait de les faire repérer par ses pleurs. Mon père a déserté sur le Front russe le 6 mars 1944 et a été fait prisonnier le 7 mars avec 2 ou 3 camarades.

Un épisode important se situe juste après : c'est une marche forcée le dimanche des Rameaux avec une colonne de prisonniers et notamment les camarades mosellans avec qui il avait déserté la veille. Cette marche pendant laquelle les Russes exécutaient les prisonniers incapables de suivre avait une importance toute particulière pour mon père et ses copains qui se sont soutenus mutuellement. Mon père avait 30 ans et je crois savoir qu'il avait pris ses copains plus jeunes sous son aile. Cette « marche de la mort » s'est déroulée entre Kiev et Vassilkov. La veille de cette épreuve, mon père m'a souvent raconté qu'il avait dormi dans l'Université de Kiev sous le squelette d'un cheval qui devait être une préparation anatomique. Ce détail lui paraissait amusant... malgré tout. Après la guerre, le dimanche des Rameaux a été le jour choisi par mon père et ses camarades pour se réunir et évoquer leurs douloureux souvenirs.

Cet épisode plusieurs fois évoqué par mon père de façon linéaire (à ne pas prendre à la lettre), ce qui était plutôt rare chez lui, et les réunions qui l'ont commémoré ont entretenu de façon emblématique le souvenir de la captivité de mon père en Russie. En ce qui concerne Tambov, je dirais que le mot suffisait dans la famille pour dire les malheurs spécifiques de mon père pendant cette guerre qui avait provoqué des parcours très différents chez les gens de la même génération dans la famille. Son frère, né en 1923, est mort dans le maquis de la Maurienne après avoir échappé à l'incorporation de force. Trois frères de ma mère ont été concernés : le premier a rejoint Londres et a combattu comme parachutiste et les deux autres ont été Malgré-Nous. L'un des deux est mort en Tchécoslovaquie à la veille de ses dix-huit ans.

Mon père a peu parlé de sa captivité à Tambov. Il a dû se confier à ma mère à son retour et a, je pense, eu à cœur de nous épargner ses plus mauvais souvenirs. Si bien que je cherche à retrouver des souvenirs concernant Tambov, j'entends ce mot prononcé par ma mère.

Mon père a quand même parlé de ces choses que les anciens de Tambov ont décrites et dénoncées liées à leur captivité :

- le départ des 1 500 et l'espoir d'être du contingent suivant,
- la dureté du travail, (activité de bûcheron),
- le climat, les maladies, (mon père est rentré avec la malaria) et le service médical expéditif,
- la mort des copains, y compris durant le trajet retour,
- la mauvaise qualité de la nourriture et les dégoûts alimentaires qui pouvaient tuer des camarades qui se laissaient mourir, la prise de risque avec l'ingestion de champignons à la grâce de Dieu.

Mon père parlait peu de tout cela et quelquefois la confiance venait après un long silence, preuve selon moi, que ce silence était le signe d'une plongée dans ses souvenirs. Je pense également qu'il rêvait de la guerre et de Tambov régulièrement. Une fois il s'est blessé la main en donnant un coup de poing dans le bois du lit. Il s'est expliqué : il avait, dans son cauchemar, cassé la figure à un soldat allemand qui l'avait insulté. Il a dû évoquer des souvenirs de traumatismes et des phénomènes qu'on dirait aujourd'hui relatifs au stress post-traumatique pour faire valoir ses droits à pension et se faire

indemniser. A l'époque, du moins au début, on classait ces symptômes (cauchemars, intrusion brutale de souvenirs douloureux, angoisses et fatigue) dans le cadre reconnu alors de l'asthénie des déportés.

Mon père a développé à partir de 182-83 une maladie d'Alzheimer qui a fini par l'emporter en 1990, il a fini grabataire. Au début de sa maladie, ses souvenirs de Tambov ont, semble-t-il, ressurgi de façon plus brutale et moins contrôlable pour lui. Les troubles de jugement associés ont favorisé des perceptions fausses de certaines situations et qui révélaient en fait des montées d'angoisses liées aux souvenirs. Deux exemples : 1) Un jour, il me reçoit avec cette question : « Gérard, tu les as vus ?

-De quoi parles-tu ?

- Des Russes... je crois qu'ils sont dans la cave ! »

2) Une autre fois, il sort de son silence pour me dire : « Gérard, je suis content de te voir. Quand j'étais là-bas, j'ai bien cru que je ne te verrai plus !

- Où ça, là-bas ?

- A Tambov.

- Mais, papa, quand tu étais à Tambov, je n'étais pas né !

-Ah bon » avait-il lâché avant de retourner dans son silence.

« Mon père n'avait pas voulu garder de souvenirs matériels de son passage dans la Wehrmacht. Il a refusé de se faire photographier en uniforme de Panzergrenadier, m'a dit ma mère Charlotte. Au retour de Tambov en septembre 1945, il a brûlé ce qui lui restait de ses effets militaires allemands au motif qu'ils étaient infestés de poux. Il n'a gardé de son séjour à Tambov qu'une petite boîte en bois sculpté avec une vue de Strasbourg (pas Metz !) et le prénom de ma mère gravé maladroitement. J'ai pris l'habitude de dire, un peu par provocation, que la photo de mon père en uniforme allemande me manque.... »

Il est évident que la famille a vécu depuis la guerre avec le souvenir du sort de mon père Malgré-Nous, Ancien de Tambov » C'est la mention qu'on retrouve sur les annonces mortuaires de certains. Ce qui n'a pas figuré sur l'avis mortuaire de mon père, mort en 1990 et je le regrette aujourd'hui un peu.

Aujourd'hui mon investissement à Ascomemo est largement en lien avec ce passé singulier de mon père et mon voyage récent en Russie avec le passage sur le site du camp 188 est totalement motivé par ma volonté de participer au travail mémoriel concernant ce passé. Cet écrit en témoigne.

Les troupes impliqués dans la Drôle-de-guerre y connurent l'humiliation suprême ; cette mortification de vaincu fut douloureusement ressentie, par exemple, par Félix Gensinger [98], qui a longtemps cherché à épargner à sa famille la traversée de ce douloureux traumatisme.

[98] La lettre écrite par son fils Gérard le 11 septembre 2019 retrace les péripéties qui ont émaillé le séjour de son père Félix en captivité.

Goettmann Aloyse, né le 26 décembre 1917 à Morsbach (interview du 9 mars 2017).

« Je m'étonne de ma longévité puisque je vais atteindre dans quelques mois mon siècle d'existence !



Pourtant, orphelin à 5 jours de ma mère décédée en post-couches, sevré de ce fait de lait maternel dès ma naissance, on ne me donnait guère de chance de survie, affecté que j'étais de diarrhées continues.

Et puis, miracle! Une tisane faite à base de strippelda [99] (nom d'une plante médicinale dont le terme vernaculaire est emprunté au patois francique) me remit progressivement d'aplomb. Et depuis cette guérison miraculeuse, je suis devenu un gros mangeur.

Affecté en 1938 successivement au 3^{ème} Bataillon de ligne de Lille puis au 4^{ème} Bataillon de forteresse en zone Nord, en compagnie d'un gros noyau d'Alsaciens-Lorrains, je suis le seul admis dans le domaine des transmissions et dans la maîtrise des cours de radio.

Je ne m'étendrai pas sur le fiasco de nos armées dépassées par le Blitzkrieg d'un va-t-en guerre belliqueux et revancharde qui ne s'embarrassa pas de la neutralité de la Belgique pour nous planter le poignard dans le dos. Je suis fait prisonnier dans la région de Falaise (Normandie) le 17 juin 1940 et envoyé dans le Stalag III A établi à Luckenwalde [100] à quelque 60 km au sud de Berlin.

La faim! Je peux affirmer que les barbelés qui ceinturaient notre camp accentuaient psychologiquement le syndrome atroce de la fringale alors que, soumis à la même disette d'approvisionnement de nourriture lors de la campagne de France, je n'éprouvais pas le même sentiment d'indigence. Lors de mon séjour, les aviateurs anglais vinrent lâcher leur cargaison de bombes dans la contrée berlinoise, histoire de répliquer aux raids allemands sur Londres.

Etant Alsacien-Mosellan, je suis libéré le 26 septembre 1940. Je plains les pauvres camarades captifs.

Wehrmacht:

Le 24 juin 1943, je suis incorporé de force dans la Wehrmacht. Parti de la gare de Saint-Avold je passe par la caserne de Siegen avant de rallier celle de Leitmeritz (Litoměřice), ville située au nord-ouest de la République tchèque. Nous y sommes équipés de neuf. Un ancien nous refroidit singulièrement le moral en claironnant que c'est justement le fourniment approprié pour partir au casse-pipes. Je n'ai pas besoin de prêter oralement serment; au garde-à-vous on écoute des appelés allemands, orphelins de guerre, débiter la déclaration d'allégeance servile au Führer. La formation militaire s'accomplit avec ordre et méthode. Comme toute recrue je subis les foudres de l'encadrement, provenant surtout de la

[99] La parnassie des marais est une plante médicinale: prise en rince-bouche, sa décoction soigne les stomatites. L'herbe du parnasse ou l'hépatique blanche, autre nom de la parnassie des marais, était préconisée pour traiter les affections hépatiques d'où cette appellation; de plus elle enrayer les diarrhées.

[100] Durant la seconde guerre mondiale, Jean Raillard a été fait prisonnier le 22 juin 1940, comme plus d'un million six cent mille soldats français partis en captivité en Allemagne pour cinq ans.

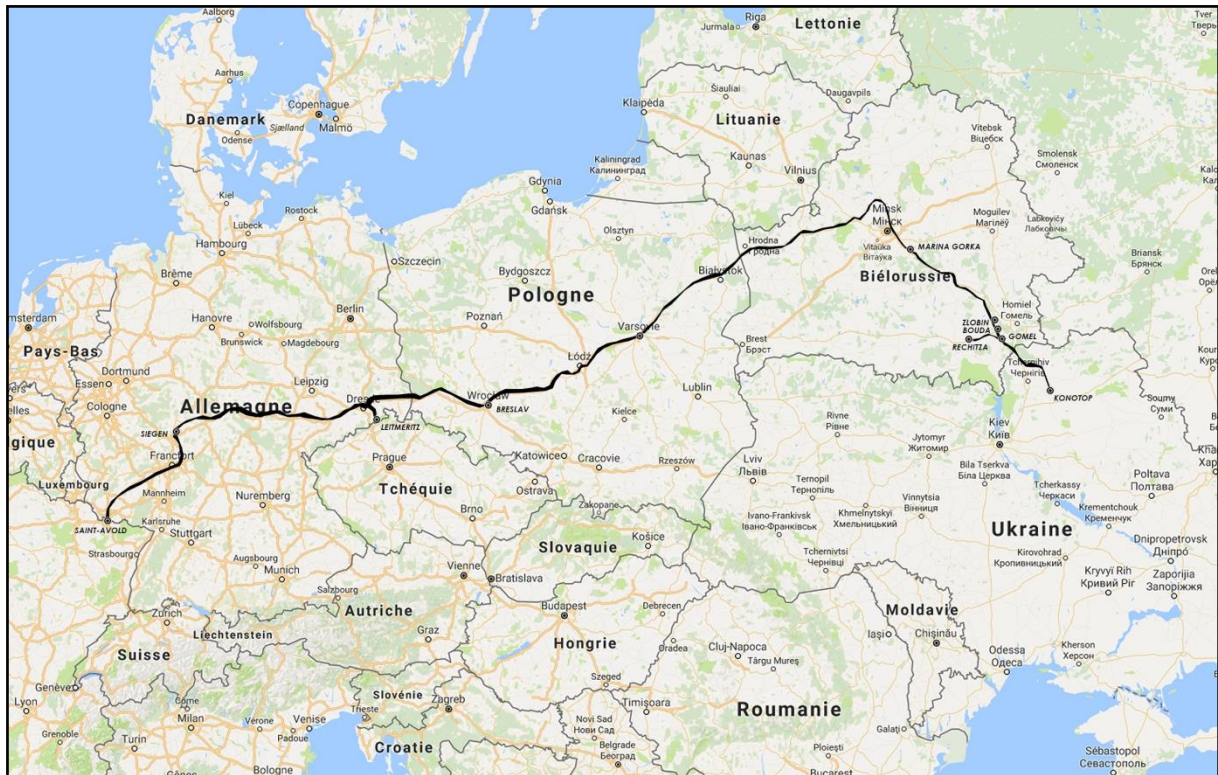
Jean Raillard a voulu perpétuer leur souvenir afin que les jeunes générations se souviennent de cet épisode de l'histoire. Dans le camp de Luckenwalde, ses camarades et lui ont vécu des moments difficiles. Jean Raillard confie : « J'ai été prisonnier au Stalag III A, à Luckenwalde. C'était un ancien camp de l'armée allemande (champ de tir). Ce camp était un camp de triage en vue de répartition dans les diverses zones de la région berlinoise et de sa grande banlieue. Les conditions de vie ont été très dures dans ce camp de prisonniers.

Les prisonniers de guerre couchaient dans des baraquements et ne disposaient que de 50 cm pour se coucher. La nourriture se résumait à de la soupe d'os et à un mélange de feuilles de rutabagas ou de betteraves avec un peu de pommes de terre, avec en plus une boule de pain noir à partager entre vingt personnes. Celui qui volait était pendu. Des épidémies se sont déclarées et tout particulièrement des diarrhées. Je n'y ai pas échappé, comme beaucoup de camarades. J'ai maigri et je suis passé de 70 à 46 kg. Nous n'avions plus la force de nous tenir debout. Nous étions d'une maigreur extrême. De nombreux prisonniers de toutes nationalités sont morts dans ce camp. Dans les camps de prisonniers une grande solidarité existait, les prisonniers avaient même inventé une langue mêlant l'allemand, le russe et le français notamment».

La suite de son histoire peut être consultée sur le site <http://remy.coeurdevey.free.fr/raillard/htm/raillard1.htm>

part de certains sergents aboyeurs qui nous mènent une vie éreintante pour démontrer à leur hiérarchie combien leur rôle de brillants instructeurs est primordial. La plupart sont des planqués qui savent nous chicaner par tous les temps. Pour affermir la haute résistance des combattants, ils nous imposent rien de mieux qu'un dressage solide et accablant.

Combien de fois me suis-je tu lorsqu'un gradé, au vu de mon âge, me dénigrait en raison de mon absence de grade sur le manchon de ma veste ? Il est vrai que mes 26 ans dénotaient au milieu de l'aréo-page d'adolescents qui m'entourait. J'aurais pu exploser, mais j'étais méfiant par instinct car une parole de trop vous expédiait illico en première ligne. Après de rapides classes et suite à ma formation précédente de radio et à mon apprentissage du morse acquis dans l'armée française, je suis parti comme transmetteur radio avec ma compagnie vers la Biélorussie.



Le 26 août 1943, les wagons plats du convoi nous débarquent à Osipovitchi non loin de Minsk, puis nous stationnons le 27 à Marina Gorka. Nous rejoignons le 28 août à 11 heures Zhlobin où le convoi demeure toute la journée à cause du dynamitage de la voie ferrée. Le 30 août, c'est le départ à 6 heures de la gare de Gomel avec l'arrivée à 8 heures à Konotop, ville soumise à la pression ennemie, que la division Grossdeutschland va occuper début septembre pour desserrer l'étreinte. Le 31 août, il nous est impossible d'aller plus loin, le Russe a solidement établi ses positions devant nous. Je passe alors ma journée au Soldatenheim de Konotop au cours de laquelle l'unité pâtit d'une attaque aérienne, puis le convoi repart dans la soirée vers Gomel, mais durant la nuit nous subissons un énième dynamitage.



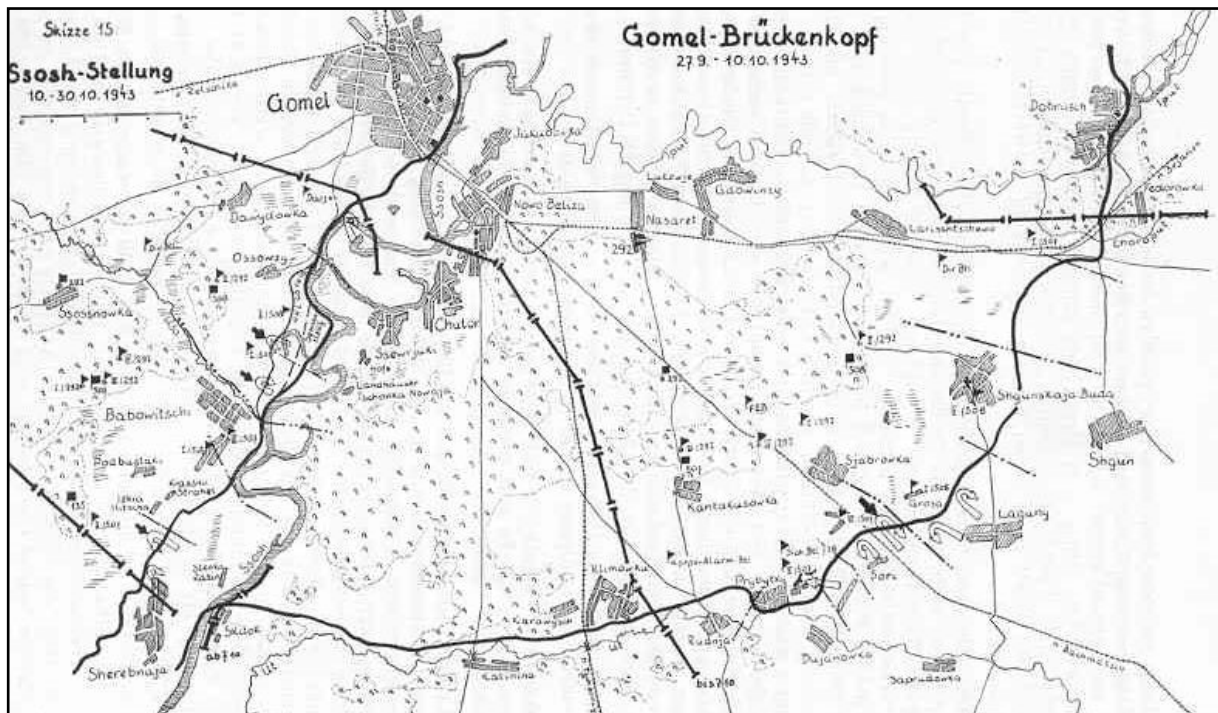
Et le 3 septembre, nous sommes encore bloqués sur la voie ferrée à cause d'un plasticage devenu coutumier; nous attendons les réparations. Nous arrivons à Gomel à 19 heures: je note avec satisfaction dans mon agenda que les Américains ont débarqué en Italie.

5 septembre: départ à 16 heures de Gomel, arrivée à 20 heures à Novosyboiv où nous stationnons le lendemain. Le *Chicago Daily Tribune* mentionne que le 7 septembre, lors de sa retraite, la division Gross-deutschland fut encerclée par les Soviétiques, mais parvint à percer difficilement à l'ouest. La célèbre division allemande y perdit la moitié de ses effectifs. Les Rouges (the Reds) étendirent leurs gains

de territoire en libérant une centaine de communautés autour de la ville de Konotop (cf. carte).

7 septembre: départ de Gomel à 13 heures, avec une attaque aérienne à la clé. Ces navettes aller-retour en convoi que nous effectuons n'augurent rien de bon.

Pour parer au plus pressé face à l'agressivité des troupes soviétiques, le commandement allemand crée en vitesse une tête-de-pont de résistance (Brückenkopf) autour de la ville de Gomel.



Sachant l'Armée Rouge très proche, les activités des partisans redoublent d'efficacité [101].

8 septembre: la voie vers Zhlobin est à nouveau dynamitée, puis notre convoi transite par la gare de Buda (Bouda-Kachaliova). J'attends des ordres pour connaître enfin mon affectation.

10 septembre, je suis de service aux transmissions. Mon poste est relativement agréable car je suis en contact permanent avec le régiment d'artillerie qui, comme chacun le sait, n'est pas nécessairement cantonné en première ligne. Je ne note rien de particulier dans mon agenda durant cette période.

1^{er} novembre, réception dans le train d'un paquet expédié par mon père de Morsbach (Moselle).

2 novembre, départ de Zhlobin, arrivée à Rechitsa où je dispose d'un bon hébergement. Les hommes ayant été ventilés, je suis pour ma part affecté au P.C du régiment.

3 novembre, départ à l'A.O.K (Armee Oberkommando).

Je suis désigné comme radiotélégraphiste en morse pour épauler la 12. Panzerdivision qui livre des opérations défensives sur cette partie du front central (Mittel Abschnitt). J'y effectue mes trois heures de service, je ne détiens pas de fusil. Les servants des 4 canons flak qui hantent les lieux déplorent l'absence d'obus. Comme le secteur reste calme, cette situation de transmetteur-radio me satisfait.

4 novembre, un sale temps règne dans le secteur où je suis devenu observateur.

5 novembre, im Einsatz, arrivée dans la troupe au 5. Panzer Grenadier Regiment. Les Russes nous adressent par haut-parleur des messages pour désertir. L'éclat de leurs voix métalliques fait mal aux

[101] Plus de 11 000 habitants de la région ont été impliqués dans le mouvement souterrain des partisans. Dans le district de Gomel, de puissants groupes de l'ombre opérèrent à Gomel, Rechitsa et Zhlobin.

À Gomel, en 1943, des partisans firent exploser la centrale qui générait de l'électricité pour les usines travaillant pour la guerre, ainsi que des bureaux d'occupation et d'administration allemands. Dans Zhlobin et Rechitsa, ils firent exploser les dépôts de carburant. Des groupes de travailleurs du chemin de fer firent sauter sept transports militaires dans le nœud ferroviaire de Gomel. Ils endommagèrent également de nombreuses locomotives. Un groupe opérant dans l'aérodrome local sabota plusieurs avions bombardiers Junker, les Ju-88.

A Osipovichi, en juillet 1943, un groupe de cheminots incendia un train chargé de carburants et de lubrifiants pour l'armée allemande. Le feu enflamma également à cette occasion des transports de munitions situés à proximité. Le général Eike Middeldorf expliqua ensuite que les partisans avaient réussi à détruire un train avec des carburants et des lubrifiants, deux trains avec des munitions et un train particulièrement précieux avec 30 chars lourds Tiger. www.debello.ca/ww2/underground/ussr/underground.html

oreilles. Par ailleurs, des obus éclatent à intervalles irréguliers pour accroître le sentiment d'insécurité et tenir en éveil les Landser constamment perturbés. Certains s'écroulent littéralement de sommeil.

Dimanche 7 novembre, notre bunker se retrouve incendié par un obus. Il nous faut enterrer les morts. Je suis devenu estafette de liaison, je pars délivrer des ordres vers les positions avancées où je dois me renseigner sur la situation et venir en informer le commandement dès mon retour.

Mercredi 10 novembre, attaque russe [102]: un tank ennemi s'arrête à 50 mètres de nos lignes; je passe la soirée au P.C. du régiment.

Le jeudi 11 novembre, je suis blessé à 15h 30 à côté du poste de commandement de l'artillerie. Un seul obus tombe et je me retrouve seul à être touché parmi le groupe stationné près de l'abri. J'ai pris un éclat dans le haut de l'épaule droite, la douleur est telle que je m'évanouis.

Ramené vers l'arrière du front dans une ambulance Renault, on bloque mon hémorragie et un médecin m'applique un pansement en attendant mieux. Je suis terrassé de fatigue. Le lendemain on m'opère au Hauptlazarett de Minsk. La guerre est terminée pour moi mais non mes ennuis de santé car je transite par plusieurs hôpitaux pour soigner mes abcès purulents qui infectent mon épaule esquintée.

Je dispose d'un régime nourricier spécial, le lait ne manque pas dans mon bol. Finalement, c'est à l'hôpital de Gengenbach (qui n'est qu'à 150 km de mon domicile) que l'on parvient à localiser mon éclat d'obus de la grosseur d'un noyau de pêche grâce à un bruiteur de corps étranger. L'opération est délicate car le projectile s'est logé sous l'artère humérale. La réussite de son extraction est pour moi un soulagement. Finies les gouttières à plâtre posées à Heidelberg qui emprisonnaient douloureusement mon bras droit. Je revis comme un miraculé à l'hôpital de Metz, soigné par des religieuses de Peltre.

Je m'évade le 13 décembre 1944 pour tomber aux mains des Américains qui me transfèrent vers le camp de prisonniers de Marseille où je suis libéré le 30 décembre 1944 ».

HISTOIRE 29.12.2017 laurent kleinhentz à farébersviller

Une thèse dédiée aux incorporés de force

L'historien Laurent Kleinhentz, également maire de Farébersviller, a repris ses études. Il prépare une thèse pour laquelle il cherche le témoignage d'incorporés de force durant la Seconde Guerre mondiale.

Vous avez repris vos études l'année dernière. Parlez-nous de la thèse que vous êtes en train de préparer.

Laurent Kleinhentz, historien et maire de Farébersviller : « Ma thèse s'intitule "Histoire et mémoire de Tambov (NDLR : camp de Malgré-Nous d'Alsace-Moselle) de 1943 à aujourd'hui". Je suis étudiant à l'université de Metz-Nancy et mon directeur de thèse est Jean-Noël Grandhomme. C'est lui qui m'a proposé ce sujet, après avoir essayé le refus de cinq jeunes étudiants. »

Comment alimentez-vous votre travail ?

« Je suis à la recherche d'anciens incorporés de force, qui résident en Alsace et en Moselle. J'ai ainsi rencontré Aloyse Goettmann (lire RL du

27 décembre), un Freymingois qui vient de fêter ses 100 ans. »

Que représentent ces recherches pour vous ?

« C'est l'aboutissement de vingt ans de prospection auprès des Malgré-Nous, ponctués par une dizaine d'ouvrages. Cette thèse est un condensé de toutes les recherches entreprises. J'ai également découvert des documents inédits sur les camps de l'archipel du Gupwi, en d'autres termes le goulag. Cette thèse va me permettre aussi de savoir si le devoir de mémoire a bien été transmis dans les familles. »

Propos recueillis par Vanessa PERCIBALLI.
Les personnes intéressées peuvent s'adresser en mairie de Farébersviller.



Laurent Kleinhentz (à droite) a rencontré Aloyse Goettmann, un Freymingois centenaire, qui a été Malgré-Nous durant la Seconde Guerre mondiale. Photo Marion SOUR.

[102] Lors de l'offensive Gomel-Rechitsa, les services d'histoire de la ville de Gomel nous apprennent qu'elle a été libérée le 18 novembre 1943 par le Front de Biélorussie placé sous le commandement du général Konstantin K. Rokossovsky. 80 % de la ville furent détruits. D'après l'ouvrage *Panzer Grenadier Aces* de Franz Kurowski, ses recherches nous apprennent que le Kampfgruppe Kahler y détruisit 184 engins blindés soviétiques le 10 novembre et 95 autres véhicules blindés le lendemain. Au sortir de ces combats, il ne restait plus que 28 panzer allemands pour défendre les lieux, on recensait 231 hommes tués ou blessés.

Hockenberger Marcel René, né le 31 mars 1925 à Metz. (Interview du 9 novembre 2017)



Je n'ai effectué que deux mois au R.A.D. à Großenhain près de Dresde en Saxe pour être affecté dans la foulée à la Stamm-Kp/Gren. Ers.Btl. 32 établi à Teplitz-Schönau (matricule -3206-St.Kp/G.E.B. 32). Je n'ai guère apprécié la procédure radicale de mon basculement immédiat dans la Wehrmacht d'autant plus que mes habits civils avec lesquels j'aurais dû rentrer à la maison pour bénéficier d'un congé mérité après mon service au travail obligatoire au Reich ont été perdus dans le fouillis postal, sans doute perturbé par les bombardements alliés.

Muté trois semaines plus tard à la 2. Kp./Res. Gren. Btl 517, je suis versé dans la 1. Kp./ Res. Gren. Btl 171 établi à Jaroslav, ville de la Galicie polonaise, située dans les Basses-Carpates.

J'y ai passé mon permis de conduire allemand pour poids lourds (Fahrerlaubnis) et je l'ai obtenu en traînant sur un semi-remorque un tank qu'il me fallut après plusieurs manœuvres garer en marche arrière à un endroit déterminé.

Dans la caserne je me suis attiré les foudres d'un dénommé Heinz Frank de Sarrebruck-Bellevue, furieux de m'avoir entendu m'exprimer en français auprès de camarades venus du Pays-Haut qui ne parlaient pas l'allemand et auxquels je traduisais la correspondance destinée à leurs parents, sinon leurs courriers étaient censurés.

«Qu'est-ce que c'est que ce charabia ? Was ist das für ein Kauderwelsch?»

- C'est du français, la plus belle langue au monde, sergent!



René Hockenberger affecté à la Stamm-Kp/
Gren. Ers.Btl. 32 établie à Teplitz-Schönau (matricule -3206- St.Kp/G.E.B. 32).

-Hockenberger, avec votre nom à consonance allemande, comment pouvez-vous renier vos origines? » a alors explosé le sous-officier, il me semble encore entendre ses éclats de voix résonner dans mes oreilles. Il faut savoir qu'un gradé est un seigneur dans l'armée allemande en laquelle le militarisme prussien a non seulement sacralisé l'art de guerre mais aussi infligé la servilité aux subordonnés et imposé le vouvoiement réciproque. Offenser un tel dieu est un crime de lèse-majesté. Ma sanction a été immédiate.

«Sofort feldmarschmässig! Mettez-vous de suite en tenue de campagne avec casque, masque à gaz et tout le barda».

Le pouce levé puis retourné du sergent m'indique la position debout-couché que je dois adopter à répétitions jusqu'à épuisement. Après guerre, je me suis enquis auprès des siens pour savoir ce qui était advenu de mon tourmenteur. Paix à son âme au Walhalla des dieux germains!

Départ dans le Mittelabschnitt

Versé cette fois dans la 2. Kp. du Jäger Regiment 54 (L), je me retrouve dans le saillant de Smolensk-Vitebsk durant l'hiver 1943-44. Il faut savoir que le Jäger Regiment 54 (L) a été créé durant l'hiver 1943/44 près de Vitebsk. Le nouvel état-major a été prélevé dans l'encadrement du Grenadier Regiment 459. La plupart des chasseurs proviennent des unités dissoutes de la 6^{ème} Luftwaffe Feld Division. Le nouveau régiment comprend deux bataillons qui disposent chacun de deux régiments.

Face aux poussées ennemies, les troupes allemandes retraitent constamment sur de nouvelles positions préétablies, luttant pied à pied avec les unités soviétiques qui les talonnent de près. A chacun de nos départs faits de manière discrète pour ne pas attirer leur attention, il nous faut à nouveau nous enterrer et attendre la nouvelle charge adverse. C'est une vie misérable que j'endure aussi bien à découvert en accompagnant les tanks que dans les tranchées. La faim, le froid vif, les pluies glaciales, la boue ajoutent au supplice des pieds trempés.

Les repas, sans grande recherche culinaire, sont constitués de l'Eintopf (qu'on pourrait qualifier, soit de plat unique à base de viande, soit de potée avec plus de légumes que de viandes bon marché tirées d'un cheval réformé ou du bétail pris à l'habitant) accompagnés d'un quart de pain noir et de beurre et qui nous arrivent de la roulante planquée à 4-5 km de nos positions.



La roulante.

Collection Edwin Neis, ancien directeur du musée militaire de Freyning-Merlebach.

Le volontaire chargé du ravitaillement et qui se coltine nos six bouteillons met un temps fou à revenir.

Parmi les affamés que nous sommes, personne n'ignore que la méconnaissance du terrain hostile, l'éclatement d'obus, l'obscurité ponctuée de traçantes dans la nuit retardent son arrivée tant appréciée. Pour ajouter au supplice de la fringale, le ravitailleur (Essenholer) n'oublie pas de nous rapporter avec un malin amusement qu'il s'est rempli royalement le ventre et s'est délecté avec délices en passant plusieurs fois devant les grosses

marmites si appétissantes. De quoi engrager intérieurement!

Je me propose un soir de le remplacer, mais en cours de route un «*ιδι σουδα, idi souda, viens ici*» hurlé par un ennemi proche de moi me fait décamper de mon trajet. Je rentre au poste sans le ravitaillement que j'ai dû abandonner en chemin ; le sous-officier de ma section m'engueule comme du poisson pourri.

Parfois, nous faisons la diète durant deux jours. Cette abstinence sonne pour nous le prélude d'un combat annoncé, car nous savons qu'il vaut mieux avoir le ventre vide en cas de blessures.

Cette existence pitoyable m'occasionne une amygdalite aigüe qui me conduit au Feldlazarett de Minsk où le chirurgien m'extraie les amygdales en position debout, et sans anesthésie. «*Ouvre ton bec, Schnauze auf*» et d'un adroit coup de bistouri il me laboure le palais infecté. Je bénéficie d'un repos réparateur. Ma fièvre carabinée retombe, et les soupes liquides apaisent progressivement ma gorge congestionnée.

Il nous arrive aussi lors de nos déplacements de séjourner dans des villages russes où nous faisons parfois d'agréables razzias. Mais trop souvent, la misère noire qui submerge les civils fait pitié à voir.

Tout est rudimentaire dans leurs gourbis insalubres où le papier journal tapisse les cloisons intérieures de leur lieu de séjour. Dans leur galetas répugnant, les familles couchent sur le sol, au milieu de frusques infectes où les punaises se frottent chaque nuit les pattes d'ardeur féroce auxquelles les gens sont manifestement habitués. Les habitants sont aimables, nous leur refilons l'excédent de nos vivres et autres modernités (aiguilles, saccharine, habits superflus). J'apprends un rudiment de russe auprès de belles adolescentes (krassiva panenka) dont le charme nous fait oublier un tant soit peu le spectre de la guerre.

Blessé par balle de fusil à la main gauche le 8 février 1944.

C'est au cours d'une énième attaque que je me suis retrouvé blessé par une balle ennemie près de Saborzy. Les chars nous poursuivaient et dans un sauve-qui-peut général, la porte de salut se trouvait à l'orée des bois, derrière des troncs salvateurs. Avant de ressentir une vive douleur à ma main gauche, une brûlure localisée sous le coude me fait aussitôt comprendre que je l'ai échappé belle.

A 4-5 cm de part et d'autre de l'impact (Durchschuss) je me serais retrouvé soit amputé du coude soit avec la cage thoracique perforée. Sous la vive douleur, j'ai laissé tomber mon fusil et j'ai constaté que



ma main dégoulinait de sang. Je venais d'hériter d'une blessure bienvenue de rapatrié (Heimatschuss). Avec mon index pendouillant encore à un lambeau de chair, j'ai ensuite pu savourer mon hospitalisation à Minsk où un chirurgien procéda au rafistolage de mon index gauche en m'implantant une béquille d'acier dans la phalange. Pour rectifier mon doigt réparé, une attelle l'enserrait fermement pour le maintenir en position rectiligne, mais en pure perte comme le montre la photo ci-après.

Je retrouve avec bonheur la civilisation et le savoir-faire de dames d'origine russe qui décrochent à la brosse à crin mon corps encroûté d'excréments et de boue tenace qui me collaient au fondement.

Cet état calamiteux auquel j'échappais temporairement, d'autres camarades continuaient à l'endurer jour et nuit car il leur devenait impossible de se débarbouiller correctement avec les retraits éperdus qui leur interdisaient les sommaires soins corporels. On déféquait à l'abri du parapet des tranchées, les diarrhées continuelles lessivaient le trouffion, la bouffe chaude qui aurait pu réguler le transit intestinal arrivait au compte-gouttes.

Pansé et en attente de guérison, je dois accompagner à Vilna (Vilnius) un contingent de blessés graves à qui il faut donner énormément et très souvent à boire, les *soulager* sur leur civière, puis aider à les transborder du train dans des ambulances. Je reçois ensuite ordre de partir récupérer d'autres éclopés mais un perspicace infirmier, un Obergefreiter, la quarantaine, me demande de me défilier et de l'accompagner dans le train sanitaire, vers la Prusse-Orientale. Son conseil judicieux me permet de me sortir du guêpier. Et si au cours du voyage, la Feldgendarmérie me questionne sur le pourquoi de ma présence dans le convoi, j'aurais l'excuse de dire que j'ai suivi les ordres de mon supérieur. Que serait-il d'ailleurs advenu de moi sans cette heureuse initiative proposée par un inconnu ?

A l'hôpital d'Allenstein, je bénéficie d'une convalescence sur place. Le 31 mars 1944, je suis muté à l'unité de dépôt du Gren. Ers. Btl. 309 à Berlin, Alexander Kaserne. Là-bas, un Major bienveillant, ancien officier du kaiser, apprenant que je suis Lorrain, me propose une combine habile pour bénéficier d'une permission. En effet, l'autorité craignant les non-retours des permissionnaires bloque tout départ vers le Westmark. Pour profiter de l'aubaine, je dois surveiller la malle-cantine de l'officier durant le transport que je vais passer en wagons à bestiaux et la ramener à bon port à Schifferstadt dans le Rhin-Palatinat où habite son épouse.

Après avoir aidé à charger son bagage sur une charrette, je repends le train jusqu'à Metz où je débarque le 18 juillet 1944. L'idée de me planquer mettrait en danger ma famille qui habite rue des Arènes à Metz (Kubernstrasse). J'ai promis à mes parents de rentrer sain et sauf de la guerre. Bien sûr, sans les deux chances incroyables qui me maintiendront en vie, d'abord à Vilna avec l'intervention attentionnée de l'Obergefreiter puis à Cottbus où mon vieil officier, très surpris de me voir revenir,

m'affecte sur un front plus apaisant que le casse-pipes russe (mutation à la 8. (schw.) Kp./ Gren. Lehr-Rgt. 117). Est-ce la France? Dommage!

Après le passage de mon train transitant par Vienne en Autriche, puis par Trévis avec gare terminus à Vérone, je débarque sur le théâtre de guerre italien. Je suis affecté le 8 novembre 1944 au Grenadier-Lehr-Regiment 117 qui est déjà sur place et qui vient d'être utilisé lors de la bataille de Rimini. Pour rallier mon unité, j'emprunte un convoi hippomobile qui va mettre une semaine pour couvrir les 200 km de distance qui me séparent de mon point de chute. Le trajet se fait de nuit à cause de l'aviation alliée, maîtresse du ciel italien. Les premières lignes tenues par le régiment 117 se trouvent dans les monts Apennins du nord, en Toscane, précisément près du Col de Futa (Passo delle Futa, Futapaß en allemand) situé à 60 km au sud de Bologne. Je deviens Kompanie Melder chargé de rapporter dans ma sacoche les instructions du Poste de commandement aux avant-postes manipulant les mitrailleuses lourdes. L'atmosphère de la guerre dans ce secteur y est moins terrible qu'en Russie. Néanmoins il me faut être sur mes gardes lorsque je dois circuler pour rapporter les missives et ordres divers vers l'avant du front, car sur les crêtes voisines stationnent les troupes alliées. Et c'est ainsi qu'un soir précédant le jour de ma capture, je suis pris dans un orage de feu. Je venais de quitter le couvert de la forêt pour



ramener du courrier vers les lignes allemandes. Surpris en terrain découvert, j'ai cherché l'abri protecteur des arbres avant de plonger dans une masure où logeaient des cochons. Sous les explosions qui eurent lieu entre chien et loup, je ne savais plus où aller.

De bon matin, je scrute les environs en criant des «Hallo» à la cantonade pour me faire entendre. Des «hello» me répondent en retour, ils proviennent d'une troupe vêtue de tenues bigarrées et coiffée de casques-saladiers qui est postée non loin de la porcherie: à coup sûr des Canadiens.

Advienne que pourra, j'ai couru un 100 mètres d'anthologie vers le salut espéré, au milieu de rafales qui éclatent cependant au loin. Ma vitesse d'exécution n'a pas fait réagir les forces canadiennes, il est vrai que je me pointais sans arme dans leurs positions. Heureusement que les gars du Québec n'ont pas fait parler la poudre! «Vous avez risqué votre vie» me dira le capitaine.

J'ai été fait prisonnier le 19 décembre 1944 près de Casa Peli en Italie (n° de prisonnier de guerre 215930) puis remis aux autorités françaises le 10 février 1945.

Le décret du 13 novembre 1945/ Journal Officiel n° 274 du 21 novembre 1945, signé par le général de brigade aérienne Pierre Boucher précise «a fait preuve des plus belles qualités de courage et d'énergie en s'évadant au péril de sa vie pour venir combattre dans les rangs des Forces Françaises de la Libération».

Embarqué à Naples, je me suis engagé dans l'Aviation où j'avais un double emploi de chauffeur et de photographe. La photographie a été la passion de ma jeunesse, le développement des films 24 x 36 n'avait plus de secret pour moi. J'ai séjourné à Dakar, à l'aéroport d'Oran La Senia où j'assurais les navettes de ravitaillement de la base aérienne.

Libéré en 1946 de mes obligations militaires, je retrouvais la Moselle.

Le métier de photographe à Metz n'augurait rien de bon et je me suis dirigé vers le métier de chauffeur de bus et que je n'ai jamais regretté.

Précisions apportées par René Hockenberger sur le cas de son frère Robert.

Hockenberger Robert, né le 6 décembre 1923 à Metz

Qualifiée de 5^{ème} colonne, ma famille, dès l'entrée en guerre a été reléguée dans un vieux château insalubre de Saint-Etienne, en compagnie d'une vingtaine d'autres familles internées, exclusivement mères et enfants. Nous étions sous la surveillance de gardes mobiles qui ont vite compris que nous n'étions pas de potentiels espions à la solde des nazis. Mon grand-père qualifié de *Altdeutsch* [103] était un

[103] Après la réinsertion de la Moselle dans l'hexagone, suivie des commissions d'épuration qui délivraient les cartes d'identité ethniques A-B-C-D, les gens durent effectuer des recherches généalogiques pour mériter la réin-

ressortissant allemand de la région de Frankenthal-Mannheim venu s'installer à Metz après 1871 et mon père, né en 1896, était donc considéré comme fils d'émigrant.

La supposée attitude douteuse qui nous valut cette mise à l'écart était due à la négligence paternelle. Notre père n'avait pas entrepris les démarches nécessaires pour se faire naturaliser, accaparé comme il était par ses fonctions administratives (responsable dans une usine) et civiles (dirigeant sportif de l'ASPTT Metz). Nous, ses enfants, l'étions devenus en 1936 par décret de réintégration. Après l'occupation allemande fin juin 1940, les autorités nous ont fait transporter dans différents hôtels à Lyon. Quel bonheur de faire notre toilette avec de l'eau chaude et d'arranger nos vêtements! Ainsi nous sommes devenus présentables et le soir venu, l'on nous a réunis dans un restaurant pour un bon repas organisé par les vainqueurs. Un civil nous a fait un long discours sur le III^{ème} Reich et les prouesses de la Wehrmacht.



Nous avons rencontré Klaus Barbie, habillé en civil, en juin 1940 à Lyon. En découvrant notre triste sort, il nous a fait reloger dans des hôtels réquisitionnés bien plus agréables à vivre.

De retour au pays natal, en tant que bon Français, mon frère Robert n'a jamais pu digérer cet internement abusif. Bientôt en âge d'être convoqué, il dut passer une visite médicale. Suite à la réussite de son Abitur (baccalauréat), il eut le choix des armes et devança l'appel dans le but de freiner au maximum son incorporation. Outrageusement germanophile, il choisit la Luftwaffe, non pas comme volontaire, et partit en avril 1942 à Olmütz en Moravie (Mähren) où stationnait le quartier-général de la 3. Flieger Division. Initié au vol à voile sur planeur, il espérait devenir pilote de chasse en préjugant que sa formation le retiendrait le plus longtemps loin du front de guerre.

Mais la situation difficile que connaissait la conquête de Stalingrad allait contrecarrer son projet. Muté à Sébastopol (matricule -2804- 1./ Fla. A. Rgt.24), il fut alors affecté comme canonnier à la 3. Batterie antichars Abteilung 7 dépendant de la 7^{ème} Luftwaffe Felddivision [104].



Ju 52 sur la base aérienne d'Olmütz (Olomouc).

tégration. Les cartes de triage classées D étaient octroyées à des ressortissants des anciens pays ennemis ainsi qu'à leurs descendants, les enfants mineurs recevant automatiquement la nationalité du père. Bernard Wittmann, *Une épuration à la française. Alsace-Moselle 1918-1922*.

[104] Georg Tessin - Verbände und Truppen der deutschen Wehrmacht 1933-1945

L'historique de la 7. Luftwaffe Felddivision (sous le commandement du Generalmajor Wolf, Freiherr von Biedermann) nous mentionne que cette division fut mise sur pied en septembre 1942, qu'elle a ensuite été affectée au Groupe d'Armées «Don». Elle participa à l'opération «Tempête d'hiver, Wintersturm» pour dégager la 6^{ème} Armée de Paulus bloquée à Stalingrad. L'armée de rescousse Hollidt [105] dans laquelle figurait Robert Hockenberger fit face à l'encerclement soviétique en cours sur Stalingrad. Elle fut anéantie sur la rivière Tschir [106]. Elle fut dissoute officiellement en mai 1943 et son personnel fut versé à la 15. Luftwaffe-Feld-Division.

Le lendemain de ses 19 ans, Robert meurt le 7 décembre 1942 sur la colline 160 à l'est du sovkhoze 79 près de Verzhne Solonowsky, non loin de la boucle du grand Don d'une balle en pleine tête sans avoir souffert lors de l'attaque effectuée par une colonne de chars soviétiques

Il faisait partie d'un simple bataillon antichars disposant de canons 75 de montagne qui étaient accompagnés de cinq canons d'assaut Stug pour participer avec son unité à l'opération de dégagement de l'armée de Paulus.

Enregistré sur le mur des noms à Gravelotte (Moselle) sous le numéro 2483, les renseignements fournis par la DAVCC : 40 R 3560, 21 P 221675 confirment la mort de Robert, Léon, Nicolas Hockenberger le 7 décembre 1942 à Sowchos, Front de l'Est, comme incorporé de force.

Le jour précédant sa mort, il avait fêté ses 19 ans. Le maire du quartier du Sablon est venu m'annoncer la triste nouvelle, sans égard pour mon jeune âge. Mon père, absent de la maison, fut furieux et extrêmement choqué par la désinvolture de cet édile.

Une lettre de compassion envoyée par le chef de batterie de Robert nous annonça les circonstances de son décès (mort d'une balle en pleine tête sans avoir souffert et attaque du train dans lequel il circulait par une colonne de chars soviétiques).

D'après les renseignements fournis par le Volksbund Deutsche Kriegsgräberfürsorge e. V, *Gegen das Vergessen* (dossier 520702/ Russland), il a été enterré par ses camarades dans une tombe individuelle à 300 mètres à l'ouest de l'école de Verzhne Solonowsky.

Cependant, parmi les dépouilles individuelles qui furent exhumées et transférées après-guerre au cimetière de Rossoschka [107], le corps de Robert ne figurait pas parmi les squelettes retrouvés.

[105] Promu au grade de général d'infanterie), Hollidt commande le 17^{ème} Corps d'armées qui est planifié pour prendre part à l'opération de secours concernant la 6^{ème} Armée qui est encerclée dans la ville russe de Stalingrad.

[106] Pressentant le danger pesant sur les têtes-de-pont allemandes sur la Tchir, les Soviétiques renforcent d'abord leur 5^{ème} Armée blindée pour relancer ensuite leur assaut sur le cours inférieur de la Tchir le 7 décembre. Elle se heurte au XLVIII^{ème} Panzerkorps et sa 11^{ème} Panzerdivision, montés en ligne dans la région en vue de participer à l'opération Wintergewitter. Pendant plus d'une semaine ponctuée par d'intenses combats, les unités allemandes mettent en échec toutes les tentatives de la 5^{ème} Armée blindée. Les Soviétiques réunissent alors une nouvelle armée, la 5^e Armée de Choc, pour forcer la décision le long du Don. Alors que la 5^{ème} Armée blindée soviétique fixe le XLVIII^{ème} Panzerkorps un peu plus à l'ouest (vers Sourovikino), la 5^{ème} Armée de Choc prend, les 13 et 14 décembre, les têtes-de-pont les plus menaçantes au confluent de la Tchir et du Don, ce qui coupe l'axe ouest de Wintergewitter et met fin aux espoirs de Hitler de reprendre l'opération de dégagement de Stalingrad.

[107] Situé à 36 km de Volgograd, le cimetière de Rossoschk, inauguré en 1999, contient sur ses plaques, par ordre alphabétique, le nom de 173 055 victimes allemandes de Stalingrad (disparus, non localisés, identifiés).

Kirschwing Joseph, né le 16 avril 1926 à Althorn, commune de Goetzenbruck (Moselle)

En marche vers le front de guerre :



Début janvier 1945, nous eûmes l'ordre de marcher vers Żyrardów, alors que nous étions déjà encerclés par les Russes. Leurs chars avaient franchi la Vistule qui était gelée au point que la glace vitrifiée par un froid polaire hors norme pouvait supporter leur masse individuelle de 26 tonnes. Craignant d'encaisser à chaque instant la balle mortelle venue de nulle part, on nous demandait à nous, avec notre minable équipement de lutter contre les mastodontes. « Que va nous réserver la minute suivante? »

Lorsque les blindés soviétiques T-34 se présentaient devant nos positions avec leur tourelle inquiétante qui pivotait lentement pour scruter les alentours et traquer le gibier humain, mon Dieu, que les vibrations de leurs chenilles nous tétanisaient. Il n'y avait qu'une solution, vite se planquer dans les trous individuels qui avaient déjà été creusés. Certains fanatiques voulurent pourtant se mesurer aux chars avec leur pétoire. Ayant vite repéré ces tireurs exaltés, les tankistes fonçaient dans leur direction et les écrasaient de toute la masse du blindé qui pivotait rageusement sur eux !

De mon trou, j'ai immédiatement remarqué qu'un tireur d'élite adverse nous tenait en sa ligne de mire. Après le deuxième tir qui effleura mon casque blanc, je me suis assis dans ma niche sans bouger de peur de me faire trouer la cervelle. A côté de moi, j'entendais l'adjudant m'ordonner de sortir en hurlant : « *Kirschwing, wollen Sie schiessen, wenn nicht, komme ich herüber und schiesse Sie über den Haufen !* Kirschwing voulez-vous tirer, si ce n'est pas le cas, je viendrai et vous abattraï comme un chien ! ». Mon fusil était chargé et j'attendais qu'il s'approchât de moi car j'étais prêt à le descendre. Peu de temps après, comme je n'obtempérais pas, le gradé est sorti de son trou, fort en colère. Il a immédiatement hurlé de douleur car le tireur d'élite ne l'avait pas loupé. Dans un dernier sursaut, il s'est redressé, appelant au secours, et un nouveau tir bien ajusté l'a abattu. Craignant une autre balle mortelle du tireur aux aguets, j'ai attendu patiemment. Et au bout d'un long moment, n'entendant plus rien, j'ai mis mon casque au bout de mon fusil pour le lever bien haut. Pas de tir, le chasseur de têtes avait sans doute quitté son poste de guet. Tout était calme. Mais on ne sait jamais avec ces diables de Russes, je me suis rassis pour attendre la tombée de la nuit et je me suis endormi. C'est mon copain Edouard Sinteff qui m'a réveillé (voir son témoignage). Je n'arrivais plus à me relever car j'étais littéralement collé au sol par le gel, ayant uriné dans mon pantalon, sous l'effet du froid.

Nous nous sommes retrouvés à trois sur le champ de bataille qui avait été évacué par la compagnie: un soldat allemand, Edouard et moi. Nous nous demandions ce que nous allions faire: repartir vers les nouveaux emplacements de défense établis par notre unité ou filer chez les Russes.

Edouard Sinteff m'a demandé de prendre la décision car j'étais le plus âgé. Je leur ai proposé de désertir, ce à quoi l'Allemand a répondu : « *Das darf man nicht !* On n'a pas le droit de le faire ! » Alors je lui ai répliqué : « va voir tes copains ! ». Du coup il nous a suivis. Nous avons marché un certain temps avant que des tirs ne se fassent à nouveau entendre. Nous nous sommes planqués par terre sans bouger jusqu'à ce que le silence revienne. Nous avons repris notre route et sommes arrivés à une ferme. Nous avons essayé de faire comprendre aux occupants que nous étions des Français en disant : « *Franzous !* ». Ils nous ont donné une galette de pommes de terre puis ils nous ont demandé d'aller dormir dans le hangar où se trouvait le foin. Au lever, nous sommes retournés à la ferme; de là, le paysan nous dirigea vers une autre ferme située un peu plus loin. La maison était encore chaude, nous avons trouvé des patates que nous avons placées dans le feu qui couvait encore. Quel régal pour nos estomacs affamés ! Nous nous sommes allongés sur le lit et avons dormi comme des sacs quand soudain on frappa à la porte : c'était un soldat russe à qui nous avons essayé de faire comprendre que nous étions Français. Le vainqueur ne souhaitait qu'une chose: nous dépouiller avant que ses copains n'arrivent pour nous rançonner à leur tour.

Prisonniers le 17 janvier 1945 :

Ayant vu notre uniforme vert-de-gris, le garde nous donna une taloche en pleine figure. « *Franzous, Franzous* »: clamions-nous en espérant calmer sa colère. Peine perdue. Il s'enfichait de notre nationalité. Comment faire comprendre à un Béotien de Russe ce qu'est un incorporé de force alors que de nombreux « Français de l'Intérieur » l'ignorent encore aujourd'hui.

Il nous ordonna de vider nos poches. J'ai voulu me baisser pour ramasser mon livret militaire qu'il m'avait arraché pour le jeter par terre, en pensant qu'il pourrait me servir à l'occasion. Le garde m'asséna un coup de crosse pour m'en dissuader. Pillé comme un moins que rien, avec mes poches délestées qui sortaient de mon pantalon en forme d'oreilles de basset, j'ai été détroussé par ce bandit de grand chemin. Lors des palpations avides du vainqueur, je fus vite dépossédé de mon livret de solde, de mes 50 Reichsmark et de 30 zlotys. Avides de rapines, d'autres soldats russes qui en voulaient à mort à ces sales Allemands (*Niemitz*) sautèrent sur nous pour nous plumer à leur tour et nous dérober le peu qui nous restait. Un envieux finit par récupérer mon ceinturon. Un unique mouchoir restait en ma possession avant que je ne pusse réenfiler mes habits.

Bagues, montres, lunettes, colliers prélevés chez mes voisins fleurissaient dans les havresacs de ces conquérants. *Dawai!* Vite! Une bague coincée dans un annulaire était libérée d'un coup de revolver !

Avec nos mains tenant le haut du pantalon, nous avons repris la route en compagnie de notre surveillant. Plus tard, j'ai pu trouver un bout de ficelle qui m'a permis de serrer ma culotte à la taille.

Nous avons rencontré un officier russe qui s'approcha de nous en nous menaçant de son pistolet. Une nouvelle fois, j'ai répété « *Franzous, Franzous !* » et là, divine surprise, il nous a répondu en français : « Ah, vous êtes Français, alors pourquoi cet uniforme ? ». Nous lui avons fait comprendre que nous étions des incorporés de force ! Il a griffonné quelques mots sur un papier qu'il a remis au garde. A partir de ce moment-là, le convoyeur (*konvoi*) nous a laissés tranquilles ! Parvenus à un grand bâtiment où nous sommes rentrés, nous avons été contraints de nous coucher sous la table. Une femme russe nous apporta une soupe de betteraves rouges. Toute la nuit, nous restâmes bloqués sous la table et nous entendions comment des engagés volontaires en uniforme allemand étaient battus et maltraités par des soldats russes dans un local voisin.

Catalogués comme prisonniers de guerre (*Воина Плenny война пленный*), nous avons traversé la ville de Żyrardów. Les cadavres de soldats allemands y jonchaient le sol et je me suis dit que je risquais à tout instant d'en faire partie. Notre colonne se mit en marche pour rejoindre le camp de Pulawy distant d'environ 150 km. Les plus valides maintenaient dans leurs bras ceux qui peinaient. Avec leur doigt sur la gâchette, d'ombrageuses sentinelles, marchant en serre-files pour accentuer la cadence afin de trouver en soirée un gîte pour s'y abriter, n'attendaient que cela pour terrasser les élopés ! Pas de traînards donc car les canards boiteux qui titubaient en fin de convoi en ralentissant l'allure avaient droit au repos éternel, un coup de feu les culbutant sur la chaussée. Pan! Il fallait tenir debout quoiqu'il arrive.

Nous soutenions à bout de bras les estropiés, blessés lors des derniers combats, pour qu'ils ne subissent pas le même sort. Mais parfois, épuisés par leur prise en charge qui pesait sur nos épaules et victimes à notre tour de faiblesses liées à la faim et à l'épuisement, nous les lâchions à contrecœur. Pan! Pas de rédemption à attendre. Pan! Pan! Et toujours l'une et l'autre détonation retentissaient à l'arrière. Tressaillant de terreur face à ces crimes horribles, l'on continuait à endurer notre calvaire en rangs serrés avec l'interdiction absolue de sortir de la colonne. Uriner et déféquer, tâches éminemment naturelles, devaient se faire en marchant au détriment des règles de bienséance les plus élémentaires. La bestialité avait repris ses droits. Les bonnes manières civiles semblaient inconnues au bataillon soviétique. Nous étions devenus des bêtes aux mœurs animales, notre instinct nous gardait en survie sur ce parcours de sauvagerie. J'essayais de retenir au maximum mes mictions avant que mes sphincters de la vessie contractés à l'extrême ne lâchent prise. Les plus tenaces, poussés dans les derniers retranchements de l'endurance, soutenaient courageusement les camarades de régiment exténués qui avançaient mécaniquement, le souffle court, l'œil hagard. Pour combien de temps encore allaient-ils tenir ?

Notre seule nourriture consistait en du pain sec et de la neige. En effet, tous les deux jours, on nous distribuait trois biscottes très dures (*Knäckebröt*). Il fallait les casser dans la main et absorber les croûtons revêches avec de la neige. Foulée par la masse captive s'étirant devant nous, cette neige bienvenue, souvent souillée, nous la ramassions en nous baissant au milieu du cortège de peur d'être tirés comme des lapins.

J'ai failli perdre la vie pour une pomme de terre posée comme une offrande sur le bas-côté de la route ! L'ayant vue de loin, je la lorgnais avec envie, elle m'attirait comme la pomme tentatrice du Paradis. «Vif comme l'éclair, je vais plonger rapidement dessus pour la ramasser, le garde n'aura pas le temps d'épauler ! » pensais-je en mon for intérieur. Mais mon voisin, un inconnu qui me précédait, avait anticipé mon geste pour la happer au passage. Par un coup de feu, il fut fusillé devant moi ! On peut dire qu'il m'a sauvé la vie.

Le plus terrible, c'était de croiser les chars qui n'hésitaient pas à faucher la piétaille capturée qui cheminait à droite de la route. Lors des haltes nocturnes, nous dormions dans la neige avec interdiction formelle de nous lever, même pour faire nos besoins.

Camp de Pulawy.

Le 17 janvier 1945, me voilà retenu prisonnier au camp de Pulawy qui comportait de nombreuses baraques surpeuplées et insalubres. Durant ce séjour, j'ai été employé à transborder à mains nues des caisses de munitions en traversant la Vistule gelée, munitions destinées aux unités de l'Armée Rouge puis j'ai fait partie du *Holzkommando*. Dès la sortie du camp, nous entamions à pied une marche de quelques kilomètres pour arriver dans un village où se situait un dépôt de bois. Il nous fallait ramener les troncs d'arbre et pour ce faire, 12 à 18 gars étaient requis pour transporter la grume et la ramener au camp pour en faire du bois de chauffage (*Brennholz*). J'avais toujours les sens en éveil et mes yeux enregistraient le moindre détail pour être sur le qui-vive, à mon avantage.

Ne voulant pas user inutilement mes forces, je m'arrangeais pour me trouver au milieu de gars plus grands que moi, ainsi les troncs reposaient sur leurs épaules ! Ce n'étaient que gémissements de leur part tout au long du parcours tant le poids de l'arbre tronçonné écrasait leurs échine. Je participais en parfait comédien à ces jérémiades, haussant les épaules sous la charge, prostré sous le poids comme le géant Atlas dans la mythologie quand il portait la Terre. Il était interdit de s'arrêter. Il fallait tailler la route sans faillir avec un garde qui rythmait notre marche avec force engueulades.

Et c'est lors d'un retour vers le camp qu'une femme me tendit une boîte de conserve remplie d'une soupe à base de choucroute froide. Ayant très faim, je l'ai avalée d'un seul trait. Bien sûr, l'effet ne s'est pas fait attendre. Je fus pris de diarrhée, je n'arrivais plus à quitter la planche qui faisait office de W.C. J'étais tellement épuisé qu'il fallait que je fasse attention à ne pas m'endormir afin de ne pas tomber bêtement dans la fosse d'aisances.

Un matin, on nous annonça que les plus jeunes avaient le droit d'être rapatriés. J'étais alors plein d'espoir. Hélas, je n'ai pas eu cette chance. Par contre, mon copain, Schwalb Léo, originaire de Schiersthal, plus jeune que moi, a pu rentrer. Il est allé voir mes parents pour leur dire que j'allais bientôt revenir. Ma mère, très inquiète, allait tous les deux jours s'informer chez mon copain et pensait qu'il leur avait menti. J'ai vécu plus de deux mois avec 200 g d'orge perlé par jour, à dormir sur une planche rugueuse et bosselée, à me faire tondre sans retenue la chevelure au point de devenir méconnaissable. Il est vrai que le coiffeur maison nous empoignait les touffes et nous ratiboisait le crâne sans se préoccuper de nos hurlements de douleur et encore moins de notre esthétique.

Vers l'inconnu.

Nous avons été emmenés à la gare le 27 mars et mis dans des wagons-à-bestiaux. Le départ vers l'inconnu se fit sous un soleil printanier, le redoux signifiait que l'hiver était derrière nous et sans doute, que les beaux jours allaient arriver. Où allions-nous ? Cette question angoissante nous torturait l'esprit. Les gardes n'en savaient rien eux-mêmes. Nous étions à mille lieues d'imaginer que nous allions filer vers la Carélie et mettre neuf jours pour y arriver.

Du fil de fer barbelé obstruait les lucarnes. Parqués en surnombre dans la roulotte, nous avons *voyagé* pendant deux jours sans rien manger ni boire et les portes étaient verrouillées. Après le transfert à pied vers la voie ferrée russe, -sachant que l'écartement des rails en Russie est différent de l'espacement des voies européennes-, nous sommes montés dans un train en provenance de Sibérie. Et à partir de là, ce fut un voyage en *première classe* car nous reposions sur de la paille, un luxe. Le train fila à nouveau trois jours sans daigner s'arrêter. Nous étions entassés dans un air irrespirable. Un W.C. rudimentaire constitué d'un entonnoir zingué se trouvait au milieu du wagon. Vous perdiez votre statut d'être humain au milieu de la puanteur. De guerre lasse, à force de se retenir, les uns et les autres libéraient leurs entrailles sous eux, dans cette paille qui se transformait progressivement en fumier. Des gémissements, des pleurs étouffés, des bagarres et des cris, des souffrances endurées par les blessés graves

ajoutaient à la désolation. Des gars perdaient les pédales. Au premier arrêt, lorsque les portes se sont ouvertes, plus de printemps à l'horizon. Au contraire, la neige sous un ciel gris avait pris le relais et il faisait diablement froid. Au fur et à mesure que notre voyage nous emmenait vers le nord-est, notre wagon devenait un frigo voire une chambre froide appropriée pour les cadavres, avant qu'ils ne puissent être évacués. Les morts qui se trouvaient dans les wagons étaient jetés sur le bas-côté de la voie ferrée.

En guise de repas, nous avions droit à des crackers quasiment immangeables. Comme je me trouvais près de la porte, j'ai pu parfois sauter du train, lors de rares arrêts, à mes risques, pour prendre une poignée de neige afin de mieux pouvoir avaler mon fameux biscuit dur comme de la porcelaine !

Notre train était souvent bloqué pour laisser passer des convois d'armement et de ravitaillement en provenance de Mourmansk. De temps en temps le convoi s'arrêtait : il fallait dégager les congères de neige obstruant les traverses et enfourner du bois pour alimenter la locomotive.

Les tortures blanches de Segheza [108].



Après avoir quitté Pulawy sous un soleil printanier, nous avons débarqué le 4 avril 1945 à Segueja non loin de la Mer Blanche, sous une neige épaisse et par moins 45° Celsius, après avoir parcouru plus de 1 900 km. A Segueja, ville de bannissement où séjournèrent des milliers de réfractaires russes punis arbitrairement par le régime stalinien, notre trio arborait encore ses tenues d'été. En effet, lors de notre montée en ligne, le fourrier du régiment nous avait expliqué fallacieusement que la Poste de Berlin, désorganisée par l'excès des colis à diriger vers le Front n'avait pas pu livrer à temps notre fourniment d'hiver alors que nous savions clairement qu'elle avait subi les bombardements dévastateurs de l'aviation alliée. C'était un piètre mensonge de l'intendance pour ne pas nous saper le moral mais qu'aucun d'entre nous n'a avalé à l'époque de la montée vers le Front de Pologne.

A Segueja, nous dormions dans des baraques glaciales et, durant la nuit, nous entendions hurler les loups. En parlant de ces canidés que la faim chassait hors des bois, il me souvient les avoir vus mordre les barbelés érigés autour du camp. Heureusement que les grillages de protection ceinturant le camp étaient là. Car les fauves étaient sans pitié pour les humains. La preuve, c'est que sur les deux désér-

[108] La contrée de Segezhsy qui forme une zone de 10,5 mille kilomètres carrés est située dans la partie orientale de la moyenne Carélie autour du lac Vygozero avec la rivière Vyg qui le traverse. Entouré d'innombrables forêts, le centre régional Segezha fut fondé en 1943 à l'endroit d'un village de pêcheurs, après la construction du Belomorkanal creusé par les prisonniers du goulag pour relier la Baltique à la Mer Blanche : il devint de ce fait le lieu d'un immense combinat fabriquant de la cellulose et du papier. <http://www.segezha-packaging.com/> (Photos provenant de la compagnie "saw-mill and wood-working plant "segezhsy")

teurs qui s'étaient évadés du camp, seul un rescapé -après avoir été appréhendé- est revenu nous dire, devant le front de troupe qui avait été réuni pour la circonstance, que son compagnon avait été dévoré par les bêtes. Quant au malheureux, dès son discours fini, il fut évacué manu militari. Ce qu'il advint de lui, je l'ignore.

Inutile de dire que la faim a toujours été omniprésente avec ses maigrichonnes rations de pain quotidien et une soupe à base de semoule. A l'instar de beaucoup de mes camarades, il m'est arrivé de souffrir de la dysenterie. Pour combattre celle-ci, on nous donnait du charbon de bois à ingurgiter sans eau ! De la poudre émeri qui restait bloquée dans le gosier. Au lazaret où j'étais alité, les dysentériques brûlant de fièvre, obnubilés par l'eau salubre, -hélas mortelle en cas de son absorption- tant la soif les torturait, devaient rester à la diète absolue à part l'ingestion de ce charbon de bois, sec comme le sable ardent d'une dune. Chaque matin, une doctoresse hurlait en entrant à l'infirmerie: « *Wieviel Maaannn kaaapooouutt* ? ». Maniant son stick d'officier, elle assénait des coups de cravache rageurs sur les malades. Dès le coup reçu, il fallait ouvrir l'œil et aussitôt se manifester. Les malades qui ne réagissaient plus que par le silence étaient évacués sur une civière.

Quelle fut leur destinée sinon la fosse commune? Nul ne le saura sans doute jamais.

Dans cette antichambre mortuaire, je me languissais. Tout me devenait égal, je n'avais plus de goût à l'existence. Avec le cafard qui me tenaillait l'esprit, je pensais aux miens, aux bons moments passés ensemble à la maison. « *Wenn nur noch einmal...* Si je pouvais, ne serait-ce qu'une seule fois encore, revoir mon cher Bitcherland ? » Guidé par mon sens de l'orientation et as de la débrouille toujours à l'affût du moindre détail qui permet la survie, sachant de ce fait où coulait un peu d'eau résultant de la fonte des neiges, je me suis glissé dehors sans me faire repérer, à la sauvette, pour laper à tire-larigot l'eau de la vie. Que m'importaient d'ailleurs les dangers de mort résultant de son absorption ? Au moins, pensais-je, mes ennuis terrestres s'éteindraient ici. Le lendemain j'étais guéri.

En effet, pour le prouver, nous devions faire nos besoins sur un bout de papier et s'il n'y avait plus de trace de sang dans les selles, nous étions jugés aptes à reprendre le boulot.

Chaque matin, un chef désignait le quota d'hommes à répartir sur les différents chantiers :

- soit procéder à la fabrication de charbon de bois industriel (la carbonisation se faisait sous les meules terreuses à l'emplacement des coupes de bois mais j'ignorais l'endroit où les gars travaillaient),
- soit partir à l'usine à papier où j'aurais souhaité aller pour éviter le meurtrier froid extérieur,
- soit encore participer au rassemblement des troncs d'arbre à constituer en immenses radeaux de bois de flottaison dont les grumes et autres bûches avaient au préalable voyagé librement sur la rivière, au gré de son courant, après la fonte des glaces, pour venir s'agglutiner dans le lac,
- soit enfin les haler, c'est-à-dire les tirer à soi à la force des bras, vers l'usine de papier.

J'ai été affecté à ce dernier chantier situé à environ 3 km de la ville. A l'aide d'un harpon, nous devions récupérer les grumes ramenées au bord du bassin de réception par flottage qui était un mode de transport courant en Russie et qui servait également, en dehors des usines de cellulose, à alimenter en bois de chauffage les habitants des grandes villes.

Il fallait faire attention de ne pas tomber dans l'eau glacée, les mouvements de récupération étant beaucoup trop crevants pour nos corps affaiblis. Tandis qu'une équipe de forçats pelletait la neige autour de notre aire de travail, notre duo devait harponner, du matin au soir, des grumes qui nous arrivaient d'un canal de dérivation, entraînées qu'elles étaient par un fort courant. Gare à la noyade.

Les troncs saisis par nos crochets étaient hissés sur une chaîne de halage. Cette bande transporteuse spécialement conçue pour tracter le bois tournait en mouvement circulaire et permettait ainsi un écoulement continu des troncs. Ce convoyeur les embarquait donc vers un broyeur dont on entendait les meules déchiqeter en sciure le bois remorqué. Le gardien russe nous surveillait constamment car la maudite chaîne de transport devait rester tendue comme la corde d'un arc. Avec son gourdin menaçant, il nous houspillait continuellement de « *houya, houya* » pour qu'on tînt la cadence. Besogne extrêmement dangereuse car, nous, les deux ouvriers devions parfois travailler en équilibre sur des troncs dont la trajectoire et la rotation dans cette eau pouvaient être chaotiques. Parfois un tronc biscornu obstruait le passage du canal de dérivation et déréglait l'arrivée du bois. Le vigile venait alors nous frictionner l'échine au lieu de nous aider à alimenter le circuit.

Le froid vif nous façonnait des petits glaçons qui s'accrochaient aux cils; des larmes de glace pendaient à nos paupières tandis qu'une moustache hérissée de grésil perlait autour de la bouche et du nez comme celle d'un Saint Nicolas venu de Laponie. En cherchant trop vite à enlever cette poudre collante comme de la glu sur les babines, la peau de la lèvre supérieure s'arrachait comme une pelure et croyez-

moi, ma lippe mit longtemps à guérir. Le soir, en rentrant ankylosé au logis, j'avais la bizarre impression d'avoir passé ma journée en tenue d'Adam, tant le vent arctique m'avait transpercé de froid durant mon labeur au bord de la fosse de réception. Alors, la tiédeur baignant la chambrée m'apparaissait comme la chaleur feutrée d'un nid douillet, mais cette moiteur si agréable aux muscles endoloris était de courte durée. Assommé de lassitude après les pénibles heures de labeur, l'on s'assoupissait une ou deux heures puis il fallait bouger sur sa couche pour faire taire le froid mordant qui régnait dans notre igloo dont les parois étaient constituées de gros galets savamment imbriqués les uns dans les autres, à l'image d'un mur de pierres sèches. Heureusement, les poux ne sévissaient pas sous ces latitudes.

Dans le dortoir, j'étais le seul Lorrain au milieu de huit Polonais. Une nuit, le garde est venu nous réveiller. Je faisais semblant de dormir, alors il s'est mis à me frapper. Nous devions nous lever pour aller tendre des barbelés, je n'en connaissais pas la raison. Les Polonais m'obligeaient à faire tout ce qu'eux ne voulaient pas faire, avant tout à cause du damné froid. Ils me percevaient comme étant un engagé volontaire : « *da, du weisst, Franzose, du bist Freiwilliger !* Que tu le saches, tu es un engagé volontaire!» J'avais beau leur dire que non, ils répliquaient : « *Halt deine Schnautze oder ich dir schlagen drei !* Ferme ta g... ou moi t'en coller trois» dans un allemand truculent mais le charme comique s'arrêtait là, devant le poing querelleur du Polak.

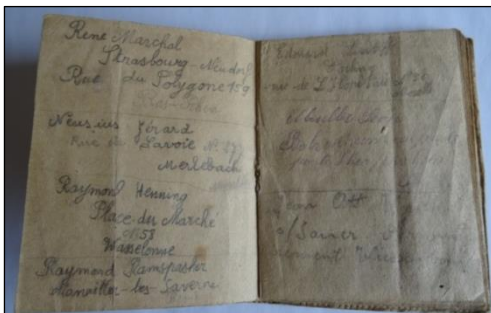
J'ai eu mes 19 ans au cours de ces deux mois démentiels passés à la réception des grumes. Mais ayant perdu la notion du temps, je n'ai pas su quel avait été le jour précis de mon anniversaire. 19 ans, si jeune et si loin de chez moi ! Accoutrés comme des épouvantails, nous ressemblions à des mendiants, velus, sans hygiène car la moindre eau de lavage nous aurait fait crevasser davantage la peau déjà bien lézardée de croûtes. Avec nos mains racornies et gercées, avec nos doigts pareils à des griffes, le séjour nous dégénérait progressivement en animaux bipèdes. D'autant plus que les compagnons de chambrée polonais, des rabat-joie, qui savaient parler le russe enfonçaient le clou nostalgique en me prédisant un non-retour. « *Franzose, komme Du nicht mehr nach Hause.* Français, toi revenir pas à la maison ! » Inutile de poser des questions aux gardiens, ils avaient la main leste et le pied autrement encore plus rapide pour vous expédier un magistral coup au derrière ou vous flanquer une tannée mémorable. J'en sais quelque chose. « *Houya, houya* » était leur cri de dégoût à notre rencontre.

Parti un jour travailler en ville, j'ai pu me glisser dans un groupe de prisonniers qui rôtaient à la sauvette un chien. Alléché par le fumet de ragoût qui me faisait frissonner d'aise les narines, je leur quémandai un morceau rôti. « *Verschwind !* Disparais ! Tu n'as rien à faire ici sur notre chantier » hurla un interné allemand.



Mon copain de captivité qui travaillait à l'usine m'a fabriqué un collier, rustique de rustique il est vrai, une pacotille qu'on dédaignerait porter aujourd'hui, mais que je considérais comme un bijou précieux dans ce coin famélique. J'ai également été en possession d'un couteau bricolé à partir d'un bout de lame. Mais comme ce canif usait mon fond de poche, j'ai dû le perdre par inadvertance.

Un compatriote alsacien, Boeglin Yves, dont les parents étaient pharmaciens à Haguenau, s'était vu confier le poste d'infirmier de service. Un brassard ajouré d'une croix rouge, fixé au bras, confortait ostensiblement son rôle de secouriste. Comme le pauvre sauveteur ne disposait pas de médicaments pour soigner les malades vu le manque de remèdes thérapeutiques dont souffraient les autorités du camp, il nous reconfortait en nous offrant des petits carnets fabriqués par ses soins.



Dans le livret reçu, confectionné à partir du papier et du carton qu'on fabriquait à l'usine de cellulose, j'ai annoté sur des pages couleur bistre une dizaine de noms de camarades qui ont séjourné avec moi à Segueja. J'ai pu ramener cet agenda chez moi. Les voici:

Yves Boeglin, Pharmacie 3, Place d'Armes, Haguenau,
Aloïs Lett, N°141, Bliesbrück, Moselle (père du Député-maire de Sarreguemines, Céleste Lett),
Husser Charles, 10 Rue Kaisersberg, Colmar,

Mischler François, N°104 Erckartzviller, près de Mulhouse,

Becker Emile, Kerling, près de Sierck,
Schneider Joseph, Buhl, près de Sarrebourg,
Kessler Georges, 23 Rue Nationale, Forbach,
René Marchal, 159 Rue du Polygone, Strasbourg Neudorf,
Neusius Gérard [109], N°277 Rue de Savoie, Merlebach,
Raymond Henning, N°58 Place du Marché, Wasselonne,
Raymond Ramspacher, Monsviller-lès-Saverne,
Edouard Sinteff, N°20 Rue de L'Hôpital, Carling,
Muller Léon, Bolsenheim, Poste Schaeffersheim,
Jean Ott, Woerth-sur-Sauer, Arrondissement Wissembourg.

Nous avons appris le 9 mai que l'armistice avait été signé. Saouls comme des barricades, les soldats russes échangeaient des tirs. Saouls comme des barricades, les soldats russes échangeaient des tirs.

Pour le peu que j'ai vécu là-bas, il ne faut pas être grand météorologue pour affirmer que le climat en Carélie se caractérise par un hiver long, glacial, blanc immaculé, suivi d'un été court et frais. A lui seul l'air polaire vous assommait. Après la disparition du manteau neigeux, la verdure prenait très vite le relais au milieu des rochers, des galets, enrubannant lacs et rivières de son écharpe fleurie et ce que le vert forestier ne recouvrait pas, le bleu azur des lacs le dominait. Les beaux jours s'annonçaient.

La Nature se réveillait comme les marmottes dans les alpages. Le soleil revigorait nos membres engourdis. Les vaches remontraient leur museau, broutant avec délectation l'herbe grasse des prairies déneigées. En l'espace d'une semaine, des milliers de fleurs tapissèrent la contrée au milieu des volutes innombrables de moustiques venues de je ne sais où. Le froid s'éloignait.

Un jour, on demanda des volontaires pour faire chauffer du goudron. Je me suis proposé: au moins j'aurais chaud et ce boulot serait certainement moins dur que de charrier du bois : aussi ai-je été affecté dans un autre secteur du camp. Le goudron liquide devait être étalé sur les toiles trouées du toit recouvrant les charpentières qui étaient alors calfatées avec cette colle.

Mais voilà qu'en portant mes deux seaux remplis de cette poix noire vers un nouveau chantier, une dame russe, matrone bien enveloppée, m'interpelle pour que je vienne lui donner un coup de main pour pousser un énorme rouleau de papier d'emballage pour sacs de ciment. Je lui signifiais que ce n'était pas possible avec mes deux mains déjà prises. Ni une ni deux, la furie m'a corrigé à coups de taloches. J'avais bien envie de lui rendre les baffes qu'elle m'assénait mais la prudence étant mère de sûreté, j'ai préféré essayer cette humiliante correction. Que faire d'autre ? Elle aurait ameuté tout le quartier, un gardien serait accouru et là, Dieu sait ce qui me serait ensuite arrivé

A force d'appliquer cette matière visqueuse au gros pinceau ou de dérapper avec mes seaux sur la toiture glissante, j'étais barbouillé de noir et les copains m'ont baptisé «*Negermännele*» (négrillon). Inutile de songer à me laver car l'eau m'aurait causé plus de tort que de bien en accentuant les gerçures qui crevassaient les paumes de mes mains.

Ce travail terminé, j'ai intégré le camp d'origine. A mon arrivée, les copains m'ont embrassé et m'ont dit : «*Morgen, gehen wir heim !*». Quelle heureuse nouvelle, le cauchemar allait prendre fin. Mais nous n'imaginions pas que nous allions vivre d'autres événements terribles. Lorsque, nous, Alsaciens-Lorrains avons quitté le camp, je n'ai pas pu m'empêcher de dire aux Polonais sur un ton de revanche : «Les gars, nous, nous rentrons chez nous ! »

Après l'appel de nos noms, nous avons embarqué dans des wagons à bestiaux et avons roulé jusqu'à Volkhovstroï où nous nous sommes arrêtés trois jours. Entretemps j'ai eu la chance de ma vie de n'avoir pas été écrabouillé par le linteau d'un pont. En effet, nous nous étions installés sur la toiture du wagon et c'est l'un de mes camarades qui a pu m'alerter du danger, je me suis baissé in extremis.

Les cakes durs comme du fer étaient notre seule nourriture et nous avions toujours le même confort insalubre dans les wagons. Le convoi ignorant Moscou, située à bonne distance sur notre droite, j'ai compris, après la bifurcation de la gare de Jaroslav nous menant vers le sud, que nous ne prenions pas le chemin de la France. Quelle déception en arrivant à Tambov. »

[109] Gérard Neusius, fait prisonnier dans la région de Kiev puis transféré au camp de Tambov, fut dépêché dans un kommando parti œuvrer à Segueja. Il travailla dans l'usine de cellulose qui fabriquait le papier *brun*. (Interview téléphonique du 21 août 2016).

Tambov.

Partis de Segheza le 24 juin 1945, nous sommes arrivés le 5 juillet en gare de Rada, station située à environ 430 km au sud-est de Moscou et à plus de 1 800 km du point de départ. Nous avons rejoint le camp à pied. A l'arrivée, nous avons constaté que plusieurs rangées de barbelés et des miradors renforçaient l'enceinte. Nous n'aperçûmes aucun bâtiment car les baraques étaient enfouies sous terre. Nous avons patienté longtemps devant le portail car les préposés au poste de garde ne disposaient pas de boulier pour le comptage. Et comme on trépignait d'impatience dans les rangs, les responsables de la colonne nous ont comptés et recomptés, mais ils trouvaient chaque fois des résultats différents. L'un d'entre nous a dû compter à leur place.

Après cette attente interminable, nous avons été dirigés vers le sauna et la désinfection.

A cet instant, nous étions encore pleins d'espoir car on nous avait claironné partout que c'était le fameux Camp des Français. Mais nous allions très vite déchanter et découvrir les lamentables conditions de détention (sous-nutrition, hygiène déplorable, sévices, vermine, travail forcé en forêt).

Pour ma part, j'ai été parqué dans la baraque n°74. J'ai alors perdu de vue Edouard Sinteff qui a été expédié dans un autre logis. Confinés à 250 prisonniers par baraque, nous dormions sur deux étages. J'ai préféré m'installer sur la couche supérieure. Séparé tous les deux mètres environ par un cloisonnage intermédiaire, le bat-flanc encageait dans cet intervalle cinq bonhommes qui dormaient dans la même posture, cela tenait chaud et lorsque l'un des dormeurs engourdi par la fraîcheur de la nuit se retournait toute la rangée devait faire la même rotation dorsale.

Lors du passage obligé chez le coiffeur, on aurait préféré de loin le couteau du châtreur à la place des ciseaux émoussés qui vous arrachaient des larmes de crocodile tant la douleur exercée sur le cuir chevelu était vive. Le couteau du barbier sévissait dans toutes les parties velues. Dans l'entrejambe ainsi écartée, le tondeur décomplexé vous étirait le sexe comme une guimauve pour mieux pouvoir déplumer votre toison pubienne. Trois jours après, l'on sentait encore la morsure de la lame.

Le sauna était un enclos mi-souterrain où l'on subissait, à poil, la suée qu'un four surchauffé, dégageant par intermittence des volutes asphyxiantes de vapeur, vous faisait subir. Mais inutile d'espérer entrer en transpiration puisqu'on ne disposait d'aucune once de graisse pour faire perler la sueur. Pendant ce temps, nos habits avaient été enfermés dans un four à chaleur sèche pour y « zigouiller » les poux et autres parasites. J'ai constaté que certaines de mes frusques, pour avoir été exposées trop près de la source de chaleur, s'effilochaient en fibres fragilisées dont la texture tissée allait partir tôt ou tard en loques.

Le plancher de notre baraque se trouvait sous terre et le toit était recouvert d'herbe. Plus d'une fois, je l'ai broutée pour calmer les gargouillis de mon estomac grognon.

Le camp était immense. Etant donné que nous sortions tous les jours pour aller travailler au *Waldkommando*, je ne l'ai jamais parcouru totalement durant toute ma captivité.

En guise de nourriture, nous recevions le soir un bout de pain pour le lendemain (pouvait-on appeler cette chose du pain ?), mais nous avions tellement faim que nous mangions de suite notre ration et de plus nous avions peur de nous la faire voler pendant la nuit.

Le matin, on nous distribuait de la soupe surtout aqueuse, constituée d'un peu d'orge perlé.

La faim m'est impossible à décrire. Mais j'avais une telle faim que je la voyais courir en moi sans qu'elle daigne s'arrêter une seule fois. Je lui demandais juste qu'elle m'accorde le mirage de la corne d'abondance ou, au pire, un instant de répit dans ma quête effrénée de nourriture. Alors dès que cela était possible, après l'herbe qui me calait tant bien que mal l'estomac, je repérais discrètement les



champignons en forêt. Je ne prenais que des girolles et pillais les ronds de coulemelles pour compléter mon minable repas. Je me méfiais des autres. En cas de doute, valait mieux dédaigner un champignon même grignoté par des limaces que risquer d'en consommer des mauvais, aussi aguichants à l'œil fussent-ils! Des camarades, qui ne connaissaient rien aux

cryptogames, sont morts intoxiqués. Il ne fallait surtout pas être vu à les ramasser.

La photo de ma cuiller ramenée de Tambov apparaît ébréchée, c'est parce que je l'ai tétée à outrance, comme un nouveau-né, pour y piocher l'ultime atome de soupe ! Ma cuiller était personnalisée avec

des petites encoches sur le manche. (En cas de vol, je pouvais de ce fait confondre plus facilement mon voleur).

En plein été, le matin, avant d'aller en forêt, on nous distribuait des poissons salés en guise de repas pour la journée. Aucun liquide par contre n'était à notre disposition pour étancher la soif car l'eau du robinet installé au camp était coupée. Quel supplice! Nous implorions le ciel pour qu'il pleuve. Oui, affolés par une soif qu'aiguïsaient ces salaisons atroces, les captifs auraient *sifflé* n'importe quel jus, même le plus immonde. Certains d'ailleurs ont bu leur urine recueillie dans leur chemise, tissu qu'ils suçaient ensuite comme des nourrissons.

Le premier et le deuxième jour, j'ai à chaque fois mangé du poisson, un vrai repoussoir tant il était amidonné de sel pour sa conservation. Cette ingestion était à la limite de ce qu'un être humain peut supporter. La langue râpeuse en feu, crevant d'une soif inextinguible, j'ai promis d'y renoncer le lendemain sachant combien j'allais avoir tout de suite soif mais la faim atroce avait gain de cause et j'en ai repris, par gourmandise incontrôlable, de ce fretin que je m'étais juré d'envoyer à jamais dans les tréfonds des rivières. Alors quand par hasard, il pleuvait, nous buvions l'eau des flaques étalée sur les chemins forestiers et qui était souvent maculée par de la bouse de vache. Avec les risques encourus d'ingestion d'eau croupie, pas étonnant que la dysenterie proliférait chez les imprudents.

Et lorsqu'il avait plu pendant plusieurs jours sans discontinuer, du coup nous n'avions plus soif.

Qu'il pleuve, qu'il vente, nous ne disposions que d'une tenue et d'une seule paire de chaussures. Pour dormir, nous gardions sur nous nos vêtements trempés qu'il était impossible de sécher ailleurs que sur notre corps. De plus, comme nous étions allongés sur des lattes nues, sans couverture, ceux qui étaient sur les couches du bas récoltaient toutes les gouttes suintant entre les interstices du châlit. Par chance, je me trouvais en haut. Les locataires du bas maugréaient aussi à cause du sable qui leur tombait sur la figure ou, parce que notre remue-ménage du haut (lorsque quelqu'un se levait pour aller au petit coin) faisait trembler la structure inférieure sur laquelle ils dormaient.

Heureusement que j'avais aussi des petits pieds chaussant du 39, ce qui fait que, du début à la fin de ma captivité, on ne m'a jamais piqué mes chaussures : j'étais un des seuls à les avoir conservées.

Profitant de la pénombre de la baraque les punaises sortaient des rainures de la pourriture et tombaient sur votre personne en vous assaillant alors sans relâche. Un soir, ne supportant plus les morsures de ces créatures nocturnes qui m'envahissaient littéralement, je suis allé m'allonger sur la toiture tapissée d'herbe. Un Russe m'a vu et m'a emmené chez le chef de baraque. J'ai été sanctionné de la corvée de chiottes que j'ai effectuée du matin au soir sans rien manger ni boire et avec interdiction de me laver. Sous la surveillance d'un policier français, les uns vidaient les fosses d'aisance avec des écopés tandis que d'autres évacuaient dans un tonneau les excréments pêchés. Nous transportions celui-ci sur nos épaules à l'aide d'une perche enfilée dans les anses et le vidions dans un fossé hors du camp. Il fallait synchroniser nos mouvements car plus d'une fois, la merde nous enveloppa.

Il faut dire que la moindre petite incartade au règlement intérieur était réprimée par ce type de punition, même pour les camarades affaiblis qui n'arrivaient plus à atteindre à temps les W.C., vu leur état de santé, notamment ceux qui souffraient de diarrhées continues.

Le matin, le chef de baraque avec son sifflet à roulettes appelait les hommes à la corvée. Alignés en trois rangées, nous étions comptés par un garde. Ce dernier se trompait dans le décompte et mettait un temps fou à trouver le chiffre exact de la colonne prête au départ. Il faut dire qu'avec nos têtes qui doléinaient, avec nos corps et nos pieds sans cesse en mouvement pour nous réchauffer, l'exercice de comptage n'était pas facile. Mais on gagnait du temps sur la corvée.

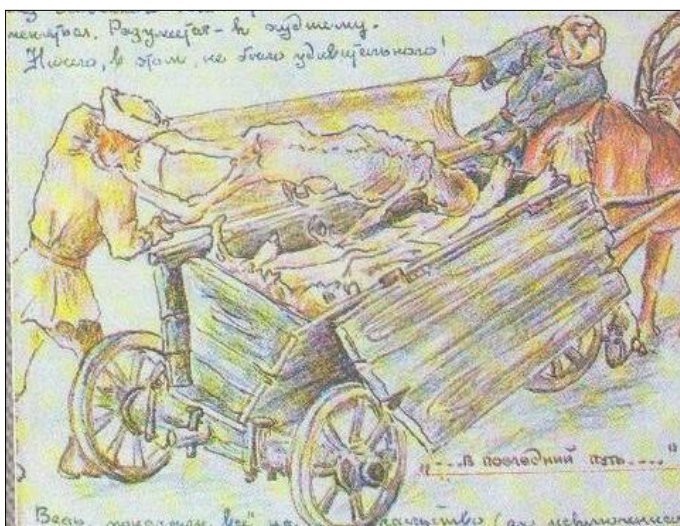
Dans le *Waldkommando*, on travaillait à la tâche (*im Akkord arbeiten*). Un jour, on a mis une heure pour entamer l'écorce d'un arbre tant la scie passe-partout crissait sur les fibres revêches, sous les vitupérations de la sentinelle pas commode pour un quart de kopeck. Je me suis permis de me diriger vers le Russe pour lui montrer l'état déplorable des dents de la scie passe-partout qui ne présentait plus que des chicots de métal arrondis. Rendu furieux par ma façon de l'aborder, il m'a assommé, étalé raide sans plus s'occuper de moi. Le soir, deux camarades m'ont ramené flageolant au camp.

A cet égard, je me souviens d'un autre fait navrant qui m'est arrivé au camp de Pulawy où j'ai eu droit à une correction mémorable. En effet, pendant que les deux factionnaires faisaient leur surveillance sur le chemin de ronde en se croisant loin de la porte d'une cave, je me suis glissé à l'intérieur du local plongé dans le noir. En tâtant, j'ai pu dénicher deux-trois pommes de terre et une betterave. Mais il me fallait maintenant attendre patiemment l'éloignement des sentinelles et profiter qu'elles se tournaient le dos pour remonter dans la cour de la caserne. Mais pendant ce temps, l'heure du repas tournait et lors-

que je me suis présenté à la cuisine, le cuistot à la carrure d'ours a cru que je revenais pour la deuxième fois au rab. Le colosse très agressif m'a expédié une torgnole sur la gueule (*Gosch*, patois du Bitcherland), à assommer un bœuf. Le haut de la lèvre éclatée, -une coupure très franche et qui a mis longtemps à cicatriser-, je pissais le sang et pour ne pas perdre le précieux liquide, j'ai étiré avec mes pouce et index la lèvre inférieure pour le récolter. Sous la violence de la frappe, je ne sais toujours pas, aujourd'hui encore, si j'ai avalé mon incisive ou si elle a valsé dans la boue.

A mon retour au pays natal, une belle plaie trônait sous mon nez. Je n'ai jamais pu raconter ce malheur ni à mes parents ni à mes frères et sœurs. J'ai cadennassé mon vécu, préférant l'intérioriser que d'en faire mémoire [110]. Un autre soir, alors que nous revenions de la forêt, on m'a demandé d'aller voir un certain Paul Torloting qui était un des chefs du camp. J'avais appris qu'il était originaire de Saint Louis-lès-Bitche. Arrivé devant lui, il me demanda : « Est-ce que tu me connais ? » Comme je savais d'où il venait et comment il s'appelait, même sans l'avoir jamais rencontré, je lui ai répondu au culot : « Oui, tu es Paul Torloting. » Du coup le courant est passé. Il m'a remis un bidon de deux litres de soupe. Comme j'avais terriblement faim, j'ai tout englouti d'une seule traite. Mais mon estomac n'étant plus habitué à recevoir autant de nourriture, j'ai tout vomi. A partir de ce jour-là, en fonction de ses possibilités, Paul me donnait une ration supplémentaire. Il bénéficiait d'un logis au fond de sa baraque.

Un soir, en rentrant du boulot, alors que j'étais assis sur un banc devant la baraque en compagnie de copains, je me suis évanoui. Je ne donnais plus signe de vie et les camarades pensaient que j'étais mort. Ils m'ont secoué en comprimant et décomprimant plusieurs fois ma poitrine pour me sortir du coma afin que le garde ne m'emmène pas à l'infirmerie car ils savaient qu'à partir de ce moment-là, ils ne me reverraient plus vivant. Et je me suis réveillé, progressivement. Si mes camarades, notamment Louis Lutz, lui aussi de Saint Louis-lès-Bitche, ne me l'avaient pas raconté, je n'aurais plus eu souvenance de cet épisode. Le matin, au réveil, chacun observait celui qui ne se levait pas. Pour celui qui ne bougeait plus, on vérifiait s'il lui restait du pain souvent caché sous le crâne du malheureux trépassé qui n'avait plus eu la force d'avalier son quignon. Ainsi, on avait un peu de rab et des habits. Le chef de baraque était chargé de signaler les décès et les corps des défunts totalement nus étaient alors transportés sur une civière dans la baraque des morts, la fameuse morgue. On y entassait les corps comme des stères de bois. Et avant de vider ces lieux funèbres on attendait que la baraque soit remplie de dépouilles, ce qui représentait le contenu de deux camions G.M.C. Le dessin ci-dessous, extrait des recherches de Sergey Verevkin me rappelle les chargements des macchabées que j'ai effectués là-bas. Inutile de parler de l'odeur pestilentielle qui se dégageait de cette baraque d'autant plus que c'était



l'été ! Mais le pire, c'était de faire partie du commando de la mort. J'ai été désigné d'office avec trois autres détenus. Il nous fallait sortir les morts totalement nus de la baraque qui leur était dédiée et les charger sur les camions. En ouvrant la porte, nous nous sommes retrouvés face à un prisonnier vivant, sans doute enregistré trop vite comme partant pour l'au-delà par le kapo ! Empoigné par deux gardes, ce Lazare a pu décamper de la morgue mais je ne sais pas ce qu'il est devenu. Lorsque les bennes étaient pleines à craquer, nous partions en direction de la fosse commune qui se trouvait dans la forêt. Sous les cahots du ca-

[110] Anna, l'épouse de Joseph Kirschwing me précise: «Lorsque mon mari Seppel a fait son accident vasculaire cérébral en 2004, il a commencé à baragouiner en russe! Il a ensuite déballé sa boîte à souvenirs comme une huître qui s'ouvrirait sans couteau! Le psychiatre, Monsieur Degott, qui le suivait médicalement m'a confirmé que mon époux se libérait enfin du silence oppresseur qui le minait intérieurement pour enfin étaler au grand jour ses malheurs subis. Durant un demi-siècle, Joseph était resté bouche cousue, ne pipant mot sur toutes ses épreuves subies Même avec son copain Sinteff Edouard, lors de leurs rencontres, ils n'ont jamais évoqué leur calvaire commun vécu au pays des Soviets».

mion sautant les ornières, l'un ou l'autre macchabée s'étalait dans le décor. On attirait l'attention du chauffeur pour le lui signaler mais il n'en avait cure. Arrivés près de la fosse commune, nous souhaitions enterrer ces malheureux le plus dignement possible. De ce fait, notre duo suggéra à l'une des sentinelles de pouvoir rester sur la plate-forme tandis que les deux autres croque-morts iraient s'installer derrière la ridelle pour réceptionner d'en haut les dépouilles que nous leur ramènerions. Mais très vite les gardes qui nous accompagnaient ont exigé que nous restions tous les quatre sur la benne pour basculer les cadavres dans la fosse. Scène pratiquement indescriptible et horrible à relater : des corps emplis d'eau, lourds comme un âne mort, éclataient en atterrissant dans la lugubre cavité, d'autres se brisaient dans un craquement sourd sans parler des odeurs innommables de putréfaction qui exhalèrent leurs relents d'excréments putrides et de viande pourrie, à vous faire rendre tripes et boyaux !

Par ailleurs, nous n'avons même pas eu le droit de recouvrir les cadavres d'un peu de terre et c'est seulement lorsque nous les avons tous casés dans le trou que nous étalions de la chaux et quelques feuillages dessus ! Nous comptions y planter une croix de bois : refusé ! Et bien sûr, nous ne portions pas de gants et nous n'avons pas d'eau pour nous laver alors que les maladies potentielles liées à la manipulation des cadavres en décomposition étaient extrêmement contagieuses ! Alors vous pouvez mieux comprendre pourquoi ce parfum de la mort [111] m'a accompagné intimement pendant de longues années ! Et il n'y avait rien de mieux que la prière personnelle pour surmonter ces horreurs !

[NdR: Le pharmacien Jean-Marc Minig dont le père était à Karaganda puis à Tambov me précise que la mémoire olfactive reste l'empreinte la plus fidèle dans le subconscient humain en raison de l'imprégnation indélébile de saveurs qui percutent la mémoire des souvenirs. Les odeurs prégnantes du passé font ressurgir de lointains souvenirs, souvent chargés d'émotion, tels la « madeleine » de Proust.] Un matin, un officier russe qui parlait un français laborieux mais compréhensible, nous a dit dans son fort accent russe: « *Spaseniye tovarichi*. Salut, camarades, je n'ai pas de bonnes nouvelles pour vous, les Français ne vous reconnaissent pas, alors on ne peut pas vous laisser comme ça à ne rien faire, il faut recommencer à travailler ! ». Quelle déception ! Coup dur pour le moral, car nous nous sentions abandonnés par notre gouvernement et les Russes nous considéraient comme des volontaires engagés dans la Wehrmacht ! Avant notre départ, lors d'un meeting organisé par les autorités soviétiques, le même *Politruk* nous demanda d'être les ambassadeurs de la Russie lors de notre retour en France. « En arrivant chez vous, dites la vérité. La vérité ne veut pas dire que vous avez mangé à 10 heures, que vous avez mangé à 11 heures. Dites comment on vous a bien soignés. La vérité, c'est qu'en Russie soviétique il n'y a pas de chômage comme en France. »

Le retour :

Les Russes nous ont convoyés jusqu'à Berlin, où ils nous ont abandonnés. Il valait d'ailleurs mieux qu'ils ne s'occupent plus de nous car ils buvaient de l'alcool à brûler en guise de vodka et se querelaient comme des chiffonniers. Nous sommes restés trois jours en roue libre car plus personne ne voulait s'occuper de nous : ni les Français, ni les Américains. Une nouvelle fois la peur s'est emparée de nous : si aucune décision n'était prise, les Russes nous ramèneraient à nouveau en Russie. Mais là, il n'en était pas question, je me serais évadé par n'importe quel moyen. Durant ces trois jours, alors que j'étais assis sur un banc et toujours revêtu de ma tenue allemande, une doctoresse s'est assise à côté de moi et m'a raconté l'histoire de sa fille qui avait été violée par les Russes. Elle ne comprenait pas que cet acte odieux ait pu avoir lieu. Et moi de lui répondre : « Que croyez-vous que les Allemands ont fait en Pologne et en Russie ? » Elle m'a regardé l'air interloqué et s'est tue.

Finalement, à l'issue de ces trois jours, nous avons été pris en charge par les Anglais qui nous ont retiré nos guenilles. Mais alors que nous espérions recevoir des tenues civiles, ils nous ont remis des uniformes allemands tout neufs. Nous avons été transférés à Bruxelles où nous avons bénéficié d'un ac-

[111] « Mais le plus dur avec les cadavres, c'est vraiment l'odeur. La vue, on oublie, on n'en rêve pas la nuit. L'odeur, on l'embarque avec soi. Elle reste collée à toi, pas dans les vêtements ni dans les cheveux, mais dans le nez. On a beau se laver, elle ne part pas. On l'oublie un peu, puis, deux, trois jours après elle revient.....

Le cadavre double presque de volume. C'est la « tête de veau », sous la pression des gaz, les yeux sortent des orbites, la mâchoire inférieure se relâche et la langue pend. A cause de la thanatomorphose (du grec Thanatos, personnification de la Mort), tous les défunts sont potentiellement contagieux, spécialement durant les 72 heures qui suivent la mort. » Extrait des recherches sur la thanatopraxie de *Vladimir Pronier*.

cueil chaleureux. Un repas copieux nous a été servi, repas que nos pauvres estomacs qui n'avaient plus l'habitude de recevoir autant de nourriture, n'ont pas bien accepté !

Après avoir parcouru 3 300 km, nous sommes arrivés à Paris le 21 octobre 1945 où nous avons été accueillis aux cris de «sales Boches». Quelle déception. Mais réaction compréhensible puisque nous étions revêtus d'uniformes allemands.

A Paris, interrogé par un lieutenant à qui je devais rapidement retracer mon périple, j'ai déclaré mon évasion chez les Russes en pensant que cela plaiderait en ma faveur : « Je me suis évadé de chez les Allemands en risquant ma vie » et lui de me répondre « Cela ne m'intéresse pas du tout, car si vous l'avez fait chez eux, vous l'auriez fait chez nous aussi.» Quel chaleureux réconfort. Voilà les mots de bienvenue proférés par un gradé considérant qu'un évadé, promis au coup de grâce en cas de capture par les Allemands ou à l'exécution sommaire perpétrée par des Russes vindicatifs, ne pouvait être qu'un traître à sa Patrie.

Par ailleurs, lorsqu'on parlait de Tambov, peu de personnes dans les administrations connaissaient ce camp broyeur d'hommes. Nous sommes revenus totalement lessivés physiquement et moralement. Comment avons-nous pu subsister en ayant subi autant de privations ? Ce que nous avons vécu était atroce et indescriptible.

De Paris nous avons pris le train jusqu'à Strasbourg puis j'ai rallié Meisenthal par autorail. Mon copain Marcel Lutz voulait que je reste chez lui à Soucht pour dormir. Vouloir rentrer à pieds chez moi lui semblait dangereux au vu des nombreuses mines qui se trouvaient dans la forêt. Ma sœur Thérèse et Tony Muller, un ami, sont venus me chercher.

A mon retour, il n'a pas été facile de se réadapter à la vie civile. Le IIIe Reich avait sacrifié ma jeunesse et les Russes, ma santé. Tout m'était bien égal. Personne ne pouvait comprendre ce que j'avais enduré. Autour de moi, certains étaient étonnés et disaient : « Est-ce le brave garçon que nous avons connu ? » J'avais réussi à garder le moral durant ma captivité car je voulais à tout prix revenir à la maison, mais durant cette période d'après-guerre, j'ai eu bien souvent envie de tout jeter par-dessus bord.

En mars 1966, le Ministère des Anciens Combattants m'a délivré un certificat reconnaissant ma qualité d'incorporé de force.

J'étais mis hors de moi lorsque me parvenaient des courriers tels que celui-ci, émis par le Tribunal de Grande Instance de Metz (juillet 1968) qui stipulait : « le 24 novembre 1966, la Commission consultative médicale conclut que l'infirmité n'est pas imputable [à la captivité] par défaut de preuve et de présomption et qu'elle n'entraîne pas l'octroi d'une pension ». Cela me démoralisait totalement. Heureusement, qu'Anna, que j'ai épousée en 1972, n'a pas baissé les bras et m'a convaincu de faire les démarches nécessaires pour la reconnaissance de mon statut d'ancien prisonnier de Tambov. Marcel Lutz, Président des Anciens de Tambov, et le Docteur Degott m'ont également beaucoup aidé. Mais devant combien d'experts et de commissions de réforme qui sous-estimaient mes affections, a-t-il fallu encore passer avant que mon dossier ne soit réglé en 1976, soit 30 ans après mon retour. Les infirmités ouvrant droit à pension ont définitivement été reconnues en novembre 1992 à savoir : syndrome asthénique chronique et affections rhumatismales, maladies contractées par le fait de la captivité.

Les Malgré-Nous n'ont pas été reconnus au même titre que les déportés et pourtant les souffrances et sacrifices consentis en portant contre leur gré l'uniforme *feldgrau* ont été aussi nobles que ceux des déportés.



Lang Robert († 8.6.2019), né le 6 septembre 1922 à Seltz (Bas-Rhin). Interview du 20 juin 2017 suivi d'une autre rencontre le 27 juillet 2017.

«Pour devenir centenaire, il faut commencer jeune !» prophétise un proverbe russe, dicton qui pourrait parfaitement convenir à Robert Lang, tant il assure bien ses presque 95 ans et déambule d'un pas entreprenant et décidé sur le chemin qui mène au siècle d'existence !

Président hyperactif au sein de l'Amicale interdépartementale des Anciens de Tambov, Chevalier de la Légion d'Honneur, Robert Lang dispose d'une sacrée santé. Sont-ce les vertus médicinales de la propolis ou les bienfaits du miel de ses abeilles pacifiques [112] qui lui ont transféré dans les veines cette époustouflante santé ? Si l'évidence d'un lien de cause à effet des hyménoptères sur son passeport santé est indéniable, ce sont aussi son dynamisme naturel, son aplomb culotté et son entregent qui lui ont permis

de traverser les périodes assombries de sa jeunesse et de surmonter les aléas de la vie qui furent dramatiquement les siens à cette époque-là.

«Je suis le benjamin d'une famille de 16 enfants. Notre maisonnée a payé un lourd tribut à la guerre. Ainsi, mon frère Louis [113] a été envoyé au camp de Dachau dès fin 1941. Interné là-bas durant quatre ans pour avoir favorisé la fuite de prisonniers français qui s'évadaient des Oflag et Stalag de Prusse-Orientale et transitaient par la gare de Lauterbourg qui était l'un des points d'entrée vers la France, il fut sauvé in extremis le 29 avril 1945 lors de la libération du camp par les Américains. Chef-secrétaire à la SNCF puis à la Reichsbahn de Lauterbourg, Louis organisait ensuite la filière d'évasion vers les Vosges. Un autre fréro, Lucien, a été fusillé le 10 janvier 1945 à Tedjniesz (Radom) en Pologne pour avoir déserté avec une dizaine de compagnons d'armes au moment où l'Armée rouge s'apprêtait à attaquer dans trois directions : au nord vers la Prusse-Orientale, au centre vers Berlin et au sud vers la Silésie pour soulager le Front de l'Ouest, notamment dans les Ardennes où combattaient les Américains. Le dernier frangin, Eugène, est rentré de Sibérie en 1947.



En pays annexé

Dès mon retour de l'exode passé avec ma famille en Haute-Vienne, j'ai cherché fin octobre 1940 un emploi à la Reichsbahn, (quatre de mes frères travaillaient à la SNCF avant-guerre).

Je ne ménageais nullement ma peine pour démontrer à la direction ferroviaire mes qualités d'organisateur sans pour autant tomber dans les bras des vainqueurs, bien au contraire ! J'ai toujours joué les frondeurs, je n'hésitais pas à aller de nuit coller des affiches et des libelles séditeuses sur les arbres et les murs des mairies des villages du secteur.

Ayant confirmé auprès des cheminots mes preuves d'efficacité sur le terrain, je fus chargé de planifier les commandes de rails, de traverses et de ballast nécessaires au renouvellement du réseau ferré entre Lauterbourg et Roeschwoog: je participai avec un millier d'ouvriers, via le renfort du *Bauzug*, -un train stationné à Lauterbourg et spécialement équipé

[112] Sa production de reines Sklenar et son rucher expérimental avec ses cours d'instruction sur l'apiculture ont valu à Robert Lang le titre de Commandeur du Mérite agricole.

[113] De 1940 à 1941, deux frères, Louis et Robert Lang de Seltz, recueillent des prisonniers évadés qui arrivent en gare de Lauterbourg, cachés dans des trains transportant du charbon. Ils les abritent chez eux en attendant le moment favorable pour les accompagner à travers le massif du Donon vers La Sciotte, commune d'Allarmont et les confier à leur beau-frère, Georges Henriquel (douanier) qui prend la relève. Louis est arrêté lors d'un de ces transferts en direction d'Allarmont en compagnie de deux évadés (ingénieurs) car ces derniers n'ont pas respecté les consignes. (Lettre de l'Amicale interdépartementale des Anciens de Tambov et autres camps assimilés, nouvelle série n° 51, janvier 2016).

de matériels ferroviaires-, à la réfection de cette jonction ferrée qui permettait ensuite de relier la gare de Roeschwoog à Saverne, ce qui évitait le passage obligé par Strasbourg en réduisant de ce fait parcours et durée du trajet.

Les travaux terminés, j'ai été muté à Karlsruhe. La photo ci-dessus me représente en jeune comptable (assis) chargé de régler les payes d'un bon millier de salariés avec les spécificités propres au règlement particulier de chacune de leur solde. La plupart de ces ouvriers avaient été envoyés dans les régions conquises de l'Est pour participer, à travers l'organisation Todt, à l'amélioration du système ferroviaire russe.

Responsable de la défense aérienne en tant que Luftschutzleiter, mon chef de bureau, dont le cabinet était voisin au mien me croisait tous les matins dans le couloir avec un tonitruant «Heil Hitler» auquel je répondais par un sympathique «guten Morgen» en alsacien. En butte aux tracasseries de cet affidé du régime nazi qui n'appréciait guère mes marques de civilités et qui profita sournoisement du décret du 25 août 1942 instituant l'incorporation de force, je suis renvoyé peu après en Alsace.

Du 8 octobre 1942 au 10 avril 1943, j'ai passé mon **R.A.D** à Wittenberg an der Elbe, la patrie de Luther. Notre peloton a d'abord nettoyé et curé les fossés des alentours. Lors de notre alignement passé au garde-à-vous au retour au camp, les autorités ont cherché auprès des recrues des spécialistes dans les métiers du bâtiment, tels des peintres, des maçons, des menuisiers, dont le futur rôle consistait à partir édifier des centres d'accueil à l'entour du camp destinés à héberger les civils sinistrés, victimes des bombardements incessants qui frappaient le Reich.



Au culot, sortant des rangs, j'ai affirmé être un excellent pilote de voiture avec mon permis de conduire le certifiant. Nous étions trois candidats l'ayant manifesté.

J'ai de suite prouvé ma capacité à bien conduire un Opel Kapitän (une voiture de direction présentée au salon de Genève au printemps 1939) ce qui m'a valu de devenir le chauffeur attitré d'un général. Je me trouvais attaché comme Kraftfahrer au Gruppenstab 131 de Seehausen.

Ce dernier, ayant appris que j'étais Alsacien, me fit remarquer dans un grand éclat de rire qu'il avait été Hauptmann à Weissenburg (Wissembourg) durant la

guerre 1914-18: son plaisant séjour passé dans ma contrée fit qu'il m'avait à la bonne.

Du fait de son rang d'officier supérieur, il côtoyait les vedettes de l'époque que j'ai également pu approcher: Max Schmeling et son épouse. Marié avant-guerre à la star de cinéma, Anny Ondra, il fut le premier boxeur européen sacré champion du monde des poids lourds.

Fort de mon expérience, j'ai appris l'art de conduire à la fille du général qui, pour service rendu, a gardé mon dossier d'appel à l'incorporation dans le tiroir de son bureau. Cela me valut quelques remontrances de la part des responsables du Wehrbezirk de Haguenau, furieux parce que je m'étais présenté en retard à la conscription.

Wehrmacht:

Avec mon camarade Robert Henner, j'atterris à la caserne de Detmold (en Rhénanie du Nord-Westphalie) où eut lieu la sélection des appelés. Etant petit de taille je me suis caché derrière son dos



car, évidemment, je comptais rester à ses côtés mais l'officier qui ventilait les recrues vers différentes affectations m'a casé dans une autre section d'un doigt rageur. J'ai été le dernier camarade de Seltz à avoir vu de son vivant Robert. Repéré comme costaud au vu de sa taille, le malheureux partit illico sur le front de l'Est où il disparut. Je me sens encore aujourd'hui la fibre d'un père d'adoption pour ses jumeaux qu'il n'a jamais pu serrer dans ses bras.

Pour ma part, je filai durant deux mois parfaire ma formation au Danemark, une villégiature prisée en comparaison de ce qui allait bientôt m'attendre dans

le Nord Abschnitt, à quelque 200 km à vol d'oiseau, au sud de Leningrad, au sein de la 329. Infanterie Division.

Situation du Front lors de mon arrivée.

Après les premiers revers de la Wehrmacht subis sur le front de l'Est en 1942, continués par la défaite de Stalingrad ogresse en hommes et en matériels puis par la meurtrière bataille de Kursk, suivie de l'invasion de l'Italie durant l'été 1943, Hitler comptait à la fois conserver ses forces à l'Est pour conjurer les poussées de l'Armée rouge et y mener des opérations défensives pour bloquer les troupes de Staline sur ses bases de départ.

Mi-janvier 1944, au plus fort de l'attaque soviétique sur le Front du Volkhov menée par les troupes du généralissime Govorov pour libérer Leningrad, Hitler rejeta tout repli anticipé de ses unités sur la ligne Panther-Wotan, et intima au contraire l'ordre de tenir, sans esprit de recul, les forces bolcheviques le plus loin possible du Reich, chaque pierre perdue devant être chèrement payée par les Soviétiques.

La poussée ennemie s'amplifiant, et pour enrayer la menace ennemie du 2^{ème} Front de la Baltique commandé par le général Popov s'appêtant à écraser la XVI^{ème} Armée de Buch, Georg von Küchler (remplacé par Model pour transgression d'ordre) ordonna un repli stratégique sur la barrière naturelle constituée par les rivières (Narva, Velikaïa) et le lac Peïpous, en comptant également sur la présence de l'artillerie avec sa redoutée schwere Panzer Abteilung 502 et sa trentaine de chars Tiger mais aussi sur l'action rassurante de l'aviation.



Historique de la 329^{ème} division d'infanterie

Claude Toupin, (Histoire du second conflit mondial, hors-série n°9) écrit que Walter Model, considéré comme le meilleur tacticien défensif, s'illustre dans les batailles défensives livrées dans la seconde partie du conflit. En janvier 1944, Model succède au Generalfeldmarschall von Küchler à la tête du groupe d'armées Nord. La situation sur cette partie du front est particulièrement grave. Dès son arrivée, Model applique sa technique "*Schild und Schwert*", (bouclier et épée). Selon ce principe, la retraite est acceptable seulement si elle est ponctuée de contre-attaques. En établissant cette règle, Model sauve le groupe d'armées Nord du désastre.

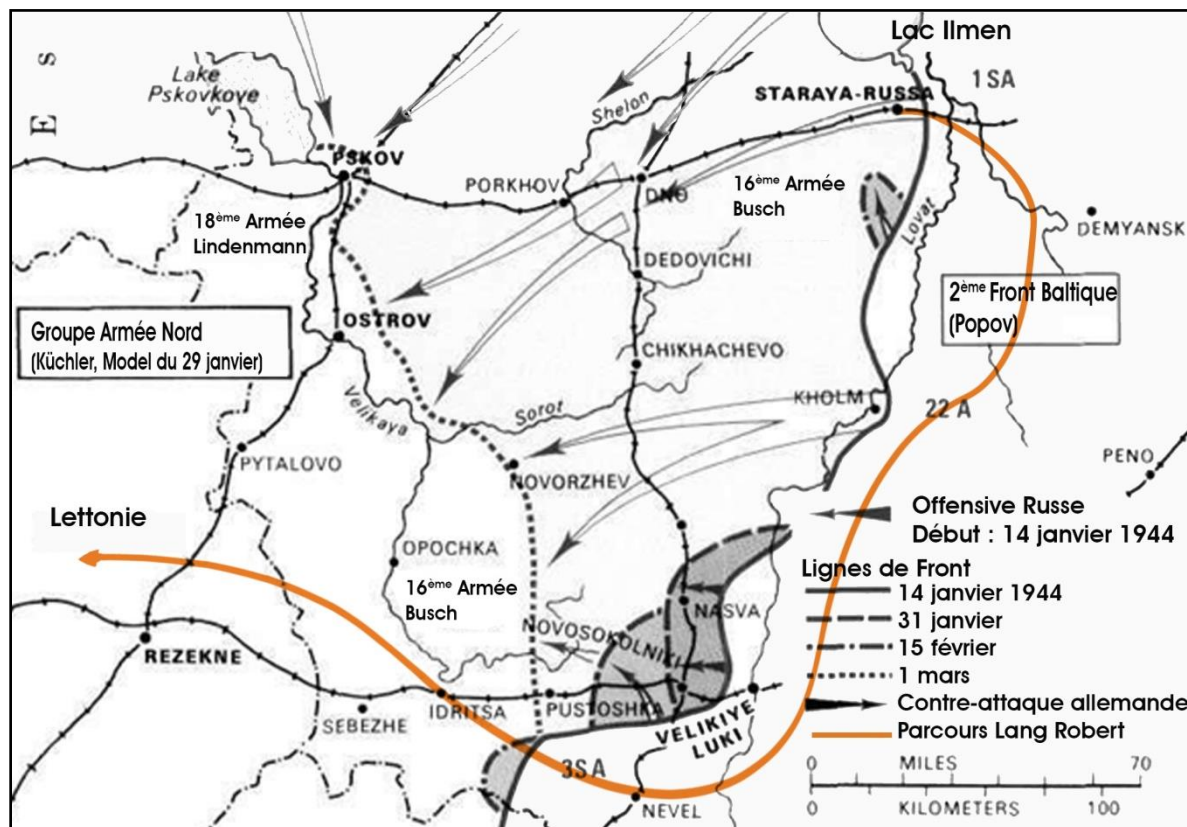
Le 17 février 1944, Model abandonne la ligne Louga pour se replier sur la ligne Panther. Le 31 mars, Model promu Generalfeldmarschall succède à Manstein à la tête du groupe d'armées Sud.

Intégrée dans la XVI^{ème} Armée de Busch faisant partie du groupe d'armées Nord, la 329^{ème} division d'infanterie (appelée division *Hammer-Marteau* en raison de son blason frappé d'un marteau ajouré

d'un éclair), qui préalablement était une division d'ordre intérieur du Reich, est envoyée sur le Nord Abschnitt pour juguler les percées soviétiques.

En Novembre 1943, la division est déplacée en verrou défensif sur le secteur de Nevel après que les troupes soviétiques aient brisé le front allemand. Avec la 81^{ème} division d'infanterie, elle doit rétablir également la connexion déchirée avec la 3^{ème} armée de Reinhardt du groupe d'armées Centre.

En Février 1944, la 329. I.D. se retire en retenant sur la ligne Panther puis sur la position Reiherstellung (Position Héron) dans l'espace Pustoshka. Les combats de retraite à la suite de l'opération soviétique Bagration conduisent la division durant l'été 1944 sur les positions établies en Lettonie.



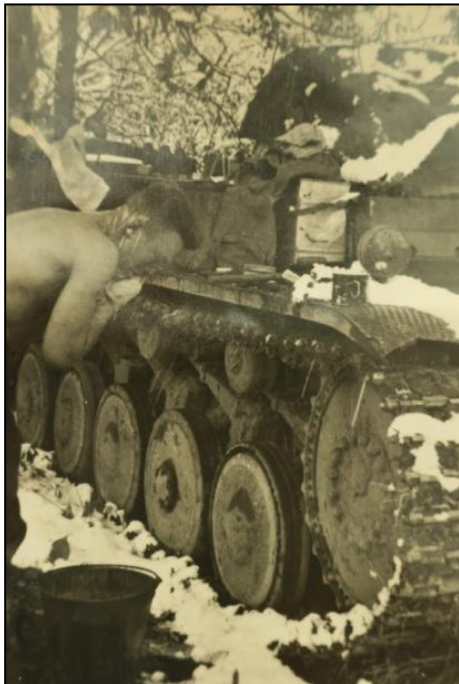
Dans le Nord Abschnitt.

Le 24 octobre 1943, j'arrivai auprès de la 329. Infanterie Division qui cantonnait dans la région sud du lac Ilmen où le froid, la pluie, la boue qui m'y accueillirent furent les messagers annonciateurs du coriace hiver russe.



D'emblée, je fus dirigé comme Reiter (cavalier) vers la compagnie de réserve où mon premier rôle consistait avec d'autres collègues à aller tenir le front qui s'étendait devant nous à 4 km, histoire de suppléer durant la nuit les fantassins épuisés par leur présence continue sous le danger. Il fallait ouvrir l'œil derrière la mitrailleuse lourde.

De retour au campement, je m'enquis pour savoir si on avait aperçu un Alsacien dans les parages. Effectivement il s'y trouvait un compatriote [114], hélas nazi notoire que le titre de chef d'une section de la Hitlerjugend bas-rhinoise avait converti en disciple incondtionnel de l'hitlérisme, mais je ne voudrais pas trop m'étendre sur son identité car c'est lui qui fut à l'origine de ma soudaine mutation dès le 11^{ème} jour de ma présence dans ce secteur. Comme je manifestais ma mauvaise humeur de jeune français obligé d'aller au casse-pipes, je comprenais mal qu'en tant que soldat *étranger* obligé de servir un pays ennemi, on me chicane encore pour réduire l'intégralité de ma solde. L'Alsacien est allé rapporter mes propos au commandant. Pour avoir émis une critique sur la réduction de ma paye impactée par le prélèvement du prix des *Marketenderwaren*, (une allocation mensuelle de rations spéciales provenant de la cantine), que je jugeais abusif car sur ma solde de 60 Reichsmark on m'avait défalqué la moitié de la somme pour régler mes petits achats. Le Feldwebel joint au téléphone par son chef mis au courant de ma protestation me demanda de plier arme et bagages pour être transféré dans un bataillon de choc. Un *Raupenschlepper Ost* (tracteur à chenilles) m'emmena vers l'arrière où je retrouvai dans la grange d'un village des compatriotes alsaciens venus eux aussi étoffer la 4^{ème} Kompanie d'un Bataillon's Kommandeur qui nous accueillit d'un ton méprisant à bord de son traîneau tiré par quatre chevaux: «*Es sind ja lauter Beutedeutschen !* » lui-même étant Sudète! J'y devins Melder, c'est-à-dire agent de liaison qui sortait le dernier des lignes tenues par l'arrière-garde et qui était à nouveau le premier à pénétrer dans les avant-postes pour transmettre aux gradés de service le courrier et les dépêches provenant de l'état-major. Conducteur confirmé et de ce fait habile à chevaucher mon side-car, un engin rustique et performant capable de galoper sur tous les terrains et pétarader sous des températures négatives, je faisais fonction d'estafette entre le front fluctuant et la division: j'utilisais la moto lorsque les distances pour rejoindre les unités concernées se trouvaient éloignées du P.C.



C'était un poste dangereux car je devais transmettre tous les messages, cachetés la plupart, émanant du quartier-général vers différents postes de commandement établis notamment en première ligne. Le no man's land était propice à toutes sortes de dangers: embuscades, tireurs d'élite, explosions d'obus, contre-attaques, incendies. Il m'arrivait aussi de transporter des reporters de guerre chargés d'enjoliver les prouesses de la Wehrmacht et c'est ainsi que j'ai pu récupérer une trentaine de photos prises au plus près des combats meurtriers qui se déroulaient dans notre secteur.

A la guerre comme à la guerre: débarbouillage sommaire dans la poudreuse, gymnastique matinale pour réchauffer nos membres engourdis, manger sur le pouce à partir de rations de guerre à défaut du ravitaillement froid qui nous arrivait au compte-gouttes rythmaient nos gestes quotidiens au milieu du danger permanent.... (Cf. Photo ci-jointe).

Ma première attaque que j'ai vécue en direct se situa exactement le 15 novembre 1943 à Woroboyé où la neige drapée dans son épais linceul blanc compliqua la situation, le froid tétanisant les énergies et figeant les moteurs. Cherchant constamment l'empoigne, faisant feu de tout bois, les Russes lançaient leurs offensives à la petite semaine sans vraiment faire donner les grandes orgues-de-Staline. Heureusement

d'ailleurs!

Une deuxième attaque eut lieu le 21 novembre. Nos tranchées étaient encore équipées de mitrailleuses lourdes en excellente position de tir pour répliquer aux forces adverses, pleines d'allant guerrier. Les unités allemandes leur occasionnaient beaucoup de pertes en raison des canons lourds avec leur portée à 16 km qui soutenaient l'infanterie feldgrau lancée à l'attaque pour enrayer les incursions ennemies lâchées dans nos positions et reconquérir une nouvelle ligne-de-front dans le dos de l'adversaire.

[114] Le délateur que j'ai rencontré peu après sur un nouveau théâtre d'opérations pour lui dire les quatre vérités est mort dans un Lazarett allemand des suites de ses blessures de guerre.

Les canons de 88 qui n'étaient pas de reste infligeaient des dégâts conséquents et mainte carcasse blindée frappée de l'étoile rouge parsemait les secteurs dévastés. Notre division y fit de nombreux prisonniers. (Cf. Photo d'une colonne de prisonniers russes).



Après la zone de Staraya-Roussa abandonnée le 12 décembre, nous devions constamment évoluer sur la défensive pour nous replier dans un mètre de neige et par -30 C°, d'abord sur Demyansk avant de nous établir le 23 mars 1944 sur la ligne Panther avec ces immenses tranchées anti-chars creusées par la population russe réquisitionnée pour la circonstance.

Des patrouilles de reconnaissance étaient organisées pour fouiller les sous-bois et prévenir les coups-de-main menés par surprise sur des objectifs souvent sans grand intérêt mais qui occasionnaient

mainte perte humaine. La situation devenait de plus en plus tendue face à la poussée des cohortes soviétiques qui nous harcelaient constamment et qui, après avoir brisé définitivement le blocus de Leningrad, puis gagné la bataille de Novgorod, se renforçaient en hommes et en matériels. Par contre, nos réserves nous arrivaient en portions congrues pour venir consolider notre ligne de front constamment menacée sur laquelle convergeaient les assauts russes et surtout leurs pointes blindées. Au plus fort des affrontements, il fallut en prime se coltiner une prise en charge supplémentaire pour aller y défendre un front-accordéon à rallonges. Pire, des unités sur qui l'on comptait pour endiguer le flot ennemi nous furent prélevées pour aller soutenir d'autres secteurs en crise (Cf. carte).

Captif d'un jour fin avril-début mai !

Figurez-vous, j'ai été fait prisonnier avec un sous-officier et deux soldats mais cette capture ne dura qu'un jour! En voici les circonstances: sur ma moto, j'étais parti ramener deux lettres à des compagnons lorsqu'une colonne de T. 34 sortie de la forêt fonça sur la position. Pris de panique, le sergent qui commandait le poste de surveillance décida de filer. Je lui fis comprendre que les tankistes ennemis nous aligneraient comme au champ de foire si l'on décampait sans demander notre reste.

Dépassant notre poste, les mastodontes continuèrent leur chemin. Par contre les troupes qui les accompagnaient fondirent sur nous. Je m'élançai vers la patrouille en criant: «*Franzous! Politruk*».

Je m'attendais au pire. Mais, contraints de foncer vers l'avant pour profiter de leur avantage, les fantasmes ne s'attardèrent pas trop en notre présence car ils étaient obligés de provoquer la débandade de notre unité sous les ordres rageurs de leur commissaire politique. De ce fait, le commandant russe chargea l'un de ses subordonnés de surveiller les prisonniers que nous étions devenus. Faits comme des rats obligés de cantonner dans un trou à ciel ouvert ! Qu'allait-on faire de nous au retour des troupes de choc qui ne s'embarrassaient pas de bouches inutiles ?

Le bouteillon d'armagnac que je montrais au garde le laissait apparemment imperturbable. Mais à la longue, l'imprudent se laissa tenter par l'envie breuvage. Il descendit dans la fosse, n'imaginant nullement que des captifs pussent espérer se sauver des tenailles ennemies. Après avoir posé négligemment sa mitraillette à la paroi, il but goulument l'alcool tentateur. Ni une ni deux, le sergent l'assomma. Nous filâmes en terrain découvert, à la merci d'une patrouille, et après d'infinies précautions, nous pûmes rallier les lignes allemandes.

Le long repli.

Le terrain marécageux le long de la ligne Panther nous laissait cependant quelque répit. Heureusement pour nous car les Soviétiques épuisés par des offensives coûteuses en hommes et en munitions pliaient sous l'effort face à des objectifs fixés dépassant le raisonnable. Les photos jointes au récit illustrent mieux que mes propos l'âpreté des combats que nous avons surmontés.

Le 21 juin 1944 commença le grand repli, nous quittâmes les tranchées de Navorlok. Sur la route de Pskov-Nevel, nous avons croisé des femmes coupant à la faucille le seigle. Lors d'un nouveau recul, j'ai profité pour nettoyer ma moto le 9 juillet 1944 dans le lac Secredj. (Cf. photo, page suivante).

La région où nous bivouaquions paraissait encore être en paix mais déjà l'arrière-garde allemande recevait la charge des premières avant-gardes russes.

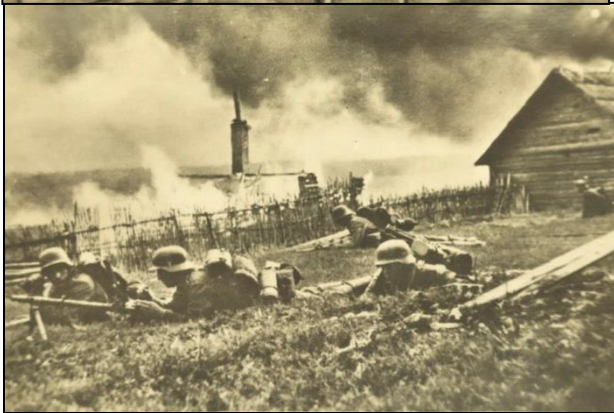
Au cours de harcèlements continus, la gadoue des fondrières et le sable bourbeux gênaient nos mouvements de retraite. En traversant des villages ou la ville d'Idritsa, je constatais que les civils russes derrière leur visage impassible se réjouissaient intérieurement de notre départ. L'aviation russe sévisait la nuit, les bombes éclataient de partout. Nous refluions, passant sur des ponts de fortune enjambant la Velikaya. Lors d'un coup-de-main ennemi, j'ai pu sauver in extremis Brehm Georges de Rombas qui avait salement été touché à la cuisse et qui gisait seul dans un trou, abandonné par ses camarades de combat. N'écoutant que mon courage, je l'ai couché dans une toile de tente et je l'ai traîné par monts et vaux. Surpris par le tir d'une mitrailleuse ennemie dont les balles me sont passées entre les jambes, j'ai plongé en catastrophe dans une tranchée et je me suis échiné à haler mon camarade dans la boue et réussi à l'amener vers un poste de secours.



Le 13 juillet, une nouvelle bataille s'annonça. Pendant que nous profitions d'un petit repos mérité, notre état-major phosphorait sur les cartes pour établir un plan d'attaque qui fut déclenché le 14 juillet vers 18 heures.

Avec les panzers qui s'étaient regroupés la veille pour épauler la réplique des Landser chargés de reconquérir le terrain perdu, le crépuscule devint le destin tragique pour plus d'un tankiste dans son cercueil roulant au moment où l'infanterie s'élança à son tour à l'assaut du village de Bucholowka qu'elle dut quitter la nuit suivante. A côté de la statue d'un

Lénine étêté sur son piédestal défilaient de nombreux prisonniers russes dont un officier mongol qui furent capturés près des lieux de l'affrontement. Le lendemain, un triste spectacle s'offrit à nos yeux: bêtes et hommes gisaient dans tous les coins, une vraie boucherie.



Le 16 juillet, face à une nouvelle offensive qui s'annonçait meurtrière, nous avons franchi la frontière de Lettonie pour échapper au pire.

Le 18 juillet, dans la tête-de-pont de Rosenau (Zulippe), les défenseurs s'établirent en hérisson pour renforcer la principale ligne-de-front, la Hauptkampflinie. Le 20 juillet j'ai pu capter sur mon émetteur un message russe annonçant la mort d'Hitler suite au putsch. Un attentat dont tous les officiers de notre secteur semblaient être au courant. Le lendemain 21 juillet, j'ai été blessé dans la forêt de Rimsi-Raidani par des éclats

d'obus qui m'occasionnèrent de larges blessures à la main et à la jambe droites, mais surtout dans le dos. Des éclats y logent encore aujourd'hui tout près de la colonne vertébrale, car aucun médecin n'a voulu tenter de les extraire. Ramené le soir près du quartier général du Heeres Gruppe Nord, passant ensuite par Riga, Mitau, Tilsitt et Berlin, je suis emmené le 27 juillet au Reserve Lazarett 1 de Lüne-

burg en Allemagne du Nord. Pour la petite histoire, j'ai été décoré de la Croix-de-fer de 2^{ème} classe le 13 mars 1944, de l'Infanterie Sturmabzeichen en argent et la médaille des blessés reçue le 9 août à l'hôpital de Lüneburg (sans oublier plus tard la réception du brassard Kurland, distinctions que je garde chez moi). Après sept semaines d'hospitalisation j'ai rejoint à nouveau le front en Courlande. Mes tentatives pour me faire muter dans une unité en France m'ont toujours été refusées. Le 8 mai 1945, j'ai été envoyé par la division remettre aux unités combattantes de l'Armée rouge la décision de cesser le combat. J'ai été capturé à Salaspils à 15 km de Riga.

Fait prisonnier en Courlande.

D'abord prisonnier à Riga pendant trois semaines, parqué dans une prairie immense avec des dizaines de milliers d'inconnus, j'ai fait rapidement partie du commando-rails car les Russes recherchaient des ouvriers et des techniciens rompus au domaine ferroviaire.

Après explications, je fus désigné par un politruk, parmi d'autres gars qualifiés, comme spécialiste de la pose de voies ferrées. Captifs, outillage et matériel furent affectés à la réalisation de cette voie de délestage à établir en parallèle le long du réseau ferré à voie unique sur lequel transitaient au ralenti et au compte-gouttes de nombreux trains. En effet, les conducteurs étaient obligés d'attendre, chacun patientant à 40 km de distance, le passage de l'un d'eux pour emprunter à leur tour la voie en question sous peine de collision ferroviaire. Cette voie de garage que nous avons installée sur laquelle s'attardait désormais le convoi-aval en attendant le libre passage, accélérât les cadences des circulations. Regroupés entre Alsaciens-Mosellans sur le chantier, nous avons bénéficié d'une double ration de vivres. Pour nous remercier du travail accompli, le politruk nous fit embarquer le 3 juillet à 15 heures en gare de Riga dans un convoi de rapatriement avec trois wagons chargés de nourriture (farine, pain) prévue pour nous alimenter durant une dizaine de jours de voyage. Hélas, nullement pressés, les gardes chargés de véhiculer les 120 camarades bradaient les vivres au hasard des gares, et nous avons ainsi perdu l'opportunité de nous joindre au premier train de retour que nous avons raté en gare de Kiev, du fait des longues haltes à brader leurs rapines ! Après être passés par Dunabourg, Polotsk, Smolensk (4 août), Wiazma, Borodino (5 août), Moscou, Riazan, nous avons rallié Tambov le 9 août.

Après la longue attente devant le portail du camp 188, suivie de l'arrivée des prisonniers internés s'enquérant de notre identité et accompagnée de la joie des retrouvailles avec certains amis, je suis entré en quarantaine, en fait que 3 jours, dans la baraque n° 81.

Puni d'emblée par un garde russe sourcilieux pour avoir soutiré sans autorisation de l'eau au robinet de l'allée centrale, je fus envoyé à la corvée de chiottes. Cette punition surgie d'un autre temps et promise au gibier humain que notre garde-chiourme cataloguait dans la caste inférieure des captifs de dernière catégorie me rappelle les conditions éprouvantes infligées en Inde aux plus défavorisés, les Intouchables, chargés, entre autres tâches merdiques, de vidanger manuellement et sans protection les latrines publiques ! Les poux et puces qui se gorgeaient de sang à bon compte ont été une autre calamité. J'ai pour ainsi dire passé peu de temps au camp 188. J'ai de suite remarqué au teint pâle et à l'allure efflanquée des résidents qu'il n'était pas bon de moisir en ces lieux sinistres.

Je n'ai effectué qu'un bref passage au magasin d'habillement appelé Vettschsklad (вещсклад), un ensemble constitué de trois bunkers situés en pleine forêt non loin de la gare de Rada qui contenaient des effets vestimentaires disparates provenant des vaincus de Stalingrad. Rappelons que les premiers prisonniers défaits étaient arrivés fin février 1943 au camp de Tambov. Beaucoup d'entre eux (Hongrois, Roumains, Italiens et Allemands) étaient morts de froid durant leur glacial périple. Treillis, capotes, manteaux, bottes, chaussures encombraient les locaux de stockage depuis deux ans. Il fallait aérer les lieux, retourner les habits pour éviter les moisissures verdâtres. Je n'ai pas voulu croupir dans cette atmosphère morbide génératrice de germes pathogènes néfastes à la santé, surtout à la vue des brodequins au cuir vert-moisi dont certains contenaient des pieds momifiés.

Passage à l'usine de wagons TAEW (Atelier des Wagons Européens de Tambov).

Après plusieurs entretiens avec un Russe vaquant à l'entrée du camp à qui j'expliquai patiemment mon métier précédent (en mimant le mouvement des bielles et le «*tchouc tchouc*» de la loco), j'ai ensuite atterri grâce à la bienveillance de ce garde à l'usine des roues de wagons, désignée sous le sigle TAEW de Tambov-ville: c'était un atelier situé non loin de la gare principale. Avec une dizaine de camarades alsaciens partis à pied du camp pour rallier notre chantier de travail, nous fûmes installés dans une remise désaffectée où, miracle de la modernité, se trouvait un robinet d'où coulait de l'eau. Nous dor-

mions par terre. Nous devons procéder à l'écartement des entraxes pour que les roues s'adaptent sur la voie ferrée russe. Rappelons que les roues ferroviaires sont solidaires de l'essieu, également constitué en acier, sur lequel elles sont emmanchées en force. Récupérées comme prises de guerre, ces roues occidentales, modulables certes, ne correspondaient pas à leur mise sur rails russes car leur écartement est de 1,520 m par rapport au gabarit classique. [NdR: L'écartement des rails de chemin de fer a été fixé à 1,435m depuis la création de la première ligne par les Anglais en 1825].

Une grue soulevait au préalable le wagon dont on déboîtait ensuite sous le châssis les paires de roues, en laissant en place les sabots de frein. Pour procéder au déplacement du corps de la roue sur l'axe, il fallait la désolidariser de son essieu grâce à un écarteur qui permettait de rallonger l'intervalle entre les deux roues. A cet effet, une fosse circulaire aux parois plaquées de chamotte réfractaire dans laquelle brûlait un ardent feu continu accueillait l'une des extrémités enserrant la roue. Chauffé à blanc, l'essieu-axe monté en force (fretté) sur la roue laissait progressivement coulisser le pivot de la roue que l'écarteur dégageait lentement de son emplacement précédent. Dès l'écart rallongé réalisé exactement à 8,5 cm, le refroidissement naturel activait le sertissage du bout de l'axe concerné. Le son clair du marteau prouvait le bon ajustage, un son mat trahissait un défaut d'emboîtement. L'opération inverse consistait à remettre les lourdes roues en place et notre wagon pouvait maintenant sillonner l'immensité du territoire soviétique. Le soir, après le poste de travail, nous allions parfois fouiller les champs du kolkhoze voisin, à la recherche d'appréciées pommes de terre qu'une sentinelle âgée postée autour avait ordre de protéger des mains rapaces des voleurs. De temps en temps claquait un coup de fusil que le garde tirait en l'air: tout le personnel ouvrier s'adonnait à ce type de maraudages en bénéficiant des pannes d'électricité à répétitions tombant fort à propos. Enjambant la rangée de barbelés, nous avons également su profiter de ces interruptions bienvenues en nous régaland avec les légumes et céréales récupérés dans les champs environnants. La pauvreté des autochtones faisait pitié à voir: je suppose qu'ils pensaient quotidiennement au moyen de se procurer du lait nourrissant pour leur progéniture ou comment récupérer sans bourse délier en quémandant quelques concombres retirées de leur saumure voire des tomates noires dites de Crimée, légumes bon marché mais sans grand apport nutritif. Ils appréciaient également ail et oignons qui se gardaient bien durant l'hiver ainsi que les patates casées dans de profonds trous à l'abri du gel. Leur dénuement sautait aux yeux. Vêtus de guenilles, la mine sombre, ils semblaient méditer sur leur infortune au milieu des panneaux de propagande et des affiches bicolores rouge-noir reproduisant le portrait avantageux de l'omniprésent Staline. Dans les isbas, volaille et famille faisaient bon ménage. Pour l'équivalent de trois grains de sel, une dame au fichu douteux a essayé d'acheter ma montre que j'avais cachée avec mes photos dans le bandage de maintien entourant ma jambe. J'ai pu résister à ce sel, objet de toutes les tentations, déclarant à la dame que, lorsque je quitterais les lieux, je lui réserverais mon *oignon*, promesse que je me suis bien gardé d'honorer. A l'occasion de la paie mensuelle distribuée aux ouvriers, le comptable défalquait de leur salaire le décompte des repas. Dès réception de leur rétribution, les tâcherons ne revenaient plus durant deux jours à leur poste de travail, se soûlant et buvant le reste de leur salaire avec d'autres compagnons de beuverie, en dispersant ensemble leur mélancolie dans l'ivresse publique, sans doute pour oublier leur déplorable situation qui les vrillait corps et âme à leur peu envié job et noyer ainsi leur déprime dans la vodka clandestine. On n'avait guère de contact [115] avec les civils. Femmes et enfants vivaient dans des wagons..... »

Mon retour (extraits tirés du Bulletin interdépartemental n° 46 janvier 2011)

Le 15 septembre 1945, après un rapide retour au camp, il fut procédé au classement par sections en prévision du rapatriement. J'en faisais partie. Nous avons attendu toute la journée du 17 en gare de Rada une locomotive qui ne venait pas. Enfin le départ fut donné le 18 septembre en direction de Tambov, Tula, Smolensk, Minsk, Brest-Litovsk avec arrivée à Francfort-sur-l'Oder le 5 octobre.... situation lamentable - malpropre, pas d'eau, ni toilette - ravitaillement pire qu'en Russie. Départ de Francfort le 14 octobre à 18 h 30.

[115] Ordre du NKVD-00 675, directive sur l'ordre d'utilisation du travail, du 6 avril 1943, Moscou. Article 1 : « Tous les prisonniers de guerre et le contingent spécial doivent être placés dans les camps NKVD spécifiquement désignés pour eux. Les contacts des prisonniers avec la population libre sont strictement interdits.

Le 17 arrivé à Völpke-Detmersleben avec remise aux troupes anglaises et transport par camion à Wolfsburg dans la nuit du 18/10, sauna, réception, uniforme anglais. Le 19, départ par train (sans vitres) direction Bruxelles-Valenciennes avec arrivée à Strasbourg le 22 octobre 1945 à 15h20. Puis le Wacken avec 3 mois de convalescence. »



Mitrailleuse lourde en position de tir



Fossé anti chars près de Demyansk II



D.C.A. 8.8



La retraite du Demyansk II 21.12.43



Vers le front



Une contre-attaque va être effectuée.
L'état major débat le plan d'attaque près Bucholovka



La grande attaque russe près de Demyansk II 12.12.43



Avant la contre attaque, les chars s'accumulent 13.07.44



Et l'attaque commence le 14 juillet 44



Vers 18 heures la bataille paraît s'engager



La bataille commence



Le crépuscule fut le destin
pour plus d'un des cercueils roulants



La nuit l'aviation russe
sème des bombes partout



Le matin tout s'est calmé et sur la route
il ne reste que des débris 15,7,44



Entre temps les avant-gardes russes
harcèlent les arrière-gardes.



Boues et sable gênent la retraite



Les Russes paraissent s'amuser sur notre départ



16.7.44 Dernière attaque russe avant de franchir la frontière de Lettonie



Un petit repos



18.7.44
Le Brückenkopf de «Rosenau» en Lettonie
On s'apprête à faire une HKL



Le 15 ne fut pas très heureux non plus.
L'infanterie prit d'assaut le village
pour le quitter dans la nuit suivante



Les défenseurs de (Zulippe) Rosenau



Bêtes et hommes gisaient dans tous les coins



Malin Anatoly Petrovich (au centre) - Héros de l'Union soviétique (1945), major de la garde, navigateur du 140^{ème} régiment d'aviation de bombardiers (1^{ère} Armée de l'air, 3^{ème} Front biélorusse), originaire de Tambov. Défendant la ville de Leningrad, il a effectué 112 sorties, pour la réussite des missions de combat le 6 février 1944, il a reçu l'Ordre de la bannière rouge [1941]. F. P-9248. Op. 1 unité xp. 1745.



Au début de 1944, à la suite des victoires dans les batailles de Stalingrad et de Kursk, suivies des combats menés en Ukraine le long de la rive gauche du Dniepr et dans le Donbass, des conditions favorables se sont développées pour mener une grande offensive près de Leningrad et Novgorod.

Le 12 janvier 1944, à 9 h 30, la préparation de l'artillerie commença, qui a duré 2 heures et 10 minutes. A 11 heures, la 67^{ème} et la 2^{ème} Armées de Choc passèrent à l'offensive et à la fin de la journée, elles s'étaient avancées de trois kilomètres l'une vers l'autre depuis l'est et l'ouest. Malgré la résistance obstinée de l'ennemi, en soirée du 13 janvier, la distance entre les armées fut réduite à 5-6 kilomètres et le 14 janvier à 2 kilomètres. Le commandement ennemi, s'efforçant à tout prix de maintenir ses positions, transféra à la hâte des réserves, ainsi que des unités et sous-unités provenant d'autres secteurs du front. Les troupes des fronts de Leningrad et Volkhov réunies le 18 janvier, Schlüsselburg et toute la côte sud du lac Ladoga ont été libérées. Un couloir de 8 à 11 kilomètres de large, percé le long de la côte, rétablit la communication terrestre entre Leningrad et le pays. Dans la nuit du 19 janvier 1944, la radio de Leningrad annonça que le blocus avait été rompu. Dans le même temps, il fut décidé de construire une ligne de chemin de fer qui relierait Leningrad au pays. En 18 jours, les constructeurs ont posé la ligne Schlüsselburg-Polyana d'une longueur de 33 kilomètres et érigea un passage au-dessus de la Neva. Par la suite, les troupes des 67^{ème} et 2^{ème} Armées de Choc tentèrent de poursuivre l'offensive en direction sud, mais en vain. L'ennemi transféra continuellement des forces nouvelles dans la région de Sinyavino: du 19 au 30 janvier, 5 divisions et une grande quantité d'artillerie y furent amenées. Pour exclure la possibilité d'un retrait répété de l'ennemi sur le lac Ladoga, les troupes des 67^{ème} et 2^{ème} armées de choc sont passées sur la défensive. L'opération de levée complète du blocus de Leningrad a débuté le 14 janvier 1944 à 9 heures 35 minutes.

Le 27 janvier 1944, les troupes des fronts de Leningrad et Volkhov ont fait irruption dans les défenses de la 18^{ème} armée allemande, ont vaincu ses principales forces et ont avancé de 60 kilomètres de profondeur. Voyant la menace réelle de l'encerclement, l'ennemi s'est retiré. Avec la libération de Pouchkine, Gatchina et Chudovo, le blocus de Leningrad a été complètement levé. La bataille de Leningrad, qui était d'une grande importance politique et militaro-stratégique et qui eut un impact significatif sur le déroulement des hostilités, se termina le 10 août 1944.

Par ordre du Commandant en chef suprême du 1^{er} mai 1945, Leningrad a reçu le titre de Ville héroïque pour l'héroïsme et le courage dont les habitants ont fait preuve pendant le blocus. Le 8 mai 1965, par décret du Présidium du Soviet suprême de l'URSS, la ville-héros de Leningrad a reçu l'Ordre de Lénine et la médaille de l'étoile d'or.



Léonard Marcel, habitant Breistroff la Grande (57)..

Le témoignage du 17 août 2017 que j'ai recueilli auprès de Marcel Léonard fait suite à un premier récit évoqué 19 ans auparavant le 26 août 1998 lors du pèlerinage commémorant l'installation d'une stèle en forêt de Rada et effectué avec la Fédération des Anciens de Tambov. Avant d'aborder son récit, je rappelle que Marcel, capturé début août 1944 du côté de Bialystok, séjournera successivement dans les camps de Kaunass (Kovno) et de Minsk avant d'arriver aux environs du 25 octobre 1944 au camp de Tambov.

La galère dans le guépier de Tambov.

Il ne se passe pas un jour où je ne pense pas à ma captivité, notamment celle passée au camp 188 tant elle a laissé en moi son empreinte indélébile. Impossible d'en débarrasser mon subconscient, les images vivaces défilent devant mes yeux et ne me lâchent pas.

Je pense à mes deux copains Wagner et Klein que j'ai secourus comme une mère-poule. Ils habitaient comme moi à Volkrange, une localité située à côté de Veymerange-Thionville, village où j'ai grandi en leur compagnie. Adolescent, je rêvais de poursuivre mes études mais le cours de la guerre qui a brisé ma jeunesse m'en a empêché.

André Wagner dont les parents étaient agriculteurs souffrait de poussées d'eczéma et de la gale. Faible sur ses jambes et dépérissant, il s'est soigné avec sa propre urine recueillie dans une gamelle, je l'aidais à la lui verser dans la main, et par ce biais il pouvait ainsi mieux se frotter le ventre et les jambes. Camille Klein subissait des crises de malaria. Etant donné que les symptômes accompagnés de frissons et de sueurs le faisaient grelotter de froid et claquer des dents, je l'ai couché en le couvrant de manteaux et de vêtements pour calmer ses tremblements incontrôlés.

J'ai moi-même veillé à ne pas être sujet à la dysenterie qui vous expédiait au lazaret; lorsque vous étiez atteint de cette maladie, l'envie de boire était le pire supplice qu'un être humain puisse endurer. L'infection était inévitable avec la contamination excrétée des matières fécales qui parsemaient litière et équipements divers ou par l'eau souillée contenant les parasites amibiens. Dieu sait si les dysentériques ne manquaient pas dans le camp, ils saupoudraient de leurs déjections les coursives des baraques et les allées menant aux toilettes du camp. Atteint à mon tour de dysenterie et souffrant de crampes abdominales, je filais aux latrines m'y vidant comme une outre percée. Les gars atteints de pneumonie tombaient comme des mouches.

Pour ne pas être du lot, je m'accrochais à la prière. Aide-toi, le Ciel t'aidera. J'ai imploré la force du Dieu tout puissant, le divin Sauveur pour qu'Il me maintienne en bonne santé. J'ai beaucoup prié la Vierge Immaculée pour être délivré des maux physiques prêts à vous assaillir sans crier gare. De même j'ai invoqué mon ange gardien pour qu'il me libère des dangers surnois pouvant jaillir à tout moment sur mon existence captive. Fort de cette assistance spirituelle, je n'ai jamais douté de mon retour au pays natal.

L'homme est un animal qui s'adapte à tous les modes de vie, alimentaires et comportementaux, il devient *ein Gewonheitstier* rompu à toutes les difficultés et contraintes de l'existence. Il faut admettre que l'on s'habitue très vite à la misère, aux parasites, notamment aux puces, ces pestes plus petites que les poux. Sauve qui poux ! En hiver il existait un moyen radical pour s'en débarrasser. On se mettait torse nu, on exposait sa chemise pouilleuse à la bise glaciale qui avait le don de les ankyloser. Il ne restait plus qu'à les écraser en masse. Car, sans le froid bienveillant, il n'y avait pas moyen d'en venir à bout car les chipies habituées à la chaleur humaine se dispersaient dans le tissu, plus rapides que l'éclair. Croyez-moi, c'était toujours avec un plaisir évident que l'on entendait claquer le son de leur écrasement entre nos doigts vengeurs. Mais leur absence était de courte durée: à peine étions-nous épargnés une nuit de leurs morsures, notre chasse aux bestioles recommençait le lendemain.

Mon premier sauna avec changement de chemise eut lieu en décembre 1944.

La vision d'un cul-de-jatte défile encore actuellement devant mon regard : l'inconnu, en raison de pieds gelés (amputés) se traînait à genoux sur une planche: c'était son seul moyen de locomotion qui le protégeait de la gadoue sur le chemin menant à la cuisine. Je plaignais sincèrement le malheureux estropié.

Avec le ventre quasiment vide sinon gêné par les gargouillis des intestins, je m'étais sur la litière, faite de simples planches rugueuses, assommé de fatigue, de faiblesse. Je n'étais nullement incommodé par les bruits nocturnes de la *chambrée*, nous étions collés en chien de fusil l'un à l'autre pour un semblant de chaleur. Il était impossible de se remuer ou de s'étaler sur le dos sauf lorsque l'un ou l'autre malade s'extirpait du lot pour aller libérer ses entrailles ou sa vessie s'il en avait encore le temps. Je me rappellerai toujours du thermomètre installé sous l'abri d'une baraque à l'entrée du camp dont le mercure frisait souvent les - 25-30 C°.

(Voici la gravure éditée par le journal *Cigognes* de 1946 représentant l'entrée du camp 188).



Cette basse température n'excluait pas nos sorties forestières pour aller récupérer dans la neige épaisse le bois de chauffe destiné aux cuisines, au bain (saouna) et aux baraques. Les tâcherons de chaque baraque y allaient une fois par semaine. En file indienne, chaussés de *Filzstiffel*, on arpentait alors le sous-bois pour aller quérir chacun sa branche qu'on retirait de la gangue neigeuse au pied des troncs abattus qui nous fournissaient leurs ramures à récolter. Dans la forêt circulaient des tracteurs à chenilles remorquant derrière eux des traîneaux chargés de stères de bois. Pas moyen en cette période hivernale de trouver sous le manteau blanc la moindre noisette ou faîne à défaut d'un quelconque fruit sauvage ou de champignon.

Dès notre retour au bercail, le bois était ventilé vers les différents lieux de chauffage, la priorité étant l'approvisionnement des cuisines. Un peu de ce bois atterrissait auprès du fourneau de la baraque où il dispensait à quelques mètres du foyer son faible rayonnement. La promiscuité des lieux avec 120 gars entassés dedans, tombés pour ainsi dire en léthargie comme les marmottes vivant leur hibernation au ralenti, créait une atmosphère fétide facile à supporter par rapport au froid vif qui régnait au dehors.

La neurasthénie guettait certains. Rares étaient les moments de discussions sinon l'une ou l'autre conversation axée sur les excellentes recettes maternelles qu'on savourerait longuement en rentrant.

Ce n'est que vers la fin avril début mai 1945 que le vrai dialogue reprit avec ses perspectives de retour hâtées par la fin de la guerre. Sans doute les rayons bienvenus du soleil accentuèrent également l'enthousiasme ambiant.

Les prisonniers roumains étaient maîtres à bord: habiles en diable, ils s'arrogeaient les meilleures tenues, en les volant dans le magasin d'habits militaires. Ils disposaient de cuistots chevronnés et de mitrons œuvrant à la source. Des comparses bien introduits dans le circuit du ravitaillement rabiotaient la farine entreposée à la boulangerie. Captifs arrivés parmi les premiers pensionnaires du camp après la défaite de Stalingrad, ils trustaient les postes-clés. Beaucoup d'entre eux étaient russophones ce qui facilitait leur dialogue avec les autorités russes. Peut-être devaient-ils aussi cet avantage à Antonov le Roumain, chef interne du camp? Ou encore étaient-ils rentrés en grâce après l'accord de l'armistice du 12 septembre 1944 conclu avec le jeune roi Michel 1^{er} de Roumanie qui fit arrêter lors d'un coup d'Etat le Conducator Antonescu favorable à Hitler après la pénétration soviétique de l'été 1944 dans leur patrie? J'ai troqué ma ration de tabac avec un Roumain (me semble-t-il) pour lui quémander en retour une paire de chaussures convenant à ma pointure, car j'étais au supplice dans les miennes devenues rapidement trop petites (l'humidité les avait racornies) car les bottes personnelles m'avaient été échangées de force lors de ma capture. Finalement, tout compte fait en y repensant, je réalise que les soldats russes étaient très mal fagotés et se remplumaient sur le dos de leurs prisonniers.

Un jour, pour je ne sais quelle raison, une patrouille russe est venue m'appréhender pour me conduire au camp militaire où j'ai subi un questionnaire en règle concernant mon nom, mon âge et un interrogatoire relatif à d'autres investigations regardant ma personne.

La propagande était dispensée par de jeunes Russes conditionnés par l'idéologie communiste qui nous en vantaient les bienfaits. Leur brillant système, disaient-ils fièrement, éliminerait inéluctablement le malfaisant capitalisme occidental.

Dès les premiers beaux jours, je suis parti travailler avec une vingtaine de prisonniers dans la ville même de Tambov. Notre escouade a planté des arbustes et des haies décoratives sur la place de la *komendatura*. J'aurais bien aimé lors de ma venue à Tambov en 1998 revoir le site. Nous avons également aménagé un terrain de football en égalisant la terre rapportée avec des brouettes, étalé du sable dans les allées longeant la main courante du stade.

Comme rappelé dans l'ouvrage tome n° 3 *Malgré-Nous, qui êtes-vous ?*, j'ai participé, après le faucardage des roseaux bordant les berges de la Tsna, à l'installation de baraques érigées à quelque vingt mètres de la rive, et destinées aux baigneurs et aux plaisanciers adeptes du canotage. Lors de ces travaux, une dame me manifestant sa joie d'avoir vu revenir son mari sain et sauf de la guerre est venue m'apporter des pommes de terre. Bien sûr, un gardien furieux n'a pas apprécié son attitude généreuse.

J'ai ensuite été dirigé sur un kolkhoze au mois de juin pour participer au sarclage des plates-bandes de carottes et au buttage des rangées de betteraves envahies par les mauvaises herbes. La généreuse terre noire prédisposait à la prolifération de cette verdure qu'il fallait éliminer pour ne pas voir les plantes potagères être étouffées par ce couvre-sol parasite. Puis la fenaison a suivi. Reconnues comme graminées fourragères et légumineuses appréciées par le bétail, les vesces fauchées qui se plaisaient dans les endroits humides étaient empilées dès la fin de leur séchage sur des meules qu'on n'enrangeait pas et qui allaient de ce fait endurer pluie et neige durant la morte saison. Leur cône, à l'image des toits de chaume, laissait filer la pluie le long du fourrage, sec comme la goutte de pluie sur la plume du canard. Nous étions relativement libres de nos mouvements. Les gardes ne se manifestaient guère ce qui a permis à deux hommes de notre brigade de prendre la poudre d'escampette. Les fugitifs qui ont été repris ont atterri au karzer. Nous avons aussitôt été renvoyés au camp où j'ai appris qu'un premier convoi était déjà parti alors que j'aurais dû bénéficier de cette priorité, étant l'un des plus anciens pensionnaires du camp.

Je suis rentré avec mon copain André Wagner le 25 octobre 1945. Camille Klein est rentré plus tôt avec son camarade Becker Germain.

Camille a trouvé du travail comme secrétaire au garage Simca de Thionville. Tous les deux sont décédés en 1987 à l'âge de 63 ans.

Meyer Hubert, né le 10 septembre 1924 à Strasbourg, horticulteur retraité.

Ndr: Nous avons interviewé Monsieur Hubert Meyer, alerte nonagénaire, le 12 avril 2017 à Strasbourg, en compactant son témoignage avec le récit précédent rapporté par Madame Brigitte Florian.

Après mon Reichsarbeitsdienst effectué à Martinrode en Thuringe (ville connue pour ses porcelaines), j'ai été incorporé de force le 22 mai 1943 dans la Stamm Kompanie Panzer Jäger Ersatz und Ausbildungsabteilung n°10 à Straubing, ville située entre Ingolstadt et Passau en Bavière, sous le matricule référencé -983-St.Kp./Pz.Jg.Ers.Abt.10-.

Les photos de groupe me représentent à Straubing en présence de camarades alsaciens. Je n'ai pas pu ramener ces photos à la maison car je n'ai pas eu l'opportunité de bénéficier d'une permission, ni les envoyer dans du courrier destiné à mes parents. Par contre, elles m'ont accompagné en captivité et j'ai également eu l'insigne chance de rapporter une statuette de Saint-Antoine en bronze que j'avais trouvée dans une maison rasée en Lettonie et qui, comme le suggère l'invocation que l'on fait à ce saint patron pour retrouver un objet ou un chez-soi perdu, m'a permis de rentrer sain et sauf à la maison.



J'ai passé 28 mois interminables loin de l'Alsace.

A Straubing, j'ai été initié à la formation d'opérateur-radio, l'alphabet morse étant à l'époque le langage militaire le mieux adapté au poste peu envié que j'allais devoir occuper: devenir radio et pourvoyeur d'obus dans un panzer! Un engin sur chenilles qui pouvait se transformer très vite en cercueil d'acier surtout lorsqu'une meute de T-34 cherchait à briser nos lignes de défense. Dans notre blindé se trouvait, côté gauche, le chef d'équipage; sur le flanc droit siégeait le conducteur, derrière lui était installé le pointeur et moi, établi en fin de ligne, qui l'alimentais en obus.

Le capitaine de notre unité, un jeune chef plein de tact avec ses hommes, dirigeait par radiotélégraphie l'avancée ou le recul de ses monstres, installant un tel derrière un bosquet protecteur, ou deux autres engins à flanc de ligne de crête pour mieux disparaître à la vue de l'ennemi et le cibler en retour. Il lui fallait ouvrir yeux et oreilles pour se concentrer sur la surveillance des alentours et donner ensuite ses directives. Installé dans mon poste à l'étroit et environné de la pointe de l'habitacle, je devais pouvoir saisir ses ordres cryptés, les transmettre à mon chef de bord et répondre très vite par retour d'émission à ses intentions.



Par contre, nous avions un adjudant (Spies) peu commode, un nazi notoire qui m'avait pris en grippe, vu ma nationalité française que je lui avais déclinée dans ma candeur. Si le capitaine qui connaissait ma situation avait compatie à mon malheur, le sous-officier avait explosé: «*Sie sind kein Franzose ! Sie sind Volksdeutscher Elsässer.* » Je me découvris durant cette engueulade-maison une nouvelle identité d'expatrié forcé dont j'ignorais l'existence: j'étais donc devenu un Allemand de seconde zone !

Avec notre colonne blindée, souvent positionnée en retrait de la Hauptkampflinie, nous étions appelés à la rescousse des fantassins postés en première ligne lorsque les Russes essayaient de percer les positions établies devant nous. Nous avons passé la Noël 1943 à Poltava près de Kiev. Nous avons décoré un sapin. Comme le photographe ne disposait pas de flash pour percer la pénombre, nous avons allumé de la poudre pour éclairer la scène. Ingénieux, il fallait y penser !

Nous avons sillonné les saillants de Kharkov, de Jitomir où notre blindé détruisit un T. 34 et quelque temps plus tard un tank Joseph Staline (cf. photo ci-dessus). Pour ce faire, le pointeur essayait de viser au mieux la jointure du cerclage de la tourelle pour la catapulter hors de son armature, surtout lorsque l'obus frappait dans le mille. Mais bientôt, comme nos obus de 50 mm ne suffisaient plus à assurer une pénétration conséquente dans le blindage adverse, il devint impossible aux Panzer III de continuer la course à la puissance de feu contre l'ennemi qui avait su rapidement améliorer et épaissir le fronton des carapaces de ses chars d'assaut.

Nous avons transité par Kiev, encaissant à chaque coup de boutoir ennemi les assauts meurtriers de l'Armée rouge qui nous obligeait à camper sur la défensive et surtout à retraiter constamment sous les grandioses offensives soviétiques.

Historique de notre unité. (Sources Panzer-Archive.de)

Devant les pertes immenses subies sur l'Ostfront, de nouveaux numéros d'attribution furent décernés le 11 septembre 1943 aux formations blindées fraîchement créées. L'unité de chasseurs de chars (Panzerjäger) attachée à cette époque au commandement du Panzer Armee Ober Kommando IV et dans laquelle opérait Hubert Meyer de Strasbourg fut désignée sous l'appellation de Pz.Jg.Abt.731.



Après avoir mené des combats d'attaque à Kharkov et à Kursk dans la 731, la formation blindée fut également mêlée aux affrontements à l'est de Kiev, puis dans les secteurs de Jitomir et de Berditchev pour essayer d'enrayer défensivement les percées soviétiques qui remontaient de la Russie du Sud et le long du Dniepr. « Nos différentes compagnies ont

ensuite retraité des secteurs de Korosten-Rovno et abandonné la région sud des marais du Pripet. Les villes de Lutsk et de Chepetovka furent également perdues. Après, ce fut le tour de Tarnopol-Brody et de Kovel. Nous avons ainsi, au cours de notre dangereux périple, traversé la Moldavie, la Roumanie, la Hongrie, la Haute-Silésie (Oberschlesien), enfin la Pologne pour arriver en Lettonie et y faire reposer notre unité étrillée. Face à tous reculs et devant l'ampleur de nos pertes, nous étai parvenu fin mai 1944 l'ordre de départ vers notre nouvelle affectation à Mielau (Prusse-Orientale) où notre groupe procéda aux essais du nouveau destroyer 38 tonnes, le Hetzer. 45 Jagdpanzer et 4 Bergepanzer nous furent livrés. Nous retournâmes le 20 juillet sur le front de l'Est où l'unité fut d'abord dirigée sur la zone de l'Armée du Groupe Centre (Pz.AOK III), puis à la fin août 1944 dans la région du groupe d'armées Nord où elle resta en Courlande (Kurland) jusqu'à la fin de la guerre. Entretemps, vers la mi-mars 1945, je fus fait prisonnier près de Dünaburg (Daugavpils).

Caractéristiques du Hetzer (photo de Vanni Daparti en Lituanie montrant un Hetzer conduit par des tankistes faisant partie de la Heeres Panzerjäger-Abteilung 731).

Le Jagdpanzer 38, plus connu sous la désignation de Hetzer (traduction: provocateur), était un chasseur de chars allemand de la Seconde Guerre mondiale, construit par Skoda.



Le chasseur de chars Jagdpanzer 38(t) implanté sur un châssis fiable lui conférait une bonne mobilité. Il était armé d'un canon de 75 capable de percer 97 mm de blindage incliné à 60° à une distance de 1 000 mètres et d'une MG-34 installée sur le toit et qui pouvait être manipulée de l'intérieur du véhicule.

Ce blindé était destiné à la chasse à l'affût, car il profitait de son petit gabarit pour se cacher et se retirer dès son tir effectué. Entièrement fermé, il était protégé par une plaque

blindée frontale supérieure de 60 mm d'épaisseur inclinée à 60°. Les côtés de la superstructure, le toit, le plancher, la caisse et l'arrière disposaient d'une bien moindre protection. Il ne pouvait en aucun cas engager de longs combats à découvert, au risque d'être débordé et rapidement détruit.

Prisonnier.

Mon dossier WAsT signale le 8 janvier 1945 que je faisais partie de l'Infanterie Begleit Kompanie qui relevait de la Heeres Panzer Jäger Abteilung 731. En effet, suite à l'avarie de mon poste-radio, j'étais devenu, sur ordre de mon revêche adjudant, simple voltigeur, en fait *garde-du-corps* des rares blindés encore à notre disposition que nous accompagnions (begleiten) à coups de rafales de mitrailleuses pour nous dégager de l'emprise ennemie.

Faute d'approvisionnement en armes et en vivres, nous avons été faits prisonniers à Daugavpils (Dünaburg) en mars 1945 au moment où notre colonne de deux mille combattants comptait rallier la région de Riga. Ma montre me fut rapidement volée mais j'ai pu conserver un pendentif en argent reçu à mon baptême, en sus de ma veste de tankiste et les 16 photos, dont certaines présentaient pourtant des tanks soviétiques détruits (l'un d'eux avait été abattu par notre chasseur de char Panzerhetzer sur chenilles, armé d'un canon tchèque de 75 mm).

Après notre capture, nous avons marché jusqu'à Riga. Je n'ai pas été re-fouillé là-bas ce qui m'a permis de ramener de ma captivité mes photos dont vous avez entraperçu l'une ou l'autre au détour de mon récit. Vu que mes compatriotes alsaciens avaient déjà été *peignés* et qu'ils m'invitaient à rejoindre leur groupe, les Russes ont cru de ce fait que j'avais déjà été *sondé* par leurs mains avides toujours si prompts à rechercher les petits trésors auxquels on tenait si fort personnellement.

Nous avons travaillé au déblaiement des décombres obstruant les rues de la ville de Riga. Nous partions du camp tous les matins sur un camion, et le commandant russe nous demandait de chanter la Marseillaise. Il aimait bien cet hymne. Alors tous les matins, nous entonnions la Marseillaise.

Evacuée assez rapidement de Riga, notre colonne qui regroupait un millier d'Alsaciens-Mosellans a été ensuite expédiée à Tambov où se situait, aux dires des autorités russes, un camp de rêve qui ne regroupait là-bas que des Français! Dans le train où nous avons disposé d'un ravitaillement somme toute correct, j'ai rencontré un ami de mon quartier, Joseph Spettel. Mais arrivés ensemble au lager 188, nous n'avons pas pu nous retrouver dans la même baraque. Lors de cette venue au camp français après quatre semaines de trajet, nous avons ressenti une grande et profonde déception à la vue des barbelés qui ceinturaient son enceinte. Le mirage du refuge bienveillant avait fondu comme les mensonges qui ont toujours de courtes jambes: la réalité nue et rude de la captivité s'offrait à nos yeux. Le rêve d'une oasis de paix allait pour beaucoup de captifs asservis se transformer en cauchemar!

J'avais contracté une pyodermite sur les deux jambes, j'avais la peau à vif. Le médecin italien du camp ne pouvait pas faire grand-chose. Il enlevait les croûtes de cette infection de peau puis mettait un peu de teinture d'iode dessus. C'est toute la thérapie qu'il pouvait me prodiguer.

Je ne suis resté au camp que six semaines car, après la quarantaine obligatoire, la douzaine de captifs dont je faisais partie a été expédiée à la scierie du Km 8 pour fabriquer des planches et du bois de mine. C'est là, au cours d'un voyage-retour en 2010 à Tambov, mais après moult recherches, que j'ai retrouvé la jeune fille de l'époque (du haut de ses 18 ans) en la personne d'Alexandra.

Travail à la scierie.

Quelle Providence nous a menés vers cet endroit salubre du km 8 ? J'ignore les critères qui m'ont sélectionné pour partir effectuer cette tâche de bûcheron. J'ai été intégré dans un groupe de 12 Alsaciens et nous sommes partis travailler dans une scierie implantée en pleine forêt. Impossible de savoir où c'était. Seul repère : elle était à une journée de camion de Tambov. J'y ai vécu d'avril à septembre 1945. Nous avions seulement peur d'être oubliés pour retourner dans notre pays natal.



Nous vivions dans un petit village de 25 personnes, nous compris. Nous occupions une maison qui était protégée par un toit de chaume; notre logis formait une seule pièce avec le fourneau. Et nous dormions sur des planches, couvertes de paille, directement au-dessus du four. Voici d'ailleurs une photo de notre dortoir, aujourd'hui recouvert de panneaux de tôle.

C'était déjà un privilège de loger à l'aise par rapport aux milliers d'incarcérés gîtant et végétant au camp à Tambov.

Nous étions mieux lotis qu'eux. Nous avions de l'eau; un puits au centre du hameau nous permettait de simples ablutions. Toutes les semaines, nous avions à remplir quatre à cinq wagons avec des poutres, des planches et des poteaux débités sur une scie à bande actionnée par une machine à vapeur (*Dampfmaschine*) dont le volant propulseur actionnait une courroie qui enclenchait les mouvements continus de la scie à bande. C'était un engin vieillot mais qui ne se lassait pas d'actionner la lame avec sa longe de cuir qui établissait sa liaison élastique sur la poulie de rotation de la scie à bande.

Nous étions debout à 7 heures du matin. Nous commençons notre travail lorsque la cloche tintait. Deux prisonniers étaient affectés à l'entretien de la maison, au feu et à la cuisine.

Les autres prisonniers partageaient travailler à la scierie avec les villageois. Seul, le commissaire avait une montre. Notre activité consistait à couper des planches et des poutres destinées, nous avait-on annoncé, à consolider et à étayer les galeries des mines. Le travail était assez dur. Nous transportions à mains nues les grumes hors de la forêt sans disposer d'engins pour les tracter. Aussi, à partir de leur endroit d'abattage, nous devions haler les troncs à l'aide d'un chemin de rondins, à la manière des ancêtres qui à travers leurs prouesses techniques avaient su faire rouler leurs impressionnants menhirs quelque 40 siècles avant notre ère. Une demi-douzaine de « manouvriers » s'échinait à l'arrière du tronc pour le déplacer tandis que d'autres calaient des rondins dessous au fur et à mesure de la progression vers la scierie. Pour éviter que la grume ne roule sur elle-même, des béquilles latérales insérées dans le tronc évitaient toute glissade ou roulade, surtout le long des talus abrupts. Parfois, la base des troncs était trop grosse pour le guide de la scie. On devait alors raboter la zone surélevée pour en faire une bille acceptable.

Non loin du village serpentaient des rails de chemin de fer. Nous chargions les wagons avec les planches et les poutres extraites des troncs. Dès le chargement accompli, une locomotive haut-le-pied venait atteler la rame tandis qu'une autre motrice, après le départ du train, n'oubliait pas de revenir déposer d'autres wagons vides. Nous travaillions 7 jours sur 7. Comme les dents de la scie s'émoissaient vite et couinaient dans le bois, un coup de lime était la bienvenue (encore fallait-il en disposer!), mais nous n'arrivions pas à l'avoyer correctement pour remettre un espace suffisant entre les dents de la scie, voie qui permettait alors de rendre régulier le trait de coupe. Faute de quoi, la lame provoquait un échauffement qui noircissait le bois au grand déplaisir du responsable qui hurlait sa colère à notre rencontre.

L'état de mes jambes empirait. Un jour, je ne suis pas allé travailler, je me suis assis sur l'escalier de la maison. Le commissaire est venu, il m'a dit que je n'étais pas malade. Il voulait me faire un peu peur, mais je suis persuadé qu'il ne m'aurait fait aucun mal. Je lui ai montré l'état de mes jambes. Après mon mois passé à sortir des arbres de la forêt, j'ai obtenu de sa part un autre travail. Avec une jeune fille, la dénommée Alexandra retrouvée 65 ans plus tard, nous pelletions toute la journée les chutes de bois et la sciure pour alimenter le vorace foyer de la machine à vapeur. Comme mes plaies continuaient à suppurer, je déchirais progressivement le bas de ma chemise pour en faire des bande-

lettes et espérer ainsi en activer la réparation cutanée. Il ne me resta bientôt plus que le haut de ma liquette, juste de quoi me couvrir les épaules.

Nous étions mêlés à la population. Il n'y avait pas de moyen de locomotion, uniquement un vieux tracteur et un vieux camion, pas de cheval, ni même de chien dans le village. Une seule fois, nous sommes sortis du village, nous étions invités à un mariage dans la localité voisine. Ce jour-là, les danses, la balalaïka, le babeurre maison (*Sürmilch*, un lait de beurre au goût aigrelet récupéré après la fabrication du beurre par barattage) et les pommes de terre (conservées durant l'hiver dans des silos recouverts de terre et de paille) nous ont tous mis de bonne humeur!

Nous avons souffert du froid, (de la neige à Riga). Depuis, je me suis juré de faire en sorte de ne plus avoir froid, surtout aux pieds, en prenant toutes les précautions d'usage. Dès que j'ai froid aux pieds, je pense à la Russie. Nous enveloppons nos pieds dans des peaux avant d'enfiler les bottes, les chaussures, pour avoir chaud. Mais nous n'avions pas froid dans la scierie et dans notre *casbah*.

Existence des Russes.

Notre lieu de travail se trouvait dans une clairière. Partout ailleurs régnait la forêt. Dans la trouée d'arbres se lovaient quelques masures où habitaient une douzaine de personnes rompues au même travail que le nôtre. Le commissaire qu'on appelait aussi natchalnik était un homme assez tranquille qui habitait avec sa famille dans la plus belle maison du hameau. (Alexandra l'occupait lors de ma venue en 2010). Les autres bicoques étaient quelconques, avec leur toit en chaume et tout le bric-à-brac de piquets, de foin, de fumier et de boue qui traînait à l'entour. L'intérieur du logis n'était pas plus reluisant: de la terre battue au sol piétiné et gratté par les poules qui erraient sous les tables ou se perchaient sur l'immense four qui remplissait pratiquement l'unique pièce. Ce décor rustique de rustique rappelait sans doute l'habitat de nos aïeux voilà deux ou trois siècles!

Le politruk était secondé par son homme de main, un estropié qui se promenait avec une béquille bricolée qui lui enserrait le moignon de son mollet par le truchement de lanières. L'intéressé était chargé de sonner la cloche pour activer les rassemblements. Notre patron dirigeait de main de maître tout ce beau monde de manière stricte sinon il risquait, à mon avis, de perdre sa place. Nous n'avons pas connu de sévices mais il fallait remplir les normes.

Il n'y avait ni fil à coudre ni aiguilles chez les Russes avec lesquels nous vivions. Il n'y avait pas d'huile non plus. En revanche, ils faisaient leur beurre dans une baratte et produisaient une sorte de bibeleskäs. Ce fromage blanc non battu que l'on versait dans une serviette placée dans une passoire me rappelait, dans mes moments de cafard, le lait caillé que ma mère égouttait, mélangeait à de la crème fraîche, à de l'ail et de la ciboulette et qu'elle assaisonnait de sel et de poivre. De savoureuses pommes de terre cuites en robe des champs agrémentaient ce fromage de *poussin*. Il faut savoir qu'un *Bibbeleu* en alsacien est un poussin qu'on nourrit à base de fromage blanc mélangé à de la farine et à du son.

Je n'ai pas vu de collets de braconnage, pas de fusils de chasse. Seul le politruk-natchalnik détenait un revolver.

Beaucoup de champignons étaient ramassés par les Russes, peut-être des russules que les ménagères faisaient sécher. Elles ne possédaient ni bœufs ni sucre. Pas de confitures, pas de thé ou de café mais des infusions d'herbes cueillies dans la forêt.

Je n'ai vu aucun lapin mais par contre des poules qui étaient probablement nourries avec les graines de tournesol que les Russes avaient toujours dans leurs poches. Pas de maïs, mais du blé et des patates s'invitaient dans les champs. Dans le jardinet attenant à leur habitation poussaient des choux, de l'aneth (Dill), des pommes de terre à foison. Les Russes récoltaient les choux pour en faire de la choucroute qu'ils faisaient fermenter avec des carottes râpées et de l'aneth.

Les Russes étaient aussi mal lotis que nous. Lorsque je leur ai montré l'une ou l'autre de mes photos, notamment la cathédrale de Strasbourg ou ma personne en habits civils, mes interlocuteurs m'ont traité de capitaliste! Autonomes, les gens du hameau vivaient en autarcie de leurs chiches récoltes. Rois de la débrouille, ils mettaient en pratique le séculaire système D, sans bénéficier de matériel adéquat ni de soutien particulier de l'Etat en faisant confiance au vieil adage du *aide-toi, le Ciel t'aidera* connu déjà sous l'ère tsariste!

Nous ne pouvions pas leur reprocher de ne pas nous donner à manger. Ils étaient aussi à la diète. Ils vivaient dans la même situation que nous. Ainsi, des dames parcouraient-elles à pied des dizaines de kilomètres pour venir récupérer des blocs de sel gemme gris-noirâtre qu'il fallait ensuite gratter pour en prélever les grains. Le sel devait être assez rare. Durant une halte à la gare de Moscou, j'ai vu des

wagons de sel gardés par des soldats! Pas de poivre ni d'épices pour relever les mets sinon de l'aneth et d'autres plantes aromatiques et médicinales.

Nos hôtes ont été très surpris lorsque nous avons érigé un cabinet d'aisances. Ils ne connaissaient pas les feuillées, ils s'oubliaient dans un coin discret. Herbes, mousse ou chiffon participaient ensuite à leur hygiène... intime. Ne disposant pas de papier de toilette, nous avons dû utiliser le même procédé.

Nous devons comptabiliser les planches par lot de 50, à la scierie, puis dans les wagons. Nous utilisons des crayons Tinteblei indélébiles qui dégagent une écriture violette. Nous mouillions le portemine sur le bout des lèvres, et nous écrivions sur des écorces de bouleau car le papier journal était très rare à la scierie. Les Russes ne savaient pas compter, ils calculaient avec leurs doigts. C'étaient des gars simples. Nous leur avons appris à compter et à multiplier.

Egarés dans notre coin perdu, nous ignorions que la guerre avait pris fin pour les Russes le 9 mai 1945. Un beau jour, le commissaire est venu avec une bouteille de vodka, en criant « *Franzuski, Hitler Kaput* ». La vodka était distillée à partir de pommes de terre ou de betteraves fermentées.

Le mahorka était fabriqué avec des tiges de tabac coupées en morceaux comme des granulés. Du mahorka il y en avait... Les Russes le ramenaient on ne sait d'où. Le natchalnik était le seul à fumer des cigarettes (papiroza, папироса).

Les autochtones ne détenaient pas d'allumettes mais se servaient d'un moyen rudimentaire: deux bouts de silex qu'ils télescopiaient pour produire des étincelles (iskri, искры) qui percutaient une espèce d'étoupe sur laquelle ils soufflaient vivement pour produire la petite braise qui enclenchait ensuite la flamme.

Parmi les six-sept familles présentes dans le hameau, il y avait deux enfants d'environ 14 ans auxquels les Français ont appris en 1945 à tenir sur un vélo, un trophée de guerre ramené par un soldat libéré, revenu depuis peu au village. Tous rêvaient de se voir délivrer des passeports intérieurs neufs qui les auraient autorisés à fixer leur nouveau domicile où bon leur semblait. Hélas, pas moyen de quitter la misère du cadre forestier et rêver de pouvoir s'installer en ville!

La vie captive.

Le manger, à l'inverse du camp 188, était correct et régulier. Mais les calories revitalisantes étaient malheureusement peu nombreuses pour nous requinquer. Nous ne mangions pas beaucoup, et faute d'une alimentation équilibrée j'ai dû puiser dans mes réserves corporelles au point de maigrir de 20 kg. A notre seul avantage, nous n'avons ni souffert de la vraie famine qui régnait au camp n°188 ni connu la promiscuité ou le syndrome de l'enfermement. Nous étions libres pour ainsi dire comme l'oiseau sur la branche. La forêt nous offrait ses fruits de saison: fraises des bois, framboises. Les connaisseurs de champignons les rapportaient à nos cuistots et, suivant la quantité de la récolte, nous partageons avec les villageois. Nos marmitons nous concoctaient des repas à base de soupes où la choucroute macérée avec des carottes, les concombres et autres légumes des jardins proches alternaient les assiettées.

Les autochtones consommaient aussi le chénopode blanc et nous aussi par la force des choses. Appelé en allemand « weisser Gänsefuss, Dreckmelde, Mistmelde, Saumelde ou encore Schissmehl », le chénopode ressemblait un peu aux épinards. Considéré en Alsace comme une mauvaise herbe, ce végétal servait dans la région de Tambov comme « primeur », ou encore comme pseudo-céréale ou plante fourragère, faute d'autres légumes disponibles.

Les poules qui étaient pour ainsi dire en vacances dans ces coins de rêve où elles avaient pris leurs aises, venaient picorer les brisures de graines de tournesol dont sont friands les Russes qui crachaient à longueur de journées leur enveloppe. Le natchalnik distribuait aux Russes des œufs, il n'y avait pas de poule au pot mais du mouton séché salé qui avait un assez bon goût, mais cette viande ovine était très filamenteuse. Deux, trois villageois possédaient une vache, quelques poules, des jardinets. Ainsi, nous avions droit à un peu de lait de temps à autre: il faut dire que les vaches des lieux erraient libres sous les futaies et broutaient à merveille l'herbe des sous-bois. Un cochon partait en goguette en forêt apaiser sa faim d'omnivore à la recherche de fâines et autres vers... probablement était-il aussi nourri avec des patates. Le pain nous était fourni par la boulangerie industrielle d'un kolkhoze.

Nos cuisiniers utilisaient souvent de la farine de blé pour épaissir les potages; de la kacha nous était distribuée à midi. Nous n'avons pas été confrontés aux sévices, ni à la mort.

Le retour.

Nous formions tous ensemble comme une grande famille. Nous en faisons partie. Nous étions là, bien acceptés. Tous les douze *bûcheurs* sont revenus de la guerre. Nous avons appris les rudiments du parler russe par la force des choses, mais j'ai perdu tout le vocabulaire.

A mon départ, en septembre 1945, j'ai offert mon manteau de tankiste à Alexandra, d'un an ma cadette, avec laquelle j'avais été affecté à la chauffe de la Dampfmaschine à cause de mes jambes ouvertes et bien purulentes.

Avant mon rapatriement je n'ai passé qu'une ou deux nuits au camp de Tambov où les prisonniers allemands puis les Japonais ont pris la relève après notre départ.

Je suis rentré dans un bon état d'esprit, par l'avant-dernier convoi. Je me sens privilégié par mon vécu. Je n'en veux pas aux Russes, à l'époque c'étaient des personnes un peu rustres mais gentilles, un peuple relativement bon. Le retour fut un peu folklorique. Gardés par deux, trois Russes, nous étions à moment donné sur une voie de garage, la locomotive était en panne.

Dans le train, j'ai retrouvé mon copain de la Meinau qui revenait de Tambov, Joseph Spettel. Nous nous sommes arrêtés tout d'abord à Frankfort sur l'Oder. Là-bas, nous avons eu droit à une toilette comme il faut. Nous avons reçu des habits de l'armée allemande. Nous pensions qu'il n'y avait plus de poux. Pensez-vous ! les vêtements étaient infestés de ces petites bêtes. Puis nous avons été remis aux Anglais qui géraient leur camp avec des civils allemands. Nous nous sommes déshabillés. Certains de nos habits ont été entassés, puis brûlés, d'autres désinfectés. Nous avons dormi dans des couches chaudes: le rêve parfait. Nous avons reçu des tenues américaines. Puis, on nous a triés.

Je suis rentré en train sanitaire. Une infirmière s'est occupée de moi comme une mère, a enduit de poudre mes plaies. « Il n'en fallait pas beaucoup plus pour me rendre heureux ».

Grâce à Valery Chertzev qui avait fait des recherches sur l'implantation de la scierie, Hubert Meyer y fut conduit et retrouva la jeune fille qui travaillait à l'époque à ses côtés.



S'agirait-il d'Alexandra Stepanowa K. interviewée par Peter Sixl en 1998 ? Elle rapporte alors que certains prisonniers dormaient dans des wagons. « Ils travaillaient à l'abattage des arbres, fabriquaient des piliers de soutènement pour la mine, piliers qui étaient ensuite chargés dans les wagons et emmenés ailleurs. »



Meyer Marcel, Jacques, né le 17 décembre 1927 à Kuntzig (Moselle). †14 mai 2019.

« Mon épouse Marceline, la fille de Monsieur Marcel Meyer, vous confie le manuscrit paternel qui relate son incorporation forcée et sa vie au camp de Tambow. Ce document écrit par Marcel Meyer en personne n'a pas été retouché. Nous vous faisons confiance pour en faire bon usage. » (Daniel Evesque, e-mail du 17 mars 2020. Remerciements adressés 19 mars 2020.)

« Quand, en 1940, j'ai vu pour la première fois des soldats allemands entrer dans Metz pour occuper la ville, j'avais 13 ans. Et si on m'avait dit qu'un jour je porterais cet uniforme, je ne l'aurais pas cru... C'est pourtant ce qui m'est arrivé, ainsi qu'à mon frère et à 130 000 jeunes mosellans et alsaciens. Sur ordonnance du « Gauleiter », préfet de région, l'incorporation de force dans l'armée allemande fut décrétée le 25 août 1942.

Cela fait 65 ans que la guerre est terminée. J'ai enfin décidé d'écrire les mémoires de ce que j'ai vécu pendant 15 mois en tant que « Malgré Nous » sous l'occupation allemande.

Mon frère Aloïs né le 11 février 1924 a été enrôlé de force en été 1942; il avait 18 ans.

Mon père lui avait laissé le choix : soit de se réfugier en France occupée et dans ce cas la Gestapo expulsait les parents vers la Pologne avec un maximum de 30 kilos de bagage, soit d'accepter d'être enrôlé de force dans l'armée allemande.

Après avoir passé quatre mois dans le R.A.D. (*Reichsarbeitsdienst*), suivi d'un retour d'un mois dans la famille, il fut incorporé dans la Wehrmacht à Wiesbaden pour y être formé. Avant de quitter cette caserne il avait prévenu ma mère de son départ. Depuis Metz, elle se précipita pour le rejoindre à la gare de Wiesbaden. Mais arrivée sur le quai, elle vit le train quitter la gare, sans pouvoir remettre de colis à mon frère. Elle était complètement désemparée.

Elle ne le revit plus jamais; six mois après il était sur le front russe où, dans la grande offensive près de Smolensk il fut tué par un éclat d'obus. Mon père fut convoqué un dimanche après-midi chez le chef de quartier à Plantières. Celui-ci lui remit la lettre officielle de sa mort le 22 septembre 1943 écrite par le commandant de sa compagnie. Ce fut le drame.

Au R.A.D.

En juin 1944 j'ai reçu ma convocation pour mon incorporation au R.A.D. le 10 juillet 1944 (travail obligatoire) pour quatre mois.

Les Américains avaient déjà débarqué en Normandie. Mon père me rassura en me disant que la guerre serait bientôt terminée.

Le 10 Juillet le rassemblement était fixé à l'entrée de la gare de Metz. La place du parking était remplie d'appelés. Et là, direction le quai après vérification des identités. Nous étions encadrés par de nombreux soldats allemands en arme. Ce fut un moment très dur et très difficile.

Embarquement à huit par compartiment, portes fermées. Les parents purent monter sur le quai peu avant le départ du train. Difficile de voir par les fenêtres et de faire un signe aux parents. Le quai était noir de monde. Moi j'ai pu faire un signe d'adieu à ma mère alors que beaucoup ne virent plus leurs parents. Destination inconnue; deux jours de voyage sans encombre, sans bombardements pour finalement arriver à Bromberg en Pologne.

Des camions nous ont embarqués pour rejoindre le camp de Branau, situé en pleine forêt, par des routes bien repérées. Nous étions dans le secret et complètement isolés. Sous terre se trouvait une usine qui fabriquait les fusées V1 destinées à être lancées sur l'Angleterre.

Pas de sortie possible avant d'avoir prêté serment sur le drapeau allemand.

Jurer sur le drapeau était pour nous Lorrains très difficile à accepter. Tout le bataillon était rassemblé en grande tenue. Un officier prit la parole pour nous inculquer la morale et les devoirs et obligations à servir le Reich. A partir de ce moment, toute fuite était sévèrement punie. Plus question de parler français et interdiction absolue de divulguer quoi que ce soit à l'extérieur.

Cela se termina par un garde à vous et une présentation de la bêche, notre outil de travail.

Notre installation dans le camp était parfaitement organisée. Appel de chaque incorporé pour rejoindre sa compagnie. Pour moi, 1^{ère} compagnie, parmi les plus grands. Direction le baraquement, 1^{ère} chambre au fond près du chef. 16 hommes par chambre, 8 Lorrains et 8 Allemands, 8 lits superposés.

Après les présentations, le sergent de notre groupe nous a montré comment faire le lit; le matelas était garni de paille. Nous avons donc essayé de le faire au mieux. C'est moi qui ai obtenu le meilleur résul-

tat; le sergent demanda aux autres d'en faire autant. Je fus nommé chef de chambre, exempté de corvées, et ordonnance du commandant. Je distribuais le petit-déjeuner et j'avais la charge du changement de linge de corps et des draps. J'avais même la charge de fournir les repas et l'entretien de la chambre du commandant. Je commençais donc le service plus tard. Dans ma chambre il n'y avait aucun copain de Metz et je ne connaissais personne. Nous passâmes au baraquement de l'habillement. Là, nous avons reçu tout ce qu'il nous fallait sans essayage. La consigne était « débrouillez-vous dans votre chambre ». Je ne supportais pas les hautes bottes et reçus l'autorisation de mettre des chaussures montantes. En plus on nous distribua une bêche et un fusil Lebel qui servait pour l'exercice et le tir à blanc. Le quotidien était très dur. Le matin à 7 heures, coup de sifflet dans le couloir. Le sergent qui occupait la chambre en face de la nôtre ouvrait notre porte et celui qui n'était pas levé recevait une bassine d'eau (il y en avait 16 sur la table) sur la tête ; cela est arrivé à un malade fiévreux qui n'a pas eu le temps de se justifier.

On enfilait le short de sport et direction la forêt pour un footing de quinze minutes. Personne n'a tenté de s'évader; nous étions trop isolés et avions très peur d'être surpris. En rentrant on mettait une bassine d'eau sur un tabouret avec les produits de toilette et direction la cour toujours en courant (d'ailleurs tout déplacement dans la cour se faisait en courant). Alignement et nous faisons notre toilette sous le regard du chef. Retour en chambre pour le petit-déjeuner, faire le lit, donner un coup de balai et c'était l'heure du rassemblement

Moi j'allais servir le grand chef et faire le ménage avant de les rejoindre.

Au rassemblement, il fallait se présenter en tenue correcte, chaussures cirées, caleçon long et maillot à manches obligatoires.

Les journées se passaient en faisant beaucoup d'exercices : marcher au pas en chantant, courir, apprendre les chansons, manier la bêche et le fusil. Le maniement de la bêche et du fusil était identique lors d'une parade en présentant les armes. Elle brillait comme de l'inox.

Le repas de midi était pris au réfectoire à l'entrée. Il fallait montrer ses mains, ongles propres et bien coupés. La mise en place se faisait sans bruit, sans quoi tout le monde était renvoyé dehors. Celui qui mangeait mal ou bavardait allait faire trois tours de cour avec son assiette. Il fallait bien se tenir, le dos toujours droit. Le sergent de service faisait le va-et-vient. Puis nous retournions dans la chambre pour une petite sieste avant la reprise de l'exercice jusqu'à 18 heures.

Le repas du soir se déroulait de la même manière. Au réfectoire il n'y avait jamais de « rab ». Nous recevions de la soupe au lait au gruau, du chou, des patates à l'eau. J'étais tout de même en bonne forme; il n'y avait pas de pollution.

Souvent quand il y avait eu des problèmes dans la journée, dans la soirée le chef nous sommait de nous présenter dans les 5 minutes en grande tenue et alignés dans la cour. C'était la panique.

Le soir avant de se coucher il fallait se laver les pieds. Les habits étaient rangés sur un tabouret, au carré, chaussures en dessous, semelles apparentes. La culotte de sport était posée au-dessus, prête pour le lendemain. Tous les tabourets devaient être parfaitement alignés. Les seize bassines d'eau étaient posées sur les tables. Alors tout le monde pouvait se coucher sauf celui qui était de corvée. Tout devait être impeccable, pas de poussière sur les meubles. Au passage du sergent de service dans les chambres, si quelque chose n'était pas en ordre ou s'il trouvait de la poussière, il renversait tous les tabourets. Il faisait aussi des sondages sur le lavage des pieds, chemise de nuit obligatoire. Ensuite il fallait tout remettre en état et attendre qu'il repasse nous voir ; cela pouvait durer une heure ou plus ; le camarade de service attendait obligatoirement en grande tenue.

Jusqu'au mois d'octobre 1944, le courrier passait normalement. Nous avions un numéro postal. Mes parents ne savaient pas où j'étais. Tout le courrier était vérifié, mais mon premier colis mit trois semaines pour arriver. Il contenait un bon saucisson, du chocolat, un bon biscuit. Tout est parti à la poubelle car complètement moisi. Ma mère se débrouillait pour me faire parvenir des bons pour acheter du pain blanc. Nous touchions 1,25 Mark par jour ; je ne manquais pas d'argent.

En principe le samedi était la journée du grand nettoyage du plancher et des vitres, rangement dans les armoires, rajouter ou changer la paille dans les matelas. L'après-midi, revue des chambres ; tout devait être nickel.

Le samedi, par groupes, avaient lieu des séances de vaccination. A la dernière piqûre, dans la soirée, j'ai eu de la fièvre. Je me suis retrouvé à l'infirmerie à minuit et pour 3 jours.

C'est vers le 15 septembre que ma compagnie a quitté Branau pour aller quelques kilomètres plus loin en pleine campagne loger dans une ferme désaffectée où il n'y avait plus que les propriétaires. Je suis

arrivé le lendemain ; il y avait un nouveau commandant ; je suis tombé dans un autre groupe ; j'ai perdu ma place d'ordonnance et tous mes copains de chambre.

Nous passions nos journées à creuser d'énormes tranchées dans les champs pour le passage des troupes à des endroits trop en vue. Il faisait un soleil de plomb. C'est là que j'ai été volontaire pour fabriquer quelques tables et des bancs pour prendre les repas. Mais je n'ai pas gagné au change ; le bois c'était du chêne bien sec et comme outils j'avais une scie, un marteau et des clous.

Nous n'étions qu'une partie du camp de Branau ; les autres étaient ailleurs et peut-être que mon groupe était de ceux-là.

Après quelques semaines notre temps d'enrôlement dans la RAD était terminé ; les Allemands furent libérés avant de rejoindre l'armée.

Au R.A.D. après avoir quitté Branau pour aller creuser des tranchées et camper dans une ferme, un soir nous allions à vélo voir une démonstration de bombes incendiaires dans une ville proche, à environ 10 km. Au retour, j'ai eu un moment d'inattention et la roue avant de mon vélo a touché la roue arrière de celui qui était devant moi. Le pneu de mon collègue était crevé. Le sergent me fit prendre le vélo abîmé et j'ai dû rentrer à pied en poussant le vélo.

Nous, les Lorrains, on nous emmena dans un camp à Dantzig dans le nord de la Pologne (Gdansk en polonais). Nous étions au moins 400 et fûmes rassemblés en plusieurs compagnies.

Avant, les Lorrains rentraient chez eux après leur service de travail au Reich comme les Allemands, mais comme beaucoup de Lorrains ne se représentaient plus au recrutement de l'armée, ils furent rassemblés dans des camps en attendant d'être incorporés dans l'armée.

Notre chef de camp était un officier qui parlait bien le français ; il nous disait même bonjour le matin ; la discipline se relâchait ; le soir il vérifiait juste si tout le monde était là.

Le courrier passait encore avec toujours des tickets de pain blanc. Le soir on pouvait sortir pour faire des achats de petits pains. On ne cherchait pas à courir après les filles car on n'avait pas le moral. On se déplaçait à vélo. Dans la journée, nous étions occupés à faire de l'isolation dans des baraquements pour un futur hôpital provisoire. Moi, menuisier, j'étais dans mon élément.

Du jour au lendemain, le courrier ne passa plus. On savait que les Américains avançaient vers la Lorraine. Donc avec le moral nous attendions l'incorporation dans la Wehrmacht (1 mois).

Dans la Wehrmacht.

Début Novembre, destination Stettin en Poméranie pour notre incorporation dans l'armée allemande. Habillage complet à neuf ; cela dura trois jours. Nous dormions sur des paillasses sans draps. La nourriture, c'étaient les rations distribuées au départ et rien d'autre.

Notre prochaine destination était Schwetz en Pologne dans une caserne en pleine ville. 400 hommes répartis dans 4 compagnies dans 4 bâtiments. Seize hommes par chambre dont seulement deux Lorrains dans la mienne. Mon copain se nommait Weyland, originaire de Marange. Les quatorze autres étaient des Polonais, aussi incorporés de force mais qui habitaient dans la région. Ils ne nous parlaient pas, nous prenant certainement pour des Allemands. Leurs parents les ravitaillaient chaque semaine. Nous logions au 2^{ème} étage et chaque soir, mon copain et moi étions volontaires pour aller chercher le ravitaillement pour le soir et le lendemain matin. Et là, on pouvait récupérer du beurre en vrac, de la saucisse, du fromage, etc. Seul le pain était rationné ; on recevait chacun un pain de 700g environ. Nos compagnons de chambre ne nous donnaient jamais rien, pas le soir de Noël où leurs parents les avaient ravitaillés en gâteaux et friandises. Le commandant les avait prévenus que nous n'avions rien ; mais rien à faire, ils ne nous ont même pas donné une tranche de pain. Je n'oublierai jamais ce Noël 1944, où je me suis couché à 7 heures du soir pour ne rien voir.

Il faisait très froid dans ce bled. Le matin, rassemblement à 8 heures. Nous n'avions pas grand-chose sur le dos ; les habits neufs ont été remplacés par des fringues usées et si par malheur un soldat avait oublié ses gants, toute la compagnie devait les enlever. Le sergent-major qui était planqué dans un bureau présentait la compagnie au commandant. Eux étaient bien sûr habillés chaudement.

Heureusement notre sergent n'était pas un fanatique ; il avait vécu la guerre, avait connu cinq blessures. Il était comme un père pour nous. Le soir il passait dans la chambre pour nous souhaiter bonne nuit sans s'occuper s'il y avait du désordre

Durant la journée, nous étions occupés à faire des exercices avec des armes, fusils mitrailleurs, lance grenades et on nous formait pour aller sur le front. Tous les vendredis soirs c'était la marche de nuit. Le commandant était à cheval. Il ne fallait pas s'endormir et chanter, sinon revue de chambre le same-

di après-midi. Souvent les matins on partait à pied faire 5 km dans la nature pour creuser des tranchées, avec le fusil, mais il faisait tellement froid sous un vent glacial au point que toute la journée nous restions groupés en tas pour nous réchauffer jusqu'à 16 heures sans manger ni boire. Le matin je prenais juste une ration de café et du lait car le petit-déjeuner était compris dans la ration du soir. Donc, à la fin de ces grandes journées, nous avions droit au repas de midi, du soir et du lendemain matin. Les Polonais mangeaient juste le repas de midi, tandis que pour mon copain et moi il ne restait rien jusqu'au coucher. Nous ne mangions donc qu'une fois par jour. Quand nous restions sur place, le repas de midi était servi au guichet de la cuisine. Là, on pouvait voir les Lorrains qui attendent que tout le monde soit servi pour avoir du rab ; malheureusement c'était rare, sauf quand il y avait de la soupe aux choux. Alors on se remplissait le ventre.

En direction vers le Front.

Début janvier 45, nous avons quitté Schwetz pour nous diriger à pied vers Kulm à plus de 100 km. Nous avons marché pendant trois jours ; la nuit, nous dormions chez des particuliers, à même le sol, sans chauffage. Nous sommes arrivés sur un grand terrain de manœuvre ; pas une seule maison à perte de vue ; nous logions dans des casemates creusées dans la terre. Nous étions sept par casemate ; pas de chauffage bien sûr alors que dehors il faisait un froid glacial ! Une tour de contrôle d'une hauteur de cinq étages permettait d'observer les alentours contre les partisans. Quatre hommes se relayaient toutes les 4 heures à ce poste, jour et nuit. Les autres étaient de garde dans des tranchées. Pas très loin un fort abritait les chefs et servait de lieu de ravitaillement. Au bout d'une semaine, nous entendîmes le grondement des chars russes qui s'approchaient.

4 heures de garde, 2 heures de repos. On se couchait tout habillé ; on avait juste le droit de dégrafer la ceinture. Mon point de garde était dans une tranchée, tout seul jour et nuit, alors que j'avais tout juste 17 ans. J'avais une peur terrible ; je voyais des Russes partout ; le terrain était enneigé et on nous disait que les Russes étaient habillés en blanc !!!

Cela a duré trois jours. Vers minuit un soldat est venu nous prévenir que nous allions quitter les lieux. Donc rassemblement avec armes et paquetage. Le commandant nous a remonté le moral en nous disant que les Allemands avaient trouvé l'arme qui allait leur faire gagner la guerre.

Nous avons marché toute la nuit par mauvais temps. En plus de mon fusil, j'ai dû porter des boîtes de munitions pour les mitrailleuses.

Au petit matin, en passant dans un village, nous avons vu des gens qui n'avaient pas encore quitté les lieux et dans leur maison j'ai pu me réchauffer les mains au-dessus d'un poêle. Je l'ai payé très cher après. Tout de suite nous avons reçu l'ordre de départ vers les postes d'avant-garde, en file indienne, le long de la route, puis sur des sentiers vers la forêt où j'ai eu l'ordre de m'introduire entre des arbres pour vérifier la présence éventuelle de soldats russes. Je crois que je me suis caché derrière le 2^{ème} arbre, tellement j'avais peur. C'était lugubre et j'ai vite rejoint la colonne.

Nous avons enfin repéré un hangar pour nous abriter et nous reposer. A peine étions-nous couchés que les Russes nous tirèrent dessus. Il y eut plusieurs blessés et il nous fallut sortir de cet abri pour trouver refuge derrière un talus d'où nous pouvions repérer l'origine des tirs.

C'est là que mon copain de chambre qui s'était mis à découvert a reçu une balle dans la jambe. Presque une chance pour lui, puisqu'il a été rapatrié bien avant moi.

Je n'avais donc plus de copain et dans ce moment-là chacun cherche à sauver sa peau.

On n'essayait pas de s'évader. Tous ceux qui ont tenté de fuir ont été rattrapés et on les a revus le lendemain dans la cour du camp, ligotés, sans chaussures et conduits au camp disciplinaire.

Le lendemain, je me retrouvais dans un groupe de six hommes chargés d'aller relever ceux qui surveillaient un endroit où les Russes manœuvraient. Nous étions dans une petite maison au bord d'une voie de chemin de fer. Le chef et un autre soldat prirent position à la mitrailleuse, debout dans une fosse. A la vue des Russes au loin, ils se mirent à tirer une rafale. Moi je me suis planqué derrière la maison. Les Russes répliquèrent. Le caporal qui guettait par la fenêtre avec des jumelles prit une balle dans le ventre et la même balle blessa derrière lui un autre soldat, touché à la jambe.

Ordre immédiat de recul ; il fallait transporter les blessés et la ligne de chemin de fer était protégée de chaque côté par un grillage haut de deux mètres. Il fallait donc longer la ligne ; les Russes nous avaient en point de mire. J'avançais en plongeant tous les cinq mètres. Les balles ricochaient sur les rails, tout près de moi. J'appelais ma mère ; c'était terrible. Une centaine de mètres plus loin, j'étais indemne.

De retour vers notre groupe nous ne savions pas où nous étions. Nous sommes allés nous installer sur un terrain en pente hors de la vue des Russes. Nous nous sommes abrités dans des trous creusés à l'avance, 1,50m de profond, 1m de long et 0.50 de large. On se serrait par deux pour que rien ne dé-passe et on avait moins froid ; on était à l'abri des canons. On mangeait des casse- croûte gelés.

C'est là que j'ai constaté que mon index droit était gelé jusqu'à la 2^{ème} phalange. Il était tout bleu. Je suis donc allé voir le commandant qui me passa une bonne engueulade en me disant que pour me ré-chauffer les mains il aurait fallu les frotter dans la neige au lieu de les poser au-dessus du poêle. Je suis allé à l'infirmerie sur une charrette. Je n'étais pas le seul. Le médecin décida que je devais aller me faire soigner à l'infirmerie du fort qui se trouvait à Thorn.

Là, dans un sous-sol, il y avait une grande salle dans laquelle se trouvaient déjà de nombreux blessés légers qui étaient installés sur de la paille. Mais là, on n'entendait plus les canons. On me soigna les mains et les pieds avec des bandages en papier. Pour la nourriture, il fallait se débrouiller. Il y avait toujours des troupes qui passaient dans le fort pour se ravitailler. Ils avaient leur cuisine roulante et c'est là qu'on allait chercher à manger.

Après plusieurs jours, en allant chercher à manger, on s'est aperçu qu'il n'y avait plus personne dans le fort. Ils étaient tous partis sans nous prévenir. Nous avons fait l'état des lieux et nous avons trouvé de quoi vivre longtemps : des boîtes de corned-beef, du chocolat, des gâteaux, des cigarettes et même pour moi une bonne paire de chaussures à ma pointure ; mais pas de vêtement.

Dehors il nous a été facile de trouver un attelage avec des chevaux et un chariot. Nous avons fait le plein et nous sommes partis à l'aventure ; moi j'ai suivi. Comme c'était la débâcle, nous n'avions plus de commandement. Nous avons rapidement rattrapé une autre colonne qui était dans la même situation que nous. De temps en temps, les avions de chasse russes faisaient du rase-mottes et nous tiraient des-sus, mais nous avions le temps de nous mettre à l'abri. Seuls quelques chevaux furent blessés.

Quand nous faisons une pause dans un village, nous allions dans des maisons encore occupées où les gens tremblaient de peur. On les rassurait et chacun entamait une boîte de conserve et le reste était pour eux, avec du chocolat et des gâteaux. Ils étaient heureux.

Mais cela n'a pas duré. Un gradé est passé et nous a donné l'ordre de détacher les chevaux. Nous étions trop en vue. Nous avons pris soin de remplir nos poches et les musettes de bonnes choses à manger.

Là ce fut la débandade ; chacun pour soi. Je suivais n'importe qui. Tout à coup un haut gradé me donna l'ordre de prendre mon fusil et de le suivre : « Nehmen Sie ihr Gewehr und kommen Sie mit mir ». Malheur à moi ! J'avais oublié mon fusil sur un chariot, j'ai cru qu'il allait me tuer sur place !

Il était dans une rage folle ! « Ich bringe Sie vor dem Kriegsgericht, Vous passerez devant le conseil de guerre ». Heureusement il avait besoin d'hommes et je l'ai donc suivi, portant des boîtes de munitions, ce qui n'arrangeait pas mes mains ! Tout près de là, j'ai rejoint un groupe d'hommes qu'il avait récupérés et il nous a emmenés en arrière-garde. Les Russes n'étaient pas loin et après quelques centaines de mètres, ils nous tirèrent dessus. Alors le Major nous donna l'ordre de nous replier dans la forêt toute proche. Le moment était propice : j'ai pris la décision avec un autre Lorrain de ne pas m'arrêter dans la forêt et j'ai couru à toutes jambes un faisant un crochet pour rejoindre l'endroit d'où nous étions partis. En longeant un lac, nous avons vu des chevaux pris au piège ; ils ne parvenaient plus à sortir de l'eau, c'était horrible, mais nous ne pouvions rien faire ; il fallait courir. Tout à coup, je me suis aperçu que mon copain n'était plus là : nous nous étions perdus en courant à travers la forêt. J'ai rejoint un chariot chargé de blessés qui circulait encore. Les Russes se mirent à nous tirer dessus. Je me suis couché le long de la roue arrière pour me protéger. Les chevaux fonçaient. L'un d'entre eux fut touché au cou et il fallut l'abattre après avoir couru en lieu sûr.

Comme je n'avais plus rien à manger il fallait trouver une solution. Par chance, j'ai rencontré un chariot chargé de blessés dont le conducteur était seul. Il a accepté de me prendre en charge à condition que j'accepte de conduire la nuit. Il avait aussi de quoi manger.

En passant dans les villages, je cherchais de la nourriture pour les chevaux. Nous étions dans un convoi qui s'arrêtait souvent. La nuit, je posais ma tête protégée par une couverture sur le flanc du cheval qui ne bougeait pas. Personne ne s'occupait des blessés qui ne se plaignaient pas. Le convoi continuait sa route sans savoir où nous allions.

Un matin, il fallut traverser une rivière gelée en passant sur un pont provisoire, au ras de la glace. Une grande partie du convoi avait pu passer pendant la nuit. Les Russes n'étaient pas loin ; les chariots avançaient au risque de se faire abattre. J'avais gardé les rênes ; les chevaux se mirent à foncer à toute

allure. J'étais debout comme dans un film de western ; je hurlais en appelant ma mère et la Sainte Vierge. Les Russes tiraient et touchèrent le chariot qui nous précédait. J'arrivais juste derrière. Pas besoin de fouet, les chevaux fonçaient. J'entendis une explosion, mais le tir était trop bas. Nous sommes montés sur une butte et le tir est passé au-dessus. Vingt mètres plus loin, nous nous sommes retrouvés à l'abri derrière cette butte.

J'ai aussitôt quitté le chariot ; j'étais dans un chemin creux, hors de danger. Il y avait des centaines d'hommes, beaucoup de blessés. Les ambulances qui ne pouvaient pas utiliser le chemin devaient passer sur la butte et c'est là qu'un camion de la Croix-Rouge a reçu un obus en plein milieu. Il y eut quelques survivants qui roulèrent sur le chemin. Les ambulanciers ont quitté leur véhicule et les blessés nous ont suppliés de les prendre avec nous. Impossible !

J'ai quitté seul cet endroit. En groupes, nous étions trop facilement repérés par les Russes. A un moment, la fatigue a pris le dessus et je me suis endormi dans la neige.

Au réveil, surprise, je me trouvais dans une horde de soldats qui fuyaient l'ennemi. Les Russes nous avaient encerclés et soudain un tir nourri venant de tous les côtés nous est tombé dessus. C'était horrible ! Les soldats couraient dans tous les sens dans un épais brouillard. Les grenades tombaient autour de moi, touchant des hommes et des chevaux. Envahi d'une peur terrible, tétanisé, j'ai couru dans une direction au hasard en appelant ma maman. J'ai découvert une petite maison presque pas occupée où j'ai trouvé une place sur un lit en fer. Mais bientôt la maison fut comble et nous nous sommes retrouvés à trois ou quatre sur un même lit. Je ne pouvais plus bouger. La journée et la nuit suivantes se passèrent sans que la maison fût attaquée. Au petit matin, un soldat nous signala que les Russes armés étaient devant la porte et que nous devions sortir sans armes, les mains en l'air.

Prisonnier.

Pas de problème pour moi. Je me disais qu'enfin c'était terminé, mais j'avais tout de même un peu la peur de me retrouver devant les Russes. Cela se passa très bien ; après une fouille ils nous offrirent une rasade de vodka en nous disant : « Ostern zu Haus. A Pâques vous serez à la maison ». Nous étions le 2 février 1945.

Ils nous dirigèrent vers un lieu de rassemblement. Nous étions environ 500 hommes. En cours de route, nous avons pu découvrir les dégâts de la veille. Des centaines de morts gisaient sur les bas-côtés et dans les champs. J'ai réalisé que j'avais eu vraiment beaucoup de chance de passer à travers.

Sur le terrain, un officier russe à cheval nous a ordonné de nous mettre en rangs séparés de 2 mètres dans tous les sens. Il sortit son revolver et nous intima de déposer nos bijoux devant nous. Celui qui ne s'exécuterait pas serait fusillé sur place. J'ai donc dû déposer la montre que ma mère m'avait donnée à mon départ.

Puis nous marchâmes pendant plusieurs jours vers un camp de transit. C'était un camp qui rassemblait les prisonniers venus de toutes parts pour les diriger ensuite vers un camp en Russie.

Les routes étaient en mauvais état et enneigées. Ceux qui n'avaient pas de bonnes chaussures ou pas de chaussures du tout marchaient péniblement en queue de peloton sous les coups des gardes. Ceux qui n'en pouvaient plus tombaient et restaient à terre ; la colonne ne s'arrêtait pas. Une fois par jour, nous avions droit à une louche de soupe et une tranche de pain grillé.

A la tombée de la nuit, en passant dans un village, ils réquisitionnèrent un groupe d'environ mille soldats prisonniers. Il n'a pas fallu traîner ! J'ai couru vers le fond de la maison et je me suis couché, tandis que les derniers rentraient à coups de bâton. Ils se marchaient dessus. La nuit, impossible d'aller aux toilettes ; il fallait y penser avant. Beaucoup hurlaient mais les Russes ne bougeaient pas.

Le lendemain matin eut lieu le rassemblement en rangs par cinq. Il fallait voir les Russes compter : chacun avait un autre chiffre, si bien qu'ils décidèrent de mitrailler la grange pour être sûrs que personne ne restait là-dedans.

Les jours de marche étaient épuisants. A chaque passage dans un village, les Russes nous couvraient car les villageois qui étaient encore là nous attendaient avec des fourches.

Les soldats qui campaient sur place cherchaient au passage ceux qui avaient de bonnes chaussures. C'était mon cas, car sans chaussures je ne pourrais plus avancer je ne vivrais plus. Ils jetaient les prisonniers à terre et leur arrachaient leurs bottes et disparaissaient.

La Sainte Vierge était encore avec moi. Je me mettais dans le milieu des rangs et à chaque fois je passais. En plus ils nous fouillaient. J'avais deux portefeuilles dans les poches extérieures de ma veste et eux ne regardaient que dans les poches intérieures. J'ai donc ainsi pu garder toutes les photos que

j'aimais tant regarder. A l'arrivée dans le camp de transit, ce n'était pas encore la joie. Nous ne savions pas à quel endroit nous étions. Nous logions dans des grands bâtiments en fin de construction, dans lesquels il n'y avait ni portes, ni fenêtres, en groupes de cent hommes. Nous dormions à même le sol, serrés les uns contre les autres. La soupe nous était servie deux fois par jour. Vu le nombre de prisonniers, si on ne voulait pas être le dernier, il fallait faire la queue de bonne heure. A la distribution, notre responsable de groupe présentait sa fiche pour cent repas ; on respectait toujours le même ordre de passage en regardant l'homme devant soi, car si un intrus s'introduisait, le dernier ne recevait plus rien. C'était la règle de passage et cela se passait bien ainsi. Après avoir avalé la soupe de midi, on se remettait à la queue pour la soupe du soir. La distribution pouvait durer des heures car souvent il fallait recommencer la cuisson. Le repas correspondait à la contenance d'une boîte de conserve de 500gr. De la soupe plutôt liquide. Les journées passaient comme cela en attendant un convoi sur rails. Tous les jours, de nouveaux arrivants rentraient dans le camp et d'autres nous quittaient pour aller en Russie.

Vers le camp d'Orcha.

C'est donc un matin que l'ordre de départ fut donné. Mille hommes se rassemblèrent en rangs pour se rendre à la gare. Nous avons passé dix jours dans des wagons-à-bestiaux à quarante hommes par wagon. Le train s'arrêtait souvent, car les convois militaires avaient priorité ; nous étions sur une voie unique. Nous avons le droit de sortir pour aller satisfaire nos besoins naturels. Là aussi, nous avons droit à une soupe et deux tranches de pain servis à n'importe quelle heure. Notre voyage a pris fin à Orcha, pas loin de Smolensk où mon frère est tombé.

Nous étions donc en Russie dans une ville où tout avait été détruit ; beaucoup d'isbas étaient déjà en place. La règle était de mettre les nouveaux arrivants en quarantaine dès l'arrivée. Nous avons donc passé trois semaines dans des baraquements, isolés des autres captifs. La nourriture devenait plus consistante. Nous sommes passés au sauna pour la désinfection, y compris les habits qu'ils passaient dans une espèce de grand four. Tout était bien organisé pour que chacun retrouve ses affaires. Nous avons subi un rasage complet et l'infirmière qui passait les visites trouva sur moi des poux. J'ai donc eu droit à un crâne rasé. Comme je travaillais à l'extérieur dans la période où poussait le pissenlit, je me régalaï à manger les fleurs de cette plante qui ne m'a pas fait de mal. Dans ce camp, nous mangions souvent du poisson coupé en fines tranches. Tous voulaient la tête. Le chef a donc établi une liste nominative pour qu'à tour de rôle chacun puisse prétendre à l'avoir une fois, ce qui m'est arrivé. La tête rentrait juste dans une boîte de conserve d'un litre, donc trempée dans la soupe. Tout était avalé, même les yeux, sachant que le poisson était cru !

Après cette période de quarantaine pendant laquelle nous avons pu nous requinquer, nous devions nous rassembler par nationalité. A ce moment-là j'étais avec un Allemand qui avait passé la durée de la quarantaine à mes côtés. Nous nous étions raconté toute notre vie, il venait de se marier juste avant son incorporation. Il n'était pas fanatique. Il m'a donné une photo que j'ai bien gardée ; nous étions comme deux frères ce qui est rare en tant que prisonniers. Je me suis rangé avec les Allemands. Et là, quelques Lorrains que j'avais rencontrés en quarantaine n'en revenaient pas et me demandèrent des explications. Je leur ai confirmé que c'était un cousin et que je rentrerais avec lui.

Nous avons été répartis en groupes de cent prisonniers sous la conduite d'un chef qui ne travaillait pas. Nous avons été installés dans une baraque où nous dormions sur des planches établies sur deux hauteurs, les uns à côté des autres. Au matin, on nous distribuait une soupe et 500gr de pain. A midi, un litre de soupe qui ressemblait souvent à de l'eau claire et une cuillère de cache (un mélange de lait et de semoule assez consistant). Le soir, nous ne recevions que de la soupe.

J'ai oublié de dire comment mon index droit gelé a été soigné en captivité. C'est dans le camp de transit que je suis passé devant un bureau militaire qui recherchait des prisonniers russes qui avaient intégré volontairement l'armée allemande. Ils soignaient aussi les blessés. Moi ils m'ont appliqué de la pommade et un pansement. Quinze jours plus tard, quand j'ai ouvert le pansement, mon doigt était tout rose sans ongle. Il était très sensible, mais c'est comme cela qu'il a guéri. J'étais tout de même en bonne santé. Les rations de chocolat, de gâteaux et de boîtes de conserve m'ont bien aidé juste avant d'être prisonnier.

Le matin, tout de suite après le petit-déjeuner, il y avait rassemblement sur la grande place, en rang par cinq. Le commandant russe, accompagné du chef de camp, également un prisonnier, passait en revue et comptait au pas de course toute l'assemblée. L'organisation interne du camp était gérée uniquement

par des prisonniers ; il n'y avait pas de gardiens à l'intérieur. Beaucoup de prisonniers étaient occupés à des tâches diverses, même à la police. Il y avait pas mal de policiers car le règlement était strict. Il était interdit de s'asseoir par terre, d'uriner n'importe où ; il fallait respecter la propreté. Il y avait du monde dans la cuisine ; les cuves étaient nettoyées tous les jours à fond et le pourtour repeint avec de la peinture à l'eau qu'ils fabriquaient eux-mêmes avec de la poudre colorée et de l'eau.

Une doctoresse passait avant chaque repas qui n'était servi qu'après qu'elle l'ait goûté. Les repas étaient servis dans des grands réfectoires. Parmi la police, il y avait aussi le chef de la corvée des latrines. Les toilettes étaient dans un baraquement où le plancher était percé de trous et en-dessous une fosse récupérait les excréments. Journallement, cette fosse était vidée par des prisonniers en punition qui allaient déverser ce purin dans une fosse à l'extérieur du camp.

Le matin, après le rassemblement, nous devions nous diriger vers la porte d'entrée du camp, toujours en rangs par cinq. Suivant les travaux à faire à l'extérieur, un groupe comparaisait chaque fois devant un dirigeant russe pour lui justifier le nombre d'hommes chargés du travail. Le soir, en rentrant le nombre des hommes entrants était vérifié.

Travaux dans différents commandos.

Mon premier travail fut avec tout mon groupe d'aller ramasser des troncs d'arbres dans la forêt. Nous faisons quatre trajets par jour (2 heures pour chaque trajet). Avec mon copain nous avons constitué un groupe de huit gars de même grandeur et en vitesse nous prenions un tronc pas trop gros et quatre hommes de chaque côté, nous le portions sur le bord du chemin en attendant les autres et ceux qui traînaient se faisaient botter les fesses.

D'autres jours, nous allions bêcher d'immenses champs en friches et le commissaire qui dirigeait les travaux nous plaçait en faisant deux pas entre deux prisonniers. Il fallait bêcher une longueur de 15 mètres pour avoir le droit de souffler un peu ; nous étions cent hommes. A midi un camion nous apportait la soupe. La distribution se faisait en ligne et aussitôt après nous devions retourner sur le terrain, sans pause jusqu'à 18 heures.

Plus tard, les civils russes plantèrent des choux et là ce fut la corvée d'eau : on se passait les seaux sur une longue file. C'est là que je fis semblant de ne pas voir le soldat russe qui me faisait signe de m'avancer vers lui. Il se dirigea vers moi, me gifla et m'asséna un coup de crosse de son fusil dans le dos. Il m'emmena dans une autre file où ils transportaient l'eau dans des demi-tonneaux. Il ne me lâcha plus.

Nous étions aussi occupés à la fabrication de tuiles en bois pour la reconstruction. Une machine tranchait le bois, elle était manœuvrée par cinq hommes qui poussaient par va-et-vient une longue poutre reliée au tranchant qui cisailait des blocs de bois en fines lamelles (250/80/5mm). Il fallait en faire des centaines par jour. Il y avait au moins six machines sur lesquelles on travaillait comme des galériens, avec toujours les Russes derrière nous.

Nous n'avions aucune possibilité de faire notre toilette. Il n'y avait pas d'eau courante. Nous passions une fois toutes les trois semaines au sauna, et ce, à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, aussi bien à 2 heures du matin. Les habits étaient alors désinfectés. Aussitôt après, nous devions retourner dans notre baraque qui n'était jamais désinfectée ni même nettoyée. Les puces nous envahissaient. Cela ne me dérangeait pas ; mais beaucoup d'autres ne parvenaient pas à dormir. A ce moment-là j'avais la chance d'avoir un camarade allemand avec qui je discutais. Nous nous racontions nos souvenirs d'enfance et c'était bon pour le moral.

Un matin, tout notre groupe de cent hommes fut transféré dans une enceinte du chemin de fer. Nous logions dans un hangar ; quand tout le monde était couché, sur le sol en béton, il n'y avait plus aucun espace libre, et il était donc très difficile de se lever la nuit. Nous ne connaissions pas du tout les lieux. Tous les jours un train de dix wagons ramenait du matériel de voies récupéré en Allemagne.

Ils formèrent dix équipes de 10 hommes et chaque équipe se chargeait de vider un wagon. Cela devait se faire très vite car le train repartait immédiatement. Chaque petit groupe était suivi par un civil russe qui se plaignait d'avoir encore moins à manger que nous. Les repas étaient livrés à notre camp de base à environ 5 km. Il arrivait que le soir juste au moment où la camionnette arrivait avec la soupe, un train de wagons vides entrait dans le chantier pour être chargé de rails. Le chef nous faisait alors savoir que la soupe serait servie après le chargement de rails à effectuer sur cinq wagons. Vingt hommes par wagon. Cela durait jusqu'à minuit. La soupe était froide. Et le lendemain, debout à 7 heures, pour reprendre le travail. S'il pleuvait le matin, nous restions au sec, mais si la pluie commençait à tomber

dans la journée, nous restions dehors jusqu'au soir pour ensuite nous coucher tout mouillés jusqu'au matin, sans jamais dire « ouf »!

J'avais toujours mes bonnes chaussures et notre gardien chaussait encore des hautes bottes en feutre en plein mois de mai. Il me supplia de lui donner les miennes en échange d'une paire dont les semelles étaient complètement décousues. Quoi faire ? Il était gentil avec nous. J'ai donc accepté et il m'a donné deux tranches de pain. Il m'a consolé en me disant que moi, comme prisonnier, je pouvais faire réparer mes chaussures mais pas lui. J'ai partagé le pain avec mon copain et dès le lendemain je me suis présenté devant la camionnette qui livrait la soupe et le chauffeur m'a embarqué pour me ramener au camp. Là, avec l'accord du chef de camp je suis resté trois semaines sans chaussures. Le matin il fallait aller au rassemblement et à la distribution du travail à l'extérieur. J'avais beaucoup de mal à ce qu'il me renvoie dans la baraque. Le jour J, le matin au rassemblement il présenta les chaussures et vite je me suis présenté pour les récupérer. Comme il manquait toujours un homme dans le chantier que j'avais quitté, il demanda un volontaire, ne se rappelant certainement plus que c'était moi le manquant. Je me suis présenté immédiatement. Le chef n'en revenait pas, moi qui ne voulais pas travailler. J'ai osé lui demander un manteau. Aussitôt, il fit sortir du rang un prisonnier qui portait un bon manteau russe et lui ordonna de me le remettre. Pour dormir sur le béton, c'était idéal.

Je suis donc retourné sur mon chantier retrouver mon groupe et surtout mon copain. Le manteau était le bienvenu, nous n'avions plus froid les nuits. Mon chef était heureux avec mes chaussures et moi je me résignais avec les siennes.

Dans le courant du mois de juillet 1944, un Lorrain qui faisait partie d'un autre groupe est venu me trouver pour me dire que les Lorrains allaient rentrer à la maison. Je n'y croyais pas ; c'était formidable.

J'ai prévenu le civil russe et j'ai fait mes adieux à mon copain allemand; nous avons tous deux la larme à l'œil. Je lui ai laissé mon manteau.

Nous avons eu du mal à faire comprendre au chauffeur de la camionnette qu'il devait nous ramener au camp. Nous avons eu de la chance car il n'y avait pas de soldats de garde. Et effectivement en arrivant au camp, on nous a confirmé le départ des Lorrains. Mais moi je ne pouvais pas rejoindre les groupes allemands, il fallait que je me présente au groupe français. Le chef, un Alsacien, m'a demandé mon nom et m'a alors fait remarquer que je ne figurais pas sur sa liste. C'est avec beaucoup de mal que j'ai réussi à lui faire admettre que j'étais avec un cousin allemand et lui prouver que j'étais bien un Lorrain.

Aucun problème avec mon nouveau groupe. Le départ n'était pas pour l'immédiat et donc nous continuions à nous rendre au travail. Un jour nous étions occupés au chargement d'un wagon de blé. Une cinquantaine d'hommes remplissaient à leur guise le blé dans un sac qui, après la pesée, était vidé dans le wagon. Comme le soir le travail n'était pas terminé, ils nous demandèrent de rester et nous offrirent la soupe. Nous avons tous été d'accord. J'ai mangé comme un goulu du maïs pas assez cuit. Vers minuit j'étais hors-service (H.S.) tellement j'ai eu mal au ventre. En rentrant au camp j'ai donné la double ration de soupe à un copain et moi j'ai passé la nuit dehors me roulant dans l'herbe. A l'intérieur je dérangeais et ils m'ont donc demandé de sortir. Le médecin que je suis allé voir le matin n'a rien pu faire pour moi ; il n'avait pas de médicaments ; c'est comme cela que les prisonniers qui étaient bien malades ne survivaient pas. La chance était toujours avec moi. Deux jours après c'était le départ ; non pas pour rentrer à la maison, mais pour nous diriger sur le camp de Tambov près de Rada (la gare). C'est dans le train suite aux trépidations que mon état s'est arrangé. Au premier arrêt je me suis vidé et plus mal au ventre. Douze jours de train ; le voyage fut très long, enfermés dans des wagons à bestiaux. Nous avons droit à une soupe et deux tranches de pain grillé par jour. Nous sommes tout de même tous arrivés en assez bonne forme, mais le moral n'y était pas. En gare de Rada il y eut une distribution du reste de la nourriture prévue pour le voyage : poisson fumé, pain, lard mais pas d'eau. J'avais une soif terrible et c'est alors que j'ai pris conscience que la soif est bien pire que la faim.

Au camp de Tambov.

Le camp de Tambov se trouvait à 5 km de marche sous un soleil de plomb. Plus de mille hommes qui passent et c'est à moi que cet homme s'adresse. Pour moi l'assoiffé, c'était un miracle. En plus, il lui fallait un menuisier. Aussitôt il prit mon nom et me confirma qu'il me retrouverait le lendemain dans le camp. Enfin j'ai pu assouvir ma soif car un tonneau rempli d'eau se trouvait là, tout près.

Le chef de camp nous divisa en groupes de cent hommes, ce que pouvait contenir une baraque creusée en terre. Seul le toit dépassait. Nous couchions sur des planches, sur deux étages ; le sol était en terre battue, infesté de puces et de punaises. Elles ne me dérangent pas ; mon sang ne leur convenait pas, mais beaucoup d'hommes sortaient plusieurs fois la nuit pour secouer leur chemise.

Comme promis, mon sauveur vint me chercher le matin au rassemblement. C'était impressionnant. Tout le monde était devant les baraques ; plus de 10 000, en attendant que le commandant russe passe la revue. Il faisait cela au pas de course, accompagné du chef de camp qui était un prisonnier français. Et là, le responsable prévint mon chef de groupe qu'à partir de ce jour, j'étais sous sa responsabilité à la menuiserie. Donc je ne sortais plus pour aller travailler.

Arrivé à l'atelier, il me présenta des tablettes en bois qui servaient à la police du camp pour y inscrire les camarades qui ne respectaient pas le règlement. Mon travail consistait à nettoyer les tablettes et personne ne me disait rien. Heureux après, je me promenais dans le camp où j'étais assis sur un banc à écouter les copains qui racontaient des anecdotes. Le camp était bien organisé ; il y avait la police qui surveillait jour et nuit ; c'étaient aussi des prisonniers. Il n'y avait pas de soldats russes dans le camp. On trouvait tous les métiers dans le camp ; des couturiers, qui fabriquaient des uniformes avec des manteaux récupérés chez les Roumains, couleur kaki. Des cuisiniers, des peintres qui peignaient les cuisines à la peinture à l'eau ; il fallait que ce soit propre au passage de la doctoresse. La soupe n'était pas servie tant qu'elle ne l'avait pas goûtée. Enfin, il y avait pas mal de planqués. Matin, midi et soir on entendait le clairon qui sonnait comme chez nous dans les casernes ; c'était touchant. Côté infirmerie ce n'était pas pareil ; celui qui attrapait la diarrhée était condamné. Tous les matins, les brancards passaient et emportaient les corps à la morgue. Ils ne pesaient pas lourd !

Il y avait la corvée des latrines ; le chef était alsacien, très méchant ; à la moindre réplique il imposait 3 jours supplémentaires de corvée. Beaucoup de copains qui avaient désobéi au règlement sont morts à cause de lui. Le travail était très pénible ; il fallait remplir des cuves et aller les vider à l'extérieur du camp dans des grandes fosses. Sous la surveillance très étroite du chef. Un matin un policier s'adressa au chef de groupe pour lui demander s'il y avait un dénommé Meyer. Sans raison, un gars lui-même puni m'avait dénoncé et je me suis retrouvé puni de trois jours de corvée de latrines. J'ai suivi ce policier et j'ai commencé la corvée sans répliquer et sans rouspéter. Mon chef qui ne m'avait pas vu à l'atelier a eu vite fait de me sortir de là.

Un responsable sonnait le clairon matin, midi et soir dans les 4 directions et sans faire de canards ! C'était touchant. Tous les quinze jours on passait au sauna pour une désinfection, un lavage et un changement de linge de corps.

Je ne me vantais pas de mon sort quand les copains rentraient le soir, fatigués. Aujourd'hui encore, je prie la Sainte Vierge en remerciement de ces bienfaits.

Il existait une chorale bien organisée qui donnait une représentation tous les samedi soirs.

Le dimanche se déroulaient des matches de foot internationaux et les chefs russes étaient invités. L'arrière de l'équipe de France était un joueur de l'équipe de Metz, un dénommé Nock.

A croire dans mon récit que tout allait bien ! Dans le camp il y avait environ 10 000 hommes toutes nationalités confondues ; l'environnement était très propre ; il ne fallait rien jeter par terre, il était interdit de s'asseoir dans l'herbe et de faire ses besoins n'importe où. La police veillait partout. La soupe qui nous était servie était de l'eau claire alors que les chefs sortaient de cuisine avec du consistant.

Toujours ces pensées de se voir à la maison avec les parents et devant un bon plat ! Il n'y avait pas de camaraderie ; c'était chacun pour soi ! Comme je me promenais beaucoup, j'ai visité le secteur infirmerie où normalement on n'avait pas accès. Je ne suis pas resté longtemps ; c'était horrible à voir. Les gars n'avaient plus que les os et la peau ; beaucoup avaient la dysenterie et pour ceux-là c'était la fin. Il n'y avait rien pour les soigner. Tous les jours je voyais passer les brancardiers transportant des cadavres vers la morgue ou on les entassait.

21 000 prisonniers sont passés sur ce camp et 6 000 ne sont pas ressortis vivants.

Enfin en août notre chef nous fit savoir que notre groupe faisait partie du prochain convoi pour la France. C'était l'euphorie. La liste des rapatriés fut connue et un matin on nous rassembla sur le terrain de sport. On nous distribua du linge propre. Un grand chef fit l'inspection pour voir si nous étions en bon état pour prendre le départ qui eut lieu dans l'après-midi. Je n'ai même pas pu faire mes adieux à mon sauveteur ; tout est allé si vite. Lui non plus n'est pas rentré avec nous et je ne l'ai jamais revu. Je ne connais même pas son nom. Un grand train de wagons à bestiaux nous attendait en gare de Rada et

partit rapidement, dans la nuit. Et cette fois, les portes étaient ouvertes. J'étais assis juste devant. Le trajet a duré trois semaines jusqu'à la ligne de démarcation juste après Berlin. A Francfort-sur-Oder nous avons changé de train en raison de l'écartement des rails qui est moindre en Allemagne.

En cours de route, le train s'arrêtait souvent pour un bon moment ; nous allions alors faire la razzia dans les champs de patates et les arbres fruitiers pendant que d'autres s'occupaient à préparer le feu pour la cuisson dans la braise. Les propriétaires étaient impuissants devant la horde ; ce n'était pas beau à voir ! Ils pleuraient, mais la faim était là, plus forte que tout et nous n'avions aucun égard pour ces gens !

Une nuit, couché à la porte du wagon, j'ai perdu une chaussure au moment où un gars a ouvert la porte. Quelques jours après j'ai pu récupérer une botte en caoutchouc repérée au bord de la voie. C'était un pied droit alors que j'avais perdu la chaussure gauche, mais tant pis, je pouvais tout de même marcher !

Après la ligne de démarcation, nous avons quitté les Russes et nous avons été pris en charge par les Anglais. Et là tout a changé. Dans les camions qui nous emmenaient, tout le monde était assis. Nous sommes arrivés dans une caserne. Passage à la désinfection avec de la poudre et tout de suite distribution d'une bonne soupe avec du pain, du chocolat, des sardines et des petits gâteaux. Des chambres nous ont été attribuées, avec des lits et pour la nuit une grande marmite isotherme avec de la soupe. L'ambiance entre les prisonniers avait alors enfin complètement changé. Nous sommes passés devant un bureau militaire qui nous a questionnés sur nos origines, car il y avait parmi nous des Français de l'intérieur qui étaient des volontaires dans l'armée allemande ; ceux-là ne sont pas passés. Tout de suite une partie des hommes furent rhabillés pour un convoi de retour et cela jusqu'à la chambre 49. J'étais dans la chambre n°50. Dans la nuit le train était prêt à partir quand un responsable entra dans ma chambre pour annoncer qu'il restait encore beaucoup de places dans le train. J'ai aussitôt pris mes jambes à mon cou et j'ai couru vers un wagon où il restait de la place. Il y avait un drôle de contraste entre moi et les autres qui osaient à peine s'asseoir de peur de se salir ! Moi mon pantalon était déchiré à hauteur des fesses ; c'étaient les coutures qui maintenaient les jambières ! Heureusement j'avais un caleçon long ! Je portais une veste allemande et une casquette.

Le train s'est arrêté à Bruxelles où nous avons été reçus en grande pompe dans une grande salle à côté de la gare. On nous a servi une soupe aux haricots avec des casse-croûte au pain blanc avec du beurre et du jambon. Quel régal !

De là, direction Valenciennes, avec passage dans un bureau pour recevoir les documents nécessaires pour preuve de rapatriement de la Russie. Chacun de nous reçut un petit pécule qui fut immédiatement dépensé dans des arrière-boutiques car c'était un dimanche. Moi, avec ma tenue un peu bizarre je me suis fait remarquer et huer. Mais rien ne pouvait me troubler. J'étais en France !

Le soir, embarquement pour Chalon-sur-Saône. Nous étions trois Messins du même quartier et nous avions prévu de quitter le train à Châlons-sur-Marne pour prendre le Paris-Metz. Mais comme je n'étais pas dans le même compartiment que mes copains je me suis endormi et j'ai donc atterri à Chalon-sur-Saône. Arrivés à Metz, les copains sont allés dire à mes parents que j'avais raté le bon train mais que je serai là le soir même. Problème ! A Chalon-sur-Saône le passage au bureau se faisait par ordre alphabétique. J'ai donc passé trois jours dans la caserne, où c'était confortable et où nous étions bien nourris. On fut rhabillé de vêtements neufs, mais au 3^{ème} jour il n'y avait plus de chaussures et j'avais toujours ma botte en caoutchouc au pied gauche. La semelle de ma chaussure droite tenait avec de la ficelle ! Le commandant me promit qu'il y en aurait le lendemain, mais plus rien ne pouvait me retenir ! Il me fallait partir ! Nous avons passé la nuit dans un foyer près de la gare et au matin, à 9 heures le train était déjà bondé ; nous étions debout entre les soufflets. Départ à 10 heures pour arriver à 19 heures à Metz. Je me demandais comment j'allais retrouver mes parents dont je n'avais plus de nouvelles depuis dix longs mois ! Le voyage me parut interminable ! Et enfin, les premières vues sur les alentours de Metz et l'entrée en gare de Metz ! Doucement le train entra en gare et enfin s'arrêta.

La, en l'écrivant, j'ai encore la chair de poule ! C'est moi qui ouvris la porte du wagon et en regardant sur le quai qui était noir de monde je vis des centaines de personnes qui attendaient leur fils ou leur mari. Nous étions trois à descendre du train et c'est là que en regardant dans la foule j'ai aperçu mon père et je me suis mis à crier « PA ! PA ! » en faisant des grands gestes. C'était FORMIDABLE ! Les gens m'entouraient pour me demander si je connaissais untel ou untel. Mais je ne pouvais répondre que par non. J'ai eu du mal à rejoindre mon Père et là, ce fut LE GRAND MOMENT que j'espérais depuis si longtemps.

J'étais dans un drôle d'état, comme sur un nuage. Cette image me revient souvent, et c'est terrible. J'ai couru et je l'ai serré un moment contre moi. Nous sommes descendus dans le hall. Ma mère m'attendait à la sortie de la gare et ce fut le même bonheur, une joie immense et des pleurs. Et toutes ces personnes autour de moi pour me demander si je ne connaissais pas un des leurs ! Leur regard me faisait très mal. Ils espéraient tant revoir leur fils. Je comprenais bien leur désarroi, leurs interrogations, moi qui m'étais souvent demandé si j'allais un jour revoir mes parents.

J'avais hâte de retrouver la maison où tant de souvenirs étaient passés dans ma tête en détention. J'étais tellement heureux d'avoir retrouvé mes parents en bonne santé, car sans nouvelles depuis si longtemps, je pouvais m'attendre au pire.

C'est vrai que ces trois jours passés à Chalon-sur-Saône avaient mis mes parents dans l'angoisse : ils s'étaient demandé ce qui avait pu m'arriver. Ils avaient préparé des bons petits plats deux soirs de suite et c'est le 3^{ème} soir alors qu'ils n'avaient plus le moral que je suis arrivé. J'avais l'air fin avec une chaussure rafistolée avec de la ficelle et une botte en caoutchouc coupée ! Mais même pieds nus je serais rentré !

Sur le chemin du retour, je me suis rappelé l'itinéraire que je prenais tous les matins pour aller à la gare prendre la navette pour me rendre aux ateliers. J'étais époustouflé et émerveillé par tout ce que je redécouvrais comme je l'avais connu ; le plus émouvant a été le retour dans la cité ; les maisons n'avaient pas été bombardées. Touchant aussi de voir tous ces gens aux fenêtres.

Et enfin j'ai retrouvé notre logement. Quel changement ! Pouvoir se laver, se changer, manger à sa faim. Ma mère avait fait une bonne tarte aux quetsches. Les premières nuits furent difficiles. Il fallait se réhabituer à dormir sur un matelas. Draps, couverture, édredon, tout cela ne restait pas longtemps sur mon lit, si bien que mon père finit par passer une corde autour du lit pour tout maintenir. Je me levais plusieurs fois dans la nuit pour manger. Jour après jour j'ai retrouvé la forme. J'ai pris 15 kg en cinq semaines si bien que mon père insista pour que je reprenne le travail. Après quelques semaines, j'avais alors effectivement retrouvé mon poids normal.

Voilà, mon récit se termine avec beaucoup de souvenirs qui resteront à jamais gravés dans ma mémoire. Le retour à la maison fut un long voyage qui dura un mois pendant lequel j'ai pu voir des paysages et des villes détruites. En Russie j'ai vu des familles vivant dans un trou creusé dans la terre et simplement recouvert d'une tôle ; ils cultivaient un potager et élevaient des poules ; et pourtant à cet endroit il n'y avait pas eu la guerre !

Au moment du départ nous étions trois apprentis menuisiers des Ateliers de Montigny, mais pas pour la même destination et j'ai été le seul à revenir. Nous avons fait une photo souvenir au moment de partir.

Michel Charles, né le 4 novembre 1923 à Francaltroff (Moselle)

J'ai effectué mon R.A.D. d'avril à septembre 1942 à Reimsbach en Sarre, avec un intermède que j'ai



École de garçons de Francaltroff Année scolaire 1929-30

passé dans une usine de munitions à Berlin Töpchin.

A peine un mois après ma démobilisation, j'ai reçu une convocation pour partir dans la Wehrmacht, précisément dans la Reiterzug Ausbildung Kompanie 112 qui avait établi ses quartiers dans la Schrottenbacher Kaserne de Darmstadt (n° matricule 1125- Ers. Kp. Inf. Rzg).

Connaissant à peu près tous les secrets de la vie campagnarde acquis dès ma prime jeunesse où j'ai appris notamment à dételer et à seller les chevaux, à les guider à la pratique de la charrue, puisque mes parents tout épi-

ciers-cafetiers qu'ils étaient, entretenaient également un train de cultures, je n'ai donc pas été dépaycé avec l'équitation haut-de-gamme qui faisait fureur à la caserne.

Durant deux mois, sur la piste d'entraînement, nous avons appris à sauter les obstacles, à diriger et à maîtriser les trot, galop, bride abattue, chacun avec sa pouliche, sa jument ou son hongre tenus bien en main. Le mien s'appelait « Verau ». Un gars de Virming montait « Sandmann ».

Toutes les trois semaines, les chevaux étaient ferrés. La propreté était proverbiale dans l'écurie puisque nous passions énormément de temps à brosser le pelage des bêtes, à astiquer les selles, à évacuer le crottin. Gare à l'imprudent cavalier qui, à l'heure de la sortie de la stalle, avait oublié un brin de paille qui s'était glissé par mégarde sous le sabot du canasson ! Les officiers montaient alors sur leurs grands chevaux, autrement dit c'était le savon-maison avec des corvées à l'appui, notamment le lustrage du crin qui devait briller comme un sou neuf, pompes et drill en sus !

Début janvier 1943, nous avons embarqué avec nos chevaux, direction le Süd Abschnitt.

J'ai été muté le 16 avril 1943 à la 3^{ème} Batterie d'artillerie puis le 7 mai à la 1^{ère} Batterie du régiment d'artillerie 179. En effet, notre unité de cavalerie, réorganisée à Stalino dans le sud de la Russie le 25 mars 1943 en division d'artillerie n° 179, allait être ré-étoffée avec des grenadiers provenant de divers régiments, en même temps que le renfort de fantassins revenus de convalescence ainsi que l'arrivée d'hommes de divers trains d'équipage.

Il fallait 6 chevaux pour tirer un canon de 77. Nous avons vécu constamment, durant ces 18 mois, au front : nos logis s'établissaient la plupart du temps en forêt, à l'abri de l'observation aérienne. Dans nos Erdbunker de fortune, nous avons néanmoins passé sans encombre les attaques ennemies. On a été correctement nourri, bien soigné. Les endroits que nous avons sillonnés, lors de nos retraites successives, ne nous ont jamais mis péril en la demeure. En effet, il faut savoir qu'une artillerie de campagne située derrière les unités amies est moins soumise aux attaques frontales ennemies et, lorsque la percée adverse devient trop périlleuse, les batteries de tir reculent sur de nouvelles positions pour éviter leur anéantissement, au grand désespoir des fantassins orphelins alors de leurs salves de réplique.

J'ai bénéficié d'un congé au cours duquel j'ai échafaudé avec des amis des stratagèmes pour être exempté de l'armée, en me brûlant la voûte plantaire des pieds et à me faire opérer d'une appendicite fictive avec la connivence du médecin de famille. Le chirurgien-chef de l'hôpital de Saint-Avold n'a pas été longtemps dupe de mes intentions, parlant de '*lothringische Krankheit*' à mon sujet.

Souffrant d'une blessure superficielle, j'ai été fait prisonnier le 10 août 1944 à Iasy en Roumanie sous le harcèlement des chasseurs bombardiers stormowik.

Je fus capturé par une unité asiatique qui ne manifesta aucun égard d'humanité pour ses prisonniers. De vrais sauvages, des rustres avides de prises de guerre ! Je fus déshabillé en un clin d'œil, ne gardant

que ma chemise et le pantalon sur moi. Les photos sorties des portefeuilles étaient piétinées et si d'aventure un propriétaire lésé s'en lamentait, il avait droit à une tannée supplémentaire.

Nous avons dû marcher plusieurs jours, les pieds nus, dans des conditions effroyables. Seuls les plus forts tenaient le coup sur les routes brûlantes de l'été. Après que les gardiens aient enfin trouvé un train disponible pour nous véhiculer, l'on nous a introduits à raison de 45 prisonniers par wagon.

Le voyage dantesque a duré dix jours, entrecoupé d'attributions alternées de vivres, où l'on manquait d'eau lorsque le pain sec était distribué, et vice versa où l'on souffrait du défaut de pain lorsque l'eau nous était ramenée ! Je pense que, par sadisme, nos gardiens l'ont fait exprès pour accentuer les supplices de la faim et de la soif auprès de leurs encagés!

J'arrivais en gare de Rada le 2 septembre 1944. Le premier jour, nous avons eu droit à une soupe épaisse qui laissait bien augurer de la suite des événements. Hélas, au pays des Soviets, il ne faut jamais injurier l'avenir puisque nous passâmes très vite à la portion congrue. Moi qui étais démuné de tout depuis l'appropriation de mes affaires exercée par des Mongols sans scrupules, je réussis à me dénicher une boîte de conserve qui deviendra ma gamelle de circonstance et que j'attachai par sécurité à la ficelle qui me servait de ceinture.

Nous passâmes une quinzaine de jours en quarantaine [116], avec à la clé l'administration d'une batterie de piqûres. Les autorités du camp avaient pris ces mesures prophylactiques pour chercher à enrayer les infections et épidémies graves que provoque toute concentration humaine, orpheline, ici, des soins les plus élémentaires de premiers secours. Des curieux déjà installés au camp sont venus à notre rencontre et, à travers les barbelés, nous avons pu lier connaissance avec eux et ainsi connaître la présence possible ou non de compatriotes. Je me suis finalement retrouvé en compagnie de cinq camarades de Francaltroff avec les dénommés Zimmermann Charles, un dénommé Helbling, Marcel Antoine, François Lang et Jean Gross. Dans cette jungle vorace où se côtoyaient à la fois la bonté d'âme de samaritains et la lie veule de certains individus, on se sentait moins seul lorsqu'on avait des copains autour de soi !

Je suis passé miraculeusement au travers des maladies qui ont causé tant de vides dans nos rangs. J'ai eu à déplorer en hiver 1944-45 la perte de toutes mes dents et mes gencives ulcéreuses m'obligeaient à tremper le pain dans la soupe. Lors de cette période dramatique où il faisait -35°C, j'arrachais au réveil une à une mes dents qui ne tenaient plus dans mes gencives qui avaient gelé durant la nuit. Pour atténuer les douleurs lancinantes provoquées par ma gingivite, un infirmier me badigeonnait les parties infectées avec du bleu de méthylène. Plus tard, j'ai subi la présence d'œdèmes dans les jambes et éprouvé de fréquentes mictions liées à la dysurie que j'y ai contractée, ce qui m'oblige depuis 1945 à me lever chaque nuit, toutes les deux heures, pour aller soulager ma vessie. C'est bien simple, depuis mon retour de captivité, je n'ai jamais pu passer une nuit entière au lit sans me lever plusieurs fois ! La



proverka (l'appel) avait lieu chaque matin vers 8 heures. Faisant encore partie de l'effectif de la baraque, les morts de la nuit étaient ramenés au dehors, devant la porte. Comme je logeais dans la baraque n° 23 qui côtoyait la morgue n° 22 de sinistre mémoire, j'ai vu défiler le funeste flot de nombreux camarades ainsi que le cortège de macchabées inconnus que des captifs emportaient dans les fosses communes creusées dans la forêt.

Mes veilles nocturnes sont continuellement peuplées d'insomnies qui me rappellent encore et toujours cette période d'angoisses où je ne donnais pas cher de ma peau.

Question propreté corporelle, nos habits piqués de vermine passaient tous les 2-3 mois dans un four. Durant l'étuvage qui se pratiquait à chaleur sèche, nous attendions bien au chaud au sauna, en tenue d'Adam la fin de la désinfection vestimentaire. Tous les dix jours environ, de l'eau croupie versée dans une petite écuelle était mise parcimonieusement à notre disposition, un chiffon servant à décrasser la peau pendant nos ablutions qui s'apparentaient à la toilette sommaire du chat. Jamais nous n'eûmes de savon.

[116] Commissaire de sûreté de l'Etat Kruglov Ordre NKVD – 00 675. Article 5 : « Tous les prisonniers de guerre qui arrivent de l'arrière passent 21 jours en quarantaine au cours de laquelle ils ne se présentent pas au travail. »

Provenant du réfectoire où de nombreux Luxembourgeois touillaient le potage à leur avantage, la soupe trimbalée dans un cuvier muni d'anses en bois, dans lesquelles avait été enfilée une perche soulevée par deux porteurs costauds, nous était distribuée matin, midi et soir.

Dans la baraque, un spécialiste de la répartition était chargé de ventiler les bolées du bouillon, qui étaient accompagnées d'un croûton de pain de maïs, dont la texture était couramment archi sèche ou ultra mouillée, mais très souvent barrée par des moisissures. Il ne restait jamais rien dans le récipient, sinon des yeux affamés qui rôdaient voracement autour. Les bâfreurs gloutons n'en faisaient qu'une gorgée de leur bolée. Pas besoin de serviette pour sécher l'écuelle ! Notre gamelle ou ce qui en faisait fonction brillait comme un miroir à force d'y appliquer dessus langue et doigts afin d'en laper et récupérer l'ultime goutte.



Pour découper le pain en portions équitables, on utilisait le bout d'un cerclage de tonneau transformé astucieusement en lame qui avait pu être effilée par les incessantes frappes de pierre assénées dessus.

De quoi était donc composé le brouet ? De brisures de maïs, d'ignobles verdure non identifiables ou de minuscules plants de betteraves sucrières ramenés du kolkhoze au printemps car impropres à la plantation, ou encore la miraculeuse queue de poisson lorsque la louche trébuchait dessus. Tout ce qui nous tombait sous la main, au détour du chemin menant vers le camp, était avalé : pointes de pissenlit, orties aux dé-

mangeaisons douloureuses que l'on arrachait à main nue, lamier inoffensif avec ses fleurs blanches ou violettes au pistil sucré, oseille sauvage si acidulée qu'elle provoquait des haut-le-cœur. (Je me souviens encore de cette aubaine, lorsque j'ai pu partager un demi-chou rouge chou crû avec Charles Florentin (cf. tome n° 2, *Malgré-Nous*, qui êtes-vous ?).

Dédaigner le chénopode blanc (*Schissmehl*) était aux yeux des cuistots un parfait gaspillage, donc ils le mélangeaient aux autres ingrédients pour stimuler le transit intestinal et éviter les constipations !

Je peux affirmer, que sous l'effet de ces mixtures indigestes, les supposées occlusions intestinales à enrayer se transformèrent, au contraire, en lâchers intempestifs de selles-éclair devenues incontrôlables après l'ingestion de ces *épinards* maison !

Au pays de Staline, ce séminariste défroqué qui avait placé la religion au ban de la doctrine soviétique et la fustigeait parce qu'elle était censée être l'opium du peuple qui enfume les consciences et la spiritualité, nous eûmes droit, le Vendredi-Saint, jour de jeûne absolu dans la religion chrétienne en commémoration de la mort du Christ, à de minuscules morceaux de viande que l'aumônier allemand nous a d'ailleurs recommandé de consommer. Etant donné que nous n'avons jamais eu d'autres plats de viande tout au long du séjour, était-ce le fait exprès de communistes zélés voulant connaître nos réactions de parfaits chrétiens résistant jusqu'au bout à la tentation de la *chair* ?

Nous avons également bénéficié de distributions de kacha (bouillie épaisse) unanimement appréciée et d'une cuillerée de sucre non raffiné. Le tabac restait le coupe-faim idéal mais il ne fallait surtout pas chercher à troquer son quignon de pain contre du *makhorka*, échange qu'entreprenaient malgré tout certains accros du mégot, allant même jusqu'à sécher les feuilles des arbres pour en faire du petit gris.

François Lang à qui je disais constamment d'avaler sa ration plutôt que de la commercer contre du tabac, ne m'a pas écouté. Je l'ai vu être embarqué avec une misérable couverture sur le dos sur la plate-forme d'un camion partant pour l'hôpital de Kirsanov: il n'est plus revenu. († le 23. 02.1945).

Un copain de Schorbach, Aloyse Foegle, apprenant par un camarade qui avait été fait récemment prisonnier qu'il allait être père de famille pour la deuxième fois, s'est laissé aller au désespoir, s'imaginant ne plus être d'un quelconque secours à sa progéniture, parce qu'il se trouvait bloqué ici si loin du Bitcherland natal, le noir d'épouvante lui brisant les dernières volontés de résister.

« Faut manger ! Ne te laisse pas abattre ! Tiens le coup, tes gamins auront besoin de toi ! » Toutes nos recommandations ont dû le ragaillardir. [NdR : Après un vain combat contre la maladie, le malheureux, épuisé, mourra lors de son rapatriement à Ostrowo en Pologne le 29 octobre 1945. Sources : *Revue du pays de Bitche* n° spécial, mars 2005].

L'eau du robinet n'était à disposition que durant une heure et encore seulement en matinée : des dizaines de gars s'agglutinaient à cette source de vie, remplissaient leurs gamelles, n'oubliaient pas

d'emplir celles de camarades de chambrée trop faibles pour se déplacer eux-mêmes, ce qui provoquait face à la lenteur du remplissage, bousculades et engueulades de ceux qui attendaient leur tour, avec leur unique récipient. C'est qu'il fallait se dépêcher !

En hiver, on trouvait la parade en ramassant de la neige mais qui donnait peu d'eau en fondant. Encore fallait-il se méfier de cette eau impropre car, lorsqu'on pelletait la neige dans le tonnelet, on devait enlever les auréoles jaunâtres, vestiges d'urine qui saupoudraient pratiquement tout le camp où que l'on aille, les énurétiques étant légion car ils n'arrivaient plus à maîtriser leurs sphincters.

Antonov, le Roumain, chef interne du camp, venait imprimer sa marque de cruauté sur le dos de certains prisonniers, les choisissant au hasard de sa promenade par valider au bout de son nerf-de-bœuf son autorité. Un regard de travers, vlan ! Gare à l'attitude de chien battu d'un interné trop placide, le fouet, là aussi, lui alourdissait la sentence !

Je n'ai jamais été puni par les kapos, au contraire d'autres malheureux pris en faute pour avoir esquivé une tâche, pour refus d'obéissance ou pour entrave à la propreté. A ceux-là, la corvée de chiottes ! Organisés en équipe de vidangeurs et de porteurs, les uns transvasaient les défécations dans des tonnelets que charriaient ensuite d'autres tâcherons, vite épuisés par la lourdeur du contenu: il leur fallait emporter la fange nauséabonde à la lisière de la forêt. Le balancement irrégulier exercé par la perche battait leurs épaules meurtries et terrassait les plus faibles au sortir de la corvée.

Les W.C. étaient des endroits innommables, semi abrités. Où se positionner sur la *lunette*, appelons-la ainsi, sans maculer son séant ? Car les planches ajourant le trou des cuvettes, éclaboussées en continu par les projections des selles liquides ultra-contagieuses des dysentériques, se tapissaient progressivement de merde, la même qui s'écoulait dans un fossé qu'il fallait régulièrement écoper. Déjà avant d'y arriver, il fallait savoir où l'on mettait les pieds tant le sentier menant aux toilettes était maculé d'excréments que les malades lâchaient sous eux. Pour déféquer, on s'accroupissait en effleurant le bord du siège de peur de goûter aux forfaits culottés précédents, on s'agrippait à une barre bien souvent collante, on vidait très vite ses entrailles pour ne pas moisir en ces lieux qui sentaient la charogne exhalant ses miasmes méphitiques générateurs d'ennuis pathologiques à éviter comme la peste. Le trio infernal de puces, poux et punaises nous compliquait l'existence : rien que d'y penser, mon réflexe conditionné de dégoût, vieux de 71 ans, refait surface comme pour chasser d'un revers de la main ces damnées bestioles qui s'affairaient sur nos peaux pour en faire leur ordinaire !

En hiver, j'ai été chargé, comme 350 autres gus, d'aller en matinée ramasser du bois en forêt. Se trouvant, hélas, de plus en plus loin dans les futaies à force d'être ramassées aux alentours, les branches mortes étaient traînées par terre ou portées sur le dos, et l'on rentrait lorsque la nuit tombait, avec le nez congestionné, les oreilles et les lèvres gelées. Le bois ramené servait en priorité aux infirmeries, à la cuisine et en dernier lieu au poêle de bois de la baraque. Quand le feu y avait bien pris, malgré le bois humide qui retardait sa pleine combustion, la source de chaleur s'éteignait vite du gîte car le stock de branches disponibles avait rapidement disparu.

La desquamation, -une peau morte souvent brûlée par les froidures-, se dessinait surtout sur les lèvres qui perdaient leur couche d'épiderme ce qui entraînait des gerçures intolérables : nous ne disposions d'aucun baume salvateur pour les protéger. Entre nous, qui sait? si nous avions disposé d'un tel corps gras ne l'aurions-nous pas plutôt ingéré!

Et je ne parle pas des bottes de feutre, instruments de supplice plombés par l'humidité, et qu'il fallait remettre le lendemain pour repartir dans les boqueteaux. La neige molle adhérait comme du ciment visqueux aux pattes, accentuant encore de ce fait la pénibilité de la marche.

J'ai participé au creusement de tombes à l'extérieur du camp, -des trous pas trop profonds vu notre faiblesse-, dans lesquels on plaçait quatre cadavres, deux par deux, l'un sur l'autre avant de remblayer. Puis, après le creusement des fosses communes, j'ai été désigné au commando de l'écluse après avoir passé la visite médicale auprès d'une doctoresse voyeuse qui lorgnait avec un regard insistant sur les sexes des forçats passant à poil devant elle, ne manquant pas d'être très sarcastique en scrutant le mini pénis recroquevillé d'un malheureux, ou au contraire d'être admirative devant un bel organe parti en lévitation. «*Karacho*» s'exclamait-elle alors en complimentant l'heureux détenteur d'un phallus hors norme. L'envie la titillait parfois de remettre le petit Jésus en pose «*génuflexion*» en lui assénant un magistral coup de baguette.

«*Kommando Schliouz, dawai, dawai !*» Suite aux ordres hurlés par les gardes, on s'est rendu à pied au chantier de l'écluse après l'appel du matin, le ventre calé par une soupe et un bout de pain. Nous avons d'abord dû évider une large tranchée intermédiaire, bien bourbeuse, qui allait permettre par la suite de

relier deux cours d'eau et assurerait le flottage du bois ou son transport en barque. Pour évacuer la terre, nous utilisions des bards, sortes de civières sur lesquelles était fixée une caisse à remplir de terre. Dès le chargement effectué par les terrassiers, on filait l'évacuer sous le regard scrupuleux de gamins chargés d'annoter le nombre de nos passages. Plutôt que d'aligner les bâtonnets marquant nos transports incessants dont l'alignement sur une planchette en bois risquait d'induire en erreur les jeunes mathématiciens, ils traçaient des carrés barrés par des diagonales. Pour nous, cela représentait un travail épuisant mené avec des chiffons aux pieds et rien dans le ventre jusqu'au soir en rentrant au logis situé à 2 km du futur canal. Il n'y avait rien à attendre des civils, pauvres comme Job, qui travaillaient là-bas, les malheureux étaient aussi affamés que nous.

Des gamins de 13-14 ans nous ont si mal tondus avec des paires de ciseaux émoussés que l'on ne se reconnaissait plus. Certaines têtes arboraient encore des touffes de cheveux de différentes hauteurs qui donnaient au crâne l'impression d'être coiffé de raies de marcassin. D'autres têtes paraissaient atteintes de pelade qui laissait découvrir des pertes de cheveux par plaques, car la chevelure des gars avait tout simplement été mal coupée par ces apprentis barbiers. Les vieilles tondeuses pour bestiaux coupaient encore moins bien et elles vous arrachaient des larmes de crocodile.

Après l'évidage de cette grande portion de terre, j'ai été enrôlé dans l'équipe du plantage de poteaux qui servaient à consolider les berges du canal pour permettre la future dérivation.



Érigés en ligne droite et enserrés avec des crampons-agrafes en fer, les poteaux s'inséraient les uns dans les autres, à l'image des vertèbres enchâssées dans la colonne vertébrale. En effet, chaque longueur de tronc avait sa partie mâle, c'est-à-dire qu'on avait raboté une partie du tronc qui dégagait ainsi son arête pointue concave allant s'emboîter dans la partie dite femelle de l'arbre suivant, qui, lui avait été évidé de manière convexe.

Ma pire corvée a été le maniement du cabestan, une espèce de tourniquet posé horizontalement au sol, dont la rotation servait à rouler et à dérouler une corde. Nous manipulions l'engin à huit bonhommes, en étant attelés deux par deux aux quatre poignées croisées fixées sur le treuil, comme jadis les chevaux qu'on faisait tourner en rond dans un manège sans fin et dont les circulations activaient l'égreneur de céréales.

La friction de l'engin au sol ne facilitait pas la tâche tout comme le hissage de cette grosse masse de bois cerclée de fer. Dès que le pilon avait atteint la hauteur requise, on lâchait le câble et la bête s'écrasait sur la tête du pieu. L'opération était à renouveler une vingtaine de fois avant d'arriver à ficher correctement et à bonne profondeur le pilier dans le sol. Notre marteau-pilon, outil réalisé avec les moyens du bord, enfonçait lentement les pieux longs de 4-5 mètres dans le sol. Pour hisser la masse allant percuter la tête du tronc en question, il fallait hisser le mouton pesant environ une demi-tonne en haut d'un chevalet et lâcher la corde que libérait le touret.

Le soir, quand nous rentrions épuisés de la corvée de l'écluse, la soupe froide de midi était ajoutée à la ration liquide chaude du soir, ce qui en faisait une lavasse tiède qui n'arrangeait pas nos estomacs perturbés. Dans la pénombre, - la bougie n'était allumée que durant la distribution de soupe -, il nous restait les nombreux brins de bouleau taillés en forme de longues allumettes qu'on enflammait dès que la combustion achevée de la précédente bûchette arrivait à terme. Les flammèches perçaient difficilement les ténèbres.

Au début de mon séjour au camp 188, j'ai eu affaire à de jeunes sentinelles russes, sans état d'âme, très strictes dans leur tour de garde ; elles furent ensuite remplacées par de vieux soldats, de retour de campagne et qui se montrèrent plus humains, notamment après la victoire.

Le 9 mai 1945, des cris de joie ponctuèrent le triomphe de l'Union soviétique sur l'Allemagne nazie. « *Kaputt Gitler* (NdR: les Russes ne savent pas prononcer le 'h' de Hitler). Bientôt à la maison. *Skoro Domoï.* »

Cette perspective de rentrer enfin chez nous fit long feu. Et moi qui rêvais de dormir à nouveau dans mon lit à la maison, de manger à table, de me laver, il fallut attendre désespérément.

Je partis avec le convoi du 15 septembre, muni d'un croûton de pain, d'oignons et de 2-3 carottes. Je suis revenu chez moi le 20 octobre 1945, diablement amaigri. J'ai dû lentement réapprendre à manger,

surtout commencer par ingérer des soupes digestes à base de gruau ou de flocons d'avoine. Le bon sens le préconisait pour rétablir une digestion perturbée par la carence alimentaire spartiate que j'ai connue là-bas. La guerre, quelle connerie !

Niedercorn Jean, né le 8 novembre 1926 à Halstroff.

(Interview du 24 août 2017 en compagnie de sa filleule, Mme Bernadette Bretbacher).

R.A.D.

J'avais contracté un énorme abcès à la maison à la veille de mon départ au R.A.D. Voilà un bon prétexte, me suis-je dit, pour ne pas y aller tout de suite: j'espérais gagner un sursis de trois mois en exagérant la gravité de mon furoncle. A cet effet, mon père est allé voir le médecin de Waldwisse pour arranger la chose mais le praticien n'a rien voulu faire étant donné qu'il n'avait pas pu m'ausculter pour étayer favorablement son constat d'autant plus j'étais sorti au village rejoindre mes camarades d'âge au lieu de venir me faire examiner au cabinet médical.

Je suis parti comme les autres camarades de ma classe d'âge le 25 novembre 1943. A l'infirmierie, j'ai été examiné par le médecin du camp et, au vu de son diagnostic, j'ai pu me ménager pendant une semaine et esquiver le bain formateur de la bêche ainsi que les inévitables compléments d'exercices sportifs mêlant gym et cross. Le Lagertruppenführer m'a affecté à la cuisine du camp, ce qui m'évitait d'endurer les corvées fastidieuses et les services éreintants auxquels étaient soumis quotidiennement les jeunes travailleurs. J'ai néanmoins participé au déblaiement des décombres des maisons de Kaiserslautern d'où les recrues ont exhumé maint cadavre démembré par le raid aérien du 4 janvier 1944, les laissant au retour au camp sans appétit et traumatisés.

Wehrmacht

Juste avant de recevoir ma convocation, alors que mon frère aîné Pierre bénéficie d'une permission, notre voisin Mertz lui émet l'idée de filer en France de l'Intérieur en compagnie de son fils Lucien. Pierre lui répond qu'il n'a pas envie de sacrifier ses parents. Je suis du même avis. (Rattrapé durant son évvasion, Lucien sera déporté et n'est plus revenu).

Je suis convoqué le 14 mars 1944 avec des dizaines de jeunes appelés à la caserne de Thionville. Les sentinelles armées, baïonnette au canon, nous séparent de nos parents, amis et connaissances venus en nombre nous exprimer leur soutien. Craignant des échauffourées avec les manifestants et même la débandade de futures recrues, les autorités militaires nous confinent à l'intérieur de la caserne puis les soldats armés postés de chaque côté de la rue nous accompagnent quand nous passons à pied vers la gare. D'autres gardiens allemands étaient dans des camions.

Le 19 mars, je suis affecté dans la Kriegsmarine à Löbau à l'époque Prusse-Orientale, (actuellement Lubawa en Pologne) où j'effectue durant huit semaines l'instruction classique du fantassin.



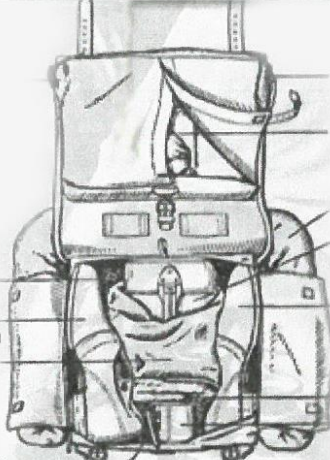
Marcel Vigneron, mon camarade d'instruction puis de captivité à Novossibirsk, est plus disert sur notre odyssée commune: «On a pris le train à la gare de Thionville dans lequel avaient déjà pris place des incorporés de force ayant embarqué aux gares de Sarreguemines, de Metz et de Saint-Avold. Au total, 1200. Nous avons alors pris la direction de Trêves, Coblenze, Kassel, Magdebourg, Berlin, Francfort-sur-Oder, Benschen, Poznan, Thorn, Eylau puis arrivée à Löbau le 19 au matin. Nous étions affectés à la marine de guerre. Nous étions 600 Mosellans. Seuls les gradés étaient allemands. Nous faisons de l'exercice sur le terrain de sport, du maniement d'armes, bref de l'instruction d'infanterie. Une fois par semaine, nous filions sur le terrain de manœuvres parfaire notre apprentissage de fusilier marin. Les mercredis, on allait au cinéma, quelquefois à un spectacle de variétés. Certains dimanches, on était de sortie.»

Jean Niedercorn: Puis je suis dirigé dans une école d'application de l'arme sous-marine où œuvrent des sous-officiers mécaniciens à qui on inculque nombre de spécialités sophistiquées avant leur montée à bord de sous-marins qu'il leur faudra savoir alors manœuvrer correctement. J'ai moi-même navigué un jour et demi à bord d'un sous-marin école (Schulboot). Notre rôle est de les seconder: un service minimum qui nécessite peu d'efforts et qui consiste par exemple à essayer les blocs-moteur diesel avec des chiffons de nettoyage (Putzwolle). Comme nous sommes en roue libre la plupart du temps, les sous-officiers nous demandent d'aller quérir pour eux en journée des billets de cinéma, car précédemment, au moment où ils se pointaient le soir à la porte d'entrée de la salle de projection, avec

leur dulcinée au bras, toutes les places du cinéma étaient déjà prises. Evidemment, avec l'argent qu'ils nous donnent pour la réservation des places, nous prenons du bon temps dans les bistrots de la ville où, au détour d'un verre de bière, les conversations vont bon train en français ou en patois mosellan. Hélas, le débarquement du 6 juin bouscule ce train-train quotidien qui finalement n'était pas si contraignant. Expédiés direction Heiligenhafen, nous échangeons bientôt nos tenues bleues contre du feldgrau.

Vers le Nord Abschnitt (à partir de documents fournis par son fils Henri Vigneron le 2 octobre 2017)
L'agenda de Marcel Vigneron détaille les préparatifs de départ vers le Nord Abschnitt: «Le 10 juin notre section a fait une excursion à Gdansk-Gdynia et à Sopot. Celle-ci était prévue pour deux jours mais le soir du 10 juin l'ordre est venu pour activer le retour. Le 12 juin, nous sommes partis pour Heiligenhafen en transitant par Eylau, Marienbourg, Dirschau, Konitz, Neustettin, Stettin, Gustroff, Lübeck. Arrivée le 14 au soir. Les casernes étaient prévues pour accueillir les cadets d'une école de marine de guerre. On nous a mis dans une compagnie de réserve en attendant l'embarquement sur un bateau. Nous étions occupés à des travaux d'entretien et de jardinage, à la garde du port et du téléphone etc... Nous étions quatre dans une chambre: Niedercorn Jean, Lellig Léon, Stremmer Rémi et moi. Le 19 juillet l'ordre est venu de partir. Nous avons dû rendre les uniformes de la marine qui furent remplacés par du vert-de-gris. Le 20, tôt le matin, nous sommes partis en train: direction Lübeck-Wittenberg-Riesa-Doebeln-Chemnitz-Glauchau-Remse. Arrivés là-bas le 22 juin, nous avons été transférés à l'armée de terre pour être envoyés plus tard au front. Nous sommes restés jusqu'au 28 juillet et y avons passé des examens médicaux. Le soir, nous sommes partis en train, pour une destination inconnue. Nous avons traversé les villes de Waldenburg, Glauchau, Doebeln, Riesa, Cottbus, Benschen, Poznań, Bremsberg, Dirschau pour arriver à Gdansk le 31 juillet. Puis nous avons pris un bateau en direction de Riga en Lettonie. Au cours de la traversée, j'ai fait la connaissance de Paul Weber de Launstroff, affecté dans une autre unité. Il y avait 2 000 hommes à bord. Arrivée à Riga le 2 août. Le 3, départ en train, pour, à nouveau, filer vers une destination inconnue en passant par Walka, Dorpat, Taps, Vesenberg. Plus loin, le train s'est arrêté en rase campagne. Puis, des gradés nous ont interceptés et on a marché une quinzaine de kilomètres. On a traversé Jaevi et on est arrivé dans un camp de baraques. C'était en pleine nuit. Le village le plus proche était Toila. Nous étions à 4 km de la mer en Estonie en face de la Finlande. Le 5, nous avons été répartis dans trois compagnies. Les chefs nous ont prévenus que nous devons faire dix semaines d'instruction d'infanterie. Les journées débutaient à 4h 30 et se terminaient à 21 ou 22 heures.

Le manger était insuffisant. Après une quinzaine de jours, le commandement a pris quelques-uns d'entre nous pour les envoyer au front. François Theis d'Oudrenne et Raymond Muller de Lixing-lès-Rouhling ont dû y aller. Nous étions 70 Mosellans répartis dans les trois compagnies engagées à côté des SS. Le 18 septembre, la retraite commença. Nous avons embarqué sur des camions et nous sommes partis vers le sud-ouest, vers Jaevi-Weissenstein. Le 20 septembre nous avons stationné à Pernay. Du 22 au 25 septembre, nous étions établis à l'ouest de Valmiyera (Wolmar). Le 23, nous sommes arrivés en face de l'armée russe. Le 24 septembre au matin, nous étions en face des Russes mais assez loin. En étant couché par terre, un sergent se tint subitement derrière moi. Il m'a dit de ne pas m'endormir sinon je ne me réveillerais plus, il avait la main sur son revolver. Il m'aurait tué. Nous sommes partis vers un autre endroit, toujours en camion.»

ÉQUIPEMENT SAC-À-DOS		1942	
	<p>SONNENRAD SWASTIKA</p> 		Matériel de rasage
	<p>Dans les chaussures légères, une brosse d'application Ustensiles de cuisine</p>		<p>Essuie-mains, chemise, produit de lavage et matériels de couture en petits sachets équitablement répartis Manteau enroulé Sous le couvert, chaussures légères et chaussettes Dans les chaussures, cirage et chiffon de lustrage Dispositif de nettoyage de fusil et conserves de viande</p>
Cordelette de tente			

Dans la 11. Waffen SS Nordland.

Embarqués à Dantzig, nous arrivons en Lettonie par la mer pour y constituer des renforts chargés de freiner l'incursion des Russes. Alignés au sortir du bateau, les hommes sont ventilés dans diverses formations. Le concitoyen Paquet, menuisier dans le civil, est désigné pour servir chez les pionniers d'où il ne reviendra plus. Avec quelques compatriotes, je file grossir les rangs de la division SS Nordland [117] regroupant des individus de diverses nationalités, nordiques la plupart, mais étoffée aussi de volontaires français. Engagée comme infanterie mécanisée venue apporter son soutien aux unités terrestres relevant du III. germanische Panzerkorps chargé de défendre Narva durant l'été 1944, la 11. Waffen SS à l'emblème de la roue solaire (Sonnenrad swastika) participe maintenant à la défense de l'Estonie. Cette affectation ne m'enchant guère ! Heureusement que le tatouage distinguant les SS des simples soldats allemands n'est plus de mise en raison de l'urgence de la situation. Nous épinglons l'insigne des runes sur le col de la veste mais nous n'héritons pas de la bande noir-argenté 'Nordland' au bras. L'emblème de l'aigle qui figure d'habitude sur le devant de la tenue *s'envole* sur le bras à hauteur de l'épaule.

Après un court trajet nous voilà débarqués du train qui nous ramène à 7 km de la ligne de front. Il faut rappeler que depuis le déclenchement de l'opération Bagration, offensive d'été réalisée par l'Union soviétique du 22 juin au 19 août 1944, visant à nettoyer de toute occupation militaire allemande la RSS de Biélorussie, l'Armée rouge a enfoncé les lignes du Heeresgruppe Centre sur 400 kilomètres et que le front Baltique Nord où nous stationnons est menacé d'être complètement isolé. La division a été appelée en renfort pour être placée devant l'infanterie allemande continuellement écrasée sous les bombardements de l'artillerie ennemie et qui ne tient plus efficacement devant les attaques continues des Soviétiques. En ce début septembre 1944, nous sommes sur le pied de guerre. Bien équipés, restaurés correctement, nous attendons de pied ferme l'adversaire qui s'affirme tous les jours davantage et nous arrose de ses salves d'orgues-de-Staline dont les obus tonitruants éclatent tous les dix mètres avec leurs éclats fulgurants déquillant tout sur leur passage: j'en veux pour preuve l'orage de feu sous lequel j'ai été pris deux jours avant mon évasion chez les Russes.

D'ailleurs la situation y devient si dangereuse que nos supérieurs décident de brûler le stock de ravitaillement en nous enjoignant au préalable de puiser dans les réserves. Chacun emporte des dizaines de paquets de cigarettes et certains hommes embarquent du *sprit*, un alcool euphorisant qui galvanise et enflamme, après son absorption, les combattants capables alors de se battre comme des démons jusqu'aux portes de l'Enfer!

Je bourre mon Tornister (sac-à-dos) de tabac à n'en plus finir, allant même jusqu'à glisser des cigarettes dans mon étui de pistolet et en fourrer aussi dans la housse contenant les pièces de rechange de ma mitrailleuse lmg 34 (leichte Maschinengewehr). J'ai oublié de vous préciser que je suis devenu 1^{er} tireur de mitrailleuse légère, que mon camarade Vigneron Marcel de Lemestroff est le second pourvoyeur et Ney André de Sainte-Marguerite (un hameau rattaché à Monneren) le 3^{ème} fournisseur de munitions.

On nous a demandé de caser nos sacs-à-dos dans un camion, histoire de nous alléger pour être plus mobiles face aux attaques prévisibles de l'adversaire qui nous harcèle constamment. Arrosé d'essence, le véhicule ne tarde pas à être brûlé pour ne pas tomber avec ses richesses aux mains d'Ivan.

Convoqué avec Marcel chez le commandant, nous devons tous les deux accompagner comme gardes-du-corps un gradé chargé d'aller superviser les lieux situés au plus près des positions ennemies, de sonder leurs défenses et d'identifier les points de feu de l'artillerie. Le gradé court comme un lièvre

[117] Constituée avant tout de volontaires scandinaves, la 11.Waffen SS-Freiwilligen-Panzergranadier-Division fut à la fin de la guerre l'unité qui connut la plus grande diversité dans l'origine de ses recrues. A côté des Allemands, des Danois, des Norvégiens et des Suédois, on y croisait des Espagnols, des Estoniens, des Finlandais, des Français, des Hongrois, des Lettons, des Néerlandais, des Roumains, des Suisses et même des Britanniques. Les forces allemandes en Estonie reçurent l'ordre à la mi-septembre 1944 de reculer en Lettonie. Le 23 septembre, la Nordland, après avoir reflué vers Tallinn (Reval) capitale de l'Estonie puis vers le sud de Pärnu, s'ancra au sud-est de Riga où elle participa à la défense de la ville. Le 6 octobre, le Heeresgruppe Nord, auquel était attachée la division retraitée en direction de la Courlande, région située à l'ouest de la Lettonie. Le 13 octobre, avec la destruction des derniers ponts sur la rivière Daugava menant à la capitale lettonne, la ville de Riga était abandonnée aux Soviétiques. (Jean Niedercorn est prisonnier des Russes depuis environ un mois).

devant nous qui peinons à le suivre sous le poids de nos équipements et, alerte comme un cabri, avec son seul revolver comme arme, il nous houspille sans arrêt. Nous soufflons comme des damnés derrière lui car nous nous coltinons fusil-mitrailleur et fusil sans compter les réserves de munitions et autres grenades à manche qui frappent continuellement nos reins.

Au cours du trajet, je m'arrête devant un nid de mitrailleuse bien camouflé derrière le parapet d'une route, dans lequel pointe Stremler René de Ritzing [118]. Je lui offre trois paquets de cigarettes que je retire de l'étui de mon pistolet. L'un des tireurs me congratule pour ma générosité, je dis à Rémi : «tu en es quitte pour une bonne bouteille que nous boirons à notre retour au pays». Fataliste, il me répond que c'est son dernier jour de vie sur terre [119].

Mon gradé SS s'impatiente mais je n'en ai cure. Reprenant notre course éperdue, l'officier s'arrête bientôt, se retourne et nous dit: «le pont a sauté, voilà ce que vous répondrez au commandant s'il vous questionne». Je me rends alors compte de la duplicité des hommes, qui plus est chez les SS où ces Herrenmenschen, Aryens de race supérieure, prétendent dominer l'Europe alors que la couardise de ce poltron contredit ici l'héroïsme des plus intrépides.

Revenus sur le coup de 11 heures au poste de commandement, nous avisons une marmite où cuisent



d'appétissantes patates. «Sofort in Stellung, tout de suite en position» hurle le chef sur un ton sans réplique. Nous voilà de retour à notre poste de défense situé à 150 mètres de la forêt. Malgré un champ de tir qui nous permet une esplanade dégagée devant la forêt, avec la présence rassurante de la mitrailleuse sur bipied et sa cadence de tir entre 800 et 900 coups par minute et l'assistance sympathique de mortiers, je crains à tout moment comme la peste les coups-de-main ennemis [120].

Evasion chez les Russes le 25 septembre 1944.

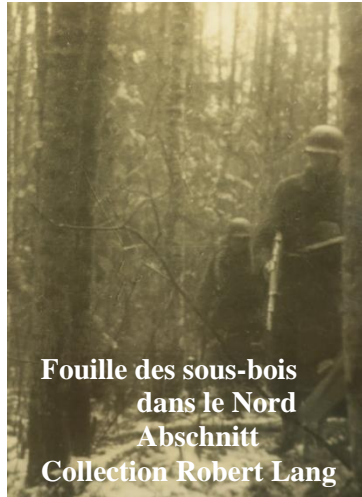
[118] Quelques jours plus tard, après mon arrivée chez les Russes, j'apprendrai par d'autres prisonniers provenant de notre unité les circonstances de la mort cruelle de Stremler René le 9 septembre 1944. Comme son groupe de mitrailleurs avait tué un officier russe au cours d'un assaut-surprise mené par l'ennemi, les combattants soviétiques, rendus fous de rage, se vengèrent en fusillant les quatre hommes après les avoir déshabillés et laissés au bord de la route. (DAVCC : 27 P 284, 40 R 3577, 21 P 237219 ; Vermisstenbildliste DRK SS-Felders.Btl. 11).

[119] Marcel Vigneron dit: «Le jour de la capture, Jean Niedercorn, un sergent et moi qui étions voir pour trouver les Russes, nous avons rencontré Stremler et Philipp Joseph de Spichenen (disparu à Riga le 15 janvier 1945). Stremler René nous a dit: « Hier, j'aurais pu me laisser prendre mais aujourd'hui je vais le faire! » Mais après leur capture, les Russes les ont fusillés. C'est Olier Hubert de Ham-sur-Varsberg qui les a vus morts au bord de la route. Le même jour, mon cousin André Ney fut mortellement blessé. Albert et d'autres le traînèrent encore avec eux mais durent l'abandonner».

[120] Les divisions sibériennes, pendant la Grande Guerre patriotique et notamment devant Moscou en décembre 1941, ont eu un impact psychologique angoissant sur les troupes ennemies. L'Allemagne étant un pays européen tout comme les habitants de la partie européenne de la Russie, tous ont un respect involontaire pour le terme Sibérie, voyant en elle une région aux conditions naturelles et climatiques sévères, où seuls vivent des personnes solides à tous les égards. Par conséquent, l'expression "divisions sibériennes" a été utilisée comme un puissant élément de soutien moral et psychologique dans les opérations de combat, devenant plus tard une légende. (I. F. Tsyplakov, *Sibériens dans les flammes de la guerre: Exploits militaires et travail à Novossibirsk*).

Le général Heinz Guderian, as de l'arme blindée, a confié que l'attaque menée par une division d'infanterie allemande préparée à affronter les Sibériens devant Moscou en décembre 1941 s'est terminée en une panique qui a balayé une partie importante du front allemand durant la retraite entre le 6 et 30 décembre 1941 jusqu'à à Toula qui fut l'une des villes où les Soviétiques parvinrent à stopper définitivement l'avancée des armées allemandes, au prix d'une résistance acharnée et de lourdes pertes. L'hiver (où l'ennemi disposait de pantalons, de vareuses rembourrées, de bottes de feutre et de bonnets de fourrure...), l'immensité du pays, les partisans et les inépuisables réserves humaines russes allaient désormais jouer contre les Allemands.

A demi-mort de fatigue et de faim, je dis à Marcel ma volonté de m'esquiver chez les Russes et je lui demande de bien réfléchir car ma décision est prise avec lui ou sans lui. «On y va» se décide-t-il rapidement. Sur nos gardes, nous rallions la forêt estonienne, errons longuement dedans. La fringale nous surprend. Comme j'avais déjà vidé ma ration de survie voilà peu (alors que c'est strictement interdit), Marcel entame à son tour la sienne que nous partageons ensemble, ensuite nous nous endormons dans un abri rempli de paille d'avoine pourrie. Puis, après un bon somme réparateur, nous reprenons prudemment notre périple dans le no man's land forestier, en craignant au détour de chaque arbre de tomber sur une troupe de choc adverse, chargée de tâter la ligne de feu allemande.



Fouille des sous-bois
dans le Nord
Abschnitt
Collection Robert Lang

Les ennuis arrivent avec la rencontre imprévue que provoquent trois fantassins allemands dont l'un des gars, galonné, arbore trois chevrons sur sa manche. «Nicht schiessen» répondent-ils, sur le qui-vive et le doigt prêt sur la détente. Ne voulant pas être considérés par eux comme des fugitifs passibles du peloton d'exécution, nous leur expliquons que nous recherchons vainement notre section. Eux aussi, nous déclarent-ils. «Dans ce cas, nous allons partir ensemble à la recherche de nos unités respectives», commande le sergent-chef. Nous lui répondons aussitôt que nous sommes éreintés et avons besoin de souffler. «Weiter machen, continuez» nous commande-t-il en mettant la main à son revolver. «Finger los! Bas les pattes » réplique d'un ton menaçant Marcel qui poursuit: «Ecoutez, chef, nous voulons bien le faire à condition d'aller tous les cinq quérir nos sections respectives mais il n'est pas question de nous envoyer seuls risquer notre vie pour retrouver les nôtres, surtout avec la présence agressive de l'ennemi qui

rôle aux abords d'un front fluctuant» d'autant plus que des tirs provenant du proche secteur nous alertent au même moment mais nous faisons ceux qui n'entendons rien lorsque le gradé nous le signale. L'après-midi est déjà bien avancée. Finalement, le sergent-chef emmène l'un de ses subordonnés arpenter avec mille précautions le secteur boisé dans l'espoir de dénicher un avant-poste ami. Il nous demande de rester avec l'autre fantassin en attendant leur retour. Pour éviter d'être repérés par une patrouille russe, nous nous planquons à trois sous l'excavation d'un sapin, le trou est assez large pour nous héberger, seule la pointe de mes pieds dépasse du trou. Épuisés par les veilles stressantes que nous impose l'ennemi, -cela fait cinq jours que nous n'avons pratiquement rien mangé ni bu, à part la boîte de ration-, nous nous endormons du sommeil du juste, harassés comme des chevaux menés à bride abattue et qui arrivent exténués au relais de poste.

A un certain moment, on me pousse du pied. Je me réveille, tout interloqué: une vingtaine d'artilleurs russes m'emmenent vers leur base, en ayant pris soin de m'alléger, au préalable, de ma montre et de mes papiers. (Ce sont sûrement leurs collègues canonniers qui ont tiré les obus voilà peu). Dans leur précipitation, ils n'ont pas remarqué la présence des deux autres compagnons affalés dans le terrier. Arrivé devant une tente, un «stoi» m'intime l'ordre de m'arrêter, je porte toujours mon pistolet au ceinturon que la patrouille n'a pas dû remarquer.

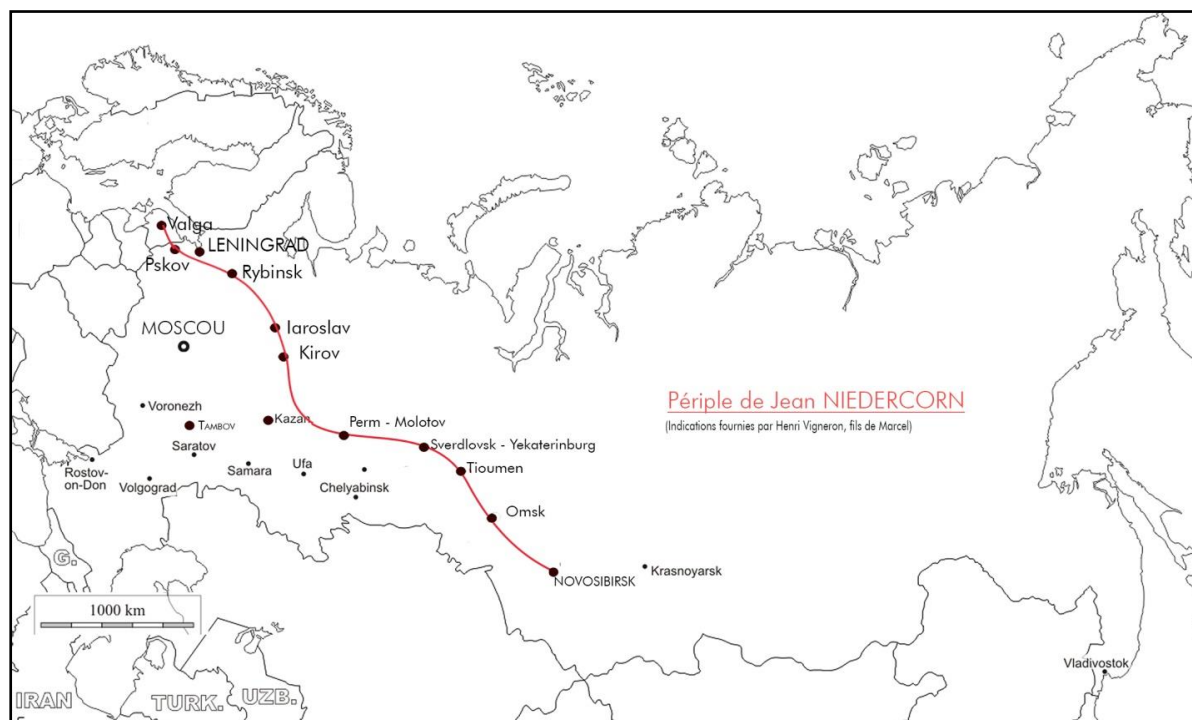
Au bout de 20 mn de patience, on m'introduit chez un chef de bataillon, je me hâte de déboucler mon ceinturon et de me débarrasser de l'arme, tout en affirmant haut et fort être Français. L'officier me questionne en allemand pour connaître les forces adverses des SS et les réserves qui leur restent à disposition. Bientôt arrive un second officier qui s'exprime dans un français parfait et qui m'interroge pour savoir le pourquoi de ma présence chez les Waffen SS. Je lui explique ma situation d'Alsacien-Lorrain obligé de servir pieds et poings liés une cause contraire à mes aspirations, et d'avoir été basculé sans autre possibilité de recours dans la division Nordland. Notre conversation est traduite au supérieur hiérarchique qui comprend un peu mieux ma condition d'incorporé de force. On me prête un vieux couteau pour découdre mes insignes, on m'apporte à manger. «Mon Capitaine, j'ai un souhait à émettre. J'ai un camarade qui dort sous l'arbre où je me terrais et j'aimerais que vos soldats aillent le ramener ici et qu'il puisse être restauré ensuite.»

Marcel et l'acolyte allemand qui traîne une plaque de base de mortier sur le dos sont bientôt ramenés au camp. Les Russes titillent le porteur car ils aimeraient récupérer le dispositif entier de propulsion des obus de mortier pour pouvoir s'en servir. En tant que prisonniers alliés, Marcel et moi sommes bien considérés par l'officier-interprète qui nous délivre même un certificat précisant nous être volontairement évadés chez les Russes. Le lendemain, on nous refoule vers l'arrière et au fur et à

mesure de notre retraite, notre groupe enfle, et nous voilà bientôt une cinquantaine de captifs. Au détour d'une halte, on a droit à une fouille en règle, on nous vide les poches. Du portefeuille de Marcel jeté par terre s'échappe la photo de sa mère. Il se penche aussitôt pour la ramasser et son geste précipité n'a pas l'heur de plaire à un garde qui lui plaque un pistolet sur la tête. Blanc comme neige, Marcel se redresse craignant le pire. (Lors de nos rencontres après-guerre, il me rappellera toujours cet épisode traumatisant et cela, d'autant plus qu'à son retour de captivité il apprendra dans le silence de la maisonnée et face au mutisme de son père, la disparition tragique de sa maman).

J'ai fêté mon triste anniversaire en Estonie, éloigné des miens qui ignorent tout de ma situation. Avoir 18 ans, si loin de la patrie, cela remue la carcasse humaine. Heureusement que ma personnalité et mon tempérament ont toujours pu surmonter les pires situations: l'optimisme qui ne baisse jamais les bras devant l'adversité a une incidence certaine sur le comportement humain.

Nous voilà embarqués le 8 novembre 1944 dans des wagons-à-bestiaux, à destination de la ville de Novossibirsk (Новосибирск) située à 2 814 km à l'est de Moscou. Le voyage dure une quinzaine de jours. Un seau d'eau chaude prélevée à la chaudière de la locomotive, dans lequel on a versé une mixture farineuse qui donne une bouillie infâme sentant l'huile minérale, nous est distribué tous les deux jours. A ce tarif, la goulotte d'évacuation servant à nos mictions et défécations est peu utilisée. On tient péniblement debout avec les chiches rations qui nous sont prodiguées au compte-gouttes; une bolée de soupe par personne toutes les 48 heures, prélevée dans un seau et sur lequel tout le monde se précipite comme des hyènes affamées.



Le 22 novembre 1944, un froid vif nous accueille à l'arrivée au camp n°199. Les plus faibles tombent d'inanition comme des mouches engourdies par l'air glacé. Deux camions sont d'ailleurs là pour transporter les malheureux qui, au contact de l'air ambiant des baraques souterraines, retrouvent quelque peu leur énergie perdue [121]. Pas de temps mort, illico au boulot ! Nous avons immédiatement droit aux piqûres pour prévenir la propagation de maladies. Le second jour de notre arrivée, une doctoresse nous palpe le tissu fessier. En fonction de son épaisseur, les *bêtes de somme*

[121] Avant d'arriver à Novossibirsk, Variengien René de Farschviller (Moselle) relate son périple à travers l'Oural. «La traversé de l'Oural s'éternise. Deux locos installées à chaque extrémité du train poussent le convoi vers le plateau d'Omsk. Pour ne pas crever de faim, un captif troque sa montre contre trois kléba (pain)... Les toilettes ? Vous connaissez tous la planche oblique sur laquelle nous défilons. Lorsque nous arrivons à Leningogorsk, il nous est impossible de nous relever. Prostrés, raides comme des piquets, on nous porte dans une prairie. Le soleil revigore lentement nos membres ankylosés et au bout de trois heures, l'un puis l'autre d'entre nous, enfin tout le groupe tente puis réussit à se dégourdir et à retrouver la marche bipède. »

bipèdes atterrissent dans l'une des trois catégories (bonne, moyenne, mauvaise). Je suis classé dans la seconde. La dernière catégorie concerne les gars épuisés qui n'ont plus une once d'énergie et qui, comble de malheur, héritent de portions faméliques.

Travail à l'usine n° 179 (appelée aussi Sibselmash)

Le matin, un morceau de pain de 600 grammes, lourd, peut-être rempli de sciure ou coupé avec des brisures de maïs et des épluchures diverses nous sustente. Avant de pouvoir filer à l'usine, nous patientons longuement devant le portail du camp. «Par cinq, po piat» hurle la sentinelle qui a toutes les peines du monde à vérifier si son contingent de prisonniers à ramener à pied d'œuvre est conforme au compte annoncé. Comme le nombre ne correspond pas à l'effectif signalé, le gars bien emmitoufflé recalcule. Nous patientons dans le froid vif, grelottant sous le peu d'habits qui nous couvrent, tapant des pieds pour activer la circulation sanguine. Installé enfin à mon établi après 20 mn de marche, je cloue, je cloue. Des demoiselles, des dames, elles-mêmes déportées par le régime communiste, participent à l'assemblage des caisses de munitions; elles me glissent les planches que j'assemble en y fichant des clous sur les côtés des caisses de type standard : à la place des classiques angles de mortaises dont on sait qu'elles confortent la solidité des caisses de munitions, les côtés sont ici simplement cloués par commodité, guerre oblige. Les 400-500 planches nécessaires pour constituer les vingt caisses proviennent de la scierie; elles nous sont ramenées par d'autres forçats. Il faut atteindre



20 caisses d'obus [122] par jour pour prétendre à la norme journalière de nourriture.

Le compatriote Muller Raymond, originaire de Lixing-lès-Rouhling, travaille avec moi dans le même atelier.

Il fait froid dans l'usine dans laquelle nous travaillons durant onze heures et nous bénéficions, sur les douze heures de présence obligatoire, d'une heure de battement pour le repas. A midi, la soupe limpide qui nous attend descend vite dans le gosier malgré les arêtes de poisson qui

tapissent le fond de la gamelle; une Oscar Mayer Büchse (une boîte de conserves) et une cuiller en bois sont les seuls ustensiles dont je dispose et qu'il faut surveiller comme le lait sur le feu sous peine de les voir disparaître. Sur la place centrale coule une eau bienvenue. Une contrôleuse passe régulièrement apposer son tampon pour faire viser mon quota de caisses sur ma planche de bouleau à défaut de papier, elle applique ensuite sa griffe sur les caisses fabriquées, son cachet fait ainsi foi de l'état d'avancement et d'accomplissement de mon travail. Chaque semaine, par alternance, le travail démarre soit le matin à 6 heures, soit à 18 heures pour la nuit.



Dans les chroniques du journal régional *Sibérie soviétique* on lit que les travailleurs de la région de Novossibirsk (même les plus jeunes d'entre eux) ont donné leur parole «de transformer chaque journée de leur vie en heures de travail difficiles et stressantes. Nous réduirons notre repos au minimum. Nous travaillerons jour et nuit, jusqu'à ce que les nouvelles de la victoire sur l'ennemi brutal se répandent dans notre vaste patrie». (Photo du journal parue en janvier 1944).

Les civils et surtout les familles déportées par le régime stalinien (je me rappelle l'une d'entre elles avec une grand-mère bien attentionnée avec moi) étaient gentils. Ils partageaient avec nous le peu qu'ils avaient. Ils

nous faisaient parvenir de la nourriture durant la nuit de peur d'être dénoncés. Nous arborons sur nos

[122] Jusqu'à la fin de la guerre, selon les archives du camp, les prisonniers de guerre ont produit 864 000 boîtes pour munitions (I. M. Sawicki, *L'arsenal le plus important en Sibérie: le développement de l'industrie de la défense de la région de Novossibirsk pendant la Grande Guerre patriotique*).



vestes un liseré [123] bleu-blanc-rouge, ce que remarquent les demoiselles qui nous gratifient de sourires à notre passage. L'une d'elles, plus espiègle, tarde à me refiler les planches sciées en les retenant par taquinerie au moment de leur transmission. Je suis devenu cloutier-champion. En effet, tout l'art de l'assemblage consiste à entourer par un cloutage rapide et adroit les lanières métalliques qui vont ceinturer la caisse. Et pour pouvoir fixer solidement ce

bandage qui se vrille, il faut avoir, comme on dit, le *coup de marteau* pour tendre au mieux ces rubans revêches.

Hébergé ailleurs, Marcel travaille à l'usine voisine située 200 mètres plus loin que notre atelier. Je le rencontrerai plus tard sur le quai de départ nous menant vers Tambov. Je suis victime de la dysenterie, la parade consiste à avaler du charbon de bois. Je suis resté deux-trois jours au lazaret.

Les journées interminables passent au ralenti. Une embellie pleine d'espoir nous arrive le 9 mai lorsque le grand chef polyglotte du camp maîtrisant 7-8 langues s'adresse aux prisonniers pour nous annoncer que la guerre est finie et qu'un retour prochain à la maison ne saurait tarder pour certains.



Peu de temps après, j'atterris dans un autre atelier où durant une quinzaine de jours je fais partie d'une équipe qui répare les caisses de munitions. Le départ tarde à venir. Me voilà ensuite emmené avec 200 prisonniers dans un grand kolkhoze de 1 500 ha où toute une série de travaux m'attendent: planter des pommes de terre, faucher les herbages des prairies, (ce que je n'avais jamais fait étant donné que la faucheuse mécanique paternelle se substituait chez nous au fauchage manuel), arroser une surface de cornichons étendue sur 40 hectares où nous travaillons de 3 à 7 heures du matin. On nous laisse ensuite tranquilles jusqu'au soir où l'arrosage reprend aux heures fraîches.

Pour planter les patates, chaque quatuor de *jardiniers* est affecté à un sillon. Les trois premiers planteurs sont armés d'une bêche. Portant son cageot de tubercules, le quatrième manœuvre est chargé de les jeter en terre. Chaque bêcheur creuse son trou et recule d'un pas après avoir vidé la cavité, puis la patate germée est posée (souvent lancée) dedans, ensuite la terre retournée par nos trois maraîchers de fortune retombe dessus. C'est un travail à la chaîne, fastidieux et répétitif. Dès que la sentinelle a le dos tourné, nous dévorons crues, chacun, une bonne vingtaine d'entre elles. Certains gardes voyant notre manège hurlent, tandis que d'autres, grillant leur cigarette, laissent faire ou font mine de n'avoir rien vu. Il est clair qu'en automne, au moment de la récolte, des rangées entières de patates (*katoski*) resteront vides à l'heure du ramassage. Le départ si envié se fait attendre, car les voies ferrées sont surchargées de convois d'hommes armés et de trains d'équipements militaires. Nous comprenons bientôt que Staline va ferrailler avec les Japonais [124] et arme en conséquence les divisions de

[123] Brassard confectionné par Hubert Olier de Ham-sous-Varsberg (Moselle) qui a mis longtemps à le réaliser pour réunir les fils et les bouts d'étoffe tricolores.

[124] Promettant à Roosevelt, à Yalta, que l'URSS entrerait en guerre contre le Japon trois mois après la fin des hostilités contre l'Allemagne, Staline passa aux actes. Après la victoire du 8 mai 1945, il fit transférer des troupes

l'Armée Rouge prêtes à partir pour l'Extrême-Orient. En prévision du départ vers Tambov, nous sommes ramenés au camp en camion. Le sauna nous ouvre ses portes. Nus comme des vers, installés à mi-pente devant un brasier rougeoyant, nous accueillons avec bonheur l'air sec et chaud dégagé par des pierres chauffées à blanc qu'un préposé russe retourne de temps en temps avec un crochet et sur lesquelles il verse de l'eau.

Lavés puis tondus rasibus sous le regard voyeur de demoiselles préposées au bain qui assistent à la scène, on nous dote d'une double chemise en lin, de deux pantalons et d'un viatique pour quatorze jours de voyage mais qui est absorbé en moins de quatre jours tant la faim nous tenaille. En instance de départ, je revois Marcel Vigneron [125]. Notre contingent de départ de 1 200 gaillards [126] a fondu de deux tiers en un semestre et il ne compte plus qu'environ 400 bonhommes dont seuls les Français peuvent s'extraire de l'effectif pour filer à Tambov.

Le voyage [127] s'effectue pour nous dans deux wagons de voyageurs. Au cours du trajet, à la halte d'une gare, j'échange ma bonne veste ukrainienne avec un acheteur (parmi toute une foule

vers la Mandchourie. Les effectifs soviétiques se montaient à 1 500 000 hommes et 5 500 chars. Le 8 août 1945, Molotov convoqua Naotake Satō, l'Ambassadeur du Japon, et l'informa brutalement que leurs pays étaient désormais en état de guerre, le Pacte de neutralité soviéto-japonais de 1941 étant devenu caduc. La conquête de la Mandchourie, l'invasion des îles Kouriles et la prise de Sakhaline ponctuèrent la défaite du Japon.

[125] Marcel Vigneron: «Les premiers jours les autorités du camp ont désigné des prisonniers pour les affecter à d'autres camps. Parmi eux se trouvait mon copain Jean Niedercorn. Ils échangeaient les prisonniers d'un camp à un autre suivant la catégorie déterminée par la taille et l'aspect physique des tâcherons. Toutes les trois semaines on devait passer devant des médecins, déshabillés, pour être rangés dans telle ou telle catégorie de travail. Au début, j'étais dans la catégorie la plus faible mais plus on maigrissait plus les médecins réévaluaient le classement (c'était un système hypocrite): Catégorie la plus faible = D, puis IV, puis III. Jusqu'au 1^{er} février ma catégorie ne faisait que des corvées. Une nuit, je fus affecté à la cuisine pour éplucher des pommes de terre toutes petites cuites dans l'eau. Régulièrement il fallait aller dans les WC enlever la glace avec un pic. »

[126] Les mémoires des Allemands qui sont revenus de la captivité soviétique contiennent des descriptions détaillées sur la façon dont les inhumations ont été faites à cette époque.

«Entre la fin de septembre 1944 et mon renvoi dans ma patrie le 5 septembre 1947, j'ai changé de camp quatre fois, tout en restant à la périphérie de Novossibirsk. Merci à Dieu de ne pas être tombé malade. J'ai été envoyé quotidiennement à des travaux extérieurs: dans une usine de production de munitions, à la pose de pistes, dans une ferme collective, dans une station de galvanisation et dans une installation radiophonique. Avec de longues journées de travail de plus de 12 heures (pendant la guerre on faisait une heure et demie supplémentaire, plus tard la moyenne est tombée à 10 heures), en raison d'un travail très difficile et d'une mauvaise nutrition après notre retour de poste au camp, nous étions fatigués comme des chiens (sic) et tombions sur les planches du lit. Et personne ne se préoccupait de son voisin. Par conséquent, je ne peux pas donner d'informations sur les noms des défunts. En ce qui concerne les taux de mortalité, je sais que durant l'hiver 1944-1945, ans notre camp, 10 personnes mourraient tous les jours de malnutrition ou de dysenterie. Les captifs étaient enterrés loin de toutes habitations, dans la steppe mais je ne saurais préciser leurs identités et l'implantation de leurs tombes. J'ai même participé durant cet hiver-là trois fois comme pelleteur au creusement de grandes tombes..... » (*Sibérie dans la Seconde Guerre mondiale - Novossibirsk. 1977*).

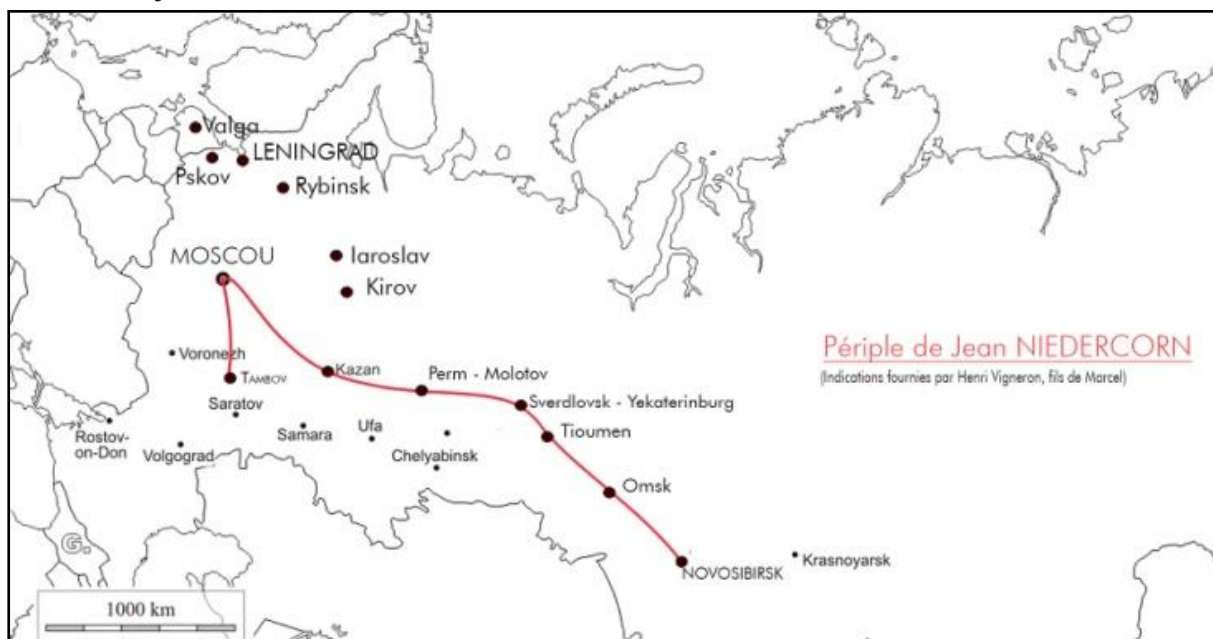
[127] Marcel Vigneron égrène ses souvenirs: «A Novossibirsk, du 24 novembre 1944 jusqu'au 20 mai 1945, j'ai d'abord séjourné au camp 199/5 constitué d'abris pour rallier ensuite des baraques plus salubres. Puis nous sommes partis au kolkhoze du 17 juin au 11 juillet 1945 et nous sommes revenus au camp en attendant le départ qui eut lieu le 16 juillet 1945. Vers la fin juin 1945, le fils du gérant du kolkhoze nous demanda s'il y avait des Français parmi la troupe de captifs et il nous dit que la France et l'URSS avaient conclu un accord pour échanger chacune leurs citoyens prisonniers. Le 10 juillet au soir, lorsque nous sommes rentrés des champs, les quelques camarades malades, restés au camp, étaient pleins de joie et nous disaient qu'on allait rentrer. Après, au rassemblement, le gérant a lu les noms de ceux qui devaient retourner au camp: seuls les Français et les Polonais étaient concernés. Le lendemain, vers 11 heures nous sommes partis à pieds vers notre camp d'attache situé à environ 25 km de notre lieu de travail. Arrivés au camp, vers 18 heures, nous avons mangé les deux soupes, celle du matin et celle du soir. Et on nous a mis dans une baraque. Là, il y avait déjà des camarades qu'on connaissait pour certains. Il y avait le drapeau français. Des captifs allemands devaient balayer devant notre baraquement. Les jours suivants, d'autres prisonniers compatriotes sont encore arrivés. En tout, nous étions 56. On a été se laver. Puis nous avons eu d'autres habits: une veste neuve de l'armée hongroise, une musette avec une chemise et un caleçon de rechange. Nous avons encore eu quelques roubles. Un jour, lors de notre attente, nous avons dû aller au poste de garde l'un après l'autre et là, il y avait une vieille dame qui nous posait des questions en français. Heim René eut des ennuis concernant sa nationalité. L'autorité lui opposa qu'il n'était pas Français et il dû rester. Finalement Heim fut rapatrié par avion. Je crois qu'il était de retour à la maison avant nous. »

d'acquéreurs) qui me propose 250 roubles plus une veste de moindre valeur: marché conclu. Avec l'argent je m'achète des œufs et du lait car j'en ai bien besoin, ma santé est chancelante.

Tambov

Marcel Vigneron évoque les conditions du trajet retour et l'accueil au camp 188: «Le 16 juillet, nous sommes sortis du camp, avec le drapeau en tête en direction d'une gare annexe avant de rallier la gare principale de Novossibirsk puis direction: l'Ouest. Nous étions dans un wagon de voyageurs. Il y avait deux soldats ainsi qu'un officier et une infirmière.

Nous avons traversé les gares d'Omsk, de Tioumen, de Sverdlovsk (ex-Iekaterinbourg), de Kazan pour arriver le 22 juillet 1945 à 10 heures à Moscou.



On est resté bloqué sur les rails dans un wagon jusqu'au soir. Là, on a pris un train en direction de Mitchourinsk et de la gare de Tambov atteinte le soir même. Puis nous avons attendu à la gare de Tambov avant de partir pour Rada. On a marché jusque devant l'entrée du camp et on a dormi par terre. Au matin on est entré au camp. Là on nous a mis en quarantaine et il s'est avéré que trois compagnons de route n'étaient pas Français. Il s'agissait de deux Luxembourgeois qui ont rejoint leurs compatriotes dans le camp. Ils s'étaient fait passer pour de Français pour se distinguer des Allemands, le troisième devait être Sarrois. Je retrouvais Paul Weber qui n'était pas passé par Novossibirsk car, malade, il avait rejoint l'infirmierie à notre départ du camp de Valga. Au camp de Tambov, nous étions dans une baraque à moitié enterrée qui contenait une centaine de captifs. Elle était mal éclairée avec de la terre battue au sol. Il y avait des puces. La nuit, je tentais de m'en débarrasser en secouant ma chemise. Question travaux, on faisait des corvées. Le matin, on partait en forêt chercher du bois encore vert qu'on arrachait des arbres en tordant les branches à plusieurs gars. J'ai participé une fois au pelletage de terre pour couvrir la toiture d'une baraque. Les punis devaient faire la corvée de chiottes qui consistait à vider les WC en portant le contenu des *ouatères* dans une fosse située dans la forêt. Certains captifs, mieux nourris, jouaient au football. Au camp de Tambov, Dap et Even (Ndr: pas d'autre indication sur leur identité) me présentèrent à Justin Reiter de Semming qui m'apprit qu'il avait vu mourir mon frère Julien [128] en février 1944 dans une infirmerie de la ville de Tambov.»

Jean Niedercorn poursuit: « Au bout de huit jours, le train s'arrête en rase campagne et nous rallions à pied le camp 188. Nous patientons huit heures devant le portail avant que l'autorité pénitentiaire

[128] On peut supposer que Julien Vigneron, étant bien malade dans l'une des baraques du camp 188, ait été transféré en dernière extrémité dans un lazaret de la ville.

daigne procéder aux formalités d'enregistrement. En attendant notre inscription, je me suis assis dans un coin pour pouvoir mieux écraser les poux qui infestent ma chemise et lors de la recherche de mes petits cannibales sur pattes, je constate que Marcel Vigneron a retrouvé un gars du pays, le dénommé Hilt de Calembourg-Laumesfeld; ils auront la chance de partir ensemble avec le premier convoi-retour. Hélas, en arrivant à Tambov, le malheureux Marcel apprend que son frère y est décédé et on lui montre l'emplacement de la baraque dans laquelle il a trépassé.

La nourriture devient ascétique, l'eau clairette et insipide, où le seul œil qui se mire à la surface est le reflet de mon globe oculaire, fait office de soupe. Comment se reconstituer des forces avec si peu de calories? En plus, me voilà obligé par un membre privilégié du Club des Français qui fait fi de mon état de santé, à devoir aller dessoucher des troncs de sapin dans la forêt alors que je suis faible comme un nouveau-né !



(Cliché n°2-G56-G1-1943-12-German POW's sawing wood)

Au bout de trois jours de dur labeur, le manche de la hache me faisant bientôt office de béquille, je vacille sur mes jambes, vaincu par la pleurésie qui m'occasionne des quintes de toux à m'arracher le thorax avec une gêne respiratoire qui me rend flagada. Et dire que le kapo voulait me coller en sus une corvée de latrines.

La photo de prisonniers allemands travaillant hors des limites de leur camp en Union soviétique reflète le dur travail qui nous était imposé avec peu de matériel approprié pour l'accomplir.

Survivant miraculé, squelette ambulancier, j'ai réchappé du royaume des morts!

Dès mon retour de la forêt, la doctoresse m'ausculte et vu mon état de faiblesse extrême me fait diriger d'autorité vers le mouiroir de la morgue, la baraque n°22. Je suis au bout du rouleau, physiquement parlant, prêt pour être jeté sur le tas macabre. Que m'importe en ces instants douloureux l'existence terrestre ! Je suis conduit par un policier dans cette antichambre de la mort, à l'image d'un chien galeux qui va crever misérablement derrière une haie. Introduit par la porte arrière de la baraque funéraire, je retrouve quatre autres compagnons, affalés par terre, entre la vie et la mort. Considérant les cadavres qui sont empilés ('stockés' conviendrait mieux) dans la première moitié du logis comme des hôtes débarrassés de tous leurs soucis terrestres et que je vais bientôt rejoindre, j'accepte mon triste sort pour me dégager de cette oppression thoracique qui me cisaille.

La gorge en feu, je suis en plus si abattu, si las, que je veux une fois pour toutes en finir, me détacher de la vie, *me décorporer* et devenir inexistant. Je flotte dans l'inconscience, sans douleur, sans peur, comblé par une léthargie qui semble même m'éloigner sans appréhension de mon funeste destin.

Plus tard, l'un des policiers venu au contact des cinq clients abonnés pour l'au-delà a dû constater un semblant de vie en moi. La doctoresse accourue le constate aussi. Ainsi, au bout de deux jours et deux nuits passé avec les macchabées, je renais du néant, je reviens d'outre-tombe par je ne sais quel prodige, je suis comme l'on dit resté collé à mon enveloppe humaine, mais j'ai toujours de la fièvre. Le policier me demande de dévêtir mes deux compagnons de route qui ont succombé. Je ne sais pas ce qui va advenir des deux autres: auront-ils par extraordinaire ma chance de ressuscité ?

Ma fièvre carabinée qui m'a asséché me fait boire une eau croupie, jaunâtre, que j'ingurgite avec un plaisir évident. Je sais que plus rien ne peut m'arriver. Je me demande encore aujourd'hui comment j'ai émergé du cercle restreint des trompe-la-mort, car tel un Lazare moderne, j'ai pour ainsi dire vaincu un premier trépas.

Je vais végéter au camp en raison de ma faiblesse patente car je ne puis prétendre au voyage-retour tant que je n'aurais pas repris quelques couleurs. J'ai rencontré là-bas un dénommé Richard de Waldweistroff qui était manchot et dont j'admirais la résistance psychique et morale nullement perturbée par son handicap.

Bientôt l'heure de retour tant attendu sonne. Les wagons de voyageurs ouverts à tout vent et qui proviennent sans doute de l'Allemagne défaite nous véhiculent vers Francfort-sur l'Oder. Des morts

inconnus qui rendent l'âme dans le train-retour sont enterrés au bord de la voie ferrée par des paysans polonais qu'un soldat russe est allé chercher pour qu'ils assurent la triste besogne funèbre.

A Francfort a lieu l'écrémage des prisonniers (c'est le frein, die Bremse, comme disaient les captifs) car certains ont su habilement travestir leur supposée identité française, la plupart étant des Sarrois.

Nos fesses décharnées, malgré nos mains servant de coussins amortisseurs, et nos ventres ballotés endurent le supplice sur les bancs des camions GMC conduits par des chauffeurs hilares qui nous transfèrent dans la zone anglaise. Le corned-beef dérègle le transit intestinal et c'est la course éperdue aux toilettes.

Ah! Bruxelles et son accueil divin: les malades sont descendus du train par des mains charitables, des tables aux nappes blanches nous livrent un festin inoubliable fait de pâtes et d'autres merveilles, dont nous avons été orphelins depuis plus d'un an pour certains d'entre nous. Des paquets de cigarettes nous tendent leur étui.

Passant par Valenciennes, nous arrivons à Paris, Gare du Nord. Sortis dans la rue avec nos habits feldgrau, au cours du parcours nous menant à la caserne Reuilly, des chaises, des tables, des cailloux sont jetés sur notre colonne, sous les huées de la foule parisienne.

Transgressant les ordres, les services infirmiers étant moins présents le dimanche, nous sortons boire un coup: deux clients complaisants nous offrent trois blancs qui ont pour conséquence de nous rendre malades à rendre tripes et boyaux. Le médecin nous fait la leçon devant les dangers encourus que provoque l'ingestion de nourritures et de boissons auxquelles le corps n'est plus habitué et qui, d'après l'argot parisien, vous met le cœur sur le carreau.

Remis en selle, douché, habillé de neuf avec une tenue américaine dans laquelle je flotte et fort d'un viatique de 5 000 francs, j'arrive en gare de Metz. Pour rallier Halstroff je m'enquiers auprès d'un préposé du buffet de la gare pour connaître les liaisons possibles me permettant de rejoindre le domicile familial. Finalement j'emprunte un bus place Saint-Louis. Père qui m'attendait chaque soir n'est pas là quand j'arrive. Notre voisin Félix, choqué par ma maigreur, part en pleurant: je pèse 45 kg. Cette captivité m'a laissé des séquelles sur le plan physique et moral. Il est vrai que j'ai pu traverser les épreuves sans faillir grâce à mon tempérament de battant.

Aujourd'hui, le pire survient le soir, au moment de m'endormir et il me faut, depuis 20 ans, prendre des calmants pour pouvoir m'assoupir. D'autres camarades de misère, frappés durement par la captivité, ont imploré Ciel et Terre pour être épargnés par le mauvais sort, en se réfugiant dans la prière. Ainsi, Hyppolite Teigten d'Eutrange (village rattaché à Thionville) avait fait le vœu d'entrer dans les ordres après son séjour à Tambov.

Hubert Olier rentre 21 octobre 1945, le jour de la fête du village de Guerting (Kirb).

MONNEREN

La médaille grand or au doyen Jean Niedercorn

Doyen de la commune et des Malgré Nous, Jean Niedercorn a connu les camps en Sibérie et à Tambov. 91 ans, bon pied bon œil, ce véritable miraculé revient sur son passé et s'inquiète pour l'avenir...

Quand en novembre dernier je suis venu vous rendre visite pour vous souhaiter un très heureux anniversaire, à vous le doyen de notre commune, nous avons longuement évoqué quelques moments particuliers de votre existence, et vous avez annoncé que l'association des anciens combattants de Sierck-les-Bains et environs viendrait prochainement vous remettre une médaille militaire. J'en ai été aux conseils municipaux et tous avons tenu à ce que cette manifestation de reconnaissance se déroule en mairie de Monneren avec un petit vin d'honneur. Heureux de vous accueillir donc et de vous féliciter pour cette nouvelle distinction car vous le méritez bien » a déclaré Paul Schneider, le maire de Monneren.

La délégation UNC de Sierck-les-Bains à laquelle appartient le récipiendaire comprenait Gaston Bornhoff, trésorier, Jean Kintzinger, président d'honneur, Jean Guirkinger, porte-drapeau, et Charles Muller, président. Ce dernier a lancé : « Mais, mon cher Jean, tu rajourni depuis notre dernière rencontre ! Je suis timent heureux et honoré de venir te remettre la médaille grand or de l'UNC ô combien méritée. Félicitations encore et je te souhaite de la porter le plus longtemps possible ! »

Le 8 novembre 1926 dans la commune voisine de Halstroff, Jean Niedercorn porte allègrement ses 91



À la droite du maire, le doyen Jean Niedercorn. Photo RL

Tambov...

Incorporés de force dans l'armée allemande sur l'ordre de Hitler, 130 000 Alsaciens et 30 000 Mosellans se retrouvèrent à combattre les troupes russes pour éviter qu'ils

Malgré-Nous à 17 ans

L'épopée russe d'Olier Hubert, de sa mobilisation dans la Kriegsmarine au Printemps 1944 à son retour en France en octobre 1945.

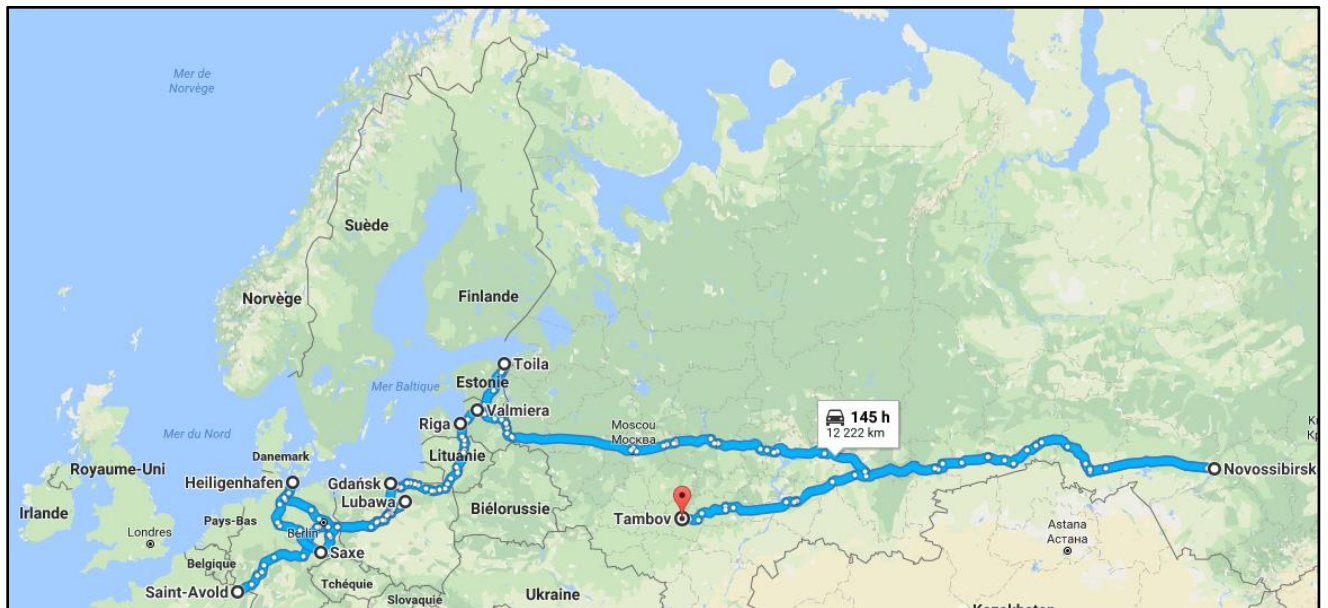
Propos recueillis par Christophe Dechoux, petits-fils d'Hubert Olier, les 4 et 11 novembre 2017.

Olier Hubert est né le 3 novembre 1926 dans le village de Porcelette en Moselle.

C'est au printemps 1944, dans l'année de ses 17 ans, qu'en tant que « Malgré-nous », il vivra l'aventure la plus marquante de toute son existence.

Les principaux épisodes sont relatés ci-après de manière chronologique.

Les points spécifiques relatifs aux expériences d'Hubert Olier viennent compléter cette Histoire.



Au retour de l'Evacuation.

« À Ham, le Wiederaufbau recrutait. Je suis parti travailler au Guirlingerhof, près de Bouzonville, dans un endroit surnommé la « poudrière ». On y recyclait toutes sortes de matériaux, des munitions inutilisables, des bandes de cuir, etc. On utilisait des «Ostarbeiter» (travailleurs de l'Est), principalement des Russes. C'est à cette occasion que j'ai pu apprendre quelques mots de leur langue, ce qui m'aura été utile ».

Le R.A.D.

« J'ai été convoqué au RAD en octobre 1943: j'ai fait mon service près de Wasserbilitg et Igel à la frontière luxembourgeoise. Là-bas j'ai rencontré Muller François qui effectuait son service au RAD du 7 novembre 1943 au 15 février 1944. Après deux mois de permission, est arrivé mon ordre d'incorporation pour la Wehrmacht. Je me souviens que Becker Théophile de Varsberg refusa de partir après le R.A.D. et avait décidé de se cacher. J'ai hésité, connaissant les risques qu'encouraient mes parents et proches si je ne répondais pas à la convocation ; mon père m'accompagna à la gare de Saint-Avold ; jusqu'au dernier moment, il me demanda : « Alors, c'est décidé, tu pars ? »

Wehrmacht.

19 mars 1944 : Mobilisation dans la Kriegsmarine, la marine de guerre allemande placée sous l'autorité du ministère du Reich à la défense. Landausbildung en Pologne, à Löbau

Dès lors, je suis envoyé en Pologne pour une période de Landausbildung de trois mois. Au cours de cette période, je serai formé aux techniques de guerre. J'ai passé trois mois de formation en Pologne. Quand on sortait dans les rues, on entendait des filles qui disaient : « Das sind die freiwillige Franzosen. Ce sont des volontaires français ». L'un d'entre nous qui parlait le polonais leur expliqua qu'elles se trompaient. À partir de ce moment-là, les relations s'améliorèrent, mais l'officier allemand nous interdit les sorties, par précaution ».

Transfert à Heiligenhafen.



A l'issue de la Landausbildung, Hubert Olier est transporté dans la Marine Kriegsschule à Heiligenhafen, en Prusse-Orientale, avec une soixantaine de soldats. Au terme de trois mois passés dans cette ville portuaire, il est décidé qu'il ferait partie d'une unité de 60 hommes qui combattront sur le front russe. A ce moment-là, il quitte les rangs de la Kriegsmarine pour rejoindre ceux de l'infanterie.

« Ceux qui étaient ensemble en Pologne devaient partir ensemble. On nous fit croire que nous resterions dans la marine et même qu'on allait retourner en France. En fait, on m'a remis un uniforme feldgrau datant d'avant-guerre. Celui-ci comporte notamment des épaulettes et des boutons en laiton : son caractère atypique me causera des ennuis par la

suite car les Russes penseront que je suis un officier. Le trajet continue vers Dantzig où j'embarque pour les pays baltes, et plus spécifiquement pour la ville de Riga. Dans la capitale estonienne, la S.S. attend mon unité pour une formation complémentaire. Le convoi se rend dans des baraquements et tentes situés en forêt à proximité des petites villes estoniennes de Jõhvi et Toila situées une dizaine de kilomètres derrière la ligne de front. « J'ai conscience que ma survie se jouera à peu de choses et je saisis toutes les occasions possibles pour améliorer ma connaissance du russe que j'avais commencé à apprendre alors que je travaillais en Moselle pour le Wiederaufbau en 1941 avec des prisonniers russes. »

Nous avons eu une formation de « Panzergrenadier » : on apprenait à sauter sur les T.4 russes en marche pour leur poser des mines, entre autres. Nous étions groupés par équipes de huit hommes, 6 Mosellans et 2 Allemands - des vieux qui furent remplacés plus tard par d'autres Mosellans. Le Gruppenführer rencontra quelques difficultés avec nous parce qu'on était solidaires.

Nous lui rappelions sans cesse qu'on était là contre notre volonté, que ce n'était pas « notre » guerre. Un jour, l'officier se confia à nous : il était là, suite à une « Zwecksbesondereverwendung » (obligation de service exceptionnelle), disait-il. Il nous raconta comment des soldats allemands avaient assassiné des femmes et des enfants en Estonie, puis les avaient jetés dans des fosses communes ; il avait perdu ses illusions là-bas, ces massacres l'avaient profondément marqué...

La Russie, un pays d'où je n'aurais jamais dû revenir !

« Plus d'une fois, j'ai cru ma dernière heure arrivée parce que les Russes creusaient des tranchées de 2 m de profond sur 50 cm de large à côté de notre position ; leur comportement était imprévisible. Sur un site vallonné, on était deux groupes à l'abri dans les tranchées ; l'un vers la droite, pris sous les feux des Russes, l'autre à gauche où je me trouvais.

Comme notre groupe était mieux armé, le commandement ordonna d'inverser nos positions afin de repousser l'attaque. Mais, à peine notre groupe fut en place que j'ai pu observer une attaque russe qui a tué tous mes compagnons, ceux qui venaient de s'installer sur notre ancienne position.

Deux Mosellans, Philipp Joseph et Stremmer René, faisaient partie de mes copains tués. « Je dois aussi ma survie au fait que je parlais un peu le russe. Avec un copain de Sarreguemines, on a profité d'une déroute pour nous cacher dans la forêt. Les Russes ont tiré dans notre direction jusqu'au moment où on a levé un drapeau blanc de fortune. D'abord, nous avons hésité à nous rendre en apercevant les Mongols d'allure peu rassurante sur leurs chars. D'ailleurs l'un de nos soldats a été massacré à coups de crosse de fusil. Car, voyant qu'il s'agissait d'un S.S., les Russes étaient sans pitié

Sur mon uniforme, j'avais cousu l'insigne S.S. très légèrement, cela m'a permis de m'en débarrasser très vite. Les premiers Russes arrivés à notre contact levaient déjà leurs armes pour nous tuer. Je me suis écrié « Fransouski ! ». Très vite, des mains se faufilèrent dans nos poches et on s'est trouvé démunis.

Restés très méfiants car les Russes recherchaient les engagés volontaires, ils posaient beaucoup de questions ; la position des troupes allemandes, leur nombre, leur armement, jusqu'à savoir comment j'avais appris à parler leur langue. J'ai dû expliquer avoir travaillé dans une usine de recyclage des métaux près de Bouzonville, sur un poste en binôme avec un prisonnier russe. C'est là que nous nous apprîmes mutuellement, moi le russe, et le prisonnier, l'allemand ».

C'est dans cet environnement que le 25 septembre 1944 Hubert Olier vivra l'un des épisodes l'un des épisodes les plus troublants de son existence. Il se retrouve alors aux côtés de son ami Lucien, sous le

commandement d'un officier hollandais, quand son unité est attaquée par des opposants Mongols. On ordonne à Hubert et Lucien de changer de position pour aller à l'endroit qui est le plus exposé aux balles ennemies et de tirer avec la mitrailleuse. Les deux soldats saisissent la première occasion pour tenter de s'échapper dans une forêt voisine, mais la pluie de balles à proximité leur laisse très vite penser qu'ils sont repérés par l'ennemi. Ils se concertent rapidement et décident de se rendre. Lucien propose d'improviser un drapeau blanc avec une serviette qu'il possède encore, et, la peur au ventre, les deux hommes se dirigent vers l'ennemi qui ne les aperçoit pas directement. La première réaction du soldat mongol laisse présager le pire, mais Hubert parvient à engager un dialogue grâce aux quelques mots de russe qu'il a pu apprendre, hurlant à son interlocuteur qu'ils sont français et non allemands. Le soldat prend la décision de les conduire à l'un de ses supérieurs à l'arrière du front. Ils passent alors devant une série de blindés. Hubert Olier raconte qu'arrivés devant l'un d'entre eux, ils se sont arrêtés. C'est d'abord une jambe qui en est sortie, puis un soldat qui s'exprime dans la langue de Molière :

« Vous êtes français ? » Les hommes acquiescent.

« D'où venez-vous ? » Hubert Olier » cherche alors un nom de ville à consonance française. Il répond « Saint-Avoid ».

« Saint-Avoid », répond son interlocuteur, « Je ne connais pas ».

Dès lors, le dialogue est engagé sur de meilleures bases, mais on continue à interroger Hubert et Lucien (l'officier russe est accompagné d'un interprète qui ressemble à Goering et parle parfaitement allemand). Les deux hommes se retrouvent à nouveau en grand danger quand les Russes identifient une carte de l'Arbeitsdienst allemand dans le portefeuille de Lucien, mais grâce à sa maîtrise du Russe, Hubert parvient à temporiser.

Les deux hommes sont finalement conduits à l'arrière du front et questionnés à nouveau par une femme militaire et un jeune Russe. Le comble de l'horreur intervient peu de temps après quand ils réalisent que l'on est en train de creuser deux tombes dont ils sont convaincus qu'elles leurs sont destinées.

A l'issue de ces épreuves estoniennes, le groupe d'Hubert Olier est emmené par les Russes dans une école : on leur demande de grillager le périmètre. Ils sont ensuite envoyés dans un autre camp de plus grande taille, puis conduits dans la ville lituanienne de Valmiera (Wolmar) pour prendre le transsibérien qui doit les conduire à Novossibirsk. Il a 18 ans pendant la préparation du train. Les rations de nourriture, à base de betteraves et de pain, sont limitées.

Départ pour la Sibérie.

Deux à trois semaines sont ensuite nécessaires pour parcourir plus de 3 000 kilomètres qui les séparent de la destination. Au cours de cette épreuve, Hubert Olier et ses camarades sont toujours très peu nourris. Expérience : Pour s'hydrater un minimum, les hommes sont contraints à attendre que le givre se dépose sur les parois des wagons, ou encore à récupérer de la neige grâce à des boîtes de conserve passées à travers le trou des WC. Hubert Olier raconte que l'un de ses camarades est si assoiffé à l'arrivée en Sibérie qu'il avale d'une traite toute la neige possible dès son arrivée à Novossibirsk. Quelques jours plus tard, il décède.

Par ailleurs, les wagons sont si bondés qu'il n'est pas possible pour tous les hommes de se coucher à même le sol, et certains d'entre eux n'hésitent pas à employer la brutalité pour se réserver les meilleures places.

Pendant les premiers jours de train, on ne leur donne aucune nourriture. Le troisième jour, on leur amène un seau d'eau qui est percé. Dans la précipitation, les hommes le renversent et sont forcés de lécher le sol pour quelques gouttes d'eau. Hubert Olier raconte que le seul endroit qui restait disponible pour se coucher était un minuscule espace jouxtant ce qui servait de toilettes. Épuisé par les précédentes épreuves, il parvient à s'endormir et à son réveil, réalise que la crasse, l'urine projetée sur le sol et le gel pendant son sommeil l'avaient littéralement collé au plancher. Il est contraint de couper un à un les différentes parties de son vêtement pour pouvoir se relever.

Epreuves sibériennes.

A l'arrivée en Sibérie en novembre 1944, Hubert Olier est conduit dans un camp de prisonniers où il travaille notamment dans une usine de production de munitions. Les conditions de travail sont particulièrement difficiles. Il raconte que lors des marches en rang serrés sur plusieurs kilomètres, tout

homme qui s'écartait de la file était la proie de chiens spécialement dressés pour s'en prendre aux prisonniers.

De plus, l'hiver sibérien approche. Pour augmenter ses chances de survie, il se porte volontaire dans les « Grabenkommandos » qui creusent les fosses pour les nombreux prisonniers qui décèdent au fur et à mesure des épreuves. Cela lui assure une double ration de nourriture. Cette dernière est extrêmement frugale, faite à base de soupe légère et d'un peu de pain.

Pendant l'hiver, les conditions sont extrêmes et les températures peuvent atteindre -50°C . Dès lors, tout moment passé à l'extérieur peut geler vos membres et ultimement à la mort.

Hubert Olier relate un épisode où, accompagné de Théo, il se rend au « sauna » (c'est-à-dire le lieu où les hommes se douchent). Pour atteindre ce point, il est nécessaire de marcher à l'extérieur dans l'hiver sibérien. Par chance, on a donné à Hubert Olier un manteau supplémentaire, ce qui n'est pas le cas de Théo. Au milieu du trajet, Hubert réalise que le nez de Théo est en train de geler. Il se saisit de neige pour le frotter énergiquement. Arrivé au « sauna », Théo lui fait remarquer que ses orteils sont noirs. Il est trop tard... Pour les sectionner, les Russes utilisent simplement un peu d'iode et une pince coupante.

Hubert raconte avec horreur avoir vu une pièce dans laquelle étaient entassés divers membres de prisonniers. Dans cet univers, la mort est présente partout. Pendant le printemps et la suite, ils sont alors amenés à travailler dans les kolkhozes et au déchargement de bateaux sur les fleuves.

Tambov, le début de la fin des épreuves.

Après de longs mois passés dans les camps sibériens, c'est en juillet 1945 que se termine l'épreuve des camps de prisonniers russes. Les Malgré-Nous sont transportés dans un convoi avec (notamment) des Luxembourgeois, des Allemands, des Polonais et des Hongrois.

Sur les 1 200 hommes arrivés en train en Sibérie avec Hubert Olier, ils sont seulement environ 400 à être vivants. Ils sont alors conduits à Tambov au Sud de Moscou où ils resteront 3 mois, avant de regagner la France en octobre 1945.

Sur place, les conditions sont un peu meilleures qu'en Sibérie : la nourriture est plus acceptable et surtout le froid est moins vif.

Hubert Olier rentre 21 octobre 1945, le jour de la fête du village de Guerting (Kirb).



Pfanner Roger, né le 26 juillet 1920 à Strasbourg.



Faisant partie du contingent des 1 500 partis de la gare de Rada le 7 juillet 1944, Roger Pfanner est revenu 70 ans après visiter le camp 188 de Tambov.

Heureux d'accompagner la délégation du Conseil Général de la Moselle partie à Tambov fin août 2014, ce n'est non sans émotion que l'intéressé a épilogué sur son périple qui l'a conduit de son Alsace natale, via le front russe et sa douloureuse captivité, vers l'Algérie et les Forces Françaises Libres.

« Mes parents tenaient un salon de coiffure à Strasbourg Neudorf et j'ai tout naturellement embrassé la même profession, allant même me perfectionner à Paris Pantin chez un maître-coiffeur de renom qui, en devenant chauffeur particulier du Général Gamelin, m'a laissé pour ainsi dire en plan à la déclaration de la guerre.

Au début de la Guerre, j'ai été évacué avec des personnes originaires de Yutz vers la Bourgogne, à Allerey près de Beaune. C'est au cours de cette période que j'ai rencontré mon épouse, Juliette Junkel, décédée en 2007. Après la campagne de France, les autorités allemandes d'occupation ont renvoyé chez eux tous les réfugiés mosellans et alsaciens installés dans leurs différentes régions d'exode. Je me suis alors installé à Yutz avec ma compagne. Durant 9 mois, nous avons travaillé en Sarre, ma dulcinée dans un salon à Mettlach et moi dans un salon de coiffure à Merzig. En mai 1942, nous avons fait l'acquisition de l'enseigne de coiffure paternelle à Strasbourg, mais je n'ai pu l'exploiter que 6 mois. En effet, début octobre 1942, j'ai été incorporé dans le R.A.D. (Reicharbeitsdienst), service obligatoire du travail du Reich dont les buts étaient de brasser les jeunes alsaciens et mosellans avec le reste de la jeunesse allemande et surtout, de leur donner une préparation militaire.

Deux mois après cette initiation à l'art de la guerre, j'ai été enrôlé dans la Wehrmacht, et au cours du mois de décembre 1942, je fus transféré en Allemagne, obligé de laisser mon épouse s'occuper seule de notre commerce.

Envoyé sur le front de l'Est, dans un bataillon de marche, je suis passé par Petrikau en Pologne avant de connaître les combats acharnés près de Minsk, en Biélorussie, puis à Orel, en Russie.

Nous y avons connu les difficultés d'existence qu'ont ressenties tous les Landser avançant dans le pays des Soviétiques. Pourtant, la promenade dans les plaines d'Ukraine du Nord où les autochtones exécutaient le régime stalinien s'annonçait sous de bons auspices : les matkas russes applaudissaient à tout rompre devant le défilé de nos troupes arpentant, la langue en feu, les routes truffées d'ornières et de bourniers piégeurs. Venant à notre rencontre avec du pain et du sel, certaines d'entre elles n'hésitaient pas à nous embrasser. Cette euphorie bon enfant ne fut hélas que passagère !

Etablis sur le front d'Orel, nous y avons connu la grêle céleste provoquée par les orgues-de-Staline, ces redoutées Katiouchka, dont les obus tombaient drus sur nos poches de défense au point de transformer en un clin d'œil une prairie accueillante en un damier lunaire.

Pas moyen de s'esquiver du pétrin ! Chaque incorporé avait été prévenu d'être abattu sur place si l'un ou l'autre des Alsaciens-Mosellans, présents dans l'unité, s'amusait à prendre la poudre d'escampette car nous étions surveillés comme le lait sur le feu par d'ombrageux suppôts du régime nazi qui nous attendaient au coin de la tranchée.

Juillet 1943 fut l'un des premiers tournants de la guerre avec cette gigantesque bataille de Koursk qui vit les panzer allemands s'empaler sur les barrages antichars inexpugnables mis en place par des nuées de civils réquisitionnés à cet effet. L'opération Citadelle qui devait terrasser l'ours soviétique annoncera le début de la fin pour la Wehrmacht face aux contre-offensives agressives poursuivies ensuite par l'avancée irrésistible du rouleau-compresseur rouge jusqu'à la Chancellerie de Berlin, avril-mai 1945 !

Captivité

Le 13 juillet 1943, j'ai déserté et je fus capturé par les forces soviétiques. Epuisé par les retraits quotidiennes où l'on nous obligeait à creuser à la va-vite des lignes de défense qui se révélaient être de simples passoires face aux débordements ennemis, lessivé et sans forces, je me suis caché dans un trou en laissant passer les premières troupes russes mais les unités suivantes, des Mongols, m'ont sauva-

gement assailli. Mon compagnon d'infortune a eu ses lunettes brisées, Yvan imaginant trouver l'or tant convoité dans le cerclage éclaté, couleur vermeil, de ses besicles. Un de ses acolytes m'a détourné de mes maigres biens sous la menace de sa mitraillette, en cherchant par ailleurs un stylo de remplacement car le sien qu'il arborait avait perdu sa plume. Heureusement que je disposais d'un stylet métallique de rechange, enfoui dans une de mes poches sinon je ne sais pas quel mauvais sort mijotait cet Asiate ombrageux pour m'éliminer. La vie tient parfois à peu de choses : je lui manifestais des signes de joie en applaudissant à tout rompre son attitude de vainqueur *généreux*.

Les choses se compliquèrent très vite. Refoulés vers l'arrière, nous avons parcouru quelque 200 km à pied sans aucun ravitaillement. Quiconque s'affalait sans ressources au bord de la route était liquidé sans état d'âme par des sentinelles revêches dont le mot d'ordre était d'avancer en éliminant en fin de convoi les inutiles bouches. Dieu que ce calvaire nous parut interminable !

Les pieds en sang, nous avons arpenté les chemins de l'infortune sous un implacable soleil de plomb. Et toujours rien à boire durant ces étapes dantesques, dans une chaleur de four à vous faire assécher sur place ! Tenaillé par la soif, je me suis allongé dans une flaque d'eau bourbeuse, la léchant comme la laperait un animal éreinté, et nullement incommodé par une déjection de chien qui dissipait ses miasmes à l'entour. J'ai même fini par siroter un échantillon de parfum que j'avais pu garder sur moi.

Lors de ces marches épuisantes ponctuées d'une soif intolérable je déféquais debout en lâchant mes crottes dures comme de la pierre. Plus tard au camp n° 188, mes sphincters détraqués lâchaient plus de selles liquides que je ne mangeais au point qu'un camarade m'a comparé aux canards dont les déjections à tire-larigot tapissent les basses-cours. Aux haltes de fin de journée, on nous distribuait de l'eau chaude insipide et du pain spongieux à la texture ressemblant à de la choucroute frelatée. Me considérant comme un de leurs alliés potentiels, les tracts trouvés aux bords des chemins le claironnant très fortement, l'espoir d'un proche départ vers des rangs amis entretenait la flamme de ma survie.

Arrivés au camp de Toula, nous avons été chargés d'assurer de menus travaux à l'intérieur de l'enceinte captive.

Puis, comble de fortune, je me suis retrouvé dans un camp de prisonniers réservé aux officiers allemands. Mon métier de coiffeur m'autorisait momentanément à profiter de la situation de confort dévolue aux officiers captifs qui bénéficiaient d'un statut privilégié aussi bizarre que cela paraisse, celui d'être mieux nourris que le commun des mortels fantassins. J'ai ainsi léché avec délectation les fonds de leurs boîtes de conserves, un régal par rapport à notre diète très spartiate qui nous était imposée. J'ai par ailleurs eu l'insigne honneur de raser de près le Feldmarschall Paulus. Nous n'avons pas échangé de propos, la noblesse alpestre du grade ne se liant pas à la plèbe du simple galon ! D'ailleurs je ne lui aurais pas adressé la parole, ma haine des Boches était à ce moment-là au comble de sa fureur. Oui, moi aussi avant mon enrôlement dans la Wehrmacht, j'avais voulu déguerpir en Suisse avec une quarantaine d'Alsaciens. Nous avons convenu de nous retrouver sur le quai de la gare de Strasbourg. Sur dénonciation, les gars y ont été arrêtés et promis à de lourdes peines. Je réchappais pour ma part à cette arrestation car, accompagné de ma jeune épouse, la Gestapo nous prit alors pour un couple de tourtereaux sans histoire venu batifoler le long des quais. J'avais tenté d'autres subterfuges pour fuir mon incorporation de force. Déjà à la veille de partir au R.A.D., la fumée d'un *tabac* fabriqué avec une salade séchée imprégnée de substances toxiques ne m'a guère incommodé. Puis à la Wehrmacht, au moment du dispatching ventilant les hommes dans les unités montant au front, j'ai avalé une pilule qu'un camarade alsacien travaillant en pharmacie m'avait refilée. J'en voulais deux, mais il me les a déconseillées au vu de leur nocivité. En l'avalant, l'effet a été immédiat chez mon compatriote qui a dégringolé du châlit et s'est assommé par terre. Pour ma part, la tête me tournait, je vacillais sur mes jambes, mais résistais à l'évanouissement et surmontais ce passage à vide sans autres conséquences. Lui est parti pour le front de Normandie tandis que je filais vers l'Ukraine.

Au lendemain de la guerre, il est revenu me voir dans le salon de coiffure, mais au vu de son état physique j'ai eu du mal à le reconnaître. Efflanqué, chevelu, l'ombre de lui-même, il est mort très jeune. Était-ce sa pilule qui l'avait mis dans ce triste état ?

Il faut croire que ma constitution physique exceptionnelle m'a beaucoup aidé dans les épreuves quotidiennes, notamment lors des disettes de nourriture qui vous affaiblissaient inéluctablement.

Peu de temps après ce séjour privilégié, on me précisa que j'allais être dirigé sur l'école Antifa [129] de Krasnogorsk et malheur à moi, pour m'apprendre au passage que je partais travailler à la solde des Communistes ! Un choix qui me glaça le sang à l'idée de devenir traître à la Patrie ! Que faire pour ne pas y être mêlé ? Heureusement, le cours d'espionnage précédent n'était pas terminé et nous voilà de ce fait dirigés sur Tambov via Moscou où notre colonne eut droit à la colère des Moscovites qui nous labourèrent au passage les côtes et ajustèrent des coups terribles de bâton malmenant cruellement les moins chanceux d'entre nous. J'ai pris quelques crachats bien ciblés dans la figure. Qu'importe, j'étais heureux à l'idée de rejoindre le camp n° 188 des Français, si cher à nos cœurs patriotiques.

Nous avons emprunté des wagons chargés de charbon. Affalés dessus vaille que vaille, nous nous agrippâmes aux blocs d'anthracite pour ne pas tomber sur la voie ferrée. Il y eut une vingtaine de décès : pauvres inconnus basculés sans ménagement dans les fossés bordant les talus !

Camp de Tambov

Moi qui rêvais d'un lieu de villégiature peinarde tel celui que nous avaient laissé entendre les autorités, quel cruel désappointement en arrivant dans ce pompeux Lager où il nous a fallu attendre à l'entrée le sésame-ouvre-toi, l'estomac vide avec nos pieds frigorifiés battant continuellement la semelle.

Evidemment, une fois installés dans nos baraques pouilleuses, le règlement tatillon se renouvelait tous les matins à l'heure des appels quotidiens, ces *proverka* interminables où l'on comptait jusqu'à 6 fois le troupeau dépenaillé et gelant sur place ! Cloîtrés en quarantaine, nous eûmes droit aux inoculations prophylactiques, histoire d'éloigner le spectre des épidémies et des contagions. De son poing fermé enserrant la seringue, un médecin, adepte du marteau-pilon et de surcroît bourreau du rendement, plantait vigoureusement la même aiguille dans la centaine de dos efflanqués qui attendaient ce passage obligé. Nombreux étaient ceux qui s'écroulaient sous la douleur fulgurante de la pointe tordue et abimée à force d'être utilisée mais aussi sous l'effet du *vaccin* inoculé de force dans les tissus musculaires. Lorsque je suis arrivé au réfectoire, les premiers jours de mon arrivée au camp, je n'ai rien pu manger. Le bol et la cuillère en bois dégageaient une odeur nauséabonde qui me provoquait des haut-le-cœur et des envies incessantes de vomir. Je détournais le regard du contenu du bol devant les remugles faisandés qui imprégnaient le bois des ustensiles. Mais la faim qui me triturait affreusement les tripes prit rapidement le dessus et je n'ai plus fait la fine bouche au bout de mon carême d'enfant gâté. Par la suite, on aurait dit que mes bol et cuillère léchés à la manière de l'ours affamé sortaient comme neufs d'un lave-vaisselle ! Il n'y a rien de pire que la faim. Je défie quiconque aurait pu trouver une miette quelconque après la pesée du pain !

J'ai fait partie du Waldkommando durant un trimestre, un record car au fil du temps passé dans la forêt, je voyais disparaître les uns après les autres les tâcherons qui m'entouraient. L'hiver fut coriace avec des - 28° Celsius, je l'ai passé sans manteau et sans gants dans les tréfonds sylvestres à m'épuiser à tirer sur la scie passe-partout qui semblait ne pas avancer d'un iota dans le tronc revêché. Nous le coupions à quelque 80 cm de sa base engobée dans l'épaisse croûte neigeuse dans laquelle nos jambes disparaissaient. J'étais devenu si faible que je n'arrivais plus à lever les grosses branches rivées par le gel au sol et que l'on devait casser, vu leur poids, pour les ramener à notre gîte. A l'image d'aiglefrins frits, mes pieds boursoufflés par les engelures pourrissaient, je fus alors retiré du commando-bois. Vers la fin du séjour forestier, le garde qui veillait sur la troupe me chargea d'alimenter le feu, ce qui me permit de mieux résister à la froidure qui tétanisait mes pieds ankylosés dans leurs affreuses galoches, rembourrées de chiffons innommables tellement elles apparaissaient écœurantes à la vue et par l'odeur dégagée.

Une autre fois, traînant à deux la luge, je partis avec un groupe faucher des céréales enfouies dans leur manteau neigeux d'où dépassaient de noirs épis battus par la bise polaire. Me voilà muni d'une faux dont j'ignorais le maniement. Je n'avais jamais fauché de ma vie ! Exténué par la marche d'approche, je tombais à terre à chaque balancement de l'engin que je plantais maladroitement dans le manteau

[129] Les diplômés des écoles Antifa étaient utilisés pour assurer la propagande lors de manifestations dans les camps de prisonniers de guerre ou balancer des tracts pour les soldats allemands à l'avant du front.

Les cours dans une école Antifa duraient trois à quatre mois et consistaient en des séminaires au cours desquels on inculquait aux novices l'art de maîtriser la doctrine générale du socialisme international, de dévoiler aux prisonniers le caractère nuisible du fascisme allemand et de vilipender les régimes occidentaux.

blanc. Un garde compatissant me montra alors le geste auguste du faucheur tiré du fond des âges. Je dus lui tenir sa mitrailleuse lors de sa démonstration de fauchage !

Au sortir de l'hiver, j'ai été hospitalisé au lazaret pour mon état physique délabré. A mes yeux, ce lieu accueillant s'apparentait à une espèce d'hôpital reculé dans la campagne pour hommes préhistoriques, j'entends. Dans cette infirmerie antique, un docteur charcutier s'épuisait avec peu de moyens à rafistoler les tourments des malades. Plus d'un souffreteux hurlait de douleur lorsqu'il attaquait à vif les moignons et orteils gelés des malheureux. Je n'ai pas voulu moisir dans ce lieu de dépérissement tant le spectre de la faim pénétrait mon imagination au point d'en devenir une souffrance intolérable surtout à l'évocation des menus mirifiques, redits sur disque sans fin, par les alités de la chambrée. Hallucinations qui masquaient la famine et me mettaient dans les pires émois ! Spectre insaisissable du civet de lapin tiré du chapeau des mirages cruels ! Ainsi, la tarte fantôme aux quetsches gorgées de saveur bien de chez nous, le kouglof croustillant si évanescant, l'éphémère choucroute du tonnerre nous ravageaient l'esprit. Pour ma part, j'ai cru devenir fou à force d'entendre seriner la liste de ripailles qui fusaient en surenchère entre les travées. Cette bonne chère débitée sans relâche par les affamés et dispensée avec talent aux abonnés privés de nourriture par des orateurs sublimes me tapait sur le système. Mon obnubilation virait au délire lors de ces persécutions gastronomiques. Voilà pourquoi je me suis vite extirpé de cette corne d'abondance factice pour ne plus entendre mes papilles gustatives pétiller d'agressivité mal contenue dans mon palais buccal si peu servi en la matière. Heureux de sortir de cette auberge pantagruélique aux effets dévastateurs sur mon mental, je retrouvais mon métier de coiffeur à la saouana.

J'ai également eu l'occasion de faire partie des croque-morts. Lorsque la morgue était bien remplie de cadavres à poil que l'on n'arrivait plus à enterrer en raison d'un sol gelé s'apparentant à du béton insensible à nos coups de pioche désordonnés, j'ai participé à leur évacuation macabre. Une charrette à petit cheval russe servait de transport collectif à la vingtaine de dépouilles qu'on allait balancer à 1-2 km du camp. Un peu de neige était saupoudrée dessus en attendant le cortège suivant !

Je constatais que les plus costauds mouraient en premier. Sans doute que leur constitution exigeait davantage de calories mais hélas introuvables en ces lieux de perdition. C'était du chacun-pour-soi et l'on n'était pas sûr du lendemain car l'on vivait au jour le jour à la merci de rustres sans pitié qui nous faisaient subir leurs maltraitances. J'avais la trouille des kapos dont certains étaient pires que les S.S.. D'ailleurs j'ai été puni une fois de corvées de chiottes : j'ai cru ce jour-là à la fin du monde !

Les chiottes : un cabanon sommaire qu'il fallait fuir comme la peste car on y attrapait le reste de maladies. Le peu de temps qu'on y passait pour expédier ses petites affaires ou alors son Niagara d'urine et ses déjections glaireuses et sanguinolentes suffisait en hiver à vous congeler les fondements alors qu'en été, les mouches s'incrustaient dans tous les trous disponibles et les miasmes fétides vous faisaient grimacer de dégoût. Imaginez un seul instant ce qu'a pu être pour nous la vidange de ces lieux maudits.

Penser à ma Juliette me permettait de garder en moi l'énergie nécessaire pour survivre. Et je crus bon de m'exonérer de manger en bradant mon pain et en me focalisant sur le tabac, sur trois cigarettes bienvenues, une le matin, une à midi et la dernière le soir qui m'expédiaient dans la béatitude céleste. Torturé par la faim, alors que je savais ma vie en danger, je me remplissais l'estomac d'eau douteuse, d'eau à n'en plus finir. Telle une outre ballonnée, j'avais la sensation de sortir gavé d'un repas liquide et je m'autorisais le nirvana, environné de fumée, qui me faisait tituber comme les mouches étourdies par un coup de serviette rageur du cuisinier. Ma tête tournicotait. Assis par terre, désorienté, je sentais bien que la syncope me guettait et je me retrouvais je ne sais comment et pendant combien de temps allongé sur le sol, le cerveau embué et l'esprit gazouillant d'images apaisantes zébrées de flashes dangereuses. A ce jeu mortel ne pouvait que s'enclencher une issue fatale d'autant plus que la dysenterie et les œdèmes s'invitèrent sur ma personne. Je le constatais, l'hydropisie enflait d'eau mes pattes d'éléphant au point qu'il fallut couper le bas de mon pantalon. A chaque fois que je me levais, l'eau descendait dans mes jambes qui gonflaient à vue d'œil. Face à l'enflure qui agrandissait aussi ma tête (le doigt s'enfonçait dans la chair comme dans du pudding) je redoutais de voir l'œdème s'installer dans les poumons, issue fatale garantie ! De peur de mourir, je restais couché sur mon bat-flanc sans remuer le moindre orteil, pensant que mon immobilité ferait disparaître ce phénomène inquiétant ! Je dormais la nuit entière sans jamais me réveiller tant j'étais faible.

Convoi des 1 500.

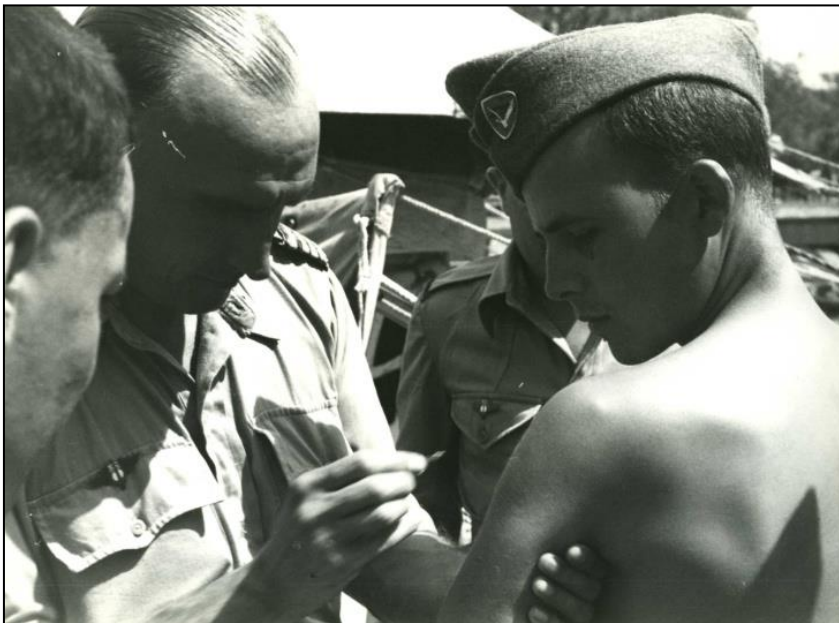
Mais le hasard fit bien les choses car nous apprîmes bientôt qu'un prochain départ était programmé



pour l'Algérie. Encore fallait-il passer le contrôle médical qui filtrait les faiblarde. Pour que je puisse faire partie de l'heureux cortège des 1 500, j'ai réussi à biaiser l'examen physique en changeant de rang, puis de colonne et ainsi me glisser habilement dans le groupe choisi.

Début juillet 1944, je me souviens avoir assisté à une séance de théâtre qui faisait de la réclame pour les Bolcheviques. Et lors de la sortie du camp, moi qui

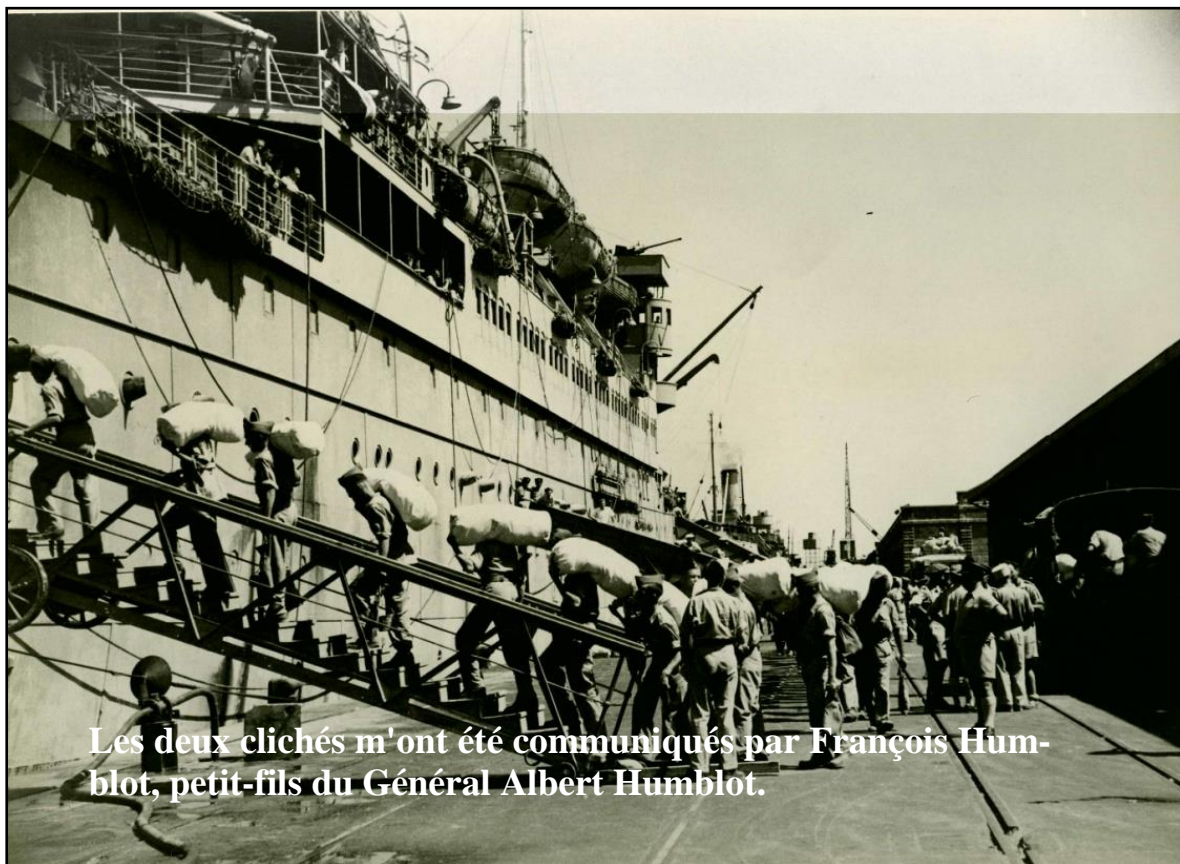
d'habitude avançais les derniers temps comme un zombie, j'allongeais mes pas, fier comme Artaban, en chantant la Marseillaise.



Un voyage épuisant nous amena à Téhéran. Infesté personnellement de 240 furoncles qui explosaient sous la pression des doigts, je fus soigné par un pharmacien parlant anglais qui m'appliqua du sparadrap sur toutes mes plaies infectées et purulentes. Heureusement j'avais eu la présence d'esprit d'y appliquer de l'huile ce que m'évita, lors de l'arrachage de la bande, les jérémiades de douleur provoquées par l'arrachage du duvet qui recouvrait les plaies. Nous avons également dévalisé le réfectoire,

en passant par les fenêtres. Mais fallait voir le résultat ! Succombant à la gourmandise, tous ont eu la coulante et des douleurs intolérables provoquées par les diarrhées qui ont laissé plus d'un en triste état. Les autorités du convoi nous ont alors mis à la diète forcée et procédé à des vaccinations préventives. J'embarquai à Haïfa et arrivai à Alger le 29 août 1944.

Je suis resté au sein des Forces Françaises Libres pour être démobilisé en août 1945.»



Rauch Ernest

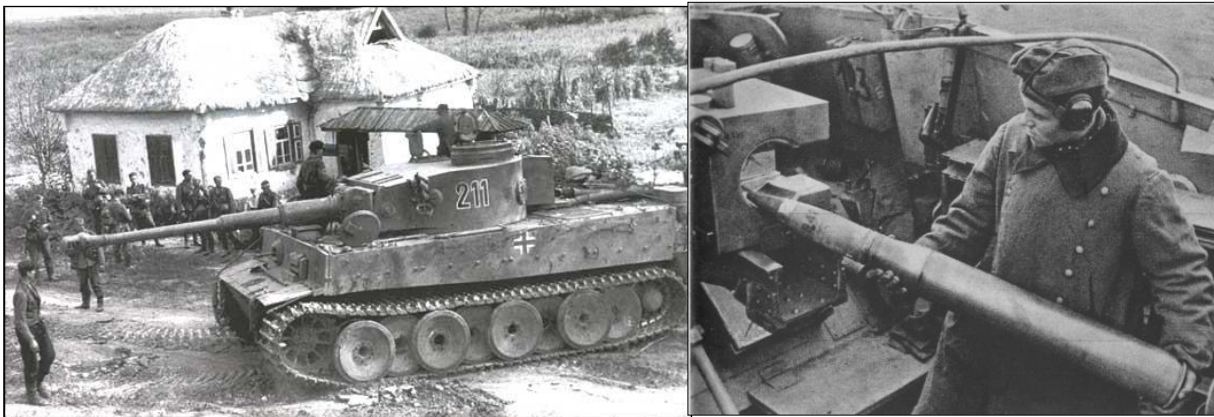
Comme incorporé de force me voilà posté en automne 1944 au nord du Dünaburg, non loin de Tallin en Estonie. Après mon séjour paisible dans les îles de la Méditerranée, c'est-à-dire en Sardaigne puis en Corse, je me retrouvais désormais affecté dans la 14^{ème} compagnie anti-char du 37^{ème} régiment de la 21^{ème} I.D.

Nous avons été appelés en renfort dans le Nord Abschnitt pour prêter main forte aux troupes de la Wehrmacht battant partout en retraite afin d'y endiguer les pointes ennemies qui poussaient leur avantage vers la Baltique et en même temps nous étions là pour défendre l'accès à la Prusse-Orientale. En effet, pendant l'été 1944, au moment du débarquement allié, l'Armée rouge commençait sa grande offensive qui devait provoquer la défaite du groupe d'armées Centre. L'opération Bagration [130] visait à libérer la Biélorussie et à conquérir les contrées baltes.

Depuis leur départ en mars 1944 de la région de Leningrad, les troupes de la Wehrmacht constamment malmenées paraient au plus pressé. Subissant coup sur coup des attaques continues du rouleau compresseur soviétique, elles reculaient défensivement en passant successivement par l'Estonie, la Lettonie et la Lituanie, pour se diriger ensuite vers la Pologne. Au cours de ce repli, j'avais essayé deux fois de désertir, en me cachant dans des maisons, mais un officier ayant remarqué mes intentions, m'a averti qu'à la prochaine tentative, il me « flinguerait ».

Début 1945, commençait la bataille d'encerclement de Königsberg, (aujourd'hui c'est une enclave russe nommée Kaliningrad). Tous les jours, nous étions soumis aux bombardements de l'artillerie, aux orgues-de-Staline ou à l'arrivée des redoutables avions à l'étoile rouge, volant bas pour tout mitrailler sur leur passage. Il ne fallait surtout pas montrer son bout du nez le long de nos lignes d'arrêt car leurs mitrailleuses de bord faisaient des cartons en cas de découverte fortuite.

Un beau matin, cela devait être début février 1945, nous étions encore trois personnes à servir un canon antichar de 75 mm, dont j'étais le seul à avoir eu une instruction sur cette arme et à en connaître le maniement. Nous étions positionnés à l'entrée de Laïš, un village près de Mehlsack, en Prusse-Orientale, à proximité d'une ferme composée d'une maison d'habitation et d'une grange. De l'autre côté se profilait une route et, en face de l'école, était stationné un char Tiger. L'officier du char m'a dit que si les Russes survenaient, ils tireraient, et que nous devions les soutenir.



Peu après, nous avons vu les Russes arriver, munis de mitrailleuses Maxim sur trépied. Ça sentait le roussi ! J'ai donc envoyé un de mes hommes pour voir ce que fichaient nos tankistes dans le panzer.

En revenant, il m'annonça que le char était vide : il n'y avait plus personne ! Les oiseaux noirs à tête de mort s'étaient envolés. Comme nos *valeureux* tankistes s'étaient défilés, alors, sans demander notre reste, nous avons également abandonné le canon pour rejoindre ce qui restait de notre compagnie. J'ai signalé au lieutenant l'abandon du canon et il m'a demandé si j'avais récupéré la lunette de tir à vision optique et je lui ai répondu par la négative. Il m'a alors ordonné d'aller la rechercher avec deux hommes, je lui ai répliqué que j'irais seul. Arrivé sur les lieux, j'ai constaté que les Russes n'avaient

[130] L'opération Bagration est une offensive d'été réalisée par l'Union soviétique du 22 juin au 19 août 1944, visant à nettoyer de toute occupation militaire allemande la Biélorussie (Weissrusland, Russie blanche).

Sur une ligne de front s'étendant sur 1 000 km, les Soviétiques avancèrent de 600 km en deux mois ; à l'issue de cette attaque d'envergure, la défaite du Groupe Heer Mitte était consommée.

pas encore investi notre position que nous venions de quitter et qu'aucun tir ne fusait de part et d'autre. C'était le moment de filer à l'anglaise. Enjambant deux ou trois marches, je suis descendu dans la cave de la ferme. Là, à l'abri des regards, j'ai arraché les emblèmes de mon uniforme. Dans la doublure de ma veste, j'avais caché un petit drapeau français que j'avais récupéré dans un bureau abandonné d'une gendarmerie corse, lors de mon passage sur l'île.

La cave était divisée en trois ou quatre pièces, l'une était réservée aux pommes de terre, une deuxième aux betteraves et les autres destinées à divers stockages. Je me suis caché sous une bâche noire qui couvrait des pommes de terre. A la grâce de Dieu, qu'allait-il maintenant m'arriver ? J'ai entendu une voix qui criait quelque chose près de la porte. Méfiant, l'individu n'osait pas y entrer, préférant lâcher une rafale de sa mitrailleuse.

Je suis sorti de ma cachette. J'ai levé les bras avec mon drapeau français bien en vue et j'ai dit au tireur ce qu'un ingénieur russe m'avait appris : « Ya frantsuzskiy, ne strelatze, Ia voyenno-plennyi. » traduction : « Moi Français, ne tirez pas, moi prisonnier de guerre ».

Et le fantassin m'a réclamé : « Uhr ist (sic) », pour savoir si je possédais une montre. Je lui ai répondu que non et il est parti. C'était un grand gaillard. Mais après son départ, un deuxième chenapan est venu, il lorgnait sur ma chevalière en argent. J'ai fait semblant de pas pouvoir la retirer, il a alors mis son revolver sur mon doigt pour que je la glisse au plus vite hors de l'annulaire. A proximité se trouvait un seau d'eau de pluie, dans lequel j'ai trempé ma main et je lui ai donné ma bague. Ensuite j'ai remonté l'escalier de la ferme jusqu'à atteindre une terrasse. Y stationnaient plusieurs femmes-soldats (Flintenweiber), chacune ayant une mitrailleuse pendue au cou, ainsi que des hommes en armes. Les hommes arboraient autour de leur casquette un bandeau rouge.

Jusqu'à tout allait bien. Tout à coup, un jeune militaire russe qui sortait de la grange pour se diriger vers la ferme fut tué à ce moment-là par un tireur embusqué. La fureur s'empara aussitôt des soldats. Comme j'étais seul avec eux, j'ai pris des coups de tous les côtés, surtout de la part des dames survoltées, des furies déchaînées qui m'ont tabassé à coups de genoux et de pieds pendant que je tentais de me protéger sous l'avalanche des coups.

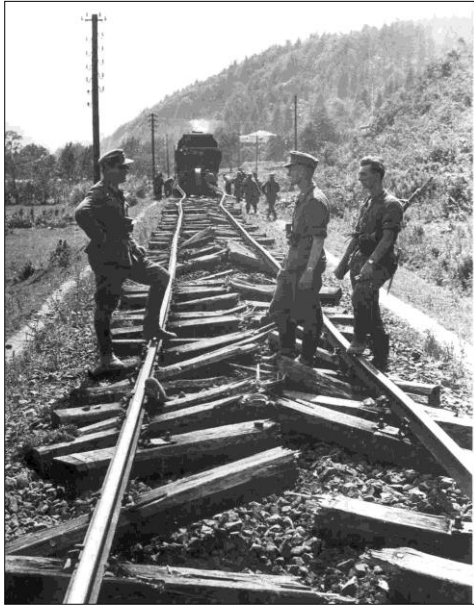
A la suite de ce dramatique événement dans lequel un jeune Russe avait payé de sa courte vie la sauvagerie adverse menée par des tireurs d'élite jusqu'au-boutistes, une dizaine d'autres prisonniers est arrivée sur le lieu tragique. Nos vainqueurs nous ont alors volontairement placés dans cet endroit exposé qui leur permettait de circuler en sécurité alors que nous étions exposés dangereusement aux tirs de nos amis allemands. Nous étions devenus des boucliers humains.

Ce moment angoissant passé, je suis retourné dans la maison où cantonnaient cette fois plusieurs soldats et officiers. Parmi eux, se trouvait un officier instituteur à Leningrad qui parlait assez bien l'allemand. Il m'a demandé pourquoi je n'étais pas soldat de De Gaulle. Alors je lui ai expliqué que nous avions été forcés de partir combattre, sinon la famille entière aurait été déportée dans un camp de concentration. A partir de là, je pensais qu'on allait me faire une faveur, vu que j'étais tout seul.

Pensez-vous, ils m'ont enfermé dans une cave voûtée, en briques. Aux environs de deux heures du matin, un gardien m'a emmené dans une chambre à coucher, une pièce assez longue et peu large comportant deux lits. Entre les deux lits, un enquêteur siégeait à une table placée devant une fenêtre. L'homme m'a questionné au sujet des caractéristiques des obus antichars et il voulait que je lui explique ce qu'était la Panzergranate 40 [131]. Je lui ai répondu que je ne connaissais pas les secrets de fabrication des obus. Ensuite, il m'a demandé de retourner vers les lignes allemandes afin d'aller espionner les mouvements des unités mais je ne voulais plus y retourner.

Le lendemain, nos vainqueurs nous ont rassemblés pour entamer avec eux une longue marche à travers des villes et des villages calcinés. Il nous fallut plusieurs jours pour arriver au terminus de notre calvaire situé près des voies ferrées refaites que les pionniers russes, je présume, avaient pu rétablir entre-temps et qui étaient ainsi redevenues aptes au transport ferroviaire.

[131] La Panzergranate 40 est un obus anti blindage à noyau de tungstène, à fort pouvoir de pénétration. Ayant dû faire face aux nouveaux blindés soviétiques (les redoutables T-34 et KV, quasiment invulnérables), le Département de l'artillerie de l'Armée allemande, pour compenser ces lacunes, ressortit de ses cartons le canon anti-char PaK 40 de 75mm. Cette pièce démontra toute son efficacité. Le modèle destiné à être monté dans les tourelles de char fut désigné 7,5-cm Kampfwagen Kanone 40 et celui qui était destiné à équiper les blindés sans tourelle, le canon 7,5-cm Sturm Kanone 40.



C'est qu'auparavant les Allemands, au moment de leur retraite, avaient coupé en deux, au moyen d'un puissant crochet situé derrière deux puissantes locomotives qu'elles tractaient comme un ouvre-boîte géant, les traverses de chemin de fer comme si c'étaient des allumettes et cela sur des kilomètres à n'en plus finir.

Comble de malheur, avant de partir vers le chemin de la captivité, un Russe m'avait pris mes bottes en cuir et m'avait donné, à la place, des bottes en feutre mouillé que la pluie avait distendues : vraiment des galoches de cruel supplice ! Misère supplémentaire : c'est que dans la botte gauche se dressait un petit clou qui sortait de la semelle arrière faite en bois et dont le talon s'était usé suite aux marches à pied effectuées par mon voleur. La pointe de fer blessait ma voûte plantaire à chaque pas que faisait mon pied. Lors des arrêts qui ne duraient que quelques minutes, ma cheville enflait aussitôt si bien que pour repartir, je devais m'accrocher à mes deux voisins sur quelques mètres, avant de pouvoir à nouveau marcher seul. Derrière la colonne

qui était constituée de dizaines de prisonniers suivait une calèche tirée par deux chevaux, avec, à son bord, deux soldats russes, armés d'une carabine. Et dès que l'un d'entre nous n'arrivait plus à suivre, ils l'embarquaient sur cette calèche, faisaient demi-tour et l'abattaient. Ils m'ont également demandé de monter à bord de ce véhicule criminel, mais j'ai préféré souffrir jusqu'au bout de mes forces.

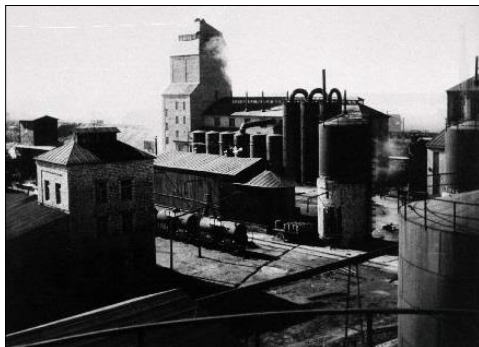
Au deuxième jour de la marche, un G.M.C arriva sur la route, à notre rencontre. Trois soldats étaient debout dans la benne, avec une mitrailleuse pointée au-dessus de la cabine de conduite. L'un des passagers hurla des imprécations: « Voyna kaput, Germanski kaput », et en même temps, il tira une rafale meurtrière dans le tas humain.

Pour ceux qui étaient morts, pas de problème. Mais ceux qui étaient blessés, ils ont été achevés devant nous ! Cruel destin ! Ce fut le cas pour mon voisin de marche, un sous-officier qui avait pris une balle dans la poitrine du côté gauche et dont l'impact provoqué par la pointe de la cartouche ressortit sous son bras droit.

La nuit, nous sommes arrivés dans un grand hall hippique, et là, nous avons dormi sur une épaisse couche de fumier mouillé qui sentait horriblement l'urine. Pour celui qui couchait au centre de ce bâtiment et qui était pris d'une envie pressante, il lui fallait tâter des mains dans l'obscurité pour trouver son chemin de crainte de marcher sur la tête des prisonniers, car le hall ne disposait d'aucune lumière.

Après plusieurs jours de marche éreintante, nous sommes arrivés dans un endroit, en rase campagne, où la voie de chemin de fer avait pu être rétablie. Là, les gardes nous ont entassés dans des wagons à bestiaux : destination Tallin. La porte entrouverte de dix centimètres laissait passer deux planches en forme de V, sur lesquelles coulissaient nos besoins naturels.

Camp de Tallin



Le camp de Tallin était formé de baraques où avaient logé avant notre arrivée des ouvriers de l'organisation Todt travaillant pour les Baltische Öl Werke. A l'intérieur du camp s'élevaient des fourneaux en briques rouges. L'installation des fils électriques était en place, mais pas d'alimentation en courant électrique et pas d'eau non plus. On trouvait, de part et d'autre des allées principales qui divisaient le camp, un fil de fer barbelé posé à dix centimètres du sol, et tous les vingt mètres, apparaissait une plaquette en bois marquée d'une tête de mort et de deux os de couleur rouge. Près dix centimètres de neige saupoudraient les bords du chemin.

Comme il n'y avait pas d'eau, j'ai pris de la neige au-delà de la limite autorisée en me gardant bien de sortir du chemin balisé. Un gars qui marchait à mes côtés a franchi cette limite et un garde du mirador lui a tiré une balle en pleine tête.

Le lendemain, un occupant d'un autre baraquement a allumé quelques brindilles avec du papier dans un fourneau et comme punition nous avons été obligés de monter sur les toits avec des outils d'incendie, sous une pluie et une neige battantes, et y rester pendant toute la nuit. Au petit matin nous avons regagné nos chambres ; nous étions trempés jusqu'aux os : il n'y avait rien pour nous sécher.

Parfois les gardiens, des gamins sans scrupules, nous rassemblaient tous dans la cour et nous obligeaient à rester sous la pluie et la neige sans bouger ou encore à dormir sur des structures faites de rondins de sapin répartis sur deux étages et qui étaient pleines de punaises.

Tous les matins, au lever du jour, avait lieu le rassemblement, même pour ceux qui tenaient à peine debout, et à chaque proverka il manquait, soit des gars très malades, soit ceux partis pour l'éternité.

Après plusieurs jours passés dans notre Lager de misère qui était orphelin d'eau et d'électricité, les autorités du camp ont demandé des charpentiers afin de construire une structure en bois pour y installer une citerne qui servirait de château d'eau. D'autres corps de métier furent également réquisitionnés. On demandait des électriciens, mais je ne me suis pas présenté. Mais comme ils détenaient mon carnet militaire (Soldbuch) où figurait ma profession, j'ai été appelé et nous nous sommes retrouvés à cinq gars pour aller rétablir le courant.

Le lendemain, j'ai reçu des rouleaux de fil électrique destinés à l'alimentation générale du camp. J'ai escaladé les pylônes en béton, qui dataient des anciennes installations, et j'ai fixé les câbles sur les isolateurs, tandis, qu'à défaut de palan, une flopée d'hommes tirait à la bonne hauteur des poteaux les fils électriques. Une fois le courant rétabli, on a également installé l'éclairage dans la cuisine ainsi que dans la réserve où s'amassaient des tonnes de poissons qui constituaient notre menu quotidien. Par la suite, il a fallu éclairer le grillage autour du camp en posant des lampadaires. Pendant cette période pénible et fatigante, comme j'étais affublé d'habits toujours mouillés, j'ai commencé à grelotter et à cracher du sang. Un infirmier m'a pris la température et m'a précisé que j'avais quarante de fièvre. On m'a amené dans une baraque où se trouvait un fourneau, du genre tonneau d'huile, et j'ai dû attendre l'évacuation d'un cadavre avant de pouvoir m'y installer. Dès que sa place fut libérée, on a retourné la paillasse et on m'a couché dessus.

Le lendemain matin, une doctoresse hongroise est passée et m'a diagnostiqué une pneumonie dextra (côté droit du poumon enflammé). C'est l'infirmier qui me l'a appris et il m'a avoué qu'il ne croyait pas que je m'en sortirais. La chambre comprenait sept lits superposés et tous les jours on sortait des corps sans vie. Après trois semaines de forte température, ma fièvre est tombée et on m'a placé dans une autre baraque où j'étais en phase de convalescence. Mais dès le lendemain, l'infirmier m'annonça que je devais, malgré mon fragile état de santé, être présent à l'appel, sur ordre du chef de camp. Et rebelote, avec le froid vif régnant sur la place d'appel, j'ai refait de la température pour quelques jours. Le repas était tous les jours le même : une soupe de poisson assortie d'arêtes, avec de temps en temps, un morceau de pomme de terre, une cuillerée à café de sucre en poudre et du pain ressemblant à un bloc de terre glaise.

Au moment de la capitulation des troupes allemandes, un grand nombre d'Alsaciens-Mosellans séjournait au camp. Après quelques semaines de friction, ces derniers ont demandé leur séparation avec les Allemands. Nous avons alors été placés dans des baraquements à part en attendant notre libération. Un train de la Croix-Rouge, avec des officiers français et des infirmières installés à son bord, nous a rapatriés. Nous avons débarqué à Berlin, où nous avons eu des uniformes anglais. De Berlin nous avons rallié le centre de rapatriement du Wacken, (quartier situé au nord de la ville de Strasbourg).

Un jour, j'ai demandé un extrait des archives russes, par l'intermédiaire du Conseil Général du Haut-Rhin pour prouver à ma femme et à mes enfants que je m'étais évadé. Quelle ne fut pas ma surprise lorsque la réponse m'est parvenue. Ils m'ont signalé que j'avais été fait prisonnier, qu'un officier m'avait demandé de retourner vers les lignes allemandes pour espionner, et également que j'étais cuisinier. Des élucubrations tirées je ne sais d'où ! J'étais effectivement dans la cuisine mais comme électricien ! Tous ces renseignements sont faux : je me suis bel et bien évadé chez les Russes !

Pendant mon incorporation j'ai contracté de nombreuses maladies. Ainsi, en Sardaigne, après avoir séjourné dans le golfe d'Aristano situé dans le centre ouest de l'île, j'ai été soigné à San Thérèse (zone nord), pour cause de *malaria tertiana* avec 21 jours d'hospitalisation passés sous la tente.

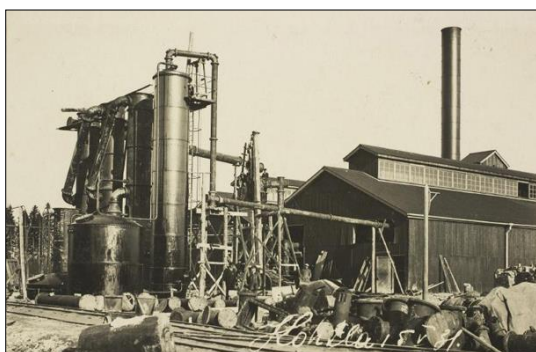
En Russie, j'ai enduré une tendinite m'imposant plusieurs semaines d'attelle au bras gauche suite au creusement d'une cavité effectuée dans le sol gelé, pour assurer le camouflage d'un canon de 75 anti-char.

En Lettonie, le chauffeur d'un 4x4, tractant son canon antichar, a dérapé sur une forte pente, en voulant éviter un canon de l'artillerie lourde qui stationnait sur la route. Et comme la roue gauche du canon se trouvait bloquée par une grosse pierre, le chauffeur avança. Malheureusement le canon me passa sur les deux jambes pendant que j'essayais d'enlever l'obstacle. J'ai séjourné à l'hôpital de Véro en Lettonie avec les deux jambes dans le plâtre.

Durant ma captivité russe, j'ai contracté le scorbut, une pneumonie dextra, des aphtes des deux côtés de la bouche, une sinusite frontale et maxillaire

Aujourd'hui, on ne reconnaît que le camp de Tambov, certes c'est celui qui regroupait le plus grand nombre de prisonniers français, mais dans d'autres camps comme celui de Tallin, je pense que proportionnellement, il y avait autant de morts.

Par mon témoignage rapporté ici, je voudrais seulement sauver mon Honneur pour affirmer que tout ce que j'ai écrit n'est que vérité.



Historique de la société Baltische Öl :

Peu après l'occupation soviétique en 1940, l'ensemble de l'industrie de l'huile de schiste fut nationalisée et subordonnée à la Direction Générale des Mines et de l'Industrie de carburant du Commissariat du Peuple pour l'industrie légère.

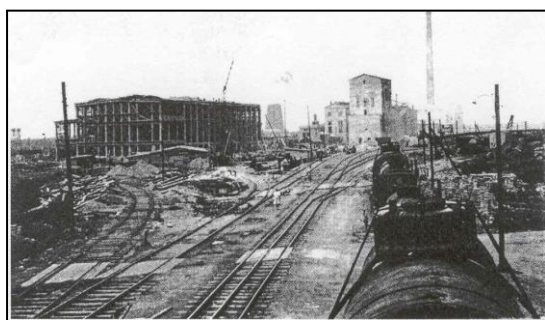
Mais lorsque l'Allemagne envahit l'Union soviétique en 1941, les infrastructures de l'industrie estonienne furent en grande partie détruites lors du retrait des forces soviétiques.

Pendant l'occupation allemande, l'industrie de l'huile de schiste fusionna avec la société Baltische Öl GmbH qui devint la plus grande industrie sur le territoire estonien. Le but principal de cette industrie était la production de pétrole pour l'armée allemande. En 1943, après que les troupes allemandes furent chassées de la région riche en pétrole bordant la Mer Caspienne, l'huile de schiste estonien devint stratégique.

Le 16 Mars 1943, Hermann Göring avait émis un ordre secret indiquant que «le développement et l'utilisation de l'industrie de l'huile de schiste devenaient la tâche militaire et économique la plus importante dans les territoires des anciens Etats baltes ».

Le 21 Juin 1943, le Reichsführer Heinrich Himmler émit l'ordre d'envoyer autant de juifs mâles que possible à l'extraction de l'huile de schiste. La Baltische Öl était composée de cinq unités (Kiviõli, Küttejõu, Kohtla-Järve, Sillamäe et Kohtla).

Les prisonniers de guerre russes et le travail forcé constituaient environ les deux tiers de la force de travail dans ces unités. Lorsque les troupes soviétiques avancèrent en Estonie en 1944, environ 200 Estoniens, spécialistes de schistes bitumineux, furent évacués vers Schömberg, en Allemagne, pour travailler dans l'industrie de l'huile de schiste sous le nom de code 'Unternehmen Wüste'.



Les exploitants allemands battant en retraite firent détruire les usines d'extraction d'huile en Estonie et inondèrent les mines d'exploitation.

En 1945, ce furent les prisonniers de guerre allemands qui contribuèrent à la restauration des fours-tunnels à

Kohtla-Järve et à Kiviõli. Ces fours à distillation chauffaient les schistes bitumineux pour en extraire les gaz, essence, fuel lourd et huiles de base dont, à son tour, l'U.R.S.S. de Staline devint friande.

Riss Victor, né le 23 octobre 1923 à Petite-Rosselle.

Rencontre en mairie de Farébersviller le jeudi 24 mai 2018.

Eloge funèbre le 5 décembre 2018 en l'église Saint-Joseph de Petite-Rosselle.

Avant de commencer ce récit, je précise que chaque mot correspond à la vérité. Je ne vais rien ajouter ni retrancher mais seulement relater les faits qui sont restés clairs dans ma mémoire, ces faits remontant quand-même à la bagatelle de soixante-treize ans. Si des erreurs s'étaient glissées dans le texte, ce serait bien involontaire de ma part. Je dédie ce récit à mon petit-fils Geoffrey qui m'a poussé à écrire ce récit, notamment le témoignage d'une journée très particulière, celle du 10 juillet 1944, suivie de beaucoup d'autres tout aussi pénibles.

Fait à Stiring-Wendel, le 26.02.2017. Victor Riss.

Avant le cauchemar.

J'avais une enfance heureuse. Un bon père, dont j'étais le chouchou, très intelligent, très poli, un bricoleur hors pair à qui tout réussissait. En plus, c'était un musicien amateur, virtuose du bandonion [132] et champion de la batterie. Il était technicien dans une centrale électrique des mines, laquelle, avec deux alternateurs et deux gros compresseurs, fournissait le courant et l'air comprimé aux différentes mines de charbon ainsi qu'à notre localité, Petite-Rosselle. Il adorait son travail. Mon frère, Pierre, de deux ans mon aîné, malheureusement décédé à l'âge de cinquante-neuf ans, était le petit gâté de ma mère. On est restés de vrais frères jusqu'à sa mort. Ma mère, travailleuse infatigable, faisait des miracles pour le bien-être de sa famille qui se composait, outre son père veuf, de son frère de seize ans son cadet (étant issu du deuxième mariage de mon grand-père). Mon jeune oncle, boutefeu à la mine, élevait et dressait des chiens bergers allemands, qu'il revendait pour la plupart, une fois dressés, à la police de Sarrebruck. De nationalité allemande comme mon grand-père, le tonton avait été un gars bien jusqu'à la montée du nazisme en Allemagne, nazisme auquel il s'est ensuite donné corps et âme ce qui a provoqué une profonde séparation avec le reste de la famille, surtout avec mon père qui l'avait élevé comme un fils. Voilà pour ma famille.

A l'école primaire, distante de mon domicile de trente minutes de marche, j'étais plutôt bon élève. Dès le début de ma scolarité, je ne voulais pas perdre mon temps en y faisant le zouave. Je n'étais pas un ange, mais en classe pas un mot ne m'échappait. Je passai l'examen pour le Certificat d'Etudes Primaires (CEP) avec la mention « Bien ». C'était mon premier diplôme et je l'ai encore aujourd'hui.

De treize à quatorze ans, j'ai suivi le cours supérieur dispensé à tous les élèves ayant eu le C.E.P. avec mention. On y enseignait surtout les mathématiques, un peu de physique et de l'histoire-géo. A l'âge de quatorze ans, j'ai suivi le cours du collège de Forbach. Je ne savais pas encore trop ce que je voulais faire plus tard. A mes instituteurs des cours élémentaire et supérieur, respectés et craints par tous les élèves, je rends un hommage appuyé. Ils ont réussi la prouesse de ne pas laisser un seul d'entre nous ne sachant pas (plus ou moins bien) lire et écrire.

J'ai fait ma première communion à douze ans. Je le dis franchement, pour moi c'était le jour où j'ai eu ma première montre et ça s'arrêtait là. Je n'aimais pas les curés et les abbés et les messes étaient des corvées pour moi. J'ai donc arrêté ces corvées après la communion au grand dam de ma mère, mais avec la bénédiction de mon père. Par contre, à l'âge de treize ans, j'étais membre des jeunesses socialistes et je suivais tous les dimanches matin des cours politiques dispensés par le maire de Petite-Rosselle, M. Alexandre Hoffmann [133], ancien instituteur et vrai socialiste. J'étais donc bien au courant de la montée du nazisme et je savais que nous nous dirigeons tout droit vers une guerre. Je savais aussi que toutes les localités situées entre la Ligne Maginot et la frontière allemande seraient évacuées en cas de conflit. – Cette évacuation eut lieu le 1^{er} septembre 1939.

Le premier août 1939, j'ai commencé à travailler pour un mois au criblage du Puits Saint-Charles, ceci pour gagner l'argent nécessaire pour l'achat d'un nouveau vélo. Le travail qui consistait à séparer les

[132] Autour des années 1900, de nombreux clubs de bandonion dans le Reichsland Elsass-Lothringen ont été formés au sein du mouvement ouvrier en promouvant la musique folklorique. Le bandonion était l'un des instruments de base des groupes de danse et de divertissements. Ressemblant quelque peu à l'accordéon, le bandonion, tenu en bandoulière ou sur les genoux, était utilisé, grâce à la variété de ses possibilités sonores, comme un instrument solo expressif ou inclus dans un quatuor produisant divers styles musicaux.

[133] Alexandre Hoffmann est décédé début 1945 dans un camp de concentration en Allemagne.

blocs de schistes des blocs de charbon était dur, mais je m'y suis habitué vite et c'était seulement pour un mois. Je venais tout juste de toucher ma première paye, mais il n'était plus question d'achat de vélo avec cet exode hors de la terre de mes aïeux. Heureusement que je ne m'étais pas empressé d'acheter le vélo, car arrivés à la gare de Forbach, des centaines de bicyclettes, de landaus, de poussettes et de petites voitures à bras étaient entassés sur la place de la gare. Il était interdit d'emmener ces engins dans les voitures à bestiaux (huit chevaux – quarante hommes). Vers 22 heures, en ce 1^{er} septembre 1939, nous sommes montés dans ces wagons, les enfants pleuraient, les gens étaient nerveux, on s'attendait à être attaqués par les avions allemands, mais ces derniers étaient occupés en Pologne attaquée le matin même. Vers minuit, le train s'ébranla enfin et roula sans interruption pendant deux heures environ. Il s'arrêta en pleine campagne, loin de toute gare. Tout le monde descendit et s'organisa pour passer la nuit dans les prés. Heureusement, il faisait très beau et chaud car un orage ou même une pluie aurait été une catastrophe pour ces pauvres réfugiés. Le lendemain matin on reprit la route en direction de la localité de Delme. Personne ne savait vraiment où on se trouvait. On commençait déjà à ressentir l'absence de mon père, affecté spécial et mobilisé sur place qui était resté à Petite-Rosselle pour assurer la marche de la centrale, située à environ 800 mètres de la frontière allemande, ceci pour alimenter les moteurs des pompes d'exhaure : l'arrêt de ces pompes aurait entraîné l'ennoyage des mines dans les plus brefs délais.

Nous sommes arrivés à Delme au milieu de l'après-midi après une marche très éprouvante dans la chaleur, sous un ciel sans un seul nuage. Toutes les petites localités que nous avons traversées étaient occupées par des militaires mobilisés, qui très souvent portaient les bagages, surtout ceux des vieilles personnes et des femmes avec enfants jusqu'au prochain village. Ce geste fut très apprécié des réfugiés. Au centre de Delme, des gendarmes nous dirigèrent vers un village voisin, nommé Puzieux. Nous y avons passé 2, 3 jours et nous y avons appris la déclaration de la guerre de la France à l'Allemagne, la France étant liée par un pacte à la Pologne.

A Puzieux (canton de Mirecourt, Vosges), on nous a informés que les familles des ouvriers de la mine allaient être dirigées vers le Pas-de-Calais tandis que les autres seraient transportées en Charente. Et ledit jour du départ, nous sommes montés à la gare de Delme dans les wagons plus confortables que les 8 chevaux – 40 personnes, c'est-à-dire dans des wagons de 2^e et 3^e classes. L'organisation de cette évacuation quelque peu bâclée jusqu'à maintenant commençait à être plus correcte. C'était surtout le manque d'informations qui faisait défaut. Le voyage dura deux journées entières car les trains militaires étaient prioritaires. A noter et ceci était très apprécié, on remarquait, à chaque arrêt de train, la présence de bénévoles de la Croix-Rouge française qui distribuaient de la soupe, du café, des sandwiches tandis que les infirmiers et infirmières soignaient les malades et donnaient la possibilité aux femmes de langer les bébés. Et nous sommes arrivés à Sallaumines, ville à proximité de Lens, près de la fosse 13 (puits 13). Après une distribution de soupe partagée sous un hangar de la fosse 13, tout ce beau monde fut éparpillé dans les communes voisines. Nous avons eu un logement dans une maison de la mine située à proximité de la fosse 13 et occupée par un jeune couple polonais. Notre « logement » se composait de deux mansardes propres mais absolument vides. Le jeune Polonais, mineur à la fosse 13, nous aida à y monter une botte de paille. C'était d'ailleurs le seul bon geste de cet homme pas civilisé pour un zloty. J'en ai gardé un très mauvais souvenir.

Mon frère Pierre qui avait appris le métier de coiffeur hommes-dames trouva immédiatement du travail dans un salon tenu par un... Polonais, par contre très gentil celui-ci !

Les semaines passèrent et vers la mi-octobre, mon père arriva de Petite-Rosselle où la présence du personnel mobilisé sur place commençait à être risquée car les Allemands lançaient des patrouilles dans la localité. A Sallaumines, les alertes enclenchées par les sirènes commencèrent à être de plus en plus fréquentes et plusieurs fois, la D.C.A. (défense contre avions) tira au canon contre des avions allemands.

Comme on avait toujours la possibilité d'être déplacés vers la Charente et vu que mon père jugeait que cela devenait dangereux, il alla s'inscrire à la mairie de la ville pour un prochain départ qui eut lieu assez rapidement. N'ayant pas gardé un bon souvenir de ce premier séjour, j'étais content de partir vers le sud. Début novembre nous avons donc été débarqués à la gare de Saint-Jean-d'Angély en Charente-Maritime à environ 60 km de Royan et de la mer. Tandis que des autobus nous menèrent à Saint-Pierre-de-Juillers, des camions suivaient avec nos bagages.

Le village, assez important avec ses hameaux, vivait uniquement de l'agriculture. On y trouvait également un café avec une petite salle de bal, une petite épicerie, une forge avec garage et station-

service, fermée celle-là pour cause de mobilisation. L'accueil par le maire, le conseil municipal et des bénévoles fut tellement chaleureux que nous étions tout de suite à l'aise et les premiers contacts se nouèrent immédiatement. On nous servit un repas très copieux, le 1^{er} depuis le 1^{er} septembre, et pendant ce repas, des logements furent attribués aux réfugiés. L'adjoint au maire qui habitait le hameau « les Deslandes » contacta mon père. J'ai fait l'interprète en lui expliquant, ainsi qu'au maire, pourquoi les adultes ne parlaient pas ou très peu le français. L'adjoint nous prit sous son aile et nous accompagna à notre futur domicile. C'était une petite maison que le propriétaire M. Geay, un retraité de la police, avait fait aménager spécialement. M. Geay, un homme dans la soixantaine, était le modèle même de bonté et de discrétion. Pendant tout notre séjour, j'allais souvent lui rendre visite le soir. Lui l'ancien et moi le jeune, on discutait comme de vieux amis. Il avait été chef du service anthropométrique dans la police à Bordeaux et les empreintes digitales n'eurent bientôt plus aucun secret pour moi.

On était donc très bien installés dans cette maison, où rien ne manquait, sauf l'électricité. C'était une lampe à pétrole qui nous éclairait et une cheminée qui nous chauffait. Maman faisait la cuisine sur un réchaud à charbon de bois, la braise étant fabriquée par mon père avec les tisons de la cheminée et cela marchait très bien. L'homme est un animal qui s'habitue à tout!

La mairie de Saint-Pierre-de-Juilliers se trouvait à Courgeon, un petit village à 1 km. Le maire y habitait avec sa femme. Son gendre tenait un commerce de grains, de pommes de terre et d'engrais dans un vaste hangar à la limite du village. A proximité était construite une nouvelle école pourvue de deux classes et d'un logement pour l'instituteur. L'école était achevée sauf l'éclairage, l'électricien de Saint-Jean-d'Angély étant parti aux armées. L'adjoint, qui venait souvent nous voir, demanda à mon père s'il connaissait quelqu'un pour faire ces travaux. Mon père répondit (par ma voix) : « Oui, je connais quelqu'un, moi ». Très content, l'adjoint, après nous avoir fait visiter le chantier, nous emmena en ville pour acheter le matériel et quelques outils spéciaux. On commença les travaux le lendemain, mon père devenu chef de chantier et moi, son bras droit. Cela fut rondement mené et après une quinzaine de jours (et quelques courts-circuits), les lampes brillaient de tout leur éclat. On avait même réalisé un va-et-vient dans la cage d'escalier, une prouesse !! – Le maire était ravi et nous demanda dans la foulée si on pouvait réaliser l'éclairage du hangar à grains de son gendre. Naturellement, nous l'avons fait puisqu'on était bien lancé. Ce fut un succès et le maire nous promit toute son aide pour le futur. Il tint sa promesse car, à la mi-décembre, mon père reçut un ordre de mobilisation. Il devait se présenter dans les plus brefs délais dans une usine d'armement à Saint-Etienne (Loire). Ce fut un coup de massue pour mon père. On alla voir le maire et je l'entends encore aujourd'hui dire: « M. Riss, donnez-moi ce papelard, je vais m'en charger ». Quinze jours plus tard une lettre officielle le déclarait indispensable à la bonne marche de l'agriculture du canton de Saint-Jean-d'Angély et ceci pour la durée de la guerre. C'était clair et net.

Comme le plus proche coiffeur se trouvait à Saint-Jean-d'Angély distant de 13 km de notre village, mon frère qui n'a jamais abandonné ses outils fut donc accueilli à bras ouverts par la population et commença dès le premier dimanche de notre arrivée à raser et à couper des cheveux, ceci jusqu'à notre départ. On lui proposa même de faire des tournées dans les villages des environs, mais Pierre n'avait aucun moyen de locomotion et ces villages étaient distants les uns des autres de plusieurs kilomètres.

Nous avons pris dès notre arrivée contact avec les jeunes du village et avons rapidement eu d'excellents amis et de bonnes amies. Ces jeunes n'avaient, pour la plupart, aucune envie de rester dans l'agriculture en continuant l'exploitation des terres familiales. C'était trop dur et n'apportait pas grand-chose, le patrimoine étant trop petit et surtout trop morcelé, peu propice à l'utilisation de grosses machines agricoles.

Et le temps passa, Noël arriva et ce fut une triste fête pour mes parents. Début janvier, il y eut une vague de froid et de neige sur les départements charentais, très inhabituelle pour la région. C'est vers la fin janvier 1940, le temps étant redevenu clément, que notre voisin M. Abel Guérin fut mobilisé.

Il tenait un commerce de tissus et de confection. Son camion presque neuf fut requis par l'armée française dès le début de la guerre. Avec sa grosse berline Renault traînant une remorque, le commerçant faisait les foires du département ainsi que des tournées presque quotidiennes dans les villages pour y vendre sa marchandise. Aussi, sa femme fut-elle obligée de continuer l'affaire et comme son fils unique Gérard était trop jeune, le mari enrôlé me demanda si ce travail m'intéressait. J'ai tout de suite accepté car je commençais à m'ennuyer ferme. Rapidement les cotons, draps, imprimés, bleus de travail, etc. n'eurent plus de secrets pour moi. Ma patronne était très satisfaite de moi et commençait de

plus en plus à me céder le volant de la Renault. En plus, les réfugiés qui, pour la plupart, ne parlaient pas le français étaient très contents de trouver un commerce où l'on conversait en patois francique. Notre chiffre d'affaires monta en flèche et j'eus droit aux félicitations du patron lors de ses permissions.

Le printemps très chaud et très beau passa et début juin, ce fut la débâcle: la Wehrmacht (armée allemande) bousculait l'armée française à travers le pays. Et un beau jour, une compagnie allemande s'installa dans le village et un P.C. de bataillon prit possession de la maison de mon patron qui était une ancienne ferme. Au départ, je ne voulais pas parler aux «Chleus», mais voyant les villageois complètement désarmés, je me mis à faire l'interprète, surtout en voyant que j'avais affaire à des militaires très corrects et très disciplinés. Entre autres anecdotes, une bonne vieille vint me voir en pleurant car un soldat lui avait volé une poule. Je transmis la plainte à un officier. La réaction fut immédiate. Rassemblement de la compagnie ; le voleur désigné par la femme et avouant le fait fut condamné sur le champ à trois jours d'arrêt de rigueur et à payer 40 francs de dommages et intérêts. C'était une somme énorme pour une poule et je crois que la bonne vieille aurait aimé être volée plus souvent. Les Allemands restèrent quelques jours puis quittèrent le village pour s'installer à Saint-Jean-d'Angély. Le calme revint au village mais les gens restèrent néanmoins choqués.

Mon patron revint, démobilisé, vers la fin juin. J'étais à présent au chômage mais pas pour longtemps car le foin était à rentrer et tout le monde avait besoin d'aide. Je changeais donc de nouveau de métier et, à part quelques dépannages électriques, je chargeais le foin, je binais les betteraves, etc. Puis vint la moisson du blé, du seigle, de l'avoine suivie de leur battage. L'été passa très vite. Toute ma famille était à l'œuvre, même Pierre qui changeait souvent la tondeuse pour emprunter la fourche. Il faut le dire, on ne travaillait pas pour de l'argent, on ne manquait de rien, on travaillait surtout pour rendre service. Nous étions très appréciés par la population. En outre, on touchait toujours notre allocation réfugié, ceci grâce au maire qui ne manquait aucune occasion de venir chez nous pour voir si tout allait bien. Tous des braves gens. J'ai toujours dit et je le redis encore aujourd'hui: «l'année charentaise fut la plus belle année de mon adolescence.»

Et arriva l'automne et vers la fin septembre 1940, l'adjoint vint nous voir, avec un visage d'enterrement, pour nous dire de préparer la rentrée dans nos foyers. Mes parents étaient moyennement heureux, mais pour Pierre et pour moi ce fut la catastrophe. Le soir, à table, nous avons demandé à nos parents de rentrer seuls ce qu'ils refusèrent catégoriquement. Aujourd'hui, je comprends leur refus. Mon argument à moi était : « La guerre n'est pas terminée, on va atterrir dans la Wehrmacht » et j'entends encore aujourd'hui ma mère me dire: « Ils n'oseront jamais, vous êtes Français quand même ». On avait entretemps appris que la Lorraine germanophone, c'est-à-dire la Moselle, avait été purement et simplement annexée par Adolf. Nous, les jeunes, on avait vu juste et mes parents ont amèrement regretté leur décision quelques années plus tard.

Tout le village, maire en tête, était rassemblé autour des cars qui nous amenaient à la gare de Saint-Jean-d'Angély : tous nos amis étaient là et cela fut très dur pour nous de les quitter.

Le voyage se passa sans incident et fut assez rapide. Le train s'arrêta à la gare de Saint-Dizier. On nous fit descendre, tout le monde, même les grands invalides. Des policiers allemands nous emmenèrent comme un troupeau vers un grand hangar. Là, des hommes en civil pas du tout sympathiques étaient assis derrière de longues rangées de tables. Et l'interrogatoire commença, ça hurlait : « Nom, prénom, date de naissance ». L'homme consulta un gros volume et puis un très sec braillement: « Il n'y a rien contre vous. Vous pouvez rentrer. Le prochain! ». Le ton était donné et je me demande encore aujourd'hui d'où ces contrôleurs tenaient les renseignements contenus dans ces volumes. Les Communistes, Juifs, homosexuels étaient refoulés sans ménagement. Mes parents étaient pâles comme des convalescents et nous reprîmes place dans les wagons.

A Petite-Rosselle où nous sommes arrivés le lendemain, tout avait changé. La localité n'avait pas subi de dégâts, ni par bombes, ni par obus, mais toutes les maisons avaient été pillées. Mais le plus bizarre, c'était que toutes les indications, les publicités, les réclames, les plaques des rues avaient été remplacées ou effacées. Toute indication en langue française avait disparu. Notre rue, la rue Saint-Humbert était devenue la Theodor Körnerstrasse, baptisée ainsi en l'honneur d'un poète allemand, la rue nationale fut dénommée Adolf Hitlerstrasse. Je me sentais étranger dans ma ville natale!

Mon oncle Léon, le jeune frère de ma mère, qui avait été interné dans un camp de relégation du fait qu'il était de nationalité allemande, était rentré plus tôt. Depuis son internement, il haïssait les Français. Dans la cuisine, au-dessus d'une porte, il avait accroché une grande photo encadrée de son idole

Adolf. Mon père a vu rouge et lui a demandé de la décrocher immédiatement ce qu'il fit : il avait quand même gardé son respect pour mon père. Les relations devinrent glaciales et le restèrent jusqu'à son départ vers l'Allemagne où il se maria devant le drapeau à croix gammée.

Dans notre logement, si presque la majorité des meubles était intacte, tout ce qui avait une certaine valeur avait disparu, y compris ma machine à écrire, le violon de Pierre, le poste-radio, la vaisselle en porcelaine, les outils de mon père, les vélos, etc....

Mon père reprit immédiatement son travail, Pierre fut embauché par le service du travail (Arbeitsamt) pour opérer dans un salon de coiffure à Sarrebruck d'où il ne rentrait que pour les week-ends. Il s'appelait désormais Peter. Je me présentais au secrétariat de mon collègue pour continuer mes études mais je fus proprement renvoyé car on me fit savoir de revenir le jour où je ferais partie des Jeunesses hitlériennes. Pour moi, il n'en était pas question et mes études s'arrêtèrent là. Était-ce la bonne résolution ? Je n'en sais rien aujourd'hui encore. Plusieurs camarades de classe ont continué. Le jour de la mobilisation dans la Wehrmacht, on leur a donné l'Abitur, l'équivalent du baccalauréat, sans aucun examen: leur entrée à l'université après la guerre fut largement facilitée et ils ont fini médecin, dentiste, avocat, prof, etc., cela sans grande peine.

Un ami de mon père, entrepreneur électricien, m'embaucha quelques jours plus tard comme aide-électricien. J'avais déjà de bonnes bases et j'ai travaillé la première année avec un compagnon qui ne savait pas beaucoup plus que moi. J'ai beaucoup aimé le métier et à partir de la deuxième année, j'ai formé mon premier apprenti. J'ai effectué des chantiers à Petite-Rosselle et à Oeting où je devais mettre les installations des vieilles maisons aux normes allemandes. A noter que pendant toutes ces années, j'ai fait avec mes camarades qui, comme moi, ne pouvaient pas sentir les nazis, de la résistance passive en nous fatiguant le moins possible.

Le jour où Adolf a eu l'idée d'attaquer les Russes, en juin 1941, j'étais à 100% sûr que cette guerre était perdue pour l'Allemagne.

Et vint le jour où le Gauleiter Bürckel, -une sorte de préfet politique régnant sur la Lorraine germanophone, la Sarre et une partie du Palatinat, le tout s'appelant Westmark-, décida que les jeunes Lorrains étaient maintenant dignes de servir dans le R.A.D. (Reichsarbeitsdienst,) une sorte de service obligatoire au travail, en fait une préparation militaire : je savais que notre heure avait sonné. Les premiers Lorrains nés en 1922 partirent en octobre 1941. J'ai eu ma feuille de mobilisation le 17 avril 1942 pour aller m'acquitter du R.A.D. de 6 mois.

Le début du cauchemar. Le R.A.D.

J'avais reçu ma convocation pour le R.A.D. début avril 1942 pour me présenter le 17 du mois à la caserne de Saint-Avold qui était avant-guerre occupée par les Gardes mobiles, l'équivalent aujourd'hui de nos C.R.S.. Sur la convocation était bien précisé que le non-respect entraînerait une inculpation



devant un tribunal militaire, ceci pour désertion. Ces tribunaux ne connaissent en principe que trois sentences qui étaient, soit 20 ans de forteresse, soit le camp de concentration, soit la mort. Dans les prétoires, ces instances judiciaires appliquaient sans indulgence la « Sippenhaft », c'est-à-dire une loi de représailles qui engageait la totale responsabilité des parents envers leurs enfants fugueurs. Les parents étaient donc, en cas de condamnation pour défection au service militaire de leur enfant, internés dans un camp de concentration où leur mort était presque certaine. Personnellement, j'aurais préféré mourir que de voir mes parents dans un camp.

C'est donc avec un cœur très lourd que je me suis présenté à Saint-Avold le 17 avril 1942. Nous y avons été accueillis par nos futurs chefs pour le recensement. Ce n'étaient que hurlements, ordres secs et engueulades ; heureusement nous avons deux oreilles, une pour rentrer leurs vociférations et l'autre pour les expulser. Nous étions une cinquantaine, tous de la région Saint-Avold-Merlebach-Forbach. Il manquait, d'après leurs listes, une bonne dizaine de jeunes. Mis en rangs avec nos valises, nous voilà marchant à pas cadencés en direction de la gare de Saint-

Avold distante de quelques kilomètres de la caserne. Immédiatement embarqués dans les wagons de 3^{ème} classe qui disposaient de sièges en bois, nous fûmes dirigés sur Gau-Algesheim, une petite ville,

située en gros entre Mayence et Bingen, sur la rive gauche du Rhin. Descendus à la gare, nous avons traversé entièrement la petite ville très pittoresque pour arriver au camp, aménagé au bord de la localité que longeait un petit ruisseau bordé de beaux vergers et de vignobles. Le camp se composait de baraques en bois qui formaient un grand carré. A côté des baraques personnelles, étaient érigées celles de la cuisine, du réfectoire, du poste de garde, du bureau et des WC. Au centre du carré une petite pelouse avec, au milieu, le mât avec le drapeau à croix gammée.

A côté du mât, était planté un grand gaillard, rouquin filiforme, avec un nez en bec d'aigle, en uniforme kaki, pistolet au ceinturon, avec des bottes jaunes lui allant jusque sous le genou; l'énergumène arborait fièrement l'insigne des sports nationaux et au-dessous de cette distinction, le bouton du NSDAP, le parti national-socialiste des travailleurs allemands. Trônant théâtralement devant nous, l'Oberfeldmeister Arnecke devint notre futur cauchemar. Ses premières paroles hurlées reflétaient son état d'esprit: « Mais ce sont des gonzesses qui s'amènent là. Immédiatement chez le coiffeur ». En un temps record, assis sur un tabouret (Schemel) placé au beau milieu de la cour, nous avons eu droit à la coiffure réglementaire, c'est-à-dire les cheveux raccourcis à la longueur d'une allumette bien entamée. Puis ce fut un ballet incessant chez le fourrier: l'uniforme, la tenue de travail, les chaussures montantes, les bottes, un grand bol blanc pour la soupe, une cuillère, une fourchette (rarement utilisée), la bêche de parade, le tout enroulé dans une couverture. On nous classa par taille, les plus grands furent affectés dans la chambre n°1 (Trupp eins), les plus petits casés dans le Trupp 14. J'atterris au Trupp n°3 avec comme chef l'Obervormann Kollig (caporal-chef).

Une section se composait de trois Trupps et elle était placée sous le commandement d'un adjudant (Obertruppführer) ou d'une espèce de major (Untersfeldmeister). Le camp était dirigé par un capitaine (Oberfeldmeister) que l'on voyait rarement, mais qui était par contre très efficacement remplacé par le lieutenant (Oberfeldmeister) Arnecke. L'effectif complet de l'Abteilung 14/3-241, dénommée Graf Tautenzin von Wittenberg [134] représentait l'équivalent d'une compagnie de 120 hommes environ, constituée à parité de Lorrains et de jeunes de la région de Idar-Oberstein, où ces derniers travaillaient pour la plupart dans l'industrie de pierres précieuses, une spécialité de cette ville.

Le Trupp n°3 dont je fis partie pendant les six mois suivants se composait de 7 Lorrains et de 2 Allemands. Le chef de chambre de nationalité allemande s'appelait Junges, il était étudiant à Trèves. C'était un gars qui ne cherchait aucun contact avec nous, il était un peu solitaire mais se tenait toujours au garde-à-vous devant ses supérieurs. Il devait faire carrière au R.A.D. puisqu'il rempila pour 6 mois après mon départ. Nous avons appris un peu plus tard qu'il rapportait à ses supérieurs tous nos propos défavorables émis à l'encontre du III^{ème} Reich. Nous l'avons alors complètement ignoré.

Le chef de notre Trupp, l'Obervormann Kollig, un gars de notre âge assez correct, nous montra comment ranger nos armoires, comment faire le lit. Tout devait être au carré et dans un état de propreté absolue. A noter que s'il nous arrivait d'oublier de fermer le cadenas de l'armoire, on retrouvait tout son contenu par terre. L'oubli de la fermeture était synonyme d'incitation au vol du camarade. Cela m'est arrivé deux fois au cours de ma « carrière » au R.A.D.

La journée commençait le matin à 6 heures avec un «Aufstehen» (debout) hurlé dans la chambre par le gradé de service. Suivaient 30 minutes de sport, puis s'enclenchaient la toilette, le petit-déjeuner pris dans la chambre. Composé de pain militaire (Kommisbrot), de miel artificiel ou de fromage artificiel, rarement de la saucisse, le tout était arrosé de « café ». Où ont-ils trouvé cette dénomination ? Nous avons très rapidement perdu nos kilos superflus.

Le rassemblement de l'Abteilung se déroulait en général à 8 heures et de là, pendant les six premières semaines, la direction, entourée de nos chants, nous emmenait au stade de football de la ville pour nous familiariser aux rudiments de la vie militaire. On nous apprit à nous tenir debout durant les défilés, à nous retourner à 180° durant les parades, à marcher au pas cadencé, à effectuer le salut hitlérien. Ces exercices fastidieux étaient ponctués de « hinlegen » (coucher par terre), de tours du stade au pas de gymnastique, d'engueulades. Toutes ces manœuvres d'apprentissage étaient très minutieusement observées par Arnecke qui n'hésitait pas à engueuler les chefs de Trupp si les activités n'étaient pas assez rapidement opérées.

On rentrait au camp vers 11h30, vannés, la faim au ventre, assoiffés et pleins de haine envers nos bourreaux. A midi pile, rassemblement pour le déjeuner pris au réfectoire. Un litre de soupe épaisse

[134] Bogislav Friedrich Emanuel von Tautenzien est un général d'infanterie prussien, victorieux des troupes de Napoléon lors de la campagne de Saxe de 1813.

dans notre bol avec un morceau de pain, quelquefois du rab. Tenue correcte à table, le dos bien droit, le poignet gauche sur le rebord de la table et pas un mot. Dans le réfectoire où mangeaient 120 hommes, on n'entendait aucun bruit de raclement dans le bol sauf quand ça allait vers la fin de l'absorption des dernières cuillerées de consommé.

Des séances de sport, de chant, des discussions de politique avaient lieu les après-midis. Ces dernières étaient assurées personnellement par Arnecke qui, avec beaucoup de bonne volonté, voulait nous inculquer l'amour pour le Führer Adolf Hitler, pour l'Allemagne, pour le parti nazi et le désamour pour tout ce qui n'était pas allemand et enfin la haine contre les Juifs, les Noirs, les Communistes, les Socialistes, les Anglais, les Russes, etc., donc tout un programme. Seulement, ce qu'Arnecke n'avait pas prévu, c'était que :

- premièrement, ses bonnes paroles ne nous intéressaient pas du tout,

- et que deuxièmement, fatigués par les exercices de la matinée, assis sur nos tabourets dans une baraque surchauffée, bercés par les paroles de l'instructeur, nous ne tardions pas à nous endormir du sommeil du juste, ceci jusqu'à son hurlement «*Aufstehen !*» (debout). Réveillés en sursaut et au garde-à-vous, il nous laissait souvent debout jusqu'à la fin de son laïus. C'était la corvée absolue.

Dès le 1^{er} jour au R.A.D., je m'étais juré de prendre ce vécu semestriel avec humour en me disant que tout a une fin, et j'y pensais même en allant au pas de gymnastique aux WC, car tout déplacement au camp se faisait obligatoirement au pas de course. J'essayais toujours d'oublier au plus vite les brimades de la journée, même le jour où l'on nous apprit le pas de parade, le fameux pas de l'oie. Jamais de ma vie, je ne me suis senti plus ridicule.

Après six semaines très dures, on nous fit prêter serment et jurer fidélité jusqu'à la mort du Führer. Je ne me sentais pas du tout lié par ce sermon exprimé sous la contrainte avec la menace affichée du Kriegsgericht (tribunal de guerre qui avait remplacé le tribunal militaire, toujours selon Arnecke). Ce jour-là, on mangea un menu amélioré : pommes de terre, choucroute et une saucisse à cuire, ce qui nous permit d'étrener nos fourchettes et pour dessert du pouding à l'eau. Un vrai régal, ce menu!

Le lendemain de cette journée mémorable, notre rythme de vie changea car un jour sur deux nous allions au travail. Dans un champ voisin au chantier, Arnecke nous initia rapidement au maniement des outils-clés du R.A.D. qui étaient la bêche, la pelle et la pioche. Le chantier, où à tour de rôle la moitié de l'Abteilung allait vaquer, se trouvait sur un aérodrome militaire situé près de Mayence. Cet aérodrome abritait une escadrille de chasseurs et des avions de reconnaissance. On devait aménager sur tout le pourtour un taxiway, c'est-à-dire une route d'environ sept mètres de large que les aéronefs devaient emprunter avant l'envol et après l'atterrissage pour regagner leurs abris. Pour doubler le plus vite possible l'unique piste en lui aménageant ce nouveau passage, on devait creuser sur une profondeur d'environ 50 cm et excaver la terre, on mettait de grosses pierres au fond, puis de la caillasse et pour terminer ce remblai, une entreprise devait y dérouler un tapis d'asphalte (ce tapis, on ne l'a jamais vu). Le terrassement se faisait 100% manuellement. Des autocars nous amenaient le matin du camp au chantier, à midi c'était la soupe avec une heure de repos et vers 17h, les cars nous ramenaient au bercail. Pendant le voyage d'une demi-heure environ, on piquait un petit somme réparateur. Le travail était dur, surtout à cause du soleil de ce bel été 1942, mais on aimait davantage le chantier que d'endurer l'exercice martial et en plus on était dispensé de la présence d'Arnecke qui restait au camp, et cela était déjà une bonne chose.

Durant cette période nous menant au chantier, il y eut deux interruptions. Le 1^{er} arrêt eut lieu après un bombardement très violent sur la ville de Mayence pendant une nuit, courant juillet 1942. Le lendemain matin et ceci pour quelques jours, on partit dégager les rues principales.

La 2^{ème} suspension se déroula au mois d'août où la moitié de notre effectif prit ses quartiers sur un aérodrome militaire en pleine nature près de Hanau, dans la région de Francfort. L'aérodrome où était stationnée une escadrille de chasseurs de nuit était entouré d'une très belle forêt de hêtres où avaient poussé de nombreux arbres d'un diamètre atteignant un mètre à la base. La piste était, paraît-il, trop courte, on devait couper dans l'axe de cette dernière une clairière d'environ 100 mètres de large sur une longueur de 500 mètres. L'armée nous équipa de grandes scies à chaîne entraînées par un moteur à essence. On était encadré par quelques spécialistes du bûcheronnage, car ce travail tout nouveau pour nous était très dangereux. A midi, la soupe était fournie par l'Armée de l'air, c'était un potage d'excellente qualité mais la quantité n'y était pas. On coupa donc ces beaux arbres, on les laissa sur place, sans les exploiter car cela devait être fait plus tard après la victoire, nous dit-on, car il y avait urgence pour mieux garantir la sécurité des chasseurs de nuit.

On entra au camp de Gau-Algesheim début septembre pour y retrouver notre ancien chantier et les aboiements d'Arnecke, mais ces derniers nous laissaient de plus en plus froids. On s'habitue à tout malheur! Libérés vers la fin septembre, nous avons pris le train à la gare de la localité, contents, mais pas vraiment heureux, car un mois auparavant fin août, le Gauleiter Bürckel avait enfin trouvé dignes les jeunes Lorrains, avec leur statut de néo-Allemands, d'aller combattre les Bolchéviques en Russie. On ne savait pas ce qui nous allait encore nous attendre. Heureusement.

La Wehrmacht.

Quelques jours après ma libération du R.A.D. arriva la convocation pour me présenter au service de l'agence pour l'emploi (Arbeitsamt). Mon nouveau lieu de travail était une petite usine à Forbach:



équipée de machines-outils, elle usinait de pièces pour, paraît-il, équiper des moteurs de chars ou d'avions. Une cinquantaine de femmes y travaillait. Le personnel masculin se composait de quelques ajusteurs et de trois électriciens-dépanneurs. Le rythme de travail était le repos complet, car toute l'installation était neuve et ne nécessitait pas ou très peu d'interventions. Je n'eus pas le temps de m'acclimater à ce farniente car début octobre, survint mon ordre de mobilisation. Ce ne fut pas une surprise pour moi, je m'y attendais depuis ma rentrée du R.A.D.

Je devais me présenter le 21 octobre à la caserne de Saint-Avoid pour être incorporé dans un bataillon de réserve de l'infanterie à Fort Hahneberg à Berlin-Staaken. La caserne de Saint-Avoid était la même que celle qui m'avait accueilli pour le R.A.D. mais avec une différence assez importante car elle était infestée de punaises. C'était la première fois que j'avais affaire à ces sales bestioles qui, entre parenthèses, adoraient mon sang. Je devais être «sucé» de nombreuses fois durant ma carrière de soldat de la Wehrmacht. Seconde différence importante, les gradés qui nous attendaient étaient beaucoup plus calmes et plus humains que ceux du R.A.D. Cette fois aussi, il manquait un nombre assez

important de jeunes qui s'étaient soit cachés quelque part dans la nature, soit qu'ils se trouvaient déjà en France « libre ». J'aurais pu y filer aisément car l'ancien maire de Petite-Rosselle qui n'était pas rentré en 1940 avait créé une filière pour ces jeunes et j'étais bien au courant du mode opératoire à suivre pour passer la frontière entre la Moselle annexée et la France. Mais il restait toujours le problème de mes parents que j'aurais irrémédiablement condamnés à mort ; j'ai donc répondu présent à l'énoncé de mon nom le 21 octobre 1942 à Saint-Avoid.

Même scénario que pour mon précédent départ. Deux jours plus tard, on prit le train à la gare de Saint-Avoid, cette fois direction Berlin. J'ai fêté mon 19^{ème} anniversaire dans ce train avec le moral à zéro. Le Fort Hahneberg était une ancienne forteresse à demi enterrée dans le quartier berlinois de Spandau. Cet ouvrage datait de la fin du XIX^{ème} siècle avec des grands bâtiments érigés en carré et au milieu s'étendait une cour avec de gros pavés. Nous y sommes arrivés au milieu de l'après-midi, accueillis par un vieux capitaine bardé de décorations obtenues lors de la 1^{ère} Guerre mondiale. Il passa dans les rangs et posa des questions aux nouvelles recrues. Il me demanda d'où je venais et après ma réponse, il me confia qu'il avait été jeune lieutenant avant la guerre 14-18 à Forbach : « Est-ce que le café Haas existe encore à Forbach ? ». Je lui ai répondu que les Haas, étant de confession israélite, n'étaient pas revenus à Forbach après l'évacuation de 39-40. Et là il me donna une réponse à laquelle je ne m'attendais pas, il me dit : « C'était pourtant de très braves gens ». Je me demande encore quelle réponse j'aurais eue de l'Oberfeldmeister Arnecke en cette circonstance !! Et puis, le commandement fusa : « Ceux qui ont fait le R.A.D., sortez du rang », suivi d'un autre ordre : « Vous allez, après la réception de vos uniformes, apprendre le salut militaire et vous avez permission de 18 à 24 heures ». C'était la seule chose positive qui m'est arrivée en tant qu'ancien membre du R.A.D.

Les très grandes chambres de la caserne étaient compartimentées en plusieurs pièces séparées par les armoires métalliques des occupants. Nous n'étions que des Lorrains dans notre pièce, celle d'à côté était occupée par des Allemands. Après avoir lâché quelques mots en français entre compatriotes, on se fit traiter de « sales Français » ce qu'on a immédiatement signalé à l'adjudant de compagnie (Spies,

appelé « mère de la compagnie») qui s'occupait des affaires de l'intendance, du bureau, de la cuisine. Notre plainte fut transmise au vieux capitaine et le lendemain à l'appel de 8 heures, un Allemand de la chambre voisine à la nôtre fut condamné à trois jours d'arrêt de rigueur. C'était la 2^{ème} chose positive depuis notre arrivée et ce fut la dernière.

Nous sommes restés trois semaines à Berlin. Un service plutôt bon enfant pendant la journée avec quelques séances de tirs à la carabine et le soir, on partait en ville, mais ceci de plus en plus rarement car le couvre-feu très strict faisait de cette belle ville un endroit lugubre.

Vers la mi-novembre, branle-bas de combat. Chargés de notre barda, fusil en bandoulière, nous avons pris le train à Staaken pour une destination inconnue. Nous avons traversé l'est de l'Allemagne, la Pologne, la partie orientale de la Pologne que les Russes avaient annexée (fin septembre 1939) pour atteindre enfin après 15 jours de chemin de fer la frontière de l'Ukraine. Et là, on nous dit qu'on allait être encasernés à Wladimir-Wolynsk pour y être entraînés et formés pour la guerre en Russie. Nous voilà enfin fixés sur notre vie future. En fait de caserne, c'était plutôt un immense camp militaire, d'autant des Tsars qui nous attendait. C'était de très beaux bâtiments à deux niveaux. Chaque niveau disposait de quatre chambres et au croisement de ces chambres trônait un immense poêle à bois qui montait jusqu'au premier étage et qui était censé chauffer les huit chambres. Nous ne sommes jamais arrivés, par manque de combustible, à réchauffer ces pièces. En même temps qu'apparurent la première neige et le froid, les choses sérieuses commencèrent le lendemain. Un jeune lieutenant (Oberleutnant) était notre chef de compagnie, flanqué d'une dizaine de formateurs allant du caporal jusqu'à l'adjudant-chef : ces derniers allaient devenir nos futurs chefs de section.

Il faut savoir que dans l'infanterie allemande la plus petite formation était la « Gruppe » dont le chef était en principe un sergent «Unteroffizier». Suivait la section avec comme chef un adjudant «Feldwebel». La «Gruppe» se composait en général de 9 fantassins et une section avait 3 « Gruppe » et la compagnie 4 sections. Ce sont des chiffres du temps de paix, la réalité au front était toute autre et il m'est arrivé, étant caporal-chef vers la fin de la guerre, d'être chef de compagnie, cette compagnie se composait encore de quatre hommes!

La « Gruppe » dont je faisais partie rassemblait 9 hommes: 4 Lorrains et 5 Allemands originaires de Berlin. J'ai gardé un bon souvenir de ces Berlinois. Nous, les Lorrains, avons réussi à rester ensemble jusqu'à ma première blessure survenue le 10 juillet 1944. Par contre, je n'ai pas gardé beaucoup de souvenirs de notre sergent qui était très dur pendant les heures de service, mais qui, le soir, venait discuter dans notre chambre comme un copain. Lui aussi était Berlinois. Le bataillon dont je faisais partie était rattaché à la 93^{ème} division d'infanterie affectée au front au secteur Nord de la Russie (Nordabschnitt) et qui se composait surtout de combattants provenant de Berlin et du Brandebourg, une région qui entoure Berlin.

A Wladimir-Wolynsk, le jeune lieutenant, notre chef de compagnie, nous avertit que la formation que nous allions commencer serait très dure et que nous subirions beaucoup d'exercices de durcissement de force de caractère, «*Abhärtungsübungen*» pour assurer une vive réplique. En effet, nous avons trinqué. La formation, axée uniquement pour mieux affronter les futurs combats, enchaînait les simulations d'attaques avec balles réelles, les exercices de défense, le corps-à-corps, le camouflage, la vie complète jour et nuit dans le froid et la neige et les tirs avec toutes les armes de l'infanterie, cependant avec un minimum de cartouches, celles-ci étant réservées au front.

Commencèrent les marches, la première de 15 km de jour et la dernière, -le bouquet ou le dessert-, de 40 km de nuit, avec les premiers kilomètres parcourus sur une route bombée et couverte de verglas. J'ai vite abandonné le fait de compter mes nombreuses chutes au cours desquelles je me suis retrouvé par terre. A mi-parcours, une pause d'une heure dans la neige, et puis le retour s'effectua à travers champs et forêts, le plus dur étant les champs labourés dont les mottes complètement gelées entravaient la marche. Heureusement, le terrain de cette contrée était complètement plat et dégagé mais, inconvenient, cela nous laissait exposés aux tempêtes de neige atroces de cette région.

A signaler que la formation que nous avons subie ne comprenait, contrairement au R.A.D., aucune chicane et à partir de 18 heures, on était absolument libres de faire ce qu'on voulait.

A noter une chose que je n'oublierais jamais: lors d'une pause sur le terrain, on entendit au loin des crépitements de salves de mitraillettes [135]. J'ai demandé à mon sergent s'il y avait d'autres troupes allemandes dans les parages. Il me répondit : « Non, là-bas on exécute les Juifs ». Naïf comme j'étais alors, mais plus pour longtemps, j'ai cru que c'était une plaisanterie de sa part.

Une seule fois par un dimanche après-midi ensoleillé, je suis allé visiter la ville de Wladimir-Wolynsk. C'était plutôt un gros bourg, très délabré, partiellement abandonné qui avait en son centre un ghetto de Juifs entouré d'un mur de barbelés et que surveillaient des jeunes de la SS. Quelques années après la guerre, j'ai lu sur mon journal que les Polonais avaient enfin retrouvé le bourreau de Wladimir-Wolynsk, un jeune lieutenant SS qui fut pendu par les Polonais. Il paraît qu'il était responsable de centaines d'assassinats de Juifs.

Je tiens à rappeler que, du début novembre 1942 à la mi-janvier 1943, j'ai suivi avec quelques camarades lorrains une instruction militaire très dure au sud-est de la Pologne non loin de la frontière de l'Ukraine. Le froid et la neige étaient toujours présents quand nous avons pris le train qui nous ramenait à travers la Pologne vers l'Allemagne orientale dans un camp militaire construit en pleine forêt. Le Tibor-Lager abritait avant la guerre contre l'URSS un bataillon de Waffen SS.

En Pologne, lors de notre arrêt dans une gare de triage, j'ai fait une rencontre qui est restée pendant longtemps dans mon esprit. Dans une neige fraîche de 20 cm de neige étalée entre les voies, des jeunes soldats livraient une bataille de boules de neige. A un moment, j'ai entendu à travers la paroi de notre wagon à bestiaux un juron que seul les gens de Petite-Rosselle proféraient. Je suis descendu et là j'ai rencontré un jeune voisin et ami, le dénommé Freyburger René [136], un petit gars, footballeur et toujours de bonne humeur. Nous avons discuté pendant quelques minutes et il m'a dit qu'il allait avec sa compagnie à la « chasse » aux partisans dans les marais de Pripet au Nord de l'Ukraine. Il revenait de permission et moi j'y allais. Lorsque mon train se mit à rouler, il me cria encore: «Passe un bonjour à mes parents».

Trois semaines après notre arrivée au Tibor-Lager, on reçut enfin notre feuille de permission de 18 jours de permission (Abstellurlaub), c'est-à-dire une permission avant d'aller au front. Elle était barrée d'un gros trait vert qui nous accordait l'autorisation de porter des vêtements civils. Dans l'armée allemande, il fallait une autorisation systématique pour tout ce qui concernait la vie civile et sociale. Le soir de mon arrivée chez moi, j'ai dit à mes parents que le lendemain j'allais voir la famille Freyburger pour leur passer les bonjours de René. «Mon Dieu, dit ma mère, n'y va pas, elle a reçu hier la terrible nouvelle de la mort de René». Ma permission, que j'attendais depuis des mois, était définitivement gâchée. Les dix-huit jours sans uniforme passèrent vite, trop vite.

J'ai pris le train à Sarrebruck, direction Berlin-Spandau au Reserve-Bataillon de la 93^{ème} Division d'infanterie. Le front de Russie était maintenant à portée de main et cela n'a pas tardé.

4. Mon baptême-du-feu.

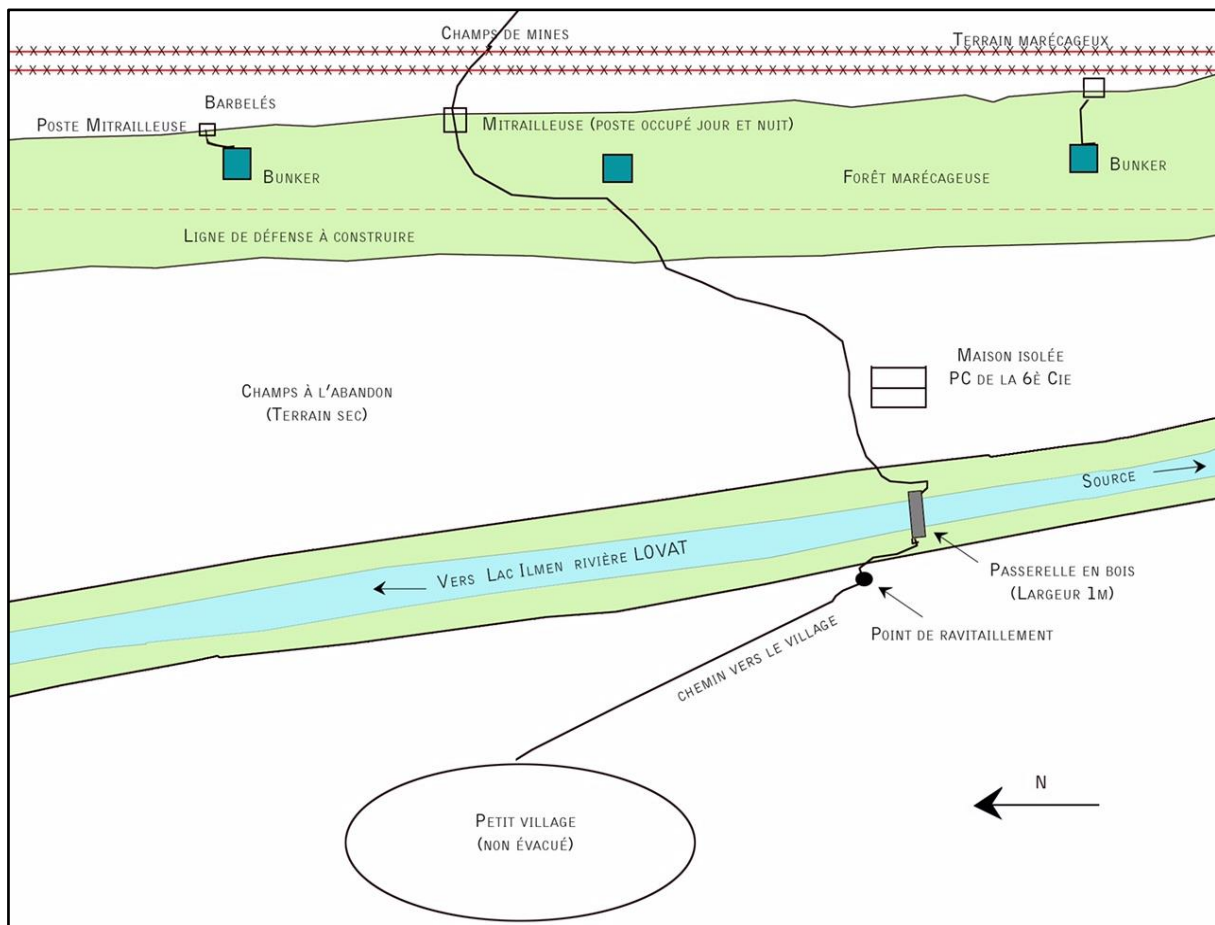
Nous avons été embarqués vers la fin février dans des wagons à bestiaux équipés de bancs et d'un poêle à bois. La destination ne nous fut pas communiquée. On s'en fichait car on savait que c'était la Russie. Le voyage dura presque 15 jours, en raison du franchissement d'immenses forêts, d'infinies plaines et après la traversée de la Pologne, de très rares localités apparaissaient, intercalées dans ces vastes étendues. Vers les dernières journées, on nous dit enfin qu'on irait dans le secteur Nord du front, secteur qui, en gros, allait du Nord de Moscou jusqu'aux frontières de la Finlande. Arrivés à la gare de Dno à l'ouest du lac Ilmen, des camions nous attendaient. J'étais affecté avec trois camarades lorrains au 272^{ème} régiment d'infanterie qui était positionné au sud du lac Ilmen. Ces trois Lorrains étaient Alphonse Melchior [137] d'Annéville, Léandre Junker de Forbach et Lucien Gauer de Blies-Ebersing. Tous les trois ont survécu. Nous quatre étions les derniers à être débarqués du train.

[135] Etwa 1000 Handwerker, die man zunächst hatte überleben lassen, wurden im Dezember 1943 durch das Sonderkommando 4b der SS-Einsatzgruppe C erschossen. Sergey R. Kravtsov, Vladimir Levin. Synagogues en Ukraine VOLHYNIA Vol 2. Page 697. Le Centre d'Art Juif ISBN 978-965-227-342-0. Sources wikipédia.

[136] Mort le 23 juillet 1944 à Janiskaja, à l'ouest de Bolchow. DAVCC : 40 R 3556, 21 P 217395 ; Joseph ROHR, Forbach et son arrondissement. [NDR : La date du décès devrait être en 1943, d'après le récit de Victor Riss.]

[137] Melchior était devenu le garde-du-corps du général. Blessé grièvement au cœur, il fut rapatrié par avion vers un hôpital de Berlin. Les chirurgiens, vu la gravité de la blessure, ne voulurent pas l'opérer. Il mourut jeune, dans les années 1949-50.

La nuit tombait lorsque nous sommes arrivés au point de ravitaillement (voir croquis n°1), c'est-à-dire à l'endroit, nous éclaira-t-on, où arrivait une fois par jour la voiture à chevaux qui nous amenait la soupe, le pain, les munitions, etc..., attelage qui avait en même temps la mission de ramener les blessés et les morts vers l'arrière du front. En général, en raison du danger, l'approvisionnement des fournitures se faisait en pleine nuit. Du fait que ce point ne pouvait pas être vu par l'ennemi posté au loin derrière un massif forestier, la fourniture des denrées se déroulait chez nous vers midi. C'est donc à tour de rôle que nous allions chercher la soupe pour les membres du groupe qui se composait d'un Unteroffizier et de 5 à 6 soldats (9 en temps de paix), équipés d'un fusil-mitrailleur, de carabines et d'une mitrailleuse pour le sous-off. Le soldat qui était préposé au fusil-mitrailleur (M-G Schutze 1) ainsi que son aide qui l'alimentait en munitions étaient armés de pistolets automatiques Walther P38. A partir du point de ravitaillement qui marquait l'arrêt de la route, nous descendîmes un sentier raide qui menait vers une passerelle en bois construite par l'armée (voir croquis n°1) pour passer sur la rive Est du Lovat, un cours d'eau d'une quinzaine de mètres de large aux eaux très claires. Là, un soldat nous attendait. On remonta la berge raide du cours d'eau par un sentier qui nous conduisit au P.C. de la 6^{ème} compagnie du Régiment d'Infanterie 272. Le chef de compagnie, le capitaine Clauss, nous attendait là pour nous souhaiter la bienvenue. C'était un petit homme très mince, bardé de décorations, aux incroyables jambes en X. Ma première pensée en le dévisageant fut: « Il doit avoir du mal à se mettre au garde-à-vous » mais à part cette anomalie physique, l'officier se révéla être, de prime abord, très simple et très sympathique. Il nous posa quelques questions, nous précisa que le secteur était très tranquille. « C'est presque les vacances » dit-il. Il donna quelques instructions au soldat qui nous accompagnait et tout ce beau monde se dirigea vers les bunkers. Ce n'était pas loin, environ 200 mètres. La nuit était tombée entretemps, il restait beaucoup de neige, mais le dégel avait commencé, le sol restant gelé. C'était une région fortement marécageuse, il était donc impossible d'enterrer les bunkers et les postes de mitrailleuse à cause des remontées d'eau. Ces bunkers, construits de façon rudimentaire à l'aide de troncs d'arbres, étaient équipés de bat-flancs, d'une table, de deux bancs et d'un poêle à bois.



Nous avons été séparés, chacun des quatre Mosellans fut affecté à un groupe différent. Le sous-officier Wolff était mon nouveau supérieur et avec moi, l'effectif passa à cinq hommes. Wolff était un homme bien, jeune encore, il était aspirant officier et attendait de pouvoir faire une prouesse pour aller pendant un an dans une école de guerre pour espérer en ressortir sous-lieutenant. Hélas, son destin ne le voulut pas comme vous allez le découvrir.

Après quelques heures de repos, mon 1^{er} tour de garde au front arriva. Je l'ai effectué avec un camarade du nom de Hans Oppermann, marié, deux enfants, habitant Stuttgart et ingénieur de métier ; il ne me parlait que de sa femme et de ses enfants. Lui aussi ne devait plus jamais les revoir. On a tout de suite sympathisé et on est restés très amis.

Le secteur était effectivement très tranquille. Les Russes avaient établi leurs lignes très loin de la nôtre derrière une immense forêt marécageuse. On menait une vie presque heureuse s'il n'y avait eu le problème de manque de sommeil dû à nos fréquents postes de garde, ceci relayés jour et nuit. Et avec le temps qui passait, la neige disparut. Le sol qui dégelait se transforma en marécage et des milliards de moustiques essayèrent de nous *bouffer crus*. Nous portions jour et nuit des moustiquaires sur la tête. C'était très pénible.

J'allais souvent rendre visite à mes camarades lorrains qui, eux aussi, venaient souvent me voir. C'est lors d'une de ces visites que Gauer Lucien me dit en rentrant : « Tu le sais, à la première occasion je taille la route ». J'ai essayé plusieurs fois de l'en dissuader mais il ne voulait rien savoir. « Je suis Français, je vais désertier ». Personnellement, l'idée ne m'est jamais venue, je l'aurais tentée à la rigueur sur le front de l'Ouest avec les Américains et les Anglais en face. A mon avis, dans toutes les armées du monde, le déserteur est considéré comme un traître.

Arriva le mois de mai 1943. Un groupe d'une vingtaine de soldats fut formé pour tendre un guet-apens dans la forêt, anéantir une éventuelle patrouille russe et faire des prisonniers. Je faisais partie du groupe ainsi que Léandre Junker et Gauer Lucien. Un adjudant-chef, vieux guerrier, nous commandait. A environ mille mètres de nos lignes, on forma une embuscade érigée en forme de fer à cheval. On devait rester 12 heures sur place. J'étais placé presque au milieu du fer à cheval et je m'ennuyais fermement. On était écarté d'environ 5 mètres les uns des autres, mais on ne se voyait pas, tellement la végétation était dense dans ces forêts touffues. L'adjudant-chef allait d'un homme à l'autre pour donner les consignes. Il était environ deux heures de l'après-midi lorsqu'il passa devant moi en me criant : « On rentre tout de suite. Gauer a déserté ». De retour dans nos lignes, les trois Lorrains qui restaient furent isolés et conduits au P.C. chez le capitaine Clauss. Là, des officiers de la police militaire (Feldgendarmerie) nous interrogèrent pendant des heures mais naturellement, nous on ne savait absolument rien. Par mesure de sécurité, on nous garda encore deux jours au P.C. (où l'on pouvait enfin dormir) puis on rentra dans nos groupes respectifs.

Les tribulations de Gauer Lucien, né à Blies-Ebersing.

« Pour la petite histoire, j'ai rencontré Gauer Lucien début 1948, donc trois ans après la guerre. Il venait tout juste d'être rapatrié. Perdu au fin fond de la Sibérie dans un camp de prisonniers allemands, il n'osait même pas dire qu'il était Français. Lucien m'a tout raconté du début à la fin et avant de nous quitter, il m'a dit : « Tu avais raison. Je ne le referais plus jamais ». J'ai fait sa connaissance dans une caserne berlinoise où j'avais été mobilisé comme lui en octobre 1942. Le premier jour de notre rencontre, il m'a clairement déclaré qu'à la moindre occasion il déserterait chez les Russes. Il détenait sur lui sa carte d'identité tricolore et malgré mes objurgations sur les dangers encourus pour passer les lignes, il ne dévia pas d'un iota dans sa détermination.

En avril 1943 nous voilà partis au Nord-Abschnitt dans le secteur du Lac Ilmen, là où le fleuve Lowat se jette dans l'étendue lacustre. La contrée était surnaturelle. Le sol gorgé d'eau, les millions de moustiques et les forêts touffues idéales pour les embuscades surnommaient notre coin : *der Arsch der Welt*. La trivialité de l'expression cerne mieux le pittoresque de ce secteur *cul...turellement* idyllique. On nous envoyait systématiquement en patrouille dans les étendues boisées inextricables, une sorte de Niemandsland où l'on pouvait à tout instant tomber sur une section ennemie, ce qui est d'ailleurs arrivé plus d'une fois. Nous partions douze heures d'affilée en patrouille. Vingt hommes environ constituaient l'embuscade (Hinterhaltlegen), un type guet-apens aménagé en fer à cheval où chacun d'entre nous, séparés de quelques cinq mètres, constituait l'un des maillons du dispositif en demi-ronde de lune. Lucien et moi fermions l'extrémité droite de la pince. L'Oberfeldwebel, chef de

l'opération, circulait d'un homme à un autre pour s'enquérir silencieusement de la situation et rassurer ainsi son petit monde.

« Leb'ch dou noch, Victor ! Est-ce que tu vis encore, Victor ? »

- Ja, dou auch Lucien ? Oui, toi aussi Lucien ? »

Par ces mots laconiques, on cherchait à maintenir le contact sonore car il nous était impossible de nous apercevoir à travers les ronces feuillues. A peine l'adjudant-chef avait-il rebroussé chemin que Lucien se décida pour l'aventure. Il arracha ses épauettes, les insignes de la Wehrmacht, laissa sa mitraillette et les munitions pour filer chez l'ennemi allié. Sans casque, il partit chez les Russes. D'ailleurs, il faut savoir que nous opérions sans casque lors de nos patrouilles, car les trous d'aération provoquaient un sifflement gênant occultant les bruits d'une approche ennemie. Lucien fila vers l'est, traversa un champ de mines russes sans le savoir pour tomber sur une sentinelle endormie.

« Franzouski !

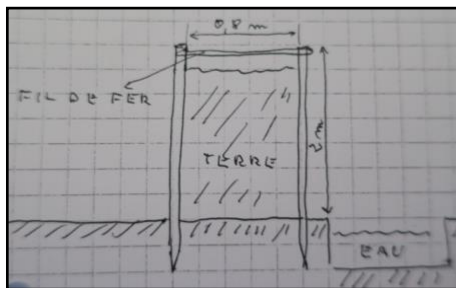
- Rucki versch ! Haut les mains». Surpris dans son sommeil durant son tour de garde, le gars à moitié réveillé, se sachant en faute, voulut flinguer notre Mosellan. Les cris alertèrent un sous-officier qui emmena l'évadé chez un commissaire politique, patron décideur comme on le sait auprès des instances armées. Lui exhibant sa carte d'identité, Lucien put rapidement brosser sa situation d'incorporé de force. A noter que le soir même du jour de la désertion de Lucien, les haut-parleurs de propagande soviétiques annoncèrent son arrivée en bonne santé dans les lignes russes.

La voix insistait : « Lucien attend la venue de ses camarades lorrains » ce qui nous valut notre désarmement et notre déplacement immédiat au P.C. du bataillon où nous subîmes plusieurs interrogatoires serrés de la part d'officiers de la sécurité militaire. Nous y restâmes une bonne semaine avant d'être ramenés en première ligne. Hélas, après l'accueil amical reçu dans les avant-postes, sa condition de prisonnier empira. Il fut expédié en Sibérie et y travailla comme bûcheron. Il tut son identité de Français au milieu des captifs teutons de peur d'en devenir le souffre-douleur.

Dans chaque camp où il besognait dur, on lui signifiait qu'il serait bientôt libéré. « Franzouski, skoro domoi. Français, bientôt maison. »

Transféré dans un camp moscovite, Lucien eut la chance, après force arrangement alimentaire et trocs (pains et tabac) d'échanger sa place auprès d'un manouvrier travaillant au nettoyage des rues de la capitale et au ramassage des ordures municipales. Vaquant à proximité de l'Ambassade de France à Moscou, il se rua au poste de garde pour décliner son identité. « C'est vous, Gauer. On vous cherche depuis des années. » Il ne rentra qu'en 1948.

Mise en sécurité de notre secteur.



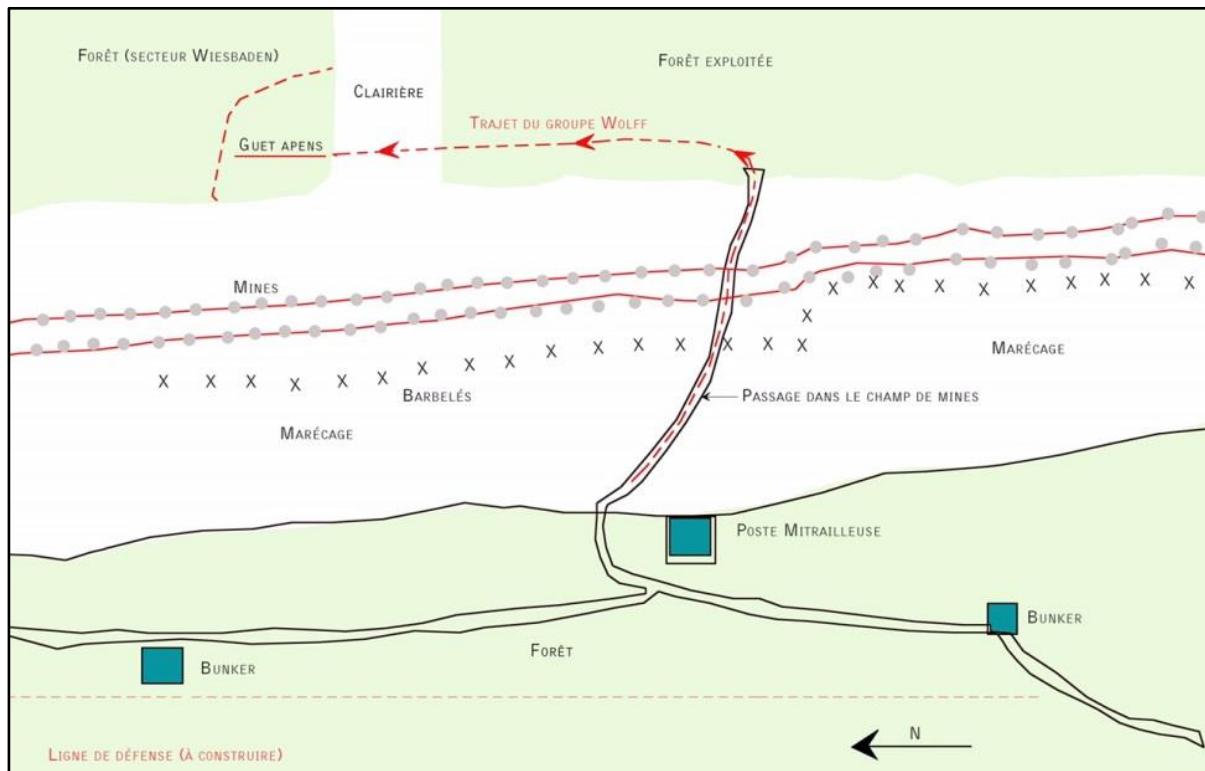
Fin mai-début juin 1943, quelqu'un eut l'idée de nous faire construire derrière nos bunkers un mur fortifié pour nous permettre de nous défendre en cas d'attaque. Ou était-ce pour nous occuper ??? Le mur était constitué de deux parois de troncs d'arbres accolés les uns aux autres, l'intervalle étant rempli de terre prélevée devant le mur et qui devenait donc un fossé vite rempli d'eau. Dans nos lignes, il était strictement défendu de couper des arbres dont la présence nous servait de camouflage, ceci à cause des avions. Aussi fut-il décidé de

prélever ces troncs dans la forêt en face du champ de mines. Des soldats du génie coupaient les arbres avec leurs scies à moteur thermique, nous on coupait les branches et trois civils russes avec leurs chevaux les traînaient à travers le passage du champ de mines pour les stocker à proximité du chantier de notre fameux mur construit par le génie. Puisqu'on travaillait en zone ennemie, on était protégés par un cordon d'une dizaine de soldats postés à environ 100 mètres à l'intérieur de la forêt. On appelait cette méthode, un écran protecteur, un parapluie (Abschirmung). On travaillait depuis une semaine environ, lorsqu'en début d'après-midi, le 15 juin 1943, une fusillade éclata dans la forêt. Notre « parapluie » était accroché par les Ivan, -prénom russe qu'on utilisait ici pour désigner les soldats ennemis-. L'adjudant-chef de chantier nous ordonna immédiatement de rentrer dans nos lignes.

Un guet-apens meurtrier.

Après notre retour dans nos lignes, « papa Clauss » nous rassembla, se renseigna et puis s'abattit sur notre section son ordre mémorable, lourd de conséquences : « Sous-officier Wolff, vous allez sortir

avec votre groupe, vous ratissez l'orée de la forêt direction Nord et allez éliminer l'ennemi ». Au même moment, un lieutenant de l'artillerie se présenta. « Mon capitaine, j'ai trois batteries de 12 canons de 105 mm au bout du fil du téléphone et pour chaque pièce 3 groupes disposant de 9 obus. On les arrose ? ». Et là encore, les mots inoubliables de papa Claus : « Non, non, lieutenant, l'infanterie va s'en charger » et à ce moment-là, j'ai eu un drôle de pressentiment, comme un petit malaise. Nous sommes sortis par la « Minengasse » et avons commencé à longer l'orée de la forêt direction Nord. Ecartés d'environ trois mètres les uns des autres pour ne pas offrir de cible facile à un éventuel adversaire, je cheminai à l'extrémité gauche du groupe. Arrivé à la lisière, Wolff observa longuement le bord de la forêt d'en face puis nous ordonna d'avancer. Rien ne se passa, sinon un drôle de silence qui m'opressait. A peine rentrés de quelques mètres dans la forêt, un déluge de feu s'abattit sur nous. En une fraction de seconde, j'étais par terre, me rendant pour ainsi dire mince comme un timbre, ceci à côté d'une fourmilière de presque un mètre de haut. Le feu ennemi était tellement dense dans les fron-



daisons qu'il pleuvait des feuilles du haut des arbres et des buissons. J'étais paralysé de peur et incapable de faire un mouvement. Je n'ai même pas pensé à enlever la sécurité de ma carabine car j'aurais été incapable de me défendre et en ces circonstances, un Ivan aurait pu me tuer comme un lapin. A un moment, j'ai vu brièvement un Russe habillé en kaki tirer avec sa kalachnikov sur quelque chose. Ce quelque chose était mon ami Hans Oppermann. Dans le feu de l'action, un civil russe qui nous accompagnait courut, complètement déboussolé, tout droit dans le champ de mines. Patatras! il marcha sur une mine qui lui arracha la jambe gauche. Il fut ramené dans nos lignes par les pionniers du génie, soigné immédiatement par notre infirmier et évacué vers un hôpital allemand.

Combien de temps dura cette fusillade ? Je l'ignore. Je sais seulement que j'ai ensuite entendu proférer nettement un ordre en russe et que la fusillade cessa immédiatement. Seuls quelques bruits de branches cassées précédèrent le silence total. Venu à la rescousse, « Papa Claus », pistolet en main, se pointa alors avec le reste de la troupe pour constater les dégâts. Ces dégâts étaient catastrophiques :

- Wolff, tué de plusieurs balles dans la poitrine,
- son adjoint le caporal-chef, mort avec la moitié de la tête arrachée par une balle explosive,
- Hans Oppermann, lui aussi tué de plusieurs balles dans la tête,
- le gars porteur du fusil-mitrailleur grièvement blessé à l'épaule gauche par une balle qui avait ricoché sur son arme rendant celle-ci inutilisable,
- son pourvoyeur, la moitié du genou arraché,
- l'avant-dernier de notre groupe avec l'avant-bras gauche fracassé,

- en tant que dernier du groupe d'attaque formé en fer-à-cheval, j'étais indemne. Mon ange-gardien n'était donc pas en congé payé ce jour-là!

Revenu dans nos lignes, le père Clauss me lança une phrase inoubliable avec des termes d'une férocité cassante : « Riss, vous êtes le seul rescapé, cela vous oblige (à assumer votre responsabilité dans ce désastre !) ». Il trouvait anormal que je sois resté en vie! A partir de ce jour, le capitaine Clauss n'était plus pour moi l'aimable officier paternel qui passait très souvent nous voir dans nos bunkers et qui nous avait fait, un jour, des confidences : « J'ai quatre filles, je vais essayer une cinquième fois, et si ce n'est pas un garçon j'abandonne ». Et mon ami Léandre Junker de grommeler derrière moi en français : « Elle n'a qu'à changer de bouc ».

Quelques jours plus tard, nous avons rendu les honneurs aux morts en tirant trois salves au-dessus de



Salve d'honneur lors de l'enterrement de cinq camarades tués lors d'un accrochage avec une patrouille allemande .

leurs tombes. Cela ne les a pas faits revenir, morts à la suite de l'absurdité d'un ordre émanant d'un militaire borné décidant « d'en charger l'infanterie » car les salves d'artillerie proposées par le lieutenant auraient fait un carnage dans le secteur Wiesbaden si le lieu de l'embuscade avait simplement été pilonné, mais où eut lieu, hélas, la fusillade meurtrière.

De tous les blessés dénombrés ce jour-là, nous avons uniquement eu des nouvelles du civil russe. Il s'était bien rétabli et une prothèse pour sa jambe était en cours de fabrication.

Mon camarade Léandre Junker

Junker Léandre joua de malchance le jour où il abattit quatre fantassins de sa division. Etant de garde en pleine tempête de neige, il avait aperçu des silhouettes vêtues de blanc s'activer non loin de son poste de guet. Les prenant pour un commando russe venu tâter les lignes de défense ennemies, il avait tiré. Convoqué au tribunal de guerre, il se justifia en disant qu'il n'avait pas été prévenu de la présence de ces infortunés camarades. Regrettant évidemment son geste fatal, il fut relaxé.

Les rats des marais (Sumpfraten) de belle taille venaient constamment perturber notre train de vie déjà éreintant en s'invitant effrontément dans nos bunkers bâtis hors de l'eau bourbeuse. Ces pillards rapides comme des balles de fusil et féroces ronge-musettes au flair imparable étaient attirés par la nourriture qu'ils trouvaient auprès de notre unité. Même en suspendant notre viatique à des cordelettes, les rats gigantesques jouaient à l'acrobate pour s'en gaver. L'automne venu, les bestioles aimaient la chaleur, surtout corporelle et je fus plusieurs fois réveillé en sursaut, au bord de l'asphyxie, alors que l'une ou l'autre d'entre elles se vautrait bien au chaud sur ma poitrine! Dans l'abri, un gars préposé à la Feuerwache et chargé de jouer au chien ratier saisissait de temps en temps un pistolet posé intentionnellement sur la table de rondins pour terrasser les effrontés rongeurs. L'intempestif fracas du tir réveillait à chaque fois la chambrée rompue de fatigue qui sursautait de déplaisir. Il est vrai que la menace de la mort nous obligeait à être constamment sur le qui-vive à côté du manque de sommeil qui minait davantage la santé.

Léandre Junker eut alors l'idée saugrenue de chercher à nous débarrasser de cette plaie. Muni de gants pour éviter les morsures du rat, le plaisantin réussit à capturer l'un d'eux. Nous eûmes alors droit à assister à une vivisection à cru. L'apprenti bourreau planta un clou dans chaque patte de l'animal pour l'immobiliser, se saisit d'une lame de rasoir pour dépiauter la fourrure autour de la taille de l'infortuné, retrousser sa toison et la plaquer sur la tête du muridé. Comble de cruauté, il grilla avec une allumette enflammée la chair mise à vif. «Ouvrez la porte ! » Il décloua le rat supplicié... qui fit plusieurs saltos dans la pièce, au milieu d'horribles cris de douleur liés à son rôtissage et qui s'enfuit sans demander son reste. Avertis par l'odeur effroyable de la grillade, ses congénères s'abstinrent pendant quelques

jours de revenir musarder dans notre tanière. De nos jours, les défenseurs de la cause animale s'offusqueraient à juste titre de cet acte bestial. Mais les occupants assaillis par ce tourment quotidien reconquirent que la méthode cruelle avait néanmoins du bon.

Par ailleurs, le Forbachois n'avait pas sa langue dans sa poche. Alors qu'il trimballait les gamelles de ses compagnons pour aller au ravitaillement, il tomba fort à propos sur son général venu visiter les avant-postes. «Alors, jeunot, comment ça se passe ici pour vos repas ?

- Sau schlecht, exécration, Herr General.

- Intéressante votre remarque. S'adressant à l'un des officiers de l'escorte, il lui dit: «notez, notez... »

Evidemment, Léandre fut saqué après le passage de l'officier supérieur.

Le cauchemar subi à Ratkovo.

Ma compagnie, sous le commandement du capitaine Clauss, resta dans ces positions sur la rive droite du Lovat jusqu'en automne 1943. Il n'y eut plus d'accrochages avec l'ennemi depuis cette fameuse journée de juin. Vers la fin septembre, nous avons plié bagage pour aller au « repos » dans un petit village évacué de toute présence de civils. Epargnés par les classiques tours de garde, nous aurions enfin pu profiter de l'aubaine pour dormir des nuits entières s'il n'y avait pas eu les milliers de punaises qui nous attaquaient sans répit jusqu'à l'aube! Les poux, de vraies seringues piqueuses et suceuses, étaient une autre calamité. Pour chercher à les éliminer nous trempions nos chemises truffées de lentes et de poux fondateurs dans un seau d'eau qui se transformait en un bloc de glace. Mais cette méthode ne donnait guère de résultat, les parasites renaissaient vite sur nous. Nous eûmes une seule fois une lotion anti-poux, du Lausetto, qui faisait bondir les bestioles hors des cols de chemise et des plis et coutures de nos habits. Il aurait fallu disposer au front d'une chambre d'épouillage à air chaud (Heißluft Entlausungskammer) ou encore d'un atomiseur de poudre (Pulverzerstäuber) pour nous débarrasser de ce fléau ! J'ai essayé de dormir dehors mais les nuits commençaient à être trop fraîches.

Ce « repos » avait en outre un très grand inconvénient, car nous étions en même temps classés « division-réserve », c'est-à-dire qu'à chaque instant, on pouvait nous faire intervenir à n'importe quel point du front en cas de pépin grave. Cela ne tarda pas. On devait être à la mi-octobre, la première neige tombait lorsqu'on nous réveilla en pleine nuit. Dehors une dizaine de camions nous attendait. C'était un très mauvais signe. C'était l'urgence absolue. On embarqua et on prit la route pour le restant de la nuit. On était tellement secoués sur les pistes complètement défoncées qu'on arrivait presque à regretter les punaises. Vers le milieu de la matinée, on arriva au bord d'un paysage absolument irréel. C'est comme si des dizaines d'immenses camions y avaient déversé de la terre pour en former des monticules hauts de 10 à 20 mètres environ. Entre les monticules s'étaient de rares champs ainsi que des jardins abandonnés. Presqu'au milieu de ce paysage, on distinguait une sorte de plateforme où se trouvait un village constitué d'une dizaine d'isbas, distant d'un bon kilomètre de notre point de débarquement. Clauss nous informa alors que la localité de Ratkovo, - un endroit stratégique qui dominait toute la région-, avait été reconquis par l'ennemi et que c'était à nous de le reprendre. Clauss était dans son élément. « Ah ! enfin du grabeuge ». Il nous précisa qu'une tranchée traversait ce village, partiellement occupé par les Russes. Ce singulier terrain à reconquérir avait quand même un avantage: aucun char ne pouvait y circuler car les vallons disposés entre ces collines étaient beaucoup trop étroits.

J'étais devenu quelques semaines auparavant 2^{ème} agent de liaison (Melder), chargé d'assurer le service entre la 2^{ème} section et le P.C. de la compagnie. On me dota d'un fusil à lunette pour me défendre lors de mes courses. Le 1^{er} Melder était un caporal-chef, un vieux guerrier prénommé Kurt qui était originaire de Leipzig; il avait fait toute la campagne de Russie. On était devenus amis. Par ailleurs, depuis quelques semaines un aide-soignant dont je ne me souviens plus de son identité nous avait rejoints. Notre chef de la 2^{ème} section, l'Oberfeldwebel Anton Chudzinski, blessé trois fois et bardé de décorations, qui avait achevé normalement en 1939 son service militaire, dut faire dans la foulée les campagnes de Pologne, de France et de Russie: il était donc soldat depuis six ans. Dans le civil, il était avec sa famille, paysan au service d'un baron en Prusse-Orientale, un serf des temps modernes! Anton le valeureux n'avait plus l'intention de retourner dans sa case à terre battue, le régiment était devenu sa 2^{ème} famille. C'était un homme calme, posé, mais un redoutable guerrier. Clauss ne jurait que par lui, ils étaient ensemble depuis la campagne victorieuse de France et se tutoyaient en privé.

On se dirigea, toujours à couvert, vers le village. Des servants de pièces s'activaient aux alentours, surtout à côté de plusieurs batteries de mortiers de 8 cm ainsi que devant une batterie de mortiers de 12 cm, une arme assez récente qu'on voyait encore exceptionnellement.

Tandis qu'Anton se dirigeait avec sa section vers la partie Nord de la tranchée encore occupée par les Allemands, Kurt et moi restâmes dans les parages de Clauss, attendant ses ordres. Le mortier de 12 cm qui se trouvait à environ 30 mètres devant nous tira son premier obus et là, catastrophe, l'obus explosa dans le tube, on appelle cela un « Rohrkrepieler ». Et tous ceux qui étaient postés à proximité furent déchiquetés ou grièvement blessés en raison de munitions très souvent sabotées.

Clauss nous amena près du village et analysa la situation. Ce fut vite fait. Il ordonna que la section d'Anton devait « nettoyer » la tranchée allant du Nord vers le Sud tandis que la 1^{ère} section, dont faisait partie mon vieux copain Alphonse Melchior devait faire l'inverse. Clauss envoya Kurt et moi transmettre ses ordres à Anton : « Allez-y tous les deux, il paraît qu'il y a des tireurs d'élite dans les parages » : cette aimable remarque n'était pas vraiment faite pour nous rassurer. Dans ce cas, il n'y a qu'une seule solution, il faut courir à pleine vitesse et en zigzaguant. C'est ce que nous avons fait et nous sommes arrivés sains et saufs dans la tranchée malgré quelques explosions d'obus en cours de route. Lorsque Clauss tira son signal rouge, Anton arma sa mitrailleuse et on avança dans la tranchée direction sud. Anton avançait le premier, moi derrière lui, car je me suis toujours senti en sécurité à côté de lui, puis suivaient derrière moi Kurt puis l'aide-soignant et le reste de la section. Nous avons peut-être avancé d'une trentaine de mètres dans la tranchée lorsqu'un déluge d'obus de mortiers d'une rare intensité s'abattit sur nous. La seule issue pour sortir du guêpier, c'est qu'il fallait avancer pour sortir du feu meurtrier. J'ai vu Anton se tourner vers moi et me crier : « Viens ».

Il avait le visage en sang et puis j'ai entendu un cri effroyable hurlé derrière moi par l'aide-soignant dont il ne restait pas grand-chose. Quant à Kurt, il avait les deux jambes et la moitié du dos déchiquetés. Je courus dans la tranchée derrière Anton. Lorsque le feu s'arrêta, je vis une bonne vingtaine de Russes quitter à toute allure le village et filer vers leurs lignes. Je rejoignis Anton qui avait, je ne sais où ni comment, récupéré un fusil-mitrailleur allemand et qui tirait de longues rafales sur les fuyards. On continua le nettoyage à l'aide de grenades à main, c'est surtout Anton qui s'en occupait, moi je lui donnai les miennes, jusqu'au signal vert [138] lancé par la 1^{ère} section maîtresse de la tranchée qui n'avait pas essuyé de bombardement. On se mit tout de suite en position, on s'attendait à une contre-attaque, mais le calme revint très vite et le reste de la compagnie occupa le village.

Les Russes n'avaient sans doute pas les moyens de lancer une contre-attaque. Anton avait attrapé quelques éclats au visage, ceci sans gravité. Dans la partie de la tranchée nettoyée par la 1^{ère} section, dans un renforcement, était assis un tireur d'élite, vêtu de blanc, sa carabine à lunette dans la main. Il



Fusil à lunette de tir ravi à ennemi.

était de type mongol et avait attrapé une balle au milieu du front. Le lendemain matin, Clauss remit la croix-de-fer 2^{ème} classe à Alphonse Melchior et à moi. Cette croix était accompagnée d'une bouteille de vrai cognac. Cette dernière était pour nous de loin plus intéressante que la médaille.

On resta quelques jours à Ratkovo en attendant nos remplaçants. J'étais dorénavant seul Melder: mon copain Kurt n'avait pas survécu à ses graves blessures et Anton, évacué vers un hôpital, fut remplacé par un sous-officier que je connaissais de longue date. Je continuais donc de faire mon travail de Melder en allant chercher les ordres et le courrier au P.C. de la compagnie. Pour cela, je me coulais dans la tranchée pour y aller car elle n'était située qu'à une cinquantaine de mètres de l'ennemi et les snipers russes étaient très efficaces.

[138] L'effet de la *Leuchtpatrone grün* produit une étoile verte visible à environ 100 mètres de hauteur et dure près de 6-7 secondes, ce qui permet en plein jour de voir le signal jusqu'à 2km. La balle traçante rouge (1 ou 2 étoiles) indique une attaque ennemie ou une demande tir vers l'ennemi ou encore un tir de barrage demandé tandis que la balle traçante verte (1 ou 2 étoiles) signifie d'allonger le feu de l'artillerie amie, la position étant conquise.

A cet effet, je devais passer plusieurs fois par jour devant le cadavre du tireur d'élite et je me retenais chaque fois de lui dire bonjour en russe. J'ai gardé malgré tout un reste de respect pour les cadavres, même ennemis.

Un soir, avec la pleine lune et la neige qui rendaient leur clarté comme en plein jour, je suis passé à quelques mètres du Sibérien lorsque j'entendis derrière moi un grand bruit. Je restai pétrifié sur place car, en me retournant, je constatai que le Russe avait basculé tête première dans la tranchée. Complètement gelée, sa dépouille barrait pratiquement la tranchée en raison de sa posture pétrifiée. J'ai fait appel à quelques camarades pour l'évacuer et je récupérai son fusil à lunette, de loin plus efficace que les fusils allemands, pour le remettre au P.C.

Enfin une compagnie vint nous remplacer et on cantonna dans un petit village assez proche de la ligne de front car on redoutait une nouvelle attaque ennemie. Nous avons retrouvé le calme, un peu de chaleur et les.... punaises.

Mon jour le plus long.. C'était le 10 juillet 1944.

Agé de presque 21 ans, enrôlé de force dans l'armée allemande, j'avais le grade de caporal dans le 272^{ème} régiment d'infanterie, 6^{ème} compagnie et j'avais la fonction de Melder (agent de liaison) entre le poste de commandement du 2^{ème} bataillon et ma compagnie.

La plupart des renseignements assurés par radio ou par téléphone entre les différents postes de commandement étaient pratiquement tous interceptés et décodés par l'ennemi. De ce fait, les informations ayant une certaine importance étaient assurées par les Melder mais il m'arrivait aussi de devoir conduire un cheval chez le vétérinaire, de ramener des prisonniers vers l'arrière et d'escorter des blessés qui pouvaient encore marcher vers le poste médical avancé qui assurait les premiers soins (Hauptverbandplatz). Le Melder était donc un peu l'homme-à-tout-faire.

En ce 10 juillet 1944, je me trouvais au poste de commandement du 2^{ème} bataillon installé dans une ferme assez importante quelque part en Lettonie. La ferme était encore habitée par un vieux couple. Les grands bâtiments, construits en carré et percés par deux grands portails, se trouvaient à côté d'une route assez importante. En contrebas de cette route s'étendait à perte de vue un marais couvert de joncs. Les unités allemandes du secteur étaient en pleine déroute. Depuis des semaines, nous reculions direction ouest, talonnés par les Russes très supérieurs en nombre et en matériel, ayant en outre la maîtrise de l'air, -la glorieuse Luftwaffe étant pratiquement balayée du ciel-.

Je fus réveillé vers 5 heures du matin par un soldat me précisant d'aller me présenter chez l'officier de service. Le soleil était déjà levé et la journée s'annonçait très chaude. Depuis des semaines, on n'avait pas vu une seule goutte de pluie. L'officier, à l'aide d'une carte, m'indiqua l'endroit où je devais me rendre. Dans un village distant d'environ 8 km m'attendait une voiture chargée de munitions et destinée à ma compagnie mais pour autant je ne savais pas quel genre de véhicule je devais utiliser là-bas. Je devais ensuite le mener vers un autre village distant d'environ 2 km du premier : « Ne traînez pas, vos camarades sont à court de munitions ». Je passai par la cuisine pour toucher ma ration de pain, un bout de saucisse, un peu de margarine ; l'un des cuisiniers me remplit la gourde de « café »: du moins, c'est ainsi qu'il nomma ce breuvage !

Je pris la route vers 5h45, une route ou plutôt un chemin de terre poussiéreux criblé d'ornières. Il commençait à faire très chaud. Après avoir marché pendant une bonne heure, je vis, après une légère courbe, une voiture (en panne) tirée par deux chevaux, avec un conducteur assis sur le siège. Lorsque l'étrange attelage fut à environ 150 mètres de l'endroit où j'évoluais, je vis distinctement qu'il s'agissait d'une voiture allemande. C'est à ce moment que j'entendis le sifflement caractéristique d'un avion volant en rase-mottes. En une fraction de seconde, j'étais couché dans le fossé. L'avion, un Messerschmitt 109 dont je vis distinctement la croix gammée sur les ailes, ouvrit le feu lorsqu'il me survola. La voiture explosa littéralement. L'avion monta en chandelle et disparut. Le pilote venait de tuer un compatriote! J'arrivai à hauteur de la voiture ou du moins de ce qu'il en restait mais, après un an et demi de front, plus rien ne pouvait m'ébranler devant cette boucherie et je continuai la route.

Après une heure de marche, j'arrivai en vue du village. Plusieurs maisons étaient en flammes et l'artillerie russe continuait à le bombarder. Une charrette attelée de deux chevaux attendait près des premières maisons. Les chevaux étaient calmes et je m'assurai que la carriole était bien chargée de munitions. Je voulus d'abord monter sur le siège mais finalement je restai à terre. Là, j'étais moins exposé aux éclats d'obus. Les tirs d'artillerie étant devenus sporadiques, je me décidai à traverser le village. Les rênes dans une main et le fouet dans l'autre, j'avançai vers le milieu du bourg, là où la

route était traversée de biais par les rails d'une ligne de chemin de fer, cette voie ferrée étant peut-être la cible de l'artillerie. La localité paraissait abandonnée, je n'y voyais ni civil, ni militaire ce qui était plutôt bizarre. Arrivé avec mon convoi à proximité des rails, je fis une pause et puis, entre l'éclatement de deux obus, je hurlai un ordre aux chevaux, leur assénai un coup de fouet et nous voilà partis au triple galop. J'avais toutes les peines pour rester à côté des bêtes. Nous sommes arrivés sans encombre à la sortie du village et je vis au loin le 2^{ème} village. J'étais soulagé en y arrivant. Un sous-officier m'attendait à l'entrée de la bourgade. Il était de ma compagnie. « On ne t'attendait plus, ça grouille de Russes dans les parages. Il faut que tu retournes immédiatement au P.C. du bataillon. Ils sont en train de plier bagage ». Je pris cependant le temps de manger un bout de pain et de la saucisse. Crevé après mes 10 km de route passés dans la chaleur et la conduite rapide de ma voiture, je me mis ensuite en route en contournant le village toujours bombardé. Pendant le chemin de retour, je remarquais que ça tirait un peu dans toutes les directions. Les Russes étaient-ils en train de nous encercler ?

En passant par le portail de la ferme située du côté de la route, après être revenu sur mes pas, je vis un soldat, celui qui m'avait réveillé le matin, abattre d'un coup de fusil un vieux paysan. Je lui criai : « Tu es cinglé » et il me répondit: « Ce cochon voulait dire aux Russes établis en face que nous partions ». Sans commentaire ! Nous étions une bonne dizaine à quitter ensemble la ferme par la route, direction ouest. Il faisait de plus en plus chaud. Aujourd'hui encore, je ne sais pas pourquoi, mais pour la première fois lors de cette journée du 10 juillet 1944, je mis mon casque. Après environ deux kilomètres de marche, une rafale de mitrailleuse nous cloua sur la route. Comme le tir devenait de plus en plus intense, son feu nous obligea à dévaler la pente et à entrer dans le marais. L'eau m'arrivait jusqu'aux hanches et j'avais du mal à avancer dans la boue. Le meurtrier du paysan était toujours à côté de moi. Soudain je vis sa tête littéralement éclater et une bonne partie de son cerveau atterrit dans mon visage. Le gars fut probablement touché, soit par le ricochet d'une balle ayant frappé au préalable un roseau dont l'impact l'infléchit de travers, soit par le tournoiement de la balle sur elle-même avant de percuter la cible. Ces balles « tourmentées » (*Querschläger*) causaient d'effroyables blessures. Pour me débarasser des souillures sanguinolentes, je pris le temps de me débarbouiller avec l'eau du marais. Après d'interminables minutes de fusillade, le tir cessa brusquement. J'avançai toujours dans le marais et après un certain temps, je sortis de la gadoue pour rejoindre la route, rejoint par deux soldats. C'était tout ce qui restait de notre groupe. Nos uniformes séchèrent très vite par cette température mais ce qui me chagrinait le plus étaient mon reste de pain transformé en bouillie et le reste de saucisse devenue immangeable. Il me restait un peu de café que je partageais avec les deux rescapés et nous reprîmes la route toujours direction Ouest. Après quelques kilomètres de marche et à un endroit où la route était encaissée entre des talus, nous tombâmes à notre plus grande surprise sur un groupe de soldats allemands. Un jeune officier, pistolet à la main, nous mit brièvement au courant de la situation. « Nous sommes encerclés. Les Russes sont partout. Cette route est la seule qui n'est pas coupée. Vous prenez immédiatement position dans le champ côté Sud. Il faut tenir jusqu'à l'arrivée de renforts. Celui qui n'exécutera pas mes ordres sera immédiatement passé par les armes ». C'était clair et net. Dans le champ fraîchement labouré, je me couchai dans un sillon. On était environ une douzaine de rescapés à attendre l'ennemi. En face de nous s'étendait une petite vallée, puis le terrain remontait vers une forêt sise à environ 1 km de notre emplacement. En tant que vétéran, je vis tout de suite que notre position était intenable. Nous étions complètement exposés et à partir de la forêt, l'ennemi pouvait nous abattre comme des lapins, sans être inquiété. C'est probablement mon ange gardien qui m'a dit de m'enterrer. Je posai mon fusil en position de tir, allongeai mon bras pour saisir mon casque, m'en couvrir aussitôt la tête et là, à ce moment, « BANG », le ciel m'est tombé sur la tête. Une détonation suivie de l'éclatement d'un obus, un cri déchirant du Feldwebel et puis plus rien. Ma première pensée fut « Tu es mort » et puis je me réveillais lentement. J'avais un mal affreux aux oreilles et aux yeux ; ma tête était comme anesthésiée. La manche de mon avant-bras droit était pleine de sang qui me coulait en continu du haut du crâne dans les yeux. Je me mis à genoux, je voyais tout comme dans un brouillard. Je regardai à gauche. Le Feldwebel avait le bras droit et le flanc gauche arrachés de son corps. Il était mort. Je me levai, je pouvais marcher, cela me rassurait et je me dirigeai vers la route. Là, un infirmier m'attendait et me fit un beau pansement à la tête. Il me précisa que j'avais une bonne demi-douzaine d'éclats dans la tête (du côté gauche) et que ce n'était pas bien grave. Il me donna un peu d'eau en me précisant que c'était tout ce qu'il pouvait faire pour moi.

Un peu plus tard, un agent de liaison sur moto (Kradmelder) arriva du côté Ouest de la route. Il donna un papier à l'officier qui, après lecture, précisa que les renforts étaient en route et qu'il fallait tenir

jusqu'à la dernière cartouche. Je ne me sentais plus concerné, assis dans la poussière et le moral à zéro. L'infirmier que je remercie encore sincèrement aujourd'hui demanda alors au motard s'il pouvait m'emmener. Il fut tout de suite d'accord et je montai derrière lui sur sa machine. Avant de démarrer, il me lança : « Fais-toi petit, on va nous tirer dessus. » Je m'en fichais: pourvu que je sorte de ce guêpier. Après un trajet sans problème d'environ 20 minutes, on arriva à un croisement où un policier militaire (Feldgendarme) réglait la circulation. Je remerciai le motard, (je lui devais une fière chandelle), et le *flic* me désigna un bâtiment situé à 100-150 mètres qui contenait le poste sanitaire avancé : une vieille grange assez grande avec un petit bâtiment à côté. A l'entrée de la grange, une vieille baignoire était remplie à moitié de débris humains! Un médecin (ou un infirmier) examina ma tête, me demanda si je n'avais pas perdu la mémoire, me dirigea vers le petit bâtiment. « Couchez-vous là, les ambulances sont en route ». Je ne croyais pas à ces propos *bateau* souvent débités pour rassurer quelque peu les blessés. Je me couchai sur la paille, à côté d'un blessé installé sur un brancard qui gémissait sans interruption. Le gars me paraissait très jeune. Entre deux gémissements, il me confia qu'il avait attrapé une balle dans le ventre et qu'il avait horriblement mal au dos : je suppose que la balle lui avait fracassé la colonne vertébrale. Finalement, je m'endormis et je fus réveillé par le bruit de trois ou quatre camions bâchés qui venaient chercher les blessés. Il commençait à faire nuit lorsque les camions démarrèrent. J'étais assis à côté du blessé au ventre qui poussait des cris de supplice à chaque cahot que faisait le camion en abordant les ornières. Après quelques minutes de trajet, il ne cria plus, il était mort.

La nuit était complètement tombée lorsque nous arrivâmes à la rivière Duna, un cours d'eau de la taille de la Sarre à Sarreguemines. De loin, on entendait les bruits de pétarade provoqués par des rafales de mitrailleuses et des éclatements d'obus de canons légers. C'était la pagaille complète. Des milliers de véhicules de tout genre, de la petite voiture genre jeep jusqu'au char et en passant par les camions, les canons automoteurs, les ambulances, etc., attendaient de pouvoir passer par le pont en bois qui surplombait le fleuve et qui brûlait en plusieurs endroits car il était assailli sans interruption par les chasseurs-bombardiers russes qui, malgré l'obscurité, attaquaient à très basse altitude et lâchaient leurs bombes.

Le chauffeur de notre camion vint nous trouver pour nous dire que les véhicules chargés de blessés étaient prioritaires mais qu'il fallait patienter. Mes blessures à la tête commençaient à me faire mal. C'était un bon signe. L'aviation russe avait cessé ses attaques et le pont était toujours debout.

Je m'étais assoupi lorsque vers 23h le camion démarra, passa sur le pont et gravit de l'autre côté la route en forte pente qui menait vers une assez grande localité. Les camions s'arrêtèrent sur la place. Les blessés couchés furent transportés dans les ambulances qui nous attendaient.

Les blessés sur pied furent avertis que des camions viendraient les chercher le lendemain matin et qu'il leur fallait passer la nuit dans les maisons du village. Je rentrai dans une maison avec un gars blessé à l'épaule. Celle-ci était occupée par des militaires de la Flak qui nous reçurent comme des amis et nous donnèrent immédiatement à manger et à boire. Ils faisaient partie du détachement chargé de défendre le pont avec leurs canons de 20 mm très efficaces. J'avais de plus en plus mal à la tête et plus particulièrement aux oreilles. Avant de m'endormir sur une couverture étalée par terre, je regardai ma montre: il était exactement minuit en ce 10 juillet 1944.

Le lendemain matin, des camions nous véhiculèrent vers un hôpital de campagne (Feldlazarett) dont les chambres grouillaient de punaises qui appréciaient particulièrement mon groupe sanguin. J'y fus opéré le lendemain avec pour seule anesthésie un verre de cognac. Heureusement après l'extraction du 2^{ème} éclat, -j'avais entendu distinctement le craquement du premier éclat acéré extirpé de mon os temporal gauche qu'il avait percé sans endommager le cerveau-, je tombai dans les pommes. Le chirurgien en profita pour m'arracher les six autres *ferrailles*. Je garde encore un petit souvenir métallique dans le lobe de l'oreille.

Le lendemain de mon opération subie dans l'hôpital de campagne, un officier vint m'épingler la médaille des blessés sur ma vareuse en me précisant qu'en principe celle-ci était accompagnée d'une bouteille de schnaps mais puisque l'alcool était interdit aux blessés de la tête, celle-ci était remplacée par quelques boîtes de cigarettes. C'était toujours ça ! Je me promenais le jour aux alentours et dormant la nuit sur un banc à l'extérieur, fuyant ainsi les milliers de punaises grouillant dans les chambres. Mes blessures ne me faisaient plus souffrir, sauf mes oreilles, -mes deux tympanes étaient déchirés- et j'avais toujours l'impression que ma tête était endormie.

Insterburg.

Après quelques jours, on nous transporta vers une gare assez éloignée. Ceux qui pouvaient marcher partirent en camion ; les blessés graves furent couchés dans des ambulances. A la gare, un train sanitaire nous attendait avec une flopée de jeunes infirmières qui nous gâtèrent tout au long du voyage. Ce trajet fut très rapide et après une dizaine d'heures, le convoi sanitaire s'arrêta. Nous fûmes débarqués à Bischoffsburg au sud de la Prusse-Orientale, pas très loin de la frontière polonaise. C'était une belle petite ville dans une région de forêts, ceinturée d'une multitude de petits lacs. L'hôpital était aménagé dans une ancienne caserne, très propre et cette fois-ci, ô miracle, sans punaises. Le personnel se composait presque à 100% d'infirmières très gentilles et très serviables. Le médecin-chef, un médecin-capitaine (Oberstabsarzt) n'était de son côté pas aussi complaisant car il n'avait qu'une seule idée : renvoyer les blessés le plus vite possible au front. C'était un homme d'un certain âge, vétéran de la guerre 14-18 et membre du parti nazi ; il n'était pas sympathique du tout et était craint aussi bien des blessés que du personnel soignant.

Pendant toute la guerre, j'ai écrit aussi souvent que possible à mes parents, parfois seulement quelques mots pour les rassurer. Je les ai donc avertis que j'étais à l'hôpital de Bischoffsburg et que j'allais très bien. Quinze jours plus tard, le chef du poste de garde me chercha partout pour m'informer que mes parents m'attendaient au portail d'entrée. Ce fut la plus grande surprise de ma vie militaire.

Ils n'avaient pas hésité à faire un voyage de près de 2 000 km, au risque d'être mitraillés ou attaqués par des chasseurs-bombardiers, pour venir me voir. Ils avaient trouvé une chambre dans le seul hôtel de la ville. Naturellement, j'étais très content et mes parents étaient rassurés car ils craignaient de me voir défiguré par les éclats d'obus. Le médecin-chef m'établit, sur une demande formulée de ma part, une permission de sortie de 8h du matin jusqu'à 22h du soir, valable pour toute la durée du séjour de mes parents. Comme la nouvelle avait fait le tour de l'hôpital, il avait été mis au courant et avait probablement dû *passer* une bonne nuit pour m'accorder une telle faveur. Mon père avait pris un congé exceptionnel de trois semaines et nous avons passé quelques belles journées ensemble, jusqu'au jour où assis au bord du lac en pleine discussion, on a entendu au loin des détonations s'avérant être des coups de canon. Sans écouter leurs protestations, je les accompagnai à l'hôtel, leur fis boucler leurs valises. A la gare, par une chance inouïe, un train était justement en partance pour Francfort-sur-l'Oder. Les adieux furent brefs (je n'ai jamais aimé les adieux), le train se mit à rouler et j'ai ressenti un immense soulagement. La ville de Bischoffsburg fut conquise trois ou quatre mois plus tard par l'Armée rouge, mais mes parents se retrouvèrent à nouveau en sécurité chez eux après un voyage passé sans problème.

Après une dizaine de semaines d'hospitalisation, le médecin-chef me jugea apte à reprendre le combat pour son Führer. Je fus dirigé vers le camp militaire au Nord de Berlin pour partir en permission de convalescence. Le bureaucrate qui établissait les fiches me demanda où je voulais aller, j'ai répondu : « Forbach ».

- Ah, en Forêt Noire », et là j'ai fait une des plus grosses bêtises de ma vie quand je lui ai répondu :

- Non, Forbach en Lorraine ».

- Je regrette, il n'y a plus de permissions possibles côté gauche du Rhin ». J'étais déboussolé. Quoi faire ? Je ne pouvais quand même pas abandonner une permission de 18 jours. Je me suis alors souvenu qu'un oncle, un frère de ma mère de nationalité allemande, habitait une localité près de Goslar au sud de Berlin, un village nommé Heissum. J'ai indiqué Goslar au bureaucrate, il était satisfait et moi j'avais ma fiche de permission en poche. Cet oncle avait quitté Petite-Rosselle en 1938 pour trouver en Allemagne nazie une meilleure vie. Précédemment mineur à Petite-Rosselle, il était maintenant pompier à l'aérodrome militaire de Goslar. Arrivé au poste de garde de cet aérodrome, nouvelle déception, il avait été muté à Hamburg, mais après quelques renseignements, on m'assura que sa famille habitait toujours Heissum, à une quinzaine de kilomètres de Goslar et qu'il était desservi par un petit train. Je frappai donc à la porte de la petite maison qu'on m'avait indiquée. Ma tante ouvrit la porte : « Mon Dieu, le Victor, quelle bonne surprise ! ». Je lui expliquai mon problème et sa réponse fut simple et je ne l'oublierai jamais : « Victor, c'est simple, tu restes chez nous ». Ils avaient trois filles, l'aînée ayant environ 14 ans, qui me gâtèrent pendant mon séjour comme si j'étais leur frère aîné. Je leur ai rendu d'innombrables petits services : j'ai modernisé leur installation électrique qui était très rudimentaire, j'ai amené du bois de chauffage de la forêt, j'ai fait du petit bois pour au moins cinq ans, j'ai payé largement mon séjour, ce n'était pas les Reichsmarks (monnaie nazie) qui me manquaient et surtout je

leur ai donné toutes mes cartes d'alimentation et le « Führerpaket », le colis du combattant contenant de la farine, du sucre, du chocolat, etc.

Après deux mois d'hospitalisation et une permission de convalescence de 18 jours, je retournai au front au Kurland où deux armées allemandes, la 16^{ème} et la 18^{ème}, encerclées depuis presque six mois, capitulèrent le 8 mai 1945. Je fis partie du lot des captifs.

En attendant la suite des événements, les 18 jours passèrent vite, les adieux furent pénibles et je pris le train à Goslar direction Insterburg en Prusse-Orientale pour aller me présenter à la compagnie de convalescence (Genesungskompanie). Insterburg était une ville assez importante et surtout une ville de garnison: on n'y voyait que des militaires. Après quelques jours de présence, je passai devant une commission composée de trois médecins militaires, qui d'une distance de quelques mètres sans m'ausculter, me jugèrent KV (Kafaou, Kriegsverwendungsfähig), c'est-à-dire apte pour le casse-pipe. Muté sur place dans la même caserne à une « Marschkompanie », je pouvais être envoyé au front à chaque instant. Et un beau matin, ce fut le branle-bas de combat.

On nous distribua armes et munitions, puis direction Goldap, une ville d'une certaine importance située à 50 km d'Insterburg où les Russes avaient fait une percée en direction d'Insterburg menaçant ainsi la ville dotée par ailleurs d'un important aérodrome militaire. Nous avons pris position à l'extérieur de la ville sur une pente dans des tranchées fraîchement creusées et équipées de bunkers en béton préfabriqués et qui pouvaient héberger six individus. En bas de la pente, serpentait un « Panzergraben », -une fosse creusée probablement par la population civile et qui était censée retenir les chars-. Entre nous soit dit, c'était un obstacle absolument ridicule car les blindés n'en faisaient qu'une bouchée. Un peu plus loin, on distinguait une ferme assez importante avec tout autour des tas de paille et de foin. Le secteur était tranquille, trop tranquille. Pendant la nuit qui fut aussi paisible que le jour, un canon de 8,8 cm prit position à notre droite. Ce canon, le cauchemar des tankistes russes, appartenait à la division de la Luftwaffe « Herrmann Goering », le bras-droit d'Hitler. Les canonnières nous informèrent qu'ils s'attendaient à une attaque de chars dans la matinée. Effectivement, cette attaque eut lieu vers 8 heures. Soudainement, tous les tas de paille et de foin se mirent en mouvement et une bonne dizaine de chars T-34, faisant feu de toutes leurs armes, nous attaquèrent. L'un des tanks se dirigea à toute vitesse vers le canon de 88 mais celui-ci, plus rapide, lui plaça un obus très efficace qui le réduisit tout de suite en flammes. Les autres monstres étaient à une trentaine de mètres de notre tranchée lorsque je vis, assis devant la tourelle d'un T-34, un officier russe, la poitrine couverte de décorations, qui dirigeait apparemment les opérations. Cet homme qui extériorisait sa pure folie était probablement imbibé de vodka, et dont l'ivresse étourdissante lui faisait perdre toute notion de danger. Un Allemand à côté de moi me cria dans le vacarme : « Den kauf ich mir. Je me l'achète = Celui-là est pour moi ». Il lui mit une balle en pleine poitrine. L'officier tomba par terre et son corps commença à brûler. C'était une balle perforante, incendiaire sans doute, qui l'avait abattu. Quand on a quitté la position deux jours plus tard, le cadavre se consumait toujours, il ne restait plus grand-chose de sa poitrine carbonisée ni de ses décorations. La vingtaine de fantassins qui accompagnait les chars furent tous abattus. Les monstres passèrent sans s'arrêter sur notre tranchée et disparurent derrière le monticule. Ils y furent accueillis par une demi-douzaine de canons 8,8 et pas un seul n'en réchappa. On s'attendait à une deuxième attaque mais le secteur resta calme. On avait « gagné » une bataille mais tout le monde savait que ce n'était que partie remise. Des camions nous ramenèrent deux jours plus tard à Insterburg et nous déchargèrent au bord de la ville. On dut faire à pied le restant du chemin jusqu'à la caserne. On comprit vite pourquoi en voyant toute la population de la ville sur les trottoirs pour nous acclamer. On était les héros qui avaient sauvé leurs maisons, leurs commerces et finalement leurs vies. « S'ils savaient ce qui va les attendre ? » fut ma première pensée car le rouleau compresseur soviétique était en marche et rien ne pouvait plus l'arrêter. La guerre était irrémédiablement perdue, mais ces gens, fanatisés à l'extrême, conditionnés par la propagande nazie, étaient comme aveuglés. Ils ne voulaient pas regarder les choses en face et avaient une confiance aveugle en leur Führer Adolf. A la caserne on nous servit un menu amélioré et on eut droit à quelques cigarettes supplémentaires et à deux jours de repos avec permission en ville jusqu'à minuit. Le répit ne dura pas longtemps.

Nemmersdorf.

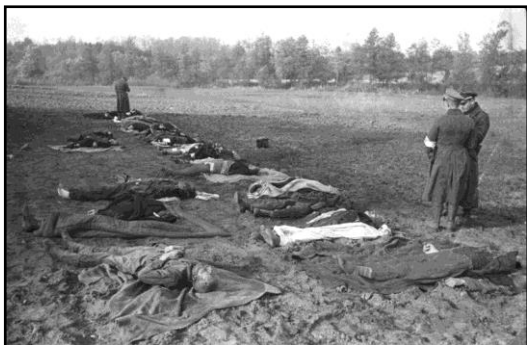
J'ai décidé de consacrer un chapitre à part à Nemmersdorf, localité sise tout près de la frontière polonaise au sud de la Prusse-Orientale. Je n'y ai que passé que quelques heures mais j'ai mis plusieurs semaines pour oublier partiellement l'HORREUR que j'ai vue là-bas.

Quelques jours après notre retour à Goldap, on nous a rassemblés en pleine nuit dans la cour de la caserne. Distribution de munitions, de grenades, de bazookas, etc., et puis un jeune sous-lieutenant qui nous commandait nous informa que les Russes venaient de prendre la première localité sur le sol allemand depuis le déclenchement de cette guerre. Un «Führerbefehl» nous ordonna de reprendre par tous les moyens possibles cette localité, l'honneur allemand étant bafoué.

Les camions nous attendaient déjà et le trajet dura environ quatre heures. Nous arrivâmes à l'aube à Nemmersdorf, un tout petit village édifié au bord d'un ruisseau profondément encastré, dans une contrée absolument plate. Descendus du camion, on se dirigea vers les premières maisons. Des parachutistes allemands vinrent à notre rencontre, ils nous informèrent qu'ils avaient attaqué le village pendant la nuit mais que les Russes étaient partis et ils ajoutèrent : « N'y allez pas, c'est trop pénible ». On y alla quand même et là, on a vu la monstruosité barbare perpétrée par un ennemi haineux se vengeant à son tour des atrocités allemandes exercées précédemment en Russie. Et je répète que chaque mot que j'écris ci-après est pure vérité.

Voici les faits. Les gens du village étaient en train de charger leurs charrettes attelées de chevaux, ceci pour fuir lorsque les Russes sont arrivés. Ces derniers abattirent les hommes et les enfants, violèrent et étripèrent les femmes, pillèrent les maisons. Et dire que je croyais avoir tout vu dans cette guerre ; ils se sont même amusés à abattre les chevaux. Combien de victimes liées à cette tuerie recensa-t-on ? je n'en sais rien. On ne s'attarda pas. Le sous-lieutenant nous rassembla sur le pont en bois qui enjambait la rivière. Il était pâle comme un mort. « On va pousser plus loin, peut-être qu'il en reste dans les pages » nous dit-il.

De l'autre côté du pont commençait une route pavée, un peu surélevée par rapport au terrain. Quelques centaines de mètres plus loin, ce fut l'horreur absolue. Dans le fossé qui longeait la route, trente, quarante ou cinquante hommes, femmes, enfants, gisaient là, aplatis, écrabouillés, éclatés par les chenilles des chars russes. Ils s'étaient couchés dans le fossé, croyant être à l'abri. Quelques hommes, qui avaient sans doute essayé de fuir, avaient été abattus par les mitrailleuses des chars. Notre troupe était pétrifiée, on ne comprenait pas, c'était tellement monstrueux, le comble de l'abomination!



Ecraser l'ennemi avec les chenilles était usuel chez les tankistes allemands et russes. C'était la seule parade pour se défendre contre les fantassins postés dans leur trou. Du fait que leurs ennemis se trouvaient dans l'angle mort du blindé, -les plus intrépides d'entre eux n'hésitant pas à leur coller une Tellermine-, les tankistes les voyaient mais ne pouvaient pas les atteindre avec les mitrailleuses. Pour le combattant, abrité dans son trou, le seul moyen de s'en sortir était de le quitter quand le char

était à quelques mètres et de cheminer aussi près que possible du blindé. C'était une situation hasardeuse, car on pouvait se faire abattre par un autre char, les tankistes se protégeant mutuellement. On ne put rien faire pour les victimes, même pas les enterrer. Déjà les premiers corbeaux s'approchaient. On les chassa à coups de rafales lâchées par nos armes. On essayait surtout de se détresser. Le sous-lieutenant, qui avait comme beaucoup d'autres les larmes aux yeux, nous rassembla et revint vers le village martyr. Le soleil s'était levé. Sur les grands prés entourant le village, plusieurs avions Fieseler Storch avaient atterri. Ces petits appareils de reconnaissance, très maniables et capables de toucher terre un peu n'importe où, avaient amené plusieurs équipes de reporters, de photographes et de caméramen allemands, suisses et suédois [139]. Les photos prises ont fait le tour du monde. Notre sous-lieutenant informa les officiers qui les accompagnaient de la tuerie qu'on avait vue sur la route et puis nous montâmes dans nos camions pour rentrer à Insterburg. Cette fois-ci pas d'accueil triomphal, pas de menu amélioré. Je croyais être endurci, froid et inattaquable après mes deux ans passés au front, il n'en était rien et même aujourd'hui, plus de 70 ans après, j'évite de penser à Nemmersdorf.

[139] En cherchant à donner au massacre une portée internationale avec la venue de la presse de pays neutres, l'objectif du Ministère de la Propagande du Reich était de mobiliser les réserves de la population allemande contre l'avancée des troupes soviétiques en les présentant comme des envahisseurs sans pitié. À cette fin on prit des photographies des victimes et on publia des rapports de propagande, qui parlaient de tortures, de viols et de meurtres.

Kurland. La Courlande.

D'Insterburg, je fus muté fin novembre 1944 vers un camp militaire établi au Nord de Berlin à quelques kilomètres de la Mer Baltique. Composé uniquement de baraques en bois et d'une esplanade où la boue s'étalait partout, le camp était destiné à préparer au combat les troupes à diriger sur le front de Kurland. La Courlande est une grande presqu'île à l'ouest de Riga, la capitale de la Lettonie, près de laquelle deux armées allemandes résistèrent à plusieurs attaques très violentes des Russes. Dans cette tête-de-pont, avec le dos au mur et entourées par l'ennemi, les troupes de la Wehrmacht encerclées étaient approvisionnées à 100% par la mer.

Dans ce camp, ce fut la première fois (et la dernière) où je me portai volontaire pour une nouvelle affectation. J'allai voir un officier pour lui dire que j'étais partant pour le front d'Ouest où, entre nous, j'aurais profité de la première occasion pour rejoindre les troupes alliées. A sa question « Pourquoi », je répondis « Pour défendre mon pays ». Il feuilleta dans ses papiers et puis il me dit : « Ah, je vois, vous êtes Lorrain ». Ce n'était plus la peine d'insister. Il resta quand même très poli en me disant : « Je regrette. C'est impossible ». La page était tournée.

Quelques jours plus tard, des camions nous véhiculèrent jusqu'à Danzig, port allemand, aujourd'hui polonais orthographié Gdansk. C'était plutôt lugubre comme ville, surtout parce qu'elle était sous le brouillard et qu'il tombait un petit crachin désagréable. La caserne était *dégueulasse* de saleté et il manquait la moitié des vitres aux fenêtres. Le soir, je sortis avec quelques camarades boire une mauvaise bière dans un bistrot. Le lendemain matin, par un temps complètement bouché, nous embarquâmes sur un grand cargo transformé en transport de troupes. Il était équipé à la proue et à la poupe de 2 canons anti-aériens à canons quadruples de 20 mm, une arme très redoutable contre les avions volant à basse altitude et contre les fantassins. Dans un état de propreté correcte, les trois étages de la cale étaient équipés de rangées de lits superposés.. Les marins, ceux-là étaient de la Kriegsmarine et non des civils, nous rassurèrent tout de suite en nous prédisant une tempête, ce qui excluait toute attaque de sous-marins russes qui pullulaient dans la Baltique. En plus, le brouillard écartait toute attaque aérienne. A peine sorti du port, le bateau commença à se balancer et très vite un grand nombre de soldats rendirent la soupe qu'ils avaient mangée ou plutôt bue dès notre arrivée. Je n'ai heureusement pas souffert du mal de mer et j'ai passé une bonne nuit. Le voyage et la tempête durèrent deux jours, le cargo ayant dû faire de larges détours pour éviter les champs de mines. Nous arrivâmes vers 10h devant le port de Libau, le port principal de la tête-de-pont de Kurland.

Le cargo s'arrêta à l'entrée et quelqu'un nous expliqua que les Russes tiraient toutes les deux heures un obus de gros calibre et qu'on attendait le prochain tir qui survint très vite et éclata sur le quai désert. Le cargo accosta immédiatement. Le débarquement fut très rapide et on nous dirigea vers une caserne qui était, comme la ville, à moitié détruite. Le lendemain matin, nous voilà en route, à pied pour les premières lignes. Finis les parcours en camion, l'essence était devenue une denrée très rare en Courlande. Ainsi, camions, chars, canons autoporteurs étaient cloués sur place, faute de carburant. Vers midi, après avoir traversé une large plaine, nous débouchâmes dans une région qui me rappelait un peu les Vosges, plantées de vallées boisées, assez étroites avec quelques ruisseaux, et de très beaux sapins. Ces conifères étaient de plus en plus endommagés au fur et à mesure qu'on s'approchait du front. Au départ de la caserne, nous étions environ deux cents, ce qui constituait un renfort très maigre pour aller étoffer deux armées!

Je savais déjà que je devais rejoindre la 1^{ère} compagnie d'un régiment dont j'ai oublié le numéro. Je constituais le seul renfort pour cette compagnie. J'arrivai au poste de commandement du bataillon dont faisait partie la 1^{ère} compagnie, qui s'était installée dans une rangée de bunkers construits à flanc de coteau, parmi des débris de sapins déchiquetés. Grâce au signalement de son inscription sur un bout de bois, j'entrai dans le bunker, siège du P.C. de ma nouvelle compagnie.

Un sous-officier était en train de casser une (maigre) croûte. Sa 1^{ère} question : « Tu es seul ? ». Après mon « oui », il secoua la tête en disant : « on m'avait parlé de renfort ». En fait, ce sous-off était le chef de la 1^{ère} compagnie et il me précisa que presque tous les officiers du bataillon étaient tombés et que sa compagnie se composait de 12 hommes divisés en 4 sections de 3 hommes et qui tenaient les positions d'une compagnie normale. A noter que j'étais monté en grade, j'étais caporal-chef depuis quelques mois, ce qui arrangeait drôlement mon « chef de compagnie »

« Tu prends le commandement de la 1^{ère} section installée dans un trou de bombe à environ 50 mètres d'un vieux hangar où se sont installés les Russes, le secteur est tranquille. Quand on aura plus de monde, on va essayer de reprendre la grange d'où les Russes nous ont délogés il y a 15 jours. Les trois

hommes que tu auras sous tes ordres sont des jeunes mais ils sont pleins de bonne volonté.» Me voilà pleinement rassuré, façon de parler !! Il me conduisit personnellement auprès de cet entonnoir de taille très importante, déjà couvert de verdure qui datait probablement de l'explosion d'une bombe de Stuka, -un bombardier en piqué appelé Sturzkampfbomber-, lancée lors de l'avancée allemande de 1941. Les *jeunes* qui avaient peut-être deux ans de moins que moi furent contents de me voir et surtout d'avoir à leurs côtés quelqu'un qui les commandait. Je n'étais pas très fier de ma nouvelle charge.

Assis sur des caisses de grenades à main, ils me racontèrent que les Russes en envoyaient souvent mais qu'il fallait déjà être champion olympique pour arriver à lancer une grenade à 50 mètres!

On se couchait la nuit sous des toiles de tente fixées tant bien que mal aux parois du cratère. Le secteur était relativement calme, la nuit était cependant ponctuée de quelques rafales de mitrailleuses. De la grange où cantonnait l'ennemi, il ne restait plus que le soubassement en dur du bâtiment qui devait probablement servir d'écurie. Du cratère, on ne voyait qu'un bout de la partie haute d'une porte de l'édifice en ruines. Par vent favorable, on entendait quelquefois des voix.

Une équipe armée d'un bazooka se présenta chez nous, le troisième ou quatrième jour de mon arrivée. Ils avaient l'ordre d'essayer de déloger les Ivan. Leur première fusée antichar passa au-dessus de la position ennemie, il y eut des bruits de voix confus et ils nous envoyèrent à leur tour une belle giclée de balles de mitraillettes, très inoffensives à cette distance. La deuxième ogive à charge creuse toucha le linteau de la porte faisant plus de dégâts mais suffisamment pour provoquer la fuite à toute allure de trois hommes: on comptait en voir plus. On prit immédiatement position dans la tranchée creusée précédemment par l'unité allemande et qui entourait la grange. On était sept hommes à présent à attendre une contre-attaque mais il ne se passa rien, ça me paraissait bizarre. J'appréhendais la nuit suivante, mais celle-ci resta aussi calme que les précédentes. Au moins, on avait maintenant un toit au-dessus de la tête.

Après quelques jours relativement calmes mais qui devinrent de plus en plus froids avec les premières chutes de neige, un Melder m'apporta l'ordre de me présenter chez le sous-officier, ceci avec tout mon barda. Il m'informa qu'en haut-lieu, on avait décidé de créer une section d'attaque (Stosstruppzug) et que j'allais en faire partie. Mais qu'avais-je donc fait au bon Dieu ? Je commençais à me sentir à l'aise avec mes trois jeunes et me voilà dans un nouveau pétrin.

Cette fameuse section d'assaut occupait deux bunkers dans les parages; elle était composée de 6 à 7 hommes, tous des vétérans, commandée par un ex-adjutant-chef de la Flak. Dégradé pour avoir giflé un officier à cause d'une histoire de femme, il avait été condamné à se réhabiliter et à démontrer un courage exceptionnel au front (Frontbewährung). En cas de blessure obtenue au combat ou suite à l'obtention d'une décoration (croix-de-fer), il était assuré de revenir à la Flak avec son ancien grade. Il voulait donc tout entreprendre pour y prétendre et nous, on a trinqué. J'ai revu quinze jours plus tard l'ex-adjutant-chef alors que je donnais un coup de main au cuisinier pour distribuer la soupe à la section d'attaque étant donné que je m'ennuyais parfois au Tross (bureaux, cuisine, etc.). Le malheureux était couché devant un bunker, couvert d'une toile-tente: il avait reçu une rafale de mitrailleuse en pleine poitrine. Fini le rêve de reprendre ses galons et de revoir son ancienne unité!

On sortait toutes les nuits habillés en blanc et armés jusqu'aux dents pour des missions spéciales très périlleuses. On n'avait pas de pertes et c'était un miracle. Pour moi, cela ne dura que quelques jours car je reçus l'ordre de me présenter au Tross sous le commandement d'un adjudant-major qui se trouvait à une bonne distance derrière le front. Le «Spiess», un gars sympathique, me posa quelques questions et il s'avéra, -le monde est petit!- qu'il avait été mineur sarrois au Puits Saint-Charles à Petite-Rosselle jusqu'en 1935, -l'année du rattachement de la Sarre à l'Allemagne-. Il s'était engagé dans l'armée pour améliorer sa situation. Je ne connaissais pas les raisons de ma mutation et je lui la demandai. Et là, c'était la surprise de ma carrière militaire. Par un ordre d'Adolf Hitler, tous les Alsaciens et Lorrains devaient être immédiatement retirés du front et versés dans des unités n'ayant aucun contact avec l'ennemi car les désertions avaient pris des proportions importantes. D'après le Hauptfeldwebel, on attendait mon ordre de mutation pour l'artillerie lourde qui se trouvait très loin derrière le front. Je passais Noël au Tross.

Avec mon ordre de mutation en poche, je me présentai, avant le nouvel An, au chef du P.C. du bataillon d'artillerie (Stabsbatterie), installé dans un bunker qui était pour moi, simple fantassin, d'un luxe inouï! Les murs étaient garnis de planches rabotées et teintées de différentes couleurs et en plus, cerise sur le gâteau, avec l'éclairage électrique. Très gentil, le capitaine d'artillerie me mit au courant après m'avoir offert une chaise, une vraie. La «Motorisierte Abteilung» se composait de trois batteries,

(une batterie = 4 canons), de canons autoportés longs de calibre 15 cm pouvant tirer à grande distance. Je n'ai jamais eu l'occasion de voir un de ces engins, d'ailleurs cela ne m'intéressait pas tellement. Pour finir son exposé, il me dit : « Vous allez vous reposer quelques jours et puis on parlera de la suite de votre présence chez nous ». Je précise que l'infanterie avait une très bonne renommée chez les troupes de l'arrière. La preuve me fut donnée tout au long de ma présence dans cette unité d'artillerie où je fus immédiatement adopté comme un vieux camarade. Avant de sortir du bureau, il posa une dernière question : « Avez-vous déjà eu votre Noël ? ». Devant mon air un peu perplexe il a tout de suite compris en me disant qu'il s'en occuperait. En fait, j'avais eu précédemment de l'infanterie un paquet-boîte de 10 cigarettes, la moitié d'un pain de Noël « Stollen » et une bouteille de Bordeaux. Chez les artilleurs, j'ai reçu le triple, et un cadeau de meilleure qualité. L'officier appela une ordonnance qui me conduisit au bunker du centre principal de radio (Hauptfunkstelle) où je devais loger pour l'instant avec un sous-officier de la région de Kaiserslautern et d'un caporal. Je fus accueilli comme un vieux copain dans ce bunker, lui aussi éclairé à l'électricité. Le sous-officier m'expliqua que leur unique boulot consistait à recevoir toutes les deux heures la météo codée, de la décoder pour la transmettre par téléphone aux batteries, ces batteries qui n'avaient presque pas de munitions et plus de carburant pour se déplacer après les tirs, car elles étaient dans ce cas très rapidement détectées et bombardées par l'artillerie russe si elles restaient clouées sur place. Ce qui faisait justement la force des canons motorisés c'était leur déplacement ultrarapide. Après une dizaine de jours de repos absolu, -je me fatiguais un peu en me promenant dans les alentours ceci pour me garantir un bon sommeil-, je fus convoqué par le chef qui me proposa trois possibilités pour ma future carrière :

- la 1^{ère}, devenir artilleur, cela ne me plaisait pas du tout,
- la 2^{ème}, téléphoniste, un gars qui traîne souvent de lourds rouleaux de câble, c'était non.
- et la 3^{ème}, télégraphiste. Du fait que j'avais vu la belle vie que mes deux copains menaient à la « Hauptfunkstelle », j'ai donné immédiatement mon accord pour cette nouvelle fonction et l'officier ajouta : « Votre dossier est arrivé. Je vois que vous êtes électricien, ça tombe bien. Prochainement vous allez suivre les cours de formation de télégraphiste ». J'étais aux anges. Les cours avaient lieu dans un petit village près de Libau. Les instructeurs, un officier, ingénieur dans le civil, et deux sous-officiers télégraphistes se donnèrent beaucoup de mal pour nous enseigner l'écoute et l'envoi de l'alphabet morse, l'utilisation et la manipulation des différents modèles d'émetteurs-récepteurs, la maîtrise du trafic radio, le montage d'antennes, les codage et décodage, etc. C'était des journées bien remplies. Tout le monde, une quinzaine de futurs télégraphistes, participait au maximum, tout ceci dans une excellente ambiance. Les cours durèrent environ quatre semaines et furent clôturées par un gueuleton assez agréable.

A noter que l'ordinaire devenait de plus en plus maigre et qu'il fallait être en première ligne pour toucher une cigarette par jour. Je me donnais beaucoup de mal pour apprendre mon futur métier et j'eus une très bonne note, surtout en écoute. En émission je fus battu par un jeune caporal, musicien pianiste professionnel. A mon retour chez les artilleurs, je fus chaudement félicité par mon supérieur et bombardé télégraphiste à la « Hauptfunkstelle ». J'ai donc pu rejoindre mes copains dans le bunker à éclairage électrique et la belle vie continuait. Je rentrais dans le cycle de service pour transmettre la météo toutes les 2 heures, cela jour et nuit. J'eus le temps d'écrire tous les jours à mes parents, mais mes lettres reposent toutes au fond de la Mer Baltique dans la mesure où, durant ma présence au Kurland, ils ne reçurent aucune de mes nouvelles mais cela je l'ignorais à cette date-là. J'avais reçu en fait leur dernière lettre à l'hôpital de Bischoffsburg.

Le printemps arriva et je sus que la guerre allait très bientôt finir. J'étais tenu au courant de l'agonie du III^{ème} Reich puisqu'un de nos récepteurs était assez puissant pour capter Radio-Londres en langue française, ce que je faisais toutes les nuits quand j'étais de garde et que mes collègues dormaient du sommeil du juste. Face à cette issue inéluctable qui se dessinait, j'ai constaté une chose que je n'ai jamais su m'expliquer, c'est que la plupart des soldats allemands, aux forces matérielles et humaines nettement insuffisantes face aux Soviétiques, croyaient malgré tout à la victoire finale et gardaient une confiance absolue en Adolf, leur Führer bien-aimé. Plus rien ne résistait aux colonnes inépuisables des frontoviki revanchards, ravitaillés par les ressources industrielles du colosse américain. Pour gagner cette bataille décisive où les milices populaires du Volksturm et du Werwolf lancées par Himmler épaulaient la Wehrmacht exsangue, les services de propagande évoquaient avec emphase les prouesses technologiques révolutionnaires allant mettre à genoux les Alliés, tels les avions à réaction, les missiles à longue portée V2 ou encore les chars lourds. Des jusqu'au-boutistes nazis, bercés par les élucu-

brations anti-défaitistes de Goebbels vantant les Wunderwaffen, cherchaient naïvement leur salut dans les armes magiques pour retourner le cours de la guerre. « Der Führer macht es schon, le Führer va le faire », c'était leur leitmotiv.

Pour les crédules espérant encore un retournement des alliances des protagonistes à l'heure du *minuit moins cinq* où la face du monde aurait encore pu changer, la mort de Roosevelt le 12 avril 1945 sonnait en leur faveur comme un coup du destin ! Non, la conférence de Yalta avait du solide pour garantir un nouvel ordre mondial, à l'avantage d'un Staline combien roublard.

Mon supérieur, le sous-off, était de service quand survinrent le 7 mai 1945, au courant de l'après-midi, les conditions émises en clair de l'armistice envoyées par la Russie, lequel entra en vigueur pour le 8 mai à 13 heures. Les conditions du cessez-le-feu s'étaient sur une bonne dizaine de feuilles dont nous avons lu le contenu au fur et à mesure de la réception par morse. Le sous-off porta les feuilles au P.C. et là, ce fut la consternation absolue.

Le ciel tomba sur la tête de ceux qui croyaient toujours encore à la victoire ! Il y eut alors en Courlande une vague de suicides parmi les troupes aussi bien dans les rangs du simple soldat que dans les rangs des officiers. Pour eux la terre s'était arrêtée de tourner.

Le front présentait un calme absolu le lendemain 8 mai 1945. Personnellement, j'étais soulagé, mais pas réellement content car je me posais la question : « Qu'allait-il nous arriver maintenant ? »

Pas question de prendre la fuite puisqu'on était encerclés de toute part. Le 8 mai, il faisait un temps radieux, une délégation d'officiers russes, avec à la tête un colonel, se présenta au P.C. Salutations, poignées de main, le ton était cordial. Ils avaient amené leur interprète et la 1^{ère} question posée était de savoir si on employait du personnel russe et si oui de le faire venir. Deux femmes russes, l'une d'une trentaine d'années et l'autre, la cinquantaine, (je ne les avais jamais vues auparavant) arrivèrent en tremblant des pieds à la tête. Le colonel leur hurla quelques mots, donna un ordre à un soldat qui les emmena aussitôt derrière quelques buissons et les abattit de deux rafales de mitrailleuse. En partant, le colonel fut très vexé parce que tous les officiers allemands refusèrent de lui serrer la main. Le ton était donné et on savait ce qui allait nous attendre. Le lendemain matin, officiers en tête, on se mit en route vers les camps de prisonniers. La guerre était finie mais le moral, je parle du mien, était à zéro avec une seule question : « Quand est-ce que je vais rentrer chez moi ? ».

Prisonnier de guerre.

Au moment de sortir de la forêt qui abritait la « Stabsbatterie », j'ai allumé ma dernière cigarette en me jurant de ne plus en fumer tant que je serais prisonnier. Durant ma captivité, j'ai vu des gars fumer n'importe quoi, allant de la paille jusqu'aux feuilles de betteraves séchées au-dessus d'une flamme. Je ne voulais pas me rendre malade, mais rester en bonne santé aussi longtemps que possible.

Nous avons marché quinze jours du matin au soir pour boucler les 400 km jusqu'à Riga, capitale de la Lettonie, ceci au rythme de l'armée soviétique, c'est-à-dire 20 minutes de pause assis par terre toutes les deux heures de marche. S'asseoir était obligatoire, et les récalcitrants s'asseyaient très vite lorsque le sergent russe qui nous conduisait armait sèchement sa mitrailleuse.

Le 3^{ème} ou 4^{ème} jour, les officiers furent séparés de la troupe, on ne les revit plus jamais. On passait la plupart des nuits en pleine nature mais on cantonna cependant dans trois camps provisoires entourés de barbelés et quelques fois équipés de baraques. La cérémonie d'accueil était partout la même. En rentrant dans le camp, il fallait dénuder le bras gauche, mettre l'avant-bras derrière la nuque et montrer ainsi qu'on n'était pas un SS déguisé : il faut savoir que les membres de la Waffen SS avaient leur groupe sanguin tatoué près de l'aisselle gauche. Puis, il fallait vider toutes les poches, sacs et musettes par terre et, bien sûr, les Russes se servaient copieusement. On pouvait garder les photos de famille, les décorations militaires, le rasoir avec une lame et c'était tout.

On arriva donc très allégés à Riga après ce long chemin entrecoupé de « Sadis » (assis) et « Davai » (en route). Le camp n°11 de Riga abritait, d'après les Russes, environ 12 000 prisonniers.

La cérémonie d'entrée terminée, comme on n'avait plus rien à nous prendre, on nous répartit dans les baraques, équipées de bat-flanc, sur lesquels, alignés comme des harengs, on a enfin pu se reposer. Heureusement, il avait fait un temps magnifique, car ce trajet d'environ 400 km sous la pluie aurait été catastrophique. Seulement, il y avait le problème d'eau. On nous donnait, et même pas tous les jours, ¼ litre d'eau avec un morceau de pain, très cuit à l'extérieur mais pâteux à l'intérieur. Ce trajet Kurland-Riga était donc le premier acte de ma cure d'amaigrissement suivi de plusieurs autres.

Le soir de notre arrivée, on procéda durant l'appel au comptage qui pouvait durer très longtemps selon les fautes d'additions de nos gardes. Quelques jours après notre arrivée, il paraît que c'était un dimanche, -on avait perdu toute notion de temps-, un rassemblement général fut ordonné en début d'après-midi. Un commissaire, reconnaissable à la bande couleur mauve entourant sa casquette, nous fit un discours en allemand parfait dont voici le résumé. « La guerre est terminée, nous ne sommes plus ennemis, vous allez rester chez nous pour rebâtir les villes et villages que vous avez détruits puis vous pourrez rentrer chez vous pour reconstruire les vôtres.» C'était clair et net et j'en déduisis que cette situation pourrait durer une bonne vingtaine d'années! C'est donc complètement abattus qu'on a regagné nos baraques. Et puis, c'était vers la fin mai au cours d'un appel que le commissaire ordonna à tous les Alsaciens, Lorrains, Luxembourgeois, Belges de sortir du rang. Il nous précisa que le général de Gaulle avait prié le père Staline de libérer les enrôlés de force, considérés dorénavant par le maître du Kremlin comme victimes du nazisme. Nous étions au septième ciel surtout quand il nous précisa qu'on allait être à Paris pour le 14 juillet pour fêter la révolution. Oui, mais le 14 juillet de quelle année? Vers la mi-juillet, les premiers poux firent leur apparition. On nous rasa tout ce qui de près ou de loin ressemblait à un cheveu. Concernant l'alimentation, puisqu'on avait prélevé nos gamelles en ne nous laissant que la cuillère, -les fourchettes et les couteaux étant considérés comme armes et il était strictement défendu d'en posséder-, on nous fournit à chacun une boîte de conserve américaine vide. Cette boîte recevait donc matin, midi et soir la soupe; à midi c'était l'apport d'une mini-boule de pain noircie de l'extérieur pour avoir été jetée dans le feu et retirée trop vite du brasier. Elle représentait 200 grammes de pain, méticuleusement pesé, mais dont la pâte ou la mie était tellement humide qu'elle tenait dans une poignée et qu'il ne restait donc pas grand-chose à mâcher, sinon les grains durs. La soupe, environ $\frac{3}{4}$ litre, contenait, les deux premiers mois, du millet, ces petites graines qu'on donne souvent aux oiseaux. Ces graines, mal bouillies, restaient au fond de la boîte, le reste était de l'eau chaude légèrement salée. Les deux mois suivants, on nous servit, toujours trois fois par jour, une soupe d'une couleur ressemblant étrangement à du cacao au lait d'un goût légèrement sucré. On n'a jamais appris et su ce que c'était ce breuvage. Les deux derniers mois, c'était la soupe aux poissons, mais très éloignée de la bouillabaisse! Les poissons, souvent de taille respectable, étaient bouillis jusqu'à ce que les arêtes soient facilement broyables. C'était, de loin, la meilleure soupe servie durant ce semestre de captivité. Les têtes de poissons restaient en général entières et étaient négociées dans le camp contre une cigarette.

Vers la fin juillet, les Alsaciens-Lorrains furent transférés dans un camp éloigné de la ville. C'était une ancienne filature dotée de grandes salles équipées de bat-flancs, avec des murs d'enceinte bardés de barbelés et un grand portail d'entrée surveillé jour et nuit par des militaires, baïonnette au canon. Nous étions environ 600 détenus dont 90% étaient des Alsaciens qui détenaient la majorité absolue et qui nous l'ont bien fait sentir. Toute l'administration interne était à 100% alsacienne. A sa tête se trouvait un jeune «chef de bataillon», prénommé Aimé, originaire de la région de Strasbourg, un Français ultra-patriotique à 200% qui ne s'exprimait jamais dans le patois si cher aux Alsaciens. Mais le clou de l'histoire, c'est qu'à notre arrivée à Chalon-sur-Saône lors de notre démobilisation, ce *dirigeant* fut immédiatement arrêté par la gendarmerie comme collaborateur pour avoir été chef des jeunesses hitlériennes de son village dès 1940, son père y ayant été Ortsgruppenleiter, une sorte de maire politique.

Le travail en captivité.

Puisque l'URSS était le pays et le paradis des travailleurs, on nous mit au boulot dès les premiers jours du mois de juin. Cela m'arrangeait personnellement, je n'avais pas l'habitude de ne rien faire du matin au soir à attendre uniquement l'heure de la soupe.

Qu'ai-je fait comme travail ?

1) La première tâche consista à nettoyer les briques d'un grand bâtiment implanté dans une usine bombardée, les briques devant servir à la reconstruction de ce bâtiment. On avait pour tout outil un morceau de fer rond qui avait armé précédemment le béton: c'était un bout de ferraille trouvé dans les décombres. On nous mit aux normes soviétiques, c'est-à-dire devoir nettoyer plusieurs centaines de briques par jour. Mais pour espérer recevoir le soir un supplément de nourriture sous forme de « kacha », un mélange de riz, de choux, de traces de viande, le tout assez consistant, il fallait arriver à battre des records de production. Or, dans notre état de délabrement, c'était mission impossible même si on avait pu disposer d'un burin électrique pour décaper le mortier des briques ! De ce fait, je n'ai jamais pu goûter à ce plat, loin de là, car cela était absolument impossible

2) J'ai ensuite travaillé un certain temps au chemin de fer à poser des rails. On rentrait absolument vannés le soir pour toucher deux portions de soupe, celle de midi avec le pain et celle du soir.

La population civile lettone [140] craignait la vindicte des soldats russes en raison du jeu trouble manifesté durant l'agression allemande. En effet, de nombreux Lettons s'étaient enrôlés dans la Wehrmacht, certains dans la Waffen SS sans compter les volontaires civils recrutés dans l'armée d'occupation.

Les militaires soviétiques qui utilisaient le tramway (rétabli sur une voie) n'hésitaient pas à l'arrêter où bon leur semblait sans daigner demander l'avis du conducteur. Pour ce faire, ils tiraient sur une ficelle qui abaissait le pantographe pour déconnecter le tram du réseau électrique !

3) Puis, un beau jour, les gestionnaires du camp cherchèrent un électricien hautement qualifié. Je me présentai avec un compatriote lorrain et après que l'autorité du camp se fût à nouveau bien assuré qu'on était vraiment des «Gross Spezialist», on nous fit monter sur la plate-forme d'un camion qui nous emmena dans un immense dépôt de carburant de l'Armée rouge. Là, un officier nous confia la mission de rajouter une vingtaine de lampes électriques car celles en place étaient trop espacées pour éclairer correctement le dépôt. C'était une besogne archi-simple. Dans une forêt proche, on partit couper des sapins, enlever leurs branches, ramener les poteaux au camp. On creusa les trous pour les planter, on vissa des isolateurs dessus, on tira les fils américains, on fixa les lampes américaines, on brancha le tout et la lumière fut. Cette tâche dura bien trois semaines, heureusement quelques civils nous donnèrent un coup de main. Pendant ce travail, il m'est arrivé une chose inoubliable. Tandis que j'étais perché sur un poteau planté près d'un mur d'enceinte, une femme passa sur un sentier à l'extérieur du camp. Elle me demanda par signes si des gardes étaient présents sur les lieux. Comme on se trouvait absolument libres comme l'air, elle me jeta un paquet enveloppé dans du papier journal. Je lui lançai un « Spassibo » (merci) et elle disparut vite. Je descendis, ouvris le paquet et miracle, un pain blanc d'environ 500 grammes coupé au milieu avec du beurre et des tranches d'œufs durs. Se posa pour moi un cas de conscience avec une question embarrassante: « Est-ce que je le mange tout seul ou est-ce que je partage avec mon copain ? » Et puis, et puis, et puis par charité, j'appelai mon camarade, je coupai le pain en deux et lui donnai la moitié, il n'arrêtait pas de me dire merci. On savourait cette manne, on mangeait le plus lentement possible pour faire durer le plaisir. Est-ce qu'on était rassasié ? Et bien non, c'était une goutte d'eau dans la mer. Au courant de l'été, on nous administra une piqûre contre je ne sais pas quoi. C'était un dimanche puisque tout le monde était au camp. Dans une salle à côté de l'infirmerie, on rentrait par groupes de 30 prisonniers. Pourquoi 30, c'était simple, il n'y avait que 3 aiguilles pour nous vacciner et on était à 600. La séance d'inoculation était dirigée par une jeune doctoresse militaire, une femme bien enveloppée avec une poitrine impressionnante sur laquelle s'étalait presque à l'horizontale une belle rangée de décorations. C'était une ancienne combattante. On devait se mettre complètement à poil, par rangée de dix individus. Elle passait d'abord dans les rangs accompagnée de l'infirmier russe, scrutait chacun de la tête aux pieds. S'attardant aux parties intimes, elle faisait des remarques, et là-dessus l'infirmier se tordait de rire. Puis, tandis que l'infirmier passait à chacun un torchon humide d'alcool sur le dos et y enfonçait une aiguille, la doctoresse vissait dessus une grosse seringue et donnait la rasade à chacun. Beaucoup tombaient dans les pommes pendant qu'ils se rhabillaient, d'autres arrivaient jusqu'aux bat-flanc. Comme je commençai à avoir un voile noir devant les yeux, je me couchai à même le sol pour ne pas me blesser en tombant. Je me réveillai vite, malade comme un chien. C'était un dimanche gâché.

4) Plus tard, il y eut le commando œuvrant dans la « Fabrique de sucre », au travail très pénible lui aussi. J'ai été participant là-bas pendant quelques jours qui m'ont probablement fait maigrir un peu plus. C'était une ancienne usine de fabrication de sucre située au bord d'un lac à environ 7km du camp. On faisait le trajet à pied sur un chemin à travers une forêt de pins. Notre travail consistait à démonter les arbres de transmission, les poulies, les machines, bref tout ce qui était métallique, tout cela pratiquement sans outillage. Après 8 heures de ce travail assez fatigant et même dangereux, on rentrait par le même chemin, à pied naturellement. Depuis mes prouesses au dépôt de carburant, j'étais catalogué au bureau d'organisation des commandos comme « Gross Spezialist ». Après quelques

[140] Le 16 juin 1940, en violation du droit international, l'URSS lança un ultimatum à la Lettonie. Elle exigeait la formation d'un nouveau gouvernement soviétique et annonçait le déploiement immédiat de l'armée soviétique dans le pays. Le lendemain, la Lettonie fut occupée par les troupes de l'URSS. À la suite d'un simulacre d'élections, la République socialiste soviétique de Lettonie était proclamée en août.

Hostile envers le régime d'occupation soviétique, l'élite lettone fut déportée vers la Sibérie.

jours, c'était, je crois, vers la fin septembre, j'ai été convoqué au bureau à notre retour de la fabrique de sucre.

5) Là, je me vis bombardé, sans préavis, électricien-auto. Je devais commencer ma nouvelle spécialisation dès le lendemain matin. Je montai seul dans un camion qui, en cours de route, chargea 9 Allemands provenant d'un autre camp puis on fila vers Riga. Je ne savais pas ce qui allait se passer, mais j'avais perdu l'habitude de me poser des questions sauf une: « Quand allons-nous être libérés ? ». Cela faisait trois ans que je portais l'uniforme allemand. A la périphérie de la ville, le camion passa un grand portail et s'arrêta aux portes d'un grand garage de l'Armée dont le personnel requis s'occupait uniquement de la réparation de camions russes car les véhicules américains Dodge et GMC étaient réparés ailleurs. Cela m'arrangeait car les mécaniques russes étaient de loin moins compliquées que les véhicules américains. Tandis que les Allemands, eux aussi qualifiés d'efficaces spécialistes, réparaient le mécanisme des camions, je remplaçais pour ma part des ampoules défectueuses, je réactivais des dynamos, des démarreurs, je restaurais des circuits électriques. J'ai même commencé à monter des feux-stops sur plusieurs types de camion qui en étaient dépourvus. Entièrement autonome, je ne m'ennuyais pas et j'entretenais de bonnes relations avec les Allemands.

Le temps passait. Il m'arrivait de recevoir des cigarettes des chauffeurs civils que j'échangeais au camp contre du pain: une cigarette équivalait à une portion de pain. J'étais content d'être rentré dans l'armée des non-fumeurs car ces portions supplémentaires de pain me donnaient quelquefois le sentiment, hélas passager, d'être rassasié et je jure aujourd'hui que, depuis cette période de jeûne, je n'ai plus gaspillé une seule miette de pain. En outre, pendant mes heures de loisirs, assez rares, je confectionnais des couteaux en utilisant pour lame, un bout de scie à ruban que j'avais trouvé dans un coin du garage, je rivetais la manche en bois sur l'extrémité de la lame. Je savais ce que je risquais, au minimum 10 ans de camp de redressement en Sibérie. Je cachais les couteaux dans ma chaussure. Du côté de mes « clients » je ne courais aucun risque, car ils m'auraient accompagné en Sibérie. Un couteau me rapportait deux portions de soupe aux poissons et trois portions de pain. J'en ai confectionné environ une demi-douzaine.

C'est vers la fin septembre 1945 qu'une jeep rentra en trombe dans la cour; au volant un jeune sergent criait « Fransouski-Fransouski ». Je levai les bras, il vint vers moi, je me voyais déjà en Sibérie à cause des couteaux et non, il me tapa un grand coup sur l'épaule en me déclarant : « Fransouski damoï. Les Français rentrent chez eux ». Je laissai tout sur place, même le couteau que j'avais terminé, je montai dans la jeep et nous voilà roulant en excès de vitesse jusqu'au camp. Je passai immédiatement chez le coiffeur et à la douche froide. Puis je rejoignis ma salle absolument sans poils, nu comme un ver. Là, tout le monde était déjà prêt et attendait les événements. Il ne passa rien de tout l'après-midi et ce n'est que tard dans la nuit que nous quittâmes absolument sans regret le camp.

Nous avons marché, il me semble trois heures, pour arriver à la gare de triage de Riga où nous prîmes possession de deux ou trois baraques en bois grouillant de punaises, en attendant le train qui devait nous ramener en France. On resta trois jours à attendre, il commençait à faire froid. Malgré les premiers flocons de neige qui tombèrent en ce 1^{er} octobre 1945, j'ai essayé de passer la nuit dehors mais la baïonnette au canon du garde m'en dissuada.

Généralement commandés par les commissaires politiques, officiers détenteurs de tous les pouvoirs, les jeunes gardes dépendaient de leur ressort. Comme tous les prisonniers, j'ai été à plusieurs reprises interrogé par différents commissaires et j'ai franchement admiré leur savoir dans tous les domaines et leur intelligence. Ils parlaient en général plusieurs langues. Ils connaissaient parfaitement le problème alsacien-lorrain et il ne fallait surtout pas essayer de leur dire des mensonges. C'était des spécialistes de l'interrogatoire, polis, vous offrant une chaise, essayant de vous embobiner, tout ça avec un art consommé pour débusquer des Allemands qui auraient pu se faufiler dans les rangs des Français. Un exemple de subtilité: à la fin d'un de ces interrogatoires, alors que je m'étais déjà levé pour partir, le commissaire m'a dit : « Cela a dû être pénible de travailler dans les mines de fer de Petite-Rosselle ». Je lui répliquai qu'à Petite-Rosselle, il n'y avait que des mines de charbon et que c'était effectivement pénible. Sur ce, il me répondit : « Ah oui, les mines de fer étaient plutôt dans la région de Thionville ». J'étais un peu sonné. A préciser encore, en parlant des jeunes gardes et des commissaires, que pas une seule fois, j'ai été témoin d'une brutalité quelconque commise envers les prisonniers ou était-ce seulement leur bienveillance exprimée et accordée aux prisonniers enrôlés de force que le père Staline avait pris sous sa protection ?

Je crois que c'était le 4^{ème} jour de notre arrivée à la gare, -on commençait à désespérer-, que le train arriva, avec des wagons à bestiaux équipés de bat-flanc et fraîchement balayés. On embarqua immédiatement et le train se mit en route pour un long voyage, non pas à cause de la distance mais pour les innombrables détours qu'il fallait faire à cause des voies, ponts et tunnels dynamités par les Allemands lors de leur retraite.

Le jour du départ, on nous a donné du pain séché, très, très, dur et du blé à bouillir, ceci pour une semaine. Or le voyage jusqu'en Allemagne dura deux semaines et aucune subsistance ne nous fut distribuée en Allemagne de l'Est occupée par les Soviétiques.

C'est à Francfort-sur-l'Oder qu'on débarqua, c'était la dernière étape de notre cure d'amaigrissement. Les étourdissements et les vertiges devenaient de plus en plus fréquents.

A Francfort-sur-l'Oder, dans une immense caserne en dehors de la ville, eut lieu la démobilisation officielle accordée par l'URSS, mais nous étions toujours étroitement surveillés et fûmes interrogés une dernière fois. On embarqua deux jours après, cette fois-ci dans des wagons à bestiaux sans bat-flanc direction Berlin. On traversa cette région autrefois riante, à présent complètement détruite avec de rares civils hagards qui avaient une peur atroce des Russes revanchards sur le sol allemand.

A Berlin, à la gare Bahnhof Zoogarten, nous avons eu la grande chance de voir stationné sur le même quai un train-hôpital de la Croix-Rouge française. Les médecins militaires français et les infirmiers, sans demander l'autorisation au chef de convoi, un major aussi large que haut, s'occupèrent immédiatement des malades. Chacun de nous reçut un colis de la Croix-Rouge. On était au septième ciel et il ne resta pas grand-chose des colis quand le train quitta Berlin direction Ouest, avec la certitude de rentrer définitivement chez nous. A la ligne de démarcation du secteur anglais, nous subîmes un dernier comptage : heureusement il ne manquait personne. Les camions anglais qui nous attendaient à proximité nous conduisirent dans un camp de baraquements, cette fois sans punaises, érigé à flanc de coteau en face de l'usine Volkswagen de Wolfsburg. On arriva en pleine nuit dans ce camp. Avant de regagner les baraques, nous fûmes immédiatement saupoudrés de DDT pour tuer d'éventuelles bestioles importées de l'URSS. On séjourna deux jours chez les Anglais. Les repas étaient d'excellente qualité, mais aux portions plutôt maigres. On nous expliquait que, vu notre état de santé, il s'avérait très dangereux de nous gaver de nourriture. On reprit place à bord de wagons à bestiaux de la Deutsche Reichsbahn, direction l'Ouest. On traversa le bassin industriel de la Ruhr aux immenses villes très endommagées par les bombardements alliés. Mais étrangement, les cheminées des usines et des mines crachaient leur fumée et de longs trains de wagons chargés de charbon attendaient le départ. L'industrie, apparemment intacte, fut-elle épargnée par les Alliés. Bizarre ???

Notre train traversa successivement la Hollande et la Belgique jusqu'à Bruxelles où la Croix-Rouge belge nous servit, dans une très belle salle de la gare, du cacao, -du vrai!- et des tranches de biscottes beurrées. Le paradis! Le train arriva vers le soir à la gare frontière où l'on prit un train français. Et c'est là que survint un accident des plus tragiques. Installé dans le 2^{ème} wagon, j'ai vu arriver une locomotive qui n'avait pas l'air de vouloir s'arrêter, j'eus tout juste le temps de reculer. Il y eut un grand boum. La porte coulissante se ferma avec fracas, je fus projeté sur le plancher. Plus de peur que de mal! Malheureusement, dans le premier wagon, un Alsacien eut la tête broyée par la porte coulissante: mort sur le coup! A ce moment fatidique, sur le quai voisin, arrivait le train français tractant des wagons de 2^{ème} classe (il y avait encore 3 classes à cette époque). Notre départ fut retardé de quelques heures, cela ne nous dérangeait pas, on était sonné et moi j'ai eu une pensée pour la pauvre personne qui devait dire aux parents que leur fils était mort pratiquement devant la porte d'entrée de sa maison.

Ce n'est que tard dans la nuit que le train français partit, s'arrêtant seulement pour changer de locomotive. On arriva vers midi à Chalon-sur-Saône. Heureusement que les Anglais nous avaient habillés d'uniformes kaki dès notre arrivée chez eux car la population de Chalon se montrait allergique au vert-de-gris allemand. Les formalités furent très rapides à Chalon. Des médecins y officiaient. Des interrogatoires furent menés par des officiers du 2^{ème} Bureau chargés notamment de recueillir des renseignements militaires et les doléances des rescapés.

Mon interrogateur, un capitaine originaire de Sarreguemines, m'informa que Petite-Rosselle était détruit à 80% et qu'il y avait eu de nombreuses victimes avant la Libération de la localité.

Le soir même, un train spécial nous emmena vers l'Alsace, s'arrêtant à chaque gare pour faire descendre les Alsaciens. Et à chaque gare, en pleine nuit, une immense foule, maire et musique en tête, attendait ses prisonniers libérés. Des jeunes filles en costume traditionnel alsacien distribuaient dans les wagons du vin blanc et des gâteaux. Arrivés à Strasbourg, il ne resta dans une salle d'attente qu'une

poignée de Lorrains. Après la distribution de vin blanc, d'une collation et de cigarettes, le chef de gare vint nous assurer personnellement qu'il ferait tout son possible pour disposer d'une micheline chargée de nous rapatrier. Il nous précisa encore qu'il fallait s'attendre à devoir effectuer de longs détours à cause de ponts détruits. La micheline arriva rapidement, la voie Strasbourg-Sarreguemines étant occupée, c'est via Sarrebourg qu'on arriva vers le soir à la gare de Béning-lès-Saint-Avold.

Au camp de Riga, on était cinq Malgré-Nous de Petite-Rosselle. Schutz Alphonse, un voisin et Mayer Jean avaient été transférés en juillet au camp de Tambov pour être rapatriés. Restèrent à Riga, Michel Arend, Edgard Eberhard et moi-même. Edgard qui avait été enrôlé de force dans les Waffen SS vécut pendant tout notre séjour dans la hantise de finir en Sibérie, mais du fait qu'il n'était pas tatoué sur le bras, -seuls les volontaires SS l'étaient-, il put rentrer avec nous. Ce sont donc trois rescapés qui arrivèrent à la gare de Béning-lès-Saint-Avold. Nous eûmes alors la chance de pouvoir prendre le train vide des mineurs qui partait pour Petite-Rosselle. Un des mécaniciens rossellois me demanda mon nom et m'informa que mon frère Pierre, dont j'étais également sans nouvelles depuis fin 1944, avait repris le salon de coiffure de son ancienne patronne près du pont de la Rosselle. C'est donc vers ce salon que je me dirigeai en arrivant à la gare du Puits Wendel, après avoir serré la main de mes deux copains. Nous étions tous les trois très émus sans le montrer. Je rentraï dans le salon. Pierre était en train de raser un gendarme. Il me jeta un bref coup d'œil en me saluant en continuant son travail. Ce n'est qu'à la fin du rasage qu'il me reconnut : « C'est toi Victor ? »

- Oui, c'est moi.

- Mon Dieu, je ne t'avais pas reconnu » et au gendarme il expliqua : « C'est mon frère, il était prisonnier en Russie ». On s'embrassa longuement. Le gendarme me serra la main en disant : « Pauvre garçon ». Je demandai aussitôt des nouvelles de mes parents : « Ils vont bien. Ils t'attendent. Schutz Alphonse nous a dit que tu étais en vie au mois de juillet. Papa travaille l'après-midi. On va à la centrale ». On traversa le centre-ville. Effectivement, l'officier du 2^{ème} Bureau à Chalon-sur-Saône n'avait pas exagéré en évoquant les dégâts causés en ville par les bombardements de l'artillerie américaine. A la centrale, je vis pour la première fois de ma vie pleurer mon père. Il n'arrêta pas de dire : « il est rentré vivant ». Il se changea immédiatement et on rentra ensemble. Les maisons des cités minières avaient apparemment moins souffert des bombardements que le centre-ville et je retrouvai ma maison natale intacte. Ma mère ne me reconnut pas tout de suite, elle fit un petit malaise et ne cessait de répéter : « Mon Dieu, qu'il est maigre ». Après ce cauchemar de trois ans et demi, j'étais rentré chez moi, diminué, mais debout et m'efforçant en vain d'oublier ce que j'avais vu et subi. Ma vraie vie d'adulte commençait.

Pierre, le chanceux.

Je ne correspondais pas par courrier avec mon frère pendant ces années de guerre, mais par l'intermédiaire des lettres de mes parents, j'étais mis au courant de ce qu'il lui était arrivé. Il fut enrôlé dans le R.A.D. fin 1943. Après quatre mois, enrôlé dans la Wehrmacht, il fit son instruction militaire dans une compagnie des transmissions puis, après le congé traditionnel de 18 jours, il partit au front près de Sébastopol en Crimée. Lors de la deuxième journée au front, il attrapa un éclat d'obus assez important dans une fesse. Après la traversée de la Mer Noire sur un navire sanitaire, il fut débarqué à Odessa, transféré dans un train de la Croix-Rouge. En cours de route, des wagons furent détachés au fur et à mesure des gares de passage, telles celles de Bucarest, Budapest, Vienne, Munich et le dernier wagon arriva avec Pierre à son bord à ... Forbach. A l'hôpital militaire de la ville, on lui enleva le bout de ferraille et avec les conseils avisés d'un infirmier des mines, un ami de mon père, la plaie mit longtemps, très longtemps à guérir, de sorte qu'après sa guérison, il se retrouva en Hollande, face aux Anglais. Lors de la retraite de son unité, il se cacha avec un copain lorrain dans une cave et attendit tranquillement l'arrivée des Anglais pour se rendre. Il passa quelques semaines dans un camp de prisonniers tenu par des troupes américaines et rentra chez lui le 6 mai 1945, deux jours avant la fin de la guerre.

Les relations avec les Allemands.

Une chose est absolument sûre au monde, dans tous les pays et chez tous les peuples, il y a des bons et des mauvais individus. Ce qui distinguait les Allemands des autres peuples, ce fut leur fanatisme, leur aveuglement et leur obéissance absolue aux ordres de la hiérarchie, même si ces ordres étaient contraires à tout bon sens et même contraires aux lois de l'humanité.

J'ai remarqué que plus cette guerre durait, plus elle devenait féroce. Si en 1943 on respectait les prisonniers et on soignait les blessés ennemis, à partir de 1944, des deux côtés, on ne faisait plus de prisonniers, ou rarement, et les blessés étaient achevés.

La camaraderie au front relève plutôt du mythe. C'était surtout du chacun pour soi. C'est ma théorie, je risque de me tromper. Cette guerre imposée n'était pas la mienne, je n'ai pas défendu ma patrie. J'ai connu un seul Allemand pour lequel j'ai risqué ma vie. Il s'appelait Malon, c'était un descendant huguenot, père de trois enfants, né communiste et resté communiste toute sa vie, tabassé plusieurs fois et laissé pour mort par des fanatiques nazis des Sections d'Assauts (S.A.). Il avait eu le choix entre le front, malgré ses trois enfants et le camp de concentration. Il choisit le front car le camp de concentration ne lui laissait aucune chance. Il haïssait les nazis. Je l'ai perdu de vue. Je ne sais pas ce qu'il est devenu. A-t-il retrouvé sa femme et ses trois enfants ?

Que dire des officiers allemands ? Ils étaient corrects en général et faisaient leur travail de soldat aussi bien que possible. J'ai souvent vu notre général faire sa tournée en première ligne, j'ai souvent vu les médecins militaires venir en première ligne soigner les blessés gisant non loin de nous lors des attaques. Mais je n'ai jamais vu à nos côtés un Feldgeistlicher, -ecclésiastique multiconfessionnel qui avait rang d'officier qui devait en principe assister par la bonne parole les blessés et les mourants-.

J'ai connu d'assez près mon premier chef de compagnie, le capitaine Clauss dont j'ai parlé au chapitre « Mon baptême de feu » et mon premier chef de bataillon, le commandant Schneider, professeur d'histoire dans le civil, parlant assez bien le français, très cultivé et qui aimait beaucoup la France.

A chacune de ses tournées, je discutais en français avec lui et visiblement, il aimait cela. Il a d'ailleurs choisi plus tard mon ami lorrain Alphonse Melchior comme accompagnateur (ordonnance), ceci jusqu'à la fin de la guerre. Je n'ai jamais vu un officier allemand maltraiter un civil russe ou un militaire prisonnier. Cela ne veut pas dire que c'était général, je parle seulement de ce que j'ai vécu.

Je termine ce récit en précisant qu'il ne constitue qu'une toute partie de ce que j'ai vu, senti et subi pendant ces années de guerre qui ont pourri mon adolescence. Ce qui est bizarre, c'est que je vois défiler devant moi le film de ces événements comme si c'était hier!

Aujourd'hui, à l'aube de mes 94 ans, je suis à la tête d'une famille d'enfants, de petits-enfants et d'arrière-petits-enfants qui fait tout mon bonheur et qui m'aide par leur présence et leur gentillesse à oublier en grande partie les aléas de la vieillesse.

Après la disparition de l'Union des Républiques socialistes et soviétiques, le gouvernement de Gorbatchev jouant la transparence (glasnost) permit de divulguer les fonds d'archives concernant les prisonniers alsaciens et lorrains enrôlés de force dans l'armée allemande, à la France. Le Ministre des armées a confié la gestion de ces archives au Conseil Général du Haut-Rhin à Colmar. Sur simple demande, ce dernier m'a fait parvenir gracieusement une photocopie de l'original de mon dossier accompagnée d'une traduction.

Le Conseil Général du Bas-Rhin avait pu, en octobre 2007, conjointement avec le C.G. du Haut-Rhin (mais sans la participation financière de l'Etat), faire dupliquer 4 000 clichés de documents tirés des archives russes du camp soviétique de Tambov.

A leur arrivée dans les camps du Gupvi qui était la Direction centrale des camps pour prisonniers de guerre et internés civils, les prisonniers étaient soumis à un questionnaire qui donnait lieu à l'ouverture d'un dossier personnel, signé par le prisonnier. Jusque vers la fin 1944, le formulaire comportait 25 questions. Puis, suite à la réforme du fichage décidée en novembre 1944, il fut étendu à 41 questions. Mon questionnaire détaillé que j'ai signé le 14 juillet 1945 porte sur mon état-civil (nom, prénom, date et lieu de naissance, nationalité, religion, scolarité, profession,...), cite des renseignements sur ma famille, mon cursus militaire avec la date d'incorporation, mon unité, mes décorations, mon grade, ma fonction, la date et le lieu de ma capture, le numéro 317 (Riga) du camp d'internement, la date d'arrivée au camp (17 mai 1945) et la date de rapatriement du 15 octobre 1945.

Concernant mon dossier personnel établi sous la cote 460 109 691 du questionnaire pré-imprimé ОПРОСНЫЙ ЛИСТ (OPROSNYY LIST), je relève un détail amusant concernant l'origine sociale de mon père, qualifiée de bourgeoisie (мещанин, mechtchanin) [141] alors qu'après une question posée plus loin il est indiqué que mon père ne possède pas de biens! Incompatible contresens.

[141] мещанин mechtchanin = bourgeois, ш имущий ch imouchtchiï = possédant, riche, рабочий rabotchiï = ouvrier. Concernant la catégorie socioprofessionnelle du père de Victor Riss, elle apparaît ici antinomique : comment être à la fois qualifié de bourgeois et d'ouvrier en URSS ?



Préparation minutieuse d'une attaque d'un Stützpunkt (point de résistance) ennemi.
Dans un Sandkasten (bac à sable), nos officiers avaient reconstitué la topographie des lieux en miniature.



La Winterbekleidung comprenait :

- Une paire de bottes en feutre, doublées extérieurement de cuir jusqu'à la cheville.
- un pantalon qui montait presque jusque sous la poitrine avec de larges bretelles.
- une veste de même étoffe avec un capuchon doublé et double boutonnage (deux poches).



Le Professeur de médecine **Emile Roegel** [142], incorporé de force et ancien prisonnier du camp de Tambov, est devenu aujourd'hui l'un des rares témoins survivants [143] qui sait encore nous rendre une copie parfaite de son sombre passé de captif.

Tributaire d'un séjour calamiteux, Emile Roegel, à travers l'aperçu de son propre vécu au camp n°188 de Tambov, a voulu analyser les faits qui ont occasionné en si peu de temps autant de mortalité.

Les effets de cette détention très pénible ont provoqué auprès des rescapés, dès leur retour, ou sinon enclenché post-guerre, des maladies et des affections invalidantes

difficilement reconnues par le Ministère des Finances.

Mandaté en 1965 par l'Association des Anciens de Tambov, le praticien strasbourgeois, en liaison avec le docteur Sutter de Wesserling (Haut-Rhin), a su produire un rapport médical solidement étayé pour convaincre en haut-lieu le gouvernement du bien-fondé des motivations légitimes des rescapés sortis des pénitenciers soviétiques et ainsi enclencher avec l'appui des élus nationaux alsaciens-mosellans l'octroi au droit à pension militaire.

Par le biais de son propre récit, apparaissent les descriptions véristes d'un campement sordide et pouilleux, les évocations d'un froid de canard sibérien, les images d'un habillement inadapté aux rigueurs hivernales, les signalements d'une hygiène déplorable par faute d'un savon maigrichon, les rappels d'un manger déséquilibré voire truandé par les profiteurs et donc tragiquement limité aux souffreteux de la faim continuelle. Face à ces facteurs dégradant la résistance physique, le prisonnier rapidement épuisé ne pouvait guère résister aux infections qui proliféraient dans le surpeuplement des baraques contaminées par les malades contagieux.



Emile Roegel a 17 ans et demi lorsqu'il est incorporé de force, en 1943. Il monte dans le train en uniforme allemand et chante *La Marseillaise* [144]. «On était jeunes, on était scouts. On avait une sorte d'idéal patriotique. On se disait qu'on prendrait la clé des champs dès qu'on pourrait», sourit-il. Après plusieurs mois passés au Danemark, il est envoyé sur le front russe. Pendant toute la guerre, il a soigneusement gardé dans une poche de sa vareuse un drapeau anglais, plié dans une petite boîte de pansements. C'est avec ce morceau de chiffon qu'il franchit les lignes soviétiques, en 1944 [145].

Journée noire que celle du 20 août 1944 où l'Armée rouge lance une opération en tenailles sur le front d'Ukraine du Sud commandé par le général allemand Hans Friessner. Les troupes du II^{ème} Front d'Ukraine sous la poigne du maréchal Rodion Malinovski effectuent une percée vers Jassy-Kichinev tandis que les unités du III^{ème} Front d'Ukraine aux ordres du maréchal Fiodor Tolboukhine s'ébranlent à leur tour. Les troupes allemandes, dont la malheureuse VI^{ème} Armée reconstituée après Stalingrad, sont laminées par la supra-puissance des divisions soviétiques et la volte-face des troupes roumaines passées à l'ennemi. En effet, le roi Michel 1^{er}, après avoir fait arrêter le Conducator Antonescu, entame des négociations avec l'URSS le 24 août 1944. Luttant désespérément entre le Dniestr et le Prout, les

[142] Son témoignage, ses publications et sa contribution à l'ouvrage collectif « TAMBOV - Le camp des Malgré-Nous alsaciens et mosellans prisonniers des Russes », Editions La Nuée Bleue / DNA Strasbourg, 2010 constituent une référence pour tous ceux qui s'intéressent à l'histoire des incorporés de force.

[143] Interviewé deux fois à son domicile le 9 juin et le 25 août 2018.

[144] Extraits de l'article du journal *Le Monde* du 3 novembre 2005 écrit par Béatrice Jérôme.

[145] E-mail d'Emile Roegel daté du 9 juin 2018 : « je sens parfois **presque** de la honte d'avoir été un refuznik, un piètre soldat, cherchant l'évasion libératrice, même dans la mauvaise cause. J'aurais préféré pouvoir rejoindre la France Libre, ce que le destin m'a refusé, pour croupir à Tambov... ».

formations de la Wehrmacht lâchent progressivement la Moldavie et vont se constituer en hérisson définitif dans les Carpates orientales.

« J'ai été fait prisonnier en Roumanie le 25 août 1944 en profitant de la débâcle pour m'esquiver à la grâce de Dieu du bassin du Donets. «C'est alors que je vois un soldat russe s'avancer vers moi, mitrailleuse à la hanche. Je ne sais pas ce qui m'a pris, j'ai jeté mon fusil. Et j'ai agité mon drapeau anglais avant de courir et me jeter sur lui. Il m'a emmené avec lui, on est tombés sur un capitaine russe qui parlait français. Je me suis dit : «Enfin, je suis du bon côté. Je n'étais pas du bon côté».

Les combattants soviétiques de la première ligne, très branchés sur les combats provenant des différents fronts d'opérations, me signalèrent ce jour-là la Libération de Paris.

On nous a mis dans un train. J'étais habillé en un uniforme kaki de l'Afrika Korps, très content d'ailleurs, et par hasard seul à le porter. Sur le trajet vers Tambov, un garde paradant sur le quai d'une gare a récupéré, avec sa baïonnette fichée sur un antique fusil, mon pavillon britannique que j'avais fixé sur la paroi du wagon. Pendant le voyage, nous avons eu un mort. Personne ne le connaissait. Nous savions juste qu'il était de Drulingen. Nous avons débarqué son corps sur le quai d'une gare et l'avons laissé là. Nous n'avons donc pas pu dire à sa famille qu'il était mort, ni à quel endroit parce que le nom de la gare était écrit en cyrillique.

Interné en octobre 1944 à Tambov, Emile Roegel y reste neuf mois.

Fin analyste dans sa description sur les conditions de la vie captive passée à Tambov et sur les répercussions pathologiques éprouvées par les internés du camp 188, Emile Roegel, -lui-même pensionnaire le temps d'une gestation humaine dans le cantonnement forestier de Rada-, a pu dresser un catalogue exhaustif de la misère physiologique et des nombreuses privations qui ont assombri la destinée des prisonniers, fatalité encore accentuée par les rigueurs climatiques qui ont sévi durant l'hiver 1944-45 dans ces régions septentrionales de Russie.

La perspective de partir dans un second convoi de 1 500 atténue la vision des barbelés et des premières neiges. [146] « Le jour de mon arrivée, je crois que c'était le 17 octobre. Une petite couche de neige recouvrait le sol. Il faisait froid. J'ai débarqué, à l'aube, le long des quais de la gare de Rada ; je ne connaissais guère mes compagnons. Nous avons marché pendant deux ou trois kilomètres à travers une forêt. Je me suis dit que ça devait être pénible de marcher comme ça à 80 ans. Nous avons atteint une grande clairière. Il y avait un amoncellement de bois qui était stocké là.



Le camp était presque invisible, car il était comme noyé dans la forêt. Je me souviens de la clôture de fils de fer barbelés et d'une *Kommandantur*. Les prisonniers qui pouvaient se déplacer sont venus voir les nouveaux arrivants. Certains étaient là depuis longtemps. Parfois, ils rencontraient un frère ou un parent parmi les nouveaux. Et ils venaient aux nouvelles. Les seules nouvelles qui nous parvenaient étaient celles diffusées par la radio soviétique de la *Kommandantur* et qui nous étaient transmises par les novellistes.

Il y avait environ 4 000 prisonniers en octobre 1944 ; les « 1 500 » étaient déjà partis à cette date. J'ai découvert les baraques à demi enterrées, très sombres et mal chauffées. Deux poêles à chaque extrémité ne parvenaient qu'à se chauffer eux-mêmes. Les frileux s'y agglutinaient. Nous savions qu'ils mourraient prochainement. Le travail était obligatoire, mais avec une insistance toute relative : ceux qui étaient trop maigres ou trop faibles pouvaient rester dans les baraques, assis sur les bat-flanc : ce n'est que la nuit que nous avions le droit de nous y coucher.

[146] Le site <https://www.malgre-nous.eu/tambov-et-kirsanov-mémoire-et-recueillement-33/nous> renseigne sur les péripéties vécues par Emile Roegel.

Il y avait aussi le travail interne, comme la corvée de cuisine. Il existait également une zone d'artisans et une zone d'artistes. Camille Hirtz et Camille Claus s'y trouvaient, mais je ne les ai pas connus au camp. L'avantage de travailler se résumait à un bout de pain et de la *Kacha* (terme désignant tout ce qui est solide dans l'alimentation). Nous recevions une « soupe » deux fois par jour. On nous donnait beaucoup de maïs, pendant des mois. A un moment, nous avons eu droit à de petits poissons. On mangeait même la tête, car le cerveau était riche en chimie noble. »

Faisant partie quelque temps des commandos internes, j'ai procédé avec d'autres camarades aux démolitions de baraques plombées par l'humidité et les moisissures qui de ce fait s'écroulaient très souvent sous le poids de la masse de terre servant de couverture et surtout de la neige qui les recouvraient. Nous récupérions uniquement les planches brutes de coffrage qui n'avaient pas connu le rabot mais seulement la scie à long qui avait servi à les retirer du tronc. Ces baraques enfouies dans le sol étaient de vraies passoires lorsque survenaient les périodes pluvieuses ou le dégel; le sol rendu imperméable par les incessants va-et-vient des résidents restait de ce fait inondé et la torpeur ambiante, malsaine à souhait, accentuait la promiscuité des lieux. Les puces dérangées, enfouies par milliers dans les recoins des décombres, vous assaillaient comme des légions voraces de fourmis partant en file indienne vous asticoter le cuir de vos jambes. En raison du bois mort sans vrai pouvoir calorifique que se coltinaient les corvées de ramassage effectuées par des hommes épuisés, le chauffage dans des poêles à briques rudimentaires était nettement insuffisant.

Dans cette baraque que j'ai peinte à mon retour, on devine que le jour ne pouvait y pénétrer que par une étroite lucarne et quelques fenêtres ajourées à hauteur du sol extérieur. Une ouverture en bois, en fait une cheminée d'aération, ventilait tant bien que mal l'habitable. La poutraison y apparaît solide, les bat-flanc superposés vides de paille ou de couverture laissent évidemment penser que les hommes y dorment tout habillés. Moi-même me servais de mes chaussures que je plaçais en guise d'oreiller sous ma nuque. Le confinement dans ces logis était manifeste, la place sur les châlits était insuffisante car le dormeur avait du mal à se prélasser sur le dos, il fallait dormir en chien de fusil, à cinq gars par travée entre deux piliers. La rudesse du lit obligeait régulièrement les dormeurs étendus trop longtemps sur le même côté à virevolter tous ensemble sur leur autre flanc.



Tableau peint par Emile Roegel

Le cuveau en bois installé au pied du tableau rappelle que quelques porteurs désignés de notre chambrée filaient à la cuisine récupérer les automnales soupes aux choux ou autres denrées à répétition, tels les brouets mensuels à base de farine de maïs agrémentés de miettes de poisson, de légumes et d'herbes saugrenues provenant des kolkhozes.

Par contre, les occupants des autres baraques étaient obligés de passer au réfectoire où tout un service de plantons régénait l'ordonnancement des affamés passant à tour de rôle à la « popote ». Les crève-la-

faim lapaient la mixture improvisée dans l'assiette en bois sentant affreusement le rance, lavée à chaque rotation. Je n'ai jamais bu l'eau au camp, seulement des soupes liquides qui m'abreuvaient un tant soit peu. La neige était la bienvenue. Les rations obtenues entretenaient au ralenti la survie des enfermés nullement à l'abri de graves pépins de santé. Les captifs s'arrangeaient pour esquiver la moindre corvée sujette à la fatigue irrémédiable, je pense aux interminables appels dans le froid et la pluie à cause de certains resquilleurs qui retardaient le recensement exact des effectifs ou de la lenteur des soldats comptables peu férus en arithmétique.

Les habits kaki d'été que je portais lors de ma capture étaient bien trop légers pour affronter les rigueurs de l'hiver d'autant plus que rare était le changement de chemises, de chaussettes ou d'autres habits sinon ceux prélevés sur les morts. Après le vol de mes souliers, j'ai réussi à sortir du tas de chaussures balancées de la plate-forme d'un camion, une paire de godasses dignes de description : éculées, longues comme des poulaines médiévales, elles tenaient par je ne sais quel miracle à mes pieds, ficelle et bouts de chiffon comprimant l'empaigne et la semelle de mes bottines !

L'hygiène était déplorable puisque les baraques ne disposaient pas d'eau. Pour faire enlever la crasse qui les enveloppait, les prisonniers qui passaient de manière irrégulière à la bania y disposaient d'une cuvette en bois d'eau chaude accompagnée d'un dé de savon qui était souvent le fruit de troc que priaient les malheureux paysans privés de détergents corporels. Profitant de notre décrassage, nos frusques enlevées dès l'entrée dans la bania, passaient entretemps à la crémation qui grillait nos hôtes indésirables, puces et compagnie.

J'ai vu mourir des compagnons de route, emportés par les maladies que la tuberculose, la dysenterie, l'œdème, la dénutrition rayaient très vite du catalogue des vivants.

La cause la plus fréquente me semble avoir été la dénutrition avec son tableau d'œdèmes de carence généralisés. Rien d'étonnant à cela: ration prosaïque insuffisante et déséquilibrée, apport vitaminique insignifiant. Bien des prisonniers s'éteignaient au petit jour, de faiblesse. La plupart des malades étaient d'ailleurs totalement grabataires, souvent incontinents, totalement anorexiques, ne pouvant même plus ingérer la maigre ration qui leur revenait. Tous étaient psychiquement affaiblis, indifférents et souvent sans espoir. Le camp ne manquait pas de médecins, allemands ou italiens mais qui ne disposaient de rien pour soulager la misère.

Les infirmiers qui transportaient les morts dans une toile de tente attachée à une perche, allaient à une baraque, la 22, la morgue provisoire. Je peux affirmer que la mortalité était impressionnante. Hélas, aucune statistique n'a pu la fixer mais les morgues n° 22 et 112 dans la quarantaine étaient toujours occupées par des trépassés. Discrètement et de nuit, le *Totenkommando* les transférait dans les fosses communes disséminées en pleine forêt.

Si le taux de mortalité n'a jamais été chiffré faute d'enregistrement de décès, je peux l'estimer de 30 à 50% pour l'hiver 1944-45. L'alimentation uniforme se basait sur la distribution pesée à la miette près de 600-700 grammes d'un pain quotidien noir, spongieux: c'était un pavé nutritif de valeur évidemment restreinte que deux bolées de soupe accompagnaient de leur contenu hydrique d'environ un litre. Le café du matin, breuvage insipide à l'aspect d'un moka fantôme, gorgeait l'estomac déshydraté; les

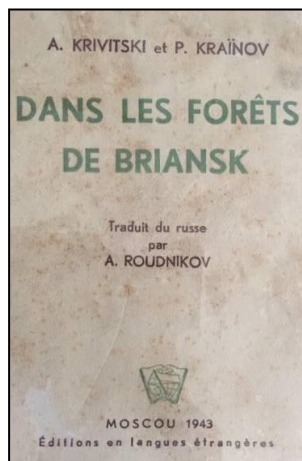


**Le Totenkommando.
Allégorie peinte par Emile Roegel.**

dysentériques et autres malades brûlant de fièvre lapaient leur breuvage d'un seul trait.

La dystrophie alimentaire liée à la famine concentrationnaire embarquait maint squelette vivant vers l'hôpital de Kirsanov. C'était un dernier au-revoir poignant au moment où on les voyait appareiller en camion ouvert vers leur délivrance terrestre. Rares furent les survivants à en réchapper. Au camp, la doctoresse m'avait classé dans la catégorie C. J'avais trouvé une petite planque, je ramassais les livres écrits à la gloire de Staline ou de Lénine, je ne sais plus, les seuls qu'on avait le droit de lire, mais qu'on ne lisait pas. On n'avait pas la force.»

Comme j'étais étudiant diplômé (*Abiturient*), certains me prenaient pour un intellectuel. J'ai atterri dans la bibliothèque du camp, pas longtemps d'ailleurs. Je me rappelle de certains ouvrages marqués à la gloire et aux hauts-faits et pensées de Marx et de Lénine, censés déverrouiller le cerveau occidental.



J'ai récemment pu mettre la main sur un recueil que j'avais pu lire au camp: *Dans les forêts de Briansk*. Certains de mes lecteurs, profitant du prêt des ouvrages, y prélevaient des pages pour rouler leurs cigarettes. Un jour, l'un des livres qu'il rapporte est déchiré. « J'ai pris trois journées de corvée de chiottes: les déjections humaines de quelque dix milliers de pensionnaires prélevées avec des grosses boîtes de conserve dans une fosse recouverte d'un plancher (dimensions 6m x 4m x 2m) étaient versées dans un cuveau en bois. Les deux porteurs devaient synchroniser leur marche pour que le cuveau reposant sur l'épaule au travers d'un pieu ne vous trisse pas dans la figure ses coulées malodorantes (très liquides en été), repas froid pris en soirée au retour. Le club, autoproclamé, profitait de deux fois plus de soupe et de pain. La police intérieure réglait la vie sociale à travers une autorité usurpée et sous la contrainte pour réprimer les délits. J'ai rencontré Olari

qui était un révolutionnaire international. Antonov le Roumain maîtrisait parfaitement la langue russe ainsi que Schaulen. Les Alsaciens bien qu'opposés aux Allemands redevenaient parfois des soldats, "malgré eux" face aux redoutables unités soviétiques, monstres froids auxquels il fallait résister pour ne pas succomber à leur folie revancharde. Vous n'aurez pas cette figuration en ce qui me concerne, mais je sens parfois presque de la honte d'avoir été un refuznik, un piètre soldat, cherchant l'évasion libératrice, même dans la mauvaise cause. J'aurais préféré pouvoir rejoindre la France Libre, ce que le destin m'a refusé, pour croupir à Tambov... Après-guerre, concernant leurs cas, des non-dits difficiles à porter pour les victimes comme pour les bourreaux ont aigri les rapports des Amicales.

En août 1945, libéré, Emile Roegel débarque en gare de Chalon-sur-Saône: « Certains Alsaciens qui rentraient avec moi se souviennent d'avoir été hués par la population.»

Pris par la vie, j'avais 20 ans, je me suis destiné à une carrière de pneumologue.

Considérations sur les conditions de vie et leurs répercussions médicales au camp de prisonniers de Tambow établies par le Docteur Emile ROEGEL, Professeur Agrégé à la Faculté de Médecine de Strasbourg, le 30.09.1966

A la demande de mes amis, anciens prisonniers comme moi au camp de Tambow, je me propose de retracer brièvement les conditions de vie des captifs, entre Octobre 1944 et Août 1945. Je séjournais moi-même au camp durant cette période et ma description concerne tout particulièrement l'hiver 1944-1945. C'est alors que les privations et la misère physiologique furent multipliées sous l'effet des conditions climatiques excessivement rigoureuses dans ces contrées de la Russie.

Je m'arrêterai surtout aux faits qui expliquent pourquoi en si peu de temps, tant de prisonniers ont pu succomber, pourquoi tant d'autres ont ressenti ou ressentiront les effets de cette captivité particulièrement dure. Rigueur du climat, cantonnements dont nous verrons l'insuffisance, habillement inadapté, hygiène presque impossible, nourriture tragiquement limitée et déséquilibrée, tels sont les facteurs physiques qui, rapidement, conduisirent la plupart à l'épuisement. L'infection ne rencontrait plus de résistance. La contagion était servie par une grande promiscuité et un surpeuplement inimaginable.

La rigueur du climat fut très grande en cet hiver 1944-1945. Le camp était sous une neige épaisse de mi-octobre à avril. Je pense avoir vu une température de -40° au seul thermomètre que j'ai connu au camp. Le dégel fut particulièrement pénible, car les baraques, enfouies dans le sol, n'étaient pas étanches et furent en partie inondées.

Les possibilités de chauffage étaient très précaires, dans des poêles de briques, au rendement ridicule et mal alimentés. Le bois humide était ramassé en forêt par des commandos « de bois » dont les hommes épuisés ne pouvaient ramener que des branches sans valeur de chauffage.

Les baraques étaient à moitié enfouies, le toit recouvert de terre, le jour ne pouvait entrer que par de minuscules fenêtres en front de baraque et quelques lucarnes. L'aération n'était assurée que par de rares cheminées de bois, l'efficacité douteuse. Dans les baraques, les hommes couchaient sur les planches, sur des châlits en deux hauteurs, sans paillasse, sans couverture, sans jamais se déshabiller.

Toute la vie se passait dans cette atmosphère confinée. Quelques hommes cherchaient le pain, le matin, à la « boulangerie » du camp. La répartition du pain, seule nourriture substantielle, obéissait à des règles précises. Tout devait s'improviser, la balance, les poids et les couteaux, un morceau de fer aiguisé, qui devaient être cachés et soustraits aux rafles de nos gardiens.

Les hommes ne sortaient guère sans y être contraints, sinon pour aller aux latrines exposées à tout vent, pour les corvées ou encore pour les interminables appels, hantise de tous les camps. (Les occupants de) certaines baraques relevaient des « réfectoires » pour la soupe, d'autres allaient la chercher dans des cuves spéciales. Les gamelles étaient rares. Chaque homme gardait précieusement sa boîte de conserve faisant office de gamelle, sans jamais pouvoir la nettoyer d'ailleurs ou sans vouloir la nettoyer pour garder la graisse hypothétique qui pouvait s'y trouver. Il n'y avait d'ailleurs pas de bouches d'eau et seule la neige pouvait s'y servir. Les baraques étaient sans éclairage. La nuit, la marche se faisait à tâtons. Les troubles de la vue crépusculaire étant fréquents, par avitaminose, les malvoyants devaient solliciter leurs voisins pour aller aux besoins.

L'encombrement de ces baraques était extrême et la place parfois insuffisante pour que tous puissent s'étendre sur le dos. Les hommes étaient imbriqués, en chien de fusil, et devaient se retourner tous ensemble, lorsque le premier d'entre eux ne pouvait plus supporter d'être étendu sur le même côté. L'habillement des prisonniers était le plus souvent insuffisant. Il n'était pas question de changer de chemise ou de chaussettes, ni même de les laver, sauf parfois en été.

Je crois pour ma part que toutes ces rigueurs auraient été supportées par la plupart des camarades, si l'alimentation n'avait pas été totalement insuffisante. Il est évident qu'au régime de nutrition du camp de Tambow, l'épuisement physiologique était inéluctable, à brève échéance. La ration ne pouvait permettre qu'une survie, en vie physique et psychique ralentie, à la merci de la première infection.

L'alimentation consistait essentiellement en 600 ou 700 grammes d'un pain noir et humide, de valeur nutritive diminuée, en deux rations d'une « soupe » très liquide, d'environ un demi-litre, chaque fois, par jour. Cette « soupe » fournissait la ration hydrique journalière et les prisonniers ne buvaient jamais d'eau. Ils n'en avaient ni le besoin, ni l'occasion. Autrement des malades, des diarrhéiques et leur soif était du plus mauvais pronostic. Le menu était d'une uniformité extraordinaire : 3 mois de choux, quelques mois de maïs. Aux époques les plus « riches », vers la fin de notre séjour, quelques petits poissons salés. Le café du matin, liquide noirâtre dont je n'ai jamais su la nature précise, était parfois remplacé par de l'eau chaude.

Les conditions d'hygiène ont déjà été évoquées au long de ces lignes. Les baraques ne disposaient pas d'eau. Toutes les quelques semaines, les prisonniers passaient au « bain » où chacun disposait d'une petite cuvette d'eau chaude, d'un peu de savon. Les « hardes » passaient entre temps à la désinfection par la chaleur. C'était là un confort tout relatif, mais que nous apprécions. Les poux étaient rares de ce fait, mais largement relayés par des légions de puces.

Etre malade à Tambow signifiait bien souvent un arrêt de mort. Les lazarets étaient nombreux, simples baraques comme les autres où étaient enfermés les dysentériques, les tuberculeux, les œdémateux bouffis et méconnaissables, à côté des grands dénutris squelettiques.

Des convois partaient de temps à autre vers « l'hôpital » des prisonniers de Kirsanow. La sortie de ces malades de ces souterrains, leur embarquement sur des camions ouverts nous laissaient une impression d'horreur. La mortalité était énorme. Aucune statistique n'a pu la fixer, mais la baraque-morgue était toujours occupée et un commando spécial assurait le transfert à la fosse commune, de nuit.

La cause de mort la plus fréquente me semble avoir été la dénutrition avec son tableau d'œdèmes de carence généralisés. Rien d'étonnant à cela : ration protéique insuffisante et déséquilibrée, apport vitaminique insuffisant, insignifiant. Bien des prisonniers s'éteignaient au petit jour, de faiblesse. La plupart des malades étaient d'ailleurs totalement grabataires, souvent incontinents, totalement anorexiques, ne pouvant même plus ingérer la maigre ration qui leur revenait. Tous étaient psychiquement affaiblis, indifférents et souvent sans espoir.

Le camp ne manquait pas de médecins, Allemands ou Italiens, mais qui ne disposaient de rien. On ne peut manquer d'établir ici une comparaison avec les camps de concentration, en Allemagne. Même Auschwitz disposait d'un laboratoire qui, quoique primitif, permettait de faire quelques recherches hématologiques et dosages biologiques. Je n'ai jamais vu ni entendu parler d'une installation quelconque à Tambow et je ne crois pas m'exposer à contradiction bien que n'ayant pas été médecin moi-même, à l'époque.

Parmi les manifestations carencielles, j'ai déjà cité l'héméralopie nocturne ou perte de vision crépusculaire, bien connue aussi dans les camps concentrationnaires et comme à Tambow.

Des centaines de prisonniers étaient aussi atteints d'une gale extensive, surinfectée et suintante, dont le spectacle repoussant hantait le camp vers l'été 1945.

J'ai déjà tiré un parallèle avec les conditions de vie dans les camps de la mort, en Allemagne. Notre Maître le Professeur Waitz en a donné une description saisissante et combien pénible. On y trouve bien des analogies avec les conditions qu'ont connues les prisonniers alsaciens à Tambow. Les conditions de nutrition étaient même meilleures et plus diversifiées à Auschwitz qu'à Tambow, les déportés voyaient parfois du fromage blanc ou de la saucisse, des pommes de terre, des carottes. Rien de tout cela à Tambow.

Mais si les conditions d'existence à Tambow étaient incompatibles avec une survie prolongée, on doit reconnaître quelques différences évidentes et capitales par rapport aux régimes concentrationnaires : ne pesait pas sur les prisonniers de Tambow l'horrible menace de l'extermination plus ou moins systématique des camps allemands. L'attitude de nos gardiens russes était indifférente, ou parfois même bienveillante. La vie au camp se passait d'ailleurs en vase clos. Les contacts avec nos gardiens étaient assez rares, du moins pour le « pensionnaire » moyen du camp.

Par ailleurs, beaucoup de prisonniers de Tambow n'étaient astreints que sporadiquement à un travail de quelque importance. Ils en étaient d'ailleurs physiquement incapables. Certains commandos avaient

cependant une réputation sinistre et beaucoup de prisonniers y ont trouvé la mort, d'épuisement et de privations. Ainsi, les commandos de tourbières ou travaillant à la construction d'un canal.

Le bilan médical et humain de cette captivité de nombre de compatriotes, à Tambow, n'a jamais pu être établi ou chiffré. Le récit même de la vie au camp laisse deviner qu'aucune statistique ne pouvait se concevoir. Le papier était pratiquement inconnu au camp. On peut penser à une mortalité de 30 à 50% pour ceux qui ont connu l'hiver 1944-1945. Le spectacle offert par les rapatriés à partir d'août 45 a laissé une marque tragique sur ceux qui l'ont vécu.

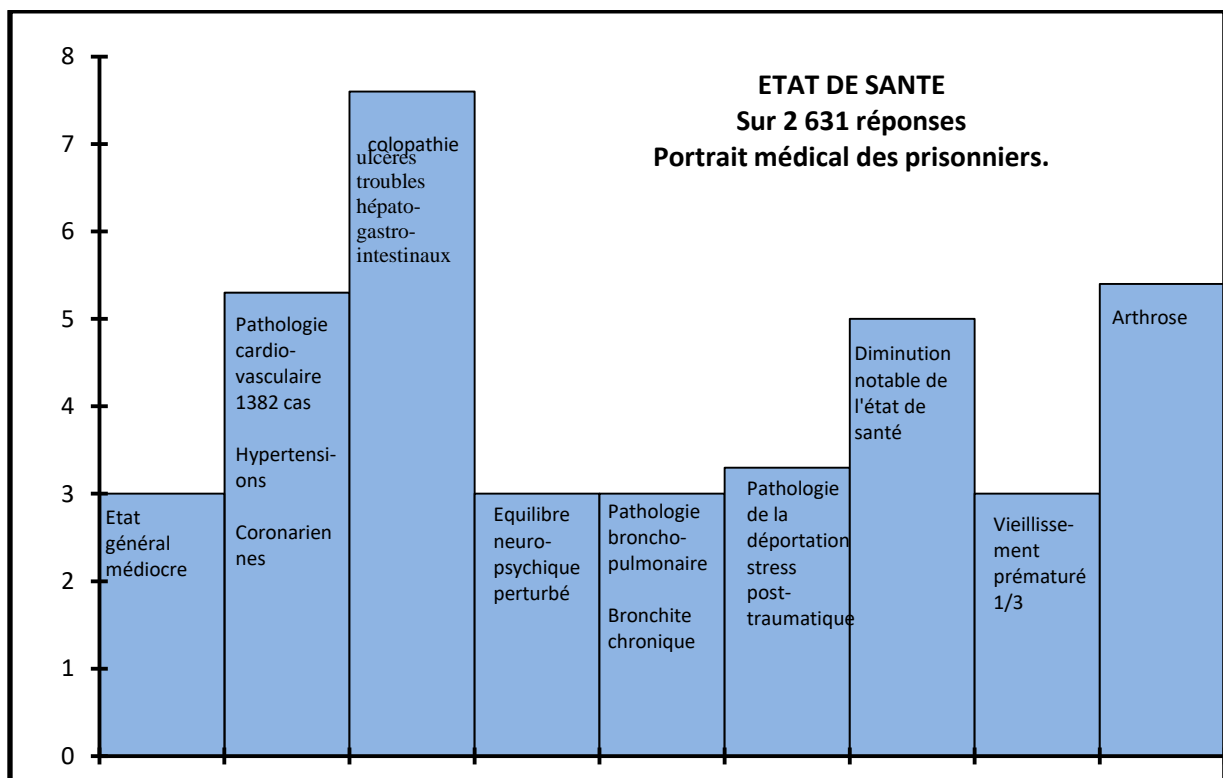
Quelles sont les suites qu'on peut attribuer à la captivité ? Il est évident que beaucoup ont pu reprendre rapidement une vie normale. Tant d'autres ont certainement gardé dans leur chair l'empreinte de ces privations. Les recherches sur la pathologie concentrationnaire en ont prouvé la fréquence et la réalité. En tant que médecin-physiologue, j'ai souvent été frappé par la fréquence des tuberculoses chez les anciens du camp. Les atteintes hépato-digestives sont très souvent retrouvées. On sait l'influence néfaste de la dénutrition calorique et azotée sur l'appareil digestif. Le retentissement psychique lointain a été mis en lumière par bien des auteurs.

Si les questions posées à l'expert médical sont souvent difficiles à résoudre, il est non moins certain que dans beaucoup de cas, la présomption d'origine devrait jouer en faveur de l'ancien captif. La formule médico-légale reste à établir.

Je ne voudrais pas terminer cette évocation du calvaire de tant de nos camarades sans parler des quelques « rayons de lumière » dans cette sinistre forêt de Tambow. Beaucoup ont réussi à ne pas sombrer dans le désespoir ; Tambow a eu ses artistes, ses musiciens, ses décorateurs, ses artisans habiles bien que dépourvus de tout.

Des frères, des parents, des amis se sont retrouvés à Tambow, se sont aidés et soutenus. Et c'est bien pour cela que le nom de Tambow n'est pas seulement synonyme de mort, en Alsace.

Docteur Emile ROEGEL, Professeur Agrégé à la Faculté de Médecine de Strasbourg.



Ruckstuhl, Prisonnier de guerre, (woina plenn) au camp de Kiev.

Témoignage écrit par Sonntag de Luttenbach, rapporté et vécu par Ruckstuhl. (Collection Jean Thuét).

Le 21 juillet 1944.

Grossi d'une nouvelle recrue, le convoi s'ébranle, tel un troupeau de bêtes encadré par les gardes en guise de chiens. On n'avance qu'à une allure d'escargot car, comme je l'apprends, ces prisonniers ont déjà marché toute la journée. Encore trois kilomètres, après une demi-heure encore cinq et, après une nouvelle heure, encore trois. Je fais ainsi la connaissance des kilomètres en caoutchouc des Russes. Après une véritable bataille pour un peu d'eau, nous nous installons dans un pré pour dormir. D'un côté les gardes, de l'autre une mare. La nuit est froide, je n'ai ni manteau, ni toile de tente, le sol est humide, mais personne ne m'aide. Je finis par m'endormir quand même. Le martyre a commencé...

Le 22 juillet 1944.

De très bonne heure, les premiers se lèvent, transis de froid. On marche, on circule pour se réchauffer, mais les sentinelles veillent, il faut s'asseoir. Brusquement, après deux heures d'attente, un ordre : il s'agit de se mettre en rangs le long d'une palissade, c'est la 1^{ère} proverka. On nous compte et nous recompte. On entend prononcer les mots « soupe » et « pain », ce qui serait fort bienvenu car tous, sauf moi, sont affamés. Après une nouvelle heure, l'impossible se fait vrai : on demande des éplucheurs de patates. D'autres apportent une grosse lessiveuse où sera cuit notre repas. Puis on défile 3 par 3 devant la voiture où sont rangés les pains. Il faut prendre garde de ne pas perdre le contact avec celui qui a le pain sous le bras. Mais comment le partager ? Les trois ou quatre couteaux disponibles devront suffire pour plus de 300 personnes et les derniers attendront longtemps. Lorsque le problème est résolu on nous appelle à la soupe (millet et pomme de terre), brûlée mais bonne quand même.

Puis on se rassoit dans l'herbe, comme des bêtes, pour ruminer ... sur notre sort qui, ne tarde pas à se préciser. Il faut se ranger par 5, en colonne de marche. Les blessés sont mis à l'écart, ils suivront en camion. « Luci, wu besch dü ? Lucien, où es-tu ? » Je me retourne, surpris, c'est bien un Alsacien qui vient de parler ! Je fais ainsi la connaissance de ce dénommé Luci, un Mulhousien, et de celui qui le cherchait, un gars de Cernay, René. Et déjà, ça va mieux, je ne suis plus seul. La marche reprend, direction Kamionka-Strumilow. En cours de route, quelques haltes pour laisser boire le troupeau. Où les gardes nous mènent-ils ? Quand donc finiront-ils par demander s'il n'y a pas d'étrangers parmi nous ? [NdR : L'Armée rouge recherche les traîtres russes]. Il pleut, nous arrivons à Kamionka. A chaque puits c'est la ruée, mais les gardiens veillent à l'ordre. Nous traversons une voie ferrée et nous nous arrêtons devant un vaste hangar où l'on nous distribue de la viande de conserve, une boîte de 16 oz [147] (ounce), pour 20 gars (environ 20 grammes par personne). Nous sommes autorisés à chercher de l'eau, j'y vais avec quelques gamelles. En route nous croisons une colonne de Cosaques. Au petit trot, drapeau en tête, ils chantent « Na Berlin ! ». « Jamais ils n'arriveront à Berlin, jamais ! ». Quand je réplique au Boche qui vient de faire cette réflexion, il me répond : « Encore un qui comme toi qui se dégonfle ! Crois-tu que, puisque tu n'y es plus, les nôtres ne sauront pas emporter la victoire ? » Sans commentaire ! Quand nous revenons avec notre flotte, nous n'avons qu'à nous installer, pour passer la nuit dans le hangar, emmitouflés tous les trois sous les bonnes couvertures de Lucien.

Le 23 juillet 1944.

Nous repartons dans une direction inconnue. Nous empruntons des sentiers de forêt et des chemins boueux interminables. A l'approche d'un puits, c'est toujours l'inévitable bataille pour l'eau. Nos guides nous accordent d'assez longues pauses mais le départ n'en est que plus dur. Nous sommes exténués, il fait une chaleur atroce, et même si nous avons à manger, la soif nous en empêcherait. Vers le milieu de l'après-midi, nous atteignons une petite ville que nous traversons et nous nous installons sur un pré, sur les berges d'une rivière qui doit être le Bug. On allume quelques feux pour faire cuire on ne sait trop quoi. Nous nous décidons à manger la boîte de porc de ma ration de survie, à laquelle je n'ai pas encore touché. Un gardien me l'ouvre avec son couteau et on partage équitablement en trois, quel festin ! A l'approche de la nuit, on nous conduit dans une vaste écurie de kolkhoze où nous dormons comme de vrais rois sur de la paille toute fraîche.

[147] L'once est une unité de masse, utilisée dans certains pays anglo-saxons, dont la valeur est comprise entre 24 et 33 grammes. L'once a pour symbole **oz**.

Le 24 juillet 1944.

Aujourd'hui la journée ne commence pas par la proverka, mais, ô miracle, par une distribution de vivres. Ce sont les officiers et sous-officiers qui se chargent du partage. Nous recevons du pain séché, un petit carré de lard et, pour trois hommes, deux paquets de concentrés de kacha de blé.

Mais déjà l'ordre de départ retentit : «Charako Marsch !» Où donc nous mènent-ils ? Quand serons-nous arrivés ? Les rangs se disloquent, la colonne s'effiloche, les gardiens s'égosillent : « Po tchiteri ! Par 4, par 4 ! » Personne ne les entend. Nous croisons des colonnes de camions, du renfort pour le front, sans aucun doute ? La route traverse une rivière, nous nous y jetons pour boire, mais les gardiens nous en empêchent : « Plocha wody ! L'eau est mauvaise bien sûr, quand on n'a pas soif !

Et nous arrivons à Christinopol, me voilà orienté. C'est une petite ville assez importante, un grand couvent au centre et toujours la traditionnelle église orthodoxe avec ses tours en oignon. A l'autre bout de la ville nous faisons halte au pied d'une prison. Cette fois la course à l'eau se double d'une course au bois : il faut faire cuire la kacha. En un clin d'œil notre pré ressemble à un immense campement de bohémiens. La kacha est délicieuse, malgré un léger goût de savon et, comme René n'en mange pas, Lucien et moi vidons les deux gamelles sans trop de mal. La nuit se passera dans les deux étages de la prison, mais malgré l'ardeur que nous mettons à la prendre d'assaut, elle est bondée quand nous arrivons. Tant pis, nous avons une bonne couverture. René apporte une botte de paille qu'il nous faut défendre énergiquement de la convoitise des Hiwis et nous passerons une bonne nuit.

Le 25 juillet 1944.

Distribution de vivres sur le pré. Pain séché, lard, saucisson, sucre, tout ce qu'on veut, mais les portions ne suffiraient pas à satisfaire autant de foule. Puis nous passons un à un à la roulante qui nous sert la soupe au millet. Deux gardiens russes nous cèdent la leur en supplément, la mort de faim n'est pas pour aujourd'hui. Nous revenons sur nos pas pour traverser Christinopol et nous prenons à gauche la direction marquée Radziechow : nous allons revenir en pays connu !

Nous traversons le Bug sur un pont de fortune jeté sur les restes de l'ancien ouvrage démoli. Dans les villages où nous passons, nous défilons devant la population qui nous regarde d'un air de pitié sincère, alors que les femmes-soldats ricanent et nous injurient. Où avons-nous mérité cela ?

Je suis surpris de remarquer que nous avons quitté la route de Radziechow pour le nord. Où peuvent-ils bien nous mener ? On parle de Rovno, d'autres prononcent le nom de Brody, mais ce n'est pas possible, nous aurions dû passer par Radziechow, ce qui nous y aurait mené tout droit.

Nous nous arrêtons dans un village que je crois assez proche de Susno. Nous faisons halte dans un pré clôturé, en plein milieu du village, ombragé par trois chênes magnifiques. Une matka vient vers nous avec une grande cruche de lait, quelques cerises et une corbeille de croûtes de pain. La cohue qu'elle déclenche est indescriptible. Les plus emportés se font de la place à coups de pieds et de coudes, d'autres se disputent une croûte de pain. La pauvre vieille ne s'attendait pas à cela, une meute d'animaux sauvages ne se comporterait pas autrement. Nous avons faim aussi, mais nous savons nous dominer et garder un minimum de dignité. Le temps viendra bientôt où la faim aura raison de notre amour-propre...

Pour la nuit, on nous empile dans une habitation abandonnée, une maison de juifs, paraît-il. Grâce à notre adresse, nous arrivons à nous caser bien à l'aise, tant pis pour les autres.

Le 26 juillet 1944.

Nous repartons de bonne heure et ne tardons pas à rejoindre la route Radziechow-Stoianow (Stoianove). Notre allure ralentit de jour en jour, au bout de quelques kilomètres retentissent de tous côtés les demandes de « pauses » timides d'abord, puis de plus en plus énergiques, jusqu'à ce que le chef de file se laisse infléchir.

Vers midi nous sommes à Stoianow. Comme la petite ville a changé ! Tout a brûlé, tout n'est que cendres et ruines. A gauche, le bâtiment où j'allais chez le dentiste, à droite le HVP (Hauptverbandplatz) d'il y a deux semaines à peine. Nous attendons une aumône du petit Iwan, mais il ne nous apporte rien, c'était le petit copain de René.

Nous crevons de faim, nous n'avons plus rien mangé depuis Christinopol, c'est-à-dire depuis un jour et demi. Qu'est-ce qu'une tranche de pain qu'on se dispute à 5 ?

Dans une grange, à 2 km de Brany, nous nous installons les uns sur les autres pour passer la nuit. On dort très bien malgré la fringale, ou bien à cause de la fringale ?

Le 27 juillet 1944.

Ce matin, le moral est au plus bas. Voilà 48 heures que nous n'avons rien mangé. Et pas de perspectives rassurantes, il n'y a pas de ravitaillement pour nous, nous nous regardons les uns les autres, personne n'y peut rien. Quelques rares heureux grignotent un bout de pain pour lequel ils ont vendu leur couverture. Oui, mais que ferions-nous sans les nôtres ? D'ailleurs elle ne m'appartient pas. Enfin, vers 8 ou 9 heures, deux de nos gardiens se mettent en route avec une voiture. Ils reviennent deux heures plus tard et quand leur chargement aura été distribué et partagé équitablement il nous revient à chacun 7 cerises, 8 pommes de terre, 2 tranches de pain et 1 oignon pour trois. On part chercher de l'eau et du bois au village voisin, on cuit ses patates. Nous avons encore la boîte de sardines de Lucien, toujours ça de pris ! Puis nous rinçons nos chaussettes dans des trous d'obus remplis d'eau et nous dormons à la belle étoile, à trois sous la couverture de Lucien.

Le 28 juillet 1944.

Tout de suite après le réveil, c'est le départ. Nous montons une colline, à travers les champs de seigle où nous nous ravitaillons au passage. Quelques épis dans les poches, de quoi grignoter un peu.

Au sommet de la colline, c'est Boriskowitch où nous nous arrêtons sur un pré, en face d'un groupe de granges entouré de barbelés. C'est là que nous allons être fouillés, nourris et inscrits sur des listes.

Un à un, nous passons la porte, mais nous allons attendre longtemps, car nous sommes en bout de queue. En attendant, je me fais voler notre couverture et mon pull, un préjudice sérieux.

Et voilà notre tour. Il faut entrer, poches et boutons ouverts. On se passe des objets en cachette, on en cache d'autres sur soi. Dans la grange, une baignoire pleine de Soldbuch, miroirs, stylos, photos par centaines, argent, couteaux...

Un peu allégés, nous entrons par une deuxième porte dans le camp proprement dit. Il est très petit pour les 800 ou 900 que nous sommes.

Dans un coin, devant une grande chaudière, des cuistots de fortune s'affairent. Autour d'eux, 800 regards se concentrent sur les quelques pommes de terre et la boîte de margarine américaine.

Sous un arbre, nous allons nous faire recenser.

«Votre nationalité ?

- Française.

- Quoi, comment ça ?

- Oui, française ! » Les Boches s'étonnent. Et voilà que je fais connaissance avec deux nouveaux Alsaciens : Jules Busch de Obenheim et Marcel Schwol de Saint-Ulrich. Ce sont des compagnons d'ancienne date, et des meilleurs. Et bientôt, la bataille de la soupe. Une ruée indescriptible, on se bouscule, on essaie de passer deux fois, etc... Nous recevons une gamelle de soupe qui n'est que de l'eau chaude et deux tranches de pain séché. Brusquement une question : « Ya-t-il des déserteurs parmi vous ? » Je me présente, avec René. Nous avons le privilège d'aller dormir dans une grange voisine, où nous arrivons en chancelant. Nous n'en pouvons plus. Une quinzaine d'officiers partagent notre demeure. Moins entassés que les autres, nous nous endormons très vite.

Le 29 juillet 1944.

Après le réveil, le rassemblement, sur le pré d'hier. C'est le premier appel nominatif et quand on le croit terminé, on le recommence à cause de quelques erreurs. Une troisième fois on nous fait lever, cette fois-ci en rangs de marche et vers midi c'est le départ pour la prochaine étape, bien longue. Je ne me doutais pas que j'allais revoir Berestetchko le soir même. Après Boriskowitch nous traversons les lignes que nous occupions d'avril à juillet. Il y faisait bon vivre... A notre droite le fameux bosquet, qui n'est plus qu'un ensemble de squelettes d'arbres mutilés et noircis par les explosions.

La route serpente en montagnes russes, poudreuse, brûlante, fatigante. Au pied d'une côte, une halte. Cette prière du *Notre Père*, combien de fois l'avons-nous répétée dans l'indifférence ? La soif m'empêche de manger, mais nous arrivons à une mare où nous pouvons nous rattraper. On voudrait boire en avance, pour toute une semaine, boire toujours plus, car à quand la prochaine occasion ? Et le soleil brûle, impitoyable. Maintenant que j'ai bu, le pain est avalé en deux minutes : plus rien avant 24 heures ! Toujours cette résignation, cette perspective accablante. Il doit être 5 heures lorsque, du haut

d'une colline, nous apercevons de loin les toits de Berestetchko, les coupoles blanches de ses deux églises, à gauche les hauteurs de Werben, où nous avons passé quelques beaux jours il y a quatre mois déjà. Notre chemin est bien plus long qu'il me semble, la route court à perte de vue et les pavés font mal aux pieds nus, la première route pavée que j'aie vue en Russie. Quand nous entrons dans la ville, le soleil est près de se coucher.

Arrivés au pont de la rivière Styr on nous autorise, ô miracle, à y prendre un bain qui nous lave de la poussière accumulée au long de cette étape. Encore quelque cent mètres et nous nous installons devant... le cimetière pour y passer la nuit. Endroit lugubre ici, des hauts murs d'un côté, le cimetière de l'autre. Après avoir vidé ma bouteille d'eau de la Styr, où 800 hommes s'étaient baignés dedans, je m'endors.

Le 30 juillet 1944.

Réveil, proverka. Avant de nous ravitailler, il faut nous compter. Nous nous asseyons en rangées de 10, douze rangées formant chaque fois une compagnie. Pour 120 hommes une boîte de margarine et une gamelle de sucre... mais pas pour tout le monde, car la distribution en a donné de trop au début. Une demi-cuillerée par homme est encore de trop ! Heureux d'avoir été dans la bonne moitié, nous engloutissons notre tartine et déjà il faut repartir... après avoir été recomptés.

Cette fois c'est évident : nous allons à Brody, nous bifurquons, en effet, vers la droite en sortant de la ville. Nous traverserons une longue forêt de pins. Et toujours cette soif, lancinante, insupportable. En traversant un village, nous passons devant des puits, mais les soldats montent bonne garde le long du troupeau, ils n'ont pas soif, eux ! Un deuxième hameau, encore des puits, nombreux mais interdits, eux aussi.

Depuis Berestetchko nous avons bien parcouru 15 km, lorsqu'arrivés à un grand fleuve on nous donne l'ordre formel de nous déshabiller tous, de prendre nos vêtements sur le dos et de traverser le fleuve. Quel délice, quel rafraîchissement ! Une demi-heure de repos et, en route. «Characho marche», le cri fatal retentit. Nous nous arrêtons toutes les demi-heures, pour nous relever plus fatigués et plus exténués à chaque fois. René est à bout, nous l'encourageons de notre mieux. « Je reste, ça ne va plus ». Nous le soutenons de nos bras, moi à gauche, Lucien à droite. Une pancarte nous indique « Brody, 8 km », jamais nous n'y parviendrons, c'est de trop. Nous partons à droite à travers champs et nous nous arrêtons dans un grand kolkhoze, après avoir été mouillés jusqu'aux os par une violente averse. Nous montons nous coucher au grenier.

Le 31 juillet 1944.

Le lendemain les Russes ont une idée géniale, la grâce divine semble les avoir touchés : il nous faut descendre 3 par 3 pour la distribution. Ainsi ils peuvent à la fois nous compter, nous donner à chacun notre pain et un petit bout de viande bouillie (mais pas aux malheureux derniers !) et nous mettre en ordre de marche pour la dernière station de notre calvaire. Au cours de la matinée, nous atteignons Brody, après 9 journées de marche. Pourquoi cet épouvantable détour ? De Rudaselezka nous aurions pu être à Brody en 2 jours. Pourquoi ?

Je ne reconnais plus Brody. Maisons éventrées, toits découverts, partout des ruines, des amas de briques. C'est vers la sortie de la ville qu'on nous conduit. De loin nous apercevons des figures collées aux barbelés, des tourelles de surveillance. Mais nous ne craignons pas les camps, bien au contraire, notre vie de nomade va cesser, nous aurons un toit, un ravitaillement régulier. Ô illusions qu'on se fait toujours, qu'on se promet toujours de ne plus se faire et qui, pourtant, nous font vivre !

En matière de réception, on nous fouille avec plus de rigueur que jusqu'à présent.

C'est d'argent qu'ils sont friands ici, il y en a toute une fortune sur le pré, des roubles d'avant la révolution, des billets de 5 000, des Loï roumains, des Zlotys, des Karbovanez [148], des Marks de toutes sortes jonchent le sol et personne ne s'y intéresse. Si on pouvait les manger, oui !

Bientôt on nous rassemble en grandes colonnes. Le matador est un Hongrois, un petit au teint cuivré, aux cheveux de tzigane, en culotte de cavalier en cuir, un gros gourdin dans la main, c'est la terreur du camp. Où il passe, les plus réfractaires se rangent, dociles comme des moutons, car partout il se fraye son chemin à coups de bâton ! C'est lui qui nous forme en compagnies de 100. La nuit tombe et, brus-

[148] Le karbovanets (*karbowanez* en allemand) était la monnaie légale dans le Reichskommissariat Ukraine, émis à partir du 1^{er} juin 1942, par la ZNU, la banque centrale ukrainienne contrôlée par la Reichsbank.

quement, notre compagnie s'en va. « Bania ! », c'est aux douches qu'on nous conduit. Nous passons un portique et marchons un petit kilomètre vers la gare, jusqu'à ce que le chemin se perde dans les marécages. Un camion avec une remorque, une tente à droite du chemin, voilà notre installation. Il faut se déshabiller, et il commence à pleuvoir, mais l'ordre est formel, il faut mettre ses vêtements au four. Derrière le camion, tout nu pendant ½ heure, j'attends leur sortie dans le froid et la pluie. Mais nous finirons quand même par retrouver nos vêtements, tout brûlants et, lorsque nous rentrons au camp, les caves qui servent d'abris sont toutes occupées. Que faire ? Dormir à la belle étoile, à même l'herbe mouillée et il pleut toujours... Finalement nous cédon au sommeil et, serrés les uns dans les autres, nous essayons de nous endormir. Il ne fait pas encore jour, que nous nous promenons déjà de long en large en grelottant.

Le 1^{er} août 1944.

Peu à peu le camp se réveille, et déjà le Hongrois entre en fonction avec son bâton. Il nous faut nous ranger de toutes les façons, en carrés, en colonnes, par douze, par cent, où on ne sait ni comment, ni pourquoi. Mais bientôt nous comprenons, à la vue d'une voiture de pain qui s'approche. On nous annonce le taux du jour : 1 pain pour 21 !

On nous distribue des gamelles pour recevoir la soupe. Sa seule qualité sera sa température, car ce n'est que de l'eau colorée de permanganate, avec quelques grains d'orge qui nagent dans le fond. Et c'est tout pour aujourd'hui, sauf un sac d'orge préparée pour les chevaux et que nous dévorons à leur place, après l'avoir longuement mâchée.

Et l'appel nominatif reprend. Il faut s'asseoir en rangs, par groupes de deux cents, et vers le soir c'est le départ. Nous traversons toute la ville jusqu'à la gare, à bout de forces, tant physiques que morales.

On nous embarque, nous sommes cinquante par wagon.

Où allons-nous ? Vers l'Est, mais jusqu'ou ? Nous n'avons plus le souci du lendemain, tout nous est indifférent, une seule chose compte : manger !

Dans le wagon, c'est la bagarre, à cause des places. Nous sommes serrés comme des harengs. Heureusement que nous avons sur un côté un bat-flanc pour y caser huit hommes, qui ont la chance d'être plus près de la petite ouverture qu'on nous a laissée.

Je suis dans un des coins. René est à côté de moi, fort heureusement: le malheur se supporte mieux à deux. De faiblesse, plus que de sommeil, nous nous endormons.

Le 2 août 1944.

Quand nous nous réveillons, nous roulons vers l'inconnu. Toutes les portes et fenêtres sont verrouillées et doublées de barbelés. Nous roulons sans arrêt, mais à faible allure, torturés de soif et de faim. Combien de temps allons-nous être ballotés de la sorte ? Quand aurons-nous à boire, à manger ? Lors d'un arrêt, le guetteur du bat-flanc nous annonce Chepetowka. Nous sommes donc sur la ligne de Kiev. Brusquement la porte s'ouvre pour laisser passer un Russe qui demande un interprète: un Polonais se présente. Il s'agit de nous presser tout dans une moitié du wagon et de passer un à un dans l'autre moitié pour nous faire compter, une nouvelle forme de proverka.

En partant, le Russe nous promet du ravitaillement lors d'un prochain arrêt. Nous demandons de l'eau, « Skoro ! Bientôt » est la réponse, la porte se referme, le verrou tombe. Un coup de sifflet, et on repart, plus affamés et la langue plus collante. Il fait chaud, nous manquons d'air.

Nouvel arrêt. Quelques cris au dehors, nous sommes toute oreille. Le verrou glisse, la porte s'entrouvre, on nous passe du pain, une boîte de conserve, un cornet de papier. Avant que nous ayons pu demander un quelconque renseignement, la porte se referme. Toutes les langues se délient, on s'agite, on discute, on calcule, on se chamaille. Il y a 8 pains pour 50, une boîte de viande entamée et, dans le papier, une livre à peu près de margarine. Le tout est divisé en cinq parties. Aux dix destinataires de chaque section de se débrouiller.

Dès que tout est avalé, c'est « à boire, à boire » que nous crions tous et c'est au prochain arrêt que nous recevons chacun ¾ de litre d'eau. Et puis on se couche, on somnole, on ne sait plus s'il fait jour ou nuit, on a perdu tout contact avec le dehors.

Le 3 août 1944.

Nous entamons notre 3^{ème} journée dans ce wagon. Nous passons notre temps couchés, nous tenons à peine debout, sujets à des vertiges.

La porte s'ouvre trois fois par jour, pendant 1 minute ou 2, pour la proverka et le ravitaillement qu'on nous glisse par la fente, comme à des fauves. Nous avons aujourd'hui la permission de vider au dehors la bassine qui nous sert de toilette et qui se trouve posée en plein milieu du wagon.

Notre seul passe-temps consiste à entendre les vantardises du grand Berlinois qui est couché près de la porte. Il ne cesse pas de parler, tantôt ce sont les trois chars russes qu'il a détruits, cet exploit lui a valu l'E.K.1, (Eisernes Kreuz eins, Croix-de-fer de première classe) tantôt ce sont des pronostics sur le but de notre voyage. Il est convaincu que nous allons en Amérique... et il n'est pas le seul !

Le 4 août 1944.

Notre rationnement a été diminué, nous avons maintenant une tranche de pain séché et une cuillerée de poisson séché par jour, et c'est tout.

Vers l'après-midi nous nous arrêtons, et... Ô miracle : on nous permet d'ouvrir les portes et de prendre l'air dehors, sans nous éloigner du wagon. Tout de suite, je m'apprête à sortir, mais hélas ! Nos forces ne nous permettent pas de nous tenir debout et, comme il n'est pas permis de se coucher dehors, je rentre dans la prison roulante.

De loin on entend les portes glisser sur leurs rails, le grincement se fait de plus en plus proche et, brusquement, nous voilà plongés dans le noir.

Le 5 août 1944.

Aujourd'hui, pour la première fois, nous avons le droit de laisser la porte ouverte en roulant. Au moins de l'air ! Il nous est permis aussi de nous tenir devant les wagons à chaque arrêt. L'interprète gagne des suppléments de pain séché en faisant le portrait de nos gardiens, il se risque même à un lieutenant. Et ce privilège suffit à rendre odieux à tout le monde ce Polonais que nous aimions bien jusque-là.

Les 6, 7 et 8 août 1944.

Les journées passent, monotones, tristement pareilles. Les bobards courent, nous serions à Kiev ou, du moins, dans la banlieue, nous devons être débarqués bientôt pour faire une grande marche de propagande à travers la ville et poursuivre ensuite notre route. Quel est l'imbécile qui s'amuse à propager de telles sottises ?... Nous ne savions pas qu'il allait avoir raison !

Ce stationnement près de la grande ville a au moins l'avantage que chaque jour des camions nous apportent des bidons de bonne soupe aux pois, 15 litres pour 50 hommes. René et moi, nous nous débrouillons pour récolter trois gamelles pour deux.

Le 9 août 1944.

Vers midi, notre train s'avance d'un ou deux kilomètres et au nouvel arrêt nous entendons des commandements, des cris, des ordres qui retentissent au dehors. L'interprète nous révèle avoir entendu l'ordre d'ouvrir les portes. En effet, par les fentes des portes, nous voyons les premiers déjà rangés sur la route et, bientôt, c'est notre tour. Il nous faut nous ranger en colonne. Où trouvons-nous la force de marcher ? Toujours est-il que nous arrivons à parcourir un ou deux kilomètres sur une route qui, plus tard, devait nous devenir tristement familière. Nous bifurquons à gauche; sous les arbres apparaissent des tentes plantées un peu partout, serait-ce notre nouveau mode d'habitation ? Mais non, nous passons et nous arrivons dans une grande allée encadrée de grands carrés numérotés, dont certains sont remplis de prisonniers comme nous.

Comme toujours, les Russes ont tout leur temps, mais nous sommes épuisés et nous ne pouvons pas rester debout aussi longtemps. L'un après l'autre, nous nous couchons dans l'herbe, le soleil est accablant et nous avons soif. Brusquement, les ordres retentissent. Il s'agit de ranger 2 000 hommes en rangs de 20 captifs, ce qui serait très simple si chacun des 2 000 ne voulait pas, à tout prix être au 1^{er} rang. Forcément, après toutes les expériences vécues... ! Par notre propre faute nous restons deux heures sans eau, car nous n'aurons rien tant que nous ne serons pas impeccablement alignés.

Dès que nous y sommes parvenus, nous recevons deux seaux d'eau par rangée et il faut les rendre au plus vite car ils vont repasser, avec de la soupe cette fois. Mais non, c'est même mieux, c'est de la kacha. Elle a bien un fort goût de savon, mais nous l'avalons de bon appétit et les portions ne sont plus si ridiculement minuscules.

A la tombée de la nuit, il nous faut subir une nouvelle proverka et puis on pourra se coucher. Où ? sur place, bien sûr ! A la belle étoile, comme toujours.

On est des clochards, on n'a pas d'abri, on a le ventre vide et le cœur meurtri. On crève de froid, on crève de faim... combien de fois l'avons-nous chantée, toujours plus vraie !

Le 10 août 1944.

Nous nous levons avec le soleil et, ma foi, nous avons bien dormi. La journée commence par la proverka, comme de coutume, puis nous pouvons disposer,... à condition de rester gentiment dans nos rangées de 20. Nous pouvons observer à loisir notre nouveau parc. Le terrain descend en pente douce vers un alignement de treize cuisines roulantes, où une quinzaine de cuistots s'affairent. Devant les nappes blanches, on est en train de décharger des pains tout fumants qu'apportent quelques camions américains, suivis d'une autre colonne de Dodge qui apporte du bois et des caisses de viande et de kacha. Nous n'en croyons pas nos yeux et c'est la propreté impeccable de tout cet étalage qui nous étonne le plus. Déjà on appelle au ravitaillement les chefs de file. Il y a ½ litre de kacha par tête et 300 grammes de pain, du bon pain noir tout chaud. Quant à la kacha, c'est du millet au poisson moulu. Les seaux vides sont lavés et rincés à l'eau courante au fur et à mesure qu'ils sont rapportés, puis retournés et mis à égoutter.

A midi, les seaux reviennent, avec du thé bien sucré et doublement bienvenu, d'abord à cause de la soif et, ensuite, pour les feuilles de thé qui collent au fond du seau et qui, séchées au soleil, livrent, paraît-il, un très bon tabac. L'après-midi, le soleil cogne et les doctresses russes font des rondes pour s'assurer que personne n'est nu-tête, quelle sollicitude ! Le soir, c'est de nouveau 300 grammes de pain et ½ litre de kacha, cette fois du porridge, avec de la viande de conserve, tous deux américains.

Les 11, 12, 13 et 14 août 1944.

Et toute une semaine se passe ainsi. Nous avons repris goût à la vie et retrouvé l'espoir. Les bobards étaient inévitables et ils ne tardent pas à circuler : ils sont des plus favorables. Que s'est-il passé pour qu'une amélioration aussi spectaculaire soit intervenue si subitement ? Et cette propreté, ces nappes blanches ? Les optimistes disent que « c'est maintenant seulement que vient de commencer notre vie normale de prisonnier. Notre ravitaillement restera dorénavant comme ça, ce n'était que les difficultés de transport qui empêchaient tout cela jusqu'à présent ».

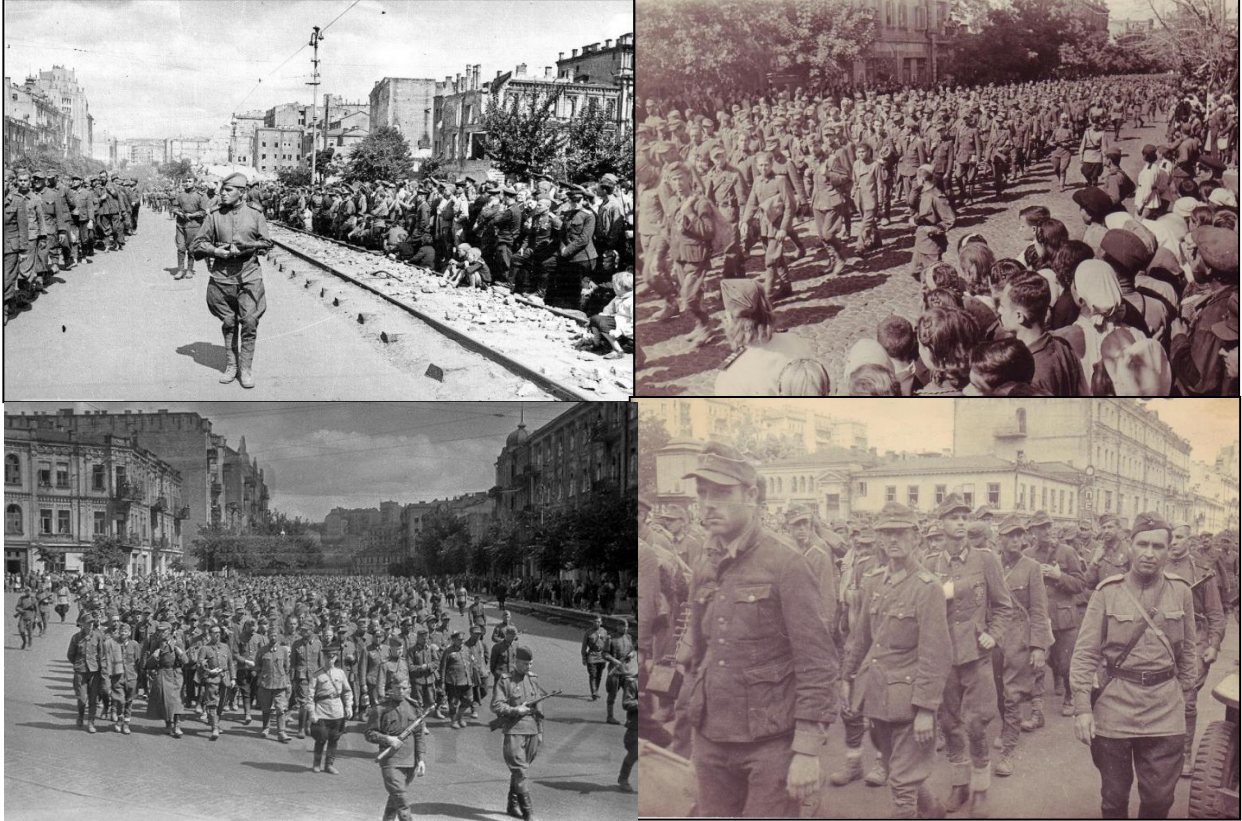
La grande majorité se berce dans l'illusion que nous allons partir en Amérique. « Ne voyez-vous pas que tout ici est américain, les camions, la soupe, la viande, le thé, tout, jusqu'aux uniformes des doctresses ou aux tuyaux de la conduite d'eau ? » On n'a quand même pas prétendu que le bois venait d'Amérique. Mais le comble c'est qu'un gros quadrimoteur, bel et bien américain, nous survole à très faible altitude pour atterrir non loin de là et que, le lendemain, on annonce la visite d'un général russe. On aurait vu ici trois officiers américains et un Français en uniforme bleu marine. Déjà les opinions se partagent, passerons-nous par Arkhangelsk, Odessa ou Vladivostok ? Quant au général, il a dû changer d'avis, nous n'en avons perçu aucune trace.

Le 15 août 1944, jour de l'Assomption.

Depuis longtemps je ruminais un plan et je vais le mettre à exécution aujourd'hui, qui est jour de fête. Ce matin, sitôt la kacha distribuée, je prends deux gamelles et, avec aplomb, je m'avance vers les cuisines malgré les vociférations du Polonais interprète. Le chef cuistot, tout surpris, me demande ce que je lui veux. En guise de réponse je lui donne à lire ma fiche de déserteur, en ayant soin d'ajouter « Ya Franzouz ! » Il lit, me sourit, me donne une tape amicale sur l'épaule « Karacho ! » et me demande combien de Français nous sommes. Je risque « 15 », il me répond « Karacho, abajdi, c'est bon, attends ». Il a emporté mon attestation et reparait bientôt, avec un seau plein de kacha à la main. « Dawai ! » Inutile de me souhaiter bon appétit ! Je le remercie et, d'un pas alerte, je m'en retourne sous les regards jaloux d'un millier d'hommes. En passant, j'appelle René et Lucien avec leurs gamelles, ils me rejoignent au fond du terrain, près des fosses, à l'écart des autres. Tout un seau pour 3, pas possible ! Vite, nous partageons. Et après avoir mangé à notre faim pour la première fois depuis un mois, il me reste une demi-gamelle pour midi... et j'ai pu garder la moitié de mon pain pour le lendemain. Mais voilà que retentissent les haut-parleurs. « Demain, grand jour du départ, prévu pour 8h 30. Jusqu'à la gare, il y a quelques 18 km à parcourir, on est prié de remplir ses réserves d'eau, de revoir son habillement et ses chaussures ». On nous distribue des gourdes russes, en verre dans une housse de feutre. Et, dans l'attente de l'inconnue, nous nous endormons pour la dernière nuit sur ce pré.

Le 16 août 1944.

Ce matin, après le ravitaillement, on commence à démonter les roulantes et toutes les installations. Ils ont l'air pressé, sûrement vont-ils les charger dans notre train. Vers 9 heures, nous partons, direction la ville. Il y a plusieurs gares à Kiev, vers laquelle allons-nous ? La colonne est interminable, nous marchons en rang de dix, dans un ordre impeccable, encadrés de gardiens des deux cotés, il paraît que nous sommes plus de 30 000 [149].



Devant nous la belle ville de Kiev. Au sommet de la colline quelques tours et coupôles byzantines et, le long des pentes, la ville s'étale jusqu'au Dniepr qu'on ne peut voir d'ici et jusque vers notre camp de ce côté-ci.

Après la banlieue extérieure nous traversons des quartiers d'usines, d'ateliers, où les ouvriers nous regardent d'un air curieux, perchés sur les palissades. Voilà les premiers rails de tramway, d'une taille de voie aussi large que celle de nos chemins de fer. Quelques tournants encore, et nous sommes en ville. Les curieux se font plus nombreux sur les trottoirs. La rue est bordée de beaux bâtiments, tous au toit crevé, il est vrai, et la plupart sans vitres. A notre gauche, un hôpital. Les blessés, le long des clôtures nous regardent d'un air intéressé, sérieux, soucieux même. Quels souvenirs devons-nous éveiller en eux, quelles perspectives surtout ! Ils savent bien que leur tour viendra de retrouver ce front que nous avons quitté. Un grand croisement, il semble que nous allons emprunter une des artères princi-

[149] Khrouchtchev résume à Staline le défilé de la libération de Kiev: « Le 16 Août de cette année, à travers les collines de Kiev, a eu lieu le défilé de prisonniers de guerre allemands au nombre de ³6 918 hommes, dont 549 officiers. De ce groupe de prisonniers, 21 249 soldats furent capturés par les troupes du 1^{er} et 2^{ème} Fronts d'Ukraine. 7 927 personnes furent capturées par les troupes des 1^{er} et 2^{ème} Fronts bélarusses. Les troupes du 1^{er} Front de la Baltique capturèrent 2 700 personnes.

Les 5 042 personnes restantes furent envoyées dans les camps du NKVD. Escortées, les colonnes de prisonniers de guerre arpentèrent les rues de Kiev pendant cinq heures - de 10 h à 15 h. La longueur totale de la route de la ville où a eu lieu la concentration des colonnes était de 21 kilomètres. Les fenêtres et les balcons des bâtiments étaient remplis d'habitants lors du déplacement des prisonniers de guerre dans les rues la rue. La marche et le mouvement des colonnes de prisonniers de guerre ont rassemblé plus de 150 000 habitants. Les résidents de la ville, les victimes qui ont souffert beaucoup des ennuis nazis ont accompagné les vaincus par des cris de haine et ont proféré des malédictions aux Allemands. »

pales de la ville. En effet, ici, la rue est bordée de policiers qui retiennent avec peine une foule de monde amassée sur les trottoirs. Ils sont venus pour nous voir, pour nous huer. On les comprend !

La circulation est interrompue, pas une voiture, pas un tram. Nos gardes ont été renforcés par des cavaliers et des motocyclistes. A toutes les fenêtres, du monde qui nous regarde, sur tous les balcons des appareils qui nous filment, sur les trottoirs des gens qui rient, qui se montrent du doigt l'un ou l'autre, plus mal habillé, ou boiteux, ou mutilé. Notre rue descend maintenant, à notre gauche nous admirons la gare civile, assez belle, elle me rappelle celle de Mulhouse.

Puis nous prenons à droite, nous passons devant une grande caserne de pompiers où s'affairent



quelques « pompières » habillées de vêtements spéciaux, et qui semblent éprouver un grand plaisir à nous voir. Nous passons ensuite une belle église, celle que l'on voyait au loin, du camp. Puis une vaste place avec une grande statue de bronze [150] et nous virons à droite.

Nous montons le long d'une belle avenue, large, séparée en deux parties par une allée d'arbres. On dirait qu'on s'éloigne à présent de la gare. Bientôt, arrivés au sommet d'une colline, nous dominons toute la ville. Devant nous, à perte de vue, court la grande avenue que nous venons d'emprunter. Et toujours, la marche se poursuit, sans la moindre pause. Mais les curieux se font plus rares, nous traversons des quartiers plus pauvres, passons le marché qu'on appelle ici le « bazar » et, brusquement, voilà la belle ville finie. Il n'y a plus que des baraques de bois, mais les toits n'y sont pas constitués de chaume.



Deux femmes nous regardent passer, l'une d'elle se retourne et fond en larmes. Est-ce pour nous ou pour un fils qui ne reviendra pas ? Il doit se faire tard déjà. Nous approchons d'un réseau de voies ferrées. Enfin ! Ce n'est pas trop tôt. Mais... nous le traversons et la marche continue toujours. Je n'avais pas songé jusque-là à regarder en arrière. René me fait remarquer que nous ne sommes plus qu'un petit bout de la colonne, le reste derrière nous a disparu. Où ? Dieu le sait ! Où allons-nous ?

[150] Monument dédié à Bogdan Khmelnytsky. Né le 27 décembre 1595, mort le 27 juillet 1657, il fut chef militaire et politique des Cosaques d'Ukraine. Il organisa un soulèvement massif en 1648 contre la noblesse polonaise. Bogdan Khmelnytsky deviendra après sa mort une véritable légende, symbole de la résistance cosaque et héros ukrainien.

Nous allons l'apercevoir, avec une stupeur indicible : nous nous trouvons devant la porte du camp que nous avons quitté ce matin !



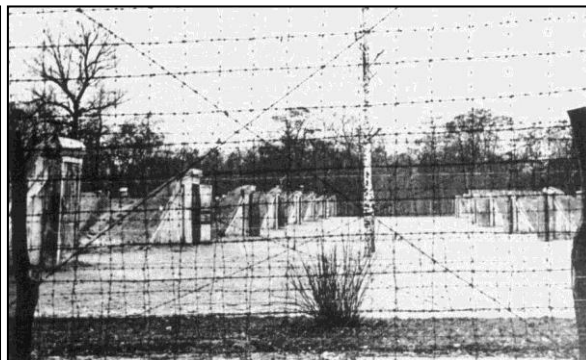
C'était donc là le but de cette marche épuisante, sous le soleil brûlant d'août ! Et encore, nous ne savions pas que les femmes-pompiers que nous avions vues préparaient leurs voitures pour nous suivre et laver les rues de l'impureté de nos traces [151] !

Nous avons marché cinq heures sans une minute d'arrêt et nous avons tenu le coup. Et maintenant nous avons compris ces huit jours de bonne nourriture et de repos, il fallait nous faire gagner assez des forces pour affronter la journée d'aujourd'hui. Et l'Amérique, dans tout ça !?!

Et maintenant ? On nous laisse sur notre pré, il fait presque nuit. « Vous pouvez dormir. » Oui, mais nous n'avons rien mangé depuis ce matin. Finalement, nous recevons 300g de pain et une soupe, et nous nous couchons sous les arbres pour passer une nuit de profond sommeil [152].

Le 17 août 1944.

Voilà donc passé mon premier mois de captivité ! Nous nous sommes déplacés après le réveil, mais pas très loin. La journée commence par la proverka, comme de droit puis c'est le partage de pain, un pour 9, pour 10 ou pour 12 suivant la lourdeur du pain et l'appétit personnel des cuistots qui nous l'ont apporté sur une charrette. Ensuite, c'est la soupe, à la file indienne : nous passons devant la voiture qui allait être pour nous le seul espoir pendant près de deux semaines. C'est une voiture poussée par des hommes, chargée de deux tonneaux s'ouvrant par le haut, exactement comme les voitures à purin de chez nous. Trois cuistots font le service, un gros Roumain et deux Belges, surveillés par un quatrième. Mais quelle horreur de soupe ! De l'eau chaude, deux ou trois tranches de cornichon par homme, le tout parfumé par des poissons à demi pourris dont on ne trouve que les arrêtes et les entrailles. Ce sera notre soupe de chaque jour, vite avalée.



Je regarde autour de moi, cherchant à nous situer. Nous sommes à côté du grand enclos de la semaine passée, dans un vrai camp de prisonniers avec ses barbelés et ses tourelles de guet. La vue vers la cuisine nous est barrée par la bania où tout Kiev vient, à tour de rôle, secouer ses poux. A notre gauche se

[151] Le peuple de Kiev fit le ménage après le défilé. « Quand la procession fut terminée, toute la route était jonchée de toutes sortes d'objets et de chiffons perdus. Après le passage de la colonne, des camions à benne et des machines d'arrosage ont nettoyé symboliquement toutes nos rues » rapporta Leonid Vassiliev, aujourd'hui vieux résident de Kiev.

[152] A la fin de la marche, les prisonniers furent immédiatement chargés dans treize trains. Dix-neuf mille participants de la « Parade » furent expédiés aux mines du Donbass, cinq mille servirent à Zaporozje pour les aciéries et le Commissariat du peuple de l'industrie de l'aviation, et quatre mille cinq cents Allemands reconstruisirent le port de Nikolaev. Près de cinq mille prisonniers restèrent à Kiev où ils furent engagés dans le travail pour reconstruire la ville ruinée par la guerre.

Les officiers de la Wehrmacht, les membres du parti nazi ainsi que les criminels de guerre suspects retournèrent dans les camps de prisonniers de guerre de Tchernihiv et de Grazovets.

trouvent les « baraques » dont on ne devine que les toits et la porte qui, par un escalier abrupt, donne accès à ces abris souterrains. Mais nous ne sommes pas de ces heureux qui peuvent dormir sous un toit. Nous nous étalons le soir, à même l'herbe, sous les arbres, emboîtés les uns dans les autres. Le tout est de ne pas être dernier de la rangée, qui aura le dos froid et, comme je ne suis pas des plus costauds, je suis ce dernier plus souvent qu'à mon tour.

Nous sommes à 28 dans le « dortoir des Français », car, dès le premier jour, nous nous sommes rassemblées spontanément. C'est Tino qui dirige tout cela. Jean Siebert, en qualité d'instituteur, est chargé d'établir la liste de nos noms, prénoms et tout ce qui peut intéresser un Russe.

Je sors de ma poche mon ruban tricolore, il suffira pour 5 ou 6 types, c'est Sepp et Hartmann qui se chargent de faire les tailleurs et, au bout de 2 jours, nous arborons tous la cocarde tricolore au calot.

Nous avons parmi nous un grand de Sainte-Marie-aux-Mines, il s'appelle Jean mais nous le surnommons « Langer ». Il a, comme moi, un certificat de déserteur et nous nous décidons un beau matin de risquer ensemble notre chance.

Nous allons tout droit vers la doctoresse qui se tient à côté de la voiture à soupe et nous lui montrons la fiche, qu'elle lit attentivement. En guise de réponse, elle dit aux cuistots, en nous montrant du doigt « double ration ! » Heureux comme des rois, nous nous en retournons sous les regards jaloux des autres. Je partage cette deuxième ration avec René.

Vers le soir, le Politrak du camp, un Allemand en uniforme soviétique, vient nous voir pour nous annoncer une nouvelle : la prise de Paris par les Alliés. Le moral remonte aussitôt. De Paris jusqu'en Alsace ce n'est pas bien loin et, une fois qu'ils y seront, nous pourrons écrire à la maison et rentrer bientôt. Il y en a bien ceux qui osent prétendre que nous ne serons pas rentrés pour Noël, mais nous sommes plus optimistes que ça.

Quant aux Allemands, ils se moquent de nous qui croyons tout ce que les Russes nous racontent. L'un d'entre eux affirme haut et fort : « Je connais un type qui a un copain qui a entendu de ses propres oreilles à la radio, fin juillet, que les Américains ont été rejetés dans la mer et qu'ils ont dû évacuer toute la Normandie. » D'autres prétendent que nous allons bientôt partir loin vers l'Est, car les Russes craindraient une poussée des Allemands jusqu'à Kiev ! Comme nous ne resterons plus bien longtemps en captivité, autant se débarrasser de tout ce qui nous reste, avant qu'on ne nous le prenne.

Je commence par vendre mon porte-monnaie, mon portefeuille, ma boîte à beurre, puis j'échange mon pantalon de laine contre un autre de coton, moyennant une compensation de 400g de pain. C'est malheureusement, tout ce que je trouve à vendre, et, pourtant, il y aurait des acheteurs pour tout, gamelles, musettes, tout ce qui se mange, tout ce qui se fume...

Voilà une semaine déjà que nous sommes ici. Nous dépérissons à vue d'œil. Le matin, après la soupe, on va s'étaler au soleil et on s'endort jusque vers midi pour poser tout de suite la question « voit-on venir la soupe ? » Quand on veut se lever, il faut le faire avec prudence sinon on est pris de vertiges et *vlan* ! on se retrouve par terre. Ah, voilà, derrière la bania, un timon apparaît, puis des roues et enfin les deux précieux tonneaux avec notre bouillon de cornichons et de poissons puants. C'est vite englouti et on repart dormir. Un jour, on demande, ô surprise s'il y a des chimistes parmi nous ! Sans hésitation, je me présente, on me conduit dans un bureau où je suis aussitôt soumis à la question. Ils voulaient savoir tout simplement où on fabrique des gaz de combats en Allemagne et de quelle sorte. Je leur explique qu'on fabrique du chlore aux mines de potasse, c'est tout ce que je savais. Moi qui espérais une planque !

Le 28 août 1944.

Le départ ! Avec beaucoup de peine nous nous faufileons tous dans une même compagnie, maintenant que nous sommes bien groupés, il ne s'agit pas de perdre le contact ! Il paraît qu'on va nous répartir dans les différents quartiers de la ville pour reconstruire ce que « nous » avons démoli. S'il nous faut redresser toutes les ruines que nous avons vues en défilant, nous ne sommes pas près d'avoir fini ! A la sortie du camp nous bifurquons à gauche, la route est poussiéreuse, le soleil est brûlant. Nous passons devant des jardins qui nous semblent être le paradis. Des prunes, des poires, des pommes, des tomates... ! La route descend dans un vallon, longe une tuilerie et aboutit finalement à une grande artère très animée que nous empruntons. Nous y marchons longtemps, bien longtemps pour nous arrêter enfin devant un bâtiment un peu en retrait qui ressemble à une école et qui, en effet, en était une. Le double enclos de barbelés trahit bien sa nouvelle destination... Une fois de plus, on nous répartit en compagnies. Nous nous arrangeons avec l'interprète, un Tchèque qui parle six langues, pour que nous

formions une compagnie. Il accepte, en ajoutant les treize Polonais du camp, et nous montons dans la « chambre » qui nous est assignée. Nous y sommes à peine entrés qu'un Russe arrive, il cherche deux cuistots, il ne veut que des Français et il en obtient deux : Tino et Harter. Nous en sommes fiers et nous pressentons tous les avantages qu'il peut y avoir à ce qu'il y ait des nôtres à la cuisine. Nous nous étendons sur le parquet pour un petit somme bien mérité.

Du 29 août au 2 septembre 1944.



Les journées se passent à améliorer le camp et à réparer les installations et, perchés que nous sommes au 2^{ème} étage, nous échappons à bien des corvées. Nous avons à arranger notre propre piaule en fermant les fenêtres béantes au moyen de briques qu'il faut chercher dans la cour. Nos trois maçons s'en chargent. Quant aux briques, elles ne manquent pas à Kiev ! Pour ma part, j'ai trouvé une occupation bien spéciale. En effet, le 2^{ème} jour de notre arrivée nous avons la visite d'un lieutenant russe, le politruk de ce camp. Nous lui expliquons que nous sommes Alsaciens-Lorrains, que nous avons été incorporés de force etc... Je lui montre le tract que les avions russes avaient lancé et que j'avais ramassé au front. Il le trouve épatant et me demande si je peux lui en faire une copie. Bien sûr, qu'il me donne papier, crayon et couleurs et je m'y mets. Le problème, c'est qu'il n'a rien de tout cela, il me reste bien un crayon mais je ne veux pas l'user à cela. L'après-midi il revient et, tout radieux, il m'apporte un crayon, un peu de couleur rouge et un peu de brun et une planche de contreplaqué mal raboté, c'est là-dessus qu'il le veut, et en couleurs. Je mets trois jours à réaliser mon chef-d'œuvre, et il en est tout à fait satisfait mais il l'emporte sans me dire merci et, surtout, sans me remettre le bout de pain et la cigarette qui seraient les bienvenus et tout à fait traditionnels. Tant pis, au moins j'aurai été planqué pendant trois jours et, à entendre ceux qui reviennent du garage où ils ont empilé de vieux châssis d'auto, ce n'est pas un avantage négligeable. Le pain est ici d'une qualité inhabituelle, presque du biscuit, mais la soupe fort liquide est transparente. Mais Tino veille ! Il me charge d'aller verser aux ordures un

seau de déchets au fond duquel se trouve cachée ma gamelle bien garnie de kacha. A ce propos, je découvre un tas de restes de harengs dont les têtes sont intactes, je me dépêche d'y prélever les joues, tendres et savoureuses. Une lettre circule dans notre chambre, adressée à Moscou et que chacun signera. Nous y exposons notre cas et exprimons le désir de combattre l'occupant dans les rangs de l'armée de la France libre. Avant de l'envoyer, nous la présentons au politruk. Il ne comprend pas le français et nous demande de l'écrire en allemand. Jean, l'instituteur, s'y met aussitôt et la lui remet sous sa nouvelle version. « Très bien, allez-y, mais écrivez-la moi en russe ». Finalement, la lettre est partagée en vingt morceaux qui sont distribués aux plus grands fumeurs.

Nous ne connaissons pas encore la manière d'opérer des Russes, pauvres naïfs que nous sommes.

Le 2 septembre 1944.

Le lieutenant nous annonce une bonne nouvelle : demain sera dressée une liste de tous les Français, vous vous présenterez tous demain matin après la proverka et bientôt, bientôt... « skoro domoï ! »

Cette fois, pas de doute ça y est ! Hourrah ! L'après-midi, rassemblement général devant l'école ! Quoi ? On s'est encore moqué de nous ? Mais non, ce n'est que la fouille, une de plus. Les ordres tonnent : ouvrir tous les boutons, retourner toutes les poches, passer la porte un à un, pieds nus, les souliers en main. Je n'ai qu'une richesse, mon crayon et il ne faudrait pas que le lieutenant le découvre. Je le cache dans la doublure du pantalon et il passe. On me laisse même l'argent, les photos, le portefeuille de fortune. Aussi vite que nos forces nous le permettent, nous regagnons notre perchoir en nous hissant le long de la rampe.

Le 3 septembre 1944.

Ils ont tenu leur promesse ! Un lieutenant, installé à une petite table au coin du bâtiment attend son interprète et ça pourra commencer. Et bientôt, après une heure d'attente seulement, l'interrogatoire commence : nom, prénom, patronyme, âge, écoles primaires et autres, service militaire, domicile, profession, situation de famille, parti politique. Ils veulent tout savoir. A l'heure de la soupe cinq gars ont passé l'interrogatoire, l'après-midi sept autres et « Saftra ! Demain », pour les autres.

Le 4 septembre 1944.

Aujourd'hui, ce sera mon tour. Après la proverka, je m'assois sur la pelouse, juste en face de la table. Laurent, qui me suit dans l'ordre prévu, m'accompagne. A travers les barbelés j'observe le trafic. Un gosse passe, qui porte trois pains sur ses bras. Au bout de 5 minutes, le voilà qui revient, dans l'autre sens, et je remarque qu'il nous observe tout en marchant. Brusquement, un geste vif et voilà un gros morceau de pain qui me tombe juste sous le nez. Avant que j'aie eu le temps de m'en rendre compte, le gosse a disparu. Pourquoi a-t-il fait cela ? Mystère ! Il nous a fait du bien, à tous les deux, ce pain littéralement tombé du ciel !

Mais voilà que le lieutenant arrive « Ruckstuhl ! » Voilà, j'arrive. Il a l'air de regretter sa lenteur d'hier, à midi il m'en reste que quatre, dont les deux cuistots et ce sera fini. Tino nous apprend qu'on les a balancés hors de la cuisine et que, déjà, deux Polonais les remplacent. C'est de bon augure.

Vers 3 heures de l'après-midi on nous appelle : « les Français, rassemblement ! » Nous dévalons les escaliers et en un clin d'œil nous répondons présent. On nous compte, il en manque deux : les cuistots ! « Bien sûr, ils ne sont pas pressés, ceux-là, ils ont la panse pleine ! Qu'ils restent ici, si ça leur plaît tant !... Les minutes passent, on nous recompte ; nous ne sommes toujours que 29, toujours pas de cuistots. Ah, enfin, les voilà ! Mais l'interprète traduit : « Trop tard, vous pouvez monter, on vous rappellera, ... peut être ! » Pauvres cuistots, ils ont failli se faire étripper.

Mais ¼ h plus tard, on nous rappelle et cette fois, le major en personne est là. Dans la rue un camion Studebaker est stationné juste devant le portail qui s'ouvre devant nous. Le major nous le montre du doigt « Dawai ! » et nous voilà tous dans le camion. Le moteur tourne déjà. Un vieux pépère de gardien nous passe son fusil d'en bas et nous prie poliment de l'aider à monter.

Sous les regards jaloux et furieux des autres nous démarrons... vers la Liberté !! Nous entamons « la victoire en chantant nous ouvre la barrière... ! » A toute allure, nous filons à travers la ville, il semble bien que nous prenons la direction de la gare, mais non, nous nous éloignons de la voie ferrée, et, bientôt, nous sommes hors de doute : nous arrivons tout simplement au camp même que nous avons quitté il y a une semaine !

Avant de nous décharger, le chauffeur nous fait cadeau de toute sa provision de mahorka. « Skoro domoï ». Nous sommes démoralisés, mais les optimistes sont toujours là : « ils ne pouvaient pas nous lâcher comme ça, il faut bien nous habiller de neuf, et nous allons sûrement prendre un bain avant de partir. En tout cas, ça presse, vous vous rendez compte, partir en camion ! ? »

En effet, à peine dans le camp, c'est le bain. Quand nous en sortons, il fait nuit. Nous rencontrons plusieurs autres Alsaciens, dont un de Strueth, que je connais. Ils sont arrivés hier d'un autre camp et ils savent, eux aussi que nous allons partir. Nous passons la nuit dans le bunker n°15, que nous partageons avec les punaises.

Le 5 septembre 1944.

Après le réveil, la proverka. Nous nous plaçons à part.

« Que faites-vous là ? » demande le Polonais.

- Nous sommes Français, nous partons aujourd'hui ou demain.

- C'est bon, repartez à votre baraque, vous ne travaillerez pas ». On n'en demandait pas plus, mais il faudrait aussi qu'on s'occupe de pain et de soupe. Après force palabres, deux « volontaires » partent aux nouvelles et nous les attendons, étalés sur le toit, sous le bon soleil d'automne.

Nos deux envoyés reviennent bredouilles. Ceinture pour aujourd'hui : nous ne sommes pas répertoriés dans l'effectif, car nous sommes arrivés après la proverka d'hier soir.

Mais voilà Herbert, un Polonais, le matador du camp qui demande : « C'est vous les Français ?

- Oui, nous attendons que...

- Rassemblement immédiat ! Vous sortez travailler !

- Il y a erreur, nous ne travaillons pas, nous allons partir... » Il se fâche, nous aussi. Un Russe nous entend et s'impatiente « Alors, ça vient ? » On lui explique que nous ne sommes pas ici pour travailler, qu'on va partir... Il le sait, mais en moins de deux minutes nous sommes dehors, en colonne, escortés sous bonne garde et en route vers une destination inconnue. A travers des champs de maïs et de tournesol, nous arrivons vers une grande villa située au milieu d'un parc. On demande des maçons, des charpentiers, des faucheurs et aux autres, dont je suis, on distribue des semblants de bêtes, des « lopata ». Avec ça il nous faudra boucher les trous et tranchées que les Allemands avaient creusés ici, sous la surveillance de deux bonnes femmes hargneuses qui courent et crient tout le temps et qui sont partout à la fois, impossible de ne rien faire. Tous le poids de nos pauvres corps ne suffit pas à faire pénétrer dans le sol ces sacrées bêches faites en tôle. Tout le petit bois retentit de « dawaï raboti !, bistra dawaï ! » hurlés par les surveillantes. Nos soldats, eux, nous laissent en paix, ils ont mieux à faire, couchés au soleil avec leurs panienkas (demoiselles).

Tout est plein de sureau ici, si l'on y goûtait ? On n'a rien mangé depuis hier midi ! C'est vraiment bon, on en casse une branche qu'on traîne derrière nous, pour manger tout en travaillant. Mais, pris brusquement de malaises, j'ai juste le temps de me retirer derrière un buisson pour évacuer tout ce sacré sureau.

Mais bientôt on vient nous servir une soupe délicieuse et épaisse, assortie de tomates, de carottes et de pommes de terre nouvelles, elle est bien grasse, bien assaisonnée et nous nous régalons. Mais elle n'aura séjourné que deux minutes dans l'estomac et elle s'en va rejoindre le sureau...

Vers 6 ou 7 heures on nous relâche et, de retour au camp, c'est la soupe, bien minable celle-là mais mon estomac l'accepte. Et nous partons rejoindre nos punaises.

Le 6 septembre 1944.

Le lendemain, même programme, mais 600 g de pain dans le ventre et les 4 jours suivants de même, nos trous ne sont toujours pas tous bouchés.

Quant à notre départ, ils ont dû l'oublier. Nous changeons de chantier, bien au contraire, pour aller



remettre de l'ordre sur l'aérodrome et ce chantier a mauvaise réputation. Je préfère donc me mettre avec les quatre ou cinq gars qui restent au camp pour fabriquer des clous, un travail bien reposant. Nous sommes assis en rond, en plein soleil, autour d'une grosse pièce de fer qui nous sert d'enclume. Derrière nous des rouleaux de barbelés rouillés et enchevêtrés nous servent de matière première. Nos outils : un marteau par personne et un ciseau pour deux. Du matin au soir nous nous amusons à couper et à forger nos clous. Il s'agit de faire une bonne réserve qu'on tient bien en vue et on peut ensuite

bavarder, discuter en faisant résonner l'enclume pour faire illusion et attendre l'heure de la soupe qui viendra quand le soleil sera au-dessus de la boulangerie.

On est bien mieux qu'à l'aérodrome, avec, il est vrai, 200 g de pain en moins, mais aussi 5 km de marche en moins. Un collègue hongrois nous amuse avec ses danses d'homme-serpent qu'il exécute à l'approche de chaque officier. Il sait que ça les amuse beaucoup et ces derniers ne manquent jamais de le récompenser par une pièce de tabac.

Le soir, nous avons depuis longtemps rendu nos outils à la forge que nos équipes rentrent de leur chantier. Au bout de cinq jours, nous abandonnons nos clous pour vaquer à l'aérodrome, car nous trouvons plus prudent de rester groupés entre Français, à l'approche du départ.

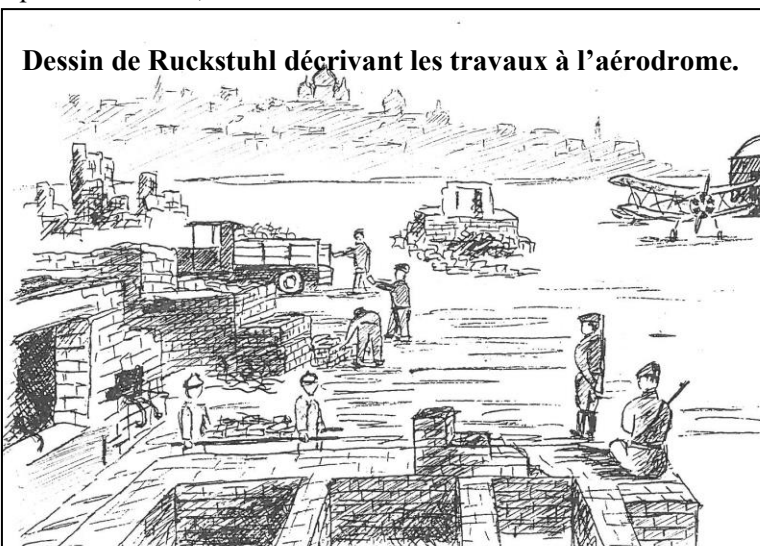
Pendant plus d'une semaine nous y montons chaque matin, par un chemin long de 3 km, à travers les terrains vagues des faubourgs, et nous ne manquons pas d'en profiter.

De là-haut on découvre tout Kiev qui barre l'horizon vers l'Est. Il fait froid ici, le vent y souffle à son aise et notre travail ne nous réchauffe guère. Il faut nettoyer et empiler des briques que l'on extirpe des décombres. Nous atteignons 12 000 briques en une journée. Le « directeur » lui-même en est épaté et cela nous vaudra, le lendemain 200 g de pain supplémentaire. C'est un camion qui vient nous ravitailler chaque jour, vers 3 heures. Le soir on rend les pelles, les pioches et les brancards et on reprend le chemin du retour et, en traversant la ville il faut chanter. Un bond à travers le talus de la voie ferrée, un détour autour d'une mare où, chaque soir, une matka, toujours la même, prend son bain quotidien, quelques minutes de marche sur la route pavée et nous voilà au camp.

La proverka passée, la soupe avalée, on se prépare pour le marché d'un soir, vrai marché noir, puisqu'on attend la nuit pour s'y lancer.

Aujourd'hui c'est la veste de René qui fera l'affaire, demain je vendrai mes souliers. Nous sortons de notre trou sous les étoiles qui scintillent. Le camp est en pleine animation, partout on discute, on examine, on marchandise, on accepte ou on refuse. Vendeurs et acheteurs sont séparés par les barbelés qui divisent le camp en secteurs. Les Roumains du kolkhoze vendent leurs tomates, 7 pour 10 roubles. Les pommes valent 10 roubles pièce. Un autre propose 3 gros oignons pour 10 roubles, et nous les achetons. Ce sont les 10 roubles que nous avait rapportés la veille un sachet de sciure de bois que nous avons acheté pour du tabac et revendu aussitôt.

Quelqu'un nous tire par la veste, d'autres nous arrêtent du pied. C'est un Hongrois qui achèterait volontiers nos godasses. A voir... En somme, elles ne valent pas cher, les miennes, « il lui faudrait les recoudre », marchandise-t-il. Finalement, le marché est conclu. Je lui donne mes chaussures en échange des siennes qui sont en piteux état et il me dédommage par un pain et 20 roubles. Demain, ce sera le tour de ma veste ou des souliers de René et, ainsi nous aurons chaque soir un peu plus à nous mettre sous la dent, mais un peu moins à nous mettre sur la peau, mais nous sommes en septembre et d'ici qu'il fasse froid, nous serons à la maison.



Le lendemain, un samedi, nous arrivons comme de coutume vers 8h30 à l'aérodrome. Bientôt un filet de fumée trahit le feu dans la cave où rôtissent les quelques pommes de terre déterrées en cours de route. Quand elles sont à point, René revient avec la couronne de patates enfilées sur un fil de fer et c'est le partage et la dégustation. Mais que se passe-t-il ? Personne ne travaille plus, tous les regards sont fixés sur deux hommes qui viennent vers nous et qui nous font un signe du bras. A mesure qu'ils approchent, nous les reconnaissons : un adjudant et un sergent du camp. Sans aucun

mot, nous avons compris : c'est l'ordre de départ qui est arrivé de Moscou, il n'a pas de doute. « Franzowski ? » Nous laissons tomber tous nos outils et en un temps record nous sommes rassemblés en rangs. Il ne veut que les Français. Les Belges et Luxembourgeois resteront là.

Une dernière fois, nous regardons les Douglas DC3 prêts à décoller, les tas de décombres, le vieux directeur en haillons qui sourit, heureux pour nous, et les camarades belges au regard sombre. Et en avant marche ! Nous nous mettons à chanter à tue-tête, mais les Russes n'aiment pas ça. Nous entonnons *Le chant du départ*, et de refrain en refrain, nous arrivons au camp, rattrapés par les Belges qui arrivent en camion et qui partiront avec nous. Ils ricanent, et avec raison !

Par malheur, c'est dimanche demain, les Roumains ne travaillent pas et nous ne pourrons pas leur vendre nos habits avant qu'on nous en donne de neufs.

La porte du camp s'ouvre, on nous dit d'aller à la baraque n°7 et d'y attendre les ordres. Au bout d'un moment, on vient nous expliquer que ce ne sera que pour demain. Tant pis, on aura gagné au moins ½ journée de travail. Le soir, le Polonais vient nous chercher. En un bond, nous sommes tous dehors, présents à l'appel. On nous met en colonne avec quelques centaines de Polonais et de Roumains, et en avant marche vers la tuilerie qui se trouve à 2 km. Il faut aller chercher des briques, chacun doit en prendre 3 sous chaque bras et 2 km comme ça, ce n'est pas très drôle, mais c'est sûrement la dernière corvée que nous aura imposé le Polonais. Quand nous rentrons, on sonne la proverka. Est-ce bien la dernière... ?

Aujourd'hui dimanche nous faisons les derniers préparatifs. Notre capitaine touche déjà son ravitaillement, il paraît qu'à la cuisine les conserves sont empilées. Nous sommes dans l'allée principale, face à la porte, prêts à sortir. A une petite table un officier lit nos noms, prénoms etc... et au bout d'une heure tout le monde y a passé. Le capitaine et le lieutenant nous font les dernières recommandations. Au bout d'une demi-heure, l'un ou l'autre se risque à courir aux toilettes en gardant la porte bien en vue pour ne pas manquer la sortie du camp. Après une nouvelle heure, quelques captifs retournent à la baraque en disant : « vous nous appellerez quand ce sera le moment ». Encore une petite heure et nous voilà tous allongés sur nos bat-flanc. A midi, nous touchons notre soupe et la journée s'achève le plus bêtement possible.

Lundi, nous ne partons pas travailler, nous passons au bain et à la désinfection et on nous rase le crâne, et le reste. Tout juste avant de rentrer, pas de chance ! Le reste de la journée se passe en attente, discussions projets d'avenir, éternelles illusions...

Mardi, toujours rien. L'après-midi, voilà le Polonais et nous avons compris avant qu'il n'ait ouvert la bouche : il faut encore aller à la tuilerie, chercher des briques !

Mercredi matin, voilà encore notre oiseau de malheur de Polonais. Il veut quatorze Français et j'en suis. Un lieutenant nous attend à la porte, un brave type, il n'est même pas armé. « Franzouski ? », oui, c'est nous. Nous sortons avec lui et nous empruntons un trajet que nous ne connaissons pas encore. Que peut-il bien faire de nous ? Balayer les wagons ? Décharger le ravitaillement ? Non, nous traversons les rails, nous nous éloignons et, après avoir traversé un beau parc, nous arrivons dans un immense champ de pommes de terre où une dizaine de femmes sont au travail. Il donne ses ordres : « treize hommes travaillent, le quatorzième rôtit les pommes de terre. Vous pouvez commencer ! » Et il disparaît. Les femmes nous distribuent bûches et paniers et on s'y met. A midi, quand le traditionnel tocsin appelle au repas, -une jante de camion suspendue à un fil de fer-, nous avons déjà avalé deux fournées de pommes de terre. Nous plantons nos bûches et en compagnie des femmes, nous gagnons le kolkhoze distant d'un bon quart d'heure. Dans une chaudière installée en plein air et surmontée d'un toit de fortune fume notre récompense : de la kacha de millet bien épais où nous pouvons puiser à volonté, deux gamelles pour chacun, trois pour les plus gourmands. Après ce repas, le travail reprend dès que le tocsin résonne à nouveau. Et, lorsque le feu a daigné reprendre, la cuisson des pommes de terre recommence, mais la deuxième fournée ne trouve plus d'amateurs.

Vers 4 heures, un orage éclate et, avant que nous ayons gagné l'arbre protecteur, nous sommes complètement trempés.



Nous ne pouvons pas rentrer, puisque notre officier n'est pas là. Au bout d'une demi-heure il arrive au galop, juché sur un cheval qu'il a emprunté au kolkhoze. Nous rentrons en chantant, bien mouillés, mais heureux de notre journée et les poches pleines de pommes de terre. En rentrant, nous touchons en même temps notre soupe de midi et celle du soir, que nous cédon aux copains. La 2^{ème} fois en 2 mois que j'ai mangé à ma faim, aujourd'hui ! Jeudi, alerte pour les Français, tout le monde dehors ! Empoignant nos mu-

settes, nous courons nous rassembler. Il faut se déshabiller et passer devant le médecin qui nous classe en catégories de travail ! « Vous pouvez retourner. Prochaine baraque ! » Tout penauds, nous nous

glissons dans notre trou. Le reste de la journée se passe à faire de la cuisine en théorie, à philosopher, voire à faire des mathématiques avec Arthur. Evrard, le kleptomane de Rouen, nous apprend la chanson du chat noir de Montmartre. Vendredi, toujours rien, le moral est au plus bas, malgré les officiers français qui viennent nous encourager de temps en temps. Nous avons aussi la visite du Major russe, qui fait enfermer le chef de baraque. Pourquoi ? Parce que la baraque n'était pas propre, paraît-il, mais nous soupçonnons autre chose, nous n'en saurons jamais rien.

Lundi 06 octobre 1944.

Ce matin, c'est le comble : il nous faut refaire connaissance avec l'aérodrome !! Et dire que nous lui avons fait nos adieux il y a plus d'une semaine ! Nous ne travaillons guère, il fait là-haut un vent de tous les diables. Nous rentrons bien plus tôt que d'habitude et à peine de retour, nous apprenons qu'il y a ordre de rassemblement (encore un !) pour les Français, les Belges, les Luxembourgeois, les Tchèques et les Yougoslaves. Nous n'aimons pas beaucoup cet amalgame, que préparent-ils encore ??



Arrivés devant la porte, nous subissons un nouvel appel nominatif interminable, nous passons la porte et nous voilà partis, en ayant, bien sûr, manqué la soupe du soir. Est-ce que pour de bon cette fois ? Il semble bien que oui, mais une fois encore nous traversons la voie ferrée qui est notre principal espoir. Il fait nuit déjà, lorsque nous acheminons vers un nouveau camp bien illuminé qui nous ouvre ses portes. Il paraît que c'est une fabrique de goudron. Nous voilà bien avancés !!

Mardi 07 octobre 1944.

Quand le jour se lève, nous pouvons faire connaissance des lieux. Après la proverka, c'est le nettoyage, puis plus rien. La soupe est toujours la même, au moins n'est-elle pas pire. Je pars faire un petit tour d'inspection. Il y a trois baraques, y compris la cuisine et les sanitaires, cernées de barbelés et surveillées par les habituelles tours de guet. A l'extérieur, une petite fabrique vieillotte, c'était juste, c'est bien du goudron qu'on fabrique ici. Le soleil est radieux, nous passons notre journée à renifler les coins, à nous ensoleiller, à attendre la soupe, à entretenir les bobards, à méditer et ... à espérer.

Mercredi 08 octobre 1944.

Pour passer le temps, quelques rassemblements. Serait-ce vrai ? Il paraît que nous partirons dans les quatre jours, toujours est-il que nous sommes inscrits sur une liste par brigade de 40, ce qui nous rappelle « hommes 40, chevaux 8 », nous sommes donc répartis par wagons, ce qui n'est pas pour nous déplaire. D'ailleurs, vingt Allemands sont partis balayer et désinfecter les wagons qui stationnent sur la rampe là-bas, tout près du camp. Toutes les ½ heures nous allons y jeter un coup d'œil, la rame est toujours là, pourvu qu'elle reste ! Ce sont devenus « nos » wagons. Il doit être minuit quand on vient réveiller la 15^{ème} brigade. Vocifération, jurons, russes et alsaciens, que se passe-t-il ? Je suis de la 16^{ème} brigade, je ne suis donc pas concerné. Le lendemain matin la 15^{ème} brigade manque. Ils rentrent vers 8h, noirs comme des diables : toute la nuit, ils ont déchargé du bitume ou je ne sais trop quoi de dégoûtant, pendant que les Allemands dormaient comme des bienheureux. Le matador du camp serait-il un Allemand ?? Mais voilà qu'on appelle la 16^{ème} brigade, cette fois c'est mon tour. Heureusement, ce n'est qu'une petite corvée de tout repos : déblayer des briques et déchets de toutes sortes. En revenant à midi, j'apprends qu'une vilaine loco est venue enlever nos wagons : encore une illusion envolée ! L'après-midi se passe à discuter avec Arthur et René. Les Yougoslaves se bagarrent à coups de couteau, les sauvages ! Les Tchèques sont plus calmes. Le soir : 16^{ème} brigade ! Il faut aller décharger

trois grands wagons de gravier et nous poursuivons notre travail au clair de lune, surveillés par un Russe. Il nous réconforte : « Skoro domoi ! », vous rentrerez bientôt à la maison ». Qu'est-ce qu'il en sait ? Connaissez-vous la grande nouvelle ? On a vu arriver, à l'instant, des gardiens tout équipés pour un long voyage. Le nôtre ?? Nous l'espérons et nous réussissons, en bons travailleurs que nous sommes, à nous faire servir un rab de soupe. La journée du lendemain n'apporte rien de neuf.

A la proverka du soir, un petit intermezzo : à notre grande surprise on fait comparaître deux prisonniers qu'on vient de capturer et qui étaient absents depuis trois jours. Le major ricane « Na Berlin, da ? C'est que l'Allemagne est bien loin, dit-il. Il nous prend à témoin, comme Ponce-Pilate : « Qu'allons-nous faire de ces deux hommes qui ont fui lâchement un camp où ils sont traités si humainement ? » Et tous de répondre en chœur : « Fusillez-les ! Fusillez-les ! » Un Allemand propose : « les mettre dans la soupe de demain ! » Après une paire de gifles, on les fait défiler devant nous et on les enferme au karzer. Nous pouvons disposer.

Samedi 11 octobre 1944.

Aujourd'hui, on nous laisse en paix. Les wagons sont partis et, avec eux, nos espoirs. Voilà presque une semaine que nous sommes là. Dans la soirée, alerte ! Rassemblement avec tout ce que vous avez, Tchèques, Yougoslaves et Français, bistra, bistra ! Cette fois, ça y est les gars, c'est le départ ! Nous sommes rassemblés en rangs, et pendant qu'on lit la liste de nos noms, on nous distribue la soupe sur place. Le Major est là, solennel. Il se lance dans une petite allocution, interrompu par les applaudissements de ceux qui le comprennent. Tout ce que je l'entends dire, pour ma part, est que ... « vous partez rendre la France libre et en chasser les derniers occupants ! » Il termine par « Vive de Gaulle, vive le camarade Staline » que nous reprenons, pleins d'enthousiasme. Au passage de la porte, c'est la fouille traditionnelle. Je dois vider toutes mes poches et, de ses doigts, le gardien fouille mes souliers mais il n'y aura pas trouvé le couteau de René que je cachais sous la plante des pieds. Pour finir, il me fait encore ouvrir mon pantalon. Je m'échappe et je ramasse mes cuillers, crayons, photos et tout ce qu'il éparpillé par terre. Cette plaisanterie aura duré près de deux heures. Le capitaine et le lieutenant se font délester de leur fourchette, cuillers et coûteux et on leur prend la moitié de leurs effets. Les gradés protestent. « Ya offizier ya offizier ! » Un coup de pied dans les fesses, prenez ça puisque vous valez mieux que les autres, et hop, les voilà dehors !

Et en avant, marche ! Nous trébuchons dans le noir, vers la voie ferrée, et, cette fois, nous nous dirigeons bien vers les wagons. Ce sont des voitures d'express, mais non, ils ne sont pas pour nous. On nous fourre dans deux grands wagons à quatre essieux, à une centaine par wagon. Je m'endors bientôt. Le lendemain nous sommes toujours là mais, de bonne heure, le train s'ébranle. Nous roulons ! Vive la liberté ! Où allons-nous ? En France !! La porte de droite est entrebâillée et retenue par une planche, pour laisser passer une gouttière qui tiendra lieu de WC. Nous arrivons, en plus, à ouvrir l'une des petites fenêtres du coin. Pour voir ce qui se passe dehors nous disposons encore de quelques fentes et trous laissés par des nœuds dans le bois. Nous roulons dans Kiev, contournons la ville par le sud et la quittons vers l'est. Après un long passage des voies dans des tranchées bordées de talus, nous nous engageons sur le pont du Dniepr. Il n'est pas aussi large que je ne le pensais, mais très ramifié. Où allons-nous ? Impossible de le savoir. Au 1^{er} arrêt, une petite visite, c'est pour le pain. On nous en apporte 28, nous calculons les rations, il en manque au moins trois. « N'y touchez pas, ordonne le lieutenant, on va arranger ça ! » Il appelle l'adjudant russe et lui explique le tout, mais il a tout juste le temps de retirer son nez devant la porte qui se referme « En France, il y en aura du pain ! », que nous l'entendons dire. Il n'empêche qu'au bout de 10 minutes on nous apporte les boules qui manquaient. Notre ravitaillement est correct, pour une fois : 600 g de pain et deux soupes par jour. Nous roulons pendant des jours et des nuits à travers les steppes immenses, pas une maison, pas un arbre. De temps en temps un kolkhoze. Il fait très froid et le vent souffle, nous nous dirigeons vers le nord, irions-nous à Archangelsk ? Le quatrième jour nous faisons halte dans une immense gare de triage. A notre gauche, sur une légère hauteur, une ville : Briansk. Nous sommes donc sur la ligne Kiev-Moscou, et beaucoup moins avancés que je ne le pensais. Après la tombée de la nuit, nous entendons des chœurs de soldats qui chantent... « Samalatomia... » Une chanson d'aviateurs. La nuit est troublée par les sirènes lugubres d'innombrables locomotives et nous repartons à l'aube. Toujours le même paysage, je l'observe par un trou laissé par un boulon manquant. Nous traversons une gare : Iwanowo ? Et le paysage change, nous nous engageons dans les forêts, et les maisons blanches de l'Ukraine font place aux isbas de bois, couvertes de bois et non plus de chaume. La nuit, on grelotte, personne ne veut coucher

près de la porte. Le capitaine fait le gendarme et impose un roulement, il faut dire qu'une nuit devant la porte est une nuit blanche, à cause du froid. Le matin de bonne heure on ouvre la fenêtre pour laisser entrer le soleil qui, déjà, n'est plus bien chaud. Le pain devient de plus en plus sec et les 600 g sont donc de plus en plus nourrissants, la soupe est toujours la même, du *konzentrat*, de quoi ?? Petits pois ou lentilles en farine ?

Le 18 octobre, nous approchons d'une grande agglomération, les usines se font plus denses, des voies ferrées courent en tous sens, aucun doute, c'est Moscou. Je ne quitte plus mon trou d'observation. Le train s'arrête, serions-nous arrivés ? Non, il repart le lendemain. Je distingue les hautes silhouettes des clochers en oignon et les coupes byzantines, plus loin on devine le Kremlin. De temps en temps, on traverse une grande artère, puis ce sont de longues séries d'usines et plusieurs gares où, chaque fois notre train s'arrête. Nous traversons un fleuve bondé de bassins, de quais, de grues : la Moskowa, que remonte un train de péniches. Puis les cités ouvrières, encore une gare où, bien sûr, on s'arrête, mais cette fois pour quelques jours. Avec force contorsions on aperçoit, par la fente de la porte, que les wagons yougoslaves sont en train de se vider, les Tchèques descendent aussi. Bon augure : nous restons entre Français, donc nous allons rejoindre la France, pas question pour nous de rester à Moscou ! L'après-midi, grand remue-ménage, on demande dix-huit hommes pour un autre wagon, je suis avec René et Marcel, parmi ces 18. Par malheur, cet autre wagon est plus sale encore que celui que nous avons quitté et, si la porte ferme mieux, le toit est moins étanche et les fissures plus nombreuses. Nous tâchons de nous réserver une place pour la nuit, mais il ne reste que l'espace qui sépare les deux portes où il n'est pas question de se coucher, parce qu'il y fait trop froid et que tout est mouillé par les éclaboussures de la cuve des W.C. qui est installée de côté. Nous passons donc notre première nuit dans ce nouveau wagon debout, à battre de la semelle et à se frotter les mains. Pour changer, on s'assoit les uns dans les autres, mais on s'engourdit très vite. Marcel et moi, nous ne dormons pas de toute la nuit, mais René a réussi à s'infiltrer parmi les Belges, il faudra tenter notre chance la nuit prochaine.

Le chef de wagon refuse de faire quoi que ce soit, à nous de nous débrouiller. Un progrès, cependant : depuis que les nôtres ont remplacé les Slaves à la cuisine, la soupe est devenue épaisse comme de la purée, on en est presque rassasié, maintenant. Le soir, le train s'ébranle, on sort des derniers faubourgs de Moscou pour repartir vers le sud. Où diable nous mène-t-on ? La nuit va tomber, inquiétante. Nous sommes en octobre, il fait froid et il a gelé la nuit dernière. Nous mendions une place dans les rangs. Rien à faire, nos supplications ne servent à rien. Nous essayons la force, mais après une bataille de semelles de bois, nous nous retirons, vaincus par le nombre. Encore une nuit blanche, et quelle nuit ! Nous n'en pouvons plus, nous sommes à bout de forces et de patience et quand nous nous mettons à pleurer de désespoir les autres se moquent de nous, Alors qu'avec un peu de bonne volonté, ils pourraient nous faire de la place. La nuit sera longue, on finit par s'endormir accroupis, mais pas bien longtemps. Nous sommes réveillés par les frissons qui nous secouent et même quand, enfin, le jour se lève, nous restons condamnés aux places entre les portes. Je dors un peu à la place que René me la cède pour un instant. Nous roulons toujours vers le sud-est, où allons-nous ?? Il paraît que nous arriverons demain, plus qu'une nuit de supplice ? Cette nuit, je vais essayer une autre tactique, et elle réussira. J'ai posé mes pieds dans l'enchevêtrement des jambes, à l'endroit où je devine René et j'attends qu'arrive le moment où tous les dormeurs vont changer de côté. Au moment où chacun, l'un après l'autre, se retourne je donne un petit coup de coude à René, qui a compris, et quand c'est son tour de changer de position, je m'intercale. Marcel a fait de même de l'autre côté. J'ai très bien dormi et personne ne s'est rendu compte de rien.

Le lendemain on nous confirme que nous allons arriver. Vers midi on nous apporte des seaux qui contiennent une bouillie faite de tous les restes du ravitaillement : encore une fois, nous mangeons à notre faim. Vers 2h, on vient nous ouvrir les portes. Nous stationnons sur une triple voie en déblai. A droite, des rampes de chargement. A gauche, sur le haut du remblai, une bâtisse en bois, jaune et couverte de tôle rouillée, où je lis « Рада, Rada ». A un passage à niveau, une Ford.

Enfin, nous quittons notre prison infecte. Un officier russe nous salue, il nous toise des pieds à la tête et il ne peut pas comprendre qu'on nous ait laissé partir dans un tel état, en haillons. Il nous dit que nous allons marcher 3 ou 4 km jusqu'au camp où nous serons vêtus tout de neuf. Après nous avoir réconfortés quelques peu, il démarre dans sa Ford. Nous le suivons clopin-clopant et..... *c'est l'arrivée au camp décrit dans le chapitre III.6.3 de la thèse.*



Siebert Pierre

Vers la Russie du 29 septembre 1943 au 9 octobre 1943.

A Krummau, ville de Bohême du sud (République tchèque) : Nous séjournons un mois dans cette ville, comme Marschbataillon. Une vraie ville de garnison, et nous l'estimons. Adieu, amis de France! Adieu, vie civilisée ! Tôt le matin du 29 septembre, le régiment débouche avec tristesse, à la gare, chargé comme des mulets, avec sacs à linge et cartons à effets privés, et par une chaleur d'enfer. Je ne m'inquiète, en ces heures tristes, que du sort de mon frère, parti pour une destination inconnue. Et c'est la répartition par wagon, et puis les scènes ordinaires, les adieux, les larmes, les baisers : elles ne me touchent plus. Mes derniers adieux remontent à plusieurs mois, et d'ailleurs, je n'en aimerais pas une répétition. Ça laisse le cœur trop gros et tue les nerfs. Le départ a lieu à 3 heures du matin.

Après des années de guerre, chacun connaît ces intérieurs de wagons. Nous disposons d'un cube de paille, d'un poêle, de charbon, de bougies.

En route : Le même service de ravitaillement a lieu tous les jours. Aux mêmes heures durant le trajet, le chef de section distribue le manger froid. Le pain manque quelque peu (500g), mais les 75g de fromage, les 125g de viande en conserve, les 75g de graisse, les 75g de pâté et autres suppléments en chocolat, jambon, lard, mousseux (Sekt), rhum y suppléent.

Dans beaucoup de gares, la Croix-Rouge prend soin de nous. Chacun monte sa garde à tour de rôle. Puis, entièrement libre en dehors de cela, on lit des revues de gare, on joue aux cartes, on écrit des lettres ou on complète son carnet de route.

La Tchécoslovaquie, au-delà de Budweis ne me détrompe point : un pays vraiment civilisé.

Nous nous arrêtons pour la nuit à Prague, dans la gare à vastes halles mais pauvre en kiosques. Je m'étonne de la largeur appréciable de l'Elbe et je retrouve dans la Silésie du sud, région houillère, noire, à chevalements et corons, le paysage lorrain familier, sale, mais aimé.

Là, s'arrête la civilisation : pas la Pologne, non, dira-t-on, mais la grande plaine de Russie commence ici. Les yeux se fatiguent, on s'endort à voir défiler pendant des jours, la même région monotone : la plaine, la plaine et encore la plaine, des prés maigres, des vaches maigres, des patates, un moulin ; des chaumières qui se modernisent à l'approche des villes et changent le bois contre des briques, la paille contre des tuiles ou de la tôle.

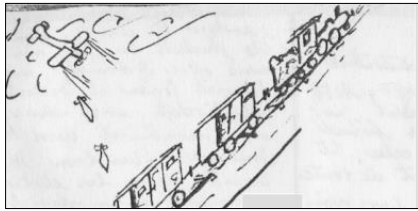
Ô gares malpropres : ils ne sont que cabinets pestilentiels. Les villes de Varsovie, de Wolkowitz, de Lida et de Minsk ne montrent de leurs anciens bâtiments géants que leurs quatre murs noircis. Des ruines et que des ruines!

Préludes du front : Dans le train : dès le départ de Wolkowitz la machine pousse devant elle un wagon spécial, sorte de tentacule contre les mines. Une bande déboisée de 200 mètres de large longe la voie ferrée, pour en écarter les partisans. De temps à autre apparaît un *Stützpunkt*, sorte de casemate entourée de tranchées et de barbelés, avec des petites garnisons ayant mission de protéger les convois.

Nous admirons le travail des partisans: les wagons détruits carbonisés jonchent les lieux par milliers, victimes de mines bien posées. Le plus beau spectacle nous offre Bobruisk avec un convoi de chars Tiger transportés en wagons spéciaux, le tout radicalement fondu a été réduit en un tas de ferraille. Aux dires des cheminots, les partisans attachèrent une mine à retardement à un train d'essence (Benzin), qui fit sauter en s'incendant un convoi de munitions et les tanks bourrés d'obus dans la gare même. Deux rails plus loin stationne un train blindé, assurant un service de patrouille entre les stations. Et pendant tout le trajet, nous croisons des trains de blessés, d'autres ramenant du matériel. Des trains et des trains, le jour et la nuit, et beaucoup portent les marques d'attaques aériennes.

En marche : La ville de Gomel nous apporte la surprise. Jusqu'à présent, nous nous réjouissons de ce qui saignait l'Allemagne, au vu des dégâts causés par les partisans surtout. A peine étions-nous arrivés dans la gare que le ciel se peuple d'avions de combats escortés d'une centaine de chasseurs américains. Comme prévoyant le cataclysme, les hommes fuient aussitôt l'objectif militaire qu'est un train. Et par ce temps clair, les pilotes voient le tumulte et jugeant le butin convenable, piquent sur nous. Et moi, pour avoir réfléchi trop longtemps, je ne puis plus trouver, à portée, une tranchée propice.

L'attaque de Sarrebruck qui me fit pourtant trembler et prier les vieux est un enfantillage en comparaison. Je me couche sur le dos, une pratique de notre instructeur, pour mieux jouir du spectacle. L'autruche y gagne-t-elle à cacher sa tête dans le sable ? Mais ces cent avions descendant à pic, de-



vancés par des gerbes de feu scintillant au soleil, me causent des frissons. Et quand les balles sifflent et font sautiller le sable autour de moi comme le font ces grosses gouttes de pluie, je fais l'autruche quand même. Le temps perdu par les avions pour revoler au-dessus de leur objectif nous permet de gagner un abri. Mais l'aviateur nous repère et trois obus éclatent aussitôt entre la porte et le mur pare-éclats. Nous disparaissions dans un tourbillon de poussière et en sortons noirs mais intacts. A quelques mètres

de nous, un arbre de 40 cm de diamètre a été rasé par une bombe et un sous-officier malchanceux a eu la cuisse à moitié arrachée. Gomel ressemble à Minsk. Une ville russe ne sera jamais une ville européenne, malgré ses maisons et ses fabriques ultramodernes. Il restera toujours les routes pavées de gros galets, les trottoirs impraticables et, surtout dans les faubourgs, l'éternelle cabane en bois, la dot de génération, construite bien à l'angle, couverte de planches ou de tôle et même si des bordures en bois ciselées aux fenêtres, aux encadrements de portes et aux contours de toit la revêtent d'un cachet artistique, elle gâche tous les efforts d'embellissement.

Suivent les marches et contremarches pour atteindre la division, le régiment puis la réserve dans ce sable russe qui rallonge, avec la monotonie du pays, les kilomètres à l'infini par des routes encombrées de civils fuyant avec leur avoir sur la voiture. Le bétail ramené vers l'arrière par décision de l'O.K.W., les camions pillards et les troupes motorisées remontant en ligne embouteillent les voies. Cela me rappelle les routes de France de 1940. Mais ces gens en loques, traités en chiens, sont plus pitoyables encore.

Nous passons la Soch [153], affluent de Dniepr, dormons dans un ancien parc d'agrément dont les bustes de Staline ont été décapités et repassons la Soch : un mort y promène sa carcasse rigide mais sa dépouille n'émeut personne dans ce troupeau rendu insensible par la chaleur, par le poids du havresac (Tornister) et la fatigue.

Sous la rive Ouest, hommes, femmes, filles et vieillards creusent des tranchées. Les avions russes planent sans relâche dans le ciel et nous font trembler plus d'une fois. Nous vivons une journée dans un village abandonné. Les habitants ont enterré de par les champs les vivres dans des trous, cachés cependant d'une manière enfantine.

Je dors aussi dans une maison russe. Ces maisons, je le constaterai par la suite, sont pareilles dans tout le pays, comme le village entier. Le cimetière est reconnaissable aux seuls monticules, des fois surmontés d'une croix orthodoxe.

Au front du 9 octobre 1943 au 3 novembre 1943.

D'abord les formalités : Après des kilomètres parcourus en forêt, avec toutes nos affaires sur le dos, après maints arrêts dus à l'épuisement durant lesquels nous nous laissons tomber tels quels sans plus bouger, nous atteignons enfin le bataillon.

Le capitaine, dénommé Borgermeistert, nous accueille avec un sarcasme bien germanique : ses effectifs sont minces, les vieux (soldats) rares. Les camarades nous attendent avec impatience et, clairsemés dans les tranchées éboulées, nous accueillent avec joie. Agréable chair-à-canon donc !

On nous conduira ce soir encore dans les positions. Des écritures, une soupe, et on me répartit dans les mortiers, à défaut de place chez les mitrailleuses. La nuit tombe et nous attendons toujours. Et voilà que le chef nous annonce la retraite: les Russes viennent de percer à la droite. Les lance-roquettes, installés quelque cent mètres derrière nous, lâchent leurs dernières salves. Elles sifflent au-dessus de nos têtes à nous casser le tympan. Dans la maison, malgré la défense interdisant de briser les vitres pour des raisons de sécurité, les soldats les cassent par satisfaction.

Retraite : Et la colonne d'infanterie apparaît en silence. Quelques sections occupent les tranchées et détrompent l'ennemi sur la manœuvre de la retraite. On m'affecte à une voiture : elle conduit les mortiers et mes futurs camarades l'accompagnent. Je ne puis rien distinguer dans le noir. Point de salut cordial, point de serrement de mains. « Ne perds pas la voiture, me dit-on » et en route. Les colonnes

[153] La Soj (en russe et en biélorusse: Сож) est une rivière de Biélorussie et un affluent du Dniepr.

débouchent de partout et grossissent la nôtre, le ruisseau devient un fleuve. La marche dure des heures et des heures, et pas de pose. La journée déjà était dure ; nous finissons par nous accrocher à la voiture pour dormir en marchant. A chaque stop, *boum*, la tête butte contre le véhicule ou *vlam*, on tombe par terre où l'on continue le somme. Un coup de pied, *hop*, se lever, partir. On passe la Soch sur un ponton. Derrière nous, tout brûle, villages et forêt. Les arbres noirs dans les flammes rouges ressemblent à des colonnades. Spectacle unique, beau, terrible. Le ciel est noir, l'air épais, il pleut des cendres. C'est l'artillerie, me dit-on. Elle le fait avec innocence et joie, alarme l'ennemi et nous met ainsi en danger. Nous traversons un village abandonné, et nous nous arrêtons au bord d'une forêt. Toutes les armes de l'infanterie s'y rassemblent. C'est l'aube et elle est fraîche. Mais nous tombons de fatigue et dormons. Bientôt cependant, réveil et préparatifs d'attaque.

Contre-attaque : Un corps-franc part devant nous. Avec des jumelles, on aperçoit les Russes sur les hauteurs que nos gars suivent vite. L'artillerie et les S.I.G. [154] les martèlent aussitôt. Nous aussi allons prendre nos positions de départ. Avec une lanière passée par-dessus les épaules, j'ai deux



caisses de mines à porter, pesant 50 livres. J'en ai l'habitude !

Halte dans le marais, déjeuner. Nul signe d'énervement, d'émotion. Les uns, c'est par habitude, moi, c'est l'ignorance naïve du débutant. J'ai un appétit du diable.

Nous nous faufile à travers un vrai marais coupé d'herbes hautes, d'arbustes et de fossés pendant des kilomètres et des kilomètres. Mes bras s'allongent, je n'en puis presque plus de porter mes caisses, la sueur coule à flots, je halète, mes genoux tremblent.

Vient la forêt et toujours en marche, colonne par un. D'autres colonnes surgissent. Un silence absolu mais que des *pott, pott* dus à des sifflements, suivis d'explosions que des éclats meurtriers viennent interrompre. Et le groupe devant nous, au milieu des cris et de mottes projetées, roule par terre. Les mines pleuvent. Point besoin de conseil, de réflexion. Le seul instinct agit ici : à plat ventre derrière le tronc d'un bouleau, j'attends le Jugement dernier. Les obus

sifflent et éclatent sans interruption à 10 mètres, à 5 mètres, à 2 mètres. Ça fait un drôle de vent. Arrêt des tirs enfin et me voilà debout. Mon camarade me montre en rigolant sa veste, percée en deux endroits. Le tableau est digne d'un livre d'histoire. Des morts dans les positions les plus diverses tel que le sort les a surpris, jonchent le sol. Des blessés essayent de se lever, se hissent sur les quatre membres et s'épuisent en de vains efforts. Certains, appuyés sur un coude, font des signes éperdus, appelant ceux qui apportent la vie. D'autres, dans un dernier sursaut, se mettent debout, tête rejetée en arrière, chancellent, bras en l'air, saignant de la hanche, du nez et probablement d'une blessure invisible. Ils poussent des appels désespérés pour s'écrouler ensuite, muets. Rien que des cris, des gémissements, des râles et un seul infirmier. Vu l'horreur de la scène, le combattant que je suis n'ose secourir personne et d'ailleurs, je n'en avais pas le courage. Nous croisons bientôt cette batterie terrible de mortiers, abandonnée maintenant. Les camarades, à mon grand étonnement de novice, pillent les morts russes et allemands en me disant que je suis encore pareil à une femme.

Devant nous l'infanterie ennemie pose un barrage d'enfer et les nôtres de crier «hurrah» de toutes leurs forces et de taper avec des bâtons contre les arbres. Ça donne confiance, chasse la peur, intimide les Soviets ! Le sol est comme une taupinière, semé d'abris abandonnés par les Russes et de trous d'obus et de branches coupées. Un Russe en civil erre par les bois : le sous-officier l'abat à bout portant sans broncher. Ô civilisation ! Et le crépitement continue, continue, s'intensifie. Intimidés par les balles traceuses, nous nous terrons, attendons un moment de répit, puis volons à l'arrière et creusons comme des possédés. Le calme se rétablit bientôt mais nous passons la nuit ici, sans être repérés, *bercés* dans notre repos par l'éclat des obus que le hasard tout puissant approche ou éloigne de nous. Les trous sont des bons amis. A peine si je connais les servants de nos pièces pour les avoir vus en passant: un adjudant de 27 ans, des jeunes de 17, un vieux de 25, une vingtaine d'hommes au total.

[154] Le S.I.G. 33 était un obusier lourd allemand destiné à apporter un appui-feu aux bataillons d'infanterie.

2^{ème} contre-attaque : Nous occupons la lisière d'un forêt de jeunes pins. L'infanterie est terrée dans les champs dénudés, devant un village un peu surélevé et occupé par les Russes. Le second coup (assaut) contre la hauteur va être tenté. Des bruits de moteurs se font entendre et cinq canons-automoteurs surgissent, frôlent nos trous, en faisant ébouler quelques-uns que les camarades peuvent avec peine évacuer et ils se placent à 20 mètres devant nous. La danse se déclenche, avec l'artillerie, les mitrailleuses légères, les Nebelwerfer [155], et une heure après,



l'infanterie s'ébranle, appuyée par les automoteurs. C'est sans compter avec les Russes cependant, tranquilles jusqu'à présent. Un déluge commence. Nos fantassins ne peuvent même pas se lever.

Tout parle : fusils, mitraillettes, mitrailleuses, artillerie, tanks, mortiers, Stalinorgel, etc. Les obus de la Stalinorgel, en quittant leur rampe par séries, sifflent comme un orage. Tombant par salves successives, elles tuent tout sur un périmètre alentour de 80 mètres. Les balles explosives, très usitées, explosent au moindre contact et causent des plaies démesurées. Ratatinés dans nos trous, serrant les dents, traits tirés, tremblant malgré nous, nous attendons. Rien que sifflements, tremblements, pluies de sable, de fer et d'éclats, un vacarme effrayant. Les balles coupent toutes les branches des petits pins, elles volent denses et les éclats rasant ce qui en reste, et tout nous recouvre, faisant de notre trou une vraie tombe. Les déflagrations font écrouler le sable sans consistance et de nous autres on ne voit bientôt plus que les têtes. Le camarade Kempf et moi, par intervalles, nous nous regardons sans mot dire. Nous claquons involontairement des dents et rentrons la tête entre les épaules et plissons le front à chaque déchirement de l'air un peu plus sec marquant un obus éclaté à quelques pas. Les éclats tombent d'en haut avec leur bourdonnement caractéristique. Plusieurs bouts d'acier se perdent dans notre tombeau et leurs minuscules morceaux nous brûlent la peau. Instant de tension suprême de l'organisme entier, moment d'épreuves extrêmes. Un voisin sort de son refuge et... se tait pour toujours. A peine perçoit-on, par intervalles, des cris déchirants, des râles. Je passe en cette heure le plus terrible moment de ma vie.

Fuite : Survient un instant de tir moins dense et nous gagnons au pas de course la vieille position. Mais le temps de s'y installer nous manque. Des avions de combat cherchent les ombres et les mitraillent, volant en rase-mottes. Ils nous voient, piquent sur nous avec des rafales. N'attendant pas leur deuxième attaque, nous filons à toutes jambes, abandonnant tout : il était temps. Les Russes nous suivent à 50 mètres. L'infanterie, devant nous, n'existe déjà plus. Nous courons avec la mort à nos trousses pendant deux kilomètres. Nous dépassons l'ambulance : le personnel est parti. Les valides se traînent vers l'arrière, les blessés graves, visage effaré, attendent leur sort.

Nous gagnons enfin le coin de la forêt pour nous arrêter. Les réserves passent devant nous, avec les quatre canons automoteurs restants et contre-attaquent. Les armes lourdes qui tirent de l'arrière concentrent un feu terrible sur le secteur. Nous autres n'en pouvons plus. On n'arriverait plus à nous faire marcher. Malgré la gravité du moment, nous nous glissons dans un trou et dormons. Que les obus éclatent près de nous, que les Russes viennent, tout nous est égal !

Le lendemain, réoccupation des anciennes positions. Les premiers morts gisent à cent mètres de la forêt, terribles à voir : déchiquetés, avec des moitiés de crâne, des jambes, trois, quatre fois brisées et dont les restes gisent en zigzag, membres reliés seulement par quelques fibres, pieds arrachés, mâchoires arrachées. Les blessés ont sûrement été ramenés, mais non notre matériel.

Nous constatons que les grenadiers ont sauvé leur seule peau comme nous et que la guerre continue. Les équipements jonchent le sol. Les glaneurs (pilleurs) s'en félicitent. Et un commando spécial récupérera le restant au courant de la journée.

Bilan de 3 jours de combat : Effectifs du Bataillon : 370 au départ de l'attaque, réduits à 170, dont 50 morts certains. La 9^{ème} compagnie a perdu 7 hommes, il en est de même pour la 10^{ème} compagnie. Mon camarade Lamarce, originaire de Colmar, télégraphiste, qui est parti en avant en me disant : « C'est la première occasion pour passer » (chez les Russes) est mort. Je découvre sa dépouille le lendemain sur

[155] Nebelwerfer, lance-roquettes. Photo Scheffler, automne 1943, Bundesarchiv.

une charrette ramenant les tombés la veille. C'était un étudiant sur qui la mère avait reposé tous ses espoirs.

La guerre des tranchées du 12 octobre au 3 novembre 1943

Point de vue militaire : A 25 hommes, nous servons trois mortiers, à 500 mètres des premières lignes.



Le régiment campe dans des demi-abris très confortables et se bat à 6 km. Le bataillon campe dans deux abris assez exposés, je l'avoue, à 2 km de nos positions. Les chefs de la compagnie cantonnent à quelque 100 mètres de la tranchée. Les hommes du train, de la cuisine et des ambulances tuent *les mouches* qui infestent les lieux, tout fiers de leurs exploits situés à 3 km du vrai danger. Quelques obus errants qui éclatent dans les parages leur gonflent la poitrine. Beaucoup se croient des héros. Mais seuls le sont les soldats et les sous-officiers qui exposent leur vie de manière constante. Les officiers, en pratique, n'y sont

point obligés, mais j'en vois des braves.

Point de vue sur le matériel et les abris : Je découvre dans la construction des abris un passe-temps permanent. Pour le travail, deux choix me sont possibles : être bûcheron ou terrassier. Les mauvaises bêches jointes à mon manque de biceps me font choisir la première besogne. La grande forêt, une forêt idéale à arbres élancés de 35 mètres de haut, se situe à un kilomètre de notre ligne de front.

A son coin, le cimetière s'est peu à peu embelli de croix et de clôtures de bouleaux. J'abats des centaines d'arbre, je les coupe en tronçons. Toujours, un Alsacien m'accompagne. Une fois, étant indécis sur le dernier arbre à nettoyer, nous venions à peine de quitter le tronc à moitié scié pour nous occuper ailleurs, qu'un obus le déchire en deux.

Un jour, la Stalinorgel trouble le repos des morts, les déterre tous, servant les os au vent. Et Egon, mon meilleur copain, un beau soir, ne revient pas de la coupe, une balle traîtresse lui ayant percé un os du crâne. D'ailleurs, nous n'aurons jamais l'occasion de loger dans un abri. A tout instant, nous glissons de quelques kilomètres vers la droite.

La Russie est vaste, les forêts sont étendues et le front long. Et me voilà un beau matin en face de Schwab, un copain alsacien, astreint à la même occupation, une hache sous le bras.

Manger : chaud, gras, beaucoup de viande le soir. Pain (750g) confiture, beurre ou saucisse ou fromage le matin. 2 fois du café ou du thé, des bonbons (Drops), des fois du rhum, rarement des bricoles diverses et un paquet du Führer ! Ces paquets nous arrivent tous les 8 jours avec chocolat, cigarettes, bonbons, biscuits,... Mais le tout ne me suffit pas. J'envoie à ma mère et à ma fiancée des bons pour qu'elles m'envoient des paquets de 1kg.

Un soir, surpris par une pluie d'obus, les hommes de la soupe eurent à déplorer 7 blessés.

Courrier : la meilleure volonté craque ici. Je ne peux (pas décrire le contexte), et dois mentir. D'où mes lettres rares et banales. Avoir une vie écœurante, on perd d'ailleurs son cœur. Je fixe cependant tout, pour plus tard, dans mon carnet.

Garde : elle est pratiquée toutes les nuits pendant 1 heure, ennuyeuse, mais sans danger.

Hygiène : Pendant 8 jours, je grelotte dans mon trou, dormant assis, entouré de branchages. Les membres, le cerveau, tout s'endort, transi par le froid et je me frotte les jambes en vain. Point de couverture, de manteau, de cache-nez, de pullover, de chauffe-tête.

La nuit et tout le matin s'en trouvent gâtés et, seul, le soleil de midi remet le sang en circulation. L'eau manque absolument, on ne se lave pas du tout. La chemise, rarement lavée, mise par terre, s'y serait promenée (avec les poux).

Autres occupations : Je dois chercher des morts en première ligne : une corvée comme une autre et simple même. On attelle à nos jambes la cordelette nous reliant au macchabée, et on tire, (il faut des fois être à six brancardiers), en forçant les passages étroits par des « *ho ruck, ho hisse* » silencieux naturellement. Ça, ce sont les honneurs militaires rendus à nos morts ! Nettoyage des armes, haut-parleurs russes, homme de paye venu régler la solde, propos sur la permission et rafales accidentelles d'obus reviennent toujours aux mêmes heures, dans un rythme monotone. Masque à gaz percé, jumelles démolies, moment tragique où le cheval se sauve avec la voiture de soupe, où nous creusons

des trous avec les ongles, en recherchant le chemin perdu pendant des heures, dans un milieu sans repères: toute notre énergie s'émousse face à ces événements ordinaires.

Désertion le 3 novembre 1943

L'idée de désertion : Elle date de Stiring (Moselle), se développe à la caserne et davantage encore au front. En l'absence de la réalité, elle ne peut être que floue. Je n'en fis qu'une vague allusion auprès de ma mère. Une femme, devant la Gestapo rusée, involontairement, vendrait son fils.

Chez les mortiers, à l'arrière, les occasions de désertir manquent. Mais dès le 28 octobre, je rejoins mon arme, la mitrailleuse et avec elle la première ligne. Les sMG (schwere Maschinengewehr) parmi l'infanterie constituent des nids isolés. Dès lors, mon cerveau travaille et je fais mes calculs de probabilités. Je soupèse les chances avec mon seul vrai grand copain, Pfliegesdoerffer. Mais, même avec les jumelles, je n'aperçois pas les Russes. La position, au sommet d'un angle aigu, me désespère aussi, bien qu'on puisse y dormir la nuit. J'y fais cependant mon apprentissage. Balles, crépitements et ombres m'inquiètent toujours encore, en tant que novice.

Le 30 octobre, la nuit, nous glissons de 2 km vers la droite. Dur endroit. Les Russes, la Soch et le marais nous encadrent. La compagnie est à 5 km, la soupe établie à 4. Du moins un abri nous attend : il mesure 1m 50 de haut, de l'eau se trouve 20 mètres plus bas. Les courses, le nettoyage des tranchées et la garde remplissent la journée. Ratschboum (célèbres canons de 76.2mm soviétiques) et mortiers règnent en maître ici et n'admettent pas la sortie d'une tête.

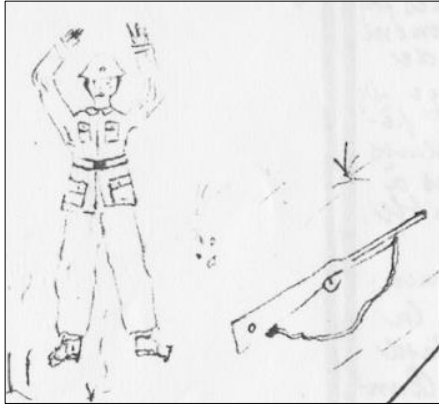
Les Rouges, eux, se promènent sans souci. Leurs voitures amènent du bois en pleine journée, leurs cheminées d'abris fument tandis que nos tanières doivent économiser le bois. Le coin est dangereux, avec sa triple rangée de barbelés à 50 mètres flanquée d'un champ de mines ; les lignes russes passent à 500 mètres. Les postes de nuit sont éreintants.

Je soupèse mes chances : un poste avancé allemand se trouve à 30 mètres à ma droite, un deuxième à 50 mètres à ma gauche. Au-dessus du réseau de barbelés, une fusée monte tous les 5 minutes et, en cas suspect, elle est suivie de plusieurs autres. L'incertitude pour agir remplit cet espace de 5 minutes. J'inspecte, un matin, le barbelé pour constater les possibilités de le franchir et le surmonter.

Cette nuit du 30 octobre, les Russes enlèvent un poste avec sa mitrailleuse. Dès le lendemain, une deuxième sentinelle, placée par mesure de sûreté, dort dans un trou à côté de ma position. Je m'entends avec Pfliegersdoerffer sur les moyens qu'il prendra pour avertir mes proches. Au cours de la nuit, je grimpe sur le bord de la tranchée. Je claque des dents, je tremble comme une feuille. Vie ou mort est le mot d'ordre. La nuit est très noire pourtant, elle limite bien la vue mais s'éclaircit trop vite à la lueur des fusées. Ma volonté se brise. Je reprends ma place. Qu'on qualifie le déserteur de lâche : je sais ce qu'il en est. L'acte, dans des circonstances propices, touche à l'héroïsme.

Exécution de ma tentative d'évasion : Je remets le projet. Le lendemain, tout normalement, je cherche mes affaires dans le Tornister. Enfin arrivé à l'arrière, j'écris une lettre, je bois ¼ de vermouth et ¼ d'eau-de-vie, je dévore mes biscuits de réserve. Je deviens avec les affaires déballées le moins équipé de l'abri... La nuit s'annonce splendide, avec un brouillard noyant les contours à cinq mètres à l'entour. Mais les Russes attaquent pendant ma première faction et gâtent mon affaire. A 4 heures, c'est la relève. Mon voisin, le guetteur d'alarme, dort dans son trou. Je simule une mêlée en créant le désordre dans la position. Armé des jumelles et du pistolet, sans réfléchir, laissant agir le seul instinct, je gagne posément le barbelé, l'enjambe assez facilement et continue doucement à grandes foulées dans une herbe haute et sèche craquant traîtreusement. Je fais deux cents pas et je m'arrête. Des regrets me torturent. Je viens de quitter tout, absolument tous mes êtres chers: mère, sœur, frère, fiancée.

Des années sans nouvelles, des années d'incertitude sur leur sort pèsent lourd sur mes épaules. Que de larmes rougiront leurs yeux, que d'idées cruelles déchireront leurs pensées, toutes tournées vers moi. Mais le sort est jeté et la venue en arrière est impossible. Le sabot de la vie sans pitié me prend sous son fer, me travaillera un caractère et puis, c'est pour la France. Allons. J'avance, je m'arrête. Une nouvelle difficulté imprévue se présente : quelle est la bonne direction ? J'attends témérairement que le brouillard se dissipe quelque peu, au risque d'être vu des Boches. Bientôt, je distingue grâce aux jumelles les pieux du barbelé allemand planté à environ cinquante mètres devant moi. Je viens donc de décrire une dangereuse courbe vers la gauche.



En avant donc, je fais 200 pas et me couche dans un trou d'obus. Nouvelles observations. Mais que puis-je gagner ici? Il me faut la dernière décision du sort, je fonce vers les amis. J'atteins, à ma stupéfaction, le ruisseau bien connu mais situé loin à gauche. Le suivre maintenant signifie une arrivée certaine au village russe. Je marche sur la berge haute. Tout se tait. Des trous sur les deux rives indiquent le début des tranchées. Des voix se font entendre. Je sors de l'abri que m'offrent les berges, des maisons surgissent. Un Russe, le bras sur sa mitraillette pendue au cou, se promène, tête baissée. Je l'interpelle, je lève les mains. Il rit et me fait un signe amical. Je marche à ses côtés vers les tranchées, respirant

profondément. J'ai dépassé les lignes de cent mètres. J'ai gagné la première manche.

Sur la route de la captivité du 3 au 20 novembre 1943 jusqu'à Onetcha : Dans la tranchée, les Russes affluent à la nouvelle de l'arrivée d'un Fritz. Les habits ouatés leur enlèvent le cachet militaire de l'uniforme. A les voir ainsi revêtus de la façon la plus disparate, souvent en loques, on essaye en vain de se faire une image de l'Armée rouge. Les nommer « *peuple combattant* », oui, mais le nom d'armée ne leur convient pas.

Des tracts que j'ai récupérés appuient cependant bien ma cause, elle me semble gagnée. « Quelques semaines me feront bientôt voir le soleil d'Afrique », me dis-je en pensant être expédié rapidement chez les Alliés. Hélas ! Les journées jusqu'au 20 novembre me causent déjà énormément de déceptions ainsi qu'un abattement physique et moral peu commun. Ces grands enfants de Russes ont ouï quelque chose de l'Alsace-Lorraine, mais l'établissement de liens avec l'incorporation forcée les dépasse. Ils me fouillent, et à ma grande stupéfaction, me dépouillent. Passe encore pour le revolver, les jumelles et les cartouchières mais ils me dérobent les papiers, les crayons, les bas. Les officiers, en tenue brillante, ressortent du milieu de la troupe comme des pachas. Ils se méfient. Je donne au chef de bataillon, poli, qui me sert un déjeuner, des détails sur notre position. Je n'expose la vie d'aucun copain, pourquoi ne pas parler ? Le chef me fait l'offre surprenante de retourner chez les Allemands, au besoin avec l'aide d'une patrouille russe, et de leur ramener d'autres camarades. Un Juif fait l'interprète. Pour la première fois, je remarque la gêne occasionnée pour me faire comprendre lorsqu'on ignore la langue d'un pays.

Le village où se pratique mon audition s'appelle Sherebnaya. Un jeune Russe très loquace me conduit vers l'arrière, me submergeant de paroles avec ses quelques mots d'allemand et comblant ses lacunes à l'aide d'un petit dictionnaire. Je le suis, pensif, répondant par bribes et par politesse. Il partage son thé avec moi et veut même me faire raser. Nous passons la Soch, très large ici.

Que de femmes à l'arrière! A la division, je subis un interrogatoire dans un camion. Une paninka [156] resquille (attrape) mon carnet de route, mon plus grand trésor. Je grince des dents et je ne réponds aux questions qu'avec dégoût. Les soldats, pareils à des enfants, collectionnent non des images mais les photos des prisonniers. Ils me les montrent : j'ai un serrement de cœur. Les photos de ma Resi (Thérèse) enrichissent la série de clichés d'un de ces innocents collectionneurs barbares.

Un jeune représentant du mouvement « Freies Deutschland » dont j'ignore d'ailleurs l'existence m'invite à faire le speaker au haut-parleur du front. Je refuse mais j'écris des tracts pour saluer mes camarades, sans me compromettre cependant.

Une pensée me hante : comment rejoindre De Gaulle? Je voudrais gagner au plus vite son armée alors que la marche vers l'arrière m'apparaît bien trop lente. Je dîne et l'on rejoint le corps d'armées. Un grand lieutenant à bras ballants et au visage boursoufflé me torture par ses questions jusqu'à 3 heures du matin. Je m'endors souvent pendant qu'il écrit et il me réveille doucement. Un général m'aborde avec brusquerie ; j'en ai le cœur gros, mais, par un sursaut d'énergie, je me fais têtue. Voyant que sa manière de m'intimider échoue, l'homme au col rouge change de tactique. Il remet l'audition à plus tard. Je soupe puis je dors dans une grange. Ô humiliation !

Le lendemain, je documente le bureau de propagande qui est implanté dans une mesure et qui dispose d'une machine à imprimer ultra primitive. Un Allemand, demi-Russe par ses habits, y travaille. Selon

[156] Paninka, du polonais Panenka - une jeune femme célibataire.

lui, il trime ! Mais il est gros et gras. Il me raconte des merveilles à propos des camps de prisonniers qu'il veut, lui aussi, rejoindre à tout prix. Je séjourne trois jours dans une chambre, en présence de Russes, avec le devoir de rester couché ou assis. Repos forcé. Je mange dans un fond de cruche brisé et, le troisième jour, un camion me conduit 30 km plus loin, dans une école. Le lieutenant me glisse une fiche dans la main, un certificat comme quoi j'ai déserté. Je m'en moque, ignorant le service que le billet pourrait me rendre par la suite.

Premier Camp : Ici je me familiarise avec la cuisine du pays, avec la soupe, la kacha [157] et le pain (kleb). Une fois, touchant du pain sec, je le confonds avec du vieux pain et n'en mange pas. Une paninka me sert à la table commune, comme tout le monde et les soldats me filent encore du pain en cachette. Je touche, le 7 Novembre, mes 100 g de vodka. Je passe deux indigestions et la kacha trop grasse finit par me dégoûter. Je travaille au même rythme que tous, faisant du bois, débarrassant le fumier de «notre vache», montant sur le foin-matelas le soir pour y dormir, etc.

Mais je reste un être à part. Chaque geste, chaque parole des gardes m'apparaissent comme une insulte : liberté, on me l'a volée et partout, la pointe de la baïonnette me suit. Dès fois le suicide me tente. Officiers et soldats vivent amicalement. Le lieutenant n'en finit pas de me parler de la camaraderie universelle, s'évertuant en gesticulant à me la démontrer. Je dis toujours «oui» et, quand cela l'étonne je me reprends et je dis «non».

Un sous-lieutenant, jeune et peu sympathique, apporte journal et nouvelles. Parfois, avec des mannequins, les soldats russes s'entraînent au tir et, le soir ils chantent, très fort, avec des dissonances, la même chanson monotone, en demandant toujours que je les admire.

Les avions noircissent le ciel pendant des jours. Ils martèlent, m'affirme-t-on, le secteur de Gomel.

La première neige tombe et recouvre la terre de son habit d'hiver. J'admire, nez contre la vitre, ce spectacle grandiose, ne devinant pas encore la perfidie de cette saison à la couleur momentanée de l'innocence. Le 12 novembre, 80 prisonniers arrivent. Grand tam tam. Walter, l'imprimeur de tracts en fait partie. Lui et moi (avec mon certificat de déserteur), discutant, mangeant et dormant à part, détenons une position de privilégiés.

Vers le camp d'Onetscha : Mon moral monte maintenant à la vue de ces malheureux. En comparaison, les Russes m'ont traité en roi. Mes camarades Gauss et Bossong, on les a radicalement pillés, battus, blessés et fait marcher 30 km sans pain, sans eau. Par la neige, ils arrivent en partie, sans souliers et bas, sans manteau, sans veste, sans pullover, sans chemise, sans calot. A tous deux, il leur manque une demi-douzaine d'effets les plus nécessaires. Je respire plus librement, appréciant ma chance personnelle.

Le 14 novembre, départ. On nous complète l'équipement tant bien que mal, mais bien des pieds sont encore enveloppés de chiffons et beaucoup grelottent dans leurs loques. Comme évadé, je touche pour le voyage deux pains et demi de 3kg et les autres, qu'un pain et demi.

La colonne s'ébranle, colonne de la misère, sans ordre, traînant dès le départ mais bien gardée.

Nous rampons sur la route du lever au coucher du soleil, à raison de 3, de 2, puis de 1 km par heure. Le soir, un hangar avec de la paille nous attend, et le matin, chacun, armé de dix patates, entame son calvaire qui recommence. Les civils chantent, à notre passage, leur éternel: «Matkaa courvitt jajka». Les haltes sont furtives, effectuées souvent devant des puits dont nous buvons l'eau glacée dans des boîtes de conserves rouillées. Les villages défilent les uns après les autres, détruits totalement, plaine après plaine, forêt après forêt. Des colonnes ininterrompues d'autos chargées d'habits ouatés, de bottes en fourrure, de couvertures blanches nous doublent mais aussi nombre de ces fameux tanks T-34.

Walter et moi logeons avec les postes, mangeant leurs restes des fois, ou ceux des civils. Un pot de patates tous les soirs nous fait presque éclater mais il ne nous donne aucune force. Je ne suis plus si difficile. La faim commande désormais. Le 6^{ème} jour, nous faisons halte en vue d'Onetscha, maigres, à bout de forces, en espérant des jours meilleurs qui miroitent déjà dans notre imagination.

Onetscha est une ville insignifiante sur la ligne de chemin de fer menant à Briansk.

[157] La kacha est une bouillie à base de semoule de sarrasin mondé, de riz ou de blé cuits à l'eau, au lait ou au gras. Elle est surtout consommée en Russie et en Ukraine.

Séjour au camp d'Onetscha du 20 au 30 novembre 1943 : La vue seule du camp nous désespère déjà. Des hangars, des ruines entourées de barbelé, avec des prisonniers en loques, l'air fatigué, épuisés.

Hygiène : des heures d'attente devant le portail et l'on entre enfin dans la cage humaine. On nous coince pour deux jours et deux nuits dans un abri en béton large de 2 mètres sur 5. L'eau suinte du plafond et couvre le sol. Point de feu, point d'air, rien à manger et défense de sortir. L'inspecteur, un petit Juif parlant l'allemand, nous dit froidement : « Vous avez brûlé les maisons et la paille. Vous êtes mieux ici que sous un arbre ». On nous conduit ensuite dans un grand bâtiment en briques (dimension 30 m x 15 m x 6 m), à fenêtres murées, à toit réalisé avec des troncs d'arbres couverts de fumier en couche assez mince. Un seul tonneau de benzine comme fourneau ! En attendant mieux, le bois ne manque pas. On allume des feux ouverts et la fumée remplit le réduit. Elle devient tellement dense qu'on ne voit presque pas la main mise devant les yeux, et l'on ne peut presque plus respirer. Elle empoisonne notre organisme entier, détraque cerveau et poitrine. Nous sommes bientôt 200 dans la salle, avec le froid et un seul fourneau. Comme des poules, les prisonniers, noirs comme la suie, sont perchés sur des poutres autour du feu de ce lieu providentiel. Mais beaucoup dorment sur le sol gelé. J'en suis. Une heure passée sur le sol nous rend raides, immobilise les articulations. A tâtons, nous cherchons alors à nous mouvoir, heurtant une tête par ci, marchant sur une jambe par là, tombant au milieu des cris et des ruades. Et l'on se recouche. Nuits longues, terribles, épuisantes. Quelqu'un crie une fois dans le noir : « Oh, faites de la lumière, quelqu'un s'est pendu ». Personne ne bouge, sinon de dire : « Laissez-le crever, il vous en voudra si vous le sauvez. » Deux infirmiers le détachent, l'apportent près du feu, priant les assiégeants de s'enlever de la lumière. Personne ne bouge. On jette donc l'infortuné dans un coin. Il est mort ce matin, c'était un dentiste de Danzig.

On nous gratifie de deux, et même de trois fourneaux. Peine inutile : la chaleur accrue fait fondre la neige couvrant le fumier du toit, transformant la halle en douches. Les autres hangars en bois ne valent guère mieux, avec leurs deux étages de lits; ils sont bourrés, abritant 200 à 300 bonhommes dont 50 à 100 seulement peuvent s'étaler. On se lave tous les huit jours à la sauna, un abri sous terre, petit, avec des bacs et de l'eau chaude, et quelques grammes de savon. Tous les cheveux disparaissent sous les coups de ciseaux et, par 100°C de chaleur, puces et poux aussi. Ma pauvre *perruque* vieille de deux mois et demi a été rasée de près ! Le sauna est un lieu de pillage, de disputes. Au moment de la redistribution des habits, les uns sortent à moitié nus, les autres sont bien emmitouflés.

Le *Lazaret* n'admet que les candidats à la mort, cette infirmerie est pauvre comme Job.

Manger : Cuisine et réfectoire se logent sous un hangar sombre. La soupe se touche deux fois par jours, un quart de litre par tête. Les compagnies attendent au moins une heure chacune dans la neige, et combien sont pieds nus, tête nu, habillés comme pour le bal, grelottant. On rentre dans le réfectoire par groupes de 10. Les invités se tiennent debout autour de leur table respective. Un bac arrive : si le groupe est riche, il possède une boîte de conserve, remplie par le chef du groupe, et qui fait le tour.

Ce qu'on nous sert, c'est en somme un quart d'eau avec une tranche de betterave rouge. Souvent le soir, on reçoit de la kacha. Chacun touche alors, en passant, sa part dans le creux de la main. 400g de pain et l'on mange des pelures et l'on grille quelques patates à moitié pourries enfilées dans un fil de fer. Du moins, du fait de mon statut d'évadé, j'ai 100g de pain en plus !

Travail : Un commando cherche du bois journallement, dans une forêt, à 7 km. Un tronc pour 2, mais il pèse : si le sort me désigne, je fais le chemin de la corvée comme tous, étant résigné, tête baissée, à l'image d'une machine poussée par des *davaï* ininterrompus.

D'autres effectuent des travaux de reconstructions dans le camp mais les outils et le matériel manquent absolument. Je sors une fois en ville, à la gare, charger des patates avec Gauss et j'arrive à en récupérer assez dans l'obscurité.

Point de vue militaire : Matin et soir, lorsqu'on quitte le camp, 4, 5, 6 Russes nous comptent, nous recomptent : c'est qu'ils ne peuvent pas sortir le boulier du bureau.

De Gaulle s'oublie, et l'instructeur en parle parfois avec ironie.

Moral : Les disputes, les bagarres, les vols remplissent la journée. C'est le retour à l'individualisme. L'air de chacun, terrifiant, avec ses yeux brillants et enfoncés, sa figure noire et barbue, ses doigts à griffes conviennent bien à cette situation. C'est le retour à l'homme orang-outang, sans cervelle.

Vers le camp de Morchansk du 30 novembre au 13 décembre 1943 : Le bruit d'un départ prochain court pendant quelques jours. Jusqu'à la venue des habits, on ne sait rien de positif : ce sont quelques

godasses et manteaux italiens. On les distribue au hasard. Je reçois une boîte de conserves et une cuillère en bois. La visite médicale revêt un caractère de formalité. Une colonne prépare le train ; les 800 bonhommes sont groupés par 40 et on me nomme chef d'un wagon.

Point de vue matériel : Des wagons à deux étages, les planches rares, un fourneau, un égout-cabinet. A peine peut-on se coucher, surtout que nous brûlons les planches faute d'autre combustible. Armés d'un couteau primitif, nous arrachons même celles qui sont accolées aux parois, au plafond, les craquements des lattes de bois étant mouchés (occultés) grâce au bruit que fait le train en roulant.

Mais c'est Décembre, le froid est vif et le vent glacial siffle par les fentes que nous bouchons en vain avec nos manteaux et chiffons. Quelques-uns se collent jour et nuit au fourneau qui rougit en vain. L'eau fait défaut, on ressemble à des nègres. La nuit, l'encombrement du logis et la diarrhée nous font rater l'égout : ça sent horriblement les cabinets. La demi-obscurité constante nous empêche d'attraper les poux qui nous démangent. Un quart de soupe le matin et le soir, deux tranches de pain sec, pas d'eau. Partager se révèle un problème. Tous épient, avec des yeux d'affamés. Comme chef de wagon, je numérote le troupeau de 1 à 40. En vain, souvent, parce qu'on ne nous laisse pas toujours le temps de distribuer les deux seaux d'eau. Pour le pain, un expert tiré au sort contrôle l'égalité en poids des tranches. Une miette crée ici une atmosphère d'enfer. C'est l'homme torturé par la faim et la soif. Il attend le manger du matin au soir, il en parle toujours. On décrit les mets les plus savoureux, sans se lasser, pendant des heures, sans voir le ridicule de ses chimères, sans constater qu'on se flagelle soi-même.

Nous observons l'extérieur par les fentes et les trous surtout quand les sifflets de la locomotive annoncent une gare. Nous passons par Briansk et Orel. La vitesse d'escargot du convoi excite les nerfs car il s'arrête des heures, des nuits entières. Mais on se résigne. Les relations entre les *animaux* du wagon restent pareilles. Atmosphère de tension constante. On s'égorge presque pour des motifs futiles et les opinions politiques n'y sont pour rien. Je tiens compagnie avec deux Alsaciens, Oger et Maser, et avec un Serbe, tailleur de profession. La porte ne s'ouvre que le matin et le soir pour la proverka (rassemblement-comptage) : elle se déroule en vitesse avec les cris, les coups de pieds, de poings, de bâton.

Séjour au camp de Morchansk du 14 décembre 1943 au 29 mars 1944 : L'hiver bat son plein quand nous descendons des wagons. La neige grince, le vent cingle notre corps grelottant, en perçant les loques comme un rideau. On se regarde à la lumière aveuglante : on voit en son voisin son *soi-même* et l'on se tait, horrifié. Nous bouclons avec peine les 7 km de trajet jusqu'au camp, déshabitués



que nous sommes au mouvement et manquant singulièrement de forces. Le camp nous accueille, propre, riant et organisé. Quelques Roumains et Hongrois s'y promènent.

Généralités : Il se situe au milieu d'une forêt que l'on a, à cet endroit d'implantation, éclairci à l'extrême. La construction, œuvre des Hongrois, date de 1943.

8 000 Juifs hongrois y logeaient alors dans des abris primitifs, en partie sous terre. Ravagés par la faim, le typhus, les poux, et après une tragédie sans nom où les hommes revinrent à la sauvagerie voire au cannibalisme, il en survécurent, à peine 800 rescapés après quelques améliorations dues aux lois de Staline, revenu à de meilleurs sentiments.

Vie matérielle :

a) nourriture: Plusieurs catégories : les travailleurs, les faibles, les malades. Les travailleurs crèvent de faim avec les trois soupes de la journée, 600g de pain et 10g de sucre par jour. Les faibles se réjouissent car ils touchent des soupes épaisses, grasses, de la kacha, 30g de sucre, 750g de pain, du poisson et dorment sans ralentir. D'ailleurs, personne n'arrive à travailler plus que six semaines. Mais on se refait malgré tout, et mon poids augmente jusqu'à 57kg et demi.

Au début, seuls les courageux osent entreprendre une promenade de 100 à 200 mètres, tête chauve, en loques, tremblant comme des vieillards. D'ailleurs pour empêcher un engourdissement complet, l'emploi du temps prévoira plus tard une heure de promenade pour les faibles.

Les Polonais règnent en maîtres. Slaves eux-mêmes et comprenant le russe, ils nous volent à volonté. Les Russes nous voyant toujours muets nous prennent pour des ballots!

Nous touchons notre manger dans la baraque, par section de 10 : la soupe est cherchée dans un tonneau et elle est partagée avec une louche jaugeant 50 cl. L'ordre devient avec le temps toujours plus strict et le manger s'améliorera progressivement (kacha, soupe plus épaisse et 200g de pain de supplément pour les travailleurs). Au lazaret, 200g de pain blanc et de la compote.

b) hygiène : Sauna tous les 8 jours mais pénurie d'eau et rareté du savon qui nous revient de droit, mais que les Russes vendent probablement à leur profit. On se lave quelque peu avec de la neige. Nous disposons de couvertures, de paillasons.

Une dame préposée à l'inspection des poux (*Lüsssmann!*) contrôle en personne et tous les jours si on a des poux. De temps en temps, une visite médicale a lieu, assez superficielle d'ailleurs. Un seul coup d'œil est suffisant pour trier les forts des faibles. La régularité s'introduit ici aussi, progressivement.

Les bûchettes allumées font office de lumière et leur confection est un passe-temps pour beaucoup. Une grande cheminée entretient un feu continu mais le vent siffle et les murs sont bien minces : nous grelottons toujours, même enveloppés avec deux couvertures, deux manteaux, deux fourrures mis ensemble avec notre voisin de litière. Une section est de corvée, comme à l'armée française. Fourrures, bonnets et habits ouatés, -aumône reçue des Russes et tout déchirés-, nous rendent malgré tout des bons services.

Travail : Dans quelques baraques œuvrent les artisans, avec un outillage primitif. Ils touchent du supplément, je ne sais pas pourquoi. Occasionnellement, des hommes font les corvées de bois ou de cuisine au Stab (quartier) des officiers, avec sans cesse la baïonnette dans le dos et harcelés par les jurons. Mais le calvaire consiste à aller en forêt. Je chercherai du bois, pendant 42 jours, tirant toujours mon traîneau chargé d'un quart de stère sur une piste longue de 9 km. Déjà pour le chemin aller, beaucoup de types s'effondrent sans connaissance. On les charge sur un traîneau par un froid de -15°C et on continue. La vitesse est folle, les postes crient, et leurs chiens à chaîne longue de 50 mètres aboient sans cesse, et le repos est souvent oublié.

Le chemin monotone aboutit au chantier. On regarde par terre, sans dire un mot au voisin, on marche en serpentant (chaloupant). L'hiver, le traîneau glisse seul, mais nous aussi et nous dérapons dans les côtes et, dans les descentes, le traîneau nous force à courir à toutes jambes. Le chemin constitue une interminable glissade et rien ne brise plus les jambes que ces dégringolades. Au printemps on patauge dans l'eau boueuse jusqu'aux chevilles, jusqu'aux mollets. Mieux vaudrait alors tirer une barque. Et pour savoir comment un traîneau marche dans la boue, pour savoir comment les anciens suaient aux galères et les autres à Cayenne, il faut avoir passé à Morchansk! Même les traîneaux ne résistent pas à l'épreuve. Malgré les réparations journalières, il n'en restera bientôt plus que 30 sur 100.

Cinq types s'effondrent en moyenne par jour. Mais la route réchauffe au moins l'organisme; plus même, elle trempe la chemise. L'arrêt-repos dans la coupe est chose terrible au fond. La neige haute d'un demi-mètre, les pieds mouillés, le chaud et le froid à cause du travail saccadé dû au manque de scies nous frigorifient et nous forcent, malgré l'épuisement, à rester en mouvement. Et puis, scier un tronc de 60-80cm de diamètre avec un semblant d'outil nous prend la dernière calorie. Partis à 7 heures, nous rentrons à 16 heures, nous nous couchons, fermons les yeux et n'entendons plus rien. Au moins les jours passent inaperçus. Réflexion, cerveau, tout est annihilé, et on mène une vie de bête.

Chez Gunda ???? s'opèrent le travail de terrassement et le creusement d'une piscine. Un mètre à creuser et la terre est à porter à cent mètres. Le sol est gelé en surface et l'eau monte en bas dans la fosse, rendant la terre pareille au plomb, sans parler des pieds trempés. Les bras surtout font défection ici : ils s'allongent et davantage encore les mains qu'on n'arrive bientôt plus à fermer autour des bras de la porteuse (bard).

Vie idéale : Un club existe mais il est le rendez-vous des Slaves. On n'y peut d'ailleurs que jouer aux échecs. Rarement un concert ou le haut-parleur l'animent. Nous avons sauvé un jeu de cartes et confectionnons des jeux de dames et des jeux de moulin (à 9 pions à chacun des deux joueurs) ; on s'amuse à fabriquer des pipes, des couteaux.

La bibliothèque allemande ne nous crée que des difficultés (avec les livres) et fait de la lecture un problème. A peine ces Boches nous permettent-ils de jeter un coup d'œil dans leur journal le *Freies*

Deutschland. On parle donc, faute de mieux et naturellement toujours du manger et quand le sujet est épuisé, on se couche et on rêve. On rêve des heures, des jours, des semaines, et on attend la délivrance. La camaraderie est morte; chacun vole, fait l'usurier. Personne n'a confiance dans le voisin. Les vrais caractères apparaissent dans toute leur nudité et des types des meilleures familles ont brisé ici leur avenir. Toujours, on se détournera d'eux.

Point de vue militaire :

Le service finit par devenir très strict et l'emploi du temps se trouve affiché dans la baraque : lever à 6h, gymnastique 6-6h15, toilette 6h15-6h30, déjeuner 6h30-6h45, proverka à 6h45-7h, travail etc.

On marche en colonne, au pas, en chantant. Ce qui est triste c'est que les Slaves nous mènent par le bout du nez. Combien des nôtres vont-ils au *karzer* (prison) à cause d'eux ? Je hais les Italiens, mais il fait mieux vivre avec eux. Du moins, on peut circuler librement à l'intérieur du barbelé.

Notre première demande de rapatriement pour rejoindre De Gaulle part le 3 janvier 1944 rédigée en russe mais elle revient, avec prière de l'écrire en français. L'affaire me parut douteuse : pour moi, elle resta un mois dans le tiroir du chef du camp. La seconde demande partit le 7 février 1944. Nous désespérons déjà. Les Russes s'en moquent royalement. Les vrais meneurs nous manquent. L'initiative fait défaut à tous les chefs des Français et j'y suis inclus. Le 4 mars 1944, pour un rien de diarrhée, disparue d'ailleurs le lendemain, et pour l'unique raison de me reposer un peu, je rentre à l'infirmerie. Le soir du même jour à mon grand désespoir, les vingt premiers de notre groupe partent pour une direction inconnue. Je figure sur la liste, mais hélas, étant absent, j'en suis rayé !

Le malheureux camarade Balgan, arrivé en retard à l'appel pour m'avoir apporté le manger, rate aussi le départ. Les dix jours d'infirmerie me sont du moins très utiles. Je prends par un heureux hasard contact avec un *starchi* (chef) autrichien qui me donne l'occasion de lire à volonté. Je lis énormément pour passer le temps et par avidité du savoir. Je sors de l'infirmerie le 12 mars.

Le 15 mars, un deuxième groupe des 20 heureux bénéficiaires qui est choisi cette fois-ci parmi les faibles et les malades, quitte le camp. Ô comble de malchance pour moi ! Car pour nous les restants, c'est la période de la boue, la plus dure subie pour les «coupeurs dans la forêt». Et dire que, sans le sort implacable, j'aurais pu l'éviter et partir. Le 27 mars, enfin, je figure sur la liste des partants.

Notre voyage en direction de Tambov du 29 mars au 4 avril 1944 : Le départ est exécuté en quatrième vitesse. Nous partons le même jour, au soir, avec les deux postes (gardes) sans baïonnette, sacs à vivres sur le dos, avec des réserves pour trois jours.

La gare de Morchansk, en pierres, comporte comme chez nous une grande salle d'attente avec guichets; munie de bancs, elle montre les itinéraires, affiche les réclames et les photos des grands chefs. Très propre, elle est lavée matin et soir. Au buffet de la gare qui fait bazar en même temps, un va-et-vient fiévreux a lieu : on y vend de tout mais à des prix 10 à 20 fois supérieurs que la nourriture réglementée proposée sur une carte de ravitaillement. Je nomme ça le marché noir officiel.

Dans la gare, le monde pullule; chacun est chargé de bagages énormes. Les habitants ne voyagent pas souvent mais quand ils s'y mettent ! Plusieurs seaux de soupe et de la kacha leur tiennent compagnie.

Ils savent d'ailleurs qu'automatiquement, ils stationneront des jours en gare. Nous subissons le même sort. Les trains circulent régulièrement mais comme ils sont bourrés de monde, les chefs de wagons n'ouvrent pas leurs portières et surtout pas aux prisonniers. Voyageant en fraude, au dernier moment, hommes, femmes et enfants se glissent sur les toits, se cramponnent entre les wagons, se hissent sur les marchepieds. Guettant l'arrivée inopinée des trains, les malchanceux ne viennent pas dans la salle d'attente. la nuit, on y dort, allongé, entassé pêle-mêle, un œil ouvert.

Nous ratons durant trois jours notre train et sommes enfin casés par un heureux hasard dans un wagon à bestiaux, avec une cinquantaine de civils. Nous sortons à Riajsk [158], y passons une journée. Même tableau, même propreté, mais en grand alors. Nous touchons le manger en route et les postes, par habitude et manque de sous, en vendent une bonne partie. Nous mendions en cachette chez les civils, au fond aussi pauvres que nous.

Les wagons russes sont remarquables avec leur intérieur aménagé spécialement pour les longs voyages, ils contiennent autant de couchettes que de places assises avec des porte-bagages et des dossiers rabattables faisant office de lits.

Nous descendons à Rada, petite gare dans la forêt, et nous qui croyions aller à Moscou...

[158] Le trajet par rail Morchansk-Riajsk-Tambov compte 320 km. La route Morchansk-Tambov 90 km.

Après 3 kilomètres de cheminement, nous atteignons le camp, pareil, et même plus sale que l'ancien camp que l'on vient de quitter. Derrière le barbelé apparaissent quelques figures connues. Les 40 gars de Morschansk nous ont précédés ici. On attendait mieux et le découragement est général.

Tambov du 5 avril au 5 juillet 1944 : Le camp nous déplaît tout de suite avec ses routes embourbées, ses baraques enfoncées dans le sol. Au moins, parmi les curieux accourus, beaucoup portent le calot français avec la bande tricolore.

Vie matérielle :

Les baraques ne valent pas celles de Morschansk. Humides, sans plancher, sombres; la pluie y passe en plus à flots. Nous sommes trempés plus d'une fois après un court orage qui se transforme pour nous en douches naturelles. Les Russes prennent tout aux Boches pour nous assurer une literie complète, avec matelas, couverture, drap et oreiller. Les poux à peine oubliés, voilà les puces qui nous assaillent. Au début, je ne puis dormir, bien que j'en attrape tous les soirs 20 à 30 dans ma couverture. Gonflées de sang, elles mesurent jusqu'à 6mm de longueur.

Le camp ne possède aucun puits. L'eau vient de l'extérieur par une conduite, ne coulant que par intermittence. A la cuisine, l'eau manque tous les deux jours. Il s'ensuit des irrégularités gênantes dans le manger et les corvées d'eau représentent un travail incomparablement dur. On ne se lave donc qu'occasionnellement, malgré le bon vouloir. Mais il existe un *salon* de coiffure, une baraque peinte en blanc, avec un réduit séparé avec des sortes de chaises, une planche pour déposer les outils, mais il n'y a ni glace, ni flacon sauf des blaireaux à trois poils, un rasoir au couteau usé jusqu'à une largeur d'un demi-centimètre et du savon ordinaire. La seule chose moderne qui m'a surpris ici, c'est qu'on attend son tour sur des bancs, en remontant toujours une place quand le premier des rasés part. En général, il faut cependant faire la *remontée* en station debout, à 20 mètres du salon, tellement la chaîne humaine y est à la mode.

Travail en prévision du départ :

Des tas d'ordres fusent dans la répartition et le recrutement des travailleurs. Mais on essaye toujours de se dérober en se cachant dans tous les recoins imaginables. Cependant, l'embellissement du camp, - la seule *grande* corvée-, avance quand même. Les souches disparaissent; des routes droites, bombées, avec deux fossés surgissent. Une place du Premier Mai (Fête du Travail) avec tribune, un club pour le théâtre et le cinéma, un club pour la bibliothèque et la lecture apparaissent. Une palissade à bâtons de bouleau entrecroisés borde et encadre tout. Les routes, jalonnées de jeunes pins et de guirlandes réalisées en branches de pins, sont entrecoupées d'arcs de triomphes portant des mots d'ordre communistes. Les baraques peintes en blanc s'entourent de décorations diverses et multicolores où les moyens de fortune font merveille (verre et briques écrasés, charbon de bois, chaux, etc..) et permettent des miracles à la française.

Des exemples d'ornementation me reviennent à l'esprit : étoiles soviétiques, bateau normand, soleil levant, cigognes, Croix-de-Lorraine. Devant le réfectoire naît un de ces petits parcs, avec des pelouses, des bancs, des allées et surtout avec une immense carte en relief de la France où un mât à drapeau situe l'emplacement de Paris. On y marquera plus tard l'avance des Alliés en Normandie et dans le Cotentin. Une tête de Staline en gypse sert de moule pour la confection de têtes faites ensuite en argile. Deux mains se serrent, également moulées. Et vrais chefs-d'œuvre, des tableaux peints sur toile, des sculptures et des gravures garnissent murs et piliers des clubs, avec des journaux muraux dans toutes les langues, annonçant nouvelles et faits intéressants. Partout des inscriptions fleurissent, elles sont même installées sur les toits, en lettres géantes.

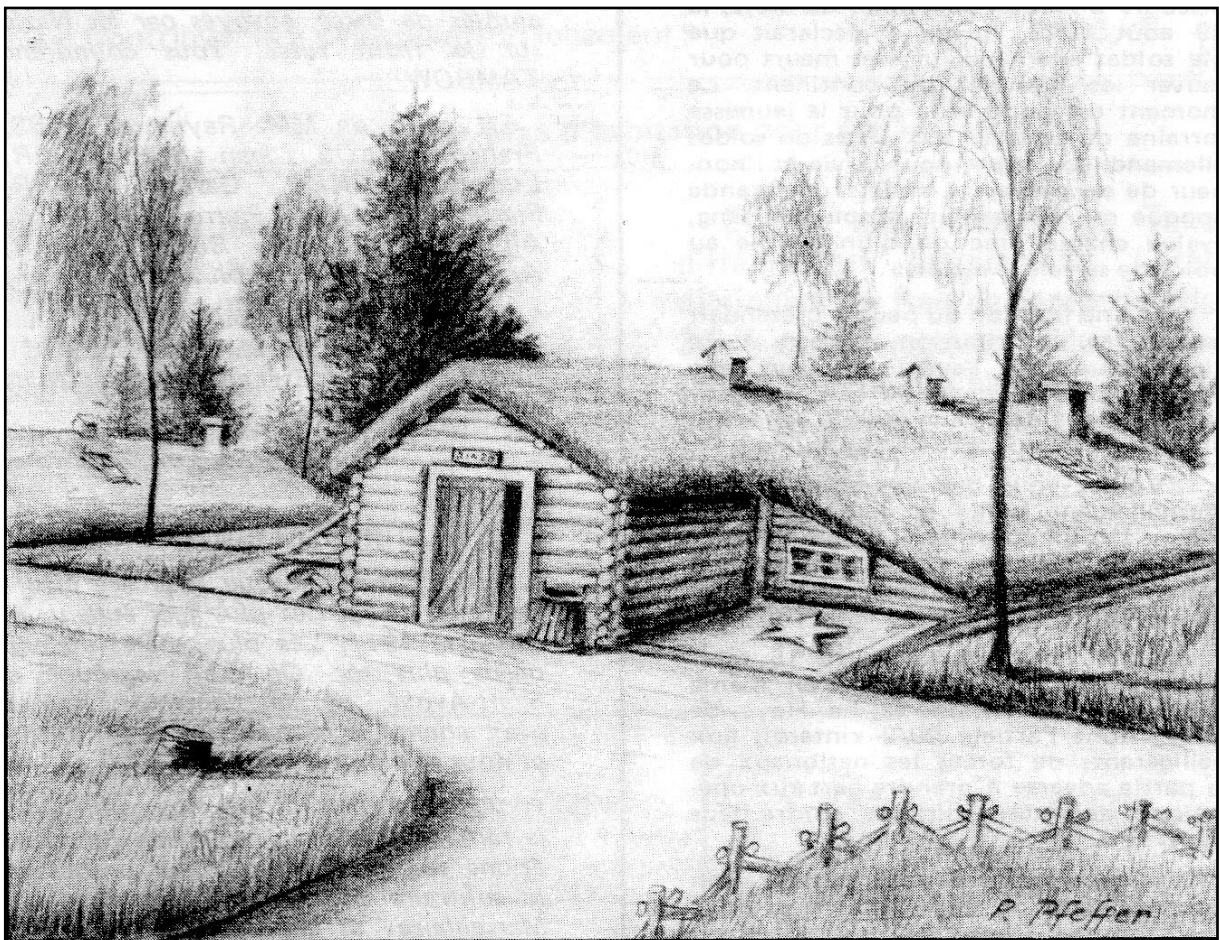
Le camp ressemble à une fourmilière. On regroupe les métiers. Je me faufile chez les charpentiers, puis chez les menuisiers, bêchant, ratissant, nivelant, assemblant des bancs avec un outillage des plus primitifs. Longtemps je coupe des clous dans le barbelé, c'est un travail facile mais monotone.

En somme, extérieurement, le camp devient un parc, et cela grâce aux seuls Français. Cette œuvre occupe la majorité des prisonniers. Mais assez longtemps, je m'en vais dans la forêt, une promenade en quelque sorte avec un tronc sur les épaules, balade coupée de repos convenables.

Culture : Je parle du Club des Français. Les différentes Nations y concourent dans leurs pièces de théâtre. On passe maître dans l'art d'improviser mais personne ne peut dépasser les artistes allemands. Les pièces revêtent un caractère national: la légèreté et l'extravagance des Italiens, la frivolité française, le sauvage des Hongrois et la lourdeur des Roumains. Les officiers russes nous honorent toujours de leur présence.

Le cinéma, avec des films russes, est le loisir préféré (on est à ses débuts de projection au camp). La valeur du tabac varie suivant sa rareté, elle monte et descend comme à la Bourse allant du maximum 1500g au minimum 50g de mahorka. Ce marché fut mon domaine, en tant que non-fumeur.

En attendant l'arrivée de la délégation du Général Petit, l'embellissement du camp est la seule corvée qui nous procure de l'occupation. Les souches disparaissent, des routes droites bordées de fossés sont construites. Voilà que surgissent la Place du 1^{er} Mai avec tribune, un cinéma, une bibliothèque. Les routes sont jalonnées de jeunes bouleaux et de pins. Les baraques sont peintes en blanc, ornées d'étoiles soviétiques. Des artistes modèles des cigognes, des bateaux et devant le réfectoire prend place une immense carte de France en relief, avec un drapeau tricolore flottant à l'emplacement de Paris. On y marquera plus tard l'avance des Alliés en Normandie. Pour suivre le mouvement, quelques gens de Stiring et de Forbach avaient décidé de construire la tour du Schlossberg. Ce fut l'œuvre de Pierre Pfeffer. La pièce modelée avec de la terre glaise fut érigée sur une planche de lit et posée sur une souche d'arbre à l'entrée de la baraque. Tout autour prenaient place le stade, le Kreuzberg, la Chapelle Sainte-Croix et même le chemin de fer des Houillères. En récompense les Russes offrirent une tabatière à M. Pfeffer.



Le camp était composé d'une centaine de ces baraques souterraines. En guise de lits il y eut des bat-flanc (Pritschen) qui s'alignaient le long des murs. Une double rangée était installée au milieu. Il fallait coucher sur la dure avec un pelochon de fortune comme oreiller. Les Alsaciens-Lorrains s'étaient regroupés dans les baraques 59 et 65, face à la place centrale. - Dessin de M. Pierre PFEFFER.

Préludes du départ pour l'Afrique du 12 mai 1944 au 4 juillet 1944 : Le commissaire ne cesse de nous confirmer que l'Afrique et De Gaulle représentent pour nous une mission impossible mais qu'il veut faire de nous une brigade politique qui, au besoin, combattra aux côtés des soldats rouges. Combattre en Russie ? Chacun de nous en tremble un peu !

Mais le 1^{er} mai, à l'occasion d'un meeting, nous envoyons des télégrammes à Thorez, leader communiste français présentement à Moscou, à De Gaulle [159], à Staline, en exprimant notre volonté de lutter. Thorez, bien vu de Staline, nous sauve grâce à son intervention. C'est à lui que nous devons notre libération, notre vie.

La décision de Staline relative à notre rapatriement apparaît le 12 mai dans la Pravda ; elle nous fut communiquée officiellement au cours d'un meeting le 28 et en même temps, on nous apprend que nous porterons l'uniforme de l'Armée Rouge : la nouvelle déclenche des applaudissements frénétiques. Pendant quelques jours, nous sommes convalescents et bénéficions d'un meilleur manger. Mais quelques membres de la commission devant nous inspecter sont retenus ailleurs, ce qui retarde notre départ. Le commissaire lance alors un appel pour aller travailler au kolkhoze militaire du camp. Pleins de cette joie heureuse que cause la promesse d'une libération prochaine, la plupart des prisonniers s'y rendent volontairement. J'en suis. Le restant travaille à la réparation de la route de Tambov.

Les autorités savent très bien pourquoi ils nous prennent : ils exploitent notre enthousiasme, notre reconnaissance, ils savent que nous remercierons par une ardeur supérieure le geste de Staline. Nous donnons en effet notre maximum, remplissons la *norm* presque tous les jours et gagnons même le fion rouge du travail. Mais la surveillance par les gardes ne se relâche point. Que craint-on de nous ?

Entretemps, au camp, l'entraînement militaire, les heures de chants, les préparatifs pour l'arrivée de la commission s'enchaînent. Mais 90 Alsaciens-Lorrains sont exclus du groupe français, classés comme « collaborateurs des Allemands ». Je ne discute pas sur la question de leur culpabilité. On dit que la dénonciation, juste ou fautive, y a joué un grand rôle.

La Russie est le pays de la propagande : elle exploite tout à travers sa politique. Je me demande cependant pourquoi les photographes ont fait ces centaines de photos de nous. On nous saisit dans toutes les occupations et postures.

Le 2 Juillet, nous rentrons du kolkhoze. Je remarque, sans me vanter, que, grâce à ma constitution de fer, j'étais le meilleur piocheur de patates. Mais, lors de la pluie des derniers jours, j'ai attrapé un refroidissement général. Le 3 juillet, le docteur me porte convalescent. Depuis 3 jours, je ne puis plus manger : l'estomac ne travaille plus, je vomis tout ; je ne puis plus dormir que sur le côté gauche, le poumon droit me fait extrêmement mal. J'attrape en surplus une terrible diarrhée, je maigris à vue



d'œil, je crache du sang. Est-ce le refroidissement du kolkhoze, où est-ce la suite d'une indigestion postérieure due à un supplément exagéré touché à notre retour ? Mon voisin mort il y a quelques jours de la même maladie, on craint pour moi, on m'envoie le 6 juillet encore à la visite. Mais je trompe le docteur, j'aime mieux crever que de rester à Tambov. Avec un suprême effort de volonté, je me traîne aux nombreux rassemblements, à cette revue de quelques heures. Je tremble dans les genoux, la tête bourdonne et me tourne, mon estomac me fait terriblement mal, mais je tiens le coup.

Pour la revue du 5 juillet, nous ressemblons, avec notre uniforme flambant neuf, à un régiment de Russes. Des discours réciproques, la remise d'un drapeau français, la Marseillaise jouée par une fanfare russe s'échelonnent durant la journée se termine. La commission arrive le 6 juillet, comprenant le général Petit, sa fille, un représentant du Ministre de France, un capitaine de l'escadrille « Normandie », un général russe, etc. Le général n'est pas l'homme des grandes phrases. Il a vu notre nourriture, a vu nous-mêmes, et de dire: « Allez, ce n'est plus pour longtemps. » On part le 7 juillet pour la gare !

[159] Le Général De Gaulle n'est pas intervenu en faveur des captifs, ne voulant mécontenter ni Staline avec qui il envisageait une alliance politique face aux USA, ni les Communistes français.

De Tambov à la Mer Noire : Des Russes et des Français nous accompagnent. Nous voyageons dans un train de troupes, sans paille cependant.

Le 8 juillet, nous sommes à Voronej, ville située sur des collines, s'étendant en longueur, avec de puissants édifices, de grands et beaux corons.

Le 9 juillet à Rostov : un site merveilleux établi sur des hauteurs mais entièrement détruit. Des centaines de machines (locos), brûlées, gisent dans la gare entre des monceaux de pierres. Nous franchissons le Don à son embouchure sur un pont plus ou moins sûr. L'ancien pont long de 800 mètres, à arches en pierres calcaires blanches, était un chef-d'œuvre architectural. Le paysage ne change pas : je crois qu'il est l'un des plus désolants de la Russie. Mais on vend des cerises, des abricots, des fraises, et les taureaux remplacent les chevaux. Le célèbre Kouban ne reste pas inaperçu, avec ses eaux traîtresses, ses marécages, ses hauts réseaux. Le 10 juillet nous dépassons Armavir.

Le long du Caucase jusqu'à la Mer Caspienne : Le 11 juillet, les chaînes ininterrompues du Caucase surgissent, avec des pointes de neige. Nous longeons à dix mètres parfois la 1^{ère} ligne des hauteurs, avec des sommets arrondis. Loin derrière la 2^{ème} chaîne, plus élevée et escarpée, vogue une double pointe blanche avec son titan, l'Elbrouz.

Des prairies maigres surgissent, rôties par le soleil, avec des tentes, des chameaux, des ânes.

Des champs avec des tournesols, du maïs, des cornichons, des arbres fruitiers, et beaucoup de buissons, de vignes, des arbres rabougris donnent au paysage un aspect sauvage et négligé.

Des maisons construites en argile ou en pierre calcaire, cette dernière est utilisée pour la construction des gares et bâtiments officiels. Nous longeons des villages d'ombre, noyés dans les arbres et des vrais Tziganes, prédisant l'avenir avec leurs cartes.

Le 12 juillet, à 6 heures, la Mer Caspienne apparaît, pareille à un miroir scintillant dans le soleil de l'est. La voie ferrée passe à dix mètres de la mer, à cent mètres de la montagne. Cette dernière, toujours sèche et aride, se boise maintenant. Le bord plat de la mer se peuple de quelques rochers.

Je ne connais pas le nom de ce petit port drôle. On y décharge un bateau, un autre se montre au large. Selon mes connaissances, le niveau de la Caspienne ne cesse de baisser; on voit très bien que le pied des monts voisins est rongé par les flots sur une hauteur de dix mètres environ. Mais la mer s'éclipse bientôt, et la montagne redevient sèche et aride et les plaines des steppes apparaissent avec nombre de chèvres, de moutons et quelques bovins, petits, mais de très belle race, et des lits de vrais fleuves remplis de cailloux où coule un mince filet d'eau.

Comme nourriture, on nous distribue deux soupes, ¼ de thé, 360 g de pain sec, assez d'eau.

Nous sommes 31 types dans le wagon, avec la porte toujours ouverte, drapeau toujours sorti.

Le 13 juillet, nous sommes à 30 km de Bakou. Dans une caserne à grands bâtiments à toits plats, nous prenons des douches, dans des cuves certes, mais on dispose d'eau chaude ou froide à volonté. Il y règne, dans cette région, une chaleur torride et même les nuits, courtes (3-4h), sont lourdes à supporter. Nous roulons vers le sud maintenant. La Mer Caspienne se remontre sous la forme de traits noirs, avec des taches blanches. Vue de près, elle me déçoit, étalant une eau jaune-brunâtre toute ordinaire. Elle disparaît souvent à gauche et surgit à droite sous forme de langues d'eau que nous coupons en un point. On y vend des crabes. La steppe devient presque un désert, avec des rares touffes d'herbe épineuses. Les chaînes du Caucase à droite revêtent les formes les plus bizarres : des crêtes en ligne droite plus longues lorsque le mont est haut, des flancs couverts de blocs énormes, des flancs sableux noyés par l'eau. A l'arrière, toujours des sommets escarpés. Un gibier nombreux, des aigles, des renards, des lièvres peuplent ce désert.

On nous met à 37 bonhommes dans un wagon pour raccourcir le train. Les toits deviennent plats. Nous laissons Bakou 7 km à notre gauche, mais traversons un grand secteur de la région pétrolière. Partout des routes goudronnées, des tuyaux, des réservoirs, des machines à mazout, des fleuves et des nappes de pétrole, des corons, et la présence de ces pompes primitives dont beaucoup marchent avec ce mouvement lent, sec et régulier de pompe aspirante. Les tours (derricks), aussi nombreuses et denses que les croix d'un cimetière couvrent même les collines proches. Mais rien ne confirme ici l'existence de gens affairés, ce qui me surprend. Pas une foule de maisons. L'extraction ne demande sûrement pas beaucoup de main-d'œuvre. Mais c'est une sale région. Lorsque je m'assois sur une poutre, j'ai le pantalon plein de goudron ; quand je marche dans un fossé, j'ai les souliers pleins de bitume.

Ma santé: Il faut que je dorme assis, je ne supporte pas les secousses. Mes pieds enflent au point de ne plus pouvoir les rentrer dans les souliers, ils me brûlent, ils contiennent de l'eau. En raison de la diarrhée, je ne mange qu'un peu de pain trempé dans de l'eau sucrée.
Pour la 1^{ère} fois, je dis à un camarade: «je crois que je vais crever.» Mon irritabilité est extrême.

Compléments d'informations sur mon périple : Le Caucase m'apparaît comme une très puissante chaîne montagneuse, ininterrompue, infranchissable dans le sens de la largeur. Pas étonnant donc si les deux voies transversales longent la côte. Quelle variété de roches, quel pittoresque, que de cirques, de roches, de cols, de précipices, de crêtes, quelle triste nudité aussi, exposant le tout à une érosion très forte par le vent, la chaleur, par les eaux torrentielles qui arrachent la terre meuble, la déplacent, creusent des sillons profonds !

J'ai vu le plus merveilleux granit ainsi que des rochers imprégnés de sel et scintillant au soleil. Quel travail déjà pour construire une voie parallèle aux chaînes ! Que de dynamite nécessaire pour faire sauter 100 à 500 mètres de rocs des plus durs. Et cet entretien à cause des éboulements, ces digues faisant converger l'eau vers des égouts puissants. L'eau est une grâce ici. A son parage naissent des villages-oasis contrastant avec les hauteurs où végètent de rares arbres rabougris. L'humidité aux abords de la Caspienne et de la Mer Noire permet à la verdure et aux forêts de couvrir la montagne. Rien d'étonnant qu'ici l'argile constitue la matière première par excellence pour édifier maisons et clôtures. Quelques villes passées : Kankaska, Armavir, Mostok, Mineralnyevodi, Georgievsk.

Par les monts de l'Arménie : Le 14 Juillet : arrêt dans une petite gare encadrée de montagnes [160]. Derrière elle, sur la steppe, nous les 1500, sommes constitués en carré, devant le drapeau. Egler, le chef du convoi, le capitaine d'aviation et le commissaire tiennent un discours. Demain nous quittons le territoire soviétique. Nous crions pour la dernière fois, mais en fait sûrement pour la millième fois : « Vive l'Armée rouge, vive le peuple soviétique, vive le Maréchal Staline ».

Un filet d'eau crée ici des îlots de verdure, avec arbres, roseaux et troupeaux. Nous nous engageons dans un col artificiel, de 5 à 50 mètres de large, à parois de roc et de murailles atteignant mille mètres de hauteur. Beaucoup de schistes, mais aussi des alluvions caillouteuses. Les pieds des montagnes sont par endroits couverts de pierres toutes faites pour construire des routes. Ça devait être un cruel travail pour tracer cette voie, pour édifier ces digues arrêtant l'eau, pour poser la ligne télégraphique qui se faufile entre un enfer de rochers à 100 mètres au-dessus de nous. Une chaleur torride, et pas une goutte d'eau. Un moment, un torrent coule avec nous : c'est l'Araxe, fleuve frontière. Beaucoup de blockhaus sont érigés le long des postes-frontières russes.

Le sol est fendillé à l'extrême et forme un carrelage argileux naturel. Des lits de torrents, secs. Les maisons en argile, cubiques, me rappellent des images de l'antiquité de mon livre d'histoire.



On vend des pommes. Nous cuisons, et les gens, dont certains portent même des effets d'hiver, nous affirment que ce 14 juillet leur paraît être la journée la moins chaude de l'année.

Le 15 juillet, arrêt à Culfa (Djoulf), adieu, les autorités soviétiques ! (Photo: le commandant Morin, 5^{ème} à partir de la gauche, avec des officiers soviétiques.)

Nous sommes ici sur le plateau de la mort, et nous vivons un de ces terribles vents de sable, commun ici et appelé « simoun ». Nous rentrons

[160] « Puis vint le 14 Juillet. Nous avions calculé que ce jour, nous le passerions en Perse. Mais non. Le 14 Juillet pointait à l'horizon clair et nous étions toujours en territoire soviétique. A 11 heures, nous fîmes arrêter le train, dans une petite ville, sur la rivière Araxe, du nom de Mintchivane. Sur la petite place, devant la gare, les 1 500 sont alignés. Toute la ville autour, curieuse. Trois petits discours, un par le chef français du convoi, un par le commissaire politique russe, un par un sous-officier alsacien. Puis la Marseillaise renvoyée par l'écho de la montagne à travers l'Araxe, qui forme la frontière. C'est le lendemain seulement que nous entrons en Iran à Tabriz. C'est la fin de la ligne russe. Et nous, nous embarquons sur des camions, hommes, ravitaillement et roulotte, tout compris. Deux jours et demi de camion jusqu'à Téhéran. Poussière sur les plateaux, chaleur de 48 degrés dans les plaines.... ». Capitaine Neurohr.

en Iran avec un triple hourrah, et sans nos postes. On décroche encore dix wagons, augmentant notre effectif à 45.

Faible comme je le suis, je souffre terriblement de la chaleur. Je m'arrose la tête avec de l'eau toute la journée, je suffoque presque. Je bois exagérément. Mais mon estomac fait des progrès.

Par l'Iran jusqu'à Téhéran : Et notre train allégé roule par l'Iran. Les montagnes restent des deux côtés toujours hautes, sèches, arides, *letteuses* (Lett = argile) mêlée de pierres. Les habitants essayent de cultiver ce désert et l'on voit aussi quelques bovins et des ânes dont on se sert pour le transport. Un torrent à grand lit mais sec et une route où les camions anglais et américains [161] se suivent sans interruption, sur une route peu large, poussiéreuse.

Le 16 juillet, nous nous arrêtons à Sofian, petite gare neuve, entourée d'un parc avec des arbres, des allées, des fontaines et avec un parc à camions. La langue change, l'écriture change.

Je souffre de crampes d'estomac et d'intestin. Je suis tout jaune dans la figure et maigre.



80 camions Studebaker à bancs nous chargent ensuite, à raison de 20 gars par unité. Ils roulent à 50 km à l'heure. La route est bonne, neuve, macadamisée, longée d'une ligne télégraphique et d'une voie de chemin de fer.

Dans la vallée assez large et cultivée partiellement, les habitants n'exploitent sûrement que le meilleur sol, où ils répartissent l'eau de pluie grâce à un système d'irrigation. Du seigle, de l'orge, des moutons, des chèvres angora, des bœufs, des chameaux et l'âne comme moyen de transport. Le sol est trop souvent pierreux. Des belles vallées humides égayent le paysage, avec leurs arbres (saules), les vergers. J'y découvre même des patates et du trèfle. Beaucoup de char-

rettes à deux roues. Des colonnes d'autos interminables y défilent.

Des beaux ponts à arches au-dessus de torrents secs. Toujours la montagne, avec des filons de neige aux sommets, avec des cols, et des routes à lacets interminables.



Tabriz, ville de l'Iran : Devant la ville, des champs et des vergers encadrés de murs en argile. Dans l'ensemble rien que des carrés de murs, sur lesquels s'appuient, à l'intérieur les demeures en argile à toit plat. On n'emploie point de fil à plomb ici et la ligne droite ou la verticale s'ignorent. Des ponts étroits avec des niches, et ces bazars caractéristiques des pays musulmans. Ce sont des boutiques de quelques mètres carrés, avec une façade entièrement vitrée ou à volets *enlevables*. Les marchandises garnissent le sol dans et devant la pièce et le patron trône au milieu du bric-à-brac. D'un seul coup d'œil, on englobe le contenu du magasin.

Oh ! pays du miel. L'eau nous coule à la bouche à la vue des pommes, des mirabelles, des pâtisseries, des bistrotts. Le pavé de galets « à la russe » gêne parfois les routes larges et les rend cahoteuses.

Les civils portent des savates ou marchent pieds nus, se revêtent de pantalons et de blouses en lin, trop souvent en loques. Sur leur tête chauve, un calot brodé à la mode des rabbins. Race à part, d'une peau marron, d'un visage mince, d'une taille élancée, ils peuvent être très fiers à l'occasion. Les femmes

[161] L'aide matérielle des Alliés aux Soviétiques fut considérable. Les Etats-Unis leur consentirent, par un accord du 11 juin 42, un crédit de 11 milliards 100 millions de dollars en vertu duquel leur furent livrées 17 500 000 tonnes de matériel, soit le chargement de 2 600 navires. Entre autres fournitures: 14 834 avions, 7 056 chars, 8 218 pièces d'artillerie, 385 883 camions, 51 503 jeeps et 11 158 wagons de marchandises. La Grande-Bretagne fournit 3 800 chars et 6 800 avions. Le Canada envoya 1 220 chars.

Michel Bailly. *Pourquoi l'Armée Rouge a vaincu. La guerre 40-45 à l'Est.*

disparaissent sous leur voile blanc qui ne laisse visibles que les yeux et les pieds. Ce voile n'est qu'un simple drap. Le soldat brille dans son uniforme jaune canari, avec sa blouse à la russe, son calot, ses bottes et savates selon la mode du pays. La caserne de Tabriz peut figurer à côté des plus belles casernes européennes.

Et toujours, nous avançons entre les deux chaînes de montagne, plus ou moins écartées. Entre elles, une vallée très accidentée, très cultivée s'étend après Tabriz, mais elle est d'un rendement médiocre, sauf aux points d'eau. La route chevauche sur les mamelons, perce des chaînes. Je compte une fois six lacets superposés sur un hauteur de 200 mètres. Chaleur et vent étouffants nous coupent la respiration. Nous supportons ce jour-là les cahots de 8 heures du matin à 7 heures du soir, sur un trajet de 400 km. Rien de plus terrible. La poussière grise nous couvre.

Dans la steppe, la cuisine nous attend. Un filet d'eau endigué de 2 mètres de large nous rend le plus grand service. A minuit, nous touchons le pain pour le lendemain. Une demi-heure de sommeil dans le sable, deux heures dans l'auto, et ça continue. Les Allemands savent que le chemin de fer partant du Golfe Persique est inachevé mais ils ne se doutent pas de l'existence de quatre axes américains circulant entre les deux tronçons (Tabriz-Viaïl) et qui achemine autant de matériel et de vivres. Nous parquons devant Viaïl, gare terminus du tronçon sud.

Le 17 Juillet, après Viaïl, nous perçons la chaîne de montagnes longtemps en vue, en suivant la vallée d'un torrent de près de cinq mètres de large. Le passage du col mesure 75 à 100 mètres. Le chemin de fer s'y fraie un chemin, tant bien que mal ; les tunnels se succèdent à 200 mètres et des viaducs et des ponts défilent. La voie sent l'Amérique : elle est neuve, avec un sous-bassement de pierres, flanquée de gares en pierres taillées blanches, très belles, à toitures de zinc.

Longtemps, à bord des camions, nous briguons (rivalisons) de vitesse avec un train, à travers une région aride, vrai désert argileux. Tous les vingt kilomètres un village, un peu d'eau, quelques champs, des stocks de paille.

Dans une petite ville assez moderne, nous *tankons* (faisons le plein d'essence) à l'européenne, et pratiquons l'échange. Pour un bout de chaussettes russes, je reçois 2 kg de pommes, petites mais savoureuses.

La chaleur augmente encore. Les monts s'éloignent des fois à perte de vue et le plateau reste argileux, aride. Les villages font figure d'oasis. Les arbres nains y sont nombreux, les vignes apparaissent même. Arrêt près d'une ville, à côté d'une artère d'eau. Les routes convergeant vers cette ville sont goudronnées et larges. Quelle joie de rouler sur elles !

Je n'ai plus d'eau dans les jambes mais des maux d'estomac et des diarrhées persistent.

Le 18 Juillet, dernière étape avant Téhéran. La route goudronnée disparaît. Sur un parc d'autos et de stocks flotte le drapeau américain. Beaucoup d'autos anglaises y stationnent. Puis nous roulons 100 km de plat. Nous nous arrêtons à 30 km de Téhéran, sur la bonne route qui est réapparue et prenons un bain dans un torrent. Qu'il fait bon de se rafraîchir sur ses rives, à l'ombre !

On cuit dans l'auto malgré les courants d'air. On nous filme encore une fois. Presque tous sont rendus malades par le vent, le soleil, les cahots. Nous stoppons, en vue de la capitale de l'Iran, devant un camp de tentes où flottent les couleurs françaises avec la Croix de Lorraine.



On nous case à 8 bonhommes sous une tente et nous touchons tout de suite une nourriture abondante, des cigarettes. Quelle organisation ! Et de constater que les officiers sont camarades et quel camp magnifique avec une cuisine anglaise, une piscine, de l'eau potable, des pissoirs à entonnoirs, des cabinets nombreux et propres ! S'attendait-on à voir arriver de tels hommes ? Bouche bée, les autorités nous contemplant, en loques humaines, en loups à table. Ils jugent de suite la Russie.

La ville de Téhéran : L'hôpital est aux abords de Téhéran : comprenant 4 étages, il est construit en briques avec ventilateur, chauffage central, eau courante froide et chaude, salle de bain, ascenseur, il rivalise avec les plus beaux de l'Europe. J'admire surtout la belle entrée à

colonnades. En sportman, l'Anglais joue ici sur d'assez bons terrains de tennis, du football.

Le ciel malgré la chaleur est assez couvert et la vue limitée. Devant l'hôpital, une caserne de cavalerie, encadrée d'un mur et d'arbres et au pied de la montagne, avec des fenêtres et portes arc-boutées et une

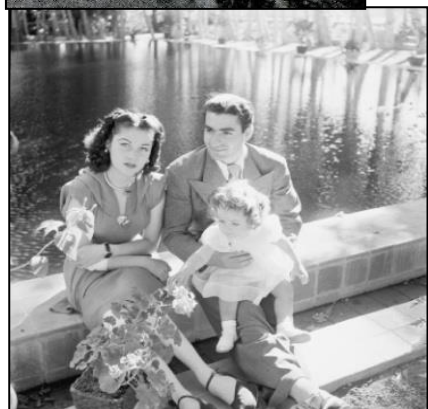
toiture en zinc. Je ne voudrais pas faire des exercices sur cette cour pierreuse. On entend le clairon matin et soir mais je vois peu de cavaliers. Juste hier, 50 lanciers sortirent sur la steppe.



Entre l'hôpital et la ville, un camp anglais provisoire avec des tentes et des maisons légères en briques. Et un peu plus loin, Téhéran, d'apparence européenne avec des petits gratte-ciel de style américain. L'ancien Shah rasa la ville pour la moderniser. L'arrivée des Alliés l'interrompt.

L'eau coule aussi aux côtés de la route. On vend l'eau glacée dans les restaurants et dans les rues. Seule, l'ambassade britannique possède une source et de l'eau potable. Il paraît que même dans les cafés les gens ne sont pas très polis.

Détails curieux : Les souverains : Dans une revue sur une photo colorée, je viens de voir sur un tricycle Son Altesse Royale, la princesse Shahuaz, maintenant âgée de 3 ans, fille de leurs Majestés, le Shah



Mohammed Pahlavi [162] et la reine Farvzieh [163] d'Iran. »

Le père de l'actuel Shah, énergique réformateur, abdiqua à la venue des Alliés et vient de mourir à Johannesburg. Seul son 3^{ème} fils voulut régner sous le joug des Anglais.

Le Shah est juste en train de démocratiser le pays.

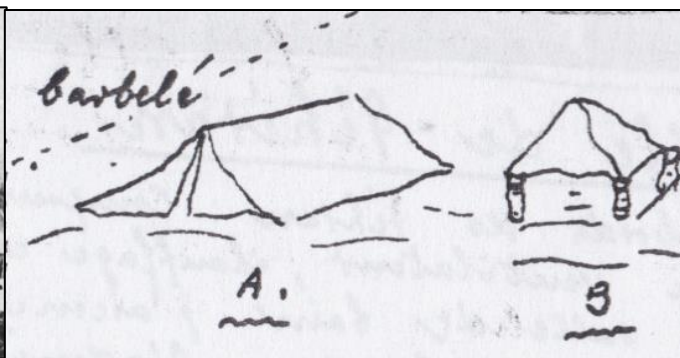
La monnaie du pays est le rial qui équivaut à 1Fr 80.

A mon avis, 20% du pays est à peu près cultivé.

Disparité entre les dotations d'uniformes.

Avec les Russes : Calot avec l'étoile soviétique, blouse et pantalon gris-brun, 2 chemises, 2 caleçons, 2 paires de bas, une paire de chaussettes, ceinturon, gamelle, gobelet, cuillère, rucksack, 2 essuie-mains, souliers. (Si chaque soldat rouge avait ça !)

Avec les Anglais: Saharienne, Chemise (2), 2 pantalons, 2 paires de bas, Pullover, 1 essuie-main, une livre de savon, cuillère, fourchette, couteau, souliers anglais (!), sac à eau, gamelle anglaise, rasoir, moustiquaire, 2 caleçons courts, 2 couvertures. (Ce n'est pas encore l'équipement complet).



[162] Les rapprochements de Reza Chah avec l'Allemagne nazie qui était le premier partenaire commercial de l'Iran en 1939 inquiétaient les Britanniques. Quand la guerre éclata, les Britanniques demandèrent à Reza Chah d'expulser les citoyens allemands du pays, ce qu'il refusa. Les Britanniques prétendaient que les techniciens et ingénieurs allemands en Iran étaient des espions ayant pour mission de saboter les installations pétrolières britanniques de l'Anglo-Iranian Oil Company dans le Sud-Ouest de l'Iran. Reza Chah, ayant déclaré la neutralité de l'Iran, refusa à nouveau une demande des Alliés de se servir du pays pour faire passer des munitions, ce qui poussa la Grande-Bretagne et l'URSS à monter l'opération « Countenance » qui se traduit par une invasion anglo-soviétique de l'Iran le 25 août 1941. Reza Chah fut forcé d'abdiquer en faveur de son fils Mohammad Reza Pahlavi et il fut envoyé en exil par les Britanniques, d'abord à l'île Maurice puis à Johannesburg, où il décéda en 1944. Son fils, Mohammad Reza Pahlavi, lui succéda jusqu'à la Révolution islamique de 1979.

[163] Faouzia Fouad, Faouzia d'Égypte, née le 5 novembre 1921 au Palais Ras al-Tine à Alexandrie et morte le 2 juillet 2013 dans la même ville, est une princesse égyptienne, fille du roi Fouad I^{er}, ainsi que la première épouse du shah Mohammad Reza Pahlavi et fut à ce titre reine d'Iran de 1941 à 1948.

Le camp de Téhéran : A 7 km de la ville, le camp est entouré de barbelés. 8 hommes logent dans une tente de 5 mètres sur 4 et 3 de haut (dessin A) fente double, écart des deux toiles de 20 cm et ouvrable des 2 côtés, ce qui crée un bon courant d'air.

On ferme durant le jour un côté, suivant la position du soleil. Environ 250 tentes au total. Le réfectoire est constitué de tentes surélevées (dessin B) avec des tables et des chaises. La cuisine se situe sous une sorte de préau, avec à côté plusieurs citernes à eau potable et un puits d'eau glacée, mais non potable. Devant chaque tente, une cruche en argile de 50 litres; les cabinets avec couvercles sont au nombre de 50. Trois piscines à eau coulante de 10 mètres sur 5 sont à disposition avec des centaines de bacs pour se laver avec un sol tapissé de galets.

A Téhéran

19 Juillet : Une nouvelle vie commence : lever 6 h, présence au drapeau à 7 h. Après les douches, nous nous débarrassons des effets russes et touchons notre équipement anglais complet. La colonie française de Téhéran ramasse de l'argent pour nous acheter les bricoles indispensables. Nous-mêmes, pour cause de faiblesse, n'osons sortir en ville. Rien qu'une demi-heure de rassemblement et déjà des douzaines tombent sans connaissance ! Le commandant du camp demande aux Anglais un renforcement de nourriture. On ne devait rester que 3-4 jours ici, mais on parle d'une prolongation.

Le changement de nourriture et la chaleur tuent tout le monde. Pour ne pas p... du sang, il faut boire 6 à 12 litres d'eau par jour, tellement on sue. On en p... quelques gouttes journallement, le restant s'évapore. J'ai bu hier de l'eau non potable. Mes selles sont comme de l'eau, mais sans sang.

Je me sens faible au point de ne pas pouvoir me tenir debout. Il paraît que le commandant envoie une plainte à Moscou. Du cinéma se déroule le soir : un film anglais en couleurs, les actualités, mais les forces pour y assister me manquent.

20 Juillet : Prise d'armes, discours, remise de la Croix-de-Lorraine tricotée en laine aux hommes, en nickel aux gradés, en chrome à Paille et Egler [164], nos chefs. Je me trouve toujours aussi mal.

Le moment le plus terrible est celui du coucher ; je ne puis supporter le vent étouffant qu'en m'arrosant complètement d'eau fraîche. Le soir, mon estomac ne digère pas du tout. Tout me remonte avec un goût d'œufs pourris, je renvoie tout.

21 Juillet : Faible à tomber. Je me laisse apporter le casse-croûte. Jamais je n'étais physiquement aussi bas, même en tant que prisonnier, je pèse 45 kg au plus. Je veux me refaire une santé, même au risque de rater le départ. Des douzaines déjà reprennent leurs forces à l'hôpital de Téhéran. Je ne supporterais pas en ce moment un voyage de onze jours, en camion, jusqu'à Haïfa en Palestine. Des douzaines d'hommes déjà reprennent leurs forces à l'hôpital de Téhéran. Je ne supporterais pas en ce moment un voyage de 11 jours, en camion, jusqu'à Haïfa en Palestine. Reinbold Emile de Dangolsheim, un camarade épuisé par une gastro-entérite, vient de mourir : et pourtant, il avait l'air plus solide encore que moi. Il sera enterré aujourd'hui avec la présence d'ambassadeurs, de délégations de troupes alliées et de la musique. Il fait déjà mieux de crever ici qu'en Russie.

A la visite, plus besoin de dire que je suis malade : je perds connaissance pour la première fois de ma vie. L'eau froide et une piqûre de camphre me font revenir à moi. Une heure après, une ambulance me conduit à l'hôpital. Un Hindou m'aide à monter les escaliers. Au camp, on distribue justement une bouteille de Pernod pour 7, du vin, et 40 000 cigarettes. Tant pis! Mais la santé passe avant tout. Je sais (maintenant) pour toute ma vie ce qu'est un estomac.

Les Anglais guérissent avec de la nourriture simple. Et pas pour rire, ils commencent par une bonne purge le 1^{er} jour et ensuite, rien que du bouillon Maggi, du thé, du cacao, du lait, de la citronnade, une tranche de pain sec, une avec du beurre. Toutes les heures, je cours au cabinet. Les infirmiers (ières) viennent des colonies, de l'Inde, ont un teint brun foncé, mais montrent une gentillesse affairée.

Une centaine des nôtres me précèdent à l'hôpital. Ma salle d'hôpital en contient vingt patients; le carrelage revêtant même les murs, les douze lampes, le haut-parleur, les grandes fenêtres, les lavabos avec baignoire adjacents le rendent propre et agréable. On nous couvre de soins continus, on nous arrange même les lits. Je déteste la nuit, avec la moustiquaire. Malgré la mollesse du matelas, on dort mieux sur le sol caillouteux d'une tente. On sue ici au point de ne plus avoir besoin de p....

Devant moi, par la fenêtre, à quelques kilomètres, la haute montagne.

Quels gens fiers, quels hommes du monde, ces Anglais, de vrais gentlemen envers nous!

[164] Egler Pierre, ancien adjudant qui avait servi dans l'armée française en 1939-40.

22 Juillet : Ces Hindous, gens bronzés, appartiennent à une belle race. Pour la 1^{ère} fois, je les regarde de près et je les admire. Mon estomac va mieux ce matin : un éternel remerciement aux Anglais s'ils me remettent sur pied. Mon cœur, mon poul, ma respiration, comme je le vois sur ma fiche, sont normaux, preuves de ma constitution solide en général.

Comme curiosité, voilà notre nourriture aujourd'hui :

¼ thé, lait, citronnade, cacao, thé, bouillon, cacao, ¾ d'eau, une tranche de pain sec, une tranche avec confiture, 3 biscuits, 1 tranche beurrée. Nous disposons de nombreux feuillets (magazines) français et anglais. Loin de son île, c'est connu, l'Anglais vit mieux que chez lui.

Les Français de la ville nous visitent et nous remettent des revues, des cigarettes. Le Ministre est du nombre. Comme je ne connais pas sa fonction, je lui parle sans gêne, à ce Phalsbourgeois. Je demande, puisqu'on peut exprimer ses désirs, du papier et des crayons. Ce sont des gens vraiment aimables qui s'étonnent sur ces choses premières qui nous font défaut. On leur montrerait notre avoir, ils en tomberaient sur le postérieur. Le commandant, oh politesse, s'excuse, malade et occupé qu'il est, de ne pas pouvoir venir en personne.

Certaines revues datent de janvier ou de février, mais que nous les aimons lire. Sur le paquet, dont j'ai le papier d'emballage, figurait ces mots : « Pour les A-L, de la part du Ministre de France ». La Croix-Rouge nous fournit des livres, des cigarettes, un mouchoir. Rien au-dessus des Français qui du Ministre à la Croix-Rouge, officiers jusqu'au commandant (en poste à Téhéran), nous parlent en amis, nous traitent en frères. Nos vingt-deux mois de service passés comme soldat allemand, comme prisonnier, comptent comme service dans l'armée française et nous en toucherons la solde.

Autre nouvelle : nous bénéficierons de semaines de convalescence à Haïfa, près de la mer, entre vin et fruits. Là-bas, nous supporterons la chaleur, après l'épreuve de Téhéran.

Sommeil profond et la moustiquaire ne me gêne déjà plus. Chaleur. Je suis allé deux fois aux cabinets. Le matin, faible comme un nouveau-né. Mais, à notre surprise, on nous sert comme déjeuner du thé, du pudding, du pain, une omelette. Si seulement je digère.

Les camarades partent pour l'église. Les forces me manquent et je ne puis ni rester assis, ni descendre



les escaliers. A peine si j'arrive jusqu'au W.C, et je ne me lave qu'en vitesse, superficiellement. Et pourtant, que cette grande baignoire me tente. O Russes, qu'avez-vous péché ? On ne vous l'oubliera pas. On m'apporte manger et boissons, on fait mon lit. Je fumerais bien une de ces cigarettes légères et parfumées, mais la tête me tourne. Si vous me voyiez, mère, frère, parente, dans cet état !

Le missionnaire passe, gentil, parlant même l'allemand. Les premiers 400 gars viennent de partir, comme le communique un officier français. Les plus malades partiront à leur guérison avec le dernier convoi. Rendez-vous général à Haïfa. 2 pommes + cacao.

Le journal français de Téhéran relate une chaleur de

40°C sans pareille depuis des années. Je découpe un article nous concernant.

La chance me délaisse. Tous touchent un repas copieux, sauf trois d'entre nous, et j'en fais partie.

L'estomac est tranquille mais j'ai souvent mal au ventre. Je suis allé une fois au W.C.

Le soir, souper léger, sans graisse ; des patates, des betteraves, du pain, du dessert, du cacao.

La radio joue, on descend les moustiquaires, c'est l'heure de dormir.

24 Juillet : Nos lectures ici sont tous orientées vers la guerre totale, et aussi dans tous les pays du monde, Orient, Indes, Amérique. Je m'intéresse, en ce moment à un manuel mensuel « France-Orient ». La 1^{ère} moitié peint le génie de De Gaulle, la 2^{ème} relève de la littérature. Juste ce qu'il me faut. Mon stock de cigarettes monte à 100.

Déjeuner : thé, omelette, pain avec beurre, confiture, pudding

16 heures : 3 biscuits, fromage, thé, 2 bonbons, 5 abricots, gelée.

Je n'aurais jamais cru que ces Hindous, une fois habillés à l'européenne, présentent aussi bien. Quelle taille et la figure ne se distingue souvent en rien de celle d'un Blanc, quelle belle peau bronzée! Et surtout ces cheveux frisés chez la plupart. Nous recevons un permis individuel via Alger.

Au camp, la vieille histoire : le combat avec la graisse.

Dîner : nouilles sucrées, sauce blanche, cacao. Je fume de temps à autre une anglaise. Les allumettes sont fabriquées en Inde. Progrès de santé remarquables chez moi.

25 Juillet : J'ai merveilleusement dormi ; le mesureur de température dut me secouer au matin. J'utilise la baignoire, mais qu'il m'est difficile de me laver : mon corps jadis lisse ne présente plus que des creux. A la diète : hier et aujourd'hui, un poulet entier. Pourrais-je mieux manger à la maison? Un poulet le soir, du pudding et de la gelée. Mes intestins ne fonctionnent pas encore comme il faut.

Je développe les plans de mon récit sur le temps passé en Russie. Concert le soir.

26 Juillet : Journée banale, avec la seule visite de l'adjudant. Troubles intestinaux, un poulet, du veau et plus de graisse déjà. Arrivée d'un nouveau malade : il est soigné en permanence et un infirmier reste à ses côtés. Mon voisin ne mange rien : tout me revient donc. Ce soir, poulet, légumes, foie, pudding, sauce me bourrent totalement. Je ne peux plus bouger. Si ce coup réussit ! Je viens de lire un résumé de la vieille histoire persane.

Beaucoup sortent aujourd'hui de l'hôpital. Serais-je de la partie demain ? Laissons le sort jouer !

27 Juillet : Je mange à en éclater : il me faut freiner absolument, je grossis aussi. Et la salle (infirmerie) se vide lentement. Pour 10 cigarettes nous achetons à 2 un journal. Les Russes sont à Lemberg et en vue de Varsovie. Que je les hais, et il faut pourtant les admirer!

La Croix-Rouge nous apporte des cigarettes, des livres pour apprendre l'anglais, des jeux de cartes, des glaces, des carnets, des crayons.

J'ai demandé des cartes postales, mais apparemment la guerre les a fait disparaître. Je sors demain et je fais encore vite la lessive. Le temps de laver les bas et déjà le caleçon est sec !

28 Juillet : Je prends un bain de grand matin et les ambulances nous emmènent. 300 types restent encore au camp. Nous recevons 50 cigarettes et une 2^{ème} tenue. Répartition à raison de 14 gars par camion.

Compléments sur l'Iran : Un âne accompagne toujours la deuxième personne. Il est toujours sellé, couvert d'une selle en étoffe parfois brodée, le couvrant de la tête à la queue. Rien de plus drôle que le *cavalier*, trop grand pour une telle bête, avec ses jambes ballantes allant presque jusqu'à terre. Chargé, l'âne porte une demi-douzaine de bottes de paille, attachées des deux côtés de façon à l'équilibrer, mais aussi des bottes de trèfle, du bois, etc. Souvent aussi, il s'amène avec deux hottes faites en osier ou en planches, remplies des produits les plus divers. Libre, il va paître sur les prés avec les autres animaux domestiques.

L'eau : Les sources, peu nombreuses, sont d'autant plus rafraîchissantes pour l'homme. Ce dernier endigue tous les filets d'eau autour du centre habité et les y amène ainsi. Chez nous, une rigole longe le trottoir : ici, c'est l'eau, en plus ou moins grande quantité d'une largeur variant jusqu'à un mètre. L'habitant s'y lave, y fait la lessive, y boit. Dans des contrées plus arides, on vend l'eau des sources avoisinantes dans des cruches. Je voudrais savoir quand il pleut ici.

Champs, gens sur la route : On récolte dans la plaine en ce moment les céréales à la main, avec une faucille primitive. L'âne, dans les parages, attend qu'on lui charge les gerbes. Dans certaines régions plus élevées cependant, les céréales sont encore vertes. On y cueille aussi des fruits méditerranéens.

La plupart des gens travaille tête nue dans ce soleil et pieds nus. Et dire que le sol est chaud comme un four : la peau de la voûte plantaire de ces indigènes, très épaisse et dure, présente des plis comme les pattes d'éléphant. Les gosses se promènent sur la route et vendent des fruits, en les portant sur la tête, dans un panier ou un plateau. Ils pratiquent volontiers l'échange et tout, même les petits chiffons, leur conviennent. En tant que routes, il n'existe que celles construites par les Alliés.

Demeures : L'argile compacte, les blocs cubiques en argile, et plus rarement les briques constituent la matière première. Les murs s'amincissent vers le haut. Des troncs d'arbre en forment le toit : c'est toujours l'argile qui les couvre.

En route, on voit beaucoup de ruines. Et pas étonnant : les murs se fendillent vite. Impossible de les réparer : on reconstruit donc une *maison* neuve et, pour varier l'endroit, on l'érige à un autre emplacement. J'ai admiré des maisons avec ces sortes de préaux à piliers, des temples à coupoles en forme de vase retourné et décoré. Un mur les encadre avec des arbres.

Mais certaines gens habitent encore dans des cavernes. Quelques bastions carrés, avec des tours aux coins, laissés à l'abandon et à la destruction ; l'érosion les use autant que la main humaine.

Téhéran – Bagdad – Haïfa

29 Juillet : Les bancs manquent dans les Dodge anglais et nous nous asseyons sur les couvertures. Avec un camarade, je voyage dans la voiture-infirmière, avec le capitaine-médecin, l'adjudant infirmier, deux Lorrains de la caserne de Beyrouth et deux infirmiers. Nous ne sommes que sept occupants et je suis à proximité du stock de médicaments pour prendre ce qu'il me faut.

Route, plaine et montagne restent pareilles : le désert, les oasis, les points d'eau défilent, peu de champs si ce n'est ceux implantés dans un sol non pierreux, des ânes chargés de pots en argile, des charrettes à deux roues.

Des gosses de 8 ans entretiennent la route : les lois récentes sont vraiment nécessaires pour l'interdire.

A Heydine, nous franchissons la frontière du pays occupé par les Russes. La route goudronnée commence ici, continuant, paraît-il jusqu'à la mer.

Un vent inouï nous coupe l'haleine mais le casque colonial adoucit quand même la chaleur.

Heydine : ville ancienne, moitié en ruines avec deux mosquées à murs en carré et une tour en forme de vase renversé, l'autre à minarets. La porte de la ville présente trois entrées et ses briques colorées sont assemblées de manière à faire des décorations. L'industrie des briques occupe une place importante dans ce pays ; les briques sont cependant peu résistantes. Ces villes millénaires, ainsi que la montagne et la plaine semblent usées, épuisées par la civilisation ancienne, et elles semblent incapables d'être encore fécondes et de revivre de nos jours. La colonne s'adapte excellemment à la route, file ou ralentit selon les besoins. La réputation de ces chauffeurs hindous est d'ailleurs établie. Des motocyclistes que je n'envie point font la liaison.

Nous nous arrêtons vers 16 heures après dix heures de route, coupées d'arrêts toutes les 2 heures.

Les camions *tankent* et l'infirmier loge dans un cinéma, sur la tribune. Le capitaine nous achète des raisins et le thé renferme de l'eau de Javel. Mon estomac fonctionne à peu près mais je passerai encore à l'hôpital, je vois ça.

«Les gens ici sont des fainéants», nous affirme le capitaine et l'ancien Shah destitué manque pour les faire travailler. Le pays deviendra-t-il une colonie ? Car, en définitive, c'est le régime à poigne qui manque ici. J'ai lu à l'hôpital l'histoire de cette civilisation vieille de douze siècles à commencer par Cyrus [165] qui y a régné 600 ans avant Jésus-Christ. Et pas de vestiges ! Cela ne m'étonne point avec cette argile comme matière première qui retourne vite à l'état de poussière !

Le vent, terrible, nous emporte presque. Nous marchons en zigzag et la nuit est froide. Mes deux couvertures ne me suffisent même pas. La salle dispose de l'électricité et je constate aussi au point de vue du manger que je suis bien avec cette infirmerie (installée dans le camion) : la viande surtout ne manque pas et nous recevons pour la journée du singe, du pain, de la marmelade en quantité, à sept hommes autant et plus même que les rations de 1914.

30 Juillet : Départ à 6h1/2 – le vent s'est un peu calmé – la route est goudronnée.

Nous grimpons dans la montagne jusqu'à une altitude où il fait vraiment frais. Arides, ces hauteurs offrent cependant un pittoresque admirable. Les roches dures et tendres alternent. Des fois les versants paraissent être travaillés au fil et au râteau : des sillons profonds de 20-40 cm les traversent dans la direction du vent. Sommets et plis sont arrondis.

Les hauteurs à squelette rocheux présentent mille variétés :

- des pointes de roches, ressemblant à un château-fort,
- un chapeau de roches plus ou moins étendu,
- une crinière de roches,
- un flanc zébré, en hauteur ou en largeur, les roches formant des jeux d'orgue ou des terrasses.

L'imagination peut ici dénicher toutes les formes voulues. Cela va jusqu'au chaos indéchiffrable. Par-tout, la direction du vent est marquée. Déchiquetées, les roches ont cependant des contours usés, effacés, adoucis.

Le capitaine, vivant depuis des semaines dans le pays, homme à argent et relations, nous raconte : «La montagne offre des repaires à des panthères, à des chacals, des loups, des ours, à une variété de tigres. Des blessés agressés par les bêtes fauves entrent toujours à l'hôpital de Téhéran. La montagne héberge aussi des tribus belliqueuses, que même les Anglais et les Américains n'osent pas approcher. Les uns,

[165] Cyrus le Grand a rassemblé tous les peuples des plateaux iraniens sous son autorité et les a entraînés à la conquête de l'Orient, de la mer Égée à l'Indus.

les *Lonrds*, portent les cheveux jusqu'au derrière, attaquent [166] et pillent périodiquement la capitale ». [167]

Les oiseaux nous séduisent par leurs formes et couleurs: geôliers, guêpiers, chasseurs d'Afrique en sont leurs noms. Les derniers creusent des sortes de cavernes aux flancs des montagnes pour leurs nids. L'hiver est très rude ici.

Les Américains se posent partout avec leurs sacs de dollars. Mécontents de devoir disposer de tentes, ils s'érigent des maisons en pierres calcaires avec des toits en tôle goudronnée. On les distingue facilement des Tommy (Anglais) par leur air de gangster. Leurs camps sont immenses.

Dès midi, l'ancien paysage, large plaine entre des montagnes, revient. Nous nous arrêtons dans un camp anglais à maisons en briques, à lits en toile de sacs et eau courante.

Diarrhée – 3 fois prise de médicaments

Nourriture : Matin : figues, pain, thé.

Journée : biscuits, fromage, singe, confiture, sardines, raisins, dattes.

Suppléments payés par le capitaine : Brandy, sardines

Soir : patates, mouton, sauce, thé, pommes, melons, fruits en conserve, 2 paquets de cigarettes.

Je reprends du poids malgré mon estomac.

31 Juillet : Nous campions hier devant Hamadan, vieille ville de 5 000 ans établie au flanc de la montagne et d'un vieux style persan. Le climat se supporte ici à cause des nuits fraîches. Quand nous passons par la ville, à 6 heures du matin, les gens se lèvent justement et plient leurs lits sur le toit. Ville très ancienne, on le voit. Plus de ruines et demi-ruines que de maisons habitées.

Et nous entrons à nouveau dans la montagne et montons à une altitude vertigineuse sous des températures froides et redescendons par une route dangereuse sur 26 Km. La montagne ignore le pittoresque d'hier et n'offre qu'un sol tendre ordinaire. Seuls les lacets et les abîmes me plaisent et les flancs schisteux. Les roches brillent au soleil comme si l'eau suintait hors d'eux, et font mal aux yeux. On roule de bassin fermé en bassin fermé. J'admire le coloris. Le fond du paysage est d'un jaune rouge qui varie en crescendo jusqu'au noir gris, sans qu'on voie déjà un passage. L'ensemble est estompé, flou, à cause de l'air épais, peu transparent. Ce flou surtout, cet insaisissable me ravit.

Les chevaux remplacent peu à peu les ânes. Ils sont chargés à la manière de ces derniers, avec les mêmes clochettes, mais portent aussi des cavaliers, des amazones et tirent des équipages.

Des cigognes, pas si peureuses comme chez nous, paissent par troupeaux de 50 à 100. Les vautours ont jusqu'au 75 cm d'envergure.

Les cimetières comprennent des monticules, pêle-mêle, encadrés de pierres, parfois avec une plus grande inscription en tête du tumulus. Par ce chemin passaient dans le temps les caravanes des morts, avec des ânes portant chacun 3-4 morts enveloppés et ficelés, demandant cher pour les acheminer et enterrer dans la terre sainte. Les conducteurs les balançaient généralement dans le Tigre, (sinon en pleine nature), en gardant pour eux l'argent nécessaire à l'enterrement de ces fidèles!

Kermânchâh marque la fin de la zone neutre, le début de la zone anglaise. La ville possède des raffineries de pétrole ultramodernes, où flotte le drapeau du vieux Shah, noir, blanc, rouge avec le lion portant haut le glaive. Route principale assez jolie avec des bazars à un étage, une rareté ici. En général, les maisons de l'ancien style sont propres, dans l'angle, avec des lignes droites.

Beaucoup de galeries devant les façades des maisons, à colonnades et arches. A la sortie de la ville, des villas à l'européenne, simples, à toiture de zinc, à parc de verdure.

A droite, des montagnes splendides, des rocs nus à aspect merveilleux dans le flou, se lézardant dans le soleil, des monticules comme couverts de rideaux de perles brûlantes.

Rien que des troupeaux et des troupeaux. Les maisons, à une seule pièce, ne comprennent que des bancs à tapis. Dans les restaurants, les tapis couvrent tables et bancs. Souvent, les maisons sont sur-

[166] « A partir de Bakou, la sécurité du transport fut renforcée : des soldats soviétiques, mitraillette au poing, montaient sur la locomotive, précédée elle-même d'un wagon lesté de sacs de sable. Dans la région montagneuse de l'Azerbaïdjan une seule ligne de chemin de fer, souvent menacée et sabotée, conduisait, en effet, vers Tabriz, terme de notre périple en chemin de fer. » (Blog de Michel Dandelot).

[167] Mohammad Reza succéda à son père, Reza Chah, lorsque ce dernier fut contraint d'abdiquer en septembre 1941, peu après l'invasion anglo-soviétique. À la tête d'un empire occupé, soumis au bon vouloir de Churchill et de Staline, le jeune chah fut également confronté aux tentatives sécessionnistes dans les provinces du nord-est et aux rébellions tribales dans le sud du pays.

montées d'un quart de coupole et se rangent le long d'un mur en carré, en formant au milieu une cour intérieure.

Pour battre le blé on étale les gerbes autour d'une meule, et les bœufs attelés à un rouleau hérissé y tournent en rond. Beaucoup montent le cheval comme l'âne : ils balancent les jambes.

Nous stoppons dans un camp en pleine montagne avec des maisonnettes en briques, à toit en tôle ondulée, à plancher de cailloux. Camp de passage comme tous les autres, pouvant héberger 1 000 hommes. Des citernes amènent l'eau. Diarrhée. 11 heures de route

Beaucoup de tombeaux d'hommes saints, leur mur en carré entourant une petite tour à coupole, le tout peint en blanc et perché sur une colline.

Un nouveau mois. Serons-nous le prochain mois à Alger ? Douteux !

Journée de repos : L'infirmierie occupe un grand bâtiment à 50 lits. Quelle température délicieuse le matin ; le soleil, à cause des montagnes ne fait longtemps qu'éclairer le ciel. A 50 mètres de nous, la pente monte raide. Je prends ma douche froide et je ne mange que peu. Je profite chaque fois de la distribution des médicaments me servant moi-même une potion renforcée. Cela finira par m'aider. Comme déjà mentionné, je me sens bien dans ce camion, je reprends doucement des forces, je m'entends bien avec les deux Alsaciens-Lorrains, vieux gaullistes, et les vivres abondent.

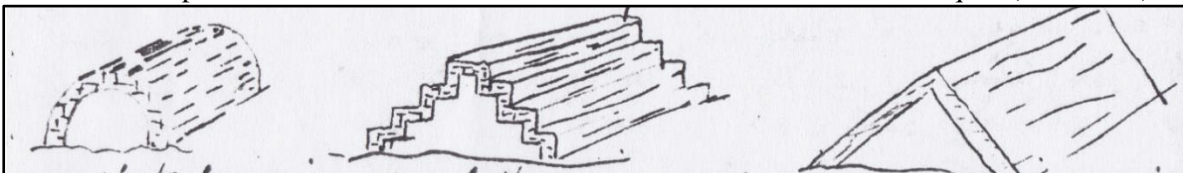
Je lave des effets, on touche des vitamines, les camarades écrivent des lettres : de Beyrouth à Téhéran, elles mettent 2 mois pour parvenir à destination. Nous laissons un malade à Kermânchâh : 14 patients y sont déjà, provenant des convois précédents.

Au dîner, de la purée, la première depuis dix mois, et du mouton. Il n'y a que cette viande ici, et du vrai caoutchouc. Les malades bénéficient de petits beurres et de fruits.

Pensées : Selon mon avis, la guerre finit dans deux mois. Le capitaine vient de demander qu'on nous transfère en convalescence dans le Liban. Région merveilleuse, séjour des riches fuyant la chaleur de la plaine. J'aimerais mieux séjourner en Afrique du Nord. Histoire de voir du pays, et c'est du chez nous. Je plains les cuisiniers, jour et nuit par cette chaleur devant leur poêle. Ils portent juste le short, et les feux ouverts les rendent noirs de suie. Il existe un service d'autos Téhéran-Beyrouth. Les transports par avion sont militaires. Le soir, dans la salle de lecture, exhibitions d'un type à côté d'eux, pour les empêcher de s'endormir ? Hier nous avons changé de camion et de chauffeur.

Le camp, vaste, avec des tentes ouvertes, possède même des vraies douches. J'en prends trois le soir : mais l'eau est tiède et, sur les lits et malgré le courant d'air, la chaleur nous étouffe. Beaucoup ont un coup de soleil, disons plutôt un coup de chaleur ; on les met dans une chambre frigorifique.

A côté du camp, un cimetière curieux, avec comme tombeaux, des niches en briques (cf. dessins).



C'est le soir avec du lait aujourd'hui. J'en bois au moins deux litres, et même du condensé pur.

Ration de 85 cigarettes. Je me porte bien malgré les litres d'eau, de thé, de lait. Deux malades partent à l'hôpital de Khanaqin. Les types se rendent eux-mêmes malades en achetant toujours des raisins bien qu'ils en connaissent le danger. Les Hindous allument des feux ouverts pour contenir les chacals à distance. Ceux-ci rôdent toute la nuit autour du camp, poussant leurs cris aigus, leur mi-lamentation, mi-appel, leur rire hideux. La nuit est si fraîche que les deux couvertures ne me suffisent pas.

3 Août : Départ à 4 heures du matin. Matin sombre encore, et je ne puis admirer Khanaqin, ville pittoresque, avec des vergers de dattiers, un pont à niches, des maisons anciennes. La région s'aplanit complètement. Mais la végétation disparaît de plus en plus, le sable devient mouvant et envahit la route. L'air semble remplie de brouillard tellement la poussière vole. Une demi-douzaine d'oasis de palmiers où l'on ne découvre cependant que quelques maisons. Un point étroit laisse passer la route.

Bagdad-Haïfa-Tarente du 4 août au 22 août 1944.

4 août 1944 : Départ à 6 heures. Je vois le premier train irakien avec une de ces machines à longue cheminée mais à wagons express très modernes. Les traverses prennent appui sur la seule argile. Je ne suis pas en forme aujourd'hui : rien que de goûter un bout de viande et l'estomac *révolutionne*.

A la sortie de Bagdad, un parc immense long de 20 km irrigués par des ruisseaux canalisés, semé de villas. Il s'efface progressivement devant le désert caillouteux, argileux ensuite. La terre plate à perte de vue ne nourrit pas une seule herbe.

A 8h30, passage de l'Euphrate par un pont en fer de 250 mètres de long, encadré de quelques maisons aux toits plats et aux terrasses habituelles. Rien ne *respire* dans cette ville de Bagdad, même les eaux du fleuve se tiennent tranquilles, et pas un seul arbre ! Pendant 12 km, la route surplombe la zone d'inondation où même par saison sèche quelques petites mares se maintiennent. Et que des moutons qui vivent de ces herbes rares. Le désert revient. Je finis par m'endormir tellement la monotonie du pays fatigue. Nous frôlons un grand lac, pareil à une mer, alimenté par l'Euphrate. Mais aucune végétation. Des tranchées, un fossé antichar, des abris démolis, témoins de la résistance irakienne durant l'occupation. Et encore ce désert, toujours ce désert. Une pompe à essence, une maison, des autobus gigantesques bourrés dont je plains les occupants, serrés les uns contre les autres. J'aime bien plus notre camion spacieux. Une demi-heure à ne rien boire et l'on est abasourdi, les oreilles bourdonnent et les yeux se troublent.

Arrivée à 13h30 dans un camp érigé en plein désert, à tentes fermées. A partir d'un puits, l'eau est pompée dans un réservoir par un de ces moulins à vent ressemblant à celui du Schlossberg (tour de Forbach). Le précieux liquide, par raison d'économie, ne coule cependant que par minces filets.

Ce désert ! Et dire que le capitaine y passa quatre années de ses treize ans de carrière en Afrique. Il chante toute la soirée, insensible à cette fournaise. Il me semble que les soldats irakiens portent des robes. Je vois de l'argent du pays : des fils, des dinars. Mais les Anglais m'étonnent bien davantage : ils nous apportent de la glace. En a-t-on idée ! De la glace en plein désert ! Un camion frigorifique nous accompagne d'ailleurs. L'eau froide est un délice. Ici, entre les fleuves Tigre et Euphrate, se trouvait, affirment certains, le paradis terrestre. Drôle de paradis actuellement.

5 août 1944 : Départ 6 heures. J'admire encore un brave soldat, à foulard blanc avec des décorations rouges et des dentelles maintenues par un cordon noir circulaire. Son ceinturon n'est que cartouchières et il en porte encore en travers de la poitrine.

Toute la journée, le désert, de sable pierreux. Nous rencontrons trois camions, une caravane de chameaux. Des ondulations de grande étendue accidentent la surface aride ainsi que des collines de quelques mètres à crête tirée à la règle ou en forme d'assiette renversée. Le sable emporté par le vent, rencontrant au bord de la route un obstacle, s'y tasse, se répand sur la voie, gêne la circulation. Cette route est l'œuvre de guerre des Anglais. Peu large mais bien lisse, elle nous permet de faire du 50 km à l'heure. J'apprends ainsi ce qu'est un mirage : on voit au loin un lac, un courant d'eau avec des dattiers, figurez-vous, qui traversent même la route que nous utilisons à l'instant, preuve de leur inexistence ! Pas de mirage sans un fond surélevé.

Assis ou couché, l'on se sent malade. Un bon matelas, voilà ce qu'il nous faudrait. Chaque heure apporte cependant sa surprise. A 13 heures, nous atteignons le village de Rubta, station Radio au centre du désert. Pas un brin d'herbe, pas d'eau en vue. Quelques maisons, quelques curieux et un camp anglais... sans tentes pour nous. Nous pouvons rester à l'ombre des camions, dans une ombre plus que minuscule à midi. Nous *tankons* de l'essence, buvons du thé et repartons, après délibération des chefs, vers la prochaine station située à 140 km.

Nous croisons dans un champ d'aviation où flambe un réservoir d'essence, un troupeau de chameaux, alignés comme les perles du chapelet, partant à la recherche de brins d'herbe soudain apparus mais encore clairsemés, quelques tentes de bédouins, noires, fermées du côté du soleil. Des enfants tendant leurs mains mendient par endroits. Quelques mamelons usés offrent leur squelette osseux, arrondis et rendus lisses à la base par le sable accumulé. Toujours et toujours les yeux regardent dans le vide : un séjour prolongé ici ne peut qu'abrutir un Européen. Arrivée à 19h30. Nous disposons de tentes fermées. Peu d'eau, à part celle qu'amènent les camions-citernes, et qu'elle est fade.

Huit autos rejoignent le camp avec un retard important. Avec une vitesse de 50-60 km, une panne condamne une auto à faire toute la journée une course solitaire. Je bois toujours encore 1 à 2 litres de lait par journée et je ne puis, sans ressentir les crampes d'estomac et d'intestin, manger de la viande. Nous goûtons à la dérobée le vin du capitaine.

Rien de plus propres que ces Hindous. Ils se lavent bien plus souvent que nous mais, extrêmement pudiques, n'enlèvent jamais leur caleçon devant les autres. Une petite surprise : à 17 heures, nous croisons, en plein désert, deux poteaux indicateurs mentionnant IRAN d'un côté, TRANSJORDANIE de l'autre. Ni postes, ni bornes. Je crois d'ailleurs que les distances signalées ici ne sont pas à un kilo-

mètre près. Nous nous trouvons à présent dans un émirat : peu importe le nom qu'il s'agisse d'émirat, de royaume ou mandat, ils forment le même paradis de sable.

Nourriture anglaise : toujours du thé, plus de viande que les autres choses réunies, peu de pain. On mange ici en une journée plus de viande qu'en Allemagne en une semaine!

6 août 1944 : Départ à 7 heures et demie. Les soldats indigènes rebutent par leur saleté. Courant en guenilles, ils ramassent tous les déchets, grattent les boîtes de conserve vides, se montrent vrais chalcals. Le capitaine et les autres officiers sont d'avis que la France récupèrera la rive gauche du Rhin, (La Belgique se francisera vite!), le Piémont, l'île d'Elbe, la Sardaigne, la Sicile. Ils nous disent que la France Libre est sans dettes grâce à l'or de l'Afrique Equatoriale Française, (A.E.F.) et de la Banque de France. J'en serais heureux!

Les indigènes crient après nous leur éternel bakchich et tendent leurs mains. Toute la journée, nous roulons entre les pierres de basalte gris foncé qui couvrent le désert comme tombées du ciel, serrées les unes contre les autres sans laisser d'interstices. Des blocs atteignent un demi-mètre cube, des blocs à perte de vue, pendant six heures de route, jusque devant le camp-escalaire. La vue est limitée aujourd'hui, et, mirages splendides, maisons et tentes se reflètent dans un lac imaginaire: incroyable.

Trois caravanes de vingt à trente chameaux, deux camps de bédouins, une auto civile forment seuls diversion. Le pipe-line suit ici la route; par endroits, il est à découvert pour des raisons de réparation. Des flaques de pétrole partout. L'eau bue d'hier le sentait déjà. Ainsi les Anglais jouent-ils avec la benzine. A la maison, on la trouve pour remplir un briquet; ici, on la gaspille par litres pour laver les bidons! Le nouveau camp se plante en plein sable, balayé par des tourbillons. La citerne est vide en l'espace d'une heure mais j'en ai profité aussi. Que de mouches!

La voie ferrée venue de je ne sais où, longe les tentes. Les officiers vont au cinéma, c'est que les Anglais savent se débrouiller et le capitaine nous console avec quelques bouteilles de bière. Il sort en *ville* à 5 km. Drôle de ville en tout cas, je n'en ai pas remarqué la présence. Nuit froide où l'on ne se déshabille pas.

Les Français Libres adorent De Gaulle. Ils en parlaient hier encore et j'aime écouter. Selon eux, Léopoldville, la Corse et Tunis lui firent l'accueil le plus grandiose. A Tunis, cent mille habitants tombèrent à genoux devant lui et chantèrent la *Marseillaise*. Nouvelles par la poste du camp.

7 août 1944 : Départ à 6 h. Ciel couvert comme s'il avait neigé et vent froid. Dans le camion, nous nous enroulons dans les couvertures. Le soleil sort, pâle, projetant ses rayons qui annoncent la pluie. Le vent frais rend la chaleur très supportable.

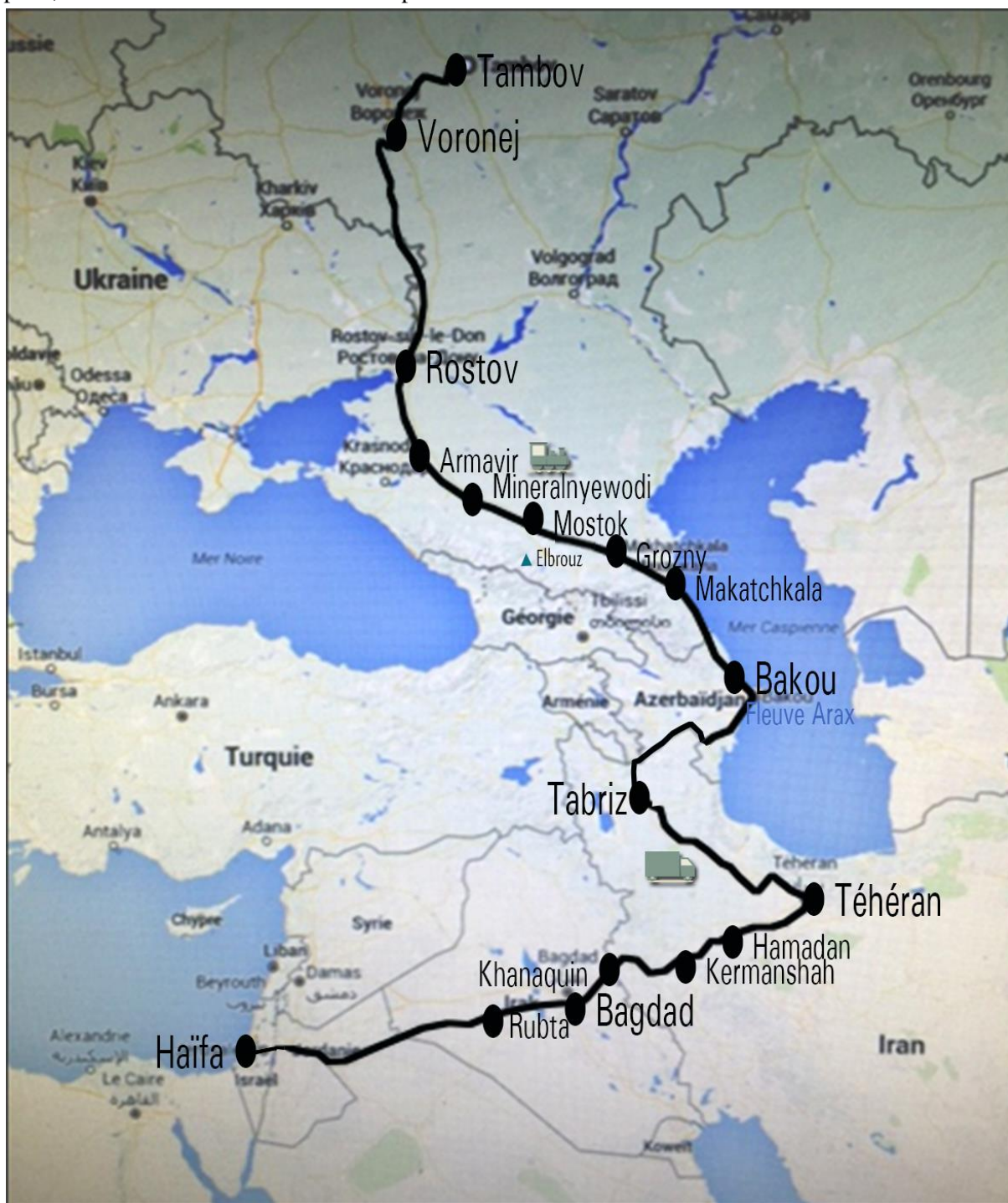
A 8 heures, la ville d'Irbid marque la fin du désert. Tout est cultivé à partir de cette ville et nouveauté, une haie de cactus encadre les champs constitués d'un beau sol rouge foncé. Irbid s'étale sur les collines. Il semble que pour la première fois les habitants aient vu la valeur du basalte comme pierre de construction. Rien que des maisons en chantier. C'est une belle ville, orpheline d'arbres qui lui manquent. Nous roulons ensuite par deux ravins profonds. Je dis ravin et non col car un écriteau indique un niveau inférieur à celui de la mer. Collines à roches calcaires, nues.

Puis c'est Menjamin, village-frontière dans la vallée du Jourdain. Le camping est interdit aux Européens dans ces parages à cause de la malaria. Des postes anglais des deux côtés du fleuve, une halte de contrôle. Nous voyons la première maison cubique avec tours et meurtrières, refuge des Blancs en cas de révolte. Un drapeau palestinien y flotte. Un convoi de Russes nous croise, libérés en Italie et directement expédiés dans leur patrie!

Beisan, Affula: les villes se perchent sur les collines blanches (pierres calcaires) dans le soleil et le fond sombre d'arbres merveilleux. Des champs de bananiers, des dattiers et un nombre toujours croissant de vergers très soignés. De longs conifères élancés, pareils à des peupliers noirs, encadrent les champs aux abords des villes. Des collines nues, mais les fruitiers grimpent à la limite maximum. Sur les flancs, les maisons entre les roches calcaires se distinguent à peine.

A 50 km de Haïfa, des poteaux indiquent les chemins vers Nazareth et Jérusalem. A partir de là, les maisons, la plupart situées sur les côtes européennes, se suivent ininterrompues. Quelle joie de voir, après trente jours, une région fertile et civilisée!

Des gens et des Arabes habillés comme chez nous, des nomades et leurs camps de tentes noires, quelques troupeaux de moutons mais surtout des bovins. Camp anglais après camp anglais. Je ne m'assieds pas pendant toute la matinée. Que des villes charmantes dans un décor d'arbres variés! Puis c'est Haïfa, des raffineries de pétrole, le chemin de fer, des maisons à flanc de colline, et la ville elle-même sur le plat, une impression de blanc, de cubique. A gauche le Mont Carmel, avec ses hôtels, villas, arbres. Quelle circulation colossale, auto derrière auto. Nous passons par le centre et ressortons par les faubourgs. De l'Européen partout et pas d'accoutrements arabes. Puis viennent la mer, la plage plate, déferlant doucement sur les bords par écumes blanches.



A 15 km de la ville de Haïfa, après avoir longé des dépôts britanniques, notre camp à quelques centaines de mètres de la mer, sous les oliviers. Formalités courtes. Nous coucherons demain dans nos compagnies. Je me choisis pour la nuit une bonne place sous un arbre. Ô les terribles moustiques! Les camarades depuis quelques jours ici s'y plaisent. Il y deux cantines, mais pas d'argent. Nous restons

des pauvres diables tant que les *ronds* manquent. Nous touchons un calot français et, au souper, un demi-litre de vin. Le camp est en liaison avec la garnison française de Beyrouth dont une auto marquée aux grandes inscriptions stationne ici.

8 août 1944 : Nous nous installons dans une tente avec la moustiquaire, mangeons à 8, et donnons à laver notre linge sale. Le général Albert Humblot, Commandant les forces françaises du Levant, nous visite. La musique militaire de Beyrouth l'accompagne, en uniforme anglais et képi de tirailleur. Elle nous joue des marches militaires, un vrai événement pour nous de voir des poilus de France, d'ouïr des marches du pays. Qu'ils sont à plaindre ces gars, depuis quatre ans si loin de leur famille. Les larmes me montent aux yeux, je ne me gêne pas de l'avouer. Bien des autres, à la maison, pleureront de joie lors de l'entrée des Alliés.

Ce que vous ignorez peut-être:

1) En Italie, les Alliés, d'après le communiqué, ont demandé aux forces gaullistes de ralentir leur avance pour ne pas gêner le tir de leur artillerie.

2) Un secteur attaqué vainement par les Américains, puis par les Anglais, est enfoncé par les mêmes troupes africaines, comportant principalement des Alsaciens-Lorrains. Elles ouvrent une brèche de 50 km. En rapport avec les pertes énormes causées par la double mobilisation d'Alsaciens-Lorrains, on ne mettrait plus ces derniers en première ligne. Visite médicale: idem qu'à Téhéran, les médecins nous trouvent très faibles. Le capitaine constate la persistance du *je-m'en-foutisme* général et ne comprend pas cette désinvolture. Je le comprends, car je suis sanctionné à cause d'une paillasse non perçue par nonchalance : je dois comparaître et me justifier devant le chef de compagnie. Je vends mes cigarettes pour 250 mils (1 *mil* par cigarette, 1 mil = un cinquième de Franc).

Le général nous apporte 50 cigarettes par tête et nous fait gagner $\frac{1}{4}$ de vin.

9 août 1944 : Tout avance progressivement dans notre camp, à commencer par le manger. 150 g de lard ce matin. S'il ne me nuit pas, j'ai gagné la bataille de la santé.

A choisir entre messe et promenade de la compagnie, je choisis la promenade; elle me permet d'admirer la mer de près. Pour la première fois de ma vie, je suis assis à dix mètres du bord sur le sable fin. Les vagues devant nous s'élèvent à trois mètres. Des couches d'eau s'en détachent, hautes de 30 à 50 cm et se glissent successivement en formant un étalage de flux vers le bord, l'écume les transformant en vrai champagne. Culottes retroussées, nous nous faisons balayer les jambes par cette eau délicieusement tiède, pêchons des petits coquillages dentelés et multicolores et rions à être mouillés par des vagues qui s'entrechoquent. Le vent frais nous envoie des caresses de la France et que pour y rêver je me plaindrais sur cette plage toute la journée à faire des rêves étendus comme cette mer, audacieux comme elle, réaliste et clair comme son cristal.

Notre bibliothèque très riche dispose d'œuvres des plus grands auteurs. A la cantine des nègres sud-africains, j'achète des biscuits et le premier chocolat, de la limonade: rien que 100 mils!! On voit des scènes touchantes, des Noirs guidant les nôtres par les oliviers à leur N.A.A.F.I. (magasins), comme s'ils marchaient dans la brousse. Atout = chocolat, une denrée rare pour nous depuis 4 ans, inconnu depuis un an. Mais les soirs posent des problèmes. Chacun reçoit un bon pour une bouteille de bière.

10 août 1944 : Mon *Voltaire* de la bibliothèque s'avère très intéressant mais me fatigue rapidement. Un comité d'Alsaciens-Lorrains de Syrie nous visite: ils s'étonnent du minutieux partage du pain. Nous leur expliquons l'affaire par la faim et l'habitude prise en captivité de le couper au cordeau. Et ces gens comprennent: à 16 heures, ils nous offrent un casse-croûte, deux cervelas, du pain et un $\frac{1}{4}$ de vin. Ils nous souhaitent une bonne rentrée en Algérie, puis en France. Je n'y vois point d'inconvénient. Et en plus 40 cigarettes et un paquet de gris. Je les échange aussitôt contre des friandises, ayant définitivement renoncé à fumer, comme j'ai aussi renoncé à faire des économies. Après mes souffrances, je veux profiter de la vie.

La chaleur à Haïfa se supporte: est-ce la mer ou l'habitude?

Ma santé se stabilise, avec encore un point encore négatif: les tiraillements d'intestin ne cessent point. Les scorpions, comme dans toute la région méditerranéenne, en piquent plus d'un. Tout ici respire la civilisation et rappelle l'Angleterre, imposée mais guère aimée.

J'achète pour 150 mils du chocolat malgré l'interdiction de m'éloigner du camp. La nuit, je tombe malade; diarrhée, vomissements. Estomac, tu m'obliges donc encore de jeûner. A ce rythme, je finirai bien par rejoindre ceux qui suivent un régime spécial et meurent presque de faim pour guérir.



Les quatre photos ci-après nous ont été communiquées par François Humblot, petit-fils du Général Albert Humblot, Commandant supérieur des troupes du Levant.

11 août 1944 : Du chocolat, un casse-croûte en supplément, et aujourd'hui je suis malade à mourir. Comment puis-je alors grossir? La ration de pain augmente pourtant; un pain pour 9, puis pour 7, et maintenant pour 6. Jamais avant la guerre, je n'ai mangé un pain aussi bon: du vrai gâteau.

Je suis incapable de fixer ma pensée. Je ne puis lire qu'avec la tête fraîche du matin. Le soleil me paralyse, et le soir me retrouve épuisé. Hier, au crépuscule, j'eus cependant le premier sursaut de ma vie sentimentale, en pensant avec émotion aux doux moments passés avec ma fiancée.

Le curé confesse; physiquement et moralement je ne me sens pas à la hauteur d'y aller.

Jeux de cartes et football naissent, mais les amateurs du ballon se comptent encore sur les doigts, tous ayant du plomb dans les jambes. Des douzaines de gars partent tous les matins en prison, en punition du *je-m'en-foutisme*. L'eau est rare ici et fade par-dessus. La mer nous tente mais notre faiblesse nous empêche d'en profiter.

12 août 1944 : Promenade au bord de la mer mais les bains nous sont défendus. La chaleur augmente et je bois également sept litres d'eau, de bière, de limonade, de thé. Je m'abstiens de vin et de viande.

13 août 1944 : Dimanche. Pour la première fois j'assiste à la messe dans le réfectoire aménagé exprès à cet effet. 700 fidèles se recueillent dans cette église de vingt-deux tentes, dont 100 font leur communion pascale. Le missionnaire qui parle d'ailleurs l'allemand habite le camp. Il confesse toute la journée. Un curé lorrain de Beyrouth nous visite et son sermon fait pleurer certains. Un pasteur s'occupe des camarades protestants. Tous les égards donc pour nous. Les Russes croyaient faire de nous des Bolchevistes. On voit les résultats contraires. Tous admirent l'Armée rouge, sans l'aimer cependant.

Cacao à midi et le sixième d'une tarte fameuse aux abricots. Pour vous dire avec quel peu de chose on se rassasie, j'énumère une ½ cuillerée de pommes de terre rôties, une tranche d'une sorte de fruit du pays tenant sur une cuillère, une ½ pomme, un ¼ de thé, une tranche de pain d'environ 100 grammes. Je ne souhaite à personne d'être malade de l'estomac. A rester dans cet état toute ma vie, j'aimerais mieux me suicider.

J'apprends ici à connaître les oliviers puisque nous campons dans un jardin immense. Arbres à feuilles étroites et dures qui se fendillent un peu moins que les saules, à fruits bleus, à noyau jaune en plus petit que le noyau des quetsches. Et des olives en quantité incroyable: comment les cueille-t-on ?

Je ne puis être que couché, pour alors être baigné de sueur. Les douleurs vagues et étourdissantes qui me tourmentent tuent mes nerfs. Je comprends dès à présent mon père lors de son retour de Strasbourg. Suis debout, couché, aucune position ne me met à l'aise, toujours je me hâte, je me presse, je meurs d'impatience de guérir. Impossible de jouer aux cartes, et je ne lis, malgré ma passion des bouquins que par à-coups. J'avais 510 mils, j'en ai dépensé 370.

A la mer, sur la plage, nous chassons les crabes. Les vagues les ramènent au rivage et en se retirant, elles les mettent à découvert. Hésitant des fois comme pour profiter de cette liberté pour respirer l'air libre, ils regagnent en vitesse leur élément. Certains de ces animaux atteignent la grosseur d'un poing. Le chasseur insolite dans son ardeur et à notre grande joie ne voit pas souvent l'eau remontante et il se transforme en piquet au milieu de l'eau.

Des postes défendent l'accès aux villages arabes voisins mais l'échange contre des vivres fleurit toujours. Les caporaux et les sous-officiers de nous autres (captifs) figurent en zéro devant les sous-officiers de l'encadrement. A leur place, au lieu de se gonfler (de vanité), j'aurais plutôt honte.

Nos fourneaux à la cuisine brûlent au mazout, c'est un procédé pratique mais toutes les nations ne peuvent pas se payer ce luxe.

Le camp est grand, les vieux résidents du camp de de Morchansk (se retrouvent) dispersés. Je rencontre quelques-uns, tous sont maigres de par la chaleur et les fatigues du voyage. Je constate personnellement qu'à ne rien boire, je me porte mieux. J'ajoute que je garde le lit toute la journée, lisant, somnolant. Trois camions ramènent les claqués du désert, récupérés dans différents hôpitaux jalonnant la route Téhéran-Haïfa.

14 août 1944 : La nuit fraîche contraste avec la journée lourde, étouffante. Je dors en caleçon, complètement découvert jusqu'à 3 heures. Les fourmis me démangent.

Les types (captifs) gardent un côté sauvage russe: voilà qu'ils pillent un marchand ambulancier, lui volent friandises et bricoles. Peut-on lâcher des soldats pareils en ville? J'achète du chocolat pour 385 mils.

Je me confesse en allemand. J'avoue ne pas avoir prié du tout durant mon temps de prisonnier mais je puis avouer, sans me vanter, d'avoir mené moralement une vie irréprochable. Vol et mensonge me répugnent naturellement, je ne dis pas par éducation, celle-là ayant changé chez beaucoup (durant la captivité). L'éducation, je crois, n'est solide et durable que si elle se superpose à des qualités innées. Drôle de coïncidence avec la thèse des races des Allemands. Preuve, l'acquis s'est volatilisé en Russie. Il ne subsiste que la carapace, le naturel, l'inné presque toujours mauvais de l'individu avec lequel il naît. La tentation faisait échouer les meilleurs et comme un roc je restais inébranlable. On m'estimait mais on me reprochait mon manque d'énergie, défaut général mais qu'on regrettait particulièrement chez moi, parce qu'il m'élèverait au rang de chef parfait. Je crois que ce défaut a disparu, je suis devenu vif et très loquace. Ami de tous, je n'en ai pas des particuliers. Mais je me sens évolué. ¼ du souper, ¼ de bière de la cantine me rendent ivre. Incroyable course au cabinet la nuit.

15 août 1944 : Confession, messe solennelle avec chorale. Assomption, fête de ma sœur. C'est toujours à elle que je pense comme déjà en Russie, et plus qu'à ma mère et qu'à ma fiancée. Les petits aiment le faste de l'église, les grands, surtout les jours de fête. Je suis donc fier et heureux de faire ma communion pascale le jour de celle de ma Mariette pendant qu'elle-même, sous l'impulsion de ma mère, prie pour moi.

Le missionnaire part demain, on le savait déjà depuis dimanche, mais comme fidèles à une tradition, beaucoup firent la queue ce matin. Le curé les émut tous par sa bonté et confessa toute la journée. Pour les autres, l'occasion, dit-il, se représentera à Alger.

Budget: 2 fois 385 mils, pour vingt-deux tablettes de chocolat. Touchons 1800 mils et des effets d'habillement et d'équipement: sac marin, short, bas et faux-bas, trousse de toilette, pullover.

Ivre avec deux quarts de vin.

16 août 1944 : Préparation de départ sur toute la ligne. Temps nuageux et ce n'est pas ainsi que je me figurais le climat de la Méditerranée. Nous restons toujours liés au passé; je me puis m'arrêter de manger qu'à l'extrême limite de l'indigestion et encore que grâce à une expérience stomacale des plus récentes et à un déploiement d'énergie extrême. Le chocolat, dévoré en quantité industrielle, arrête ma diarrhée. Mais, après des détours et des luttes, je cède à la tentation des raisins. Les raisins purgent presque toujours, à moins que mon chocolat ne fasse merveille.

Les camarades qui se basent sur certains bruits annonçant la rareté de certains produits en Algérie, dont celui du fameux savon Palmolive valant 40 mils, profitent une dernière fois des petits-beurre et autres friandises. Je freine mes désirs pour sauvegarder ma santé. Ah oui, je saurais les répartir sur les

jours du voyage. Le docteur nous défend à nouveau le vin, diète prescrite. Je me fais couper les cheveux: leur longueur ne dépasse pas encore 2 cm. Lenteur désespérée, provenant sûrement de manque de graisse dans les tissus.

17 août 1944 : Départ. D'après la moyenne des sous perçus et dépensés, la cantinière avait dans sa baraque de 3 m x 2 m vendu pour 2 millions de mils de marchandises, soit plus de 400 000 francs en deux semaines, et malgré la défense nous empêchant théoriquement d'y aller. Les Sud-Africains, eux, se moquent de ces produits de sorte qu'ils penseront longtemps aux 1 500 Alsaciens-Lorrains. Adieu les oliviers. Nous longeons à nouveau le Mont Carmel et la mer en camions et autobus. Départ rapide, les tentes se démontent en un quart d'heure et l'emballage des affaires est délaissé à chacun sans ordre d'heure précise. Les Russes nécessiteraient un mois, rassembleraient et compteraient mille fois pour encore trouver un faux résultat.

Je me procure un portefeuille pour 250 mils, une glace pour 30, du chocolat. En dix jours j'ai mangé plus de chocolat qu'en quatre ans de guerre. A 16 h30, nous roulons vers le port. Quelles belles maisons, toutes en pierres de taille blanches, cubiques, d'un type unique, témoignant d'une architecture de valeur. Le Carmel, revêtu d'arbres, supporte sur son flanc des hôtels isolés à une demi-douzaine d'étages. Pittoresque admirable. La rue principale vend absolument de tout. J'aimerais être en garnison ici. Et si des maisons atteignent 100 mètres x 7 m de haut, le type bizarre subsiste. Tout présente un air neuf, propre. Des inscriptions en arabe, en anglais et hébreux. Rien que des Levi, Hoffmann, Silbermann, etc... Des fez et des calots, des barbes et des lunettes. Une circulation européenne extrêmement intense, digne d'une ville de 120 000 habitants.

Le port de Haïfa: longueur des installations de plus d'un kilomètre. De vastes halles longent la côte entre le quai et une ligne de chemin de fer. Le long du quai pendent des ballots de tamponnement. Notre navire (100 m de long, 15 m de large), masse de plaques de fer, est le seul passager du port. L'intérieur peint en blanc tranche avec la coque grise. Le « Ruys » est un bateau hollandais. Une cheminée, un mât à corbeille de 30 m de haut, deux bonhommes défiant le vertige y réparent quelque chose, et à l'ultime pointe, le drapeau rouge-blanc-bleu de la Palestine.

3 ponts. Le 1^{er} en haut est encombré, étroit et interdit à nous. Le 3^{ème}, le nôtre, se répartit sur l'avant et l'arrière, encadrant les cabines et les salons de luxe. Des bateaux moteurs de sauvetage le longent, des radeaux le couvrent en partie, laissant peu de place aux promeneurs. A ne pas parler des tuyaux de ventilation, haut-parleurs, panneaux, treuils, etc.

Je descends au deuxième pont; je rencontre des lavabos, des douches, de l'eau fraîche et chaude, des W.C. avec chasse d'eau, la boulangerie, la charcuterie, etc... Je rentre dans un réfectoire-dortoir, à tables fixes, avec des stocks de hamacs et de matelas, et au plafond des barres transversales que nécessitent leur suspension. Des lampes partout, de la lumière un peu pâle, pas de fenêtres. Je descends encore un escalier, et c'est une salle pareille, sans les accessoires de toilette cependant.

Sur le pont, deux portes en fer, épaisses, situées à mi flanc du navire en permettent l'accès. Un escalier sur roues de vingt-marches assure la montée à partir du quai. Par des crampons, ce dernier s'accroche au seuil de la porte et une rampe des deux côtés rassure le passager peu sûr de soi. Des jetées encadrent le port, ne laissant qu'une petite entrée, barrée par des sortes d'obstacles anti-sous-marins. Sur les jetées, des halles, un dock flottant, des rations, un bateau suspendu hors de l'eau.

Six grands bateaux marchands attendent devant le port avec quelques péniches et des voiliers de pêcheurs. Une foule de petites embarcations, canots à rames ou mobiles, disséminés pêle-mêle, attachés à des tonneaux flottants ancrés. Des cordes retiennent notre colosse contre le quai.

Eau tranquille dans la rade, peu de mouvement, les monstres marchands aussi dorment.

Le soir: Mais le dortoir lui aussi semble dormir. Pas un souffle, pas un trou d'aération. La sueur sort de toutes les pores de la peau et coule en ruisseau sur le corps. Cela me rappelle les maisons en verre du jardin botanique de Vienne, à cause du climat tropical artificiel. Ma chemise est trempée en 5 mn, cas unique de ma vie. Je saisis donc mes couvertures pour aller dormir à la belle étoile sur le pont. Ville bien éclairée, cette Haïfa, mais sans attrait magique. Un ballon anti-avion flotte au-dessus de nous, attaché au mât. Je dors à merveille.

18 août 1944: Aussi chaud qu'il fait en dedans, aussi froid fait-il dehors. Des ballons captifs partout, barrant l'entrée du port. On se dirait presque au front, tellement on tire ici. Ce sont les DCA hindoues et sud-africaines qui font de l'exercice. Ces hommes de couleur prédominent ici parmi les militaires. Ils nous conduisent d'ailleurs au port, dans des Chevrolet. Gens naïfs, d'une propreté extrême cependant. Pour le moment, assis sur une pile de radeaux, les pieds sur le parapet, j'admire le lever du soleil,

petite boule de feu reflétant le feu de l'Enfer tellement il est aveuglant, à peine perceptible, d'un or vapoureux s'estompant vers l'extérieur. Il sort juste derrière une muraille de nuages et, projetant sur l'eau une colonne de feu dans une direction, (pareille à une) colonne argentée redonnant le sautiller des diamants des vagues légères. Un voilier se trouve en plein dans la lumière et un poisson répète des sauts d'allégresse. Les canots automoteurs sillonnent dans la baie et rentrent les ballons captifs. Des vapeurs viennent et partent et viennent deux destroyers, minces, élancés, de couleur bleu-ciel, couleur de ciel plutôt que de guerre.

Exercice d'alerte le matin pour le cas d'un incendie, d'une attaque de sous-marins, avec des bouées de sauvetage. Ici, j'apprends à les connaître puisqu'on doit les porter continuellement sur soi: ce sont deux gilets dont l'un vient sur la poitrine, l'autre sur le dos, reliés entre eux.

Si la température ne se supporte presque pas en bas des cales, c'est que la ventilation ne fonctionne pas. A l'étage supérieur, par contraste, on se croit dans un frigidaire. Les poubelles sont remplies des restes de manger et surtout par le pain blanc des matelots. En Russie, nous les aurions vidées en un combat acharné. Ici, nous-mêmes, ne dévorons pas tout. Nous touchons une lampe de poche, et la ration de fer, (boîte de sardines étanche avec du chocolat). On nous remorque hors du port à 6 h30 et quelques instants après, nous prenons le large, accompagnés de deux torpilleurs. Aussitôt la cantine ouvre : du thé pour deux quarts de pence, du savon pour 6 pences.

Je change mes 1 000 mills pour 200 shillings. (1 shilling = 50 mills = 12 pences. 1 pence vaut 4 mills). Les matelots ont mis les canots de sauvetage hors-bord et le ballon captif attaché au mât nous suit.

La jetée qui assure une rade tranquille est en béton, aux bords partiellement en contreplaqué, ou en pierres calcaires. La mer ici ne peut être profonde, car d'un voilier coulé sortent le mât et la coque.

19 août 1944: Je dors bien, mais par saccades. Mer très sage mais il faut fixer une étoile par exemple pour constater que l'arrière du bateau monte et descend. Au matin, un convoi de vingt bateaux, tous pareils, nous rejoint. Deux puissants croiseurs nous encadrent dès à présent. L'un a une cheminée trapue, l'autre dispose de deux cheminées très élancées. A moi incombe la corvée du matin: je constate le gaspillage des Anglais, avec du beurre par les lavabos, du thé à la mer, du pain par les lucarnes.

La mer devient houleuse, l'arrière monte et descend, et pour marcher, il faut faire l'équilibriste.

Nous sommes des aventuriers, aimons tout, il ne manque plus que tempête et torpillage.

La cuisine ressemble à une chaudière malgré la ventilation. Mais on offre à la corvée dont je fais partie de la citronnade glacée. Nous cherchons des légumes dans le frigidaire, on ne peut y rester que quelques instants. Jamais je n'ai sué autant, jamais je n'ai bu autant de thé, de café et d'eau. Et les Allemands de croire que les Anglais sont rationnés! Même nos camarades affamés n'arrivent pas à manger toute leur ration. Moi, je me contente de la moitié. Leur café ignore l'existence du malt, de la chicorée. Le cacao est épais comme de la crème! Nous touchons une demi-livre de viande par jour, diversément et excellentement préparée, 40 g de beurre; il y a peu de pain mais il est bon comme du gâteau. Nous dégustons des tartes aux fruits, même durant les jours de la semaine. Quelle différence entre cuisiniers français et anglais! Et quelle cuisine sur ce bateau, tout est chauffé électriquement ou à la vapeur, de l'eau chaude et froide et une caisse d'ordures ouverte sur la mer, une ventilation intense.

Le tangage du navire bouleverse les estomacs. Nombre de passagers *dégueulent* à l'arrière, on est comme sur une balançoire. L'endroit que les malades recherchent, -les cabinets-, rend l'indisposition encore plus grande. Des fois, on croit sombrer dans les enfers, pour ensuite remonter au ciel, tiré et poussé par des forces invisibles. Nous nous félicitons de l'étroitesse des cabinets et nous nous collons involontairement à l'une ou à l'autre paroi. On marche pareil à une personne ivre, courant comme quelqu'un qui dévale une côte raide, arrêtant net, obliquant à droite ou à gauche. Le bateau vibre, secoué par les machines. On parle souvent de Méditerranée bleue. Elle l'est vraiment, et d'un merveilleux bleu foncé cristal. Ô professeur Lemoine, qui nous enseignait le faux de cette couleur et le ciel toujours bleu, disait-il, n'offre ici que des nuages.

Les douches, à cabines séparées, fonctionnent à l'eau de mer. J'y laisse la bouche un peu ouverte par habitude, mais *pfui*, ce sel, qu'est-ce qu'il pique, et je ne puis même pas ouvrir les yeux. Ce sel de mer se défie du savon ordinaire et ne fait mousser qu'un savon spécial.

Parallèlement à nous, filent deux paquebots-passagers, jaugeant comparé à nos 10 000 BRT, au moins 15 000. Ils traînent eux aussi un ballon captif et font partie d'un convoi de 67 bateaux. Je n'en vois qu'une vingtaine, aux formes les plus diverses. Cinéma à bord.

Enfin le ventilateur fonctionne dans notre réfectoire, enfin... car la nuit, sur le pont, à la vitesse du bateau, le vent siffle surtout en montant un peu tardivement, on doit se contenter des places restantes, mal protégées. Alexandrie défile à nos yeux, fière de ses gratte-ciel de type américain.

20 août 1944 : Un sous-marin nous accompagne. Après le déjeuner, nous écoutons les informations diffusées en français. Un bateau moderne est fait pour gâter ses passagers. Je visite le ventre du bateau, repaire des officiers, disposant de salons, de fauteuils, un buffet, des tapis: sûrement l'ancienne 1^{ère} ou 2^{ème} classe. A cette époque, je me représentais le bateau avec les riches logeant dans des cabines un peu étroites mais luxueuses alors que les passagers de 3^{ème} classe vivaient et dormaient dans des réfectoires-dortoirs. Les étages supérieurs, seuls, ont des fenêtres (hublots) et la chaleur due au manque d'air croît à mesure que l'on descend.

Une ancre de réserve pend à l'observatoire du pont arrière, d'une dimension de 4 mètres sur 5, et ce même pont, au plancher *déplaçable*, permet le chargement de bagages à l'intérieur des étages. Les ventilateurs font un bruit caractéristique comme des buses d'air de la mine. La cantine constitue le centre d'attraction de l'étage supérieur. Elle ouvre à des heures régulières et les fous qui ne mangent pas tout à table y achètent des conserves et des petits-beurre. Seul le thé m'y attire.

On ne se sent guère isolé entre cette foule de bateaux, entre tout ce monde de soldats, et dire qu'à l'école on nous parlait de la monotonie des voyages en bateau! La belle vie que celle d'un marin!

Je les envie: chez eux le rêve du trajet alterne avec la vie réelle, changeante et joyeuse dans les ports.

Messe pour les protestants anglais. Nous touchons 11 shilling = 40 francs. Je détiens 29,8 shillings. Les types ont la folie des achats, allant jusqu'à faire des réserves de vinaigre, d'eau de Cologne, de sardines, pour jeter le corned-beef à la vinaigrette qu'on nous sert à table le soir, pour le jeter à la mer! Moi aussi, le spleen me poursuit et le capitaine, ouvertement, nous avoue qu'il cherche en vain le moyen de nous guérir. Le *je-m'en-foutisme* perdure toujours.

Appel en short demain, en faux-bas et *gamaches* (guêtres), uniforme du défilé pour Alger.

Pour passer le temps, je travailler à rédiger mes opinions personnelles sur la Russie.

Mer tranquille: je ferais ainsi le tour du monde. Ciné pour les Anglais. Notre cœur, égaie, à la tombée de la nuit, le pont arrière par ses vieilles chansons. Nuit agréable, douce.

21 août 1944 : Un convoi d'une quarantaine de bateaux apparaît à l'horizon et prend notre vitesse. Les tailleurs arrangent les shorts pour la revue. Quel mal de tête ce matin mais une bonne douche froide me remet aussitôt. Je crois grossir lentement et suis déjà présentable. Il me faut en principe éviter les excès, même les plus petits et me défier de l'eau. Rien de plus traître dans les pays chauds pour nous si faibles et même les sources transparentes nous rendent malades. Si l'Algérie nous offre du vin, alors je m'en moque, la soif étant persistante.

On nous ouvre la bibliothèque française de bord. Dans la salle de lecture, on joue de plus en plus aux cartes. J'y lis sur une plaque de marbre « Navire construit en 1938 en Hollande, à Vlissingen ».

Les Anglais ne travaillent pas. Pour eux, les Hindous font les nègres, lavent le pont tous les jours, effectuent les réparations. Toujours cette infériorité est voulue de l'Anglo-Saxon.

L'un des nôtres perd sa ration de fer: il récolte 8 jours de prison. 36 malades dans la compagnie.

Un appétit de lion à midi, et je dévore une double ration à midi et le soir. L'après-midi, fatigué d'être étalé sur le dos et las de contempler la forme des nuages, je me penche par-dessus le bastingage et m'intéresse à la mer, au jeu des vagues autour du bateau, à la traînée lisse laissée sur le trajet, à la manœuvre des bateaux voisins. Tout ce que je vois est intéressant, parce que nouveau. Tout le soir, assis sur un banc, je me remémore avec mes souvenirs.

On avance cette nuit la montre d'une heure. Certains malins mangent leur ration de fer et remplacent son contenu par du sable.

Le ciel devient toujours plus clair. Adieu l'espoir de voir une tempête, les ponts balayés et nous trempés. Le manger me convient et ressemble à la diète de Téhéran. Le soir, du fromage, des betteraves rouges, du beurre, du pain, du café, du maïs, des poissons. Des poires à midi, du pain, du beurre, des poissons et du café le matin. Rien de gras, rien de lourd.

Les Anglais ont compris que les Français n'aiment pas le thé (un purgatif en plus) et nous sortent donc le café des cales.

22 août 1944: Mon caractère latent disparaît lentement, remplacé par une fermeté sévère. Mais dans cette refonte, l'esprit d'initiative, -le grand point faible de mon passé-, fait encore toujours défection. Il me faut essayer de le cultiver dans les petites affaires journalières. Et j'arriverais ainsi à bout de cette misérable création du temps, de l'habitude.

Sur la base d'un plan de Tambov, je note les fruits de neuf mois de barbelés de point de vue pédagogique.

Pendant un certain temps, les navires nous enveloppent de brouillard artificiel qui s'échappe de leur arrière. Manœuvre ou danger? Aujourd'hui le ciel sans nuage arbore un bleu pâle, tirant vers le gris.

Devant la cantine, tous les matins et toutes les après-midi, une queue de 20 à 30 mètres pour acheter thé et biscuits. Il y a assez de marchandises, mais aussi trop de clients. Les biscuits gâtent l'appétit.

A midi, les torpilleurs tourbillonnent un peu et tirent quelques coups de feu.

A gauche apparaissent la Sicile puis la Calabre, des sommets de volcans, à peine perceptibles à travers le brouillard. Nous nous en approchons le soir et les formes se précisent, dévoilant une ligne de crêtes peu élevée. Nous débarquerons demain à Tarente. Je me lave encore vite à l'eau douce. Elle coule ce soir sans arrêt, sûrement à cause de la perspective de pouvoir *re-tanker* demain.

Absence de renseignements du 23 août au 15 septembre.

A Ténès (Algérie) du 16 Septembre 1944 au 16 Octobre 1944.

16 Septembre 1944

Je ne vois plus clair, mais c'est ainsi la vie, cette vie coûte 10 frs le litre seulement. Et le kg de raisins au même prix. Le vin possède un arrière-goût de malaga dans cette région. Et nous nous trouvons, le soir dans l'obligation de nous éclipser, sans, payer, faute de sous.

Les autos nous ont amenés d'Orléansville à Ténès, et le voyage Maison-Carré-Orléansville s'effectua par wagons de bestiaux et pendant la nuit. Trajet total 200 km. La croix rouge existe dans toutes les grandes gares, mais il faut payer casse-croute et café. Orléansville ressemble à toutes les cités algériennes. Une enceinte à créneaux, des rues assez larges, parallèles et perpendiculaires, goudronnées. Un trottoir pavé avec une rangée d'arbres. Des maisons tout au plus à 1 étage. L'ensemble propre, paisible, mais sali par ces arbres dégoûtants.

Jusqu'à Ténès, une route un peu négligée et le chemin de fer à côté, démonté. Partout, sur les écriteaux, des noms de villages, qui rappellent des explorateurs, des conquérants, de l'histoire, des souvenirs. On exploite chaque lambeau de terre, tâche difficile sur cette région accidentée. Mais la vigne prédomine, avec les cuveries.

Nous perçons la barrière de l'Atlas et, d'un coup, Ténès et la mer s'étalent à nos pieds. Quelle pittoresque chaîne, quelles belles forêts de pins. Des flancs à roches énormes, des gorges, des précipices, des murailles, des oueds, un viaduc, un tunnel. Nous frôlons le Ténès arabe, pour passer la porte du nouveau Ténès, situé sur une plate-forme dominant la mer. Elle porte des caractéristiques d'Orléansville, et compte quelques milliers d'habitants. Le tour se fait en 10mn, mais, du moins, j'ai vu quelques cafés et quelques magasins.

Notre camp se situe à 50 mètres de la mer. C'est l'ancienne gare de Ténès, aménagée. Je loge dans une halle de machine, garnie de deux étages de lits en fer. Certains se contentent avec des tentes américaines. Que manque-t-il ici à un convalescent : l'endroit est, sans doute bien choisi : la mer, la forêt, la montagne, l'artistique, l'air pur, la tranquillité, le vin et le raisin.

17 Septembre 1944 : Dimanche. Adieu de notre adjudant. Son bataillon de la coloniale l'attend à Fez, et s'embarque prochainement pour la France. Nous entreprenons une excursion dans la montagne, et visitons le port, guère grand et désert. Nous escaladons les roches, recherchons les descentes difficiles. Quel air pur, parfumé entre ces pins, quelques belles villas bordent la route, encadrées de fleurs. Nous jouissons de la belle vue sur la ville, et mangeons, dans un champ, les derniers raisins de l'année. Haletant, suant, trempés, nous regagnons la plaine. Une femme généreuse nous offre, apitoyée, un verre de vin. Un bain de mer rafraîchissant et c'est midi, l'heure sacrée. La sieste, et nous repartons. Nous admirons le beau film et comptons notre avoir à deux : 20frs50, et deux places coûtent 28frs.

Deux bouteilles de vin, et nous regagnons la nature. Vraiment, elle est belle, quand on a les sous. Sur le rivage ouest escarpé, nous sautons, grimpons de rocher en rocher. Dans un verger, insouciamment, nous mangeons des figues de barbarie à volonté. Nous visitons les pêcheurs. L'un d'eux nous offre des figues et du vin. Une femme arabe tatouée, avec des points bleus sur le front, les joues, la poitrine, avec des anneaux aux bras et aux pieds, nous donne des grenades de 500g chacune et un bout de pain.

Au retour, on nous paye encore deux bouteilles de rouge, nous voyons la vie en rose et ne marchons plus droit.

18 Septembre 1944 : Repos, lessive, bain de mer. La ville est à 1km ½, et n'offre pas d'attrait. Le carême des Arabes se termine (le Ramadan) et ils fêtent à présent 3 jours. Nous autres après 2 ans de carême faisons pareil. On se voit obligé d'y mettre un frein pour raison de santé. Je me promène donc le soir en bourgeois et me contente d'un ½ litre. Quel vin merveilleux. J'en rêverai, un fois de retour en Lorraine, de ce 13°.

19 Septembre 1944 : Je joue au football. Après ¼ d'heure, je suis un homme mort, à tel point je manque de force. Un capitaine cherche des volontaires pour le « service du matériel ». Chacun y travaille dans son métier, et à ceux qui n'en ont point, on offre des cours de spécialisation. Vraiment intéressant. Je sors au café après un jour de repos. Ce damné vin. Personne n'arrive à en boire plus qu'un litre et demi Nous en faisons l'expérience et, pour la 1^{ère} fois, je renvoie tout et je rentre ivre.

20 Septembre 1944 : Jour de propagande pour la Légion étrangère. Mais on s'en méfie de cette armée d'aventuriers. La cantine ouvre au camp ; mais l'argent nous manque. Nous faisons tous les jours un semblant de service. Une promenade et de l'éducation physique le matin, et la baignade à la mer l'après-midi. Gauss est limonadier, Müller chauffeur, Winterberger ordonnance.

Lentement les camarades se casent. Mon copain vend un essuie-mains pour 100 Fr. et moi pour 100 Fr. des cigarettes. Nous voilà à nouveau à flot, et la cantine sourit. Nous mangeons pour une fois à notre faim des beignets, des casse-croûte et buvons, gars sérieux, à l'occasion du sirop de menthe. C'est le pays des cireurs, les gosses se promènent avec une caisse en bois au dos, la recherche des souliers sales. On place le pied sur la caisse, et l'on fume une cigarette, ou on lit le journal. Un tapotement de brosse sur la caisse, hop là, il faut changer de pied ; un second tapotement, et l'on paye 2 Fr. et les souliers brillent.

21 Septembre 1944 : Envoyé par le ministre qui croit que nous continuons à avoir le goût des aventures, un commandant cherche à nous gagner pour nous engager dans les troupes coloniales d'Indochine.

La mer se débat furieusement. J'y prends un bain mais les vagues me submergent sans arrêt. Mes forces ne suffisent pas encore pour les surmonter. Les orages se suivent, et la mer gronde terriblement. Les pluies torrentielles inondent complètement le casernement. Une averse d'automne peut vraiment dégénérer en déluge. Le vent secoue les roseaux voisins, hauts de 7m, et j'entends pour leur première fois leur chant, vrai gazouillement de milliers d'oiseaux. Ce soir, nous achetons le vin à l'épicerie, et chacun boit son litre sur le lit.

22 Septembre 1944 : Discours d'officiers parachutistes et du génie. Le temps presse, et je dois me décider. Les premiers partent dans quatre semaines pour la France, et on y aura bientôt besoin des seconds. Je réfléchis pendant la nuit, et j'opte pour le génie. Il ne demande pas tant d'efforts physiques et me convient donc. Ce feu de jeunesse qu'exige la formation des parachutistes me manque déjà.

Pour mémoire : Liste des dix qui sont partis de Zéralda pour l'École d'Officiers de Cherchell

Robert Martin, 2, passage de l'Hôtel-de-Ville, Altkirch
Jean Welschinger, 8, place de l'Université, Strasbourg, décédé en décembre 2000
Emile Gander, 38 rue de la Vallée, Barr
Pierre Siebert, Verrerie Sophie, 4 rue du Centre, Stiring
Antoine Beck, 1, rue Théophile Schuler, Strasbourg, décédé à Weyer, Bas-Rhin
Roger Burger, 3, rue des Sœurs, Soultz-les-Bains
Joseph Itty, Altenach près Dannemarie
Henri-Jacques Breitenbacher, rue du Bambois, Aumetz (act. Strasbourg)
Il en manque deux, peut-être... Muller ?

Une statistique :

15% choisissent les commandos (Hamman de Stiring).

5% choisissent la coloniale (Stutzer de Stiring).

5% choisissent la légion étrangère (Thul de Forbach).

30% choisissent le génie (Ludvig de Stiring).

20% choisissent le service du matériel.

25% ne choisissent rien.

Je m'efface dans la masse, je veux être tranquille, et en France, le génie occupe toujours des casernes de grandes villes. J'inspecte, en curieux, les digues du port de Ténès. Elles dépassent la

maison d'eau de 3-4m, percée de fentes d'écoulement. Et dire que les fortes vagues les noient.

23 Septembre 1944 : Je mange pour la 1^{ère} fois des figues fraîches les 15,50 Fr. Elles ont un goût de prunes. Je vends mon restant de tabac pour 45 Fr.

Pincemaille et Egler, les chefs des 1500, s'engagent dans la Légion : par patriotisme, par convenance ? Je serais curieux de savoir ce qu'il en adviendra.

Ce sont des commandos de Français qui mirent les premiers à l'ouest et au sud, le pied sur la terre française. Ce sont encore ces commandos, qu'on parachute en arrière des lignes dès que l'avance des gros stoppe. Ces hommes voués à la mort bénéficient d'une très bonne nourriture, et de vin à volonté et il existe entre eux une camaraderie sans pareille dans les autres unités.

24 Septembre 1944 : Jour décisif. On en sort plusieurs de la compagnie pour l'école d'élèves aspirants de Cherchell. Après exposition des difficultés, tous se rétractent sauf moi, par un sursaut d'énergie et de fierté. Ai-je trop osé, en raison de ma santé en particulier, du manque de connaissances, du manque de connaissance militaires ensuite. Quel malheur. Je suis de corvée à la cuisine et mon estomac malade ne me permet pas d'en profiter.

27 Septembre 44 : Promenade de 14 km au phare. Je me le représentais comme une tour isolée. Mais loin de là. La tour est encadrée par une belle maison, à cour intérieure, avec une galerie circulaire à arches. 100 m plus haut, un observatoire. Jus de raisin sorti du pressoir : qu'il est sucré, et nous cherchons dans la montagne une gourde d'eau. Depuis des jours déjà, l'eau manque dans le camp, et l'on ne se lave plus.

A se débrouiller (au jeu de cartes), on en gagne des fois pas mal, et nous prenons gratis 8 quinquina. Comme tous les soirs, la halle tremble des chants frénétiques des ivres, et le chef de compagnie estime vraiment qu'on exagère. On doit monter quatre de nos gars absolument raides sur leur lit au 1^{er} étage.

28 Septembre 44 : Je participe, pour m'assouplir à un match de football, et je tiens même les deux mi-temps. Mes pauvres jambes cependant ! Je ne puis presque plus marcher. Mais il faut bien commencer une fois. Je me vois forcé de délaissier mes travaux écrits l'après-midi, et de faire la sieste, bien plus nécessaire en ce moment. 322 Fr. de prêt. Pour la première fois, l'on paye selon le grade français ou allemand, et selon l'ancienneté. Visite médicale : 63 kg (+4kg).

29 Septembre 44 : Nous touchons des sacs tyroliens allemands, conséquence du butin de la campagne de Lybie. Je joue encore au football. Je forcerais mes muscles à obéir. Un litre de rouge. Je constate que j'ai le dégoût du vin. En trois semaines, j'en ai bu cinquante litres, sans parler de la bière et des apéritifs. S'imaginer une pareille consommation à la maison. Je me spécialise donc dans les apéritifs.

30 Septembre 44 : Mes muscles se portent mieux aujourd'hui. J'ai négligé de bien me couvrir, et tout refroidissement se répercute sur mon estomac. Randonnée de vin rosé, de schnaps.

1^{er} octobre 44 : En ville, dès le matin, et je ne vais pas à la messe. Les beignets me gâtent l'appétit et l'estomac. Pour la 1^{ère} fois depuis deux ans, nous assistons à un film dans un cinéma.

Comme tous les jours, nous buvons trop et chantons par les rues. Ténès n'a et ne verra plus un tel régiment, qui boit tout, gueule tout.

2 octobre 44 : Batailles avec les Arabes – 1 blessé. Malade.

3 octobre 44 : En Octobre, les nuits et les matins sont très frais. Mais les après-midis, on peut encore se baigner. A l'école du soldat, je peux ressortir si je veux. Mes qualités militaires persistent donc et seule la santé peut briser ma carrière.

Revue de détail : 50% des effets touchés à Téhéran manquent. On l'a vendu au marché noir, à bon prix. Certains ont encore juste ce qu'ils portent sur eux et récoltent 8 jours de prison. Mais qu'est-ce ?

4 octobre 44 : Pour prévenir les rixes entre rapatriés et autres, la fréquentation des maisons de tolérance n'est permise que certains jours.

5 octobre 44 : 80 partent pour le service du matériel. Ils embarqueront la même semaine encore pour Dijon. 8 partent pour Alger, au service géographique. Nous assistons dès aujourd'hui à des cours pour Cherchell. Cinéma.

8 octobre 44 : FC Ténès bat les nôtres par 7-0. Pour nos cours, pas moyen d'acheter crayon et cahier.

10 octobre 44 : J'essaye mes aptitudes physiques : 3m 30 en saut en longueur.

13 octobre 44 : Départ du génie.

16 octobre 1944 : Départ de la coloniale. Propre départ, en cars jusqu'à Orléansville, en train à Boufarik en cars à Zéralda : 104 hommes dont Henrion (Kuntzig)

Le camp de Zéralda est situé à 1,5km de la ville – en pleine forêt – en construction baraque en tôle ondulée – lits et nattes, ni oreiller ni matelas. Le 1^{er} peloton y travaille – une drôle d'instruction donc – et nous aussi, pour commencer.

Zéralda est une petite ville, sans ceinture, un foyer, pas de cinéma et comme partout des beaux édifices administratifs. Bal des fois.

C'est une région de primeurs et de vignes – intercalaires – une récolte tous les 90 jours – rien que des

jardins encadrés de clôtures en roseaux – merveilleuse irrigation (avec des puits à moteurs)

Le climat : beau le jour, rares pluies, mais nuits fraîches, surtout dans ces baraques et ces semblants de lits. Il fait – 15 C° en décembre

Nos cadres sont des aspirants fraîchement sortis de Cherchell, et quelques sous-officiers, au rôle effacé. Un commandant de Metz, calé, mais toqué, et qui aurait pu faire plus pour nous.

Le service s'apparente à une rigolade, et surtout théorique. Nous tranchons par notre nonchalance – au moins 10 malades par jour. Quelques exercices de nuit d'une heure. Une marche disciplinaire de 32 km, avec manifestations de mauvaise humeur et un dimanche consigné. Tous vont chez le dentiste pour pouvoir visiter Alger. Je suis devenu mauvais tireur : sûrement à cause des nerfs détraqués.

La rentrée à l'école est fixée au 3 Novembre, reportée au 20 Novembre, puis au 15 Dans la caserne de Cherchell, janvier 1945. Nous aimerions passer ici sergents encore avant, mais nous partons brusquement le 6-12, 15 jours avant la fin des cours, et donc en 2^{ème} classe ? Je me classe 5^{ème} sur 15 admis, mais 10 seulement sont ratifiés par le général. Leçon : chercher à faire saillie dans le tas pour avoir des meilleurs résultats.

Le 12^{ème} général nous passe en revue, le 13^{ème} assiste à une manœuvre. Il nous admire et nous félicite, et on nous accorde une permission de fin de semaine. Tout le monde s'envole pour Alger. Ça en donnait, des auto-stop.

Le manger est mauvais et insuffisant, et le foyer de la ville loin et cher. Une cantine ouvre dans le camp quelques jours avant notre départ. Protestations et grèves de la faim finissent par prendre quand même. Nous mangeons des arbouses de la forêt ; fèves bouillies, patates douces, salade verte et patates neuves en décembre et on récolte aussi navets, carottes, tomates.

Question santé, je suis enfin rétabli mais j'ai de l'eau dans les jambes.

J'ai frôlé un grave accident avec le percuteur de la culasse du fusil qui a cogné dans le coin de l'œil : à un cheveu près, l'œil aurait été crevé.

Nous ne buvons plus autant, et ne sommes ivres plus guère qu'une fois par semaine, et surtout avec le muscatel. 1 seule fois, je rentre sur les *quatre fers*.

En semaine, nous portons des effets français. Le dimanche des effets canadiens

Nous effectuons quatre coups de mains (*razzias*), la nuit, dans les vergers. Je mange ainsi environ 300 oranges gratuitement, idem pour les tomates.

Au niveau des surprises, nous touchons du bureau des évadés de France la carte d'évadé et les 25 Fr. des étudiants de Téhéran. 25x1500 = 40 000 Fr. presque au total. Un beau geste vraiment.

M^{lle} Metzinger au camp, par hasard. Winterberger, à Alger au bureau de la place, pense à moi (papier, crayon). Weltinger, quel hasard, est de Flasdorf. Il me voyait presque journalièrement pendant quatre ans, et ne m'a pas reconnu. Ai-je tellement vieilli? Je fume régulièrement

Nous effectuons une excursion à Machelma, la ville des Alsaciens-Lorrains de 1870. Saouli est la ville des commandos – nous les regardons sauter en parachute. Sidi Ferruch est un lieu historique (1830,1943). Discours 14 juin, 8 Novembre

La ville d'Alger est construite en étages sur le flanc de l'Atlas. Routes longitudinales, des centaines d'escaliers transversaux, à centaines de marches. 2 villes : l'ancienne, la Kasbah, semi-arabe, avec un chaos de maisons, dont les étages supérieures avançait et se touchent jusque en dessus des ruelles de 1 à 2m de large, pavés, à rigole au milieu.

Une propreté apparente, mais alors une odeur. La ville neuve, en bas – à édifices magnifiques, avenues très larges, parcs, trottoirs sous des arcades ou, sous des arbres. Des foyers, des magasins garnis avec tout (cherté), des tramways bondés, des fauteuils de cireurs, de pauvres Arabes fouillant les poubelles, une chevauchée sur l'âne 50c.

La ville de Blida aux rues bordée d'orangers. Sur le champ d'aviation anglais, un millier de machines.

Dans les revues « Combat » et « Tam », on parle toujours des Alsaciens-Lorrains rapatriés.

Le 30 Novembre, le 1^{er} peloton fête son départ. Les A-L y participent. Ils *tirent* les instructeurs *par le cacao*, et chantent sur l'invitation du général de faire revivre leur pays dans un air alsacien « Un soir à la Havane ». Le général y assistait en civil. Résultat : discours moraux, injures, marche disciplinaire, dimanche consigné.

On nous apprend que les Américains occupent de Schwerdorf, Neunkirchen, Sarrelouis, Petit-Réderching, Forbach. Mais tout le reste du Front reste en 1^{ère} ligne. J'écris quelques lettres, mais sans espoir à M^{lle} Borhoven, Schauff de Réderching.

A Mahelma, un Alsacien-Lorrain est en convalescence chez des privés. Blessé en Italie deux fois, une fois en Tunisie. Un bras paralysé, une jambe amputée, père fusillé en 1940, mère morte en 1939.

Mois de décembre :

Ville de Zéralda : Fortifiée, un peu viable et guère accueillante. Un petit port désert. Des hautes collines boisées à l'entour et la montagne au loin. Une ville historique.

Ecole : Grand bâtiment à 3 étages, rénové, avec des acolytes, maisons ou baraques et un mur à l'entour. Malgré l'étroitesse, un aspect riant et frais, des arbres, des pelouses et un certain abord pompeux à l'entrée.

Un foyer immense, et vrai club d'officier (500 places). Une nourriture d'officier.

Des installations d'officier à la plage.

Un stade merveilleux, une bibliothèque choisie. Matériellement, l'école me satisfait.

Visite médicale : Taille = 1,73, Poids = 68 kg (à Ténès j'avais 64 kg, à Maison-Carrée, 59)

Poitrine 86-96 - différence : 10 contre 7 à Ténès (84-91).

Coefficient de robustesse 13 contre 30 à Maison-Carrée.

Réception par le Lieutenant-Colonel Huguet de trois d'entre nous, et j'en suis.

Il veut reconnaître nos aventures. Réception de tous les dix par le commandant de compagnie.

Conférences sur nos aventures par six d'entre nous, et j'en suis. Réception chaleureuse par le capitaine du foyer aux élèves, à tous les officiers. 10 frs de supplément pour chacun de nous par jour.

Fin 1945 :

La gloire des rapatriés est officiellement établie. A Cherchell, nous formions plus qu'un noyau de dix hommes. Mais le mois de Décembre déjà nous persuada que, pris individuellement, chacun des 1500 différent du type ordinaire par son expérience, ses manières de concevoir la vie, la société, par son caractère. Nous travaillions donc à consolider notre réputation, notre situation de privilégié, à la personifier. Nous primes pied partout, et assez facilement, nous créant une base solide dans les sociétés militaire et civile. Nous gagnions progressivement :

-le cœur des convives étonnés et friands de nos aventures

-le cœur des cadres, de l'aspirant au colonel, nous plaignant, nous admirant, nous promettant leur indulgence.

-Le cœur de la famille, le père du café de la poste nous offrit à la nouvel an un souper splendide, 1l de vin, 1l d'eau de vie, des noix et autres friandises. Les sœurs Nanette (23 ans), Dedé (20 ans), Josette 17 ans, spontanément, nous embrassèrent pour tout vœu. Un exemple d'affection désintéressée et d'initiative unique, du sexe faible surclassant notre énergie.

- La famille Maître, qui nous invita deux fois, nous gâta, et nous offrit pour la 1^{er} Janvier de leur vieux Kirsch d'Alsace.. De pied ferme, appuyé sur un fondement solide, nous abordons donc la demi-année de travail. Nous avons de quoi nous comprendre, nous aider, nous distraire, nous consoler. A l'œuvre donc !

1945 :

Nos camarades de Zéralda passent sergents. Pour la 3^{ème} fois, et toujours par un hasard malchanceux, je rate les galons. Le grade compte à partir du 1^{er} Septembre, ce qui leur fait un rappel de 3000 x 4 = 12000 frs

Tous les F.R.R seront rapatriés les 15 premiers jours de Janvier (décret gouvernemental !) sauf nous 10.

Mme Moujel est une Lorraine de Fénétrange. Son mari suit les cours d'adjudant. Elle s'évada de l'Alsace-Lorraine en 41, après avoir fait passer 325 prisonniers. De Gaulle, de passage à Cherchell, la reçut et la décora. Son anti-pétainisme lui causa avant le débarquement de sérieuses difficultés.

Son accent est caractéristique, son parler d'une franchise et d'un réalisme extrême, et son appartement s'apparentant aux nôtres de 39-40 dans le Pas-de-Calais. 0 photos, 0 souvenirs, 0 espoir. Réinvitation.

Moncassi possède l'un des trois chalutiers de Cherchell, le « St Joseph ».

Valeur 2.000.000 frs – Pêche d'une nuit ! Quelques quintaux de poisson (d'une valeur de 10 à 15.000 Fr.) – Equipage : 12 hommes

Il pêche la sardine avec deux canots automobiles. Nous espérons sortir un dimanche avec lui. En ce moment, ses moteurs et coque sont révisés.

Le 25 décembre, la neige couvre les montagnes de Blida. A Cherchell, la grêle et quelques flocons se mêlent des fois aux averses, qui tombent presque sans arrêt du 25 décembre au 12 Janvier. Nous prenons quand même des bains de mer, et le sport se pratique toujours en finette et courtes culottes. Je n'ai vu des poêles que dans quelques bureaux.

Nous devenons lentement des habitués chez la famille Maître. Les enfants nous poursuivent et nous aiment. Je me vois obligé de faire le chevalier des dames. Je dois y être arrivé. Betty en tous cas se rapproche de nous. Le déjeuner offert se vaut toujours, du vin au dessert.

Début du stage le 15 Janvier. Quatre sortes d'élèves y assistent : les FFI, ceux des années 44, 43, 42, des Nord-Africains (et nous comptons avec eux). 1500 hommes dont 45% infanterie. Fin du stage en mai. Je suis le seul des 10 dans la 4^{ème} compagnie.

Outre nous dix Alsaciens-, l'école on loge encore une quinzaine, tous regorgent d'aventures.

Mme Moujet nous embrasse de joie au milieu de la rue, et nous renferme déjà dans son cœur. Elle veut nous surprendre le mois prochain avec des crêpes, à Carnaval.



Sinteff Edouard, né le 6 mars 1927 à Champey (Meurthe-et-Moselle).

Interviewé en août 2002, j'ai retrouvé Edouard Sinteff qui n'avait rien perdu de sa bonhomie et qui affichait toujours une excellente mémoire.

Cette seconde rencontre fourmille de nouvelles anecdotes. (Photo prise le 11 février 2016 à son domicile de Longeville-lès-Saint-Avold.).

« Mes parents qui exploitaient une ferme à Champey en Meurthe-et-Moselle étaient revenus dans les années 1930 habiter Carling. Du fait de leur déménagement, je suis devenu Mosellan d'adoption et donc soumis plus tard à l'incorporation de force. J'ai appris le métier d'ajusteur comme apprenti à la mine. Cette formation allait se révéler bénéfique durant ma captivité passée à Segezha, ville de la Carélie russe.

Sur les chemins de la captivité:

(Voir récit de leur capture dans le témoignage de Joseph Kirschwing.)

Nous sommes faits prisonniers à Żyrardów et nous passons des mains des partisans au pouvoir des forces de l'Armée rouge. Je traverse les rues de Żyrardów. Sur le champ de bataille, je retrouve des lieux familiers, telle l'usine où j'ai combattu voilà peu. Les cadavres parsèment le terrain ; d'autres corps entassés en bordure de route à des fins d'ensevelissement, gisent déchiquetés à nos pieds, laminés par les passages des chars fonçant tombeau ouvert vers l'avant.

Partie de Radom, notre colonne en marche met dix jours pour rejoindre Lublin. Les soldats accompagnateurs nous dévisagent de la tête aux pieds pour prélever les affaires intéressantes. Combien de malheureux ont ainsi dû se séparer, qui de leurs bottes, qui de leurs habits neufs ? Pour ma part, je dispose d'une paire de chaussures brunes, dépareillées, qui n'intéressent pas l'escorte.

Les bottes de feutre russes, échangées de force par les gardiens qui préféraient de loin les solides brodequins de la Wehrmacht, perdent vite leurs semelles et talons ; plus d'un captif rallia la halte du soir, les pieds en sang. Au hasard d'une discussion, je rencontre le dénommé Othon Maiwurm qui me précise habiter Creutzwald. Ce sera ma seule et unique rencontre avec lui car je le perdrai de vue pour la suite de la captivité (Cf. son récit) [168]. Remontant la colonne des vaincus, des troupes russes de type asiatiques, très vindicatives, hurlent des bordées d'injures du haut des camions GMC qui sont conduits par des fous du volant qui écrasent sans retenue la pédale d'accélérateur. Gare aux imprudents qui se font écharper par les bolides ! Nos gardes nous protègent admirablement de leurs tirs de représailles. Sans doute sommes-nous devenus une bien précieuse valeur marchande aux yeux des vainqueurs pour aller retaper leur pays dévasté.

Nous mangeons du pain sec accompagné de neige pour pouvoir mieux l'ingurgiter. Lorsque nous doublons des cohortes de prisonniers, les blessés nous supplient de les emmener sachant ce qui les attend en cas de détresse personnelle. J'attrape la dysenterie en ramassant de la neige, l'eau des ruisseaux étant gelée. Je me sens bien faible en arrivant à Pulawy.

Beaucoup de captifs se pressent dans ce camp aux baraques surpeuplées. Chaque matin, des groupes d'une vingtaine d'individus sont employés à diverses tâches et corvées. J'ai vite remarqué que deux-trois hommes ont plus de chance d'hériter de nourriture supplémentaire qu'un groupe plus fourni, à condition, bien sûr, d'avoir affaire à un officier généreux. J'ai la chance de tomber sur un tel gradé qui, en tant que bon samaritain, me gratifie de kacha et de pommes de terre pour services rendus. Mais je joue aussi de déveine à devoir travailler dehors par temps froid à des corvées de nettoyage. Je me rappelle ainsi avoir dû transborder des caisses de munitions provenant de camions bloqués devant un pont de bois que les glaces de la Vistule avaient éventré.

Une hernie incomplètement guérie ajoute à mon supplice.

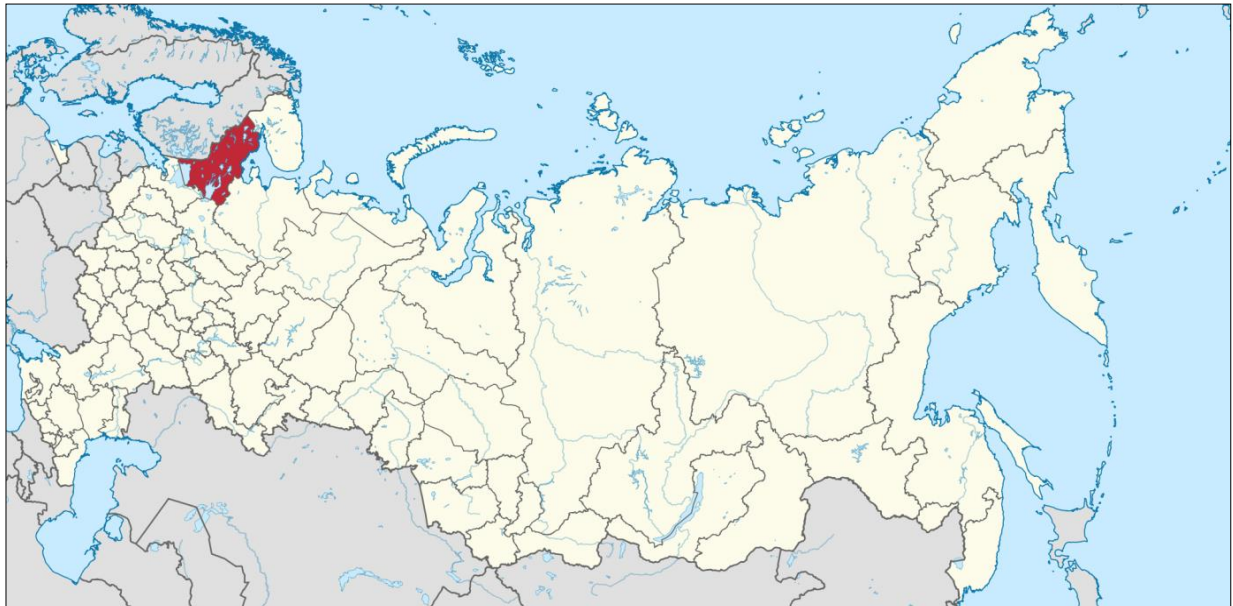
[168] Laurent Kleinhentz, *Les Barbelés rouges*, 1^{er} trimestre 2003 ISBN 2-87692-580-X. Editions Serpenoise.



Fin mars 1945, nous embarquons dans des wagons verrouillés dont seules les lucarnes grillagées de barbelés laissent pénétrer le soleil. La porte coulissante est bloquée de l'extérieur. Nous roulons vers le Nord. A Riga, une minable soupe aqueuse nous est servie. Une gouttière en bois passant par la paroi du wagon sert d'urinoir. Pour ma part, je n'ai pas eu besoin d'aller au petit *coin* avec le peu que j'ai pu manger dans cette cage. Rien d'autre à signaler, sinon la monotonie de ce long voyage de neuf jours qui nous emmène, via Leningrad, longer les lacs Ladoga et Onega avant de débarquer fourbus et laminés à Segezha. Durant ce parcours, alors que notre convoi est souvent bloqué en file d'attente sur une voie de délestage pour laisser passer les trains nourriciers de Mourmansk qui participent au ravitaillement des unités soviétiques sur leurs fronts d'attaque, j'observe que la gente féminine russe est employée à différents travaux pénibles normalement dévolus au genre masculin. Mais comme les hommes ont été enrôlés, elles sont devenues les boniches de service: bossant à la dure, elles sont affectées comme gardes-barrières, comme ouvrières occupées à construire des ponts ou comme « chemi-notes » chargées de ballaster les voies, ou comme cantonnières balayant les rues glacées à l'usine. Le sexe dit faible [169] n'existe pas en pays soviétique.

La partie rouge représente la République de Carélie dans l'U.R.S.S. qui, rappelons-le, disposait d'une superficie 40 fois plus grande que celle de la France.

Le camp n° 721 2 de Segezha:



[169] Dans les années trente, une citoyenne anglaise, admiratrice de Staline, décrit le travail des femmes dans un port du Nord : « A Arkhangelsk, il fallait poser une voie ferrée légère sur environ 5 km le long des docks... J'ai vu faire ça entièrement par des femmes. La voie, avec l'aiguillage, fut posée en 48 heures. Elles y travaillaient jour et nuit, à la lumière naturelle et sous celle des projecteurs. Il neigeait et gelait presque tout le temps, mais cela ne changeait rien à leurs travaux. Elles travaillaient par équipes qui se succédaient toutes les vingt-quatre heures. Pendant leur service, elles avaient parfois de brefs repos d'une heure ou deux, pendant lesquels elles rejoignaient une baraque en bois sur le quai où elles mangeaient leur soupe au chou et leur pain noir, buvaient ce qui passait pour du thé, faisaient tant bien que mal un petit somme toutes habillées, avant de repartir au travail. » Tony Cliff, *Class struggle and women's liberation, 1640 to the present day*, Bookmarks, p.28.

La neige que je foule à Segezha au sortir du wagon est dure comme de la glace vitrifiée et craque sous mes pas. Mon cerveau déboussolé par ce long périple ne réagit pas ; affaibli par les privations, je subis le mouvement docile de la colonne, emboîtant, dérapant et calquant mes pas dans les traces du troupeau docile. Direction le camp. Les baraques maçonnées y sont glaciales, elles forment une petite cité. Je dors dans une chambre sertie de nombreuses fenêtres donnant sur l'est.

Notre bâtiment compte plusieurs pièces où s'entassent les prisonniers. Le soleil printanier y joue très tôt le réveille-matin au point qu'on n'a pas besoin d'apport de lumière dans la chambrée.

Le soir, nous sommes tellement vannés que chacun s'endort très vite sur la rugueuse litière en bois qui peut recueillir huit hôtes; ma veste roulée me sert d'oreiller. Le long du lit court une planche sur laquelle chacun pose ses affaires. J'y installe ma boîte Oscar Mayer [170]. C'est un récipient très utile pour recueillir les soupes, mais c'est aussi un envié réceptacle sur lequel il faut veiller comme sur la prune de ses yeux. Pour qui ne dispose pas d'un tel bol de fortune, les yeux brillants d'envie mais surtout les mains rapaces du voleur ont vite fait de s'approprier cet objet de convoitise: c'est ce qu'on appelle alors «avoir du bol» à condition de ne pas être surpris.

Je me suis fait ainsi subtiliser mon quignon de pain que j'avais posé près de moi, histoire de pouvoir le savourer au matin. Un loustic a dû me le piquer pendant mon sommeil. La pénurie alimentaire chronique que nous connaissions incitait au chapardage mais gare au voleur pris la main dans le sac. Les policiers du camp avaient vite fait de lui rendre gorge de son larcin, de le punir avec des corvées afin que cela servît d'exemple à d'autres filous.

La promiscuité, le manque d'hygiène et la presse des gens aux abords de la cuisine enclenchaient des tensions et des bagarres que seuls les plus costauds se permettent d'entretenir sans gêne, à coups de pieds; notre faiblesse patente pouvait difficilement lutter contre ces énercumènes.

Par contre, on se lie volontiers d'amitié avec des inconnus, histoire de nouer des contacts et de se sentir quelque peu épaulé dans sa misère quotidienne d'orphelin malheureux loin de ses chers pénates.

Mon compatriote Potier Marcel partage le dortoir avec moi avant que je ne le quitte, étant victime d'une infection liée à l'injection d'une piqûre. En mon for intérieur, je plaignais les malheureux prisonniers, obligés de demeurer dans cette glacière pour l'hiver suivant, tant les ouvertures des fenêtres mal calfeutrées indisposent le dormeur. Il fait très froid dans les cambuses aux toits recouverts de toile goudronnée et pas moyen de disposer de bois au logis car nous n'avons pas le droit d'en brûler.

Ordre avait été donné de détruire les poêles en cas de non respect des consignes. Mais chacun sait qu'un prisonnier est un homme plein de ressources devant l'épreuve et qui ne se laisse pas abattre. Nous ramenons du bois en catimini, reconstruisons un four en cachette, le tuyau passant sommairement par une ouverture faite dans un carreau de fenêtre mais la fumée alerte les gardes qui rappliquent pour éteindre le feu. Sans autre forme de procès, ils embarquent les deux premiers occupants de la chambrée, je pense qu'ils ont droit à une sévère admonestation.

Quel déplaisir de devoir se plier à ces contraintes draconiennes alors que le bois gît là, à foison, et qu'il constitue une gigantesque ressource qui nourrit la scierie, la fabrique de cellulose et l'usine thermique génératrice d'électricité. Mais non, ce combustible à tire-larigot n'est pas destiné aux vaincus, qu'ils crèvent de froid. Ce bois innombrable qui est rassemblé en immenses îles flottantes constituées de millions de grumes et de billots bloque souvent les cours d'eau ou étrangle l'entrée des lacs. Les rondins d'un mètre qui nous parviennent sont amenés par des canaux de dérivation vers l'usine de cellulose : on dirait, à les voir ainsi circuler les uns derrière les autres, qu'ils ressemblent aux canotons piégés dans le bac agité du stand de tir lors de leur défilé à la queue leu leu. La commission médicale a vite statué sur notre sort ; pour ce faire, il a suffi que le médecin tapote et soupèse le tissu fessier, his-

[170] Immigrés venus d'Allemagne, Oscar Mayer et son frère Gottfried vendaient des saucisses très appréciées dans les quartiers allemands autour du marché de la viande de Chicago. Puis, avec leur service de livraison, ils élargirent leur clientèle. En 1919, la société entreprit sa première grande expansion, avec une usine de transformation de viande établie à Madison, Wisconsin. Leur usine s'avéra rapidement efficace et rentable. La marque devint ensuite célèbre pour ses fameux hot dogs, son saucisson de Bologne, son bacon et ses boîtes de conserve contenant des repas préparés à base de viande de porc ou de corned-beef. La petite boîte « Oscar Mayer » (7 cm de long) fut très souvent utilisée par les prisonniers de guerre comme récipient à tout faire!



toire de déterminer les catégories de travailleurs dans lesquelles nous allons bosser. Je tombe dans la classe n°2, celle des travailleurs moyens ; je viens d'avoir 18 ans.

Chacun sait que les rassemblements de captifs prédisposent aux épidémies. Il suffit que l'un des prisonniers soit atteint d'une infection pour qu'il la propage très vite à ses compagnons d'infortune. Pour les poux qui se multiplient comme le chiendent, c'est Byzance, c'est l'eldorado.

On nous administre une piqûre généreusement distribuée par une aiguille non aseptisée et qui est changée à chaque quarantième dos. Gare aux infections et aux furonculoses. Fiévreux et mal en point suite à cette inoculation, je me décide un matin à intégrer le lazaret mais je n'y tiendrai que deux jours. A la vue des moribonds qui s'y trouvent, quoique la douleur de la vaccination reste vive, je n'ai qu'une hâte: sortir de cet enfer.

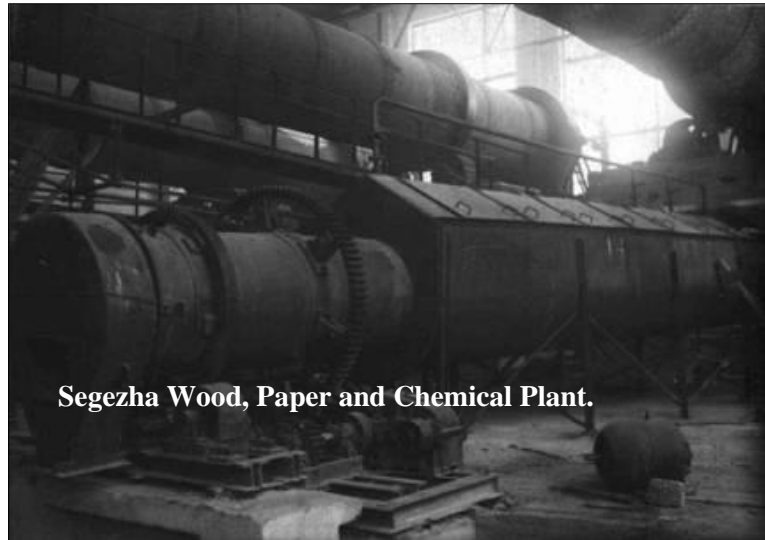
Pas de Jésus ici, pas d'offices de dimanche au pays de Staline : le pontife rouge a voulu bannir la religion orthodoxe dans le pays mais, depuis Stalingrad, il s'est quelque peu réconcilié avec elle.

J'ai la malchance d'être d'abord affecté dans l'usine de cellulose, ouverte à tous les vents glacials ; de plus, elle occasionne un bruit insupportable tant les machines broyant, brassant, malaxant, écrémant la pulpe de bois sont sollicitées. Il ne fait pas bon moisir ici !

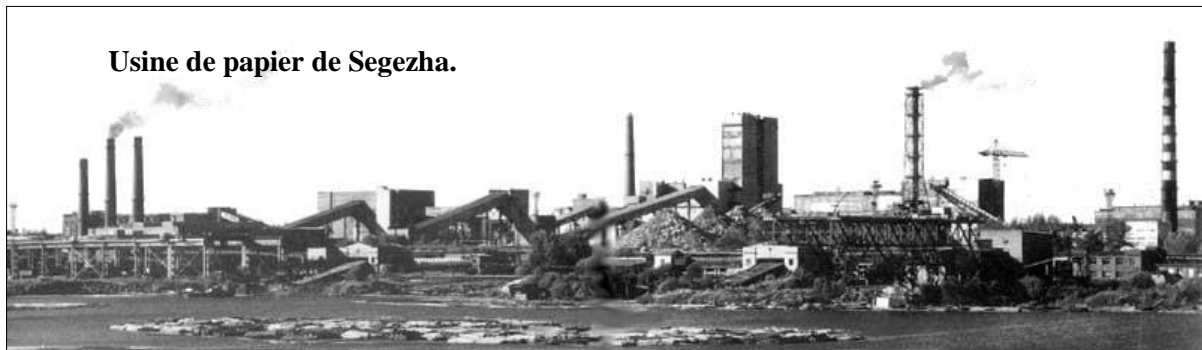
Ajusteur de formation, j'ai la chance de pouvoir ensuite travailler dans les locaux de la direction se trouvant à l'intérieur de l'usine, ce qui m'a permis de récupérer à la sauvette quelques feuilles blanches utilisées pour machine à écrire et dont je ferai mon carnet de bord. Encore faut-il savoir bien le planquer pour qu'il échappe aux fouilles.

Nous sommes aussi appelés à réparer de manière archaïque les toitures. Les toiles trouées sont rebouchées avec du goudron. Le boulot est pépère: un officier borgne hésite à grimper sur les charpentes ce qui nous permet de flemmarder sans trop nous éreinter à la tâche. Puis, nous avons vaqué comme tâcherons à diverses réparations partout où le besoin se fait sentir. Nous rénovons, dans les bureaux et dans les salles, les planchers de chêne brûlés par les projections de braise tombées des poêles. Pour manier le rabot, l'un des menuisiers pousse sur la corne du rabot tandis que l'autre tire le fût.

Je bluffe les surveillants chargés de contrôler ma norme de travail en faisant de la gesticulation sur le parquet à défaut de le faire briller. Pour autant, leur chef qui me surveille ne daigne pas me récompenser.



Segezha Wood, Paper and Chemical Plant.



Usine de papier de Segezha.

D'autres ouvriers mieux vus remplissent leurs normes à 101 %, avec une kacha à la clef servie le mercredi et le dimanche, s'il vous plaît ! Combien de fois ai-je regretté de ne pas avoir appris le russe lorsque je travaillais en 1942 au puits Sainte-Fontaine à Merlebach, en compagnie de prisonniers russes ? Apprendre une langue et la connaître, quelle chance ! Je me souviens avoir ravitaillé ces pauvres bougres en produits divers provenant de notre petite exploitation familiale. Et là, à Segezha, je

me sens perdu, abandonné. Et dire que lors de mon R.A.D en octobre 1944, alors que nous creusions des fossés antichars à Téting-sur-Nied, non loin de chez moi, j'aurais pu filer et me cacher chez moi !



Cependant, la tuerie du 3 juin 1944 avait marqué les esprits dans le secteur de Longeville-lès-Saint-Avold lors des rafles [171] organisées par la Gestapo venue à la recherche des nombreux déserteurs du secteur. Comme mon père Auguste, valeureux sergent du 167. R.I. dans l'armée française (Croix de guerre avec trois étoiles obtenue en 1916) était dans le collimateur de la Feldgendarmerie, je n'ai pas voulu mettre en danger la vie des miens. Comme prisonnier, j'en viens maintenant presque à regretter de ne pas avoir tenté de faire la belle étant donné que le désordre s'était installé dans l'administration du Westmark, avec la fuite du Gaulle et de son intendance dans les premiers jours de septembre 1944, face à l'arrivée présumée des troupes de Patton qui venaient d'atteindre Verdun.

Ici, au camp, nous passons toutes les quinzaines au sauna, à poil, nos habits ayant été pendus en hauteur dans le fumoir. Le passage chez le coiffeur-sabreur est de rigueur. Les Russes sont ennemis de l'acier Solingen connu pour être le métal qui arme à merveille l'instrument de prédilection des barbiers de l'époque. Je plains les barbus et les chevelus qui ont droit à cette torture du rasage complet de leur système pileux. Il y a de quoi être de mauvais poil après le coupe-chou qui fait crisser sa lame émoussée sur les barbes récalcitrantes.



Pour accéder plus vite à l'usine, nous prenons chaque jour un raccourci qui nous facilite la traversée de la banquise profondément gelée. Comme les Allemands entonnent de belles chansons de marche qui plaisent à l'encadrement russe, on nous demande d'égrener à notre tour les airs populaires français. Mais qui a envie de s'extérioriser à mille lieux de sa patrie ? Parfois le cafard survient et agite l'esprit: reviendrons-nous vivants de ce pays inhospitalier, à 3 000 km de chez nous, avec des Russes peu engageants qui peuvent du

jour au lendemain vous expédier dans l'inextricable taïga?

Leur obscure écriture cyrillique que je découvre dans les journaux qui sont mis à la disposition de la population ainsi que les tableaux précisant les normes des travailleurs qui y sont affichées ajoutent au dépaysement, j'essaye de déchiffrer les caractères d'impression. Sous le kiosque où s'attroupent les détenus, le journal du *National Komitee Freies Deutschland* est affiché, mais ses pages déchirées aux quatre coins ont profité aux fumeurs qui ont en prélevé un bout de papier pour rouler leurs clopes. Comme je ne fume pas, mon mahorka sert de troc auprès de captifs allemands qui me filent en échange une part de leur ration de pain.

De mon poste à l'usine, je vois quotidiennement défiler les convois provenant de Mourmansk, chargés du providentiel ravitaillement américain. Avions en pièces détachées, fournitures diverses, tanks, camions, pneus, feuillards d'acier, produits alimentaires dont le mode d'utilisation est écrit en russe pour

[171] Au printemps 1944, un groupe de maquisards se forma dans le village de Longeville-lès-Saint-Avold et dans les forêts environnantes (dont la forêt de l'Elversbett) ; il était composé de résistants, de réfractaires au R.A.D., d'insoumis à l'intégration dans l'armée allemande ainsi que de prisonniers de guerre russes évadés.

Le 3 juin 1944, le maquis est attaqué par la Gestapo et les S.S. : 15 réfractaires sont arrêtés, deux exécutés sur place et 123 villageois sont déportés. Le 23 novembre 1944, le maquis est de nouveau attaqué : 4 réfractaires et 5 prisonniers de guerre russes sont pris et fusillés par les Nazis.

Losson Emile écrit : «*Le 3 juin 1944 à Longeville-lès-Saint-Avold. C'était une belle journée et pourtant...*», brochure publiée par la Société d'histoire et d'archéologie de Saint-Avold, 1984.

faire croire au bon peuple que c'est une production nationale, ainsi que de mystérieuses caisses dont on ignore le contenu remplissent les trains. Mais, aussi bizarre que cela paraisse, je connaîtrai leur mystérieux contenu après guerre, en revenant travailler à l'Atelier n°2 des I. H. (Industries Houillères de la carbochimie) de Carling en Moselle. Ouvrant alors l'une d'elles, j'y découvrirai des étaux, des tours à métaux, des fraiseuses avec forets et alésoirs et même des cuves de fonderie. L'Oncle Sam d'Amérique (*Uncle Sam*) qui sait rentabiliser ses affaires inonde à son tour le marché français.

Sous ces latitudes reculées, on ne connaît pas la modernité: vaisselle et arts de la table n'existent pas, seuls les vulgaires ustensiles en bois y sont légion. L'industrie mécanique de précision est aux abonnées absentes et l'on comprend mieux pourquoi les soldats russes pillent [172] le territoire ennemi.

Dans ce système égalitariste, on se débrouille comme on peut, avec les moyens de bord. Il n'y a pas de manufactures pour transformer les produits de consommation courante, tout est axé sur la grosse production industrielle; le standing communiste viendra plus tard, prédisent les optimistes. En attendant, les Russes ont bien 30 ans de retard sur la France!



Chemin de fer Mourmansk- région de Segheza.

Photo Segheza Museum municipal Center.

Je ne sais par quel sortilège j'ai pu ramasser un lambeau de chair brune sur la voie ferrée : était-ce un malheureux phoque que les roues d'un wagon avaient écrasé près de la Mer Blanche et que le hasard des voyages avait largué sous mes pas ? En tout cas, il fut mangé tout comme le pain calamiteux qu'on nous distribuait et qu'il ne fallait pas s'aviser de garder sur soi. A la moindre inattention, il disparaissait, subtilisé par d'habiles voleurs. Pour subsister, j'adopte la philosophie suivante : je suis partisan du moindre effort pour ne pas entamer mes dernières vitalités. Je fais tout à pas comptés.

J'ai assisté un jour à un court-circuit général, vrai feu d'artifice grillant les uns après les autres les isolateurs des

lignes électriques auprès desquelles travaillaient des ouvriers, leur échelle ayant sans doute provoqué ces gerbes d'étincelles par contact direct.

Il me souvient d'un épisode pénible où nous avons été trempés comme du pain dans la soupe par une averse mal venue. La sentinelle, préposée au comptage, n'avait pas réussi à trouver le compte juste de la cinquantaine de prisonniers que nous formions. Elle appelle son acolyte qui n'est pas un doué non plus de l'arithmétique. L'orage qui grondait au-dessus nous a lessivés en profondeur. Les manteaux pesaient une tonne lorsque nous sommes partis au sauna pour les accrocher au séchoir. Par ailleurs, je fis bien de ne pas avoir bradé trop vite ma veste au camp. Sachant le rapatriement proche, je la destinai à un captif à qui je l'avais momentanément prêtée. Mais lorsque j'ai endossé mon fin treillis, surtout en cette région où la morsure du froid persiste même aux amorces estivales, je me suis vite rendu compte de mon impair et j'ai dû insister auprès du compagnon pour retrouver mon habit.

Nous assistons également au retour expéditif de l'escorte de recherche agissant sans ménagement sur des Autrichiens évadés [173] qui avaient été repris. Molestés par leurs gardiens, ils vont filer vers un bataillon disciplinaire qui leur enlèvera, nous dit-on, à tout jamais l'envie de reprendre la clef des champs. [NdR: s'agirait-il d'un autre cas d'évasion que celui évoqué par Joseph Kirschwing ?]

[172] Tandis que l'armée américaine considérait le pillage comme illégal (les G.I.'s n'étaient cependant pas de reste), l'Armée rouge entreprenait une razzia systématique et formalisée de l'Allemagne. Pour l'Union soviétique, la victoire était la preuve de la supériorité de son peuple et de son système. De la sorte, le pillage était justifiable. L'Allemagne n'avait qu'à endurer cette punition. L'Armée Rouge avait édicté un ensemble de règlements qui autorisait chacun de ses soldats à envoyer un colis de 11 livres de biens par mois. Les officiers pouvaient aller jusqu'à 32 livres. Des trains ont acheminé jusqu'à 50 000 colis par mois. La situation devint telle que le service postal russe n'arrivait plus à gérer le flot de paquets (cf. Figaro Magazine. 6 mars 2014).

[173] «Pour pouvoir me sauver de ce pays monstrueux, il n'y avait qu'un espoir, il me fallait maîtriser la langue parlée pour éviter d'être repéré. Demander sa route ou mendier son pain dans un sabir russe vous expédiait très vite au karzer, sinon au pays de l'éternel silence. A la vue de vagabonds de passage dans un bourg, les garçons de 6 à 10 ans, fidèles sentinelles rouges, filaient illico dénoncer la présence d'évadés aux parents qui avaient le devoir absolu de rapporter derechef les dires de leur rejeton au soviet local. Les forces de recherches, faisant foi aux indications données, trouvaient rapidement les traces du fugitif. Le coupable, tabassé et méconnaissable, avait signé son arrêt de mort et pouvait alors remettre sa vie dans les mains de l'Eternel.» Wladislas Rozinski

Le 9 mai 1945, les Russes ponctuent la fin de la guerre en tirant de nombreuses rafales d'armes sur un enchevêtrement d'arbres gisant sur la berge du lac. Cette salve nous a d'ailleurs surpris, au moment où nous revenions de notre travail. En effet, nous emprunions encore un tracé direct sur le lac gelé qui raccourcissait le trajet vers l'usine de cellulose, nous évitant ainsi de la fatigue supplémentaire. Or, la couche de glace commençait à donner des signes inquiétants de craquements avec des crevasses qui s'élargissaient chaque jour davantage sous l'effet conjugué du soleil et du redoux. Avec la rupture visible des bords gelés s'éloignant chaque jour davantage du rivage suivie de la montée des eaux puissantes gonflées par la fonte des neiges qui faisait exploser l'énorme couche de glace, on nous interdit bientôt le passage. Vu que le printemps commence à montrer des signes avant-coureurs de reprise chaleureuse, un paysan en profite pour extirper de sa cave ses vaches maigres comme des momies parcheminées. Durant cet interminable hiver, comment ses bêtes ont-elles pu subsister, cloîtrées dans un antre sans lumière et dont le fermier avait pris la précaution de capitonner les lucarnes avec des sacs de sciure ? Le beau temps sonne enfin le réveil de la nature. De très bon matin, le soleil, encore rouge à minuit, rosit en un tournemain l'horizon ; la proximité du cercle polaire permet ce phénomène céleste. Les moustiques dansent par milliers de myriades sur l'eau et leurs petites larves frétilantes tournicotent dans les mares boueuses dues au dégel. Pour nuire au genre humain, une fée espiègle, dirait-on, les a éclos comme par enchantement de leur endormissement nymphal.

Nous apprenons bientôt qu'un convoi va nous emmener à Tambov. Le 24 juin, jour de la Saint-Jean Baptiste, après un appel de nos patronymes plus phonique que nominal, nous embarquons dans des wagons à bestiaux. «*Siiinteff*» crie un responsable russe. C'est bien mon nom, je suis dans le bon lot. Un malheureux Luxembourgeois [174] dont le nom de famille a dû être mal enregistré ne se trouve pas dans nos rangs. Rien n'y fait malgré ses supplications. Car l'encadrement russe se méfie de présumées identités nationales, des Allemands culottés ayant voulu faire partie du voyage. Mais leur domicile, leur origine, leur accent les trahissent car il nous faut démontrer que nous habitons bien en Alsace-Moselle ou au Luxembourg, pour faire partie des quelque 200 compatriotes qui s'apprêtent à émigrer. Tandis que nous descendons sous d'autres latitudes en longeant Dieu sait sur combien de kilomètres des cours d'eau charriant le bois de flottaison, je peux échanger, au détour d'une gare perdue dans la campagne désolée, quelques nippes encore en ma possession. Un mouchoir affreusement sale et un pull-over surpeuplé de poux me permettent l'acquisition de cerises et d'une bouteille de lait – denrée appréciée – que les pauvres gens échangent aux haltes des gares. Tout ici est prétexte à troc : aiguilles, sous-vêtements, crayon et même un ingénieux savon truqué dont la texture préalablement malaxée enveloppe astucieusement un bout de bois. Je me défais d'un deuxième caleçon qui a pu échapper au préalable à toutes les fouilles corporelles prévues au camp ; il me suffisait lors de la palpation de le glisser rapidement sous les genoux pour tromper le garde, ou de glisser mon petit couteau sous la voûte plantaire, dans l'une des chaussures.

A chaque arrêt, les mécaniciens scrupuleux frappent avec un marteau sur toutes les pièces métalliques des wagons, testant méticuleusement freins et roues pour chercher à en détecter une quelconque anomalie. Le trajet défile, sans âme qui vive sur des kilomètres, en compagnie de l'eau bleu-azur, de l'herbe vert-espérance, avec des forêts argentées de bouleaux à n'en plus finir. Le chemin de fer est à voie unique. Des postes d'aiguillage permettent aux trains de transit, devant certaines gares, leur mise sur voie de garage, lorsqu'un convoi militaire descend du nord de la presqu'île de Kola. Nous avons souvent dû patienter à l'arrière des gares pour laisser la voie libre aux trains venant de Laponie car le chemin de fer était à voie unique.

Lors d'une halte dans une gare équipée d'une voie de garage et de retournement, nous avons accosté le long d'un train des dames bien habillées. Non, à leur allure, à leur voix, ce n'était pas des femmes russes, mais peut-être de futures captives. Mais qu'allaient-elles faire aux abords de la Mer Blanche ? L'un d'entre nous, plus âgé, a esquissé un air de danse avec l'une d'elles. Vers quels lieux de relégation portaient également ces Juifs dont nous avions croisé le train en cours de route ?

Profitant du paysage, et les jambes pendues au dehors, nous apprécions à l'avance l'idée de retrouver un camp dit civilisé. Pour tromper la faim, certains prisonniers longent la voie à la recherche de plantes comestibles. Je n'y goûte pas, craignant les effets d'une dysenterie pernicieuse. Je me suis

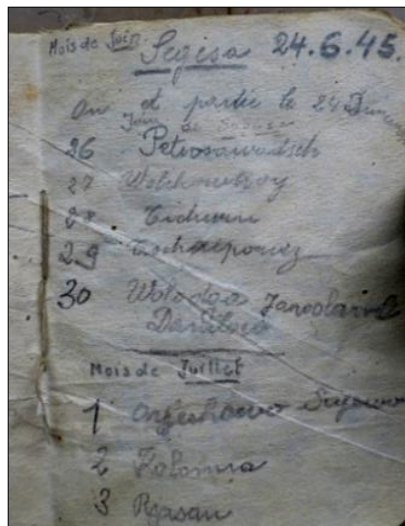
[174] «Joseph Jopa demeurant à Tétange n'a pas pu venir avec nous. Il a dû rester au camp (de Segezha) malgré tous les efforts. Jopa sera rapatrié avec nous le 5 novembre 1945 avec la rentrée des Tambowiens. »

Témoignage de Julien Coner, *Ons jongen*.

aperçu, de retour à la maison, qu'il s'agissait d'une espèce sauvage de la doucette, voisine de la mâche, qui servait de coupe-faim à ces végétariens avertis.

Au détour d'une importante gare de triage, vrai fourmilière dans laquelle s'activent des soudeurs, j'aperçois de nombreux voyageurs agglutinés sur les toits des wagons. Où vont-ils ?

J'ai ramené un livret que j'avais confectionné en cachette à Segezha, -pour les fumeurs il constituait un trésor pour ses feuilles de papier, je le gardais précieusement sur moi- et dans lequel j'ai pu annoter



les différentes gares que nous avons traversées avant d'arriver à Tambov, gare de Rada.

Cette relique signalétique, parcourue avec émotion 57 ans après les faits (en 2002, lors du 1^{er} interview), me rappelle la captivité douloureuse que j'ai surmontée avec le concours de la Providence.

En voici les étapes : départ le dimanche 24 juin 1945 de Segezha. Le 26 juin, Petrozavodsk et Volkhovstroï ; le 28 à Tikhvin ; le 29 à Tcherépovets ; le 30 juin, passage par Vologda, Iaroslavl et Danilov. Le 1^{er} juillet, gare de Orekhovo Zujyev; le lendemain Kolonna ; le 3 juillet Riazan et le 4 à Rijsk.

Nous débarquons le 5 juillet en gare de Rada pour être aussitôt dirigés sur la quarantaine, après un contrôle tâillon effectué par des sentinelles à l'entrée du camp venus à la recherche d'éventuels couteaux ou autres ustensiles dangereux.

Des gars agglutinés au grillage nous questionnent sur nos lieux de domiciliation. Je retrouve des garçons de Carling, de L'Hôpital que je reconnais malgré leur triste état.

Je ne demeurerai pas longtemps au camp 188. Je sais encore que nous avons littéralement été assaillis par les légions de poux et de puces. A cet effet, pour éviter leur intrusion, je me saucissonnais les habits à hauteur des chevilles et des poignets avec de la ficelle. Quel supplice pour dormir sur les planches rugueuses lorsque l'os du fémur, pareil à une boule de billard, saillait de la hanche !

Au hasard d'une promenade dans le camp, j'entr'aperçois dans la pénombre d'un lazaret des squelettes vivants, des répliques dignes des camps de concentration.

Je vais faire partie du premier convoi de 2 000 rapatriés, en raison de mon jeune âge. Je me souviens encore des heures de pénible attente devant la gare de Rada en ce 2 août 1945. Des prisonniers français de 1940 (récupérés par les forces soviétiques en Prusse-Orientale puis expédiés sur Tambov) insistent, officiers en tête, pour que nous adoptions tous une attitude irréprochable : notre comportement bon enfant ne doit surtout pas entraîner l'annulation du rapatriement. Mais amorphes comme des poussins à peine éclos, nous titubons de faiblesse et sommes loin de l'exubérance débridée que redoutent les gradés français. Cantonnés le long du quai d'embarquement, loin de nous, en groupe compact, sans doute pour se distinguer des autres prisonniers, ces fantassins émus entonnent « Le chant du départ » dont les paroles mélodieuses et si prenantes nous ouvrent, disent-elles, «la barrière, la liberté guide nos pas... ».

Passage de notre convoi n° 98046 le 5 août à Kursk, le lendemain à Kharkov.

De Pellzig près de Berlin, je suis transporté à l'hôpital de Braunschweig pour une gale éruptive (scabies infesté), puis rapatrié par voie aérienne en Junker 52. L'avion ballotté par un orage de grêle durant le parcours de trois heures et demie, atterrit à l'aéroport du Bourget où une musique militaire nous rend les honneurs. Je serai ensuite soigné à l'hôpital de Saint-Louis à Paris avant de filer sur Chalon-sur-Saône, lieu de mon rapatriement le 12 septembre 1945. »





Smykowski Fernand, né le 7 avril 1923 à Rombas.

Interview effectuée le 1^{er} octobre 2020 à la résidence Beau-Soleil à Boulay, assortie par ailleurs de nombreux sms avec sa fille, Mme Huvet.

Lors de son périple dans le Nord Abschnitt, Fernand Smykowski a pu échapper au spectre de la guerre proprement dite. Son unité de soutien évoluait plutôt à l'arrière du front où elle était chargée de contrôler la contrée autour de Pleskau, ville située à 300 km au sud de Leningrad en s'occupant constamment à la « pacifier » de l'emprise des partisans. Agissant en terrain conquis, ces derniers évoluaient en connaisseurs dans un pays truffé de marécages et de forêts impénétrables tels que les vues satellites actuelles permettent de bien visualiser pour se rendre compte des difficultés et des dangers éprouvés par la Wehrmacht pour essayer de les surmonter.

R.A.D. du 15 février 1942 au 11 mai 1942 à Burbach en Sarre.

Reichsarbeitsdienst-Entlassungsschein

Der ~~RAA~~ Arbeitssmann **Renatus Banna**
(Tag, Monat, Jahr)
 geboren am **6.10.23.** in **Argersingen**
(Tag, Monat, Jahr)
 war vom **18.4.1942** bis **25. Sept. 1942** Angehöriger des Reichsarbeitsdienstes mit am
 Entlassungstag Angehöriger einer im Rahmen der Wehrmacht eingetragenen Einheit.
 Er wurde am **25. Sept. 1942** in **Burbach, Saarland** entlassen.
(Tag, Monat, Jahr) (Ort, Kreis, Gau, Reich, Staat)
 zur Wiederbeschäftigung z. weisungsfähig entlassen.
(Ort, Kreis, Gau, Reich, Staat)

Er / Sie hat am Entlassungstage erhalten *)

a) den **Wohlfühl- / Reichsarbeitsdienstlohn**
 b) Zulagegeld ausgezahlt bis einschl. _____
 c) Wehrfeld bis einschl. **3. Okt. 1942**
 in Höhe von **RM 30.--** monatlich.
 d) Berufungsgeld bis einschl. **9. Okt. 1942**
 e) Naturalversorgung bzw. Lebensmittel (Vollabrechnung)
 f) Kassen bis einschl. _____
 g) Inhaber: **Wartungszug, bestehend aus _____**

Düppenweiler, am **23. Sept. 1942**

RAA-Abteilung K 1/329 (H 329)
(Ort, Kreis, Gau, Reich, Staat)
 Oberstfeldwebelmeister u. stellvertretender
 Oberstfeldwebelmeister

Un rappel historique permet ici de situer le contexte que j'ai vécu durant un trimestre au camp du R.A.D. de Burbach en Sarre.

Créé outre-Rhin le 26 juin 1935, le R.A.D. relevait du Ministère de l'Intérieur du Reich bien qu'il disposât d'une hiérarchie et d'une administration spécifiques sous la férule du *ReichsArbeitsFührer* Constantin Hierl.

Le 20 février 1941, le Service du Travail obligatoire au Reich de 6 mois (ramené par la suite à 3 mois) fut instauré en Moselle annexée.

Reconnu comme un apprécié service d'entraide patriotique, le R.A.D. fut transposé en Alsace-Moselle où il devint une formation obligatoire destinée à mettre en exergue les valeurs d'effort collectif, d'union nationale. D'une durée d'un semestre puis d'un trimestre pour les 17-25 ans des deux sexes, il était constitué de tâches d'intérêt général.

La discipline dans le R.A.D. était franchement militaire alors que le travail restait plutôt axé sur des opérations civiles (entretien des routes, exploitation des carrières, curage de fossés, creusement de tranchées, adduction d'eau potable, travaux agricoles, déblaiements des ruines dans les villes bombardées...). Néanmoins, certains jeunes partirent étoffer des services civils axés sur l'effort de guerre (usines d'assemblages d'avions, fabrication de munitions, creusement de fossés antichars...).

Accueillies au camp par un discours de l'*Obertruppenführer* vantant les bienfaits du Travail et de la discipline, les recrues formant une section de 214 hommes faisaient vite connaissance avec le règlement.

Au bout de quelques jours, les adolescents devaient prêter serment au Führer. Erigé en école du labeur et de l'ordre, le R.A.D. qui préfigurait l'incorporation dans la Wehrmacht les initiait tous à l'esprit prussien, au sens du commandement, au salut à rallonges.

Avec les cours d'éducation politique (biographie du Führer Hitler, Histoire d'Allemagne...) et les chants patriotiques, les marches, les exercices physiques allaient tailler un bel habit d'athlète au futur fantassin des steppes. Les recrues d'Alsace et de Moselle furent ventilées aux quatre coins de la Grande Allemagne. L'esprit partisan devait disparaître et faire place à la cohésion raciale. Le Parti Nazi qui adorait le clinquant affubla les recrues d'un uniforme moutarde rehaussé d'un brassard rouge avec sa cocarde blanche ajourée d'un svastika noir. Les bottes lustrées de noir, le ceinturon martial et l'insigne (deux épis entrecroisés d'une bêche) illustraient le type nouveau.

Le dernier jour de notre présence à Burbach, un général a passé en revue la troupe des cadets. Le gradé s'est tourné vers mon voisin allemand pour lui demander les impressions qu'il avait ressenties durant son séjour. Comme ce jeune, intimidé par la solennité de l'événement, bafouillait sa réponse, l'officier supérieur m'a questionné sur mon identité et mon lieu d'origine.

« Je suis Lorrain, lui ai-je répondu dans ma candeur.

- Lorrain ? Le terme '*Lorrain*' n'existe plus ! Ou vous êtes Français ou Allemand !

- Dans ce cas je suis Français », ai-je rétorqué au culot.

Le militaire est parti, vexé et furieux. Mon propos déplacé a-t-il été à l'origine de mon rapide transfert dans une unité disciplinaire. Je ne puis l'affirmer, mais moins d'une semaine plus tard, j'étais appelé sous les drapeaux allemands

Wehrmacht :

Le 17 mai 1943, je partis pour Lienz, ville autrichienne établie dans le Tyrol oriental autrichien.

Lorsque nous croisions des prisonniers français de 40, relégués dans les stalags, nous entonnions un vibrant chant patriotique « Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine ». Et eux de nous répondre par la « Marseillaise ».

J'ai subi dix semaines abrutissantes de formation où le seul ordre répétitif, hurlé par nos instructeurs à longueur de séances, « hinlegen, Auf, Auf » ponctuait nos exercices éreintants. Je souriais d'aise en voyant des appelés autrichiens, d'un âge bien mûr, souffrir lors de ces entraînements poussés au-delà de leurs forces. A l'exercice de tirs à la mitrailleuse lourde, je me suis révélé le meilleur tireur ; je ne cherchais pas la gloriole, je voulais simplement montrer ma supériorité de Français en la maîtrise d'une arme, et ce à la barbe des appelés du Gau Ostmark.

Lorsque nous sommes arrivés dans le Nord Abschnitt, la première chose faite par l'encadrement fut de fouiller nos paquetages, à la recherche de documents français. Evidemment j'en possédais et je fus convoqué et sermonné, après avoir clairement déclaré que je n'éprouvais aucune affinité avec le régime hitlérien. « Russe ou moi ? Je tiens à ma vie et si l'occasion se présente, vous ne me verrez plus. » Pour freiner mes velléités de désertion, on m'adjoignit deux serveurs affectés à ma mitrailleuse qui avaient ordre de m'abattre si mon désir de fuir s'avérait fondé.

Chasse aux partisans

J'avais consigné dans mon carnet les faits et gestes de mon unité face aux rebelles perturbateurs qui nous menaient la vie dure, mais ce calepin a malheureusement disparu au retour d'une de nos missions de ratissage de terrains. J'y avais annoté les exactions commises par les troupes allemandes ne reculant devant aucun méfait. Viols, pillages, incendies de villages, embrasement d'isbas, meurtres égrenaient mon quotidien. Lorsque le capitaine découvrait la présence d'une fumée suspecte s'élevant au-dessus des bois et qui provenait d'un feu de camp, un matraquage de grenades et de tirs de mitrailleuse envoyés à l'intérieur de la forêt participait au massacre sensé éliminer des maquisards. Bien équipés pour nous tenir tête, ces derniers grimpaient dans les arbres pour éviter les tirs à hauteur d'homme. J'étais horrifié par le vandalisme perpétré par notre soldatesque qui pensait par ces actes terroriser la population. En face, les partisans n'étaient pas de reste : attentats, attaques, dynamitage étaient de règle en guise de représailles pour se venger à leur tour. Les villages que nous contrôlions étaient vides, sinon fréquentés par des orphelins ou par l'un ou l'autre vieillard, apeurés, mais dont on subodorait leur diligence à rapporter aux bandes rebelles notre force de présence en ces lieux. Pratiquement tous les civils avaient fui dans les forêts profondes, de peur de servir de travailleurs requis à la réfection des voies ferrées ou à différentes tâches de transport de marchandises ou de corvées. La plupart du temps, les femmes réquisitionnées étaient employées à réinstaller les rails et le ballast éventrés. Habiles dans leur manège, certaines avaient cette ruse de laisser un regard de visite, intentionnellement caché, sous une traverse pour permettre la nuit suivante aux rebelles d'y loger une mine en prévision d'une prochaine explosion entravant l'acheminement d'armes destiné aux troupes allemandes.

Pour le Noël 1943, le sergent nous autorisa à chanter des cantiques français qui rejoignaient par leur mélodie, dans une alliance commune, les lieder allemands entonnés par nos Kameraden.

La nouvelle année 1944 s'annonçait sous de mauvais augures. L'esprit de conquête allemand avait fait place à un changement de mentalité. Désormais le silence et une prudente réserve prévalaient. Nos

gradés convenaient que la guerre allait être perdue et ils évitaient de sacrifier des hommes, en jouant perdant face aux Russes conquérants.

Il me souvient d'un épisode où nous aurions facilement pu éliminer la dizaine de fantassins juchés sur des troïkas (traîneaux) mais un silence absolu empêcha cette volte-face.

Habillés de blanc, nous nous fondions habilement dans la contrée enneigée, sans chercher noise à l'ennemi. Un autre jour, où installées en bordure d'un étang, des femmes-soldats nous faisaient face. Là aussi, nous aurions pu riposter mais l'expérience acquise nous avait renseignés sur le fait que ces égéries suppléaient au loin leurs camarades mâles qui entreraient dans la danse pour nous assaillir à leur tour.

Nous tenions vaille que vaille notre première ligne. J'y étais posté durant quatre-cinq mois. Le logis était rustique et bien sommaire. L'eau, on la soutirait d'un creux dans la terre frappé par le talon de la botte. Le liquide qui en sourdait était bouilli. A défaut d'approvisionnement correct, nous avons dû manger toute la faune qui nous passait sous la main : rats, chats, chiens alimentaient nos besoins carnés.

L'hiver était la saison propice pour nous laver ; nous roulions nos corps d'Adam dans la neige pour éliminer la crasse et sautons après ces ablutions énergisantes dans nos habits raidis par le gel. Nous squattions les isbas, combien appréciées en période hivernale, où l'énorme four servait de dortoir à ma section mais aussi au contingent de parasites heureux de profiter de l'aubaine chaleureuse que leur dispensaient les convives. Les légions des poux et de puces proliféraient comme les plaies d'Egypte : c'était le dernier des soucis de l'encadrement, lui-même affecté par leurs meurtrissures. La gale était la pire des infections : je débordais de plaies éruptives lorsque je pus rentrer à la maison au bout d'une année entière de présence passée au front.

Je servais parfois d'estafette (Melder) pour renseigner à tour de rôle le bataillon ou le régiment. Une nuit, pour m'être fourvoyé dans le no man's land et me retrouver complètement désorienté, mes propres camarades allemands, croyant à l'arrivée d'une patrouille ennemie, m'ont tiré dans le dos.

Un épisode malencontreux provenant de l'enraiment de mon lance-grenades au moment du tir a blessé mes deux servants. Un officier a voulu me traduire devant la justice militaire pour non-respect des procédures de sa manipulation, en se saisissant de mon arme comme pièce à conviction. Mais un autre gradé s'est interposé pour lui signaler qu'on ne désarme pas un soldat par temps de guerre : l'affaire en est restée là.

Le 1^{er} mai 1944, j'ai pu fuir une attaque russe. Muni de lance-flammes, l'ennemi s'était avancé vers nos positions, libérait ses jets enflammés au point que mon casque devint brûlant sous les projections incandescentes qui ont survolé mon trou de fantassin. Cela a chauffé sur ma personne aux sens propre et figuré du terme....

Profitant d'une permission, Fernand s'enfuit en France profonde sous la fausse identité de Gestein André.

Quelques identités de soldats fusillés en Grèce, dont le frère de Fernand Smykowski

OTTO Joseph, Jacques, A Heer, 17/05/1924, Stiring-Wendel, Forbach 27/08/1944, Piléa (Grèce)

DAVCC : 27 P 284, 40 R 3570, 21 P 230723. ADM (69 J 12, 7E230/111 1947 (n° d'acte 232)

SALLBACH Erich, A Heer, 05/10/1916, Algrange, Neunkirchen (D) 27/08/1944, Salonique vers Kilbis (Grèce) DAVCC : 27 P 284, 40 R 3573, 21 P 233141. Courrier UNC Hayange (21.10.2011) Décès officiel Incorporé de force dans l'armée allemande

SMYKOWSKI Erwin, Erich, A Heer, 22/02/1917, Rosselange, Rombas, 27/08/1944, Salonique, (Grèce). DAVCC : 27 P 284, 40 R 3576, 21 P 236255, dossier de déporté résistant. Décès officiel. Incorporé de force dans l'armée allemande.

ANDRÉ Eugène, Charles, A Kriegsmarine, 20/05/1924, Moyeuve-Grande, Moyeuve-Grande, 27/08/1944, Ile Paros (Grèce), DAVCC : 27 P 284, 21 P 210168. Ph. Wilmouth, Chroniques de la 2GM dans la vallée de l'Orne. Courrier UNC Moyeuve (25.6.2010). Décès officiel

Smykowski Erwin en Grèce.



Steinmetz Claude, en religion Frère Hugues, né le 7 mai 1927 à Strasbourg. (Interview au presbytère de Hohatzenheim le 17 avril 2018)



Deuxième d'une fratrie de quatre enfants, j'ai eu la douleur de perdre à 6 ans ma mère francophone, née Renée Giroud, originaire du Territoire de Belfort. Toute ma scolarité s'est passée à Sélestat où mon père était professeur de physique-chimie au lycée de la ville.

Fin juin 1940, j'ai pleuré, en silence, l'infortune de nos armes en voyant nos vieux tanks Renault de 1918, écrasés et gisant au bord de la route à côté de la parade triomphale des panzers ennemis investissant ma bonne ville. (Cf. *A la mémoire des Malgré-Nous*, Revue municipale de Hohatzenheim, 2012, pp.8 et 9).

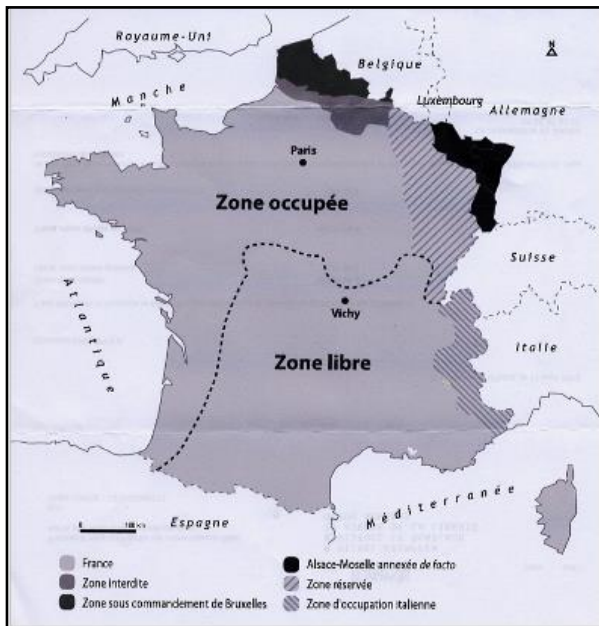
La défaite consommée, j'ai compris, au vu de notre armement obsolète, que le haut-commandement français avait été en retard d'une guerre sur le génie militaire allemand.

La re-germanisation (Rückdeutschung) exercée à outrance en Alsace à travers une nazification menée tambour battant.

L'Allemagne imposait au gouvernement établi à Vichy un taux de change exorbitant [175], lui permettant de piller le pays, d'y récolter

quotidiennement 400 millions de francs au titre des frais d'occupation et d'y vivre *wie Gott in Frankreich*.

Adieu, chère Patrie tricolore si mal organisée politiquement, à nous les restrictions de tous ordres, à nous l'uniformisation de conduite et de pensée! Révolue notre chère liberté même si l'appel prémonitoire du Général de Gaulle inspirait tôt ou tard le fol espoir d'un retour inévitable dans le giron national!



Le fol espoir d'un retour inévitable dans le giron national!

Les frontières de 1871 furent reconstituées sans aucun traité de paix préalable. C'était le diktat d'un Führer triomphateur, venu visiter en prince païen, le 28 juin 1940, le Munster de Strasbourg sur lequel flottait l'oriflamme nazi [176] et qui s'asseyait sur les règles du droit international.

Français d'origine, nous voilà, comme les soldats du kaiser en 1914-18, obligés, qui sait, de devoir tirer un jour sur d'autres Français !

Tout était fait pour discréditer la culture française alors que la Wehrmacht, auréolée de victoires, tenait le haut du pavé sur les routes qui menaient à l'hégémonie nazie.

Intégrés dans le Gau Bade, les deux départements de l'Alsace, sous la férule du Gauleiter Wagner [177], devaient devenir des régions

exemplaires en matière d'intégration au Reich millénaire. Un coup de balai idéologique chassait les pilliers français, «*Weg mit den welschen Plünder*», mais évacuait également sans état d'âme dans un souci de purification ethnique les Juifs, les citoyens français, les Alsaciens francophiles: tous leurs biens furent placés sous séquestre ou confisqués.

[175] Le Franc, déprécié du double de sa valeur de 1939, passa de 1 RM à 20 Fr.

[176] Au Col de la Schlucht, s'adressant le même jour aux soldats présents, Hitler leur montra la plaine d'Alsace. «*Gefällt Euch dieses schöne Land ? Ce beau pays vous plaît-il?*»

-Ja. Oui.

-Wir werden es für immer behalten ! Nous allons le garder pour toujours!»

[177] Wagner se donnait 5 ans pour aligner l'Alsace sur le reste du III^{ème} Reich (le Führer avait prescrit 10 ans).

Les conseils municipaux furent supprimés, les maires remplacés par des *Ortsgruppenleiter* à la botte des *Kreisleiter*. Les noms de nos localités, les prénoms et parfois les noms de famille, les rues, les places, les enseignes de magasin virèrent aux runes allemandes.

Le régime accapara sans vergogne les avoirs des banques alsaciennes. A côté des bérets mis sous l'éteignoir, des sympathisants du régime, croyant benoîtement au Walhalla ensorceleur, brûlèrent les drapeaux tricolores et les statues déboulonnées, comme celle du général Kléber, firent place à l'omniprésente croix gammée.

Mon père, pour garder son poste d'enseignant, dut aller se recycler à Freiburg im Breisgau et revint enseigner au milieu d'un aréopage de voisins badois. Planifiée comme un rouleau compresseur, la mainmise teutonne fut installée rapidement : fini notre français parlé à la maison, épurées les bibliothèques de toute présence de livres français (brûlés en autodafé), feu le scoutisme et place à la Hitlerjugend (H.J.) et à son embrigadement.

Toni Ungerer, âgé de 8 ans à l'époque, nous indique dans une interview récente qu'*on ne se débarrasse pas du lessivage de cerveau*, inculqué à l'époque avec force dans les têtes blondes.

A côté du ramassage des doryphores et autres collectes de ferraille et de papiers, les séances hebdomadaires de la «*Ha Lotte*» se déroulaient chaque samedi durant quatre heures, ponctuées de chants d'endoctrinement nazi, de manipulations d'armes, du lancer décortiqué [178] des grenades à manche. Sport et gymnastique, porteurs de l'idéologie national-socialiste, affichant le slogan «*Frisch, Fromm, Fröhlich, Frei* [179]», intégraient sournoisement dans les séances des tendances antisémites et militaristes, diffusées auprès de la jeunesse alsacienne: mais c'était un passage obligé si l'on voulait poursuivre les études, comme c'était mon cas car il fallait disposer d'une attestation du parti validant le cursus pédagogique pour accéder aux cours supérieurs.

Comme de nombreux réfractaires se soustrayaient au R.A.D., Wagner édicta le 18 juin 1942 une ordonnance sur le franchissement illégal de la frontière qui conduirait désormais en prison ou à la mort sur place suite aux tirs qui seraient dorénavant effectués sans sommation. Avis aux transfuges!

Par ailleurs, le camp de concentration de Natzweiler-Struthof et le camp de redressement de Vorbrück durcissaient la répression: tous ceux qui entravaient la marche en avant pâtaient de ces mesures de coercition. Lien de cause à effet, le volontariat pour aller vaincre le Bolchevisme fit chou blanc malgré l'attrait de soldes conséquentes: sans doute le comportement brutal des autorités révélant les limites de l'intégration forcée n'inspirait guère les éventuelles recrues et accentuait plutôt leur défiance de devoir à leur tour subir la formation musclée que leurs pères avaient connue précédemment dans les casernes prussiennes.

Mais devant l'hécatombe subie par les unités allemandes sur le Front de l'Est, l'OKW (Oberkommando der Wehrmacht) fut vite convaincu de la nécessité d'enrôler des forces d'appoint. Certes, les autorités militaires gardaient le souvenir fâcheux de nombreuses désertions entreprises par de jeunes Alsaciens en 1914-18, mais les nécessités en chair à canon, avec la perspective de créer 20 divisions de renfort, eurent raison des réticences de Keitel qui proposa 5% de recrues dans les rangs de la Wehrmacht. Mais il fallait au préalable régler le problème de la nationalité des Alsaciens-Mosellans, citoyens toujours français selon le droit international.

Qu'à cela ne tienne! Le Führer autorisa, malgré les réticences de façade des Gauleiter, l'octroi de la nationalité allemande aux Alsaciens, aux Lorrains, aux Belges (dès 1941) et aux Luxembourgeois, aux Slovènes, aux Haut-Silésiens, quitte à transférer les familles récalcitrantes et protestataires de ces mêmes pays, vers la Pologne ou dans les territoires occupés de l'Est, via la loi de représailles (Sippenhaft).

Face à cette métamorphose qui désorientait et bouleversait souvent les personnalités juvéniles, il fallait être fort de caractère pour ne pas s'en laisser compter. Mes condisciples, devant ce bourrage de crâne dicté par les vainqueurs où le *Heil Hitler* était obligatoire au début des cours, essayèrent de réagir même si les méthodes d'apprentissage et la pédagogie de professeurs patentés étaient remarquables.

Si les réactions d'opposition furent discrètes, une résistance silencieuse s'installa parmi les potaches jamais à court d'idées. Ainsi, à l'occasion du 11 novembre 1940, les chiffres «11» avaient blanchi le

[178] Pour utiliser la Stiehlhandgranate, on dévissait l'embout et on tirait sur la corde qui enclenchait le détonateur à friction. On disposait alors de cinq secondes avant l'explosion (compter 1, 2, 3, la lancer et se coucher, 4, 5 en attendant l'explosion).

[179] Frais, convaincu (pieux), joyeux, libre.

tableau qui, transposés en allemand signifiaient ELF, c'est-à-dire **Es lebe Frankreich** (vive la France). Il fut répondu à l'enseignant qu'en l'honneur du 11 novembre, il était normal de voir apparaître un tel chiffre! En seconde de lycée, pour commémorer à nouveau l'Armistice de 1918, sept W [180] énigmatiques écrits à la craie apparurent au tableau. Notre excellent professeur de Mathematik, Karl Putschiss, nous demanda ce que désignaient ces signes cabalistiques. Même la fille du Proviseur, notre camarade de cours, muette sur la signification, ne pipa mot à son père sur leur caractère subversif.

Intégré en classe de première le 20 août 1943 avec 27 autres jeunes alsaciens de 16 ans, j'ai apprécié l'enseignement de qualité dispensé par le docteur Waldemar Ziegler, ex-officier blessé, catholique



pratiquant -ce qui était rare car les Allemands étaient la plupart protestants-, qui nous a fait *goûter* au Faust de Goethe. Il nous arrivait de l'inviter à la maison. (Il sera présent à mon ordination).

Le fils du Kreisleiter n'appréciait pas que l'éminent pédagogue démarrât son cours par un salut grec: «*kaire phos* [181] *avesperon*, *καίρε φῶς ἀβέσπερον*». Ziegler déclara au proviseur que son salut s'adressait au *brillant Zeus*, l'égal du Führer. En fait, suite à une confiance révélée lors d'un partage de repas passé dans notre famille, Ziegler, en tant que chrétien pratiquant, honorait intérieurement et en silence, par cette salutation, la victoire de Jésus-Christ ressuscité.

Le 1^{er} septembre 1943, vers 8 heures et quart, le cours sur la dramaturgie de Goethe fut brutalement interrompu par l'arrivée du proviseur accompagné de deux

officiers allemands. Après le salut obligatoire de rigueur, nous fûmes conduits à la salle des fêtes (au-la) pour y subir illico le conseil de révision. A midi, au sortir de l'examen clinique, tous les 28 élèves furent déclarés bons pour aller servir dans le cadre de la Luftwaffe à la défense contre-avions. On venait de nous voler notre adolescence !

Une plongée dans la violence.

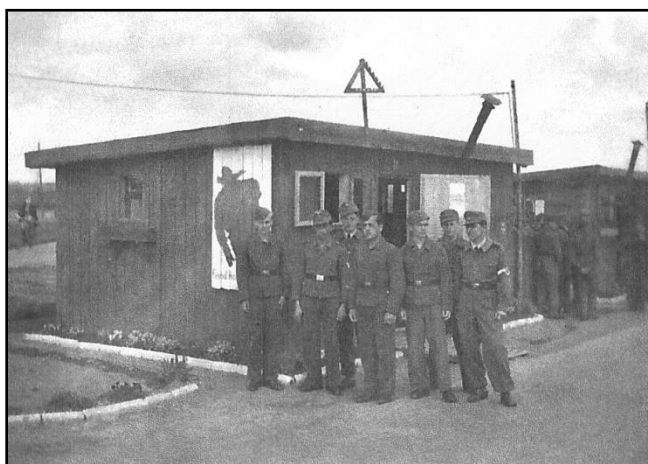
Installées à la gare de triage de Karlsruhe, nœud ferroviaire sujet à de prévisibles bombardements en raison de son positionnement stratégique, nos équipes de six servants prévues pour canarder les vagues de bombardiers combinaient plusieurs fonctions sous la direction et la responsabilité d'un soldat allemand, chef de pièce.

Comme auxiliaires de la Luftwaffe (Luftwaffenhelfer), nous agissions:

- soit, comme coursiers et approvisionneurs de munitions à ramener derrière les canons quadruples 2cm (Vierling) puis, en février 1944, à assurer la même fourniture auprès des canons 3,7.

- soit comme *balayeurs* du ciel derrière les gros projecteurs aveuglants de 60 cm (Scheinwerfer), cibles mortelles par excellence que recherchaient en priorité les chasseurs alliés volant en rase-mottes pour venir les mitrailler.

Les canons 88 antiaériens de la Flak (Fliegerabwehrkanone) postés en périphérie de la ville étaient chargés d'envoyer à travers un mur de feu leurs salves meurtrières dans les rangs des forteresses volant en formations serrées (Flying Fortress). Lors d'une série de tirs d'obus explosifs, les canonniers allemands, rendus euphoriques en entendant le crash d'un aéronef, se rendirent compte de leur méprise le lendemain: ils découvrirent l'épave d'un chasseur Messerschmitt, sans doute abattu par leurs propres



[180] Wir wollen wieder werden was wir waren. Nous voulons redevenir ce que nous étions précédemment.

[181] φῶς, *phōs* (« lumière »). Par extension, personne chère, bien-aimée, *favorie* (φῶς est lointainement apparenté au latin *favor*). *καίρε φῶς ἀβέσπερον*, Salut, lumière de demain.

déflagrations, ce qui n'était pas pour nous déplaire et cette gaffe aux conséquences tragiques fut savourée en silence.

En ce rude hiver, le brouillard givrant omniprésent nous installait dans un froid vif auquel nos jeunes organismes résistaient tant bien que mal. En tant que lycéens, nous suivions une fois par semaine des cours... qui devinrent bientôt sporadiques, mais qui n'empêchèrent pas les autorités académiques allemandes de nous délivrer l'*Abitur*, sans qu'on n'ait eu à rédiger une quelconque page d'examen!

Du R.A.D. à la Wehrmacht.

Nous fûmes envoyés à l'avant du front polonais pour étoffer les régiments exsangues, y creuser des tranchées alors que le front russe se situait à 100 km devant nous.

Passant devant notre compagnie qui comprenait 115 Allemands et 5 Alsaciens, le capitaine réclama un Melder volontaire (agent de liaison) pour relier la compagnie au quartier-général, établi à 5-6 km de nos positions de défense, étant donné que les lignes téléphoniques tirées sur cette distance étaient souvent sabotées par la résistance polonaise, par des francs-tireurs rebelles ou par des agents soviétiques parachutés. Comme personne ne se proposait, l'officier passa devant l'unité, compta 1, 2, 3. Son doigt sélectif s'arrêta sur ma personne. Cheminant à travers les sentiers sablonneux qui serpentaient dans les pinèdes, je partais en bicyclette apporter les précieuses missives et les ordres importants aux échelons installés à l'entour. Le jour, je ne risquais pas grand-chose. La nuit, c'était plus difficile car j'appréhendais les embuscades et les coups-de-main toujours prévisibles perpétrés par d'intrépides partisans chargés d'entretenir le trouble à l'arrière de nos lignes.

Heureusement, avec le chapelet qui n'était pas de reste, mon bon ange gardien veillait sur ma destinée. J'effectuais bravement cette mission durant deux mois et demi, appréciant au passage, comme il se doit, les menus améliorés dispensés par la roulante installée non loin du quartier de commandement et du *Tross* avec ses impedimenta charriant le matériel roulant et les bagages de l'unité.

Après notre repli, le 19 novembre 1944 sur Breslau, le Hauptmann me convoqua dans son bureau afin de m'accorder une permission de 15 jours pour valoriser mon acte courageux devant l'ennemi.

Je restais cependant planté devant l'officier, osant le toiser du regard pour plaider avec détermination la cause de mon frère jumeau Yves qui se trouvait dans la même compagnie que moi. Finalement, il baissa les yeux et me dit: «que votre frère vous accompagne ! » Il n'y avait plus une minute à perdre: nous filâmes à pieds à la gare de Breslau où un train direct de permissionnaires était en attente de départ vers l'Alsace. Malgré les sabotages sur la ligne et les risques de bombardements, nous arrivâmes dans la nuit, à 23 heures, à la gare de Strasbourg où la désolation nous accueillit au milieu des verrières brisées, dégâts qui allaient préfigurer cinq jours plus tard la Libération de la ville (23 novembre 1944) et finaliser le serment du Maréchal Leclerc, lancé à Koufra le 2 mars 1941, jurant de ne pas déposer les armes avant que le drapeau français ne flotte sur la cathédrale de Strasbourg. Le lendemain matin, après l'arrivée en gare de Sélestat, nous frappions à la porte familiale devant un père interloqué qui supposait une désertion de notre part. Il fallut aller tamponner notre autorisation à la kommandantur de Schlettstadt.

Après la Libération de la ville, le 2 décembre, nous ne sommes plus repartis et avons été déclarés, plus tard, déserteurs de la Wehrmacht. Le 2 février 1945 vit la poche de Colmar, purgée de la présence ennemie. Avec mon *Abitur*, *tombé du ciel* pour ainsi dire, et dont le gouvernement français reconnut le diplôme dès la fin de la guerre, j'entrais à l'Université de Strasbourg et m'inscrivis à l'Institut de Philosophie et à la Faculté de Lettres. Pendant cinq ans d'un travail acharné, j'ai pu colmater les brèches de ma pauvre formation scolaire. Avec mes diplômes en poche, (je préparais alors l'agrégation de philosophie), je fus nommé professeur au lycée Bartholdi de Colmar.

Vie religieuse.

A travers ma quête intérieure, relative aux questions métaphysiques ayant trait à l'Humanité qui m'interpelait, en recherche de justice de paix, à côté de mes études à Strasbourg, j'avais approfondi en silence l'œuvre de Romano Guardini [182], un théologien de renom.

[182] Avec Romani Guardini, penseur chrétien du XX^{ème} siècle, j'ai voulu *entrer dans la pensée et le jeu de Jésus*.

Ma vision du monde, «*meine Weltanschauung*» s'orientait désormais autrement. J'ai senti naître en moi une vocation religieuse en m'imprégnant de la spiritualité franciscaine, fondée sur la prédication et sur le dénuement total, et dont le maître-mot consiste à agir fraternellement envers les hommes pour que l'Eglise assume ses responsabilités chrétiennes au service de l'Évangile.

Les voies du Seigneur étant impénétrables, notamment quand *Dieu écrit droit avec des lignes courbes* (Paul Claudel, *Le soulier de satin*), j'ai quitté l'enseignement public pour entrer chez les franciscains, cet ordre fondé par Saint François d'Assise, le frère UNIVERSEL.

Ordonné prêtre en 1955, je devins successivement aumônier adjoint à l'Université de Paris, vicaire à Viroflay, professeur de philo au Collège-Lycée Saint-Antoine de Phalsbourg, directeur d'études, recteur depuis 22 ans à Hohatzenheim, ces fonctions égrenant mon parcours ecclésiastique.

A Hohatzenheim (photo de l'édifice religieux), 1 218 ex-voto, tous réalisés dans une plaque de marbre identique apposés sur les murs intérieurs du sanctuaire, témoignent de la reconnaissance manifestée à Dieu par de jeunes Alsaciens et Mosellans rentrés meurtris au bercaïl. Ces Malgré-Nous, après avoir pu surmonter leurs peurs et leurs souffrances endurées sur les démentielles lignes-de-feu qui les confrontaient à des lendemains sans espoir, rendaient ainsi grâce au Seigneur pour avoir été protégés par la main divine durant la Seconde Guerre mondiale.



Cette expérience personnelle et dramatique m'a permis de participer à la réconciliation franco-allemande en apportant ma petite contribution à la Paix que l'Europe appelle encore de tous ses vœux.

Teutsch Charles, né le 6 août 1914 à Hombourg-Haut (Moselle), décédé le 1^{er} avril 1970.

D'après les renseignements fournis par la WAsT datés du 18 janvier 1962, il est noté dans les observations qu'aucun autre renseignement ne concerne ses états de service. Par contre, dans les documents fournis par son fils Sylvain Teutsch le 17 janvier 2017, nous découvrons la suite de ses avatars.



Incorporé dans l'armée française le 22 octobre 1935 dans le 26^{ème} R. I. à Nancy, libéré le 15 octobre 1937, Teutsch Charles fut rappelé le 27 août 1939 après les accords Molotov-Ribbentrop qui ne préfiguraient rien de bon. Blessé sur le front de Belgique par un éclat de 5 cm fiché dans la région iliaque, il fut ramené à l'arrière par un tirailleur algérien qui faisait partie comme lui du 13^{ème} R.T.A. (Régiment de Tirailleurs Algériens). Hospitalisé au Touquet, Charles Teutsch y fut fait prisonnier le 22 mai 1940 et libéré comme Lorrain le 28 septembre 1940 du camp de prisonniers de Sarrebourg.

Il fut reconnu invalide de guerre. Durant l'occupation, il travailla dans l'entreprise de montage Arnoult Becker avant d'être enrôlé à 29 ans dans la Wehrmacht.

Faisant partie de la classe 1914, il fut incorporé de force au 476. Grenadier Batalion à Leitmeritz en Bohême-Moravie (Böhmen-Mähren). « Après une formation de huit jours, j'intégrai le bataillon formé à Teplitz-Schönau qui partit pour Novograd-Wolynsk ville que les Allemands dénommaient Zwiahel (elle est située en Volhynie, à 200 km à l'ouest de Kiev). Mon bataillon de réserve qui fut déplacé à Zwiahel en Ukraine était subordonné à la 147. Division de la Réserve, où se poursuivit ma formation qui dura jusqu'au 2 janvier 1944, date à laquelle l'armée russe s'empara de la ville. »

« Lors de ma capture, tous mes objets de valeur me furent enlevés: argent, papiers militaires. A pied et dans des conditions extrêmement dures, j'arrivai au camp de rassemblement de Korosten, puis par étapes pédestres j'atterris au camp de Kiev avant d'échoir par voie ferrée, à moitié malade, au Lazaret de Kursk où je ne demurai que quelque temps étant donné que l'hôpital où j'étais soigné fut réquisitionné comme hôpital militaire russe. De Kursk, un transport me mena le 15 mars 1944 en direction de la Sibérie. Le 13 avril 1944, je posai pied à Adbasar (République du Kazakhstan).

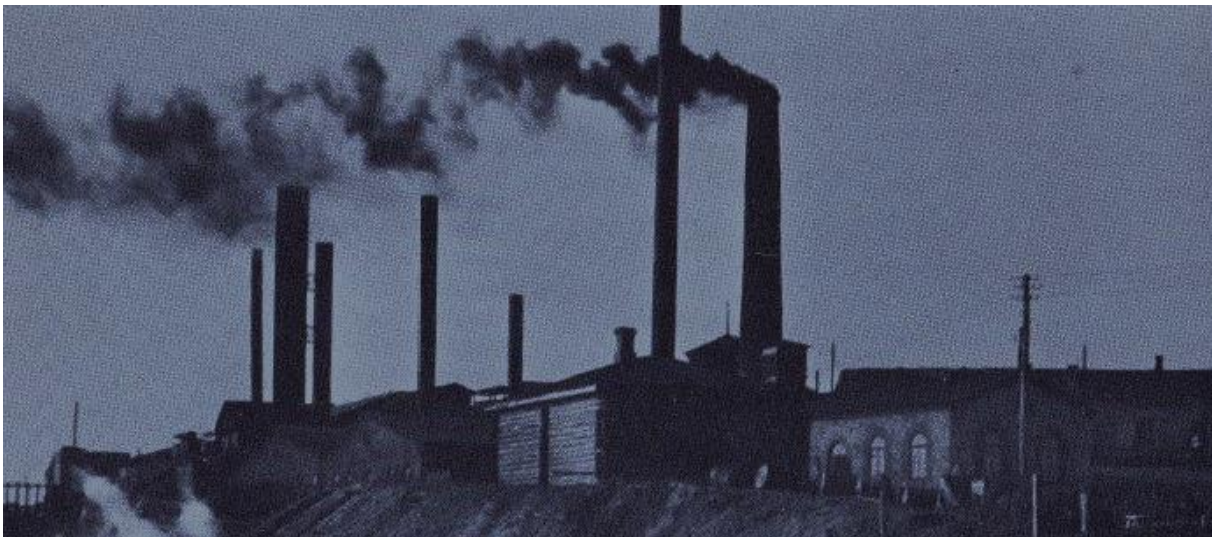
Après ma convalescence, un nouvel acheminement devait me mener au camp n° 99 de Karaganda, en Moyenne-Asie où je dus vivre sous l'influence de dures conditions climatiques et un travail très éprouvant. A Karaganda, le mineur hanté par la peur de ramper dans le trou terrifiant des veines de charbon, ne laissait rien apparaître, sur sa gueule noire, de l'effroi vécu, au sortir du puits archaïque. J'y demurai jusqu'au 1^{er} novembre 1944 pour être finalement transféré au sinistre camp de Tambov comme beaucoup de mes camarades lorrains. Je fus libéré en tant que citoyen français en septembre 1945 et je revis ma patrie le 28 octobre 1945.»

G. R-E, né en 1914 (fonds Thuet) : « A Karaganda, j'ai travaillé dans les mines de charbon, d'abord dans une carrière à ciel ouvert puis au fond. Croyant qu'un incendie s'y était produit, la panique aidant, tous les mineurs voulaient remonter au jour en utilisant les cages. Ceux qui étaient dedans repoussaient ceux qui voulaient rentrer en les menaçant avec des couteaux. On a utilisé les échelles en place. Je me suis laissé écraser un bras par un wagonnet ».

Irjud Joseph, né en 1921. « Quelle galère durant le long voyage infernal de quinze jours vers les mines de houille de Karaganda. Le 29 juillet, l'on nous ouvrit les portes coulissantes et nous voilà en Asie. Forcé à travailler, j'y ai passé deux mois difficiles, croyant devoir rester en terre hostile à jamais. Pourtant, dès l'arrivée au carreau de la mine, on nous avait gonflé le moral en promettant aux Français, Belges et aux Luxembourgeois d'être libérés très bientôt. Ce qui ne plus guère aux Allemands. Pourtant les semaines passaient et on n'y croyait plus. J'ai vu des camarades aux pieds énormément enflés forcés de descendre dans la mine : pour eux, il n'existait aucune chance de retourner en Alsace. Dès le matin à 6 ou 7 heures, on nous forçait à aller travailler dans la mine de charbon. Chacun recevait une lanterne avant de se rendre à l'ascenseur qui nous descendait dans les entrailles de la terre. Arrivés en bas, les explications pour commencer le travail étaient vite comprises. Dans une ouverture d'environ 40 à 50 cm de diamètre, nous devions nous allonger et pelleter le minerai vers l'arrière. Dans une galerie plus grande de 1 m à 1,20 m, deux prisonniers portaient le minerai sur une sorte de brancard et le jetaient sur un tapis roulant qui le transférait dans un lorry tiré par un cheval. Quelques Russes, prisonniers politiques, étaient obligés d'accomplir ce travail avec nous jusqu'à 4 heures de l'après-midi. Soit 8 heures de travaux forcés sans pause. Ce pensum journalier était la norme à observer sinon une réduction de rations nous attendait.»

Minig Albert de Sarreguemines : « Je travaille d'abord dans des galeries hautes de 80 cm, en position couchée ou à genoux. Extrait avec des outils rudimentaires, le charbon est pelleté vers des glissoires d'où il tombe dans des wagonnets, qu'un câble tracté hisse vers la surface. Lorsque notre rendement, soumis à des normes, laisse trop à désirer, un concert d'imprécations proféré par l'ingénieur statisticien fuse lors de notre remontée dans la salle d'affichage, où fleurissent les chiffres des tonnages extraits par les différentes équipes. L'extraction apparaît non sans danger ; je me souviens d'un coup de grisou qui nous a soufflé toutes les lampes. Il a fallu attendre dans le noir l'arrivée de nouvelles lampes ramenées par une ouvrière. Puis je devins pousseur de wagonnets. Dès qu'un lorry se trouve rempli, je dois le traîner vers son lieu de halage. Que d'obstacles rencontrés en cours de route ! De la pierraille sur les voies déglinguées, un pénible changement de direction à partir d'une rotonde encrassée, parfois un déraillement amènent des retards conséquents dans la livraison de charbon à la recette du jour. Les mineurs russes que j'appelle à la rescousse pour remettre sur rails l'encombrant véhicule ne cessent de m'injurier par rapport à cette surcharge de travail dont ils me tiennent pour responsable.»

La région autour de Karaganda offre un environnement idéal pour les camps de travail, les riches gisements de minéraux, l'exploitation des mines de charbon et... l'absence de témoins désagréables. Le taux de mortalité était extrême en raison du climat, des conditions de travail et du manque de nourriture.



Karlag est la simple abréviation de KARaganda gouLAG. Construit sous Staline dans le village de Dolinka, environ 50 km au sud-ouest de Karaganda, le camp de travail couvrait pas moins de 60 000 km². Cet immense espace était divisé en réalité en une multitude de camps. Les prisonniers étaient essentiellement utilisés pour l'exploitation des mines de charbon.

Dans le camp 7099/1, le camp principal du Gulag Karaganda (avec une occupation moyenne de 4 000 captifs), tous les prisonniers étaient examinés par un médecin et classés dans différentes catégories d'utilisation en raison du manque d'ouvriers qualifiés. La mine n'était pas profonde et l'entrée de service se faisait dans le plan incliné menant aux galeries. L'exploitation du charbon s'avérait dangereuse en raison du manque d'étauçons de boisage destinés à consolider le toit de la veine, soumis à de sinistres craquements faisant craindre le pire à chaque fois. Le charbon extrait sortait au jour par des bandes transporteuses. Peu de vigilance était appliquée dans les galeries de la mine concernant le grisou et la poussière. Des civils russes et kazakhs soumis au rendement œuvraient aux côtés des prisonniers et maint geste amical sous forme de tabac, de pain fut apprécié. En cas de non-atteinte délibérée des objectifs de production, diverses peines étaient appliquées aux contrevenants : privation de nourriture, heures supplémentaires à effectuer après le poste, non distribution d'habits, maintien nocturne dans la salle de gardes durant une quinzaine de jours résultant de la purge de la sanction à effectuer en dehors des heures de travail et pire, transfert vers un camp à régime spécial.

Thil Alphonse, né le 27 mai 1925 à Cappel.



Né dans une famille de cultivateurs, j'étais le benjamin d'une fratrie de quatre garçons.

Marcel, l'un de mes frères était dans la Wehrmacht, Eugène s'était caché auprès de sa femme dans un camp de Silésie et l'aîné, mon demi-frère Touba Louis [183] né en 1914, échappait à l'incorporation. Comme les bras manquaient au domicile familial, je ne fus donc pas soumis au service obligatoire du travail au Reich : cette exemption me permit d'aider mon père dans les travaux de la ferme. Je me demande encore aujourd'hui comment j'ai pu échapper au mauvais sort des combats et surtout, survivre dans l'enfer de Tambov alors que tant d'inconnus et de compagnons y ont laissé leur peau !

Vint la date fatidique du 12 mai 1943, avec le *Stellungsbefehl*, l'ordre d'incorporation : j'avais encore mes 17 ans.

Embrigadé d'abord dans la 1^{ère} *Kompanie Veterinär Ersatz und Ausbildung Abteilung 18*, à Graz en Autriche, sous le matricule -943-1.Kp.Vet.E.u.A.Abt.18- le 23 mai 1943, je fus muté le 24 août au *Heimat-Pferde-Lazarett 118* établi dans la même ville.



Mon séjour à Graz dans le *Steiermark* (Styrie) m'a valu quelques déboires. Etant expert de par ma profession dans l'art de m'occuper des chevaux, ce qui n'avait pas échappé aux gradés, j'étais devenu le conducteur attiré de la calèche du commandant.

Ayant malheureusement renversé une vieille dame sur le trajet emprunté par mon supérieur, j'ai perdu pour ainsi dire mon permis de conduire, ce qui m'a valu un *scharfes Arrest* à passer en tôle, sanction durant laquelle vous étiez soumis au pain et à l'eau reçus tous les trois jours, le reste du temps c'était la diète ! Puntition que j'ai également éprouvée pour avoir subrepticement fait disparaître dans le poêle une couenne de lard dont la combustion avait joliment embaumé la chambrée au motif qu'on ne détruit pas la nourriture si nécessaire en temps de guerre. Une autre fois, pour châtier les fauteurs de dépôts malodorants lâchés près des toilettes, nous avons été obligés de racler les selles nauséabondes à coups de brosse à dents.

Avant de partir au front, on nous a initiés aux techniques du combat, avec, par exemple, le transport de lourdes charges de briques dans le sac à dos, poids qui devait correspondre au futur fourniment qu'un fantassin aurait à trimbalier auprès des lignes ennemies.

Ma formation achevée, je fus appelé dans la 1. *Marsch-Kompanie* du II. Bataillon du *Gebirgs-Jäger-Ersatz-Regiment 138*, direction *Süd Abschnitt*. Le voyage se fit en train. Nous n'eûmes pas à souffrir des attaques des *Yak* et autres *Stormovik*. Se référant aux prodiges des as allemands et aux rodomontades de leur *Feldmarschall* « *Wenn Goering auf den Knopf drückt, müssen sogar die Vögel zu Fuss gehen* [184] », l'opinion publique allemande pensait encore à l'invincibilité de la *Luftwaffe* dispensant sa force de frappe, notamment en *U.R.S.S.*, en raison de l'inexpérience des jeunes pilotes ennemis. Le

[183] Veuve de Touba Joseph décédé en 1916 à Saint-Quentin dans l'Aisne, Françoise (appelée *Franziska*) était la mère de Touba Louis. Elle se remaria avec Thil Auguste, le père d'Eugène, de Marcel et d'Alphonse.

[184] Lorsque Goering appuie sur le bouton, même les oiseaux doivent marcher à *pattes*.

20 novembre 1943, jour de mon arrivée à Nikopol, j'ai dû prêter serment (je l'ai fait de manière passive), au garde-à-vous, au moment de mon assermentation dans le 138^{ème} régiment des Gebirgsjäger, avec la fleur de l'édelweiss cousue au calot.

J'étais devenu chasseur alpin du Führer mais la portée de cet acte de soumission forcée m'apparaissait nulle, illégale et contraire aux lois car mon cœur resté bel et bien français fut soumis de force à l'arbitraire du Reich.

Dans la tête-de-pont (Brückenkopf) de Nikopol

De Nikopol, je partis illico dans la boucle fortifiée établie de l'autre côté du Dniepr où notre unité attendait de pied ferme l'adversaire. Il gelait à pierre fendre. Le timide soleil hivernal faisait de courtes apparitions. Nos bunkers de terre, chambres frisquettes de jour comme de nuit, étaient devenus des logis insalubres malgré la paille et le feuillage qui en tapissaient le plancher, car la boue sur le sol spongieux, à force d'être tracassée à chaque alerte, accentuait l'humidité des lieux.

La bise s'engouffrait dans les logis, où la vermine travaillait sur nos corps soumis à rude épreuve. Inutile de se laver, l'eau nauséabonde des ornières croupissant dans les tranchées pourrissait nos habits au fil du trimestre. Aucune relève ne vint nous relayer !

Même le ciel se ligua contre nous avec ses bourrasques de neige. Les repas frugaux ramenés de l'arrière arrivaient presque glacés dans nos gamelles. Pas question de faire du feu, c'était alerter l'artillerie d'en face. Il fallait tenir le coup au milieu des gelées tenaces.

Dès l'éclatement d'une fusée rouge venue des avant-postes, on devait s'habiller chaudement à la hâte, courir au fusil, empocher les munitions et s'activer devant le parapet du rempart.

Un matin, le corps raidi par la température nocturne, je ne suis plus arrivé à me lever. J'avais comme l'impression que mon sang s'était épaissi et ne circulait plus dans mes veines; des camarades m'ont brancardé et installé sur une charrette de ravitaillement qui m'a véhiculé à l'arrière où, à l'abri du froid, je me suis lentement requinqué, lentement oui, car cette échappatoire me permettait astucieusement de m'éloigner provisoirement du danger qui régnait sur la ligne-de-feu. J'ai par la suite participé à un assaut : nous sommes revenus à 7. Le danger était permanent. Les roquettes tonitrueuses des orgues-de-Staline, envoyées telles des fusées les unes derrière les autres, par paquet de 14 à 48 projectiles, provoquaient leur œuvre destructrice, même si leur pouvoir déflagrant était moins meurtrier que la mitraille classique. Tous ces projectiles provenant du tir d'une même batterie qui recouvraient la surface à détruire en faisaient une arme destructrice et effrayante aux yeux des fantassins visés.

J'ai été blessé, lors d'une attaque-surprise (Feuerüberfall), par un éclat d'obus aux deux jambes mais c'est la jambe droite qui fut la plus sérieusement touchée. J'ai été soigné à l'arrière, dans un Feldlazarett où l'on m'a extrait le morceau de métal. Des piqûres ont accompagné l'incision. Puis retour dans le pétrin. « C'est la guerre, mon bonhomme ! » réagit le toubib. Voyez dans quelle estime affectueuse on considérait les blessés !

Notre survie dépendait du courage mutuel et réciproque des unités engagées à nos côtés. Quiconque flanchait, c'était fini. Il fallait donc tenir pour ne pas mourir.

Depuis leur victoire à Stalingrad, les Russes poursuivaient leur avance, forçant les passages du Don, regagnant le Caucase, foulant à nouveau les contrées qui bordaient la Mer d'Azov, investissant le bassin du Donets. Malgré une résistance opiniâtre que les soldats de la Wehrmacht leur opposaient, nous étions chassés irrémédiablement vers l'Ouest : seule la tête-de-pont de Nikopol tentait de leur résister. Constituant un arc de cercle de quelque 120 km de long, d'une vingtaine de kilomètres de large, cette position située en avant de Nikopol était établie sur la rive orientale du Dniepr. C'est là que nous y avions creusé nos tranchées.

Obnubilé par le nickel et le manganèse extraits des mines de la région et si utiles à son industrie de guerre, Hitler, dans sa folie, pensait encore se ressourcer avec les armes-miracles et relancer ses contre-attaques. Mais avec les lambeaux épars de ses divisions exténuées, soumises aux attaques aériennes, grignotées par les bandes de partisans, c'était devenu mission impossible. Il fit alors appel à un dur-à-cuire !

Ferdinand Schörner, un loup guerrier intraitable avec ses hommes !

Etant donné que la situation s'aggravait de mois en mois sur l'ensemble des fronts érigés entre la Finlande et la Mer Noire, Hitler confia le commandement du Brückenkopf de Nikopol à un homme de

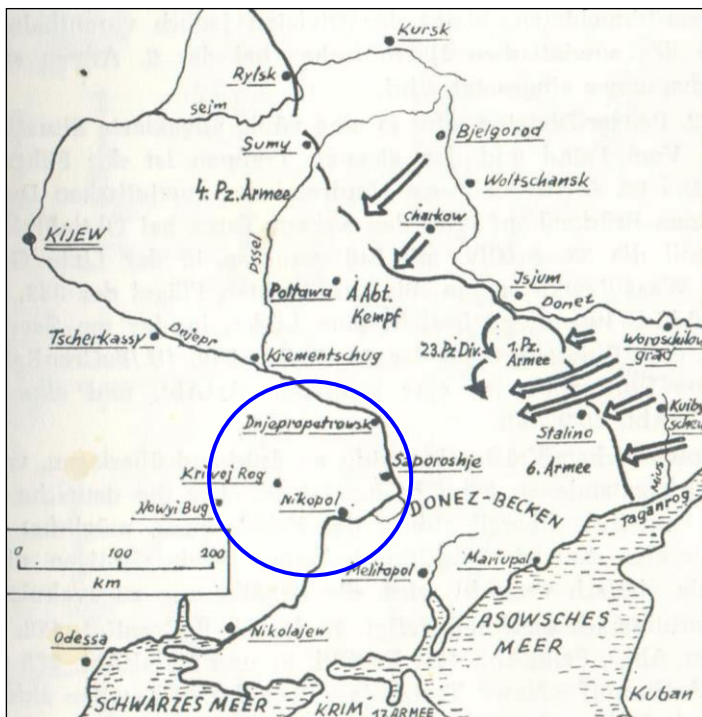
tempérament, Ferdinand Schörner, qui s'était distingué durant la 1^{ère} Guerre mondiale dans les chasseurs alpins, ce qui lui valut la médaille de prestige 'Pour le mérite'.

Il fallait un fonceur combattif pour fouetter et galvaniser, par la terreur et le châtiement, ses propres troupes contre la supériorité adverse.

Le 14 novembre 1943, le général Ferdinand Schörner, rappelé de Laponie, prit le commandement de son Armeegruppe auquel fut ajouté plus tard le XVII. Armeekorps chassé du Kouban.

Il s'agissait pour le groupe d'armées Schörner de défendre la tête-de-pont de Nikopol installée dans le coude du Dniepr et d'en faire un abcès de fixation devant l'Armée Rouge.

La renommée dont fut ensuite entouré Schörner provint de sa défense opiniâtre à préserver les ponts de passage établis à Nikopol et à Lepeticha, ceci pour y faire transiter le maximum de ses troupes au moment où sonnerait la retraite. Retenant par une attitude brutale ses soldats fatigués dans leurs tranchées, Schörner sut leur imposer une persévérance têtue dans l'art de la résistance en permettant au faible David de faire face au fort Goliath. Cette dureté se fit, et je l'ai vécue, par la pendaison et le peloton d'exécution infligés aux fuyards dans les centres de passage et qu'on laissait longtemps et ostensiblement exposés, avec l'odeur cadavérique en prime, dans le but évident de renforcer la discipline vacillante ! Sa lugubre devise résonnait comme la hache du bourreau sur le cou du condamné : « La crainte face au gradé doit être supérieure à la peur de l'ennemi » disait-il.



Affecté à la 2. Kompanie du GJR 138, j'ai même assisté à une de ses venues lorsque nous cantonnions dans les tranchées. Le général nous demanda si tout allait bien, laissant fallacieusement entendre que la Wehrmacht allait perdre la guerre. Quiconque aurait alors osé proférer un propos défaitiste goûtait à la corde de chanvre ou à la balle des exécuteurs ! Tout en sauvant quelque 2 000 blessés transférés in extremis par les ponts du Dniepr, il donna l'ordre de retraite trop tardivement à son Groupe d'Armées de Nikopol qui perdit la totalité de son parc automobile. Schörner en revint cependant auréolé du titre de Héros de Nikopol !

“Seid willkommen, Helden aus Nikopol!” Ces pompeux souhaits de bienvenue adressés aux héros retraitant de Nikopol ne nous étaient pas destinés

mais accordés aux donneurs d'ordre qui nous avaient envoyés au casse-pipes ! Car nous, pauvres diables encroûtés de la tête au pied de *boulibatsch* (gadoue, en francique), trempés comme des éponges sous la pluie continuelle, sans ressort, sans logis pour nous déchausser et jeûner en ces jours interminables de retraite, qu'étions-nous devenus sinon des laissés-pour-compte, ou des trouffions anonymes juste bons pour servir de faire-valoir à la promotion des hiérarques du régime.

Dans la Schlammbrühe (bouillon de boue) jusqu'au cou !

Lorsque l'Armée Rouge lança son offensive début février 1944, ses cercles de fer et de feu nous enserrèrent. Il fallut se rendre à l'évidence : malgré la présence du terrible Schörner, nous avons retraité dans l'enfer bourbeux, ployant sous le nombre. Autant les années précédentes, la raspoutitsa qui est la saison des mauvaises routes bloquait de part et d'autre les attaques des deux belligérants mais là, les Soviétiques bravant la glaise calamiteuse, attaquèrent en surnombre.

C'était terrifiant, ce dégel qu'un vent chaud, anormal pour la saison, amplifiait sous nos pieds ! Ce redoux que les pluies continues accentuaient était apparu début février 1944 : la contrée s'était transformée en lac inclément ! Avec la gadoue jusqu'à mi mollet, il fallut s'en sortir en combattant, avec le feu russe constamment sur nous.

Les mulets (Muli), têtus comme des bourricots, ne daignaient plus avancer, étant cloués dans le bourbier. Dieu sait pourtant que ces bêtes de somme pouvaient porter des charges incroyables sur les sentiers de montagne, mais là, impossible de les bouger de leur carcan visqueux ! Même un mégot allumé planté dans leur anus, ou une botte de paille enflammée sous leur arrière-train, rien n'y faisait ! Ces pratiques, interdites par le code militaire, étaient considérées comme des sévices infligés inutilement aux animaux. En cas de maltraitance avérée (Tierquaelerei) l'acte était alors passible d'une lourde condamnation si l'on était surpris à molester une bête de somme dispensant ses chevaux-vapeur (Pferdestärke) combien utiles dans ces vasières cauchemardesques.

A l'inverse des vaches dont les sabots pointus permettaient à ces quadrupèdes de s'extraire plus facilement de la gangue, nos équidés immobilisés sur la Rollbahn défoncée, étaient alors considérés comme perdus. Plutôt que de les abattre sommairement pour les soustraire à l'ennemi, on leur glissait dans chaque oreille un haricot qui avait cette malheureuse faculté de les paralyser et de les tétaniser jusqu'à ce que mort s'ensuive. Je pense que le vrombissement interne provoqué par l'intrusion de fayots dans leurs tympanes, intrus bourdonnant aussitôt en acouphènes insupportables, les déroutait. Argument supplémentaire : ce bétail sacrifié crevant à petit feu devenait impropre à la consommation de l'adversaire et il était inutile de penser à le réatteler !

Les nuits noires sans lune nous permettaient de fuir le danger. Chargés comme des mules, car les mulets nous avaient lâchés, nous portions nos armes, nos munitions en bandoulière, notre sac de provisions et le paquetage ; ployant sous le poids de tout ce fourniment hétéroclite, il fallut avancer sur des lignes de protections préétablies mais peu efficaces, toujours *avancer*, aux limites de l'endurance humaine, dans un engagement corporel continu et épuisant.

Des blessés aux pieds gelés, des malades souffrant du ventre imploraient grâce, mais la horde débandée cheminait, sans regard en arrière, ne cherchant qu'un objectif, celui d'atteindre les rives salutaires du Dniepr.

Un vétéran autrichien, ayant connu précédemment la mélasse des fondrières et rompu de ce fait aux affres des marches épiques, m'avait à la bonne. Déplacé comme moi à la Stabskompanie, il me mit en garde contre les pièges de la raspoutitsa, cette boue épaisse faisant l'ogresse dévoreuse auprès d'imprudents Landser. « Ne t'avise pas à garder tes bottes de feutre, ne garde que tes brodequins à lacets, taille également le bas de ton pantalon à hauteur des genoux. Ainsi fait, tu ne risqueras pas de t'encoller dans la poisse comme des mouches sur la bande engluée. Car si tu es aspiré par le sable mouvant, aucune ambulance ne sera là pour te secourir. Et surtout, écoute-moi bien, ne tends pas la main aux gars statufiés dans le limon, ils t'entraîneraient à leur tour dans le néant ». Moi qui étais d'un naturel généreux et imprégné par l'idéal chrétien et les conseils de mon père qui m'avait dit en partant : « si tu n'as plus qu'une cigarette, donne-la à celui qui te la quémande », je ne me faisais pas à ce comportement du chacun-pour-soi de parfait égoïste, agissant sans scrupules envers ses camarades d'infortune. Mais je fus heureux de survivre au péril grâce aux avisés conseils de l'Autrichien, en lui donnant raison dans le fond.

Les imprudents ou ceux qui ne connaissaient pas l'extrême danger lié au port des bottes de feutre pa-taugeaient ainsi dans d'énormes sabots gluants, que la boue visqueuse avait transformés en d'étonnantes pattes d'éléphant qui faisaient succion avec le sol aspirateur et encollaient les malheureux dans la bourbe. Sentant le piège se refermer sur eux, les pauvres criaient leur détresse mais aucune âme charitable ne consentait à les aider. On aurait pu imaginer une chaîne humaine formée de ceinturons entrelacés jetés aux pauvres bougres pour les tirer du mauvais pas.

Non ! C'était le sauve-qui-peut général ! La terreur d'être pris par les armées vengeresses de la Garde donnait des ailes aux fuyards qui soulevaient lourdement leur carcasse essorée, pied extrait après pied replongé, geste mille fois répété dans le bourbier (Morast). Couverts de gadoue qui les faisait ressembler aux sangliers vautrés dans la bauge, les infortunés hurlaient leur détresse à notre passage, qué-mandaient un geste salvateur de soutien. Quelques-uns nous tendaient des lettres d'adieu, qui, à leur épouse, qui, à leurs parents.

« Ne va pas à leur rencontre. Les enlisés t'enterreront en t'empoignant dans une étreinte mortelle comme le ferait un noyé agrippant son sauveteur et l'entraînant au fond de l'eau. »

Comme leurs bottes de feutre restaient bloquées au fond de la vase, les gars se retrouvaient parfois pieds nus dans le gruau calamiteux et dans ce cas ils se savaient irrémédiablement perdus à cause des gelures contractées. Et d'ailleurs où auraient-ils pu s'asseoir pour délayer leurs maudites bottes qui les enchaînaient fatalement à la glèbe ?



Collection Edwin Neis, ancien directeur du Musée militaire de Freyming-Merlebach.

Cette étendue d'argile incertaine engloutissait également les chevaux qui faisaient pitié à voir ! Histoire de ne pas les laisser vivants à l'ennemi, il fallait les liquider ! Enfoncées jusqu'au poitrail, les pauvres bêtes paniquées, qui hennissaient de désespoir, avec leurs pattes encastrées dans la boue étaient alors abattues d'une balle dans l'oreille, endroit approprié dans lequel s'engouffrait facilement le canon du pistolet.

Plus aucune roue ne tournait, les bas-de-casse trempaient jusqu'aux axes des roues dans la fange ! Les essieux des charrettes avaient disparu, happés par l'insidieux bouillon.

C'était la panique générale qui s'effectuait per pedes, l'oreille aux aguets, la tête en l'air, guettant les avions yak massacreurs, volant en rase-mottes, lorsqu'une embellie s'amorçait.

En une interminable procession, tankistes, camionneurs, motocyclistes, pêle-mêle, tous suivaient le reflux des troupes désorganisées.

Le fleuve puissant, large de 1 200 mètres ne disposait en tout et pour tout, sur une longueur d'une centaine de kilomètres, que de deux passages indiqués. Comment arriver à temps pour traverser ces gués salvateurs, empêtrés que nous étions dans cette mélasse goulue ? Alors pour traverser son courant, nous avons démonté des portes dans les habitations et c'est sur ces frêles esquifs, bouées de sauvetage ingénues, que s'est faite notre traversée ! C'était le 7 février 1944 ! Et en ce jour de débâcle, nous avons malgré tout pu aborder sains et saufs la rive occidentale escarpée du fleuve.

Nous sentant perdus face au rouleau compresseur soviétique, nous avons jeté tout notre barda lors de la débandade, qui nous a menés ensuite, par étapes harassantes, aux rives de l'Ingulez, puis à celles du Bug avant de pouvoir nous requinquer un tant soit peu au bord du Dniestr. Cela se fit à marches épuisantes, toujours sur le qui-vive, les yeux et oreilles en alerte. J'étais soulagé de pouvoir retraire, arrachant dans les champs des légumes, pillant les silos de betteraves dont l'ingestion m'occasionnait de douloureuses aigreurs d'estomac. Au bout de ce périple maudit de 12 jours éprouvants, nous pûmes enfin souffler et être rééquipés de neuf.

Historique du Kriegstagebuch du Gebirgsjäger Regiment 138:

En date du 12 Février 1944, le régiment 138 réussit à percer vers Krassnyj situé près de Nikolaïev. L'unité y fut chargée de défendre la rive de l'Ingulez. Cette bataille défensive dura jusqu'au 13 mars 1944. Cependant, le 7 mars 1944, la retraite commença en direction de Novo Ssergejewka. Le 138 fut ensuite utilisé dans le secteur Tschitschekleja-Dimitrijewka.

Jusqu'au 13 mars, la 3^{ème} division des Alpenjäger défendit les rives de l'Ingulez avant de battre en retraite et atteindre le Bug du sud le 18 mars. Puis il fallut à nouveau reculer car l'Armée Rouge, avec ses débordements continus, avait établi des têtes-de-pont sur la rive occidentale du Bug et ce décrochement se fit au cours d'une marche épuisante de 300 km en 12 jours.

Le 29 mars 1944, démarra pour la 3. GJD l'opération 'Alphabet' dont le but consistait à atteindre par étapes de reflux le Dniestr. Mais, au cours de cette épreuve, le régiment eut à déplorer de lourdes pertes et il ne constitua vraiment plus à cette date qu'un groupe de bataille.

Il faut savoir que l'opération « Alphabet » faisait référence à des lignes de résistance et de défense successives dénommées par les lettres A, B, C (29-30 mars), D (31 mars), E (1^{er} avril), F (2 avril), jusqu'à la dernière position G appelée aussi Ligne Panther (3 avril). Le régiment 138 y résista briève-

ment avant de pouvoir s'extraire in extremis des pinces soviétiques et atteindre le Dniestr le 12 avril. Certaines divisions eurent à déplorer jusqu'à 80 % de pertes.

A la date du 8 Juin 1944, le régiment 138 se retrouve repoussé jusqu'en Moldavie. Et comme l'Armée Rouge progressait continuellement dans les contrées roumaines, la ville de Draceni fut abandonnée le 25 août 1944. Le régiment fut ensuite utilisé pour protéger la vallée de Bistrita. Le 7 Septembre 1944, Bistricioara fut lâchée. Fin octobre 1944, la Tisza était atteinte après la traversée épuisante des cols de l'Aurel et du Plutonpaß qui fit craquer moralement le Mosellan Joseph Friedrich.

C'était un chic type !

Il s'agit de mon copain, Joseph Friedrich [185], né en 1925 comme moi, il habitait Altrippe. Son père avait été tué par les Allemands sur la Ligne Maginot. Ce drame familial avait marqué et brisé sa jeunesse. Lorsque son unité partit d'Allemagne, il m'avait prévenu qu'il tuerait des Allemands. Je pense qu'il entretenait une haine viscérale envers eux dans la mesure où il devait coopérer avec les meurtriers de son père. Un jour, Joseph m'a dit : « c'est fini pour moi, je n'avance plus ». Il faut dire que la retraite était une galère avec les franchissements continuels de la chaîne des montagnes des Carpates. Épuisé, au bout du rouleau, il s'est retourné et a tué 3 officiers allemands. Il s'est ensuite dirigé vers le fossé et s'est tiré une balle en pleine tête afin de ne pas laisser aux Allemands le plaisir de le descendre. Sachant qu'il était fils unique et que sa mère était veuve de surcroît, je me suis dirigé immédiatement vers lui pour récupérer ses papiers. Je voulais les remettre à sa mère si toutefois je pourrais rentrer un jour. Suite à mon attitude, les Allemands m'ont arrêté, ils ont dit : « En voilà encore un qui nous vient de la Westmark » et ils m'ont emmené devant un tribunal de guerre rapidement constitué au vu de la gravité des faits, qui eut ainsi à exprimer jugement et sentence sur-le-champ. J'ai eu de la chance de ne pas avoir été condamné par ce Schnellgericht car, au cours de mon audition, j'ai reçu de bonnes appréciations des officiers et des camarades de ma compagnie et au final les juges m'ont relâché.

La guerre terminée et étant de retour à Cappel, j'ai rencontré un copain d'Altrippe, Aloïse Jung. Je lui ai demandé s'il avait des nouvelles de Joseph Friedrich et ce dernier m'a indiqué qu'il était porté disparu. Suite à cette réponse, je lui ai dit qu'il n'était plus nécessaire d'attendre une éventuelle réapparition ou de le chercher car il s'était suicidé. Je lui ai expliqué toute l'histoire et lui ai demandé d'aller prévenir sa mère.

Le frère de cette femme, un prêtre, est alors venu à la maison pour me rencontrer et a voulu me remettre de l'argent pour me remercier de les avoir avisés du drame et d'avoir voulu récupérer les papiers. Mes parents ont catégoriquement refusé car, disaient-ils, « on n'accepte pas l'argent d'un Prêtre ». Quelque temps plus tard Aloïse Jung, missionné par la mère et l'oncle de Joseph, est venu me voir et m'a dit : « viens, on va au café Behr au village ». Nous sommes allés boire une bière et là, Aloïse m'a remis une petite enveloppe dans laquelle il y avait l'argent en me disant que je devais le prendre. Je l'ai gardé sans rien dire à mes parents, bien sûr.

Sur le front de Roumanie et Hongrie

Après cette mésaventure et ma suppression de sanctions annoncée par le Militärgericht, et vu que mon unité s'était entretemps éloignée pour se fixer sur de nouvelles positions, j'ai erré d'une division à l'autre durant 3 à 4 jours avant de retrouver la mienne (2^{ème} division – 138^{ème} régiment de troupes alpines).

Je me suis retrouvé muté au Stab II du 138. Le journal de marche du régiment précise qu'après la percée des Russes sur Jassy-Kichinew le 20 août, nous quittâmes les lignes orientales établies sur les contreforts des Carpates. Sous les poussées adverses, alors que nous devions tenir un front élargi avec peu d'hommes, il fallut se battre pour nous dégager.

Durant l'automne 1944 passé en Roumanie, nous avons dû retraiter constamment, étant accompagnés dans notre débâcle par des **vandales** en tenue feldgrau, des *animaux* barbares chargés d'appliquer l'opération 'terre brûlée' afin de freiner les ardeurs adverses qui ne trouvaient ainsi plus de ressources

[185] Pour Monsieur Joseph Friedrich, il existe un dossier WAST qui date de 1955, donc incomplet, avec les informations suivantes: « Le 25 septembre 1944, Joseph Friedrich, né le 26 avril 1925 à Altrippe, *aurait été tué par accident* au *Stiol-Pass* en Roumanie, par balle de fusil au thorax et inhumé dans la région du *Stiol-Pass*.

sur place pour alimenter leur attaque. A cet effet, des Sonderkommandos S.S. y menaient des exactions abominables, allumant au lance-flammes les misérables cahutes des autochtones, brûlant vifs dans les églises de pauvres Juifs.

A la pensée d'avoir dû assister lors de notre retraite à ces crimes, mes nuits furent longtemps remplies d'insomnies en pensant aux cris de détresse des enfants. Avec d'autres camarades, j'ai pleuré la disparition de ces mioches innocents, c'était tout ce que nous pouvions tenter face à leurs diaboliques tortionnaires.

Etablis ensuite sur de solides positions, nous avons tenu tête aux incursions ennemies qui venaient sonder nos forces. Nous avons peur des intrépides Flintenweiber qui arrivaient comme des félins dans nos tranchées pour surprendre la garde des lieux. Gare aux imprudents qui se laissaient mystifier par les ruses de ces chasseresses audacieuses car, parvenues sans crier gare sur le chemin de ronde, les furies déchaînées émasculaient les sentinelles en rapportant leur prise de guerre à l'arrière et là, exhibant les mâles bourses des vaincus en guise de trophée, elles pouvaient mériter leur médaille de bravoure ! Tenus au courant de ces faits, nous avons eu ordre de la part du commandement de les abattre sans sommation d'autant plus que ces diabesses étaient devenues entreprenantes lors de la montée en pression rageuse des leurs. Vigilance extrême donc ! Eclairées constamment par le tir de lucioles, nos nuits se passaient à tripler les postes de surveillance tant leur arrivée jetait la terreur dans nos rangs si peu fournis en renfort.

Nous devons tenir, avec peu d'hommes, des secteurs étendus où les postes de mitrailleuse étaient distants entre eux de quelque cent mètres et c'est dans ces intervalles que nous planquions, le cœur battant de frayeur.

Prisonnier à Odessa.

Nous étions perdus en rase campagne, sans poteaux indicateurs des lieux traversés, avec des ponts dynamités, des routes obstruées, Yvan à nos trousses. Les dernières semaines devinrent cruciales tant la poussée soviétique se faisait sentir sur nos lignes de défense, protections souvent bien dérisoires.

On sentait maintenant que c'était le début de la fin !

Ma division ayant été encerclée, j'ai été capturé, dépouillé de mes bottes et emmené à Odessa, ville geôlière dans laquelle s'entassaient des milliers de prisonniers.

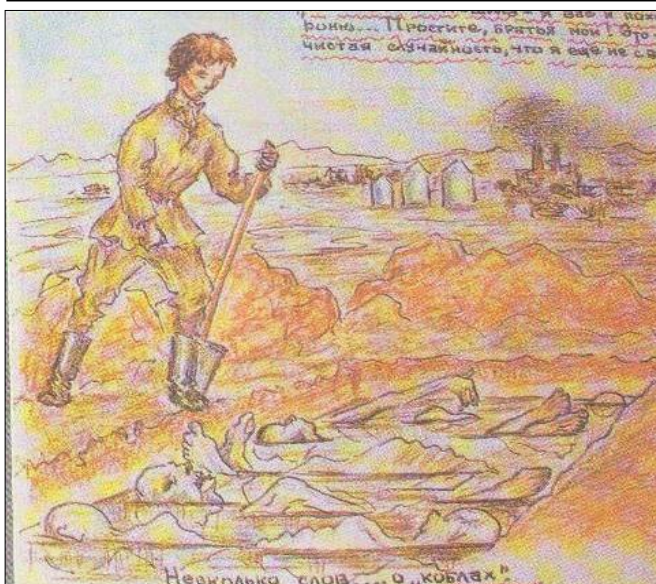
Les Soviétiques n'ont pas été tendres avec nous. Cloîtrés dans un immense parc à bétail, les affamés eurent vite fait de brouter le gazon, rasé en peu de temps par la voracité des enfermés qui le transformèrent bientôt en terre battue. Plus de verdure à l'horizon !

Mes selles virèrent au caca d'oie, parfois il me fallait extraire du rectum des fétus et des brins d'herbe revêches qui obstruaient le transit naturel de la défécation.

Là-bas j'ai été rossé d'importance pour avoir déclaré ma nationalité française, vêtu il est vrai en habits vert-de-gris, comportement qui eut le don d'agacer mes bourreaux qui ne comprenaient pas ma problématique d'incorporé de force. Echaudé par ce passage-à-tabac immérité et de peur d'être battu à mort si je divulguais à nouveau ma qualité de Français, j'hésitai à me présenter aux tables d'enregistrement dont les occupants peu amènes filtraient les nationalités. Ignares de la géopolitique, les vainqueurs à la taloche facile avaient la dent dure contre des types en uniforme allemand. J'attendis que leur colère se calmât. Et durant mes hésitations où je ne savais plus quoi faire, une commission française qui passait par là me questionna sur mes origines, mon lieu de naissance, les villes moselanes du secteur que je connaissais. Je pus ainsi être intégré in extremis dans la colonne des prisonniers français en route vers Tambov. Le voyage se fit en wagon-à-bestiaux, avec les lucarnes ajourées de fil de fer barbelé.

Implication dans différents commandos au camp 188.

J'ai participé à l'enterrement des macchabées qui étaient extraits de la morgue au milieu des rats affamés qui se débandaient lors de la levée des corps. Par un heureux coup de bâton, un croque-mort adroit épinglait parfois à son tableau de chasse une de ces bestioles à la peau du ventre bien pansu. Voilà un mets de choix qui participait à la chaîne alimentaire entre bouffé-bouffeur et qui prenait ici tout son sens d'interdépendance bestiale entre prédateurs, car, avouons-le, il y eut des prédateurs nuisibles dans nos rangs faméliques !



A côté de l'esquisse de Camille Claus, le dessin ci-dessous extrait des recherches de Sergey Verevkin reflète la pesante atmosphère régnant à l'occasion de ces ensevelissements de *chiens* crevés, pour nous qui n'avions même pas 20 ans!

Les dépouilles étaient enterrées dans une fosse peu profonde, une centaine de squelettes raplapla qu'on alignait au sol, un peu à l'image des gerbes que l'on empilait bien serrées sur le plateau de la charrette, au temps de la fenaison

Autre horreur sans nom que j'ai côtoyée : j'ai vu des policiers avec leur brassard au bras, alsaciens la plupart, sans cœur, pousser sans complaisance et d'un coup de pied rageur, l'un ou l'autre de nos compatriotes qui avait osé les braver ou les contester, dans les fosses d'aisances. Ils s'y noyaient, englués dans la merde humaine, râlant, expectorant leurs derniers souffles dans un ultime glouglou qui avalait définitivement leur bulletin de naissance. Cette organisation policière gérée par un encadrement quasi militaire a été source de nombreuses récriminations de la part des rescapés. À défaut d'être de vrais gradés, les forts-en-gueule et autres débrouillards, tyrans domestiques s'étant autoproclamés par cooptation ou copinage, devinrent quelque part des adjudants de compagnie qui épouvantèrent maint compagnon avec l'application bête et méchante du sacro-saint règlement intérieur!

Le Waldkommando partait à la corvée de bois

sans aucun outillage. Comment déquiller ou déraciner un baliveau ? La courte-échelle permettait à un *singe* de grimper au faite de l'arbrisseau qui se courbait alors sous le poids de l'intrus. La cime agrippée, une dizaine de tâcherons, à l'instar des chevaux dans un manège, tournaient en rond et cherchaient à tordre laborieusement le tronc en le faisant pivoter autour de sa base. Et si les fibres tenaces du bois, malgré nos incessantes torsions, le retenaient par trop encore à la souche, il fallait appeler une seconde escouade pour vriller jusqu'à rupture le tronc revêché qui était pour ainsi dire secoué comme un cocotier sous l'ouragan.

Serveur au réfectoire.

Me présentant par la suite à l'encadrement interne du camp comme blessé de guerre, j'ai pu bénéficier d'un poste de serveur à la cuisine. Quelle aubaine ! Cette place m'a sauvé la vie car je me suis servi au passage, je le confesse. Lorsque des gars me demandaient du rab qu'ils voyaient stagner au fond de la marmite, je prétextais devoir le réserver aux commandos qui allaient bientôt rentrer de leurs corvées.

Au moment du service, lorsque ma louche qui était une boîte de conserve bricolée sertie d'un manche de fortune, avait eu le malheur de laisser échapper un œil de poisson et que l'orbite retombait flasque par terre, des dizaines de regards suivaient la trajectoire de l'agate pour ne pas la perdre de vue. Il ne fallait pas avoir les yeux dans sa poche à ce moment-là ! Et celui qui ramassait le globe oculaire pouvait alors s'exclamer triomphalement : « je l'ai eu ». Oui, chacun de ces affamés se surveillait et il ne se passait pas un jour sans qu'une bagarre ou des cris de rage n'éclatent lors de la distribution.

Voici d'ailleurs la recette du potage de poisson telle que je l'ai vue faire: remplir un seau de 10 litres de capacité avec de la friture séchée, -produit pêché et évidemment bien salé au préalable pour amélio-

rer sa conservation-, puis verser son contenu dans un chaudron de 100 litres d'eau, chauffer la mixture en brassant et touillant le mélange pour le décomposer en fines particules.

Je devais rester insensible aux supplications de mes compagnons lorsque je leur distribuais le brouet insipide. « S'il te plaît, verse-moi encore du rab. » Mais un trait sur le bord interne de ma boîte de conserves étalonnait la mesure de la portion et je criais « au suivant » en pensant au pauvre bougre dévoré par la faim que je ne pouvais pas sustenter davantage. Le faire à l'un, c'était léser les derniers arrivés et mon chaudron n'était pas magique. On me l'apportait au réfectoire, il provenait de la cuisine que je n'ai jamais visitée. Je sais que l'eau que l'on ramenait de la mare devait être bouillie et que l'on y déversait la friture, un surprenant enchevêtrement de poissons bizarres pour lesquels un héron aurait fait le fin bec. Il y eut rarement du chou.

J'ai également participé, en gare de Rada, au déchargement de ces fameux poissons séchés qu'on balançait par terre, à coups de pelle. Tant pis pour l'hygiène. Dreck macht Speck [186]! J'en profitais pour en manger au passage, qu'importait les échines piquantes ou les écailles revêches de ce menu fretin poudré de sable !

La miche de pain était dure comme de la pierre. Si encore elle rappelait le Kommissbrot [187] de la Wehrmacht ! Mais non, remplie d'épluchures de pommes de terre et peut-être de sciure, cette brique dont les tranches étaient découpées avec précision par un responsable de baraque avec un couteau bricolé, était si craquante qu'elle vous limait les dents à force de croquer dedans, ou alors, mal cuite, elle vous inspirait le dégoût face à son odeur révoltante de broyat de maïs frelaté.

La soif était terrible. Malheur à ceux qui lampaient l'eau putride dans les fossés. La dysenterie mortelle s'en emparait : ils finissaient à l'infirmerie, drapés dans leur blouse blanche, signe avant-coureur d'une chronique de mort annoncée !

Pénalisée par les conditions extrêmes de pénurie et de dénuement dans les campagnes liées à la guerre mais aussi au système à poigne stalinien, la population ne disposait, elle aussi, que d'une alimentation rudimentaire. Le peuple russe crevait la dalle comme nous.

Tout était sujet à troc ; les chemises étaient échangées contre du pain. Les chaussures valaient une belle poignée de brins de makhorka. La tentation était forte de se séparer du nécessaire vital. Gabriel Lucien de Henriville (qui résidera ensuite à Puttelage-aux-Lacs) me déconseilla vivement de brader mes habits, nécessaires et indispensables pour affronter le nouvel hiver qui nous attendait, pensait-il.

J'avais pu garder mes habits réversibles de chasseur alpin et la veste blanche me servait de toile imperméable lorsqu'en période pluvieuse, les trombes d'eau traversaient le toit de la baraque.

La primitive des lieux nous conduisait souvent à des crises de nostalgie et d'inquiétudes quant au sort futur qui nous attendait. Les plus pessimistes prédisaient un « niet-skoro vernetsya domoy, un non-retour à la maison ». Au vu des malades qui mouraient comme des mouches que l'on voit tomber en léthargie dès les premiers frimas, combien de fois ai-je été assailli par le doute ?

La neurasthénie essayait ses tentacules dans la baraque: elle enclenchait la prostration de maints compagnons qui s'abandonnaient, vidés, essorés, à la fatalité. Rentrerais-je moi aussi un jour de ce camp de réclusion? Chacun d'entre nous aurait donné tout l'or du monde pour n'être que l'espace d'une journée chez soi, qui pour manger comme un roi à la maison, qui pour être au chaud dans un bon lit, qui encore pour être entouré de l'affection des siens dont on était sans nouvelles depuis plus de deux ans ! Par exemple, Fischer Emile qui résidait à Valette, rêvait en rentrant de s'arrêter au café Behr de Cappel et d'y lamper une succulente bière ; sa langue passée sur les babines anticipait déjà ce moment radieux. Hélas, miné par la maladie, il est mort rapidement après-guerre.

Retour au bercail.

Un camarade, faisant partie du 2^{ème} transport, prévint à son retour mes parents que j'étais encore en vie. Pour en avoir le cœur net, mon père partit en carriole s'informer de la chose auprès de ce messenger

[186] On dit cela d'un morceau de nourriture qui est tombé sur le sol, donc sali et que l'on refuserait de manger. La saleté fait du gras! La faim gomme ces préjugés d'hygiène. Torturé par celle-ci, celui qui en douterait encore est alors convaincu que la nourriture tombée par terre est tout à fait propice à sa santé!

[187] Depuis la première guerre mondiale, les soldats allemands disposaient du Kommissbrot, un pain complet fait de farine de seigle et de blé, mixé au levain et à la levure. Il était cuit puis conservé dans des boîtes, distribué à un ou deux hommes, constitué d'une croûte dure, le tout pesant 750 ou 1 500 g.

qui confirma, au vu de ma photo d'identité, que c'était bien moi l'intéressé ! (J'ai un homonyme du même nom à Cappel).

Le retour vers le bercail fut agrémenté à chaque gare (Belgique et Nord de la France) de cadeaux de bienvenue : cigarettes, biscuit, chocolat fleurait bon la gourmandise.

Arrivé à Metz le 28 octobre 1945, encombré avec mes provisions, j'étais trop faible pour les traîner avec moi. Un heureux hasard de circonstance me permit d'y accoster un gradé, originaire de Cappel, qui me proposa de me rapatrier par camion chez moi d'autant plus que c'était la Kirb, la fête patronale. Entendant cela, Marcel Conrad de Diebling déclara que la Kirb était également célébrée à Diebling ce jour-là: il put emprunter le même camion que moi pour rentrer chez lui.

Je suis revenu chez moi, avec 46 kg affichés sur la bascule, avec des œdèmes gonflant mes jambes. Mes parents furent heureux de me retrouver, après deux ans et demi d'absence, ils n'avaient jamais eu de courrier de ma part. Grâce aux généreux cadeaux de la Croix-Rouge, mon père et mon frère purent longtemps savourer les paquets de tabac.

Père, dans un souci évident de récupération d'une bonne convalescence, me suggéra vivement de manger léger, afin d'habituer mon estomac au retour progressif d'une bonne digestion.

Je l'ai écouté, mais combien d'impatients sont malheureusement morts d'indigestion ou de surconsommation pour ne pas avoir suivi ces conseils judicieux !

Je pense à mes camarades d'armée que j'ai connus à Graz dont trois se sont cachés lors de leur permission, tels :

- Richert Raymond natif de Biding. Marié à une coiffeuse de Biding, résidait à Leyviller. Mort.
- Losson Aloïse. Marié à Yvonne Kinnel. Résidait à Seingbouse. Mort il y a 9 ans.
- Margeotte de Zimming. Mort il y a 3 ans. (Son frère était récemment avec moi à l'hôpital il y a deux semaines).
- Detzen Victor. Ancien Maire de Biding. Mort. Son fils vit encore à Biding.

Je suis là, encore de ce monde, mais perclus d'arthrose et poitrinaire. Ces séquelles qui me poursuivent m'obligent à de fréquents passages à l'hôpital.

Tridemy François, né le 19 avril 1928 à Dalem (Moselle).

Récit complété grâce aux renseignements fournis par son fils Mario Tridemy et sa fille Brigitte Orth.



Comme tous les Mosellans nés après la 1^{ère} Guerre Mondiale, François Tridemy connaîtra en tant qu'adolescent et jeune homme les vicissitudes du second conflit, l'annexion de fait, la germanisation à outrance d'autant plus qu'à la mort de sa mère en couches, il fut élevé par son oncle à Wallerfangen en Sarre. Rappelons que la Sarre avait été récupérée en 1935 après plébiscite par le III^{ème} Reich.

Hitler est porté au pouvoir en janvier 1933 parce que l'Europe sombre dans une terrible crise économique et surtout l'Allemagne qui compte à cette période-là 8 millions de chômeurs. Les discours et la propagande du Führer électrisent les foules. Hitler avait défini dès 1924 dans son ouvrage *Mein Kampf* les objectifs du parti national-socialiste qu'il avait fondé :

- mettre à bas le traité de Versailles,
- agrandir vers l'Est de l'Europe l'espace (Lebensraum) dont l'Allemagne avait besoin,

- régénérer la race aryenne en éliminant les populations impures, au premier rang desquelles il plaçait les Juifs et les Tziganes, qu'il jugeait socialement nuisibles,

- intégrer tous les peuples de langue germanique au Reich Allemand,

Des milliers d'Alsaciens-Mosellans durent revêtir l'uniforme feldgrau face aux mesures de représailles (Sippenhaft) exercées à l'encontre de leurs familles menacées de déportation et d'enfermement dans les camps de concentration. Dans la situation du Gau Westmark, le fait de porter atteinte à l'effort de guerre allemand était considéré comme un acte de trahison. Les réfractaires méritaient la corde de chanvre, la hache du bourreau et évidemment la déportation des parents.

Le Gauleiter Bürckel avait instauré en Moselle l'incorporation de force pour les classes d'âge de 1914 à 1927; son homologue alsacien Wagner les classes de 1908 à 1928. Hitler était aux abois et recrutait de la chair à canon pour tenir tête aux forces alliées. A notre connaissance, François Tridemy est le seul Mosellan connu, de la classe 1928, à avoir encore été incorporé dans la Wehrmacht à 16 ans.

« Après l'incorporation dans le RAD le 17 juillet 1944, notre père est affecté le 29 janvier 1945 à la 14. Marine Ersatz Abteilung, puis versé dans la 3. Marine infanterie Batl.3.

Il eut la chance d'être capturé par les Anglais puisque d'autres unités prises par les Américains furent envoyées chez les Russes où les malheureux connurent la captivité soviétique. Affecté tout le temps dans la marine de guerre allemande à Hamburg-Harburg [188], sans être monté à bord d'un navire de guerre, il y connut les attaques aériennes et leurs bombardements occasionnant de nombreux blessés.

Fait prisonnier à Hamburg, au quartier Harburg, il fut transféré dans le camp de prisonniers de LEHE (situé dans l'Emsland [189]) le 19 avril 1945, le jour de ses 17 ans. Durant sa captivité dans le camp anglais, les militaires lui ont quelque peu arrondi la rudesse d'homme ... au vu de son très jeune âge.

Il s'en évada le 8 janvier 1946 en compagnie de quelques amis ... pour aboutir deux mois plus tard avec moins d'amis, suite à ses errances à Vallerfangen et en France, à Marseille au bureau de recrutement de la Légion étrangère le 28 mars 1946 pour partir ensuite en Indochine. Trop jeune, il fut finalement et tout de même recruté DE SUITE !!! ... après falsification de son identité sur 3 points :

- Son âge : il passe de 18 à 21 ans avec une date de naissance du 19 avril 1925.
- Son prénom devient Hans.
- Sa nationalité devient allemande.

Au sortir de sa période militaire de légionnaire, sa vraie identité lui fut rendue par les autorités compétentes. Il travaillera ensuite aux Houillères comme électromécanicien.

[188] Harburg est un arrondissement en périphérie de la ville de Hamburg connu pour le Innenhafen (ou port intérieur). À partir de la mi-1944, les attaques se sont concentrées sur l'industrie des huiles minérales et les systèmes ferroviaires, et en conséquence, le centre-ville fut également touché.

[189] Les camps de l'Emsland ont été créés dès 1933 pour les opposants politiques allemands chargés d'y assécher les marais. Ils furent ensuite convertis en camps de prisonniers de guerre.



Extraits du discours lors du parrainage de la remise de la Légion d'Honneur par Monsieur Laurent Kleinhentz à François Tridemy le 13 septembre 2018.

«... En 1946, Monsieur François Tridemy, vous vous engagez comme volontaire dans la Légion étrangère et vous partez pour l'Indochine.

Suite à la défaite de 1940 qui avait affaibli la présence de la France en Indochine, et avec la cruauté des soldats japonais venus conquérir le pays (mainte garnison française fut liquidée, le gouvernement de Vichy n'étant guère d'un grand secours), le Front de l'indépendance du Vietnam est fondé en 1941.

Le Vietminh, cette formation politique issue de la réunion du parti communiste indochinois et d'éléments nationalistes, dirigera ensuite le premier gouvernement vietnamien en 1945 et composera d'abord avec la France avant de reprendre la lutte armée contre les forces françaises et les alliés vietnamiens de l'empereur Bao Dai.

Vos patrouilles quotidiennes étaient prises à partie. A chaque ouverture de route, le reste de la section suivait à moyenne distance. Comme cela se pratique chez toute troupe aguerrie, quelques voltigeurs patrouillaient devant la section pour éviter un guet-apens meurtrier.

C'était le jeu du chat et des souris. Maintes fois, les bivouacs étaient abandonnés par les sections viets refusant le combat ou le provoquant lorsqu'elles étaient en surnombre. Les villages étaient rares et souvent distants d'un jour de marche les uns des autres. Les paillotes étaient infestées d'essaims de poux. Dans ces contrées perdues, la population vivait misérablement. Pas de routes, pas de magasin. Un enclos de haies entourait chaque village qui disposait souvent d'étangs très poissonneux. L'habituelle pitance de ces hères paysans était du riz du matin au soir, assaisonnée parfois de sauces ou de viande.

Vous avez été rongé par la malaria des tropiques contractée dans les marécages bordant les lieux, sachant que les roseaux et autres plantes aquatiques foisonnaient de moustiques. Les symptômes accompagnés de frissons et de sueurs faisaient grelotter de froid et claquer des dents le malade. Même après votre retour vous aviez du mal à calmer vos tremblements incontrôlés.

Il faut aussi savoir que dans la Légion, on ne laisse pas un blessé dans le pétrin. Monsieur Tridemy François, vous êtes titulaire de la Croix de guerre avec étoile d'argent, suite à une citation à l'ordre de la Division pour votre engagement héroïque en Indochine. Vous avez été blessé en portant secours à votre lieutenant: « *Jeune légionnaire faisant fonction de caporal, énergique et courageux. Le 11 juillet 1946, à Doc Mo (sud Annam) à la tête de son groupe a participé à 3 accrochages successifs. Au quatrième, particulièrement dur, est tombé blessé à l'épaule en voulant ramener son lieutenant grièvement touché. N'en a pas moins continué à commander son groupe et à tirer jusqu'à ce qu'une section voisine vienne les dégager. A fait ensuite le chemin du retour pourtant très pénible, sans aide et en refusant de se faire brancarder.* »

En tant que parrain chargé de vous remettre la Légion d'Honneur, je me sens tout petit devant le devoir sacré du sacrifice, le don de votre personne et l'amour de la patrie qui vous distinguent. Il me faut saluer, cher François, votre courage de héros discret auquel la Nation a tenu à attribuer



La médaille militaire

C'est une décoration française instituée le 22 janvier 1852 par Louis-Napoléon Bonaparte. Elle est l'une des plus importantes distinctions arrivant juste après la légion d'honneur. Elle est décernée par le Président de la République sur proposition du ministre de la Défense. Elle symbolise la reconnaissance du pays pour celui qui s'est mis au service de la France.

d'abord la prestigieuse Croix de guerre, puis la Médaille militaire, -celle dont rêve tout soldat-, et enfin la prestigieuse Légion d'Honneur..... »

Vignerons Marcel



Le service du travail allemand (Reichsarbeitsdienst).

Départ le 25 novembre 1943 en gare de Thionville- Par Metz-Faulquemont-Hombourg-Kaiserslautern.

Le camp était fait de baraques en bois. Nous étions 180 hommes, 15 par chambre: 6 Mosellans et 9 Allemands de la région de Heidelberg. Dans la chambre avec moi, il y avait Ney Etienne d'Oudrenne, Thinus Raymond de Boust, Bastien François de Valmestroff, Blaise René de Montigny et Zug Michel d'Illange. On faisait des manèges avec une bêche, du sport, de la gym et du cross.

Autres Mosellans: Niedercorn Jean de Halstroff, Lellig Leon de Nitzing, Stremmer Rémi de Nitzing, Hann Albert de Calembourg, Siest Emile de Metrich, Kleiner Charles de Petite-Hettange, Charron Etienne de Boust, Gravier de Garche, Zech Pierre d'Elzange, Breisch Germain de Grande-Breistroff,

Schneider Marcel d'Oeuverange, Aschbacher Robert d'Illange, Oestreicher Emile de Koeking, Bayer André de Yutz, Mundel Albert de Yutz, Mengel Emile de Yutz, Perrin André de Metzervisse, Dantonel Charles de Thionville, Festor Raymond d'Uckange, Fousse Raymond de Kemplich, Bernard de Volmerange.

Au mois de janvier 1944, les Américains ont bombardé Kaiserslautern. Alors, nous dûmes aller aider à déblayer. Nous sommes allés à pieds, (8 km), ça a duré une quinzaine de jours. Il faisait mauvais. Il y eut beaucoup de malades.

Armée allemande (Wehrmacht).

Départ le 16 mars 1944. Rassemblement dans une caserne de Thionville. Puis, on a pris le train à la gare qui avait embarqué auparavant des incorporés à Sarreguemines, à Saint-Avold et à Metz.

Au total, 1200. Direction Trêves-Coblence-Marbourg-Kassel-Magdebourg-Berlin-Francfort-sur-Oder-Benschen-Poznan-Thorn-Eylau puis arrivée à Löbau le 19 au matin, ville à l'époque en Prusse-Orientale. (Depuis s'écrit Lubawa en Pologne). Nous étions affectés à la marine de guerre. Nous étions 600 mosellans. Seuls les gradés étaient allemands.

La première semaine, nous avons passé des tests médicaux et nous avons reçu des tenues vert-de-gris pour la semaine et des tenues de marin pour les sorties. Nous étions partagés en deux compagnies. Dans mon groupe, il y avait Niedercorn Jean de Halstroff, Hammes Pierre de Belmach, Bernardy Jacques de Rustroff, Niedercorn Lucien de Manderen, Lellig Léon de Ritzing, Stremmer Rémi de Ritzing, Grosse Julien de Gavisse et Hoff Georges de Yutz.

Autres de la région: Ney André de Sainte Marguerite, Repplinger Albert de Scheuerwald, Weber Justin d'Oudrenne, Theis François d'Oudrenne, Licht Pierre de Kirsch, Hourt Pierre de Kirsch, Sadler Albert de Rettel, Schouder Jean de Rettel, Boutschert Jean de Betting-lès Thionville, Teiten Hyppolite d'Oeuverange, Zimmer Auguste d'Oeuverange, Béving Raymond d'Oeuverange, Kiffer René de Koenigsmacker, Kleiner Charles de Petite-Hettange, Poesy Aloyse de Klang, Girten Eugène de Lacroix, Festor Ernest d'Uckange, Metzler de Volmerange, Hippert Victor de Fixem, Vion Pierre de Calembourg, Graier Marcel de Garche, Kintzinger Lucien de Garche, Christ Eugène de Distroff, Überschlag Albert d'Audun-le-Tiche, Huckert Emile d'Audun-le-Tiche, Schott Eugène d'Audun-le-Tiche, Morby Camille de Lommerange, Zenber René de Nilvange-Colmar Charles de Nilvange, Bohler Aloyse de Halling, Aubertin Pierre de Hayange, Maot François de Kédange, Moritz de Grindorff, Schmitt Louis de Hayange, Ferdil Louis de Hayange, Flammant Lucien de Cattenom, Heiserer Charles d'Algrange, Camplon de Bouzonville, Aschbacher Robert d'Illange, Faudi d'Illange.

Autres: Muller Raymond de Lixing-lès-Rouhling, Staub Alfred, Rinck-Aubertin, Wilmouth, Obringer Joseph, de Bitche, Schneider Marcel, Steiner, Stein Alfred, Heidfeld Hubert du Sablon, Olier Hubert de Ham-sous-Varsberg, Port Léon de Sarralbe, Picard Alphonse de Hombourg-Haut, Schaeffer Léon de Lemberg-Fischer Joseph de Rohrbach-lès-Bitche, Hemmert Théo de Forbach, Koschert Lucien de Sarreguemines.

Nous faisons de l'exercice sur le terrain de sport, du maniement d'armes, entraînement propre à l'instruction d'infanterie. Une fois par semaine, nous allons sur le terrain de manœuvre. Les mercredis, on allait au cinéma, quelquefois aux variétés. Des dimanches, on était de sortie.

Le 10 juin 1944, notre section a fait une excursion à Gdansk-Gdynia et Zoppot qui était prévue pour deux jours mais le soir du 10 juin l'ordre est venu pour le retour.

Le 12 juin nous sommes partis pour Heiligenhafen direction Eylau, Marienbourg, Dirschau, Konitz, Neustettin, Stettin, Gustroff, Lubeck, Heiligenhafen. Arrivée le 14 au soir. Les casernes étaient prévues pour une école de marine de guerre. Nous, on nous a mis dans une compagnie de réserve pour faire des travaux en attente pour un bateau. Nous étions occupés à des travaux d'entretien, de jardinage, la garde du port, du téléphone etc... Nous étions quatre dans une chambre: Niedercorn Jean, Lellig Léon, Stremmer Rémi et moi. Le 19 juillet l'ordre est venu de partir. Nous avons dû rendre les uniformes de la marine et avons eu du vert de gris. Le 20, tôt le matin nous sommes partis en train direction Glauchau en Saxe –Lübeck-Wittenberg– Riesa– Doebeln– Chemnitz– Glauchau– Remse. Arrivé le 22. Là, nous avons été transférés à l'armée de terre pour être envoyés au front. Nous sommes restés jusqu'au 28. Nous avons passé des examens.

Le 28 juillet au soir, nous sommes partis en train, destination inconnue. Waldenburg-Glauchau-Doebeln– Riesa– Cottbus– Bensch– Poznań– Bremberg– Dirschau– Gdansk. Arrivé le 31 juillet.

Puis nous avons pris un bateau en direction de Riga en Lettonie. Au cours de la traversée, j'ai fait la connaissance de Paul Weber de Launstroff. Il était dans une autre unité. Il y avait 2 000 hommes à bord. Arrivé à Riga le 2 août. Le 3, départ en train, destination inconnue. Walka– Dorpat– Taps– Vesenberg. Plus loin le train s'est arrêté en rase campagne. Puis, des gradés nous ont interceptés et on a marché une quinzaine de kilomètres. On a traversé Jaevi et on est arrivé dans un camp de baraques. C'était en pleine nuit. Le village le plus proche était Toila. Nous étions à 4 km de la mer en Estonie en face de la Finlande. Le 5, nous avons été partagés en trois compagnies. Les gradés nous ont prévenus que nous devons faire dix semaines d'instruction d'infanterie. Les journées débutaient à 4h 30 et se terminaient à 21 ou 22 heures. Le mangé était insuffisant. Après une quinzaine de jours, ils ont en pris quelques-uns pour les envoyer au front. François Theis d'Oudrenne et Raymond Muller de Lixing-lès-Rouhling ont dû y aller. Nous étions 70 Mosellans répartis dans les trois compagnies.

Le 18 septembre, la retraite commença. Nous avons eu des camions et nous sommes partis vers le sud-ouest en passant par Jaevi-Weissenstein.

Le 20 septembre: Pernav.

Les 22, 23, 24, 25 septembre : ouest de Valmiyera (Wolmar). Le 23, nous sommes arrivés en face de l'armée russe. Le 24, nous étions de nouveau en contact.

Le 24 au matin, nous étions en face des Russes mais assez loin. En étant couché par terre, un sergent se tint subitement derrière moi. Il me dit de ne pas m'endormir sinon je ne me réveillerais plus, il avait la main sur son revolver. Il m'aurait tué. Nous sommes partis à un autre endroit, toujours en camion.

A Heiligenshafen:

Ney André, Repplinger Albert-Niedercorn Jean, Theis François, Hammes Pierre, Lellig Jean, Stremmer Rémi, Niedercorn Lucien, Bernardy Jacques, Hourt Pierre, Grosse Jules, Thinus Roger, Paquet Edouard, Boutschert Jean, Kieffer René, Teiten Hippolyte, Zimmer Auguste, Hippert Victor, Huckert Emile, Bernard Eugène, Morby Camille, Colmar Charles, Zender René, Olier Hubert, Muller Raymond, Port Léon, Heidfeld Robert, Staub Alfred, Schaeffer Léon, Fischer Joseph, Koscher Lucien, Hemmert Théo, Picard Alphonse.

Au camp de la forêt de Toila:

Ney André, Repplinger Albert, Niedercorn Jean, Theis François, Hammes Pierre, Stremmer Rémi, Niedercorn Lucien, Hourt Pierre, Grosse Jules, Thinus Roger, Teiten Hippolyte, Zimmer Auguste, Hippert Victor, Morby Camille, Zender Pierre, Muller Raymond, Staub Alfred, Olier Hubert, Port Jean, Heidfeld Robert, Picard Alphonse, Schaeffer Léon, Fischer Joseph, Koscher Lucien, Hemmert Théo.

Prisonniers.

Le 25 septembre à midi, nous étions réunis, tout le bataillon. Là, j'ai de nouveau vu Theis François. Puis chaque compagnie est partie en direction du front. Nous étions à huit dans notre groupe. J'étais toujours avec Jean Niedercorn à la même mitrailleuse. Il y avait André Ney, Albert Repplinger et Jules Grosse. Nous deux et un sergent, nous sommes allés vers l'avant pour voir où se trouvaient les Russes. Ne les ayant pas vus, nous sommes revenus. Puis d'un coup, ils sont venus de loin. Alors, nous nous sommes retirés et nous nous sommes retrouvés à cinq. Nous deux, un Polonais, un Autrichien et un

Allemand. La nuit venant, nous étions dans une grange puis nous avons continué la retraite. Nous sommes arrivés dans une forêt et on s'est arrêté. Au loin, on entendait des roulements de véhicules. Alors les Polonais ont dit qu'ils allaient voir. Ne les voyant pas revenir, Jean Niedercorn, l'Allemand et moi nous sommes couchés près d'un arbre et nous nous sommes endormis. Puis d'un coup, on a été réveillé: il y avait une demi-douzaine de Russes autour de nous, leurs armes pointées sur nous. Nous nous sommes levés, les bras en l'air. Ils nous ont tout de suite fouillés et pris ce qui leur plaisait. Il y avait un gradé qui parlait allemand. Un peu plus tard, ils ont ramené le Polonais et l'Autrichien. Cela s'est passé à environ 22 heures.[Ndr : Version à comparer au récit de Jean Niedercorn].

Puis Jean et moi on s'est assis près d'un arbre et un autre gradé est venu. Je crois un adjudant qui parlait allemand. Je ne sais plus combien de temps après, on nous a emmenés dans une tente. Là, il y avait des officiers dont un lieutenant-colonel. On a été questionnés sur notre unité. Puis d'un coup, ils nous ont fait sortir à quatre. L'Allemand, ils l'ont gardé. Il avait une plaque d'un mortier sur le dos. Puis, on est parti deux à deux, un soldat devant et un derrière. On a marché environ une heure puis ils nous ont mis dans une grange pour dormir. Le matin, on a poursuivi notre marche. On est venu près d'une maison et là, on a été remis à d'autres gardiens. Là, il y avait un gradé qui nous questionnait sur l'armement de notre unité. Et l'Autrichien est revenu en gémissant: il avait été frappé. Moi aussi, j'avais été menacé mais j'ai bien répondu. Puis ils nous ont donné à manger une espèce de bouillie de carottes (on a plus rien eu de la journée). On a repris la marche. Après, il y a encore eu dix prisonniers qui se sont joints à nous. Le soir, on a dormi dans une espèce de cave. Le lendemain matin, on a eu des pommes de terre et du petit lait chez un paysan. Puis on a continué la marche. On est arrivé près d'une maison. On s'est arrêté puis, l'un après l'autre, on a dû aller dans une chambre. Là, il y avait un officier qui m'a fait asseoir à une table en face de lui. Il a commencé à me questionner. Il comprenait un peu le français mais il a continué en allemand. Il m'a offert une cigarette et a rempli plusieurs pages. Mais on n'a rien eu à manger le restant de la journée. Plusieurs Mosellans étaient aussi venus grossir la troupe.

La journée d'après, nous avons marché et sommes venus près d'une paire de maisons et on a fait halte. Il y avait une grange et ils nous ont à nouveau fouillés et tout ce qu'ils prenaient ils le jetaient sur un tas. Un gradé surveillait et on était envoyé dans la grange. J'avais deux petits albums de photos qu'ils avaient jetés sur le tas et en passant je les avais ramassés. D'un coup, le gradé m'a pointé son revolver sur le front et me fit asseoir par terre, le temps pour lui de regarder les photos. Et quand il eut fini, il m'appela et me donna mes albums et m'envoya dans la grange. Les photos, j'ai réussi à les ramener à la maison. Puis ils nous ont coupé les cheveux à ras et ils nous ont mis nos habits dans un dépouilleur mais ma veste et ma chemise avaient brûlé sur une partie de l'épaule.

Le lendemain, nous sommes arrivés près de la ville de Valmiyera (Wolmar). Là, nous avons dormi dans un hangar à bois sur du bois scié.

Le jour après, le 30 septembre nous avons été mis sur des camions et emmenés jusque près de la ville de Valga (Walk) dans un camp.

Le jour suivant, nous avons refait connaissance de Paul Weber et de son copain Louis Obry. Les jours suivants, de nouveaux prisonniers sont arrivés, encore des Mosellans, des Alsaciens, des Allemands, des Estoniens et des Lettons. Nous étions logés dans des baraques. Nous devons faire des corvées, des travaux sur les voies. Certains jours, nous n'avons rien eu à manger à midi. Nous sommes allés à la gare de marchandises décharger des wagons. Peu de temps après notre arrivée, l'Allemand qui a été capturé avec moi est aussi venu. Il a dit qu'un gradé est allé avec lui dans la campagne pour trouver le deuxième homme du mortier. Sans résultat.

Le jour de la capture, Jean Niedercorn, un sergent et moi qui étions voir pour trouver les Russes, nous avons rencontré Stremler Rémy et Philipp Joseph de Spicheren. Stremler nous a dit: « Hier, j'aurais pu me laisser prendre mais aujourd'hui je vais le faire. Mais après leur capture, les Russes les ont fusillés. C'est Olier qui les a vus morts au bord de la route. Le même jour, mon cousin André Ney fut mortellement blessé. Albert Replinger et d'autres le traînèrent encore avec mais ils durent l'abandonner.

Les Russes ne reconnaissent pas les territoires que les Allemands avaient annexés. Les Alsaciens et Mosellans étaient considérés comme Français. Nous avons mis à notre casquette un petit ruban bleu-blanc-rouge. L'officier russe nous a demandé si nous voulions être volontaires pour aller en Algérie dans l'armée de De Gaulle. Nous avons fait la demande mais il n'a jamais eu de suite.

Début novembre, il était dit que l'on allait bientôt partir mais on ne savait pas où. On a eu une piqûre au camp de Valga. Chacun a eu un manteau (des vieux). Moi, j'ai eu un manteau russe usé. De même,

j'ai changé de veste. Puis le 8 novembre, on est allé prendre le train, on a grimpé dans des wagons de marchandises.

Nous étions 48 gars par wagon. La plupart étaient des Lettons. C'était un convoi de 1 200 captifs. Avec moi, il y avait Tritz Lucien, Goebel Emile et des Alsaciens. Au milieu de l'habitacle, il y avait une espèce de fourneau mais nous n'avions pas toujours de quoi alimenter le foyer. Au milieu du plancher, sur le côté, se trouvait un trou dans le plancher, converti en WC. Aux lucarnes, les sentinelles avaient mis des barbelés et la porte était verrouillée. Tous les jours on recevait de la soupe qu'on mangeait dans une boîte de conserve en guise de gamelle et un morceau de pain, le tout une fois par jour. Pour la soif, on grattait le givre qui se formait aux parois intérieures du wagon et on attachait trois ceintures l'une à l'autre à une boîte qu'on descendait par terre par le trou du W.C. pour ramasser de la neige qu'on faisait fondre.

Le 9^{ème} jour, les gardes nous ont fait sortir plusieurs à la fois pour nous frotter le visage avec de la neige.

Nous sommes arrivés à Novossibirsk le 24 novembre au soir après 16 jours de voyage qui nous a menés, au départ de Valga, par les villes de Pskov (Pleskau) - Rybinsk- Iaroslav- Kirov- Molotov- Sverdlovsk- Tioumen- Omsk- avant d'arriver à destination, après un périple long de quelque 4 200 km. On déplora une cinquantaine de morts dans le convoi en cours de route.

Novossibirsk.

Le camp n°199/5 était constitué d'abris sommaires. Les baraques étaient à moitié dans la terre, excepté la cuisine et le réfectoire. Le soir on a eu à manger de la soupe et du pain noir. Dans le réfectoire, des glaçons pendaient au plafond. On nous a mis à 180 personnes dans une baraque où il y avait des bat-flanc pour s'asseoir et se coucher. Dehors il aurait fait -48°C. Nous n'avions ni matelas ni couverture. Sur les planches on ne pouvait pas se déshabiller. Il n'y avait pas d'eau pour se laver. Au cours d'un des premiers jours on nous a emmenés dans les bains de la ville. Là, des femmes et des enfants ont pu nous voir quand nous étions nus. Faute d'eau les autres jours, je prenais de la neige pour me laver la figure. Par la suite, nous allions une fois par mois jusqu'au camp voisin pour nous laver entièrement. On recevait une petite bassine avec de l'eau et un petit morceau de savon. Entretemps nos vêtements étaient mis dans un four pour tuer les poux (environ 200 bestioles proliféraient dans les habits et tous les matins on mettait deux heures à tuer les poux). Il y avait cinq sortes de parasites.

Et il y eut des morts tous les jours. Un jour de décembre il y en avait eu 17.

Après un mois de présence au camp, je fis la connaissance de Josy Jules de Sentsich. Je ne l'avais pas vu à Valga.

Durant les premiers jours, les autorités du camp ont désigné des prisonniers pour les affecter à d'autres camps. Parmi eux mon copain Jean Niedercorn. Ils échangeaient les prisonniers d'un camp à un autre suivant la catégorie de leur taille et leur aspect. Toutes les trois semaines, on devait passer devant des médecins, déshabillés, pour nous ranger dans telle ou telle catégorie. C'était pour tel ou tel travail. Au début, j'étais dans la catégorie la plus faible mais plus on maigrissait plus les médecins nous montaient de classement (système hypocrite): Catégorie la plus faible=D, puis OK, puis IIL, puis III.

Jusqu'au 1^{er} février ma catégorie ne faisait que des corvées. Une nuit, j'étais à la cuisine à éplucher des pommes de terre cuites dans l'eau, toutes petites. Des fois il fallait aller dans le WC enlever la glace avec un pic.

Ils ont installé, dans le camp, une fabrique de caisses à obus à partir du 1^{er} février. Il y avait des baraques de vides vu le nombre élevé de morts. On travaillait par tournées. Moi, j'œuvrais sur une scie circulaire et lors d'une tournée de nuit je me suis coupé dans le pouce mais pas très gravement. C'était le 5 mars. Après cette blessure, un autre s'est mis à scier et moi j'enlevais les planches.

La nourriture était de faible quantité trois fois par jour: une assiette de soupe très liquide constitué de chou ou de millet ainsi qu'un morceau de pain constitué d'un mélange de seigle, d'orge et de pomme de terre. A midi nous bénéficions d'une cuillère de cache de millet.

Des camarades expédiés dans d'autres camps ont travaillé dans l'usine à obus ce qui était encore plus pénible, car l'usine était située à 4 km de leur camp. Il leur fallait se rendre au travail à pieds avec des gardiens et des chiens. D'autres étaient dans une usine de fabrication de caisses à obus.

Nous travaillions dix jours de suite suivis d'un jour de repos. Des fois, on passait 20 jours au travail sans bénéficier de repos. Nous avons fabriqué des caisses jusqu'au 9 mai jour de l'armistice qui fut un jour libre. Un soir, j'ai aidé à charger des morts sur un camion. Ils étaient tous gelés, durs comme du

bois. Teiten Hyppolite d'Oeustrange était affecté au commando qui faisait les tombes, des fosses pour 80 morts. Nous n'avons pas changé de chemise et de caleçon, les gardant depuis septembre jusqu'à fin avril sans jamais les laver. Après, c'était une fois par mois.

Il y eu beaucoup de malades, souffrant de diarrhées, souvent malades des reins, de l'eau dans les jambes, des rhumatismes et autres. En avril on a travaillé la nuit à faire des caisses pendant 11 heures et pendant les matinées on a enlevé la neige autour des baraques.

A Novossibirsk, Il y avait de la neige du 28 octobre au 14 avril, sans jamais fondre. J'ai vu Louis Obry avant qu'il mourut: il gémissait de douleur. A partir du mois de mars, les Estoniens et les Lettons n'étaient plus prisonniers. Ils devenaient nos gardiens. Presque chaque fois qu'on changeait de catégorie, on changeait de baraques. On aurait dû toucher sept roubles par mois, mais à la place ils ont acheté un accordéon, un violon et un saxophone. Alors de temps en temps, ils faisaient des variétés jouées par les prisonniers.

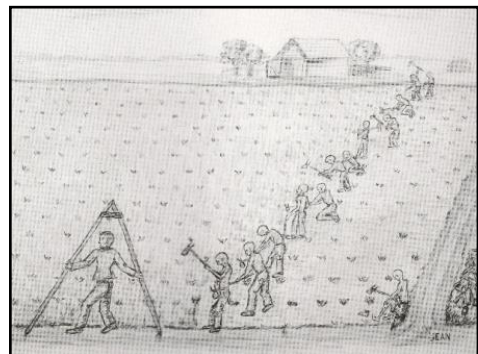
Après le 10 mai, nous avons été sur divers chantiers, construction de hangars en bois, décharger des péniches pleine de planches sur le fleuve Ob. On nous y emmenait en camion. Et les jeunes nous jetaient des pierres. On a même bu de l'eau de l'Ob. Quand on allait sur les chantiers, on croisait des colonnes de prisonniers civils (certains politiques). Le 20 mai, ils ont vidé le camp et nous sommes allés dans le camp voisin. Les baraques n'étaient pas à moitié sous terre.

Une fois quand nous étions dans les champs, j'ai été frappé d'une vingtaine de coups de bâton puis je suis tombé par terre. Les Allemands ne voulaient pas que nous nous disions être Français.

Plus tard ils l'ont quand même constaté. Un chef de baraque allemand cherchait à me persécuter. Alors un Polonais, chef de baraque lui a fait des remontrances. Nous étions bons copains avec les Polonais.

Le 17 juin nous sommes partis en camions sur un kolkhoze. Nous logions dans des baraques. Au départ nous avons dû rendre nos chaussures et les remplacer par des morceaux de planches avec un bout d'étoffe. Mais on ne s'en est pas servi: nous avons marché pieds nus. Le matin on devait se lever à 5h30 puis on mangeait comme au camp. Puis nous partions dans les champs distants de 3-4 km. Là nous avons pioché dans des parcelles de pommes de terre de 2 km de long. Mais c'était déjà butté par deux filles en tracteur. Ils nous demandaient de faire 25 ares par homme et par jour. Après on a travaillé dans des parcelles de navets à arracher les mauvaises herbes.

Le kolkhoze se trouvait à environ 25 km du camp sur la rive est de l'Ob. On était en équipes de 20 ou 25 dont un prisonnier devait crier pour que ça avance plus vite. En plus il y avait deux filles qui contrôlaient et deux gardiens et un sergent. Ceux qui n'arrivaient pas à suivre étaient frappés. A midi, un vieux Russe avec une charrette et avec un fût dessus nous ramenait la soupe. Vers le soir, un Russe venait avec une grande équerre et mesurait la surface qui était faite et comptait la norme. Nous rentrions vers 21 heures puis après le manger il y avait le rassemblement. Alors le chef déplorait le non-remplissage de la norme et nous menaçait de camp de représailles.



Vers la fin juin, le fils du gérant demanda s'il y avait des Français parmi la colonne de captifs et dit que la France et l'URSS avaient signé un accord pour échanger les citoyens.

Le 10 juillet, le soir quand nous sommes rentrés des champs, les quelques camarades malades étaient pleins de joie et nous disaient qu'on allait rentrer. Après, au rassemblement, on a lu les noms de ceux qui devaient retourner au camp, nous les Français et les Polonais. Le lendemain, vers 11 heures nous sommes partis à pieds vers notre camp d'attache à environ 25 km. Arrivés au camp, vers 18 heures, nous avons mangé les deux soupes, celle du matin et celle du soir. Et on nous a mis dans une baraque. Là, il y avait déjà des camarades qu'on connaissait pour certains. Il y avait le drapeau français. Des Allemands devaient balayer chez nous. Les jours suivants, il y a encore d'autres qui sont arrivés. En tout, nous étions 56. On a été se laver. Puis nous avons eu d'autres habits: une veste neuve de l'armée hongroise, une musette avec une chemise et un caleçon de rechange. Nous avons encore eu quelques roubles. Un jour, nous avons dû aller au poste de garde l'un après l'autre et là, il y avait une vieille dame qui nous posait des questions en français. Il y avait Heim René. A lui, on a dit qu'il n'était pas Français et il dû rester. Mais Heim a été rapatrié par avion. Je crois qu'il est rentré à la maison encore avant nous. A Novossibirsk: camp 199/5 d'abord dans des abris à partir du 24 novembre 1944 puis au

camp 199/5 dans des baraques jusqu'au 20 mai 1945. Puis au kolkhoze du 17 juin au 11 juillet 1945. Du 11 au 16 juillet, retour au camp et attente de départ.

Tambov.

Le 16 juillet nous sommes sortis du camp, le drapeau en tête en direction d'une gare puis à la gare principale et direction ouest. Nous étions dans un wagon de voyageurs. Il y avait deux soldats: un officier et une infirmière. Puis Omsk— Tioumen — Sverdlovsk —Kazan— Moscou. Arrivée le 22 à 10 heures. On est resté sur les rails dans un wagon jusqu'au soir. Là, on a pris un train direction Mitchourinsk et arrivée à Tambov au soir. Puis en attente à la gare. Après on est parti pour Rada. Alors on a marché jusque devant le camp et on a dormi par terre jusqu'au matin et on est entré au camp. Là on nous a mis en quarantaine et il s'est avéré que trois n'étaient pas Français. Les deux Luxembourgeois ont rejoint leurs compatriotes dans le camp. Ils se faisaient passer pour de Français pour se distinguer des Allemands. Je retrouvais Paul Weber qui n'était pas passé par Novossibirsk étant dans une infirmerie à notre départ de Valga.

Au camp de Tambov, nous étions dans une baraque d'une centaine de reclus, à moitié enterrée, mal éclairée avec de la terre battue au sol. Il y avait des puces. La nuit, j'allais secouer ma chemise. Question de travaux, on faisait des corvées. Le matin, on partait en forêt chercher du bois encore vert qu'on arrachait des arbres à plusieurs. J'ai participé une fois à mettre de la terre sur une construction. Les punis devaient faire la corvée de chiottes qui consistaient à vider les WC en portant les selles dans une fosse située dans la forêt. Il y en avait qui jouaient au football qui étaient mieux nourris.

Au camp de Tambov, Dap et Even me présentèrent à Justin Reiter de Semming qui m'apprit qu'il avait vu mourir mon frère Julien en février 1944 dans une infirmerie de la ville de Tambov.

Le retour.

Le 8 août on se rendit à la gare de Rada pour rentrer en France. Parmi les rapatriés se trouvaient Nicolas Vigneron, Joseph Even, Paul Weber, Auguste Guirkinger et d'autres.

Et le train s'ébranla direction ouest. Tambov—Mitchourinsk—Volov—Moguilev— Baranovitchi — Brest-Litovsk. Là, nous avons changé de train et nous sommes restés deux jours sur place. Puis nous partîmes par Lukov —Radom—Lodz—Bemschern—Poznan—Francfort-sur-l'Oder. Arrivée le matin. Sortis du train, nous avons marché jusque dans une caserne. Après quelques jours, on nous a mis dans une autre caserne. Nous y sommes restés dix jours en tout.

Pendant notre voyage, d'autres captifs attendaient impatiemment leur départ. Mais comme l'URSS était entrée en guerre contre le Japon, ils avaient besoin de wagons. Heureusement cette guerre se terminait. Alors, en septembre, il y eut d'autres convois qui partirent.

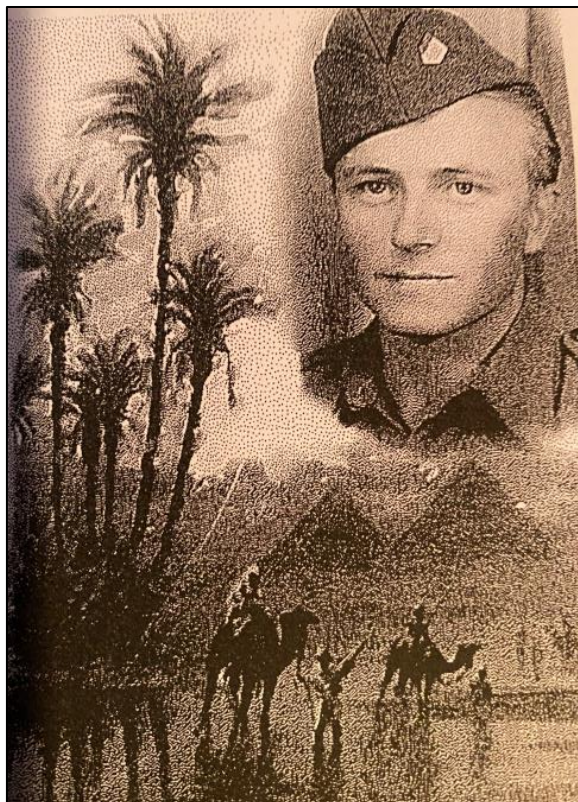
Départ en train le 8 octobre par Berlin avec arrêt de deux jours. Puis Wittenbourg—Voespeke—Wolfsbourg, le 14 octobre. Nous sommes conduits en camions par les Anglais dans une caserne. Là, changement de vêtements de l'armée américaine. Et nous avons pu manger à notre faim, passer une visite médicale.

Le 15 octobre, nous sommes repartis en train. Hanovre—Osnabrück—Emmerich—Eindhoven arrêt et prise de café au lait avec biscuits puis arrêt à Bruxelles. Là, nous étions conduits dans une grande salle et nous avons eu à manger et des friandises et des cigarettes. On a chanté la Marseillaise. Départ pour Valenciennes et changement de train. Laon— Reims — Dijon. Arrivée à Chalon-sur-Saône. Le 19 au matin, on est mené dans une caserne puis contrôlé avec vérification. J'ai encore rencontré Jean-Pierre Theis. Les premiers sont repartis le jour même. Ca se faisait par ordre alphabétique. Ils avaient les renseignements des communes. Pour mon départ, le 21 au soir, j'étais dans le train avec Teiten — direction Besançon— Mulhouse — Colmar —Strasbourg. Le 22 à midi, nous avons été reçus par le service des rapatriés. Le 23 à 4 heures le train prend la direction de Sarrebourg—Metz puis départ à 8 heures pour Thionville.

A Thionville, j'ai rencontré des gens de Lemestroff mais ils ne m'ont pas dit que ma mère était morte. Puis j'ai pris le bus pour rentrer.

Fin août et début septembre 1951, j'ai fait une période de douze jours dans l'armée française à Wetzlar en Allemagne.

Vogel Julien (Récit envoyé le 17 octobre 2017 par sa fille, Brigitte Massinet et visite de l'auteur dans la résidence Sainte- Marie de Metz en décembre 2017).



Comme des milliers de Lorrains et d'Alsaciens, mes trois frères, Joseph, Henri, Eugène et moi-même, avons été incorporés de force dans l'armée allemande après l'annexion par l'Allemagne de la Moselle et de l'Alsace en 1940. Cela s'est passé en 1943. Etant le plus jeune des quatre, j'ai été incorporé le dernier.

J'avais dix-huit ans. Eugène et moi avons été appelés d'abord dans le Reischarbeitsdienst (R.A.D. = Service du Travail du Reich) pour une période de trois mois. J'ai donc été incorporé dans un camp situé à Lebach en Sarre du 22 juin au 29 septembre 1943. L'instruction était de type militaire (discipline à la prussienne). La seule différence avec l'armée allemande résidait dans le fait qu'à la place du fusil on avait une bêche.

Rentré au foyer, j'ai dit à mes parents que cette expérience au R.A.D. m'avait dégoûté, que je ne me laisserai pas incorporer de force dans la Wehrmacht et que j'envisageais de passer en France libre. Mais j'ai dû renoncer à ce projet car l'administration allemande avait commencé à dé-

porter dans les camps de travail, en Allemagne, les parents des jeunes qui ne s'étaient pas présentés à l'incorporation. J'ai donc reçu la feuille de route qui me signifiait mon incorporation le 25 novembre 1943 dans la marine de guerre (Kriegsmarine) dans un camp se trouvant à Leba, une ville balnéaire au bord de la Mer Baltique, en Poméranie, à l'ouest de la Pologne qui avait été annexée par les Allemands.

Après trois mois de classes, nous avons appris que nous serions mutés en Grèce. Les Allemands avaient occupé le pays ainsi que l'île de Crète et toutes les îles de la mer Egée. Nous avons donc quitté Leba le 28 février 1944, direction Athènes et le port du Pirée.

En traversant la Yougoslavie, notre convoi roulait au pas. En effet, les partisans du maréchal Tito effectuaient régulièrement des sabotages sur la ligne de chemin de fer. Le long de la voie on pouvait voir de nombreux wagons qui avaient sauté sur des mines. Les gradés nous avaient dit d'être sur le qui-vive, vu la possibilité d'une attaque des partisans. Le voyage se passa sans problème et nous sommes arrivés au port du Pirée le 16 mars. On nous a logés dans l'école des officiers de la marine grecque que les Allemands avaient réquisitionnée, comme beaucoup d'autres bâtiments. C'est dans cette école que je fis la connaissance des punaises qui nous empêchaient de dormir en raison de leurs piqûres.

Ma première permission de sortie a été pour la visite d'Athènes et surtout de l'Acropole avec ses célèbres vestiges comme le Parthéon.

Au bout d'une quinzaine de jours, j'ai été embarqué sur un bateau ancré dans le port. C'était un bateau de pêche que les Allemands avaient réquisitionné et avec lesquels ils faisaient le ravitaillement en vivres et munitions de l'île de Crète et des îles de la mer Egée. L'équipage du bateau se composait de deux matelots, du machiniste et du capitaine, tous des Grecs. La défense du bateau était assurée par quatre marins allemands. L'armement ne comportait qu'une mitrailleuse lourde anti-aérienne qui devait servir à parer à une possible attaque des avions chasseurs anglais qui avaient la maîtrise du ciel en Méditerranée. Mais le bateau était bloqué au port, le moteur étant en panne. Des mécaniciens grecs montaient tous les jours à bord pour la réparation du moteur.

Un dimanche soir où j'étais seul à bord, j'étais en train d'écrire une lettre à mes parents, lorsqu'à huit heures une violente explosion ébranla le bateau. La coque était éventrée et l'eau commençait à s'engouffrer. Le bateau se mit à couler. Un des mécaniciens grecs chargés des réparations avait intro-

duit une bombe à retardement. Je me suis précipité hors de la cabine mais j'y suis retourné en vitesse dans l'idée de sauver mon portefeuille qui contenait tous mes papiers. Mais dans le plancher de la cabine était aménagée une trappe qui communiquait avec le fond du bateau. Dans la précipitation, je n'avais pas remarqué que le couvercle qui fermait la trappe avait été soufflé par l'explosion. En revenant dans la cabine je suis tombé dans le trou. Le bateau était amarré au bord du quai et l'eau n'était profonde que de quatre ou cinq mètres. Le bateau coula et se posa au fond. Le pont se trouvait au-dessus de la surface de l'eau et je me suis mis à sortir mes affaires en les passant à des Grecs qui se trouvaient au bord du quai. Parmi mes affaires, il y avait mon appareil photo qui avait disparu. Un peu déçu, je me suis dit que ce qui comptait était en fait que j'avais pu me tirer sans dommages de cette aventure. J'ai donc été embarqué sur un bateau qui prit la mer le 24 juin, direction l'île de Crète. La traversée, à petite vitesse, prit trois jours. Le premier jour nous avons jeté l'ancre devant l'île de Milos. Le deuxième dans la baie de la très belle île de Santorin. Ensuite direction la Crète. Détail surprenant pour nous, les matelots grecs qui manœuvraient le bateau n'avaient ni boussole ni sextant. Ils disaient qu'ils se dirigeaient d'après le soleil et les étoiles !

A l'approche de la Crète, deux chasseurs bombardiers allemands, basés sur l'aéroport d'Héraklion, firent leur apparition dans le ciel et tournoyait autour du bateau, sans doute pour sécuriser notre approche. En effet, les sous-marins anglais traquaient et en avaient déjà coulé plusieurs. A un moment donné, un des avions avait dû repérer un sous-marin à cent ou deux cents mètres du bateau et lâcha deux bombes sous-marines. Finalement, nous sommes arrivés en Crète dans le port d'Héraklion le 26 juin. Le moteur de ce deuxième bateau tomba aussi en panne. Les pièces de rechange pour le moteur qui devaient parvenir du Pirée n'arrivaient pas et nous sommes restés bloqués dans le port pendant trois mois, juillet, août, septembre, ce qui ne fut pas pour me déplaire. Je n'avais d'autres occupations que de faire des plongées dans l'eau, de nager autour du bateau et d'aller faire des promenades en ville. Un jour, en quittant le bateau pour aller faire un tour, j'ai eu une incroyable surprise. L'entrée du port était gardée par des marins allemands. En m'approchant du portail je n'en crus pas mes yeux, le planton de garde était un Bitchois. Il était plus âgé que moi et avait déjà servi comme engagé volontaire dans la marine française avant la guerre. Il s'appelle Victor Falk et était en caserne avec deux autres Lorrains, René et Auguste.

A cette période (fin septembre 1944), les Allemands commençaient à battre en retraite en Italie, etc... et ils furent obligés d'abandonner la Crète et les îles de la Mer Égée. Pour évacuer les soldats, ils n'avaient plus de bateaux et faisaient des navettes reliant Crète au continent, de nuit, avec des avions de chasse, en emmenant chaque fois une dizaine de soldats. Je devais faire partie des militaires à rapatrier au plus tard d'ici deux ou trois jours. Cette perspective ne m'enchantait vraiment pas et je pris la décision de m'évader et de rejoindre les partisans grecs de l'île. Je revis le capitaine grec de mon bateau et lui fis part de mon projet. Il était d'accord pour m'aider et me donna rendez-vous dans un café pour le lendemain. A l'heure convenue, je me rendis dans le café où m'attendait le capitaine. Il me montra un homme attablé à une table dans un coin et me dit de le suivre à distance lorsqu'il quitterait le café. L'homme sortit et je le suivis, en cheminant à une dizaine de mètres derrière lui. Au bout d'un quart d'heure environ, il s'arrêta devant une maison, dans la périphérie de la ville, et me fit signe d'entrer, ce que je fis. A l'étage, derrière une table, se trouvait un homme qui devait être un chef de la résistance. Il me dévisagea et me fit comprendre que je serais conduit chez les partisans de la résistance, mais exigea que je lui remette mon fusil. Depuis quelques jours, en effet, les Allemands avaient décidé que chaque matelot devait obligatoirement emmener son fusil pour sortir en ville. Je réfléchis un moment (pour savoir quelle attitude adopter en allant au rendez-vous), car si j'avais rencontré une patrouille allemande j'aurais été considéré comme suspect de ne pas avoir mon fusil. L'entrevue avec le chef de la résistance ne dura que quelques minutes. Je ressortis de la maison devant laquelle m'attendait l'homme qui m'avait amené jusqu'ici. Il me fit comprendre de le suivre de nouveau. Ce que je fis. Nous sommes sortis de la ville et à peu près à une heure de marche dans la campagne, nous sommes arrivés près d'une maison isolée où se trouvait une demi-douzaine d'hommes qui formaient un avant-poste de la résistance. On me fit entrer dans la maison. A peine arrivé, un des hommes regarda mes chaussures et me fit comprendre que je devais les lui donner en échange des siennes qui étaient dans un piteux état. Les semelles étaient faites de caoutchouc découpé dans un vieux pneu et attachées à la tige par du fil de fer. Je m'exécutais et j'ai porté ces *chaussures* pendant un certain temps. Par la suite, un Crétois me donna de vieilles sandales. J'ai ensuite repris la route, dans la montagne, avec un

des partisans, et vers le soir nous sommes arrivés dans une oliveraie qui servait de camp à un groupe de partisans. J'y ai passé la nuit à la belle étoile.

Le lendemain, au lever du jour, un des partisans me fit comprendre que, dans la nuit, d'autres hommes étaient arrivés. Je me suis empressé d'aller à leur rencontre et, à ma grande joie, c'étaient les trois camarades lorrains dont j'avais fait la connaissance à Héraklion. Nous sommes restés ensemble jusqu'à notre libération à Marseille au mois de juillet 1945. Pendant les semaines qui suivirent, nous avons changé deux ou trois fois de village dans la montagne, toujours sous la surveillance des partisans. Nous étions logés la nuit dans des maisons abandonnées où nous dormions à même le sol. Il me reste quand même un bon souvenir. Un jour, quelqu'un nous dit qu'on nous attendait dans une maison. Nous nous y rendîmes et furent accueillis avec gentillesse par une famille crétoise. A notre surprise, le père de famille parlait très bien le français. Il nous raconta que lorsqu'il était jeune il avait passé plusieurs années à Paris où il avait travaillé aux Halles. Sa femme nous servit un petit goûter qui fut le bienvenu étant donné que, comme nourriture pendant toutes ces semaines, nous n'avions que du pain dur et de la bouillie de maïs. Entre-temps, les Allemands avaient totalement évacué l'île.

Les partisans nous emmenèrent à l'aéroport d'Héraklion et nous employaient à commencer à remettre en état la piste d'envol dans laquelle il y avait des cratères, sans doute provoqués par des bombardements anglais. Avec nous se trouvaient également des soldats italiens qui avaient déserté.

Un jour, nous avons reçu la visite de deux religieuses françaises, dont l'une était de Nancy, et qui étaient enseignantes dans un pensionnat d'Héraklion. Tout de suite après le départ des Allemands, sont arrivés les Anglais.

Le 2 novembre 1944, une jeep s'arrêta à l'entrée de l'aéroport. A bord se trouvaient deux soldats anglais. On nous appela, mes trois camarades et moi. Les militaires anglais nous firent monter sur la jeep et nous partîmes sans savoir où l'on nous emmenait. Au bout d'un certain temps, nous nous sommes rendu compte que nous nous dirigeons vers le sud. Après avoir traversé toute l'île, nous sommes arrivés dans un petit port de pêche. Pour passer la nuit, on nous fit monter dans une grange où, souvenir cuisant, nous étions envahis par des puces. Le lendemain, dans la soirée, on nous emmena au port. Au large, à une centaine de mètres du rivage, se trouvait un petit bâtiment de guerre, sans doute un chasseur de sous-marins. Un canot accosta sur le rivage et deux officiers anglais en descendirent. On nous fit monter dans ce canot, et sitôt arrivés à bord, le navire se mit en route, direction le sud.

Nous étions sur le pont du bateau gardés par un homme d'équipage armé d'un fusil. Nous fîmes comprendre à cet homme que nous avions faim. Aussitôt, ce marin sympathique posa son fusil, descendit dans le bateau et nous apporta quelques minutes plus tard, pour chacun, un énorme et succulent sandwich, ce qui nous changeait du pain dur que nous avons mangé pendant des semaines. Après une nuit de traversée de la Méditerranée, nous sommes arrivés au port de Tobrouk en Lybie où avait eu lieu une grande bataille entre les Anglais et les Allemands. Le jour même, on nous embarqua dans un camion, et avec un garde, nous avons pris la direction de l'est sur une route le long de la côte. Le soir nous sommes arrivés à Solum, en territoire égyptien où nous avons passé la nuit à la belle étoile.

Tôt le lendemain, nous avons repris la route et sommes passés à El Alamein où les Anglais avaient réussi à stopper l'avance de l'Afrika-Korps de Rommel. C'est le long de la route, sur une piste, que j'ai vu, tout excité, la première caravane de dromadaires. Nous sommes passés à Alexandrie et avons pris la direction du Caire. A quelques kilomètres de la ville, se présenta à nos yeux un spectacle inoubliable. Au-delà d'une colline, nous aperçûmes le sommet des pyramides du site de Gizeh. J'avais l'impression de vivre un rêve. Je n'aurais jamais pensé voir un jour les pyramides d'Égypte. Finalement, nous sommes arrivés dans un camp militaire anglais. Dans l'enceinte du camp, se trouvait un bâtiment qui était affecté aux services des renseignements militaires pour l'interrogation des prisonniers. Nous y séjournâmes environ trois semaines et fûmes interrogés individuellement par un officier qui nous demanda de lui narrer notre parcours dans l'armée allemande. Le lieutenant qui m'a interrogé parlait parfaitement le français. Je lui fis part de mon étonnement et il me confia que sa mère était française.

A notre arrivée dans ce camp, mes camarades et moi avons tout de suite fait part de notre désir de rejoindre les rangs des Forces Française Libres du Caire. On nous répondit que notre requête serait examinée. Le 25 novembre, on nous informa que nous serions transférés ailleurs, mais sans nous indiquer la destination. Nous sommes partis dans un camion vers l'est. Après avoir fait quelques kilomètres, nous roulions sur une route qui traversait le désert. Nous nous demandions toujours où on nous emmenait. Après quelques heures de trajet, nous nous sommes rendu compte, à notre grande déception, que

nous approchions d'un camp de prisonniers. En effet, il s'agissait d'un grand camp dans lequel la plupart des prisonniers étaient les soldats allemands ayant appartenu à l'Afrika-Korps, qui avaient été capturés après la défaite de Rommel.

Le camp se trouvait à deux ou trois kilomètres au nord de la Mer Rouge au bord du golfe de Suez. A notre arrivée, nous avons été interrogés par un militaire installé derrière une table, au milieu d'une cour. Chaque arrivant était interrogé séparément. Quand ce fut mon tour, je me suis présenté devant le militaire qui me posa la question suivante : « êtes-vous nazi ? ». Surpris par cette question inattendue, je lui ai répondu : « non, je ne suis pas nazi, je suis Français ». Il me dit : « très bien, placez-vous à droite ». Mes camarades ont évidemment tous répondu la même chose. Par la suite, nous avons appris qu'à l'ouverture du camp, tous les prisonniers allemands se trouvaient mélangés, ce qui avait provoqué des rixes, quelques fois mortelles entre les Allemands nazis et les non-nazis (socialistes, communistes, etc...).

Le camp était divisé en plusieurs sections séparées les unes des autres par des enceintes de fil de fer barbelé et surveillées par des miradors. Il y avait la section des nazis, celle des antinazis, celles des Autrichiens, et la section où nous nous sommes retrouvés où étaient regroupés des Lorrains et Alsaciens, des Luxembourgeois, des Hollandais, etc...

A raison de cinq cents prisonniers par section, je pense qu'il devait y avoir entre trois et quatre mille occupants dans le camp. Nous étions logés dans de grandes tentes avec une douzaine de places. Chacun avait son matelas posé sur le sable et disposait de deux couvertures. Notre habillement se composait d'une tenue gris clair avec un grand carreau noir cousu dans le dos de la chemise. Nous nous définissions avec humour : « la division de l'as de carreau » ! Notre séjour se passa sans problème. Nos gardes anglais nous traitaient avec humanité et la nourriture était suffisante. Dès notre arrivée au camp, mes camarades et moi avons réitéré auprès de l'officier qui s'occupait de nous notre demande de rejoindre les Forces Françaises Libres au Caire. Un soir, la nuit commençait à tomber, nous nous promenions sur le terrain devant les tentes lorsque nous aperçûmes les lueurs d'un grand feu au-dessus du sommet d'un mamelon au pied duquel se trouvait la section des nazis. Nous ne pouvions pas voir cette section cachée à notre vue par la hauteur. Tout à coup nous avons entendu une clameur qui disait : « Wir schwören unserem Führer ewige Treue (nous jurons à notre Führer une éternelle fidélité) ». Nous étions stupéfaits par cette manifestation de fanatisme et de culot, dans un camp de prisonniers, de la part des nazis. D'un commun accord, nous nous sommes mis à crier à notre tour : « Nieder mit den Nazis (à bas les nazis) ». Le lendemain, on nous fit savoir que toute manifestation, de quelque manière que ce soit, était interdite, aussi bien de notre part que de la part des nazis.

C'est au mois de janvier que j'ai eu mes vingt ans dans ce camp de prisonniers. Enfin arriva le jour attendu depuis des mois. Le 3 avril, on nous convoqua à l'entrée du camp où attendait un camion avec des militaires français des FFL du Caire. C'est la libération !

Arrivés au Caire, nous avons intégré un grand camp militaire dans lequel se trouvaient, en plus des Anglais, des Australiens, des Néo-Zélandais, des Hindous, etc... A ma première sortie je n'avais qu'un désir : visiter les Pyramides et le Sphinx qui se trouvent à une petite distance du Caire. Arrivé sur place, j'admirais avec émotion ces célèbres monuments millénaires. Imitant d'autres touristes, civils et militaires, j'entrepris l'escalade de la plus grande des pyramides, Chéops, haute de cent trente-sept mètres. En raison de l'érosion, le faitage avait disparu, ce qui a fait place à une petite plate-forme mesurant environ dix mètres sur dix, qui était complètement recouverte d'inscriptions et d'initiales faites par les visiteurs. J'ai réussi quand même à y graver les miennes (J. V.) entre deux pierres. Redescendu du sommet, je me suis joint à un groupe et, avec un guide, j'ai visité l'intérieur de la pyramide en suivant un couloir qui menait à la chambre du roi, où se trouve encore le sarcophage de granit où reposait la momie du pharaon, et ensuite la chambre, plus petite, de la reine. Après les Pyramides, je suis allé voir l'impressionnant Sphinx.

Au bout de quatre semaines, on nous informa que nous allions être rapatriés. Le 3 mai, nous avons pris le train en direction de Port-Saïd. La ligne de chemin de fer longe le canal de Suez. Arrivés à Port-Saïd, nous avons embarqué sur un grand navire pour le transport de troupes. Une première escale eut lieu à Tarente, au creux de la botte italienne où débarquèrent des soldats anglais, australiens, canadiens. Ensuite, nous avons repris la mer en direction de Naples. En traversant le détroit de Messine, nous aperçûmes des feux d'artifice tirés d'un côté par les Siciliens et en face par les Calabrais. C'était le 8 mai et les Italiens fêtaient la capitulation des Allemands et la fin de la guerre en Europe. A Naples embarquèrent des militaires anglais qui partaient en permission. Ensuite, direction Alger où nous

sommes arrivés le 14 mai. J'écrivis aussitôt à mes parents, et deux ou trois jours après, j'ai reçu une lettre écrite de mon frère Joseph dans laquelle il m'informait que notre frère Eugène était en garnison à Marseille, mais qu'ils étaient sans nouvelle de notre frère Henri qui avait été, lui aussi, engagé en Russie. Nous avons quitté Alger le 29 juin pour arriver à Marseille le 1^{er} juillet. J'avais naturellement envie de retrouver le plus vite possible mon frère Eugène. Je me suis mis à la recherche de la caserne où il était en garnison. C'était un dimanche après-midi. J'ai traversé la cour qui était déserte et je me suis dirigé vers l'entrée des bâtiments lorsque j'ai vu un militaire qui en sortait. Je l'ai reconnu tout de suite, c'était Eugène. Nous nous sommes croisés à quelques mètres de distance. J'attendais sa réaction tout en continuant à marcher. Il jeta un regard furtif de mon côté et continua à marcher. Après avoir fait quelques pas, il s'arrêta, se retourna et regarda de nouveau de mon côté. Il avait dû se dire : « mais c'est une tête que j'ai déjà vue ! ». Nous nous sommes embrassés avec émotion après presque deux années de séparation. Le 5 juillet, j'ai été démobilisé et j'ai pris le train pour rentrer à Bitche.

Ce furent deux années d'épreuves pour notre famille, surtout pour nos parents qui se faisaient beaucoup de soucis pour leurs fils. Mes frères et moi avons eu une chance incroyable de revenir tous les quatre de la guerre sains et saufs. Joseph, engagé en Russie, avait profité d'une permission pour ne plus repartir et s'était caché, avec l'aide de sa future épouse, Malou, pendant plus d'un an, jusqu'à la fin de la guerre. Henri, qui était ambulancier sur le front en Russie, a été fait prisonnier et n'est rentré de captivité qu'un an après la fin de la guerre. Quant à Eugène, qui s'était rendu aux Russes, il a été interné pendant 1943-44 dans le terrible camp de prisonniers de Tambow où moururent des centaines de Lorrains-Alsaciens. Des quatre frères, il n'en reste plus que deux, Joseph, l'aîné, 90 ans, et moi-même, quatre fois vingt ans ! Personnellement, j'ai eu beaucoup de chance de ne pas avoir été affecté sur le front russe, comme mes frères. En Grèce et en Égypte, je n'ai pas eu à souffrir du froid et j'ai même eu la possibilité de visiter des sites historiques.

Waltz Charles, né le 5 avril 1923

Interview à son domicile le 17 août 2017 suivi de nombreux courriers.

En ce début de mon récit, je voudrais citer deux détails:

1) Avant l'avènement de Hitler, l'Allemagne était désignée comme « Das Land des Dichter und Denker ». Sous le régime nazi c'était devenu « Das Land der Richter und Henker ». [190]

2) Le 23 août 1939 fut signé à Moscou par Ribbentrop et Molotov le pacte de non-agression germano-soviétique, avec pour clause secrète le futur partage de l'Etat polonais. Le lendemain 24 août, le journal communiste français L'Humanité (Edition allemande) portait en gros titre sur la première page: « Stalin rettet den Frieden. Staline sauve la paix. » Huit jours plus tard, ce fut la guerre avec l'invasion de la Pologne par les armées hitlériennes, puis celle suivie des Russes le 17 septembre.

La seconde guerre mondiale a brisé mon rêve de jeunesse : je voulais être professeur d'anglais.

Né en 1900, mon père avait connu l'incorporation dans l'armée du Kaiser: les drills menés à la baguette prussienne l'avaient singulièrement marqué, et c'est peu dire. Lors d'une discussion prémonitoire en 1936, mon paternel m'avait mis en garde contre les rêves de conquête du caporal moustachu en me prédisant que je serais un jour soldat allemand! Je lui ai presque ri au nez pour lui dire que c'était impossible. Je considérais pour ma part l'armée française comme simplement invincible derrière sa Ligne Maginot inexpugnable. L'esprit de sacrifice consenti à Verdun, l'héroïsme légendaire des Poilus, le colonialisme conquérant plaçaient ma France sur les nuages du triomphe, malgré les mises en garde d'un colonel De Gaulle qui vantait sans succès l'arme blindée face à une conception rétrograde du maintien de nos forces derrière le blindage des casemates. Oui, en face, avec son audace de va-t-en-guerre, le condottiere lançait à outrance la militarisation du pays en faisant progressivement main basse sur nombre de territoires limitrophes au Reich. Les rêves d'hégémonie du Führer allaient donner raison à la vision paternelle, une sacrée intuition annonciatrice des malheurs qui allaient s'abattre sur nos trois départements frontaliers. Mon malheureux géniteur allait décéder le jour de Noël 1942.

Lors de l'évacuation décidée le 1^{er} septembre 1939, alors que les Sarregueminois domiciliés à l'avant de la zone rouge face à la Ligne Siegfried filaient vers la Charente, nous avons rallié un meublé situé rue Saint Ladre à Montigny-lès-Metz, étant donné que mon père était sous-chef de gare et que l'on avait besoin de sa présence de cheminot dans la région messine.

Début novembre 1939, j'ai observé au cours d'un après-midi, depuis ma chambre à Montigny-lès-Metz, au-dessus du mont Saint Quentin, un combat aérien entre un avion de chasse français et un chasseur allemand. L'un des deux, touché par l'adversaire, devait sans doute s'écraser près de Plappeville alors que deux parachutistes descendaient près du Mont Saint Quentin. Je n'ai jamais pu savoir lequel des deux avions fut abattu. Et on appelait cela la « Drôle-de-guerre » ! Durant mon évacuation à Metz, je fréquentais la classe de 1^{ère} au lycée Fabert à Metz. Je préparais les épreuves du baccalauréat 1^{er} partie qui devaient avoir lieu à partir du 17 juin 1940. Avant la guerre, le baccalauréat se déroulait en deux parties (1^{ère} et terminale). C'est à bicyclette que je me rendais au lycée, avec sac et masque à gaz (obligatoire), en bandoulière.



Bombardement, 101-0404
Foto: G. A. 1940

Le 10 mai 1940, lors de l'invasion allemande, j'ai assisté, sur le pas de la porte de notre domicile, de manière fort inconsciente, au bombardement destructeur de l'aérodrome de Frescaty.

La suprématie conquérante de la Wehrmacht épaulée par les stukas et les panzers allait à nouveau se vérifier aux dépens des armées de Gamelin puis de Weygand, dans l'art de la guerre moderne, ce Blitzkrieg qui avait déjà fait ses preuves en automne dernier en Pologne, en avril 40 en Norvège et depuis peu au Danemark. Après, l'offensive des troupes nazies le 10 mai 1940, pour des raisons de sécurité, les cours furent sus-

[190] Traduction : « Le pays des poètes et des penseurs. Le pays des juges et des bourreaux. »

pendus. Néanmoins, cloîtré dans le logement à Montigny, je continuais à préparer les épreuves fatidiques. On ignorait le grand malheur qui allait s'abattre sur notre pays dans la mesure où le « Blitzkrieg » mit l'armée franco-anglaise à genoux en quelques semaines.

Les troupes allemandes entrèrent à Paris dès le 14 juin 1940. A Metz, l'armée française quittait la ville. Avant son départ elle avait incendié tous les dépôts de carburant dans l'agglomération messine. De grosses colonnes de fumées noires montaient vers le ciel autour de la ville. Les soldats français, avant de partir, ouvrirent tous les arsenaux des garnisons et demandèrent à la population de venir s'y « ravitailler » et de les vider (sacs de farine, saindoux, pains, gros cartons de cigarettes « troupes », etc.). Il me semble que l'armée allemande ne trouva que des arsenaux vides. Les occupants nazis demandèrent à la population de rendre les victuailles acquises à « si bon prix ». Mais l'appel des nazis ne trouva guère d'écho auprès de la population. Mon père et moi, avions ramené un gros carton de cigarettes « troupes ». Cette grosse provision nous permit de fumer gratis pendant plus d'un an.

Dès leur arrivée à Metz, les soldats nazis se répandirent dans les bistrotts à boire le bon vin français. De plus, ils dévalisèrent avec leur « faibles » marks les magasins de la ville de Metz (alimentation, vêtements, bijouteries, magasins de luxe, etc.). Du jour au lendemain, certains commerçants oublièrent leur français et parlèrent un « Hochdeutsch » imposé avec ces nouveaux clients inattendus. Les marchandises achetées partirent dans les familles des occupants en Allemagne. Inutile de dire que les réapprovisionnements des commerces devinrent impossibles car une frontière allait s'abattre entre l'Alsace-Moselle et la France occupée.

Lorsque nous sommes rentrés fin juillet-début août 1940 à Sarreguemines « occupée » (Saargemünd) [191], quelle désolation s'affichait dans notre maison qui était sens dessus dessous ! Notre mobilier avait joué les fugueurs chez nos voisins alors que le leur était disséminé chez nous ou encore domicilié ailleurs.

Les « Charentais » ne revinrent qu'en septembre-octobre.

La vie reprenait cette fois sous un nouvel enduit vert-de-gris, avec une mainmise administrative et policière qui ne souffrait aucune contestation. Le vainqueur usait de son autorité dominatrice. Finis, par exemple, les convois funèbres qui étaient menés avant-guerre à pied par la famille, les amis et les paroissiens accompagnant au cimetière leur regretté défunt !

Les cours du lycée appelé désormais « Gymnasium » ou « Oberschule » revinrent fin septembre, début octobre 1940. Un Lorrain, ancien professeur d'allemand, connu pour ses idées pronazies avant-guerre, s'autoproclama « Proviseur du Gymnasium », confirmé plus tard par les occupants nazis. Après mon cursus réussi dans la 8^{ème} classe, j'ai passé mon Abitur-Baccalauréat à Sarreguemines en juin 1941. En septembre de la même année, j'ai intégré l'Ecole Normale, rue de la Victoire, à Montigny-lès-Metz. Les Allemands l'appelaient « Lehrerbildungsanstalt-Centre de formation des instituteurs ». Nous avions le titre de « Schulhelfer-Assistant scolaire » et le stage devait se dérouler jusqu'en juin 1942. Les professeurs venaient de la Sarre. Nous étions une minorité de Mosellans avec des Sarrois. A la fin de cette formation pédagogique durant laquelle nous étions payés, la réussite à l'examen final nous donnait le titre de « Lehramtsanwärter-Aspirant enseignant stagiaire. »

La « Hilterjungend » s'installa dans l'actuel bâtiment du Pensionnat, école privée, sur la place de la République. Elle était dirigée par un nommé Pohl. Un jour, les grands élèves de la 8. Klasse furent convoqués à une séance dirigée par M. Pohl. Celui-ci nous fit comprendre que pour continuer nos études, il nous fallait adhérer à la Jeunesse Hitlérienne (Hilterjungend). D'un commun accord, avec mes camarades, nous décidâmes de ne plus donner suite aux exhortations de M. Pohl. Etonnamment, on nous laissa tranquilles. Nous pûmes ainsi poursuivre nos études en vue d'obtenir l'Abitur qui eut lieu en juin 1941.

C'est au cours de cette année scolaire, sans doute fin 1941 ou début 1942, que Bürckel, lui-même ancien instituteur, réunit dans une grande salle à Metz les enseignants de la ville et de la région. On était très nombreux. L'un d'entre nous lui posa la question à savoir si les Lorrains allaient, un jour, être incorporés dans la Wehrmacht. C'est à cette occasion que le Gauleiter fit la réponse suivante : « Wenn wir Euch einmal brauchen müssen, dann haben wir den Krieg verloren. Si un jour nous avons besoin de vous, alors nous aurons perdu la guerre ». Il est vrai que la Wehrmacht était triomphante sur tous les fronts et que les hiérarques du régime baignaient dans une logique de victoire inéluctable face à

[191] La ville de Sarreguemines n'est pas une cité minière. Son nom provient de l'embouchure (Mündung) de la Sarre et de la rivière Blies.

l'ogre russe. Je ne puis certifier l'exactitude littérale des paroles, mais rapporter leur sens. A la fin de cette réunion, Bürckel nous a offert un exemplaire du livre du Führer « Mein Kampf – Mon Combat ». C'est le Gauleiter d'Alsace, Robert Wagner qui suggéra l'incorporation des Alsaciens, des Mosellans, des Luxembourgeois dans la Wehrmach, après celle décidée l'année précédente pour les Belges d'Eu-pen-Malmédy. L'O.K.W.-Oberkommando der Wehrmacht, l'Etat-Major général de la Wehrmacht, y était opposé, se méfiant des Alsaciens-Lorrains depuis 14-18. Si Hitler était réticent au départ, il comprit vite la nécessité de ré-étouffer ces armées saignées à blanc par l'apport de chair-à-canon récupérée dans les régions annexées.

Quelque temps après la rentrée scolaire, M. Hehn fut remplacé par un proviseur allemand, originaire de la Sarre. Il s'appelait Scherrer. Pour être honnête, il faut reconnaître qu'il ne nous cherchait pas d'ennui et ne me semblait pas être un fanatique. Il se proposa même de nous donner des leçons d'Italien, une ou deux fois par semaine. Les résultats furent dans l'ensemble satisfaisants, de sorte qu'à la fin des cours, nous maîtrisions assez bien cette nouvelle langue étrangère. Cette langue me fut utile lors de mon séjour à Moyeuve-Froidcul, durant mon premier poste durant l'année scolaire 1942-1943, dans cette cité minière de De Wendel, il me semble.

En effet, j'ai été nommé enseignant à Moyeuve-Froidcul, pardon à Mövern Waldsiedlung, dont la population était bien plus francophone que dans notre Saargemünder Gau. Les cours d'enseignement se faisaient bien sûr en allemand.

La population de cette cité se composait essentiellement d'étrangers : Italiens, Tchèques, Polonais, Ukrainiens, etc... Les Alsaciens-Lorrains constituaient une infirme minorité. Les hommes et beaucoup de jeunes femmes travaillaient dans les mines ou dans les usines de la vallée de l'Orne, entre Moyeuve-Grande et Hagondange.

L'école de Froidcul comportait trois classes dépassant de loin les cent élèves. Nommé à la rentrée d'automne, j'avais en charge le CP et le CE1 (54 élèves), parmi eux quelques Alsaciens-Lorrains. La langue de communication entre tous ces étrangers était le français. Et il fallait leur apprendre la langue allemande. Tâche difficile vu le nombre et la qualité des élèves. Je n'avais pas d'élèves italiens. Ils avaient leur propre école dans la cité. Un jour on me proposa d'y enseigner une ou deux fois par semaines pour y donner des cours d'allemand. J'acceptai : cela me permit d'approfondir mes connaissances en italien et d'arrondir mes fins de mois. Les élèves connaissaient mes opinions antinazies : souvent, en douce, ils me donnèrent des tracts trouvés sur le chemin de l'école, lancés par l'aviation anglaise durant leur survol de la région.

Durant mon séjour à Froidcul (un an environ) je connus trois directeurs : Mr. Arend, originaire de Hundling, puis un Allemand nommé Schrauth, originaire de Bad Kissingen et puis un autre Allemand, nommé Fischer, originaire des Nuremberg. Ce dernier était un célibataire d'environ 50 ans. C'était un anti-nazi notoire. Lors de nos conversations, il ne cessa de fulminer contre le régime nazi.

Le 2 février 1943, M. Fischer eut un léger accident domestique : le tuyau de son poêle se détacha du mur, lui tomba sur la tête, le blessant légèrement : sous forme de boutade, il nous dit, quand il nous raconta sa mésaventure, qu'il est arrivé un malheur à l'Allemagne nazie. Quelques heures plus tard, nous apprîmes la chute de Stalingrad et la reddition de la 6^{ème} Armée du général Paulus. M. Fischer ne se gênait pas pour étaler ses opinions sur le nazisme en public. La Gestapo et les services de l'enseignement à Metz eurent vent de l'affaire. Mr. Fischer fut sans délai muté d'office à Illingen (Illange) près de Thionville. Je ne l'ai plus jamais revu.

Lors de mon année d'exercice, j'ai été convoqué à la conscription militaire (Wehrbezirksamt) de Saargemünd. Je n'ai pas pu m'y rendre étant donné que j'instruisais dans le pays du fer. Cela n'a pas traîné, le lendemain de mon absence, la Feldgendarmerie est venue s'enquérir à la maison de mon absence au conseil de révision. Mon état d'esprit était que, d'un côté, je me réjouissais de la défaite de la 6^{ème} Armée à Stalingrad, je sentais que c'était le début de la fin. D'un autre côté, j'étais inquiet : l'incorporation de force dans l'armée allemande pouvait survenir d'un jour à l'autre. Justement, que faire en prévision de cette incorporation et comment la retarder ?

Il me fallait trouver un sursis: j'ai subi volontairement une opération d'appendicite mi-mai 1943 chez le Docteur Dantlo à Moyeuve pour retarder l'échéance fatidique. Puis, j'ai encore pu gratter un nouvel ajournement, cette fois accordé par un officier-médecin allemand au vu de mon état clinique. Le praticien, pas nazi pour un pfennig, m'a accordé un nouveau report d'incorporation (zurückgestellt).

J'ai été incorporé le 30 août 1943. Parti de Metz avec une dizaine d'autres jeunes, le train a pris la direction de la ville de Kiel que nous avons ralliée en trois jours, journées ponctuées d'alertes aériennes et d'attentes sur des voies de garage. A Hamburg, la ville était noyée sous les décombres fumantes lors de notre passage en omnibus: ne restaient debout que des pans de murs calcinés dans ce Sodome moderne frappé par le feu du ciel déversé durant une semaine par les avions alliés.

A Kiel, toujours habillés de vêtements civils, nous avons séjourné sous les combles, en étant installés pour la nuit dans des hamacs de fortune. Le manger était mauvais dans cette caserne de répartition qui ventilait les recrues vers diverses unités. Puis nous sommes arrivés le 11 septembre à Memel où chacun a troqué sa tenue civile pour des effets militaires. Il nous fallait renvoyer nos effets vestimentaires à la maison; personnellement je ne l'ai pas fait, j'avais ma petite idée derrière la tête. J'ai décidé de planquer mes habits au fond du sac, qui, heureusement pour moi, n'a jamais été contrôlé. C'était le peloton d'exécution assuré en cas de trouvaille suspecte d'habits d'évasion, nous a-t-on clairement signifié. Avec mes camarades mosellans, révoltés comme moi, nous faisons le minimum nécessaire. On ne pensait qu'à désertir à la première occasion.



Pas de sortie, la formation y était très rude au point que l'une ou l'autre recrue s'évanouissait face aux efforts surhumains consentis, avec des ordres répétitifs qui claquaient comme un fouet dans nos oreilles dociles: « Aufstehen, hinlegen, Marsch marsch » suivis du maniement interminable du fusil accompagné à n'en pas finir de la ronde infernale des pas cadencés. Heureusement, un Zugführer compatissant de Köln, nous faisait prendre le bon air de la Mer Baltique loin des exercices éreintants que subissaient les autres sections.

«L'aventure sourit aux audacieux. Nous avons besoin de vous, que vous soyez petits, plus grands, qu'importe ! » tel était le slogan de Doenitz affiché à la caserne. Je ne tenais pas à être versé dans l'arme sous-marine après mon passage devant une équipe médicale qui avait jugé que j'étais U-Boot tauglich! Ma petite taille pouvant se faufiler avec aisance dans le dédale des coursives avait dû plaire aux médecins militaires mais je leur ai inventé avec aplomb une kyrielle de maladies m'empêchant d'y être affecté.

Dans la chambrée, nous étions trois Alsaciens-Mosellans (dont l'un s'appelait Wagner, originaire de la région de Forbach) au milieu de fanatiques Volksdeutsche, tels Grisani, un exalté qui venait de Lettonie ou encore un dénommé Pfaff de Hongrie. Notre Bootsmaat (quartier-maître) Lang était originaire de la Saxe. Il était très gentil avec nous, se comportait comme un copain, il n'avait pas l'air d'être nazi. C'est l'un des sous-officiers dont j'ai gardé le meilleur souvenir. S'il avait eu des ennuis judiciaires après-guerre, j'aurais été le premier à le défendre!



Putz, un camarade mosellan d'une autre chambrée, originaire de Metz, ignorait la langue de Goethe. Le chef de compagnie me chargea de lui donner des leçons d'allemand.

Vu ma qualité d'enseignant, le Kompaniechef, sur un ton sans réplique, m'a ordonné d'aller suivre une formation militaire d'officier. Ne pouvant contester ses ordres, je suis parti pour l'Offizierschule de Stralsund où j'ai passé les épreuves initiales qui consistaient en des exercices théoriques de connaissance générale et des activités physiques. Le manger était du tonnerre, nos repas se déroulaient en compagnie d'amiraux. Mais comme j'avais réussi les tests d'entrée, il m'a fallu convaincre deux recruteurs qui sondaient mes motivations de mon désintéressement à vouloir suivre une carrière militaire.

Me voilà reparti vers Memel, toujours avec mon costume civil au fond du sac. J'ai confié à mes camarades que je n'avais pas réussi le concours d'entrée, les épreuves étant trop difficiles.

Peu après, au lendemain de manœuvres qui m'avaient coûté nombre d'ampoules sous les pieds, une mutation pour Kiel m'attendait le 3 décembre 1943. J'étais affecté à la Standortwache Kompanie (Festungswachabteilung) où nous devions garder jour et nuit les abords de la caserne, les installations portuaires à côté d'autres tâches subalternes comme les alertes aériennes, la Brandwache qui nous obligeait à partir à la chasse aux bombes incendiaires, brûlots qui étaient source d'embrasements impressionnants ou encore faire acte de présence dans les piquets d'honneur lors des enterrements de pilotes de chasse. Après la salve, nous marmonnions entre les dents auprès des camarades français que nous venions d'enterrer un ennemi de la France : « encore un de moins! »

J'ai visité un U-Boot le jour de Noël 43. J'ai également pu m'approcher du lieu d'exécution capitale avec son poteau planté dans un carré de sable. « Pourvu, me dis-je, que je ne doive jamais tirer sur des condamnés à mort! » C'est là que je me suis décidé à renvoyer mes habits personnels à la maison.

Dans ma chambre cantonnait un dénommé Peter dont je ne me rappelle plus le nom de son village d'origine. Un jour que nous étions seuls dans notre chambre, assis face à face à une table, il me raconta qu'il avait passé un certain temps au Struthof. Comme je voulais savoir ce qu'il avait vécu dans ce camp, il me répondit: « je ne te dirai rien, je n'ai pas envie d'y retourner ».



Beaucoup de camarades, ignorant l'allemand, étaient originaires de la partie francophone du massif vosgien, notamment Orbey et sa région. Les lettres adressées à leurs épouses, fiancées ou à la famille étaient rédigées en français. Or les services de la censure nazie ouvraient ces missives et lisaient leur contenu. Ces censeurs savaient-ils au moins lire le français ? Or, un matin, au moment où la compagnie était réunie pour l'appel du matin (Morgenappell), le chef de compagnie fustigea avec une certaine véhémence ces Alsaciens qui écrivaient en français. « Sie sollen deutsch lernen. In Zukunft werden Briefe auf französisch nicht

mehr zugelassen! Vous devez apprendre l'allemand. A l'avenir les lettres en français ne seront plus tolérées ». Nous étions révoltés et effondrés.

A nouveau, après un examen oculaire, je partis le 13 février 1944 à l'école de télémétrie (Entfernungsmesse Schule, 1. Kompanie der S.A.S.) de Sassnitz sur l'île de Rügen. Nous avons appris à calculer les distances à partir de télémètres élaborés par l'usine Carl Zeiss Jena, spécialisée dans la construction de matériel optique de haut niveau d'ingéniosité.

Ces appareils de précision étaient établis sur différentes surélévations qui nous obligeaient à nous servir de règles à calculer pour mesurer la distance du bateau visé par le biais d'un système de concordance visuelle permettant d'en donner l'éloignement. C'était un exercice difficile que d'acquérir et de pointer les cibles naviguant en mer, avec les rivages de la Suède en arrière-plan, puis de mesurer leur distance et leur gisement, d'intégrer les valeurs de tir en coordonnées de pointage qu'il fallait transmettre aux pièces d'artillerie.

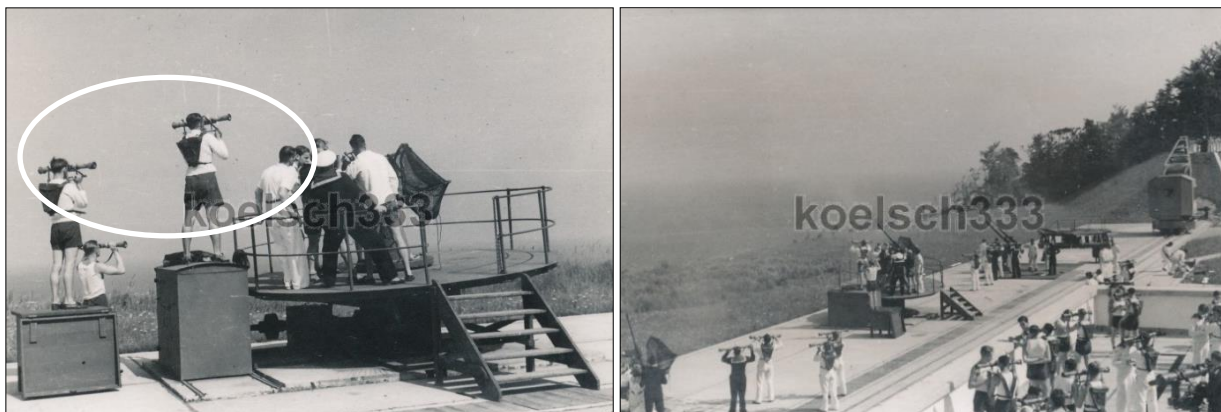
Le télémètre stéréoscopique permet d'estimer, de juger et de calculer les distances de manière fiable, et d'obtenir une précision de tir maximale, même sur des cibles placées à de grandes distances. Encore faut-il savoir maîtriser cet appareil et être capable de voir au loin de manière précise. Le réticule présent dans les oculaires fournit de nombreux détails pour l'évaluation stéréoscopique de la cible à atteindre.

L'œil de l'observateur (qui est son centre de projection) distingue dans l'appareil de visée une perspective qui lui prolonge l'espace devant soi. La ligne de visée est barrée par un point d'intersection sur la ligne de base. Les bords parallèles qui apparaissent dans l'optique de l'appareil se combinent en un point apparent et imaginaire, le point de fuite.

La ligne de mire appelée « Sehstrahl » se dirige vers la cible qui évolue en mer ou sur terre à une distance donnée. L'angle des deux faisceaux de visée mesurée dans le télémètre est utilisé par le cerveau pour calculer la distance d'éloignement de la cible, bien sûr, pas au mètre près. Un individu formé à la télémétrie et perspicace apprécie au plus juste la cible cerclée grâce à la mise au point effectuée avec les deux yeux. Ce point de vue bi-oculaire permettait ensuite de faire connaître à l'artillerie l'intervalle entre la côte et le navire pour frapper au plus juste la cible.

Les surfaces du navire faisant face au spectateur-observateur sont parallèles à la cible tandis que les bords du navire menant dans le lointain espace semblent s'unir en un point de fuite à l'horizon. Il s'agit, à partir de projections axonométriques, de représenter et calculer le gisant des objets à atteindre,

de déterminer la taille des navires et leur distance représentée par leur disposition spatiale qui se déplace. Pour certains élèves, c'était de l'abstrait et je devais leur donner des leçons de compréhension



mathématique.

Avant de me voir désigné pour passer un nouvel examen de futur aspirant, je suis devenu le gratte-papier d'un officier qui avait été muté ici après la vie dorée qu'il avait connue dans les bureaux de la Kriegsmarine établis à Paris. Il avait conquis le cœur d'une dame française et me demandait de lui corriger ses lettres d'amour.

J'ai réussi avec succès l'examen probatoire que j'ai passé une deuxième fois à Stralsund. Cependant, pour vérifier mon état d'esprit et ma capacité guerrière à le devenir, j'ai dû passer devant un jury composé d'une demi-douzaine d'officiers de marine: ces psychologues étaient attablés le long des fenêtres d'une grande salle. Le premier qui m'adressa la parole me dit: « Also, Sie wollen Marineoffizier werden ? Ainsi, vous voulez devenir officier de marine? »

Je répondis: « Ich fühle mich nicht fähig. Je ne m'en sens pas capable.

- Wieso, Sie sind doch Lehrer, sie können Menschen führen! Comment cela, vous êtes instituteur, vous savez conduire des hommes! »

J'ai répété: « Ich fühle mich nicht fähig. »

Il me demanda alors: « Wo kommen Sie her? D'où venez-vous ? »

- Aus Lothringen, de la Lorraine» lui répondis-je.

Il continua: « Sprechen Sie französisch? Parlez-vous le français ? »

Après mon affirmation, il me dit: « Gehen sie zu dem Offizier am Ende des Tisches und erzählen sie ihm ihren Lebenslauf auf französisch. Allez voir l'officier en bout de table et racontez-lui votre vie en français. » Fier comme Artaban, je m'exécutais et je me mis à raconter mon existence. (Je vous rappelle qu'il était interdit de parler français dans ma lointaine Lorraine!)

A la fin de mon récit de quelques minutes, le gradé qui m'avait écouté très attentivement me déclara: « Ja, ich verstehe Sie, Sie möchten lieber französischer Offizier werden! Oui, je vous comprends, vous préféreriez plutôt devenir officier français! » Devant l'assistance ébahie, je quittais la salle.

J'ai ensuite été muté à List sur l'île de Sylt (3/5 M.E.A.), connue pour ses courants marins insidieux qui ont conduit maint matelot imprudent à la noyade.

Début juin 1944, j'ai entamé un congé de 15 jours mais cette autorisation fut de très courte durée étant donné qu'un télégramme annulant ma permission me rappelait d'urgence sur Sylt puis sur Neustrelitz du fait de l'invasion alliée.

La Wehrmacht avait besoin de renfort et me voilà affecté à Schwerin dans la Marsch Batterie 12 der 1. Art. Ers. Abt.12 où le drill reprit de plus belle. Heureusement, avant de devoir partir au front, le chef de compagnie m'a accordé un Abstellungsurlaub de 15 jours du 22 août au 7 septembre puisque je n'avais pas pu prendre mes congés, ayant été appelé d'urgence lors du Débarquement. Je me suis alors caché en plusieurs endroits dans la ville de Sarreguemines.

Entendant au loin le bruit des canons américains qui se rapprochait, j'ai mis à profit cette période d'incertitude qui régnait dans les administrations civiles et militaires du Gau Westmark fuyant Metz début septembre 44, pour me cacher auprès de connaissances de mes parents.

Sachant les dangers encourus en cas de perquisition domiciliaire, je n'aurais jamais assez de mots pour remercier mes différentes familles d'accueil: les Brua à la Closerie des Lilas, les Bucher rue des Verger, les Ney rue de Hambach.

Vers la fin octobre 1944, le gendre des époux Bucher habitant à la même adresse reçut son Stelungsbehl (avis d'incorporation) mais n'y donnant pas suite, se cacha lui aussi. Ma situation devenant intenable, je me résignai à me cacher dans notre maison sise 13 rue des Myosotis.

Le 2 novembre, j'ai passé des moments d'inquiétude extrême lors d'une visite impromptue de la police allemande venue sonner à la porte de notre domicile alors que mes deux sœurs et ma mère étaient allées se recueillir sur la tombe de papa à Haguenau. Le soir même, je me suis déguisé en fille pour filer dans une cache plus sûre. Bien m'en a pris car les limiers sont revenus questionner les miens qui ont répondu que j'étais bel et bien parti à l'armée.

Chez les Ney qui hébergeaient déjà l'insoumis Niederlender Jean et une demoiselle ukrainienne (elle ignorait notre présence dans la maison), j'ai appris le 23 novembre sur des ondes clandestines la libération de Strasbourg par les chars de Leclerc. Peu après, le courant électrique a été coupé.

Le 1^{er} décembre, un obus emporta une partie de la toiture des Ney; sous la pluie et la neige, la cave restait le seul abri à notre disposition.

5 décembre 1944: des bruits de mitraillette annonçaient l'investissement des Américains dans la cité des faïences.

Le lendemain matin, 6 décembre, deux soldats américains, fusil au poing, descendirent dans la cave où nous logions près d'un tas de charbon. Je leur dis en anglais: « I am happy, you are here ».

Jean Niederlender et moi-même n'avons pas révélé notre situation de déserteurs de l'armée nazie: ils nous auraient embarqués de suite. C'est ce qui est arrivé à d'autres transfuges qui ont alors atterri dans les camps of Prisoners de Cherbourg ou à La Flèche.

Faute d'avoir pu intégrer de suite les services de l'Education Nationale, je fus engagé par la SNCF comme interprète du lieutenant Lessieux, un officier de liaison auprès de la VII^{ème} Armée américaine. Deux sœurs de Neunkirch, agents SNCF, avaient passé leur jeunesse à Pittsbhurg (USA). Elles maîtrisaient parfaitement l'anglais et devinrent mes collègues auprès du lieutenant Lessieux. Une unité de génie U.S. dirigée par le lieutenant Purvis, originaire de Floride, fut chargée, en collaboration avec des cheminots français, de la remise en état de la ligne de chemin de fer entre Sarralbe et Sarreguemines. Cette voie était minée entre les deux gares. Cette opération devait permettre le déclenchement de l'offensive des armées alliées en mars 1945. J'ai exercé mes fonctions du 14 février au 30 avril 1945.



Le 2 mai 1945, je fus appelé sous les drapeaux de l'armée française au 151^{ème} régiment d'infanterie, le 15-1, à Metz-Chamblères, dirigé par le lieutenant-colonel Cadoret. Notre capitaine était Maître Hauser, avocat au barreau de Sarreguemines. Le 7 septembre je fus renvoyé dans mes foyers.

Si j'ai pu passer sain et sauf entre les gouttes de plomb mortel, j'ai par contre connu le malheur familial puisque maman, trois ans après le décès brutal de mon père, nous quitta, malade d'un cancer. Opérée en janvier 1945 à Nancy où elle avait été transférée, nous sommes restés sans nouvelles d'elle durant de longues semaines car il n'y avait ni service postal ni téléphone. Grâce au Lieutenant Lessieux, j'ai pu la ramener à la maison mi-mars. Elle était très affaiblie et souffrait horriblement.

Mon frère Willy, également Malgré-Nous, fut fait prisonnier par les Américains.

Le 1^{er} août, on sonna à la porte. Ma mère, alitée, dit à mes sœurs: « Ouvrez la porte, c'est Willy ». Il fut choqué de voir ma mère très malade. Elle l'avait attendu et se trouvait rassurée de le voir rentrer indemne. Elle s'éteignit le 6 août 1945, jour d'Hiroshima et fut enterrée à Sarreguemines le 9 août, jour de Nagasaki. Son transfert dans la tombe paternelle à Haguenau nous fut interdit.

J'avais 22 ans et j'étais l'aîné de quatre enfants. Mon frère et moi avons eu la chance de rentrer indemnes de ce long conflit. Mais nos parents étaient partis et nous ont manqué dans toutes les étapes de la vie. Oh! Que le destin peut être cruel!

Lettre de M. Charles WALTZ, évadé, à Monsieur Jean d'ORMESSON, membre de l'Académie Française

Sarreguemines, 28 mars 2012

Monsieur d'Ormesson,

Si je me permets de m'adresser à vous, c'est surtout après avoir vu à la télévision l'émission du 18 mars 2010, consacrée à la diffusion de la réception solennelle de Madame Simone Weil au sein de l'Académie Française. J'ai eu l'occasion de suivre votre élogieux discours retraçant avec une rare élégance le parcours de Madame Simone Weil, une grande dame de notre histoire contemporaine. Vous avez su admirablement décrire le cheminement de notre nouvelle Académicienne depuis le sinistre camp d'extermination d'Auschwitz au perchoir de la présidence du Conseil de l'Europe. A vrai dire, j'étais profondément impressionné et ému. Je vous ai souvent écouté et vu au cours de nombreuses émissions télévisées, que j'ai toujours appréciées. Mais mon propos de ce jour est tout autre.

Ayant feuilleté récemment plusieurs dictionnaires anciens ou plus récents, j'ai été étonné, voire surpris de ne pas y voir figurer le mot « Malgré-Nous » ! Un oubli fâcheux sans doute, mais celui qui blesse profondément.

Le 11 novembre 2009, à Paris, Monsieur le Président de la République française, Monsieur Nicolas Sarkozy, devant l'Arc de Triomphe, près de la tombe du Soldat Inconnu, s'adressant à son invitée, Madame la Chancelière Angela Merkel, avait prononcé et évoqué le mot « Malgré-Nous ». C'est donc devenu, à mon avis, un mot courant de la langue française. Mais, à ma connaissance, il n'est mentionné dans aucun dictionnaire d'usage courant actuel.

Un petit rappel historique : après la débâcle des armées françaises et anglaises en mai – juin 1940, notre pays fut en partie occupé par les troupes nazies. Dès juillet 1940, la Moselle, le Bas-Rhin et le Haut-Rhin furent purement et simplement annexés de fait par le III^{ème} Reich. Par décrets publiés fin août 1942 en Alsace et en Moselle, en raison des pertes énormes subies par les troupes allemandes à Stalingrad et durant la retraite de Russie, les Alsaciens-Mosellans, voire les Luxembourgeois et les Belges d'Eupen et Malmédy, furent incorporés de force dans l'armée allemande. En cas de refus ou de fuite, leurs familles étaient déportées en Tchécoslovaquie, en Pologne, ou d'autres pays de l'Est de l'Europe. Pour éviter ces déportations, beaucoup parmi nous suivirent bien à contrecœur l'appel d'incorporation. Radio Londres et le Général De Gaulle ont publiquement protesté contre cette atteinte aux droits des gens (nous étions restés citoyens français de droit et surtout de cœur). Le régime de Vichy du Maréchal Pétain se contenta de quelques protestations non publiques auprès de la Commission d'Armistice de Wiesbaden.

De fait, nous nous sentions abandonnés à notre sort funeste. Résultat : sur 130 000 incorporés de force, 40 000 ne sont pas rentrés dans leurs foyers (dont environ 10 500 portés disparus) Sur le front russe, nos camarades ont essayé de désertir ou ont été fait prisonniers par l'Armée rouge. Entre 5 000 et 10 000 reposent au sinistre camp de prisonniers de TAMBOV. (Voir le dictionnaire sous le mot TAMBOV : v. de Russie au S.E. de Moscou ; 310 000 hab. Centre industriel. Et c'est tout !)

Les victimes de TAMBOV moururent de maladie, de mauvais traitements ou d'épuisement. Dans ces conditions, il me semblerait juste que le mot « Malgré-Nous » figure dans nos dictionnaires. Peut-être qu'un jour, avant de disparaître avec le petit nombre de survivants qui restent, aurais-je le plaisir de voir ce mot figurer dans nos dictionnaires.

C'est dans cet espoir que je tiens à vous remercier d'avance pour vos démarches futures en vue de réparer un oubli malencontreux qui nous fait beaucoup souffrir.

Recevez, Monsieur d'Ormesson, l'assurance de mes sentiments de profond respect.

Charles WALTZ

Welter Jacques, né à Metz le 23 juin 1920, décédé le 29 août 1964.



Aux dires de sa sœur Madeleine née en 1937, issue d'une fratrie de 13 membres, son frère Jacques a été ce qu'on appelle un *Pechvogel* tant les épreuves de la vie et la malchance l'ont souvent abandonné et ont contribué à briser sa courte existence [192]. La gamine de 6 ans qu'elle était à l'époque de son incorporation se souvient de sa venue-éclair aux obsèques de son père le 9 mai 1943, jour de chagrin immense où il dût repartir, éploré et bouleversé, le soir même, sur le Front de l'Est, en tenant sur le quai de la gare de Metz sa cadette dans ses bras.

Le manque de nouvelles de l'intéressé suite aux combats meurtriers relayés par une presse triomphaliste [193] à la solde de Goebbels amplifia la profonde angoisse ressentie par sa mère et les membres de sa famille lors de la réception d'un courrier provenant de son Oberleutnant leur annonçant la disparition de leur fils et frère sur le Front d'Orel mi-juillet 1943 (CF. Lettre photocopiée en fin de récit). La lettre de l'officier, écrite

le 25 septembre 1943, signale « l'affectation de Jacques Welter dans un Marschbataillon qui fut appelé d'urgence pour redresser la situation dans les durs combats autour d'Orel. Depuis cette date nulle localisation de votre fils n'a été possible malgré nos recherches et enquêtes. Comme les postes de secours principaux n'ont pas pu enregistrer nommément les blessés, la question reste ouverte de savoir s'il n'a pas été transféré dans un hôpital (Lazarett)... Il est aussi possible qu'il soit tombé en captivité. Il m'est pénible de laisser le sort de votre fils dans l'incertitude.... » La missive pouvant être interceptée par l'ennemi fut envoyée d'un lieu inconnu (O.U. Ort Unbekannt) et se termine par les classiques mots de consolation et de réconfort pour répondre à la douleur des parents.

C'est lors du retour d'un convoi de rapatriement durant l'automne 1945 que Jacques refit surface après être resté quelque 26 mois sans donner de ses nouvelles. Sa mère qui l'attendait sur le quai de la gare de Metz ne reconnut pas dans le flot des rapatriés cet inconnu au visage bouffi par la malnutrition et la maladie. Par un simple et émouvant « maman, je suis là », il est tombé dans les bras maternels.

Suite aux retrouvailles, Jacques rapporta ses mésaventures : le vol de ses bottes dès sa descente du train en gare de Rada (remplacées par d'effroyables socques faites de chiffons), sa survie rendue possible grâce à l'ingestion de l'eau de vaisselle qui servait à laver les assiettes de bois rancies par l'âcreté des multiples bolées de soupe servies lors des rotations des prisonniers passant au réfectoire. Cette absorption complaisante de la lavasse dont il a pu bénéficier était liée à son coup de crayon. Les officiers comme les vieux gardes russes, souvent ignares, aimaient se faire croquer le portrait, et l'on peut supposer que, par le biais de ce troc artistique réalisé avec du charbon de bois en guise de fusain, Jacques a pu hériter de quelques avantages alimentaires.

En dehors de ces quelques souvenirs laconiques glanés auprès du rescapé, ce pèlerinage de retour aux sources, vers la mi-juillet 2019, a permis à Madeleine, devenue épouse Kohler, de mieux s'immerger dans la vie du prisonnier de guerre qu'avait été son frère aîné, à savoir les conditions de son transport, son hébergement, sa nourriture, les travaux effectués.

Les transferts de camp à camp, effectués dans des wagons à bestiaux aux lucarnes entourées de fil de fer barbelé, voyaient les captifs entassés comme des sardines dans des habitacles non chauffés, sans intimité. Une gouttière faisait office de glissière à excréments. La camaraderie régnant dans les wagons parvenait parfois à ragaillardir les plus pessimistes. Après le débarquement des éclopés en gare de Rada, s'ensuivaient contrôle, interrogatoire sur formule-enquête établie sur un questionnaire, passage au bain (saouna) et maintien obligé en quarantaine avec piqûres pour prémunir le camp de maladies infectieuses mortelles.

[192] Son neveu Henri Kohler, âgé de 10 ans à l'époque du décès de son oncle (photo ci-jointe), le voit encore, la bouche en sang. Témoignage recueilli le 18 juillet 2019. « Les dures conditions qu'il dût surmonter en captivité entraînent sa rapide disparition dans la fleur de l'âge. »

[193] La Malgré-Elle, Marie-Thérèse Gamel née Fischer de Farschviller (Moselle) constate que les articles pondus dans la Neue Westmark Zeitung claironnaient l'indéniable suprématie aryenne à coups de comptes rendus triomphalistes, mais ils devinrent ensuite plus laconiques à partir du moment où la Wehrmacht connaissait ses premiers revers. De gigantesques batailles mirent aux prises des milliers de chars dans le chaudron de Kursk et dans l'arc d'Orel. Kharkov la sanglante méritait bien son titre.

La gestion interne du camp n°188 dévolue à certains responsables acquis à l'obédience soviétique se caractérisait par un important favoritisme qui enclencha du clientélisme et de profondes inégalités. Les gestionnaires, s'étant auto-nominés chefs pour se justifier de leur rôle en raison de l'absence d'un vrai commandement militaire, vivaient plus commodément que la masse des captifs, autant du point de vue nourricier (apports prélevés à la cuisine au détriment des détenus), vestimentaire (calot galons cousus sur leur tenue soignée confectionnée par des tailleurs, avec exemption de corvées dans les commandos extérieurs), la pratique de loisirs (train de vie agréable, théâtre, chorale, bibliothèque, quilles...) ainsi que justicière (avec l'application d'un règlement intérieur draconien multipliant corvées et punitions pouvant aller jusqu'au karzer). Alphonse Thil [194] de Cappel a vu « des policiers, sans cœur, avec leur brassard au bras, alsaciens la plupart, pousser sans complaisance et d'un coup de pied rageur, l'un ou l'autre de nos compatriotes qui avait osé les braver ou les contester, dans les fosses d'aisances. Ils s'y noyaient, englués dans la merde humaine, râlant, expectorant leur dernier souffle dans un ultime glouglou qui avalait définitivement leur bulletin de naissance. Cette organisation policière gérée par un encadrement quasi militaire a été source de nombreuses récriminations de la part des rescapés. A défaut d'être de vrais gradés, les forts-en-gueule et autres débrouillards, autoproclamés par cooptation ou copinage, devinrent quelque part des adjudants de compagnie qui épouvantèrent maint compatriote avec l'application bête et méchante du sacro-saint règlement intérieur ! »

La punition la plus ignoble qui était infligée aux prisonniers français consistait à vider les latrines, une tâche que n'eurent pas à remplir les captifs étrangers : c'était une activité pénible, risquée pour la santé, appelée communément corvée de chiottes dont les punis trébalaient le tonneau (paracha) de merde enfilé sur des perches meurtrissant leurs épaules. Tous les énurétiques qui ne parvenaient pas à se retenir jusqu'aux toilettes héritaient automatiquement de cette corvée par le garde-chiourme aux aguets de leur « méfait ». Des témoins confirment qu'il n'était pas rare que des incontinents sans ressort glissent sur les bords des sièges et culbutent dans les défécations chiasseuses des « cabinets ».

Si les excréments tâchaient les vêtements des personnes chargées de l'évacuation des latrines, elles ne disposaient même pas de lessive ou d'ablutions appropriées pour les nettoyer. Joseph Kirchwing [195] de Bitche révèle que dans l'équipe du Totenkommando « nous ne portions pas de gants et nous n'avions pas d'eau pour nous laver alors que les maladies potentielles liées à la manipulation des cadavres en décomposition étaient extrêmement contagieuses ! Alors vous pouvez mieux comprendre pourquoi ce parfum de la mort [196] m'a accompagné intimement pendant de longues années ! Et il n'y avait rien de mieux que la prière personnelle pour surmonter ces horreurs ! »

Le matin, après le réveil suivi d'un débarbouillage sommaire, du nettoyage intérieur et extérieur des baraquements et du contrôle fastidieux de l'effectif lors de l'appel (proverka), les prisonniers percevaient des tranches de pain tirées d'un pavé gluant, et partagées au cordeau sinon à la miette près. La cargaison de pain qui revenait de la boulangerie (pecarnaïa), tirée par des prisonniers, était déchargée devant les baraques. Parfois une attaque soudaine d'affamés fondait sur les porteurs. La miche de pain d'environ 600g, blanche pour les malades, était faite à base d'avoine ou de maïs, ce dernier ingrédient étant peu apprécié.

Alphonse Dolisy, arrivé à Alger dans le convoi des 1500 alors qu'il avait fondu de 35 kg, se rappelle de « cette faim qui était devenue une obsession. Là-bas au camp n°188, toutes les recettes gastronomiques, débitées comme dans un délire d'affamés par de dignes émules du grand Vatel reconnu comme l'organisateur talentueux de festins fastueux au château de Chantilly, auraient rempli des pages entières de livres de cuisine dignes avant l'heure d'un Bocuse d'or. » Pas étonnant que pour beaucoup de rapatriés, la faim les hantait encore deux ans après leur retour au pays. L'hygiène était quasiment inexistante : un bain tous les trois mois, sauf en cas de chute de neige que les prisonniers utilisaient pour se débarbouiller. Lors de ces rares occasions de décrassage corporel, seul un petit morceau de

[194] Interview du 12 décembre 2015 passé à son domicile de Cappel.

[195] Interview du passé à son domicile à Bitche le 23 janvier 2016.

[196] « Mais le plus dur avec les cadavres, c'est vraiment l'odeur. La vue, on oublie, on n'en rêve pas la nuit. L'odeur, on l'embarque avec soi. Elle reste collée à toi, pas dans les vêtements ni dans les cheveux, mais dans le nez. On a beau se laver, elle ne part pas. On l'oublie un peu, puis, deux, trois jours après elle revient..... Le cadavre double presque de volume. C'est la « tête de veau », sous la pression des gaz, les yeux sortent des orbites, la mâchoire inférieure se relâche et la langue pend. A cause de la thanatomorphose (du grec Thanatos, personnification de la Mort), tous les défunts sont potentiellement contagieux, spécialement durant les 72 heures qui suivent la mort. » Extrait des recherches sur la thanatopraxie de *Vladimir Pronier*.

savon était mis à disposition. Pas question de se sécher au chaud où l'on grillait dans un séchoir les parasites proliférant dans les frusques. Revenus dans la baraque atténuée, surveillée en permanence par un planton et encapuchonnée par un maigre toit laissant filtrer la pluie, les résidents ne disposaient d'aucun moyen humain ou médical prévu par les autorités et destiné à secourir les malheureux, dont beaucoup d'inconnus étaient livrés à eux-mêmes.

La crainte de tomber malades hantait les esprits, surtout la nuit, tant les soins apparaissaient rudimentaires. Disposant d'un thermomètre comme seul équipement thérapeutique, les infirmières (sestra) tentaient tant bien que mal de traiter les souffrants, surveillant surtout leur alimentation. Au camp, un quartier était réservé à ces malades, inaptes au travail et ainsi dispensés de tâches ingrates. D'après Jean Thuet « certains découvrirent alors quelques arts et loisirs, manifestations, conférences, représentations, dont une en particulier, représentant la destruction du Reich par les Alliés à l'aide de bruitages et de lueurs incandescentes censées représenter les incendies ».

Les orageux étés amenaient la prolifération de la vermine et les rudes hivers causaient gelures, angines et pneumonies qui en guidèrent plus d'un dans la tombe. Pour l'éclairage, les plantons de chaque baraque se relayaient toutes les nuits pour surveiller la mèche qui trempait dans une coupelle d'huile (appelée acurazine) et pour garnir le poêle de bois vert. Pour prolonger les veillées, de longues baguettes taillées dans le bouleau servaient de lumignons, et au fur et à mesure de leur combustion, une nouvelle branchette prenait le relais.

Une dynamo rudimentaire installée au pilorama, - un ensemble d'ateliers parqués dans l'enceinte extérieure du camp-, permettait d'obtenir de l'électricité véhiculée sur la dernière ligne de la rangée des barbelés ceinturant le camp, elle fonctionnait surtout les jours où il était question de diffuser des informations importantes. Un spécialiste de la T.S.F. était appelé à la rescousse en cas de panne.

A l'extérieur [197] du camp, on retrouvait les commandos de travail, œuvrant dans les usines, affectés au bûcheronnage, au creusement de l'écluse de Zninstroi, ou à l'extraction de mottes dans la tourbière, impliqués comme tâcherons dans la filature, dans la fabrication d'ardoises en bois, dans les labours agricoles de saison dans les kolkhozes et les sovkhoses, etc. Lors de ces expéditions se présentait parfois une occasion de trouver une alternative au pain rassis. Quelques champignons ramassés, quelques fraises sauvages glanées en forêt... A plat ventre, les jeunes gens allaient aussi chercher des pommes de terre en cachette, prenant le risque de se perdre au retour et de ne plus retrouver leurs brigades. Ceux qui s'attardaient trop longtemps loin des leurs étaient confrontés à la colère des gardiens (rétrogradés alors pour leur laxisme) et risquaient la mort s'ils étaient retrouvés.

Robert Lang [198] de Seltz rapporte encore que « le soir, après le poste de travail effectué à l'usine TAEW, nous allions parfois fouiller les champs du kolkhoze voisin, à la recherche d'appréciées pommes de terre qu'une sentinelle âgée postée autour avait ordre de protéger des mains rapaces des voleurs. De temps en temps claquait un coup de fusil que le garde tirait en l'air: tout le personnel ouvrier s'adonnait à ce type de maraudages en bénéficiant des pannes d'électricité à répétitions tombant fort à propos. Enjambant la rangée de barbelés, nous avons également su profiter de ces interruptions bienvenues en nous régaland avec les légumes et céréales récupérés dans les champs environnants.

D'autres équipes œuvrèrent en ville durant l'été 1945 (nettoyage des berges de la rivière Tsna, aménagement du stade Dynamo, garage, fonderie, silo à grains, conserverie). Georges Coudry [199] mentionne que l'accord de réciprocité concernant les articles n° 30-12 S et n° 31-13 S qui permettait d'entrevoir l'échange de prisonniers français et soviétiques de part et d'autre, pris le 29 juin 1945, représentait une épée de Damoclès pour les Alsaciens-Mosellans relégués au camp de Tambov dans la mesure où la France, pays des Droits de l'Homme, connaissant le caractère combien ombrageux de

[197] Interview de Robert Lang de Seltz (Bas-Rhin) du 20 juin 2017. « Le soir, après le poste de travail effectué à l'usine des roues de wagons, désignée sous le sigle TAEW de Tambov-ville, nous allions parfois fouiller les champs du kolkhoze voisin, à la recherche d'appréciées pommes de terre qu'une sentinelle âgée postée autour avait ordre de protéger des mains rapaces des voleurs. De temps en temps claquait un coup de fusil que le garde tirait en l'air: tout le personnel ouvrier s'adonnait à ce type de maraudages en bénéficiant des pannes d'électricité à répétitions tombant fort à propos. Enjambant la rangée de barbelés, nous avons également su profiter de ces interruptions bienvenues en nous régaland avec les légumes et céréales récupérés dans les champs environnants. »

[198] Seconde interview passé au domicile de l'intéressé à Seltz le 27 juillet 2017.

[199] Georges Coudry dans *Soldats de Vlassov et détachements soviétiques en France (1943-1945)*, Matériaux pour l'histoire de notre temps, pp. 8-12.

son « Allié », fera tout ce qui est en son pouvoir pour rapatrier les millions de prisonniers soviétiques qu'il exigeait, en recourant très souvent à la force pour expédier ces colis encombrants, car elle craignait que ses prisonniers détenus en URSS ne deviennent otages et monnaie d'échange en cas de difficultés ou de retard dans les livraisons. Les rapatriements des convois s'échelonnèrent d'août à septembre. Entretemps, en raison des tergiversations, nombre de captifs avaient « rejoint le royaume des ombres [200] ».

Le jour de la libération tant attendue, tous les mauvais sentiments disparurent. En franchissant la ligne de démarcation séparant le secteur anglais du secteur russe à hauteur de Francfort-sur-l'Oder, le soulagement remplaça le désespoir. Des centaines de rapatriés furent tout de même confrontés aux souhaits des Parisiens et à la déception de ne voir personne les accueillir et les aider à s'adapter à leur nouveau quotidien. Les cellules de soutien psychologique n'existaient pas à l'époque de leur rapatriement !

Le temps du recueillement pour se souvenir des malheurs vécus par l'être cher.

Environnée de moustiques, -une autre calamité endurée par les captifs-, Madeleine, en cette matinée pluvieuse du 17 juillet 2019 lui rappelant « les larmes du Ciel », a ramassé après la dépose d'œillettes rouges au carré français, de la terre dans la forêt de Rada, dans ce sol chargé de drames et de tragédies sans nom que son frère Jacques a pu surmonter. Pour l'engagé qu'il était, le traintrain recommençait encore et toujours sans qu'aucun événement majeur ne lui permette d'espérer être délivré un jour du carcan claustral, sinon par des conciliabules ou à travers des propos rapportés sur les exploits et la progression des Alliés qui amplifiaient ses chimères du retour merveilleux au pays des ancêtres. Rongeant leur frein dans le mouvoir du camp 188, ces reclus au caractère décidé ne demandaient qu'à bénéficier de l'autorisation de filer au plus vite retrouver leurs chers pénates.

La cause essentielle de la mortalité était liée aux conditions extrêmes de l'emprisonnement: hygiène quasi inexistante, maladies transmissibles liées à la surpopulation, travaux harassants, nourriture rare souvent détournée ou volée aux plus faibles. Le périodique rasage de la boule à zéro et du système pileux évitait la propagation du typhus exanthématique délivré par les morsures des puces et des poux, hôtes contagieux auprès des rats qui pullulaient dans la morgue où s'entassaient, parfois jusqu'au plafond, nombre de macchabées qui avaient été atteints par la dysenterie pernicieuse et la dissémination des microbes typhiques.

Cependant, parmi la population captive, les plus affligés restaient les internés affaiblis, frappés par l'inappétence liée à leur sous-nutrition. Sans nouvelles de la famille, ils fantasmaient sur leur retour au pays, s'imaginant être reçus par un accueil extraordinaire sous les flonflons des fanfares municipales et par les vivats de leurs amis et connaissances. Car, face à ce dénuement physique, l'impitoyable misère psychologique terrassait certains cerveaux, laquelle se caractérisait par une forme d'« acédie » laïque, pourrait-on dire, constituée par un ras-le-bol moral manifesté par l'ennui, le dégoût de la routine tracassière et le découragement. Jean Thuet rapporte que beaucoup mouraient non pas à cause du manque alimentaire, mais par dégoût de la nourriture. « Au bout de onze jours, j'avais mis de côté onze portions de pain que je ne pouvais plus avaler ; même le pain ne me disait plus rien ! »

Au camp, d'autres individus semblaient se consumer de l'intérieur : apathiques, sans ressort. Seuls des événements mineurs parvenaient à leur redonner du baume au cœur : ainsi une plus grosse ration de nourriture, le flash-back d'un repas familial absorbé au temps béni de l'adolescence, l'occasion de sécher son uniforme trempé auprès du fourneau de la baraque, l'esquive d'une corvée, un geste amical ou le ni vu ni connu de la transgression du règlement redonnaient provisoirement du rouge aux joues. Des rescapés rapportent que cette réclusion et cette détresse commune firent également naître de véritables amitiés entre compatriotes dans les travées.

Ainsi, Madeleine raconte que son frère aîné Jacques, a assisté aux derniers instants de la vie d'un camarade, fils d'un pharmacien à Sarrebourg dont elle ignore le patronyme. Affecté par une dysenterie qui laminait sa dernière énergie, ce camarade de chambrée, sentant sa mort prochaine finit par confier sa montre en argent à Jacques, à charge pour lui de la remettre à ses parents. Cet ami était-il sous-alimenté ? Dégoûté de la nourriture ? Ce compagnon avait-il eu cette faiblesse d'esprit terrassée par son écœurement de l'existence ? Sans doute éprouva-t-il une immense tristesse à se savoir condamné, déclinant inexorablement, dépérissant à petit feu, « avec ce goût amer de la désillusion et de la vie

[200] Idem, Georges Coudry.

brisée constamment dans sa bouche [201] ? » Cette dysenterie pernicieuse le fit-elle passer de vie à trépas ? Ou au contraire, se battit-il avec la dernière énergie ?

Alors que restait-il à ces hommes amaigris, dépossédés de cette nourriture vitale plus que nécessaire pour alimenter leur corps au bout du rouleau, sinon de se tourner vers les plus énergiques et les plus déterminés à rentrer coûte que coûte au pays natal ? L'on peut imaginer la force de caractère de Jacques assistant en pleurs au trépas de cet ami.

Le Bitchois Joseph Kirschwing rapporte que le matin, au réveil, chacun observait celui qui ne se levait pas. « Pour celui qui ne bougeait plus, on vérifiait s'il lui restait du pain souvent caché sous le crâne du malheureux trépassé qui n'avait plus eu la force d'avalier son quignon. Ainsi, on avait un peu de rab et des habits ! Le chef de baraque était chargé de signaler les décès. Les corps des défunts totalement nus étaient alors transportés sur une civière dans la baraque des morts, la fameuse morgue ! On y entassait les corps comme des stères de bois ! Et avant de vider ces lieux funèbres on attendait que la baraque soit remplie de dépouilles, ce qui représentait le contenu de deux camions G.M.C. »

Alphonse Thil de Cappel a participé à l'enterrement des macchabées qui étaient extraits de la morgue au milieu des rats affamés qui se débandaient lors de la levée des corps. « Par un heureux coup de bâton, un croque-mort adroit épinglait parfois à son tableau de chasse une de ces bestioles à la peau du ventre bien pansu. Voilà un mets de choix qui participait à la chaîne alimentaire entre bouffé-bouffeur et qui prenait ici tout son sens d'interdépendance bestiale entre prédateurs, car, avouons-le, il y eut d'autres « prédateurs nuisibles » dans nos rangs faméliques ! Les dépouilles étaient enterrées dans une fosse peu profonde, 50 squelettes raplapla qu'on alignait au sol, un peu à l'image des gerbes que l'on empilait bien serrées sur le plateau de la charrette, au temps de la fenaison. »

Manifestant une résistance aux épreuves axée sur sa volonté de survivre afin de pouvoir honorer sa promesse auprès des parents sarrebourgeois venus lui rendre visite et évoquer avec eux le vécu et les derniers instants de leur fils disparu, Jacques estimait avoir rempli son devoir d'informateur et ne voulut pas servir de laborantin dans l'officine de Sarrebourg malgré les exhortations du pharmacien. « J'ai tant souffert que je ne veux plus être séparé du cocon familial. »

Séjour à Tambov de la délégation d'Ascomémo.

La visite *intra muros* de Tambov permet également de mieux connaître l'histoire de la ville à travers la découverte de son musée historique où fut signée la convention de partenariat avec les instances du musée, la gastronomie locale, la croisière sur la rivière Tsna où besognèrent certains Malgré-Nous occupés à nettoyer les berges qui avaient « sauvagé » durant la guerre par manque de bras civils. L'archiprêtre Victor Lussunin évoqua dans la cathédrale de la Transfiguration du Saint Sauveur la vie de saint Pitirim [202] qui creusa de ses propres mains un puits que les révolutionnaires communistes sabotèrent sous prétexte d'y implanter un pylône électrique. « Sur les trente-six églises orthodoxes de Tambov, seules six ne furent pas dynamitées, leurs fresques furent badigeonnées de chaux blanche pour échapper au vandalisme » dira-t-il en faisant goûter à la vingtaine de visiteurs l'eau de résurgence du puits restauré.

Nombre de monuments érigés à la gloire des héros de l'Union soviétique parsèment les squares de la ville. Telle la statue de Zoé Kosmodemyanskaya (1923-1941), la *Jeanne d'Arc russe* originaire de Tambov, pendue comme incendiaire (podzhigatel et Brandstifterin). « Les nazis n'ont pas enlevé son corps, l'ont laissé plus d'un mois dehors pour marquer les esprits » précisent les Archives du Gaspito F. 9291 Op. 10. D. 47. L. 6.

L'accueil des autorités démontre également que l'hospitalité n'est pas un vain mot en Russie : à côté de la discipline et de la rigueur constatées dans le public, les danses orchestrées par des groupes folkloriques maintiennent la tradition d'un peuple fier qui a su garder intactes ses racines patriotiques.

[201] Laurent Kleinhentz, *Dans les griffes de l'URSS*, Editions Serpenoise, page 368.

[202] Homme de prière audacieux et intercesseur devant Dieu, saint Pitirim ne perdit jamais son humilité chrétienne. S'appuyant sur son charisme et son exemplarité, le pasteur protégea la ville de Tambov, que Dieu lui avait confiée avec des icônes du Sauveur et de la Mère de Dieu de Kazan, en les plaçant aux deux portes principales. Soucieux de ramener au bercail les dissidents à l'église orthodoxe, il consacra un grand effort à l'illumination spirituelle de son troupeau. Sources <https://oca.org/saints/.../102112-st-pitirim-the-bishop-of-tambov>



Madeleine née Welter et son fils Henri Kohler s'apprêtent à ramasser de la terre de Tambov, en souvenir du passage de leur frère et oncle Jacques Welter au camp n° 188.

Diensstelle Feldpost Nr. 3 C.U., den 29. Sept.

Sehr geehrter Herr Welter!

Es obliegt mir die traurige Pflicht, Ihnen mitzuteilen, dass Ihr Sohn J a k obseit den schweren Kämpfen im Juli im O r e l vermisst wird.

Mitte Juli war Ihr Sohn mit einem Marschbataillon bei obiger Einheit eingetroffen. Die Kampfplage erforderte es, dass das Marschbataillon sofort eingesetzt werden musste. Seit diesen Kämpfen fehlt über den Verbleib Ihres Sohnes jede Spur. Alle Anfragen und Erkundigungen waren bisher ergebnislos.

Die Möglichkeit, dass Ihr Sohn, ohne bei den im Kampfgebiet eingesetzten Hauptverbandplätzen namentlich erfasst worden zu sein, nach einer etwaigen Verwundung in ein Lazarett eingeliefert wurde, bleibt noch offen. Anzunehmen wäre dann, dass er Ihnen inzwischen Nachricht darüber zugehen liess. Die Diensstelle bittet in diesem Falle um Mitteilung. Andernfall ist auch durchaus mit der Möglichkeit zu rechnen, dass Ihr Sohn sich in Gefangenschaft befindet.

Es ist mir sehr schwer, Sie also im letzten Augenblick das Schicksal Ihres Sohnes im Ungewissen lassen zu müssen. Sollte sich noch irgend etwas ermitteln lassen, werden Sie selbstverständlich sofort benachrichtigt.

Indem ich Ihnen und Ihrer Frau in Ihrer Sorge und Ihrem Leid Kraft und Trost und, wenn möglich, noch Klärung wünsche, grüsse ich Sie in herzlichem Mitgefühl.

J. Kohler
Oberleutnant

Wurtz Victor, né le 4 janvier 1923 à Schorbach, garçon d'une fratrie de 8 enfants (4 filles, 4 garçons dont Joseph et Alex arrivent à filer en France)

«*Malgré-moi jusqu'à Tambov. Dans l'engrenage de la guerre entre 1939 et 1945.* »

[NdR : J'avais recueilli son récit auprès de Mme Anne-Marie, la veuve de Schmitd Raymond, -qui était un camarade de Victor à Tambov-. Interviewée le 28 novembre 2016, la dame m'avait apporté d'autres révélations à son sujet.]



15 octobre 1942, appel au R.A.D. en Silésie. Passage au camp de Leignitz pour y réparer des vélos défectueux.

Wehrmacht.

15 janvier 1943, départ de la gare de Metz vers Leitmeritz en Tchécoslovaquie.

10 février 1943: départ vers Chelm au sud-est de la Pologne. Je m'arrange pour soigner mes dents à l'hôpital militaire de Chelm.

« Dès le mois de mars, je profitais d'un mal dentaire pour tirer.... mais au flanc.

Je suis engagé dans la poursuite des partisans dans la région de Chelm. On entendait sou-

vent des détonations, surtout la nuit, pendant le bivouac. Une fois c'était devant nous, le lendemain c'était derrière. On avait l'impression qu'ils étaient plus malins que nous. Nous partons ensuite vers l'Ukraine pour empêcher les sabotages perpétrés sur les grands domaines agricoles par des partisans qui venaient la nuit saboter les moissonneuses-batteuses en coupant les courroies d'entraînement: les résistants voient d'un mauvais œil les Allemands rafler toute la récolte.

Vers le mois de novembre, retour à la caserne de Chelm puis départ le 19 décembre 1943 vers un autre camp d'entraînement près de Cracovie.

Après Noël, nous roulons vers la Russie dans un convoi soumis aux minages des voies ferrées et qui tire en long de gare en gare. Au soir du 6 janvier 1944, le convoi est immobilisé en gare de Schépétowka en Ukraine, non loin du front. Il y eut un bombardement le lendemain de la gare avec de nombreux morts.

Capturés.

Face aux Russes soutenus par un intense tir de mortiers et qui attaquent en masse, un certain flottement s'ensuit dans nos lignes. Toujours par peur de l'encerclement, nous sommes obligés de quitter les lieux. Les Allemands appellent cela un retrait stratégique.

Baptême-de-feu le 15 janvier 1944 avec ce que cela peut comporter de crainte, de prières et de la dernière heure arrivée. Le déferlement dure tout l'après-midi.

Au plus fort des combats, un groupe de onze soldats dans lequel je figure, presque que des Malgré-Nous, après nous être réfugiés dans une maison qui commence à brûler, s'engouffre ensuite dans un abri de stockage de pommes de terre, à moitié enterré.... On entendait l'ennemi un peu partout dehors. D'un commun accord, nous décidons de nous rendre. Dès que les fantassins russes nous voient désarmés, ils hurlent de joie. Ils ne se privent pas de nous *plumer* tout de suite, les montres, les portefeuilles, les bijoux, l'habillement et les bottes. Je deviens un prisonnier à la nationalité imprécise qui souffre du froid et de la faim.... Les interrogatoires commencent dès qu'ils nous mettent en contact avec leurs supérieurs. Il n'y a pas d'interprètes. On essaie d'expliquer que nous sommes Français et que nous avons déserté. Leur sentiment, c'est visiblement qu'ils se trouvent en face d'espions. Ils veulent savoir les motifs de la désertion. «Ah, si on avait pu s'expliquer tranquillement et de vive voix, leur raconter notre histoire de A à Z, leur dire que ce combat nous était imposé, que nous n'étions pas d'accord de faire la guerre pour les Allemands...»

On nous dirige sur les villes de Jitomir, de Malin puis de Kiev. La marche est pénible dans 20 cm de neige, avec l'estomac creux. Mais les gardes qui nous surveillent sont sans pitié. Malheur à celui qui ne peut plus avancer. Il le doit quand même. Ceux qui sont faibles ou malades n'ont aucune chance de

tenir. Quand nous traversons Malin, ville en grande partie détruite, la population nous est très hostile. Elle nous prend pour des Allemands, elle nous insulte, nous crache dessus. Heureusement qu'il y a des gardes russes pour nous protéger car les civils nous auraient lapidés. Encore un terrible souvenir que je n'oublierai jamais.

L'arrêt a lieu le soir pour la nuit, dans une maison en partie détruite d'un village. Entretemps, le groupe s'est étoffé. Si au départ nous étions onze, maintenant le cortège doit bien faire 70 à 80 prisonniers.

Dans la maison russe, on fait entrer tout le monde dans une pièce avec de la paille par terre, hachée tout menu et pleine de poux. Les gardes se mettent à la porte avec interdiction de sortir sauf le matin et le soir pour les besoins naturels à faire dans la nature. La femme du paysan russe habite également dans la maison avec ses enfants.

Le matin vers 10 heures et l'après-midi vers 16 heures, elle nous prépare une espèce de soupe aux pommes de terre. Inutile de vous dire, affamés comme on était, on trouve même que c'est bon. Il y a un blessé dans cette pièce qui se lamente toute la nuit, il souffre terriblement. Les gardes décident quand même de l'évacuer le lendemain.

Au bout de trois ou quatre jours, nous reprenons la marche vers Kiev. Il faut traverser le Dniepr, qui charrie de grands blocs de glace. Un pont provisoire est aménagé, ce qui nous force à marcher dans l'eau glacée. Vers le soir, nous arrivons dans un camp, sur les hauteurs de Kiev. Au souper, quelques pommes de terre cuites à l'eau, avalées sur le pouce dans une boîte de conserve. Dirigés vers le campement, qui était constitué de baraquements sous terre, nous devons descendre une dizaine de marches, avant de nous trouver dans un local sombre et humide. De chaque côté, il y a une rangée de planches superposées pour le couchage, et tout au fond une espèce de fourneau construit en briques qui doit servir au chauffage. Du fait de la fatigue, le sommeil ne se fait pas attendre. Hélas, alors que nous sommes déjà soucieux de l'avenir qui nous attend, un drame imprévisible va s'ajouter à notre angoisse. Il va personnellement beaucoup me marquer.

L'un d'entre nous, blessé depuis les combats et totalement exténué depuis la marche forcée, ne peut même pas gagner sa planche pour s'allonger. Nous l'aidons à s'asseoir, le dos contre le poêle, de façon à ce que les briques le réchauffent un peu. Et comme il fait de plus en plus froid, d'autres copains essaient de l'imiter en grimant sur le toit du poêle. Hélas, en voulant s'aménager une place sur le dessus, l'un d'eux déplace, sans le savoir, la corniche de l'édifice en briques, qui tombe lourdement sur la tête de notre malheureux copain assis en bas. Il est tué sur le coup, nous sommes consternés.

Et pourtant, il faut repartir, le cœur serré. Le lendemain, le même menu que la veille, à savoir pommes de terre cuites à l'eau dans une boîte de conserve. Et déjà, il n'est plus question de musarder.

Un détachement est formé pour aller travailler. De l'autre côté du Dniepr se trouve une immense usine érigée dans la forêt, avec de très grands hangars construits en enfilade et garnis de rampes de chargement. Nous sommes dirigés vers cette base logistique où les wagons circulent jour et nuit. Notre travail consiste à charger et décharger le matériel de guerre et les munitions.

Pour notre hébergement, nous dormons sur les étagères de ces hangars dont les vitres des fenêtres, depuis longtemps cassées, ont été rebouchées n'importe comment, avec des planches ajourées pour laisser passer un peu de lumière. En plus, durant les premiers jours de corvée, les Russes veulent entourer les hangars avec des fils barbelés. Nous devons faire des trous pour les poteaux, dans un sol profondément gelé. Par tous les temps, qu'il neige ou qu'il pleuve, les travaux continuent. Le soir, les prisonniers portant leurs habits mouillés rentrent dans le hangar, en plein courant d'air. Quelle terrible nuit ! Le lendemain, on remet ça. La nourriture est quand même un peu meilleure. Deux fois par jour nous est distribuée une soupe assez épaisse. Mais bientôt, je tombe malade.

Au milieu du hangar se trouve une pièce avec un fourneau en briques. Le soir, les captifs mettent un peu de feu. Comme ça, il fait légèrement plus chaud. J'ai repéré ce détail, et durant la nuit je m'allonge tout près, à côté d'autres copains. Ceux qui logent-là ne se lèvent pas pour travailler. Je reste avec eux leur disant que je suis malade et j'ai constaté, après ma bonne idée d'esquiver le boulot, que la pièce servait d'infirmerie.

Dans la matinée, une doctoresse passe pour la consultation. Elle m'ausculte, ainsi que les autres. A la fin de la séance, elle me dit qu'elle me prend avec un autre pour nous conduire à l'infirmerie du camp. Pour y aller, ils nous embarquent sur une camionnette ouverte, avec un cadavre. Aujourd'hui, quand j'y pense, ce fut la chance de ma vie d'avoir tiré aubaine de cette situation.

Dans cette infirmerie, on ne nous soigne guère. Mais je couche dans un lit. On est une dizaine. La doctoresse passe parfois le matin, mais la santé des patients n'a pas l'air de l'inquiéter. Je suis resté là-dedans de février jusqu'à avril 1944. Pendant cette période, il y eut un décès dans la chambre.

Je me souviens d'une autre histoire. Un soir, allongé sur mon lit, j'entends dans la pièce à côté quelqu'un qui prononce le nom d'Alwin Reiss [203], un copain de Novéant. Vite je cours jusqu'à la pièce et je vois mon ami qui est alité. Il a du mal à parler. Je comprends à ses dires que le service ne désire plus le garder. Ils veulent l'envoyer à l'hôpital à Kiev. Mais pas la moindre ambulance pour son transport. Ils l'ont mis sur une camionnette ouverte. Le pauvre, il n'est jamais revenu de Russie.

Après mon retour en 1945, j'ai pris contact avec sa famille. Son père est même venu me voir mais malheureusement je n'ai rien pu lui apprendre de plus sur les circonstances du décès de son fils.

En ce printemps 1944, quand je suis sorti de l'infirmerie, le climat a changé. Déjà, il fait nettement moins froid. La rumeur circule que les Alsaciens et Mosellans partiront pour un autre camp. Une chose est sûre : on serait enfin séparés des Allemands et logés dans un autre bâtiment. Pour l'ambiance et le moral, ça fait du bien. On recommence à rêver d'un retour prochain.

Effectivement vers le 20 mai 1944, nous sommes regroupés le matin, Alsaciens et Mosellans, soit environ 70 hommes. Départ vers la gare de Kiev à pied. Une excellente ambiance, par rapport à la veille. Nous avons les mines réjouies, mais ne savons pas ce qui nous attend. Près des voies de garage du chemin de fer, nous attendons toute la matinée puis tout l'après-midi... Pas de train.

Bizarre. Les soldats russes déchargent du ravitaillement qu'ils entassent près de la voie. Le soir, ils nous font savoir que le départ est reporté au lendemain, faute de train. Ils ajoutent qu'on restera la nuit sur place, assis ou couchés, c'est comme on veut, mais interdiction formelle de se lever. Au bout d'une heure, le sol sous notre corps dégèle. Nos habits sont tout mouillés. Il faut rester comme ça toute la nuit. La santé d'un prisonnier ne vaut pas cher à l'époque.

Le lendemain, le train arrive enfin, et nous sommes entassés dans deux wagons de marchandises. Le wagon d'à côté est occupé par les gardes et le ravitaillement. Au début, on mange deux fois par jour. Mais il fait chaud durant la journée dans le wagon, alors que la nuit, il y fait très frais, pour ne pas dire froid. Au bout d'une semaine, les gardiens ne distribuent plus de nourriture. On nous dit qu'il n'y a plus rien, le stock est épuisé. Mauvaise répartition peut-être ? Mais il nous paraît plus probable que nos gardes échangent la nourriture contre de la vodka ou du tabac quand le train est arrêté dans les gares. Ce qui est sûr, c'est que les deux derniers jours du voyage, on ne mange plus rien.

Arrivée au camp 188 de Tambov.

Déjà sous-alimentés, nous arrivons complètement épuisés à la gare de Rada, à 4 km du camp 188 de Tambov le 29 mai 1944. Ce parcours, fait à pied naturellement, a été très pénible, vu notre épuisement. A l'arrivée au camp, la première impression n'est pas trop mauvaise, par rapport à Kiev. Mais tout est relatif. On nous envoie au sauna pour nous débarrasser des poux, on nous dirige vers le réfectoire pour manger une soupe. Tous les quinze jours, à peu près, les prisonniers passent à l'épouillage qui a lieu dans un bâtiment situé à l'écart avec une grande cheminée qui enfume très souvent. On entre dans un couloir où se trouvent plusieurs sortes de penderies.

Tout le monde se déshabille puis doit pendre ses vêtements aux crochets d'une penderie. Cette dernière glisse aussitôt dans un tunnel, un peu comme dans un four.

C'est alors le spectacle de nos corps squelettiques et dénudés qui défile sous les yeux des doctresses russes. De nombreux coiffeurs coupent tout ce qui est chevelu et poilu. Pour la toilette, nous disposons de cuvettes avec, pour chacun d'entre nous, quatre à cinq litres d'eau tiède à disposition. La séance de débarbouillage terminée, nous n'avons pas de serviettes... Nous devons aller dans une autre pièce pour récupérer nos vêtements et c'est enfin le moment le plus agréable : enfiler nos effets tout chauds qui sortent du four.

Description de nos logis.

[203] Enregistré sous le n° 4755 du Mur des Noms à Gravelotte, Alvin Reiss né le 8 août 1921 à Lettgenbrunn en Allemagne, résidant ensuite à Novéant, est porté disparu le 26 février 1944 à Luck en Pologne. Sources, DAVCC : 27 P 284, 40 R 3571. [NdR : Le témoignage de Victor contredit les données relatives à la disparition de Reiss.]

Le soir même, nous sommes logés dans les baraquements enterrés, mais en quarantaine, par mesure d'hygiène. L'aménagement intérieur est des plus simples, un couloir au milieu, et de chaque côté, des bat-flanc à étages qui servent de couchage.

Très vite, nous comprenons que le séjour ne sera pas confortable.

Les baraques ressemblent à des fosses de 2 à 3 mètres de hauteur, larges de 10 à 15 m et longues de 20 à 30 suivant la catégorie. Elles sont recouvertes de troncs d'arbres calés en appui sur le côté pour qu'ils se rejoignent au milieu et forment un toit à 2 ou 3 m au-dessus du sol. Ce toit était recouvert d'une couche de terre et de gazon d'environ 30 centimètres d'épaisseur.

Nos abris ont deux issues et peuvent avoir une capacité d'hébergement de 150 à 300 hommes. L'aération se fait par la porte. La lumière provient de quelques petites lucarnes à ras de terre ou nichées dans le toit. Le jour n'y pénètre jamais vraiment et nous vivons dans la demi-pénombre.

L'aménagement est des plus rudimentaires. Des deux côtés, ainsi qu'au centre, on dispose de trois rangées de bat-flanc à deux niveaux. Au fond, le moyen de chauffage est fourni par un poêle construit en briques. Près de la porte, une planche à l'horizontale fait fonction de table pour le chef de baraque, mais il n'y a ni chaise, ni tabouret.

La journée des prisonniers est monotone. On reste le plus souvent assis ou couchés sur les bat-flanc, ce qui permet d'entendre courir en dessous les rats et les souris... Impossible de les déloger, car le sol en terre battue leur permet d'y nicher, à l'affût de la moindre miette qui tombe par terre. Et des miettes, il n'y en a pas beaucoup.

Dans cette triste vie de baraque, les bons moments sont rares. Tout est grisaille, misère et désespoir. Le pire, c'est ce creux d'estomac qui nous tiraille la nuit comme le jour, une faim quasi permanente. Mais la plus mauvaise chose qui puisse arriver, c'est pourtant de ne plus être torturé par elle. Car cela voulait dire que vous aviez renoncé à la survie.

La proverka, un comptage interminable et une attente qui n'en finit plus.

Tous les jours, matin et soir, c'est l'appel que les Russes nommaient la « proverka ». Il est donné au clairon, et les prisonniers doivent se rassembler sur l'allée principale par rangées de cinq. Le chef du camp passe bientôt avec ses sbires devant la colonne. Sait-il qu'il a devant lui un échantillon de la jeunesse de l'époque, totalement dépassée par les événements et entraînée dans un cruel engrenage, entre deux idéologies, nazisme et communisme, un engrenage qui broiera des milliers de jeunes gens dans cette lointaine Russie ?

En attendant, il faut surtout rester bien alignés par cinq pour faciliter le comptage, chaque chef de baraque devant faire son rapport d'effectif. Il doit clamer d'une voix forte le nombre de prisonniers, tant de personnes présentes, celui des absents quelle que soit la cause, soit qu'ils se trouvent à l'hôpital ou à l'infirmerie, soit qu'ils viennent de tomber malades dans la baraque ou encore s'ils sont en commando de travail.

Imaginez-vous en hiver à -15C°... Après avoir tenté en vain de dormir durant la nuit devenue trop longue et dans une baraque non chauffée, il nous faut sortir tout grelottants durant une heure et même plus. Nous devons rester plantés là, immobiles, en attendant que M. Antonov veuille bien arriver. Ceux qui ne portent pas une casquette risquent les oreilles gelées. Ceux qui sont mal chaussés, et nous l'étions tous, peuvent craindre le même tourment. C'est pourquoi beaucoup d'entre nous utilisent des chiffons pour se protéger, les fameuses chaussettes russes.

L'opération de comptage terminée, c'est le retour résigné dans la baraque dont l'ambiance est toujours aussi glaciale. Il arrive pourtant que des prisonniers sortent trop tard de leur abri, ne se souciant guère des milliers de malheureux qui attendent dehors en grelottant.

Les retardataires sont souvent repérés. Et la sanction, pour eux, c'est la corvée. Par contre, quand il fait soleil, on peut presque dire que l'appel est plus agréable car on en profite pour dire bonjour aux copains et faire un brin de causette matinale sur la situation.

Ensuite, au boulot !

La journée de travail commence ensuite. Des groupes sont formés pour des chantiers qui ne manquent pas. Les coiffeurs rejoignent la sauna pour tondre les cheveux. Les autres tâcherons partent au déchargement des wagons à la gare de Rada, ou encore à la coupe de bois.

En effet, à l'entrée du camp, il y a toujours un tas de bois assez impressionnant. J'ai cru en arrivant qu'il servait à construire d'autres baraques... Mais il s'agit seulement d'un stock permanent réservé au

chauffage des bureaux, aux cuisines, au sauna ou à l'infirmierie. Pour nos abris, rien n'est prévu. Et même durant les plus grands froids, un groupe de prisonniers est formé pour la corvée de bois afin d'en alimenter le tas.

Nous sortons du camp vers une forêt de bouleaux; le bois n'est pas difficile à trouver car il y en a partout. Nous cherchons l'endroit d'une coupe récente. Les troncs et les grosses branches ne sont plus là. Il ne reste par terre que les branches du haut des arbres et chacun d'entre nous doit repartir avec une ou deux grosses branches sous le bras.

Nous les déposons devant les baraques. Les occupants qui guettent notre retour sortent de leur tanière et s'emparent de ces branches pour les tailler en petits morceaux. Ce qui permet le soir de faire une petite flambée dans le poêle en briques de la baraque. Hélas, la plus grande part de chaleur s'envole par le conduit de fumée...

Prémices de départ pour Alger.

Un jour, une information court dans le camp. Les Russes ont discuté avec les autorités françaises de notre ambassade de Moscou, et ils ont l'intention de sélectionner un premier convoi de 1 500 Mosellans et Alsaciens pour rejoindre l'armée alliée en Algérie.

Et cela n'a pas l'air d'une blague... Du jour au lendemain, un réel effort est fait sur la nourriture, qui consiste à nous donner le matin du café et 750 grammes de pain noir plein d'eau, à midi une soupe servie au réfectoire et la même chose le soir. Il est évident qu'ils ne veulent pas envoyer en Algérie des hommes en trop mauvaise santé et amaigris.

Dans les premiers jours de notre séjour à Tambov, le printemps s'installe aussi. Pendant la quarantaine, les hommes sont exempts de travail. Après le comptage du matin, on nous fait faire quelques mouvements de gymnastique, on nous réapprend à marcher au pas. De toute façon, pour se rendre au réfectoire, ils nous demandent d'avancer en colonne par quatre, et devant le réfectoire, il faut faire la queue.

Rencontre incroyable avec mon frère Pierre.

Un jour, à la soupe de midi, je fais une rencontre extraordinaire, un moment inoubliable. Le miracle a lieu devant le réfectoire. En regardant machinalement la longue file des malheureux copains qui, comme moi, attendent la soupe, je crois reconnaître un visage connu. Et devinez qui ? Mon frère Pierre ! C'est bien lui. Quelle joie ! Il attend comme moi ce fameux départ des 1500. Mais si j'avais regardé ailleurs à ce moment-là, nous ne nous serions peut-être jamais rencontrés. Lui, en tout cas, ne m'avait pas aperçu. On ne s'est pas vu depuis plus d'un an et nous avons bien changé l'un et l'autre, la chevelure coupée à ras, le visage amaigri. Nous en avons des choses à raconter... D'abord des nouvelles de Saint-Médard [204], de nos parents, des frères et sœurs. C'est à Tambov que j'apprends qu'Alex, notre jeune frère, s'est évadé le 26 juin 1943, que les parents sont sur la sellette, menacés de déportation par les autorités allemandes à cause de toutes ces disparitions dans la nature, que ma petite sœur Thérèse est partie au R.D.A. le 5 novembre 1943, à Puderbach en Allemagne.

Ensuite, Pierre me raconte sa propre épopée, sa permission à Saint-Médard, au mois de novembre 1943. Il a ensuite rejoint son unité dans le secteur de Kiev, dans le même secteur que moi, mais avec un décalage de trois semaines, vu que les Allemands y pratiquaient tous les jours des retraits stratégiques. Pierre a été surpris par les Russes alors qu'il dormait dans une maison. C'était à la Noël 1943. L'armée allemande avait reculé une fois de plus, et il n'avait pas eu le temps de réagir pour leur emboîter le pas.

Au premier contact avec les combattants soviétiques, mon frère a eu très peur de leur réaction, car il ne pouvait pas raconter son affaire de Mosellan enrôlé de force et la troupe qui l'avait appréhendé n'y comprenait rien de toute façon et voulait le fusiller. Heureusement pour lui, un officier soviétique est intervenu et lui a sans doute sauvé la vie en donnant l'ordre de le diriger vers l'arrière du front. C'est comme ça qu'il a pu échapper à son mauvais sort. Dans les jours qui suivirent, il rencontra d'autres prisonniers allemands et il fut dirigé avec eux vers Kursk.

[204] Les habitants de 18 communes du Bitcherland concernées par l'extension du camp de Bitche décidée par la Wehrmacht furent obligées de s'installer ailleurs en Moselle et notamment dans le Saulnois.

A Tambov, on se prépare au départ. Pour les frères Wurtz, la vie est devenue un peu moins triste. Tous les jours on se voit, Pierre et moi. Il y a encore bien des choses à nous dire, sur les événements survenus pendant l'année dans la famille.

Préparatifs de départ pour les 1 500 veinards.

Un commissaire politique russe est tout le temps avec nous. Il organise des meetings, pour nous bourrer le crâne avec la doctrine communiste. Il nous parle des grands trusts français qui exploitent la classe ouvrière en France. Et qu'il faut changer cela, une fois de retour au pays. Nous sommes obligés d'assister à ces séances d'endoctrinement.

Et nous voici au début du mois de juin 1944. Les 1 500 hommes qui doivent partir sont désignés. Les veinards, ils en ont de la chance. Nouvellement arrivés, nous sommes encore bloqués en quarantaine.

Juste avant de partir, certains d'entre eux sont étrangement envoyés dans un kolkhoze pour travailler la terre. Ce n'est pas pour les nourrir, au contraire. Mais comme ils sont en meilleure forme que nous et que la bonne saison propice aux cultures est assez brève en Russie, il faut profiter des forces d'appoint de ces Français avant leur départ. La main-d'œuvre n'est pas chère.

Hélas pour eux, beaucoup de ces jeunes gens n'ayant jamais travaillé la terre de leur vie, trouvent ces travaux très pénibles. Aussi, quand le détachement revient du kolkhoze, il compte une cinquantaine de malades, qu'il faut remplacer de suite. C'est alors que les autorités russes se rabattent sur les baraquements de la quarantaine où nous logeons.

Tristesse incommensurable suite à une malchance invraisemblable.

Et c'est alors que mon histoire devient incroyable... Pierre et moi, nous faisons justement partie des prisonniers logés dans ces baraquements. Au moins 200 à l'époque. Quand on voit arriver les officiers, on se demande : «Qu'est-ce qu'ils veulent nous faire encore ? »

Les gradés nous disent de nous aligner en file indienne... Allons bon ! Mais pourquoi ? Nous allons remplacer les malades dans le convoi vers Alger, et nous sommes fous de joie, Pierre et moi. Youpi! Alors on forme la file, sans trop savoir combien ils veulent de remplaçants. Donc, on fait la queue sans trop se méfier. Pierre se trouve juste devant moi. Au bout, on voit l'officier russe qui compte à mesure que la file avance. Quand arrive le tour de Pierre, il n'y a pas de problème.

La suite est plus imprévue. Hélas, quand il arrive au nombre exact qu'il lui faut pour combler la liste des 1 500, il s'arrête. Et le numéro suivant, le 1501ème, c'est moi.

Le gradé pourrait faire un geste de conciliation et m'intégrer dans le lot. «NIET, NIET». Mon frère et moi, c'est comme si on avait voulu nous couper la tête. J'insiste en désignant Pierre qui insiste aussi. « Pozhaluysta, s'il vous plaît, vous ne pouvez pas nous faire un coup pareil. Nous sommes des frères. » Mais l'officier ne comprend rien. Il dit. « Niet, niet ! Matematika khorosha. Le calcul est bon. »

C'est comme si on m'avait donné un coup de massue. Pierre me regarde, ne sachant que faire. On essaie à nouveau de discuter avec l'officier, on lui redit que nous sommes frères. Il semble certain qu'il ne comprend pas le français. Il paraît surpris et nous regarde de l'air du type qui n'y peut rien, c'est un ordre. Rien à faire. Alors, Pierre et moi, on demande d'aller à la direction du camp pour trouver un interprète et lui soumettre notre cas. Mais le Russe qui s'occupe de ce genre de contact n'est plus là. Nous rencontrons à sa place un Alsacien qui se présente comme chef des prisonniers français. Après lui avoir exposé notre requête, il répond froidement que ce n'est pas un problème: « Si vous tenez tant à ne pas être séparés l'un de l'autre, le mieux est de rester tous les deux ici. »

La réponse ne nous satisfait pas du tout. Ce type se fout de nous. On comprend qu'il veut profiter de l'aubaine. Il va faire sauter le nom de mon frère sur la liste russe et le remplacer par le nom d'un copain. Les places sont chères. Il faut se décider. Mieux vaut encore que Pierre parte seul. Il pourra au moins donner de mes nouvelles.

Après mon éviction du groupe des 1 500, on m'appelle «1501 !»

Quelques jours plus tard, c'est l'arrachement. Les 1 500 hommes sont appelés pour toucher un bel uniforme et tout l'équipement. La liste est toujours la même, et Pierre part le 7 juillet 1944 avec les autres. On se jette un regard un peu perdu. Dès qu'il a disparu de ma vue, je médite sur la roue de la chance. Le hasard a voulu que Pierre vive seulement six semaines de captivité à Tambov, alors que moi j'ai dû attendre jusqu'au 11 septembre 1945, donc quinze mois de plus. Au camp d'ailleurs, les copains m'appellent depuis cette incroyable mésaventure «1501 ».

Pour moi, ce fut une triste journée, que je ne souhaiterais à personne. Dans mon for intérieur, je pensais que si jamais, je ne sortais pas vivant de cette galère, mon frère aurait raconté «Tambov» à ma place. Dans les autres allées du camp, une centaine d'Alsaciens et Mosellans ont les yeux mouillés de larmes. J'en vois qui sanglotent de ne pas pouvoir faire partie des privilégiés en route vers la liberté. Ils espèrent, tout comme moi, connaître la même joie que leurs camarades, car le commissaire politique russe nous a promis un deuxième voyage. Cet espoir ne se réalisa jamais. Beaucoup mourront pendant l'hiver à Tambov.

Vif mécontentement des autorités du camp à l'encontre des restants.

Vers la fin juillet 1944, on apprend en effet que le vent a tourné. Le commissaire politique russe qui a encadré les 1500 jusqu'à Bakou dans le Caucase, avant qu'ils ne rejoignent Alger via Téhéran, a fait savoir qu'il n'était pas content du tout. Selon la rumeur, il s'était fait huer par les 1500 à la descente du train, dès leur passage sous contrôle anglais. Si cela est vrai, ce n'était certes pas malin de leur part. En tout cas, vrai ou faux, il ne faut plus lui parler des Français. Des meetings de propagande, il n'en fut plus question non plus.

Par contre, nous les captifs tellement déçus, nous nous intéressons de plus en plus à l'actualité. Les Américains, les Anglais et des Français ont débarqué en Normandie le 6 juin 1944. On a dessiné une carte de France dans un bac à sable devant le réfectoire, avec des petits drapeaux qui indiquent la progression des troupes alliées. L'espoir n'est pas mort.

Au mois d'octobre 1944, un nouvel espoir secoue notre monotonie : les Russes nous font savoir qu'une grande réunion va être organisée au terrain de sport du camp de Tambov. Tout le monde s'y rend car l'ambiance est devenue très lourde depuis l'été. Malgré la décision d'arrêter les départs, on s'attend plus ou moins à la relance d'autres transports vers l'Algérie. Moi, notamment, car je bous d'y retrouver mon frère, qui est parti sous mon nez. Ignorant encore la raison invoquée pour justifier la colère de l'officier hué par le premier convoi, nous continuons d'espérer en imaginant que les Soviétiques organiseront une nouvelle expédition. Je suis absolument certain que cette fois, j'aurai le numéro 1.

Tout le monde est sur les nerfs. Nous sommes tous impatients, mais notre espoir tombe de haut. Sans nous en donner encore la raison, un officier de l'Armée Rouge nous confirme de façon définitive au cours de la réunion qu'il n'y aura pas d'autre convoi.

Engagement volontaire dans l'Armée rouge.

Par contre, une autre possibilité reste offerte à ceux d'entre nous qui veulent combattre les Allemands. On se regarde... Ah bon ? Mais que faut-il faire ? Réponse toute simple : «Vous vous engagez dans l'armée soviétique pour la durée de la guerre.»

La proposition fait sensation. Elle est surprenante, inattendue et bien sûr, elle est accueillie de différentes façons. Tout le monde n'est pas du même avis. En dehors des opinions de chacun qui peuvent différer, nous n'avons alors aucune idée du temps que cette guerre allait mettre pour finir. Des risques énormes existent. Les Allemands se défendent sur trois fronts, mais ils sont loin d'être vaincus.

Que nous arriverait-il au cas où ils nous feraient prisonniers ? Certes, l'Armée rouge traversait la Pologne et s'apprêtait à envahir le Reich de Hitler. Le temps jouait pour elle. L'armée allemande n'offrait plus beaucoup de résistance sur le front de l'Est car elle cherchait plutôt à freiner les Alliés débarqués en Normandie. Mais tout de même...

Dans le camp, près de 2 000 Mosellans et Alsaciens se sont immédiatement fait inscrire. Et j'en ai fait partie sans hésitation. Pour rien au monde je n'aurais voulu passer un second hiver dans ce pénible endroit. J'ai donc signé ce fameux registre et plus tard, c'est avec émotion que j'ai revu ma signature dans le registre historique du musée de Tambov, exposé à la médiathèque d'Amnéville.

Finalement il ne s'est rien passé... Je ne sais pas si c'était du bluff des Russes, mais jamais le moindre officier soviétique autorisé à évoquer cette perspective nous a parlé de cette expédition. Et j'ai passé l'hiver comme je le craignais.

Le non-respect du règlement intérieur occasionne les corvées.

Notre misérable vie continue donc, et il nous faut bien assurer les services indispensables. Nous devons respecter un règlement intérieur et les autorités du camp nous obligent à obéir. Ceux qui se font prendre en défaut sont inscrits sur une liste, pour les corvées. Soit pour nettoyer les latrines, ce qui, on

l'imagine, n'est pas drôle, soit pour balayer la neige, ce qui est épuisant. J'ai gardé un bien mauvais souvenir de ces punitions. La corvée des latrines consistait, pour 8 à 10 hommes, à prélever les excréments de notre communauté dans une fosse que les Russes avaient fait creuser sous les feuillées. Nous prélevions les défécations liquides non pas pour vider le trou, mais seulement pour en faire baisser le niveau. Un travail de forçat, parfaitement dégoûtant. Nous devions, deux par deux, porter sur l'épaule, et le plus loin possible de notre nez, un tonneau de cinquante litres, pour aller le déverser dans le bois voisin. A chaque pas, nous étions éclaboussés. Et le soir, pas moyen de se laver. C'était vraiment très difficile à supporter.

L'autre corvée ne vaut pas mieux. Quand il avait neigé la nuit, et cela arrivait souvent, les toitures de nos baraques étaient surmontées d'une couche épaisse, et si nous avions laissé faire la nature, elles se seraient vite effondrées sous le poids du manteau blanc. C'est pourquoi, tous les matins, nous avons l'ordre de les balayer. C'était un travail dangereux, car nous risquons de nous rompre les os en tombant du toit.

Je me souviens encore qu'en avril 1945, il y eut d'énormes congères qui s'étaient glissées entre les baraques. Nous devions absolument transporter la neige jusqu'au terrain de sport et c'était un travail très dur. Nous n'avions pas d'outil, à part une bêche, mais nous disposions de nos jambes, de nos mains et de nos bras. La bêche servait à tailler, dans le tas, des blocs de 30 à 40 centimètres que chacun prenait contre lui, dans ses bras, comme il le pouvait. Ensuite, en route pour le terrain de sport, en file indienne. Au bout de quelques heures de ce va-et-vient pénible, notre chemin était devenu un vrai borbier. Mais si nous ne l'avions pas fait, la neige, en fondant, aurait inondé ce qui nous servait d'abri. Notre angoisse permanente, en dehors de la faim et de la fatigue, c'était ce froid et cette humidité. L'hiver russe, quoi.

Le Bureau des Français, appelé aussi Club.

Bien que notre situation ait été tragique de juillet 1944 jusqu'au début d'août 1945, il faut reconnaître que la concentration des prisonniers dans un seul et même camp avait un côté positif. Certains diront un moindre mal. Car nous avons un début d'organisation, le Bureau des Français.

Ce bureau, que nous appelions « les planqués » se composait principalement d'enseignants, de militaires ayant servi dans l'armée française, d'artistes et d'artisans. Il y avait aussi un prêtre parmi eux. Les embusqués devaient s'occuper des activités culturelles et cultuelles dans le camp. Nous avions même une chorale qui chantait dans certaines occasions.

Pour le culte, parfois un office religieux avait lieu le dimanche matin au réfectoire, mais pas régulièrement. Pour le 1^{er} mai, les privilégiés organisèrent un jeu d'échecs, grandeur nature, avec déguisement des sujets. Le sport avait aussi quelques amateurs, mais nous n'étions pas très nombreux à nous sentir en forme.

Ces chefs formaient un véritable club. Ils logeaient dans un baraquement à part, avaient des couchettes qui leur permettaient de se déshabiller tranquillement le soir. Des tailleurs leur fabriquaient des uniformes kaki. Ils n'allaient pas au réfectoire. Mais surtout, par les faveurs qu'ils accordaient ici et là, ils se faisaient des amis qui leur apportaient de la nourriture. Les places dans la cuisine française et au réfectoire étaient réservées aux prisonniers pistonnés par eux et qui ne pouvaient rien leur refuser.

Le Bureau des Français devait aussi intervenir dans les relations entre prisonniers français et l'administration russe. Sans vouloir polémiquer, je dois admettre que mon frère et moi avons fait la triste expérience de leur intervention discrète pour désigner les uns plutôt que les autres, au moment du fameux départ des 1500.

Distribution du pain, nourriture générale.

J'ai gardé un fort souvenir de la distribution du pain... Le matin, le chef de baraque envoyait une équipe pour le rapporter ainsi que du liquide qui s'appelait « tchaï ». Chacun de nous avait sa boîte de conserve américaine et c'était le grand moment. D'abord la boisson, ensuite le pain. Les prisonniers qui faisaient le partage étaient, en général, des amis du chef de baraque.

Au moyen d'une balance rudimentaire, ils s'efforçaient de faire des portions égales, sous les yeux des prisonniers affamés qui guettaient cette opération de partage avec la plus grande vigilance en attendant de recevoir leur part. Il ne fallait surtout pas avantager l'un par rapport à l'autre...

Les soupes au réfectoire, midi et soir, ne pouvaient satisfaire l'appétit de jeunes organismes de vingt ans. Très peu de matière solide en effet dans la soupe aux poissons... Il n'y avait que quelques arêtes

au fond de l'assiette. Nous avons aussi de la soupe aux choux gelés pendant tout l'hiver, deux fois par jour et 4 jours sur 7. Pour ceux qui ont des ennuis digestifs, il est impossible de se rétablir avec cette nourriture. Pour ce qui me concerne, je traîne le soir près de la cuisine roumaine. Dans une baraque attenante sont stockés les pommes de terre et les choux. Tous les soirs, le ravitaillement arrive. Parfois, je donne un coup de main pour la manutention. C'est ainsi que je fais la connaissance du planton de la cuisine roumaine. Par la suite, quand j'arrive le soir, je lui propose mes services. Il parle très bien le russe et aussi un peu le français. On l'appelle « Drusselle ». Il marche comme un canard car il a les pieds gelés. Nous arrivons à nous comprendre. Un soir, il me propose de peler les pommes de terre. Nous ne sommes pas nombreux, 4 ou 5. Drusselle est toujours là, surveillant le travail. Je pense qu'il se méfie car certains viennent pour voler. Ces séances de pelage durent jusqu'à une heure ou deux du matin. D'autres fois, il nous refile des poissons à nettoyer. Mais avant de partir, il donne à chacun une bolée d'un à deux litres, pleine de soupe, qu'il verse dans une boîte de conserves. Elle est froide, mais plus épaisse que celle du réfectoire. J'apprends comment utiliser les pommes de terre gelées. Il faut les tremper dans l'eau froide avant de les peler. Bien sûr, elles sont sucrées, mais une fois dans le chaudron avec l'eau chaude, cela fait partie de la soupe. Il m'est arrivé de ne pas pouvoir tout manger. Alors j'ai ramené la soupe dans la baraque et j'ai réveillé mon voisin de bat-flanc. Il était content et avalait tout de suite. C'est peut-être ce travail supplémentaire que je m'imposais qui m'a aidé à passer l'hiver.

Fin de la guerre.

Le 9 mai 1945, nous apprenons que l'Allemagne est vaincue... C'est l'euphorie en pensant à notre prochaine libération. Nous imaginons tous le retour en France. Mais la déception ne se fait pas attendre dans les jours qui suivent. Comme si de rien n'était, la direction du camp continue de former des commandos journallement pour aller travailler. On ne quitte pas le paradis soviétique comme ça. Nous comprenons que les Russes veulent continuer d'exploiter notre main-d'œuvre gratuite, jusqu'au bout. Pour ce qui me concerne, je me trouve avec une trentaine d'autres prisonniers dans une usine de Tambov-ville, qui fabrique des tracteurs.

A l'usine Avtotraktorodetal [205] (Автотрактородеталь).

Je suis affecté à la fonderie. Le haut-fourneau est accolé à une charpente métallique de 5 à 6 mètres de haut. Sur le dessus de la structure, une plate-forme de 4 mètres sur 4 a été aménagée pour recevoir les matériaux nécessaires à la marche du fourneau... c'est-à-dire du coke, de la fonte, de la craie. Notre travail consiste à approvisionner le four au moyen de civières portées par deux hommes. Il nous faut monter et descendre toute la journée les vingt-cinq marches, avec les chargements qui pèsent lourd. Sur la plate-forme se trouve un garde avec un chien et l'homme nous harcèle à longueur de journée. Il ne faut jamais s'arrêter. Dès qu'on souffle un peu, il gesticule là-haut et il nous siffle.

Nous, les prisonniers, sommes logés à l'extérieur de la ville dans un bâtiment construit en dur.

Le couchage est à même le sol et sans paille, mais avec un plancher en bois. Au rez-de-chaussée une popote a été aménagée pour nous préparer de quoi manger, le matin et le soir. A midi, on reste au réfectoire de l'usine et nous passons à table après les ouvriers. Déjà le trajet de 4 à 5 km à pied rend, matin et soir, les journées fatigantes. En tout cas, au bout de quelques semaines, j'en ai marre de cette vie de bagnard.

Un jour dans l'après-midi, je cherche à me reposer dans la cave à coke... Bien entendu, je garde toujours un œil sur la porte de la cave et je surveille en même temps le porche de l'entrée de l'usine. Et soudain, qu'est-ce-que je vois ? Un attroupement de prisonniers près du porche. Je sors de ma cachette et me dirige vers les copains, pour leur demander où ils vont. Ils me disent que deux gardes russes cherchent à former un groupe pour travailler dans la forêt. Je leur dis aussitôt que je suis partant pour aller avec eux. Aucun inconvénient puisque les deux gardes cherchent encore des candidats.

[205] Fêtant ses 75 ans d'existence, l'usine Avtotraktorodetal créée en 1932 à Tambov puis attachée en 1954 au Ministère d'Etat des fermes, contribua à la mécanisation de l'agriculture dans tout le pays, au développement industriel du tracteur domestique, à la fourniture de ses produits à tous les constructeurs de moteurs, installés des Carpates à l'Extrême-Orient, du Turkménistan jusqu'au Grand Nord. (Renseignements fournis par Evgeni Pisarev).

Travail forestier.

C'est ainsi que je m'en vais, séance tenante, vers les bois... Un peu plus tard, un camion arrive et transporte notre équipe vers un petit village perdu dans la forêt, à une cinquantaine de kilomètres de Tambov ville. Dans ce village, il y a une scierie en activité. Nous y rencontrons un conducteur de tracteur, avec une remorque. Je comprends que ce type joue le rôle de chef de chantier et qu'il dirige les travaux qui nous attendent. Notre logement est une baraque. Comme au camp 188, elle est recouverte de terre. A l'intérieur, bien que nous sommes en été, il y a une atmosphère humide. Nous avons des bat-flanc simples pour le couchage. Les deux gardes, le conducteur et une douzaine de prisonniers se retrouvent tous installés à la même enseigne.

Tous les quinze jours, une camionnette nous amène la nourriture, souvent avec deux jours de retard.

Un feu de camp devant la baraque nous permet de chauffer les aliments à notre disposition. Les deux gardiens sont assez corrects avec nous. Quant au conducteur, plus jeune qu'eux, ce n'est pas la même chose. Il cherche toujours à se faire valoir. Aujourd'hui encore, je me demande s'ils étaient bien d'accord entre eux.

Le travail consiste à regrouper les gros troncs d'arbres abattus dans la forêt. On dispose d'une grande plaque de blindage qui mesure trois mètres sur cinq, et les troncs roulent dessus. La plaque fait fonction de traîneau que le tracteur tire jusqu'à la piste. Une fois sur le chemin, les troncs sont chargés sur la remorque. Et en route pour la scierie où le déchargement est relativement facile, avec l'équipement qui se trouve sur place. Les autres fois, il faut charger les troncs sur les wagons de chemin de fer. Souvent le tracteur et la remorque se rangent le long de la voie ferrée où les wagons à ridelles attendent. La manœuvre consiste à basculer par terre les troncs stockés sur la remorque pour les reprendre aussitôt avec le treuil du tracteur et les déposer sur le wagon.

Mécontentement et contestation.

Je me souviens d'un jour du mois d'août 1945 qui n'allait pas ressembler aux autres. Le matin, toute l'équipe s'était certes trouvée comme d'habitude au bord de la voie ferrée, mais l'ambiance était tendue. L'idée que la guerre était finie nous rongait sans arrêt le moral. Qu'est-ce qu'on fait ici ? D'habitude, les prisonniers, on les relâche dans un cas pareil...

Nous avons des nouvelles et nous savions même qu'Attlee, le chef des travaillistes anglais, venait d'accepter de former un nouveau gouvernement pour le Royaume-Uni. Bref, nous sentions que l'Europe tournait la page. Personne n'avait envie de travailler... Bien que nous soyons en été, nous avions allumé un feu, et tout le monde était assis autour, en bavardant.

Le chef de chantier et les gardes s'affairaient autour de la remorque et du wagon. Je ne sais plus s'ils nous ont appelés pour qu'on vienne travailler, mais ce dont je me souviens fort bien, c'est l'arrivée soudaine d'un garde. Il était furieux. Il saute sur le feu et en éparpille les braises. Nous restons assis autour, sans broncher, et les braises tombent sur nos jambes. J'en ai même reçue une à l'intérieur de ma chaussure et le temps de l'enlever, j'ai senti une brûlure à la cheville gauche. Sur le coup je n'ai pas prêté attention, et le travail a repris. Pour un pansement, il faut attendre car rien ici n'est prévu. Je finis la journée avec le pied enveloppé dans un chiffon. Le lendemain matin, il est enflé forcément et j'ai des cloques, cela ne m'empêche pas de travailler comme les autres. Mais au bout de quelques jours, j'ai mal à la cheville et je me mets à boiter. Après l'avoir signalé, on me répond que je retournerai à l'usine avec le camion qui livre le ravitaillement. En attendant je marche clopin-clopant.

De retour dans le camp de l'usine, je reste allongé, mais sans aucun soin pour résorber la brûlure.



Victor Wurtz de Schorbach (Moselle) hospitalisé à son retour de captivité du camp de Tambov.

Hospitalisé à mon retour de captivité.

Je traîne ce mal qui ne veut pas guérir.

Début septembre 1945, le commando est acheminé sur le camp 188 où il est à nouveau question de recensement pour rentrer en France. Immédiatement, l'ambiance du camp se détend car le retour était chez nous comme une idée fixe. Je me disais que ce n'était pas le moment de me faire soigner la cheville au risque de rater mon train ! Et en effet, mon grand jour arrive. ».....



« Mon père était très discret, en famille tout au moins, sur cette période noire qu'il a vécue avant, pendant et après Tambow. Certains soirs, il se laissait aller à la confiance, mais certainement j'étais trop jeune pour lui accorder l'oreille qu'il attendait. Qu'il méritait. Aujourd'hui malheureusement il n'est plus là et je ne peux que me laisser aller à des regrets. D'autant que notre maison de Freyming a brûlé en 2003 et beaucoup de souvenirs ont disparu dans les flammes. J'ai pu sauver quelques objets et écrits, protégés dans une boîte de biscuits en métal, dont vous trouverez les photos jointes.

Il y tenait énormément. »

Zenglein Lucien, e-mails du 20 février 2020 et 8 avril 2020.

Le dossier complet a été retrouvé référencé dans la rubrique 2408W555 des AD57.



J'ai été incorporé de force à Wiesbaden en mars 1943. Après six mois d'instruction dans la même ville, ce fut le départ pour le front russe où je suis resté onze mois jusqu'à la fin juin 1944. Affecté comme standardiste dans la section des transmissions à l'Etat-Major du Bataillon, je stationnais dans la région de Mormal où j'appartenais à la Nachrichtenstaffel du Stab III-Gren. Regt.533. De par cette fonction, j'établissais des liaisons téléphoniques avec les différentes compagnies, en première ligne, d'une part et avec l'Etat-Major du régiment, d'autre part. J'étais donc bien informé sur l'évolution de la situation au front et j'avais pris à temps et après mûre réflexion mes dispositions matérielles pour tenter une évasion selon un plan bien précis, c'est-à-dire me détacher individuellement des troupes allemandes lors d'une prochaine et imminente opération de repli et essayer de suivre ce repli progressivement à distance pour rejoindre la Pologne.

29/6/44 : Date de mon évasion.

Les préparatifs avaient consisté à me procurer une carte d'état-major, une boussole en plus de ma gourde, des réserves de nourriture non sans oublier un nécessaire de toilette rationnel, le tout dans une musette, donc très peu encombrant. Le jeudi 29 juin 1944 au moment où notre régiment avait transmis l'ordre de repli que j'avais moi-même enregistré, je pris la décision d'agir. Restant dans le bunker pendant que les troupes se repliaient sous les attaques russes, j'attendais le moment propice pour m'éloigner et me cantonner en lisière d'une forêt. Nous étions en juin : le temps était plus beau, toute la nature était en fleurs et par conséquent les conditions atmosphériques s'avéraient très favorables pour mon odyssee. C'est ainsi que, pendant onze jours et nuits exactement, je vécus seul, me reposant la journée à proximité si possible d'une source d'eau ou d'un ruisseau et marchant la nuit, boussole à la main, selon l'itinéraire tracé sur la carte. Je traversais des villages, des forêts, jusqu'au premier chant du coq. Petit à petit, mes réserves de nourritures s'amenuisaient et je n'avançais que très lentement pendant ces nuits, tout seul, la lune éclairant ma route. Le plan de marche élaboré prenait beaucoup de retard et petit à petit l'espoir d'aboutir me quittait.

Ce qui devait arriver tôt ou tard intervint au 11^{ème} jour, pendant une journée très ensoleillée, à un moment où je dormais profondément, en bordure d'un ruisseau, caché dans les roseaux. En effet, après avoir fait ma toilette, je m'étais très vite assoupi. Vers 10 heures, j'étais soudainement réveillé par des aboiements de chiens, des hurlements, des cris « Ruki verje », (traduction de « Haut les mains »), qui augmentaient très rapidement en intensité et par conséquent se rapprochaient très vite de ma cachette. Déjà, une horde de civils russes, les uns armés de fusils, les autres de gourdins, avec des chiens en laisse, m'encerclèrent. Les mains en l'air, j'étais seul, comme si j'étais un fantôme, devant cette masse de paysans ahuris, étonnés de voir apparaître un uniforme gris dans cette région, déjà puissamment ratissée par les partisans russes à la recherche de l'ennemi.

C'était probablement un des moments les plus décisifs de mon calvaire de prisonnier qui commençait. Ayant durant les onze mois de séjour en Russie acquis quelques notions de russe, j'essayais de répondre tant bien que mal aux multiples questions des uns, dans un déferlement d'injures des autres. C'étaient des hommes, des femmes, des jeunes filles, des enfants qui gesticulaient autour de moi.

L'un d'entre eux, un fusil en bandoulière, le laissait glisser de temps en temps de son épaule et le braquait sur moi, ou à d'autres moments, violemment, approchait son poing de mon visage tout en vociférant des injures accompagnées de gestes menaçants. J'appris dans la journée que ce jeune homme, physiquement infirme, était amputé d'une jambe à hauteur du genou et portait un pilon comme prothèse : il avait assisté, impuissant, au moment du repli des troupes allemandes du village, à la fusillade de ses parents... aussi m'expliquais-je et pardonnais-je mieux son attitude face au premier uniforme gris qu'il rencontrait depuis le départ du gros des troupes allemandes...

Dans ce brouhaha, j'exhibais ma carte d'identité française frappée des couleurs nationales, j'essayais d'expliquer ma présence insolite et individuelle dans ces lieux. En vain, car mes paroles se perdaient dans les cris des hommes, les rires des femmes et des enfants, les injures de l'orphelin infirme, d'autant plus qu'aucun d'entre eux ne parlait ou ne comprenait ni l'allemand ni le français. Très vite dépouillé de tout, sauf de mon portefeuille avec ma carte d'identité française et les photos de mes parents, j'avais les bras en l'air, devant cette meute, en direction du village. Nous marchions sur un sentier qui longeait de côté le petit ruisseau, je ne l'avais pas repéré le matin en m'installant pour y passer la journée.

Plus tard, je compris comment j'avais été découvert. Après m'être assoupi, fait ma toilette et pris mon frugal repas, je ronflais et l'une des femmes du village qui passait sur ce sentier, attirée par ce ronflement, s'était approchée et m'avait repéré. Elle a probablement fait demi-tour et ameuté les habitants du village qui se sont presque tous armés, ignorant qu'il s'agissait d'un seul soldat allemand ou d'un reste de troupes et sont venus me dénicher. Dans ces conditions, une tentative de fuite aurait probablement été fatale...

Arrivé au milieu du village, sous un beau soleil, on me fit signe de m'asseoir et je m'installais en bordure de la route, sur un poteau électrique en bois. Toujours très entouré, cette fois par d'autres villageois qui étaient accourus et voulaient également voir le prisonnier allemand, j'étais l'objet de nombreuses questions. En fin d'après-midi, après que la curiosité des villageois s'était atténuée et après que j'eusse récupéré mes photos, voilà qu'arriva à cheval un lieutenant russe, probablement informé de ma présence par les villageois. Il descendit de cheval, s'approcha de moi, et quelle chance ! il commença à me questionner en russe, mêlé de bribes de français. Je me croyais sauvé, j'exhibai vite ma carte d'identité et lui fournis les explications nécessaires sur ma présence solitaire en ces lieux. Après avoir traduit notre entretien aux villageois, il m'expliqua qu'il allait m'emmener dans un camp de partisans, avant mon transfert dans le camp de prisonniers le plus proche. Il remonta à cheval et me donna l'ordre de le précéder, les mains dans la nuque. Je quittai donc le village, m'engageai dans une forêt, avec, derrière moi, sur son cheval, le lieutenant, révolver au poing. Était-ce pour parer une tentative de fuite ou était-ce pour me donner le coup de grâce ? Nous marchions ainsi à travers cette forêt sans fin jusqu'à la tombée du jour où nous approchâmes d'un camp.

Soudain, le gradé m'ordonna de m'arrêter. Il descendit de son cheval, rangea son arme et me demanda de me déchausser. A mon regard inquiet il répondit par l'explication suivante : « nous sommes arrivés et je vais te confier pour cette nuit au chef des partisans. Pour éviter une tentative de fuite au cours de la nuit, je vais devoir confisquer tes chaussures ». Cette interprétation me parut logique au premier abord, et docilement je nouais ensemble mes deux chaussures par leurs lacets et les déposais selon ses indications dans le fossé du chemin d'approche du camp des partisans. Beaucoup plus tard, n'ayant jamais revu ce lieutenant, je m'expliquais ce délestage à son profit au vu de la pénurie vestimentaire

ambiante, comme l'avaient déjà fait les villageois le matin lors de mon appréhension et comme le fera incessamment, pour la troisième fois, dans cette journée, le chef des maquisards. A peine avais-je franchi le portail de ce camp de partisans russes, après avoir essayé de suivre la courte conversation entre le lieutenant et le chef, que ce dernier enlevait sa mitraillette qu'il tenait en bandoulière, enlevait sa veste, la jetait à mes pieds et me fit signe d'enlever la mienne. D'autres partisans s'étaient approchés entretemps et en quelques minutes le soldat en uniforme allemand que j'étais se vit transformé en typique partisan russe, avec la veste râpée du chef ; d'autres compagnons se servirent, l'un de mon vieux pantalon, un autre de ma chemise sale, un troisième de mon caleçon déchiré. Dans le clair de lune, je me contempiais de haut en bas, j'étais honteux, malheureux de me retrouver dans l'aspect de clochard, les pieds nus...

Quelques instants plus tard, on me conduisit à une table dressée en plein air et sur laquelle on me déposa un seau plein de soupe et on m'invita à manger... Malheureusement l'appétit n'y était plus, j'avais plutôt envie de pleurer, entrevoyant le sombre destin qui m'attendait, par rapport à mon retour au pays natal, et qui était carrément à l'opposé des avantages que la propagande inscrite sur les tracts et les slogans lancés par haut-parleur par les Russes au-dessus des premières lignes promettaient en échange d'une désertion...

Pendant quelques jours je végétais dans ce camp, vidé le matin de ses occupants, qui s'en allaient à travers villages, monts et forêts, à la recherche de collaborateurs et de soldats allemands qui constituaient les derniers nids de résistance. Le soir, ils rentraient en chantant, fiers de leur journée et ramenaient avec eux un veau ou une vache pour leur ravitaillement. C'était alors la fiesta, avec force vodka, musique et chants, et il était préférable à ce moment-là de se tenir bien caché, loin et à l'écart des festivités, pour éviter des coups de pieds...

Une fois le ratissage terminé, le camp fut levé et c'est ainsi que j'atterris au premier camp de prisonniers de guerre, à Bobrouisk, le samedi 15 juillet 1944, après une longue marche, pieds nus, sous un soleil torride...

J'y ai retrouvé parmi tous les prisonniers les premiers camarades alsaciens-mosellans qui s'étaient déjà officieusement regroupés.

C'était le début d'un long périple à travers différents camps de prisonniers dont la première étape était Kiev et la dernière Tambov.

L. Zenglein.

Ziel Robert

Le camp où j'ai été interné de mai à octobre 1945 était le n°317 de Riga et le camp annexe situé à quelques kilomètres de la ville.

Dans le camp n°317 qui avait servi de camp de concentration à l'origine et où périrent 100 000 Juifs, nous étions entassés au nombre de 6 à 8 000 captifs. Dans deux baraques, marquées du drapeau tricolore étaient rassemblés les Alsaciens-Lorrains, c'était là le seul privilège de notre captivité. Nous avions nos chefs de groupes à nous. Pour le reste, la nourriture et les corvées étaient les mêmes que pour les Allemands, avec bien entendu les brimades de ces derniers qui géraient en quelque sorte le camp avec la supervision des Russes.

La nourriture se composait, le matin, d'une louche d'orge grillé avec une cuillère de sucre fin et un morceau de pain noir indigeste. A midi, nous avions deux louches de soupe aux choux qui alternait avec une soupe aux poissons ou du millet. Seule la ration de millet était consistante. Quant à la soupe, inutile de préciser que c'est l'eau qui prédominait. Le soir, même menu qu'à midi avec un morceau de pain et de temps à autre un poisson séché d'environ 25 cm à partager entre 5 bonhommes !

Ce supplément devait d'ailleurs disparaître par la suite et, à mesure que se prolongeait la captivité, ce ravitaillement devenait plus maigre en qualité et en quantité.

Les corvées consistaient à déblayer des ruines à la pioche, à décharger des wagons, à démonter des baraquements, à traîner des caisses (oh ! combien lourdes) de munitions d'artillerie à longueur de journée. Il va s'en dire qu'à ce régime-là et compte tenu du travail à fournir et des privations antérieures, l'état de santé était devenu précaire pour beaucoup d'internés.

Ainsi la mortalité moyenne par jour s'établissait à une douzaine d'hommes, chiffre officiel annoncé par le commandant russe du camp, chiffre qu'il essayait de rabaisser de son mieux, disait-il... !

Malade à mon tour, je fus admis fin juin à l'infirmerie du camp pour une angine. Le seul médicament administré était des cachets d'aspirine allemands car les Russes n'avaient rien. Durant ma convalescence, un médecin allemand lui-même malade s'occupait de nous et me donnait de temps en temps des gouttes pour soutenir le cœur. La nourriture était un peu meilleure puisqu'on touchait une tranche de corned-beef américain en plus de la soupe. Hélas, tout cela était bien maigre pour se rétablir. Puisque encore faible, j'ai dû reprendre le travail après trois semaines d'infirmerie.

Durant ces journées et ces nuits de cauchemar, ne sachant pas si je m'en tirerai, plusieurs codétenus sont morts faute de soins suffisants et chaque nuit c'était le sinistre bruit des caisses en guise de cercueils qu'on transportait dans les couloirs de la baraque.

Si les mesures d'hygiène étaient à peu près convenables dans le premier camp, c'était plutôt défavorable dans le second. On avait des bat-flanc à cinq étages, pas ou peu d'aération et de rares points d'eau pour se laver. Les latrines étaient du type primitif.

Affectés avec d'autres prisonniers à un commando de bois à 150 kilomètres au nord de Riga, nos conditions de vie étaient encore plus lamentables.

Etant isolés au milieu d'une forêt humide, notre travail consistait à abattre des arbres à longueur de journée. La norme exigée était de 6 stères empilées par équipe de deux « bûcherons » et vérifiées chaque soir par un sous-officier russe et un garde-chiourme avec mitrailleuse en bandoulière.

Si pour certains cette norme n'avait pas pu être atteinte c'était des engueulades et des menaces. C'est ainsi qu'un jour, deux de mes camarades ont été enfermés dans un silo à pommes de terre en guise de punition. La ration alimentaire était de deux soupes par jour, deux morceaux de pain d'environ 200g chacun, un morceau de saucisson pouvant faire 100g et le fameux jus du matin, mais cette fois sans sucre.

Comme logement, nous avions une remise ouverte aux quatre vents avec des couchettes superposées fabriquées avec des branchages, une couverture, pas de linge de rechange, et nous étions dans l'impossibilité de quitter nos vêtements pour les faire sécher par temps pluvieux.

Pour nous laver, nous disposions d'un trou d'eau souillée et pour nous désaltérer l'eau d'un puits « à la russe » qui n'était guère plus claire.

Peu à peu, la vermine s'installait et la gale menaçait. Reconnu malade, j'ai réintégré le camp annexe mais les pansements et médicaments étaient très rares comme partout ailleurs.

Après avoir séjourné dans deux camps de rassemblement des Français, tout aussi pauvres et tristes, j'ai retrouvé mon foyer après un voyage par avion sanitaire de Berlin à Paris.

Une génération a passé et on n'a pas fait grand-chose en haut-lieu pour nous autres déportés en uniforme.

Crédit photos

- Page de couverture : Départ des soldats de 1940 qui ont transité par le camp de Tambov après leur capture en Poméranie et en Prusse-Orientale, en partance le 15 mai 1945 vers le port d'Odessa, sous les flonflons d'une batterie-fanfare soviétique. Photo faite par Nikolai Afanasevich Mamaev.
- Page 4 : Une colonne du personnel de l'école militaire Souvorov TbSVU (Тамбовское Суворовское военное училище (Т6СВУ)) lors d'une manifestation festive. En tête de colonne se trouve le chef de l'école, le garde, le lieutenant général A.G. Kapitokhin. [1948]. Tambov. GASPITO. F. R-9605. Op. 1 unité xp. 193.
- Défilé patriotique à Tambov en 1948. GASPITO. F. R-9605. Op. 1 unité xp. 193.
- Page 6 : Image de guerre *Face à Face* de Jean-Paul Koenig, collectionneur, imprimée aux éditions Alan Sutton.
- Page 7 : Monument de Mikhaïl Koutouzov prise à Moscou par l'auteur.
- Page 12 : Carte de la France occupée, établie par l'ONAC Moselle.
- Page 19 : Visite de Josef Goebbels à Metz en 1941.
- Page 21 : Affiche de propagande pour favoriser les engagements volontaires dans la Wehrmacht et la Waffen SS.
- Page 25 : Récolte de foin à Ollhofen-Holacourt. Article du journal NSZ Westmark du 7 et 8 août 1943.
- Page 28 : Affiche du journal NSZ Westmark apportant des conseils pour maîtriser les incendies.
- Page 30 : Affiche *Jugend im Luftschutz*. Jeunesse impliquée dans la défense aérienne.
- Page 32 : Attestation de libération pour accomplissement du Reichsarbeitsdienst.
- Page 34 : Affiche Lothringens Jugend bekennt sich zu Adolf Hitler, les jeunes Lorrains s'engagent pour A. Hitler
- Page 36 : Ordonnance de lois pour la Lorraine portant sur le décret d'incorporation du 29 août 1942.
- Page 37 : Josef Bürckel devant l'Hôtel des Mines de Metz le 29 août 1942.
- Page 38 : Départ de jeunes Mosellans de la gare de Metz.
- Page 39 : Contestataires au crâne rasé à la Neue Horn Kaserne de Trèves. Photo d'Arthur Schmitt.
- Page 40 : Convocation pour refuser le départ des familles optant pour la France.
- Page 46 : Principales dates portant sur l'Annexion de l'Alsace.
- Page 49 : Permis de conduire obtenu à 16 ans sur dérogation spéciale par Albert Léon en Charente.
- Page 50 : Photo d'Albert Léon en uniforme de la Wehrmacht
- Pages 51 et 52 : Dépôt de vivres à l'arrière du front. Retraite de troupes épuisées. Photos prêtées par Edwin Neis, ancien directeur du musée militaire de Freyming-Merlebach.
- Page 53 : Carte de l'opération « Citadelle » : la bataille de Kursk.
- Page 54 : Lieux de combat et périple d'Albert Léon. Carte provenant de la division géographique de la direction des Archives du Ministère des Affaires étrangères, 2005.
- Page 55 : Photo d'Albert Marcel.
- Page 56 : SdKfz 250 de la Panzergrenadierdivision Großdeutschland en mission d'observation à Okhtyrka en Ukraine. Bundesarchiv. Foto Kempe.
- Page 57 : Autochenilles utilisant son lance-flammes. Photo Bundesarchiv.
- Page 60 : Léon Albert avec trois de ses enfants. Photo RL.
- Page 61 : Photo de René Banna au R.A.D.
- Page 63 : Carte avec lieu de capture de René Banna. The withdrawal of Army Group Centre to the Panther Line. Photo de René Banna en uniforme de la Wehrmacht, incrustée dans la carte.
- Pages 66, 67 et 68 : Quatre photos et un document communiqués à l'occasion du passage et de l'embarquement des 1500 par François Humblot, petit-fils du Général Albert Humblot, Commandant supérieur des troupes du Levant.
- Page 69 : Caserne Lavarande à Ténès.
- Page 70 : Deux photos de René Banna en tenue de Légionnaire
- Page 71 : Carte montrant le périple de René Banna de Tambov jusqu'aux portes de l'Alsace
- Page 72 : Photo de Robert Baroth entouré de six camarades de Porcellette (57).
- Page 86 : Photo d'Adolphe Brachmann.
- Page 87 : Photo d'Adolphe Brachmann prise en juillet 1943 à Reichenberg (Liberec) en Tchécoslovaquie avec un groupe de camarades forbachois.
- Page 88 : Photo de Burcker Georges faite le 5 juillet 2017.
- Page 89 : Carte établissant les positions de la 282^{ème} Infanterie division dans les environs de Krementchoug.
- Page 95 : Photos de groupe avec Chantrein René.
- Page 97 : Insigne du bataillon colonial lourd de réparations d'armement (BCLRA).
- Page 98 : Photo de Conreaux Joseph en uniforme de la Wehrmacht.
- Page 99 : Photo de Conreaux Joseph sur son lit d'hôpital.
- Page 102 : Photo de groupe avec Dolisy Alphonse et photo de l'intéressé au R.A.D.
- Page 103 : Photo de Dolisy Alphonse en uniforme de la Wehrmacht et photo de Dolisy A. prise le 27. 12. 2017.
- Page 104 : Photo de Partisaneneinsatz : deux déploiements contre les bandes rebelles dans le Nord Abschnitt, collection Edwin Neis, ancien directeur du musée militaire de Freyming-Merlebach.

Page 105 : Prisonniers de guerre russes. Photo de la collection Edwin Neis.

Page 107 : Deux photos de convois militaires. Photo de la collection Edwin Neis.

Page 111 : Carte des offensives de l'Armée rouge dans le Nord Abschnitt.

Page 117 : Deux photos de Dolisy Alphonse en uniforme français en Algérie.

Page 122 : Photo de Egloff Eugène en uniforme de la Kriegsmarine avec deux autres camarades et carte de la presqu'île de Hela.

Page 125 : Photo du Soldbuch converti en damier et photo de Egloff Eugène devant un filet de pêche.

Page 127 : Photo d'une baraque extérieure au camp de Tambov où siégeaient les gardiens. Photo de Mamaiev.

Page 131 : Trois photos de gamelle décorées provenant de Egloff Eugène.

Page 133 : Photo récente de Florentin Charles et vue satellite de la commune de Goreloe au lieu-dit Gidrouzel.

Page 134 : Photo de l'écluse de Gidrouzel.

Page 135 : Trois photos actuelles du canal de jonction de Geroloe.

Page 136 : Carte de l'écluse longue de 72 mètres sur la commune de Goreloe.

Page 139 : Photo de tabatières taillées dans le bois de bouleau, ainsi que petit couteau, pipe, cuillère appartenant à Florentin Charles et carte de l'aqueduc de Gidrouzel.

Page 140 : Deux cartes du barrage de la rivière Tsna.

Page 141 : Photo de la passerelle et photo de l'auteur avec Ivan Kolmakov et Mme Slava Pauly.

Page 142 : Photo de la maison familiale de Robert Fischer, et photo de la gare ferroviaire de Farschviller, et photo du cinéma détruit « Le Palace » de Sarreguemines.

Page 143 : Photo de départ des recrues du R.A.D le 17 avril 1942 de la gare de Béning-lès-Saint-Avold.

Page 147 : Photo du frère de Marie-Thérèse, Gamel Auguste en uniforme.

Page 148 : Photo de Marie-Thérèse Gamel en uniforme du Kriegshilfsdienst.

Page 149 : Photo de Marie-Thérèse Gamel et d'une autre compatriote derrière leur cantonnement à Gerabronn.

Page 150 : Photo de Marie-Thérèse Gamel au milieu d'un groupe de femme en uniforme à Gerabronn.

Page 151 : Insigne du Kriegshilfsdienst.

Page 154 : Photo de Goettmann Aloyse en uniforme.

Page 155 : Carte détaillant le trajet d'Aloyse Goettmann (domicile-lieux de combat) et carte de la Russie.

Page 156 : Carte des environs bordant la ville de Gomel.

Page 157 : Article du Républicain Lorrain daté du 29/12/2017 concernant le centenaire de Goettmann Aloyse.

Page 158 : Photo de Hockenberger (Marcel) René en uniforme, photo de René Hockenberger affecté à la Stamm/KP Gren.Ers.Btl.32 établie à Teplitz-Schönau (matricule-3206-St.kp/G.E.B.32).

Page 159 : Cuisine roulante. Collection Neis E., ancien directeur du musée militaire de Freyming-Merlebach.

Page 160 : Photo de la main blessée de Hockenberger René

Page 161 : Photo de Hockenberger René en uniforme français

Page 162 : Photo de Hockenberger Robert et photo d'un groupe de mécaniciens en uniforme de la Luftwaffe devant un avion Ju 52, sur la base aérienne d'Olmütz (Olomouc).

Page 164 : Photo de Kirschwing Joseph prise le 23 janvier 2016.

Page 167 : Photo du flottage de bois dans la région des lacs de Segeza.

Page 169 : Photo d'un collier rustique et photo du livret confectionné par Kirschwing Joseph.

Page 171 : Photo de sa cuillère.

Page 173 : Dessin de Sergey Verevkin détaillant des captifs transférant des morts sur un chariot.

Page 176 : Photo de Lang Robert prise le 20 juin 2017 à Selz, Lang Robert avec deux autres collègues dans un bureau de la Reichsbahn et Lang Robert devant un train du Reich.

Page 177 : Photo de Lang Robert au R.A.D. comme chauffeur d'une Opel Kapitän et photo de Lang Robert et de Henner Robert devant une mine sous-marine sur une plage danoise.

Page 178 : Quatre photos de la schwere Panzer Abteilung 502 et sa trentaine de chars Tiger et la Luftwaffe.

Page 179 : Carte du secteur de Nevel et deux photos de soldats sur les champs de bataille dans la neige.

Page 180 : Photo d'un soldat faisant sa toilette devant un char.

Page 181 : Photo d'un régiment marchant vers Demyansk.

Page 182 : Statue de Lénine décapité sur son piédestal et trois photos de bataille de Rosenau (Zulippe).

Pages 185, 186, 187 : Photos de la collection de Robert Lang.

Page 188 : Photo de trois aviateurs, dont Malin Anatoly Petrovich (au centre), originaire de Tambov.

Page 189 : Photo de Léonard Marcel prise le 17 août 2017.

Page 190 : Dessin du camp de représentant l'entrée du camp 188 de Tambov.

Page 192 : Photo de Meyer Hubert entouré de soldats en uniforme devant sa caserne, photo de Meyer Hubert avec d'autres soldats avec des armes dans les mains, photo de Meyer Hubert avec une groupe de soldats devant un bâtiment agricole, photo d'un char Josef Staline détruit.

Page 193 : Photo de Meyer Hubert avec deux autres soldats assis sur leur char.

Page 194 : Photo d'un Jagdpanzer 38.

Page 195 : Photo de l'isba actuelle dans laquelle Meyer Hubert avait séjourné en 1945 comme captif.

Page 198 : Photo d'Alexandra Stepanowa et de Meyer Hubert et photo de l'isba et du puits.

Page 211 : Photo de Charles Michel à l'école des garçons de Francaltroff prise à la rentrée scolaire 1929-30.

Page 212 : Photo récente de Charles Michel.

Page 213 : Photo de trois captifs russes affamés prise au Musée de Caen.

Page 215 : Plantation archaïque de poteaux dans la région de Tambov.

Page 217 : Soldat de la Wehrmacht portant son sac à dos et croquis de la composition d'un sac à dos.

Page 219 : Photo d'un équipage de mortier lourd de la Nordland.

Page 220 : Fouille des sous-bois dans le Nord Abschnitt. Collection Robert Lang.

Page 221 : Carte de l'Europe représentant le périple de Jean Niedercorn de Valsa jusqu'à Novossibirsk.

Page 222 : Photo de soldat ouvrant des caisses d'obus, photo d'un contrôleur posant son tampon.

Page 223 : Brassard brodé représentant le drapeau français, article d'un journal russe daté du 9 mars 1945.

Page 225 : Carte illustrant le voyage de Jean Niedercorn de Novossibirsk jusqu'à Tambov.

Page 226 : Photo de prisonniers allemands travaillant dans un camp en Union soviétique.

Page 227 : Extrait du Républicain Lorrain, remise de la médaille grand or à Jean Niedercorn.

Page 228 : Trajet de Olier Hubert de Ham-sous-Varsberg jusqu'à Novossibirsk puis Tambov.

Page 229 : Photo de Olier Hubert en uniforme de la Kriegsmarine.

Page 231 : Extrait du bulletin municipal de Ham-sous-Varsberg représentant des Malgré-nous.

Page 232 : Photo de Roger Pfanner, en uniforme français avec trois autres soldats.

Page 236 : Distribution des habits lors du départ des 1 500 et captif libéré passant l'examen médical à Haïfa.

Page 237 : Carte de l'itinéraire de Tambov à Alger et photo de l'embarquement des 1 500 sur le Rhuus. (Clichés communiqués par François Humblot, petit-fils du Général Albert Humblot).

Page 238 : Photo d'un Tiger près de Mehlsack, et photo d'un canonier procédant à l'armement d'un semi-char.

Page 240 : Locomotive déchirant comme un ouvre-boîte les rails dans le cadre de l'opération « Terre brûlée ».

Page 240 : Photo de l'usine Baltische Öl Werke près du camp de Tallinn.

Page 242 : Deux autres photos de l'usine de la société Baltische Öl.

Page 247 : Photo de Victor Riss en uniform du R.A.D.

Page 250 : Photo de Victor Riss en uniforme de la Wehrmacht.

Page 253 : Croquis des positions allemandes où cantonne Victor Riss.

Page 255 : Dessin d'un parapet protecteur.

Page 256 : Croquis du guet-apens meurtrier.

Page 257 : Salve d'honneur pour cinq camarades tués lors d'un accrochage avec une patrouille russe.

Page 259 : Photo de Victor Riss avec le fusil à lunette de tir d'un tireur d'élite russe.

Page 265 : Tuerie de civils allemands à Nemmersdorf perpétrée par des unités soviétiques.

Page 276 : Photo de soldats préparant l'attaque d'un Stützpunkt (point de résistance) ennemi. Dans un Sandkasten (bac à sable), les officiers avaient reconstitué la topographie des lieux en miniature. + Photo de Victor Riss habillé en habits d'hiver (Winterbekleidung).

Page 277 : Photo du professeur de médecine Emile Roegel prise le 9 juin 2018. Photo de Roegel Emile avec d'autres soldats en Roumanie.

Page 278 : Tableau d'un quartier du camp peint par Emile Roegel.

Page 279 : Intérieur d'une baraque peint par Emile Roegel.

Page 280 : Allégorie représentant le « Totenkommando » peinte par Emile Roegel. Couverture du livre « *Dans les forêts de Briansk* » présent à la bibliothèque du camp de Tambov.

Page 283 : Schéma de l'état de santé des prisonniers.

Page 291 : Quatre photos de colonnes de prisonniers allemands défilant dans les rues de Kiev.

Page 292 : Captifs allemands marchant dans les rues de Kiev. Civils huant les prisonniers.

Page 293 : Trois photos du camp de Kiev.

Page 295 : Prisonniers allemands s'activant dans les ruines de Kiev.

Page 297 : Photo de l'aérodrome de Kiev.

Page 298 : Dessin de Ruckstuhl décrivant les travaux à l'aérodrome.

Page 299 : Photo du camp de Kiev (bloc n°2).

Page 300 : Photo de captifs marchant en rang et photo des baraques enterrées du camp.

Page 303 : Photo de Pierre Siebert.

Pages 304, 305, 307, 309 : Divers dessins de Pierre Siebert.

Page 306 : Canonnier réarmant un Nebelwerfer.

Page 312 : Alignement des baraques au camp de Morchansk.

Page 316 : Dessin d'une baraque souterraine du camp 188, réalisé par Pierre Pfeffer.

Page 317 : Photo de soldats du convoi des 1 500 montant dans le wagon.

Page 319 : Photo d'officiers soviétiques et du commandant Morin à Djoulfa en Iran.

Page 320 : Photo d'un camion GMC sur les routes iraniennes. Photo de trois femmes assises dans l'herbe devant un convoi de GMC lors du trajet à travers l'Iran.

Page 321 : Photo d'une rue de la ville de Téhéran.

Page 322 : Photo d'une rue de Téhéran, photo de la famille royale, photo du camp de Téhéran et esquisse de tentes par Pierre Siebert.

Page 324 : Extrait du journal de Téhéran.

Page 328 : Dessin d'un étrange cimetière réalisé par Pierre Siebert.

Page 331 : Carte de l'itinéraire de Tambov à Haïfa.

Page 333 : Quatre photos du camp de Haïfa transmises par François Humblot petit-fils du Général Albert Humblot, commandant supérieur des troupes du Levant.

Page 339 : Photo des dix Mosellans qui sont partis de Zéralda pour l'école d'officiers de Cherchell..

Page 344 : Photo de Sinteff Edouard prise le 11 février 2016.

Page 345 : Carte situant Segeza. Photo d'une femme-*cheminot* russe déviant le train à partir d'un aiguillage vers un autre axe de la voie ferrée. Carte de la République de Carélie dans l'U.R.S.S.

Page 346 : Photo de la boîte « Oscar Mayer ».

Page 347 : Photo de l'intérieur de l'usine de cellulose, photo de l'extérieur de l'usine de papier.

Page 348 : Portrait d'Auguste Sinteff, père d'Edouard. Photo du kiosque à journaux avec station radio et tableau d'honneur des meilleures ouvriers, 6^{ème} secteur, 17 novembre 1932, album d'Anne Brunsvic.

Page 349 : Photo de chemin de fer Mourmansk, région de Segeza (Museum municipal Center).

Page 351 : Photo du carnet d'Edouard Sinteff avec annotation des différentes gares de passage vers Tambov.

Page 352 : Carte de l'itinéraire de Segeza jusqu'à Tambov.

Page 353 : Photo de Smykowski Fernand en uniforme de la Wehrmacht. Certificat de libération du R.A.D.

Page 356 : Photo de Smykowski Erwin avec deux camarades buvant du vin en Grèce.

Page 357 : Photo de Steinmetz Claude en uniforme, carte de la France sous l'Occupation.

Page 359 : Photo de Steinmetz Claude avec deux autres soldats devant des baraques.

Page 361 : Photo récente de Steinmetz Claude devant l'église de Hohatzenheim.

Page 362 : Photo de Teutsch Charles et photo de Novograd-Wolynsk située en Volhynie, à 200 km de Kiev.

Page 363 : Photo extérieure d'une usine à Karaganda.

Page 364 : Photo de Thil Alphonse et de son frère Marcel en uniforme, deux photographies de Thil Alphonse devant une calèche.

Page 366 : Carte des offensives soviétiques sur le secteur de Nikopol

Page 368 : Photo suggestive de la raspoutitsa, collection d'Edwin Neis, ancien directeur du Musée militaire de Freyming-Merlebach.

Page 371 : Rat mangeant le visage d'un cadavre, dessin réalisé par Camille Claus, et dessin de Sergey Verevkin peignant un captif enterrant des cadavres.

Page 374 : Photo de Tridemy François en uniforme.

Page 375 : Remise de la Légion d'Honneur à François Tridemy. Sa médaille militaire.

Page 376 : Photo de Vignerot Marcel en uniforme.

Page 380 : Dessin de captifs soumis à la *norm* et travaillant dans un champ.

Page 382 : Photo montage de Vogel Julien en uniforme.

Page 387 : Photo d'une colonne de prisonniers français en juin 1940.

Page 390 : Photo de soldats en uniforme durant un exercice, photo de Waltz Charles en uniforme avec trois autres Alsaciens-Mosellans, deux photos de Charles Waltz seul en uniforme.

Page 392 : Deux photos visualisant l'utilisation du télémètre stéréoscopique.

Page 393 : Photo de Charles Waltz avec le béret.

Page 395 : Photo de Jacques Welter en uniforme.

Page 400 : Photo récente de Madeleine née Welter et son fils Henri Kohler. Lettre annonçant la disparition de Jacques Welter.

Page 401 : Deux Photos de Victor Wurtz en uniforme de la Wehrmacht.

Page 410 : Photo de Victor Wurtz hospitalisé à son retour de captivité.

Page 411 : Photo d'objets rapportés de Tambov, ainsi que deux photos de Lucien Zenglein en uniforme.

Témoins rencontrés

Albert Léon, né le 2 février 1924, domicilié 8 rue de la fontaine 57460 à Kerbach (Moselle).

Interview des 3 février et 17 février 2018.

Biegel André, né le 27 mars 1927 à Forbach. Il a vécu jusqu'en 1974 à Marienau-les Forbach, et depuis à Bousbach. Rencontre à son domicile le 1^{er} mars 2020. E-mails de son fils Fernand les 11 mars et 9 mai 2020.

Burcker Georges, né le 23 août 1923 à Sarre-Union. (Interview du 5 juillet 2017 en compagnie de Guth Christian, Président des Anciens Combattants de Sarralbe qui m'a mis en relations avec son ami Georges.) Correspondances e-mails, 18 juillet 2017, 15 décembre 2017 30 décembre 2018.

Dolisy Alphonse, né le 8 décembre 1924 à Willerwald (Moselle).

Interviews du 26 décembre 2017, du 17 janvier et du 17 mars 2018. Je me suis aussi inspiré des recherches de Wilbert Michèle, la petite-fille d'Alphonse *Die " Malgré Nous" der Mosel während des zweiten Weltkrieges 1939-1945*. (Master 1 études germaniques, Université Nancy-Metz 2011-2012).

Egloff Eugène, né le 4 février 1926 à Kerbach (Moselle). Interview effectué à son domicile de Kerbach le 13 janvier 2016, e-mail 3 mars 2016, 27 novembre 2017.

Fischer Marie-Thérèse, née le 8 décembre 1926 à Farschviller. Interview le 27 décembre 2016 et 16 août 2019).

Florentin Charles (+ 29 juillet 2016). Eloge funèbre, église Nelling 1^{er} août. Rencontres juillet 1996 puis le 3 août 2015.

Goettmann Aloyse, né le 26 décembre 1917 à Morsbach (interview du 9 mars 2017).

Article de presse du RL le 21 décembre 2017 pour les cent ans d'existence d'Aloyse Goettmann.

Hockenberger Marcel René+, né le 31 mars 1925 à Metz. Interviews à son domicile le 9 novembre 2017 et le 27 novembre 2017.

Kirschwing Joseph, né le 16 avril 1926 à Althorn, commune de Goetzenbruck (Moselle)

Interview effectué à son domicile le 23 janvier 2016. Contacts e-mails fréquents avec sa nièce Brigitte Engelmann.

Lang Robert (†8.6.2019), né le 6 septembre 1922 à Seltz (Bas-Rhin). Interview du 20 juin 2017 suivi d'une autre rencontre le 27 juillet 2017.

Léonard Marcel, habitant Breistroff la Grande. Le témoignage du 17 août 2017 que j'ai recueilli auprès de Marcel Léonard fait suite à un premier récit évoqué 19 ans auparavant le 26 août 1998 lors du pèlerinage commémorant l'installation d'une stèle en forêt de Rada et effectué avec la Fédération des Anciens de Tambov.

Meyer Hubert, né le 10 septembre 1924 à Strasbourg, horticulteur retraité. Interview de Monsieur Hubert Meyer, alerte nonagénaire, le 12 avril 2017 à Strasbourg, en compactant son témoignage avec le récit précédent rapporté par Madame Brigitte Florian.

Michel Charles, né le 4 novembre 1923 à Francaltroff (Moselle). Interview à son domicile et éloge funèbre le lundi 06 janvier 2020 à 14h30 en l'Église Saint Hubert de Francaltroff.

Niedercorn Jean, né le 8 novembre 1926 à Halstroff.

(Interview du 24 août 2017 en compagnie de sa filleule, Mme Bernadette Bretnacher).

Pfanner Roger, né le 26 juillet 1920 à Strasbourg. Accompagnateur de la délégation du Conseil Général de la Moselle partie à Tambov fin août 2014, interviewé le 26 août 2014.

Rauch Ernest de Créhange, interviewé au Novotel de Saint-Avold, à l'occasion de l'assemblée générale des A. C. tenue par la Présidente Mme Hoerth le 28 octobre 2018.

Riss Victor, né le 23 octobre 1923 à Petite-Rosselle, récit fait à Stiring-Wendel, le 26 février 2017. Rencontre en mairie de Farébersviller le jeudi 24 mai 2018.

Eloge funèbre le 5 décembre 2018 en l'église Saint-Joseph de Petite-Rosselle.

Roegel Emile. Interviewé deux fois à son domicile le 9 juin et le 25 août 2018. E-mails de sa fille Christine Roegel et nombreux e-mails de l'intéressé.

Sinteff Edouard, né le 6 mars 1927 à Champey (Meurthe-et-Moselle). Interviewé en août 2002, j'ai retrouvé Edouard Sinteff qui n'avait rien perdu de sa bonhomie et qui affichait toujours une excellente mémoire. Cette seconde rencontre fourmille de nouvelles anecdotes. (Photo prise le 11 février 2016 à son domicile de Longeville-lès-Saint-Avold).

Smykowski Fernand. Interview effectuée le 1^{er} octobre 2020 à la résidence Beau-Soleil à Boulay, assortie par ailleurs de nombreux sms avec sa fille, Mme Huvet.

Steinmetz Claude, en religion Frère Hugues, né le 7 mai 1927 à Strasbourg. Interview du 17 avril 2018 à Hohatzenheim suivis de différents courriers.

Thil Alphonse, né le 27 mai 1925 à Cappel. Interviewé à son domicile le 12 décembre 2015. E-mail du 20 décembre 2015 Madame Jézabel Vergobbio, petite-fille d'Alphonse Thil. Eloge funèbre en son honneur en l'église Saint-Gengoulf de Cappel (57) le 5 août 2020.

Tridémy François, remise de la Légion d'Honneur par l'auteur. Récit complété par Mme Brigitta Orth et M. Mario Tridemy, ses enfants.

Eloge funèbre prononcé en l'honneur de M. Tridemy le 20 janvier 2021 au funérarium de Saint-Avold
Vogel Julien, en compagnie de sa fille Brigitte Massinet, dans une maison de retraite de Metz en décembre 2017

Waltz Charles, né le 5 avril 1923. Interview à son domicile de Sarreguemines le 17 août 2017 suivi de nombreux courriers.

Membres des familles qui m'ont livré le témoignage de leur parent.

Banna René, né le 6 octobre 1923, 18 rue du Faubourg, Rombas (Moselle). Récit adressé par son neveu René Citerlé, e-mails du 13 et 18 janvier 2018.

Baroth Robert, né en 1923 à Porcellette, contacts avec sa fille Anne-Reine et son fils Roger. Cf. ses archives déposées aux archives départementales de Saint-Julien-lès-Metz.

Brachmann Adolphe (17 avril 1918- 28 avril 1977). Récit rapporté par sa fille

Chantrein René né le 21 mars 1923 à Mondelange.

(Interview recueilli auprès de son fils André dans le train retour Tambov-Moscou le 18 juillet 2019).

Conreaux Joseph, né le 10 avril 1924 à Clouange (Moselle), décédé à Hayange le 19 février 2018 à l'âge de presque 94 ans. Renseignements écrits sur un carnet que m'a fourni sa nièce, Madame Christiane Braun le 31 juillet 2018.

Dutzer Charles. Nombreux e-mails.

Epp Alfred. E-mails son fils Epp Didier, les 13, 15 septembre 2019 et 25 octobre 2019.

Gensingher Félix, né le 17 novembre 1914 à Pierrevillers (Moselle). La lettre écrite par son fils Gérard le 11 septembre 2019 retrace les péripéties qui ont émaillé le séjour de son père Félix en captivité.

Interview du fils lors du voyage Ascomemo à Tambov.

Meyer Marcel, Jacques, né le 17 décembre 1927 à Kuntzig (Moselle). †14 mai 2019. « Mon épouse Marceline, la fille de Monsieur Marcel Meyer, vous confie le manuscrit paternel qui relate son incorporation forcée et sa vie au camp de Tambow. Ce document écrit par Marcel Meyer en personne n'a pas été retouché. Nous vous faisons confiance pour en faire bon usage. » (Daniel Evesque, e-mail du 17 mars 2020). Remerciements adressés le 19 mars 2020.

Olier Hubert, né le 3 novembre 1926 dans le village de Porcellette en Moselle. Propos recueillis par Christophe Dechoux, petits-fils d'Hubert Olier, avec qui j'ai communiqué par messagerie les 4 et 11 novembre 2017.

Ruckstuhl, son témoignage de écrit par Sonntag de Luttenbach, (collection Jean Thuét).

Siebert Pierre, récit extrait des fonds de Marcel Gangloff de Forbach, spécialiste de l'histoire de la Famille De Wendel.

Teutsch Charles, né le 6 août 1914 à Hombourg-Haut (Moselle), décédé le 1^{er} avril 1970. Nombreux e-mails partagés avec son fils Sylvain.

Vignerot Marcel, récit envoyé par son fils Marcel et e-mails 30 septembre et 6 octobre 2017.

Welter Jacques, né à Metz le 23 juin 1920, décédé le 29 août 1964. Interviews de la sœur d'André Welter, Madeleine Kohler et de son fils Henri Kohler en forêt de Rada le 17 juillet 2019.

Victor Wurtz né le 4 janvier 1923 à Schorbach. Récit rapporté par Mme Anne-Marie, veuve de Schmitd Raymond habitant Metz. Interviewée le 28 novembre 2016.

Zenglein Lucien. E-mails du 20 février 2020 et 8 avril 2020 envoyés par son fils Luc.

Remerciements

Tambov est un mot qui résonne dans la mémoire des Malgré-Nous et de leur famille. C'est à la fois connu et méconnu et la condition de Malgré-Nous suscite parfois l'incompréhension. Nos recherches consistaient à explorer non seulement l'Histoire et la Mémoire dans le cadre régional, mais aussi les divergences mémorielles concernant les Malgré-Nous selon qu'on se place du point de vue des Français de l'Intérieur, des Soviétiques ou des Allemands.

Aussi nous a-t-il semblé nécessaire de présenter le sujet de telle façon que l'on comprenne que tous les éléments périphériques s'imbriquent et sont essentiels pour expliquer le pourquoi et le comment de Tambov, ainsi que son importance emblématique auprès des Enrôlés de force.

Tambov n'était pas le camp que l'on connaît par hasard mais bien le résultat d'un processus. Pour prendre une métaphore russe, nous dirions que « l'Histoire et la Mémoire de Tambov de 1943 à nos jours » se sont révélées être pour nous une espèce de *Matriochka*, une énorme poupée russe qui s'ouvre et qui emboîte à l'intérieur d'elle-même une série de formes similaires tout aussi déterminantes et indispensables, qui s'insèrent logiquement, de manière précise et cohérente dans leur cavité pour former une unité. Si on ne place pas la forme dans l'ordre, le principe de la poupée gigogne est *boiteux*. On pourrait pousser plus loin la comparaison, car la plus petite étant habituellement un bébé qui ne se déboîte pas, ce serait la part d'inconnu qui existe encore de nos jours sur Tambov, avant l'ouverture complète des archives russes. L'ultime difficulté réside dans le fait que les autorités russes rechignent à dévoiler complètement leurs documents et à ouvrir franchement leurs archives, ou qui ont des aprioris faits de certitudes sur la bonne gestion du camp.

Nous avons pu écouter les témoins directs, rencontrés le plus souvent à leur domicile ou à défaut leur entourage proche, pour recueillir le maximum de détails vécus, échanger, capter le ressenti, comprendre une période et l'attitude des groupes humains face aux étreintes politiques (nazies ou communistes) exercées à leur encontre. Leurs récits nous ont surtout servi à dessiner l'atmosphère du camp. Bien évidemment, nous tenons à remercier tout particulièrement ces témoins qui ont accepté de nous recevoir pour un recueil oral ou qui nous ont écrit, ainsi que les familles qui ont répondu à nos questionnaires, et tant d'autres qui, de près ou de loin, ont été associés à ces recherches : qu'ils sachent que leur contribution a été hautement appréciée.

La plongée dans la vie quotidienne des captifs, leur existence dans les commandos extérieurs, le requiem pour des milliers d'entre eux donnent un aperçu bouleversant des épreuves calamiteuses endurées dans les camps staliniens. Le récit détaillé au jour le jour de Tambov à Haïfa par le convoi des 1500 grâce à l'agenda de Pierre Siebert, la rencontre avec un mort-vivant Jean Niedercorn resté trois jours sur le tas de cadavres de la morgue n°22, l'explication de l'expertise médicale du Professeur Emile Roegel et son engagement au service de la mémoire apportent une touche originale à l'ouvrage.

Nous avons aussi voulu intégrer dans cet ouvrage d'autres aspects méconnus de la Seconde Guerre mondiale qu'ont dû appréhender une Malgré-Elle ou des enrôlés de force se battant sur le Front de l'Est ou en Mer Egée. Certains témoins d'époque rapportent longuement la vie oppressante endurée dans le Westmark, restituent l'atmosphère musclée subie au R.A.D. ou évoquent l'endiablé drill si cher aux adjudants de compagnie pour aguerrir leurs bleus.

Nous avons pu rencontrer ces personnes-ressources au travers de longues conversations qui ont favorisé le relais d'informations et apporté des éléments nouveaux.

Le travail de collecte effectué en sillonnant l'Alsace et la Moselle pendant quatre années pour rencontrer quelque vingt-cinq témoins rescapés et une vingtaine de familles dépositaires de témoignages de leur parent, permet de détailler la société concentrationnaire qu'ont subie ces prisonniers de guerre Malgré-Nous nonagénaires. Cette réalité se trouve confrontée aux archives et aux statistiques parfois « arrangées » par le chef du camp de Tambov. Il restera toutefois encore suffisamment de matière pour d'autres chercheurs lorsque la Russie acceptera de dire la *Pravda* toute nue.

Nous avons une pensée attristée pour les témoins rencontrés au cours de ce travail, qui sont morts récemment.

Merci à Edwin Neis, associé à mes investigations pour ses conseils avisés, pour le prêt de ses photos. Mes plus vifs remerciements s'adressent à Cherif-Bahia, domicilié à Bessins-sur-Gartempe pour les très nombreux renseignements qu'il m'a fournis. Nous associons enfin à ces remerciements François Humblot, petit-fils du Général Humblot qui nous a fournis des photos originales des 1500 à Haïfa.